GUSTAVE SCHLUMBERGER
MEMBRE DE L'INSTITUT

L'ÉPOPÉE BYZANTINE
A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE

TROISIÈME PARTIE

LES PORPHYROGÉNÈTES ZOÉ ET THÉODORA

RÈGNES DE CONSTANTIN VIII, DE ZOÉ AVEC SON PREMIER MARI ROMAIN III ARGYROS, SON SECOND MARI MICHEL IV LE PAPHLAGONIEN, SON FILS ADOPTIF MICHEL V LE KALAPHATE, SA SŒUR THÉODORA SON TROISIÈME MARI ENFIN CONSTANTIN IX MONOMAQUE, DE THÉODORA SEULE, DE MICHEL VI STRATIOTIKOS; AVÈNEMENT D'ISAAC COMNÈNE

(1025-1057)



HACHETTE & Cie
M·D·CCCC·V

L'ÉPOPÉE BYZANTINE



PLAQUE BYZANTINE de cuivre doré provenant de la basilique de Torcello, près de Venise. — La Vierge et l'Enfant Jésus. Inscription en l'honneur d'un évêque Philippe. — XIme ou XIIme siècle. — (Musée du South Kensington à Londres.)

GUSTAVE SCHLUMBERGER
MEMBRE DE L'INSTITUT



L'ÉPOPÉE BYZANTINE
A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE

TROISIÈME PARTIE

LES PORPHYROGÉNÈTES ZOÉ ET THÉODORA

RÈGNES DE CONSTANTIN VIII, DE ZOÉ AVEC SON PREMIER MARI ROMAIN III ARGYROS, SON SECOND MARI MICHEL IV LE PAPHLAGONIEN, SON FILS ADOPTIF MICHEL V LE KALAPHATE, SA SŒUR THÉODORA SON TROISIÈME MARI, ENFIN CONSTANTIN IX MONOMAQUE; DE THÉODORA SEULE; DE MICHEL VI STRATIOTIKOS; AVÈNEMENT D'ISAAC COMNÈNE

(1025-1057)



HACHETTE & CIE
·M·D·CCCC·V·

ERRATA Nº 2

Par erreur, on a imprimé *M. Millet* comme propriétaire de quelques gravures exécutées d'après les clichés de la Collection des Hautes-Études, au lieu de *MM. Bertaux, Kondakov* ou *Perdrizet-Chesnay*. Ces savants, qui ont mis en dépôt leurs documents dans cette collection, en conservent la propriété littéraire, ainsi que le spécifie le catalogue (1) et c'est eux que nous devons remercier d'avoir pu les reproduire.

Voici les pages dans lesquelles les légendes de gravures sont à rectifier :

M. Bertaux, pp. 49, 93, 153, 177, 184, 185, 589, 709.

M. Kondakov, pp. 441, 453, 613, 620, 641, 705, 708 (d'après l'*Album du Sinaï*).

M. Perdrizet-Chesnay, pp. 333, 445, 608.

Pages 420-421, au lieu de *Coll. des Htes-Études*, lire Kondakov : *Monuments de l'art chrétien au Mont Athos*.

(1) G. Millet, *La Collection chrétienne et byzantine des Hautes-Études*, Paris, Leroux, 1903, p. 11.



INTRODUCTION

J'ACHÈVE aujourd'hui l'œuvre bien longue inaugurée par un premier volume consacré au glorieux basileus guerrier Nicéphore Phocas, continuée depuis par les deux volumes déjà parus de l'*Épopée byzantine,* dans lesquels sont racontés le règne si brillant et si court de Jean Tzimiscès, et celui non moins éclatant et si prolongé du grand Basile le Bulgaroctone. Ce troisième et dernier volume de l'*Épopée* que je termine en ce jour complète le programme que je m'étais tracé il y a près de vingt années, quand je commençai à écrire l'histoire de Nicéphore Phocas : de rédiger les annales de l'empire byzantin, durant près d'un siècle, au moment de sa plus grande puissance, c'est-à-dire exactement depuis le mois de novembre de l'an 959, date de la mort du basileus Constantin Porphyrogénète, jusqu'au 1er septembre 1057, date de l'avènement de la dynastie des Comnènes, dans la personne d'Isaac, tige de cette illustre maison.

Après avoir, dans le tome I de l'*Épopée,* raconté le règne belliqueux de Jean Tzimiscès, et les quatorze premières années du long règne commun des fils de Romain II et de Théophano, Basile II le Tueur de Bulgares et Constantin VIII, et fait dans le tome II le récit des autres trente-six années de ce même règne essentiellement guerrier, je termine aujourd'hui l'histoire des trente-deux dernières années de la dynastie macédonienne, années orageuses entre toutes, pleines d'événements terribles ou étranges, toutes remplies du nom de la basilissa Zoé, la dernière de sa

race, qui occupa le trône durant presque toute cette longue période, concuremment avec sa sœur Théodora, ses trois époux successifs Romain Argyros, Michel IV le Paphlagonien et Constantin Monomaque et son fils adoptif, Michel V le Kalaphate.

Pour donner un aperçu de ce troisième et dernier volume de l'*Épopée* (1), il me suffira de redire les termes dans lesquels j'en parlais dans l'*Introduction* du tome I et qui se trouvent déjà reproduits dans celle du tome II. « Si Dieu me prête vie, disais-je, je raconterai encore en un dernier volume, pour terminer cette série, le court gouvernement de Constantin VIII après la mort de son frère Basile, les règnes surtout si curieux, si mouvementés de ses filles Zoé et Théodora, et des époux ou amants successifs de la première de ces princesses, jusqu'à l'abdication du vieux Michel Stratiotikos, en 1057. Cette date, par l'élévation au trône d'Isaac Comnène, marque la fin suprême de la brillante dynastie des empereurs de race macédonienne. Ainsi j'aurai rédigé les annales d'un siècle d'histoire byzantine, depuis l'avènement de Nicéphore Phocas, jusqu'à celui de cet autre général non moins valeureux qui fut le premier des empereurs Comnènes : tout un siècle dont on ne s'était occupé jusqu'ici que pour le dépeindre en quelques centaines de pages, comme l'a fait Lebeau. Alors je passerai la plume au futur historien de l'époque des Comnènes (2). »

Les trente-deux années dont j'ai tenté d'écrire le récit dans le présent volume comptent certainement parmi les plus dramatiques, les plus extraordinaires et les plus inattendues de l'histoire byzantine, pas encore parmi les plus tristes, bien que déjà la décadence s'affirme par des symptômes indéniables. Elles sont, je le répète, dominées, après le règne très court du vieux Constantin VIII, par la personnalité bizarre de la basilissa Zoé, cette antique nièce du grand Basile, ayant de grands défauts

(1) Quatrième en comptant le livre sur Nicéphore Phocas, intitulé : *Un empereur byzantin au Xme siècle*, qui n'est que le premier tome de la série.

(2) Ce futur historien des Comnènes s'est dès maintenant révélé. Je veux parler de mon ami M. F. Chalandon, auteur d'un excellent volume sur *Alexis Comnène*, paru en 1900 et qui sera suivi de plusieurs autres sur cette même dynastie.

avec quelques qualités, et qui occupa de ses séniles amours et de ses intrigues de palais toute cette longue suite d'années.

Tout au contraire du long règne du Bulgaroctone si pauvre en sources contemporaines, nous en possédons de fort nombreuses pour ceux de sa nièce Zoé et des époux successifs de celle-ci. Outre les chroniqueurs byzantins, arabes, arméniens, géorgiens, latins, déjà cités au volume précédent, nous avons aujourd'hui pour ces trente et quelques années le privilège inappréciable de pouvoir nous servir de l'*Histoire* de Psellos et des divers autres écrits historiques du même auteur. Faute d'une édition, aucun des précédents historiens de l'empire de Byzance n'avait pu jusqu'ici mettre à contribution ce témoignage contemporain précieux entre tous. Nos connaissances sur cette époque se sont ainsi plus que doublées. Psellos a vécu au milieu de ces événements; il y a constamment joué un rôle très important, parfois capital, qu'il nous a raconté fort en détail.

Le lecteur s'apercevra, dès les premiers chapitres, combien ce volume est d'une lecture infiniment plus variée que le précédent, qui traitait presque exclusivement de faits de guerre. Le règne si extraordinaire de Zoé, ses étonnantes aventures amoureuses, l'existence non moins agitée de sa sœur Théodora, ne sortant du cloître que pour rentrer au Palais et vice versâ, communiquent au récit de ces événements si constamment imprévus un parfum à la fois romanesque et tragique. On ne vit plus uniquement sur les champs de bataille et parmi les expéditions militaires pénibles et sanglantes, mais bien aussi et surtout dans les révolutions de palais, les complots dynastiques, les intrigues mystérieuses. On vit encore parmi les lettrés et les philosophes, dans les cercles littéraires si sévèrement prohibés par Basile II.

De tous ces quatre volumes, c'est celui-ci qui m'a coûté le plus de temps et de peine. Vers la fin, ce travail était presque au-dessus de mes forces physiques.

On trouvera dans ce tome III le récit d'événements infiniment dramatiques. Après le règne très bref du vieux Constantin VIII qui ne survécut

que trois ans à son illustre frère Basile, après ces années qui inaugurèrent presque déjà la décadence consécutive à l'ère précédente de puissance inouïe, nous avons d'abord l'union si mal assortie de la basilissa Zoé, vieille d'un demi-siècle de gynécée mais encore belle de corps, avec Romain Argyros, également d'une parfaite beauté physique, les heureux débuts du règne, la grande expédition de Romain en Syrie, terminée par la fantastique déroute d'Azâs, les premiers exploits du héros Georges Maniakès, la prise, par lui, de la cité d'Édesse, haut fait digne des héros d'Homère, bien d'autres circonstances encore. La fin de ce règne, également très court, est marquée par la désaffection survenue entre les deux époux, l'intrigue scélérate entre Zoé et le tout jeune parvenu Michel le Paphlagonien, les rendez-vous des deux amants favorisés par le fameux eunuque Jean l'Orphanotrophe, le drame final enfin, le malheureux Romain noyé dans la piscine du Grand Palais par des affidés dont il n'est pas difficile de dire quelles sont les mains augustes qui les ont guidés!

Le lecteur ne s'intéressera pas moins aux extraordinaires péripéties des deux règnes suivants de deux membres de cette famille de parvenus de Paphlagonie de la plus vile extraction, arrivés au pouvoir par des intrigues de harem, surtout par le génie d'un de leurs parents, le vieil Orphanotrophe eunuque. Il étudiera avec curiosité cette attachante figure du basileus Michel IV, qui, après être monté sur le trône par un crime, devient, par l'aide de son célèbre oncle, un souverain presque excellent, relègue à l'arrière-plan sa vieille et frivole épouse, la basilissa Zoé, dompte à force d'énergie et de dévotion mystique les effroyables maladies qui l'accablent, et, presque mourant déjà, triomphe de la formidable insurrection bulgare. Les exploits de Maniakès et de son lieutenant le héros scandinave demi-légendaire Harald Hardrada en Sicile, jettent sur cette période un reflet éblouissant.

A Michel IV, mort dans les exercices de la plus austère piété, succède son neveu, l'effroyable Michel le Kalaphate, porté au trône par la ruse de l'Orphanotrophe qui réussit à le faire adopter par la vieille basilissa. A peine sur le trône, aux côtés de sa mère adoptive, ce précoce criminel,

trompé par les acclamations populaires, se débarrasse de son oncle d'abord, de Zoé ensuite, qu'il relègue dans un monastère des Iles. La terrible émeute qui est la suite naturelle de ces événements et qui se termine par la restauration de Zoé et de Théodora et le supplice du Kalaphate compte parmi les journées les plus extraordinaires de Byzance. Psellos, témoin oculaire, nous a raconté avec une émotion communicative le siège du Grand Palais impérial par la foule constantinopolitaine ameutée et l'agonie du Kalaphate sur la place du Sigma.

Après la courte administration en commun si bizarre des deux vieilles sœurs remontées sur le trône, nous en arrivons au nouveau mariage, fort romanesque aussi, de Zoé avec Constantin Monomaque. Ce nouveau règne, qui commence décidément cette décadence du grand empire, que les valeureux Comnènes enrayeront plus tard pour un temps, est tout plein d'un vif intérêt qui se partage entre les pacifiques tournois des cercles littéraires et les plus redoutables faits de guerre civile et étrangère comme les plus graves conflits religieux. C'est l'époque, en effet, de la grande renaissance des lettres à Byzance, de la résurrection de l'Académie de Constantinople, sous l'impulsion des Psellos, des Xiphilin et de leurs amis, et sous la protection chaleureuse de Monomaque; c'est l'époque des terribles insurrections de Georges Maniakès et de Léon Tornikios, des luttes désespérées des armées impériales contre les Russes de Vladimir qui assaillent la Ville Reine gardée de Dieu, contre les Petchenègues qui dévastent les provinces d'Europe, et les Turks Seldjoukides qui dévastent celles d'Asie, contre les Normands aussi qui marchent de conquête en conquête dans l'Italie du Sud; c'est l'époque de la chute définitive du royaume d'Arménie annexé à l'Empire; c'est celle surtout du grand Schisme provoqué par l'ambition du patriarche Michel Kéroularios et la résistance du pape Léon IX.

Les figures les plus originales, les plus curieusement ou énergiquement accusées, défilent sous les yeux du lecteur: l'élégant, fin et faible Constantin Monomaque qui ne vit que pour l'amour et les lettres; la vieille basilissa Zoé devenue aussi dévote qu'elle fut jadis frivole et licencieuse; sa sœur

l'austère Théodora, véritable religieuse sur le trône; la délicieuse Skléréna, cette amante si dévouée, si fidèle, Pompadour charmante du XIme siècle qui forma avec son amant Monomaque et les deux antiques nièces de Basile II le plus extraordinaire des gouvernements à quatre; le fougueux héros Maniakès dont les débuts furent si glorieux et la fin si lamentable; son lieutenant Harald, le légendaire roi de la mer; le faible Léon Tornikios, qui faillit prendre Constantinople et devenir empereur; le groupe exquis des lettrés et des philosophes qui fit à Monomaque un cercle si aimable: Psellos, Xiphilin, Likhoudès, Mauropos et bien d'autres encore; l'ambitieux, éloquent et intraitable Michel Kéroularios, belle figure de pontife malgré de notables défauts; son noble adversaire aussi le pape Léon IX; tant d'autres enfin! Quelles grandes scènes militaires aussi! La fameuse bataille de Gaboudrou où le héros géorgien Liparit se couvre de gloire contre les hordes seldjoukides; les furieuses attaques de Constantinople par l'armée rebelle de Léon Tornikios et par les innombrables barques russes de Vladimir, le sac d'Arzen, en Asie, par les sauvages soldats de Toghroul-beg, le sultan prestigieux. La fin de ce règne s'écroule dans la tristesse. Monomaque expire au moment où le maître véritable de la capitale est devenu le patriarche Kéroularios devant lequel la majesté impériale a dû s'humilier. Les deux courts règnes suivants: celui de l'antique vierge Théodora, ultime et presque octogénaire rejeton de la glorieuse dynastie macédonienne, et celui de Michel Stratiotikos, vieux soldat lamentable, aboutissent rapidement à la grande conspiration militaire qui met sur le trône, dans la personne d'Isaac Comnène, un des premiers chefs de l'armée, une dynastie nouvelle qui devait avoir encore ses jours de gloire et de grandeur. Ce dernier chapitre, toute la marche des généraux rebelles jusqu'à la victoire finale, les entrevues dramatiques sous la tente de Comnène, la révolution dans les rues de la capitale, nous sont racontés de main de maître par Psellos.

Sur tous ces faits nous ne possédions guère jusqu'ici que les ouvrages si brefs, si insuffisants et déjà fort anciens de Lebeau, de Gibbon, de Finlay. Nous ne possédions sur cette époque si intéressante, si importante de

l'histoire de ce grand empire, aucun ouvrage d'ensemble, tout au plus quelques monographies sur un certain nombre d'incidents spéciaux, monographies excellentes, dont je me suis du reste amplement servi (1). Comme pour le dernier volume, laissant de côté les digressions qu'on m'a fort injustement reprochées, je me suis borné à la plus stricte énumération des événements.

L'illustration de ce dernier volume est peut-être la meilleure. J'ai continué cette fois encore à ne faire autant que possible figurer dans cet ouvrage que des monuments contemporains de l'époque dont je racontais l'histoire, c'est-à-dire, pour ce tome III, la première moitié du XI[me] siècle. Comme je le disais dans ma dernière « Introduction » : « c'est comme une illustration des faits par l'art et l'archéologie ». Tout le monde connaît l'extraordinaire rareté des monuments encore existants datant de cette époque reculée.

Si je me permets d'affirmer que cette fois l'illustration est plus particulièrement réussie, c'est que je dois presque uniquement ce résultat à mon ami M. G. Millet, qui, avec un désintéressement sans bornes, a mis à ma disposition le trésor de documents d'art et d'archéologie byzantins réunis par lui à l'École des Hautes-Études avec un soin minutieux et des peines infinies. Je n'ai eu qu'à puiser à pleines mains dans cette précieuse collection pour en tirer la plus notable partie de mes illustrations. J'adresse ici à M. Millet l'expression de ma plus profonde gratitude. Je remercie également M[me] la C[tesse] R. de Béarn, MM. Martin Le Roy, O. Wulff, Jamot,

(1) Je fais remarquer une fois pour toutes que pour les événements de l'Italie méridionale j'ai suivi constamment presque textuellement le livre de l'abbé Delarc sur les Normands en Italie, en m'aidant pour diverses corrections de celui de L. v. Heinemann sur le même sujet et de l'excellent travail manuscrit encore inédit de mon ami M. F. Chalandon intitulé : *Histoire des Normands d'Italie*, gracieusement mis par celui-ci à ma disposition. Le volume tout récent de M. J. Gay sur l'Italie méridionale et l'empire byzantin a paru, hélas, dans le mois même de cette année où je signais mon dernier bon à tirer. Je regrette infiniment de n'avoir pu consulter ce livre remarquable. Pour la révolte de Léon Tornikios, pour l'histoire du Schisme, pour l'histoire des années 1054 à 1057 comprenant les règnes successifs de Théodora et de Michel Stratiotikos et la proclamation d'Isaac Comnène, j'ai suivi de même presque textuellement ou copié littéralement : pour le premier de ces événements le mémoire de M. R. Schütte intitulé : *Der Aufstand des Leon Tornikios im Iahre 1047;* pour le second le livre de mon ami M. L. Bréhier intitulé: *Le Schisme oriental du XI[me] siècle ;* enfin pour l'histoire des années 1054 à 1057 le mémoire de M. le D[r] H. Mædler intitulé : *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos, ein Stück byzantinischer Kaisergeschichte.*

Degrand, C. Enlart, R. Kœchlin, E. Bertaux, J. de Morgan, Dobrusky de Sofia, le professeur Sp. Lambros, doyen de l'Université d'Athènes, le père Petit des Assomptionnistes de Kadi-Keuï, le général de Beylié, la Société orthodoxe palestinienne, la Société impériale russe d'archéologie, la Société historique d'Athènes, qui m'ont confié et autorisé à reproduire les plus intéressants objets de leurs collections ou les plus précieuses photographies. Je dois des mentions spéciales à M. le professeur H. Græven de Trèves qui a bien voulu me communiquer les photographies de quatre monuments inédits intéressants entre tous et se dessaisir en ma faveur du droit de les publier, et à mon jeune et savant ami M. Adamantios Adamantiou d'Athènes qui, avec un zèle touchant, a bien voulu m'économiser un temps précieux en traduisant à mon intention de très nombreuses pages de Psellos, cet auteur d'une lecture si peu aisée. MM. Hachette ont été, comme pour mon précédent volume, les plus aimables et les plus parfaits des éditeurs.

J'ai définitivement renoncé à publier le volume complémentaire que je destinais à l'art et à l'archéologie de la période dont je viens de terminer l'histoire. Je ne me sens plus assez vaillant pour entreprendre une œuvre aussi considérable dont je laisse le soin à de plus jeunes que moi. Je me bornerai tout au plus à publier d'ici à quelques mois un fascicule contenant la table des noms d'hommes mentionnés dans les quatre volumes de mon histoire, avec celle des illustrations groupées par catégories.

En terminant ce long et pénible travail, je ne puis que répéter le vœu que je formulais à la fin de l'*Introduction* du tome second : « Puisse le public de plus en plus nombreux qui s'intéresse aux choses de Byzance accueillir avec indulgence ce nouveau livre consacré à sa tragique et merveilleuse histoire (1) » !

GUSTAVE SCHLUMBERGER.

Paris, Août 1904.

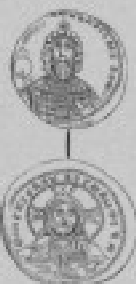
(1) Pour la *Bibliographie* des sources très nombreuses, je renvoie, comme pour le volume précédent, à celle très copieuse que j'ai publiée à la page 779 du tome I de l'*Épopée*. Les travaux ou documents que j'ai consultés exclusivement pour ce tome troisième sont cités en note. Je n'ai pas cru devoir reproduire une fois de plus les titres de cette longue suite d'ouvrages qui occupe plusieurs pages du tome I et à laquelle je prie qu'on se reporte en cas de besoin.



COFFRET de bois à reliques, recouvert de plaques d'os sculptées avec traces de dorure ancienne. — Partie supérieure. Figure empruntée à un groupe antique et deux guerriers. — Travail byzantin d'origine italienne des XIme ou XIIme Siècles. — Trésor de la cathédrale de Capo d'Istria en Istrie. — (Graeven, Elfenbeinw., II, 16.)

CHAPITRE I

Constantin VIII demeure seul basileus d'Orient par la mort de son frère Basile II. — Caractère de ce prince. — Débuts du règne. Le pouvoir aux mains des eunuques. — Mesures de rigueur contre divers hauts personnages. — Agressions des Petchenègues et des corsaires sarrasins. — Traité avec le Khalife d'Égypte. — Affaires de Géorgie et d'Arménie. — Affaires d'Italie. Ambassade de l'évêque Werner de Strasbourg à Constantinople. — Mariage de Zoé, héritière du trône des basileis, avec Romain Argyros. — Mort de Constantin VIII, le 11 novembre 1028.



SOU D'OR du basileus Constantin VIII.

Basile II, un des plus grands parmi les souverains de Byzance, avait porté à nouveau, durant son règne de près de soixante années, la puissance des successeurs de Constantin à un degré inouï, inconnu depuis les temps glorieux de Justinien. Tous les adversaires les plus redoutables de l'Empire avaient été successivement détruits, abattus ou soumis. Le Trésor regorgeait d'or. Tous les souverains étrangers sollicitaient le titre d'alliés de l'Empire. Et cependant, à peine le héros septuagénaire fut-il couché dans la tombe que l'éclatant soleil qui avait si longtemps brillé sur la Ville gardée de Dieu commença à s'obscurcir. De lourds nuages s'accumulèrent presqu'aussitôt à l'horizon, sinistres avant-coureurs des pires tempêtes.

Tous les chroniqueurs byzantins, Skylitzès, Zonaras, Glycas, Psellos aussi, bien qu'avec des réticences, celui-là exactement contemporain et témoin oculaire du règne, nous tracent de Constantin VIII un portrait infiniment peu flatteur à la date où, par la mort de son frère, le grand basileus Basile II, qui l'avait, on se le rappelle, solennellement désigné pour son successeur, il demeura, étant pour lors âgé d'environ soixante-cinq ans (1), le seul maître de l'immense Empire victorieusement restauré et relevé par ce dernier. Il fut proclamé basileus unique immédiatement après la mort de son aîné (2). J'ai tracé déjà, surtout d'après Psellos, dont le témoignage est ici si important, la description aussi complète que possible de ce caractère lamentablement faible (3). Constantin VIII, disent à l'envi les chroniqueurs, à l'opposé tout à fait de son illustre frère, était de nature infiniment molle, indolente (4), très efféminée, de vie étrangement dissipée et oisive. Aussi Basile n'avait-il jamais consenti à l'associer au pouvoir effectif. Extrêmement enclin à toutes les sortes de jouissances, il se plaisait particulièrement aux spectacles, aux divertissements licencieux. Sans cesse environné d'un groupe de familiers détestables, presque tous de basse extraction, il aimait à assister en leur compagnie aux courses de chevaux ou de chars, à tous les spectacles excitants de l'Hippodrome de Constantinople, aux représentations le plus souvent honteuses des mimes et des baladins, passant ses jours à festoyer, à chasser, ses nuits à boire, à jouer aux dés. Il était avare, de nature très emportée.

A son avènement, il trouva le trésor de l'Empire rempli des sommes énormes (5) accumulées par son frère et ne sut qu'en faire le pire usage, dissipant presque incontinent ces immenses richesses. Il n'était pas précisément lâche, mais son âme était vile, fuyant toute peine. Bien qu'il fût de prestance superbe, de très haute taille, bien constitué, d'essence très robuste, il ne pouvait supporter sans fatigue le poids de son armure de

(1) Voy. *Épopée*, I, p. 328, note 2. Psellos fait erreur, semble-t-il, en disant qu'il était âgé de soixante-dix ans.

(2) « Le lundi 13 décembre, dit Yahia, de grand matin. » En réalité ce fut le 15 décembre. Basile était mort à la neuvième heure de ce jour.

(3) *Épopée*, I, p. 333.

(4) « Ῥάθυμος καὶ οὐ πάνυ περὶ τὴν ἡγεμονίαν σπουδάζων », dit Psellos. — Voy. le portrait très chargé de ce prince, tracé en opposition à celui de son frère, dans Manassès (vers 6033 à 6050).

(5) On se rappelle qu'à la date de la mort du Bulgaroctone, il n'y avait qu'un arriéré d'impôt de deux années.

mailles. Le son des instruments guerriers lui était, paraît-il, insupportable.

J'ai dit, dans la première partie de cette histoire, combien son rôle avait été effacé durant le règne si long de Basile. Maintenant sa santé jadis excellente était devenue à tel point mauvaise par l'âge, la goutte et les excès, qu'il était parfaitement incapable de conduire au combat les armées impériales.

Je n'hésite pas à reproduire presque en entier la description si vécue que Psellos nous fait de ce prince : « Il était, nous dit-il, d'une volonté si faible que le pouvoir n'avait pour lui guère d'attraits. Bien qu'elle habitât un corps robuste, son âme était timide. Trop âgé déjà, lors de son avènement, pour diriger en personne les guerres de l'Empire, il se dédommageait de cette infériorité en se montrant dur à l'excès à la moindre nouvelle fâcheuse. Au lieu de combattre les nations barbares les armes à la main, il préférait les empêcher de nous faire la guerre en distribuant aux chefs des dignités et des présents. D'autre part, il traitait avec la dernière rigueur ses sujets rebelles, les faisant châtier et mutiler cruellement. Plus prompt à la colère que quiconque, il ajoutait foi à toutes les calomnies, accablant de ses cruautés tous ceux qu'il soupçonnait d'aspirer au pouvoir. Il ne combattait pas ceux-ci à ciel ouvert, face à face; il ne leur infligeait ni l'exil, ni la prison, mais de suite il leur faisait crever les yeux! Insouciant de toute équité dans la distribution des châtiments, il punissait avec une égale sévérité les plus vénielles comme les plus coupables fautes, aussi inexorable pour l'intention seule du crime que pour le crime accompli. Son but unique était de s'assurer ainsi la tranquillité la plus complète au prix de ces condamnations foudroyantes autant que draconiennes qui paralysaient et détruisaient instantanément toute hostilité, même naissante. Il traitait avec la même dureté les plus grands et les plus petits, n'épargnant pas les hommes d'Église, pas même les plus hauts placés. Une fois qu'il s'était mis en colère, il devenait presque impossible de lui faire entendre raison. Malgré ce caractère essentiellement irascible, il n'était pas étranger à toute pitié. Il savait se montrer compatissant pour les grandes infortunes, l'ami des malheureux. Il n'avait du reste pas la rancune opiniâtre comme son frère Basile. Ses irritations les plus violentes étaient de courte durée. Il se repentait alors amèrement des

cruautés qu'il avait commises. Si, dans le cours de sa fureur, quelqu'un parvenait à lui faire entendre raison, loin d'en vouloir plus tard à celui-ci ou de le faire punir, il lui savait gré de l'avoir empêché de sévir. Par contre, si personne ne parvenait à se mettre en travers de sa colère, il brisait tout. Mais tout de suite aussi la raison lui revenait. Il regrettait alors sa folie, se jetait en pleurant dans les bras de celui qu'il avait maltraité et s'efforçait de justifier ses actes par des accents tels qu'ils faisaient couler les larmes des yeux de ses propres victimes.

« Il avait la main large à faire le bien, plus peut-être qu'aucun autre basileus, mais cette bienfaisance n'était jamais ni équitable, ni égale. Il comblait de ses munificences ceux qui l'entouraient, mais il oubliait presque totalement ceux qui étaient au loin. Il ne faisait guère sa société que des eunuques du Palais qui étaient en réalité ses seuls amis. Ceux-ci, qui étaient d'humble naissance, généralement d'extraction païenne et barbare, ayant été élevés sous ses yeux, avaient pris de lui quelques-unes de ses qualités. Chose étrange, ces hommes s'efforcèrent, en général, de racheter l'ignominie de leur origine par leurs actes et se montrèrent d'esprit plutôt libéral, nullement avides de s'enrichir, plutôt empressés à rendre service, à combler chacun de leurs bienfaits (1). »

Ce faible et vieux souverain, si longtemps maintenu au second plan par son frère, si longtemps confiné dans son rôle subalterne de second basileus, se trouvait enfin le maître d'en agir à sa guise. Comme je l'ai dit, il abusa presqu'aussitôt de ces pleins pouvoirs illimités. Apre à réparer les années perdues, sentant que le temps pressait, il s'en donna à cœur joie, « à bouche que veux-tu », dépensant sans compter pour ses plaisirs les immenses trésors de l'État accumulés dans les souterrains du Grand Palais avec tant de vigilance par son frère. « Ce fut comme son idée fixe, sa préoccupation unique, a-t-on dit fort bien, de dépenser ces richesses. » Il y en avait pour deux cent mille livres d'or, au dire de Zonaras, qui se

(1) Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, p. 69, dit que Constantin fit mettre aussitôt en liberté tous les complices de Nicéphore Phocas et de Nicéphore Xiphias qui, pour avoir prêté secours à ces deux rebelles, avaient été emprisonnés par ordre de Basile, ainsi que beaucoup d'autres condamnés (voy. *Épopée*, II, pp. 514 sqq.). L'écrivain syrien est seul à parler de cette amnistie, dont les Byzantins ne semblent rien savoir. Mathieu d'Édesse dit pourtant, on le verra plus loin, que Constantin fit ouvrir les prisons à son avènement.

sert encore ici de cette expression pédantesque de « talents » dont probablement Psellos est le véritable éditeur responsable. Si vraiment « talents » signifie « livres », il y en avait pour un nombre considérable de millions.

« Le mal que ce pauvre basileus fit en très peu de temps fut immense », dit, probablement avec quelque exagération, Skylitzès. Tout ce que Basile dans son règne si long avait assemblé autour du trône de fonctionnaires capables ou distingués par leur naissance ou leurs vertus dans les plus hautes fonctions de l'État, tout ce qu'il y avait de personnages considérables et dévoués à la dynastie, aussi bien dans le domaine civil que dans l'ordre militaire, fut instantanément congédié, disgracié, remplacé dans les postes les plus élevés par les compagnons de plaisir, plutôt de débauche, du nouveau basileus, tous individus des moins recommandables, s'il faut en croire la plupart des chroniqueurs. Tous étaient de basse origine, pas un de naissance noble. C'étaient d'anciens esclaves, des eunuques, des étrangers infimes, des domestiques du Palais, personnages incultes, de vrais barbares, misérables comparses que Basile eût écrasé du pied et auxquels Constantin, poursuivant les errements de toute sa vie, accordait au contraire son entière faveur.



SCEAU DE PLOMB de ma Collection retrouvé à Constantinople, ayant appartenu à Nikolaos, proèdre, parakimomène de l'empereur Constantin VIII et domestique des Scholes d'Orient.

Le nouveau basileus n'était point dépourvu d'esprit. Il aimait à se mêler aux luttes de la parole et discutait avec quelque grâce. Bien que son éducation eût été très négligée, comme il était fort intelligent, il était doué d'une remarquable facilité de parole qui allait parfois jusqu'à l'éloquence. Il était en ceci tout l'opposé de son frère, le rude et peu disert Basile. Ajoutez à ces dons la voix la plus douce, la plus harmonieuse. Son parler était si rapide que lorsque, par aventure, il dictait quelque dépêche, le plus agile des secrétaires était inhabile à le suivre. Et cependant il avait

la fortune d'avoir à son service de nombreux scribes écrivant très vite. Aussi le métier de ceux-ci était-il des plus fatigants. Souvent ils en étaient réduits à rendre par des signes tachygraphiques la pensée impétueuse du maître.

Le grand Basile avait constamment tout fait par lui-même. Cela avait été pour lui une habitude invétérée. Constantin, bien au contraire, ne s'occupait en rien de gouverner. Tout au plus consentait-il à donner parfois audience aux ambassadeurs étrangers. Dans ces occasions solennelles, il remplissait son rôle de souverain avec une vraie *maestria*. Ou bien encore, comme je l'ai dit, dictait-il quelques lettres.

Après avoir ainsi fait place nette au Palais et dans les ministères et congédié tous les excellents fonctionnaires depuis si longtemps mis à l'épreuve par son prédécesseur, Constantin se hâta de remettre toute l'administration de l'Empire aux mains de six eunuques, ses familiers, personnages d'ordre très humble. Au premier abord, en lisant dans les chroniqueurs, surtout dans Psellos, aussi dans Skylitzès, le portrait si chargé de ce prince lamentable, en voyant ceux-ci raconter à l'envi qu'à peine fut-il seul sur le trône, « il poursuivit son existence toute de volupté, en véritable esclave de son ventre et de Vénus », on pourrait croire à quelque exagération. Il suffirait alors de lire les noms des personnages qui composèrent le nouveau gouvernement pour s'apercevoir qu'il n'y en a vraiment aucune. La stupeur des bourgeois de Constantinople dut être extrême quand ils apprirent simultanément ces nominations scandaleuses, œuvre d'un basileus qui, méconnaissant à ce point tous ses devoirs, ne sut pas mieux choisir ses ministres qu'il ne savait se passer d'eux. Écoutez et jugez : Nikolaos, premier cubiculaire, autrement dit premier valet de chambre du basileus, eunuque, fut, chose incroyable, nommé domestique des Scholes d'Orient, c'est-à-dire généralissime en Asie, la plus haute charge militaire, et parakimomène, autrement dit le premier des conseillers intimes, littéralement « celui qui couche à la porte de la chambre du basileus » (1). Nicéphore, second personnage de l'Empire après Nikolaos, également eunuque, fut créé protovestiaire, c'est-

(1). Voy. à la page précédente le sceau de plomb de ce personnage, faisant partie de ma Collection.

à-dire chef du personnel du Palais, préposé à la garde-robe impériale (1). Un troisième, toujours eunuque, Syméon, qui paraît avoir été le plus avant dans la confiance du prince, et qui, plus tard, nous le verrons, arriva aussi à la dignité de parakimomène, fut « drongaire de la Veille », c'est-à-dire préfet de police de la Ville gardée de Dieu. Tous trois furent en outre élevés dans la fonction sénatoriale au rang si considérable de proèdres. Eustathios, très bas fonctionnaire, encore un eunuque, eut, dans un ordre de dignités quelque peu moindre, la charge si importante de grand hétériarque, c'est-à-dire de chef suprême de tous les corps de mercenaires étrangers ou barbares de la garde impériale. Ce fut en somme le gouverneur militaire du Palais. Un cinquième eunuque palatin, Spondyle, fut nommé duc d'Antioche, c'est-à-dire châtelain de la plus grande forteresse de l'Empire. Ce fut en de telles mains que fut remise la garde de l'illustre capitale de la Syrie reconquise, protectrice des marches impériales du Sud, en face de l'immensité sarrasine. Cette dernière nomination fut peut-être la plus scandaleuse. De la bonne garde d'Antioche dépendait, on le sait, le salut des grands et riches thèmes d'Asie exposés à l'incessante invasion arabe. Enfin, le nouveau duc ou gouverneur des marches d'Ibérie ou de Géorgie, c'est-à-dire de tous les territoires annexés à l'Empire par Basile à la suite de la mort de l'exousiocrator d'Ibérie Davith (2), fut un autre eunuque, Nicétas, originaire de Pisidie. Ces deux derniers parvenus étaient, semble-t-il, des hommes véritablement infâmes, de la plus louche origine, de vrais scélérats. Je sais bien que nous avons pour combattre cette opinion le témoignage de Psellos cité plus haut, qui parle de certaines bonnes qualités de ces tristes person-

(1) Deux inscriptions dédicatoires encore aujourd'hui conservées dans l'église de l'Assomption de la Vierge, à Nicée, concernent presque certainement cet eunuque Nicéphore, qui y figure avec les titres de patrice, de préposite, de « vestis » et aussi de grand hétériarque. Sur une fresque du narthex de cette église, fondée par lui, fresque grossière d'époque moderne très certainement calquée sur une plus ancienne, ce personnage figure en costume guerrier, agenouillé devant la Vierge auprès de son basileus. — Voy. *Byz. Zeitschr.*, X, pp. 707 sqq. — Voy. surtout O. Wulff, *Die Koimesiskirche in Nicæa und ihre Mosaiken*, etc., 1903, pp. 10 et 301 sqq. — Voy. les vignettes du présent volume, pp. 361, 365 et 413. — Je possède également dans ma Collection le sceau de ce personnage avec son seul titre de grand hétériarque. Voy. la vignette de la p. 317 du présent volume. Quand j'ai publié pour la première fois ce sceau à la p. 348 de ma *Sigillographie byzantine*, je n'avais pas encore réussi à en identifier le propriétaire.

(2) Voy. *Épopée*, II, chap. III et IX.

nages; mais cela n'était-il point seulement bonne politique de leur part pour se faire pardonner la honte de leur élévation? Il est bien difficile du reste de se faire une opinion en présence de ces témoignages contemporains si clairsemés, souvent si parfaitement contradictoires. « Cette bande de misérables, poursuit Skylitzès, mettant partout le trouble et la confusion, eut tôt fait de bouleverser l'administration et de mettre à deux doigts de sa perte cet Empire si constamment florissant depuis l'époque déjà lointaine du père de Constantin, le basileus Romain, si constamment en progrès sous ces trois grands basileis : Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès et Basile II, devenu, par les hauts faits de ceux-ci, la terreur de toutes les nations voisines. Non seulement Constantin, par cette conduite, se mettait en contradiction avec toute règle, avec toute sagesse, mais encore il pourchassait les plus dignes, les plus illustres, tous ceux qui, sous les règnes précédents, n'avaient pas encensé ses vices, faisant le plus de mal qu'il pouvait aux meilleurs. » Il y a probablement beaucoup d'exagération dans cette philippique. Très certainement cependant Constantin fut un souverain fort médiocre (1). Surtout il poursuivit de sa haine les principales familles de la noblesse byzantine, constamment préoccupé des compétitions possibles au trône impérial (2).

Parmi les plus lamentables victimes de ce prince, il faut citer en première ligne le patrice Constantin Bourtzès, le fils du glorieux vainqueur d'Antioche, le magistros Michel Bourtzès. Le basileus Constantin qui haïssait dès longtemps ce personnage de haute vertu parce qu'il avait à mainte reprise courageusement dénoncé ses actes indignes à son frère le grand Basile, se hâta de lui faire crever les yeux. « Il avait une vraie prédilection, dit Zonaras, pour ce genre de supplice qui paralyse la victime et la frappe d'impuissance sans la faire cependant périr. Il usa sans cesse durant son règne de cet affreux supplice pour réduire à rien une foule d'hommes éminents. On appelait cela à Constantinople d'un terme plein d'une douloureuse ironie : « la divine clémence de l'empereur ».

(1) Zonaras, qui s'inspire de Psellos, dit que Constantin ne régna que par la délation, prêtant l'oreille à toutes les calomnies. Enclin à la colère, mais moins opiniâtre que Basile dans son ressentiment, il changeait facilement d'avis, se montrant alors souvent désolé du mal qu'il avait causé.

(2) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 117 sqq.



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — Saint Étienne, (Phot. comman. par M. G. Millet).

Tels furent les premiers débuts de ce règne qui tranchait si tristement avec le précédent, période suprême de la puissance byzantine. En peu de semaines on fut loin des jours prospères du grand Basile. La suite fut pire encore. « Comment en raconter dignement l'histoire? » s'écrie lamentablement Skylitzès ; « Constantin, une fois seul sur le trône, continua à mener la vie honteuse qui avait été constamment la sienne, consacrée au seul plaisir. Jamais homme ne vécut plus uniquement, plus passionnément, pour les joies du jeu, du théâtre, du sport, de l'Hippodrome surtout, de la chasse aussi. Il excellait à combattre les fauves, à les attaquer la lance ou l'épée à la main, à coups de flèches ou de traits. Il semblait qu'il estimât n'avoir autre chose à faire en ce monde qu'à s'amuser de la sorte. Et alors il supportait aisément, avec une parfaite sérénité, le chaud, le froid, la soif. Il aimait à préparer lui-même ses chevaux pour la course du Cirque. Les exercices du corps et de la palestre étaient depuis longtemps en défaveur ; il les remit en honneur, prenant part aux luttes, non en spectateur, mais en acteur infiniment désireux de l'emporter sur son antagoniste, non parce qu'il était basileus, mais parce qu'il s'efforçait de vaincre pour de bon. Telle fut son existence de chaque jour tant que sa santé le lui permit, n'ayant du reste jamais eu cure d'autre chose. » « Il était, nous dit encore Psellos, fin gourmet et s'occupait fort de sa table qui était très recherchée. » Malheureusement il n'usait pas plus de sobriété que de continence. Aussi souffrait-il horriblement de la goutte, dans les pieds surtout. Il finit par ne presque plus pouvoir marcher. En fait, il ne faisait plus jamais un pas. Il était par contre excellent cavalier. « Il aimait le jeu d'un amour si intense, nous dit encore le même écrivain, que lorsqu'il tenait les dés toute affaire, même de la plus haute importance, cessait aussitôt pour lui. Alors il ne craignait pas de faire attendre les ambassadeurs étrangers. Il en oubliait le boire et le manger. » « C'est ainsi, s'écrie mélancoliquement Psellos, qu'il mourut, après avoir joué chaque jour son empire aux dés, la vieillesse lui ayant apporté enfin sa fin naturelle ! »

On se souvient que Nicéphore Comnène, ce haut fonctionnaire de grande naissance, d'une sagesse, d'une vertu, d'une énergie peu communes, avait été établi par le défunt basileus Basile, stratigos de la nou-

velle province asiatique du Vaspouraçan, tout récemment annexée à l'Empire par suite de la cession faite de son territoire par la famille royale ardzrounienne (1). C'était un chef de premier ordre qui s'était signalé par de brillants exploits contre les envahisseurs Turks (2). Comme il était arrivé plusieurs fois que ses troupes avaient fui devant les agressions devenues presque incessantes de ces Turks Seldjoukides que les historiens arméniens nationaux désignent d'ordinaire sous les noms de « Deilémites » ou « d'Élyméens », il avait en termes violents fait honte à ses soldats de leur lâcheté. Même il avait pris sur eux assez d'ascendant pour leur faire signer par écrit un serment solennel de le suivre dorénavant jusqu'à la mort contre ces adversaires réputés si redoutables. Dans ce document de forme inusitée, ces rudes hommes de guerre, mercenaires scandinaves ou miliciens de l'armée d'Anatolie, se vouaient d'eux-mêmes aux pires malédictions par les plus solennelles imprécations au cas où leur courage n'irait pas jusqu'à affronter la mort pour obéir à leur chef. A partir de ce serment, ils remportèrent constamment, paraît-il, sur leurs sauvages adversaires, les plus brillants succès. Par contre, dès que le soupçonneux basileus eut été mis au courant de ces faits qui lui furent transmis probablement très défigurés par la médisance, sans raison autre que la jalousie, affirme Skylitzès, plutôt parce que cette démarche insolite de Nicéphore Comnène à l'endroit de ses soldats lui avait été présentée comme un commencement de complot contre sa personne, bien plus vraisemblablement encore mû par la simple crainte qu'un chef aussi énergique, s'appuyant sur des soldats aussi dévoués, ne devînt rapidement un danger, il retira au valeureux gouverneur du Vaspouraçan son commandement. Sous l'éternel et si redoutable prétexte de conspiration contre la sûreté de l'État, prétexte si constamment invoqué à cette époque et toujours avec succès pour justifier tant d'actes infâmes, tant d'iniques révocations, le malheureux stratigos fut ramené chargé de chaînes dans la capitale.

Il est juste de dire que le chroniqueur arménien Arisdaguès de Lasdiverd qui, à l'exemple de presque tous les historiens de sa nation, se

(1) Voy. *Épopée*, II, chap. IX.
(2) Voy. *Épopée*, II, p. 506.

montre très favorable au basileus Constantin et dit que celui-ci avait maintenu dans leurs charges les « stratigoi » ou gouverneurs de provinces nommés par le grand Basile, accuse formellement Nicéphore Comnène (1) d'avoir conspiré, d'accord avec le roi Kéôrki des Aphkhases, pour se faire proclamer basileus en Asie par ses soldats. « Les troupes impériales de Cappadoce, raconte notre chroniqueur, ayant été instruites de ce projet, se réunirent pour saisir à l'improviste leur chef infidèle. Ayant coupé les cordes de sa tente, les soldats la firent tomber sur lui. Ainsi il fut fait prisonnier avec ses complices. Ceci arriva dans la première année du règne de Constantin. On les enferma dans une forteresse et on en avisa le basileus qui n'infligea d'abord aux coupables aucune punition, laissant passer une année entière jusqu'à ce que ses informations fussent tout à fait complètes. Seulement l'année suivante il remit les malheureux aux mains du bourreau. »

Jugé pour crime de lèse-majesté, Nicéphore fut condamné à avoir les yeux crevés. L'atroce sentence fut également, au dire d'Arisdaguès de Lasdiverd, exécutée contre sept de ses complices. S'agit-il ici d'une simple infamie perpétrée sur l'ordre d'un basileus aux rêves hantés de jalousie et de terreur, ou bien y eut-il vraiment, ainsi que l'affirme l'historien arménien, quelque motif capital pour que le basileus eût à se défier du malheureux Nicéphore Comnène? C'est ce que nous ne saurons probablement jamais d'une manière certaine (2). « C'est une chose bien digne de regrets, s'écrie le chroniqueur arménien, qu'un tel acte de folie commis par un homme illustre dont le nom méritait de vivre entouré des meilleurs souvenirs et qui avait donné à l'Empire la ville d'Ardjesch (3) avec son territoire! »

Un sort également cruel atteignit à cette époque beaucoup d'autres hauts personnages qui avaient sous le basileus précédent joué dans l'Empire un rôle important et qui, pour ce seul fait, étaient devenus suspects au nouveau souverain. Il en fut ainsi notamment du patrice Bardas Phocas, dernier descendant connu du fameux prétendant de ce

(1) Qu'il appelle « Gomianos ».

(2) Arisdaguès de Lasdiverd place cet événement dans la première année du règne solitaire de Constantin VIII, aussitôt après la mort de son frère Basile.

(3) Ville de la province de Douroupéran, sur la côte nord du lac Van.

nom. Celui-ci était le fils de ce Nicéphore Phocas « au col tors » qui avait été traîtreusement assassiné par Nicéphore Xiphias le 15 août de l'an 1022, lors de leur commune révolte contre le basileus Basile (1). Sur la dénonciation d'un misérable parasite, le malheureux fut enveloppé avec plusieurs autres fonctionnaires et officiers auxquels le basileus en voulait également, dans une de ces terribles accusations de haute trahison et de prétention à l'Empire qui, à cette époque, valaient un arrêt de mort (2). Tous, par ordre de Constantin, eurent les yeux crevés (3).



PLAQUE BYZANTINE d'ivoire du XIme Siècle, de travail italien méridional. — La fuite en Égypte. — Museo Civico de Bologne. — (Graven, II, 5.)

Dans ce même temps, toujours dans cette année 1026, première du règne de Constantin, raconte encore Skylitzès, dans le thème de Hellade, dans la ville de Naupacte, gouvernait un stratigos du nom de Mavrogeorgios (4). L'instabilité extraordinaire de son caractère agité l'avait fait surnommer « le fou ». Il avait commis des exactions telles qu'une violente émeute

(1) *Épopée*, II, p. 518.

(2) Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, p. 70, semble prendre cette accusation tout à fait au sérieux.

(3) A partir de cet infortuné Bardas, la maison des Phocas semble disparaître de l'histoire. — Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 113.

(4) Autrement dit : « Georges le Noir. »

éclata contre lui. Il fut massacré par la population soulevée et ses biens pillés. La colère du basileus fut extrême. Par son ordre les coupables périrent dans les pires supplices. Le métropolitain de Naupacte qui semble bien, par ce détail même, avoir été un des principaux instigateurs de ces troubles, eut les yeux crevés. La monotonie de ces affreux supplices ne fait, semble-t-il, qu'en augmenter l'épouvante. A travers ces quelques faits si extraordinairement clairsemés, racontés d'une manière si succincte, hélas, qui constituent à peu près tout ce que les chroniqueurs nous ont dit de ce règne, on devine un gouvernement violent et faible tout à la fois, contrastant singulièrement avec la forte administration du règne précédent, un basileus odieux, des provinces abandonnées abominablement à l'avidité de « stratigoi » cupides, contraintes de renoncer à tout espoir de justice, n'ayant dans leur désespoir d'autre issue que des tentatives de révoltes partielles, aussitôt réprimées avec la plus sauvage cruauté.

Skylitzès raconte encore, toujours dans ces termes si brefs, que vers cette même époque, le patrice Basile Skléros, fils de Romain Skléros, petit-fils de l'autre fameux prétendant Bardas Skléros et marié à la propre sœur de Romain Argyros, le futur basileus, alliance qui faisait de lui un personnage fort considérable, eut un différend violent, nous ignorons pour quel motif, avec le magistros Prusianos, dit « le Bulgare », parce qu'il était le fils aîné du dernier souverain de cette nation Jean Vladistlav (1). Ce dynaste barbare, amené tout jeune prisonnier de guerre à Constantinople par le vieil empereur Basile, avait grandi au Palais Sacré dans cette demi-captivité dorée si douce aux fils de tant de souverains détrônés par l'impitoyable politique des basileis.

L'ex-prince royal de Bulgarie avait fini par s'identifier si bien avec sa nouvelle patrie d'adoption forcée qu'il avait été trop heureux d'entrer dans la peau d'un haut fonctionnaire impérial. Il était pour lors stratigos ou gouverneur du grand et populeux thème asiatique des Bucellaires, l'antique province de Galatie. La querelle entre ces deux hommes, tous deux très illustres dignitaires, fut si acharnée qu'ils estimèrent que seul

(1) *Épopée*, II, p. 387.

un combat régulier pourrait satisfaire leur honneur singulièrement terni. Ils se battirent en duel, ce qui était pour lors une fort grande nouveauté à Byzance. Ce premier jugement par les armes entre deux sujets grecs semble avoir été un événement véritable. Jusqu'alors, paraît-il, les seuls barbares s'étaient avisés de vider de la sorte leurs débats. Peut-être ce combat aussi impie qu'inusité eut-il lieu presque sous les regards du basileus?

En tout cas, le scandale des dévots fut grand. L'Église réclama et Constantin VIII, comme plus tard Richelieu, estimant cette fois avec sagesse, me semble-t-il, que ces deux personnages, dont les noms rappelaient d'une si éclatante façon les grandeurs et les douleurs du règne précédent, avaient ainsi gravement manqué à la majesté royale, résolut de faire un exemple et de sévir durement contre les deux patrices. Cette fois cependant le vieux souverain fit preuve d'une clémence relative. En place d'appliquer aussitôt aux coupables son supplice favori de l'aveuglement, il se borna à les condamner tous deux à une déportation certes peu lointaine, malgré cela infiniment pénible. Basile Skléros fut enfermé dans un monastère du minuscule îlot d'Oxya, une des plus petites îles de l'archipel des Princes, distante de quelques milles à peine de la capitale. Par une ironie cruelle le prince bulgare, son adversaire, eut pour prison l'îlot tout voisin, non moins petit, non moins désert, de Plati. Pour être si rapproché de la capitale, ce séjour sur ces âpres îlots n'en était pas moins odieux. Dans un volume sur les Iles des Princes, paru il y a bien des années déjà, j'ai consacré un chapitre à Plati et Oxya, sentinelles détachées de cet archipel délicieux (1). Situés à une assez grande distance vers la haute mer, à l'ouest et un peu au nord de la grande Antigoni et de Proti, ces deux îlots, véritables récifs perdus au milieu des flots bleus de Marmara, sont bien connus des voyageurs et de tous les habitants de la capitale. Leurs silhouettes isolées en pleine mer attirent le regard et constituent un détail caractéristique à l'horizon de tous les points de vue des environs de Constantinople. De tous les sommets des rives du Bos-

(1) G. Schlumberger, *Les Iles des Princes*, etc., Paris, 1884, pp. 292 sqq. — Le père Pargoire a parlé tout récemment de ces îles charmantes dans un mémoire intitulé : *Les monastères de Saint-Ignace et les cinq plus petits îlots de l'archipel des Princes.*

phore, de toutes les hauteurs et de tous les minarets turks de la vieille Byzance, l'œil qui suit la ligne bleuâtre des flots de la Propontide, aperçoit par-delà Skutari et Kadikeui, se profilant sur l'azur du ciel, le bas rocher de Plati et la pyramidale Oxya aux immenses falaises perpendiculaires habitées par d'innombrables oiseaux de mer. Ces deux rochers dont le nom grec indique la forme générale si différente, tout petits, tout perdus qu'ils soient dans l'immensité des flots, ont, on le voit, joué un rôle dans l'histoire de Constantinople. Tantôt asile de pieux cénobites, tantôt repaire de pirates dangereux, plus souvent, à l'égal de leurs sœurs aînées, Prinkipo et Halky, séjour de prisonniers d'État, Plati et Oxya, simples taches dans la mer, sont fréquemment mentionnées dans les chroniques byzantines.

Dans Oxya, il y avait une église très vénérée, dédiée à l'archange Michel, « l'Archistratège des nuées célestes ». On y avait adjoint un monastère et un de ces « orphanotrophia » ou maisons d'orphelins, desservis par des moines, gloire de Byzance, note touchante de charité chrétienne, qui étonne parmi tant de cruautés. Quelques ruines de ce pieux édifice subsistent peut-être encore. Mais ce n'est pas là que fut enfermé l'irascible Basile Skléros, car à cette époque le monastère n'existait pas. Il fut probablement emprisonné dans quelque affreuse geôle, taillée dans le roc nu. Son adversaire, le fils du roi bulgare, eut pour demeure l'inhospitalière Plati.

Plati fut longtemps un lieu d'exil et de torture, très à la mode à Byzance, un *carcere duro*, particulièrement redouté entre tous les innombrables lieux de déportation voisins de la grande capitale. De vastes chambres souterraines, ménagées dans le roc, constituaient ces horribles prisons. On y jetait, par un orifice à fleur de sol, les malheureux condamnés à cette mort vivante. C'était par là également qu'on leur donnait leur pâture. Ces caveaux, dont l'origine première remonte probablement à l'époque hellénique, existent encore, à demi-comblés par des débris de toutes sortes, et leurs orifices béants se reconnaissent fort bien. Là, furent enfermés maints prétendants, maints personnages gênants. Cet exil sur ce rocher battu des vents en hiver, brûlé par le soleil en été, était considéré comme plus affreux même que la déportation dans les solitudes

de l'aride Proconèse. La garde des prisonniers était confiée à de brutals soldats, le plus souvent des mercenaires barbares, et les infortunés étaient littéralement à leur merci. Ce fut dans ces oubliettes que le basileus Constantin exila le bulgare Prusianos.

Les deux rivaux, séparés par un mince bras de mer, purent se con-



COFFRET BYZANTIN d'ivoire des XIme ou XIIme siècles, conservé au Musée National à Florence. — (Graeven, II, 32).

templer d'une île à l'autre, savourant chacun cette amère consolation que le sort du voisin n'était pas meilleur que le sien. Cette aventure eut d'ailleurs une issue tragique, comme c'était si souvent le cas à Byzance. Basile Skléros, soit qu'il eût tenté de s'évader, ainsi qu'il en fut accusé sans preuves, soit qu'il eût été, d'autre manière, calomnié en haut lieu, excita davantage la colère de ce lâche basileus, qui lui fit crever les yeux. Fidèle à son système de compensation, Constantin ordonna de faire subir le même traitement au prince bulgare, mais le prisonnier de Plati, plus heureux que son rival, parvint à obtenir sa grâce ou à s'évader sans

subir ce supplice. Un fait seul est certain, c'est qu'il finit par recouvrer sa liberté.

Skylitzès, poursuivant son sinistre et bref dénombrement, s'exprime en ces termes, dans le récit qui constitue à peu près tout ce que nous savons de ce règne médiocre de trois années : « Constantin fit encore crever les yeux à Romain Courcouas, marié à une sœur de Prusianos le Bulgare, une fille royale de Bulgarie par conséquent, toparque, c'est-à-dire châtelain, des « kastra » ou châteaux « de l'intérieur » (1), puis au patrice Bogdan, encore un Bulgare, puis aussi à Glavas, à Goudélis (2). De même il fit couper la langue au moine Zacharias, le parent du « vestis » (3) Theudatès, encore un Bulgare certainement. Tous ces malheureux, dont nous ne savons rien d'autre, se trouvaient, comme de coutume, enveloppés dans une accusation de conspiration contre le basileus. Ces noms significatifs n'indiqueraient-ils point, plutôt, que ce complot, si complot il y eût, avait surtout pour but de profiter de la faiblesse du nouveau règne pour arracher la Bulgarie à l'autorité byzantine, si récemment rétablie dans ce pays, et déjà si pesante à ses indociles habitants?

De même que dans l'intérieur de l'Empire, on s'aperçut aussitôt, sur les infinies frontières de cet immense État, qu'un basileus débile avait succédé au plus redouté des empereurs. Dès la première année du règne, sur le Danube, les barbares Petchenègues ou Patzinaces, dont on n'avait plus guère entendu parler depuis les temps déjà lointains de Jean Tzimiscès, alors qu'ils avaient massacré Sviatoslav et les débris de ses bandes en retraite (4), firent une soudaine irruption sur la rive méridionale du grand fleuve, en plein territoire bulgare. Nous ne possédons malheureusement, sur cette sauvage agression, que les quelques mots que nous en disent Skylitzès et Zonaras. Ces terribles cavaliers, racontent ces chroniqueurs, surprenant un pays probablement mal gardé, portèrent

(1) C'est-à-dire certainement : gouverneur des grandes forteresses établies par Basile dans l'intérieur de la Bulgarie, pour maintenir les Bulgares encore frémissants. Ce Romain Courcouas était fils du Jean Courcouas tué par les Russes sous Tzimiscès. — Voy. *Épopée*, I, 132.

(2) Voy. dans ma *Sigillographie byzantine*, p. 667, le sceau d'un personnage de ce nom.

(3) Dignitaire palatin.

(4) Voy. *Épopée*, I, p. 172.

de tous côtés leurs affreux ravages. Ils massacrèrent ou emmenèrent en captivité une foule de gens, même plusieurs hauts officiers ou chefs militaires. Le danger devint tel qu'il fallut décréter des mesures extraordinaires. Constantin Diogène, gouverneur ou archôn de Sirmium, ou plutôt duc de Bulgarie, depuis le coup de main sanglant qui avait mis cette forteresse aux mains des troupes impériales (1), fut confirmé par le basileus dans ce titre de duc (2). Il reçut le titre exceptionnel d' « hyparchôn » ou chef suprême de toute cette province, avec des pouvoirs illimités. Ce général énergique, après plusieurs petites rencontres, réussit à acculer au combat ces hordes sans cesse en mouvement. Il les vainquit en bataille rangée et les contraignit à repasser le Danube et à se tenir tranquilles, au moins pour quelque temps (3).

En l'an 1027, ce sont toujours Skylitzès et Zonaras qui parlent, une grande flotte de corsaires sarrasins accourus certainement des ports d'Afrique, probablement des régions de la Tunisie actuelle, ne craignit pas de venir jusque dans les parages de l'Archipel se livrer au pillage des îles. Ces forbans osèrent insulter aux garnisons impériales qui y étaient cantonnées. Jamais pareil scandale ne se serait passé sous le grand Basile. Aucun exemple ne nous prouve mieux à quel point la décadence avait été rapide en ces quelques mois. Cependant l'insulte fut cette fois encore cruellement vengée. Le stratigos du thème insulaire de Samos, Georgios Théodorokanos, et Bériboès, stratigos de Chio, c'est-à-dire probablement stratigos du thème de la Dodécanèse ou des « douze îles » de l'Archipel, à la tête de leurs flottes et de leurs contingents respectifs embarqués en hâte, attaquèrent vivement ces redoutables corsaires. La victoire sourit

(1) *Épopée*, II, pp. 415 sqq.

(2) Voy. *Ibid.*, p. 423, la description des sceaux de plomb de ce haut personnage qui font partie de ma Collection.

(3) Il y eut dans cette première année du règne et dans les suivantes une terrible sécheresse par tout l'Empire. Des sources qui n'avaient encore jamais tari, de véritables rivières furent mises à sec. Par contre, Aboulfaradj raconte, à cette même année 1026, que l'Euphrate et le Tigre gelèrent au point qu'on put les franchir à pied ! L'an d'après, il tomba une grêle effroyable. En 1028, il parut au ciel des signes effrayants. Un d'entre eux avait la forme d'un serpent. Ce devait être une comète certainement (*Chronique* dite de *Nestor*, éd. Leger, p. 126). — Yahia (*op. cit.*, éd. Rosen, p. 70), mentionne, dans le cours de la seconde année du règne, le 4° jour de kanoun, ou 21° jour du mois de chewal de l'an 417 de l'Hégire, qui correspond au 5 décembre de l'an 1026, un violent tremblement de terre. Beaucoup d'édifices dans la capitale s'écroulèrent.

à ces vaillants. Douze vaisseaux sarrasins avec tous leurs équipages tombèrent aux mains des Impériaux. Le reste de l' « armada » arabe s'enfuit en désordre. Constantin, demeuré constamment au Grand Palais, ne prit personnellement aucune part à ces exploits de ses troupes de terre et de mer.

Le basileus Basile, dit Skylitzès, bien que son avarice et sa dureté fussent proverbiales, par commisération pour les malheureux, avait coutume d'ordonner qu'on n'exigeât pas trop sévèrement l'impôt annuel à jour fixe. Il accordait facilement des délais. Aussi, au moment de sa mort, le tribut de deux années entières était dû par presque toutes les provinces de l'Empire. Son frère Constantin, à peine sur le trône, non seulement ordonna de réclamer le paiement immédiat de cet énorme arriéré, mais, pour chacune des trois années que dura son règne, exigea avec la dernière rigueur le versement intégral de l'impôt (1). Aussi la population entière en fut-elle littéralement accablée, non seulement les pauvres, mais aussi les riches qui se virent forcés, dans des circonstances climatériques déplorables, à travers cette interminable sécheresse, de solder dans le cours de ces trois années l'impôt régulièrement exigible en cinq! Quant à l'argent disponible, il allait tout entier aux indignes favoris du prince. Personne d'autre n'obtenait rien de lui.

Les « *Vies* » de saints qui, pour le x[e] siècle, sont une mine d'informations si précieuse, ne nous fournissent malheureusement presque rien pour l'époque de ce règne et des suivants. Quelques bien rares inscriptions contemporaines, quelques textes plus rares encore, ne suffisent pas

(1) L'écrivain syrien Yahia (*op. cit.* éd. Rosen, p. 70) dit, du reste, précisément le contraire ! « Constantin, écrit-il, fit remise à tous les habitants de l'Empire des arrérages des impôts. De plus, il fit de même remise de tous impôts sur tous domaines en friche tant qu'on n'aurait pas cultivé à nouveau ceux-ci, c'est-à-dire qu'il ne préleva plus sur les voisins l'impôt des propriétés dont la culture avait été abandonnée par leurs propriétaires ». Ce serait bien là la véritable abolition de l' « *Allélengyon* » que Skylitzès attribue seulement à Romain Argyros. L'écrivain grec ajoute, il est vrai, que Constantin avait eu l'idée de procéder à cette suppression, mais qu'il en avait été empêché. — M. le professeur Ouspensky, dans l'article qu'il a consacré au livre du baron V. Rosen sur la *Chronique de Yahia* dans la livraison du 1[er] avril 1884 du *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, se demande avec raison, me semble-t-il, si la traduction de cet érudit, presque toujours excellente, ne serait point ici, par exception, quelque peu en défaut, et si le baron Rosen a vraiment bien saisi le sens de la phrase de l'écrivain syrien. (Voy. encore la note 413 de ce même livre du baron Rosen.)

à combler ces déplorables lacunes. Pour le règne si court de Constantin, je ne connais que deux inscriptions qu'on puisse attribuer avec certitude à ce prince. Toutes les autres sur lesquelles figure son nom portent également celui de son frère et datent par conséquent de l'époque de leur règne commun, ou bien ne portent que ce seul nom de Constantin sans aucun détail qui permette de les attribuer à lui plutôt qu'à un de ses plus proches homonymes. Une inscription très longue et très incorrecte, retrouvée près d'un pont de la Sparte antique par M. Fourmont, est datée



IVOIRE BYZANTIN des XIme ou XIIme Siècles. — Adam et Ève chassés du Paradis. — Musée Oliviéri, à Pesaro. — (Graeven, II, 49.)

du 1er mai 1027 (1). Elle nous apprend en un style barbare que ce pont, conduisant au « kastron » de « Lakédaimion » par-dessus le fleuve Ire, l'antique Eurotas, fut construit à grand'peine aux frais du moine Nicodème, qui bâtit également l'église du Rédempteur, située à la gauche du pont. Pour se ménager des droits, sa vie durant, sur ce pont et sur cette église, le dit moine s'adressa à l'empereur Constantin VIII, qui lui octroya un privilège au nom duquel le stratigos du thème du Péloponèse devenait curateur de ces édifices, et défense était faite à l'évêque de « Lakédaimion » et aux autres ecclésiastiques du diocèse de commettre dans l'église aucun acte d'autorité religieuse. De ce fait, cette église devenait

(1) Bœckh, *C. I. Gr.*, IV, p. 329, n° 8704.

une de ces propriétés d'exception qu'on avait la coutume de qualifier d' « impériales ». « Après ma mort, ajoutait le moine, le stratigos et l'évêque devront choisir parmi les religieux desservant l'église un nouvel abbé qui donnera tous ses soins à l'entretien de l'église et du pont, comme aussi à celui des desservants, faute de quoi il devra être remplacé par un autre ». La malédiction du fondateur devait poursuivre tous ceux qui mettraient méchamment opposition à ces volontés. « Nous trouvons ici, dit fort bien C. Hopf (1), un écho du réveil religieux inauguré en ces régions de l'antique Hellade par le fameux saint Nikon Métanoite (2), et je crois bien ne pas me tromper en reconnaissant dans ce moine Nicodème, un des successeurs de ce grand chrétien. Son nom même de Nicodème n'est peut-être qu'un souvenir de celui de son illustre prédécesseur. »

La seconde inscription contemporaine du basileus Constantin VIII se trouvait inscrite sur la base de la fameuse « Pyramide murée », ou plutôt obélisque de pierre, qui s'élève aujourd'hui encore au milieu de l'Hippodrome de Constantinople (3). Elle annonçait en six vers que cet étrange édifice, jadis revêtu de plaques de bronze doré, « cette merveille, rivale du Colosse de Rhodes, ce prodige au quadruple flanc », avait été restauré par le basileus Constantin Porphyrogénète, le fils de Romain. Comme Basile n'est pas mentionné, il est bien probable que cette restauration a eu lieu sous le gouvernement de Constantin VIII, empereur unique. Inscription et plaques de bronze doré ont aujourd'hui disparu. Les pierres même qui composent cet antique monument se disjoignent incessamment. Il est, hélas, menacé d'une ruine imminente.

En dehors de ces quelques mentions si brèves, en dehors de l'irruption des Petchenègues au delà du Danube et des ravages des corsaires sarrasins dans l'Archipel, nous ne savons presque rien, je le répète, sur les relations de l'Empire avec les nations voisines pendant ce règne si court. Je laisse à raconter au règne suivant la rupture avec l'émir d'Alep

(1) *Op. cit.*, p. 145.
(2) Voy. *Épopée*, I, p. 619.
(3) Bœckh, C. I. Gr., t. IV, n° 8703.

et les autres dynastes sarrasins de Syrie et les très fâcheuses conséquences qui en furent la suite pour l'Empire. Pour les relations avec le Khalife d'Égypte, toutefois, nous possédons un renseignement intéressant qui nous est fourni par Makrizi (1). En l'an 418 de l'Hégire, dit cet historien, année qui correspond à l'an 1027 environ de l'ère chrétienne, un traité fut conclu entre le basileus Constantin et le Khalife fatimite Al-Zahir. Il fut convenu que le nom de ce dernier serait désormais prononcé dans les prières de toutes les mosquées sises dans toute l'étendue des contrées soumises au pouvoir du basileus. Ce fait fort extraordinaire constituait déjà par lui-même comme une sorte de reconnaissance formelle du Khalife par le nouvel empereur. Mais, circonstance autrement curieuse, il fut entendu qu'on restaurerait une mosquée sise dans la capitale même de l'Empire, dans la Ville gardée de Dieu, et qu'un prêtre musulman, un « muezzin », y serait installé pour appeler les fidèles à la prière. Quelle preuve plus étonnante de la tolérance religieuse en ces époques barbares, en un tel lieu, tolérance qui contraste si étrangement avec nos fausses notions préconçues sur ce point!

Par une sorte de compensation, le Khalife, toujours par la même convention, autorisait la réédification de l'église de la Résurrection de Jérusalem ou église du Saint-Sépulcre, ce temple fameux si cher à toute la Chrétienté, si universellement vénéré, qui avait été, on se le rappelle, détruit entièrement en septembre de l'an 1009 sur l'ordre du terrible prédécesseur d'Al-Zahir, son père, l'insensé Hakem (2). Bien plus, le Khalife accordait la permission à tous ceux des chrétiens qui, sous ce dernier souverain, avaient accepté par crainte et seulement du bout des lèvres, la religion musulmane, de retourner librement à la foi de leurs pères. L'écrivain oriental affirme que beaucoup parmi les sujets chrétiens du Khalife se prévalurent de cette autorisation si libérale.

Les écrivains nationaux d'Arménie se montrent, je l'ai dit, favorables à Constantin. Ils racontent entre autres que le frère de ce souverain, le grand Basile, en mourant, avait, par testament, recommandé leur contrée

(1) Voy. Wüstenfeld, *op. cit.*, p. 224.
(2) *Épopée*, II, p. 442.

infortunée à toute sa bienveillance, « voulant, dit Mathieu d'Édesse, qu'il traitât ce pays avec un amour paternel ». « Le vieil empereur moribond appela aussi, continue l'écrivain national, la sollicitude de son frère sur les fils de Sénékhérim, le roi démissionnaire du Vaspouraçan : Davith, Adam, Abou Sahl et Constantin, ainsi que sur tous les grands d'Arménie. Il lui prescrivit encore de témoigner la plus grande bienveillance aux fidèles du Christ (1). »

« Constantin — poursuit l'écrivain arménien, décidément tout-à-fait favorable à ce souverain — Constantin, devenu empereur, se montra bon, pieux, compatissant, enclin à pardonner les offenses des méchants. Aussi fit-il mettre en liberté tous ceux qui avaient été incarcérés (2). Il ordonna de brûler la prison des condamnés, que Basile avait fait construire et qu'il avait remplie des grands de l'Empire. Car Basile, craignant pour son trône, avait fait étrangler les personnages les plus considérables, et leurs corps étaient pendus là, recouverts de leurs vêtements et attachés par la gorge à des crochets en fer. Ce spectacle arracha des larmes des yeux de Constantin, et il donna l'ordre de les ensevelir, en même temps qu'il fit détruire cette prison. Accusant la cruauté de son frère : « Eh! quoi, s'écria-t-il, la fin de l'homme est toujours imminente, pourquoi donc cette mort cruelle, dans le but de préserver une vie corporelle et passagère? » Constantin gouverna avec des dispositions pacifiques et se montra plein de douceur envers les fidèles. Après un règne de quatre ans (3), il termina ses jours dans une foi parfaite en Jésus-Christ, et laissant après lui une mémoire vénérée, il alla rejoindre ses pères. Sa mort causa un deuil universel parmi le peuple, privé d'un si bon prince ».

Ces éloges, entachés d'une telle partialité, sont certainement sincères. Ils s'expliquent par l'attitude conciliante prise par Constantin vis-à-vis de ces petites monarchies d'Arménie et de Géorgie, si rudement traitées par son frère aîné (4).

(1) Voy. *Épopée*, II, p. 500 sqq. Sénékhérim mourut en 1027, peu après l'avènement de Constantin, dans sa nouvelle résidence de Sébaste qui lui avait été donnée par le basileus Basile. Davith, son fils aîné, lui succéda. On verra plus loin que Kéôrki, le fameux roi des Aphkhases, l'adversaire opiniâtre de Basile, mourut également à cette époque.

(2) Nous voici vraiment bien loin des accusations si graves de Skylitzès.

(3) En réalité, pas tout à fait trois années.

(4) Le témoignage d'Arisdaguès de Lasdiverd est également très favorable au basileus

On se rappelle qu'à la suite de l'expédition victorieuse dernière de Basile en Arménie et de la défaite du fougueux roi d'Ibérie ou des Aphkhases, Kéôrki, en l'an 1022, le vieux basileus était rentré en triomphe à Constantinople emmenant avec lui comme otage le petit prince royal Pakarat, fils du dit Kéôrki, alors âgé de trois ans, en s'engageant toutefois par serment à renvoyer au roi son fils au bout de trois années (1) — « Pakarat, poursuit la *Chronique* connue sous le nom d'*Histoire de la Géorgie* à laquelle nous devons ce récit (2), ayant passé



IVOIRE BYZANTIN du XIme ou XIIme Siècle. — Le meurtre d'Abel. La conversation de Caïn avec Dieu symbolisé par une dextre divine. — Musée Olivieri, à Pesaro. — (Graven, II, 60. — Voy. la vignette de la p. 21.)

ces trois années dans la cité impériale de Constantinople, fut renvoyé conformément à la parole donnée ». « Ce prince, continue la *Chronique*, venait d'atteindre le Daik'h — c'est-à-dire les terres de son père — et d'entrer à Bana, dans les domaines royaux. Il avait été escorté jusqu'à la frontière de ses États par le « catépano » d'Orient (3) qui revint de là sur ses pas, lorsqu'on vit arriver en toute hâte un mandator, c'est-à-dire un messager impérial, apportant au « catépano » une lettre du nouveau

Constantin. Il est curieux de constater que le syrien Yahia, à l'égal des Arméniens, éprouve certaines sympathies pour ce prince que les Byzantins, tout au contraire, nous dépeignent sous un aspect constamment désavantageux.

(1) Voy. *Épopée*. II, pp. 530 sqq.

(2) Éd. Brosset, I, p. 309.

(3) Certainement le domestique des Scholes d'Orient, c'est-à-dire le généralissime des forces impériales en Asie.

basileus Constantin ainsi conçue : « Par la providence divine, le bienheureux basileus Basile, mon frère, est mort et je lui ai succédé sur le trône de toute la Grèce (1). En conséquence, en quelque lieu de mon Empire que mes ordres vous parviennent, faites revenir sans différer Pakarat, fils de Kéôrki, roi des Aphkhases, afin qu'il nous soit présenté ».

Le « catépano » n'eut pas plus tôt pris connaissance de l'ordre impérial qu'il s'occupa, suivant ses instructions, de faire rétrograder le petit prince. Il courut en toute hâte après lui, mais sans parvenir à l'atteindre, car il était déjà rentré dans ses domaines et se trouvait soutenu par une armée considérable à laquelle le « catépano » ne pouvait songer à livrer bataille. Quand ce haut fonctionnaire vit de loin tout ce peuple immense accouru à la rencontre de son prince et la multitude des « didébouls », des « éristhaws », des » aznaours », du Daik'h, de la Meskie et du Khartle, il revint sur ses pas et dit au mandator impérial, porteur de l'ordre du basileus : « Si tu le peux, fais-le revenir; quant à moi, cela m'est présentement tout-à-fait impossible ».

En terminant son curieux récit, le pieux écrivain national s'écrie dévotement : « O grande et admirable bonté du ciel! Voyez comme ce juste fut inopinément sauvé des mains perfides de ses ennemis qui le voulaient saisir et ramener! Voulez-vous savoir ce que c'est que la protection divine! Voyez et considérez combien de secours en a reçu le grand Pakarat, lui plus qu'aucun autre monarque, ainsi que vous le prouvera, en divers temps, la suite de cet ouvrage! »

« Dès que le prince, poursuit le chroniqueur, fut arrivé auprès de son père, le roi Kéôrki, dans sa résidence royale de Koutaïs, leur réunion s'opéra sans inquiétude et ils glorifièrent Dieu avec des actions de grâce. Ses parents, en revoyant leur fils, leur vivante image, embelli de charmes qui ne se peuvent imaginer ni décrire, se livrèrent à d'indicibles transports de joie et offrirent à Dieu l'hommage de leur reconnaissance. » C'était au début de l'an 1026.

Constantin, plus défiant ou moins loyal que son frère Basile, avait certainement dû s'opposer primitivement à ce qu'on s'en tint à la parole

(1) Ainsi Pakarat avait bien été envoyé en otage en Grèce en l'an 1022, ce qui date bien positivement la seconde expédition de Basile contre les Aphkhases.

donnée au roi Kéôrki en relâchant son fils. De là sa précipitation à faire rechercher le royal otage avant qu'il fût trop tard. Mais il est bien probable que le motif principal de cette hâte fut la brusque nouvelle de la rebellion de Nicéphore Comnène et de l'alliance conclue entre ce prétendant et le roi Kéôrki, événements dont j'ai parlé plus haut (1) et sur lesquels nous sommes malheureusement à peine informés, puisque presque seul Arisdaguès de Lasdiverd nous en a dit quelques mots. Il y a là une coïncidence si frappante qu'elle devient presque une certitude.

Quoi qu'il en soit, les circonstances, quelles qu'elles aient pu être, qui avaient accompagné le retour du petit prince Pakarat dans le royaume de son frère, avaient dû jeter un froid très vif, sinon créer un état de complète hostilité entre les deux pays. En effet, nous voyons arriver presque aussitôt après à Constantinople une nouvelle ambassade géorgienne commandée par un des principaux personnages du royaume, destinée certainement à ramener la bonne entente troublée par ces événements. Il est probable que l'effondrement de la conspiration de Nicéphore Comnène était pour beaucoup dans cette démarche si cruelle à l'orgueil du roi Kéôrki.

« Après cela, raconte en effet la *Chronique*, le patriarche Melkisédec se rendit à Constantinople auprès du basileus Constantin qui l'accueillit et lui fit don d'ornements d'église, d'icones, de croix, et de tout ce qui sert à l'habillement des dignitaires ecclésiastiques et des prêtres. » C'était la seconde fois que le catholicos d'Ibérie s'en allait ainsi à Constantinople réclamer pour son Église nationale l'aide toute-puissante du basileus de Roum. La première fois, cela avait été du temps du roi Pakarat, père du roi actuel Kéôrki sous le règne du grand basileus Basile (2). Nous ne savons sur le second voyage du saint prêtre rien de plus que ce que nous en dit l'*Histoire de la Géorgie*.

Moins de deux ans après le retour de son fils Pakarat, dans la journée du 16 août de l'an 1027, encore du vivant du basileus Constantin, le belliqueux roi Kéôrki, qui avait si vaillamment défendu ses États contre

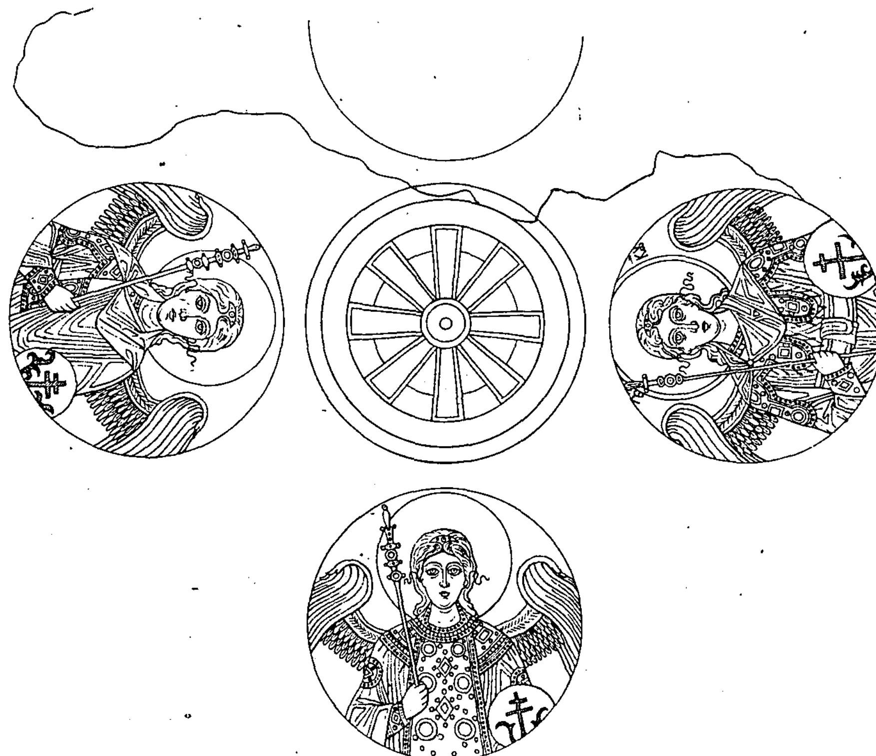
(1) Voy. pp. 10 à 12 du présent volume.
(2) Voy. *Épopée*, II, p. 471, le récit de ce premier voyage du patriarche. Voy. encore *Histoire de la Géorgie*, I, p. 301.

le grand Basile cinq années auparavant, mourut tout jeune encore, âgé de trente à trente et un ans à peine (1). « Nul, parmi ses ancêtres, dit le chroniqueur national (2), ne s'était montré son égal en énergie, en héroïsme, en générosité, en perfection du corps et du visage, en habileté à gouverner. Il rendit l'âme dans un lieu du Thrialeth, nommé Mqinwarni ou Itsroni (3), laissant tous les peuples de ses domaines royaux en proie à l'affliction, chacun regrettant sa bonté, son héroïsme. » Ses restes furent rapportés et déposés en pompe dans la grande église royale de Koutaïs, dont les belles ruines existent encore (4). Aussitôt qu'il eût fermé les yeux, son fils aîné, Pakarat, pour lors âgé de neuf ans, fut proclamé roi en sa place sous le nom de Pakarat IV dans tous ses domaines et royaumes, tant du Haut que du Bas Pays, c'est-à-dire tant du Karthli que de l'Iméréthie et de la Mingrélie. Sa mère, fille, on se le rappelle, de Sénékhérim, ex-roi du Vaspouraçan, fut régente en son nom. Ce petit prince devait régner presque un demi-siècle, exactement quarante-cinq années, sur toute la Géorgie, jusqu'en l'an 1072!

Dans ces petites monarchies chrétiennes asiatiques voisines du Caucase, soumises au régime le plus essentiellement féodal, le pouvoir ne se transmettait presque jamais d'un règne à l'autre sans quelque secousse violente. Toujours il se trouvait un parti qui s'opposait à l'avènement de l'héritier présomptif. Cette fois, les événements semblent avoir été particulièrement graves. « Au même temps, poursuit l'*Histoire de la Géorgie*, que le roi Pakarat IV de Karthli et d'Aphkhazeth, fils de Kéôrki Ier Pagratide, âgé de neuf ans, se fut assis sur le trône, les « aznaours » du Daik'h, Watché, Caridchis-Dzé, Joané, évêque de Bana, et avec eux une foule d' « aznaours » du même pays, s'en allèrent en Grèce — c'est-à-dire se retirèrent sur territoire de l'Empire. Quelques-uns possédaient des citadelles. D'autres n'en possédaient point. S'étant révoltés contre le roi Pakarat, ils s'attachèrent à Constantin, frère et successeur du basileus Basile ». Voici, d'autre part, le récit de ces mêmes événements qui nous

(1) Il était âgé de dix-huit ans en l'an 1015.
(2) *Histoire de la Géorgie*, I, p. 311.
(3) Ou encore Wironi, localité inconnue au dire de Brosset; *Histoire de la Géorgie*, I, p. 311.
(4) Voy. *Épopée*, I, p. 752.

est fait par Yahia (1) : « Les officiers de la reine régente lui conseillèrent de réclamer, au nom de son fils, la restitution des forteresses jadis cédées par le père de celui-ci au basileus Basile et de les occuper. Aussitôt le basileus Constantin envoya le parakimomène Nikolaos avec une armée en Aphkhasie (2), dans la troisième année de son règne, et celui-ci la ravagea.



FRESQUE BYZANTINE de l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. Archanges. — XIme Siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

Il brûla des villages, il tua une foule de gens, et fit une quantité innombrable de prisonniers. Le reste se sauva dans les montagnes inaccessibles et dans les places fortes où les troupes ne pénétrèrent pas; et plusieurs de leurs chefs sortirent vers lui et la reine et son fils lui demandèrent pardon et excuses pour le passé et jurèrent obéissance complète et soumission sincère au basileus, promettant qu'ils rempli-

(1) Éd. Rosen, p. 70.

(2) Les historiens byzantins ne disent pas un mot de cette expédition ni des projets belliqueux de la régente d'Aphkhasie.

raient toujours tous ces désirs et que personne d'entre eux n'agirait plus contre lui, et cette affaire fut arrangée à leur satisfaction réciproque et le parakimomène Nikolaos rentra sur le territoire de l'Empire ».

La version d'Arisdaguès de Lasdiverd, historien arménien, est quelque peu différente. « Dès le courant de la seconde année de son règne (1), raconte-t-il, le basileus Constantin avait envoyé en Orient, en qualité de gouverneur, c'est-à-dire en qualité de domestique des Scholes ou de généralissime, l'eunuque Nicétas (2). Celui-ci, étant passé en Géorgie, par de fallacieuses paroles persuada nombre d' « aznaours » ou nobles du pays de quitter leurs chefs héréditaires pour se rendre à la cour du basileus, à Constantinople. Enchanté de leur arrivée, Constantin les combla de présents, d'honneurs et de dignités pour les indemniser de l'abandon de leurs possessions, leur assignant en outre des bourgs et des villages avec titres perpétuels confirmés par un écrit revêtu de son sceau... Au commencement de la troisième année du règne de Constantin, l'eunuque et parakimomène Syméon partit à son tour pour l'Orient, c'est-à-dire pour les mêmes régions de Géorgie, avec une armée bien plus forte que celle que le basileus Basile avait sous ses ordres dans sa dernière expédition de l'an 1022. Il pénétra dans le royaume de Géorgie, mais il n'eut le temps de rien terminer, car la nouvelle de la mort de Constantin étant arrivée peu après, il se hâta de retourner avec son armée à Constantinople ».

L'*Histoire de la Géorgie* (3) donne quelques détails de plus : « L'armée de Syméon, dit-elle, traversa les contrées déjà ravagées par Basile en les saccageant encore plus cruellement et vint dans le Thrialeth jusque sous les murs de la forteresse de Cldé-Carni (4), possédée alors par Liparit, fils de Liparit, « éristhaw » des « éristhaws ». Là, le parakimomène fit encore sa jonction avec quelques autres « aznaours » dissidents à la tête de leurs contingents ». Il est probable que ces « aznaours » soutenaient un candidat au trône auquel l'Empire se montrait plus favorable qu'au petit prince héritier légitime et que c'était pour procéder à l'ins-

(1) Mars 1027 à mars 1028.
(2) Voy. p. 7 du présent volume.
(3) Éd. Brosset, I, p. 312.
(4) Ou Cldé-Cari ou simplement Kahrni, ville située dans le nord de la Siounie.

tallation de ce prétendant que le basileus avait envoyé le parakimomène en Géorgie avec une armée.

Le parakimomène, toujours au dire de cette même *Chronique*, ne fut pas heureux. C'était probablement du reste un fort mauvais général. Il commença par offrir de l'argent, mais ses offres furent rejetées. On se battit ensuite sous les murs de la forteresse de Cldé-Carni, mais il n'y eut aucun résultat favorable. Alors, voyant l'inutilité de ses efforts, le chef impérial prit le parti de se retirer. Sur la route, il rencontra les contingents des « aznaours » demeurés fidèles au petit roi Pakarat. Il y eut à nouveau bataille, mais on lutta mollement. Puis il survint une nouvelle défection d' « aznaours » qui livrèrent leurs forteresses aux Impériaux. L' « éristhaw » du Chawcheth, Tchantchoukha Phalel, livra celle de Tsephth (1), et alla rejoindre les Byzantins auxquels il avait déjà auparavant remis son autre forteresse de Garqlob. Ardjéwan Hololis-Dzé leur abandonna également son château héréditaire. Par contre Saba, évêque de Mtbéwar ou de Tbeth, demeuré courageusement dévoué à son roi légitime, sans se laisser troubler par l'état lamentable du Chawcheth, éleva un fort à l'entrée de Tbeth et bâtit auprès de l'église de ce lieu une porte fortifiée qu'il nomma Swéti. Par son énergie et son dévouement, ce prélat fidèle réussit aussi à reconquérir tout le Chawcheth à son prince. « Dieu, de son côté, poursuit le chroniqueur national, honora le roi Pakarat et ne permit pas que ses ennemis lui enlevassent ses domaines ».

Cependant la guerre faisait rage. En dehors de ces quelques lignes de Yahia et d'Arisdaguès de Lasdiverd, nous ne sommes plus renseignés sur cette expédition byzantine en Géorgie, sous le règne de Constantin VIII, que par la seule *Histoire de la Géorgie* dont j'ai déjà cité quelques lignes racontant la cause et le début de ces hostilités. Les chroniqueurs byzantins, je le répète, passent ces faits absolument sous silence. Le récit de l'*Histoire de la Géorgie* est d'ailleurs aussi bref que confus.

Voici ce que je crois y démêler en combinant les versions assez différentes des deux manuscrits de cette *Chronique* : Le parakimomène après

(1) Ou Tsephtha. — Wakhoucht écrit « Tseph ».



MINIATURE BYZANTINE du XIme Siècle. — Les Israélites font une sortie contre les fils de Benjamin et se lamentent. — Manuscrit des Homélies de la Nativité, de Jean Damascène, conservé à Jérusalem. — (Phot. de la Soc. Orthod. Palestin.)

après avoir complètement échoué sous les remparts de Cldé-Carni, organisa une nouvelle expédition fort nombreuse avec l'aide des contin-



MINIATURE BYZANTINE du XIme Siècle. — *Victoire des Israélites sur les fils de Benjamin.* — *Manuscrit des Homélies sur la Nativité, de Jean Damascène, conservé à Jérusalem.* — *(Phot. de la Soc. Orthod. Palestin.)*

gents géorgiens dissidents, sous les ordres de trois chefs nationaux, l' « éristhaw » et chartulaire impérial Ioané, de Bana, Withang ou

Watang, également chartulaire, et Démétré, du Klardjeth (1), fils de Soumbat (2). Cette expédition, destinée surtout à razzier les campagnes et à faire des prisonniers, emmena une foule de captifs, principalement de malheureux paysans qui furent entraînés chargés de chaînes. D'autres villageois très nombreux se joignirent au contraire aux envahisseurs du Chawcheth. Mais les « aznaours » demeurés fidèles à la cause du petit roi, sous la conduite d'Ezra Antchel (3), retirés avec l'évêque Sâba dans la nouvelle forteresse de Tbeth ou Swéti dont je viens de parler, « opposant une invincible résistance à toutes les promesses de riches récompenses, et soutenus par Dieu et l'intercession des saints apôtres et des saints pasteurs », s'y défendirent aussi vaillamment que victorieusement contre les dissidents qui les assiégeaient avec la dernière rigueur, de concert avec les villageois soulevés. De même Ioané Abouser réussit à défendre la forteresse d'Artanoudj. « Il n'y eut donc, poursuit le chroniqueur national, que guerres, combats, allées et venues, mais au milieu de tant d'agitations, Dieu continua à honorer Pakarat, roi des Aphkhases et des Géorgiens. Comme tout l'Orient était ébranlé par ces fléaux, l'injuste basileus Constantin, châtié par une grave maladie, comme l'impie Julien, à cause de sa cruauté envers notre roi Pakarat, et de la dévastation de notre pays, fit écrire en diligence au parakimomène (4) pour le rappeler, lui enjoignant d'avoir à se retirer sur-le-champ avec ses troupes et d'accourir à Constantinople. Celui-ci obéit incontinent. Mais avant qu'il ne fût de retour dans la capitale, le basileus était mort (5) ».

Voici tout ce que nous savons, hélas, sur ces luttes obscures. On devine confusément à travers les récits si incomplets des rares chroniqueurs, l'éternelle intervention de l'adversaire byzantin si puissant dans les affaires de ce petit royaume lointain. Diviser pour régner, pour conquérir plutôt, telle est la constante devise de la diplomatie impériale.

(1) Province montagneuse de l'Arménie géorgienne.
(2) Ou de Gourgen.
(3) Ou d'Antcha.
(4) M. Brosset se demande, fort à tort, si ce parakimomène ne serait point Constantin Dalassène. C'était Syméon.
(5) Arisdaguès de Lasdiverd, de son côté, dit que le parakimomène Syméon, arrivé en Géorgie, ne put obtenir aucun résultat définitif, car, la nouvelle de la mort du basileus étant survenue, il dut retourner en hâte à Constantinople avec son armée,

Aussitôt qu'un changement de règne, un avènement nouveau, une minorité surtout, devient une occasion de trouble ou de malaise, aussitôt on voit apparaître les diplomates, puis derrière eux, les soldats de Roum. Aussitôt, ils font alliance avec la faction hostile au nouveau souverain. Ils lui prêtent un appui parfois déguisé, plus souvent à ciel ouvert. Ils combattent à ses côtés et ne s'en vont jamais sans avoir annexé à l'Empire quelque forteresse nouvelle, quelque lambeau de territoire, présage certain de la conquête finale, définitive.

Pour ce qui est du royaume d'Arménie proprement dit, nous n'en savons de même que bien peu de chose durant le règne si court du basileus Constantin VIII. Cette contrée infortunée entre toutes, continuait à être en proie aux incursions de plus en plus incessantes, de plus en plus audacieuses, des Turks Seldjoukides. J'ai parlé au volume précédent de ces terribles agresseurs et de leur grande invasion de l'an 1021 (1) à la suite de laquelle le pauvre roi Sénékhérim du Vaspouraçan, avait dû céder au basileus Basile sa petite souveraineté trop cruellement exposée aux attaques toujours renouvelées de cette diabolique nation de sauvages cavaliers accourus si récemment des plateaux de l'Asie centrale (2).

Je rappelle encore que le roi d'Arménie, Jean Sempad, fils aîné et successeur de Kakig Ier, roi des rois, roi pagratide d'Ani, régnait depuis l'an 1020 sur l'Arménie en compagnie de son frère Aschod IV, surnommé le Brave (3). Ce prince s'était fort imprudemment, on s'en souvient, allié contre le basileus Basile au roi de Géorgie, Kéôrki, qu'il redoutait fort, nous dit l'historien Vardan. Après la totale défaite de celui-ci en 1022, il avait été forcé d'implorer lui aussi la paix et

(1) Voy. *Épopée*, II, pp. 495 sqq.

(2) *Ibid.*, p. 500. — Sur les origines des Turks, voy. Neumann, *op. cit.*, pp. 103 sqq.

(3) Voy. *Épopée*, II, pp. 493 sqq. et Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, note 1 de la p. 374. — « Les renseignements sur cette époque de la vie politique et sociale de l'Arménie, dit avec raison M. Grène (*op. cit.*, p. 117), sont incomplets et confus. Kirakos et Vardan ne citent que quelques faits isolés. Ajoutons que ce ne sont pas là des contemporains. Les *Chroniques* d'Arisdaguès de Lasdiverd et de Mathieu d'Édesse fourmillent d'anachronismes. Un grand nombre d'événements sont confondus, beaucoup sont embrouillés. Il est difficile de dire, dans l'état actuel de nos connaissances sur l'histoire d'Arménie, si les ouvrages de ces deux derniers auteurs sont altérés par les copistes ou bien si les auteurs ont introduit, dans un but intentionnel connu d'eux seuls, des anachronismes dans leur propre texte. Nous ne pouvons donc, parmi ces renseignements, choisir que les plus topiques. »

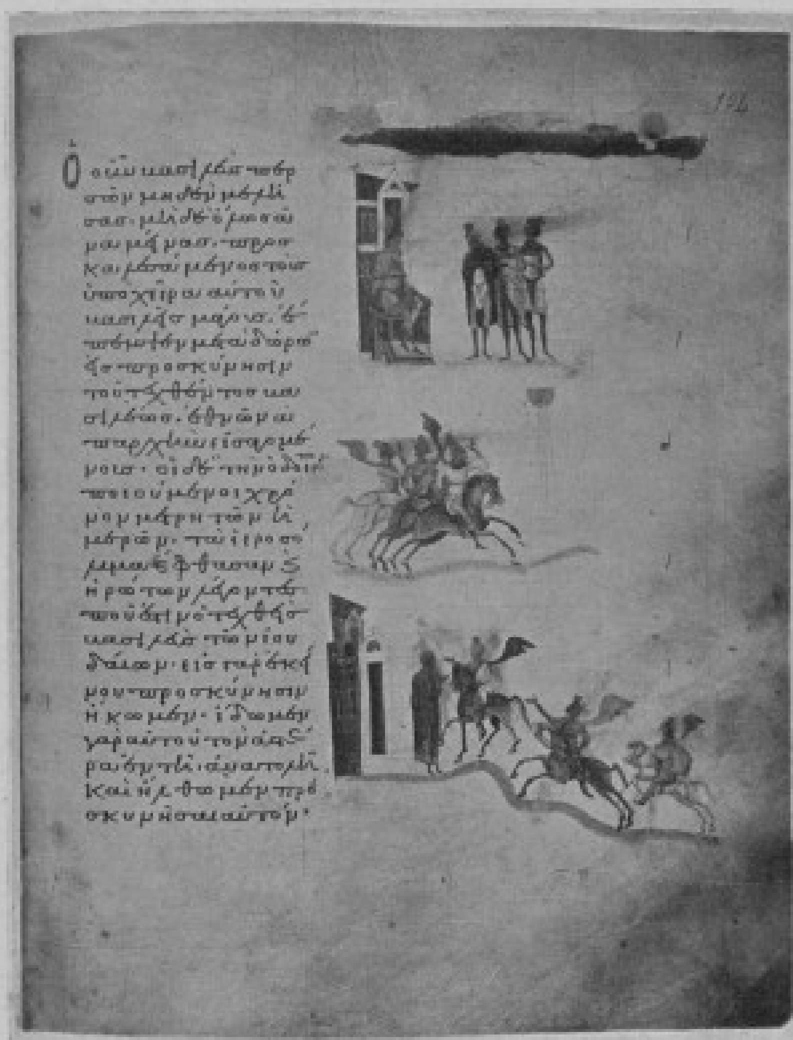
d'envoyer à cet effet au basileus Basile le catholicos d'Arménie Pierre ou Bédros, surnommé « Kédatartz » (1). Le basileus s'était montré très hostile et, pour obtenir son pardon, Jean-Sempad avait dû, par la bouche de son pieux envoyé, accepter les conditions les plus dures et s'engager à léguer après lui son royaume à l'Empire (2). Après la mort du grand Basile, la situation du malheureux royaume dont les frontières étaient sans cesse violées par les Turks, était demeurée fort précaire, presque désespérée. A la suite des invasions constamment répétées des cavaliers de la steppe, une famine aussi était survenue, si atroce que beaucoup de cultivateurs avaient dû se décider à vendre femmes et enfants pour éviter la mort. Les voisins musulmans, tant les Turks que les contingents des dynastes arabes environnants, même les soldats byzantins sur la frontière du Sud, pillaient et dévastaient presque sans discontinuité les provinces limitrophes. Les deux pauvres rois, sans argent, sans ressources, demeuraient complètement impuissants au milieu de tant d'horreurs. Il ne restait qu'une force, le clergé, mais le catholicos Bédros, paraît-il, bien loin de songer à porter secours à ses ouailles défaillantes, dépourvu de toute aptitude politique, absolument incapable de jouer le rôle qu'on lui destinait, avide de lucre par-dessus le marché, consumait ses jours en pratiques religieuses d'un ascétisme aussi extraordinaire que puérile.

En Italie, durant le règne si court du faible Constantin VIII, les affaires des Grecs, grâce à la valeur de l'intrépide « catépano » Bojoannès, se maintinrent dans des conditions assez favorables. J'ai dit au volume précédent (3) comment le trépas subit du glorieux Basile avait arrêté court les progrès de la grande expédition byzantine en Sicile. C'est à

(1) *Épopée*, II, pp. 490 sqq. « Bédros, frère du catholicos Kakig, dit M. Brosset, *Coll. d'hist. armén.*, II, p. 442, élu en 1019, remplacé en 1035, par Dioscore, de Sanahin, qui siégea à peine deux ans, mort en 1058, siégea trente-neuf années. Il est connu sous le nom de « Kédatartz », « Celui qui fait rebrousser un fleuve », à cause d'un miracle qui lui est attribué. Voy. entre autres Kirakos, éd. Brosset, p. 50 et là même des notices sur la mort et le lieu de sépulture du personnage.

(2) *Épopée*, II, p. 499.

(3) *Épopée*, II, pp. 599 et 619. — Aboulfaradj place par erreur l'expédition d'Oreste en l'an 1027. Chez cet auteur, le nom du « catépano » Bojoannès se trouve déformé en « Vulcano ». De même la *Chronique* du protospathaire Lupus place par erreur seulement en 1028 l'arrivée à Bari de la flotte amenant Oreste et son armée. Lupus place à cette même année le remplacement de l'évêque défunt de Bari par Byzantios qui fut à cette occasion nommé archevêque.



MINIATURE BYZANTINE du XIme Siècle. — Hérode envoie les Mages à Jérusalem. — Manuscrit des Homélies sur la Nativité, de Jean Damascène, conservé à Jérusalem. — (Phot. de la Soc. Orthod. Palestin.)

l'occasion de cette expédition que le ziride Mouizz Ibn Bâdis, qui régnait en Afrique, avait offert son secours au nouvel émir de Sicile, Akhal. Il

avait fait proclamer la guerre sainte dans ses États en même temps qu'il envoyait à son nouvel allié une flotte de quatre cents navires qui, l'an d'après, dans le mois de janvier 1026, fut presque entièrement détruite par un orage au large de l'île Pantellaria (1). Ce grand désastre aurait dû améliorer les affaires des Byzantins en Sicile. Il n'en fut rien, grâce à l'impéritie des chefs.

Par le fait de cette retraite désastreuse qui avait suivi la mort de leur grand empereur, les troupes byzantines, abattues aussi par la dysenterie qui les décimait cruellement, reperdirent en un moment les conquêtes si précieuses qu'elles avaient faites en Sicile dans un premier élan, sauf Messine cependant. Il semble que, déjà dans le courant de l'an 1026, le « catépano » Bojoannès soit rentré en terre ferme italienne avec le gros de ses forces. Quant au second chef de l'expédition, le kitonite eunuque Oreste, général incapable, il demeura bien encore en Sicile, mais enfermé avec quelques troupes mercenaires, varangues et autres, dans cette forte place de Messine d'où il n'osa rien tenter contre les Sarrasins.

Sur terre ferme italienne, le « catépano » fut plus heureux dans ses efforts pour y rétablir l'autorité byzantine très fort ébranlée par la récente expédition de l'empereur Henri II, mais aussi très vite redevenue prépondérante dans les principautés longobardes à la suite du retour de ce prince en Allemagne. L'assujetissement de ces petites seigneuries de l'Italie méridionale à l'empire d'Occident ne pouvait jamais, par suite des circonstances politiques particulières de ces États, être que tout à fait passager. Aussitôt que l'empereur Henri et son armée eurent quitté le sud de la Péninsule, l'influence de Byzance, momentanément comprimée, se fit à nouveau sentir toute-puissante sur ces principautés. Aucune des mesures prises par le souverain germanique en ces parages n'eut la moindre durée. Les neveux de Mélès, les fils de Dattus, entrèrent bien pour un temps en possession de la comté de Comino, qui leur avait été donnée en fief par Henri. Grâce à leurs alliés normands de ce lieu et à Renier, marquis de Tuscie, ils firent même bien encore quelques autres

(1) Qui venait d'être occupée par les Grecs. Ibn el-Athir, *op. cit.*, IX, p. 245.

conquêtes. Mais aucun de ces résultats ne subsista et l'éphémère souveraineté des descendants de Dattus s'effondra en peu d'années. De même, à Capoue, la dynastie des comtes de Teano, qui y avait été installée par Henri II, ne se maintint que bien peu de temps. On a vu dans le volume précédent (1) qu'une ligue s'était formée après la mort de Henri II, sous la direction suprême du prince Guaimar de Salerne, pour reprendre cette ville et la restituer au beau-frère de ce dernier qui en avait été dépouilllé par Henri II, le fameux Pandolfe IV, enfin sorti des geôles d'Allemagne par la permission du nouvel empereur germanique Conrad II, et cela sur les supplications de Guaimar (2). Les Grecs, sous leur « catépano » Basile Bojoannès, le comte des Marses, Guaimar de Salerne au service duquel se trouvaient presque tous les Normands, aussi ceux de Comino, tous les anciens ennemis de l'empereur Henri II, unis contre le prince imposé par lui, qui était pour eux le plus incommode des voisins, avaient pris part à cette expédition et donné leur appui à Pandolfe IV dans cette attaque contre Capoue, inaugurée vers la fin de l'an 1024. C'était la reconstitution presque immédiate du parti grec dans l'Italie méridionale. Parmi ces Normands de Comino qui combattaient au service du prince de Salerne, il y en avait quelques-uns qui ne venaient pas de cette localité. Entre ceux-ci, Léo de Marsi en signale deux : Rainulfe et Arnould, dont le premier devait bientôt avoir la gloire de fonder en Italie la première ville normande. Capoue, défendue par Pandolfe de Teano qu'Henri II y avait établi en 1022, sachant d'ailleurs ce qui l'attendait si elle ouvrait ses portes à son ancien souverain, résista durant un an et demi à ces forces très supérieures et à toutes les attaques de la ligue, présidée peut-être par le « catépano » à partir de son retour de l'expédition de Messine. Basile II était mort depuis quelque temps déjà, quand, en mai de l'an 1026, elle fut enfin forcée de capituler. Du reste, si elle succomba, ce fut moins par la violence que par la trahison des bourgeois. Pandolfe, d'ailleurs, n'eut point l'humiliation de remettre sa ville à son cousin, l'autre

(1) *Épopée*, II, p. 596.

(2) « C'était une lourde faute politique de relâcher ainsi ce terrible prisonnier. » Manuscrit Chalandon, *Histoire des Normands d'Italie*, 1re partie, f. 71. Probablement Pandolfe avait dû s'engager à renoncer à revendiquer sa principauté, mais bien naturellement, aussitôt de retour en Italie, il ne tint aucun compte de ses serments.

Pandolfe. Il la rendit au « catépano » qui lui promit la vie-sauve avec la permission de se retirer librement auprès du duc de Naples, le magistros impérial Sergios IV, lequel devint responsable de sa personne (1). Quant à Pandolfe IV, l'ami des Grecs, celui qu'on nommait déjà le « fortissime loup des Abbruzzes », tout frémissant encore de l'horreur des prisons allemandes, il reprit avec orgueil et joie, des mains du « catépano », possession de sa principauté. Il avait associé à son pouvoir son petit-fils, Pandolfe V (2).

Je rappelle que je n'écris point ici ni l'histoire de l'Italie méridionale, ni celle de la conquête de ces provinces par les Normands. Je raconte uniquement le déclin de la domination grecque en ces parages sous les règnes qui m'occupent. Je serai forcément très bref sur les événements, si nombreux à cette époque troublée, qui ne concernent pas directement les Grecs, événements dont le récit m'entraînerait beaucoup trop loin. Je les mentionnerai lorsque cela sera nécessaire, mais toujours très succinctement, renvoyant pour plus de détails aux ouvrages spéciaux très nombreux.

On voit par ce qui précède combien le « catépano » excellait à user habilement de la prépondérance naturelle de l'autorité grecque à l'endroit des seigneurs longobards (3). Pour tenir en bride Pandolfe IV réintégré dans Capoue, ce Pandolfe dont il pouvait connaître déjà l'âme ambitieuse aux si hautes visées, Bojoannès prit, nous venons de le voir, sous sa protection immédiate son rival et mortel ennemi Pandolfe de Teano, le mettant à l'abri de la vengeance de son plus redoutable adversaire, lui procurant un sûr refuge dans la ville de Naples fidèlement dévouée à Byzance. De cette manière, il eut constamment sous la main un excellent prétendant tout prêt à être replacé dans Capoue le jour où la fidélité de Pandolfe IV viendrait à faiblir ou bien encore où sa puissance deviendrait

(1) Delarc, *op. cit.*, p. 68.

(2) Voy. Hirsch, *op. cit.*, note de la p. 348. — L'intervention du « catépano », dit fort bien M. Chalandon, *op. cit.*, f. 73, dût être fort désagréable aux princes longobards. Il est évident que la conduite de Bojoannès lui fut dictée par le désir d'avoir entre les mains un prétendant à opposer à Pandolfe IV dans le cas où celui-ci cesserait d'être fidèle à l'alliance byzantine.

(3) La suite de ce récit des affaires byzantines en Italie est empruntée presque constamment et presque textuellement, jusqu'à la fin du volume, aux ouvrages de L. de Heinemann et de l'abbé Delarc.



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du monastère de Saint-Luc en Phocide. — La Présentation. — XIme Siècle
(Millet, Htes-Études, B. 278.)

par trop menaçante pour les Grecs (1). La suprématie byzantine dans l'Italie méridionale se trouva ainsi encore plus nettement confirmée. Elle ne fut même nullement ébranlée lorsque, à la mi-avril de l'an 1027, le nouveau roi élu de Germanie, Conrad II, successeur de Henri II, qui venait avec sa femme Gisèle de recevoir en grande pompe, le 26 mars, des mains du pape Jean XIX, la couronne impériale en présence des rois Rodolphe III de Bourgogne et Canut d'Angleterre et de Danemark, fit son apparition dans le sud de la Péninsule (2).

L'empereur germanique, bien que vaillant et énergique, peu désireux d'entamer une lutte ouverte contre les Grecs, dut se contenter, dans une marche rapide, de faire reconnaître moitié de gré, moitié de force, sa suzeraineté par les princes longobards de Bénévent, de Capoue et de Salerne. Pandolfe IV de Capoue, qui promit tout ce qu'on voulut, fut reconnu sans conteste. De même Conrad semble avoir de très bon gré donné son assentiment à l'alliance des Normands avec les princes de Capoue et de Salerne et décidé, en outre, que ces guerriers seraient définitivement pourvus de résidences fixes dans le sud de son empire, comme protection toute-puissante pour ses vassaux longobards contre les prétentions de jour en jour plus actives de la grécité en ces parages (3). En tout cas, cette présence si courte, de quelques jours à peine, du nouvel empereur d'Occident dans l'Italie méridionale, ou plutôt en Campanie seulement, fut sans suite aucune comme il en avait été si souvent le cas déjà pour d'autres souverains germaniques. D'ailleurs, dans l'esprit de ce prince qui, dès la fin de mai, dans sa grande hâte du retour, avait aussitôt repassé les Alpes par la voie de Vérone, un plan hardi avait déjà alors pris forme qui n'était autre que celui d'une alliance matrimoniale entre son Empire et celui d'Orient. A peine quelques mois plus tard, Conrad, nous l'allons voir, envoyait une ambassade à la cour de Byzance pour y

(1) Sur le rôle prépondérant de Pandolfe IV à cette époque dans l'Italie méridionale, sur son génie politique odieusement défiguré par les récits de ses mortels adversaires, les moines du Mont-Cassin, voy. Chalandon, *op. cit.*, ff. 73 sqq.

(2) Voy. dans Trinchera, *op. cit.*, p. 22, un document (n° XXI) daté du mois de novembre 1026 à Tarente, conservé aux archives du Mont-Cassin, dans lequel il est fait mention d'un juge ou « kritis » de *Longobardie et Calabre* qui est en même temps « spathaire », candidat et « protosecretis ». — Voy. encore Aar, *op. cit.*, p. 134.

(3) Sur les premiers Normands installés dans l'Italie méridionale, voy. entre autres H. Breslau, *Iahrbücher d. deutschen Reichs unter Konrad II*, II, *excurs* VI, pp. 498 à 505.

proposer le mariage, d'ailleurs bien extraordinaire, de son fils et héritier, alors âgé de dix ans seulement, avec une des filles et héritières de Constantin VIII qui toutes deux avaient environ cinq fois l'âge de cet enfant. Ce fut certainement en considération de ce projet quelque peu fantastique qui s'agitait déjà en son esprit que Conrad, lors de sa visite dans l'Italie méridionale, s'efforça de ménager les territoires encore soumis à l'autorité byzantine et de ne léser en rien dans ces régions lointaines les intérêts du basileus.

Voici à peu près tout ce que nous savons sur l'étrange ambassade matrimoniale dont je viens de parler : Il est très vraisemblable, dit Breslau (1), que ce fut au concile de Francfort, en 1027, que l'empereur Conrad chargea l'évêque Werner de Strasbourg d'aller en qualité d'ambassadeur à Constantinople pour y quérir auprès du basileus une épouse pour le petit prince Henri. Constantin, n'ayant pas d'héritier mâle, l'empire d'Orient reviendrait naturellement après sa mort à qui aurait épousé une de ses deux filles demeurées dans le monde, c'est-à-dire n'ayant pas pris le voile comme leur aînée, mais quelle immense disproportion d'âge entre les deux époux proposés et quelle manière de vivre si différente! Il nous paraît aujourd'hui que ce fut une audacieuse et presque indéfendable folie d'avoir songé à unir un enfant de dix ans, né dans les brumes de la sauvage Germanie, avec une vieille Porphyrogénète cloîtrée depuis tantôt un demi-siècle dans la molle et morne existence du Gynécée impérial de Byzance. Mais, à cette époque du XIe siècle, les fabricants d'unions impériales, ne considérant autre chose en leurs projets chimériques que le but politique à atteindre, ne reculaient devant aucune invraisemblance. Nous ne savons laquelle des deux antiques princesses, Zoé ou Théodora, se trouva plus spécialement visée. Probablement on songea surtout à Théodora, qui était la plus jeune et à laquelle plus tard Skylitzès dit qu'on offrit d'abord la main de Romain Argyros. Nous ignorons de même complètement jusqu'à quel point ce projet matrimonial avait pour objet principal dans l'esprit de ceux qui l'avaient pré-

(1) *Op. cit.*, I, p. 234. Voyez pour les détails de cette ambassade, les sources aussi, un opuscule spécial de Breslau dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, X, pp. 605 sqq., intitulé : *Ein Beitrag zur Kentniss von Konrads II Beziehungen zu Byzanz und Dænemark.* — Voy. encore Steindorff, *Heinrich III*, I, p. 13, n° 1.

paré, la grande pensée de replacer à nouveau sous un sceptre unique les deux empires d'Occident et d'Orient. On ne peut que signaler ce fait curieux pour l'époque que l'empereur Conrad II et son entourage se montraient généralement favorables à des combinaisons de cet ordre tout extravagantes et atteintes de mégalomanie que celles-ci puissent nous paraître aujourd'hui. Ne savons-nous pas avec certitude que, bien péu d'années plus tard, aux fiançailles de la fille de Conrad avec le roi Henri de France, prit corps cette pensée que ce mariage amènerait un jour une union nouvelle des deux monarchies franques d'Occident et d'Orient! Et combien plus lointaine cependant cette dernière éventualité devait paraître, que celle qu'on pouvait dès maintenant prendre en sérieuse considération, au cas où ce mariage projeté réussirait, entre l'héritier de l'Empire romain et l'héritière de Byzance!

Donc, l'évêque Werner de Strasbourg se mit en route, accompagné par une suite brillante. L'empereur lui avait donné comme collègue en diplomatie le comte souabe Manegold, de la maison de Dillingen-Wœrth (1). Un énorme convoi de bagages, de véritables troupeaux de chevaux, de bœufs, de moutons, de porcs suivaient le poudreux cortège de dignitaires qui s'avançait à travers l'Europe orientale avec une solennelle lenteur, dans un fastueux déploiement de pompe impériale. Évidemment, on comptait en imposer à la cour byzantine qui tant aimait la représentation. On s'était, en haut lieu, décidé pour la grande voie ordinaire des pèlerins d'Orient à cette époque, la route de terre par la Hongrie et la péninsule des Balkans, et l'évêque Werner s'imagina qu'en faisant semblant de se rendre en pèlerinage à Jérusalem, il ferait plus facilement route à travers ces contrées périlleuses. Mais, alors que le roi Étienne de Hongrie accueillait d'ordinaire de la manière la plus amicale tous les pieux voyageurs se rendant en Terre Sainte, les autorisant à traverser son royaume tout à leur aise, ce prince fit à l'évêque de Strasbourg, pour une raison qui nous échappe, une réception toute différente. Vraisemblablement, les relations entre le roi de Hongrie et l'empereur germanique n'étaient déjà plus aussi bonnes. En outre, il était presque impos-

(1) Voy. dans Breslau, *op. cit.*, I, note de la page 235, toutes les fausses légendes qui coururent l'Occident sur le compte de cette ambassade.

sible que le but vrai de cette mission fût demeuré entièrement caché pour Étienne. Le secret était bien difficile à garder, et une fois qu'il se trouvait divulgué, la défiance de ce souverain en devait être fort excitée. Bref, les choses tournèrent si mal que les envoyés impériaux, rebroussant chemin brusquement, résolurent, par la Bavière et le Brenner, de gagner l'Italie pour s'embarquer à Venise. Naturellement, ceci non plus n'alla pas sans difficultés. Les ambassadeurs furent longuement retenus aux frontières de la marche de Vérone avant d'obtenir accès dans Venise, où on n'avait aucun intérêt à soutenir les plans extraordinaires du César germanique. Ils finirent cependant par atteindre leur but et, après une navigation orageuse, calamiteuse, semée de périls incessants, comme c'était presque toujours alors le cas dans ces parages, atteignirent enfin la Ville gardée de Dieu. Grâce à tant de traverses, ils ne durent guère y arriver avant les premiers mois de l'an 1028.



FRESQUE BYZANTINE de l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — L'impératrice Pulchérie.

Par deux sources d'origine très différente, nous apprenons qu'on fit à Byzance, aux envoyés impériaux allemands, la plus belle réception. Les conceptions de la cour des basileis sur l'Empire d'Occident, sur sa grandeur et son importance, s'étaient notablement modifiées depuis les temps de Nicéphore Phocas et la réception humiliante que ce prince n'avait pas craint de faire soixante ans auparavant à Luitprand, l'ambassadeur d'Otton Ier (1).

Aussi les deux envoyés de l'empereur Conrad entretinrent-ils incontinent avec le basileus Constantin et son entourage les relations les plus intimes et les plus cordiales. Le comte Manegold, en particulier, par la splendeur de son maintien, par son entregent, son attitude toute de sagesse et de prudence, s'attira, au cours de relations presque journalières, à un tel degré la faveur du souverain, que celui-ci lui fit don des

(1) Voy. *Un Empereur byzantin au Xme siècle*, pp. 397 sqq.

plus précieuses reliques, d'un prix inestimable: un fragment de la Vraie Croix entre autres, certainement enchâssé dans quelque reliquaire de prix. Cependant, les véritables négociations à l'occasion desquelles ce voyage si lointain, si pénible, avait été entrepris, ne faisaient aucun progrès sérieux. Ou bien les ambassadeurs allemands, alors qu'ils eurent appris à mieux connaître les vieillissantes filles de Constantin, eurent-ils scrupule de réclamer sérieusement pour leur jeune souverain, dont l'avenir était si brillant, la main d'une de ces princesses antipathiques dont il n'y avait vraiment absolument rien de bon à dire, ou bien l'empereur Constantin lui-même, ainsi que cela avait été constamment le cas jusqu'ici, pour des raisons d'ordre politique (1), ne pouvait-il en arriver, même dans les conditions présentes, à une décision définitive pour le mariage d'une de ses filles? C'est ce qu'il nous est impossible de démêler exactement. Une seule chose est certaine, c'est que mois après mois passèrent sans qu'on put aboutir. Le chroniqueur Wipo dit que l'évêque Werner songeait à nouveau à entreprendre le pèlerinage de Jérusalem et qu'il comptait bien mener cette entreprise à bonne fin avec l'appui du basileus, mais que, comme il se présentait chaque jour un nouvel empêchement, il finit par se trouver contraint de renoncer à son projet. Certainement, ce bruit, rapporté par cet historien, repose sur les récits des compagnons de l'évêque, après leur retour en Allemagne. Nous n'avons donc aucune raison d'en suspecter la véracité. Mais, par cela même, il doit nous fortifier dans la pensée que même Werner espérait à peine un heureux résultat des négociations à lui confiées par son empereur, sans cela il n'eut jamais songé à remettre à une date si éloignée et son retour en Allemagne et le rapport qu'il devait à son souverain sur le résultat de sa mission.

Sur ces entrefaites, dans le courant de l'automne de l'an 1028, survinrent successivement à Constantinople deux événements funèbres, qui modifièrent les circonstances du tout au tout et amenèrent très naturellement d'eux-mêmes la rupture définitive des négociations. Le 28 octobre expira, après une courte maladie, le pauvre évêque Werner,

(2) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 121 sqq.

loin de son pays natal et de ses ouailles, sans avoir même pu accomplir le désir secret de son cœur : le cher pèlerinage aux lieux saints. Il fut enterré à Byzance, en terre étrangère (1). Deux semaines plus tard à peine, le basileus Constantin tombait à son tour gravement malade. Au bout de trois jours il rendait le dernier soupir, après s'être donné un successeur en mariant la seconde de ses filles au patrice Romain Argyros.

Suivant le récit du chroniqueur Berthold de Donauwœrth, ce changement de règne eut pour le second des ambassadeurs allemands, le comte Manegold, les plus pénibles suites immédiates. Au couronnement même du nouveau basileus, le fragment de la Vraie Croix à lui remis par Constantin se trouva égaré. L'injuste soupçon de l'avoir, non point reçu en don, mais simplement détourné, tomba sur l'infortuné envoyé allemand, dont on connaissait les relations intimes avec le feu basileus. Le pauvre homme fut jeté en prison. On perquisitionna dans sa demeure, mais comme il avait eu la prudence d'expédier d'avance dans son pays l'inestimable relique, on ne trouva rien. Les preuves pour le condamner firent totalement défaut et il fallut bien le remettre en liberté et le laisser partir.

Il est très possible que le nouveau basileus, ainsi que l'affirme plus loin le même chroniqueur Berthold, ait tenté de prolonger sur des bases nouvelles les négociations pour le mariage allemand, en faisant offrir cette fois au jeune Henri la main d'une de ses sœurs à lui, devenues, par suite de ce changement soudain, princesses de la maison impériale (2). Wipo (3), lui aussi, parle d'une lettre « en caractères d'or », un chrysobulle, adressé par Romain Argyros à l'empereur Conrad. De même encore dans un document émanant de l'impératrice Adelhaïde, mère de l'empereur Conrad, au sujet du monastère fondé par cette princesse à Œhringen, où elle voulait avoir sa sépulture, nous lisons la mention de reliques précieuses envoyées par le même basileus Romain à ce prince, probablement toujours à cette même occasion, et cédées par ce dernier à

(1) Voy. sur la date exacte de sa mort, Breslau, *op. cit.*, I, note 1 de la p. 273.

(2) Skylitzès en mentionne seulement deux, mariées : l'une à Romain Skléros, l'autre à Constantin Karanténos, mais ce n'étaient pas les seules. Voy. p. 62 du présent volume.

(3) Chap. XXII.

sa mère (1). Mais, tout naturellement aussi, on le comprend, Manegold, dans des circonstances aussi complètement modifiées, ne put que promettre au nouveau basileus qu'il ferait part de ces propositions à son souverain. Sa propre mission était terminée. Honoré de riches et précieux présents, des reliques encore très vraisemblablement, il prit le chemin du retour. On peut, semble-t-il, fixer sa rentrée en Allemagne aux premiers mois de l'an 1029. Il est trop aisé de comprendre que Conrad ne se rendit point à l'invitation de Romain Argyros, après surtout qu'il eût entendu de la bouche de son envoyé l'exposé précis des circonstances de la cour byzantine, circonstances dont probablement il se doutait jusque-là fort peu. Ainsi le projet de mariage grec fut définitivement abandonné à la cour impériale allemande. Cependant l'ambassade de Werner et de Manegold ne devait pas demeurer complètement sans conséquences politiques. Bien qu'on ne puisse pas tenir pour certain ce qu'on ne peut actuellement encore que conjecturer (2), que, dès cette époque ou peut-être seulement plus tard, une alliance formelle fut conclue entre l'empereur Conrad et Byzance, il demeure certain toutefois que l'attitude du souverain germanique durant sa seconde expédition en Italie prouva d'une manière fort claire que des relations s'étaient établies entre les deux Empires, bien plus amicales qu'aux temps des Ottons et des Henri.



POLYCANDILON BYZANTIN de bronze, sorte de lustre ou « lampier » porte-cierges en forme de couronne. — XIme ou XIIme Siècle. — Musée du Louvre.

(1) « *Multasque reliquias*, etc. » Voy. Breslau, *op. cit.*, I, note 4 de la p. 274.
(2) Voy. Giesebrecht, *op. cit.*, II, pp. 329 et 642.



MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit du XIme Siècle de la Vie de saint Benoît et de saint Maur, provenant du Mont-Cassin et conservé à la Bibliothèque du Vatican. — Saint Benoît chez sainte Scholastique. — Saint Benoît voit l'âme de sainte Scholastique monter au ciel sous la forme d'une colombe. — (Millet, Htes-Études, C. 1808.)

Reprenons la suite des événements qui se passèrent dans l'Italie méridionale sous le règne si court du basileus Constantin. A peine l'em-

pereur Conrad avait-il quitté, pour retourner en Allemagne, les marches méridionales de son Empire dans la Péninsule qu'un changement très important se fit dans les forces relatives des seigneuries longobardes, changement également destiné par la suite à transformer la situation de l'empire byzantin en ces parages. Dans ce même printemps de l'an 1027, en effet, mourut le fameux prince Guaimar de Salerne. Son fils, Guaimar V, associé à son pouvoir depuis l'an 1018, lui succéda, âgé d'à peine quatorze ans, d'abord sous la tutelle de sa mère Gaïtelgrima, puis seul à sa majorité, mais toujours sous l'autorité très directe de son oncle Pandolfe de Capoue. Neveu et oncle s'unirent à tel point que le premier s'inféoda étroitement à la politique du second.

Sentant sa puissance très augmentée par cette heureuse alliance, Pandolfe IV qui, déjà, s'était emparé du Mont-Cassin (1), s'enhardit jusqu'à venir attaquer et bloquer étroitement dans sa cité le protégé de la cour byzantine, le magistros Sergios IV de Naples, coupable, on se le rappelle, d'avoir jadis, sur la demande de Bojoannès, donné asile au rival du prince de Capoue, Pandolfe de Teano, et à son fils Jean. Par de très habiles intrigues intérieures qui, probablement, amenèrent la trahison du parti de la noblesse, Pandolfe de Capoue réussit à prendre Naples dans les dernières semaines de l'an 1027 ou au commencement de l'an 1028. Pandolfe de Teano et son fils durent s'enfuir à Rome devant leur mortel ennemi. Sergios IV, lui, se retira à Gaète. L'heureux vainqueur prit possession de la ville et seigneurie de Naples dont tous les actes continuèrent à être datés des années du règne des basileis de Constantinople. Ceci, a-t-on dit fort bien (2), tendrait à faire admettre que cette conquête de Naples par le prince de Capoue eut peut-être lieu avec le consentement tacite de la cour de Byzance, ou bien plutôt encore que les Grecs, absorbés par d'autres tâches en Sicile et dans l'Italie méridionale, laissèrent faire Pandolfe sans souffler mot et acceptèrent sans protester cette augmentation de puissance de ce prince à condition toutefois qu'il consentît, dans sa nouvelle conquête napolitaine, à reconnaître, à l'égal de ses prédécesseurs, la suprématie byzantine. Précisément, à ce

(1) Voy. Delarc, *op. cit.*, p. 68.
(2) Heinemann, *op. cit.*, p. 53.

moment, les troupes grecques venaient, en effet, ainsi qu'on l'a vu plus haut, d'éprouver en Sicile un sanglant échec à Messine où ils avaient été aussi inopinément que vigoureusement attaqués par les Sarrasins (1). Romain Argyros qui venait de succéder à Constantin s'empressa d'expédier des renforts de Grèce et de Macédoine en Italie pour remédier à ce triste état de choses, mais ces troupes nouvelles ne firent rien de bon ou s'enfuirent devant les Musulmans. Aucun résultat militaire important ou durable ne put être obtenu, grâce au déplorable commandement de l'armée.

La suite de tout ceci fut le rappel définitif, dans le courant de l'automne de l'an 1028 (2) du cubiculaire eunuque Oreste, malheureusement aussi de l'habile et énergique « catépano » Bojoannès qui avait rendu à l'Empire, en ces parages d'Italie, de si longs et si brillants services. Ce parfait capitaine fut remplacé dans son commandement par un certain Christophoros (3), qui fut certainement nommé sur place, car la *Chronique* du protospathaire Lupus, en mentionnant ce changement, ajoute que le grand hétériarque Eustathios (4) vint à Constantinople en qualité de « mandator » impérial, pour confirmer le nouveau « catépano » dans sa dignité et ramener à Constantinople les deux chefs disgraciés Oreste et Bojoannès (5).

De ce Christophoros un souvenir nous est demeuré, souvenir très

(1) Amari, *op. cit.*, II, p. 367.

(2) Voy. Heinemann, *op. cit.*, note 2 de la p. 54 : « entre le 1er septembre et le 9 novembre. »

(3) Et non « Christophari » comme il est écrit dans la *Chronique* du protospathaire Lupus. Nous possédons de ce fonctionnaire, comme « catépano » d'Italie, un document daté déjà du mois de janvier 1029. Voy. *Indices cod. dipl. del regno di Carlo I et II di Angio*, I, app. 1, n° 5, p. XIV.

(4) Et non « Eustachios », ainsi que le nomme la *Chronique* de Lupus. C'est certainement l'Eustathios de Skylitzès et de Cédrénus. La *Chronique* place par erreur ce remplacement de Bojoannès à l'an 1029, un an trop tard. Par une amusante erreur, prenant pour deux noms propres la fonction d'Eustathios, βασιλικὸς μανδάτορας, cette même *Chronique* raconte la venue de ce fonctionnaire à Bari « avec ses fils Basilisque et Mandatoras »! Μανδάτορας est une forme vulgaire néo-grecque pour μανδάτωρ. Le « mandator » impérial — analogue aux « kramanatars » des rois persans, aux aidés de camp de Saint-Pétersbourg ou aux « capidjis » de la Sublime Porte, — apportait les ordres émanant directement du souverain. — J'ai publié le sceau du grand hétériaque Eustathios à la p. 349 de ma *Sigilloghraphie byzantine.*

(5) Le « Bugien » ou « Bugianus », des *Chroniques* de Bari et de Lupus. Lebeau, *op. cit.*, XIV, pp. 240-241, a raconté tous ces faits d'une façon fort inexacte. — En l'an 1026, Othon Orseolo, doge de Venise, déposé par une faction puissante, fut tondu puis exilé à Constan-

précieux, parce qu'il nous confirme cette haute dignité de « catépano » d'Italie » dont ce personnage fut investi. C'est une inscription qu'on lit encore aujourd'hui gravée au-dessus de la porte de la charmante mosquée de Kazandjilar (1), très ancienne église byzantine à Salonique. Cette inscription, fort mal lue par Texier, a été restituée depuis par ce fin connaisseur des choses de Byzance qui a nom le docteur A. Mordtmann, de Constantinople (2). Ce texte précieux raconte que « ce lieu autrefois profane a été transformé en temple de la Vierge, par Christophoros, le très illustre protospathaire impérial et « catépano » de Longobardie, par son épouse Marie et par ses enfants Nicéphore, Anne et Katakala, à la date de l'indiction XII de l'année du Monde 6537 », date qui correspond exactement à la fin de l'année 1028, la douzième indiction commençant, en effet, exactement avec le mois de septembre de cette année. Il semble bien, nous l'avons vu, que Christophoros était déjà présent en Italie lors de son installation, car celle-ci eut lieu à Bari même en vertu d'un ordre souverain apporté par le « mandator » impérial Eustathios. Probablement, il avait servi primitivement en qualité de lieutenant de Bojoannès avant d'être appelé à lui succéder. La construction d'une église en l'honneur de la Sainte Vierge « Hodigitria », « Celle qui conduit à la victoire », dit fort bien M. Mordtmann, paraît fort naturelle au début d'une carrière aussi dangereuse que l'était celle d'un « catépano » de Longobardie. Probablement Christophoros était originaire de Salonique ou bien il y avait du moins longtemps vécu, et il avait, au moment de sa nomination de « catépano », écrit à sa femme de faire édifier ce temple à la Toute Sainte pour attirer les bénédictions de celle-ci sur sa nouvelle et si périlleuse fonction.

M. Mordtmann possède dans sa riche collection le sceau en plomb du

tinople, où lui et son frère avaient jadis paru avec tant d'éclat. Il fut remplacé par Pietro Centranigo Barbolani. Il trouva en Romain Argyros, frère de sa mère, un ardent protecteur. Quatre ans après, grâce à l'influence byzantine, on le rappela pour envoyer à sa place, dans cette même ville de Constantinople, Pietro Centranigo, qui lui succédait dans son exil comme il lui avait succédé dans sa dignité. Mais Orseolo mourut avant que de pouvoir retourner dans sa patrie. Une ambassade solennelle, envoyée à Constantinople pour le ramener en triomphe, le trouva mort. C'était en l'an 1030.

(1) Kazandjilar Djami. — Voy. la vignette de la p. 53.

(2) *Rev. archéol.*, n° de sept. 1878.

vaillant catépano Bojoannès. Ce précieux petit monument porte la légende que voici : *Seigneur, porte secours à ton serviteur Jean, patrice, protospathaire impérial et stratigos de Longobardie* (1).

A plusieurs reprises déjà, j'ai dit que Constantin VIII avait eu trois filles seulement de sa femme, la belle et bonne basilissa Hélène (2), de race très illustre, fille de « ce fameux patrice Alypios », qui jadis avait été au tout premier rang, à Constantinople, comme influence (3). Il



INSCRIPTION DEDICATOIRE du « catépano » de Longobardie Christophoros sur la porte de la mosquée de Kazandjilar, ancienne église byzantine, à Salonique. — (Millet, Hᵗᵉˢ-Études, C. 699-700.)

l'avait épousée étant fort jeune encore. Quant aux trois petites princesses, leurs filles, demeurées après la mort, semble-t-il, prématurée de leur mère, le charme du vieux palais où régnaient leur oncle célibataire, le grand Basile, et leur père, elles y avaient, pour nous servir de l'expression même de Psellos, un presque contemporain, « reçu une éducation vraiment impériale » ! Le terrible basileus adorait ses nièces, mais ses occupations ne lui permettaient pas de diriger leur instruction dont il

(1) Voy. dans Beltrani, *op. cit.*, p. 13, un document en date de l'an 1028, conservé aux archives de la cathédrale de Trani, document daté de cette ville « de la soixante-cinquième année du règne de notre très saint seigneur l'empereur Constantin » et signé d'un certain abbé du monastère de la Théotokos de Cadossa.

(2) Voy. *Épopée*, II, p. 624, note 1.

(3) Et dont nous ne savons, du reste, rien d'autre absolument.

avait laissé le soin à leur père. Lui, pendant ce temps, veillait au salut de l'Empire.

L'aînée de ces trois princesses, Eudoxie, nous dit encore Psellos, se distinguait de tous les autres membres de sa famille par la modération, la douceur angélique de son caractère. Sa beauté était médiocre. Dès l'enfance, les marques de la petite vérole avaient cruellement abîmé son visage. Elle était entrée au couvent probablement à la suite du chagrin que lui avait causé cette destruction de sa grâce féminine (1).

Venait ensuite Zoé, née en 980. « Je l'ai vue souvent dans ses vieux jours, nous dit Psellos. Elle était d'humeur altière, très belle de corps, d'esprit brillant ». Je reviendrai longuement sur les qualités physiques et morales de cette étrange Porphyrogénète.

La dernière des filles de Constantin, Théodora, toujours au dire de Psellos, était moins belle que sa sœur Zoé. Elle avait, par contre, la parole plus facile et plus prompte. Elle et Zoé étaient, naturellement, fort mal ensemble. Théodora était de quelques années plus jeune.

Basile, en mourant, n'avait pris aucune disposition à l'égard de ses nièces et héritières. De même Constantin, durant qu'il gouverna seul l'Empire aux derniers temps de sa vie, n'eut cure d'aucune d'entre elles. Les deux plus jeunes acceptaient sans murmurer ce complet effacement et menaient sans apparent chagrin la vie monotone du Gynécée. Mais l'aînée, Eudoxie, nous l'avons vu, « soit qu'elle ne se souciât aucunement du pouvoir, soit qu'elle eût tout simplement choisi la bonne voie », avait prié son auguste père de consentir à ce qu'elle se donnât à Dieu. Constantin avait acquiescé au vœu de sa fille et présidé personnellement à la prise de voile de la jeune princesse. « Pour ce qui est des deux autres sœurs, ajoute sentencieusement Psellos, il avait ses desseins secrets, mais il n'est pas encore temps de parler de ces choses! »

C'était la terreur cachée de faire par cette union le jeu de quelque noble byzantin qui avait constamment empêché Basile, puis Constantin, de marier de leur vivant ces princesses, ultimes rejetons, héritières dernières de la vieille souche impériale macédonienne. C'était pour cette

(1) Elle mourut avant 1042, d'après Psellos. Voy. Sathas, *op. cit.*, IV, p. 95, 19.

cause uniquement, cause d'ordre essentiellement politique, que celles-ci avaient passé de si longs jours au Gynécée, et que leur jeunesse s'y était flétrie dans cette vie monotone, abrutissante et déprimante entre toutes (1).

Constantin, accablé par l'âge, usé par la débauche, de plus en plus désintéressé des affaires de l'État, renfermé uniquement dans le cercle de ses tristes plaisirs, tomba subitement malade dans les premiers jours du mois de novembre de l'an 1028, le 9 novembre exactement. Considéré de suite par les médecins comme perdu et abandonné par eux, comprenant que c'en était fait de lui, il songea enfin à ce dont il semblait ne s'être jamais soucié jusqu'ici, à se désigner un successeur. Comme il ne laissait après lui aucun fils, il n'y avait pour lui qu'une issue : trouver un époux pour une des deux princesses qui, par suite de carence de tout membre mâle de la famille, allaient hériter régulièrement et nécessairement de l'immense empire des basileis si glorieusement restauré par le grand Basile. « Ce choix d'un mari était des plus difficiles, dit Psellos, car, parmi les hauts personnages sénatoriaux entre lesquels il fallait de toute nécessité choisir, le basileus n'en avait jusqu'ici distingué aucun pour ses qualités particulières. Aucun non plus ne lui avait été spécialement désigné par ses collègues du Sénat. De fiévreuses délibérations se tinrent au chevet du mourant. Le choix de celui-ci s'était d'abord fixé sur le patrice Constantin Dalasséno s, d'une illustre famille de la noblesse byzantine, qui vivait pour lors retiré dans ses vastes domaines du thème arméniaque en Asie. Disons de suite que Psellos, qui va devenir notre guide principal, ne parle pas de ce premier candidat. Il ne nous est connu que par les seuls Skylitzès et Zonaras. « Constantin, mourant, disent ceux-ci, ayant décidé de marier Dalasséno s à une de ses filles et de le désigner en même temps pour le trône en le nommant d'ores et déjà césar, l'envoya chercher précipitamment par Ergodotes, un de ses plus fidèles ennuques. » C'était certainement dans l'espèce le meilleur choix que le vieux basileus pût faire. Aussi cette combinaison échoua. Plus, en effet, ce candidat était excellent, plus il déplaisait aux ministres de l'empereur

(1) Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 122.

moribond qui ne songeaient qu'au moyen de maintenir leur puissance sous le règne de son successeur désigné. Une intrigue destinée à faire échouer ce premier projet se noua aussitôt. Fort heureusement pour les conspirateurs, le thème arméniaque était loin et la mort du basileus était proche.

Le drongaire de la Veille ou préfet de police de la capitale, l'eunuque Syméon, favorisait de toutes ses forces un autre candidat, le patrice Romain Argyros, lui aussi de la plus noble origine (1), un des premiers dans l'Empire, propre parent de l'empereur, très haut fonctionnaire (2), aussi membre du Sénat. C'était également du reste, au dire de Psellos, un choix parfait, la meilleure des alliances pour l'héritière du trône, à cause de cette famille des Argyros, si illustre, si considérée, aussi à cause de toutes ces hautes dignités dont était revêtu le candidat.



FOLLIS (monnaie de bronze) du basileus Constantin VIII.

A force d'intrigues, Syméon réussit à faire abandonner le premier projet. Un second message impérial fut expédié à Dalassénos, lui intimant l'ordre de ne pas dépasser le point où le toucherait la missive impériale, et d'attendre là de nouveaux ordres. Le temps pressait. Bientôt la mort du vieux basileus parut si proche qu'il ne fut plus possible ni de délibérer, ni de se concerter, ni même de remettre la décision finale. Constantin, moribond, n'avait maintenant plus de pensée que pour Romain Argyros. C'était lui qu'il voulait à tout prix pour gendre! Donc Romain fut mandé en hâte au Palais. J'ai négligé de dire que ce précieux candidat était

(1) Voyez sur les origines et les ascendants de Romain Argyros, Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 124 sqq.

(2) Constantin VIII, à cause des liens de parenté qui les unissaient, de protospathaire (c'est Yahia, *op. cit.*, p. 71, qui nous donne ces détails) l'avait successivement créé patrice, puis juge suprême du tribunal du « Velon » ou de l'Hippodrôme (le dernier mot est laissé en blanc dans le manuscrit) et « hyparque » ou éparque de la Ville, c'est-à-dire préfet impérial de la capitale. Plus tard encore, il le nomma économe de la Grande Église, fonction très haute et très prisée. — De même Psellos désigne Argyros sous les titres d'éparque et de protoproèdre, c'est-à-dire de « premier parmi les sénateurs, » « dignité, dit-il, vraiment impériale. »

marié ! On n'ignorait point que sa femme, qu'il avait épousée dès sa jeunesse et qui le chérissait, était naturellement fort hostile à cette combinaison inouïe qui ruinait si inopinément son pauvre bonheur à elle. Une comédie fut, en conséquence, organisée pour hâter un dénouement nécessaire en terrifiant Romain. Le vieux basileus expirant, feignant une vive colère, le fit saisir ainsi que sa femme par ses gardes. Puis, se le faisant amener, il donna au malheureux épouvanté le choix ou de divorcer sur



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Mariage de Zoé et de Romain Argyros. — (Millet, Htes-Études, C, 1221.)

l'heure d'avec son épouse légitime et de se marier immédiatement après avec sa fille, la Porphyrogénète Zoé, héritière présomptive du trône, en prenant le titre de césar, puis, à sa mort à lui, de devenir basileus aux côtés de sa nouvelle épouse, ou, au contraire, d'avoir aussitôt les yeux crevés (1).

On donna à Romain jusqu'à la fin du jour pour répondre. Le pauvre homme, qui adorait sa femme, hésitait affreusement. La cour, anxieuse de

(1) Yahia va jusqu'à dire que Constantin fit semblant d'être persuadé que le malheureux Romain avait trempé dans un complot pour se faire proclamer basileus, à sa place, même que la conspiration était déjà commencée, ce pourquoi il l'exila de la capitale. Mais il le rappela le quatrième jour pour lui offrir le pouvoir et la main de sa fille, lui disant qu'à cause de l'illustration de sa famille, il l'estimait plus digne de régner que les autres candidats ses concurrents. Ce récit de l'élévation de Romain au trône, dans Yahia, diffère fort de celui des Byzantins.

ce drame qui se jouait auprès de ce lit de mort, assista alors à un spectacle presque sublime. L'épouse d'Argyros, ne se doutant pas un moment qu'il ne s'agissait là que d'une pure comédie, ne voulant pas que son mari endurât à cause d'elle ce cruel supplice, se sacrifia noblement. Fondant en larmes, vêtue de noir, elle se fit couper les cheveux en sa présence, annonçant ainsi sa volonté arrêtée de renoncer à lui et d'embrasser la vie monastique pour sauver ces chers yeux qu'elle ne devait plus voir. Puis elle se laissa docilement emmener au fond du couvent qui lui avait été assigné pour demeure! Elle y vécut plusieurs années encore et mourut en 1032.

En même temps, à la joie de tous, Argyros était conduit triomphalement au Palais où il fut sur le champ proclamé césar et héritier de l'Empire en présence de son auguste fiancée Zoé, âgée pour lors déjà de quarante-huit ans bien sonnés. Constantin avait naturellement d'abord songé à le marier à sa seconde fille Théodora, plus jeune, et qui pouvait peut-être encore espérer avoir un héritier. C'était celle des trois Porphyrogénètes qui avait certainement le plus de qualités, qui était la mieux faite pour régner et à laquelle son père avait constamment en secret destiné l'Empire après lui. Mais elle refusa obstinément d'épouser Romain, peut-être, disent les chroniqueurs, par scrupules religieux pour la parenté qui les unissait, ou bien plutôt parce qu'il était marié à une femme encore vivante et qu'elle ne voulait pas s'unir à un homme aussi irrégulièrement divorcé. Zoé, au contraire, plus belle, mais aussi plus ambitieuse, moins timorée surtout, brûlant, à près de cinquante ans, des feux inassouvis de sa chaste, longue et déjà lointaine jeunesse, ne se fit pas prier et, au refus de sa sœur, accepta avec entrain ce mari fort inattendu mais déjà, lui aussi, terriblement mûr (1).

La question de parenté — les pères des deux fiancés étaient cousins par leurs mères (2) — était une grosse difficulté. Elle fut naturellement

(1) Zonaras est seul à nous parler des intentions de Constantin à l'égard de Théodora et du refus de celle-ci. Psellos, lui, ne parle que de Zoé.

(2) C'est Yahia qui indique le plus clairement les difficultés provenant de cette parenté et le véritable degré de cousinage des deux époux, cousinage qui, s'il fut un écueil momentané, fut aussi l'une des raisons principales du choix fait par le basileus moribond. Constantin Porphyrogénète, en effet, grand-père de Constantin VIII, et l'arrière-grand-père d'Argyros, Romain Argyropoulos, étaient beaux-frères, ayant épousé deux sœurs, filles de Romain Léca-

invoquée par ceux qui, au Palais, voyant cette union de mauvais œil, voulaient à tout prix s'y opposer, mais elle fut presque aussitôt définitivement écartée. L'Église, par la bouche docile du patriarche Alexis, très favorable à ce mariage, ayant levé toutes les barrières, proclama qu'il n'y avait à cette union aucun empêchement canonique sérieux. Aussitôt donc, sans le moindre délai, Zoé fut solennellement unie à Argyros, probablement dans la chapelle du Palais. Yahia affirme que si le patriarche se prêta si facilement à rompre le premier mariage de Romain et à lui en laisser contracter aussitôt après un second malgré les difficultés d'ordre si grave, ce fut dans l'intérêt de l'État, afin d'éviter toute lutte pour le pouvoir après la mort maintenant imminente du basileus Constantin.

Le troisième jour après le début de cette maladie si violente et aussi de cette crise politique intérieure, le 11 novembre de l'an 1028 (1), le basileus Constantin, qui avait ainsi pu assister aux premières heures de l'existence commune de la nouvelle basilissa et de son époux si rapidement improvisé, expira, laissant l'Empire à son nouveau gendre. Il mourait à soixante-dix ans (2). Presque toute sa vie s'était passée sur le trône aux côtés de son frère Basile. Il avait régné seul trois ans moins quelques jours (3).

« Constantin, nous dit Yahia (4), fut enseveli dans le très beau tombeau de marbre, de couleurs harmonieuses et de dessin varié, primitivement préparé par son frère Basile pour lui-même aux Saints-Apôtres, tombeau délaissé plus tard par ce prince pour celui de la petite église de Saint-Jean-l'Évangéliste (5). »

On attribue, sans preuves très sérieuses à l'appui, au court règne solitaire de Constantin après la mort de son frère, quelques monnaies

pène : Hélène, épousée par Constantin Porphyrogénète en 919, et Agathe, la seconde, épousée par Romain Argyropoulos trois ans après, lorsque Lécapène était déjà basileus.

(1) La veille de la St-Martin, dit la *Chronique* du protospathaire Lupus. Probablement dans la nuit du 10 au 11. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, p. 602; par. 3.

(2) Soixante-huit, dit Lebeau.

(3) Le copiste qui a transcrit le texte de Cédrénus a ajouté cette glose curieuse (voy. Cédrénus, éd. Bonn, II, p. 874) : εὖ ἐποίησας, Κωνσταντῖνε, τάχιστα ἐξ ἀνθρώπων γενόμενος.

(4) *Op. cit.*, p. 71.

(5) Voy. *Épopée*, II, p. 622.

d'or et de cuivre sur lesquelles ce prince, déjà très âgé à cette époque, figure avec une longue barbe très fournie, vêtu de la robe de cérémonie à grands carreaux. Il existe de ces sous d'or des exemplaires à flan épais, de module moindre, et d'autres de plus grand module, à flan mince. Au droit on lit la légende, en caractères grecs : *Constantin, basileus des Romains*. Au revers, sur les sous d'or, figure la vieille devise latine : *Jhesus Christus rex regnantium*, environnant le beau buste du Rédempteur sur la croix des monnaies byzantines de cette époque. Sur les pièces de cuivre on lit au revers la légende grecque en quatre lignes : *Constantin, (fidèle) en Dieu, basileus des Romains* (1).

On connaît une seule Novelle de ce basileus durant les trois années de son règne solitaire. Elle est datée du mois de juin de l'an 1026 et consacrée « à ceux qui tentent de se révolter contre le chef de l'État et à leurs complices (2) ».

(1) Voy. Sabatier, *Descr. génér. des monnaies byzantines*, t. II, p. 150, pl. XLVIII et XLIX.

(2) Voy. Zachariæ v. Lingenthal, *Jus græco-rom.*, III, p. 320, n° XXXI. — Mortreuil, *op. cit.*, II, p. 349, attribue à tort cette « Novelle » à Constantin, fils de Léon. — Capasso, *Monum. ad neapol. ducatus hist. pertin.*, II, *pars prima*, Naples, 1885, publie dix-huit actes conservés aux archives de Naples (actes 403 à 421), le dernier daté de l'an 1029, tous datés de cette ville et du règne du basileus Constantin VIII. — Voy. encore Krumbacher, *Gesch. der byz. Litter.*, 2ᵉ éd., p. 636, au sujet d'un Traité de *Tactique* attribué à ce basileus.



SOU D'OR DU BASILEUS CONSTANTIN VIII.



IVOIRE du XIme Siècle du « Museo Civico » de Bologne. — Imitation byzantine italienne. — Le Christ au Jardin des Oliviers. Le Christ réveillant les disciples endormis. — (Graven, II, 8).

CHAPITRE III

Romain III Argyros prend en mains le pouvoir. — Ses origines. — Sa famille. — Son portrait physique et moral. — Heureux débuts du règne. — Revers en Syrie. — Expédition d'Alep conduite par le basileus en personne. — Désastreuse retraite qui met fin à la campagne à peine commencée. — Premiers exploits de Georges Maniakès. — Gouvernement de Romain Argyros. — Sainte Marie de Péribleptos. — Conspirations. — Négociations avec la Géorgie et avec l'émir d'Alep. — Conquête d'Édesse par Maniakès. — Corsaires sarrasins et conspirations nouvelles. — Expédition navale contre Alexandrie. — L'émir de Tripoli. — Événements de Pergri. — Affaires de Géorgie et d'Arménie. — Affaires d'Italie. — Jean l'Orphanotrophe et ses frères. — Intrigue de Michel avec la basilissa Zoé. — Mort tragique du basileus Romain.





SOU D'OR du basileus Romain Argyros.

Le 12 novembre de l'an 1028, lendemain de la mort du vieux basileus Constantin, Romain Argyre, ou plus exactement Argyros (1), Romain III dans la liste des basileis orientaux, marié depuis deux jours à l'héritière du trône et couronné avec elle, prit en mains les destinées de l'Empire. A ce moment, Robert le Pieux, fils de Hugues Capet, régnait en France depuis tantôt trente-deux années. Jean XIX était pape à Rome.

La famille du nouveau souverain, si étrangement élevé au trône, était dès longtemps influente et presque illustre à Constantinople, dès le règne du basileus Michel, fils de Théophile, disent les chroniqueurs. Sous

(1) Ou encore « Argyropoulos », c'est-à-dire « fils d'Argyros. » C'est ainsi que le désignent constamment Psellos, Zonaras, aussi Yahia. Guillaume de Tyr donne à ce prince le

cet empereur, Léon Argyros avait, le premier de sa race, porté ce surnom par lequel elle fut constamment désignée dans la suite. On avait ainsi appelé ce personnage à cause de la pureté de sa vie sans tache ou à cause de sa beauté physique, peut-être bien plutôt pour ses exploits contre les fameux Manichéens de Téphrique et les Sarrasins de Mélitène. Le petit-fils de ce Léon, Eustathios Argyros, créé par le basileus Léon VI, magistros, stratigos du thème asiatique frontière de Charsianon et drongaire de la Veille, c'est-à-dire préfet de police à Constantinople, puis envoyé à la tête d'une armée contre les Sarrasins, s'était vu disgracié malgré ses hauts faits et s'était empoisonné de désespoir. Son fils, Léon, également magistros, de plus domestique des Scholes, avait été le propre père du nouvel empereur.

Romain Argyros avait eu divers frères et sœurs (1), parmi lesquels je citerai seulement : Basile Argyros, dit le Mésardonitès, patrice et stratigos du thème de Samos qui, aux temps du défunt basileus Basile, avait été envoyé en Italie pour châtier la révolte de Mélès, en l'an 1010, et y avait été battu (2), puis avait été par le même souverain expédié en l'an 1016 dans l'extrême Orient pour administrer la nouvelle province du Vaspouraçan, mais y avait si mal réussi qu'il avait été presque aussitôt destitué (3) : Pulchérie Argyros, mariée à un personnage dont nous ignorons le nom, mère de Constantin Diogène d'où était issu le futur basileus Romain IV Diogène : une autre sœur nommée Marie, donnée en mariage en l'an 1005 par Basile II au jeune doge de Venise Jean Orseolo, associé au pouvoir par son père Pierre Orseolo et venu en ambassade à

surnom d' « Hiérapolitain », probablement parce que sa famille était originaire d'Hiérapolis. Skylitzès le nomme constamment Argyros.

(1) Du Cange, me semble-t-il, a commis ici plusieurs erreurs. Il me paraît impossible que Pothos Argyros, Léon Argyros, Marianos Argyros, cités également par lui comme frères de Romain III, l'aient été en réalité.

Voyez encore sur l'alliance très proche de Romain Argyros avec la famille impériale : Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 125 et 126. Il était, je l'ai dit, proche cousin des deux impératrices, filles de Constantin VIII. C'est probablement, je l'ai dit aussi, cette parenté qui finit par faire pencher la balance en sa faveur.

(2) *Épopée*, II, pp. 543 sqq. — Une fille de ce Basile, Hélène, fut, nous le verrons, donnée en mariage par son oncle, le basileus Romain, à Pakarat IV, roi de Géorgie. Une autre princesse, fille de ce même frère de Romain, fut encore, nous le verrons également, donnée pour femme par lui au roi Jean Sempad d'Arménie.

(3) *Épopée*, II, p. 506.

Constantinople (1) : une autre sœur encore dont nous ignorons le prénom, mariée à Constantin Karanténos, patrice, qui succéda, on le verra, à Michel Spondyle comme duc d'Antioche (2) : une autre encore, également de prénom ignoré, mariée à Basile Skléros (3), fils de Romain Skléros, petit-fils par conséquent du fameux prétendant Bardas Skléros.

Psellos, l'homme le plus instruit de son siècle, illustre contemporain de tous ces règnes, dans un passage bien curieux de son *Histoire* s'exprime en ces termes : « Romain Argyros, en montant sur le trône de Constantinople, s'imagina que son règne marquerait le commencement d'une ère nouvelle. Voyant la dynastie séculaire de Basile le Macédonien en voie de s'éteindre dans les personnes de sa quinquagénaire épouse et de sa belle-sœur, à peine plus jeune, il se persuada qu'il n'en allait pas moins procréer en commun avec cette vieille princesse les rejetons d'une dynastie nouvelle. Bien à l'opposé de ces rêves ambitieux, le pauvre homme ne vécut plus que peu d'années et finit par mourir très subitement, ainsi qu'on le verra, après avoir été presque constamment malade durant tout son règne. »

« Les devins et autres charlatans, dit autre part le même écrivain, avaient fini par prendre, grâce à leurs prédictions qui répondaient à ses vœux les plus chers, un tel empire sur l'âme crédule de ce prince, qu'il se flattait non seulement de vivre beaucoup d'années, mais encore, ô miracle, de faire des enfants à son impériale épouse déjà fort avancée en âge, et de fonder ainsi la séculaire dynastie des Argyres. Ce fut sa préoccupation constante de chercher à corriger par des sortilèges les effets de la nature. Il ajoutait foi à tous ceux qui se vantaient, par le moyen de leurs drogues, de lui rendre la vigueur de son jeune âge et de remédier en même temps chez la vieille et stérile basilissa à l'action désastreuse des ans. Non seulement il usait de toutes sortes d'onguents et de

(1) *Épopée*, II. p. 323. Jean Orseolo, qui avait été créé patrice par l'empereur et avait rapporté à Venise le corps de sainte Barbara, périt presque aussitôt de la peste ainsi que sa jeune femme, après leur retour dans cette ville. C'est cette princesse qui tant scandalisa les Vénitiens par ses raffinements diaboliques. Elle se servait d'une fourchette pour manger ses aliments! Voy. *Épopée*, II, p. 325, note 1.

(2) Leur fils, Nicéphore Karanténos, battit à plusieurs reprises les flottes de corsaires sarrasins d'Afrique et de Sicile, parvenues jusque dans la mer Égée. Voy. pp. 144, 147 et 148 du présent volume.

(3) Parfois désigné sous le nom de Romain, ainsi par exemple dans Skylitzès.

massages, mais il imposait le même traitement à Zoé. » Celle-ci, du reste, dans son ardent désir d'avoir une postérité, renchérissait encore sur son époux, obéissant scrupuleusement à toutes sortes de prescriptions baroques que Psellos décrit en ces termes bizarres : « Elle introduisait de petits cailloux dans son corps; elle s'enveloppait de bandelettes et usait de toutes sortes d'aussi absurdes pratiques. »

Ce récit étrange, qui peint bien cette époque d'ignorance générale, signifie en somme tout simplement que Romain Argyros, très sagement et très naturellement aussi, s'efforça de fonder sa propre dynastie, de prolonger et de rajeunir en même temps celle que représentait la basilissa Zoé par de nouveaux rejetons venant pousser sur ce tronc dénudé. Son unique tort fut de ne pas reconnaître assez tôt qu'à leurs âges ces espérances étaient vraiment chimériques. Tous ces efforts, en effet, toutes ces prescriptions n'eurent, on ne le comprend que trop, aucun succès. Au bout de peu de temps, le basileus, plus de dix ans plus âgé que la basilissa, fort calmé par les ans, voyant bien que sa femme, malgré ses ardeurs juvéniles, ne lui donnerait jamais de postérité, se mit à la délaisser fort. Cette négligence lamentable devait un jour lui coûter la vie.

« Mon récit, poursuit notre précieux chroniqueur, fournira, à partir de ce règne, un thème plus précis que pour les basileis précédents. Aux temps en effet du grand Basile, je n'étais encore qu'un petit enfant, et lorsque son frère, le basileus Constantin, demeura seul empereur, je n'étais encore qu'un étudiant suivant les cours dans la capitale. Je n'ai donc été vraiment le contemporain d'aucun de ces deux princes. Je ne les ai jamais ouï parler et j'étais si jeune que je ne me rappelle même pas si je les ai jamais vus. Il en est tout autrement du basileus Romain Argyros, que j'ai aperçu maintes fois. Un jour même, je lui ai parlé. Ce que j'ai écrit sur les règnes de ces deux premiers princes, je l'avais su par ouï-dire, au lieu que pour le troisième je ne dirai que ce que j'ai su par moi-même, sans avoir à interroger autrui » (1).

Romain Argyros, c'est toujours de Psellos que nous tenons ce renseignement, était un homme cultivé pour son temps, nourri de

(1) Manassès, éd. Bonn, vers 6060 sqq, est très favorable à Romain Argyros.

lettres grecques, également instruit des lettres latines. Sa parole était insinuante, le son de sa voix plein de charme. Il avait une taille majestueuse, la taille d'un héros faite pour plaire aux foules et leur inspirer les plus vastes espoirs. Son apparence était véritablement royale. Il était bien fait, beau de visage, éloquent, disert. Malheureusement tous ces grands et riches dons étaient ternis par une extrême vanité. Il se croyait parfait homme de guerre autant que parfait littérateur et se flattait de réunir en sa personne les qualités d'un Auguste, d'un Antonin et d'un Marc-Aurèle. En réalité, il se croyait infiniment plus savant qu'il ne l'était vraiment et Psellos ne marque que du dédain pour la qualité très superficielle comme pour la quantité de cette impériale science. Certes quelque étincelle couvait bien cachée sous cette cendre, mais c'était le plus souvent en ignorant présomptueux que le nouveau basileus discourait incessamment de philosophie et de rhétorique avec tous les prétendus savants qui en dissertaient autour de lui. « Il devint, en effet, fort à la mode à cette cour, poursuit notre chroniqueur, de s'entretenir de tous ces sujets d'ordre très élevé, mais en réalité ce n'était là qu'une pose prétentieuse sans souci aucun de la vérité. Les très rares vrais savants de cette époque n'avaient jamais pénétré au delà des portes mêmes du temple d'Aristote. Raisonneurs impitoyables, sans dialectique aucune, leurs colloques se subtilisaient en riens frivoles. Ils dissertaient à perte de vue de ce qu'ils ne savaient point, répétant par cœur quelques bribes du jargon platonicien, incapables absolument de pénétrer jamais les arcanes de la vraie métaphysique. Féconds en questions embrouillées sur les saintes Écritures, ils n'en savaient résoudre solidement aucune (1). »

De même le basileus prenait volontiers le masque du philosophe, alors que derrière ce masque il n'y avait en somme que bien peu de chose. Tout ce prodigieux verbiage n'était qu'hypocrisie et dissimulation. En réalité personne, dans cette cour bizarre, ne se souciait de procéder à un examen attentif et minutieux de la vérité.

Que tout cela devait être insupportable et combien la sensuelle et frivole basilissa Zoé devait s'ennuyer parmi ces insipides discoureurs, si

(1) Lebeau, *op. cit.*, XIV, p. 237.

tant est qu'elle sortit jamais des profondeurs du Gynécée pour les ouïr parler et divaguer!

Une autre manie de Romain, c'est toujours Psellos qui parle, était de vouloir à tout prix et à toute occasion traiter des questions militaires. « Quand il ne dissertait pas philosophie, il discourait à perte de vue sur les boucliers, les jambières ou les cuirasses. Ce vaniteux ne parlait de rien moins que de subjuguer, les armes à la main, à la fois tout l'Orient et tout l'Occident. Il ne rêvait que de marcher sur les traces de tous les grands conquérants. » Nous verrons à quelle catastrophe tout ce beau zèle guerrier finit par aboutir et comment ce général amateur ne fut jamais en réalité qu'un soldat incapable et un chef sans valeur.

Les débuts du règne de cet empereur qui avait si heureusement évité le pire des supplices et contre toute espérance conservé ses deux yeux, furent plutôt satisfaisants. Romain, immédiatement après son couronnement, se signala tout d'abord par des actes louables à l'endroit de la religion. Ce fut avant tout et toujours un souverain suivant le cœur du clergé. Jadis, en qualité d'économe officiel de Sainte-Sophie, la Grande Église, il avait administré les revenus de cette illustre maison religieuse, la première de l'Empire. Il savait pertinemment par expérience combien ceux-ci étaient insuffisants pour l'entretien de ce nombreux clergé. Il fit, en conséquence, promulguer de suite une Novelle augmentant de la grosse somme de quatre-vingts livres d'or la contribution annuelle du trésor impérial au budget de Sainte-Sophie (1). De même, et ceci fut une mesure autrement importante, ému par l'affreuse misère de ceux de ses sujets ruinés par les énormes charges des deux derniers règnes, immédiatement après son avènement, Romain, pour se concilier surtout le haut clergé et la grande noblesse territoriale, abolit par décret le terrible et si impopulaire impôt de l'*Allêlengyon* ou du remplacement, impôt dont j'ai plus d'une fois parlé au volume précédent (2) et qui, en accablant de charges ceux qui possédaient encore quelque chose aux lieu et place de ceux innombrables qui ne pouvaient plus rien payer, avait littéralement

(1) C'est à Skylitzès que nous devons ce détail.
(2) *Épopée*, II, p. 459.

dépouillé les populations les plus aisées de l'Empire et leur avait inspiré pour la mémoire de Basile, l'inventeur de cette charge inique, une véritable exécration. Il n'est que juste de rappeler que Constantin VIII, au moment où la mort le surprit, s'apprêtait déjà à prendre de lui-même cette mesure d'une si capitale importance (1).

De même encore, Romain fit sortir de prison un certain nombre de malheureux et d'abord tous ceux si nombreux qui, dans tant de geôles de l'Empire, n'étaient enfermés que pour dettes. En une seule fois ce prince vraiment humain annula par décret toutes celles de ces dettes qui n'étaient qu'envers l'État. En même temps il payait généreusement de sa bourse toutes celles qui concernaient des particuliers. Il fournit également des subsides aux évêques ruinés par l'*Allêlengyon*. Les infortunés captifs enlevés par les barbares Petchenègues à la suite de leurs fréquentes razzias au delà du Danube, furent de même par les soins de Romain soigneusement rachetés. Tous ceux que le défunt Constantin, ce prince au caractère si faible, si facile à tromper, avait ou fait mutiler ou dépouiller de leurs biens ou léser de quelque autre manière, furent dédommagés par l'octroi d'honneurs et de libéralités. Trois des plus importants sièges métropolitains d'Asie : ceux des cités de Cyzique, d'Euchaïta et d'Ephèse se trouvaient vacants. Romain y pourvut par la nomination de trois syncelles des plus méritants, aussi vertueux qu'instruits. Sur le trône épiscopal de Cyzique, il installa Démétrius Radinos, avec lequel, avant son élévation au trône, il avait été lié par les liens de la plus étroite amitié. A Euchaïta, il nomma Michel, également nommé Radinos, proche parent du précédent (2). A Ephèse enfin, il envoya le syncelle Kyriakos, parent du patriarche Alexis Stoudite (3).

Jean le Protonotaire, l'ancien ministre du défunt basileus Basile (4), las des agitations du pouvoir, fatigué de la vie de cour, avait pris l'habit

(1) Voy. p. 20, note 1.

(2) Peut-être bien son frère : ὁμαίμων. Voy. Cédrénus, II, p. 874. Je possède dans ma collection de bulles de plomb byzantines deux sceaux de membres de cette importante famille des Radinos.

(3) Voyez sur ces nominations : Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 130 et 131.

(4) *Épopée*, II, p. 621.

religieux et vivait au fond d'un monastère. Rappelé par le nouveau basileus, il fut créé par lui syncelle, c'est-à-dire coadjuteur du Patriarche, en outre surintendant de la maison de la seconde basilissa Théodora. Romain n'aimait pas cette vieille princesse et la soupçonnait injustement, malgré son grand âge, de quelque engagement secret, puisqu'elle lui avait, nous l'avons vu, refusé sa main (1). Il la soupçonnait également de s'allier aux mécontents pour conspirer contre lui et Zoé. Aussi chargea-t-il tout spécialement l'ancien protonotaire de la surveiller très exactement. Ce fut là, pour la pauvre femme, peut-être pas tout à fait innocente des menées dont on l'accusa plus tard, le début de longues persécutions.

Beaucoup d'indigents, réduits à la dernière misère par les terribles taxes de l'*Allêlengyon*, beaucoup de prêtres et de religieux aussi tombés dans le besoin, furent abondamment secourus par le basileus. Romain distribua également de très riches et abondantes aumônes pour le salut de son défunt beau-père Constantin et se fit, je l'ai dit, un généreux point d'honneur de réconforter tous ceux que ce prince avait injustement traités. Ainsi il s'empressa de conférer la très haute dignité de magistros à son beau-frère Skléros, mari de sa sœur qui, sous le dernier règne, on se le rappelle, avait été condamné tout à fait injustement à l'exil, puis avait eu les yeux crevés (2). De même, le patrice Nicéphore Xiphias, l'ancien rebelle d'Asie, exilé en l'an 1022 par Basile dans un monastère de l'île d'Antigoni, dans l'archipel des Princes (3), et maintenu constamment depuis dans cette claustration rigoureuse, fut gracié et rappelé dans la capitale en considération des services signalés qu'il avait rendus aux temps déjà lointains de la grande guerre de Bulgarie (4). Mais lui, décidément dégoûté du tumulte de ce monde, retourna presque aussitôt, cette fois de son plein gré, dans la vie du cloître. Il s'enferma pour le reste de ses jours au grand couvent de Stoudion, la plus illustre et vénérable maison monastique de la capitale.

(1) Voy. p. 58 du présent volume.
(2) Voy. p. 17 du présent volume.
(3) *Épopée*, II, p. 522. C'est par erreur que j'ai écrit, en racontant l'exil de ce personnage à Antigoni, que l'histoire ne parlait plus de lui dans la suite.
(4) *Ibid.*, II, p. 215.



IVOIRE BYZANTIN, Portion du couvercle d'un coffret conservé au Musée National à Florence, La Vierge, le Christ. — XI-XIIme Siècles.

En cette même année 1029, disent les chroniqueurs, toujours empressés à noter ces phénomènes célestes, des pluies abondantes, tombées à la saison propice, produisirent dans tout l'Empire de très riches récoltes de céréales et d'huile. Le 25 mai, jour de la Pentecôte, fête très pieusement célébrée par l'Église orthodoxe, un violent tumulte populaire éclata dans la Grande Église durant les offices. L'origine en fut une lamentable contestation de préséance entre les métropolitains de séjour dans la capitale et les syncelles ou coadjuteurs du patriarche, sorte de chanoines du chapitre de Sainte-Sophie, auxquels ces hauts dignitaires ecclésiastiques ne voulaient pas céder le pas pour les sièges dans le « synthronon », c'est-à-dire dans le chœur. Skylitzès qui note brièvement cet épisode curieux, ne nous dit pas en faveur de qui le différend fut tranché (1).

J'ai insisté plus haut sur les préoccupations d'ordre militaire qui, presque sans cesse, hantaient la pensée du nouveau basileus. Il eut presque aussitôt après son avènement l'occasion d'en faire montre. Du côté de l'Occident, il ne restait guère de lauriers à conquérir. En Orient, par contre, il y avait de grandes et illustres choses à accomplir. Les expéditions des deux glorieux basileis, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès, leurs victoires aussi grandes que répétées sur les Sarrasins, avaient reporté les frontières de l'Empire dans les régions de la Syrie, jusqu'au delà de Damas. Basile II, leur non moins glorieux successeur, presque exclusivement absorbé par l'interminable guerre bulgare, n'avait pu, à travers tout son long règne plus que demi-séculaire, réaliser qu'une seule et quasi foudroyante incursion militaire en ces marches lointaines, mais la réputation de ses terribles armes avait presque constamment, durant cette longue période, contenu les entreprises des Musulmans. Tout avait subitement changé de face à la nouvelle de sa mort qui avait éclaté par toutes les terres chrétiennes d'Orient comme un glas funèbre, comme une délivrance, au contraire, pour les fils de Mahom. Apprenant la fin de ce fameux homme de guerre qui, si longtemps, les avait forcés à garder une paix humiliante, enhardis par la faiblesse et la négligence trop connues de son successeur,

(1) Voy. sur cet incident : Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 132.

émirs et princes musulmans avaient, à l'envie, de toutes parts, repris aussitôt force et espérance. Dès les premiers jours du règne nouveau, malgré l'anarchie extrême dans laquelle se débattait le Khalifat de Bagdad, ils avaient attaqué diverses cités frontières qui, jadis, avaient été leurs (1). Ils en avaient massacré les garnisons et réoccupé victorieusement ces postes avancés. Les mobiles contingents de l'émir d'Alep en particulier, n'avaient cessé depuis ce moment d'inquiéter tous les districts frontières, la banlieue d'Antioche surtout, par des razzias incessantes. Cet émir était Abou Camel Nasser Chibl Eddaulèh, ce qui signifie « le Lion de l'Empire ». Il était le fils de Saleh le Mirdàside, chef des Bédouins Kélabites (2), et régnait à Alep, conjointement avec son frère Mouizz Eddaulèh Abou'Olwàn Thimàl, depuis que leur père avait été, en l'an 1029, en mai ou en juin, tué avec leur plus jeune frère dans une bataille contre les troupes égyptiennes d'Anouchtikin Al-Douzbéri (3), général du Khalife du Kaire, à Ukhuwàna, près de Tibériade, sur le Jourdain (4). Le duc byzantin d'Antioche, Spondyle, qui paraît avoir été un personnage aussi présomptueux qu'incapable, du vivant encore du basileus Constantin, avait résolu d'aller châtier ces éternels envahisseurs à la tête de forces considérables. Il ne se mit en marche que plusieurs mois après l'avènement de Romain, probablement après que la défaite et la mort de Saleh lui eurent donné l'espoir d'arracher facilement Alep à son fils. Nous ne savons de cette expédition qu'une chose, c'est que les dispositions du duc d'Antioche furent si défectueuses que, le 31 octobre de cette même année 1029, il fut honteusement défait avec des pertes énormes par les contingents alépitains. Ce même jour, signe funeste et redoutable, une comète était apparue aux cieux, se dirigeant d'Occident en Orient.

(1) Voy. entre autres : Ibn el-Athìr, *op. cit.*, IX, p. 276.

(2) Voy. *Épopée*, II, pp. 607 et 611.

(3) Le « Toubser », ou « Tousper » des Byzantins.

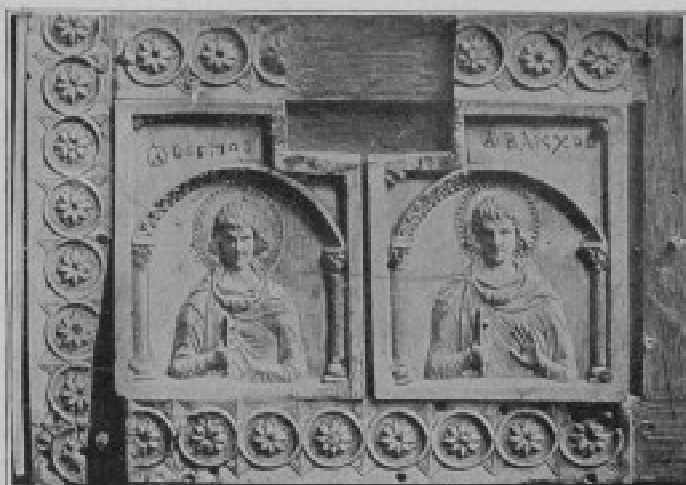
(4) Voy. Freytag, *Selecta ex Historia Halebi*, p. 16. L'allié de Saleh, Hassan Ibn Al-Djarrah, le fils d'Al-Mouffaridj, émir des Beni Tai (voy. *Épopée*, II, p. 607), maître d'une notable partie de la Palestine, avait été contraint, après cette défaite, de se réfugier sur territoire grec. Deux ans après, en l'an 422 de l'Hégire, il marcha sur Apamée avec de nombreux contingents, s'empara de cette grande ville, la mit au pillage et emmena ses habitants en captivité. Anouchtikin Al-Douzbéri, tout récemment nommé gouverneur de la Syrie pour le Khalife, leva des troupes de ce côté pour l'attaquer. —Voy. Wüstenfeld, *op. cit.*, p. 224, et Weil, *op. cit.*, III, p. 71. Chibl Eddaulèh, déjà en 421 de l'Hégire (1030 de J.-C.), chassa son frère du pouvoir qu'il conserva pour lui seul jusqu'en 429 de l'Hégire (oct. 1037 à oct. 1038).

Le duc Spondyle et ses troupes désorganisées étaient rentrés précipitamment dans Antioche, et leur retraite avait semblé plutôt une fuite. A cette époque vivait depuis fort longtemps déjà dans cette grande ville, interné sous une étroite surveillance, un chef arabe que Skylitzès nomme Mousaraf, jadis fait prisonnier par les soldats de Pothos Argyros (1). Ce louche personnage, voyant qu'il lui serait aisé d'abuser de la crédulité de ce pitoyable duc d'Antioche, esprit aussi superficiel et mobile que facile à inquiéter, complota de recouvrer sa liberté en rendant du même coup un signalé service à ses coreligionnaires.

A travers le naïf et incohérent récit des chroniqueurs on devine une intrigue très subtile. Voici d'après leurs dires ce qu'imagina Mousaraf : Par d'habiles discours il commença par persuader à l'inepte chef byzantin de faire construire sur la hauteur aux environs d'Antioche, évidemment en quelque point stratégique important sur la route d'Alep, un « kastron » destiné à contenir les futures incursions des contingents ennemis. Le chef sarrasin jura même avec tant de sincérité apparente de consacrer le reste de ses jours au service de l'Empire à l'égal du plus zélé des Grecs, que Spondyle fut assez imprudent non seulement pour lui rendre sa liberté, mais encore pour lui confier le commandement de la garnison de mille hommes installée dans la nouvelle forteresse baptisée du nom de Ménik. A peine le traître avait-il pris possession de ce château qu'il fit savoir secrètement à l'émir de Tripoli et à Anouchtikin Al-Douzbéri, généralissime des forces du Khalife d'Égypte en Syrie, que le « kastron » était leur et qu'ils n'avaient qu'à en venir prendre possession. Ce qui fut fait aussitôt. Les deux chefs, accourus avec leurs contingents en suite de ces ténébreuses négociations, furent introduits en secret dans le château par Mousaraf et les mille soldats impériaux massacrés jusqu'au dernier. Au lieu de les inquiéter, ce poste ainsi tombé par trahison aux mains des Musulmans leur donna sur les chrétiens un grand avantage de plus. De ce jour leurs incursions sur territoire de l'Empire en ces régions devinrent pires chaque jour.

(1) Je ne sais à quel Pothos Argyros se rapporte ce renseignement de Skylitzès (voy. Cédr., II, p. 490). Ce ne peut être au Pothos Argyros qui vivait sous Constantin VII. Voy *Un Empereur byzantin au Xe siècle*, p. 257, note 1. Voy. encore le Pothos Argyros dont il est question dans le présent volume.

Sur ces entrefaites Romain Argyros avait depuis plusieurs mois déjà succédé à son beau-père Constantin VIII. Comme le nouveau basileus brûlait du désir de signaler son règne par des hauts faits, il saisit avec empressement cette occasion de se venger des Sarrasins de Syrie en leur déclarant une guerre impitoyable. Psellos va jusqu'à dire que n'ayant pas de prétextes sérieux pour fondre sur l'émir d'Alep, il en inventa.



IVOIRE BYZANTIN. Un des petits côtés d'un coffret conservé au Musée National à Florence (voy. les grav. des pp. 69 et 77). — Les saints Serge et Bacchus. — XIme-XIIme Siècles.

Il semble cependant que la prise par trahison du fort de Ménik constituait un motif suffisant pour des représailles sanglantes.

Aussitôt après la nouvelle de ces événements malheureux, Romain eut la pensée de partir pour la frontière de Syrie et de prendre personnellement la direction des opérations, mais comme il ne voulait engager celles-ci qu'appuyé sur une formidable armée, il fallut d'immenses et très longs préparatifs. En attendant, il s'agissait avant tout de mettre un terme définitif à de pires désastres. L'incapable Spondyle fut rappelé et une expédition organisée dans Antioche même pour châtier l'émir d'Alep. Le commandement en fut confié au patrice Constantin Karanténos, mari d'une sœur du nouvel empereur, nommé duc d'Antioche à la place de

Spondyle. On lui fournit des troupes armées à la légère pour garder avec soin les passages et prévenir le renouvellement des incursions sarrasines, avec ordre aussi de causer à l'ennemi le plus de mal possible sans toutefois l'attaquer en bataille rangée avant l'arrivée du basileus. C'était dans le cours de l'an 1030.

Cependant, après de longs mois, Romain Argyros avait fini par se mettre lui-même en route. Les préparatifs, minutieusement décrits par Psellos sur le ton légèrement ironique que cet écrivain applique à tout le récit de cette expédition considérée par lui comme insensée, avaient été très considérables. On avait complètement réorganisé les cadres de l'armée dont on avait très notablement augmenté les effectifs. On avait assemblé de très nombreux contingents de mercenaires étrangers, des russes principalement (1). Le basileus avec ces forces si belles, se croyait invincible. Malgré les avis plutôt pessimistes des principaux chefs, Psellos affirme qu'il faisait tresser déjà les couronnes et les guirlandes pour son prochain triomphe lors de son retour victorieux dans la capitale.

Ce n'était pas seulement l'avis unanime des chefs de l'armée qui se montrait hostile à une guerre offensive dans cette dangereuse région de la Syrie. Les éléments, comme aussi les présages funestes dont l'importance était si grande aux yeux des foules à cette époque, s'en mêlaient. Des pluies incessantes, d'une terrible violence, tombées durant tout l'hiver, du mois d'octobre de l'an 1029 au mois de mars de l'an suivant, avaient fait déborder les rivières et, en causant d'affreuses inondations, abîmé la plupart des routes. D'innombrables bestiaux avaient péri. Les eaux stagnantes, demeurées sur le sol, avaient, en mille endroits, détruit les récoltes. Aussi percevait-on déjà les symptômes avant-coureurs de la famine qui devait, durant tout le reste de cette année 1030, désoler les principales provinces de l'Empire. Tant de malheurs avaient naturellement réveillé les superstitions populaires. Les chroniqueurs naïfs notent en particulier un phénomène effrayant qui épouvanta les foules et eut pour théâtre les pentes inférieures du haut mont Kouzinas dans le thème des Thracésiens. Sur les bords d'une source d'une abondance et d'une limpidité admira-

(1) Voy. Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 1er art., p. 136.

bles, une voix féminine lamentable, entremêlée de hurlements, de cris affreux, de gémissements anxieux, s'écria incessamment de jour comme de nuit, répétant ces seuls mots : « malheur, malheur, malheur ! » C'était comme la plainte désespérée d'une femme moribonde. Et ce ne fut pas l'affaire d'un jour ou de deux! A partir du mois de mars de cet an 1030 jusqu'à celui de juin, le même sinistre appel en ces régions désolées retentit incessamment de jour comme de nuit! Chaque fois que la curiosité populaire immensément surexcitée amenait de trop nombreux visiteurs désireux de constater ce phénomène fatidique, les gémissements émigraient ailleurs pour un temps. « Ce prodige affreux, écrit Skylitzès, trouva partout l'Empire un immense crédit. Plus tard personne ne douta que cette voix lugubre n'eût prophétisé les horribles désastres des armes romaines en Cœlésyrie. » (1) Ce sont ces désastres que je vais raconter!

Romain Argyros, désireux tout simplement de dépasser la réputation du grand Basile, avait quitté Constantinople au printemps de l'an 1030. Il comptait bien, dans sa naïve vanité, achever la conquête de la Syrie et pousser au moins jusqu'à Jérusalem! Il suivit certainement pour gagner la Syrie la plus usitée des grandes routes militaires à travers l'Anatolie, par Nicée, Dorylée, Polybotos, Philomélion et Iconium, route célèbre que j'ai décrite à plusieurs reprises. Certainement aussi, les contingents de chaque thème réunis dans les camps fixes échelonnés sur le chemin, rallièrent l'armée au fur et à mesure de sa marche en avant. Nous ne savons rien des incidents de la route. Comme le basileus n'était encore qu'à Philomélion, l'Ak Scheher d'aujourd'hui, il vit venir à lui en leurs blancs manteaux, des envoyés de l'émir d'Alep avec une forte escorte, apportant de nombreux et très riches présents, venant implorer l'amân au nom de leur prince (2).

Comme c'était le cas chaque fois, l'émir Chibl Eddaulèh, terrifié par l'approche du basileus et de sa puissante armée, s'engageait à accepter à nouveau la suzeraineté byzantine et à payer aussi exactement que fidèlement les tributs accoutumés consentis par la principauté au moment

(1) C'est-à-dire « sur le territoire de l'émirat d'Alep ».

(2) Ce renseignement est de Skylitzès. Psellos place seulement à l'arrivée du basileus à Antioche, après son entrée dans cette ville, l'incident de l'ambassade.

de la conquête par Nicéphore Phocas. L'émir mandait encore formellement au basileus qu'il ne désirait aucunement la guerre et n'en donnerait pas personnellement le prétexte. Bref il capitulait sur toute la ligne.

De nombreux chefs de l'armée, parmi les plus distingués, estimant l'expédition mal et trop tardivement engagée, le patrice Jean Chaldas entre autres, conjurèrent le basileus de se contenter de cette complète soumission et d'éviter ainsi le grand péril d'une guerre en Syrie au moment des chaleurs, alors que la disette d'eau rendrait la partie si inégale entre les Impériaux épuisés par cette température, accablés sous leur pesant équipement, et les mobiles contingents arabes, accoutumés à combattre presque nus sous ce ciel de feu. Mais Romain, hanté par le souvenir des glorieux hauts faits de tant de ses prédécesseurs en ces contrées classiques de la grande guerre sarrasine, hanté surtout par le désir de les égaler, sinon de les dépasser, « uniquement préoccupé, dit ironiquement Psellos, d'établir des embuscades, de faire creuser des fossés et détourner des rivières, de prendre des places fortes, ainsi que l'avaient fait César, Auguste et Adrien, et avant eux Alexandre et Philippe », se refusant à tout accommodement, ne tint aucun compte des avis de ses lieutenants (1). Il congédia avec un dur mépris la pacifique ambassade sarrasine et, à travers les immensités du Taurus et de la Cilicie, poursuivit sa marche jusqu'à Antioche. Ainsi qu'on l'a dit fort bien (2), le fait de l'échec grave éprouvé par le duc Spondyle, échec qui mettait la frontière de Syrie en péril, prouverait plutôt que Psellos, constamment préoccupé de faire de l'effet, a probablement fort exagéré et dénaturé ce qu'il appelle les puériles fantaisies de ce basileus sexagénaire. En réalité, il était infiniment urgent pour le salut d'Antioche d'en finir une fois pour toutes avec les perpétuelles attaques venant du côté d'Alep.

Les historiens arméniens, Arisdaguès de Lasdiverd et Michel le Grand en particulier, l'écrivain syrien Aboulfaradj aussi (3), accusent ici Romain d'un forfait qui s'explique par la haine religieuse séculaire entre leurs compatriotes et les Byzantins depuis les temps lointains du concile

(1) « Le grand Basile, dit Psellos, faisait la guerre pour avoir la paix. Romain faisait la guerre pour la guerre. »
(2) Bury, *op. cit.*, 1er art., p. 53.
(3) *Op. cit.*, p. 53.

de Chalcédoine. En traversant les monts de Caramanie ou de la Montagne Noire, disent-ils, le basileus aurait insulté les religieux solitaires de leur nation et les aurait fait enrôler de force parmi ses troupes. Aboulfaradj, après avoir brièvement raconté ces faits, ajoute sentencieusement ces mots : « La surprise affreuse que le basileus éprouva auprès d'Alep lui fit comprendre qu'il fallait plus que des soldats pour gagner des batailles ».

Voici le texte même d'Arisdaguès : « Arrivé à la Montagne Noire (1),



IVOIRE BYZANTIN. Un des petits côtés d'un coffret conservé au Musée National à Florence (voy. les grav. des pp. 69 et 73). Les saints Pierre et Paul. — XIme-XIIme Siècles.

dit ce chroniqueur, le basileus Romain y rencontra une multitude de monastères et de couvents habités par des anachorètes qui, sous une forme corporelle, avaient l'apparence d'êtres immatériels. Couverts, pour tout vêtement, d'une simple étoffe de poils de chèvre ou d'une tunique, ils ressemblaient par-là à Jean; mais au lieu que ce dernier vivait de sauterelles et de miel sauvage, eux, après avoir travaillé, la bêche de fer

(1) Autrement dit l'Amanos, la grande chaîne dépendante du Taurus qui sépare la Cilicie de la Haute-Syrie. Le grand nombre de couvents arméniens, syriens, jacobites, grecs, même latins, bâtis sur ses flancs, lui a fait donner par les Arméniens le nom de Montagne Sainte. Voy. V. Langlois, *Chronique de Michel le Grand*, p. 282, note 11. Les historiens arméniens considèrent Romain Argyros comme un adversaire violent de leur foi religieuse.

à la main, épuisés de fatigue, n'avaient pour réparer leurs forces qu'une nourriture faite de semences d'orge, abandonnant aux amis du monde et de ses plaisirs les viandes aux apprêts variés, les mets savoureux et la joyeuse liqueur que fournit le fruit de la vigne. Retirés au sommet de la montagne, comme le premier des prophètes, ils étaient en colloque perpétuel avec Dieu.

« En les apercevant, le basileus demanda à ses officiers quelle était cette multitude d'hérétiques. Ils lui répondirent : Ce sont des troupes d'hommes qui font sans cesse des prières pour la paix du monde et la conservation de votre existence.— « Je n'ai point besoin de leurs prières », répliqua Romain ; « prenez dans tous ces couvents des archers pour le service de mon Empire ». Partisan déclaré des doctrines du concile de Chalcédoine, il était ennemi de la foi orthodoxe. Il envoya à Constantinople sous la garde de Nicéphore, métropolitain grec de Mélitène, l'évêque des Syriens qui résidait dans cette ville — c'est-à-dire le patriarche Bar Abdoun (1) — avec ses évêques qu'il abreuva de mépris et de risées, avec ordre de lui couper la barbe, de le promener sur un âne par les places et les rues de la ville et de le couvrir de crachats, après quoi il le fit mettre en prison où il mourut. Tel était ce prince insensé. Il ne se souvint point de la bienveillance que les empereurs, ses prédécesseurs, avaient montrée aux nations soumises à leur puissance. Il voulait de son autorité privée introduire dans l'Église de Dieu des formes nouvelles, oubliant ces paroles du Seigneur : « Quiconque se heurtera contre cette pierre sera brisé et elle brisera celui sur qui elle tombera ». C'est pourquoi les justes jugements de Dieu ne tardèrent pas à l'atteindre (2). »

L'entrée de Romain Argyros dans la grande forteresse, capitale des marches du Sud, fut, nous dit Psellos, splendide et triomphale, « en tout

(1) Jean VIII, surnommé Abdoun, patriarche des Syriens jacobites à partir de l'an 1004.

(2) Aboulfaradj s'exprime presque dans les mêmes termes. — Voy. sur ces persécutions qui amenèrent une foule de Syriens chrétiens schismatiques monophysites à émigrer en masse sur territoire musulman : Gelzer, dans Krumbacher, *op. cit.*, p. 999. La *Chronique de Michel le Grand*, éd. Langlois, p. 282, dit que Romain III convoqua à Constantinople un concile auquel il convia Bar Abdoun, qui s'y rendit accompagné de six évêques. Les discussions en présence de l'empereur furent des plus orageuses. Le patriarche jacobite, souffleté par l'évêque grec de Mélitène, mourut le 2 février 1033 dans sa geôle du couvent de Caius en Bulgarie en odeur de sainteté. Ses évêques furent traqués et persécutés de toutes manières.

digne d'un grand basileus, mais trop théâtrale, et d'un goût douteux alors qu'on se disposait seulement à entrer en campagne ».

Bientôt la belle armée byzantine, commandée par le basileus en personne, envahit le territoire alépitain. Romain installa son camp sous les murs d'Azàs (1), à deux journées environ au nord-ouest de la grande cité d'Alep qu'il s'apprêtait à attaquer. Pressé de faire grand, il mit aussitôt le siège devant cette petite place forte. En même temps, il envoyait en reconnaissance vers Alep, Léon Choirosphaktes à la tête du corps des excubiteurs de la garde pour s'enquérir des forces de l'ennemi et désigner la place du prochain campement.

Dès que le chef byzantin fut assez éloigné du gros de l'armée pour qu'il fût impossible de lui porter secours, les contingents alépitains qui surveillaient la route de leur blanche capitale, dispersés au loin dans ces plaines infinies, très probablement grossis des forces égyptiennes d'Anouchtikin, se rallièrent au galop. Décidés à se défendre jusqu'à la mort, abrités ou plutôt cachés derrière une série de hauteurs, les cavaliers sarrasins attendirent l'approche du corps ennemi qui, accablé par la chaleur du jour, s'avançait en désordre, sans défiance, sans même songer à s'éclairer. Soudain, de toutes ces hauteurs, d'innombrables combattants de blanc vêtus, plus souvent entièrement nus sur leurs agiles coursiers, apparaissent de toutes parts, hurlant leur cri de guerre, bondissant à l'envi vers la troupe chrétienne qui se trouve aussitôt enveloppée. C'était une fois de plus la répétition d'une de ces surprises classiques, si fréquentes dans les guerres orientales de cette époque. Une fois de plus la tactique, la valeur militaires allaient succomber sous le foudroyant effort imprévu d'un ennemi indiscipliné, mais aussi hardi que rapide et entreprenant. Une fois de plus les soldats d'Occident, pris de panique, affolés par le tumulte, la chaleur affreuse, les flots de poussière, épouvantés par la soudaineté de l'attaque, par les cris de ces milliers d'hommes, périrent en grand nombre avant même d'avoir pu se défendre. Leur chef demeura le prisonnier des Alépitains.

Alors les bandes sarrasines innombrables, enhardies par ce facile

(1) C'est la Hazarth des chroniqueurs de la Croisade, de Guillaume de Tyr en particulier.

succès, poussèrent l'audace jusqu'à tenter d'envelopper de toutes parts de leurs mouvants escadrons le camp impérial lui-même, coupant toute issue aux Grecs pour les affamer, massacrant les convois, massacrant quiconque tentait d'aller faire de l'eau ou du fourrage. Évidemment les Byzantins se gardaient fort mal. Leur service d'approvisionnement aussi



MINIATURE d'un très précieux manuscrit byzantin de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Romain Argyros campé à deux journées d'Alep. — (Millet, Htes-Études, C. 1228.)

était tout à fait rudimentaire. Bientôt hommes et chevaux, ne pouvant se ravitailler, souffrirent tant du manque d'eau que les soldats risquèrent mille morts pour étancher leur soif (1). Une foule furent ainsi massacrés par les maraudeurs ennemis.

Pour écarter cette multitude de partisans évoluant incessamment autour de l'armée, pour se donner de l'air, le basileus commanda au patrice Constantin Dalassénos de charger à la tête d'un gros de cavalerie tous ces groupes bondissant sans cesse à travers la plaine et d'en nettoyer les abords du camp.

(1) M. G. Saunders, missionnaire américain, qui connaît admirablement toute cette région de la Syrie, m'écrit à la date du 12 septembre 1902 qu'il y a encore actuellement à Azâz deux sources *en dehors* de la ville, et une, croit-il, à l'intérieur.



*BAS-RELIEF byzantin de stéatite de la plus belle époque. — Entre les archanges Michel et Gabriel la représentation symbolique connue sous le nom d'*Etimacia. *Les quatre saints guerriers Démétrius, Théodore le Stratilate, Georges et Procope. — (Collection de M*me *la comtesse R. de Béarn.)*

Cette fois encore cette nuée de cavaliers, montés sur les admirables chevaux du désert, souples et vites comme l'éclair, commencent par prendre la fuite devant la troupe ennemie. Puis, soudain, se retournant à un signal, bondissant de toutes parts, ils enveloppent à grands cris les Grecs dans un tourbillon effroyable de combattants hurlant, et de chevaux emballés. Attaqués en tête, en queue, serrés sur les flancs par des masses sans cesse grossissantes, qui ne luttent jamais en rangs serrés, mais toujours par groupes éparpillés, qui ne s'écartent un moment que pour revenir à la charge plus nombreux et plus audacieux, les Byzantins, couverts de traits, commencent à flotter. C'est la répétition du combat précédent. Bientôt les soldats de Dalasénos sont eux aussi accablés par le nombre. Hommes et chevaux, violemment isolés les uns des autres, sont hachés à coups d'épées et de lances. Le petit nombre qui parvient à se dégager rentre au camp impérial dans un tel état d'effroi et d'accablement, avec tant de blessés, qu'il jette incontinent la panique dans le reste de l'armée. Certainement, l'imprudence folle du basileus avait produit ce résultat. L'armée,



IVOIRE BYZANTIN de ma Collection.
La Crucifixion. — Xme ou XIme Siècle.

avant que d'avoir vraiment combattu, était démoralisée par les souffrances et les fatigues intolérables du pire été syrien. Ce fut là l'unique cause de cette catastrophe qui demeurerait sans cela incompréhensible.

C'est une scène de désordre affreuse. Le basileus, après ce second échec, perd soudain courage. Personne ne songe plus à marcher à l'ennemi. Chacun s'occupe déjà de son salut. Les bruits les plus sinistres circulent, démesurément enflés par la terreur. Pour comble d'épouvante, les cavaliers arabes, enhardis par ce succès inespéré, apparaissent maintenant à nouveau tout autour du camp en groupes de plus en plus nombreux, poussant des cris de triomphe et de mort. Leur éparpillement même les fait paraître encore plus nombreux qu'ils ne le sont en réalité. On les voit mettre pied à terre par bandes, se ruer insolemment sur les retranchements, franchir le fossé du camp, arracher à pleines mains les palissades en défiant les chrétiens affolés. Alors, dans cette foule de soldats grecs débandés, le trouble grandit soudain à tel point que, phénomène inouï, personne ne s'occupe plus de se défendre.

Dominée par je ne sais quelle fatalité, par « la Déroute, géante à la face effarée », l'armée impériale tout entière, persuadée que toutes les forces de l'Islam viennent à la fois l'assaillir, abandonnant honteusement le camp, prend la fuite dès le point du jour, chacun courant pour son compte dans la direction d'Antioche, sans s'occuper des autres.

Le conseil suprême des chefs, assemblé en hâte chez le basileus, avait déjà décidé la retraite. Il avait fait ouvrir toutes les portes du camp et ordonné de reprendre en bon ordre la route d'Antioche. Mais les soldats n'écoutaient plus la voix des officiers qu'ils entraînaient à leur suite. Ce fut une des grandes paniques de l'histoire, une débâcle sans exemple comme sans motif. Ce fut un miracle surtout que les Sarrasins n'aient pas su ou pu profiter de cet immense désordre pour égorger jusqu'au dernier ce troupeau de fuyards épouvantés. Zonaras dit que la course haletante de toute cette armée les plongea dans une sorte de stupeur.

Ceux des soldats chrétiens qui étaient montés, fuyaient par groupes au galop. Ceux qui étaient à pied s'emparaient du premier cheval venu. « Ce fut vraiment, s'écrie Psellos, une chose sans nom! » Le basileus en

personne, éperdu jusqu'à ne plus se reconnaître, « presque expirant de terreur » dit Zonaras, abandonné par ses gardes, qui avaient été les premiers à fuir sans jeter un regard en arrière, eut certainement été fait prisonnier, si un simple cavalier ne l'eut enlevé en croupe de sa monture et arraché ainsi à la mort ou à la pire des captivités.

La fuite horrible dura jusqu'à Antioche tout le long de cette route interminable, à travers ces sables infinis. C'était le dixième jour du mois d'août. La chaleur de cette journée d'été syrien était véritablement effroyable. Dès la sortie du camp retranché, les attaques des cavaliers alépitains sur les flancs et en queue de cette infinie colonne de fuyards commencèrent à se répéter de plus en plus incessantes. Elles ne prirent fin que sous les murs d'Antioche à bien des milles de là. Personne, chose étrange, ne songeait à résister à ce petit nombre d'ennemis (1)!

Petit à petit, la retraite qui avait de suite dégénéré en une fuite, se transforma en une complète déroute. Peu de soldats chrétiens furent faits prisonniers, mais beaucoup furent massacrés. Les Sarrasins, au dire de Psellos, empêchés par leur marche en avant, ne conservaient que les captifs d'importance dont ils pouvaient espérer une forte rançon. Ils sabraient impitoyablement tous les autres. Beaucoup d'Impériaux aussi périrent foulés aux pieds sous les sabots de leur propre cavalerie.

Ceux qui parvinrent jusqu'à Antioche y arrivèrent à demi-morts de fatigue et de soif, après cette course folle, presque tous malades de coliques pour avoir bu de mauvaises eaux ou comme foudroyés par les rayons de ce terrible soleil. Il y eut maints incidents dramatiques. Chaque fois qu'on tentait de se reformer, les attaques des Sarrasins devenaient plus vives, plus pressantes.

Comme tous ces grands chefs chargés de gloire, entraînés dans la commune panique, fuyaient aussi vite que leurs soldats, un eunuque de

(1) Mathieu d'Édesse, qui parle de cette lamentable retraite dans son chapitre XLII, et qui, du reste, comme tous les chroniqueurs de sa race, se montre fort hostile au basileus Romain, va jusqu'à parler de trahison et de lâcheté voulue de la part des troupes grecques qui n'aimaient pas le nouvel empereur. Il ajoute que le complot destiné à faire périr le basileus dans cette fuite mémorable, suscitée à dessein, lui fut révélé par un de ses principaux chefs militaires étrangers, Aboukab, l'Apokapis des Grecs, qui jadis avait été un des dignitaires, le « comte de la tente », κόμης τῆς κόρτης, du défunt curopalate Davith d'Ibérie. Romain, épouvanté par les révélations de ce personnage, se serait enfui déjà dans le courant de la nuit avec les principaux officiers de son entourage.

la domesticité du Palais, attaché au service du basileus, voyant piller par quelques irréguliers sarrasins les bagages impériaux et massacrer les hommes qui les gardaient, incapable de supporter une telle honte, faisant rebrousser chemin à sa monture, se précipita à lui tout seul sur les cavaliers ennemis. Il en tua un d'une flèche et mit les autres en fuite. Après avoir ainsi sauvé les bagages et délivré les valets de camp, il regagna tout joyeux la colonne. A un autre moment, le basileus qui, lui, semble bien avoir complètement perdu la tête, fut de nouveau serré de si près que ses gardes scandinaves, les fameux Værings tauroscythes, qui l'avaient enfin rejoint, eurent une peine inouïe à le dégager. Ces magnifiques guerriers du Nord avaient du moins retrouvé leur traditionnelle vaillance et ce fut en couvrant Romain de leurs boucliers, en luttant furieusement corps à corps contre ces noirs démons qui les assaillaient avec des cris furieux, qu'ils réussirent à sauver cette fois encore leur empereur (1).

Durant que la grande armée chrétienne fuyait ainsi sur la brûlante route d'Antioche sous le sabre des Musulmans, de très nombreux Sarrasins, au lieu de s'acharner à sa poursuite, avaient envahi le camp déserté et s'étaient mis à le piller. Ils y firent un butin extraordinaire, car les fuyards n'avaient guère emporté que leurs armes et leurs effets les plus précieux. Pas une tente de soie, pas une pièce de la vaisselle impériale n'échappa aux pillards. Les Arabes y firent encore prisonniers quelques retardataires, officiers et soldats, beaucoup de malades et de blessés aussi qui n'avaient pu suivre la retraite. Le splendide pavillon du basileus, véritable merveille d'art, semble-t-il, avec tout son mobilier somptueux, les provisions de joyaux, de colliers, de bracelets, d'étoffes, de perles et de pierres précieuses, destinés à être offerts en présents, tomba aux mains de ces pirates du désert. Toutes ces magnifiques dépouilles prirent incontinent à dos de chameaux le chemin d'Alep.

Aboulfaradj qui énumère les charges d'argent monnayé, de vaisselle d'or et d'argent, ajoute qu'on prit tant de mules au camp impérial qu'un beau mulet se vendit deux deniers au marché d'Alep.

(1) Voy. sur la présence de ces Russes au fond des solitudes de la Syrie : Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 1er art., pp. 136 et 137.

« Si Dieu n'eut arrêté la fougue de l'ennemi, s'écrie douloureusement Psellos, toute l'armée romaine eut été anéantie, le basileus en tête (1). » Le même auteur raconte encore cet incident dramatique qu'à un moment le basileus, facilement reconnaissable de loin à ses rouges brodequins, les fameux *campagia* (2), gravissant une éminence de sable, résolut de s'arrêter et s'efforça de rassembler quelques fuyards pour faire tête à l'ennemi. Le groupe grossit peu à peu. Enfin on vit apparaître le porte-croix impérial portant le très saint palladium de l'armée qui lui servait d'étendard et de signe de ralliement, l'Icône miraculeuse de la Vierge Toute Sainte, « Image très vénérable, poursuit Psellos, que les basileus des Romains emmènent constamment à leur suite dans leurs campagnes comme sauvegarde de leurs armées. » Cette fois la « très sainte, très vénérable et très vivifiante Icône » avait échappé miraculeusement aux mains des barbares sarrasins. A cette vue si pieusement, si doucement réconfortante, le basileus, très dévot, et qui portait à cette Image fameuse entre toutes le culte le plus passionné, couvrit de ses baisers le précieux symbole, le mouillant de ses larmes. « Saisissant dans ses bras la chère Icône, il lui adressait du fond de son âme, dit Psellos, les plus reconnaissants discours, lui remémorant tant d'occasions fameuses



ICONE en stéatite avec l'effigie de saint Nicolas. — Très fin travail byzantin des XIme ou XIIme Siècles. — Ma Collection.

(1) Mathieu d'Édesse dit que les Sarrasins tuèrent près de dix mille chrétiens et que l'armée romaine s'étant débandée, chacun s'enfuit de son côté dans toutes les directions.

(2) Ibn el-Athir dit, au contraire, qu'il échangea ceux-ci contre des brodequins noirs pour ne pas être reconnu.

où elle avait apporté le salut à l'Empire en péril ». Fortifié par cette apparition si inattendue, Romain, oubliant que lui aussi avait fui, se mit à invectiver furieusement les passants. « Il poussait des cris comme un jeune homme, poursuit notre chroniqueur, reprochant aux soldats leur pusillanimité, se nommant à eux à haute voix, tâchant de se faire reconnaître d'eux. » Quand le groupe qui s'était reformé autour de lui fût assez nombreux, on résolut de prendre quelque repos. Le basileus se retira à cet effet sous une tente qu'on lui avait hâtivement dressée. On devait être à ce moment très proche d'Antioche et la poursuite de l'ennemi avait probablement cessé. Le lendemain, de très bonne heure, l'aveu unanime du conseil de guerre fut qu'en présence d'une telle situation : chaleur affreuse, armée si subitement démoralisée avant même que d'avoir combattu, le seul parti à prendre était d'abandonner aussitôt la campagne. Il fut en outre décidé que le basileus rentrerait de suite à Constantinople pour y pourvoir au plus pressé. C'est ce que Romain du reste jugea bon de faire aussitôt (1).

Mathieu d'Édesse (2) ajoute au récit de ce désastre des Grecs ce curieux épilogue dont il est impossible de contrôler la véracité devant le silence peut-être voulu des chroniqueurs grecs. « Quatorze jours, dit-il, après la panique de l'armée de Romain, un paysan de Gouris ou Kouris, — l'antique Cyrrhos de Cyrrhestique, ville forte syrienne, dans la montagne au nord d'Alep, le Coricium ou Corice de Guillaume de Tyr et des Croisés, aujourd'hui Khoros, au nord-nord-ouest d'Azâs —, trouva le basileus qui avait cherché refuge dans les bois tellement engourdi par le froid (3) qu'il paraissait mort. Cet homme quitta son travail pour

(1) J'ai donné de cette grande et étrange déroute des armes byzantines le récit des chroniqueurs grecs et arméniens. Les historiens orientaux en parlent également. Le syrien Aboulfaradj, surnommé Bar Hebræus, en particulier, dit (*op. cit.*, p. 229) que dans cette bataille deux chefs « sclaviniens », c'est-à-dire évidemment deux chefs des gardes étrangers qui commandaient l'avant-garde de l'armée forte de cent mille hommes, furent mis en fuite par cent cavaliers maâdiens et dix mille fantassins. Serait-ce une allusion aux échecs subis par Dalassénos et Léon Choirosphaktès? Le chroniqueur musulman ajoute que le basileus se sauva à Antioche sur la nouvelle que d'innombrables troupes d'Égypte et de Maâdiens, arrivaient au secours de l'émir d'Alep. Voy. aussi le curieux récit d'Ibn el-Athir (*op. cit.*, chap. IX, p. 276) qui attribue la défaite du basileus à la trahison de deux de ses lieutenants : « le fils de Dukas (Ibn ad-Doûqas) et Ibn Loulou ».

(2) *Op. cit.*, chap. XLII. Voy. aussi Sempad le Connétable, *op. cit.*, p. 51.

(3) « Par la fatigue » plutôt. On était au mois d'août.

transporter Romain dans sa maison, mais il ignorait qui il était. Quelques jours après, il le confia à des hommes qui le conduisirent à Marach. Là, les débris de son armée vinrent le rejoindre et l'accompagnèrent jusqu'à Constantinople. Romain fit ensuite appeler le paysan qui l'avait recueilli, le nomma gouverneur du district de Gouris, et, après l'avoir comblé de présents et de remerciements, le fit reconduire chez lui ». Qui devons-nous croire : ou les Byzantins qui disent que le basileus réfugié de suite à Antioche en repartit dès le lendemain pour rentrer à Constantinople, ou l'Arménien qui nous fait le récit étrange que je viens de reproduire? Cela n'a d'ailleurs que peu d'importance; dans une version comme dans l'autre, nous voyons le basileus échapper finalement au désastre avec la plus grande partie de ses soldats et regagner presque aussitôt sa capitale.

« Le basileus Romain, disent tous les chroniqueurs byzantins, ne passa qu'une nuit dans Antioche. » Dès le lendemain, tant le sentiment général était, hélas, que tout était à recommencer, il reprit la route de sa capitale lointaine. Nous n'avons aucun détail sur ce retour mélancolique ni sur la rentrée de l'empereur à Constantinople; elle ne dut point être triomphale !

C'est à l'occasion de ces événements tragiques dont la Haute Syrie fut le théâtre en cette lamentable année 1030, que nous entendons prononcer pour la première fois dans les Chroniques le nom d'un des plus grands capitaines de cette époque, d'un héros militaire byzantin du XIe siècle dont les débuts guerriers devaient être aussi brillants que sa fin fut lamentable et tragique. Il s'agit du fameux Georges Maniakès qui, après s'être couvert de gloire d'abord dans les guerres de Syrie, puis surtout en Sicile et en Italie, devait un jour devenir un rebelle, aspirer à la pourpre et périr de mort violente dans sa marche vers la capitale où il espérait détrôner le basileus légitime !

La situation était demeurée fort critique à Antioche et sur la frontière de Syrie depuis la déroute d'Azâs. Les partis arabes franchissaient à tout moment la frontière sans être inquiétés et poussaient leurs reconnaissances jusqu'au pied du Taurus. Un parti de huit cents cavaliers sarrasins qui s'en retournaient chez eux escortant le butin conquis après

le désastre d'Azâs, fiers d'avoir mis si aisément en déroute le puissant basileus de Roum, arrivèrent un soir, raconte Skylitzès, sous les murs d'une petite place forte sise au pied du Taurus, que notre auteur nomme Télouch, et qui n'est autre que la Dolouch ou Delouch des Croisades, la Doliché antique, dans le voisinage d'Aïntab (1).

Georges Maniakès, fils de Goudélis, (2) officier d'origine barbare (3) jusqu'alors tout à fait obscur, semble-t-il, commandait en ce lieu en qualité de stratigos du petit thème frontière dont cette forteresse était la capitale. A ce moment, ce chef devait être tout jeune encore. Insolemment, les cavaliers infidèles lui annoncent, ce qui était faux du reste, que l'armée impériale vient d'être complètement détruite, que le basileus a été tué. Ils lui enjoignent de capituler incontinent s'il ne veut dès l'aube prochaine être passé par les armes avec tout son monde. Il fait mine d'obéir à cette impudente mise en demeure. Pour mieux tromper les Sarrasins, il leur envoie des vivres en quantité, surtout de l'eau et du vin, ô Mahomet! et les invite à se restaurer en paix, déclarant qu'il sortira de Télouch dès le lendemain matin et leur remettra la ville avec tout ce que les chrétiens y possèdent de précieux. Les Arabes, complètement trompés, assurés d'un fructueux butin, passent la nuit à festoyer sans même songer à se garder. Quand ils sont tout à fait ivres, au plus épais de l'obscurité, Maniakès et sa petite troupe fondent à l'improviste sur les imprudents qui se sont lourdement endormis. Ils massacrent jusqu'au dernier les cavaliers arabes.

On reprit de la sorte deux cent quatre-vingts chameaux chargés des infinies dépouilles du camp impérial. Puis, Maniakès, ayant fait couper le nez et les oreilles à chacun des huit cents Sarrasins égorgés, courut, chargé de ces nauséabonds trophées, après le basileus en route pour Constantinople, qui était déjà arrivé en Cappadoce, où il se trouvait l'hôte de la

(1) Je ne saurais rien dire de positif sur le petit thème du même nom dont cette place était la capitale, mais ce ne dut jamais être qu'un très petit thème frontière d'existence fort éphémère.

(2) Voy. un Goudélis impliqué dans une accusation de conspiration contre le basileus Constantin VIII : p. 18 du présent volume.

(3) Ainsi que le prouvent le nom de son père, *Goudélis*, et peut-être son propre nom qui, dans la langue turque, signifierait « noble ». Voy. G. Bréhier, *Georges Maniakès*, Tours, extr., 1902, p. 4. Gelzer, dans Krumbacher, *op. cit.*, p. 1000, note 1, proteste contre cette étymologie proposée par Vambéry.

puissante famille des Phocas, la plus grande noblesse provinciale d'Asie. Pour récompenser le jeune héros d'un si brillant succès, qui dédommageait un peu l'Empire de tant d'infortune, de ce trait d'audace qui faisait sortir subitement son auteur de l'obscurité, le basileus, dit Skylitzès, le nomma « catépano » de la Médie inférieure (1), c'est-à-dire gouverneur militaire de toutes les villes de la vallée du Haut-Euphrate depuis peu reconquises sur les Sarrasins, avec Samosate pour résidence.



IVOIRE BYZANTIN de la collection Martin Le Roy. La Crucifixion. — XIme ou XIIme Siècle.

Nous avons quelques détails sur les origines de Maniakès avant cet événement guerrier qui fut le point de départ de sa grande fortune militaire. Les voici tels que les a résumés M. Bréhier (2). « Sa famille, dit cet érudit, appartenait probablement à ces tribus touraniennes de l'Asie centrale qui abandonnaient leurs steppes pour venir chercher, sinon la fortune, du moins des moyens d'existence dans les deux grands Empires de l'Ouest, chez les Romains ou chez les Arabes. Suivant les hasards, des aventuriers de la même tribu devenaient de farouches musulmans ou des défenseurs de l'Église chrétienne et de l'hellénisme.

(1) Il est curieux de retrouver constamment encore dans ces chroniqueurs du XIe siècle byzantin ces appellations provinciales de l'époque romaine.
(2) *Op. cit.*, pp. 4 et 5.

« Georges Maniakès dut arriver sur le territoire romain à la fin du règne de Basile II, peut être au moment où les hordes des Turks Seldjoukides faisaient leur première apparition en Arménie. D'après le portrait qu'en a tracé plus tard son ami Psellos, il avait la taille d'un géant, dix pieds de haut. Ses interlocuteurs étaient obligés de lever la tête pour lui parler. « Sa voix était forte comme le bruit du tonnerre, ses mains assez larges pour ébranler des murailles ». Ce fut d'abord de cette force physique qu'il dut tirer parti pour vivre. Il s'engagea comme valet de camp dans un des corps byzantins qui tenaient garnison en Asie-Mineure. Il est probable que sa belle prestance attira l'attention sur lui et facilita son enrôlement dans l'armée. Il devint, en effet, trompette, puis héraut chargé de proclamer les ordres des chefs. Ensuite, pendant longtemps, les historiens perdent sa trace. Il s'éleva, semble-t-il, très lentement dans la hiérarchie militaire, il reçut l'un après l'autre les diplômes de tous les grades. Peut-être prit-il part aux grandes expéditions qui amenèrent la conquête définitive de la Bulgarie sous Basile II, peut-être aussi resta-t-il en Asie dans un de ces postes de la frontière d'où l'on faisait d'incessantes incursions en territoire arabe. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on retrouve Maniakès comme nous venons de le faire, il est pourvu d'un grade relativement élevé ; il est chef de corps, dirige une phalange et depuis 1029 commande une petite province du Taurus. Il est stratigos de ce thème de Télouch ou Dolouch, d'où la gratitude impériale l'envoya en Basse-Médie. »

Le basileus, en quittant si précipitamment la Syrie, avait laissé le commandement de l'armée à l'ancien eunuque de son impérial beau-père, le domestique des Scholes Syméon, celui-là même qui avait été l'artisan de son mariage avec la basilissa Zoé. Il avait de même nommé duc, c'est-à-dire gouverneur militaire d'Antioche en remplacement de Constantin Karanténos, Nicétas dit le Misthéen, ou de Misthée (1), parce qu'il était originaire de cette petite ville de Galatie, près du lac Karalis. Romain, disent les chroniqueurs byzantins, avait chargé ces deux chefs de reprendre avant tout ce fameux château de Ménik tout récemment construit et si

(1) Ou encore Misthia.

lamentablement ravi aux Byzantins par la trahison de Mousaraf. Le traître faisait constamment de là à la tête de sa troupe des incursions dévastatrices sur territoire chrétien. Il fallait à tout prix délivrer la contrée d'Antioche de sa présence insupportable et c'est ce qu'avait très bien compris le basileus. Mal lui en prit du reste. Le domestique des Scholes et le duc d'Antioche ayant été assiéger Ménik avec toutes leurs forces — ceci se passait encore, semble-t-il, dans la fin de l'été ou dans le premier automne de l'an 1030 — ne réussirent qu'à se faire honteusement battre par Mousaraf dans une surprise nocturne. Toutes leurs machines de guerre furent brûlées dans cette sortie. Ils durent rentrer précipitamment dans Antioche.

A ces désolantes nouvelles, le basileus, violemment irrité, incapable de supporter pareille honte, destitua cette fois encore les deux officiers incapables pour les remplacer par le protospathaire Théoctiste, grand hétériarque, c'est-à-dire commandant en chef des troupes mercenaires composées principalement de contingents russes. Outre ces troupes étrangères, l'empereur expédia encore à Théoctiste de nombreux contingents purement grecs. Il lui confia les pleins pouvoirs de généralissime avec ordre de joindre avant tout ses forces à celles de l'émir Ibn Zaïrack de Tripoli, le « Pinzarach » (1) des Byzantins. Ce petit dynaste syrien, qui semble avoir commandé à des contingents assez importants, s'était révolté depuis peu contre son suzerain du moins nominal, le Khalife d'Égypte. Comme la nouvelle lui était parvenue que celui-ci envoyait contre lui une armée commandée par le fameux Anouchtikin Al-Douzbéri, gouverneur de la Syrie au nom du Khalife, se sentant incapable de résister à cette attaque avec ses propres forces, il avait adressé au basileus des dépêches suppliantes pour implorer son alliance et sa protection effectives. Romain, estimant qu'on ne pouvait dédaigner ces avances qui ouvraient du côté de la mer les portes de la Syrie aux forces byzantines, avait envoyé le nouveau duc d'Antioche, le grand hétériarque Théoctiste, à la tête de troupes nombreuses au secours de l'émir avec ordre de tenter d'enlever en passant le fort de Ménik.

(1) Ὁ Πινζαράχ.

Le grand hétériarque exécuta incontinent les ordres de l'empereur. Il fit si rapidement sa jonction avec les forces de l'émir de Tripoli que le généralissime égyptien, pris d'épouvante à l'ouïe de l'arrivée si subite de tous ces contingents ennemis, au lieu de les attendre, opéra une retraite précipitée. Mousaraf, livré à lui-même, n'osant pas davantage se mesurer avec les forces combinées du grand hétériarque et de l'émir, se sauva lui aussi de Ménik avec tout son monde. Poursuivi par les Grecs, il fut rejoint par eux dans la montagne de Tripoli où il s'était réfugié. Il fut pris et mis à mort. Son neveu, fils de son frère, remit aux mains du grand hétériarque cette fameuse forteresse de Ménik qui tant avait gêné les Grecs, plus un autre château construit sur la pointe d'un roc formidable, que Skylitzès désigne sous le nom du « château d'Argyros » : Argyrokastron.

Le grand hétériarque si facilement vainqueur regagna Antioche avec ses belles troupes russes, ramenant Alak, le fils de l'émir de Tripoli. Le basileus conféra à ce jeune homme la dignité de patrice. Celui-ci ne faisait du reste que précéder son père, l'émir Pinzarach en personne, qui arriva à Constantinople sous l'escorte de l'ex-duc d'Antioche Nicétas de Misthée. Le basileus, fidèle à la traditionnelle politique de Byzance, fit à ce petit mais important souverain musulman, un accueil empressé. Il le combla de ses dons et le renvoya joyeux dans sa lointaine capitale après avoir renouvelé avec lui l'ancien traité par lequel l'émirat de Tripoli s'engageait à payer à son suzerain chrétien un tribut annuel de vassalité. Le chef des excubiteurs, Léon Choirosphaktès qui, on se le rappelle, avait été fait prisonnier en avant d'Azâs par les troupes alépitaines, fut racheté à cette occasion par les soins de l'émir reconnaissant.

Psellos s'étend très longuement sur l'état d'âme du basileus Romain à cette époque à la suite de l'avortement si douloureux et si humiliant de la grande expédition de Syrie. Ces pages quelque peu confuses et emphatiques du célèbre chroniqueur se trouvent fort bien résumées par M. Bury dans sa remarquable étude sur l'écrivain byzantin principal de cette époque (1). « Romain, dit Psellos, avait étendu les bras pour saisir des

(1) Bury, *op. cit.* 1er art., pp. 54 sqq.

montagnes, mais ses mains n'avaient rencontré que l'ombre. Il était, nous l'avons vu, monté sur le trône, rêvant des plus fantastiques espoirs d'un règne aussi long que brillant, peut-être même de la fondation d'une dynastie nouvelle.

« Infiniment soucieux de la grandeur de l'Empire, il avait tenu sa cour avec plus de magnificence, et dans les divers domaines des dépenses de la



MINIATURE BYZANTINE d'un rouleau d'Exultet conservé au Mont-Cassin. — Le Christ apparaissant à Madeleine. — Fin du XIme Siècle. — (Millet, Hte-Études, C. 1529.)

couronne comme des libéralités ou des donations impériales, il avait distribué des largesses plus abondantes que la plupart de ses prédécesseurs. Il avait inauguré son règne par des mesures éminemment populaires, avant tout l'abolition de l'*Allélengyon*. Mais le désastre d'Azâs fut une douche affreuse sur tant de beaux débuts. En outre les finances de l'Empire en furent terriblement affectées. Aussi, lorsque le basileus fut de retour dans sa capitale après cette campagne lamentable, sa politique intérieure en fut subitement transformée du tout au tout. Très douloureusement éprouvé par sa défaite, très repentant aussi, brusquement retombé à terre

des sommets où il avait compté planer, il dit adieu soudain à tant de rêves grandioses. Il renonça à être un second Trajan ou un second Hadrien et eut pour ambition infiniment plus pratique et plus terre-à-terre de devenir un parfait homme de finances byzantin. Pour ses sujets cela signifia, hélas, tout simplement, qu'il devint une sorte de tyran rapace après avoir été un souverain aussi libéral que fantasque. Il se figurait qu'en poursuivant ainsi ce nouvel idéal il réussirait à recouvrer pour l'État les sommes immenses qu'il lui avait fait perdre dans sa fâcheuse entreprise syrienne. Désireux de faire argent de tout, il se mit à remuer des choses très anciennes « des choses plus vieilles qu'Euclide », comme disait un dicton populaire à Byzance à cette époque. Il exhuma de leur sommeil séculaire de vieilles créances d'État, oubliées autant que périmées, exigeant avec une extrême rigueur des fils, le paiement des dettes de leurs pères morts depuis de longues années. Et dans ces recherches aussi vexatoires que minutieuses, il ne sut même pas se montrer juge impartial, mais bien toujours l'avocat passionné de l'État et de l'unique avantage de celui-ci (1).

« Le résultat de toute cette belle politique financière ne fut que désordre et confusion profonde. Pas plus la cour que la masse des sujets de l'Empire, ne profitèrent de cette quantité d'argent provenant de la spoliation de tant de gens. Ce fleuve d'or s'écoula dans d'autres poches. Car Romain avait une autre manie encore. Il n'avait pas seulement l'ambition de rivaliser avec Constantin-le-Grand ou le vieux Basile en tant que fondateur d'une dynastie nouvelle, avec Alexandre ou Trajan en tant que général, avec Marc Aurèle en tant que philosophe couronné ; il entendait aussi devenir l'émule de Salomon ou de Justinien surtout comme basileus bâtisseur d'édifices pieux et dévot constructeur d'églises. Au fond, toute cette piété officielle était en façade bien plus qu'en réalité ».

Le grand basileus Justinien s'était acquis une gloire immortelle en construisant le temple de la Sagesse Divine. En conséquence, Romain

(1) Les historiens arméniens, Mathieu d'Édesse (par. XLII) en particulier, si sévères pour Romain, disent avec une injuste exagération qu'il fut « un prince efféminé, incapable, d'un mauvais naturel, impie, blasphémateur de la foi orthodoxe. » Tout ceci est infiniment inexact. Ces calomnies ne sont que la suite d'ardentes haines religieuses.

décida d'élever lui aussi une église admirable sous le vocable de la Mère de Dieu. Ce fut là la fameuse église dite de Périblepte, élevée non loin des murs maritimes de Constantinople, sur l'emplacement de la maison dite de Triakontaphyllos acquise à cette intention par le basileus.

Ce furent des travaux gigantesques. « Toute une montagne fut éventrée, s'écrie Psellos avec emphase, pour fournir la pierre nécessaire aux murailles. L'art de creuser se trouva soudain élevé à la hauteur d'une branche de la Philosophie, et les ouvriers engagés à ce travail furent volontiers comparés à ceux de Phidias, de Polygnote ou de Zeuxis! » Cette construction devint la grande, presque l'unique affaire du basileus. On roulait, on taillait, on polissait, on sculptait sans cesse de la pierre. Tous ceux qui ne se montraient pas fanatiques de cette pieuse bâtisse étaient immédiatement classés parmi les ennemis du basileus. Tous ceux qui, par courtisanerie, en parlaient avec admiration, passaient aussitôt au rang d'amis du premier degré. Rien ne semblait assez beau, assez somptueux pour le cher édifice. Le trésor impérial tout entier lui était acquis. Le grand flot d'or se déversait uniquement de ce côté.

L'édification de cette belle et célèbre église dura indéfiniment. Bien loin de s'en tenir au plan primitif, le basileus le modifia, l'augmenta incessamment. Sans cesse on démolissait, sans cesse on rebâtissait à nouveau. L'argent mis de côté en quantités immenses pour élever ce temple si aimé, avait été dès longtemps gaspillé au fur et à mesure de tant de changements et cependant l'église que le basileus voulait plus superbe qu'aucune autre n'approchait pas de son achèvement. Non content de la faire si brillante et si riche, Romain voulut y adjoindre un monastère d'hommes qu'il édifia avec un luxe extrême. Ce fut là le monastère fameux où plus tard lui comme tous ses successeurs eurent coutume d'aller célébrer la fête insigne de la Présentation de la Vierge.

Skylitzès se montre ici fort dur pour Romain Argyros et l'accuse d'avoir violemment irrité la population de Constantinople par ses demandes constantes d'argent, par les corvées incessantes pour la construction de son église de prédilection.

« Romain, nous dit encore Psellos qui consacre de longues pages à

célébrer avec son ironie un peu lourde cette manie de la truelle dont était atteint le basileus, Romain était véritablement fou de son ouvrage. Il en était à tel point fier et amoureux qu'il ne quittait pour ainsi dire plus les chantiers. Désireux d'honorer son église de Notre-Dame d'une appellation encore plus belle, il commit l'erreur de lui donner un nom simplement humain, bien que ce mot de « Périblepte » signifie en réalité : (« *La Vierge*) *qui doit être vue de tous et de toutes parts.* »

Périblepte et son monastère, voilà le double orgueil de Romain. De même qu'il avait fait trop grand pour le temple, de même il en fit pour le monastère qu'il construisit immense et où il installa un nombre de moines beaucoup trop considérable. Il entoura ceux-ci d'un luxe indigne d'aussi austères religieux, bien plutôt fait pour des hommes menant une vie raffinée, et, pour subvenir à cette existence somptueuse qu'il leur créait, il leur attribua les revenus de districts entiers parmi les plus riches et les plus fertiles.

Ce ne fut pas tout. Le basileus, dans sa passion quelque peu mélancolique pour les édifices pieux qu'il élevait en réparation de ses fautes, ne songeait littéralement plus à autre chose. Élever, réparer, embellir des églises et des monastères devint sa vie tout entière. C'est ainsi qu'il fit revêtir complètement de feuilles d'or et d'argent, au dire de Skylitzès, les énormes chapiteaux des colonnes de la Grande Église comme aussi ceux de la Très sainte Théotokos des Blachernes (1).

« Ces ouvrages d'une dévotion mal entendue, dit Lebeau, ruinaient les sujets du basileus par des impositions nouvelles pour fournir aux dépenses et par les corvées dont on les fatiguait incessamment, les employant à voiturer des pierres et d'autres matériaux. Compatissant et généreux aux débuts de son règne, Romain devint ainsi peu à peu un dur exacteur. Quantité de familles se trouvèrent, par la faute de ce basileus pieux en apparence, en réalité presque criminel, accablées de charges, réduites à une extrême misère, tandis qu'il enrichissait les moines et que, leur abandonnant en propriété des villes et des districts entiers, les plus

(1) Les chroniqueurs citent encore pour ce règne la réfection des aqueducs de la capitale et de leurs châteaux d'eau, puis encore celle du « Lobotrophion » ou grand lazaret des lépreux, et de « l'Orphanotrophion » ou maison d'orphelins principale de Constantinople.

riches, les plus fertiles de l'Empire, il contribuait ainsi à les corrompre par l'opulence qui les faisait déplorablement sortir de leur austérité régulière. »

Romain, pour qui ces constructions d'églises étaient œuvres pies, ne les avait officiellement entreprises que pour des motifs de haute dévotion, mais naturellement Psellos nous redit à satiété qu'au fond tout cela



MINIATURE BYZANTINE du célèbre Menologion de la Bibliothèque Vaticane, exécuté sur l'ordre du basileus Basile II. — Abraham, Isaac et Jacob. — (Millet, Htes-Études, C. 561.)

n'avait aucune base sérieuse dans la pensée du basileus, que c'était uniquement « de la frime » pour se servir d'une locution populaire. Les considérations du grand philosophe du XIe siècle byzantin sur l'impropriété de dépenser trop d'argent en luxueuses constructions d'églises et de monastères, et sur la véritable manière selon lui de servir Dieu en toute simplicité et toute humilité, sont intéressantes. Elles ne manquent même pas d'un certain piquant, et nous montrent en tout cas combien les exactions du basileus, pour en arriver à satisfaire ses coûteuses manies, avaient violemment irrité contre lui l'opinion publique.

« Le basileus Romain, dit notre écrivain, s'intéressait passionnément

aux syllogismes, aux problèmes divins les plus cachés, aux énigmes des devins et de n'importe qui. Il aimait infiniment à en discourir avec les rhéteurs et les pseudophilosophes de cour et se donnait mille peines pour étudier en leur compagnie les questions les plus obscures, les plus abstraites. En réalité, il ne possédait aucune philosophie pratique. Certes, il est beau d'aimer avec le psalmiste « la magnificence de la maison du Seigneur, et l'habitation de sa gloire et de préférer être malheureux en Lui qu'heureux ailleurs ». Cela est bien et qui est-ce qui contredirait à ceux qui sont consumés du zèle du Seigneur? Mais il n'en est vraiment ainsi que lorsque rien ne vient à l'encontre de ce mobile sacré, et qu'il n'en découle ni injustice, ni dommage pour le bien public, car le Seigneur ne veut pour ses églises, ni de l'argent de la fille perdue, ni de l'aumône de l'homme inique et dur. Il ne veut pas que ses temples soient somptueux quand la misère est partout. Que font à la vraie piété les parois superbes des temples, les colonnes admirables, les étoffes somptueuses et les offrandes magnifiques? Car toutes ces splendeurs ne sont rien en comparaison d'une âme vibrante de foi chrétienne, revêtue de la pourpre spirituelle, équitable dans ses actes, à la fois modeste et simple, et ce temple spirituel élevé en nous-mêmes plaît autrement au Seigneur que les édifices de pierre taillée. Hélas, le basileus Romain excellait à disserter philosophie et à aligner des syllogismes, mais dans ses actes, il ne témoignait d'aucune des vertus du philosophe. Au lieu de s'attacher à défendre partout le bien public, à restaurer et à maintenir la défense incessante des frontières, à garnir constamment le trésor pour que l'armée fut toujours en état, il ne songeait qu'à achever la construction de son temple qu'il voulait prodigieux. » Il y a certainement dans tout ceci beaucoup d'exagération.

Quoi qu'il en soit, la merveilleuse église et le non moins beau monastère de Sainte-Marie de Périblepte finirent par être achevés et demeurèrent parmi les plus splendides joyaux d'architecture byzantine de la Ville gardée de Dieu, un témoignage somptueux de la ferveur exagérée mais certainement profonde du basileus Romain. Ce furent deux des plus importants monuments de la capitale, situés tout près et au-dessous du Sigma, dans le lointain quartier actuel de Psamatia, tout au bas de la pente méri-

dionale de la septième colline. Plus tard, Romain Argyros se fit enterrer dans cette église. Plus tard encore, Nicéphore Botaniate fit si bien restaurer le monastère qu'il mérita d'en être nommé le second fondateur. L'église survécut à la conquête turque et demeura en la possession des Grecs jusqu'en l'an 1643, quand le sultan Ibrahim en fit don aux Arméniens qui la possèdent encore aujourd'hui. Depuis, elle a été deux fois complètement brûlée. Elle est aujourd'hui entièrement reconstruite sous le vocable de Saint-Georges et sous la désignation populaire de Soulou-Monastir, « le monastère de l'Eau », à cause de sa grande ancienne citerne toute voisine. Lors du siège de 1422 par les Turks, le basileus Manuel Paléologue établit ses quartiers dans le monastère (1).

Ce basileus, plutôt bon et clément, ne fut cependant pas plus que ses prédécesseurs à l'abri des conspirations si fréquentes en pays byzantin à cette époque, et que seule la terrible énergie de Basile II avait réussi à réprimer depuis si longtemps. Même dans les deux premières années du règne d'Argyros, alors que ce prince n'avait encore témoigné que de ses meilleures intentions, il y en eut deux. Nous n'en savons, du reste, que fort peu de chose. Les sources contemporaines n'y font que de très brèves allusions (2).

Voici tout ce qu'elles nous disent de la première de ces conjurations qui eut lieu en l'an 1031 : le magistros Prusianos (3), dit « le Bulgare », le fils aîné du dernier souverain de Bulgarie, Jean Vladistlav, qui, après la mort violente de son père, s'était rendu au basileus Basile II avec ses deux frères, en l'an 1018, au camp de Deabolis (4) et qui avait été bien traité par lui, amené à sa cour de Constantinople et créé par lui patrice, magistros et stratigos du grand thème des Buccellaires, après avoir été une fois déjà prisonnier dans l'îlot de Plati, sous le règne précédent (5), fut accusé cette fois de prétendre au trône et de conspirer à cet effet avec

(1) Voy. la gravure de la p. 100. J'ai publié à la page 152 de ma *Sigillographie byzantine* deux sceaux de dignitaires du monastère de Périblepte.

(2) Très probablement le coup de foudre de la déroute d'Azâs fut un grand encouragement pour les conspirateurs.

(3) C'est le nom bulgare « Fruzin » grécisé.

(4) *Épopée*, II, p. 390.

(5) Voy. pp. 14 sqq du présent volume.

l'augusta Théodora, propre sœur de la basilissa Zoé, qui fut considérée comme sa complice. On relégua le malheureux au monastère de Manuel, ainsi désigné du nom de son fondateur, général illustre, vainqueur des Sarrasins au temps des basileis Théophile et Michel (1), puis on instruisit son procès. Il en ressortit, paraît-il, les preuves les plus graves de sa culpabilité. Il fut condamné à avoir les yeux crevés et à être enfermé, sa vie durant, dans un monastère. Par contre, Théodora parut complètement blanchie de toute accusation (2). La mère de l'infortuné Prusanios, l'ex-reine de Bulgarie, la « zôsta » Marie, ex-dame d'honneur de la vieille basilissa Hélène, fut honteusement chassée de la capitale. Transférée d'abord en Asie, dans le couvent de Mantineion du thème des Bucellaires, elle fut plus tard déportée dans le thème des Thracésiens.



L'ÉGLISE de Soulou Monastir, à Constantinople, élevée sur l'emplacement du fameux couvent de Sainte-Marie de Péribleptos, construit par Romain Argyros. — (Phot. commun. par le Père Petit, de Kadikeuï.)

Il semble bien probable que cette conspiration que les chroniqueurs mentionnent en termes si brefs, volontairement obscurs, devait se rattacher

(1) Manuel avait fait construire ce monastère sur l'emplacement de sa propre demeure, située près de la citerne d'Aspar. Cet édifice avait été depuis magnifiquement restauré d'abord par le patriarche Photius, puis par le basileus Romain Lécapène.

(2) Zonaras, éd. Bonn, p. 574, dit, au contraire, probablement par confusion avec une seconde conspiration postérieure, qu'elle fut enfermée au couvent du Petrion.

à quelque mouvement de révolte en Bulgarie, dernière convulsion du terrible écrasement de cette malheureuse nationalité sous le règne du grand Basile, ou premier tressaillement des temps nouveaux.

A peine cette affaire était-elle étouffée que, dans le cours de cette même année, on en découvrit ou affecta d'en découvrir une bien autrement dangereuse encore. Constantin Diogène, l'ancien héros de la grande guerre de Bulgarie, l'ancien vainqueur de Sirmium, nommé par Basile gouverneur de cette ville et provéditeur de toute la Bulgarie (1), après avoir



MINIATURE d'un très précieux manuscrit byzantin de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Prusianos tonsuré. — (Millet, Hᵗᵉˢ-Études, B. 1281.)

été comblé d'honneurs et marié à une propre nièce de l'empereur Romain, fille de sa sœur Pulchérie (2), avait été finalement transféré de son lointain gouvernement de Sirmium à celui de Salonique, le plus important de l'Empire à cette époque. Le duc de Salonique ou de Bulgarie, en effet, était le chef militaire suprême de ces grandes provinces de Thrace, de Macédoine et de la Grèce propre. Constantin Diogène n'en fut pas moins accusé secrètement par l'eunuque Oreste, l'ancien chambellan et général incapable de Basile (3), de méditer quelque trahison contre le basileus. Les

(1) Épopée, II, p. 423.
(2) Voy. p. 62 du présent volume. C'est la version de Du Cange et de Muralt d'après Zonaras. Skylitzès dit probablement à tort : γαμβρὸς ὢν τοῦ βασιλέως ἐπὶ θυγατρὶ τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ.
(3) Épopée, II, p. 599, et p. 38 du présent volume.

chroniqueurs n'en disent pas davantage et nous en sommes réduits à deviner. Il faut que d'abord la chose n'ait point paru grave ou qu'on n'ait pas osé aller de suite aux extrémités, puisqu'on se contenta d'envoyer Constantin en quasi disgrâce en Asie comme stratigos du très grand thème des Thracésiens. Puis, son procès ayant été instruit en secret, sa complète culpabilité fut presque aussitôt reconnue. On le ramena enchaîné à Constantinople où il fut enfermé « dans une tour », vraisemblablement la fameuse prison des Anémas, sur la Grande Muraille. Il semble presque certain que l'infortuné ait été la victime de quelque abominable et fausse délation. Parmi ses complices, on découvrit avec une épouvante plus ou moins feinte, quelques-uns des autres principaux personnages de l'Empire : le syncelle Jean qui avait été protonotaire ou premier ministre tout-puissant vers la fin du règne du grand Basile (1), le patrice Eustathios Daphnomélès, stratigos de l'ancienne province bulgare d'Achrida, nommé de même par Basile à ce poste si important (2), Michel Théognoste et Samuel, tous deux petit-fils du fameux Michel Bourtzès, le conquérant d'Antioche aux temps de Nicéphore Phocas (3), l'arménien Georges Barazbatzé, fondateur du grand et célèbre monastère des Ibères au mont Athos, les cousins-germains enfin du patrice et « vestis » Theudatès. Le procès de tous ces hauts personnages dont nous ignorons du reste absolument le degré vrai de culpabilité, fut vite instruit. Les malheureux, après avoir failli périr sous le fouet, furent promenés honteusement à travers la Mesa, cette grande voie principale qui traversait Constantinople de part en part, probablement, comme c'était presque toujours le cas, assis à rebours sur des montures abjectes, ânes ou chameaux, au milieu d'un concours inouï de populace qui les bafouait et les couvrait de boue, de pierres et d'immondices. Quels temps terribles ! On les exila ensuite dans des monastères lointains. Leurs noms ne sont dès lors plus jamais prononcés dans les sources, ce qui fait penser qu'on ne les revit point dans la Ville gardée de Dieu. Les chroniqueurs ne nous disent rien de plus sur ces tragiques événements dont nous voudrions tant savoir

(1) *Épopée*, II, p. 621, et p. 67 du présent volume.
(2) *Ibid.*, II, pp. 145 et 391.
(3) *Un Empereur byzantin au Xe siècle*, pp. 718 sqq.

l'explication vraie. Ils ajoutent seulement que l'augusta Théodora, la propre sœur de la basilissa Zoé, héritière de la couronne avec elle, fut chassée du grand Palais et reléguée au couvent du Petrion, sur la Corne d'Or, couvent dédié au Précurseur, tandis que Constantin Diogène était, lui aussi, rasé, fait moine et enfermé au Stoudion. Il semble, sous ce silence certainement voulu, qu'on devine tout un vaste complot dynastique pour replacer d'une manière effective sur le trône à côté de sa sœur Zoé, la Porphyrogénète Théodora que Romain Argyros et sa faction tenaient jalousement écartée du pouvoir. Les partisans de cette princesse, probablement dévoués uniquement à la vieille dynastie macédonienne et violemment hostiles au nouveau basileus, ayant été, à deux reprises successives, convaincus de conspiration et condamnés aux pires supplices, il était tout naturel que la malheureuse Porphyrogénète, privée de ses appuis ordinaires, isolée au fond du Gynécée, ne put éviter de partager jusqu'à un certain degré leur sort. Elle dut mener dans ce grand et sombre couvent du Petrion qui souvent déjà avait servi de prison à des princesses byzantines gênantes, où il était aussi très facile de la garder, au centre même de l'immense capitale, là où est le Phanar actuel, une vie anxieuse et misérable sous la jalouse surveillance de sa sœur impitoyable et de la faction victorieuse dans ces louches intrigues. D'après le peu que nous savons du caractère des deux sœurs, il est impossible de ne pas soupçonner que la basilissa Zoé cherchait simplement à perdre sa sœur dont les vertus excitaient sa jalousie. Elle savait trouver à la cour assez de calomniateurs pour l'impliquer de force dans toutes ces conspirations.

Durant que le basileus était presque exclusivement préoccupé de se faire construire sa chère et magnifique église de la Panagia Péribleptos, la cour et le Palais étaient ainsi le théâtre d'intrigues incessantes que ce souverain bizarre semble avoir voulu intentionnellement ignorer. La vieille basilissa Zoé, l'impératrice légitime, que j'ai à peine mentionnée jusqu'ici, type accompli de souveraine orientale ayant vécu toute sa vie au Gynécée, était bien loin d'être une quantité négligeable. Ses sentiments à l'égard de son non moins vieil époux s'étaient vite et du tout au tout modifiés. Cette Porphyrogénète plus que quinquagénaire, infiniment

sensuelle, éprise de tous les luxes, longtemps confinée dans sa vie de vieille fille au Harem, était surtout irritée contre son époux, raconte Psellos, pour deux motifs qui lui tenaient également à cœur. Elle lui en voulait de ce qu'il avait brusquement rompu tout commerce charnel avec elle du jour où il avait acquis la certitude qu'elle ne saurait plus lui donner d'héritier et que ni charmes ni aphrodisiaques ne prévaudraient contre ses soixante et quelques années à lui. Elle lui en voulait encore presque autant parce qu'il ne mettait pas des sommes d'argent assez considérables à sa disposition.

« Romain, poursuit le chroniqueur, avait de sa propre autorité fermé l'accès du trésor impérial à la basilissa et celle-ci avait dû se contenter d'une pension annuelle qu'il lui était formellement interdit de dépasser. L'altière vieille femme, exaspérée par ce procédé qui entravait prodigieusement son goût excessif de dépense, ne pouvait contenir sa colère contre son époux, contre ceux aussi qui avaient été ses conseillers dans cette affaire. Au premier rang de ceux-ci figurait une haute et puissante dame, la propre sœur du basileus, Pulchérie, femme éminemment intelligente et fière, entièrement dévouée aux intérêts de son frère sur lequel elle exerçait une grande influence et auquel elle rendait les plus signalés services. Elle était naturellement fort hostile à la basilissa Zoé.

Pulchérie et les autres conseillers ordinaires du basileus n'ignoraient pas la haine que leur portait la basilissa. Aussi prenaient-ils d'avance leurs mesures pour se protéger contre elle au cas où Romain, dont le mauvais état de santé faisait prévoir la fin prochaine, viendrait à quitter la vie. Tout n'était au Palais qu'intrigues et sourdes menées auxquelles le basileus, comme s'il se fut cru éternellement garanti contre le sort et éternellement certain des plus glorieux lendemains, semblait, je l'ai dit, se refuser systématiquement à accorder la moindre attention. Bientôt les choses en vinrent au point que l'opinion publique s'émut. Des bruits de conspiration contre la vie même du basileus recommencèrent à circuler, mais cette fois on ne murmurait que tout bas, avec terreur, le nom de Celle qui, placée tout au sommet, devait armer le bras des conjurés. On se racontait à l'oreille que la basilissa, irritée à l'excès contre le basileus qui, s'obstinant à déserter sa couche, lui témoignait la plus vive aversion,

s'efforçant de fuir même sa société, ne pouvait pardonner à son époux ce mépris pour sa royale personne, ni se consoler de sa solitude et des plaisirs dont elle se trouvait si tôt privée après les avoir si longtemps désirés en vain. En conséquence, affirmait-on, elle ne songeait qu'à le faire assassiner.

Joignez à cela d'incessantes inquiétudes du côté de Théodora et de ses partisans, car les moindres mouvements de cette sœur strictement confinée au fond de son cloître, semblent avoir constamment et violemment inquiété la jalouse Zoé. Il est clair que tous les mécontents de toute sorte, de tous temps si nombreux dans la capitale, se servaient de cette vieille princesse comme d'un épouvantail pour effrayer, par les prétentions de sa très proche légitimité, son aînée jusqu'ici plus favorisée par le sort. Il ne suffisait pas que la pauvre femme fut étroitement renfermée au Petrion. On redoutait à tout instant dans l'entourage de la basilissa qu'elle ne réussît à s'évader. Skylitzès et aussi Zonaras racontent, en termes malheureusement trop brefs, qu'en l'an 1031, après la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, le quatorzième jour de septembre, la basilissa Zoé se transporta soudain de sa personne au Petrion. Elle se fit amener sa sœur et lui fit couper la chevelure en sa présence, c'est-à-dire qu'elle la fit religieuse de force. La basilissa, ajoutent ces chroniqueurs, n'avait pas trouvé d'autre moyen pour mettre décidément fin aux constantes intrigues de sa sœur et aux « scandales » de sa vie (1). Il ne faut



MINIATURE d'un manuscrit byzantin de la Marcienne de Venise. Évangéliaire du XIme Siècle. — Le Christ bénit les quatre Évangélistes. — (Millet, Htes-Études, C. 556.)

(1) « Σκάνδαλα ».

pas prendre au pied de la lettre ces accusations exagérées. Il suffit de se rappeler qu'à cette époque Théodora était une vieille et sainte fille de près de cinquante printemps, dont toute la vie s'était écoulée jusqu'ici dans l'existence monotone du Gynécée impérial ou du cloître. Ce qu'on appelait les « scandales » de sa vie, c'étaient les espérances communiquées par sa seule présence dans la capitale à tous les mécontents qui voyaient en elle une rivale à opposer à sa sœur au cas où celle-ci deviendrait par trop gênante.

C'est ainsi que la remuante Zoé profitait à tout propos de la faiblesse distraite et des préoccupations si absorbantes de son impérial époux pour tenter de reprendre quelque liberté et de ressaisir le maniement de ses propres affaires. Cela avait été à son instigation déjà que le basileus, sur le point de partir, dans le cours de l'an 1030, pour sa malheureuse expédition de Syrie et alors qu'il rassemblait déjà son armée, avait marié deux de ses nièces, filles de son frère Basile Argyros, l'une, Hélène, avec Pakarat IV (1), le fils et successeur du fameux Georges ou Kéôrki Ier, roi Pagratide d'Ibérie ou Géorgie et d'Abasgie, qui venait de mourir et qui jadis avait tenu tête si insolemment à toutes les forces du basileus Basile (2), l'autre (3), à Jean Sempad, roi des rois, ou exousiocrator de Grande Arménie (4). Les deux fiancées royales avaient été envoyées avec de riches douaires dans leurs royaumes respectifs. Marie, veuve du roi Kéôrki, était pour lors régente en Ibérie pour son fils encore mineur. C'était elle, nous l'avons vu, qui avait renouvelé avec l'Empire l'alliance et les traités de jadis et juré au nom de son fils obéissance au basileus (5). Une ambassade chargée de riches présents avait été par elle expédiée à Constantinople à cet effet, à laquelle le basileus avait de suite fait le meilleur accueil. Le jeune roi Pakarat, devenu ainsi par alliance le neveu de Romain, fut à cette occasion élevé à la haute dignité hérédi-

(1) Le « Pankratios » des chroniqueurs byzantins. Sur la série de ces rois Pagratides d'Ibérie, voy. Lebeau, *op. cit.*, XIV, note de la p. 249. Certains chroniqueurs arméniens, Samuel d'Ani, entre autres, disent par erreur que Romain donna sa *fille* en mariage à Pakarat IV. Hélène n'était que sa nièce.

(2) Voy. p. 27 du présent volume.

(3) Peut-être seulement *cousine* et non sœur de la nouvelle reine Hélène d'Ibérie.

(4) Et non « à un petit prince d'Arménie », comme le dit faussement Muralt pour avoir mal lu un passage de Cédrénus, II, 498, 10.

(5) Voy. p. 29 du présent volume.

taire de curopalate. Je reviendrai sur ces événements matrimoniaux alors que je parlerai en détail des affaires de Géorgie et d'Arménie sous ce règne.

Dans le courant de ce même mois de l'an 1031, les habitants de Constantinople eurent le spectacle d'une de ces entrées solennelles d'envoyés sarrasins dont ils étaient toujours si friands. Le propre fils de l'émir d'Alep, Chibl Eddaulèh, vint avec une suite nombreuse demander de la part de son père la cessation des hostilités et le renouvellement de l'ancien traité de vasselage inauguré après les victoires de Nicéphore Phocas. Il offrait de payer désormais au basileus le même tribut qu'avant la rupture. Comme toujours dans ces circonstances, il apportait au basileus et à la basilissa les plus beaux et les plus précieux dons, chefs-d'œuvre de toutes les industries d'art alors florissantes dans les bazars d'Alep et de Damas.

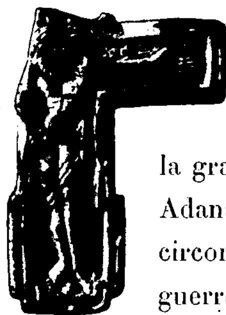
Le basileus fit au jeune prince arabe l'accueil empressé que la cour byzantine excellait à faire à de tels ambassadeurs. Puis, en échange de bons procédés, Romain dépêcha à son tour à Alep le protospathaire Théophylacte l'Athénien. Ce fonctionnaire, fils, hélas, bien dégénéré de l'antique cité de Minerve, échangea avec l'émir les signatures pour la ratification du traité définitif. Il y eut de nouveau, à partir de ce jour, alliance offensive et défensive entre le puissant basileus de Roum et son vassal lointain (1).

Les hostilités sur la frontière syrienne n'en furent pas complètement arrêtées pour cela. Nous lisons dans Skylitzès que, vers ce même temps, probablement encore avant le terme de cette année 1031 (2), le protospa-

(1) Voy. le récit de la réception d'un ambassadeur byzantin à la cour du Khalife à Bagdad dans l'*Histoire de Bagdad* par El Kâtib el Bagdâdi, mort en 463 de l'Hégire (1071), mns. 2628 du fonds arabe de la Bib. Nat. Autres exemplaires surtout au British Museum. Voy. G. le Strange, *A greek embassy to Bagdàd in 917*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1897, pp. 35, 45.

(2) Le 29 novembre de cette année 1031 était mort le vingt-cinquième Khalife abbasside de Bagdad, El-Kadir, âgé de presque quatre-vingt-sept ans, après près de quarante et un ans de règne. Son fils Abou Djafar Abdallah Ibn El-Kadir Alkaïm Biamrillah, qu'il avait dès l'année précédente associé au trône, lui succéda. Celui-ci fut obligé de vendre tous ses trésors pour satisfaire à la cupidité de ses mercenaires turks qui maintenaient à Bagdad la plus désolante anarchie. C'est sous son règne agité que la puissance déjà si profondément abaissée des Bouiides devait faire place à celle des Seldjoukides eux-mêmes si rapidement vainqueurs des Gaznévides.

thaire Georges Maniakès, le même qui s'était signalé l'an d'auparavant par le haut fait de Télouch, devenu depuis, on le sait, stratigos des cités frontières de la région de l'Euphrate, ayant sa résidence dans la principale de celles-ci, Samosate, grande place forte sur l'Euphrate, d'où il pouvait à son gré surveiller les dynastes arméniens, vassaux de l'empire, et faire front contre les gouverneurs des villes arabes limitrophes, résolut d'attaquer la plus voisine, la plus riche, la plus commerçante et la plus grande de ces villes, Édesse, l'antique capitale de l'Osroène, très puissamment fortifiée dès le temps de Justin Ier, sise à quelque distance de la rive gauche de ce fleuve, dans une campagne admirablement fertile et magnifiquement arrosée, formée à l'est par le Djebel Tektek (1), sur la grande et antique route des caravanes qui, d'Iconium par Adana, Samosate et Harrân, s'en allait à Rakkah. Voici les circonstances dans lesquelles eut lieu cet étonnant fait de guerre. Elles nous sont longuement racontées en particulier par Mathieu d'Édesse au chapitre XLIII de sa *Chronique*. Lui-même a peut-être puisé dans celle d'Arisdaguès de Lasdiverd (2).



CRUCIFIX de stéatite. — Travail byzantin des XIme ou XIIme Siècles. — Ma Collection.

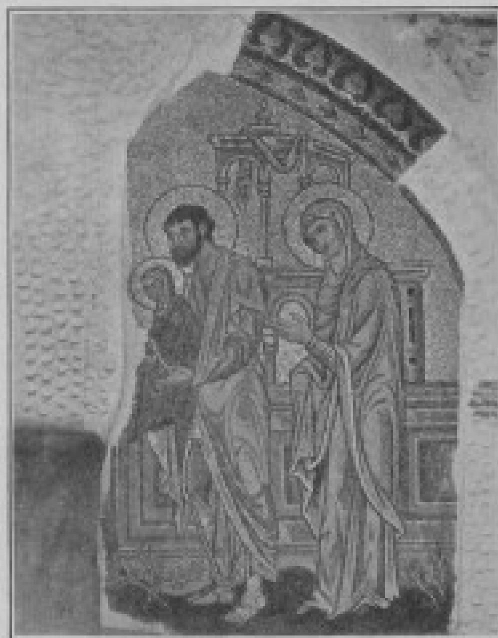
« Au commencement de l'an de l'ère arménienne 480 (3), donc au printemps de l'an 1031, périt sans laisser de postérité mâle l'émir Ibn Chibl d'Édesse qui était de la tribu des Kélabites, dans les circonstances que voici : il y avait à ce moment, dans cette grande cité, deux émirs, Chebl ou Chibl, vassal d'Abou Nasser Ahmed Nasser Eddaulèh ibn Merwân ou Marwân, le puissant émir de Mayyafarikîn ou Diâr-Bekir, et puis un autre nommé Othéïr ou Outaïr, qui était, lui, le chef de la non moins importante tribu bédouine des Beni-Nomair ou Numérites. Celui-ci, en vrai sheik bédouin, visitait rarement sa ville où il se faisait suppléer par un certain Ahmed, fils de Mohammed. Il fit périr celui-ci et s'attira de ce fait l'inimitié des habitants d'Édesse.

(1) Voy. P. Gindler, *Graf Balduin v. Edessa*, 1901, p. 37. La muraille de Justin Ier est encore debout aujourd'hui.

(2) Voy. encore Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, p. 72 et notes 429 sqq, et aussi Ibn el-Athir, *op. cit.*, IX, pp. 281 *bis* sqq.

(3) 14 mars 1031-12 mars 1032. « Mois de dsoulkaddah de l'an 422 de l'Hégire », dit Yahia.

Des trois forteresses qui s'élevaient dans la vaste enceinte de cette ville, deux, ainsi que les deux tiers de la cité, obéissaient à Chibl. La troisième et l'autre tiers de la ville reconnaissaient l'autorité d'Outaïr. Ces deux chefs cherchaient réciproquement à se faire périr. Un jour Chibl, sous prétexte d'un festin, conduisit son rival hors de la ville, au monastère d'Ardjédj, « en un point où s'élève une colonne de pierre en face de la forteresse ». Là il voulut le faire traîtreusement assassiner par les siens, mais ce fut lui qui périt. Les soldats d'Outaïr étant survenus tout à coup en nombre, le massacrèrent.



MOSAIQUE BYZANTINE du Narthex de l'église du monastère de Daphni, près d'Athènes. — La Vierge bénie par les prêtres. — XIme Siècle. — (Millet. Htes-Études, C. 1382.)

Alors Outaïr, à la tête de tous ses contingents, chercha de toutes ses forces à s'emparer de la principale forteresse de Chibl. Le turc Salama, ou Salman (1), le Salamanès de Skylitzès, le Soleïman-Ibn-al-Kourdji, ou Ibn-al-Koufi de Yahia, qui en avait le commandement, et pour lequel, dit Arisdaguès de Lasdiverd, la femme de Chibl s'était éprise d'une passion si violente qu'elle l'avait établi en possession de la ville à la place de son mari, s'était retranché dans les étages supérieurs de ce château. Outaïr l'attaqua si vivement qu'il fut bientôt réduit à toute extrémité. Il dépêcha alors des messages à Abou Nasser

(1) Ou encore Salaman.

Ahmed Nasser Eddaulèh ibn Merwân, l'émir voisin de Mayyafarikìn et Diàr-Bekir (1), pour lui faire hommage de la forteresse d'Édesse.

Nasser Eddaulèh se hâta d'envoyer à son secours un corps de mille cavaliers, commandé par un chef que Mathieu d'Édesse désigne sous le nom de Bal-el-raïs (2) et le fit venir auprès de lui ainsi que sa femme en lui donnant de riches présents. Outaïr, furieux d'être ainsi arrêté dans ses succès, chercha, sous prétexte de négociations de paix, à faire assassiner Bal-el-raïs. Cette fois encore la victime désignée l'emporta sur l'assassin. Bab-el-raïs, ayant eu vent des projets d'Outaïr, le fit tuer dans un banquet en dehors des murs d'Édesse, puis il se rendit maître de toute la ville (3).

La femme d'Outaïr, après une résistance héroïque, arborant un drapeau noir, ne songeant qu'à venger son époux, s'en alla de droite et de gauche, quêtant partout le secours de la nation arabe, cherchant à la soulever tout entière contre les Kurdes qui venaient, par cet assassinat, de s'emparer d'une ville essentiellement sarrasine. Par ses paroles enflammées, cette virago guerrière réussit à ameuter une multitude de partisans qu'elle voulut guider en personne contre Bal-el-raïs. Nasser Eddaulèh, accouru au secours de son lieutenant, devancé par elle, fut cruellement battu et mis en fuite. Alors Bal-el-raïs, réduit à la situation la plus critique, vivement pressé par cette femme extraordinaire, fut rappelé par Nasser qui le remplaça par Salman (4). Celui-ci, épuisé à son tour par les attaques incessantes de ces hordes infinies, prit une résolution désespérée. Il expédia à Samosate, au stratigos byzantin Georges Maniakès, une lettre par laquelle il offrait au basileus Romain, en échange de l'octroi d'une dignité palatine et d'un gouvernement provincial, de remettre Édesse entre les mains de son lieutenant. A ces

(1) Skylitzès le nomme « Apomermanes ». La dynastie des Merwanides, d'origine kurde, avait enlevé de force aux Hamdanides d'Alep les villes de Diâr-Bekir, Mayyafarikin, Hisn-Kaïfa, et plusieurs autres dans les contrées environnantes. Elle possédait encore Manazkerd, Khelât et Ardjêsch, ainsi que tout le pays situé au nord-ouest du grand lac Van.

(2) En arabe, *chef, préfet*. Ce titre, dit E. Dulaurier, désignait spécialement un chef de tribu kurde.

(3) Aboulfaradj (*op. cit.*, p. 231) dit que Bar Othéïr (Outaïr) vendit sa citadelle pour la somme de vingt mille sous d'or, plus quatre bourgs en territoire de l'Empire. Voy. plus loin la version d'Ibn el-Athir. — Sur toutes ces luttes obscures entre ces chefs arabes qui se disputaient Édesse, voy. Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, note *a* de la note 430.

(4) Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, notes 429 et 430. Voy. dans la dernière de ces notes les hypothèses sur les origines de ce personnage.

ouvertures très inattendues, la joie de Maniakès qui brûlait de se distinguer, fut extrême. Par serment solennel, il s'engagea vis-à-vis de Salman à obtenir pour lui du basileus tout ce qu'il réclamait, à lui faire restituer sa principauté héréditaire et ses dignités, à en assurer enfin la transmission à ses enfants.

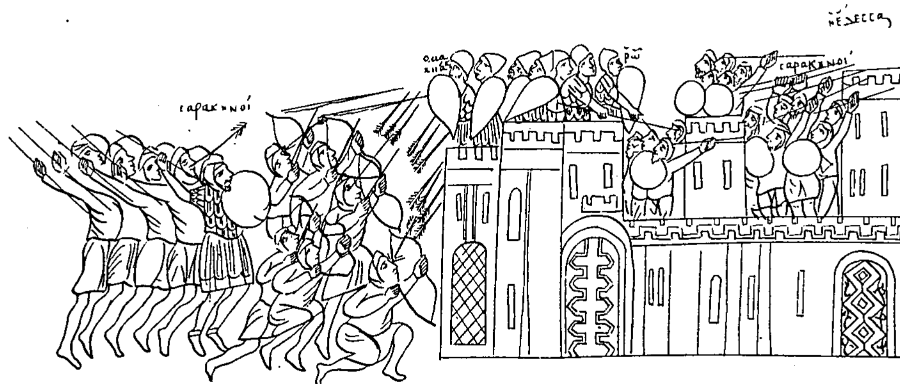
« Édesse, aussi nommé Roha ou Orfa, dit M. Bréhier, était située à vingt lieues à peine de Samosate (1). Adossée à l'ouest à un massif montagneux dont les contreforts étaient une défense naturelle, elle commandait à la fois les routes de l'Arménie et de la Mésopotamie. Outre ces avantages stratégiques, elle était pour tous les chrétiens une ville sainte. Elle avait été glorieuse autrefois de posséder l'Icône miraculeuse que le roi Abgare avait reçue, d'après la tradition, du Christ lui-même. Le basileus Constantin VII, le Porphyrogénète, avait acheté cette Image d'un émir arabe et l'avait fait transporter à Constantinople, mais on conservait encore dans les trésors des églises d'Édesse d'autres reliques presque aussi précieuses. Depuis le règne d'Héraclius, depuis quatre siècles, Édesse était perdue pour l'Empire. Maniakès eut l'ambition de la lui rendre. »

Par une sombre nuit d'orage, Salman, infidèle à l'Islam, alla, les clefs en main, livrer secrètement au chef byzantin, accouru en cachette avec quatre cents hommes d'élite, trois des plus fortes tours de l'enceinte d'Édesse, qui en comptait alors plus de cent quarante. Se prosternant devant lui, il lui fit hommage. Cette même nuit, le traître se retira à Samosate sur territoire de l'Empire avec sa femme et ses enfants. Quant à Maniakès, après s'être solidement installé avec les siens dans ces trois tours et les avoir transformées en hâte en une imprenable citadelle, il commença sur-le-champ, en attendant l'arrivée des renforts qu'il avait préparés, à attaquer de là le reste de la cité d'Édesse avec la dernière vigueur. Certainement le hardi chef byzantin avait installé sur les terrasses et les chemins de ronde de ces trois tours ses nombreuses machines de guerre, au moyen desquelles il couvrit la malheureuse cité sarrasine de ses projectiles lancés presque à bout portant. L'audace d'une telle attaque

(1) A quatre-vingt-dix kilomètres environ à l'est de la ville actuelle de Biredjik sur l'Euphrate.

avec quelques centaines d'hommes contre une des plus grandes cités de la Haute Syrie, tient du prodige.

La population sarrasine épouvantée avait commencé par sortir précipitamment de la ville. Les Syriens de leur côté — par ces mots Mathieu d'Édesse entend les habitants chrétiens —, s'étaient retirés et fortifiés dans la grande église cathédrale de Sainte Sophie (1) avec leurs familles et leurs richesses. Bientôt les choses changèrent de face. A la première nouvelle de cette attaque extraordinaire, le puissant émir Nasser Eddaulèh de Mayyafarikìn, suzerain d'Édesse, rassemblant tous ses



*MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'*Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Maniakès défend Édesse. — (Beylié,* L'Habit. byz.)

contingents, était accouru une fois de plus au secours de la malheureuse cité. Bientôt il apparut avec une grosse armée sous ses murs, et grâce à la connivence de la population sarrasine, qui avait repris courage, put presque aussitôt pénétrer dans la ville avec ses forces. Il mit incontinent le siège à la fois devant l'église de Sainte Sophie occupée par les Byzantins et devant le groupe des trois tours défendues par les guerriers de Maniakès.

Le siège de Sainte Sophie fut d'une terrible violence. Les catapultes des assaillants eurent bientôt raison du vieil édifice. Alors les soldats sarrasins jetèrent du feu à l'intérieur, ce qui fit périr une multitude de ceux qui s'y étaient réfugiés. Toutes les richesses de ces infortunés,

(1) Gindler (*op. cit.*, p. 44) dit que l'église principale d'Édesse était dédiée à la Vierge et possédait les ossements de saint Thomas et ne place qu'au second rang l'égise de Sainte-Sophie.

toutes leurs provisions aussi devinrent la proie des flammes. Les déplorables survivants, s'ouvrant un chemin les armes à la main, se réfugièrent auprès de Maniakès. Celui-ci, d'assiégeant devenu subitement assiégé, opposait à l'ennemi une résistance extraordinaire. Suivant l'expression de Mathieu d'Édesse, il semblait que la nation entière des Musulmans vint fondre sur le jeune héros chrétien, perdu avec ses quatre cents com-



MINIATURE BYZANTINE du célèbre Ménologion de la Bibliothèque Vaticane, exécuté par l'ordre du basileus Basile II. — Le prophète Joël. — (Millet, Hᵗᵉˢ-Études, C. 157.)

pagnons dans son étrange forteresse. Les émirs les plus considérables accouraient vers Édesse « d'Égypte comme de Mésopotamie », tel Chibl, le puissant émir de Harrân. Celui-ci fut la victime d'un envoyé de Maniakès, nommé Rouzar', qui, sous prétexte de lui communiquer un message de son maître, lui asséna traîtreusement un coup de masse d'armes sur l'épaule, puis « avec la rapidité de l'aigle qui vole » franchit le fossé de la ville et réussit à se sauver malgré que son cheval eut été tué dans la lutte. Tels encore l'émir d'Alep Chibl Eddaulèh, une fois encore traître à son suzerain, l'émir Mahmoud de Damas, l'émir Mohammed de Homs qui est

Émèse, le chef égyptien Azis, l'émir Ali de Membedj, Abdoullah de Bagdad, le puissant émir Koréïsch accouru de la lointaine Mossoul, un autre Nasser Eddaulèh venu de Pagh'èsch, cité du Douroupéran (1), Hoçeïn de Her, Goudan de Salamasd, ville très ancienne de la province de Gordjaïk, Ahi d'Arzen, l'Arzanène antique, Ahvarid de Zepon (2), Ahlou de Bassora (3), Vrîan de Guerguécéra ou mieux Djerdjeraïa, petite ville de l'Irak Araby, sur le Tigre, entre Bagdad et Wâsit, Schahvarid de Séboun, sans compter quarante autres émirs.

Nous devons à Mathieu d'Édesse cette curieuse et probablement incomplète énumération qui nous est une preuve pour le moins de l'importance du mouvement qui se dessina si soudainement en pays musulman pour porter secours à Édesse (4). Tous ces pittoresques chefs du désert accouraient à la tête de leurs hordes guerrières. C'était comme une immense levée de boucliers de l'Islam qui se précipitait de toutes parts sur ce point perdu, où derrière les murailles disjointes de trois vieilles tours, luttaient pour leur basileus quatre cents héros chrétiens.

Attaqué sur ses derrières, attaqué par dedans, Maniakès, sur son haut rempart, se battait en désespéré. Tout le long de ce brûlant été, tous ces grands chefs sarrasins et leurs contingents poudreux rivalisèrent d'efforts pour s'emparer du jeune stratigos et de ses soldats dévoués. Mais que pouvaient ces mobiles escadrons du désert contre ces colossales tours de pierre? Nous n'avons, hélas, guère de détails sur cette lutte extraordinaire qui dut avoir un caractère épique. A peu près tout ce que nous en savons nous est raconté par le seul Mathieu d'Édesse. Skylitzès ajoute uniquement ceci qui donne une idée de l'intensité du drame : lorsque l'émir de Mayyafarikîn et ses sauvages auxiliaires virent que, décidément, ils ne parviendraient pas à forcer l'audacieux envahisseur, trop fortement retranché et suffisamment approvisionné, ils voulurent, avant de se retirer, se livrer à une furieuse destruction de la ville d'Édesse pour en abandonner

(1) C'est la Bitlis moderne, dans le district de Van.
(2) Peut-être faut-il lire Dispon, dit É. Dulaurier, c'est-à-dire Ctésiphon.
(3) Paçara.
(4) Ces détails si précis, cette longue énumération sont la preuve aussi que Mathieu d'Édesse décrivait cet incident guerrier si étrange en s'aidant de sources plus anciennes fort bien informées.

le moins possible aux vainqueurs. Ils y mirent le feu. Leur rage de destruction ne respecta ni les plus belles demeures des particuliers, ni même la grande mosquée (1). Puis tous ces milliers de cavaliers, chargeant à dos de leurs milliers de chameaux tous les objets précieux que contenait cette cité, s'en retournèrent chez eux, laissant brûler l'immense ville (2).

Quelque temps encore Maniakès dut continuer à se défendre contre les gens d'Édesse qui le harcelaient jour et nuit. Puis il finit par manquer de vivres et ne réussit plus à en introduire dans son repaire. Quittant ce premier château, il s'en alla avec ses hommes à travers la cité en flammes, à demi détruite, occuper l'autre citadelle, la véritable, celle-là, l'antique et imprenable acropole de Justinien, sise au nord-ouest de la ville, sur un haut rocher calcaire élevé de quatre-vingt-dix mètres au-dessus de l'étang dit de la source d'Abraham et qui existe encore en partie aujourd'hui (3). Mathieu d'Édesse donne encore de curieux détails presque

(1) Mathieu d'Édesse affirme cependant que les supplications des habitants de la ville arrêtèrent ce grand incendie.

(2) Le récit de tous ces faits dans les historiens arabes Ibn el-Athir, Aboulféda, Aboulfaradj, El Aini et En-Nowairi, ces quatre derniers suivant simplement le premier, est quelque peu différent. Aboulfaradj, qui place ce siège d'Édesse à l'année 421 de l'Hégire (9 janvier-29 décembre 1030) nomme aussi le chef turk ou kurde Bar Othéir. Il le désigne ainsi : « le commandant d'une des deux citadelles d'Édesse ». Probablement, outre la forteresse au centre de la ville, il y avait sur la muraille un château avec trois tours. Celles-ci furent livrées par leur châtelain aux Chrétiens qui de ce point dévastèrent, certainement au moyen des projectiles de leurs catapultes, un temple des Musulmans, c'est-à-dire très probablement la grande mosquée. Le seul renseignement vraiment nouveau fourni par le chroniqueur syrien est que ce fut la neige tombée en abondance dans l'automne de l'an 422 de l'Hégire qui força l'émir de Mayyafarikin à lever le siège du château occupé par Maniakès ! Le siège avait donc duré plus d'une année.

Ibn el-Athir (IX, p. 281 *bis*) fait le récit suivant : « La cause de la prise d'Édesse fut celle-ci : Édesse appartenait à Nâsser Eddaulèh ibn Merwan. Quand Othéïr eut été tué qui possédait cette ville, Saleh Ibn Mirdâs, émir d'Alep, intervint auprès de Nasser Eddaulèh pour qu'il rendit une moitié d'Édesse au fils d'Othéir et l'autre moitié à celui de Chibl. Nasser Eddaulèh y consentit et leur livra la ville. Il y eut donc deux châteaux forts dans Édesse. Le fils d'Othéir prit le plus grand et celui de Chibl le plus petit, et la ville demeura ainsi partagée entre eux jusqu'à l'an 422 de l'Hégire. Et le fils d'Othéir envoya vendre sa part au basileus Romain pour vingt mille dinars et plusieurs villages ou localités dont une s'appelle encore de nos jours Siun-Ibn-'Outair. Et les Grecs reçurent ce château et occupèrent la ville et les partisans du fils de Chibl s'enfuirent. Les Grecs massacrèrent les Musulmans et ravagèrent les mosquées. » — Le reste du récit ne diffère pas de celui de Mathieu d'Édesse. — Ibn el-Athir dit encore que l'église dans laquelle les Chrétiens se réfugièrent était aussi vaste que superbe. Il ajoute qu'à l'approche de l'armée de secours musulmane, les partisans d'Ibn Merwân avaient pris la fuite et qu'Ibn Waththâb En-Nomaïrî refusa de leur donner libre accès en pays musulman. « Il les refoula du côté de Harrân et de Saroudj et leur imposa un tribut. » — Le récit de la conquête d'Édesse par les Grecs se retrouve encore, mais bien plus abrégé, dans Skylitzès et consécutivement dans Cédrénus.

(3) Voy. la description de cette formidable citadelle dans Ginder (*op. cit.*, p. 39). A l'époque

fantastiques, détails certainement très exagérés, sur une tentative de ravitaillement imaginée par le basileus pour venir au secours de son héroïque lieutenant. Romain Argyros aurait eu, suivant cet auteur, l'idée étrange, pour remédier à la situation si fâcheuse de Maniakès, de faire transporter du pain à Édesse à dos d'hommes et de faire escorter ce convoi par soixante mille soldats! Mais ceux-ci avaient été taillés en pièces par un certain Schebib (1) à Barsous et poursuivis jusqu'à Tìsnatzos, localité que je ne suis pas parvenu à identifier. Tout ce récit est certainement très amplifié.

Il est certain cependant que des troupes de secours finirent par accourir de Samosate et que Maniakès et les siens, délivrés de tant d'angoisses, se virent enfin libres d'occuper la totalité de la grande cité, ainsi miraculeusement retombée aux mains des chrétiens.

C'était une conquête très précieuse pour les armes impériales, car la prise d'Édesse replaçait sous le pouvoir des Byzantins toute la rive gauche de l'Euphrate, et Édesse par elle-même était une des plus importantes et populeuses cités de cette région, centre d'un immense trafic de caravanes. Maniakès y transporta le siège de son commandement de Samosate et le basileus tira dorénavant, chaque année, de cette nouvelle conquête, la somme considérable de cinquante livres d'or. Dans cette grande place de guerre projetée comme un éperon en plein monde musulman, le héros Maniakès devint plus que jamais la terreur des Sarrasins. Par ordre du basileus, Édesse eut une garnison de dix mille cavaliers, les brêches des murs furent réparées et les avances de l'émir de Mayyafarikìn, qui voulait racheter cette magnifique conquête, dédaigneusement repoussées. Aboulfaradj ajoute qu'à ce moment les troupes chrétiennes, ayant ravagé les territoires d'Acsas, de Harrân, l'ancienne Carrhæ, et de Saroudj, c'est-à-dire tout le pays au sud d'Édesse, forcèrent Bar Waththâb, sheik des Arabes Numérites, à leur payer tribut et Hassan, gouverneur de la Syrie du Nord pour le Khalife du Kaire, à faire sa soumission. Ces renseignements très vagues nous font du moins deviner quelle prépondérance la prise d'Édesse avait restituée aux Byzantins dans ces régions depuis longtemps

des Croisades, cette forteresse s'appelait encore « Maniakès » en souvenir du héros byzantin. (*Rec. des hist. des Croisades; Hist. armén.*, I, p. 88, note 1.)

(1) Peut-être l'émir Chibl d'Alep.



MINIATURE d'un manuscrit byzantin des Homélies sur la Nativité de saint Jean Damascène, conservé à Jérusalem. — Anges, Mages et Bergers adorant la Vierge et le Sauveur. — (Phot. de la Soc. Orthod. Palestin.)

déshabituées de leur présence. « Ce nouvel exploit, dit M. Bréhier, accrut encore les faveurs dont l'heureux jeune capitaine était l'objet. Ce fut pro-

bablement à cette époque qu'il prit rang dans la noblesse de cour et reçut le collier d'or enrichi de pierres précieuses, insigne de la dignité de protospathaire. Il se maria et acquit de grandes propriétés en Asie-Mineure. L'ancien valet d'armée, le misérable émigré d'autrefois était entré, grâce à son courage, dans cette noblesse qui cherchait au onzième siècle à acquérir la puissance territoriale et formait en Asie-Mineure une véritable féodalité. Les parvenus n'étaient pas toujours bien accueillis dans ce cercle aristocratique et Maniakès dut essuyer les dédains de ces descendants des vieilles familles. Ses domaines étaient précisément bornés par ceux de Romain Skléros dont les ancêtres occupaient depuis deux siècles les plus hautes charges de l'Empire et dont l'aïeul avait autrefois disputé la couronne au grand Basile. Des dissentiments éclatèrent entre les deux voisins. A cette distance de Constantinople, les grands propriétaires étaient de vrais souverains. Aucune loi n'existait plus pour eux. Aussi, à la suite d'altercations violentes, Maniakès résolut de se débarrasser de son rival, et Skléros aurait couru un danger sérieux s'il n'avait pris le parti de s'enfuir à la hâte. Cette querelle, nous le verrons, eut plus tard pour son adversaire les plus graves conséquences. »

Ce fut seulement sous le règne de Michel le Paphlagonien que Maniakès, bien malheureusement pour les affaires des Chrétiens, fut transféré de son commandement d'Édesse dans celui de la lointaine province du Vaspouraçan, de formation toute récente, cruellement exposée aux incessantes incursions de la terrible nation des Turks. Il fut, à ce moment, remplacé à Édesse par Léon Lépendrinos (1).

Mathieu d'Édesse dit que la joie du basileus Romain fut grande à la nouvelle de la prise d'Édesse et qu'elle fut partagée par tous les fidèles du Christ, « car, dit cet auteur, les Arabes n'avaient jusque-là cessé d'inquiéter les Grecs sur la route de Samosate à cette ville et en avaient massacré un nombre incalculable dont les ossements restaient gisants par monceaux. » Sur cette route si longue, on ne rencontrait que la seule forteresse de Ledar. Depuis lors, chaque année, des troupes de relève furent envoyées à Édesse.

(1) Le 3 janvier de l'an 1032 mourut Zacharie, patriarche jacobite. Il fut remplacé au bout de soixante-sept jours par Sanouth qui vendit les dignités ecclésiastiques.

Le traître Salman et sa famille, mandés à la cour du basileus, se firent chrétiens. On leur conféra de hautes dignités avec le commandement de plusieurs districts. Arisdaguès de Lasdiverd dit que le transfuge fut créé par Romain patrice et « anthypatos » et que sa femme fut comblée d'honneurs et de distinctions.

Parmi le grand butin pris dans Édesse par les soldats de Maniakès, il faut faire une place à part à une relique insigne dont la conquête demeura infiniment illustre dans les fastes des guerres orientales en comblant de joie les innombrables dévots de l'Empire. « Maniakès, raconte Skylitzès, trouva à Édesse la Lettre olographe écrite en langue syriaque par Notre Maître et Seigneur Jésus-Christ au roi Abgare et l'envoya au basileus Romain à Constantinople ». Une autre célèbre relique d'Édesse, je l'ai dit déjà, avait, près d'un siècle auparavant, sous Romain Lécapène, pris, elle aussi, le chemin de la Ville gardée de Dieu (1). Je veux parler du Saint-Suaire de Jésus-Christ, autrement dit l'Image d'Édesse, une des reliques les plus vénérées dans tout l'Orient. Cela avait été pour Romain Lécapène un coup de fortune de pouvoir mettre la main sur un pareil trésor (2).

L'arrivée de la Lettre du Christ fut célébrée à Constantinople par des fêtes splendides. « Le basileus, dit Yahia, le patriarche, tous les dignitaires sortirent processionnellement à sa rencontre. Romain reçut la sainte missive à genoux avec les démonstrations de la plus humble dévotion et la plaça au Palais Sacré à côté des plus illustres reliques qui s'y trouvaient déjà assemblées. Il fit faire des deux lettres une traduction en grec et une en arabe (3).

Nos renseignements sur ces faits si curieux sont, on le voit, bien clairsemés. Bien qu'il semble qu'à ce moment Maniakès fut entré définitivement en possession d'Édesse, le seul Skylitzès (4) parle pour cette même époque d'une nouvelle expédition de Romain contre les Arabes de Syrie. Quelles furent les raisons qui purent décider le basileus déjà vieilli, fatigué, même

(1) Muralt, *op. cit.*, I, p. 608. Yahia parle de deux lettres, une d'Abgare au Christ et une autre qui était la réponse du Christ, toutes deux sur parchemin, toutes deux écrites en langue syriaque.

(2) Voy. dans Rambaud, *op. cit.*, pp. 105 sqq., l'histoire de cette translation fameuse qui mit en mouvement toutes les populations de l'empire.

(3) Voy. Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, note 430.

(4) Suivi naturellement par Cédrénus.

malade, à entreprendre une fois de plus, à la tête de l'armée, cette marche si longue, si pénible, si dangereuse de Constantinople au delà du Taurus? Hélas, nous n'en savons rien absolument. Probablement l'effort du monde musulman pour prêter assistance à Édesse, effort que nous ne pouvons que deviner par la longue énumération, dans Mathieu d'Édesse, des chefs de l'armée de secours, avait été beaucoup plus considérable et plus redoutable qu'on ne pourrait le supposer. Dans notre complète ignorance, force nous est de ne donner sur cette seconde expédition impériale si

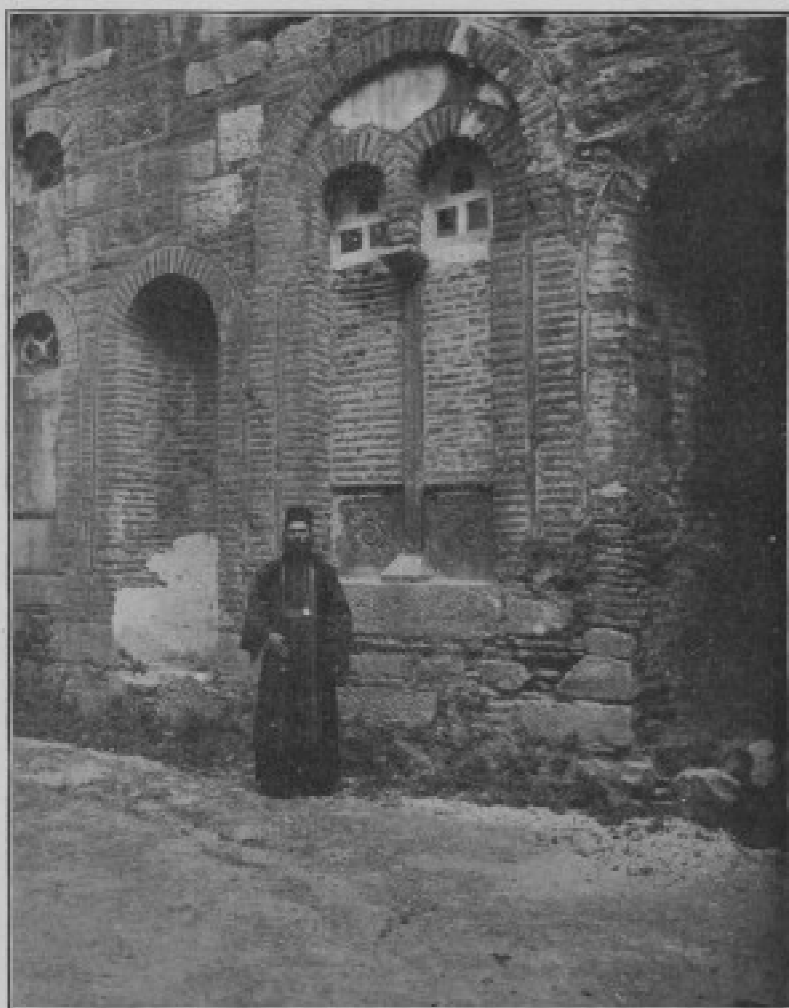


RELIQUAIRE BYZANTIN d'or émaillé trouvé au village d'Elena, département de Tirnovo, en Bulgarie. — XIme ou XIIme Siècle. — Musée de Sofia. — (Communiqué par M. Dobrusky.)

obscure que le texte même si bref de Skylitzès, en nous gardant de vouloir l'interpréter tant que nous ne serons pas en possession de documents nouveaux, ce qui n'arrivera, hélas, probablement jamais! Voici exactement ce que rapporte le chroniqueur byzantin :

A une époque qui, par la place même que ce récit occupe dans la *Chronique*, semble correspondre au printemps de l'an 1032 (1), le basileus Romain se mit précipitamment en campagne pour une nouvelle expédition en Syrie (2). Le basileus — qui, très certainement, avait suivi la route ordinaire par Kotyaion et Polybotos — venait d'arriver à Mesanakta, qui

(1) Muralt, *op. cit.*, I, 608.
(2) Peut-être pour venger l'affront de la première.



ÉGLISE BYZANTINE du Couvent de Saint-Luc en Phocide. — Façade Nord; niche et fenêtres. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, B. 351.)

est Dipotamon, vaste domaine impérial proche du lac des Quarante Martyrs (3), lorsqu'il fut rejoint dans cette localité par les plus graves

(3) Ramsay, *The histor. geogr. of Asia Minor*, p. 140.

nouvelles de la capitale. La basilissa Zoé, qui, probablement, avait été investie de la régence en son absence, lui mandait qu'elle avait été informée par le métropolitain Théophane de Salonique, nous ignorons dans quelles circonstances, d'une conspiration nouvelle ourdie bien extraordinairement, semble-t-il, entre l'infortuné Constantin Diogène, prisonnier au Stoudion dans les conditions que l'on sait, et la non moins infortunée princesse Théodora, captive elle aussi dans un monastère et dont le nom continuait, on le voit, à être incessamment mêlé à toutes ces intrigues. C'était toujours sur la légitimité de la vieille femme que tous les mécontents cherchaient à s'appuyer. Chose plus étrange encore : les deux conspirateurs, l'ancien généralissime des guerres de Bulgarie et la vieille Porphyrogénète devaient, paraît-il, se réfugier en Illyrie, c'est-à-dire probablement gagner par mer Dyrrachion, peut-être pour y faire proclamer la princesse et tenter de là, en s'appuyant sur les Serbes révoltés, une marche sur Constantinople à la tête de leurs partisans. Deux hauts prélats, ajoutait le dénonciateur, étaient de connivence avec eux : le propre métropolitain de Dyrrachion, probablement une des âmes du complot, et l'évêque de Périthéorion, petite cité de Thrace dépendant de la métropole de Trajanopolis (1). La basilissa avait fait aussitôt arrêter Constantin Diogène et les deux prélats. Constantin, malgré tant de hauts faits, tant de services rendus, avait été soumis à la question au Palais des Blachernes en présence du préposite Joannès, celui-là même qui, plus tard, devait être si célèbre sous le nom de Jean l'Orphanotrophe sous le règne de son frère le futur basileus Michel IV. Le malheureux, poussé par le désespoir de ses terribles souffrances, craignant aussi de livrer les noms de ses complices, s'était précipité du haut des murs de sa prison. On l'avait relevé le crâne brisé et sa lamentable dépouille avait été enfouie au champ maudit des suicidés (2). Quant à ses deux complices, les deux prélats, la basilissa n'avait rien trouvé de mieux que de les expédier enchaînés à son époux en compagnie des messagers chargés de lui faire part de ces fâcheuses nouvelles. Le basileus, ajoute simplement Skylitzès, les fit mettre en liberté. Peut-être le clément Romain était-il

(1) Aujourd'hui Orikhova.
(2) Voy. sur ce personnage, Mædler, *op.*, *cit.*, p. 2.

moins vindicatif à l'égard de la pauvre Théodora que son impérieuse épouse qui, obsédée par la jalousie, voyait sa sœur toujours conspirant. Skylitzès ne nous dit pas ce qu'on fit de la malheureuse princesse après ce nouveau drame. Très probablement elle continua à mener sa triste existence de nonne au couvent du Petrion où elle fut encore plus strictement surveillée bien qu'elle ne fût plus guère dangereuse.

Il semble que le basileus, probablement retenu à Mesanakta par tous ces inquiétants messages, désireux de ne pas s'enfoncer plus avant du côté de la Syrie avant que tout ne fût rentré dans l'ordre dans la capitale, fit dans cette lointaine cité d'Asie un assez long séjour.

D'après le récit de Skylitzès, il paraît bien qu'il s'y trouvait encore à la date du 28 juillet, journée qui fut, au dire de ce chroniqueur, marquée par l'événement que voici : « Ce jour-là, dit-il, un vendredi à deux heures de la nuit, une étoile — probablement un bolide — traversa le firmament dans la direction du sud au nord, illuminant de sa lumière toute la contrée. »

L'écrivain superstitieux ajoute que, peu après ce phénomène redoutable, on annonça simultanément divers échecs des armées impériales, échecs que très certainement, suivant lui, cette lueur miraculeuse prédisait. Non seulement les Arabes que le basileus allait précisément combattre avaient, paraît-il, une fois de plus semé la dévastation dans tous les districts frontières, toute la vallée du Haut Euphrate jusqu'à Malatya, l'antique Mélitène, bien au nord de Samosate (1), mais encore la nouvelle autrement inquiétante était également parvenue à Mesanakta que la barbare nation des Petchenègues, demeurée depuis quelque temps

(1) Ibn el-Athir (IX, p. 286) fixe cependant à cette date (année 422 de l'Hégire) la prise par les Grecs de la place forte d'Apamée de Syrie. Voici le paragraphe consacré à cet événement par le chroniqueur arabe : « Cette année-là les Grecs s'emparèrent de la forteresse d'Apamée de Syrie. Voici comment : le Khalife d'Égypte, Al Zahir, envoya vers la Syrie une armée commandée par son vizir Al-Douzbéri, qui s'en empara et voulut faire mettre à mort Hassan Ibn Al-Moufarridj, qu'il s'efforça d'amener auprès de lui. Celui-ci prit la fuite, vint en Grèce, revêtit le costume que lui donna l'empereur et sortit du palais de celui-ci, ayant sur la tête un insigne où l'on remarquait une croix. Il se dirigea vers Apamée avec une puissante armée, prit cette forteresse, s'empara de tout ce qu'elle contenait, réduisit en esclavage ses habitants et repoussa Al-Douzbéri vers des régions d'où, par ses ravages, il chassait les habitants. »

tranquille sur l'autre rive du Danube sans faire autrement parler d'elle, venait de franchir une fois de plus ce fleuve en grandes masses et ravageait maintenant les campagnes de la Bulgarie transbalkanique. C'était là un fait infiniment grave, car les Petchenègues étaient des adversaires fort redoutables qu'on avait cru bien à tort pacifiés à jamais depuis les temps lointains de la régence de Tzimiscès.

Ce n'était pas tout encore. En même temps les hauts fonctionnaires impériaux du thème d'Illyrie mandaient au basileus une autre calamité pour le moins aussi grave! Une flotte immense de corsaires sarrasins venus des rivages d'Afrique, très probablement aussi de Sicile, plus de mille bâtiments, montés par d'innombrables guerriers maugrebins, avait paru subitement dans la mer Adriatique. Une foule d'îles, beaucoup de lieux habités sur le littoral avaient été cruellement pillés et saccagés, réduits en déserts par ces hordes infernales. Maintenant celles-ci venaient de débarquer dans la riche, paisible et grande île de Corfou et ces bandes abominables mettaient à feu et à sang les campagnes sans défense de cette terre si belle.

Nous ignorons presque tout de l'issue de ces agressions de ces diverses nations barbares contre la sécurité de l'immense Empire, tant sont, hélas, misérables nos sources d'information. Skylitzès dit seulement que les Sarrasins de Mésopotamie et les Petchenègues du Danube qui avaient les uns comme les autres insolemment violé les frontières de l'Empire purent se retirer sans dommage après avoir saccagé tout à leur aise les terres chrétiennes, mais qu'il n'en fut point ainsi des corsaires d'Afrique apparus dans l'Adriatique avec cette flotte immense.

Attaqués simultanément par les forces de la naissante république de Raguse, pour la première fois ici figurant dans l'histoire, unies aux troupes impériales accourues sous le commandement du patrice Nicéphore Karanténos « stratigos de Nauplie » (1), c'est-à-dire gouverneur du thème du Péloponèse, beau-frère du basileus, les Sarrasins furent, malgré la grande disproportion des forces, taillés en pièces. Dans une ou plusieurs batailles navales dont nous ignorons tout, hélas, la plupart de leurs

(1) Hopf. (*op. cit.*, p. 139, note 36) pense qu'il faut lire plutôt « stratigos de Naupacte ».

MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XI[me] Siècle des Homélies de Grégoire de Nazianze, conservé à Jérusalem. — Scènes du Printemps. — (Phot. de la Soc. Orthod. Palestin.)

navires furent détruits et le patrice put envoyer au basileus un présent de cinq cents esclaves arabes enchaînés. La malechance qui poursuivait ces

pirates de la mer ne s'arrêta point là. Sur la route du retour, presque tous ceux de leurs bâtiments qui subsistaient encore furent brisés par une tempête dans les parages de la Sicile. Il y a probablement dans ces indications de Skylitzès de fortes exagérations. Il n'en est pas moins certain que cette redoutable expédition de corsaires éprouva un échec complet.

A tous les maux de la guerre répandus sur tant de points de ces mouvantes frontières se joignaient à ce moment ceux d'une terrible famine qui désola, paraît-il, l'ensemble des thèmes d'Asie durant que le basileus y séjournait. Les deux chroniqueurs, Skylitzès et Zonaras, citent comme ayant été plus particulièrement éprouvés par cette calamité les thèmes riverains de la Mer Noire, plus la Cappadoce et le thème arméniaque.

Mathieu d'Édesse insiste aussi sur l'horrible famine qui régna en Arménie à cette époque (1). Les gens mouraient comme des mouches. On vendait femme et enfants pour se procurer une misérable nourriture. Les souffrances étaient telles que les malheureux expiraient sur les routes et dans les champs. La peste naturellement se mit de la partie. Pour comble d'horreur, des nuées de sauterelles dévorèrent toutes les semences et les fruits de la terre (2). Le dimanche 13 août enfin, à une heure de la nuit, un terrible tremblement de terre épouvanta les populations de l'Empire déjà énervées par tant de maux (3).

Tant de causes de troubles, tant de périls sur les frontières, tant de

(1) *Op. cit.*, éd. Dulaurier, p. 51 : année de l'ère arménienne 480 (14 mars 1031-12 mars 1032). Aboulfaradj, pour l'année de l'Hégire 423 qui commençait en décembre de l'an 1031, parle de sécheresse, de glaces, de famine et de mortalité.

(2) Seulement après trois ans de ravages en Asie-Mineure un vent véhément enleva ces insectes destructeurs et les noya dans l'Hellespont, d'où les eaux les rejetèrent en amas sur les sables du rivage. Au dire de Skylitzès elles restèrent endormies deux ans, puis, réveillées, recommencèrent à tout dévorer. C'en étaient plus probablement d'autres. Celles-ci, ayant encore détruit durant trois autres années toutes les productions des anciennes provinces de Lydie et de Phrygie, s'en allèrent périr près de Pergame.

(3) Zonaras (l. XVII, 12) dit que ce tremblement de terre jeta bas, à Constantinople, sur la rive d'Asie, les hospices réservés aux lépreux et aux malades atteints du mal sacré, c'est-à-dire les épileptiques. Le basileus Romain fit reconstruire ces pieuses maisons, comme aussi les aqueducs également éboulés. — Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 610, 13. — Le mardi 6 mars 1033 on ressentit encore un tremblement de terre. De même, le 17 février 1034, nouveau tremblement de terre qui dévasta la Syrie et l'Égypte et renversa beaucoup d'édifices à Jérusalem. Cédrénus, 503, 16 et 511, 15; Aboulfaradj, *op. cit.*, p. 232.

malheurs accumulés, ne permettaient pas au basileus de poursuivre ses projets de revanche en Syrie. Il se décida à regagner en hâte Constantinople, où son absence se faisait si durement sentir. Nous ignorons si les troupes qui l'accompagnaient poursuivirent leur course vers Antioche. Skylitzès raconte seulement en passant que tout le long de la route du retour à travers les thèmes d'Asie, le basileus fit la rencontre émouvante de groupes d'habitants errants et faméliques. Chassés par la famine accrue par les terribles dégâts des sauterelles, mourant littéralement de faim, vendant leurs enfants pour vivre, ils marchaient à l'aventure, cherchant une nouvelle patrie où ils trouveraient de quoi se nourrir, voulant dans leur ignorance naïve franchir le Bosphore pour aller habiter en Europe la grande plaine de Thrace où ils espéraient trouver plus de bien-être. Ce spectacle douloureux, fit une impression profonde sur l'âme de cet empereur charitable. Il fit faire à ces foules lamentables d'abondantes distributions de vivres et d'argent, jusqu'à trois sous d'or par tête, somme bien considérable, semble-t-il, pour être vraie. Ainsi, il décida ou plutôt contraignit tous ces malheureux à regagner leurs misérables demeures. Ces bandes infortunées trouvèrent, paraît-il, encore plus de secours dans l'inépuisable charité de l'évêque Michel d'Ancyre. Ce saint prélat se couvrit d'une gloire méritée en n'épargnant ni soucis, ni dépenses pour sauver tant de pauvres gens du double fléau de la peste et de la famine.

Le basileus rentra dans le courant de l'hiver de l'an 1033 dans la capitale. Il la trouva encore fort émue du grand tremblement de terre qui avait causé tant de ruines au mois d'août. Sa première épouse, Hélène, étant sur ces entrefaites morte au monastère où elle s'était enfermée pour y cacher sa douleur, il fit distribuer à cette occasion de très abondantes aumônes, dans le désir pieux d'obtenir de nombreuses prières pour l'âme de la défunte (1).

Le printemps de l'an 1033 fut marqué, au dire de Skylitzès et de Zonaras, par une seconde grande victoire du patrice Nicéphore Karanténos contre une nouvelle agression de la flotte de Sarrasins africains qui

(1) Skylitzès. Voy. Cédrénus, II, p. 500.

s'était signalée l'an dernier par ses déprédations dans l'Adriatique et à Corfou. Cette flotte, reconstituée au même chiffre de mille navires, et montée par dix mille guerriers, fut de nouveau cruellement battue par l'heureux stratigos qui envoya cette fois encore cinq cents prisonniers enchaînés à Constantinople.

Ou bien la première victoire a été très exagérée par ces chroniqueurs, puisque la flotte n'avait pas été complètement détruite, ou, ce qui paraît en somme plus probable, il y a là quelque confusion, et il ne s'agirait, en somme, que d'une seule et même affaire. Ce qui le ferait croire, c'est que, toujours suivant Skylitzès (1), à la fin de cette même année, Nicéphore Karanténos aurait remporté un troisième succès sur les corsaires sarrasins (2). Cette fois, le nombre de prisonniers expédiés au basileus fut de six cents. Un fait est certain : c'est que la flotte impériale finit par avoir raison de ces audacieux écumeurs des mers.

On se rappelle que la célèbre église de la Résurrection ou du Saint Sépulcre de Jérusalem, avait été horriblement détruite et renversée jusqu'aux fondements ainsi qu'une foule d'autres édifices pieux de cette cité dans les années 1009 et 1010 par ordre du terrible ennemi des Chrétiens, le Khalife d'Égypte, l'insensé Hakem, devenu le Dieu adoré par les Druses (3). Cette destruction impitoyable avait eu par tout l'Occident un immense retentissement. Hakem avait disparu le 13 février de l'an 1021, âgé de 31 ans seulement (4). Son successeur, Al Zahir, fils d'une chrétienne, avait traité les disciples du Christ avec moins de cruauté. Même Skylitzès affirme que, vers cette époque de l'an 1033, il autorisa la

(1) Cédrénus, II, p. 503, 12.

(2) Une inscription dédicatoire d'une église τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου de la localité de Kotasch en Pisidie, inscription encore aujourd'hui existante, publiée par M. Sterrett, dans les *Papers of the american School at Athens*, II, 165, porte le nom d'un *Théodore Karand..... (énos?), magistros*. Voy. F. Cumont, *Les inscr. chrét. de l'Asie-Mineure*, *Mél. d'archéol. et d'hist.*, de l'École fr. de Rome, XV, pp. 280 et 292. Voy. encore Clermont-Ganneau, *Le magistros Théodore Carandénos*, *Rec. d'archéol. orient.*, V, p. 173. Voy. aussi *Épopée*, I, p. 388.

(3) Voy. *Épopée*, II, pp. 442 sqq. Voy. dans le *Recueil d'archéologie orientale* de Clermont-Ganneau, t. IV, par. 57, l'article intitulé : *La destruction du Saint Sépulcre par le Khalife Hàkem et l'inscription coufique de la basilique de Constantin*. Cette inscription hostile aux chrétiens, encore aujourd'hui subsistante, pourrait être attribuée au Khalife dément, leur impitoyable adversaire.

(4) *Ibid.*, p. 604.

reconstruction du temple du Saint-Sépulcre. Le basileus Romain prit activement à cœur cette œuvre pie, et envoya à cet effet à Jérusalem des



PLAQUE DE STÉATITE provenant de Salonique. Travail byzantin des XIme au XIIme Siècles. — Saint Démétrius. — Le cadre d'argent repoussé est de travail également byzantin plus récent. — (Coll. de la Comtesse de Béarn.)

sommes très importantes. Les travaux étaient complètement engagés lorsqu'il mourut. Skylitzès dit qu'ils ne furent achevés que sous le règne de Michel IV, son successeur. Ils ne le furent, en réalité qu'en l'an 1048,

sous Constantin Monomaque, grâce au mauvais vouloir fanatique persistant du gouvernement chiite du Kaire (1).

Cette année 1033 fut encore marquée par une nouvelle conspiration contre le basileus, signalée par le seul Skylitzès (2). C'est la cinquième indiquée par les chroniqueurs pour ce règne, sans compter celles dont le souvenir ne nous a pas été conservé. C'était bien probablement toujours la situation irrégulière de la basilissa Zoé vis-à-vis de sa sœur Théodora, maintenue à l'écart du trône malgré ses droits légitimes, qui encourageait les conspirateurs. Pour ce complot de 1033, nous ne possédons pas autre chose que ces lignes de Skylitzès : « Basilé Skléros, fils de Romain, marié à une des sœurs du basileus, le même qui avait eu les yeux crevés par ordre du défunt basileus Constantin (3), personnage de caractère inconstant et versatile, bien qu'il eut été comblé de bienfaits par Romain Argyros et élevé par lui à la haute dignité de magistros, ourdit contre lui une conspiration. Lui et sa femme, bien que très proches parents du basileus, furent chassés de la ville et envoyés en exil » — certainement dans quelque monastère. Nous n'en savons pas plus.

Toujours dans cette année 1033, la frontière d'Orient fut le théâtre de divers faits d'armes. Ibn Zaïrack, l'émir de Tripoli, le Pinzarach des chroniqueurs byzantins, dont j'ai parlé à plusieurs reprises (4), qui avait, on se le rappelle, accepté la suzeraineté byzantine, avait été, deux ans auparavant, assailli avec tant de violence par des forces égyptiennes, qu'il avait dû abandonner sa cité et se réfugier auprès du basileus. Tripoli avait été aussitôt occupée par les troupes du Khalife du Kaire. Romain se montra plein de sympathie à l'endroit de ce vassal détrôné. La politique impériale dans le Sud exigeait qu'on ne le laissât pas ainsi chasser de chez lui uniquement parce qu'il était l'allié de Byzance. Il fallait le venger sur l'heure et le réintégrer dans sa capitale.

(1) Il y eut encore le 28 février de cette année un phénomène céleste effrayant, un bolide ou astre allant du nord au midi avec un bruit terrible, comme des éclats de tonnerre. On l'aperçut jusqu'au 15 mars surmonté d'un arc de flammes.

(2) Cédrénus, II, p. 501.

(3) Voy. p. 17 du présent volume.

(4) Pp. 91 et 92 du présent volume.

L'état de guerre contre les troupes d'Égypte reprit donc toute son intensité en ces parages. Tandis que le grand hétériarque Théoctiste, à la tête des bataillons mercenaires étrangers et de forces nombreuses, ramenait l'émir Ibn Zaïrack en Syrie et le réintégrait par force dans sa principauté, une flotte grecque commandée par le protospathaire Teknéas d'Abydos ou l'Abydénien, faisait voile directement pour l'Égypte avec la mission d'exercer le plus de ravages dans le delta du Nil, puis d'attaquer si possible la grande cité maritime d'Alexandrie! Certainement le basileus Romain, malgré tant d'échecs si sérieux, rêvait encore grand. Il y avait beau temps qu'aucun armement byzantin n'avait été dirigé vers la côte de cette redoutable Égypte sarrasine avec un programme aussi audacieux. Il fallait que le basileus et ses conseillers eussent, par les rapports de leurs espions, reçu des informations bien précises sur l'état de faiblesse dans lequel le Khalifat d'Égypte était tombé sous le gouvernement d'Al Zahir. Teknéas et sa flotte, après une traversée heureuse, parurent devant Alexandrie stupéfaite. Les soldats orthodoxes insultèrent de loin la grande cité sarrasine dont les richesses fabuleuses jouaient un si grand rôle dans les récits légendaires de l'époque. Hélas, les choses en demeurèrent là! Probablement Teknéas estima que le basileus avait été mal renseigné et que ses troupes de débarquement n'étaient pas assez nombreuses. Il se borna, paraît-il, à saisir de nombreux navires sarrasins, mais nous ignorons même s'il les prit en bataille rangée ou si ce fut une simple course de corsaires. Il revint sain et sauf avec toute sa flotte, rapportant un grand butin. Nous n'en savons pas davantage sur cette curieuse expédition byzantine contre les rivages égyptiens. Skylitzès est seul à nous en parler et, chose étrange, les sources musulmanes n'en soufflent mot.

Nous sommes, par hasard, un peu mieux renseignés sur l'émir de Tripoli, Ibn Zaïrack, ce Pinzarach des Byzantins souvent cité déjà. L'auteur anonyme, tant de fois nommé, du récit contemporain si précieux connu sous le nom de « *Cecaumeni Strategicon* » (1) a, par un hasard pour nous très précieux, consacré son chapitre deux cent vingt et unième, intitulé

(1) Ou encore : *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin au XI*[me] *siècle.* Voy. surtout *Épopée*, I, pp. 620 sqq.

« Histoire d'un étranger » (1), à ce petit prince sarrasin. Ce passage est si curieux que je n'hésite pas à le reproduire en entier :

« Il y avait une fois, dit l'écrivain anonyme, un dynaste arabe nommé Apelzarach (2), qui vint trouver le basileus, notre seigneur Romain. Après avoir été comblé par ce prince de dons considérables et d'honneurs, il fut envoyé par lui dans son pays (3). Plus tard, il refit le même voyage, mais cette fois la réception qui lui fut faite fut tout à fait disgracieuse, à tel point qu'il voulut s'en retourner de suite, ce à quoi le basileus ne consentit point. Il passa ainsi deux années dans la capitale, s'attendant chaque jour à être envoyé en exil, même à un pire destin. Puis, au bout de ce temps, le basileus lui permit enfin de rentrer chez lui. Comme il s'en retournait et qu'il venait de franchir le Pont-de-Fer (4) au delà d'Antioche, il appela tout son monde, et se prenant la tête dans les mains, s'écria : « Qu'est ceci ? (5) » Eux, riant, lui répondirent : « Mais, c'est votre tête, mon seigneur », « Eh bien, reprit-il, je remercie Dieu d'avoir, ayant encore cette tête sur les épaules, pu franchir le détroit à Chrysopolis (6) et atteindre les frontières d'Arabie ! »

« Qui tend le pied pour faire tomber autrui, tombe lui-même à terre victime de sa propre faute ! » « Ainsi, poursuit le narrateur anonyme, faut-il toujours parler et agir droitement et se contenter de ce qui t'appartient en propre ! Si un jour l'envie te prend d'aller adorer dans son palais la Majesté impériale, ou encore d'aller te prosterner dans les saints temples ou, tout uniment, admirer la Ville Reine et le palais du prince, exécute une fois ce projet, mais garde-toi de recommencer une seconde, sous peine de ne plus être reçu en ami, mais bien en esclave. »

(1) « Περὶ ἱστορίας ἐθνηκοῦ ». — On se rappelle que le noble auteur de ce traité manuscrit récemment retrouvé illustre ses récits de guerre, d'éducation familière et de morale, par des exemples empruntés le plus souvent aux souvenirs personnels de sa vie militaire ou de sa vie à la cour.

(2) C'est ainsi que l'écrivain anonyme orthographie le nom déformé de l'émir de Tripoli.

(3) Ceci se rapporte au premier voyage de l'émir à Constantinople, dont j'ai parlé à a p. 92 du présent volume.

(4) Le Pont-de-fer, « Djisr el-Hadîd » des Arabes, Σιδηρογέφυρον des Grecs, est aujourd'hui encore connu sous ce nom. Construit sur l'Oronte, à trois heures d'Antioche sur la route d'Alep, il est très fréquemment mentionné par les auteurs arabes. Voy. Ritter, *Erdkunde*, XVII, 1091, 1641.

(5) Tι τοῦτό ἐστιν?

(6) Chrysopolis, on le sait, n'est autre que la Scutari d'aujourd'hui sur la rive du Bosphore opposée à Constantinople.

Dans sa préciosité byzantine, ce chapitre est instructif. Il nous fait voir clairement que, lors de son second voyage, le pauvre émir tripolitain fut considéré à Constantinople comme un hôte aussi importan que peu désiré. Ce ne fut que par pur intérêt politique que Romain, bien à contre-cœur, s'employa à replacer sur son trône un vassal auquel il témoignait une défiance telle, que celui-ci pouvait remercier Dieu avec effusion de lui avoir conservé la tête sur les épaules lors de cette seconde visite dans la capitale.



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — L'émir Pinzarach reçu par Romain Argyros. — (Millet, Hᵗᵉˢ-Études, C. 1239.)

A l'autre extrémité de la mouvante frontière d'Asie, en face de l'immensité musulmane, Skylitzès nous fait encore part, pour cette année 1033, d'un autre fait de guerre important. Le chef arabe Alim, gouverneur ou châtelain de la forteresse de Pergri (1), dans les marches d'Arménie,

(1) Skylitzès écrit Περκρίν. Mathieu d'Édesse écrit « Pergri ». — « Pergri, dit M. Dulaurier, *Mathieu d'Édesse*, *op. cit.*, note de la p. 396, place forte du district d'Ar'pérani, dans le Vaspouraçan, située au nord-est du lac Van, à l'est d'Ardjisch. » — C'est par erreur que Skylitzès dit que cette forteresse était située près de « Babylone », c'est-à-dire près de Bagdad, à moins que cette fois par Babylone le chroniqueur byzantin n'ait entendu Mossoul, qui était, du reste, encore infiniment éloignée de Pergri. — Ibn el-Athir, qui a raconté brièvement les mêmes faits (IX, pp. 297, 298) à l'année 425 de l'Hégire (26 nov. 1033-15 nov. 1034), dit que le gouverneur de Pergri s'appelait Abou'l Haidjâ Ibn Rabib Eddauléh et qu'il était fils de la sœur de Wahsoûdân Ibn Mamlân.

aujourd'hui la ville de Barkiry, dans le pachalik de Van, livra sa cité au patrice Nicolas le Bulgare, surnommé Chrysélios (1), commandant les troupes impériales en ces parages, et expédia son fils en ambassade auprès du basileus, espérant recevoir incontinent de celui-ci, pour prix de sa trahison, la dignité de patrice avec d'autres dons et honneurs. Mais le jeune chef sarrasin, arrivé à Byzance, y trouva Romain de plus en plus gravement malade. Pas plus au Palais qu'à la Ville on ne fit la moindre attention à lui. Il s'en alla furieux, et, aussitôt de retour à Pergri, conseilla à son père de tenter de reprendre aux Grecs la forteresse qu'il leur avait si inutilement cédée. Alim n'hésita pas à suivre cet avis. Il entra secrètement en pourparlers avec les autres dynastes turks de la région (2) et, grâce à l'appui matériel qu'ils lui fournirent, grâce aussi à l'incurie et à la négligence de Chrysélios, à qui le basileus avait confié la garde de cette conquête, il réussit à pénétrer nuitamment dans la ville. Ce dut être pour les Grecs un grand désastre. Skylitzès affirme que six mille Impériaux furent massacrés en cette nuit funèbre. Il ne dit pas ce que devint le Bulgare Chrysélios. En faisant la part de l'exagération, il n'en reste pas moins le fait certain d'un grave échec des armes byzantines.

Le basileus ne pouvait demeurer sous le coup d'un aussi sanglant affront sur cette frontière si difficile à défendre contre le perpétuel effort de l'agression sarrasine. Le patrice Nicétas Pégonitès (3), nommé en remplacement de Chrysélios, fut de suite envoyé par Romain, déjà presque mourant, pour faire le siège de Pergri avec toutes les forces de la région, « augmentées, dit Skylitzès, de troupes russes ». C'était bien là certainement la fameuse « droujine » russe de six mille hommes (4) qui, pour lors, on le sait, ne cessait de servir sur la frontière d'Asie (5). Après un siège

(1) Voy. un Chrysélios, dynaste de Dyrrachion, dans *Épopée*, I, p. 145.

(2) Skylitzès appelle constamment les Turks des « Perses ».

(3) Je possède dans ma collection le sceau d'un Pégonitès. Voy. *Sigill. byz.*, p. 692.

(4) Et non la garde impériale, ce qui serait la plus absurde des confusions. Voy. Wassiliewsky, *La Droujina væringo-russe, etc.*, 1[er] art., p. 139.

(5) Voy. *Ibid.*, 1[er] article, pp. 137 sqq. — Skylitzès (Cédrénus, II, p. 508) et Glycas, p. 586, racontent comme digne de mémoire l'histoire, tout au début du règne de Michel IV, dans la première année, d'un soldat varangien « parmi ceux qui, cantonnés en « Lydie », c'est-à-dire dans le thème des Thracésiens, étaient, à cet effet, dispersés dans ces régions », lequel tenta de violer une femme de ce thème qui résistait à ses instances. Celle-ci, ayant arraché du fourreau sa hache d'armes (ἀκινάκης), le tua en la lui enfonçant dans le cœur. Ses compatriotes assemblés donnèrent raison à la femme, à laquelle ils rendirent honneur solennellement.

sur lequel nous n'avons, hélas, aucun détail, le général impérial et ses redoutables mercenaires reprirent de vive force la forteresse sarrasine. Alim le traître et son fils furent mis à mort (1).

Nous ne savons, comme toujours, que peu de chose sur les relations entre l'empire byzantin d'une part, les royaumes de Géorgie et d'Arménie de l'autre, sous le règne de Romain Argyros. En tout cas, ce basileus semble n'avoir guère été favorable à ces deux nations, car leurs historiens, je l'ai dit, parlent de lui avec une sorte de haine. De plus en plus, depuis les premières annexions du grand Basile, se dessinait dans l'esprit des gouvernants, à Byzance, la résolution bien arrêtée d'en arriver le plus rapidement possible à l'absorption de ces deux monarchies féodales

Qaunt à lui, le considérant comme s'étant suicidé, ils refusèrent de l'ensevelir honorablement et enfouirent simplement son cadavre, faisant don de tout ce qu'il avait possédé à celle qui avait su si vaillamment lui résister. « Nous avons ici, dit M. Wassiliewsky, la plus ancienne mention connue dans l'histoire de ce nom de « Væring », depuis si fameux, et un curieux exemple de la dispersion de cette célèbre milice étrangère sur toute l'étendue du territoire de l'Empire. — Dans ce même mémoire, si plein d'indications précieuses (p. 141), et, à propos de ce meurtre peu important en lui-même, mais qui semble avoir si fort frappé l'imagination des contemporains, M. Wassiliewsky s'efforce d'attirer l'attention des historiens sur toute une série de notes contenues dans Skylitzès, pour ces mêmes années, et qui toutes concernent le seul thème des Thracésiens. C'est ainsi, par exemple, qu'à cette même année 1034 on voit apparaître dans ce thème des sauterelles qui le dévastent entièrement, après avoir ressuscité du sable des rives de l'Hellespont. Ce fait n'a certainement rien que de très naturel, puisque Skylitzès était originaire de ce thème, mais ces notes sont cependant trop anciennes pour avoir été recueillies directement par lui. Il vécut à la fin du XIme siècle seulement; par conséquent il n'est pas possible de lui attribuer la paternité de notes sur les événements de la première moitié de ce siècle, qui présentent un caractère tout à fait contemporain. Dans l'historiographie byzantine, dans celle du XIme siècle en particulier, beaucoup de points demeurent ainsi obscurs et énigmatiques. La publication du grand ouvrage de Psellos nous a fourni certainement quelque lumière. Nous en retirerons davantage encore de celle de l'*Histoire* authentique de Skylitzès, édition que nous promet le savant éditeur de Psellos. Mais, outre ces deux chroniqueurs principaux et un troisième, qui est Michel Attaleiatès, il existait encore au XIme siècle un quatrième historien de premier ordre, le métropolitain Jean Mauropos d'Euchaïta, dont je parlerai à maintes reprises dans la suite. Son diocèse, situé dans la région arménienne de l'Empire en Asie, l'ancien Hélénopont, n'était pas assez éloigné de l'antique Phrygie pour que l'écho des événements locaux, qui avaient cette province pour théâtre, ne vint pas jusqu'à lui. Lui-même était le contemporain plus âgé et en même temps le maître de Michel Psellos, le contemporain aussi du basileus Constantin Monomaque et de l'invasion des Russes dans les détroits en 1043. Malheureusement, de la *Chronique* de ce savant prélat, nous ne savons qu'une seule chose, c'est qu'elle a existé! et nous le savons uniquement par une petite pièce de vers composée par lui à cette occasion et venue jusqu'à nous. Quoi qu'il en soit, un fait subsiste, c'est que le nom des « Værings » fut importé pour la première fois dans la littérature grecque par quelque chroniqueur local de l'Asie-Mineure. Ceci est important parce qu'on trouvera peut-être ainsi la voie pour expliquer ce nom byzantin de « Varangues. » — Suit une dissertation fort intéressante sur cette question si controversée, surtout en Russie.

(1) Ibn el-Athir (IX, pp. 297 et 298) fait de ces événements lointains un récit quelque peu différent.

bouleversées par des crises intestines continuelles, exposées sur leurs frontières orientales à l'attaque de plus en plus incessante des féroces envahisseurs turks. Le roi Kéôrki d'Ibérie, d'Aphkhasie ou Géorgie, ou encore des Karthles, étant mort tout jeune, avait, on l'a vu, été remplacé sur le trône sous le règne du précédent basileus, par son fils Pakarat (1), quatrième du nom, qui venait de passer trois ans à la cour du grand Basile en qualité d'otage. Le petit roi, monté sur le trône à l'âge de neuf ans, sous la tutelle de sa mère, la reine Marie ou Mariam, d'origine alaine, et qui devait en règner quarante-cinq, jusqu'en l'an 972, avait eu des débuts fort agités. J'ai raconté au règne précédent l'exode des « aznaours » hostiles sur territoire grec dès la première année du gouvernement du nouveau roi, l'invasion de la Géorgie par une armée byzantine, les démêlés incessants enfin du pauvre Pakarat et de ses conseillers avec ses turbulents vassaux.

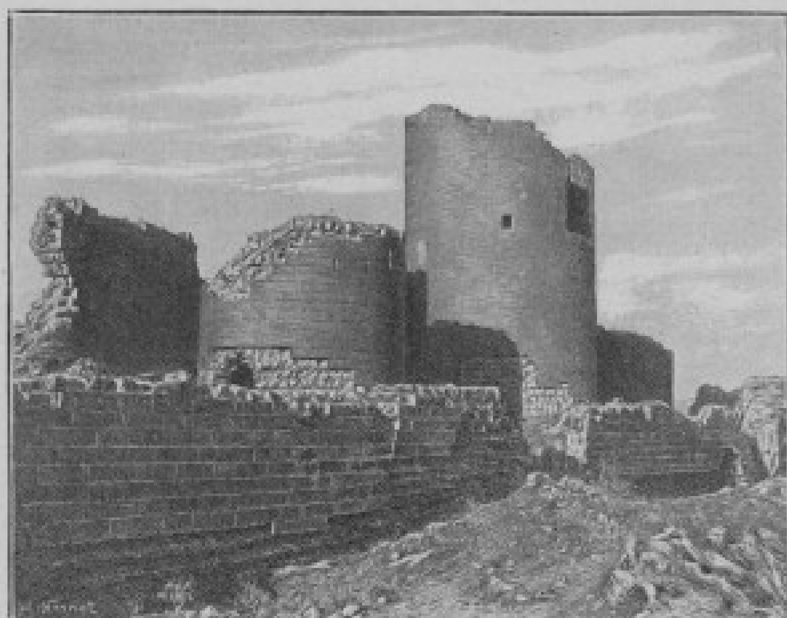
A la mort du basileus Constantin VIII et à l'avènement de sa fille Zoé, dit l'*Histoire de la Géorgie* (2), le catholicos Melkisédec se rendit à nouveau à Constantinople auprès du basileus Romain qui l'accueillit avec la plus grande faveur et lui fit don pour sa cathédrale de Koutaïs d'ornements religieux, d'icônes, de croix, de vêtements sacerdotaux, après quoi le vénérable prélat revint dans son pays et son diocèse.

Cette ambassade du chef de l'Église géorgienne avait certainement été voulue par la régente pour se concilier la faveur du nouveau basileus et le prier de faire cesser l'état de guerre presque incessant entre l'Empire et le royaume géorgien sous le règne de son défunt époux et aussi sous celui du basileus Constantin. La reine Mariam, qui semble avoir été une princesse sage autant que bien conseillée, tenait avant tout pour son jeune fils à l'alliance byzantine. La preuve en est cette union qu'elle lui avait fait contracter dès qu'il fut en âge de se marier, avec une nièce du basileus, nommée Hélène. On se rappelle que ce dernier n'avait pas de fille. J'ai parlé déjà (3) de ce mariage essentiellement politique entre le jeune roi de Géorgie et la princesse byzantine qui eut lieu dans la troisième

(1) « Pankratios » suivant la forme byzantine.
(2) Éd. Brosset, I, p. 313.
(3) Voy. p. 106 du présent volume.

année du règne de Romain Argyros, c'est-à-dire dans les tous derniers jours de l'an 1030 ou dans le cours de l'an 1031. Pakarat IV devait avoir à cette époque douze ans à peine (1). Certainement, comme c'était si souvent le cas alors en Orient, le mariage ne fut pas aussitôt consommé.

Le récit de ces événements, dans l'*Histoire de la Géorgie*, diffère



RUINES de la muraille de la ville d'Ani, capitale du roi des rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

beaucoup de celui des Byzantins. Il semblerait, d'après ces derniers, que ce mariage ait été arrangé par correspondance ou par quelque ambassade et que la jeune fiancée soit allée après cela de Constantinople rejoindre à Koutaïs son royal époux. Dans l'*Histoire de la Géorgie* tout au contraire, il est parlé d'un voyage de la reine régente à Constantinople. Voici ce curieux passage : « Après l'avènement du petit roi Pakarat et dans la troisième année du basileus Romanos, la bienheureuse reine Mariam,

(1) *Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, I, p. 313.

mère de Pakarat, roi des Aphkhases et des Karthles, se revêtit de force et de courage, car elle était fille des grands et puissants rois Arsacides (1). Elle s'en alla en Grèce, à Constantinople, en présence du basileus Romanos, pour ménager paix et union en faveur de l'Orient (2), pour qu'il n'y eut plus de guerre contre la nation des Karthles, et pour que les pauvres jouissent de bons traitements et de tranquillité, et pour demander pour son fils suivant l'usage la dignité de curopalate — on sait que cette haute dignité de la cour byzantine était héréditaire dans la maison royale de Géorgie (3) — et les prérogatives de sa maison et aussi pour chercher une épouse pour le roi Pakarat ».

Sans ce récit du chroniqueur national anonyme, nous ignorerions ce curieux voyage de la régente dans la Ville gardée de Dieu. Hélas, il ne s'y trouve aucun détail ni sur la traversée de la Mer Noire par l'intrépide princesse ni sur la réception sans doute très brillante qui lui fut faite au Palais Sacré par le basileus et son impériale épouse. L'historien Wakhoucht (4) dit seulement que Romain Argyros donna en dot à sa nièce un des clous de la Passion de notre Sauveur, la sainte Icône dite d'Okona (5) et beaucoup d'autres richesses de ce genre, joyaux inestimables.

L'*Histoire de la Géorgie* poursuit en ces termes son récit : « Quand la reine Mariam se fut présentée au basileus, celui-ci s'empressa de satis-

(1) C'est une erreur. Mariam était non de la race des Arsacides, mais de l'illustre famille arménienne des Ardzrouniens, propre fille de Sénékhérim, dernier roi du Vaspouraçan, lequel livra ses États à Basile II en 1022, lors de la première grande incursion des Turks Seldjoukides en Arménie. (*Épopée*, II, pp. 500 sqsq.)

(2) La Géorgie.

(3) Rambaud, *L'Empire grec au dixième siècle*, p. 513. « La dignité du curopalate était en quelque sorte héréditaire dans la dynastie ibérienne ; outre le curopalate de la cour de Byzance, il y avait donc le roi curopalate d'Ibérie. Il était maréchal honoraire du palais de son suzerain, comme en France le comte de Champagne, ou comme en Allemagne le comte palatin du Rhin. »

(4) P. 49.

(5) Sur ce couvent fameux d'Okona, dit M. Brosset (*Hist. de la Géorgie*, I, note 2 de la p. 314), voy. *Géographie de la Géorgie*, pp. 265 et 486. — M. Brosset dit qu'il possédait une copie d'une charte du XVIIIe siècle où sont énumérés les privilèges de la famille Garsévanachwili, laquelle avait droit héréditaire de fournir le doyen, « dékanos », chargé de porter cette fameuse Icône devant le roi, dans les combats et à la chasse. L'origine impériale de cette sainte relique est assez inexactement rapportée dans ce document très postérieur. Perdue par le roi Simon Ier lors de la défaite d'Ophis-Coudch en l'an 1590, elle fut reconquise par le roi Chah-Nawaz, quand il alla en Iméréthie en l'an 1660. » « Maintenant elle se trouve à Gori », est-il dit dans ce même document.

faire à ses demandes. Il lui accorda un traité solennel et authentique d'alliance et d'amitié, scellé de sa bulle d'or. Il conféra au jeune roi Pakarat les honneurs du curopalatat et lui donna pour épouse la reine Hélène. En revenant dans le royaume de son fils, au pays de Tao, qui est le Daik'h, la reine apporta à ce prince son nouveau titre et célébra ses noces. On lui imposa la couronne bénite ». Ce mariage eut, du reste, une issue fort malheureuse. La pauvre jeune reine mourut à Koutaïs, semble-t-il, bien peu après son mariage, et son royal époux se remaria avec la princesse Boréna, fille du roi des Osses.

Il existe dans la province arménienne de Chirag, sur la muraille de l'église de Marmaraschen, une belle inscription lapidaire en langue arménienne, mentionnant une donation faite à cette sainte maison par cette reine Mariam qui semble avoir si bien défendu la monarchie de son fils. Elle s'y intitule : « Marie, reine des Aphkhases et des Géorgiens, fille du grand Sénékhérim, petite-fille de Kakig, roi d'Arménie et de la reine Gadaï ou Katramide». Elle donne à cette église, « célèbre dans l'univers », le village de Darouts, « pour la rémission des péchés de mon aïeul Kakig et de Gadaï ma grand'mère (1).

Le basileus Romain ne semble pas avoir continué longtemps sa protection et sa bienveillance à la reine Mariam, à son fils le curopalate et à leur nation, pas plus, du reste, qu'au royaume voisin d'Arménie. Nous avons vu déjà qu'en allant en Syrie lors de sa première expédition dans ces régions, il fit pourchasser et molester dans la Montagne Noire, en Caramanie, les religieux solitaires arméniens et envoya en exil le patriarche Bar Abdoun et ses évêques (2). En même temps il s'interposait à nouveau d'une façon tout à fait hostile dans les affaires intérieures de la Géorgie. C'est toujours par la même *Chronique* nationale que nous connaissons ces faits (3). Voici ce qu'elle raconte : « Il existait un autre fils du défunt roi

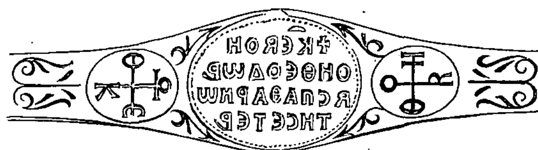
(1) Voy. Brosset, *Explic. de div. inscriptions géorg., armén. et grecques* (*Mém. de l'Ac. imp. des Sciences de St-Pétersbourg*, VI[e] série, t. IV, 1839, p. 352). L'année manque. Je rappelle que c'est à tort qu'on attribue à Pakarat IV, curopalate, la fondation de la célèbre cathédrale de Koutaïs qui fut construite par son aïeul homonyme, le Pakarat contemporain du grand Basile. Voy. *Épopée*, II, p.470, note 3. Voy. encore Brosset, *ibid.*, pp. 347 à 356. Le texte de l'inscription se trouve imprimé dans la *Description d'Eschmiadzin et de ses cinq provinces*, par l'évêque Jean Chakhathounof, Eschmiadzin, 1842, par. 569 (en arménien).

(2) Voy. p. 77 du présent volume. — Muralt, *op. cit.*, I, p. 604, 4, note.

(3) *Hist. de la Géorgie*, éd. Brosset, I, p. 315.

Kéôrki, plus jeune que Pakarat IV et qu'il avait eu d'une seconde femme, nommée Alda, fille du roi des Osses, certainement une simple concubine puisqu'elle se trouvait encore vivante du temps de la reine Mariam. Ce prince, nommé Démétré (1), était en résidence à Anacophia (2) d'Abasgie, très fort château situé tout au nord de la Circassie actuelle, sur la Mer Noire, à soixante kilomètres environ de Taman. »

Démétré était encore fort jeune. Un complot se trama entre un certain nombre d' « aznaours » pour le nommer roi à la place de son frère Pakarat, mais il échoua par l'énergique résistance de ce dernier, de sa mère et des premiers personnages ou « thawads » du royaume. Forcé de fuir, le prince rebelle se réfugia auprès du basileus Romain, auquel il fit hommage pour sa ville d'Anacophia, « qui fut, dès lors, dit la *Chronique*, et jusqu'à présent (3), perdue pour le roi des Aphkhazes ». Les Byzantins (4) racontent ces faits à peu près de la même manière. Ils disent que Démétré était alain de nation, ce qui s'accorde bien avec son origine osse indiquée par l'*Histoire de la Géorgie*. Ils placent la remise au basileus du « kastron » d'Anacophia à l'an 1033 et attribuent la responsabilité de cet acte à la princesse Alda au nom de son fils, trop jeune encore pour faire fonction de souverain. Ils ajoutent que cette princesse rechercha l'alliance du basileus, qui éleva son fils à la très haute dignité de magistros. Toujours le même système de diviser pour mieux opprimer ces petites nationalités.

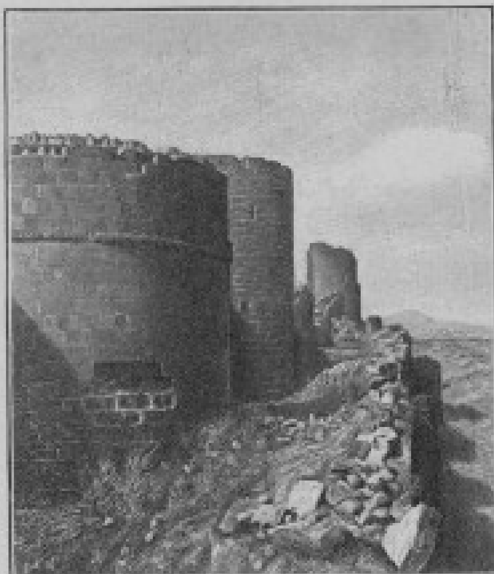


BAGUE D'ARGENT doré inédite, de ma Collection, ayant appartenu à un haut officier des mercenaires étrangers à Byzance au XIme Siècle. — La légende signifie : Seigneur, prête secours à Théodore, protospathaire de l'Hétairie.

Du royaume d'Arménie, en dehors du peu que j'ai dit (5), nous ne savons rien, ou presque rien, sous ce règne du basileus Romain. Jean

(1) Démétrios, Démétrius.
(2) Anacopi. L'Anapa d'aujourd'hui.
(3) C'est-à-dire « jusqu'à l'époque du biographe de Pakarat IV ». Le roi Kéôrki II, fils de ce dernier, reprit cette forteresse sur les Grecs. Voy. *Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, I, p. 345.
(4) Skylitzès (voy. Cédrénus, II, 503, 9).
(5) Voy. p. 106 du présent volume.

Sempad et son frère Aschod le Brave (1), Pagratides, régnaient alors conjointement sur ce pays déchiré par les querelles féodales et sans cesse menacé par l'invasion seldjoukide. Le seigneur Pierre ou Bédros, était encore catholicos d'Arménie. Constantin VIII, au moment de sa dernière maladie, se sentant près de sa fin, avait, dit l'historien national Tchamtchian (2), désiré qu'on lui présentât quelque pieux religieux arménien, digne d'être chargé par lui d'une mission délicate auprès de son souverain. On lui avait alors amené un certain prêtre, nommé Kyrakos, qui exerçait dans la capitale grecque la haute fonction de directeur de l'hospice du patriarchat. Le vieux basileus moribond, aussitôt qu'il avait aperçu cet homme, avait tiré de son sein pour le lui remettre le fameux document en date de l'an 1021, par lequel le roi Jean Sempad s'était engagé envers le grand Basile, lors des événements de cette époque, à remettre sous certaines conditions à l'Empire la ville d'Ani et son territoire, c'est-à-dire tout son royaume, au moment de sa mort, document dont il a été parlé au volume précédent (3). Il lui intima en même temps



RUINES de la muraille de la ville d'Ani, capitale du roi des rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

(1) Aschod, n'ayant pas régné à Ani, ni par conséquent dans le district de Chirag, n'est pas compté, dit M. Dulaurier (*Matthieu d'Édesse*, p. 379), dans la liste des souverains Pagratides.

(2) *Op. cit.*, II, p. 116. — Voy. aussi Lebeau, *op. cit.*, XIV, p. 246, et surtout Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, p. 60.

(3) *Épopée*, II, pp. 498 sqq.

l'ordre de rapporter aussitôt cette lettre si précieuse au roi Jean Sempad, le conjurant au nom de Dieu de ne point faillir à sa mission. Il lui déclara en même temps que jamais il n'eût consenti à se prévaloir ainsi de la détresse du roi des rois d'Arménie. Kyrakos reçut et emporta le précieux document, mais le traître, au lieu de courir à Ani le remettre à son souverain, le garda devers lui pour en user à la première occasion à son avantage personnel. Nous verrons qu'il le remit au basileus Michel IV, qui récompensa richement sa lâche conduite.

Je ne sais ce qu'il faut croire de cette anecdote tendancieuse peut-être bien inventée de toutes pièces par les historiens arméniens pour compromettre en faveur de leur nation la mémoire de Constantin VIII, et noircir d'autant celle de ses successeurs. Les remords de Constantin, se refusant à profiter du merveilleux héritage arraché par son illustre frère à la faiblesse du roi des rois d'Arménie, me semblent d'ordre quelque peu fantaisiste (1).

Vers cette époque environ, à la suite de violents dissentiments avec le roi Jean, eurent lieu la destitution du fameux catholicos Pierre ou Bédros, dit « Kédatartz », qui s'était rendu impossible par l'exaltation de son ascétisme et qui, depuis longtemps déjà, s'était retiré dans le couvent de Tzaravank, dans le Vaspouraçan, sur territoire impérial, puis son emprisonnement pour haute trahison et son remplacement par Dioskoros, abbé du couvent de Sanahin, qui devait lui-même être déposé, peu après, par une assemblée de quatre mille délégués, tant laïques qu'ecclésiastiques, réunie à Ani (2). Le récit de ces événements, qui troublèrent profondément l'Arménie, n'intéresse que secondairement l'histoire de l'empire byzantin, sauf en un point cependant. Les sources arméniennes racontent que le roi Jean Sempad, dans ses négociations pour décider le catholicos à revenir de son exil volontaire, s'était servi comme médiateurs des fonctionnaires byzantins qui administraient les territoires voisins récemment reconquis par l'Empire, c'est-à-dire la province du Vaspoura-

(1) Il y eut en cette année-là 1033, une éclipse de soleil (Dulaurier, *Rech. chronol.*, etc., p. 287). — A partir de décembre 1033 un vent noir souffla à Nisibe, suivi de fortes pluies et de tremblements de terre en Égypte et en Palestine, dont j'ai parlé déjà.

(2) Le peuple d'Arménie vénérait Bédros à l'égal d'un saint et d'un thaumaturge. Tout le clergé était pour lui. — Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 440.

çan. Ceux-ci parvinrent enfin à décider le patriarche à regagner Ani, mais aux portes de cette ville, il fut arrêté, accusé de relations avec l'ennemi, emprisonné et finalement destitué. Après des désordres inouïs le roi dut céder. L'obstiné Bédros remonta triomphalement sur le trône des catholicos durant que son rival Dioskoros, traité d'imposteur, en était ignominieusement chassé (1).

Le changement de règne qui avait placé Romain Argyros sur le trône des basileis eut également son contre-coup sur les affaires d'Italie. Le nouveau « catépano » Christophoros (2), installé depuis quelques mois à peine, fut remplacé à la tête de ce qui restait des thèmes byzantins de la Péninsule par un parent du nouveau basileus, le patrice Pothos Argyros (3). La *Chronique* du protospathaire Lupus raconte brièvement que, déjà dans le courant de l'été de l'an 1029 (4), ce nouveau fonctionnaire eut à combattre des envahisseurs musulmans, certainement quelque incursion d'Arabes de Sicile, commandés par deux chefs nommés Rayka et Jaffari, probablement un Djafar. Les habitants d'Olbianum, assiégés par ces envahisseurs, s'en débarrassèrent en leur livrant par trahison la garnison byzantine qui les défendait. Puis Pothos Argyros livra une bataille à ces mêmes infidèles sans que la *Chronique* nous renseigne sur l'issue de cette lutte.

Ces événements, qui paralysaient l'action des Byzantins dans le sud de la Péninsule, furent très profitables à Pandolfe IV de Capoue, le terrible « loup des Abruzzes », dans ses efforts pour consolider son autorité sur les princes voisins. Pandolfe de Teano, qui était cependant sous la protection byzantine nominale, après avoir été expulsé de Capoue puis de Naples par lui, réfugié à Rome, ne reçut aucun appui des Grecs. De même le duc Sergios IV, que Pandolfe avait chassé de Naples, probablement parce qu'il avait donné asile à Pandolfe de Teano, pour tenter de

(1) Voy. Grene, *op. cit.*, pp. 121 sqq. Le malheureux Dioskoros mourut des suites des sévices qui lui avaient été prodigués par la populace d'Ani.

(2) Voy. p. 51 du présent volume.

(3) Voy. dans Trinchera, *op. cit.*, n° 23, p. 24, un document signé par ce « catépano » Pothos, en date du mois de mars 1032. Chose assez inexplicable, nous voyons un « catépano » inconnu dans les textes, le protospathaire Biccianos, signer un document en date du mois de décembre 1030. Voy. del Giudice, *op. cit.*, I, app. 1, n° 5, p. XIV.

(4) En juillet ou en août.

reconquérir sa seigneurie qu'il brûlait de revoir, désespérant d'obtenir le secours des Impériaux, s'adressa aux gens de Gaète, surtout à ceux de son ancienne cité de Naplès, même aux immigrés normands. Bien lui en prit. Grâce à ces puissants et efficaces secours, il réussit, en 1030 (1), à rentrer en possession de la cité et du pays napolitains et à en chasser les troupes longobardes de l'usurpateur (2) qui durent se retirer après dix-sept mois d'occupation.

Ce fut alors que, pour empêcher que sa capitale ne lui fût encore une fois reprise et pour la défendre contre les menaçantes attaques du redoutable Pandolfe, le duc Sergios prit une résolution qui devait avoir pour l'Italie méridionale les plus graves conséquences, celle de faire alliance avec les aventuriers normands dont nous avons si souvent parlé (3). Ils formaient déjà à ce moment, grâce probablement à de nouvelles arrivées d'émigrants de Normandie, un parti de plus en plus considérable dans le sud-ouest de la Péninsule.

Le duc Sergios donc (4) vint trouver Rainulfe, un des cinq frères qui, en l'an 1017, avaient répondu les premiers à l'appel de Mélès et pris part à cette époque à la lutte contre les Grecs, *home aorné de toutes vertus qui convènent à chevalier*, suivant l'expression du moine Aimé, et lui fit épouser sa sœur Sigelgaïta, veuve du duc de Gaète. Comme dot de la princesse et pour se défendre contre les entreprises ultérieures du prince de Capoue, Sergios donna à Rainulfe, en toute propriété, une partie de la province de Labour et de nombreux châteaux. Rainulfe y bâtit, en 1030, une ville nommée Aversa, et l'entoura de fossés et de fortifications, pour en faire le boulevard de Naples contre les invasions venant du Nord, mais surtout pour en faire la place forte des Normands. Guillaume de Pouille fait de ce pays d'Aversa un éloge idyllique. « C'est, dit-il, un lieu plein de ressources, agréable et productif tout à la fois, auquel ne manquent ni les moissons, ni les prairies, ni les arbres; il est impossible de trouver dans le monde un endroit plus charmant. »

(1) Chalandon, *op. cit.*, f. 79.
(2) Voy. pour le détail de ces événements : Heinemann, *op. cit.*, I, pp. 55 sqq. et 349-350.
(3) M. Chalandon, *op. cit.*, f. 80, estime que Sergios se servit des Normands déjà pour rentrer dans Naples.
(4) Delarc, *op. cit.*, pp. 70 sqq.

« Huit cents ans se sont écoulés, poursuit l'abbé Delarc, depuis que Guillaume a écrit cet éloge, et aujourd'hui encore les environs d'Aversa présentent le même aspect. La ville fondée par les Normands est un îlot dans cet océan de verdure qui, de Caserte aux portes de Naples, recouvre la magnifique plaine de Labour. Les monuments, hélas, que les Normands y fondèrent, ont à peu près complètement disparu. Quelques fossés peu



FAÇADE nord de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — XIme Siècle.
(Millet, Hes-Études, B, 350.)

reconnaissables, deux ou trois vieux murs, une tour délabrée que d'énormes figuiers ont trouée de part en part, un fragment de la pierre tombale du comte Rainulfe encastré dans les constructions du clocher, et c'est tout.

« La fondation d'Aversa est une date de première importance dans l'histoire des Normands en Italie. Elle marque la fin d'une période qui va de 1016 à 1030, pendant laquelle les premiers de ces guerriers d'aventure venus en Italie, n'y possédant en propre ni ville, ni principauté, ont tour à tour mis leur bravoure au service des princes longobards de Salerne et

de Capoue, de l'abbé du Mont-Cassin, parfois même au service des Grecs. Si, après 1030, les Normands ont encore servi tel ou tel prince, il est certain cependant qu'à partir de ce moment, ils ont commencé surtout à combattre pour leur propre compte, et qu'ils n'ont pas tardé à devenir les égaux, et plus tard les maîtres de ceux dont ils n'étaient auparavant que les humbles auxiliaires » (1).

Malgré la perte de Naples, la puissance de Pandolfe de Capoue ne cessa cependant d'augmenter et bientôt il eut laissé loin derrière lui comme importance et influence tous les autres dynastes de l'Italie méridionale. Il atteignit de même ce résultat principalement par l'aide des mercenaires normands qu'il prit en grand nombre à son service et dont des bandes nouvelles affluaient incessamment de leur lointaine patrie. Ainsi, avec cette aide, il s'empara de tous les biens et de tout l'immense territoire de la riche abbaye du Mont-Cassin, et, pour se venger de sa triste captivité en Allemagne, en expulsa brutalement l'abbé, le protégé d'Henri II. Il le retint dans une étroite prison à Capoue et remplaça l'archevêque de cette ville par son propre bâtard à lui. « Enfin, poursuit l'abbé Delarc, les trois annalistes de la riche abbaye bénédictine : Désidérius, plus tard pape, sous le nom de Victor III, le moine Aimé, et Leo de Marsi, n'ont pas assez d'expressions indignées pour faire le long récit des forfaits dont Pandolfe IV se rendit coupable non seulement contre le Mont-Cassin, mais contre toutes les autres principautés longobardes après sa restauration à Capoue.

« La rage du *fortissime loupe*, c'est ainsi qu'Aimé désigne Pandolfe IV, ne se tourna pas seulement contre les hommes et les choses de l'Église. Dès l'été de l'an 1032, il avait chassé de Gaète la dynastie régnante et annexé cette principauté à ses États. De même, il enchaîna Amalfi à sa politique. Enfin, je le répète, il réussit à se créer des alliés bien autrement précieux en la personne des Normands d'Aversa.

« La bonne entente, en effet, n'avait pas duré longtemps entre le duc

(1) Voy. le détail de ces événements dans Heinemann, *op. cit.*, pp. 58 sqq. Voy. surtout à la p. 69 le paragraphe relatif à l'importance de cette fondation de la ville d'Aversa. — M. Chalandon, *op. cit.*, ff. 80 et 81, fait le plus grand éloge des qualités politiques du normand Rainulfe et attribue à sa conduite habile la plus grande influence sur la fortune prodigieuse de ses compatriotes en Italie à cette époque.

Sergios de Naples et le comte Rainulfe. Celui-ci oublia trop vite et trop facilement qu'il devait à Sergios ses terres, sa ville, son titre, en un mot toute sa puissance naissante. L'ancienne duchesse de Gaète, Sigelgaïta, devenue femme du chef normand, étant morte, Pandolfe IV saisit avec empressement cette occasion pour renouer avec les Normands une alliance dont la rupture lui avait été préjudiciable. Il offrit à Rainulfe, pour femme sa nièce, fille de sa sœur et du patrice d'Amalfi (1). Rainulfe y consentit et devint l'ami et l'allié de Pandolfe. Sergios, apprenant ce mariage, fut au désespoir. Aversa, dont il avait donné l'emplacement, qui devait défendre Naples contre Capoue, passait à l'ennemi et mettait plus que jamais en danger l'indépendance du duché. Inconsolable de l'ingratitude de Rainulfe, il abdiqua, se fit moine et mourut peu après. L'alliance de Pandolfe IV avec Rainulfe marque l'apogée de la puissance du prince de Capoue. »

Dans le sud de l'Italie, les Grecs avaient trop d'embarras personnels sur les bras pour qu'ils pussent songer à jouer le rôle d'arbitre entre les princes longobards dans cette situation si troublée. On sait que l'énergique « catépano » Bojoannès avait été rappelé d'Italie presque aussitôt après son retour de l'expédition de Messine en 1027 et que son second successeur Pothos Argyros avait eu fort à lutter avec le parti national opposé aux Grecs. Ce parti, jusque-là énergiquement comprimé par Bojoannès, maintenant relevait partout la tête. Les nouvelles incursions des Arabes de Sicile signalées à cette époque avaient peut-être bien aussi un lien avec ces tentatives répétées de soulèvement. Ces incursions dont j'ai parlé à l'an 1029 (2) d'après la *Chronique* du protospathaire Lupus, se renouvelèrent trois années plus tard, en 1032 (3). Michel, protospathaire, kitonite, juge du velon et de l'Hippodrôme, dit la même *Chronique*, à la tête de nombreux contingents des thèmes d'Europe et d'Asie, fut envoyé cette année au secours du « catépano » et aussi de l'eunuque Oreste, chef de la malheureuse expédition de Sicile qui avait probablement évacué Messine. La plupart de ses soldats avaient, paraît-il,

(1) Probablement Manso IV. Chalandon, *op. cit.*, f. 83.
(2) Voy. p. 143 (Rayka et Zaffari).
(3) Voy. Cédrénus, II, 496-497.

succombé « à la débauche » (1) ! Les Sarrasins qui s'étaient emparés de Cassano battirent le « catépano » Pothos Argyros qui périt dans le combat. Bari elle-même, capitale des terres grecques en Italie, fut le théâtre d'un soulèvement du parti national hostile au basileus, soulèvement dont le propre archevêque de cette ville, Byzantios, « père des orphelins », fondateur de l'église de Bari et défenseur de cette ville contre les Grecs (2) semble avoir été l'instigateur principal.

Le nouveau « catépano », le protospathaire Constantin Opos, arrivé en Italie peut-être déjà dans le courant de l'année précédente, en mai (3), avec une flotte commandée par l'eunuque Jean, réussit à rentrer dans Bari, à y restituer l'autorité impériale, et, l'an suivant, 1035, à placer sur le trône archiépiscopal vacant par la mort de Byzantios (4) un prélat du parti de l'Empire. Le peuple avait bien de son propre chef remplacé de suite l'évêque défunt par le protospathaire Romuald, mais celui-ci au mois d'avril fut exilé par ordre du basileus (5).

En dehors de ces agitations intérieures, déjà assez graves par elles-mêmes, l'attention des hauts fonctionnaires byzantins en Italie était à ce moment entièrement absorbée par les événements qui se déroulaient en Sicile et qui commençaient à faire considérer comme possible, ainsi que nous le verrons plus loin, la reprise de cette île par les troupes impériales. Les Grecs n'avaient d'yeux que de ce côté. Ils ne pouvaient donc songer à se lancer dans la mêlée qui menaçait de jeter les uns sur les autres les princes longobards (6).

(1) A la fièvre ou à la dysenterie plus probablement.

(2) « *Fuit piissimus pater orfanorum, atque terribilis et sine metu contra Græcos* ». (*Anon.* de Bari). Tant était universelle l'animosité contre les Grecs !

(3) Et non en 1031, ainsi que le disent la *Chronique* de Lupus et l'*Anonyme* de Bari, puisque Pothos Argyros, protospathaire et « catépano » d'Italie, a encore en mars 1032 signé un document concernant le Mont-Cassin (Trinchera, *op. cit.*, p. 24, n° 23). Voy. Skylitzès (Cédrénus, II, 503, 17), qui l'appelle « Léon » et non « Constantin ».

(4) Mort déjà le 6 janvier 1035.

(5) *Anonyme* de Bari.

(6) Beltrani, *op. cit.*, p. 14, a publié un document conservé aux archives de Trani, daté de cette cité du mois de mai de l'an 1033, « cinquième année du règne de notre très saint basileus le seigneur Romain ». Dans le *Codice diplomatico barese*, I, 1897, sont publiés cinq documents conservés aux archives de la ville de Bari, datés de cette ville des années 1028, 1030, 1031, 1032 des règnes de Constantin et de Romain. Il y est question de l'archevêque Byzantios et du « catépano » Pothos Argyros qui s'intitule dans un de ces documents, daté de février 1032, « protospathaire impérial et « catépano » d'Italie ».

J'ai dit au règne précédent (1) les événements survenus à Venise et le triomphe éphémère de la faction des Orseolo, clients de Byzance, suivi presque aussitôt de la mort du doge Othon Orseolo au moment même où celui-ci allait rentrer en vainqueur à Venise après son long exil à Constantinople. Cette fin lamentable de leur principal représentant entraîna la chute définitive des Orseolo, mais la cour de Byzance avait un trop



MINIATURE d'un rouleau d'Exultet de la fin du XIme Siècle du Mont-Cassin, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Vaticane. — Acclamations du peuple. — (Millet, Hres-Études, C. 1519.)

grand besoin de l'amitié de Venise pour bouder au nouvel ordre de choses. Elle continua donc sous ce règne et les suivants à lui faire bon visage. Dans un acte officiel de l'an 1049, le doge Domenico Contarini s'intitule : « patrice impérial » et « protosébastos » comme s'il était un simple fonctionnaire impérial (2).

Cependant le basileus qui avait été constamment très mal portant presque depuis son avènement au trône, s'en allait déclinant chaque

(1) P. 51, note 5, du présent volume.
(2) Armingaud, *Venise et le Bas-Empire*, Arch. des Miss. scientif., 1867, p. 356.

jour. Il semblait déjà qu'on pût prévoir sa mort à très bref délai, et celle-ci devait être hâtée encore par des circonstances intimes dont l'histoire est infiniment dramatique.

Romain Argyros, avant d'être devenu basileus, avait eu à son service parmi son nombreux domestique un eunuque originaire du thème de Paphlagonie nommé Jean ou plutôt Joannès, de naissance infiniment obscure, un « homme de rien », personnage d'une rare dépravation, tout à fait dépourvu de sens moral, mais d'un esprit infiniment actif, délié, intelligent, ambitieux autant que rusé, qui remplissait pour lors les hautes fonctions d' « orphanotrophos » ou directeur du grand établissement urbain pour les orphelins assistés. Cet homme génial, véritable « faiseur de rois », parti de si bas que nous ignorons tout de ses origines, va demeurer constamment, à partir de ce moment, au premier plan de cette histoire. Une fois sur le trône, Romain qui avait mis sa confiance en lui, et dont il était le confident et l'intime, le conserva auprès de sa personne, lui témoignant la plus vive amitié. Sans lui donner de grands pouvoirs, il lui conféra cependant par le fait même de cette intimité si exceptionnelle une situation très considérable et une influence très puissante. Il lui disait ses pensées les plus secrètes.

Ce parvenu avait quatre frères encore jeunes dont les deux aînés étaient eunuques comme lui. C'étaient tous, semble-t-il, comme Joannès, mais à un degré moindre, des hommes intelligents autant que sans scrupules. Les deux aînés, nommés Georges et Constantin, exerçaient, au dire de Skylitzès, « un métier forain », peut-être celui de guérisseurs. Les deux plus jeunes, Nicétas et Michel, officiellement étaient changeurs. En réalité, ils faisaient de la fausse monnaie. Nicétas avait déjà quelque barbe au menton. Michel, dans la fleur de sa jeunesse, était admirablement beau de visage et de corps. Psellos ne sait assez nous vanter les perfections physiques de cet éphèbe du XIme siècle, son regard enchanteur, son teint éclatant pareil à celui des fleurs, la séduction de toute sa personne. Par le crédit de Joannès, ces quatre individus si douteux, véritables aventuriers de marque, étaient, chose inouïe, entrés avec lui-même dans l'intimité du basileus, qui leur avait confié les plus hautes dignités au Palais. C'étaient maintenant de très importants personnages de cour,

dont on pouvait déjà, dans ces milieux si favorables à l'intrigue, prédire la haute fortune naissante.

Michel, en particulier, avait été élevé par le basileus aux fonctions demeurées pour nous fort obscures d' « archôn du panthéon » (1), quelque office du service intime de l'empereur certainement. Ce bellâtre de si mince origine avait été pour la première fois présenté par son frère à Romain, alors que ce dernier se trouvait auprès de la basilissa dans le Gynécée impérial. Le basileus, au dire de Psellos, après avoir posé diverses questions au jouvenceau, le congédia de suite, en lui intimant toutefois l'ordre de ne plus quitter le Palais. Quant à la basilissa, elle reçut véritablement à ce moment le coup de foudre. De cet instant, la vieille impératrice se sentit enflammée pour le bel adolescent d'une passion aussi mystérieuse qu'insensée, passion « démoniaque », s'écrie Skylitzès. Ce fol amour ne fit que grandir aussi rapidement que démesurément. Bientôt Zoé fut incapable de se contenir. Elle qui, jusque-là, n'avait pu souffrir le louche et subtil eunuque Joannès, maintenant à tout instant, sous n'importe quel prétexte, le mandait auprès d'elle dans l'unique but de l'entretenir constamment de son jeune frère. Elle l'encourageait à venir la trouver chaque fois qu'il en avait le désir ou le loisir, et chacune de ces conversations la ramenait infailliblement au bel adolescent. L'eunuque rusé qui connaissait bien la basilissa, eut tôt fait de deviner ce qu'elle avait dans le cœur. En véritable courtisan dénué de scrupules, décidé à user de tous les moyens pour parvenir, il ne rougit pas d'exhorter son jeune frère à courir au-devant de la fortune qui lui tendait les bras. Celui-ci, fort novice et fort craintif au début, fort ému surtout de ce qu'il prenait simplement pour de la faveur, obéissait docilement aux appels de la vieille princesse, conservant son maintien modeste et quelque peu effarouché qui le faisait paraître, dit Psellos, encore plus désirable sous sa charmante rougeur. Quant à la basilissa Zoé, elle encourageait tendrement son amant en herbe, lui souriant doucement, rassurant sa timidité, s'efforçant de le rassurer par les preuves d'amour les plus éclatantes.

Michel ainsi promptement encouragé, osa bientôt davantage. Admi-

(1) Ἄρχων τοῦ πανθέου. Cédrénus, 504, 22, et note de la p. 876.

rablement stylé par son frère aîné qui, lui, marchait droit à son but, et bien que naturellement fort mal disposé pour cette maîtresse si âgée, il sut bientôt mimer à merveille son amour, jouant parfaitement la comédie de la passion, troublant sans cesse et profondément les sens de Zoé par ses baisers et ses savantes caresses. Qu'on ne m'accuse pas d'exagérer; je traduis presque littéralement le curieux récit contemporain de Psellos. De suite, Michel, docile aux avis de son aîné, avait compris au plus secret de son être, à quels sommets inouïs cette aventure pourrait le mener, peut-être bien jusqu'au trône! Dissimulant avec une perfide habileté l'aversion naturelle que lui inspirait cette basilissa quinquagénaire, il sut accomplir et accepter avec une hypocrisie parfaite, tout ce que ses fonctions de favori pouvaient offrir d'écœurant.

Au Palais et à la ville, dans la foule des gens de cour, comme dans les carrefours urbains, on ne fut pas long à deviner cette impériale intrigue. Les premiers jours ce n'avaient été que de simples soupçons, mais bientôt la passion insensée de l'impératrice s'étala à tous les yeux avec une si audacieuse impudeur que le scandale devint public. Psellos affirme qu'on surprenait à tout instant les deux amoureux dans l'intimité la plus complète, couchés côte à côte sur le même lit de repos. Michel, honteux d'être ainsi découvert, rougissait très fort, mais la basilissa, loin de paraître gênée, ne s'en serrait que plus étroitement contre son jeune amant, l'embrassant avec passion devant tous, souhaitant à haute voix de jouir toujours de cette félicité. Elle comblait Michel de dons de toutes sortes, l'ornant de bijoux, de pierres précieuses, l'habillant de vêtements tissés d'or et de soie comme s'il s'agissait d'une poupée. En secret elle l'obligeait en riant à prendre place sur le trône à ses côtés, n'hésitant pas à placer le sceptre dans ses mains. Une fois, elle alla jusqu'à le ceindre du diadème. « Alors, se pressant contre lui, raconte l'austère Psellos, elle lui prodiguait les noms les plus doux, l'appelant « trésor et grâce de ses yeux, fleur de beauté, consolation de son âme » !

Psellos, prolixe de détails, raconte longuement encore comment le grand eunuque du Gynécée impérial, gouverneur tout-puissant du domaine des femmes au Palais Sacré, personnage des plus considérables et en même temps, paraît-il, digne de tous les respects pour l'attachement



ICONE d'origine arménienne ornée d'émaux byzantins des XIme au XIIme siècles conservée au trésor de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. — (Phot. commun. par la Soc. Orthod. Palestinienne.)

fidèle qu'il portait à la personne de la basilissa, ayant par hasard surpris ce spectacle inouï, en fut si horrifié qu'il tomba évanoui. Ce fut la basilissa qui le releva et le ranima de ses mains, car le pauvre homme tremblait de tous ses membres dans l'émotion indicible d'avoir découvert un tel secret. D'une voix émue, elle lui ordonna formellement de témoigner



ARCHITECTURE BYZANTINE ornée de mosaïques; animaux et rinceaux. — XIme Siècle. Musée lapidaire du Mont-Cassin. — (Millet, Htes-Études, C. 1485.)

de l'attachement à ce jeune homme dont, ne craignit-elle pas de dire, elle était d'ores et déjà fermement résolue à faire un jour un basileus.

Comme toujours, le seul qui, durant fort longtemps, ne se douta de rien, fut l'empereur. La liaison du couple adultère n'était plus un mystère que pour lui. Il passait tout son temps, dit Skylitzès, à s'occuper d'œuvres de bienfaisance, à faire construire ou réparer des aqueducs, des hospices, des maisons d'orphelins. Quand, enfin, la situation fut devenue si claire qu'il n'y eut plus moyen de ne pas comprendre, probablement enchanté d'être ainsi remplacé, il ferma obstinément les yeux, affectant de ne rien voir. Psellos raconte que souvent lorsqu'il était couché dans le lit impérial aux côtés de la basilissa, « sous les mêmes couvertures de pourpre », il faisait quérir Michel pour se faire servir par lui, se faisant masser par lui pieds et jambes, agissant en somme comme si cet affreux scandale lui était tout à fait indifférent. Plus tard, quand sa sœur Pulchérie, honteuse pour lui d'une telle humiliation, et ses plus dévoués serviteurs lui eurent fait toucher du doigt le sombre complot qui s'organisait sourdement contre sa vie et lui eurent fait clairement saisir que sa mort serait l'issue fatale, certaine, de tout ce drame honteux, au lieu d'anéantir du pied cette vile

intrigue en une seconde comme cela lui eût été si facile, il ne voulut ou sut rien imaginer dans ce sens. Faiblesse véritablement insensée, il se contenta, après s'être fait amener Michel, de le questionner sur ses amours avec la basilissa, lui enjoignant sur sa foi de lui dire s'il se croyait vraiment aimé d'elle ! Naturellement le fourbe, feignant la surprise, nia tout avec les plus solennels serments, et ce monarque, devenu tout-à-fait imbécile, le crut sur parole, affirme Psellos, persuadé que ces racontars n'étaient que calommies. Même il n'en aima que davantage l'impudent favori. Ce fut lui qu'il continua de traiter avec le plus d'amitié au Palais, l'appelant son serviteur très fidèle.

Une circonstance très particulière, il faut le dire, avait contribué à tromper le basileus. Dès sa tendre jeunesse, Michel était sujet à de terribles accès d'épilepsie. Psellos décrit ceux-ci avec une telle précision médicale, que certainement il a dû, pour le moins, les entendre raconter par des témoins oculaires. Le basileus avait vu souvent l'infortuné en proie aux crises affreuses de ce mal dont l'effrayant *processus* et l'invasion si soudaine semblaient, à cette époque d'ignorance, un mystère divin plein d'épouvante. Ému de pitié pour tant de souffrances, il se refusait à croire aux transports amoureux d'un homme aussi gravement atteint, n'admettant pas qu'un être frappé d'un mal aussi hideux put.être en situation de se faire aimer. Il n'en fut pas de même du monde de la cour qui longtemps s'imagina que c'était là pure comédie de la part du rusé adolescent pour mieux se faire plaindre de la basilissa. Il fallut bien, dit Psellos, qu'on finit par croire à l'épilepsie quand on vit ces effrayants accès se reproduire de plus en plus violents, de plus en plus fréquents, alors même que Michel fut devenu basileus. Cette maladie, bien que réelle, n'en devait pas moins être fort utile à l'étrange parvenu pour atteindre au but qu'il poursuivait. Elle lui attirait à la fois la commisération sympathique du basileus et la pitié attendrie de sa fougueuse maîtresse. « J'ai entendu affirmer, poursuit Psellos, à un homme qui avait beaucoup fréquenté à la cour à cette époque et qui connaissait à fond cette histoire des amours de la basilissa (1), amours sur lesquels il m'a du reste beaucoup renseigné, je lui ai

(1) Psellos excelle à ne pas nommer les gens dont il s'occupe. C'était par prudence très naturelle qu'il agissait de la sorte.

entendu affirmer, dis-je, que le basileus Romain feignit jusqu'à la fin d'ignorer la liaison de la basilissa avec Michel, mais qu'en réalité il était parfaitement au courant de cette passion folle. Seulement, comme il connaissait bien le tempérament de la basilissa, il affectait résolument de ne rien savoir, préférant encore que Zoé n'eût qu'un seul amant au lieu d'en avoir plusieurs, désirant surtout que sa vieille épouse pût se livrer en toute tranquillité à ses amours illicites. »

Si Romain se montrait ainsi d'humeur fort accommodante, il en était tout autrement de son impérieuse sœur Pulchérie, que ce honteux scandale mettait hors d'elle, et aussi de la plupart des intimes du basileus. Une campagne violente, sourde et secrète, se livrait incessamment autour du basileus contre le couple adultère. Elle cessa du reste subitement par la mort de Pulchérie, événement qui valut à l'un des principaux acolytes de cette princesse dans sa lutte contre la basilissa, l'exil du Palais sur l'ordre de Romain. Un autre mourut, lui aussi, presque à ce même moment (1). Parmi les gens de cour, quelques-uns acceptaient très facilement la situation. Les autres dissimulaient prudemment leur indignation, affectant de ne voir en cette intimité de la basilissa et de son tout jeune favori rien que de très régulier et de parfaitement normal.

La santé du basileus devint à ce moment de plus en plus mauvaise. « Romain, dit Psellos, tomba malade d'une maladie étrange qui lui fit perdre l'appétit et le sommeil. Toutes les infirmités semblaient l'accabler à la fois. Son caractère si égal, si affable et si doux, se transforma brusquement. Il fut irritable, sombre et rude, sujet à de bruyants accès de colère. Il devint d'abord difficile à aborder, puis presque inaccessible, se défiant de tous, inspirant de même de la défiance à tous. Lui si généreux d'ordinaire, se transforma en un avare sordide, sourd à toute prière, le cœur fermé à toute compassion. Bien que sa santé fût maintenant devenue si mauvaise, il continuait à tenir son cercle, à prendre aussi part aux processions comme aux fonctions solennelles, revêtu comme toujours des vêtements les plus splendides, tissés d'or, cousus de pierres précieuses. Son corps amaigri, courbé sous le poids de ces lourdes étoffes,

(1) Voici encore deux personnages que nous aurions intérêt à connaître et dont Psellos nous cache volontairement les noms.

ne se mouvait plus qu'avec difficulté. Chaque jour son état empirait.

« Je l'ai vu bien souvent, poursuit Psellos, suivre les processions solennelles dans ces conditions de santé si douloureuses. Je venais d'atteindre ma seizième année. Il semblait vraiment à le voir passer lentement que ce fut un cadavre en marche. Son visage, fortement œdématié, était d'une mortelle pâleur. Sa respiration si pénible le forçait à s'arrêter à tout coup pour reprendre haleine (1). Ses cheveux étaient presque tous tombés. Seules quelques touffes flottaient en désordre sur le front. Son entourage désespérait de le voir guérir jamais. Lui seul, bien loin de se croire perdu, étudiait avec ardeur les livres de médecine pour y trouver la guérison. A travers ses tortures physiques il traînait une vie lamentable, presque constamment alité. Il mena cette existence misérable jusqu'au bout, finissant cependant par désirer la mort.

Nous touchons au drame final. Je laisse encore ici la parole à Psellos qui inaugure par ces paroles terribles son récit de la mort de Romain : « Ne voulant porter aucune accusation dont il ne me serait pas possible de faire facilement la preuve, je n'oserais jurer que les deux amants et leurs affidés aient causé directement la mort du basileus, mais force m'est de dire que tous les contemporains, à l'unanimité, affirment qu'après l'avoir ensorcelé de leurs maléfices et de leurs poisons lents, ils lui donnèrent à boire de l'ellébore. Je ne discuterai pas le fait en lui-même, mais je crois pouvoir affirmer que ce furent bien eux les véritables artisans de sa mort.

« Voici comment les choses se passèrent : C'était le Jeudi Saint de l'an 1034. Le basileus se disposait à assister le lendemain aux offices solennels du Grand Vendredi. Romain se rendit seul et sans suite très tard dans la nuit (2) aux bains du Grand Palais, vastes et merveilleusement décorés, pour s'y laver et se faire frotter d'onguents. Une fois descendu dans la piscine, il se mit à nager doucement, prenant plaisir à cet exercice qui lui procurait quelque soulagement. A ce moment des gens de sa suite entrèrent comme de coutume pour l'aider à prendre son repos et à se

(1) Ce sont là tous les symptômes d'une affection cardiaque fort avancée ou encore d'une affection des gros vaisseaux.

(2) Skylitzès dit qu'auparavant il avait distribué aux sénateurs la « roga » accoutumée.

rhabiller. Je ne saurais jurer que ce furent ceux-là qui furent ses assassins, mais je sais bien que tous ceux qui racontent cette histoire disent qu'au moment où le basileus plongeait comme il en avait coutume, ces hommes le maintinrent longtemps dans cette position, la tête sous l'eau, s'efforçant de l'étrangler en même temps. Ensuite ils disparurent. On trouva le malheureux basileus flottant sur l'eau comme un liège. Il respirait encore faiblement et d'un geste suppliant étendait la main pour qu'on vînt le secourir. Quelqu'un, saisi de pitié, le prit dans ses bras, le retira de la piscine, et l'étendit sur un matelas. Aux cris poussés par les premiers arrivants, d'autres accoururent, la basilissa également, seule et sans suite, feignant une immense douleur. Après avoir longuement considéré son époux, et s'être assurée qu'il était bien moribond, elle s'en alla. Le pauvre prince poussa un profond et retentissant soupir, jetant les regards de tous côtés. Incapable de proférer un son, il cherchait à exprimer sa pensée par des signes incompréhensibles. Ensuite il ferma les yeux, poussa à nouveau quelques gémissements précipités, puis, soudain, rendit par la bouche un flot de matière noire coagulée. Il soupira encore deux ou trois fois et rendit l'âme.

C'était dans la nuit du 11 au 12 avril de l'an 1034 (1). Romain Argyros était âgé de plus de soixante ans. Il en avait régné cinq et demi (2).

En somme les contemporains ne surent jamais la vérité vraie. Ils ne purent qu'avoir des soupçons sur le point de savoir si le malheureux

(1) Skylitzès dit à tort « le 15 avril ». En cette année 1034 le Jeudi Saint tombait le 11 avril.

(2) Capasso, *Monum. ad neapol. ducatus hist. pertin.*, II, *pars prior*, Naples, 1885 (actes 422 à 448), Trinchera, *op., cit* (actes XXII à XXVII), Beltrani, *op. cit.*, p. 14, doc. XI, publient un certain nombre d'actes conservés aux archives de Naples, de Trani et du Mont-Cassin, datés des années du règne de Romain Argyros. Il y est question, entre autres, du « catépano » Pothos Argyros (acte XXIII de Trinchera), d'un certain Βασιλείος ὁ τοῦ Κρομμύδου, ὁ λωρικᾶτος (*sic*) καὶ πρωτομανδάτωρ ἐπὶ τῶν βασιλικῶν ἀρμαμέντων, venu de la Ville gardée de Dieu (acte XXV de Trinchera). Voy. encore Aar, *op. cit.*, pp. 135 et 311, n° 5.

Je trouve dans Heyd, *op. cit.*, I, p. 83, l'indication suivante : Saint Étienne, roi de Hongrie, mort en l'an 1038, — contemporain, par conséquent, de Romain Argyros, — avait fait construire à Constantinople la splendide église de Saint-Étienne. Il y avait donc dans cette ville, à cette époque, une importante colonie hongroise. Du Cange, *Hist. byz. dupl. comment. illustrata*, éd. Venise, 1729, 2e partie, p. 96, n° XCVII, mentionne cette église, mais rappelle que nous ne savons rien ni du vocable sous lequel elle fut dédiée ni de l'emplacement qu'elle occupait. Il semble probable cependant qu'elle dut être consacrée à saint Étienne.

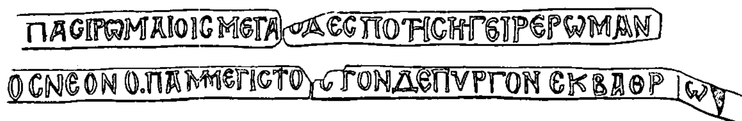
Voy. sur la descendance des Argyros, Lebeau, *op. cit.*, XIV, p. 259, et Du Cange, *Hist byz. dupl. comment. illustrata*, éd. Venise, 1729, 2e partie, pp. 130-131.

basileus avait été empoisonné, puis noyé parce que le poison n'agissait pas assez promptement. Mais il faut bien reconnaître que ces soupçons même semblent avoir été aussi sérieux que justifiés (1). Zoé était devenue si impatiente de posséder plus librement son amant en l'épousant après l'avoir fait basileus à ses côtés, qu'elle n'eut pas la patience, pour éviter un crime, d'attendre quelques semaines ou quelques mois que la maladie eût fait son œuvre.

On connaît fort mal la numismatique de ce règne. De Zoé, nous ne possédons aucune monnaie, ce qui semble pour le moins étrange. A Romain Argyros, on peut attribuer avec quelque certitude un unique et beau sou d'or sur une face duquel ce prince figure debout, couronné par la Théotokos, avec cette légende en caractères grecs : *Théotokos protège Romain.* Au revers on voit toujours le même Christ assis de face des monnaies d'or impériales de cette époque avec la pieuse légende latine accoutumée (2).

(1) Skylitzès dit expressément que Romain périt étouffé par les mains criminelles des affidés de Michel, dans la piscine ou « kolymbithra » du Bain du Grand Palais. — Il faut certainement faire toutes réserves sur le poison lent qui aurait été auparavant administré au malheureux prince par l'Orphanotrophe poussé à ce qu'on croyait par la basilissa Zoé, poison qui aurait mis Romain dans cet état de santé languissant. La vérité est très probablement que le pauvre souverain était atteint d'une maladie chronique mortelle, quelque affection cardiaque avec complication du côté des gros vaisseaux et des reins, et que Zoé, trouvant qu'il se mourait trop lentement pour ses désirs, le fit achever dans le Bain du Palais. — Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, chap. XLV) dit également que Romain périt victime des embûches de sa femme qui lui fit servir un breuvage empoisonné. — Arisdaguès de Lasdiverd accuse surtout Michel. — Manassès se montre très circonspect. « L'empereur, dit-il, fut étouffé par des individus »: ἄνδρες τινές.... οὐκ οἶδα πῶς, etc. (Éd. Bonn. p. 258.)

(2) Sabatier, *op. cit*, II, p. 151, pl. XLIX, 2. — Voy. la vignette de la p. 61 du présent volume.



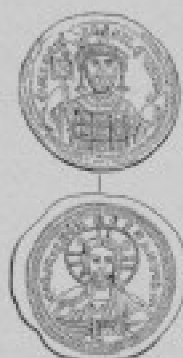
INSCRIPTION ENCORE AUJOURD'HUI EXISTANTE SUR UNE DES TOURS DE LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE, CÉLÉBRANT LA RESTAURATION DE CETTE TOUR PAR « ROMAIN (ARGYROS), LE TRÈS GRAND BASILEUS DE TOUS LES ROMAINS ». — (MILLINGEN, BYZ. CONST., P. 110.)



PLAQUE D'IVOIRE du « Museo civico » à Bologne. — Imitation byzantine italienne du XIme Siècle. — Le lavement des pieds. — (Graven, II, 7.)

CHAPITRE III

Mariage et couronnement de Zoé et de Michel IV le Paphlagonien. — Caractère du nouveau souverain. — Gouvernement de son frère l'Orphanotrophe. — Caractère de ce personnage. — Famille du nouveau basileus. — Événements de guerre sur divers points : en Asie, à Antioche, à Alep, à Édesse, à Myra, en Arménie, en Géorgie. — Agressions des Petchenègues. — Trêves renouvelées avec l'Égypte. — Sécheresse et famine. — Le métropolitain de Salonique. — Événements de Pergri. — Affaires de Géorgie et d'Arménie. — Avènement de Kakig II à Ani. — Affaires d'Italie. — Expédition de Sicile. — Maniakès et Harald Hardrada. — Victoires des Normands sur le continent. — Aggravation de l'état de maladie du basileus. — Gouvernement fort dur de l'Orphanotrophe. — Michel, neveu du basileus, est créé césar et adopté par la basilissa. — Grande révolte bulgare. — Delianos et Alousianos. — Conspirations. — Affaires de Serbie et de Dalmatie. — Mort de Michel IV.



SOU D'OR du basileus Michel IV le Paphlagonien.

A l'aube de cette même nuit funèbre, comme on chantait en grande pompe la Passion dans la Grande Église, on vint en hâte chercher le patriarche Alexis le Stoudite (1) au nom du basileus Romain mourant. Comme le vieux prélat accourait en hâte au Grand Palais, il fut mis en présence tout d'abord du cadavre du malheureux empereur.

Avant que cette première émotion ne se fut dissipée, les portes de la grande salle du couronnement, dite Chrysotriklinion, splendidement illuminée, s'ouvrirent soudain toutes grandes et le saint homme ahuri aperçut un spectacle inouï. La basilissa Zoé, en

(1) Voy. dans Zachariæ v. Lingenthal, *Gesch. d. gr.-röm. Rechts*, p. 28, la mention de divers actes de ce patriarche sous le règne de Romain Argyros, aussi celle d'un acte du métropolitain de Cyzique, le syncelle Démétrios, sous ce même règne.

éclatant costume impérial, avec la robe à grands carreaux des grands jours, diadème en tête, sceptre en main, couverte de joyaux, s'était placée sur le trône. A ses côtés était assis le jeune favori Michel, le frère de l'eunuque de Paphlagonie. Alors, à la stupéfaction indignée du patriarche, la basilissa, veuve depuis une heure, lui demanda de l'unir sur-le-champ par les liens du mariage à son amant plus jeune qu'elle de près de trente années! Voici ce qui s'était passé dans ces rapides instants. C'est Psellos qui est notre guide :

A la minute où Zoé eut appris que le basileus venait d'expirer — elle n'était plus présente, au dire de Psellos, au moment précis où Romain avait rendu le dernier soupir — elle avait fait convoquer d'office les hauts dignitaires avec les principaux conseillers de la couronne. Parmi ceux-ci accourus aussitôt, tous ceux qui, en majorité, avaient été de tout temps les très fidèles serviteurs de la famille du basileus Basile, tous ceux aussi qui avaient été les familiers du défunt basileus Romain ou avaient été liés jadis avec le père de celui-ci, supplièrent la basilissa de prendre quelques jours de réflexion avant d'élever au trône un nouveau basileus, pour pouvoir choisir en toute tranquillité, sans éveiller de soupçons, le meilleur de tous et en faire à ses côtés, non pas un véritable souverain, mais un simple époux qui fut en même temps le premier de ses sujets. Dans l'espoir de convaincre Zoé, ils la pressaient de toutes façons. Mais le siège de la vieille amoureuse était fait. Elle était entièrement décidée, malgré le scandale sans précédent qui en résulterait, à satisfaire sa passion et à élever à côté d'elle son jeune amant. « De toute son âme et de toutes ses pensées, poursuit Psellos, elle ne songeait qu'à Michel, le jugeant non point avec sa raison, mais avec sa passion. Mais il y avait autre chose encore, car, derrière elle, le subtil eunuque Joannès, cet homme si intelligent, si avisé, si actif, en même temps si totalement dépourvu de scrupules, véritable « *deus ex machina* » de tout ce drame, enivré d'une joie secrète par cet événement qu'il avait tant contribué à amener et qui allait donner à un des siens, à lui par conséquent, le pouvoir suprême, faisait mouvoir avec une rapidité diabolique, une précision acharnée, les fils de cette foudroyante intrigue. Saisissant d'un éclair de sa pensée l'intense nécessité qu'il y avait pour lui et les siens à précipiter les événements, il

avait, dans une entrevue haletante de quelques instants avec sa souveraine, excité celle-ci à ne pas perdre une heure et à fixer à ce matin même le mariage et le couronnement de son amant. Si l'on tardait de quelques moments, on permettrait à une opposition formidable de prendre corps. Il y allait de la vie de Michel et de ses frères, de celle de Zoé aussi, peut-être. Zoé, elle, ne demandait qu'à être convaincue. Ainsi fut dit



COUPOLE de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — XIme Siècle. — (Millet, Hles-Études, C, 1287.)

et fut fait. Le patriarche avait été incontinent mandé, comme on l'a vu, qui avait trouvé Michel l'attendant sous la robe lamée d'or assis avec son impériale fiancée sur le trône des basileis. Elle-même, de ses mains, avait déjà placé sur le front de son amant le diadème des successeurs de Constantin, avant de prendre place à ses côtés dans l'attitude immobile et hiératique consacrée par les siècles. En même temps, les employés du Palais, préposés aux cérémonies mortuaires, s'étaient emparés du cadavre du malheureux Romain pour procéder à la toilette funèbre.

S'adressant au vieux patriarche épouvanté, Zoé, lui montrant son

nouveau maître, cet adolescent aux joues roses, lui ordonna de les unir séance tenante. Lui, affreusement troublé, tremblant de peur, hésitant cependant devant l'énormité du forfait, balbutia quelques paroles inintelligibles. Psellos dit qu'il ne parvenait pas à proférer un son. Mais l'eunuque Joannès possédait admirablement la connaissance des hommes. Sur son conseil, Zoé remit incontinent de ses mains au prélat timoré la somme énorme de cinquante livres d'or, plus une somme équivalente pour son clergé (1). Alors le vieillard, ainsi convaincu, cessant toute résistance, sembla revenir à lui. Il fit aussitôt tout ce qu'on exigeait de lui, maria les deux époux, appelant la bénédiction divine sur ces deux meurtriers, de situation et d'âge si fantastiquement disproportionnés, et finalement couronna l'aventurier de Paphlagonie, l'ancien fabricant de fausse monnaie, le frère de l'eunuque. Il fit de cet homme infime un basileus des Romains, la plus haute dignité du monde à cette époque avec le pape et l'empereur germanique ! Constantinople seule pouvait voir cette chose extraordinaire : un adolescent de naissance obscure, hier encore inconnu, assis sur le trône séculaire des basileis successeurs de Constantin, représentant de Dieu sur la terre, devenu ainsi le maître absolu d'une moitié du monde connu par le caprice insensé de sa vieille amante, héritière de l'illustre dynastie macédonienne !

Immédiatement après le couronnement, un rescrit du nouveau basileus et de la basilissa, expédié au Préfet de la Ville, invita la foule des dignitaires, des sénateurs, des fonctionnaires tant palatins qu'urbains, à venir dans la soirée du même jour, dans le Chrysotriklinion admirable, adorer leur nouveau maître et prêter aux souverains le serment d'allégeance accoutumé. Beaucoup parmi ce docile troupeau durent apprendre à la fois, dans une stupéfaction profonde, que le basileus Romain III était mort et que le jeune favori d'Asie l'avait remplacé sur le trône. Prosternés la face contre terre, les longues théories de courtisans, vieillards blanchis dans les délibérations du Sénat, généraux couverts de blessures et de lauriers, ministres, magistrats, adorèrent l'éphèbe couronné qui, quelques mois auparavant peut-être, leur avait rendu les plus vils services, perdu dans

(1) Ce renseignement, qui entache gravement la moralité du patriarche Alexis, ne se trouve ni dans Psellos, ni dans Zonaras. Il nous est fourni par le seul Skylitzès.

l'infinie domesticité du Palais. Combien de telles mœurs officielles devaient abaisser les âmes, avilir les caractères en les humiliant atrocement!

Chaque sénateur donc, chaque dignitaire défila à son rang, touchant le sol de sa tête, devant chacun des deux souverains, baisant la main droite de l'autocrator, mais point celle de la basilissa. Ils défilèrent ainsi par centaines.

Chose inouïe, l'accueil fait dans la grande Ville à la prodigieuse nouvelle fut, au dire de Psellos, très favorable au nouveau basileus, en apparence du moins, « à la fois, nous dit ce chroniqueur, parce que tous, désireux de ménager et de flatter le nouveau maître du monde, s'efforçaient de dissimuler leurs sentiments vrais et parce que l'annonce de la mort de Romain, ce prince qui avait fini par peser sur ses sujets d'un poids si lourd, faisait que chacun respirait plus librement ». En somme, poursuit notre écrivain, on apprit l'élévation extraordinaire de Michel avec une insouciante autant que joyeuse légèreté. Chacun accourut avec bonheur faire sa cour au nouveau et si étrange chef de l'Empire sans le connaître et sans savoir même exactement quels hasards l'avaient ainsi subitement placé sur le trône.

En outre de cette première proclamation quasi-nocturne, il y eut encore, au matin de ce jour, une autre ordonnance impériale expédiée de même au Préfet de la Ville, portant qu'on eût à procéder incontinent aux funérailles du défunt basileus, d'après les coutumes immémoriales.

Michel IV, ainsi définitivement proclamé, soutenu de minute en minute par cet homme extraordinaire qui était l'eunuque Joannès, prit hardiment en mains le pouvoir.

Dès le jour même du couronnement et de toutes ces cérémonies inaugurales, dans cette même mémorable journée du Vendredi Saint 12 avril (1), on porta processionnellement le pauvre corps du défunt basileus Romain dans le mausolée qu'il s'était fait construire dans sa chère église de Périblepte où il allait dormir son dernier sommeil, loin de la plupart de ses prédécesseurs groupés au Panthéon des Saints-Apôtres. Préalable-

(1) Et non 16 avril, comme le dit Skylitzès.

ment, le cadavre impérial, soigneusement lavé et paré, avait été exposé pour tous sur un somptueux lit d'apparat. Chacun était venu rendre les derniers honneurs à celui qui, la veille au soir encore, avait été vu vivant aux Bains du grand Palais, puis le funèbre cortège avait pris la route de Périblepte. Parmi ceux qui marchaient en tête, l'immense foule urbaine se montrait curieusement le jouvenceau parvenu, le nouveau maître de l'Empire, l'isapostole, l'égal de Dieu sur la terre, puis son frère, le fameux Orphanotrophe eunuque, véritable chef du pouvoir, cet homme si heureusement doué, en même temps si profondément scélérat, dont le portrait nous a été heureusement conservé (1).

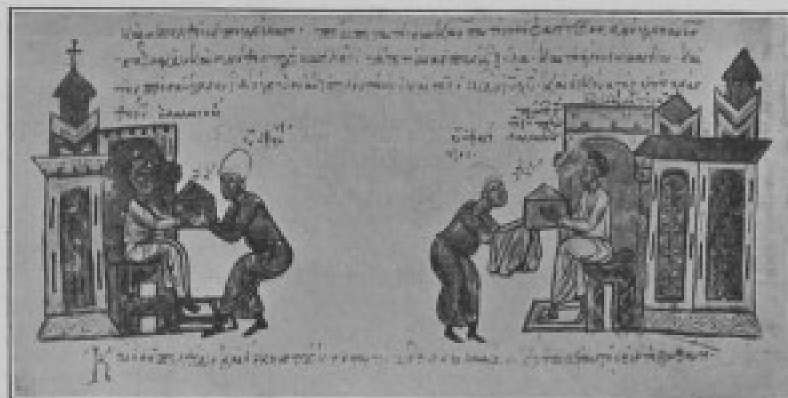
Psellos qui, pour lors, nous le verrons (2), se trouvait à Constantinople depuis peu, tout jeune étudiant suivant les cours des Belles Lettres, raconte qu'il vit défiler tout du long de la Mesa, à travers la grande Ville, les longs anneaux de ce lamentable cortège qui menait en terre le basileus assassiné. Le cadavre, porté à découvert, était à tel point méconnaissable que, sans les ornements impériaux qui le recouvraient, personne n'eût su qui il était, tant la face était gonflée, exsangue, décolorée « comme sont les traits de ceux qui meurent par le poison ». La chevelure et la barbe étaient à tel point clairsemées qu'elles paraissaient « un champ désert après la moisson ». La foule, tant celle innombrable qui bordait les rues sur le passage du convoi que celle non moins grande qui faisait cortège, contemplait d'un œil sec cette infortune, « les uns, dit amèrement Psellos, parce qu'ils avaient beaucoup souffert par ce prince, les autres tout simplement parce qu'ils n'avaient retiré de lui aucun avantage. » Dans ce somptueux monastère qui avait coûté au pauvre empereur tant de soucis, tant de dépenses, sa dépouille ne posséda plus qu'un faible espace de quelques pieds dans la vaste église.

Ainsi donc commença à régner à Constantinople le basileus Michel, quatrième du nom (3), surnommé de sa province d'origine « le Paphlagonien » ou encore « l'Argentier », à cause de sa profession première,

(1) Voy. pp. 180 sqq. du présent volume.
(2) Voy. p. 352 du présent volume.
(3) Michel I Rhangabé (811 à 813), Michel II, le Bègue (820 à 829), Michel III, l'Ivrogne (842 à 867).

couronné avec la basilissa Zoé, sa très mûre épouse, dans les premières heures de la matinée du Vendredi Saint 12 avril de l'an 1034.

« Bien qu'en parcourant la *Chronique* de Zonaras, dit fort bien M. Bury (2), *Chronique* qui n'est, du moins pour cette époque, qu'un abrégé de celle de Psellos, on se rend de suite aisément compte de cette chose fort inattendue que Michel IV, ce jeune basileus parti de si bas, ne fut en aucun sens ce qu'on pourrait appeler un mauvais souverain. Son atti-



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — L'eunuque Joannès envoie à Constantin Dalassènos les saintes reliques sur lesquelles le basileus Michel IV a prêté serment* (Voy. p. 167). — (Millet, *H^tes-Études*, C. 1335.)

tude énergique dans la grande lutte contre les Bulgares révoltés, immédiatement avant sa mort, fut une chose vraiment héroïque, si l'héroïsme signifie oubli de toute préoccupation personnelle, endurance courageuse des pires souffrances pour un mobile patriotique. Mais, dans le récit bien plus détaillé de Psellos, nous pouvons, bien mieux encore que dans celui de Zonaras, apprécier le jugement si sain, les talents si vrais de ce basileus exceptionnel. Cet excellent historien nous déclare du reste en termes d'une parfaite clarté qu'en faisant cet éloge si constant de Michel IV, il sait bien qu'il va se trouver en opposition avec l'opinion régnante de son temps qui était défavorable à ce prince. En fait, il s'était créé de propos

(1) *Op. cit.*, 1er art., p. 57.

délibéré son apologiste. Nous pouvons croire, avec grande probabilité de ne pas nous tromper, qu'il devait être redevable d'un certain nombre de ses informations sur ce prince à son grand ami Constantin Likhoudès, qui était entré au Sénat vers cette époque et par l'influence duquel il avait été très probablement lui-même nommé juge à Philadelphie. « Je sais bien, poursuit-il, que beaucoup de chroniqueurs, traitant du règne de ce prince, feraient un récit tout différent du mien, car la persuasion où on était que les choses allaient tout autrement qu'elles n'allaient en réalité, prévalait à l'époque de cet empereur, mais moi, en partie parce que j'ai été directement mêlé à cette époque aux affaires publiques, en partie parce que j'ai été mis au courant des plus secrètes choses de l'État par des personnes qui étaient dans l'intimité du basileus Michel, je suis, il me semble, un juge plus compétent, à moins toutefois que mes yeux comme mes oreilles n'aient été victimes de quelque ensorcellement » (1).

Le nouveau régime fut donc très favorablement accueilli à ses débuts. Ce scandale abominable, qui faisait suivre le plus affreux des régicides de la plus honteuse des unions, ne suscita aucun murmure populaire. Il semble n'y avoir eu qu'une unique protestation, celle-ci très violente, que nous a contée Skylitzès. Seul, le patrice Constantin Dalassénos, qui vivait dès longtemps retiré sur ses terres, après tant de maux et d'infortunes courageusement subis, ne put supporter la nouvelle de cette élévation criminelle. Il en témoigna hautement son horreur indignée, furieux de voir « ce gueux de trois sous atteint d'une horrible maladie préféré par la basilissa à tant de bons et excellents citoyens, pour en faire son époux et le maître de l'Empire ! » L'eunuque Joannès, informé de l'attitude séditieuse de ce très haut personnage, en fut irrité au plus haut point en même temps que fort troublé. Dissimulant sa colère sous son habituelle duplicité, il avisa à attirer aussitôt l'imprudent patrice dans ses filets. Il lui dépêcha à cette intention un de ses plus fins limiers, l'eunuque Ergodotes, le même qu'il lui avait envoyé déjà lorsqu'il s'était agi de lui pour le marier à la basilissa Zoé (2). Celui-ci, à force de promesses et de ser-

(1) Manassès, très favorable à Romain Argyros, l'est également tout à fait à son successeur, Michel IV. Voy. éd. Bonn, vers 6094 à 6107.
(2) Voy. p. 55.

ments, parviendrait à gagner la confiance de l'infortuné et à l'amener au Palais. Ce serait sa perte immédiate. Dans l'intervalle, en effet, l'Orphanotrophe avait réussi à se concilier définitivement le Sénat en élevant les plus importants de ses membres à des dignités supérieures. De même, il avait su s'attirer par de larges distributions de dons et de faveurs la bienveillance de la multitude urbaine. Bref, il avait fini par gagner presque tout le monde (1).

A l'arrivée d'Ergodotes, Dalassénos, incapable d'ajouter foi aux serments d'un tel homme, refusa d'abord de se laisser ramener par lui à Byzance. Seulement il fit savoir au Palais par un de ses fidèles qu'il viendrait à condition qu'on lui fit des serments plus solennels encore. Alors on lui expédia Constantin Phagitzès, lui aussi eunuque, lui aussi originaire de Paphlagonie, familier du nouveau basileus, porteur des plus saintes reliques, à savoir : les bois de la Vraie Croix, la Sainte Face, ou « Véronique », la lettre autographe de Notre Seigneur au roi Abgare, à peine arrivée d'Édesse, enfin la très sainte Image de la Panagia Blachernitissa. C'étaient les plus précieux joyaux de l'Empire !

Il fallait qu'on attachât en haut lieu une singulière importance à se rendre maître de la personne de cet homme. Les serments impériaux prêtés sur des trésors d'une valeur aussi inestimable, triomphèrent de toutes les méfiances de Dalassénos qui se laissa docilement ramener dans la capitale. Il fut accueilli à merveille par le nouveau basileus qui lui déféra

(1) Le pieux Skylitzès, qui raconte le succès de toutes ces menées de l'eunuque ne peut s'empêcher d'ajouter ces mots : « Les événements, toutefois, témoignèrent que tout ceci déplaisait à Dieu, car à la onzième heure du saint et grand Dimanche de Pâques, le 14 avril — deux jours à peine après le drame — un violent orage, accompagné d'une grêle terrible, détruisit les arbres, les vignes et les moissons. Des maisons, des églises même, furent renversées par la violence de la tempête. Le désastre des moissons fut tel que cette année 1034 fut presque stérile. Et le dimanche suivant, 21 avril, vers la troisième heure de la nuit, une étoile, un météore enflammé, parut au ciel — une comète certainement — qui projetait une si vive lumière qu'elle éteignait, par la force de ses rayons, tous les autres astres, au point que beaucoup crurent que le soleil se levait! Et toujours le malheureux basileus était tourmenté par sa maladie si affreusement douloureuse. Ni secours divin ni humain ne parvenait à l'arracher à ses effroyables souffrances. » — « Une étoile, dit Aboulfaradj, tombant avec la rapidité de l'éclair, fut suivie d'une peste qui tua soixante et dix mille personnes à Bagdad. » — Skylitzès raconte encore à l'année suivante (Céd., p. 508) que les sauterelles, renaissant du sable des rives de l'Hellespont, infestèrent à nouveau le thème des Thracésiens. Après avoir exercé ainsi leurs ravages durant trois années sur toutes les rives du détroit et dans ce thème, elles allèrent périr à Pergamon. Le chroniqueur fait, à ce sujet, le récit puéril du rêve d'un des serviteurs de l'évêque de cette ville.

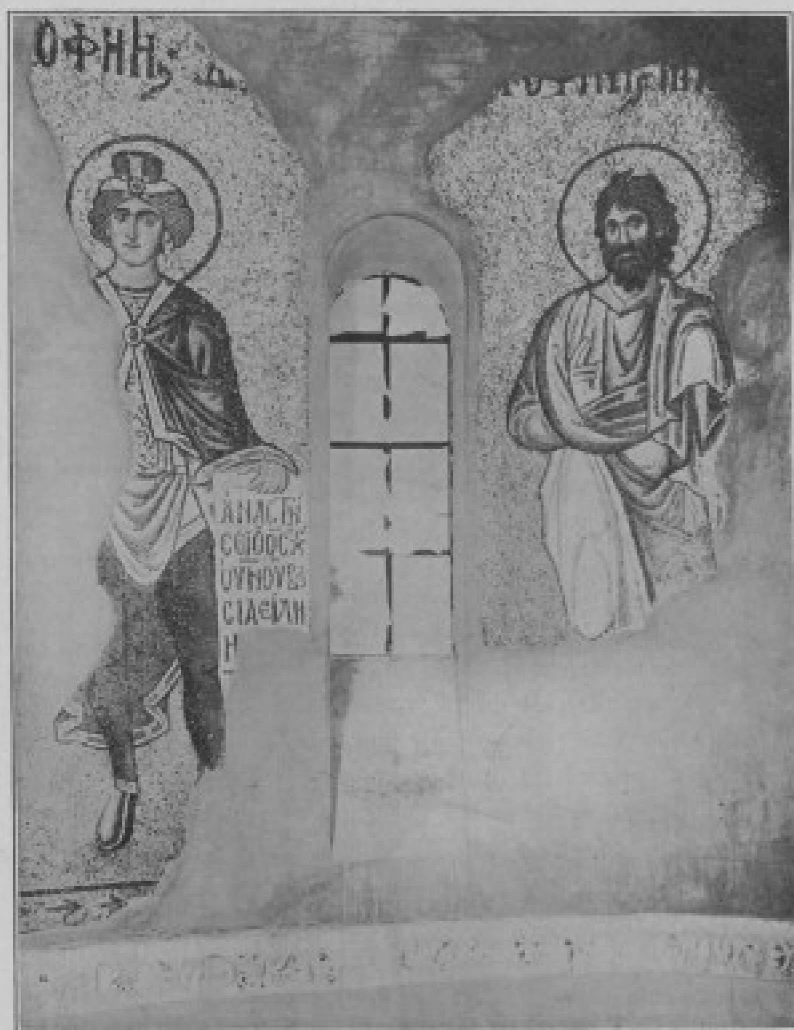
la haute dignité d' « anthypatos » (1). Michel lui fit, en outre, de grands dons et l'adjura d'aller en toute tranquillité, libre et sans crainte, habiter dans sa maison patrimoniale « qui était proche de celle de Kyros ». Tout cela n'était, on le verra, que le prélude du plus affreux des crimes.



MINIATURE BYZANTINE d'un Psautier du Xme Siècle de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan. — Le roi David écrivant inspiré par une Allégorie. — (Millet, Htes-Études, C. 363.)

« En plaçant Michel sur le trône, a fort bien dit Lebeau, Zoé s'était flattée qu'au lieu d'un basileus et d'un mari elle n'aurait qu'un esclave couronné qui ne ferait que prêter son nom aux volontés de sa bienfaitrice. » Ses illusions ne furent pas de longue durée. « Michel, dit Psellos, jusqu'à son élévation si étourdissante, semble, malgré tout, avoir eu quelque amitié pour la basilissa. Très peu de temps après, ses sentiments pour elle se modifièrent du tout au tout. » « Ici, poursuit le chroniqueur, je ne saurais prendre parti. D'une part, je croirais mal agir en manifestant le moindre sentiment de haine ou d'ingratitude pour cette basilissa qui fut notre bienfaitrice à tous, mais je ne puis blâmer non plus Michel de s'être arrangé pour que son impériale épouse ne lui fît pas subir le même sort qu'à son lamentable prédécesseur. »

(1) Ou « proconsul ».



MOSAÏQUE BYZANTINE de la coupole de l'église du monastère de Daphni, sur la route d'Athènes à Éleusis. — Les prophètes Daniel et Michel. — XIme Siècle. — (Millet, H^tes-Études, B, 323.)

En réalité, Michel n'avait jamais éprouvé le moindre amour pour la vieille Zoé qui avait dépassé la cinquantaine à l'époque de leur première liaison. Pour un peu de temps après leur mariage, au dire de Psellos, il

se montra encore très bien pour elle, mais très vite cette feinte passion devint pour lui une contrainte insupportable. Alors non seulement sa froideur envers elle fut extrême, mais il lui devint subitement très hostile et la tint en suspicion, allant parfois jusqu'à redouter qu'elle n'en vint à le traiter comme il la soupçonnait d'avoir traité le malheureux Romain. Puis, d'accord avec l'Orphanotrophe, il la priva de toute liberté et la tint strictement confinée dans le Gynécée sans lui permettre d'aller nulle part, renvoyant toutes ses femmes, les anciens eunuques de son père aussi, que Romain Argyros avait une première fois chassés et qu'elle s'était empressée de rappeler. Il réduisit de même sa pension au strict nécessaire, lui faisant défense de recevoir aucune visite sinon par la permission spéciale des gardiens nouveaux qu'il lui imposa. Il chargea ceux-ci de la surveiller à chaque minute et de ne lui laisser voir que des personnes parfaitement sûres et connues. Zoé, qui paraît avoir été de nature fort accommodante, bien que violemment irritée intérieurement par cet excès d'ingratitude prodigieux après tant de bienfaits, accepta ce rigoureux traitement avec une patience résignée tout à fait admirable et une parfaite possession d'elle-même. Elle subit tout sans murmurer, résolue à éviter tout scandale, ne se permettant jamais à l'endroit du basileus ou de ses gardiens la moindre allusion blessante, même un regard de colère. « D'ailleurs, poursuit philosophiquement le chroniqueur, elle eût été bien incapable d'opposer de la résistance aux ennuis dont on l'accablait, car elle n'avait ni force, ni autorité d'aucune sorte, aucune garde impériale non plus pour la protéger et la défendre! Elle agissait donc suivant sa méprisable nature de femme, ne luttant point, mais laissant aller sa langue, et s'agitant dans sa triste solitude sans adresser de reproches au basileus pour son ancien amour oublié, pour sa foi violée, sans témoigner d'irritation ni contre ses beaux-frères, qui sans cesse la noircissaient aux yeux du basileus, ni contre ses gardiens qu'elle eût put faire renvoyer. Elle conservait constamment une attitude douce et soumise vis-à-vis de tous, subissant les personnes et les circonstances à l'égal du philosophe le plus complètement maître de lui. »

Ajoutons que les nouveaux beaux-frères de la veille basilissa ne se fiaient en rien à ces apparences si douces. Ils la considéraient bien plutôt

comme une lionne en cage. Plus elle semblait résignée, plus ils croyaient devoir prendre de précautions à son endroit (1).

Le basileus renonça donc peu à peu à toute vie commune avec sa triste compagne et la séparation complète fut l'affaire de peu de temps. Il y avait bien des raisons à cet abandon. Une des principales fut, il faut bien le dire, la santé déplorable du pauvre Michel. Son état habituel d'hydropisie le rendait par lui seul tout à fait impropre à la vie conjugale. Puis, il éprouvait une humiliation affreuse de ses attaques d'épilepsie en présence de son impériale épouse. Puis, encore, il avait des remords terribles d'avoir été envers son malheureux prédécesseur parjure à l'amitié comme à tous ses serments. Enfin, il fut confirmé dans ces dispositions hostiles à l'endroit de la basilissa, par les pieuses admonestations de ses conseillers spirituels, saints personnages avec lesquels il aimait tant à s'entretenir, pour obéir auxquels il s'efforçait de vivre en parfaite tempérance, en abstinence de tout commerce charnel, même légitime.

Skylitzès (2), plus libre de dire sa pensée que Psellos, s'exprime en termes beaucoup plus nets sur l'ingratitude de Michel envers la basilissa, surtout sur la politique sans scrupules de son frère l'eunuque : « Zoé, dit-il, ayant placé Michel sur le trône, se figurait qu'en place d'un époux et d'un basileus, elle n'aurait qu'un esclave. C'est pourquoi, ayant aussitôt rappelé au Palais tous les eunuques paternels, ses créatures de jadis, qui en avaient été éloignés par feu le basileus Romain, elle s'efforça tout d'abord de toute son âme de gouverner seule avec leur aide. Mais, hélas pour elle, tout alla presque aussitôt en sens contraire, car le frère

(1) L'Orphanotrophe ayant été malade, on alla jusqu'à accuser avec quelque vraisemblance Zoé d'avoir voulu le faire empoisonner. Voici la version en apparence assez plausible de Skylitzès sur ce fait qu'il est seul à nous faire connaître, et qu'il place à l'année 1038 : « Comme Joannès, dit-il, allait prendre un purgatif, Zoé, en ayant été informée, aurait fait remettre par l'intermédiaire de Sgouritzès, un de ses plus fidèles eunuques, des sommes considérables au médecin de l'eunuque avec promesse des plus grands honneurs et de richesses infinies s'il voulait consentir à introduire un poison dans le remède. Mais un petit serviteur du médecin ayant dénoncé le fait à Joannès et la tentative d'empoisonnement ayant été ainsi empêchée, le malheureux médecin fut exilé à Antioche, d'où il était originaire, tandis que le protospathaire Constantin Moukoupelès, qui avait consenti à mêler le poison au médicament, fut banni de Constantinople. Quant à la vieille basilissa qui, suivant l'expression de Skylitzès, avait ainsi cherché à venger à sa manière ses peuples pressurés par l'eunuque, elle n'en demeura que plus strictement consignée au Gynécée, soupçonnée dans ses moindres actions.

(2) Cédr., p. 506.

du nouveau basileus, Joannès, qui n'avait élevé son frère au trône que pour régner sous son nom, homme pratique et plein d'énergie, aussitôt installé au Palais, craignant que Michel, qui était plutôt un automate en ses mains, n'éprouvât quelque dommage (car il avait sous ses yeux l'exemple de Romain), expulsa à nouveau du Palais les eunuques de la basilissa et ses femmes les plus fidèles, et les remplaça par des gardiens et des femmes à lui, en sorte que plus rien ni de grand, ni de petit, ne se fit au Palais sans sa volonté. Il s'opposait aux moindres mouvements de la basilissa, si bien qu'elle ne pouvait même aller au bain sans sa permission. » En somme, la pauvre femme dut renoncer de suite à toute espèce d'autorité et ne fut plus qu'une esclave aux mains de ce terrible homme. »

Ayant tout ainsi disposé au Palais dès le début du nouveau règne pour les trois personnages qu'il y tenait dans une sorte de demi-captivité : Zoé, Théodora et Michel, le tout-puissant eunuque, poursuit le chroniqueur, expédia des lettres impériales par tout l'Empire, mandant mensongèrement à tous les fonctionnaires que le basileus Romain étant venu à mourir de sa mort naturelle, le nouveau basileus Michel avait été proclamé et uni à la basilissa Zoé, encore du vivant et par la volonté de son prédécesseur!

Tous s'inclinèrent devant ce mensonge officiel ; tous adorèrent le nouvel autocrator et le saluèrent d'acclamations de bienvenue, malgré les phénomènes extraordinaires qui avaient, dès les premiers jours, alarmé la superstition populaire (1).

« Pour bien juger ce règne de Michel IV, a dit fort bien M. Bury, la meilleure autorité contemporaine que nous possédions est de beaucoup l'*Histoire* de Psellos. Tout le récit que cet écrivain nous fait du gouvernement de ce basileus nous donne une impression de grande impartialité, impartialité dont on ne peut malheureusement pas toujours le féliciter. Et son témoignage si favorable au basileus Michel nous est confirmé par celui également contemporain de Michel Attaleiates, très bref, mais également très élogieux. « Le basileus Michel, nous dit ce dernier dans son *Histoire*, laissa derrière lui bien des traces de sa vertu » (2).

(1) Voy. p. 167, note 1 du présent volume.

(2) Éd. Bonn, p. 10. « Πολλὰ τῆς ἀρετῆς καταλιπὼν εἰκονίσματα ». Le jugement de Skylitzès (voy. Cédr., 534) est également favorable.

« Michel IV, poursuit l'écrivain anglais, est un exemple très rare d'un caractère qui mûrit presque subitement. Pour un temps très court, tout au commencement de son règne qui, il faut l'avouer, eut des débuts infiniment fâcheux, il semble avoir fait du Palais un lieu de plaisir, laissant courir le temps, se prêtant aux futiles caprices de la basilissa, insouciant de toute chose sérieuse à l'égal d'un enfant. Puis, soudain, il devint comme conscient de la grandeur du pouvoir suprême dont il était investi, conscient surtout des responsabilités multiples qui pesaient sur sa tête. Grandi sur-le-champ à la hauteur de la situation qu'il occupait, d'un enfant il devint subitement un homme. Délaissant pour toujours toutes ces puérilités qui l'environnaient, il fit voir à tous qu'il n'y avait en lui rien de superficiel. Psellos note avec raison, comme une chose digne d'admiration, qu'il ne bouleversa pas brusquement toute l'administration dès cette première année de son règne, mais qu'il procéda graduellement à des changements successifs. Il n'introduisit de même aucune nouveauté dans les pratiques gouvernementales accoutumées, n'annula ou ne modifia subitement aucune des lois promulguées par ses prédécesseurs, n'opéra aucun rajeunissement trop prompt dans les rangs du Sénat. Certes, il tint parole à ceux de ses amis personnels auxquels, ainsi que cela arrive



ÉGLISE du monastère de Daphni, près d'Athènes. — Détails de fenêtre. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 1323.)

presque toujours lors d'un règne nouveau, il avait engagé sa parole avant son avènement, mais il ne les mit point pour cela immédiatement au premier plan. Il les laissa s'exercer d'abord dans des emplois inférieurs en vue de préparer leur avancement futur. Son infatigable sollicitude ne cessa de veiller à la fois au bon gouvernement de l'Empire comme à la parfaite défense des frontières contre les attaques sans cesse imminentes des nations barbares. »

« Pour ce qui était de l'application des lois, poursuit ce chroniqueur si précieux, Michel se trouvait assez embarrassé. Ses talents naturels ne lui étaient ici d'aucune utilité, mais pour juger de ces lois et de l'emploi qu'il devait en faire, les arguments lui venaient en foule à l'esprit. Il les accumulait à plaisir et son intelligence suppléait alors largement à son inexpérience.

« J'admire surtout ceci, s'écrie Psellos, préoccupé de nous fournir de son prince un portrait sincère, j'admire que ce basileus, bien qu'il eût été élevé de si bas à une fortune aussi étonnante, ne s'en montra point ébloui et ne fut en rien inférieur à cette toute-puissance dont il se trouva si subitement investi. Il sut, je le répète, ne rien modifier de suite à l'ordre de choses établi de toute antiquité. On eut pu croire vraiment qu'il avait été dès longtemps préparé à cette insigne fortune et qu'il y avait accédé par degrés et non point soudainement par cet extraordinaire coup du sort. »

Autant Michel se montra un basileus bon et généreux, autant ses frères furent exactement le contraire. Passionnément avides de toutes les jouissances du pouvoir, chacun d'eux voulut atteindre à tout. « Vraiment, s'écrie Psellos, il semble que ces insatiables eussent désiré absorber le genre humain et supprimer l'univers pour leur avantage particulier. Souvent leur frère, le basileus, s'efforçait de les retenir par les plus violentes réprimandes, même par des menaces, mais il n'y réussissait jamais, ce dont il se désespérait. L'aîné de tous, Joannès l'Orphanotrophe, qui dirigeait si habilement les affaires de l'État, s'interposait alors pour le calmer. Cet homme si avisé aimait cependant à laisser la bride sur le cou à ses autres frères, non pas qu'il fût constamment de leur avis, mais parce qu'en réalité le bien-être des siens l'occupait incessamment et presque exclusivement.

« Je suis certain de ne point errer dans mon jugement sur ce basileus, poursuit Psellos avec une touchante confiance en lui-même, et il m'est vraiment impossible de médire de ce prince que j'ai si bien connu, que j'ai entendu parler et vu agir et dont j'ai pu apprécier de près toutes les belles qualités. Certes, il avait ses défauts dont nous parlerons plus loin. Mais pour le moment, continuons à établir la liste de ses vertus. Il accordait sa constante sollicitude au bon état et à l'amélioration incessante de l'armée qu'il considérait comme les entrailles mêmes de la patrie. Pour les finances, il en laissait le soin exclusif à son frère l'Orphanotrophe, si compétent en cette matière.

« A l'égal de Romain, son infortuné prédécesseur, Michel était infiniment religieux, mais, loin de se montrer comme celui-là un simple *dilettante*, il était dévot de toutes les forces de son âme. Non seulement il passait une grande partie de son temps dans les églises, prenant un soin minutieux des temples où se prêchait la parole divine, mais il cultivait avant tout la société des personnes pieuses et des ascètes (1). Il avait pour ces derniers un penchant si marqué qu'il faisait sans cesse, avec une ardeur infatigable, courir les grandes routes et les chemins de traverse, fouiller en un mot tout l'Empire par terre et par mer pour qu'on lui en découvrit. On peut affirmer que pas un seul de ces saints personnages ne lui est demeuré inconnu. Et quand il en avait découvert un et qu'il se l'était fait amener au Grand Palais, il lui témoignait de la plus profonde et presque extravagante vénération, le comblant d'égards, frictionnant de ses mains impériales ses pieds sales, le serrant dans ses bras, le couvrant de ses baisers, poussant la folie dévote jusqu'à s'envelopper secrètement de ses haillons fétides, jusqu'à le faire coucher dans son lit, durant que lui-même dormait à ses pieds sur un matelas placé à terre, sa tête reposant sur un oreiller aussi dur que la pierre. Ceux mêmes parmi ces ascètes qui,

(1) Psellos qui nomme ceux-ci des « théosophistes » les appelle aussi des « philosophes, ayant méprisé le monde pour vivre en compagnie des êtres surnaturels. » Il les différencie avec honneur des « métaphysiciens » qui, eux, « ne se sont occupés que de chercher le principe du monde, en négligeant celui de leur propre salut ». Tels étaient les saints personnages que ce basileus aimait à patronner. — Il faut citer parmi les religieux que Michel IV honorait le plus de son amitié, le pieux Antoine, fondateur du célèbre couvent de ce nom, sur le mont Saint-Auxence, et qui avait déjà précédemment joui de la faveur de Romain Argyros. Voy. Sathas, *op. cit.*, VII, p. 160.

par leurs infirmités ou leurs plaies, étaient devenus pour tous un objet de dégoût et que chacun s'efforçait d'éviter, étaient de sa part l'objet d'un culte spécial. Il se faisait littéralement leur serviteur, les lavant de ses mains, appuyant son visage sur leurs plaies, les soignant comme un esclave le ferait de son maître. » Et Psellos, achevant cet étrange récit, s'écrie : « Que les bouches de la médisance demeurent donc closes et que la mémoire de ce basileus subsiste indemne de toute calomnie! »

Il nous faut, pour ne pas être tenté de hausser les épaules à l'ouïe de telles étrangetés, nous efforcer de nous mettre quelque peu au diapason de l'époque et du lieu. Ne voyons-nous point Psellos, certainement un des hommes les plus distingués de son siècle, faire le plus vif éloge de cette méthode extravagante employée par ce pauvre basileus pour tenter de réaliser cette prétendue vie spirituelle qui nous paraît, à nous, enfants du vingtième siècle, une simple monomanie religieuse? Michel, en tout cas, était absolument sincère. Il espérait avec ardeur, par ces pratiques dévotes, obtenir la grâce de Dieu, le pardon de ce crime dont le souvenir le hantait affreusement, la guérison enfin de sa terrible maladie. N'oublions point qu'il était un illettré, ne possédant, au dire même de son panégyriste Psellos, « aucune espèce de culture hellénique » pour le préserver de ces aberrations d'un ascétisme « gymnosophique », absolument annihilateur du moi, ascétisme dont les pratiques ridicules nous semblent aujourd'hui d'autant plus risibles qu'il s'agit d'un souverain, d'un empereur qui régnait sur la moitié du monde connu!

Non content de mener une vie d'ascète, Michel s'efforçait d'encourager cette existence chez les autres, faisant l'impossible pour se rendre Dieu propice. Il dépensait des sommes énormes, une bonne partie du trésor de l'Empire, pour doter des monastères, tant d'hommes que de femmes. Il fit élever à Constantinople un grand édifice appelé le « Ptôchotrophion » ou « Asile des pauvres », sorte de réfectoire immense pour les dévots mendiants. A tous ceux qui voulaient suivre cette existence, il donnait de l'argent en quantité. Son zèle à imaginer de nouveaux procédés pour sauver les âmes s'étendait jusqu'à ces malheureuses pécheresses, filles de joie, qui encombraient de leur foule les carrefours de la capitale. « Comme de telles créatures sont par nature

sujettes à demeurer sourdes à toutes les exhortations qui ont pour but leur salut », il n'estimait point judicieux de chercher à les amender par des lectures pieuses. Il ne pensait pas davantage devoir user envers elles de rigueur, encore moins de violence, mais il avait fait construire à leur intention un immense et magnifique pénitentiaire, moitié hospice, moitié monastère. Puis il avait fait publier par tous les carrefours de la capitale « que toute femme, parmi celles qui faisaient trafic de leur corps, qui se montrerait désireuse de vivre désormais honnêtement dans l'abondance, défrayée de tout, n'avait qu'à aller habiter ce refuge après y avoir revêtu l'habit monastique, que de cette façon elle n'aurait plus, dès lors, à s'inquiéter de son avenir. » Psellos termine ce curieux récit en nous disant qu'une foule de femmes « parmi celles qui habitaient sous les toits » (1), se présentèrent et furent aussitôt enrôlées comme recrues dans cette première des armées du Salut. Nous ignorons, hélas, quels furent



MINIATURE d'un rouleau d'Exultet du milieu du XIme Siècle environ, provenant du monastère de Saint-Pierre, à Bénévent, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Vaticane. — Prince tenant des cierges, couronné par des anges. Séraphins. — (Millet, Htes-Études, C. 1518.)

(1) C'est-à-dire à l'étage supérieur réservé aux femmes.

les résultats de ces efforts touchants, qu'avaient tentés déjà, plusieurs siècles auparavant, Théodora et Justinien. « Ces femmes, s'écrie toutefois Psellos, ayant changé de mœurs en changeant d'habits, toutes ces jeunes créatures arrachées au mal, formèrent dès lors une véritable armée de Dieu, un sacré catalogue de toutes les vertus » (1) !

« Le basileus n'en resta point là, poursuit notre chroniqueur. Dans cette recherche passionnée de son salut qui le préoccupait si exclusivement, il confia le soin de diriger son âme à ceux qui dès leur jeunesse s'étaient consacrés à Dieu et qui, ayant vieilli dans les mortifications et dans un commerce constant avec la Divinité, étaient devenus tout-puissants auprès d'Elle. Aux uns, il donnait son âme à transformer, à d'autres, il arrachait la promesse qu'ils interviendraient auprès de Dieu pour lui faire obtenir le pardon de ses péchés. Un certain nombre de ces pieux religieux, dans la crainte que le basileus n'eût commis quelque crime dont il n'oserait jamais se confesser, crurent devoir se refuser à ces instances, et ceci naturellement, dès que le public en eut connaissance, excita encore la médisance universelle ». « Mais, ajoute Psellos, ce n'était qu'un injuste soupçon de leur part. Pour tout homme de bonne foi, il n'y avait vraiment dans toutes ces démarches du basileus pas autre chose qu'une pieuse ardeur, un désir brûlant de trouver enfin le pardon de ses fautes. »

« Je sais bien, s'écrie encore une fois notre historien, que d'autres ont écrit aussi la vie de ce prince et que probablement ils l'auront racontée tout différemment parce qu'alors régnait au sujet de ce basileus une opinion tout à fait contraire à la vérité, mais moi qui ai été son contemporain, qui me suis entretenu avec les personnes de sa plus étroite intimité, je suis un meilleur juge que tous ceux-ci, à moins cependant qu'on ne refuse de me croire quand je dis uniquement ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu. Tant pis si mon témoignage exaspère les méchants. Je n'en aurai pas moins rapporté la vérité vraie. »

Au fond, Skylitzès (2) s'exprime à peu près de la même manière que Psellos, tout en se montrant peut-être plus sévère parce qu'il était moins bien informé : « Jusqu'au dernier jour de sa vie, dit-il, Michel pleura son

(1) Voy. à ce sujet Gedéon, Πατρ. πίν., note 372 de la p. 325.
(2) Voy. Cédrénus, p. 513.

crime et chercha à apaiser la colère de Dieu par une foule de bonnes œuvres, par la fondation de nouveaux et populeux monastères, par toutes sortes d'autres actes méritoires. Tout cela eut été certes fort utile à son âme si en même temps il eut consenti à abdiquer, à renoncer aux adulations du pouvoir, à pleurer sa faute dans l'obscurité, mais, au contraire, il continua à jouir de tout, de Zoé, du pouvoir, de la fortune publique. Il devait croire Dieu bien stupide pour vouloir se contenter d'une semblable pénitence! »

Les ennemis très nombreux de Michel et de sa famille s'acharnaient de propos délibéré à interpréter méchamment ses pratiques de haute dévotion. Ils ne craignaient pas, paraît-il, de répéter partout qu'avant son avènement si extraordinaire, le basileus avait été en communication fréquente avec les démons, que même il avait conclu avec eux un pacte impie par lequel, en échange de l'Empire, il reniait Dieu et perdait son âme. C'est la sempiternelle accusation de tout le moyen âge contre quiconque avait réussi contre toute espérance ou vraisemblance. Psellos, du reste, a su se montrer aussi intelligemment sceptique que tout à fait impartial à l'égard de ces accusations stupides. Résumant à grands traits le portrait si poussé qu'il nous a laissé de Michel, il s'écrie (1) : « la conduite de ce basileus fut telle, qu'abstraction faite de son crime envers Romain, de sa liaison adultère avec Zoé, de la cruauté enfin avec laquelle il exila divers hauts personnages sur un simple soupçon, abstraction faite encore de sa déplorable famille, dont il n'était du reste pas responsable, et qu'il ne pouvait pourtant supprimer, on ne peut autrement faire que de le classer parmi l'élite des souverains de tous les temps. On pourrait même affirmer, que n'eussent été ses quelques graves défauts, on ne saurait lui comparer aucun des plus grands souverains (1). N'ayant eu dans sa jeunesse d'instruction d'aucune sorte, il sut cependant former et régler son caractère mieux que beaucoup de ceux qui avaient passé par les plus fortes études philosophiques. Il fut meilleur qu'eux et se montra constamment plein d'ardeur pour le bien public. Jamais il ne se laissa diriger par ses passions qu'il sut toujours maîtriser. Son regard était moins

(1) Éd. Bury, p. 47

prompt que sa pensée qui sans cesse éclatait en saillies pétillantes. Sa parole était élégante, parfois inégale, toujours rapide. Le timbre de sa voix était exquis. Il s'occupait avec une sollicitude extrême des affaires de l'État dont il avait rapidement acquis le maniement et la très grande expérience pleine de promptitude et de perspicacité. Fermement résolu à ne nuire à aucun, mais en même temps à être respecté de tous, il ne fit jamais de propos délibéré de mal à personne, conservant constamment en public un maintien grave qui, en inspirant à tous un religieux respect, les empêchait de se mal conduire. »

La tendresse de Michel pour les siens fut la pierre d'achoppement qui fit que ses belles qualités ne purent être suffisamment appréciées. Ses frères que tant il chérissait furent sa pire infortune, leurs natures vulgaires autant qu'avides ternissant le lustre de la sienne. Ils furent comme la Némésis attachée au char de son triomphe. L'aîné de tous, leur chef, celui qui avait les plus grandes qualités politiques, était ce Joannès, surnommé l'Orphanotrophe, que j'ai cité si souvent déjà et dont je vais parler avec quelque détail. Psellos, alors qu'il était déjà en âge de bien observer, s'était trouvé fréquemment en rapport avec cet illustre et dur personnage. Il l'avait maintes fois entendu parler; il s'était trouvé auprès de lui quand il traitait des choses publiques. Chaque fois il avait observé son caractère avec attention. Aussi nous fait-il le compte très précis de ses bonnes et de ses mauvaises qualités.

Le célèbre eunuque, qui devait jouer sous le règne de son frère le premier rôle dans l'État, était d'esprit vif, très fin, très délié, ainsi que le laissait, paraît-il, deviner l'éclat sans pareil de son regard. Dans l'expédition des affaires, il se montrait acharné au travail, de nuit comme de jour, plein de savante expérience, surtout habile financier. Il n'aimait à faire gratuitement du mal à personne, mais souvent il prenait des airs terribles pour mieux intimider les gens, pour prévenir de mauvaises actions par la seule menace de son regard. Il était bien pour le basileus son frère un véritable « rempart », « une tour de défense », car de nuit comme de jour ses pensées n'étaient occupées que du bien de l'État. Tout cela n'empêchait point cet homme extraordinaire de trouver le temps nécessaire pour prendre part aux réjouissances publiques, aux banquets

solennels, de figurer dans toutes les cérémonies officielles. Il ne négligeait pour cela aucune parcelle de ses devoirs formidables de premier ministre. Rien de ce qui se passait sur un point quelconque de l'immense Empire n'échappait à sa vigilance toujours en éveil, vigilance telle que personne n'eut osé le tromper, parce que tous le savaient constamment au courant de tout, vigilance telle que souvent la nuit, aux heures du grand silence dans l'immense Ville, il avait coutume, pour se rendre compte de tout par lui-même, d'en parcourir les quartiers les plus divers, passant avec la rapidité de l'éclair de rue en rue, perquisitionnant de tous côtés, échappant facilement, raconte Psellos, à toute observation, grâce à la sombre robe monacale de bure qu'il n'avait jamais cessé de porter depuis sa sortie du couvent. Son information absolument parfaite de tout ce qui avait pu se passer ou se passait terrorisait littéralement les auteurs de désordre et les empêchait de former des attroupements ou n'importe quelle réunion illicite qui, sans cela, eut pu rapidement dégénérer en une conspiration. Chacun préférait rester chez soi plutôt que de tomber sous le coup de cet infaillible et inexorable justicier.



MOSAÏQUE BYZANTINE du Narthex de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — Saint Philippe. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, B. 255.)

Telles étaient les admirables qualités de cet homme d'État, qualités auxquelles Psellos oppose la profonde dissimulation qui gâtait ce remarquable caractère. « Le terrible eunuque, nous dit-il, adaptait constamment

ses regards aussi bien que ses discours à la qualité des personnes qui se trouvaient en sa présence. Il semblait être tout à elles, alors qu'en réalité il n'en était rien. Quand il voyait venir de loin quelqu'un dont il avait à se plaindre, il avait coutume de foudroyer de loin le malheureux du regard et de la voix, puis, quand il était tout proche, il lui faisait le plus bienveillant accueil comme s'il venait seulement de l'apercevoir. De même si quelqu'un tentait de lui suggérer quelque idée neuve avantageuse au bien de la monarchie, le rusé personnage affectait d'y avoir songé lui-même dès longtemps, d'en avoir même déjà décidé l'application, tout cela pour éviter de devoir une récompense à l'inventeur. Il allait, dans son cynisme pratique, jusqu'à affecter de blâmer sévèrement celui-ci de ne pas lui avoir parlé plus tôt de sa trouvaille, et l'infortuné, déçu et volé, s'en allait tête basse, tandis que le malin ministre s'empressait de mettre son idée à profit, prenait ses mesures en conséquence, déracinait un mal peut-être naissant, mais surtout se refusait absolument à se reconnaître l'obligé du pauvre naïf.

La plus grande préoccupation de cet étrange Joannès était de paraître agir toujours en toute majesté, avec une grandeur, une dignité quasi-princières, mais, hélas pour lui, le véritable homme revenait constamment à la surface qui l'en empêchait, et celui-là était tout à fait grossier et mal élevé. C'est ainsi qu'il manquait de toute sobriété et une fois qu'il avait commencé de boire, sa vulgarité naturelle se faisait jour aussitôt. Il commettait alors toutes sortes d'indécences et d'inconvenances. Toutefois, même dans ce triste état, il ne perdait en rien la notion des égards qui lui étaient dus, n'adoucissant jamais son regard de bête fauve, ni n'aplanissant les dures rides de son front. Psellos affirme s'être souvent rencontré avec lui dans des banquets qui dégénéraient vite en orgies et s'être fort étonné de ce que cet homme si peu capable de résister à la boisson ou de retenir son rire grossier, portait cependant à lui tout seul sur ses épaules l'écrasant fardeau de l'État. Même quand il était tout à fait ivre, il excellait encore à surveiller les actes et les propos du moindre de ses compagnons de fête. Plus tard même, comme s'il les eut surpris en flagrant délit, il leur demandait compte à brûle-pourpoint de ce qu'ils avaient dit ou fait. Aussi le redoutait-on peut-être plus encore quand il était pris de boisson que lorsqu'il était à jeun.

C'était vraiment un spectacle étrange que la vue de cet homme si puissant sous son austère costume monacal. Pas une minute il ne réussissait à maintenir l'attitude décente et grave que celui-ci semblait réclamer. Tout au plus si quelque édit impérial concernant les ordres monastiques venait à réglementer à nouveau cet habit, daignait-il par déférence se conformer pour quelque temps à un maintien plus convenable. Mais cela ne durait guère. Plein d'indulgence pour tous ceux qui, comme lui, menaient une vie déréglée, il n'éprouvait d'autre part qu'éloignement et hostilité pour les hommes bien élevés et cultivés, de tenue et d'habitudes raffinées. Il était leur ennemi-né, s'efforçant de paralyser leur influence, de contre-carrer sans cesse leur bonne volonté.

L'insouciance plus que cynique qu'il déployait en général à l'endroit d'un chacun était remplacée, pour ce qui concernait ses frères, par une constante, une inlassable, une invariable tendresse. De ceux-ci, Psellos nous trace un portrait déplorable. Ils étaient tous sans valeur morale aucune, entièrement différents de leur dernier frère le basileus qui était leur opposé en tout. Joannès, très inférieur par lui-même à Michel au point de vue moral, était cependant très supérieur aux trois autres membres de cette intéressante lignée qui, eux, n'usaient de leur parenté avec le basileus que pour couvrir leurs mauvaises actions de sa protection toute-puissante. Certes l'eunuque n'approuvait point leur inconduite ; même il la haïssait, mais, en même temps, il chérissait ces indignes frères d'un tel amour, amour peut-être unique, dit Psellos, entre personnages du même sang, que sa pensée maîtresse était de tenir constamment le basileus dans l'ignorance de leurs non moins constants méfaits. Et quand, malgré tant de précautions, quelque chose en parvenait aux oreilles impériales, bien loin de se porter en accusateur, ce frère admirable s'employait de tout son pouvoir à cacher les malversations des coupables, à détourner de dessus leur tête la colère du basileus. Nicétas, l'un de ces trois louches personnages, ayant été appelé par la faveur impériale au poste si considérable de duc d'Antioche, c'est-à-dire de gouverneur civil et militaire de toute la région syrienne, n'avait pas tardé à se signaler par un acte d'abominable perfidie. Les citoyens de cette

grande cité qui, peu auparavant, avaient sommairement mis à mort un certain Salibas, collecteur d'impôts, avaient fermé leurs portes au nouvel arrivant, craignant sa colère et celle de l'empereur. Lui s'était alors obligé par serment à accorder à tous une grâce entière, mais à peine avait-il, à la suite de cette concession, réussi à faire son entrée dans la ville, qu'il avait fait saisir et envoyer au supplice une foule des principaux coupables (1). Je reviendrai plus loin sur ces événements. Ce qu'en j'en dis ici n'est que pour montrer quel triste personnage était ce Nicétas. Il mourut peu après son arrivée en Syrie et fut remplacé dans sa haute situation par son autre frère Constantin, eunuque comme Jean. Dans ces fonctions, Constantin se montra moins détestable que son prédécesseur. Même il réussit à délivrer Édesse d'une violente agression des Sarrasins. En récompense, il fut bientôt nommé domestique des Scholes d'Orient, c'est-à-dire généralissime des forces de l'Empire en Asie. Georges, le troisième frère, celui dont nous savons le moins et qui était probablement aussi eunuque, fut créé par le basileus et l'Orphanotrophe « protovestiarios », très haute dignité palatine à cette



MINIATURE BYZANTINE d'un évangéliaire du XI[me] Siècle de la Bibliothèque du Mont-Cassin. — Frontispice. Griffons sous des arcades. — (Millet, H[tes]-Études, C. 1498.)

(1) Il est juste de rappeler ici que les habitants d'Antioche, comme nous le verrons plus loin, étaient véhémentement soupçonnés d'être en secret favorables à Constantin Dalassénos, personnage que Psellos qualifie d'infiniment dangereux, et qui était pour lors, on le sait, étroitement surveillé. Cet attachement pour un adversaire politique était tout à fait incompatible, dans les idées du temps, avec la loyauté due au basileus.

époque (2). On le nomma en place de Syméon qui s'était, on l'a vu, retiré volontairement dans un monastère.

Toute cette famille de parvenus était éminemment impopulaire et le basileus Michel, malgré ses belles qualités, se trouvait englobé dans cette commune disgrâce de sa famille avec laquelle il aimait si passionnément à faire corps.



MINIATURE BYZANTINE d'un évangéliaire du XIme Siècle de la Bibliothèque du Mont-Cassin. — Frontispice. Croix dans un cercle. Oiseaux affrontés. — (Millet, Htes-Études, C. 1498.)

Nous sommes restés trop longtemps au Palais Sacré. Sortons-en un moment pour dire quelques mots de ce qui se passait dans l'Empire ou sur ses frontières. Les chroniqueurs, Skylitzès en particulier, en dehors de ce qui avait lieu à la cour, ne nous ont laissé pour ce règne que quelques notes infiniment courtes, rédigées dans le style le plus bref. Celles-ci témoignent cependant que ce malheureux basileus Michel, si mal préparé pour le rôle qu'il eut à remplir, si cruellement et constamment malade aussi, fut un souverain plein de vaillance et que, sous son gouvernement intelligent et fort, la défense de la frontière fut énergiquement conduite sur tous les points de son immense pourtour ; car, hélas, sous ce règne comme presque toujours, l'Empire, tel un navire de haut bord sur les flots de l'Océan attaqué par toute une flotte, fut

(2) Arisdaguès de Lasdivert, *op. cit.*, p. 48, dit que Michel avait créé un de ses frères, dont il ne dit pas le nom, magistros et lui avait conféré Thessalonique avec le gouvernement de la Bulgarie et des provinces occidentales, c'est-à-dire qu'il avait fait de lui le domestique des Scholes d'Occident.

constamment assailli sur toute sa circonférence par les barbares du nord comme du midi, de l'est comme de l'ouest !

Commençons par la frontière du sud, opposée à l'immensité du monde musulman. Nos renseignements sont malheureusement bien restreints sur l'histoire de la Syrie et de la Mésopotamie chrétiennes à cette époque comme sur les incidents secondaires, certainement très nombreux, de la lutte qui se poursuivait presque constante sur cette infinie et mouvante étendue entre les deux nationalités et les deux religions, malgré les trêves jurées entre le basileus et les Khalifes du Kaire et de Bagdad.

Skylitzès, à cette même année 1034, qui vit l'avènement si irrégulier de Michel IV, l'aventurier de Paphlagonie, note brièvement trois faits importants. En parlant des frères du basileus, j'ai déjà fait allusion au premier de ces incidents qui fut la sédition sanglante des habitants d'Antioche, la grande capitale des marches du sud. Voici le récit de Skylitzès (1) :

« Le basileus Michel, se trouvant constamment accablé par la maladie démoniaque dont il était atteint, et étant de plus mal préparé aux affaires publiques, n'avait guère que l'apparence et le nom du pouvoir. Toute l'activité, tant militaire que civile, était aux mains de l'eunuque Joannès. Un des premiers soins de ce ministre fut de nommer leur commun frère Nicétas duc ou « catépano » d'Antioche. La population de cette grande ville s'opposa d'abord à l'entrée de celui-ci dans ses murs parce qu'elle redoutait d'être trop rudement châtiée par lui pour avoir peu auparavant massacré dans une violente sédition le collecteur d'impôts Salibas qui s'était montré très dur et brutal dans l'exercice de ses fonctions. Mais comme Nicétas s'était engagé par serment à accorder une amnistie pleine et entière pour ce crime, les Antiochitains décidèrent finalement de lui ouvrir leurs portes. Mal leur en prit, car le fourbe, aussitôt maître de la cité, sans se soucier de ses serments, fit décapiter ou empaler une centaine de personnes. De plus, onze des citoyens les plus riches et les plus en vue, dont le plus important était le patrice Elpidios, furent par ses soins expédiés enchaînés à Constantinople après avoir vu tous leurs biens

(1) Voy. Cédrénus, p. 510.

confisqués. Nicétas mandait en même temps à son frère Joannès que l'artisan secret de toute cette résistance était toujours ce fameux patrice Constantin Dalassénos qui semble avoir été pour toute cette race paphlagonienne un adversaire très redouté dont nous ne pouvons que deviner bien imparfaitement la mystérieuse popularité.

L'Orphanotrophe, poursuit Skylitzès, avait déjà eu quelque soupçon de la connivence de Dalassénos dans l'émeute d'Antioche. La communication de son frère Nicétas fut pour lui un trait de lumière. Par son ordre, l'infortuné patrice, qui s'était si sottement mis dans la main de ses pires ennemis, fut immédiatement arrêté, enchaîné et conduit devant le basileus. Dès le 3 août il était déporté sur l'aride rocher de Plati. Constantin Dukas, mari de sa fille, la célèbre future impératrice Eudoxie, le même qui plus tard devait être basileus des Romains, ayant crié à l'injustice à cause de ce traitement barbare infligé à son beau-père, et invoqué les serments violés, fut de son côté enfermé dans une tour, probablement la fameuse prison des Anémas. Outre celui-ci, on molesta de même, en qualité de partisans de Dalassénos, trois hauts et riches archontes d'Asie, Goudélis (1), Baïanos et Probatas. On les dépouilla de leurs biens qui furent remis à Constantin, le second frère du basileus Enfin, l'ancien protovestiaire Syméon, dont il a été si souvent question déjà, un des plus intimes conseillers de feu le basileus Constantin, parce qu'il n'avait pas, lui aussi, craint de manifester hautement sa désapprobation de tels actes, accusant le basileus de parjure à l'endroit de Dalassénos, fut, lui aussi, expulsé de la capitale et exilé au mont Olympe où on le contraignit de prendre le froc dans un monastère jadis fondé par lui (2). Sa charge fut, on l'a vu, transmise à Georges, troisième frère du basileus. Certainement Dalassénos devait appartenir à une des plus considérables familles byzantines pour qu'il ait eu ainsi à la fois de si puissants ennemis

(1) Voy. pp. 18 et 88 du présent volume.

(2) Les phénomènes célestes comme les convulsions du sol continuèrent à être fréquents en cette année 1034. Skylitzès (voy. Cédrénus, p. 511, et Muralt, *op. cit.*, II, 612) note encore un tremblement de terre qui causa les plus grands dégâts à Jérusalem. Les secousses se succédèrent sans interruption durant quarante jours. Beaucoup d'édifices civils et d'églises furent jetés à terre. Il y eut une quantité de morts. Au mois de septembre une colonne de feu apparu à l'Orient, ayant sa cime inclinée vers le sud, encore une comète probablement.

Voy. dans Arisdaguès de Lasdiverd, *op. cit.*, pp. 520 sqq., une éclipse, puis les lamentations délirantes d'un fou annonçant les pires calamités.

et de si dévoués et importants partisans et pour qu'il ait pu donner sa fille en mariage à un Dukas, un des premiers parmi les membres de la noblesse byzantine de l'époque (1).

Le duc Nicétas ne survécut que peu à son entrée sanglante autant que déloyale dans Antioche. Il mourut presque aussitôt et fut remplacé dans sa charge par son frère Constantin. Le basileus, désireux de prévenir en faveur du nouveau duc la population antiochitaine qui venait d'être traitée si cruellement, fit mettre en liberté les malheureux captifs expédiés à Constantinople.

Je possède dans ma riche collection de bulles de plomb byzantines le précieux sceau de Nicétas, duc d'Antioche, frère du basileus Michel IV. Sur ce curieux monument d'assez grandes dimensions et qui peut être daté exactement à l'année 1034, puisque cette même année vit à la fois l'élévation et la mort de ce personnage, on lit la légende que voici en beaux caractères qui occupent à la fois le droit et le revers du sceau : *Seigneur, protège ton serviteur Nicétas, patrice, recteur et « catépano » de la Grande Antioche* (2).

Voici les deux autres faits signalés par Skylitzès : Les habitants de la grande cité sarrasine d'Alep chassèrent le gouverneur envoyé par le basileus (3) et les corsaires sarrasins s'emparèrent de la cité maritime de Myra, dans le thème de Cibyrrhéotes, l'ancienne Lycie. Pour la première de ces indications, nous ne savons même pas s'il s'agit d'un personnage purement byzantin ou d'un chef arabe. L'hypothèse de beaucoup la plus probable est qu'il est ici question de quelque résident grec que le basileus entretenait auprès de l'émir d'Alep, son vassal, car il y avait toujours un émir à Alep (4) ; seulement nous avons vu qu'il était devenu tributaire de l'Empire. Ce fut certainement à la suite de cet événement qu'eut lieu une expédition malheureuse des Grecs contre cette ville, expédition dont les

(1) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 158. — Constantin Monomaque, auquel Zoé avait semblé vouloir du bien, fut également, ainsi que nous le verrons plus loin, chassé à ce même moment de la cour et envoyé à Lesbos dans un lointain et dur exil. Le cruel eunuque se débarrassait ainsi successivement des plus redoutables représentants de la noblesse impériale.

(2) Voy. la vignette de la p. 189. Ce sceau pourrait avoir appartenu également au prédécesseur de Nicétas dans ces hautes fonctions de duc d'Antioche, Nicétas de Misthée ou Misthéen.

(3) Ἁρμοστης.

(4) Voy. p. 71, note 4 du présent volume.

chroniqueurs byzantins ne soufflent mot et qui nous est connue uniquement par une très brève mention dans les sources arabes (1). Celles-ci, en effet, à l'année 426 de l'Hégire, qui va de novembre 1034 à novembre 1035, rapportent ce qui suit : « Les Grecs envoyèrent à Antioche une grande armée pour conquérir Alep. L'émir de cette ville, qui était toujours encore Chibl Eddaulèh Ibn Saleh Ibn Mirdâs, marcha contre eux et les mit en déroute après un combat acharné, parce qu'ils étaient mourants de soif à cause de l'extrême chaleur et qu'ils avaient de mauvais guides. Il les poursuivit jusqu'à Azâz (2), à une journée de marche au nord d'Alep, puis s'en retourna sain et sauf chez lui dans sa capitale avec un gros butin. Cette expédition malheureuse sur laquelle il serait intéressant de posséder plus de détails dut être organisée par le duc Constantin, frère du basileus (3).



SCEAU de plomb de ma Collection ayant appartenu à Nicétas, frère du basileus Michel IV, patrice, recteur et « catépano » de la Grande Antioche.

Pour cette même année, Ibn el-Athìr et Ibn Chaldoun font encore le récit suivant : « Cette année 426 de l'Hégyre, Ibn Waththâb le Numérite, qui était seigneur de Saroudj, de Rakkah et de Harràn, sous la suzeraineté du basileus, réunit autour de lui un grand nombre d'Arabes et d'hommes d'autres nations, puis invoqua l'assistance des Grecs d'Édesse. Une forte armée grecque s'étant jointe à

(1) Voy. Wüstenfeld, *op. cit.*, p. 226, aussi Ibn el-Athir, *op. cit.*, IX, p. 302.

(2) C'était presque constamment aux alentours de cette petite ville forte dominée par un château que se décidait le sort des expéditions byzantines contre Alep.

(3) Il se pourrait cependant qu'il y eût là quelque confusion avec la grande expédition de Romain Argyros de l'an 1029 qui eut une issue également si funeste. — Chibl Eddaulèh périt au printemps de l'an 1038 dans un combat contre les troupes égyptiennes d'Anouchtikin. Son frère et successeur Mouizz Eddaulèh Thimâl Ibn Saleh fut, cette même année, chassé d'Alep par ce général qui restaura à ce moment dans cette ville comme dans tout le nord de la Syrie, sauf la portion occupée par les Grecs, l'autorité du Khalife d'Égypte, Mostancer. La ferme autorité d'Anouchtikin, non seulement rétablit la paix dans toutes ces régions, à Damas en particulier, mais décida même l'émir ou gouverneur de Harràn, à faire proclamer de nouveau le Khalifat égyptien dans les trois mosquées de cette ville, de Saroudj et de Rakkah. En même temps, on le verra, une trêve de dix ans était signée entre le Khalife et le basileus. Pour la suite de l'histoire d'Alep et les luttes à son sujet entre les Mirdâsides et les lieutenants du Khalife d'Égypte, voy. Stanley Lane Poole, *A history of Egypt in the middle ages*, p. 160.

lui, il se dirigea vers la région soumise à Nasser Eddaulèh Ibn Merwàn, la pilla et la dévasta. Ibn Merwân réunit alors ses troupes et demanda leur aide à Qarawâch (1) et à d'autres. Des renforts lui arrivèrent de tous les côtés. Quand Ibn Waththâb vit qu'il en était ainsi, et qu'il ne pourrait atteindre son but, il quitta le pays. Alors Ibn Merwân envoya à l'empereur grec des hommes qui lui reprochèrent d'avoir rompu la trève conclue entre eux. Il envoya aussi de tous les côtés des émissaires chargés de lui recruter des soldats pour la reprise des hostilités. Il réunit ainsi un grand nombre de combattants pieux et braves, et partit assiéger Édesse. Mais à ce moment arrivèrent des envoyés du basileus, qui lui firent des excuses et jurèrent que celui-ci n'avait pas été averti de ces faits. De plus, il faisait savoir à ses troupes d'Édesse et à leur chef qu'il désapprouvait leur conduite. Il envoyait, en outre, de magnifiques présents à Nasser Eddaulèh, qui renonça à ses projets de conquête et renvoya ses troupes. »

Le récit que nous a laissé Skylitzès de la prise de Myra par une flotte de corsaires sarrasins est plus détaillé. Cette cité maritime de Lycie, qui a conservé son nom jusqu'à aujourd'hui, devait sa célébrité à son antique église de Saint-Nicolas, où le corps du saint, ce corps fameux qui suait la myre, et qui plus tard fut volé et transporté à Bari par des marchands de Venise, attirait déjà par d'innombrables miracles la foule des malades, des fidèles et des pèlerins. A partir de la mort du grand Basile, la police de ces mers n'ayant plus été maintenue avec la même rigueur, de grandes flottes de corsaires sarrasins avaient recommencé, dès le règne de Romain Argyros, après un très long temps, à épouvanter à nouveau tous les rivages de l'empire grec et non plus seulement ceux d'Italie. Nous avons vu déjà de véritables « armadas » africaines opérer dans l'Adriatique, ravager les côtes de l'Illyrie, jusqu'à ce qu'elles eussent été détruites par le stratigos impérial de Dyrrachion (2). Au début du règne de Michel IV, il semble que l'Archipel, malgré la présence de la flotte du stratigos de la Dodécanèse, établie spécialement pour assurer la sécurité de ces rivages, soit devenu à son tour, malgré son éloignement des côtes d'Afrique, le théâtre des exploits de ces corsaires. Skylitzès dit expressé-

(1) Ou Kirwasch.
(2) Voy. pp. 19, 124 et 126 du présent volume.

ment qu'il n'y avait là que des Sarrasins d'Afrique et de Sicile, ceux d'Égypte et de la côte de Syrie ne pouvant ou ne voulant pas mettre à la mer des armées navales aussi puissantes. Les exploits de ces flottes dans l'Archipel semblent, d'après les indications de Skylitzès tragiques en leur extrême brièveté, d'après quelques mots aussi de Zonaras et de Glycas, avoir été véritablement effroyables. Un des plus fameux paraît bien avoir été la prise et le sac de Myra en 1034. Les Sarrasins pillards avaient certainement été attirés en ce lieu par la renommée des trésors accumulés dès longtemps par la piété et la reconnaissance des malades et des fidèles dans l'église du grand thaumaturge d'Asie. Les chroniqueurs cités plus haut disent uniquement que la ville fut prise par les hordes musulmanes descendues de leurs innombrables esquifs, mais il va de soi que le saint temple fut entièrement dévalisé et la partie la plus jeune de la population emmenée en esclavage. Ce dut être une de ces terribles scènes de meurtre et de pillage dont les annales des malheureuses cités maritimes d'Orient fourmillent à cette époque (1). Glycas ajoute ce renseignement que Myra fut prise ce même jour de septembre où parut la colonne de feu qui tant effraya les fidèles à cette époque (2).

Quelques lignes plus bas, Skylitzès revient encore sur cette cité de Myra (3) pour nous faire le bref récit que voici : L'Orphanotrophe ayant été atteint d'un ulcère malin à la bouche, probablement un cancer labial, mal qu'aucune médication ne parvenait à guérir, se désespérait de tant souffrir. Un jour de cette année 1034, il vit en songe le grand saint thaumaturge Nicolas qui lui ordonna de se rendre en hâte à Myra où il trouverait la guérison. Il obéit aussitôt. Ce devait être presque immédiatement après le foudroyant passage des pirates sarrasins. L'illustre pèlerin fit don à l'église du saint d'une foule d'objets précieux, d'onguents et d'encens, certainement destinés à remplacer ceux dont elle avait été dépouillée. Il fit aussi entourer le pieux monument d'une haute et magnifique muraille, dans le but certainement de lui épargner un nouveau désastre comme celui qui

(1) Voy. *Un Empereur byzantin au Xme siècle*, pp. 35 sqq.

(2) Voy. sur cette colonne de feu, Muralt, *op. cit*, I, 612, 1.

(3) Ce sont toujours là les notes fournies probablement par le métropolitain Jean Mauropos d'Euchaïta. Voy. la note 5 de la p. 135 du présent volume.

venait de le frapper. A la suite de ces générosités, l'Orphanotrophe se trouva miraculeusement guéri!

Les dévastations des pirates sarrasins en ces parages n'en cessèrent point pour cela, semble-t-il, car Skylitzès y fait allusion deux fois encore. A l'année 1035, ce chroniqueur note que les corsaires d'Afrique et de Sicile dévastèrent à nouveau tous les rivages des Cyclades et du thème des Thracésiens, certainement aussi ceux des thèmes de Samos et des Cibyrrhéotes, c'est-à-dire tout le littoral qui va d'Éphèse à Myra. Ils finirent pourtant par être cernés et cruellement battus par les chefs militaires de ces régions et, comme de rigueur, cinq cents d'entre eux, pris et liés tout vifs, furent expédiés au basileus pour paraître dans le triomphe au Cirque avant d'être vendus à l'encan. Tous les autres prisonniers sarrasins fort nombreux, semble-t-il, furent, châtiment effroyable évidemment institué à titre d'exemple, empalés sur des pieux fixés de distance en distance le long de la côte qu'ils avaient tant ravagée, « depuis Adramyttion jusqu'à Strobilos » (1). Très peu de temps après, toujours au dire de Skylitzès (2), une nouvelle bataille navale eut lieu entre les mêmes adversaires, et cette fois le stratigos du thème des Cibyrrhéotes, Constantin Chagé, battit à nouveau les pirates. Il détruisit entièrement leur armement, envoya cinq cents captifs au basileus et fit noyer les autres. Ce chiffre de cinq cents prisonniers qui se répète d'une manière si uniforme dans tous ces combats, ne laisse pas que d'être assez inquiétant. N'y aurait-il pas confusion, et, en particulier, ces deux derniers combats n'en feraient-ils qu'un? C'est bien probable. Ou bien ce chiffre de cinq cents captifs était-il une sorte de dîme prélevée au bénéfice du basileus sur



PIÈCE D'OR du khalife d'Égypte Al-Zahir, frappée au Kaire (Misr) en l'an de J.-C. 1030.

(1) Ou Termeron de Carie.

(2) Voy. Cédr., 514. — Dans cette même année 1035, à la suite d'un tremblement de terre, cinq localités du thème des Bucellaires furent englouties dans une monstrueuse fissure du sol. « Peu s'en fallut, raconte Skylitzès, que le proèdre Nicéphore, haut personnage, ancien eunuque favori de feu le basileus Constantin, lequel se trouvait de passage en ces parages, ne périt. Il fut sauvé contre toute espérance, et, à la suite de ces émotions, se fit moine au monastère de Stoudion. » — Aboulfaradj (*op. cit.*, p. 426) note pour la même année des inondations « en Perse ». — Voy. encore Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, p. 53.

le bétail humain vendu à l'encan à la suite de ces grandes victoires?

Ici, pour la première fois, nous voyons apparaître parmi le cliquetis de



IVOIRE BYZANTIN du Musée Bodléien, à Oxford. — Le Christ bénissant assis sur le trône. — XIme au XIIme Siècle.

ces événements militaires un nom glorieux autant que mystérieux et lointain qui va devenir presque fameux, celui du héros scandinave quasi fabuleux, Harald, le frère du roi de Norvège, saint Olaf. Ce royal aventurier qui avait dû fuir son pays à la suite d'un meurtre, avait, nous le verrons,

fini par entrer au service du basileus de Constantinople. Il devait s'illustrer infiniment dans ce poste. La première mention qui soit faite de sa présence dans la Ville gardée de Dieu, est celle-ci : le scalde, auteur de la « Saga » dite « de Harald », raconte que son héros, nommé par la basilissa Zoé chef des Værings, c'est-à-dire chef de la garde impériale varangienne ou russe, alla combattre les pirates dans l'Archipel, en Afrique et en Sicile ! Nous reviendrons plus loin, à propos de l'histoire de ce héros légendaire, sur ses hauts faits, particulièrement dans la guerre de Sicile. Pour ce qui est de sa participation aux batailles navales dans l'Archipel, nous ne possédons que cette unique indication si brève. Elle n'en a pas moins son prix, puisqu'elle nous autorise à croire que Harald fit probablement ses premières armes au service du basileus dans ces combats que je viens de décrire, sous la haute direction du stratigos des Cibyrrhéotes (1).

J'ignore pour quelles raisons Michel et son frère l'Orphanotrophe, au dire de Skylitzès, retirèrent à Maniakès à cette époque son commandement d'Édesse où il avait si glorieusement fait son devoir (2) pour le remplacer dans ce poste si important par Léon Lépendrinos, tandis que lui-même était nommé gouverneur de la haute Médie et de l'Aspracanie, c'est-à-dire de l'ex-royaume du Vaspouraçan si récemment annexé à l'Empire et de toutes les contrées situées au sud de l'Ararat (3). Probablement le basileus et son frère, en agissant de la sorte, entendaient opposer ce jeune capitaine dont le nom commençait à devenir célèbre, aux progrès toujours croissants des Turks Seldjoukides en ces parages et à leurs incessantes agressions tout le long des frontières chrétiennes. Mal leur en prit cependant, car Édesse allait avoir à souffrir presque aussitôt du départ de son énergique commandant. Dès la fin de cette même année 1035, ou

(1) Voy. sur ces faits si curieux: Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, ch. VII. Peut-être même Harald fit-il partie, avec ses compatriotes, de l'expédition navale contre Alexandrie. Voy. p. 131 du présent volume.

(2) Skylitzès est seul à nous donner ce renseignement. Voy. Cédr., 512, 9. Toujours la même série de notes sur le thème des Cibyrrhéotes et l'Asie en général fournies probablement par le métropolitain d'Euchaïta, le fameux Jean Mauropos.

(3) Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, p. 51) note également la destitution du brave Maniakès de son commandement d'Édesse, mais il attribue cette mesure à Romain Argyros qui remplaça, dit-il, le jeune héros par un certain Aboukab, « comte de la tente » (κόμης τῆς κόρτης) de Davith le curopalate, donc un Arménien ou un Géorgien, ancien fonctionnaire de ce prince. Voy. la note 1 de la p. 83, où il est déjà question de ce personnage.

plutôt de l'hiver suivant, d'après Mathieu d'Édesse (1), Ibn el-Athîr (2) et Aboulfaradj (3), les émirs sarrasins Ibn ou Bar Waththâb le Numérite de Harrân et Ibn Outaïr (4), qui ne pouvaient se consoler de la perte de cette cité, probablement encouragés par le départ de Georges Maniakès, dont ils avaient une terreur extrême, vinrent attaquer le territoire d'Édesse avec des forces très considérables augmentées des contingents que leur amena Nasser Eddaulèh Ibn Merwân en personne, toujours irrité contre les Grecs à cause de leur injuste agression de l'année précédente. Tous les trois, dit Ibn el-Athîr, marchèrent d'abord contre Souwaidâ que les Grecs venaient de rebâtir. Même les habitants de la région s'adjoignirent à eux. Ils prirent cette ville d'assaut, tuèrent trois mille cinq cents de ses défenseurs, la mirent au pillage et emmenèrent de nombreux captifs. Ils allèrent ensuite assiéger Édesse où la disette grandit à tel point qu'une mesure de blé se payait un dinâr. La situation devint même si critique que le patrice gouverneur d'Édesse, qui était alors certainement Lépendrinos, dut sortir secrètement de la ville pour aller informer le basileus de ce qui se passait. Le basileus le renvoya à Édesse à la tête de cinq mille cavaliers.

« Ibn Waththâb, poursuit Ibn el-Athîr, et le commandant des troupes de Nasser Eddaulèh en furent informés. Ils préparèrent une embuscade dans laquelle les Grecs tombèrent. Beaucoup d'entre eux furent tués; beaucoup d'autres, dont le patrice, faits prisonniers. Les musulmans conduisirent celui-ci devant la porte d'Édesse et dirent à ceux qui la gardaient : « Livrez-nous la ville, sinon nous tuerons le patrice et ceux qui ont été faits prisonniers avec lui. » La ville, qu'on ne pouvait plus défendre, fut livrée. Les troupes grecques se retirèrent dans la forteresse et les musulmans pénétrèrent dans la ville, faisant main basse sur tout ce qu'elle renfermait. Ils en revinrent les mains pleines, emmenant de nombreux prisonniers, et firent un grand massacre. Ibn Waththâb envoya à Amida cent soixante chameaux chargés des têtes de ceux que l'on avait tués et continua d'assiéger la citadelle.

(1) En l'année arménienne 484 (13 mars 1035 à 11 mars 1036).
(2) *Op. cit.*, IX, p. 305.
(3) *Op. cit.*, p. 427. En l'année 427 de l'Hégire (5 nov. 1035 à 24 octobre 1036) dans le mois de redjeb.
(4) Weil, *op. cit.*, p. 89, dit « Ibn Attijah ».

Hassân Ibn Mouffaridj Daghfal Ibn Djerràh At-Taï, le partisan des Byzantins, vint ensuite au secours des assiégés d'Édesse, amenant avec lui cinq mille cavaliers arabes et grecs. Averti, Ibn Waththâb se hâta de marcher contre lui pour l'empêcher d'opérer sa jonction. Une partie des Grecs d'Édesse sortit alors de la ville et s'avança jusqu'à Harrân; mais les habitants les attaquèrent et Ibn Waththàb, informé de ces faits, revint en toute hâte. Il tomba sur les Grecs, dont il tua un grand nombre. Le reste revint à Édesse en désordre.

Deux ans plus tard, en l'an 429 de l'Hégire (1) — c'est toujours au même écrivain arabe que nous devons ces précieux renseignements, qui nous montrent les guerriers grecs alliés aux Arabes contre les propres coreligionnaires de ceux-ci, — deux ans plus tard, le prince de Harrân, ne pouvant plus tenir tête aux Grecs d'Édesse, traita avec eux et leur laissa le faubourg d'Édesse qu'il leur avait enlevé auparavant, comme il vient d'en être fait mention. Les Grecs sortirent alors de la forteresse et affluèrent dans le faubourg, à la grande frayeur des gens de Harrân. Ils restaurèrent les édifices et les fortifications d'Édesse.

Mathieu d'Édesse, qui raconte ces mêmes faits fort brièvement et fort inexactement, ajoute que ces bandes sarrasines innombrables, véritable multitude « de Kurdes et de Mahadiens », après avoir quitté les abords d'Édesse, se précipitèrent tout du long de la rive orientale de l'Euphrate, semant partout le meurtre, le pillage, l'esclavage et la ruine. Ces féroces envahisseurs enlevèrent encore aux Grecs les localités d'Alar (2) et de Sévavérag ou Sivarag, ville de la Mésopotamie arménienne, au nord-est d'Édesse. C'est aujourd'hui Sévérek ou Süverek, dans le pachalik de Diâr-Bekir. Ibn Waththàb ramena de ses incursions d'innombrables captifs.

Les historiens byzantins Skylitzès (3) et Zonaras (4), entre autres, tout en niant à tort la prise d'Édesse à ce moment par les Sarrasins, affirment que l'action de ceux-ci, qui avaient largement profité du découra-

(1) 14 octobre 1037- 2 octobre 1038.
(2) Localité non identifiée du territoire d'Édesse.
(3) Voy. Cédr., 520. — Skylitzès place la délivrance d'Édesse, par le duc Constantin, à l'an 1037.
(4) L. XVII, chap. 14.

gement amené parmi les chrétiens par la disgrâce de Maniakès, fut si violente contre cette ville qu'elle eût certainement succombé, Lépendrinos, successeur de Maniakès, n'étant pas en état de la défendre, si le nouveau duc d'Antioche, Constantin, le frère du basileus, parti de cette dernière



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Les Arabes tentent de reprendre Édesse par ruse. — (Millet, Htes-Études, C. 1344.)

ville en hâte extrême avec tous ses contingents, ne l'eût secourue *in extremis* et sauvée contre tout espoir (1). Nous n'avons pas, de ce côté, d'autre détail sur ce succès inespéré des armes byzantines qui dut être considérable (2). Le basileus récompensa ce service signalé en nommant le duc Constantin domestique des Scholes de l'Orient, autrement dit généralissime des forces impériales en Asie. Le gouvernement d'Édesse,

(1) Aboulfaradj, à l'année de l'Hégire 429 (14 oct. 1037 — 2 oct. 1038), raconte, de son côté, que les Turks Seldjoukides ou « Huns Gouzéens », après avoir fait grand carnage parmi les Kurdes et les Arabes de l'Arménie, s'étant retournés contre l'émir Bar-Waththâb, celui-ci rendit Édesse aux Grecs pour être tranquille de leur côté. Voy. dans Muralt, *op. cit.*, I, 615, 2, la mention des ravages exercés à cette occasion par les Turks Seldjoukides ou « Gouzéens ».

(2) Le récit de Mathieu d'Édesse (*op. cit.*, p. 52) est moins glorieux pour le duc Constantin. « Il arriva, nous dit-il, à la tête d'une nombreuse cavalerie jusqu'à Malatya; mais, redoutant les musulmans, il n'osa pas sortir de la ville pour en venir aux mains avec eux. Ceux-ci, ayant connu son arrivée, reprirent le chemin de leur pays. Les Romains en firent autant et rentrèrent chez eux, craignant de s'aventurer sur le territoire ennemi. Dans leur marche, ils plongèrent les chrétiens (c'est-à-dire les Arméniens) dans le deuil, plus même que ne l'avaient fait les musulmans.

A cette même année 427 de l'Hégire (3 novembre 1035-24 octobre 1036), Ibn el-Athir signale

enlevé à l'incapable Lépendrinos, fut confié à un vaillant officier d'origine géorgienne, Barazbatzé ou Waraz Watché (1) dit l'Ibère, ibérien par sa mère, mais né de père arménien. Ce chef intrépide faillit être pris peu après par les Sarrasins, dans une singulière surprise que nous racontent Skylitzès et Tchamtchian et que ce dernier écrivain place à l'an 1038 (2). Douze d'entre leurs chefs vinrent un jour trouver le commandant impérial, suivis de cinq cents cavaliers et d'autant de chameaux, chargés chacun de deux grandes caisses, soit mille caisses en tout. C'étaient, disaient-ils, des présents que leur nation, dont ils n'étaient que les envoyés, adressait au basileus pour lui rendre hommage et se le rendre favorable. Waraz Watché fit dans Édesse à ces étranges voyageurs le plus aimable accueil. Il convia les chefs à un festin, mais ne les autorisa cependant à faire entrer dans la ville ni leurs cavaliers, ni leurs chameaux. Durant que ces sauvages invités banquetaient aux frais du basileus, un vagabond arménien, qui comprenait l'arabe, s'en alla mendier au camp sarrasin. Tout en rôdant parmi les tentes de poil de chameaux, il eut la surprise d'entendre une des caisses s'entretenir avec sa voisine et une voix en sortir qui demandait : « Où sommes-nous? » Il courut faire part de sa découverte à Waraz Watché qui, laissant ses convives à table, galopa au camp ennemi avec un détachement d'élite. Les cavaliers infidèles étaient allés fourrager au loin. Le chef byzantin fit aussitôt ouvrir les innombrables caisses. On trouva dans chacune un soldat tout armé (3). Ils devaient ainsi, durant la nuit, s'emparer de la ville. A mesure qu'on ouvrait les caisses on tuait les hommes qu'on en extrayait. A mesure aussi que les cavaliers dispersés rentraient au camp, on les passait par les armes. Puis Waraz Watché s'en retourna auprès des chefs qu'il trouva toujours

encore le fait suivant: Les « Sanâvina », Arméniens qui occupaient des châteaux forts aux environs de Khelât, avaient assailli le convoi des pèlerins qui, de l'Aderbaïdjan, du Khorassan et du Tabaristan, se rendaient à la Mecque et pris tout ce qu'ils possédaient, cela par trahison, et avec la complicité des autres tribus arméniennes. Les pèlerins furent massacrés ou réduits en esclavage. Les Arméniens firent ensuite hommage aux Grecs de la totalité des prises provenant de cette affaire. Nasser Eddaulèh châtia les Arméniens et prît des mesures de précaution contre les Grecs.

(1) Le même certainement qui avait été compromis dans une conspiration sous Romain III Voy. p. 102 du présent volume. — Voyez encore *Épopée*, I, 431 et *Hist. de la Géorgie*, add., p. 219.

(2) *Op. cit.*, II, pp. 915, 917, 918.

(3) Skylitzès (voy. Cédr., 520) dit qu'il y avait deux guerriers dans chaque caisse.

festoyant et déjà ivres. Il fit encore égorger ceux-là, n'en épargnant qu'un qu'il renvoya après lui avoir fait couper les mains, le nez et les oreilles, pour aller rendre compte à ses compatriotes du succès de sa députation. « Si Dieu ne l'eût sauvée cette fois encore, s'écrie Skylitzès, Édesse eût succombé dans cette embuscade. »

Skylitzès cite, à la même année 1037, à la rubrique des catastrophes, le fait suivant : « Antoine Pachès, eunuque, allié à la famille du basileus, n'ayant rien de la dignité de vie d'un évêque, muet par-dessus le marché, — ou plutôt bègue (1), — fut nommé évêque, — ou plutôt métropolitain — de la grande ville de Nicomédie. Pas un mot de plus ! Ce dut être quelque grand scandale d'ordre ecclésiastique.

Du côté de l'Arménie et de la Géorgie aussi, la frontière de l'Empire avait été violée (2). Le jeune roi Pakarat IV de Géorgie et des Aphkhases (3), bien que le basileus Romain lui eût constamment témoigné si peu de bienveillance, crut, pour des motifs politiques, devoir prendre prétexte du meurtre de ce prince qui était l'oncle de sa femme pour, dès cette première année du règne de Michel, dénoncer la paix qui régnait entre son petit royaume et l'Empire. Nous ne connaissons ces circonstances que par un passage de Skylitzès (4) d'où il semblerait résulter que Pakarat fut un moment victorieux. Cet auteur dit seulement que ce souverain, pour venger la mort de Romain dont il avait épousé la nièce, « reprit aux Impériaux tous les châteaux et forteresses jadis cédés à l'Empire. » Nous ne savons pas autre chose.

Une phrase assez obscure de Tchamtchian (5) dit qu'à la fin de cette année 1034, le religieux d'origine arménienne Kyrakos, traître à sa patrie, rapporta au basileus Michel le fameux titre de la donation de la cité d'Ani que Constantin VIII mourant lui avait jadis confié pour le

(1) Littéralement « portant sur sa langue un bœuf d'aphonie ».

(2) Septembre 1034 : une colonne de feu s'étend d'Orient au Midi. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 612.

(3) Ce prince, dit Brosset, n'est point sur les listes géorgiennes. Seulement Tchamtchian parle (II, p. 914) d'un roi des Aphkhases qui fournit quatre mille hommes à Davith *sans terre*, roi de Tachir, contre Abou'l Sewar, émir de Tovin en 1036.

(4) Voy. Cédr., 511, 23.

(5) *Op. cit.*, II, 914.

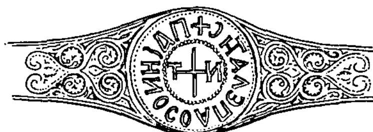
remettre au roi d'Arménie Jean Sempad et qu'il avait, au lieu de remplir cette mission de confiance, déloyalement gardé par devers lui pour en user plus tard dans son propre intérêt (1). Il avait bien calculé, car Michel récompensa généreusement son action infâme. J'ignore ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce curieux récit.

Dans le courant de cette même année qui avait vu le trépas de Romain Argyros, mourut, après dix ans de règne, sans enfant, le roi Davith, roi Ardzrounien de Sébaste, fils de Sénékhérim, l'ancien dynaste du Vaspouraçan, laissant son nouveau petit royaume vassal de l'Empire à son frère Adam, secondé par Abou Sahl, son cadet (2). Mathieu d'Édesse fait un grand éloge de ce prince « vertueux, juste, plein de mansuétude, d'une vie sainte, miséricordieux, soutien des pauvres, protecteur des religieux, constructeur d'une foule d'églises et de monastères ». Or, il arriva, disent ce chroniqueur et aussi Tchamtchian (3), qu'un prince arménien qui jadis avait suivi le vieux roi Sénékhérim dans son émigration fameuse du Vaspouraçan jusqu'à Sébaste, jaloux des honneurs dont jouissaient ses nouveaux maîtres, alla les accuser auprès du basileus de vouloir se révolter pour se rendre indépendants de l'Empire. Cette calomnie qu'appuyait le haut rang du calomniateur, eut tout crédit à la cour. Des troupes, — Mathieu d'Édesse dit quinze mille hommes, — furent envoyées à Sébaste, qui est la Siwas actuelle, pour combattre les deux frères, avec ordre de les amener, de gré ou de force, à Constantinople. Ces troupes étaient, comme toujours, composées en partie de mercenaires russes, car Mathieu d'Édesse désigne le chef de l'expédition impériale par le seul nom de « l'Acolyte » ou « Akolouthos » qui était le titre qu'on donnait au chef de la garde tauroscythe ou væring à Constantinople.

L' « Acolyte » et ses troupes étant arrivés à Sébaste, les fils de Sénékhérim en conçurent une terreur extrême. En vain le vieux généralissime Schabouh (4) voulut rassurer les princes arméniens effrayés à l'idée de ce voyage forcé dans la lointaine capitale du basileus de Roum,

(1) Voy. p. 141 du présent volume.
(2) Mathieu d'Édesse, *op. cit.*, éd. Dulaurier, p. 52.
(3) *Op. cit.*, II, pp. 917, 918.
(4) « Sapor ».

en leur prouvant qu'il y avait encore du sang dans les veines de ses soldats; en vain leur montra-t-il qu'il ne fallait qu'un coup de cimeterre pour pénétrer les cuirasses des Grecs, ce qu'il fit sous leurs yeux, en mettant cinq de ces armures l'une sur l'autre sur un paquet de sarments et les faisant ensuite voler en éclats du choc de son épée, Adam et Abou Sahl préférèrent s'en remettre à la clémence du basileus Michel. « Garde-toi, mandèrent-ils à ce souverain, de tout acte de violence; nous partirons avec les messagers qui sont venus nous chercher. » Et ayant offert de riches présents au chef impérial, ils partirent avec lui pour Constantinople. A leur arrivée, une cérémonie solennelle eut lieu. Les deux princes se rendirent, tout en pleurs, sur la tombe du grand basileus Basile, et, jetant sur ce monument l'écrit que ce prince avait adressé à leur grand-père Sénékhérim, en lui donnant l'investiture de Sébaste : « C'est toi, s'écrièrent-ils, qui nous a fait venir dans le pays des Romains, et maintenant on menace notre vie ! Rends-nous raison contre nos accusateurs, ô notre Père. » Michel, qui assistait à cette scène dramatique, après avoir entendu la lecture de cette missive officielle de son glorieux prédécesseur, attendri, serra les deux princes dans ses bras et fit jeter aux fers, puis mettre à mort le dénonciateur.



BAGUE D'OR inédite de ma Collection ayant appartenu à « Pasinos l'Apélate ». — Xme ou XIme Siècle.

Durant ce temps, la frontière du Danube n'avait pas été davantage respectée. Skylitzès (1) raconte que tout au commencement de l'an 1033 (2) les Petchenègues, sous le commandement de leur grand chef Tyrack, fils de Kilter (3), après s'être tenus longtemps cachés dans les régions marécageuses au nord du Danube, franchirent ce fleuve sur la glace par un hiver de gelées intolérables et ravagèrent affreusement toutes les campagnes de Bulgarie et de Thrace. Nous n'avons malheureusement aucun

(1) Voy. Cédr., 512, 2, et 514, 17.

(2) « Au temps de la colonne de feu. » Immédiatement avant l'an du monde 6544. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 613, 8.

(3) Voy. sur la nation féroce des Petchenègues et leurs chefs Tyrack et Kégénis le paragraphe de Skylitzès reproduit par Cédrénus, II, pp. 581 sqq.

détail, rien que ces mots tragiques en leur brièveté : « ils dévastèrent le territoire de l'Empire jusqu'à la Macédoine et jusqu'à Salonique ». Une phrase du chroniqueur occidental Adam de Brême (1) semble signifier que Harald fit encore cette fois partie des combattants envoyés contre ces barbares. C'est ici ou dans l'Archipel qu'il faut placer la première apparition de ce héros dans ces combats pour le basileus, dont la suite glorieuse allait l'illustrer à jamais (2).

« De tant de calamités, affirme gravement Skylitzès, l'eunuque Joannès ne prenait cure, n'ayant qu'une pensée en tête, bien garder Dalassénos, pour que celui-ci ne pût lui échapper. Aussi, ne se fiant plus aux cachots de Plati, commanda-t-il qu'on ramenât une fois de plus ce prisonnier si précieux dans la capitale pour l'y enfermer dans une tour tout à fait imprenable où il l'entoura de gardiens choisis parmi les plus féroces et les plus déterminés ». L'accusation portée ici contre l'eunuque de ne point se soucier des malheurs publics est en contradition avec tout ce que nous savons du caractère de l'Orphanotrophe par Psellos, ce témoin oculaire d'ordinaire si bien informé. Il ne faut voir ici qu'un jugement passionné de Skylitzès, très hostile au fameux ministre. Ce qui nous intéresse le plus dans ce court passage, c'est de voir quelle terreur inspirait le seul nom de Dalassénos à tous les gouvernants. Ce devait être un personnage, probablement un prétendant, aussi influent que populaire, par conséquent très dangereux. Malheureusement nous savons de lui si peu de chose, que c'est à peu près comme si nous ne savions rien !

Dès les premières semaines du printemps de l'an 1036, toujours au dire de Skylitzès, on vit revenir en foule d'au delà du Danube lointain ces audacieux Petchenègues, ces terribles pillards, preuve évidente que la défense de la frontière s'était bien affaiblie depuis le grand Basile. Jamais sous le règne de celui-ci ces bandits de la steppe n'eussent osé violer ainsi à plusieurs reprises le territoire sacré de l'Empire. Ils revinrent en tout trois fois et exercèrent sur ces malheureuses populations des thèmes d'Europe d'indescriptibles cruautés, faisant périr dans d'horribles supplices,

(1) Pertz, *SS. R. Germ.*, t. VII.
(2) Harald combattit probablement aussi en Asie sur la mouvante frontière sarrasine. Voy. Wassiliewsky, *La droujine væringo-russe*, etc., ch. VII.

sans distinction d'âge, tous ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin. Ils emmenèrent une foule de captifs des deux sexes après les avoir souvent torturés avec un raffinement effroyable. Parmi ces lamentables victimes, Skylitzès cite par leurs noms cinq grands chefs ou « stratigoi » byzantins qui tombèrent aux mains de ces barbares : Jean Dermokaïtès, Bardas Petzès, Léon Chalkotoubès, Constantin Ptérotos et Michel Strabotricharès. Nous ne savons rien de plus sur le sort de ces infortunés.

Parmi tant de maux, le basileus Michel et son frère Jean éprouvèrent toutefois deux grandes joies. Cette même année 1036, la Serbie, dit Skylitzès (1), qui avait secoué le joug romain depuis la mort du dernier basileus, fut à nouveau soumise et incorporée à l'Empire. En même temps la paix fut conclue avec le Khalife d'Égypte. De cette conquête de la Serbie et des circonstances qui l'accompagnèrent, nous ne savons autre chose que cette simple mention du chroniqueur byzantin. De la paix avec l'Égypte, nous connaissons un peu davantage.

Le 15 du mois de cha'bân de l'an 427 de l'Hégire, qui correspond au 13 juin de l'an 1036 de Jésus-Christ, après quinze ans, huit mois et quelques jours de règne, était mort de la peste le Khalife d'Égypte, Al-Zahir, à peine âgé de trente-deux ans. Ce souverain oriental des Mille et une nuits avait tout le long de sa courte vie adoré le plaisir. Jamais, paraît-il, on n'avait tant dansé et chanté en Égypte que sous son règne. Il avait fait établir un Champs de Mars pour ses Mamelouks. Dans l'arsenal du Kaire il avait employé trois mille ouvriers. Il adorait les pierres précieuses, les joyaux et les faisait partout rechercher avec passion. Fort doux d'ordinaire, il s'était montré une fois d'une atroce férocité, et ce fut là comme une sorte de ressouvenir affreux de son terrible père. Sous prétexte d'une grande fête, il avait fait assembler dans une mosquée deux mille six cent soixante jeunes filles de fonctionnaires et de domestiques du palais. Il les y fit emmurer toutes (2). Elles y périrent de faim et durant six mois leurs corps demeurèrent sans sépulture.

Sa veuve, une ancienne esclave noire du Soudan, de religion chrétienne, devenue peu à peu très influente, régente au nom de son fils et

(1) Voy. Cédr., 515, 8.
(2) Wüstenfeld, *op. cit.*, p. 225.

successeur Abou Temîm Ma'add, alors âgé seulement d'un peu plus de sept ans, élevé au trône sous le titre d'Al Mostançer billah, « Celui qui est conduit à la victoire par Allah » (1), envoya aussitôt une ambassade au basileus pour traiter avec lui de la paix. Michel et son frère accueillirent, paraît-il, très favorablement cette démarche, et les trêves entre les deux monarchies furent d'un commun accord renouvelées pour une période de trente années (2). A cette occasion, raconte Aboulfaradj (3), le gouvernement du nouveau Khalife rendit à la liberté la foule énorme de cinquante mille prisonniers chrétiens (4). Il renouvela, en même temps, l'autorisation de relever de ses ruines récentes le Saint-Sépulcre de Jérusalem. Le basileus expédia à cet effet dans la Ville Sainte des ouvriers et de grandes sommes d'argent. Le temple si célèbre dans toute la Chrétienté ne fut totalement relevé, je l'ai dit, qu'en l'an 440 de l'Hégire, qui correspond à notre année 1048 (5).



POIDS DE VERRE du Khalife d'Égypte Mostançer.

Du côté de l'autre Khalifat, celui de Bagdad, si extraordinairement affaibli, il n'y avait dès longtemps rien à craindre. L'immense population de Bagdad s'épuisait en luttes intestines d'un caractère essentiellement théologique, comme si l'ennemi chrétien n'eut pas existé (6). Seuls les émirs quasi-indépendants du nord de la Syrie et de la Mésopotamie continuaient à soutenir le bon combat de la Foi, contre les contingents impériaux gardiens des frontières. Alep, qui avait été, on se le rappelle, reprise

(1) Ce prince devait régner jusqu'en 1094 sur l'Égypte, plus de soixante années lunaires. C'est un des plus longs règnes de l'histoire.

(2) Skylitzès (voy. Cédr., 515, 9) et Zonaras, chap. XVII, 15.

(3) *Op. cit.*, p. 427. Voy. Wüstenfeld, *op. cit.*, p. 228.

(4) D'autres sources ne donnent que le chiffre de cinq mille. Ibn el-Athîr, lui, dit que ce fut le basileus qui rendit ce nombre de captifs (*op. cit.*, IX, p. 313).

(5) Le 18 décembre de cette année 1036, à la quatrième heure de la nuit, année du monde 6545, trois secousses de tremblement de terre, dont deux très fortes, furent ressenties à Constantinople. — Peut-être le fameux Harald alla-t-il vers cette époque en pèlerinage à Jérusalem. Voy. Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., ch. VII. — A l'an 1034 se rapporte encore le pèlerinage à Jérusalem du fameux Robert le Diable, duc de Normandie, parti avec ses barons pour expier ses péchés. Il mourut en terre byzantine d'Asie, à Nicée, peut-être par le poison, dans le voyage du retour, en juillet 1035! Il ne laissait qu'un fils naturel qui fut le célèbre Guillaume le Conquérant. Il fut enterré dans l'église métropolitaine de Sainte-Marie de Nicée. Toute la Normandie le pleura. Voy. Guillaume de Jumièges, l. VI, cap. XIII; Orderic Vital, I, 179; Wace, *Roman du Rou*, éd. Pluquet, t. I, p. 413; *Chronique des ducs de Normandie* par Benoit, éd. Fr. Michel, t. II, p. 575; *Chronique manuscrite de Normandie*, *Rec. des Hist. de Fr.*, XI, 328.

(6) Weil, *op. cit.*, III, p. 72.

en 429 de l'Hégire (1) par le fameux général du Khalife d'Égypte, Anouchtikin Al-Douzbéri (2), avait été reconquise après la mort de ce dernier, arrivée deux ans plus tard, par le Mirdâside Mouizz Eddaulèh Thamal Ibn Saleh Ibn Mirdâs. Celui-ci, après de longues luttes contre les lieutenants du Khalife Mostançer, après avoir été reconnu à plusieurs reprises par ce dernier comme son gouverneur à Alep, finit par abdiquer volontairement et à remettre sa cité aux mains du lieutenant du Khalife. C'était en l'an 448 de l'Hégire (3).

Après le passage des sauterelles qui avaient dévasté une foule de régions de l'Empire durant trois années, une sécheresse extraordinaire, toujours en cette année 1037, désola principalement les provinces d'Europe. Elle dura six mois et amena une abominable famine dans les thèmes de Thrace, de Macédoine, du Strymon, de Salonique et jusqu'en Thessalie. On fit à Byzance des processions solennelles en tête desquelles marchaient les frères du basileus, portant de leurs mains les très saintes Reliques. L'Orphanotrophe portait le saint « Mandylion » (4) ou « saint Linge » avec l'empreinte de la face du Christ, autrement dit la Véronique ou Sainte Face, « don inestimable du Christ au roi d'Édesse Abgare ». Le grand domestique portait la sainte Lettre du Christ à ce même roi Abgare, et le protovestiaire Georges les saints Langes de l'Enfant Jésus. Ils allèrent ainsi à pied du Grand Palais aux Blachernes. Le patriarche, de son côté, processionnait avec le clergé. Hélas, au lieu de la pluie qu'on attendait, il tomba une grêle terrible qui abattit les arbres et brisa les tuiles des toits de nombreux édifices. L'Orphanotrophe, pour remédier à la famine dans la capitale, fit acheter dans les thèmes de la Grèce propre et du Péloponèse cent mille mesures de blé.



PIÈCE D'OR ou dinar du Khalife d'Égypte Mostançer, frappée à Misr en l'an 1047 de J.-C.

(1) Oct. 1037 à oct. 1038.

(2) Aboulfaradj raconte que durant cet intervalle, en 432 de l'Hégire (sept. 1040 à août 1041), Anouchtikin repoussa victorieusement une attaque des Grecs contre Alep. Un cousin (*filius patrui*) du basileus fut pris et un certain grand eunuque tué.

(3) Mars 1056 à mars 1057. Voy. sur ces événements Weil, *op. cit.*, III, pp. 106 et 107.

(4) Μανδύλιον, incorrect pour Μαντήλιον.

Ce subside fut d'un très grand secours à la misère des citoyens. Ce fut, du reste, une année extraordinaire sous le rapport des phénomènes célestes. Le 2 novembre, à dix heures du matin, la terre commença à trembler. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de janvier ! La rigueur de la température fut extrême. Partout des frimas inouïs ! Au dire d'Aboulfaradj, il aurait neigé à Bagdad ! Le Tigre aurait gelé en décembre six jours durant !

Skylitzès note à l'an 1038 un fait intéressant. Le nombreux clergé de la grande cité et du thème de Salonique se trouvait brouillé avec son métropolitain Théophane dont l'impitoyable avarice l'avait poussé à bout. Bien loin de soulager la misère de ses prêtres accrue par tant de calamités, ce prélat indigne, par son inique parcimonie, aggravait encore leur misère en se refusant obstinément à leur faire délivrer les allocations alimentaires accoutumées auxquelles ils avaient droit, d'où conflit violent. Le basileus qui, alors déjà fort malade, fréquentait assidument Salonique où l'attirait sa dévotion extrême au tombeau de saint Démétrius, s'y trouvait précisément à ce moment. Il manda le métropolitain et le conjura de pratiquer la justice et de faire son devoir de pasteur. Comme l'entêté prélat résistait à toutes ses injonctions, accumulant pour se défendre les plus mauvaises raisons, finalement se refusant à obéir, Michel, exaspéré, décida d'user de ruse pour châtier tant d'avarice. Il dépêcha à Théophane un de ses fidèles pour lui emprunter une somme de cent livres d'or, un « kentinarion », en attendant que l'eunuque Joannès lui eût envoyé les sommes qu'il attendait du Palais Sacré. Le prélat, défiant et avare, jura qu'il n'avait point trente livres d'or chez lui. Sur l'ordre du basileus, on le mit dehors de sa demeure épiscopale où des perquisitions amenèrent la découverte de la somme énorme de trois mille trois cents livres d'or. De cet amas de richesses, on commença par payer son dû au clergé régional, tout l'arriéré depuis le début de l'épiscopat de Théophane jusqu'à ce jour. Le reste fut sommairement distribué aux pauvres. Théophane, chassé de l'Église et de son siège, fut relégué dans une de ses terres. Le basileus le remplaça sur le trône épiscopal de Salonique par un certain Prométhée auquel il ordonna de fournir à l'exilé tout juste de quoi vivre sur le pied d'un simple particulier.

En cette même année 1037 (1), disent Tchamtchian (2) et Arisdaguès de Lasdiverd (3), Nicolas Kabasilas, dit Chrysélios, d'origine bulgare, gouverneur impérial de la province nouvellement annexée du Vaspouraçan, étant parti en expédition avec des forces considérables pour reprendre la ville de Pergri, sur le lac d'Aghthamar, près d'Ardisch, que les Turks Seldjoukides avaient depuis longtemps enlevée aux Arméniens, réussit dans son entreprise. Il fit prisonnier Khtric ou Khédrig, émir de cette ville, et y mit une garnison de cavalerie. Il fut ensuite remplacé par un autre gouverneur dont nous ignorons le nom qui, au lieu de défendre Pergri, s'en alla fort loin de là dans la province d'Artsakh (4), très riche en fourrage pour sa cavalerie.

L'émir Khtric, bien que gardé à vue dans sa forteresse, trouva moyen de prévenir de ce départ d'autres chefs seldjoukides qui bloquèrent soudain la ville, la prirent par surprise, la pillèrent et délivrèrent Khtric après avoir fait un grand massacre de la garnison byzantine. Les troupes impériales, cantonnées à Artsakh, ne parvinrent point à la secourir. Mais un dynaste arménien nommé Gandzi, aidé de son fils Tadjat, assembla quelques contingents arméniens et grecs, pénétra à son tour par surprise dans Pergri par une brèche et força les quelques Turks qui réussirent à échapper à son glaive, de se retirer dans la partie la plus haute de la citadelle. Bientôt, faute d'eau et de provisions, les assiégés souffrirent cruellement. La troupe de Grecs et d'Arméniens qui avait espéré les surprendre, sûre d'en finir avec eux, se laissait aller à tous les délassements. Aussi fut-elle attaquée à l'improviste par d'autres Musulmans qui, secrètement informés par Khtric, avaient couru au secours de la place. Grecs et Arméniens périrent en foule. Gandzi fut tué. Son fils, avec beaucoup d'autres, ne dut son salut qu'à une prompte fuite. Les Turks rentrèrent chez eux chargés des dépouilles des morts. Cependant Khtric, ainsi délivré, pour se venger des atroces souffrances de ses deux captivités, fit

(1) Ou plutôt 1038. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 616 : « la même année que le haut fait de Barazbatzé à Édesse ».

(2) Éd. de Bombay, II, 917. Lebeau, *op. cit.* XIV, 280.

(3) *Op. cit.*, pp. 50 sqq.

(4) Ou Ardzag. « C'est peut-être, dit Indjidj, la même localité qu'Ardzgué, ville très ancienne du district de Peznounik', de la province de Douroupéran sur le lac Van, entre Ardjisch et Khelât. »

creuser une fosse de la hauteur d'un homme. Il la fit emplir du sang des prisonniers qu'il faisait massacrer. Il y descendit et s'y baigna « pour calmer la rage dévorante de son cœur ».

L'an d'après, au printemps, le basileus envoya des forces plus nombreuses qui reprirent définitivement Pergri après un siège en règle. Les assiégés, terrifiés par l'action foudroyante des catapultes, capitulèrent.



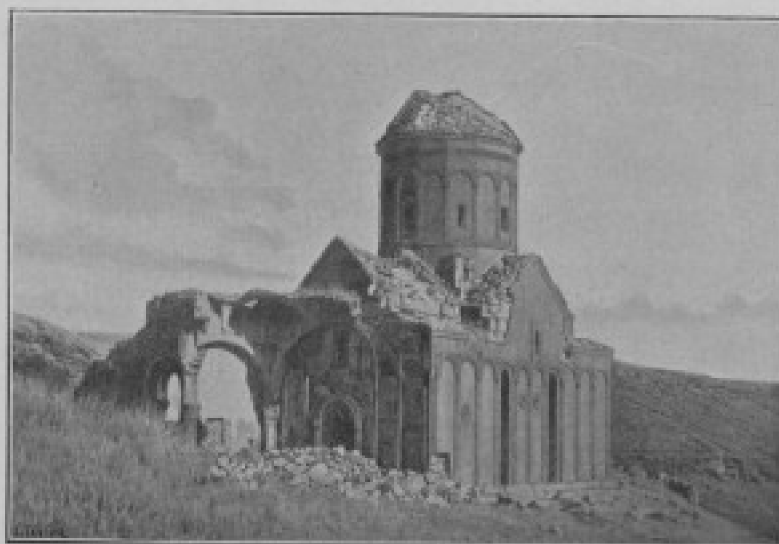
MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Procession contre la Sécheresse. — (Millet, Hᵗᵉˢ-Études, C. 1250.)

Ils eurent la permission de se retirer avec leurs familles. « Dès lors, dit Arisdaguès de Lasdiverd, Pergri fut irrévocablement soustraite à la domination des Turks. »

En l'an 1038 ou plutôt 1039 (1), il y eut des hostilités graves sur la frontière de Géorgie. Nous n'en savons du reste que peu de chose. Le jeune roi de ce pays, Pakarat IV, qui était toujours encore en guerre avec l'Empire, ayant attaqué vivement avec toutes ses forces le vestarque Michel Iasitès (2), « catépano » ou duc de la Haute-Ibérie, c'est-à-dire de

(1) Muralt, *op. cit.*, I, 617.
(2) Ou Iasitas.

cette portion de l'Ibérie qui avait été réunie à l'Empire, l'eunuque Joannès et le basileus dépêchèrent au secours de ce dernier leur frère, le domestique des Scholes d'Asie, Constantin, « à la tête de toutes les légions de l'Orient ». Ils avaient, chose curieuse, promis à ce dernier de lui envoyer comme collègue, pour le conseiller dans cette guerre d'ordre tout spécial, Constantin Dalassénos, pour lequel lui professait autant d'estime que ses



RUINES D'ANI, la capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. Église grecque. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

frères, l'eunuque surtout, avaient de haine. On se rappelle combien le mérite de ce personnage, dont Joannès était le pire ennemi, faisait ombrage à celui-ci et comment il le tenait depuis trois ans enfermé dans une douloureuse captivité dans une tour de l'enceinte urbaine. Comme l'eunuque ne remplit pas sa promesse vis-à-vis de son frère et qu'au contraire il témoigna à Dalassénos d'une haine toujours plus grande, le gardant plus étroitement enfermé que jamais, exilant aussi toute sa famille qu'il ne songeait qu'à détruire (1), Constantin, s'estimant de ce fait

(1) Il voulait faire disparaître toute sa race, « tout le reste de ses proches », entre autres

insulté, car il avait fait une condition *sine qua non* de cet envoi de Dalasénos à l'armée, battit en retraite sans avoir rien tenté contre l'ennemi, sans avoir obtenu le moindre résultat, avant même d'avoir mis le pied sur le territoire géorgien.

Voici comment l'*Histoire de la Géorgie* (1) raconte de son côté ces faits obscurs : « Le roi Pakarat, qui venait d'obtenir la soumission de quelques « éristhaws » rebelles dans le Kaketh, revint sur ses pas en hâte, parce que Liparit, « éristhaw » des « éristhaws », commençait à se livrer à des démarches tortueuses. Même, peu de temps après, ce vassal rebelle dont il va être si souvent question dans la suite de ce récit, fit revenir de Grèce, avec une armée, le frère du roi, Démétré, afin de le faire roi lui-même. D'autres « didébouls » et « aznaours » s'étant joints à Démétré, traversèrent la contrée d'en Haut, et entrèrent dans le Khartli. Ils assiégèrent Ateni, place importante, et dévastèrent diverses contrées. Mais Liparit, les Kakhes et les Grecs qui étaient avec lui, ne purent prendre la place parce que les commandants des citadelles étaient tous des hommes résolus et dévoués à Pakarat, à l'exception de Pharsman, « éristhaw » de Thmogwi et de Bechken Djaqel, « éristhaw » de Thoukharis. Le roi Pakarat alla alors dans le Djawakheth, où il commença à bâtir les remparts d'Akhal-Kalak, qui était pour lors sans murailles. L'hiver approchant, les Grecs voulurent se retirer chez eux, et Liparit se réconcilia avec Pakarat, qui lui donna l' « éristhawat » du Khartli. Les Grecs s'en allèrent donc dans leur pays, emmenant Démétré (2). On le voit, l' « éristhaw » des « éristhaws », Liparit, était devenu bien complètement l'allié du basileus Michel contre son propre souverain (3).

Ce pauvre roi Pakarat eut une existence vraiment agitée. Ce fut,

ses frères les patrices Théophane et Romain comme aussi son neveu (ἀνεψιός) Adrien. Cédr., II, 521, 7.

(1) Éd. Brosset, t. I, pp. 318 sqq.

(2) Je ne sais pourquoi Brosset, *Hist. de la Géorgie*, I, note 8 de la p. 318, dit que cette tentative des Grecs ne parait pas être la même que celle dont parlent les Byzantins en 1038 (1039 pour Muralt).

(3) Voyez dans Brosset, *Inscriptions géorgiennes et autres recueillies par le Père Nersès Sargisian*, etc., un certain nombre d'inscriptions arméniennes encore existantes, datant de cette époque du règne du basileus Michel IV : une de l'année 1030, p. 23 ; une de l'année 1032, p. 19, enfin celle de l'année 1036 du patrice Djodjic à l'occasion de la restauration d'Eoch, p. 11.

semble-t-il, un soldat intrépide. Ses vassaux et ses voisins ne lui laissaient pas de répit. L'émir de Tiflis étant mort, les « bers », c'est-à-dire les anciens de cette ville, lui firent hommage de cette grande ville. Il y fit une entrée triomphale.

« Après cela, continue l'*Histoire de la Géorgie*, Liparit, revenant à ses méchants projets d'insubordination, enleva traîtreusement à la reine Mariam, mère du roi, avec la ville d'Ani qui venait de se donner à cette princesse, divers « éristhaws » qu'il saisit aux portes de cette cité. Le roi, quittant Tiflis, vint dans le Djawakheth et de là, par le Chawkheth, en hiver, par d'horribles ouragans de neige, dans le Khartli. Alors Liparit fit venir de Grèce une seconde fois Démétré, frère du roi Pakarat, appuyé de troupes et de trésors, et sema la division dans le royaume, les uns étant gagnés à Démétré, les autres restant fidèles au roi. Les Kakhes et leurs troupes, Davith roi Pagratide d'Agh'ouanie et ses gens tenaient pour Liparit et devenaient puissants de ce côté du Khartli. Toute l'adresse des deux parties était en jeu (1). »

Ici un détail très curieux : « Trois mille Værings étant venus au secours de Pakarat, il les posta à Bach, en prit seulement sept cents et s'avança avec eux réunis aux forces du Chida Khartli, sans attendre les Meskhes. » Les mercenaires russes ne s'enrôlaient donc pas seulement au service du basileus, mais aussi à celui de ses adversaires. Ceux qui venaient ainsi combattre à la solde du roi des Aphkhases, n'avaient qu'à traverser en droite ligne la Mer Noire dans leurs barques. Très probablement ils combattaient ici contre d'autres Værings, qui, eux, formaient l'élite des troupes du basileus Michel en ces parages. « L'on se battit, dit l'*Histoire de la Géorgie*, à l'entrée de la forêt de Sasireth. L'armée du Chida Khartli tourna le dos. Les Værings n'ayant pu prendre part au combat, Liparit fit donner des cribles, avec lesquels on prépara du pain, pour leur être présenté, de sorte qu'ils passèrent le temps gaiement (2).

A ce moment-là, Démétré, frère du roi Pakarat, étant déjà mort, Liparit était vainqueur sur toute la ligne. En vain Pakarat fit solliciter son

(1) A propos de cette tentative de Démétré, la *Chronique arménienne* (voy. *Histoire de la Géorgie*, I, note 3 de la p. 321) dit : « Elle ne réussit pas, et les troupes grecques qui se trouvaient avec lui (Démétré) s'en retournèrent, et le roi Pakarat devint grand. »

(2) Cette phrase obscure est pour moi incompréhensible.

arrogant vassal de lui accorder une entrevue. Il paraît que la haine entre ces deux hommes remontait à des causes intimes profondes. Nous verrons plus loin que Pakarat aurait séduit la femme de son vassal, le second en puissance après lui. Liparit, par représailles, se serait de son côté porté aux derniers outrages envers la reine Mariam, mère de Pakarat. Le roi vaincu rentra en Aphkhasie.

La lutte recommença presque aussitôt entre les deux hommes et leurs partisans (1). Une grande bataille fut livrée auprès de la forteresse d'Arqis-Tzikhé. Cette fois les Grecs, dont la politique avait dû subir un changement par la mort de Démétré, combattaient du côté de Liparit avec les Kakhes et les Arméniens. Liparit fut encore une fois vainqueur et mit Pakarat en fuite. Toutes les forteresses du haut Khartli, dont les chefs prisonniers furent mis à la torture, tombèrent aux mains du vainqueur.

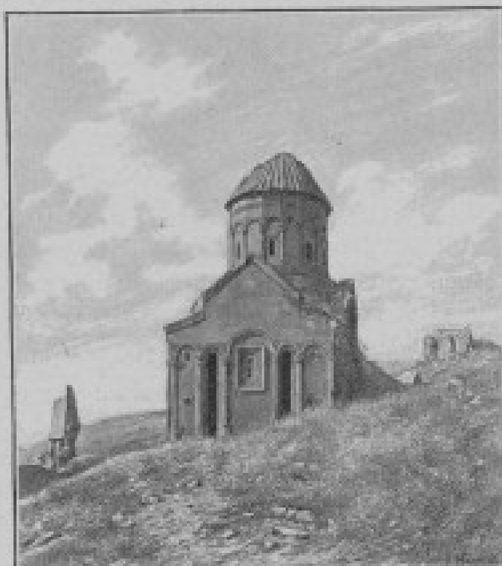
Liparit, poursuit l'*Histoire de la Géorgie*, devenu très puissant, marcha alors avec cette même armée contre la forteresse de Tovin, pour faire la guerre à l'émir de cette ville, Abou'l Séwar, dans l'intérêt du basileus, puis il revint dans ses domaines.

Presque en même temps, en l'année 1041 probablement, peut-être seulement en 1042, d'importants événements s'accomplissaient dans le royaume même d'Arménie (2), sombre prélude de la fin lamentable si prochaine de ce malheureux royaume. Le roi des rois d'Arménie, autrement dit « roi Pagratide d'Ani », Jean Sempad III (3), et son frère Aschod, également Pagratide, le roi de Tachir, étant morts à un an environ l'un de l'autre, le premier, suivant Mathieu d'Édesse, en l'an 489 de l'ère arménienne (4), le second en l'an suivant (5), il y eut un interrègne de

(1) *Histoire de la Géorgie*, I, p. 322.
(2) Voy. Tchamtchian, II, 910, et surtout Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, pp. 60 sqq.
(3) Ou « Sembat Johannès ».
(4) Mars 1040 à mars 1041.
(5) Aschod était en réalité mort le premier. Son corps, transporté à Ani, fut enterré auprès de ceux des rois ses pères. Son frère Jean Sempad, qui redoutait infiniment sa force et sa bravoure, l'avait constamment tenu à l'écart de la capitale. Les historiens nationaux parlent de ce prince comme d'un héros national. Après sa mort, dit Mathieu d'Édesse, les troupes se relâchèrent du frein de la discipline et prirent en aversion le métier des armes ; elles courbèrent leur front sous le joug de la servitude des Romains, s'adonnèrent aux plaisirs de la table et firent leurs délices de la lyre et de la voix des chanteurs. Renonçant à cette union qui avait été l'élément de leur force, elle ne volèrent plus au secours les unes des autres. Les pays que le fer dévastait n'étaient plus pour elles qu'un sujet de plaintes lugubres ; elles se

quelques semaines (1). A partir de ce moment l'histoire de l'Arménie n'est que l'histoire de son agonie dans sa lutte désespérée non plus cette fois contre les Musulmans mais contre l'Empire de Byzance.

Les grands du royaume ne pouvaient s'accorder sur le choix du successeur de Jean Sempad, mort sans postérité (2), et un parti existait qui voulait l'exclusion de Kakig II, fils d'Aschod, âgé seulement de quatorze ans (3). De ce fait, il y eut un interrègne d'environ deux ans. Cependant, un haut et perfide personnage, le vestis Azad (4) Sarkis, prince de Siounik', intendant ou « vestis » du dernier roi, descendant de Haïg, profitant de l'anarchie générale pour trahir sa patrie, après avoir mis à sac le trésor royal des anciens rois et s'être enfermé un moment dans la citadelle même d'Ani, s'était retiré en emportant ses richesses mal gagnées, dans une de ses forteresses d'Aphkhasie nommée Sourmar'i, dans le district de Djogadk', d'où il avait agrandi par de nombreuses conquêtes de bourgs et de châteaux



RUINES D'ANI, la capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — Église de Sourb-Grigor. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

contentaient de pleurer la perte de leurs frères, et s'abandonnaient réciproquement au glaive des Grecs. Ce fut ainsi qu'elles entraînèrent la ruine de leurs compatriotes et qu'elles méritèrent d'être comptées au rang de leurs ennemis. — Pour Tchamtchian aussi (op. cit., II, 122), Jean Sempad mourut dès 1039. — Voy. sur les inscriptions précisant la date de la mort du roi Jean Sempad : Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, note de la p. 50.

(1) Et non « de deux ans », comme le dit Tchamtchian.

(2) Voy. à ce sujet dans Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, la note 2 de la p. 61.

(3) De dix-sept ou encore de dix-neuf ans, suivant d'autres sources.

(4) Ou « le noble ».

ses domaines patrimoniaux, puis il était revenu à Ani, dont il tenait toujours la citadelle, avec l'intention de s'y faire proclamer roi. Il avertit le basileus et lui offrit la suzeraineté du royaume. « Le jeune prince Kakig, dit Samuel d'Ani, n'avait pas les inclinations belliqueuses nécessaires chez un prince, d'autant plus nécessaires qu'à cette époque les Ismaélites (1) s'agitaient, les Scythes (2) menaçaient d'une attaque, et les Grecs, alors soumis à une femme (3), n'étaient pas tranquilles. Pour Kakig, élevé dès l'enfance dans la lecture des livres, il s'y appliquait encore après son avènement. »

Mais presque aussitôt, le basileus Michel, qui avait appris ces événements, se basant, très justement semble-t-il, sur la célèbre cession *post mortem* faite à Basile par le roi Jean Sempad dès l'an 1019, avait envoyé réclamer la possession de la ville et du royaume d'Ani, exhibant à cet effet la lettre fameuse dont j'ai parlé souvent déjà (4), par laquelle cette cession avait été formellement consentie en faveur de l'Empire par ledit roi pour l'heure de sa mort. Michel exigeait l'exécution pure et simple de ce contrat en retour duquel Jean Sempad avait reçu de la part de l'Empire des présents et des honneurs durant quinze ans. Le basileus entendait profiter de cette occasion unique pour transformer l'Arménie vassale en simple province de l'Empire.

Les historiens arméniens, qui sont seuls à parler de cette première expédition byzantine en Arménie, alors que les historiens grecs ne parlent que de la seconde, disent que le basileus fit appuyer sa demande par une armée de cent mille hommes. Hélas, nous ne connaissons même pas le nom du chef qui commandait cet immense armement, probablement bien exagéré. Était-ce peut-être toujours le domestique des Scholes Constantin, le frère du basileus? (5). Sarkis (6), qui semble avoir été une

(1) C'est-à-dire « les Arabes ».
(2) C'est-à-dire « les Turks ».
(3) La basilissa Zoé.
(4) Voy. pp. 36, 141 et 199 du présent volume.
(5) Mathieu d'Édesse, *op. cit.*, p. 68, dit par erreur, me semble-t-il, que le basileus Michel vint de sa personne à la tête de l'armée jusqu'en Arménie.
(6) « A cet époque, dit fort bien M. Grene, *op. cit.*, p. 123, en dehors de la dynastie des Pagratides, dont le seul représentant survivant était le jeune fils d'Aschod, Kakig, il y avait en Arménie deux familles: celle des Pakhlavides et celle des princes de Siounik', qui, par leur puissance et leur influence, pouvaient se poser en prétendants au trône royal. Les représen-

parfaite figure de traître, se rendit en secret dans le camp des Grecs établi sous les murs mêmes d'Ani, la vieille cité royale d'Arménie. Il s'y rallia à eux, qui avaient été prévenus par lui de tout ce qui se passait et s'offrit déloyalement pour les aider à conquérir définitivement ce vieux royaume que le roi Jean s'était engagé à leur céder au moment de sa mort et que le faible successeur de ce dernier se refusait à leur livrer.

Les sources arméniennes parlent de plusieurs invasions successives des forces impériales conseillées et guidées par Sarkis. Lors de la dernière, il y eut une action décisive sous les murs d'Ani. Il y avait longtemps que l'antique capitale des Pagratides n'avait vu flotter au pied de ses murailles les étendards du basileus de Roum. Dans cette terrible extrémité, le courage de la nation arménienne, affaibli par tant de dissensions intestines, semble s'être relevé (1). Les nobles et leurs vassaux, « demandant à marcher contre un ennemi qui venait porter la guerre dans leurs foyers, le blasphème et l'injure à la bouche », accouraient de toutes parts se ranger sous la bannière du chef du parti dynastique national : le vieux et illustre généralissime Vakhram le Pakhlavide, assisté de son non moins illustre et héroïque neveu, fils de son frère, Grégoire ou Krikorikos, surnommé Magistros, et de trente autres nobles, ses parents. Ces mortels ennemis du prince de Siounik' furent seuls à ne pas perdre courage dans ces heures si critiques. Mathieu d'Édesse avoue cependant que beaucoup de provinces se soumirent pour éviter l'extermination dont les menaçaient les envahisseurs. Il n'est pas question, dans ces douloureuses conjonctures, du jeune roi Kakig II, non encore installé ni accepté par la masse de la nation. Probablement sa jeunesse et son inexpérience le maintenaient à l'écart de la tragédie qui se livrait sous les murs de la capitale de ses pères. Sarkis, lui, ne songeait qu'à une chose : ou se faire proclamer roi, ou devenir du moins le maire du Palais du jeune et inexpérimenté Kakig.

tants des Pakhlavides étaient le vieux généralissime Vakhram, son fils Grégoire ou Krikorikos et son neveu, le fils du martyr, le fameux magistros également nommé Krikorikos. Les princes de Siounik' étaient représentés par le non moins fameux Sarkis. »

(1) A ce même moment, un autre haut homme d'Arménie, Davith Anhogh'in, s'était enfui en Agh'ouanie et, y ayant recruté une foule de partisans, faisait en Arménie des incursions dévastatrices. (Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, chap. XLVIII.)

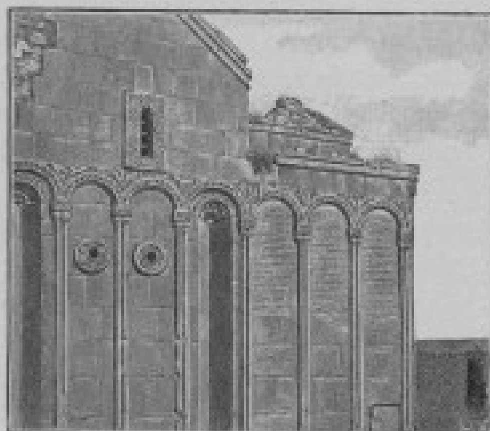
L'action ne devait pas tarder à se dénouer. Vakhram, ayant divisé son armée en trois corps, sortit de la cité royale d'Ani par la Porte de Dzalcotsi ou Dzaghigots, ce qui veut dire « la Porte des Jardins ». A la tête de vingt mille cavaliers et de trente mille hommes de pied (1), il attaqua à l'improviste, avec l'énergie du désespoir, l'armée byzantine qui, après avoir ruiné, saccagé, dépeuplé toute la contrée environnante, était occupée à préparer les balistes, catapultes et autres machines de siège. Surpris par cette attaque violente au delà de toute expression des guerriers arméniens, « pareils à des bêtes féroces rendues furieuses », les soldats de Roum, « dont l'orgueil et la jactance étaient extrêmes », furent, contre toute attente, taillés en pièces et impitoyablement exterminés. Leur sang alla rougir les flots du bruyant Akhourian qui roule ses eaux sur le côté de la ville, dans un ravin profond d'une sauvagerie extrême. Ce fut un désastre sans nom. Les Arméniens, fatigués de tuer, s'excitaient au massacre par des cris de rage. Beaucoup de soldats grecs périrent, d'autres furent noyés. En vain les survivants demandaient grâce, en vain « le saint généralissime Vakhram le Pakhlavide », s'interposant comme un médiateur, suppliait ses guerriers de cesser cette tuerie! Seulement un fort petit nombre d'Impériaux purent échapper à la mort et s'enfuir sur territoire byzantin, à travers des souffrances infinies. La défaite de l'armée grecque fut complète. « Depuis lors, s'écrie fièrement l'historien national, Mathieu d'Édesse, les Romains ne vinrent plus revendiquer la cité d'Ani. Ils s'en retournèrent honteusement à Constantinople, auprès de Michel. » Hélas, c'était pour bien peu de temps que l'Arménie était ainsi sauvée !

L'habile Sarkis, dont les Pakhlavides, partisans dévoués des Pagratides, venaient ainsi d'arrêter les vues ambitieuses, trouva cependant moyen de rentrer dans Ani et de donner le change sur les motifs de son absence. A peine de retour, il se remit effrontément à conseiller aux Grecs de recommencer leurs attaques. Mais sur ces entrefaites le basileus Michel IV vint à mourir. L'Arménie se trouvait alors dans le plus pitoyable état. Davith-sans-Terre, roi Pagratide Agh'ouanie, venait de fondre, à l'inspi-

(1) Trente mille hommes seulement en tout, au dire de Mathieu d'Édesse. Tous ces chiffres sont comme toujours infiniment problématiques.

ration des Grecs, sur la province de Chirag (1). C'était du reste pour son propre compte que ce prince agissait ainsi et pour se faire proclamer, lui aussi, roi d'Arménie. L'agonie de ce beau royaume et de son antique et glorieuse dynastie allait se terminer sous le règne du second successeur de Michel IV, le basileus Constantin Monomaque.

C'est vers ce même moment que le jeune roi Kakig, fils d'Aschod, neveu de Jean Sempad, qui devait être le dernier souverain indépendant d'Arménie, fut enfin reconnu roi par ses peuples à la faveur de ces événements. Voici comment Mathieu d'Édesse raconte ces faits : (2) « A cette époque fut suscité un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Kakig, de la race des Pagratides, fils du roi Aschod le Brave. Ce jeune prince était très vertueux, d'une piété exemplaire. Tous les barons d'Arménie, principalement ceux qui avaient conduit l'action contre les troupes de Michel IV, se rendirent auprès du patriarche, le seigneur Bédros, et Kakig II, dans la splendide cathédrale d'Ani, fut sacré roi d'Arménie, par la grâce de l'Esprit saint et d'après l'ordre d'un prince illustre, ordre en vertu duquel notre grand et saint patriarche accomplit cette cérémonie. Ce prince illustre était de la race de Haïg et, par son père, descendait de la famille des Pakhlavides. Il portait le nom de Grégoire (3), comme issu de notre saint Illuminateur. Il brilla comme un second Samuel, émule du premier, qui sacra



RUINES D'ANI, la capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — Inscriptions lapidaires sur les parois de la cathédrale. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

(1) Le vieux général Vakhram le vainquit deux fois et obtint qu'il retournât dans ses États. Tchamtchian, *op. cit.*, II, 919.

(2) *Op. cit.*, éd. Dulaurier, pp. 70 sqq.

(3) Krikorikos.

David, roi d'Israël. Ce fut lui qui établit Kakig roi de toute l'Arménie. »

Cet événement, au dire de Tchamtchian, eut lieu en l'an 1042. Samuel d'Ani fait du nouveau souverain le portrait le plus flatteur. Malheureusement, il était plus fait pour la vie pacifique des lettres que pour celle des camps qui était alors celle de sa malheureuse patrie de toutes parts assaillie par mille ennemis féroces.

Le prince illustre, « restaurateur de la couronne d'Arménie, » dont il s'agit ici, était Krikorikos ou Grégoire Magistros, héros national, qui devait jouer un grand rôle dans l'agonie de son pays. Ce personnage célèbre, dont les historiens arméniens font un éloge enthousiaste, devait son surnom de « Magistros » à la haute dignité de ce nom qui lui avait été conférée par le basileus.

Dans l'intervalle de ces événements, je le répète, le basileus Michel IV était mort. Pour la suite de l'histoire des luttes entre l'Empire et l'Arménie agonisante, je renvoie aux règnes suivants.

Passons à l'autre extrémité de l'immense Empire, aux thèmes byzantins d'Italie, pour dire ce qu'il advint en ces lointains parages occidentaux sous le règne de Michel IV, le Paphlagonien.

L'étoile de Pandolfe, le fameux prince de Capoue, y montait sans cesse plus haut à l'horizon ! Il dominait alors sans conteste dans toute l'Italie méridionale en face de l'influence grecque, fort diminuée depuis le départ de Bojoannès. Seuls les princes de Bénévent et de Salerne maintenaient encore leur indépendance vis-à-vis de lui. Tremblant de voir sa principauté subir le sort de toutes les autres seigneuries longobardes, le nouveau seigneur de Salerne, Guaimar V, fils et successeur depuis l'an 1027 de ce Guaimar IV qui avait été le premier à recevoir et attirer les Normands en Italie, saisit en 1035 (1), à la suite d'une vive discussion de famille, la première occasion pour rompre avec Pandolfe, dont il avait été jusqu'ici l'allié si dévoué (2). Il était cependant par sa mère le propre neveu de ce dernier, mais comme lui violemment ambitieux du premier rang. Voyant

(1) Plutôt en 1036 seulement, suivant l'opinion de M. Chalandon, *op. cit.*, f. 84.

(2) Voy. sur le caractère de Guaimar V : Delarc, *op. cit.*, p. 83. — Voyez pour le détail de ces événements, Heinemann, *op. cit.*, pp. 62 sqq.

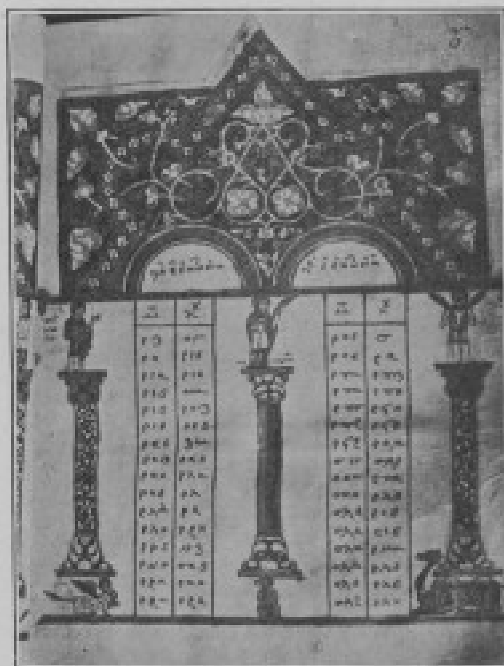
qu'il n'aboutirait à rien sans l'appui de ces fameux mercenaires, il réussit à en détacher un grand nombre du service de Pandolfe pour les faire entrer au sien. Ici encore les Normands se montrèrent fidèles à leur presque constante et peu chevaleresque maxime de suivre le parti du plus offrant. Parmi ceux de ces guerriers qui passèrent ainsi à la solde du seigneur de Salerne se trouvaient Guillaume et Drogon, deux de ces fils de Tancrède de Hauteville qui allaient bientôt jouer un rôle prépondérant dans la conquête de l'Italie par les armes normandes (1).

Cette rupture avec le prince de Salerne fut le point de départ de la ruine de Pandolfe IV. Bientôt la bannière de Guaimar V fut un point de ralliement pour tous ceux qui supportaient impatiemment dans le midi de la péninsule l'hégémonie du prince de Capoue. En 1036 celui-ci échoua complètement dans une entreprise contre Bénévent, et, de jour en jour, la situation en ces régions s'accentua davantage dans le sens d'un corps à corps imminent entre lui et Guaimar, tous deux également ardents à ambitionner la suprématie.

Du côté de Guaimar, on voyait le prince de Naples, fils et successeur de Sergios, grièvement assailli par Pandolfe, et les comtes de Teano, alliés par le sang à la maison princière de Salerne. Quant à Pandolfe, nous avons vu qu'il avait étendu son autorité au delà des confins de sa propre seigneurie de Capoue jusque sur Gaète, Amalfi et les possessions du Mont-Cassin. Les comtes des Marses, les seigneurs de Sora et d'Arpino, le duc de Sorrente aussi étaient certainement encore ses alliés. Les forces des deux partis étaient passablement équivalentes, si bien qu'en cas de conflit l'issue pouvait paraître fort douteuse. Les Grecs, nous l'avons vu, entièrement absorbés par leur lutte incessante contre le parti dit national, et par les préparatifs d'attaque contre la Sicile, ne pouvaient songer à faire pencher la balance d'un côté en y jetant leur épée. Cette fois encore, une autre puissance étrangère, avant même que les deux partis n'en fussent venus sérieusement aux mains, donna définitivement la prépondérance à Guaimar et précipita la défaite de Pandolfe bien plus qu'on n'eût pu le prévoir. Ce fut l'empire allemand par la nouvelle descente à cette époque

(1) Voy. Delarc, *op. cit.*, pp. 75 sqq.

dans l'Italie méridionale de l'empereur Conrad II d'Allemagne. La monarchie germanique ne pouvait laisser passer sans châtiment un attentat comme celui dont Pandolfe s'était rendu coupable contre la célèbre abbaye du Mont-Cassin qui relevait directement de l'empereur. Le terrible tyran avait de même cruellement maltraité l'archevêque Aténulfe de Capoue.

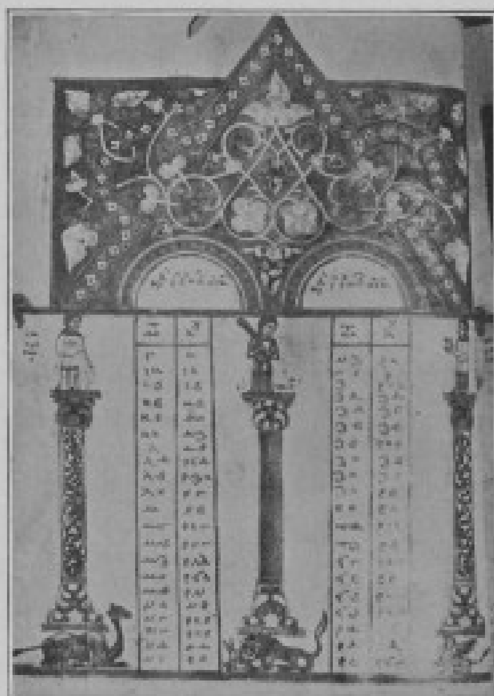


*MINIATURE BYZANTINE d'un Évangéliaire du XI*me *Siècle conservé à la Marcienne, à Venise. — Canon. — (Millet, H*tes*-Études, C. 551.)*

En mai 1038, devant Milan, Conrad qui avait passé les monts pour la seconde fois au mois de décembre de l'an 1037, avait reçu des appels plus pressants que jamais, qui le décidèrent à aller dans l'Italie du sud y rétablir le prestige si gravement ébranlé de l'autorité impériale (1). Je raconte ces événements compliqués le plus succinctement possible. Conrad II qui, sans pénétrer dans Rome, était parti pour le sud en plein hiver, entra d'abord en négociations avec Guaimar de Salerne pour s'assurer son concours contre Pandolfe. L'incorrigible prince de Capoue se montrait sourd à toutes les injonctions de l'empereur qui lui enjoignait de remettre à l'abbaye du Mont-Cassin l'ensemble des biens dont il l'avait dépouillé. Force fut donc à ce dernier de sévir contre cet indocile vassal. A la tête

(1) De son côté, le duc de Naples se rendit à Constantinople pour implorer le secours du basileus.

de son armée, il marcha droit sur Capoue. Il venait de célébrer la fête de Pâques à Spello en compagnie du jeune pape Benoit IX, depuis tantôt six ans déjà honte de la pourpre romaine, le plus effroyable représentant de cette époque effroyable. Pandolfe, comprenant trop tard la gravité de la situation, envoya sa femme et son fils en ambassade à la rencontre de Conrad. Il donna des otages et s'engagea à payer pour ses forfaits une amende de trois cents livres d'or. Mais ces conditions ne furent point remplies et l'empereur germanique, malgré sa répugnance à faire campagne en plein été en ces régions brûlantes, dut poursuivre sa marche en avant. Il fit d'abord arrêt au Mont-Cassin où il rétablit l'ancien ordre de choses ; puis il s'avança droit sur Capoue sous les murs de laquelle il arriva seulement le soir du 13 mai 1038, veille de la Pentecôte, tandis que Pandolfe se réfugiait dans son fort château de Santa Agatha au-dessus de la ville. Comme le vieux guerrier refusait de se rendre, il fut déposé et condamné à l'exil. L'empereur nomma à sa place son rival détesté Guaimar de Salerne, prince de Capoue et duc de Gaète. Il accorda de plus à ce feudataire qu'il faisait si puissant, la suzeraineté sur le nouveau comté normand d'Aversa, lequel se trouva dès lors dans l'étroite dépendance de la principauté de Salerne.



MINIATURE BYZANTINE d'un Évangéliaire du XIme Siècle conservé à la Marcienne, à Venise. — Canon. — (Millet, Hes-Études, C. 551.)

Guaimar V, qui n'avait pas hésité à accepter l'héritage de son oncle Pandolfe, savait que le vieux lion ne se résignerait pas facilement à cette spoliation. Aussi, pour s'assurer le concours des Normands devenu plus nécessaire que jamais, avait-il demandé à Conrad de leur accorder quelques marques de sa bienveillance. L'empereur, accédant à cette prière, avait confirmé Rainulfe dans la possession du comté d'Aversa et de son territoire et lui avait donné comme investiture une lance et un gonfanon sur lequel étaient gravées les armes de l'Empire (1).

« Cet acte, dit l'abbé Delarc, qui plaçait officiellement le chef des Normands parmi les feudataires du Saint-Empire, était, par une étrange ironie du sort, rendu sur la demande d'un prince dont les fils devaient être complètement dépouillés de leur patrimoine par les Normands, et promulgué par un souverain à la dynastie duquel ces mêmes Normands devaient porter les coups les plus terribles et les plus décisifs. »

Une créature de l'empereur, l'abbé allemand Richer, remplaça le fils bâtard de Pandolfe sur le trône abbatial du Mont-Cassin. L'archevêque Aténulfe fut rétabli à Capoue. Puis Conrad, dont l'armée était décimée par la peste en ce début d'été torride, par la vieille voie Appienne jusqu'à Bénévent, puis par les rives de l'Adriatique et Ravenne, regagna la Germanie où il devait mourir à Nimègue dès le 4 juin de l'année suivante, n'ayant pas encore cinquante-cinq ans. Il semble, durant cette seconde expédition dans le sud de l'Italie, avoir évité avec le plus grand soin toute occasion de conflit avec les Grecs devenus presque ses amis. Il laissait à la tête des intérêts impériaux en ces parages un prince longobard, Guaimar de Salerne, un guerrier normand, Rainulfe, et un moine bavarois, l'abbé Richer du Mont-Cassin. On vit aussitôt comment ces trois hommes entendaient exécuter leur mandat. Le duc de Sorrente fut chassé et remplacé par Guido de Conza, frère de Guaimar. La riche Amalfi, « *ricca d'oro e di drappi* », prise de force, fut en avril 1039 incorporée à la principauté de Salerne. Partout le triumvirat eut les plus excellents résultats. Pandolfe, après avoir essayé de fléchir Guaimar, finit par renoncer à la lutte. Abandonnant son rocher de Santa-Agatha à la garde de son fils,

(1) Voy. Chalandon, *op. cit.*, f. 88.

toujours encore dans le cours de cette présente année 1038, il se réfugia en compagnie de son bâtard Basile, l'abbé déposé du Mont-Cassin, à Constantinople, pour y chercher secours auprès du basileus Michel (1). Mais les envoyés de Guaimar le suivirent dans cette ville et mirent au courant de la situation véritable l'eunuque Joannès qui gouvernait en maître au Palais Sacré. Aussi les sollicitations de Pandolfe demeurèrent-elles sans effet. Il fut même, sur les représentations de son opiniâtre ennemi, envoyé dans un lointain exil sur lequel nous n'avons du reste aucun détail, et dont il ne revint avec ses compagnons d'infortune qu'au bout de deux années, peut-être seulement après la mort du basileus. Il dut rentrer en Italie dans le courant de l'hiver de 1040 à 1041 (2).

A partir de ce moment, la puissance du prince de Salerne alla sans cesse en augmentant. Son alliance avec les Normands se resserrait chaque jour davantage. Quant à la cour de Constantinople, elle était d'autant plus disposée à le soutenir qu'elle eut sur ces entrefaites besoin de son concours pour une importante expédition organisée contre la Sicile musulmane (3).

On n'a pas perdu le souvenir des vaines tentatives des Byzantins sous Nicéphore Phocas comme sous le grand basileus Basile pour reprendre pied dans cette île si belle et si riche et pour en chasser les conquérants sarrasins, puis des incessantes et terribles agressions de ceux-ci contre les thèmes de la péninsule italienne. L'expulsion des Musulmans de Sicile était devenue une nécessité pour le gouvernement impérial. La dernière de ces tentatives des Grecs avait été brusquement interrompue dès

(1) Aimé, l. II, c. 12.

(2) Aimé, l. II, éd. Delarc, note de la page 62. — Voy. aussi Schipa, *op. cit.*, XII, p. 519, note 1.

(3) Giesebrecht, *op. cit.*, II, pp. 329 et 335, insiste avec raison sur les dispositions éminemment conciliantes de Conrad II envers l'Empire d'Orient à ce moment. Dès 1027, nous le savons, il avait envoyé l'évêque Werner de Strasbourg à Constantinople pour chercher à y nouer pour son fils une alliance matrimoniale (voy. pp. 43 sqq), et tout semble démontrer qu'à cette époque à Troja où bien dejà auparavant on en était arrivé entre les deux Empires à quelque accord politique très étroit. Cette fois encore si, dès son arrivée en Italie, l'empereur allemand se dirigea vers les frontières byzantines, ce ne fut point pour les menacer, mais bien certainement dans le but de conclure avec les mandataires du basileus quelque traité de paix ou d'alliance ou de renouveler un traité déjà existant. Nous voyons encore la cour de Constantinople incarcérer Pandolfe, le mortel ennemi de Conrad. Tout enfin nous démontre dans quelle étroite union vivaient alors les deux Empires, mais aucune preuve plus éclatante ne nous en est donnée que le secours si puissant accordé dans ce moment aux Grecs par Guaimar de Salerne et ses Normands pour leur expédition de Sicile.

son début par la mort imprévue du basileus Basile dans le courant du mois de décembre de l'an 1025. Tout naturellement le gouvernement de l'eunuque Joannès, désireux de mettre un terme à un état de choses presque insupportable pour les thèmes d'Italie, n'attendait qu'une occasion pour tenter de prendre sa revanche et reconquérir la Sicile. Cette occasion se présenta déjà en l'an 1035.

A ce moment ce furent les Arabes de cette île eux-mêmes qui, en guerre les uns contre les autres, demandèrent aux Byzantins d'intervenir dans leurs affaires. Il n'est pas très facile de connaître exactement les motifs qui firent naître en Sicile cette guerre civile. Nous savons seulement que depuis longtemps il existait d'une manière permanente un conflit violent entre les Siciliens et les Africains, c'est-à-dire entre les descendants des anciens habitants chrétiens de la Sicile devenus musulmans ainsi que ceux des vieilles familles arabes établies dans l'île depuis de longues années, y possédant des immeubles considérables, d'une part, d'autre part les immigrés berbères venus bien plus tard en très grand nombre de l'Afrique du nord dans l'île et nullement encore fondus avec le reste de la population. L'émir régnant, Ahmed al-Akhal (1), proclamé en 1019 à la suite de la sanglante sédition du peuple de Palerme, qui avait contraint son frère, l'odieux Djafar (2), à abdiquer et à quitter le pays, avait repris à nouveau avec une grande énergie les expéditions de pillage contre les cités byzantines du midi de la Péninsule. C'était déjà pour en finir avec ces odieuses et incessantes agressions, véritable enfer pour les malheureuses populations des thèmes de Longobardie et de Calabre, que Basile II avait organisé la grande expédition que sa mort avait interrompue en 1025. Depuis lors, les incursions de pillage n'avaient jamais cessé, en étroite connexité avec les tentatives de soulèvement du parti hostile à Byzance dans le sud de la Péninsule (3). Nos guides principaux, pour les événements qui vont suivre, sont les deux chroniqueurs arabes Ibn el-Athîr et Nowairi, aussi Aboulféda et Ibn Khaldoun.

(1) Les Byzantins le désignent d'ordinaire sous le nom grécisé d' « Apolafar » ou « Aboulasphar », Απολάφαρ Μουχουμετ, de son surnom arabe d'Abou Djafar, « père de Djafar ». Voy. Breslau, *Konrad II*, p. 294, nº 2, et *Épopée* II, p. 602.

(2) Émir depuis 998.

(3) Voy. pp. 143 et 147.



COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE conservée à la Lavra de Saint-Athanase au Mont Athos. — Xme-XIme siècle. — (Kondakow, Monuments de l'art chrétien au Mont-Athos.)

L'émir Akhal, décoré par le Khalife Hakem du titre glorieux mais vain de « Soutien de l'Empire », après d'heureux débuts, après avoir rétabli à la fois la paix dans l'île et le bon combat contre les Infidèles (1), avait été d'abord hostile à l'élément africain. « Je veux, disait-il aux principaux Musulmans de l'île, vous délivrer de tous ces Africains qui possèdent avec vous ce pays ; mon projet est de les expulser » (2). Les Siciliens n'ayant pas accepté ces ouvertures, Akhal se retourna du côté des Africains auxquels il fit des propositions analogues contre les Siciliens. Ceux-ci les acceptèrent.

A partir de ce moment, l'émir Akhal ne s'entoura plus que d'Africains qu'il favorisa outrageusement aux dépens du parti sicilien (3).



FRAGMENT de la Porte de bronze de la Basilique de Saint-Paul-hors-les-murs, à Rome, détruite dans l'incendie de l'an 1823, qui anéantit cet édifice. Sur ce fragment figure une portion de l'effigie du prophète Habacuc (Habakoum). Cette Porte de bronze damasquinée de niellés, fabriquée à Constantinople, portait la date de l'an 1070.

Ensuite de ces événements, en l'an 1035, une révolte des Siciliens éclata contre l'émir. Son propre frère Abou Hafs, l'Apochaps des Byzantins (4), se mit à la tête des rebelles. Akhal chercha à conjurer ce grand péril par une alliance passablement impie avec les Byzantins. Dès le printemps de cette année, l'eunuque Joannès lui envoya pour traiter de la paix d'abord, d'une action commune ensuite, un habile ambassadeur, Georges Probatas. Celui-ci, fort bien reçu à Palerme, où il était arrivé après le mois de mai 1035, réussit

(1) Voy. pp. 36 et 224 du présent volume et Amari, op. cit., II, p. 365, lignes 1 à 3.
(2) Ibn el-Athir et Nowairi.
(3) Voy. sur tous ces faits qui n'intéressent qu'indirectement notre histoire, Amari, op. cit., II, pp. 368 sqq.
(4) « Απόχαψ ».

pleinement dans sa mission. Il décida même l'émir à envoyer son fils en sa compagnie, comme otage de sa bonne foi à Constantinople. En retour, Akhal reçut le titre toujours si prisé de magistros. Il reconnut vraisemblablement aussi la suzeraineté byzantine, ce pourquoi on lui promit le secours des troupes impériales dans sa lutte contre son frère, qui s'appuyait sur le parti vieux sicilien mécontent (1). Le traité fut probablement signé dans le courant de l'été de l'an 1035.

Ce frère rebelle, venait lui aussi, de réclamer à son profit, mais dans une direction bien opposée, l'intervention étrangère. A Tunis et Kairouan régnait pour lors le Khalife Mouizz Ibn Bàdis, de la race des Zirides qui, à la suite de l'émigration en Égypte de la dynastie des Fatimites, avaient gouverné la côte berbère du nord africain, d'abord comme gouverneurs au nom de ceux-ci, puis comme souverains indépendants. C'est à ce prince, alors fort puissant, que s'adressèrent vers la fin de cet an 1035 les députés siciliens du parti d'Abou Hafs. « Nous voulons être tes sujets, lui firent-ils dire ; si tu n'acceptes pas, nous livrerons l'île aux Roûm (2). Cette démarche obtint un plein succès. Mouizz accueillit à merveille la députation sicilienne, fit proclamer la guerre sainte dans ses États, et envoya à l'émir six mille guerriers, moitié fantassins, moitié cavaliers, bien équipés, sous le commandement de son fils Abdallah (3). La seule condition était que le prince sicilien demeurerait à toujours son vassal. Akhal, battu par ces redoutables troupes dans plusieurs rencontres, fut réduit à franchir le détroit et à se réfugier auprès du « catépano » byzantin, Constantin Opos, placé, on l'a vu, en mai 1034, à la tête de l'administration des thèmes italiens en place de l'incapable Oreste (4). Ceci se passait en l'an 427 de l'Hégire, qui correspond à peu près à l'année du Christ 1036.

Ce fut seulement en l'an suivant, en 1037, que Constantin Opos, à la tête de toutes les forces byzantines disponibles de l'Italie méridionale, passa en Sicile. Nous n'avons presque aucun détail. Seulement les chro-

(1) Cédrénus, II, 513-514.
(2) C'est-à-dire « aux Chrétiens ».
(3) La cour de Constantinople avait également envoyé à Mouizz un ambassadeur avec de riches présents d'étoffes de soie et autres raretés. Amari, *op. cit.*, II, 368.
(4) Cédrénus, II, 516. — Voy. p. 148 du présent volume. Il avait été récemment créé patrice. — M. Chalandon, *op. cit.*, f. 92, l'appelle *Léon* Opos.

niqueurs grecs racontent que le « catépano » battit à plusieurs reprises les troupes africaines d'Abdallah et repoussa leurs vives attaques. Il ne paraît pas cependant qu'il se soit trouvé en état de résister longuement à un ennemi beaucoup trop nombreux et, d'après ce que raconte Skylitzès (1), une réconciliation semblant devoir se préparer entre les deux partis ennemis en Sicile, il se vit forcé de regagner l'Italie. Cette expédition n'avait eu qu'un seul bon résultat. Les Grecs ramenaient avec eux plus de quinze mille esclaves chrétiens délivrés de la captivité sarrasine, peut-être bien plutôt des habitants chrétiens de Sicile forcés de fuir leur patrie! Quelle odyssée dramatique dut être celle de ces infortunés!

La retraite du « catépano » assura dans l'île la complète suprématie d'Abdallah, le fils de l'émir ziridite de Tunis, et de ses partisans. L'émir Akhal, abandonné à ses forces, enfermé dans la forteresse de Palerme, y fut tué par ses propres partisans qui apportèrent sa tête à l'heureux vainqueur. Eux également reconnurent le jeune chef africain pour maître unique de la capitale et de la Sicile tout entière. C'est sur ces entrefaites que la nouvelle armée byzantine arriva!

Le gouvernement impérial à Constantinople, plutôt l'eunuque Joannès, délivrés de tout engagement par la mort du malheureux émir Akhal, avaient immédiatement résolu de profiter de ces dissensions entre Arabes pour organiser à nouveau une expédition définitive contre la Sicile et y rétablir l'autorité byzantine. Les plus grands préparatifs furent faits sous l'énergique impulsion du basileus et de son frère. Le commandement en chef fut confié à un des chefs militaires le plus en vue vue à ce moment, à ce jeune et déjà célèbre Georges Maniakès (2) qui, sous le règne précédent, aux campagnes de la lointaine Syrie, s'était couvert de gloire dans son expédition contre Édesse et dans le terrible siège qu'il avait soutenu aussitôt après dans cette même cité. Depuis, dans son commandement de la Haute-Médie, il s'était constamment distingué dans les luttes contre les Sarrasins sur la frontière d'Asie et avait relevé sur les deux rives de l'Euphrate le prestige des armes impériales. Les meil-

(1) Cédrénus, II, 517.

(2) Skylitzès dit qu'il fut nommé « stratigos autokrator des forces du thème de Longobardie ».

leures troupes de l'Empire formaient le corps expéditionnaire. On y voyait non seulement les belliqueux contingents du thème des Arméniaques sous la conduite d'un chef également déjà célèbre, Katakalon Kékauménos (1), mais encore la « droujine » russe ou scandinave, les fameux Værings, en un mot, sous le commandement du héros Harald Hardrada (2), c'est-à-dire le Sévère (3), fils de Sigurd Syr, roi du Ringi, et d'Asta de Steig, frère utérin du roi de Norvège Olaf II le Saint, un des plus grands souverains de son pays, lui-même futur roi de Norvège et prétendant à la couronne d'Angleterre qui, après la mort violente de son royal frère à la bataille de Stiklastadr où lui-même s'était couvert de gloire, échappé miraculeusement à la mort, avait, quoique grièvement blessé, pour se soustraire à l'influence triomphante du paganisme et ensuite à la tyrannie danoise, brusquement quitté, à l'âge de quinze ans, sa patrie boréale pour aller vivre en Russie d'abord, à Byzance ensuite.



PLAQUE D'ORFÈVRERIE d'art byzantin du XIme ou XIIme Siècle. — La descente du Saint-Esprit. — (Coll. Martin Le Roy.)

Il me faut ici ouvrir une parenthèse pour parler au lecteur de ce personnage encore à demi légendaire, que j'ai cité à plusieurs reprises

(1) Sur des « Kékauménos » plus anciens, voy. *Épopée*, I, pp. 624 sqq. et II, pp. 220 et 495.
(2) Ou Hard-radr.
(3) Plus exactement encore « au rude conseil ».

déjà (1), si célèbre dans les récits nordiques par ses aventures extraordinaires, par sa mort tragique, en 1066, en Angleterre, à Stanfordbridge, près d'York, dans une bataille contre le roi Harold, comme aussi dans l'histoire russe par ses relations avec le grand duc Yaroslav le Sage. Jusqu'à il y a très peu d'années, nous ne le connaissions, lui et ses fabuleux exploits au service du basileus, que par les récits légendaires des Sagas islandaises ou nordiques, principalement de celle qui porte son nom (2), ou encore par ceux des poésies scandinaves, récits qu'il est souvent impossible, toujours très difficile de ramener à des proportions historiques. Eux seuls jusqu'ici nous avaient dit sa fuite jusqu'à la Ville gardée de Dieu et ses hauts faits au service du basileus dans ses armées comme chef des Værings à sa solde, ses luttes héroïques à la tête des forces impériales contre les pirates sarrasins dans la mer Égée, contre les « Scythes » ou Bulgares dans la péninsule des Balkans, bien d'autres exploits encore. Aucun auteur grec venu jusqu'à



PLAQUE D'ORFÈVRERIE d'art byzantin du XIme ou XIIme Siècle. — Le Christ enseignant. — (Coll. Martin Le Roy.)

(1) Voy. pp. 193 et 202 du présent volume.

(2) Voy. *Scripta historica Islandorum*, VI, Copenhague, 1835, pp. 119 à 161, et Snore Sturleson, *Heimskringla or Chronicle of the Kings of Norway*, éd. anglaise de S. Laing, Londres, 1844, t. III, pp. 1 à 16, Saga IX, chap. I à XV. — Voy. encore sur les sources concernant Harald : Bury, *op. cit.*, note 66, et Krumbacher, *op. cit.*, p. 269.

nous n'avait parlé de lui, aucun ne l'avait même nommé, et nous pouvions croire que ses actions d'éclat tant célébrées par les chantres scandinaves tenaient surtout du domaine de la fable et qu'il avait fini par retourner dans le nord sans laisser de lui aucune trace ni dans les chroniques byzantines, ni dans celles de l'Italie méridionale, lorsqu'une nouvelle source grecque aussi précieuse qu'inattendue est venue nous éclairer sur l'authenticité de ces récits nordiques d'une manière aussi frappante qu'irréfutable. Je veux parler du fameux traité manuscrit anonyme de la Bibliothèque Synodale de Moscou, intitulé le « *Cecaumeni Strategicon* » (1), publié pour la première fois en 1881 par M. Wassiliewsky, que j'ai cité tant de fois déjà dans les volumes précédents comme dans celui-ci (2). Parmi les personnages contemporains dont parle l'auteur anonyme au courant de ses récits, personnages aux côtés desquels il a combattu dans les rangs des soldats du basileus, figure, chose bien extraordinaire, désigné par son nom, le héros Harald, le propre héros légendaire des Sagas ! Pour prouver combien les basileis de cette époque considéraient peu les chefs mercenaires étrangers, même ceux qui avaient rendu à l'Empire les plus signalés services, tout un chapitre du *Strategicon* (3) est consacré à ce personnage par l'écrivain anonyme qui dit avoir servi à ses côtés *dans les mêmes armées impériales* (4). Son témoignage offre donc des garanties exceptionnelles. Ainsi se trouvent d'un seul coup confirmés tant d'autres renseignements sur ce personnage que nous pouvions jusqu'ici considérer comme entachés d'un caractère quasi légendaire (5). Voici le texte de ce précieux passage qui modifie quelques assertions acceptées jusqu'ici par les biographes du héros norvégien :

« Je vais conter à Votre Majesté, dit notre écrivain, une autre histoire et j'en resterai là. Harald était fils d'un roi de Varangie (6); il avait un

(1) Ou encore *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin du XIme siècle.*

(2) Voy. surtout : *Épopée*, I, pp. 620 sqq. M. Wassiliewsky a publié une 2me éd. en 1896.

(3) Ch. 246 intitulé « Une autre histoire ».

(4) Il écrit : « Ἤμην δὲ κἀγὼ τότε ἀγωνιζόμενος ὑπὲρ τοῦ βασιλέως κατὰ τὸ δυνατόν. »

(5) Voy. sur ce sujet si passionnant : Delarc, *op. cit.*, pp. VIII, note 3, et 553 sqq; puis encore Amari, *op. cit.*, II, p. 383; Wassiliewsky, *Conseils et récits*, 1re éd., pp. 246 et 327 sqq et 2e éd., pp. 8, 14, 97, mais surtout le précieux mémoire du même savant russe intitulé : *La droujina væringo-russe*, etc.

(6) Par cette expression, l'écrivain anonyme fait voir qu'à Constantinople, au XIme siècle, ce nom de Varange, sur l'étymologie duquel on a tant discuté, avait une signification ethno-

frère nommé Olaf qui, après la mort du père, hérita du royaume, et destina Harald à être le second après lui dans le royaume, mais Harald étant encore jeune, conçut le désir d'aller rendre ses hommages au basileus Kyr Michel le Paphlagonien, de bienheureuse mémoire, et, à cette occasion, de prendre connaissance du régime romain. Il amena avec lui un détachement de cinq cents hommes vaillants. A son arrivée, l'empereur le reçut comme il convenait et l'envoya en Sicile, car il se trouvait déjà dans cette île une armée romaine occupée à faire la guerre (1). Arrivé là, Harald accomplit de grands exploits, et, après la conquête de la Sicile, il s'en retourna avec ses gens chez le basileus, qui l'honora de la dignité de « manglabite » (2). Après cela, Dolianos s'étant insurgé en Bulgarie, Harald partit en campagne avec le basileus suivi de son détachement. Ici encore il fit preuve contre l'ennemi d'une bravoure digne de sa noblesse. La Bulgarie domptée, le basileus s'en retourna chez lui. Moi-même, je combattais alors pour le basileus au gré de mes forces et je m'y trouvais en personne. Quand nous fûmes à Mosynopolis, le basileus, pour récompenser les exploits militaires de Harald, le créa spatharocandidat. Après la mort du basileus Kyr Michel et de son neveu le Kalaphate, il demanda au basileus Monomaque la permission de retourner dans sa patrie, mais cette permission lui fut refusée, et son départ devint très difficile. Il parvint néanmoins à partir furtivement et obtint dans son pays la couronne à la place de son frère Olaf. Au lieu de témoigner du mécontentement d'avoir été seulement manglabite et spatharocandidat, il a conservé, même sur le trône, les sentiments de fidélité et d'affection envers les Romains. »

Si ce fragment, dit fort bien l'abbé Delarc, a une incontestable autorité pour les faits concernant Harald dans l'empire d'Orient à l'époque où il a été écrit, il ne saurait en être de même quand il parle du nord de

graphique et n'était pas simplement la dénomination d'une classe de soldats au service de l'Empire d'Orient. Le nom de Varange n'était donc pas pour les Byzantins du XIme siècle le titre d'une charge militaire dans l'armée impériale, mais avait un sens géographique. Il désignait les mercenaires venus surtout de la Norvège et des autres contrées scandinaves. C'est au *Strategicon* que nous devons cette découverte! Voy. 2e éd., p. 14.

(1) Voy. dans Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, ch. VIII, p. 81, l'opinion de cet érudit sur l'arrivée forcément tardive en Sicile, vers le printemps ou l'été de l'an 1040 seulement, de Harald et de son contingent.

(2) Voy. dans ma *Sigillographie byzantine* le chapitre sur les sceaux des *Manglabites*.

l'Europe, de la patrie du célèbre chef. De là des erreurs du début qu'il est facile de rectifier grâce aux sources scandinaves, dont les principales, je l'ai dit déjà (1), sont la *Heimskringla Saga* de Snorre Sturleson (2) et les *Scripta historica Islandorum*.

Voici d'après celles-ci le résumé de l'histoire de Harald avant son arrivée à Constantinople. J'ai dit déjà ses royales origines. Les Sagas le représentent comme un des plus beaux types du Northmann d'origine scandinave. C'était un géant mesurant sept pieds et demi, c'est-à-dire deux mètres quinze centimètres. Il était d'ailleurs bien proportionné, quoique ses pieds et ses mains fussent très grands et ses jambes fort grosses. Il avait le teint clair, le visage beau, les cheveux d'un blond pâle, la barbe courte et rousse, les moustaches très longues, un sourcil plus haut que l'autre.

A l'âge de quinze ans, il avait pris part à la bataille de Stiklastadr, livrée le 31 août de l'an 1030, qui coûta la vie à son frère le saint roi Olaf de Norvège. Le lendemain du combat, tandis qu'il s'enfuyait en Suède, à peu près seul et blessé, il composa ces vers quasi-prophétiques :

Je chevauche et mes blessures saignent ;
J'ai vu bien des paysans :
Par le glaive (3) la garde était menacée
de la perte de la vie en restant au combat.
Maintenant que j'erre de bois en bois
entouré de bien peu d'honneurs,
Qui sait si je ne deviendrai pas
célèbre au loin un jour à venir !

De Suède, Harald s'était rendu à Kiev à la cour du grand duc Yaroslav qui lui avait fait bon accueil. Pour mériter la main de la jeune princesse Ellisifr, fille du grand duc, il avait combattu un an dans les forêts de la Pologne contre les Slaves Leches. Il s'était ensuite fiancé à la jeune femme, mais son futur beau-père lui avait déclaré qu'avant le mariage il devait conquérir encore gloire et fortune. Comme la paix régnait pour

(1) Voy. la note 2 de la p. 229.
(2) Le poème intitulé : *Sagan of Haralda Hardrada*.
(3) Littéralement « Par l'ennemi des tilleuls », c'est-à-dire le glaive ennemi des boucliers faits en bois de tilleul.

le moment en Russie, il était parti pour Constantinople et l'Asie où ses compatriotes se battaient au service du basileus. Les Sagas ne sont pas d'accord sur le chemin qu'il prit pour gagner ainsi la belle Miklagard, c'est-à-dire Constantinople (1).



PLAQUE D'IVOIRE représentant l'Annonciation et la Nativité. — Travail byzantin du XIme Siècle de l'Italie Méridionale. — (Coll. Martin Le Roy.)

Les motifs qui, suivant les récits nordiques, ont fait venir Harald des pays du nord à Constantinople ne sont donc pas ceux allégués par l'écrivain byzantin anonyme que je viens de citer. Tout au contraire, ce même écrivain montre qu'en venant s'enrôler dans les armées du basileus, notre héros ne cacha pas son nom et son origine royale sous le sobriquet de Nordbrikt, ainsi que plusieurs Sagas l'affirment à tort (2).

A l'exposé un peu laconique de l'Anonyme byzantin sur les débuts de Harald dans l'Empire d'Orient, les Sagas, d'autres sources occidentales

(1) Un certain nombre lui prêtent en ce moment des hauts faits et des séjours probablement fabuleux en Pologne, en Germanie, en France, en Italie déjà.

(2) Ces mêmes Sagas se trompent en disant que Harald arriva à Constantinople sous le règne de Michel V Kalaphate. L'écrivain anonyme du *Strategicon* nous montre qu'il y vint déjà sous le règne de Michel IV le Paphlagonien, prédécesseur et oncle de Michel V, puisqu'il prit part à l'expédition byzantine en Sicile, expédition terminée dès le 10 mai 1041 par la rentrée des Sarrasins à Messine.

encore (1), ajoutent quelques précieux détails qu'il me serait agréable de développer ici plus au long si la place ne me manquait; on y lit entre autres comment le jeune héros remplaça Masr Hundrodarson de Bandadal dans la charge de chef des Værings, sa première rencontre avec la basilissa Zoé qui serait tombée amoureuse de lui et lui aurait demandé de ses cheveux, la guérison de la femme du Væring Erlendr, les aventures de Bolli Bollason, chef des gardes scandinaves du basileus à cette époque, les courses enfin de Harald avec Girger Jarl dans les mers de Grèce, ce Girger Jarl dans lequel on a reconnu l'autre fameux héros Georges Maniakès. Ces dernières allusions se rapportent aux premiers exploits de Harald sous la bannière du basileus, lorsqu'il combattait les Sarrasins sous les murs d'Édesse ou dans les mers de l'Archipel. J'ai rappelé les glorieux débuts du héros scandinave (2). Suivons-le maintenant avec ses cinq cents compagnons et le reste des troupes grecques aux rivages éclatants de l'île de Proserpine.

La belle armée byzantine placée sous les ordres de Maniakès devait être appuyée par une flotte puissante commandée par le patrice Stéphanos, un beau-frère du basileus Michel, chef absolument incapable (3). En outre, Michel Spondyle, patrice et duc, « catépano » actuel des thèmes byzantins d'Italie, probablement le successeur de Constantin Opos dans cette dignité et très probablement le même personnage qui avait été quelques années auparavant duc d'Antioche et qui s'y était fait honteusement battre par les Sarrasins (4), avait été chargé de lever de gré ou de force les milices de la Calabre et des Pouilles pour les joindre aux forces arrivant de la Mère patrie. Cette opération de recrutement semble avoir excité chez les habitants de l'Italie du sud un grand mécontentement. Enfin, ce

(1) Voy. Muralt, *op. cit.*, II, 611, 6 et 613, 8.

(2) Les Sagas racontent bien d'autres choses encore, pour lesquelles la place me manque, hélas, ainsi la venue à Constantinople, sous le règne du Kalaphate, de Thornbiorne Aüngul, meurtrier du fameux scalde Grettir. Thornbiorne était venu à Miklagard avec beaucoup de ses compatriotes pour s'y engager au service du basileus. Il y fut tué dans une revue par le frère de sa victime, Thorstein Dromund. Celui-ci, emprisonné à la suite de ce meurtre, fut sauvé par l'amour d'une grande dame byzantine qu'il finit par épouser. Il s'était lié d'étroite amitié, à Constantinople, avec Harald Hardrada. Il finit par retourner dans sa patrie neuf ans avant Harald.

(3) C'était un personnage de la plus basse origine.

(4) Voy. pp. 71 sqq. du présent volume. — Voy. dans Trinchera, *op. cit.*, p. 32, n° XXVIII, un acte conservé à la Bibliothèque de Naples, acte daté du mois de novembre de l'an 1034, par lequel Constantin Opos, patrice et « catépano » d'Italie, confirme diverses immunités accordées par les « catépano » ses prédécesseurs.

dernier chef avait également reçu avec l'autorisation de Guaimar de Salerne auquel le basileus Michel avait demandé ce secours contre les Sarrasins, le précieux appui d'un corps de trois cents guerriers normands d'élite, de cinq cents même suivant une autre source. Parmi ces magnifiques soldats brillaient au premier rang deux des fils de Tancrède de Hauteville, Guillaume Bras de Fer et Drogon, récemment arrivés de Normandie (1). Guaimar avait été fort heureux de la demande du « catépano » (2). La turbulence des Normands, surtout de ceux qui, moins heureux que Rainulfe d'Aversa, n'avaient pas encore de fief, le peu de cas qu'ils faisaient souvent de son autorité, causaient déjà beaucoup d'inquiétude au prince de Salerne, aussi les engagea-t-il vivement à se joindre aux troupes de Georges Maniakès pour faire la guerre aux Infidèles. Il leur promit que non seulement les Grecs, mais lui-même, les récompenseraient s'ils consentaient à aller en Sicile. Il n'en fallait pas tant pour décider les vaillants aventuriers, toujours disposés à entrer en campagne. Sous la conduite des fils de Tancrède, ils allèrent rejoindre à Reggio l'armée de Maniakès.

A ces fiers guerriers normands se joignit encore dès ce moment, semble-t-il, un Longobard du nom d'Ardouin (3), ancien serviteur ou vassal de l'archevêque de Milan, peut-être, comme il l'est dit dans une source contemporaine, pour servir de drogman ou truchement aux hommes du nord pendant la durée de l'expédition de Sicile. Les troubles de son pays avaient décidé cet homme habile et rusé à venir dans l'Italie du sud, où nous le verrons jouer bientôt un rôle des plus importants.

A la tête de cette belle armée, vers le milieu de l'année 1038 environ (4), après près de deux ans de préparatifs, le généralissime Georges Maniakès, quittant Reggio et traversant le détroit du Faro, débarqua en Sicile et marcha sur Messine. Un combat d'avant-garde dans lequel les Normands, toujours en tête de tous, se couvrirent de gloire en commen-

(1) Et non Humfroy, le troisième frère. Voy. Heinemann, *op. cit.*, note 9. — On se rappelle que ces deux chefs avaient quitté le service de Pandolfe pour celui du prince de Salerne.

(2) Aimé dit que « la potesté impériale se humilia a peorer l'aide de Gaimere ». — « Guaimar, dit M. Chalandon, *op. cit*, f. 94, avait besoin du basileus qui avait en son pouvoir Pandolfe IV. Il n'osa refuser le service dont il fut requis. »

(3) Voyez Heinemann, *op. cit.*, p. 76.

(4) Voy. Aimé, *Ystoire de li Normant*, éd. Delarc, p. 59, note 1.

çant par repousser une tumultueuse sortie des défenseurs, puis en entrant dans la ville sur leurs talons, lui livra cette grande cité dont la population chrétienne, très nombreuse, avait constamment été épargnée par les Musulmans (1). La campagne n'en fut pas moins difficile et meurtrière pour les Impériaux et leurs alliés. Leur arrivée avait mis fin subitement aux discordes des Musulmans unis désormais pour repousser l'ennemi commun. Non loin de Rametta, point stratégique le plus important de l'île (2), au sud-est de Messine, dans ces régions illustrées par les luttes héroïques sous Nicéphore Phocas (3), l'armée d'invasion fut attaquée par l'émir Abdallah Ibn Mouizz à la tête de cinquante mille hommes, défenseurs enthousiastes de cette clef de l'île entière. Après une bataille acharnée, après les plus grands efforts, la victoire demeura aux Grecs. Ceux-ci infligèrent aux Arabes de telles pertes que le sang des vaincus aurait fait déborder la rivière coulant sur le lieu du combat. Ceci n'est, du reste, qu'une monstrueuse exagération de Skylitzès qui est seul, avec Cédrénus, à nous parler de cette bataille (4). Ce succès considérable sur lequel nous ne savons malheureusement rien de plus, mit en quelques jours aux mains de l'heureux Maniakès la plus grande partie de la Sicile. Le gouvernement byzantin fut aussitôt rétabli dans toute cette région, après une interruption séculaire. Longeant la côte orientale qui fut toujours la plus riche et la plus peuplée de l'île, Maniakès, avant la fin de cette année 1038, avait déjà soumis treize villes. « La nature montagneuse de cette côte, dit fort bien M. Chalandon (5), explique en partie la lenteur des opérations, mais il est certain que beaucoup de faits nous échappent. Au commencement de l'an 1040, on retrouve Maniakès et son armée devant Syracuse. Le chef grec commença aussitôt le siège de cette antique cité très fortifiée et fort bien défendue. Impériaux et Arabes rivalisèrent de vaillance. Guillaume Bras de Fer s'y illustra en tuant en

(1) Voy. Delarc, *op. cit.*, note 1 de la p. 94.

(2) « Messine, dit M. Chalandon, *op. cit.*, ff. 95 et 96, ne présente pas une grande importance. Dans toutes les guerres de Sicile de cette époque, le point stratégique capital a toujours été la place forte de Rametta qui commande la route conduisant par le littoral nord de Messine à Palerme. »

(3) *Un Empereur byzantin au Xme siècle*, pp. 442 sqq.

(4) L'abbé Delarc, *op. cit.*, note 2 de la page 94, donne une raison excellente du silence des écrivains normands sur cette bataille.

(5) *Op. cit.*, f. 96.

combat singulier un kaïd qui était devenu la terreur des chrétiens par sa bravoure et sa force colossale. Mais la puissance extrême de ces remparts arrêtèrent les opérations qui traînèrent en longueur. L'émir Abdallah eut ainsi le temps de réunir, dans la région montagneuse de l'île, une nouvelle armée accourue non seulement de tous les cantons de la Sicile, mais surtout des côtes d'Afrique. A la tête de plus de soixante mille hommes, il tenta d'attaquer les Grecs par derrière. Maniakès, forcé de lever le siège de Syracuse et de rétrograder pour aller le combattre, contournant les pentes occidentales de l'Etna, le joignit avec son armée dans la plaine à Traïna (1), entre Cesaro, Moletto et Randazzo, sur la pente nord-ouest de l'Etna, en une localité où plus tard devait s'élever un château nommé en souvenir de lui « Maniaci ». Abdallah avait établi en cet autre point stratégique si important, ses soixante mille hommes dans un camp fortement retranché. Nous lisons dans la *Vie* du saint contemporain, le moine Philarète (2), que pour mieux en défendre les approches, il avait fait semer tout alentour, devant sa ligne de combat, de petits appareils à pointes, peut-être des tessons, destinés à paralyser la marche des cavaliers en



RELIQUAIRE BYZANTIN de la Vraie Croix. — Œuvre du Xme ou XIme Siècle dans un encadrement d'orfèvrerie émaillée de travail occidental. — (Coll. Martin Le Roy.)

(1) Que Skylitzès et Cédrénus (p. 522) nomment « Draginæ », Δραγῖναι.
(2) Boll., *Acta Sanct.*, April., I, pp. 603 sqq. Amari, *op. cit.*, II, p. 410. Krumbacher, *op. cit.*, p. 196.

déchirant les pieds des chevaux ennemis. Il ignorait, lisons-nous dans ce curieux document, que les Grecs avaient coutume de protéger la plante des pieds de leurs chevaux avec des plaques de fer, c'est-à-dire de les ferrer, aussi, quand ils donnèrent l'assaut au camp, la précaution imaginée par Abdallah fut-elle totalement inutile.

Une grande bataille fut donc livrée dans laquelle les destinées de la Sicile semblaient devoir se jouer une fois de plus. Maniakès, suivant la coutume byzantine, avait partagé son armée en trois divisions qu'il lança successivement au combat. Les éléments parurent vouloir venir en aide à la valeur de ses soldats. Un très violent orage s'éleva, poussant d'immenses masses de poussière au visage des combattants sarrasins terriblement gênés par un vent furieux que les Grecs avaient, eux, dans le dos. Maniakès remporta cette fois encore la plus brillante victoire. Les auxiliaires normands, Guillaume Bras de Fer en particulier, tous ces valeureux chevaliers d'Occident, revêtus du heaume et de la cotte de mailles, qui figurent sur la broderie de Bayeux, se distinguèrent par leur irrésistible vaillance. Russes et Scandinaves, Normands d'Italie, Grecs d'Europe et d'Asie, miliciens des thèmes d'Italie également, égorgèrent des Sarrasins par milliers. Skylitzès donne le chiffre certainement très exagéré de cinquante mille morts « carthaginois », c'est-à-dire Arabes venus d'Afrique. A grand peine, presque seul, l'émir Abdallah, grâce à la vitesse de sa monture, put gagner le rivage septentrional de l'île et échapper ainsi, en s'embarquant à Cefalu ou à Caronia sur une barque, à ceux qui le poursuivaient. Il rentra piteusement à Palerme, centre de sa puissance dans l'île (1). Le souvenir éclatant de ce grand succès des armes chrétiennes, commandées par le vaillant chef d'Asie, de cette grande déroute des fils de Mahom, est demeuré si vivant jusqu'à nous dans ces régions écartées de cette île superbe qu'aujourd'hui encore, cette plaine arrosée de tant de sang sarrasin se nomme « Fondaco dei Maniaci (2). Au moyen âge il s'y trouvait une abbaye de ce nom.

(1) Le fugitif, mal reçu par la population palermitaine, dut se réfugier en Afrique. Les révoltés lui donnèrent pour successeur l'ex-émir Hassan, surnommé Simsâm Eddaulèh, le frère d'Akhal, déposé lui-même en 1052 ou 1053. Ce fut la fin de la dynastie kelbite de Sicile.

(2) Au XIIe siècle, le géographe arabe Édrisi l'appelle « Manyaq ». Les diplômes du XIme siècle l'appellent « *Maniaci* » ou « *Catana Maniaci* ».

Après ce complet triomphe remporté dans le cours du printemps où de l'été de l'an 1040, la belle Syracuse (1), elle aussi, tomba aux mains du chef byzantin qui y fit une entrée triomphale. La pieuse dévotion de la population chrétienne de l'île fut joyeusement exaltée par la découverte qu'on fit dans cette cité, sur la révélation d'un citoyen, des ossements de sainte Lucie, vierge et martyre, martyrisée le 13 décembre 303, ossements cachés depuis des siècles par la piété des fidèles pour les soustraire aux profanations des Musulmans. Le corps de la sainte fut retrouvé « entière et fresche comment lo premier jor qu'elle i fut mise ». L'invention de ces précieuses reliques donna lieu à de grandes démonstrations d'allégresse et aux honneurs accoutumés, puis Maniakès expédia à Constantinople le pieux trésor enfermé dans une châsse d'argent.

Saint Philarète, dont j'ai parlé déjà et qui se trouvait bien probablement à Traïna, peut-être sa ville natale, le jour de la grande victoire de Maniakès (2), nous raconte, par la bouche de son biographe, le moine Nil, l'enthousiasme des populations chrétiennes, enthousiasme hélas de si courte durée, si rapidement de nouveau transformé en deuil, les actions de grâce solennelles dans les églises, la joyeuse mise en liberté des captifs arrachés à l'esclavage sarrasin.

De ce retour éphémère sous la domination des basileis de la grande cité grecque qui avait vu jadis la défaite d'Alcibiade et la gloire de Platon, un souvenir encore nous est resté. Le grand château byzantin, dont les restes imposants couronnent, du côté de terre, les retranchements fameux devenus infiniment trop vastes pour la cité moderne, porte encore de nos jours le nom de « Château de Maniakès ». Aucun récit contemporain ne saurait nous donner une preuve plus frappante de l'immense retentissement que durent avoir dans l'île de Proserpine et des Cyclopes les succès du vaillant jeune stratigos, illustré déjà par la défense d'Édesse et par tant d'autres hauts faits.

Et cependant, malgré tant de si complets et si rapides triomphes, l'ambition de Maniakès n'était point satisfaite. Avant la dernière bataille

(1) Et non « toute l'île de Sicile », ainsi que le disent par erreur Skylitzès et Cédrénus. Tout au plus Maniakès se rendit-il maître de la partie orientale de l'île.

(2) Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 395.

livrée au pied de l'Etna, il avait pris la précaution d'enjoindre à l'amiral Stéphanos de surveiller attentivement, avec ses bâtiments, les rivages de l'île pour empêcher la fuite de l'émir Abdallah. Malgré cela, le souverain arabe avait échappé. C'était de la part de Stéphanos moins une véritable trahison qu'une grande impéritie en face d'une tâche impossible. Furieux de voir cette proie si importante lui glisser entre les mains, Maniakès en rendit Stéphanos responsable. Il le couvrit d'injures et l'accusa auprès du basileus de trahison et de lâcheté. La violence du généralissime était extrême. Il alla, dit Skylitzès, jusqu'à lever la main sur le beau-frère du basileus, jusqu'à le frapper de la pointe de sa lance « l'appelant lâche, efféminé et pourvoyeur des plaisirs du basileus ». Ce fatal accès de colère devait très promptement causer la ruine du brillant général.

Georges Maniakès fit immédiatement relever et agrandir les fortifications de Syracuse comme il avait fait au fur et à mesure pour chacune des villes de Sicile prises par lui afin qu'elles ne retombassent point aux mains de l'ennemi. Il allait maintenant, profitant de la victoire de Traïna, procéder à l'occupation de l'intérieur de l'île. Mais à ce moment même il fut subitement mandé à Constantinople pour y être jeté en prison. L'amiral Stéphanos, furieux du traitement humiliant qui lui avait été infligé, fort influent dans la capitale à cause de sa proche parenté avec l'empereur, n'avait pas manqué de se venger en faisant dire au tout-puissant Orphanotrophe à Constantinople que Maniakès tramait une trahison, une « apostasie », comme on disait alors, et qu'il visait à la pourpre. Il n'en avait pas fallu davantage pour qu'oublieux de tant de services rendus, le gouvernement de l'eunuque ne sacrifiât le malheureux général. Ramené aussitôt dans la capitale chargé de chaînes en compagnie de Basile Théodorokanos, également prisonnier, le héros de tant de combats heureux fut jeté dans les fers (1). Ses successeurs à la tête de l'armée de Sicile,

(1) Aimé, II, chap. 10, explique tout autrement le départ de Maniakès de la Sicile. Il raconte que la basilissa Zoé voulut remplacer son époux Michel le Paphlagonien par l'heureux capitaine et lui fit dire d'accourir à Constantinople où elle lui promettait sa main et le trône. Quand Maniakès arriva, les deux époux s'étaient réconciliés, et le malheureux stratigos fut « crudelement taillé » et mis en prison. Il y a peut-être quelque chose de vrai au fond de cet obscur récit.



COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE de la Bibliothèque Royale de Munich. — Plaques d'ivoire d'origine byzantine du XIme ou XIIme Siècle, enchâssées dans un cadre d'orfèvrerie de travail occidental.

le louche et déplorable Stéphanos, le préposite eunuque Basile Pédiadités (1) et Michel Dokeianos commirent aussitôt faute sur faute. La victoire qui avait abandonné le camp des Musulmans leur revint aussitôt.

Sous la conduite de ces chefs incapables, les Grecs eurent tôt fait de reperdre les conquêtes faites en Sicile par ce chef habile autant qu'intrépide. Dans le but précisément d'occuper l'île d'une manière définitive, pour préparer des points d'appui solides à de prochaines opérations au cœur du pays, le brillant vainqueur d'Édesse avait, je l'ai dit, au fur et à mesure qu'il enlevait des places aux Arabes, édifié dans chacune un « kastron » puissant, pour prévenir toute tentative de soulèvement de la population musulmane. Hélas, aussitôt après le départ forcé des Byzantins, toutes ces forteresses à peine terminées furent reperdues par la négligence et l'imprévoyance des successeurs de Maniakès. Seule Messine demeura aux mains des Grecs grâce à la belle défense du protospathaire Katakalon Kékauménos, stratigos du thème des Arméniaques qui, le 10 mai de l'an suivant 1041 (2), jour de la Pentecôte (3), à la tête de ses contingents provinciaux, trois cents cavaliers et cinq cents hommes de pied, remporta un brillant succès sur de très nombreuses forces sarrasines concentrées autour de ce dernier boulevard de la chrétienté dans l'île, augmentées encore d'importants renforts venus d'Afrique. Tout ce qui pouvait porter une arme parmi les Arabes était accouru combattre ici le bon combat de la Foi. Par une inaction totale de trois jours, Katakalon Kékauménos, demeuré invisible derrière les portes de la ville obstinément fermées, trompa si bien l'ennemi qu'il put le surprendre en pleine orgie le quatrième jour. Après avoir assisté avec tous les siens au service divin, il fit avec tout son monde une sortie foudroyante. Ce fut un affreux massacre. A la tête de ses cavaliers, le stratigos marcha droit à la tente du chef, un prince kelbite, peut-être Simsâm (4), qu'on trouva ivre-mort. On l'égorgea; on pilla sa tente. Il en fut de même pour tous les guerriers sarrasins.

(1) Ce personnage est cité avec le titre de « catépano » de Sicile, κατεπάνω Σικελίας, au chap. 58 du *Strategicon* (2e édition, p. 20).

(2) Ou 1042? Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 619. Voy. surtout Amari, *op. cit.*, II, p. 393.

(3) Peut-être le Dimanche des Palmes ou quelque autre fête, mais non celle de la Pentecôte, comme le dit Skylitzès par erreur. Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 394, note 1.

(4) Et non « Apolafar », comme l'écrivent par erreur Skylitzès et Cédrénus. Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 393, note 5.

Les malheureux, alourdis par l'ivresse, cherchaient à fuir. On les massacrait à plaisir. Dans leur affolement, ils allaient jusqu'à s'entretuer. Toute la campagne fut couverte de leurs cadavres. Bien peu échappèrent pour se réfugier à Palerme. Les vainqueurs se partagèrent l'or monnayé, les joyaux et les perles à pleins boisseaux. Hélas, grâce à l'impéritie, à la lâcheté des autres chefs impériaux, ce brillant succès n'eut pas de lendemain!

Vers la fin de cette même année 1040, l'île entière, sauf, je l'ai dit, Messine, était déjà retombée aux mains des Infidèles et les indignes successeurs de Maniakès, destructeurs de son œuvre, Stéphanos, Pédiadites et Dokeianos, rappelés en Italie à la fois par la déclaration de guerre des Normands et la révolte des « conterati », n'avaient eu d'autre alternative que de vider les lieux en hâte pour retourner en terre ferme italienne avec les débris de leurs contingents, accompagnés par une foule de malheureux chrétiens de Sicile fuyant la vengeance du vainqueur (1). Messine elle-même fut aussi perdue bientôt après, nous le verrons.

Lorsque commencèrent les revers de l'armée grecque, les Normands n'étaient déjà plus avec eux en Sicile. Ils avaient quitté l'île à la suite d'un affront infligé par Maniakès à leur interprète et compagnon d'armes, le longobard Ardouin dont il a été parlé plus haut (2). Ce dernier avait espéré garder pour lui un fort beau cheval qu'il avait pris sur le champ de bataille de Traïna, après avoir tué le Sarrasin qui le montait, mais Maniakès, qui décidément était d'humeur inquiète (3), lui fit redemander ce cheval. Ardouin refusa par trois fois de le livrer, malgré toutes les instances qui lui furent faites. Les Grecs alors le dépouillèrent de ses vêtements, le fouettèrent cruellement en lui faisant traverser le camp et lui enlevèrent de force le cheval. Ardouin dissimula prudemment le désir de vengeance qu'un tel châtiment fit naître dans son cœur, mais,

(1) De ce nombre était précisément la famille de saint Philarète, alors âgé lui-même de dix-sept à dix-huit ans. Le saint et les siens vécurent depuis à Reggio, puis à Sinopoli. Lui, à l'âge de vingt-cinq ans, entra au couvent d'Aulina, entre Seminara et Palmi, où il donna l'exemple de toutes les vertus. Il mourut vers 1070, âgé d'environ cinquante ans. Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 410.

(2) Voy. p. 235.

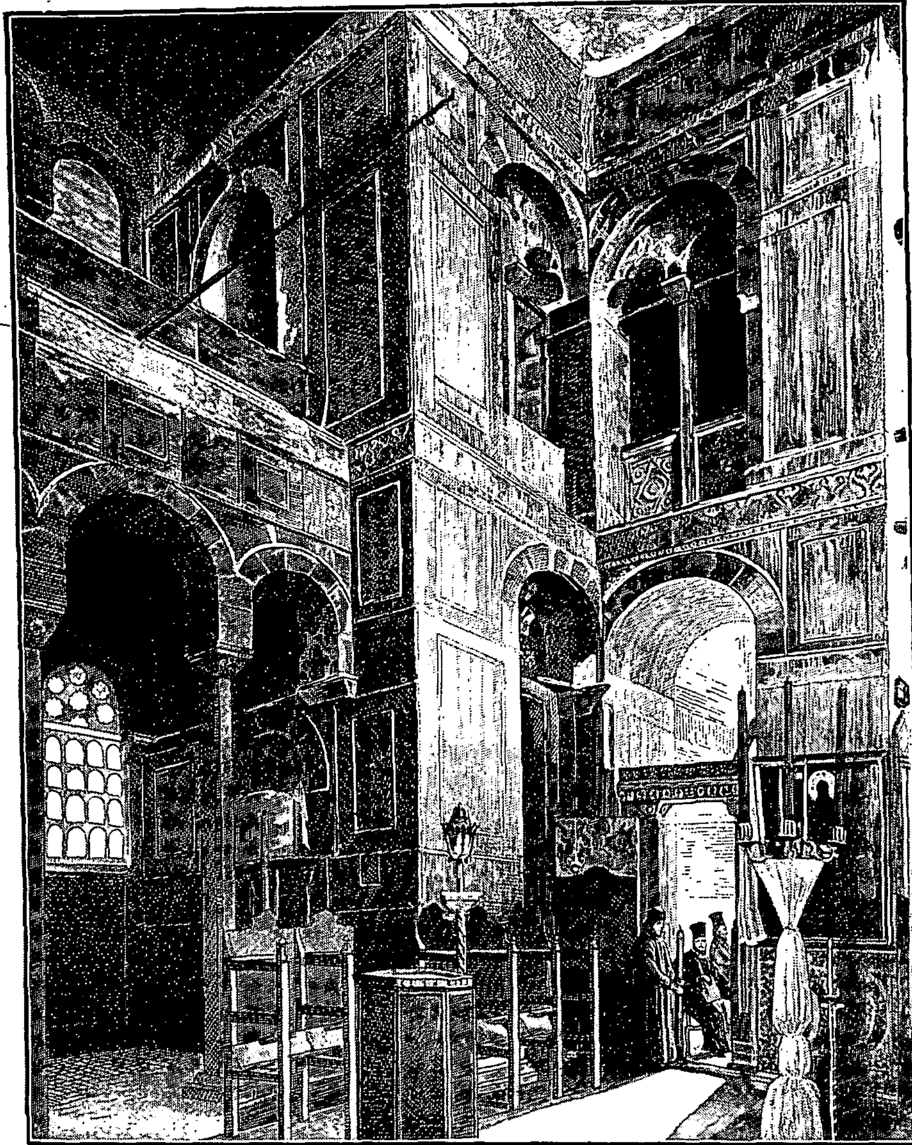
(3) Voy. Delarc, *op. cit.*, note 1 de la page 97, et *Ystoire de li Normant*, éd. Delarc, p. 64, note 2 (et non 3). C'est par erreur que Guillaume de Pouille, Skylitzès et Cédrénus disent, à l'encontre des autres sources, que l'auteur de l'acte de violence commis sur la personne d'Ardouin fut Michel Dokeianos et que ce fait eut le continent italien pour théâtre.

dès lors, il n'eut plus qu'une pensée : revenir sur le continent. De leur côté, les Normands furent indignés de ce mauvais traitement et de la part mesquine qu'ils avaient obtenue dans le partage du butin ennemi. L'avarice, la cruauté, la mauvaise foi des Grecs leur inspirèrent, comme à Ardouin, le désir de revenir en Italie. Ce dernier, qui connaissait le secrétaire de Maniakès, se fit donner par lui à prix d'or un permis de retour et lui et les Normands purent, sans être inquiétés, regagner clandestinement la côte italienne. Les Normands, en qui l'Empire avait désormais des ennemis irréconciliables, retournèrent à Aversa et à Salerne, tandis qu'Ardouin alla au bout de quelque temps trouver le « catépano » Michel Dokeianos, pour préparer insidieusement un plan de vengeance qu'il ne devait plus perdre de vue.

J'ai dit déjà que l'unique allusion à la présence du héros Harald en Sicile contenue dans les sources byzantines se trouve dans le fameux traité manuscrit anonyme intitulé le « *Strategicon* », récemment retrouvé (1). Par contre, le nom de la Sicile figure dans la Saga consacrée au chef scandinave. Harald y a lui-même chanté ses exploits dans cette île dans un poème en l'honneur d'Ellisifr, car, au milieu des fracas de la lutte, il n'oubliait pas sa blonde et lointaine fiancée. Voici quelques-uns de ces vers étranges :

Ma carène a cinglé devant la vaste Sicile,
Nous étions tous là brillants;
Rapide, le cerf de la poupe
Glissait, portant les jeunes guerriers;
Je sais que le paresseux
Ne fut pas à beaucoup près allé si loin,
Et cependant la Gerdr (2) de Russie
La fille aux bracelets d'or me dédaigne
. . . .
En outre ni veuve ni jeune fille
Ne niera qu'un matin, dans le Sud,
Nous étions dans une ville
Où vibrèrent les glaives,
Où le vide fut fait à la pointe de l'épée;
Un monument de nos hauts faits y est resté ;
Et cependant la Gerdr de Russie,
La fille aux bracelets d'or me dédaigne!

(1) Voy. pp. 228 sqq.
(2) Gerdr, déesse de la guerre.



ÉGLISE du monastère de Saint-Luc en Phocide. — Vue d'ensemble. Appliques de marbre. XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, B. 268.)

« Cette poésie de Harald, dit l'abbé Delarc que je cite constamment ici, se borne à chanter la bravoure du héros scandinave; elle ne précise aucun fait pouvant confirmer ou contredire ce que nous savons par ailleurs de l'expédition des Grecs en Sicile. Il n'en est pas de même des

récits des Sagas. Celles-ci racontent qu'à l'aide de plusieurs ruses, Harald se serait emparé en Sicile de quatre grandes villes. La première fut prise grâce à la ruse des oiseaux englués. Harald fit saisir un grand nombre d'oiseaux venant de la ville dans la campagne chercher leur nourriture, leur fit attacher au dos des matières inflammables et y fit mettre le feu. Les oiseaux, rentrant à tire-d'aile dans la ville, incendièrent les maisons qui avaient des toits de chaume. Les habitants, occupés à éteindre ces incendies, ne purent empêcher l'ennemi de rentrer dans la place (1). Une mine creusée sous les remparts conduisit Harald et ses Værings jusque dans l'intérieur d'une autre ville qui semblait inexpugnable et qui dès lors ne put résister. Pour une troisième cité également inexpugnable, l'adroit Normand prescrivit à ses soldats de simuler des jeux non loin des remparts, les armes étant soigneusement cachées sous les vêtements. Les assiégés, voyant les Værings absorbés par ces luttes pacifiques, ne se tinrent pas sur leurs gardes, aussi furent-ils vaincus et mis en fuite par une attaque aussi rapide qu'imprévue. Dans la lutte, un compagnon de Harald, Halldor, fils de Snorra, fut blessé et resta défiguré le reste de ses jours (2). Enfin, pour une quatrième ville, plus forte encore que les précédentes, Harald feignit d'être mort. Ses compagnons obtinrent que le prétendu défunt fût enseveli en terre sainte dans l'intérieur de la ville assiégée, et, au moment où la bière contenant Harald était portée dans la place et barrait la porte d'entrée des remparts, les Værings se précipitèrent à l'intérieur et firent prisonniers les trops crédules Sarrasins.

« Qu'y a-t-il de vrai dans ces données? Harald n'est pas le premier héros scandinave auquel on ait attribué des ruses semblables; elles font partie de l'arsenal de guerre bien connu des peuples du nord. Est-ce un motif suffisant pour les rejeter comme de pures légendes? On peut affirmer toutefois qu'en admettant même comme fondée une partie de ces récits, il faut du moins reconnaître que les villes prises par Harald et ses compagnons n'avaient pas l'importance que leur attribuent les rhapsodes du nord, pour rehausser la gloire de leur héros.

(1) On retrouve ce conte trait pour trait dans la *Chronique* dite *de Nestor*, dans d'autres chroniques encore.

(2) Cette indication si précise semble bien un indice de véracité.

« L'épisode des campements est certainement le trait le plus véridique que les Sagas aient raconté sur l'expédition de Sicile. D'après la *Heimskringla*, Harald et ses troupes faisant campagne avec Gyrger, c'est-à-dire ce Georges Maniakès auquel la Saga de Harald donne constamment notre héros pour compagnon inséparable, arrivèrent un jour les premiers à l'endroit où l'armée devait camper et plantèrent aussitôt leurs tentes sur une hauteur très salubre, laissant au reste de l'armée des bas-fonds humides et malsains. Gyrger étant survenu, voulut forcer Harald à lui céder cet emplacement. Celui-ci refusa. De là une vive discussion. Pour éviter l'effusion du sang, on tira au sort pour savoir si Harald avait le droit de placer ses troupes à sa guise lorsqu'il arrivait le premier et le sort favorisa le héros scandinave.

« Il y a là évidemment un écho fidèle de la mésintelligence qui exista entre Georges Maniakès et Harald, et qui, de même que pour les Normands d'Italie, décida ce dernier à se retirer avec ses troupes avant la fin de la campagne. La *malaria* qui alors plus que jamais ravageait la Sicile, l'air très pur dont on jouit dans cette contrée sur les lieux élevés, rendent cette anecdote encore plus vraisemblable.

« Quels furent en Sicile les rapports des Normands français de Salerne et d'Aversa avec leurs frères lointains, Harald et ses Scandinaves, issus de la même patrie, réunis dans le Sud par la plus curieuse des coïncidences, accourus en Sicile les uns par l'Orient, les autres par l'Occident? Nous l'ignorons hélas! Nous savons seulement qu'ils ne parlaient plus la même langue. Si les premiers comme les seconds avaient abandonné le paganisme pour devenir chrétiens, en revanche tous ne parlaient plus le vieux norrois. Les fils de Tancrède et leurs compagnons l'avaient oublié et parlaient français.

« Comme les Scandinaves, les Normands français, froissés par la rapacité, la brutalité et la cruauté des Grecs et par l'orgueil de Maniakès, avaient également quitté la Sicile avant la fin de la campagne. Ne peut-on pas conclure de ce fait qu'ils ont eu entre eux des rapports suivis, créés, non pas seulement par leur communauté d'origine et leur situation à peu près identique dans les rangs de l'armée byzantine, mais aussi par la nécessité de défendre leurs intérêts contre le même adversaire? On

ignore à quelle date précise les uns et les autres abandonnèrent l'armée grecque, mais tout indique que ce dut être à des époques très rapprochées. Si, dès le 26 octobre 1041 (1), Harald et les siens sont déjà à Salonique, les Normands sont aussi à ce même moment de retour à Salerne et à Aversa. L'harmonie de ces dates fait même qu'on se demande s'ils ne sont pas partis ensemble de la Sicile, pour prendre ensuite des directions différentes.

« Nous allons voir ce qu'il advint des Normands français après leur départ de la Sicile. Quant à Harald et à ses compagnons, l'anonyme byzantin écrit, nous l'avons vu, qu' « Harald s'en retourna avec les siens chez le basileus et que celui-ci l'honora de la dignité de manglabite ». Michel le Paphlagonien pardonna d'autant plus facilement à Harald de s'être brouillé avec Georges Maniakès que, sur ces entrefaites, celui-ci tombait en disgrâce et était ramené en prison à Constantinople. D'après les Sagas, au lieu de revenir auprès du basileus, Harald aurait à ce moment fait voile pour l'Afrique (2) où il aurait fait un long séjour, tué le roi des Sarrasins, conquis quatre-vingts villes et amassé de grands trésors, envoyés ensuite par lui à son ami Yaroslav et à sa fiancée (3). Un autre passage des Sagas le représente allant à Jérusalem (4) après son départ de Sicile, soumettant le pays, se baignant dans le Jourdain, poursuivant les brigands, etc., etc. Si, ce qui est infiniment peu



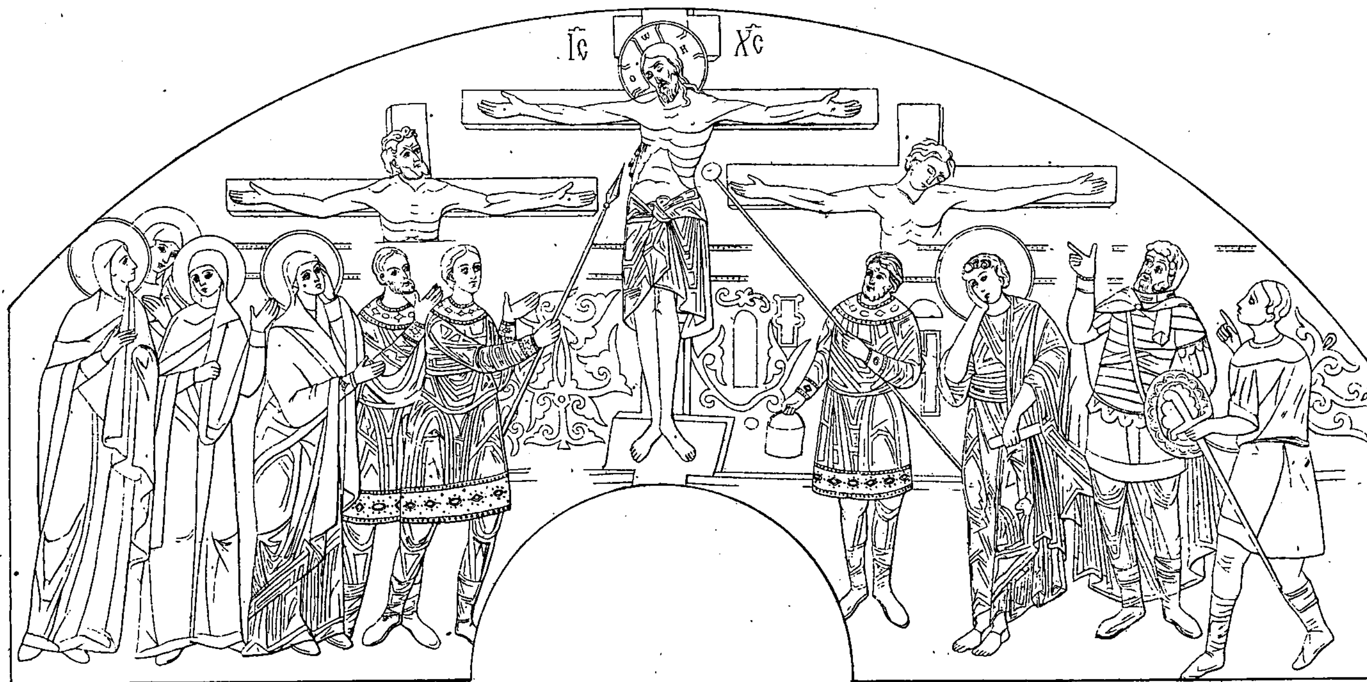
AMULETTE byzantin inédit en pâte de verre portant l'effigie de la Panagia. — Xme-XIme Siècle. — Ma Collection.

(1) Plutôt en 1040 ?

(2) Voy. entre autres Hopf, *op. cit.*, p. 147.

(3) Ces combats en Afrique sont bien probablement une simple réminiscence des luttes en Sicile contre les noirs guerriers africains de l'émir Abdallah.

(4) Voy. aussi le pèlerinage à Jérusalem vers cette époque, sous le règne d'Olaf II de Norvège (1015-1028), de l'Islandais Tho'rdr Sjareksson, surnommé le Scalde noir. Tho'rdr, traversant une ville de Syrie avec d'autres pèlerins, rencontre un de ses compatriotes de taille gigantesque qui, en langue norraine, lui conseille de retourner sur ses pas, « car, dit-il, les chemins sont dangereux à cause de la guerre ». — Voy. encore les pèlerinages aux lieux saints de bien d'autres Scandinaves à cette époque, de Thóric Hundr, chef de la maison de Bjarkey entre autres, et aussi la légende constantinopolitaine de saint Olaf. Riant, *Les Scandinaves en Terre Sainte*, p. 122. Voy. encore les pèlerinages du comte Guillaume d'Angoulême et de l'abbé Richard de Verdun en 1026 et 1027 dans Gregorovius, *Gesch. d. St. Athen*, I, p. 173, et Hopf, *op. cit.*, p. 147.



FRESQUE BYZANTINE de la Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — Crucifiement. — XIme Siècle.

probable, Harald a accompli ces exploits extraordinaires, ce n'est pas dans tous les cas aussitôt après l'expédition de Sicile, car il était à peine de retour auprès du basileus qu'il se trouva engagé, nous le verrons, dans la campagne contre les Bulgares (1). »

Au moment où les Normands, puis les Grecs chassés de Sicile regagnaient la terre ferme italienne, les thèmes byzantins de Calabre et de Longobardie, des événements venaient de se passer dans ces provinces qui allaient ébranler gravement les bases mêmes de la puissance byzantine sur le continent italien en ces parages!

Après le second départ d'Italie de l'empereur germanique Conrad, le prince Guaimar de Salerne n'avait perdu, on le sait, aucune occasion pour s'efforcer de consolider la situation prépondérante que lui avait valu la venue de cet empereur. Si le Mont-Cassin lui avait définitivement échappé, Capoue, par contre, avait fini par tomber en son pouvoir vers la fin d'août ou les premiers jours de septembre de l'année 1038. En vain à Constantinople son vieil adversaire Pandolfe, réduit à l'impuissance, s'efforçait inutilement d'obtenir l'appui du basileus Michel. Lui-même était à ce moment *persona gratissima* au Palais Sacré, auquel il venait de prêter pour l'expédition de Maniakès en Sicile le secours si efficace de ses invincibles guerriers normands. Il sut donc paralyser là-bas tous les efforts de son opiniâtre antagoniste. Même, nous l'avons vu, il serait parvenu à décider le basileus Michel à envoyer quelque part en exil ce fâcheux solliciteur (2).

(1) Dans son beau travail sur les Normands en Italie, dont il a bien voulu me communiquer le manuscrit, M. Chalandon a consacré à cette expédition de Sicile un chapitre important. Le temps me manque pour en faire l'analyse. Je me bornerai à indiquer les conclusions les plus marquantes de l'auteur. Les chroniques ont très exagéré le rôle des trois cents auxiliaires normands. De même le rôle des fils de Tancrède à leur tête a été amplifié alors que les faits montrent clairement que le rôle principal a appartenu à Ardouin. Dans les sources normandes, nous serions en présence de récits qui tiennent bien plus de l'épopée que de l'histoire. — Les Normands et les Scandinaves quittèrent très librement et nullement en secret l'armée byzantine. Leur départ, dû uniquement au grand mécontentement qui régnait parmi eux à la suite de difficultés pécuniaires, n'influa guère, semble-t-il, sur la campagne que d'ailleurs la division entre les chefs des Byzantins arrêta bientôt. Rien ne prouve qu'à ce moment Ardouin et ses compagnons aient eu les grands projets qu'on leur a prêtés et l'idée d'attaquer les possessions byzantines ne leur est venue que plus tard. Ardouin était tellement peu révolté que le «catépano» Dokeianos, on le verra, lui confia le commandement de la place importante de Melfi.

(2) *Leo. Cass.*, II, c. 63.

L'an 1039 avait été signalé, je le rappelle, par de nouveaux progrès de l'heureux prince de Salerne (1). Dès le mois d'avril il s'était emparé d'Amalfi, dont le prince, Jean II, forcé d'abdiquer, partit, lui aussi, pour Constantinople. Peu de mois après, dans le courant de juillet de cette même année, il s'emparait de Sorrente, grâce toujours à l'assistance précieuse de Rainulfe et des Normands d'Aversa. Il en donna la seigneurie à son frère, le comte Gui de Conza, sous sa haute suzeraineté. Dans le même temps, il était entré encore en possession de Gaète.

Donc, vers la fin de cette année 1039, toutes les petites seigneuries indépendantes de l'Italie méridionale, sauf Bénévent, Naples, et le comté d'Aversa, lequel du reste était vassal de la principauté de Salerne, se trouvaient sous l'autorité de Guaimar V. Les immenses progrès réalisés en si peu de temps, en ces deux années, par ce prince ne peuvent s'expliquer, a-t-on dit fort bien (2), que par l'état si critique dans lequel se trouvaient à ce moment les affaires des Grecs tant en Italie qu'en Sicile. L'empire d'Orient, nous venons de le voir, avait concentré dans ces années 1038 et 1039 toutes ses forces disponibles dans cette île pour tenter d'en chasser les Sarrasins. Il fut donc bien forcé de laisser Guaimar, qui d'ailleurs lui fournissait l'appui de ses Normands, poursuivre en paix ses fructueuses opérations de conquête. La faiblesse des Grecs ne leur permettait point de s'opposer à son agrandissement, précaution que la plus vulgaire prudence leur conseillait.

Une autre conséquence fâcheuse pour Byzance de la grande expédition de Sicile fut le réveil dans toute la portion la plus méridionale de l'Italie des espérances de la faction dite nationale opposée aux Grecs. Les villes obligées de lever des troupes à cet effet étaient fort mécontentes. En même temps la diminution des forces byzantines dans le midi de la Péninsule avait relevé tous les espoirs des mécontents, et nous pouvons, à travers la pénurie lamentable des sources contemporaines, deviner à peu près que le parti national se souleva vers le milieu de l'année 1038, donc presque aussitôt après que le départ de Maniakès et de toutes ces forces si considérables pour l'expédition de Sicile eut dégarni de troupes

(1) Voy. p. 222 du présent volume.
(2) Heinemann, *op. cit.*, p. 82.

grecques les deux thèmes italiens. Pendant toute la campagne la Pouille fut très agitée. Dans le propre palais du « catépano », à Bari, la *curtis dominica*, un personnage grec des plus considérables, Capozatti, fut massacré dans le courant de l'an 1038 en compagnie de son fils et du protospathaire Judas, et la demeure du turmarque Mataldos, celles aussi d'un certain Adralistos et d'autres habitants grecs de marque, furent saccagées et livrées aux flammes. Probablement à la suite de ces troubles graves la cour de Constantinople se décida en février 1039 à expédier en Italie, avec la mission de reprendre la politique de résistance si fâcheusement abandonnée, un nouveau « catépano », Nicéphore Dokeianos, lequel paraît avoir réussi à étouffer pour quelques temps la révolte des « conterati » longobards. Mais, comme ce personnage mourut déjà à Ascoli au début de l'an suivant, le parti antigrec releva aussitôt la tête (1).

Le 5 mai de l'an 1040 le juge impérial Michel Chærosphactes (2) fut tué par des « conterati » mutinés dans le « kastron » de Mottola (3), et un autre haut personnage grec, Romanos ou Romain, massacré à Matera. La rébellion dut prendre de suite une grande extension, car la ville même de Bari tomba un moment aux mains des révoltés, événement qui dut produire dans toute la région l'impression la plus funeste.

Nous lisons, en effet, que le septième jour de ce même mois de mai, Argyros, le fils du fameux patriote Mélès dont j'ai si souvent parlé au volume précédent, revenu de Constantinople en 1029, assiégeait la capitale pour la reprendre au nom du basileus! Élevé à Constantinople au Palais Sacré, ce jeune homme, bien loin d'avoir jusqu'ici suivi la voie de son glorieux père, était au contraire revenu en Italie en qualité de fonctionnaire impérial! Il arracha Bari aux « conterati » après une lutte dont nous ne savons rien, fit prisonnier leur chef Musondus avec Jean « Stonensis » et écrasa ou dispersa par la force toute cette obscure rébellion fort dangereuse, semble-t-il.

(1) Voy. dans l'*Archivio storico per le prov. napol.*, VII (1882), pp. 608-620, un article de G. Beltrani intitulé « *Due reliquie del Bizantinismo in Puglia* », décrivant un bas-relief de marbre aujourd'hui encore conservé dans une église de Trani, bas-relief représentant la Panagia avec cette inscription en grec : « *Seigneur, protège ton serviteur Deltérios, turmarque* (turmarque byzantin à Trani en août 1039). Voy. la vignette de la page suivante.

(2) « Chirosphactira ».

(3) Ou Mettola, Mutula.

Malgré ce succès considérable, la situation des Impériaux dans les thèmes de l'Italie méridionale n'en demeurait pas moins terriblement précaire. Elle le demeurait d'autant plus que, comme nous venons de le voir, les Sarrasins de Sicile allaient à leur tour, dans le cours de l'année 1040, marcher de victoire en victoire et chasser entièrement de presque toute l'île les troupes grecques si récemment triomphantes. En ce moment même il se peut que ce longobard Ardouin dont j'ai parlé plus haut (1), dont Maniakès avait tant froissé l'orgueil et qui avait regagné l'Italie depuis quelque temps ait déjà conçu le projet de se venger de son chef en amenant l'expulsion définitive des Grecs d'Italie. Nous avons vu qu'il avait été retrouver aussitôt le nouveau « catépano » d'Italie, le protospathaire Michel Dokeianos (2), qui, dans l'automne de l'an 1040, avait été envoyé dans l'Italie méridionale pour y commander les troupes de Sicile. Il était allé trouver ce fonctionnaire pour tâcher de le gagner à sa cause et de préparer insidieusement, avec son appui, son plan de vengeance contre les Byzantins.



BAS-RELIEF BYZANTIN de marbre portant l'effigie de la Panagia et le nom de Deltérios turmarque en 1039, conservé aujourd'hui encore dans une église de Trani. — (Voy. p. 252, note 1.)

« Les riches présents que le rusé Longobard remit à Michel Dokeianos les flatteries qu'il lui adressa, son zèle affecté pour la consolidation de la

(1) Voyez pp. 235, 243 et 250.
(2) Dit « le jeune » pour le distinguer de son prédécesseur Nicéphore Dokeianos qui venait de mourir.

puissance des Grecs dans la Péninsule, décidèrent le « catépano » à confier au traître le gouvernement, la « topotérésie » suivant l'expression byzantine, de quelques villes, notamment celui si important de Melfi, la clef et la porte de la Pouille. Ardouin, se rendant compte qu'un soulèvement des Longobards serait facile à exciter, se servit aussitôt de cette autorité pour indisposer les populations contre la domination grecque. Quand il était avec les Italiens, « il feingnoit, dit Aimé, qu'il estoit dolent de la grevance qu'ils souffroient de la seignorie de li Grex, et l'injure qu'ils faisoient à lor moilliers et à lor fames, et faingnoit de souspirer et de penser à l'injure qu'ils souffroient de li Grex; et lor promettoit de vouloir fatiguier et travailler pour lor délibération. »

« A peine donc, vers la fin de cette même année, Dokeianos avait-il quitté la péninsule pour la Sicile, à peine avait-il repris à son tour l'œuvre détruite de Maniakès, qu'Ardouin, croyant le terrain assez préparé pour agir et prétextant, pour ne pas éveiller les soupçons, d'aller à Rome en pèlerinage, volait à Aversa où en mars 1041 il sommait Rainulfe et les autres chefs normands de lui prêter assistance pour faire la guerre aux Grecs et reconquérir sur eux l'Apulie. Il proposait aux Normands de leur livrer Melfi, de commencer par là la conquête de la Pouille, d'expulser les Grecs d'Italie et de se partager ensuite le pays par moitié.

« Le moment était opportun pour une pareille ouverture. La majeure portion de l'armée grecque était encore avec son chef à Messine. Les thèmes italiens se trouvaient presque vides de troupes impériales. En outre, la Pouille était, nous venons de le voir, agitée par d'incessantes insurrections contre la domination grecque détestée et les révoltés, les « conterati », n'étaient pas plutôt vaincus et dispersés sur un point qu'ils reparaissaient et se reformaient sur un autre. Ville après ville se soulevait. Grâce à cet élément indigène qui leur était si favorable, grâce surtout à leur bravoure légendaire, les Normands pouvaient espérer compenser l'énorme disproportion des forces. Avec cette finesse politique dont ils donnèrent tant de preuves au XIme siècle, même lorsque leurs expéditions semblaient, au premier abord, des plus aventureuses, les Normands acceptèrent donc les propositions d'Ardouin. Rainulfe ayant

demandé l'avis de ses guerriers, leur réponse fut aussi unanime que favorable. Une convention fut signée par serment en vertu de laquelle une moitié des conquêtes faites par les alliés reviendrait à Ardouin, l'autre aux Normands. Puis Rainulfe envoya un corps de trois cents cavaliers commandés par douze chefs pour commencer la guerre contre l'immense empire d'Orient et conquérir sur lui l'Apulie en commun avec Ardouin!

« Rainulfe, qui demeurait dans la coulisse, resta à Aversa à la tête de son fief. Humfroy ne fit non plus pas partie de l'expédition. Les principaux des douze chefs furent Guillaume Bras de Fer et Drogon, les fils de Tancrède, Gauthier et Pétrone, fils d'Amicus, et enfin Ardouin.

« La petite armée se mit en marche dans le courant de mars 1041, arriva devant Melfi, qu'Aimé appelle justement la porte de la Pouille, et, grâce à l'autorité dont était revêtu Ardouin, grâce aussi aux intelligences qu'il avait dans la place, pénétra de nuit dans la ville. Les habitants, effrayés à la vue de ces hommes qu'ils ne connaissaient pas, voulurent courir aux armes pour se défendre. Mais Ardouin calma leurs craintes par une habile harangue. « Nous venons en amis, leur dit-il, vous délivrer du joug odieux qui vous opprime. » Ces paroles, probablement aussi l'impossibilité de la lutte, décidèrent les habitants de Melfi à se reconnaître tributaires d'Ardouin et des Normands. Cette ville, dominant toute la vallée de l'Ofanto sur un contrefort du Vulturne, était une excellente position pour les nouveaux conquérants. Aussi s'appliquèrent-ils d'abord à la fortifier pour en faire le pivot de leurs opérations. Comme elle couvrait la frontière de la Pouille du côté de Bénévent, les Grecs l'avaient déjà entourée de murs, peu élevés à la vérité, mais complétés par des tours et des ouvrages militaires. »

« Les Normands, dit fort bien Fr. Lenormant (1), par la prise de Melfi, avaient désormais une place d'armes et une base d'opérations inexpugnable. Leur audacieuse aventure, d'un coup de tête de colère, devenait une grande entreprise de conquérants. Ce n'était rien moins qu'un empire nouveau qui venait de naître, un État destiné à durer huit siècles,

(1) *A travers l'Apulie et la Lucanie*, I, pp. 149 sqq.

jusqu'à ce qu'il se fondit dans l'Italie unifiée et parvenue à la condition de nation. »

« Lorsqu'ils furent solidement établis à Melfi, les Normands commencèrent à rayonner dans les environs : ils allèrent successivement à Venosa dans le sud, à Lavello à l'est, à Ascoli au nord-est (1), pillant partout ce qui leur plaisait et rapportant leur butin à Melfi sans que l'on songeât à le leur disputer, car, à la vue de ces étrangers, les habitants « s'en merveilloient et orent paour ». « Les Chroniques encore ici, dit M. Chalandon (2), ne parlent que des Normands et de leurs exploits, mais il faut tenir compte de la présence dans leurs rangs des insurgés longobards qui jouèrent, comme nous le verrons plus loin, un rôle prépondérant. »

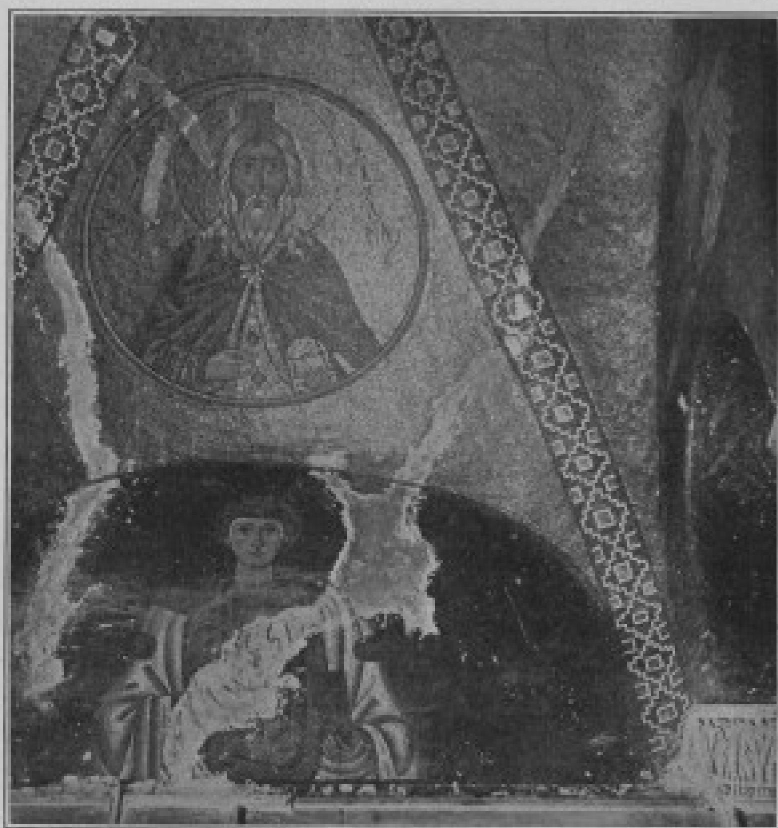
« Tout alla donc bien au début. Le moment était, je l'ai dit, admirablement choisi. La Capitanate était vide de troupes. Toutes les forces grecques étaient en Sicile avec le « catépano ». L'une après l'autre les villes rejetaient le joug de Byzance. Les Normands, accueillis à bras ouverts par le parti national, heureux de voir qu'on ne leur résistait pas, et se fiant en outre « en la potence de Dieu et en lor vertu », croyaient avoir déjà partie gagnée. Ils s'emparèrent de force des femmes de Melfi et menèrent joyeuse vie, mais la situation changea rapidement. Les habitants de la Pouille s'aperçurent bientôt qu'au lieu d'être des libérateurs, ainsi qu'Ardouin l'avait assuré, les Normands étaient surtout des pillards et des aventuriers. Ils firent parvenir au « catépano » Michel Dokeianos l'expression de leurs craintes et lui demandèrent de venir à leur secours!

« A ces graves nouvelles, nous l'avons vu, Dokeianos, interrompant subitement la campagne de Sicile, s'était résigné, la mort dans l'âme, à évacuer définitivement cette île. Ne laissant de garnison qu'à Messine, qui fut abandonnée, du reste, peu après, malgré l'éclatant succès de Katakalon, il ramena précipitamment toutes ses forces en Italie pour y combattre l'insurrection triomphante et ses redoutables alliés. Il était de retour à Bari dans les derniers jours de l'an 1040.

Marchant en hâte vers le nord, malgré les rigueurs de la saison, le

(1) Il y avait là un parti de mécontents auxquels Ardouin voulut probablement s'unir.
(2) *Op. cit.*, f. 100.

« catépano » réussit d'abord à reprendre Ascoli, l'antique Ausculum, à quelques lieues à l'ouest de Foggia dans la vallée de l'Ofanto. C'est dans cette ville, semble-t-il, qu'avait eu lieu la jonction des « conterati »



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — Chœur sud. Zacharie. — XIme Siècle. — (Millet, Hm-Études, B. 271.)

révoltés d'Apulie avec leurs nouveaux auxiliaires. De là le « catépano » marcha sur Bitonto, qu'il reprit également. Dans ces deux villes de cruelles exécutions jetèrent la terreur au cœur des rebelles. Le « catépano » y fit pendre sur la muraille quatre citoyens importants. Puis Michel Dokeianos, n'osant se mesurer immédiatement en bataille rangée avec les

Normands, probablement parce qu'il attendait des renforts qui devaient lui parvenir de Constantinople, alla prendre ses quartiers d'hiver dans sa capitale de Bari.

Les Grecs ne reprirent la campagne qu'aux débuts du printemps de l'année suivante, 1041. Dans les premiers jours de mars, sur les ordres venus de Constantinople (1), le « catépano », à la tête d'une forte armée formée en partie de mercenaires russes ouværings et de contingents des grands thèmes asiatiques des Thracésiens et de l'Opsikion, aussi des milices régulières des thèmes italiens, marcha droit aux Normands. Les deux adversaires se trouvèrent en présence le 16 mars, non loin de Venosa, l'antique Venusia, patrie d'Horace, sur les bords de l'Olivento, petit affluent de l'Ofanto. De nombreux Apuliens « conterati » révoltés contre Constantinople (2), enrôlés par Ardouin, avaient grossi les rangs de l'armée des envahisseurs normands accourus de Melfi avec beaucoup de nouvelles recrues venues de Normandie. Le protospathaire Lupus évalue les forces des hommes du nord à trois mille guerriers, tandis que Guillaume de Pouille ne parle que de sept cents cavaliers et de cinq cents hommes de pied.

« Aimé, et Malaterra surtout, qui donne le chiffre certainement très inexact de soixante mille hommes, ont probablement exagéré de beaucoup le chiffre de l'armée grecque. Il est certain toutefois que les Impériaux avaient sur leurs adversaires une grande supériorité numérique (3). Dokeianos était si assuré de vaincre qu'à la veille de la bataille il voulut, pour éviter l'effusion du sang, entamer encore des négociations avec l'ennemi. Un parlementaire grec se rendit au camp des Normands, et leur déclara, au nom du « catépano », que s'ils consentaient à quitter

(1) Aimé, II, 21.

(2) Il est impossible, a fort bien dit l'abbé Delarc, de déterminer avec les documents qui nous restent dans quelle proportion les « conterati » se joignirent aux Normands. Mais il est incontestable qu'ils furent un appoint très considérable. D'après Lupus, il y aurait eu, dès le début, neuf Apuliens et, d'après Guillaume de Pouille, trois pour un Normand.

(3) Pourtant Skylitzès (voy. Cédrénus, II, p. 546) reproche au « catépano » d'avoir attaqué les Normands avec une partie seulement de ses forces. — « Dokeianos, dit M. Chalandon (*op. cit.*, f. 101), a certainement cru au début qu'il se trouvait en présence d'un simple soulèvement analogue à ceux qu'il avait réprimés l'année précédente, et il est certain qu'il a pensé pouvoir en venir à bout avec l'aide des troupes qu'il avait sous la main. Il y a dans tous les récits de ces événements qui nous sont parvenus une exagération contre laquelle on ne s'est pas assez tenu en garde ».

immédiatement le territoire grec en abandonnant toutes leurs conquêtes, ils pourraient le faire sans être inquiétés par les troupes impériales. Dans le cas contraire, la bataille s'engagerait dès le lendemain matin.

« La réponse des Normands fut singulièrement énergique, telle qu'on pouvait l'attendre de ces vaillants aventuriers. Le parlementaire du « catépano » montait un beau cheval qu'un Normand nommé Hugues Tudextifen ou Tudebufem (1), un des douze élus d'Aversa, chefs de l'expédition, se mit à caresser de la main. Lorsque ce guerrier eut entendu les propositions du Grec, pour montrer clairement à ce dernier à quels hommes il avait affaire et pour qu'il le fît connaître à ses compagnons d'armes, il imagina, sans ganter sa main, d'asséner brusquement sur la tête du cheval du parlementaire un si rude coup de poing que le cavalier fut immédiatement désarçonné et que la pauvre bête tomba à terre, à demi-morte. Il fallut, pour abréger son agonie, la traîner près de là et la jeter dans un précipice. Les Normands, après avoir eu grand' peine à rassurer le parlementaire qu'un aussi étrange procédé avait mis complètement hors de lui, le renvoyèrent, non sans lui avoir donné un aussi beau cheval que celui qu'il avait perdu. Rentré au camp byzantin, il raconta aux chefs grecs l'accueil qu'il avait reçu, mais ceux-ci, craignant avec raison que leur armée n'eût peur, si elle connaissait la vigueur des Normands, prirent toutes les précautions pour que rien ne transpirât de l'exploit de Hugo Tudextifen.

« La bataille s'engagea le lendemain matin 17 mars! « Les Gaulois, dit Guillaume de Pouille, qui raconte cette journée avec une remarquable précision, n'avaient que cinq cents hommes d'infanterie et sept cents cavaliers; bien peu parmi eux étaient munis de cuirasses et de boucliers. Ils disposèrent à l'aile droite des fantassins armés et, pour leur donner plus d'assurance, les firent appuyer par un peu de cavalerie. Ils prescrivirent à ces troupes de réserve de ne s'éloigner du camp sous aucun prétexte, afin de les avoir sous la main dans le cas où ils devraient battre en retraite. Ces dispositions prises et les hommes établis à leurs postes, un corps de cavalerie, en forme de triangle, marcha à l'ennemi. Les

(1) Ou encore « Tutabovi » ou « Toutebonne. »

Grecs firent avancer un seul escadron, disposé de même. « Ces derniers, dit le chroniqueur, ont, en effet, la coutume de ne pas engager toutes leurs troupes dès le début; ils ne lancent leurs légions que successivement (1) afin que, leurs forces augmentant graduellement, l'ennemi se décourage et prenne peur. Lorsque le chef de la cavalerie grecque croit le moment opportun, il se précipite dans la mêlée avec ses meilleures troupes, pour mettre ses adversaires en pleine déroute!

« Ce fut en vain que sur les rives de l'Olivento, le « catépano » Michel Dokeianos mit en pratique les antiques principes de la tactique byzantine. Tous ses assauts successifs furent repoussés. Il fut complètement vaincu. Les guerriers normands tuèrent une foule de ses braves soldats, Russes et « Obsequiani (2) » surtout, qui, probablement, résistèrent mieux que le reste de l'armée. D'autres Impériaux en nombre se noyèrent en voulant traverser l'Olivento, fort grossi à cette époque de l'année. Le « catépano » avec les débris de son armée se retira précipitamment sur Montepeloso (3).



SCEAU DE PLOMB d'un directeur de la Grande Maison d'Orphelins ou « Orphanotrophion » à Constantinople au XIme Siècle. — Ma Collection.

« Michel Dokeianos ne se tint pas pour définitivement vaincu. Aimé assure peut-être à tort que le basileus Michel le Paphlagonien, désespéré de l'affront fait à la gloire de ses armées (4), lui envoya des troupes levées avec l'argent du trésor impérial; mais ce fut surtout en Italie que le « catépano », drainant ses dernières ressources en hommes, arriva à recruter les éléments d'une nouvelle armée. Le 4 mai, sept semaines à peine après la défaite du mois de mars, le vaillant chef byzantin offrait de nouveau la bataille aux Normands et à leurs alliés apuliens sur les bords de

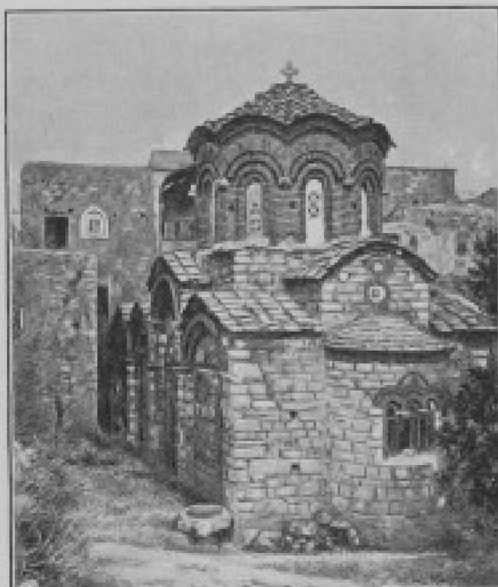
(1) En trois corps successifs.

(2) C'est-à-dire « soldats du thème asiatique de l'Opsikion ».

(3) Voy. sur cette première bataille dite de Venosa, première victoire des Normands sur les Grecs, Heinemann, *op. cit.*, note 13, pp. 358 sqq, et Lenormant, *A travers l'Apulie et la Lucanie*, I, pp. 204 sqq. — « Elle semble avoir été en réalité peu importante. Skylitzès ne la mentionne même pas (Chalandon, *op. cit.*, f. 102).

(4) A la nouvelle de la défaite de Venosa le basileus aurait déchiré ses vêtements en poussant contre les Normands des exclamations de désespoir et de fureur.

l'Ofanto, l'Aufidus des anciens, près de Monte Maggiore, dans ces plaines de Cannes qui n'avaient pas seulement vu la défaite des Romains par Annibal, mais aussi, en octobre de l'an 1018, celle des Normands de Mélès par le fameux « catépano » Basile Bojoannès (1). Si Michel Dokeianos fut moins heureux que son prédécesseur, ce n'était pas faute d'avoir beaucoup plus de troupes que ses adversaires. Ceux-ci, au dire de l'annaliste de Bari, étaient deux mille seulement, tandis que l'armée impériale comptait, sans parler des serviteurs du camp et de tous ceux qui pourvoyaient aux subsistances, des combattants neuf fois plus nombreux, dix-huit mille en tout, fantassins russes, contingents des grands thèmes asiatiques des Anatoliques, de l'Opsikion et des Thracésiens, milices des Calabres et de la Capitanate, mercenaires longobards enfin! « Mais, dit Guillaume de Pouille, de même que le vautour, longtemps habitué à ne fondre que sur les petits oiseaux, ne craint pas d'attaquer le cygne lui-même, s'il a déjà éprouvé sa force contre une grue, de même les Normands, se souvenant de leurs récentes victoires, attaquèrent les Grecs avec une intrépidité et une assurance plus grandes et la victoire, qui aime les audacieux, se rangea de leur côté. »



ÉGLISE BYZANTINE à Chio. — XI[me]-XII[me] Siècle.

Les Grecs vaincus s'enfuirent. Beaucoup cette fois encore périrent

(1) Voy. *Épopée*, II, p. 570.

noyés dans l'Ofanto. Le « catépano » fut précipité de son cheval au moment de franchir le fleuve. Il allait tomber aux mains des Normands lorsqu'il fut sauvé par son écuyer qui lui céda sa monture. Il courut ainsi jusqu'à Montepeloso avec très peu de monde (1).

Au nombre des morts laissés par l'armée grecque sur le champ de bataille se trouvaient les évêques de deux des principales cités de la Pouille, Angelos de Troja et Stéphanos d'Acerenza. « Cette curieuse particularité, dit l'abbé Delarc, est une preuve que le clergé de l'Italie méridionale prit, du moins au début, chaudement parti pour les Grecs contre les Normands, probablement parce que dans les Normands il voyait surtout des adeptes de l'Église latine, et qu'il redoutait leur domination comme pouvant introduire dans le pays les modifications disciplinaires qui distinguaient l'Église d'Orient de celle d'Occident » (2).

« La victoire de Cannes valut aux vainqueurs un butin fort considérable. « Et li vaillant et puissant Normant, dit Aimé, de diverses richesses sont fait riches de vestimens de diverses colorouz, de aornemens, de paveillons, de vaisselle d'or et d'argent, de chevaux et de armes précious; et espécialement furent fait ricche, quar l'usance de li Grex est quant ils vont en bataille de porter toute masserie nécessaire avec eaux » (3).

Même après cette seconde si complète et si douloureuse défaite, le vaillant « catépano » ne désespéra pas encore de la fortune. Retiré à Montepeloso ou plutôt à Bari avec ses troupes décimées (4) ainsi qu'il avait fait déjà après la journée de Venosa, il écrivit en Sicile pour faire revenir sur le continent la plus grande partie des troupes impériales encore enfermées dans Messine. Il ne s'agissait plus, en effet, de songer à conquérir de nouvelles provinces, mais bien de conserver à l'Empire

(1) M. Chalandon (*op. cit.*, f. 102) estime qu'il s'enfuit à Bari. « Guillaume de Pouille, qui lui fait gagner Montepeloso, a certainement confondu la deuxième bataille avec la première. »

(2) Heinemann, *op. cit.*, p. 360, révoque en doute cette opinion de l'abbé Delarc.

(3) Sur cette seconde victoire des Normands, voy. Heinemann, *op. cit.*, fin de la note 13, pp. 359-360. Voy. aussi Delarc, *op. cit.*, note 1 de la p. 108. — Voy. le prétendu miracle raconté par Aimé, de l'Ofanto presque à sec, grossissant soudain pour noyer les Grecs fuyards. — Skylitzès et, d'après lui, Cédrénus, qui mettent à tort à Cannes le lieu de la première rencontre, placent cette seconde bataille περὶ τὰς λεγομένας Ὥρας.

(4) Le protospathaire Lupus dit que ce fut à Bari que le « catépano » se réfugia après le désastre de Cannes. Voy. la note 1.

celles qui menaçaient de lui échapper définitivement en Italie. A l'appel du « catépano » on vit accourir de là-bas pour se joindre à ce qui restait de son armée des troupes « de Macédoine », c'est-à-dire des thèmes d'Europe, « de Calabre », c'est-à-dire des contingents italiens proprement dits, « des contingents Pauliciens » enfin, ces célèbres hérétiques du centre de l'Asie-Mineure qui comptaient parmi les meilleures troupes de l'Empire. Guillaume de Pouille, qui nous fournit ces curieux détails, donne aux Pauliciens le nom de *Patripassites*, c'est-à-dire « des hérétiques croyant que le Père avait souffert autant que le Fils les douleurs de la Passion et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'une seule et même personne ».

« Tandis que l'inlassable Michel Dokeianos préparait ainsi activement une fois de plus sa revanche et exhortait ses soldats à venger leurs frères d'armes, dont les corps, privés de sépulture, gisaient épars dans les plaines de la Pouille, la cour de Constantinople, furieuse de tant d'échecs (1), résolue à ne pas conserver son commandement à un général ainsi deux fois vaincu en bataille rangée, envoyait pour lui succéder un nouveau « catépano » du nom d'Exaugustos, le fils de ce même Basile Bojoannès qui, en 1018, avait vaincu Mélès et ses Normands à la bataille de Cannes et, en écrasant cette première rébellion, rétabli pour un temps le prestige gravement atteint du nom impérial en Italie. On espérait au Palais Sacré que le fils aurait hérité des talents et du bonheur du père. Quant à l'infortuné Michel Dokeianos, disgrâcié, il fut réexpédié en Sicile, nous disent les *Annales* de Bari, pour y commander les derniers débris de l'expédition contre les Arabes de cette île, débris certainement renfermés, dans quelques « kastra » de la côte orientale.

« Skylitzès dit expressément que le nouveau « catépano » n'amena de Constantinople aucune troupe fraîche, mais qu'il se vit réduit à reprendre la lutte avec le peu qui restait de forces impériales en Italie. Le même auteur ajoute ce fait intéressant qu'entre la première et la seconde victoire des Normands sur Dokeianos, ceux-ci avaient reçu des renforts « venant des rives du Pô et du pied des Alpes! » C'était là probablement une nou-

(1) Voy. dans Aimé et aussi dans Léon d'Ostie le récit de la grande colère du basileus.

velle émigration normande ayant comme les précédentes traversé les Alpes et la vallée du Pô pour rejoindre les Normands de l'Italie méridionale. Tout au contraire de Skylitzès, Aimé et Léon d'Ostie affirment, probablement à tort, que le basileus envoya à Exaugustos de nouveaux contingents værings, c'est-à-dire russes (1). Il envoya aussi de grandes sommes en numéraire.

« L'union des Normands avec les « conterati » d'Apulie, soulevés contre le joug étranger, rendue plus solide par une fidèle confraternité d'armes, fut encore bien davantage accrue par tous ces combats heureux. Les alliés, eux aussi, se préparèrent à des luttes nouvelles. En même temps il leur parut utile pour poursuivre avec plus d'avantage la guerre contre les Grecs de donner aux forces alliées un chef unique agréable aux deux partis. Revenus à Melfi après la victoire de Cannes, les Normands, qui avaient employé le butin fait par eux à recruter des alliés (2), pour ne pas rester isolés dans un pays étranger, en même temps pour s'assurer contre le nouveau « catépano » débarqué dans l'été de cette année le concours d'une des plus puissantes familles de l'Italie méridionale, eurent le sens politique dans l'attente de nouveaux combats d'accepter à la tête de leur armée, et cela sur l'invitation de leurs alliés, le prince longobard Aténulfe, un frère de Pandolfe II, le prince régnant de Bénévent (3).

« Guillaume de Pouille blâme cette nomination d'Aténulfe et insinue qu'elle fut la suite des sommes versées aux Normands par ce prince. Mais, abstraction faite de ce point, la situation géographique de Bénévent était le trait d'union qui permettait aux Normands de la Pouille de correspondre avec leurs frères d'Aversa sans avoir à traverser des terres ennemies, et, à supposer même que les Grecs viendraient enfin à l'emporter sur eux, ils étaient du moins assurés que la retraite ne leur serait pas coupée. La possibilité d'une défaite dut, en effet, quoi qu'en disent les

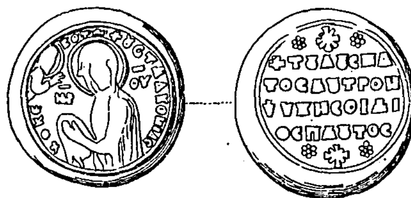
(1) Voy. Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., chap. VIII, p. 85.

(2) Aimé mentionne l'activité des Normands après la victoire de Cannes pour recruter dans le pays des soldats contre les Grecs. « Et li Normant d'autre part non cessoient de querre li confin de principat pour home fort et soffisant de combatre ; et donnoient et faisoient doner chevauz de la ricchesce de li Grex qu'il avoient veinchut en bataille, et prometoient de doner part de ce qu'il acquesteroient, à ceaux qui lor aideroient contre li Grex. Et ensi orent la gent cuer et volenté de combatre contre li Grex. »

(3) Voy. Heinemann, *op. cit.*, note 2 de la p. 86.

chroniqueurs, préoccuper plus d'une fois les chefs normands, et le sort de Mélès et de ses alliés francs, complètement battus après deux brillantes victoires, était encore présent à bien des mémoires. Les journées de Venosa et de Cannes leur avaient déjà coûté beaucoup de monde, et il est certain qu'ils se présentèrent à la troisième bataille bien moins nombreux qu'auparavant (1).

« Ce fut même pour éviter que l'ennemi, las de les combattre en bataille rangée, ne vînt les surprendre et les envelopper dans Melfi, qu'ils prirent le parti de sortir de la ville et de marcher vers le sud, c'est-à-dire vers Montepeloso où campait l'armée du nouveau « catépano » qui avait rassemblé en ce point toutes ses troupes disponibles. Ils occupèrent en face de l'ennemi la forte position de Monte Siricolo, dont ils essayèrent vainement de prendre le château fort. Afin de forcer les Grecs à abandonner la défensive où les maintenait probablement l'attente de nouveaux renforts, à quitter leurs retranchements et à accepter le combat dans la plaine située entre les deux hauteurs, les Normands interceptèrent un grand convoi de bétail destiné à l'ennemi. La manœuvre réussit parfaitement. Les Grecs, irrités de cet échec, craignant peut-être de manquer de vivres, engagèrent la lutte le 3 septembre après avoir été, racontent les chroniqueurs, harangués par Exaugustos : « Vous êtes des hommes, leur dit-il, n'ayez donc pas un cœur de femme. Quelle est cette lâcheté qui vous fait toujours prendre la fuite? Souvenez-vous de vos ancêtres, dont la bravoure a soumis l'univers. Le puissant Hector a succombé sous les coups d'Achille. Ce sont les feux allumés par les Grecs qui ont réduit Troie en cendres. L'Inde a



JETON DE CUIVRE servant aux distributions charitables des moines du fameux Monastère de Stoudion, à Constantinople. — XIme-XIIme Siècle. — Ma Collection.

(1) « Le choix que les Normands firent d'Aténulfe, frère du prince de Bénévent, dit M. Chalandon, *op. cit.*, f. 103, montre clairement combien l'élément longobard a, en réalité, dominé dans tous ces événements. On voit par là combien l'insurrection était encore à ce moment avant tout nationale. Les Normands ne sont encore que des auxiliaires et sont loin de jouer le rôle principal. Ils doivent subir le chef qu'il plaît aux Longobards de leur donner. »

connu le courage de Philippe, et son glorieux fils Alexandre n'a-t-il pas soumis de puissants empires à la domination des Pélages? En Occident, le nom des Grecs inspirait à tous une terreur profonde. Quelle est la nation qui, en entendant ce nom, eût osé résister? C'est à peine si elle se serait crue en sûreté dans ses camps retranchés, dans ses forts et dans ses villes. Soyez donc fermes, je vous le demande; souvenez-vous du courage de vos aïeux; montrez-vous dignes d'eux! Celui-là finit par enlever toute confiance à l'ennemi qui combat avec vaillance. Encore une fois, suivez les traces de vos pères, ne cherchez plus votre salut dans la fuite et que l'univers entier sache que vous êtes de valeureux soldats. Ne craignez pas de combattre le peuple des Francs; il vous est inférieur par le nombre et par la force. »

« Le « catépano », poursuit Guillaume de Pouille, prescrivit ensuite à ses soldats de descendre dans la plaine. Les Gaulois, de leur côté, détachèrent des espions pour être au courant des préparatifs de l'ennemi. »

« Exaugustos, que les sources désignent presque constamment sous son nom patronymique altéré de « Bugien », avait raison de dire que, pour le nombre, l'armée des Francs était inférieure à celle des Grecs. Au dire certainement bien suspect des *Annales* de Bari, l'armée normande ne comptait que sept cents hommes alors que les Grecs étaient dix mille. Aussi la bataille fut-elle terriblement acharnée. Les Normands durent faire des prodiges de valeur pour compenser l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi. Guillaume Bras de Fer, malade de la fièvre, n'ayant pu assister au commencement du combat, se tenait à distance en simple spectateur. Voyant que les siens commençaient à plier, il oublia sa maladie. Saisissant ses armes, comme un lion il se précipita dans la mêlée. Son courage, ses paroles enflammées rallièrent les Normands et décidèrent la victoire. D'après Guillaume de Pouille, Gauthier, fils d'Amicus, l'un des douze comtes élus à Aversa, se couvrit également de gloire dans cette journée et sa magnifique bravoure contribua fort à la défaite des Grecs. Les Impériaux, surtout les contingents des thèmes occidentaux, « les Macédoniens », qui avaient bravement résisté sans quitter leurs positions, les Russes aussi en grand nombre, périrent presque tous sous les coups des Normands. Le reste des soldats du basileus, les miliciens des

Pouilles et des Calabres surtout, furent effroyablement décimés. Le chroniqueur Aimé nous les montre s'enfuyant dans les bois, probablement les forêts de l'Apennin, poursuivis courageusement dans ces sombres défilés par les Normands. Exaugustos Bojoannès tomba aux mains des vainqueurs. Il allait périr et « la lance lui venait droit à férir » lorsqu'il put crier assez tôt qu'il était le « catépano ». Les Normands, joyeux de cette capture, l'emmenèrent lentement à Melfi où ils délibérèrent pour savoir ce qu'ils feraient de lui. Finalement, ils durent le livrer à leur chef, le prince Aténulfe, qui venait précisément de se séparer d'eux dans cette ville, aussitôt après leur commune victoire. Le Longobard conduisit de suite son illustre prisonnier à Bénévent. Humiliation suprême, le puissant « catépano », lié étroitement sur son cheval, servit à l'entrée triomphale du prince dans la vieille cité, capitale de sa race. Plus tard Exaugustos, racheté pour une grosse rançon, put regagner Constantinople. Ce fut probablement pour se venger des Normands, avec lesquels il s'était dans l'intervalle brouillé, qu'Aténulfe donna ainsi la liberté à ce précieux captif.

« La victoire de Montepeloso, brillante mais si chèrement achetée, la troisième remportée par les Normands dans le courant de l'année 1041, leur valut l'alliance de plusieurs grandes villes de la Pouille et renforça considérablement leur puissance et leur influence dans ces contrées. Elle renforça surtout le parti longobard, qui triompha alors dans toute la Pouille. Les principales cités, ne trouvant plus de secours auprès des Impériaux, Giovinazzo, Bari elle-même, capitale séculaire des possessions byzantines en Italie, résidence du « catépano », Monopoli, située comme les deux villes précédentes sur les bords de l'Adriatique, Matera, au sud de Montepeloso, sur la route de Tarente, se mutinèrent, se déclarèrent indépendantes de l'Empire et contractèrent alliance avec le parti longobard (1).

Nous ignorons les raisons de la rupture qui survint inopinément aussitôt après la victoire entre les Normands et le prince Aténulfe. Aimé

(1) Sur cette troisième victoire des Normands à Montepeloso, voy. Delarc, *op. cit.*, note 1 de la p. 114, et Heinemann, *op. cit.*, note 13, pp. 360-361. — Skylitzès dit que la bataille se livra près de Monopoli, ce qui n'est guère admissible, tous les documents attestant qu'elle eut lieu à Montepeloso.

dit que ce fut par la faute du seul Aténulfe, qui aurait gardé pour lui toute la rançon payée par le « catépano ». Guillaume de Pouille, au contraire, accuse les Normands d'avoir abandonné leur allié longobard sur l'incitation de Guaimar de Salerne. Et en fait, dit M. Heinemann (1), cette dernière opinion semble très vraisemblable, car cette alliance des guerriers normands avec Aténulfe n'était guère pour plaire à Guaimar, puisqu'elle contribuait à augmenter le prestige d'un membre de cette famille princière de Bénévent qui, presque seule en Italie, était encore capable d'opposer quelque résistance à la toute-puissante influence du prince de Salerne dans cette région de la Péninsule. Il était donc bien dans l'intérêt de Guaimar de s'efforcer de rompre cette union des Normands avec Aténulfe, et il se peut qu'après la victoire de Montepeloso il y ait eu de nouveau un rapprochement entre les guerriers du Nord et le prince de Salerne, rapprochement dont un des résultats fut précisément que Guaimar, en cette même année 1041, donna en fief au comte Rainulfe d'Aversa la seigneurie de Gaète (2). Ce fut même probablement le véritable motif qui fit que le prince Aténulfe abandonna l'alliance des Normands.



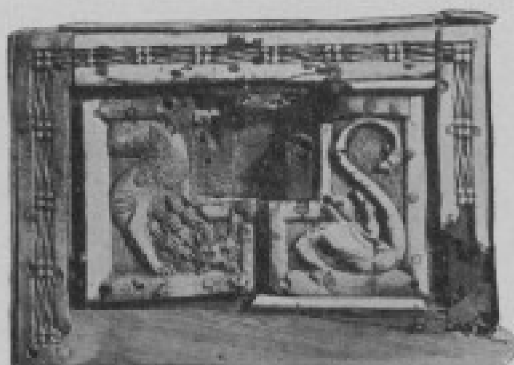
COFFRET D'IVOIRE du Museo Civico, de Bologne. — Un des bas-côtés. Griffons. — Art byzantin du XIme ou du XIIme Siècle.

Donc, la bataille de Montepeloso, qui fut suivie pour les Normands d'une brouille avec Aténulfe, leur procura d'autre part la précieuse alliance de la plupart des grandes cités de la Pouille révoltées contre l'autorité byzantine. Même Argyros, le fils du grand et vaillant patriote Mélès, qui, en 1017, avait le premier introduit les guerriers du Nord dans la Pouille, enfin redevenu fidèle aux traditions paternelles qu'il semblait

(1) Op. cit., p. 87. Voy. aussi Schipa, op. cit., XII, p. 523.
(2) Voy. Heinemann, op. cit., p. 361.

avoir désertées pour toujours, abandonnant le parti des Impériaux, se joignit à leurs ennemis. C'était pour les Byzantins un coup très dur que la trahison de ce chef très important. Les Normands et leurs alliés des villes d'Apulie le nommèrent dès le mois de février suivant, 1042, dans l'église de Saint-Apollinaire de Bari, leur commun chef en place d'Aténulfe de Bénévent.

La puissance des Grecs dans l'Italie méridionale semblait cette fois bien décidément perdue, à moins que de Constantinople on n'expédiât en hâte un nouveau capitaine, muni des plus énergiques instructions, à la tête d'une forte armée. Les troupes grecques, à cette heure, nous disent les sources, renfermées derrière les murailles de quelques forteresses, ne se maintenaient plus que dans l'extrême sud de la Péninsule : à Brindisi, à Otrante, à Tarente (1).



COFFRET D'IVOIRE du *Museo Civico, de Bologne. — Un des bas-côtés. Animaux fantastiques. — Art byzantin du XIme ou du XIIme Siècle.*

L'année 1039 n'apporta aucun soulagement aux souffrances physiques toujours plus affreuses et plus incessantes du pauvre basileus. Michel IV,

(1) Skylitzès (voy. Cédr., II, p. 547) nomme encore Bari parmi les cités demeurées à ce moment fidèles à l'Empire, mais les sources originaires de cette ville même méritent ici plus de confiance. — Voy. dans Trinchera, *op. cit.*, pp. 32 à 38, quatre documents conservés aux Archives du Mont-Cassin, documents délivrés au nom du basileus Michel IV, datés des années 1034, 1035, 1039, 1040. — De même voy. dans Capasso, *Monum. ad neapol. duc. hist. pertin.*, II, *pars prior*, vingt-huit actes délivrés au nom du même basileus (nos 449 à 476), encore aujourd'hui conservés aux archives de Naples, et dans Beltrani, *op. cit.*, pp. 17 sqq. trois actes de même, des années 1035, 1036, 1039, conservés aux archives de Trani. Le dernier de ces actes, signé d'un certain turmarque Eleuthérios, a été publié à nouveau dans l'*Archivio stor. per le prov. napol.*, t. VII, 1882, pp. 468 sqq. — Voy. encore Aar, *op. cit.*, p. 135, et *Codice diplom. barese*, doc. 19 et 20. — Voy. sur la grécité des thèmes byzantins d'Italie au XIme siècle, sur tous ces couvents basiliens, si nombreux et si florissants encore à cette époque, la précieuse et si intéressante *Introduction* à l'*Histoire de l'Abbaye de Rossano*, par l'abbé P. Batiffol, Paris, 1891.

de plus en plus tourmenté par les crises terribles de sa terrible maladie, « par son démon », suivant l'expression énergique de Skylitzès, rongé aussi du remords du crime qui lui avait donné le trône, ne trouvant plus aucun remède à tant de maux, s'épuisait en pratiques puériles pour apaiser la colère céleste dont ses souffrances lui semblaient la preuve éclatante. Ainsi il imagina d'envoyer par tous les thèmes comme par toutes les îles de l'Empire des messagers chargés de remettre deux sous d'or à chaque prêtre séculier, un sou d'or à chaque moine, certainement dans le désir d'obtenir ainsi une sorte de prière universelle de tant de saints personnages montant vers le ciel. Vu la foule des ecclésiastiques et des religieux, ce dut être pour le trésor une dépense colossale. Entre temps, le pauvre basileus infirme se plaisait, au dire des mêmes chroniqueurs, à baptiser de ses mains les enfants nouveaux-nés. A cette occasion, il faisait don à chacun de ces heureux marmots d'un sou d'or plus quatre « milliaresia ». Il distribuait d'innombrables autres aumônes, fondait des monastères (1), faisait des bonnes œuvres innombrables. Hélas, rien de tout cela n'apportait d'amélioration à son état. A sa « démonomanie » s'était jointe une grave affection du cœur, résultat fréquent et ultime de ces longs états chroniques. Une hydropisie monstrueuse le gênait effroyablement. Il ne pouvait plus s'occuper d'affaires. Toute sa pensée se concentrait sur les moyens propres à inspirer quelque pitié à son patron préféré, saint Démétrius, le grand saint militaire, protecteur de Salonique. Aussi faisait-il le plus habituellement son séjour dans cette ville, où, dans l'église du grand mégalomartyr, aujourd'hui Kassimyeh Djami, s'élevait et s'élève encore le tombeau de celui-ci, but incessant d'une immense et séculaire dévotion.

Ce qu'avait été l'existence du malheureux Michel IV en l'an 1039 le fut encore en l'an de grâce 1040. Le pauvre martyr ne quittait presque plus la tombe du saint, le glorieux Callinique ainsi que les Byzantins aimaient à l'appeler en souvenir des innombrables victoires que son

(1) Le Père J. Pargoire, dans son article de la *Byz. Zeitschr.*, XI, intitulé « *Autour de Chalcédoine* », cite parmi les couvents auxentiens, c'est-à-dire bâtis sur le mont Auxence, le couvent du « vénérable Antoine », construit par le moine favori des basileis Romain Argyros et Michel IV, et le couvent de Saint-Étienne, gouverné par l'higoumène Cosmas au second quart du XIme siècle.

intervention avaient values aux armes impériales depuis tant de siècles. Couché tout du long du tombeau fameux dans l'ombre humide de la vieille église, ce basileus étrange passait là de longues nuits en prières ardentes, en oraisons perpétuelles, cherchant vainement le sommeil qui le fuyait, suppliant à haute voix le saint de lui envoyer la guérison.

Quel drame ! Il y a quatre ans je visitais Salonique. J'entrai dans cette vénérable mosquée Kassimyeh où la tolérance musulmane permet encore aux fidèles orthodoxes d'aller prier au tombeau du grand saint Démétrius dont c'était là l'église splendide et célèbre aujourd'hui ruinée, et d'y recueillir le baume qui sue du saint cadavre enterré depuis tant de siècles. Comme je parcourais la sombre église, il me sembla revoir auprès de cette tombe sordide, aujourd'hui dépouillée de ses ornements magnifiques, l'impérial pénitent d'il y a bientôt neuf siècles, le Paphlagonien, hagard, tremblant de fièvre, défiguré par le mal terrible, couché dans les misérables haillons de quelque ascète, implorant de sa voix très humble la pitié du saint guerrier, implorant surtout le pardon de son crime, et je me disais avec stupeur que ce pitoyable suppliant ainsi prosterné était le basileus d'Orient, le successeur de Constantin, le maître tout-puissant d'une moitié du monde, le basileus Michel couronné de Dieu, l'égal de Dieu sur la terre !

Dans son espoir insensé d'obtenir la guérison, le malheureux souverain, immobilisé à Salonique auprès du tombeau lamé d'argent du grand martyr, ne s'occupait plus, je l'ai dit, de l'administration des affaires que dans les cas d'absolue nécessité, en remettant tout le soin à l'Orphanotrophe, devenu de plus en plus le seul maître de l'immense Empire. Naturellement, l'opinion des chroniqueurs sur cette administration omnipotente de l'eunuque Joannès varie suivant le plus ou moins de goût qu'ils professent pour ce personnage. Psellos, nous le verrons, est en somme plutôt bienveillant, et c'est lui qui doit avoir raison puisqu'il a vu les choses de très près. Skylitzès, par contre, Zonaras aussi, sont impitoyables. « Il n'y eut aucune action méchante que celui-ci n'accomplît, s'écrie Skylitzès (1), pour tourmenter et accabler les sujets de l'Empire. » Suit une

(1) Cédrénus, 525, 16 et 526, 16.

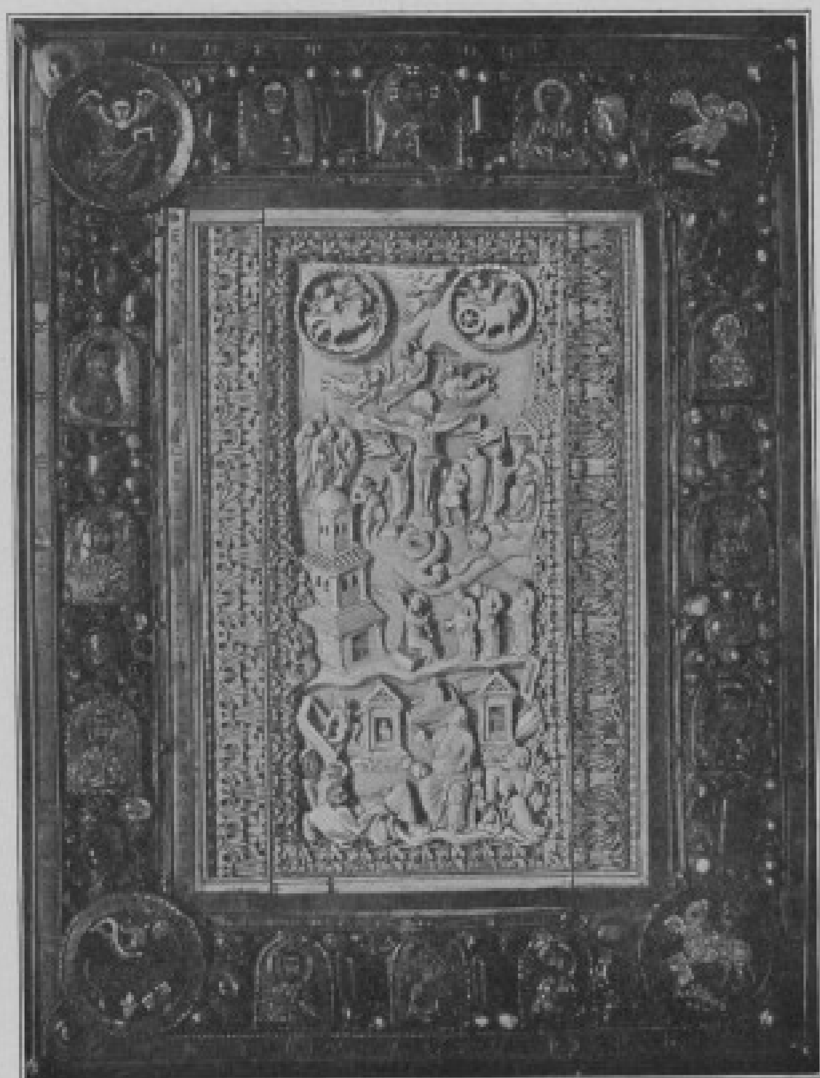
énumération certainement fort exagérée de tous les maux causés par cet homme « qui, étant très méchant, inventait toujours de nouveaux moyens honteux pour se procurer de l'argent », qui vendait toutes les charges au plus offrant, lâchant la bride à toutes les iniquités, remplissant l'Empire d'injustice, laissant ses lieutenants dépouiller impunément les malheureuses populations écrasées d'impôts, amassant sur Byzance les nuées de la vengeance céleste qui se manifestait comme toujours, en ces temps de crédule ignorance, par des phénomènes terribles, des tremblements de terre, des orages calamiteux, des pluies effroyables, des bruits souterrains effrayants, « tous phénomènes, s'écrie l'écrivain dévot (1), qui signifiaient, je le pense, la ruine prochaine de toute cette famille de tyrans aux abominations de laquelle personne ne mettait plus le moindre obstacle ! » (2)

Tout ceci semble surtout pure médisance. Le récit suivant, également rapporté par Skylitzès dans des termes malheureusement très brefs, paraît plus sérieux. « Cette même année 1040, dit-il, dans le courant du mois de mai, la sœur du basileus et de l'Orphanotrophe, Marie, la mère du césar Michel, dont je n'ai point encore parlé, et qui fut plus tard Michel V, se rendit à Ephèse pour y faire ses dévotions au tombeau fameux de saint Jean l'Évangéliste, le disciple aimé du Christ. Sur la route, cette princesse fut mise au courant de beaucoup de ces prétendues infamies perpétrées par l'administration si dure de l'Orphanotrophe. A son retour, elle en fit part à celui-ci. Après lui avoir exposé avec larmes la misère des provinces qu'elle venait de traverser, elle le supplia de mettre un terme à ces abominations. Lui se contenta de la congédier en riant très fort. « Tu parles bien comme une femme, lui dit-il, qui n'entend pas le premier mot à la politique (3). Vous autres femmes, vous n'êtes bonnes qu'à pleurer, mais point à connaître ce qu'il faut d'argent pour soutenir un Empire tel que le nôtre. »

(1) Voy. encore dans Cédrénus, II, p. 511, lignes 12 à 17, d'autres prétendues exactions de l'Orphanotrophe.

(2) En 1039, tremblements de terre, pluies torrentielles, épidémie d'angines, de diphthérite probablement. En 1040, tremblements de terre terribles le 2 février en beaucoup de localités. A Smyrne le désastre fut affreux. Outre de nombreuses victimes, les plus beaux édifices furent jetés bas.

(3) Littéralement « à la politique romaine ».



COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE de la Bibliothèque Royale de Munich. — *Émaux byzantins du XIme Siècle. Symboles des Évangélistes et bustes de Saints.*

Tout un paragraphe du traité anonyme du *Strategicon* (1) tant de fois cité par moi, est ici infiniment instructif. Il faut reproduire presque en entier ce chapitre au titre suggestif : « Des abus provenant de la famille du basileus ». « Je vais vous raconter, dit à ses enfants le rédacteur anonyme contemporain, comment finit le basileus Michel le Paphlagonien. Ce défunt basileus n'avait pas d'illustres origines ; ses parents étaient de souche infime, mais il possédait de grandes qualités. » Suivent des considérations sur l'égalité des hommes devant Dieu. « Donc, comme je viens de le dire, feu le basileus Michel était orné de grandes vertus, mais il avait une parenté pauvre et nombreuse sur laquelle veillait son propre frère l'Orphanotrophe auquel il avait remis le gouvernement de l'État. Cet homme désira enrichir ses frères et leur procurer les moyens de piller le bien d'autrui à l'insu du basileus. Les « mandatores » et autres fonctionnaires impériaux envoyés en mission dans les provinces suivirent l'exemple du premier ministre. Rencontraient-ils sur un grand chemin, en un lieu désert, fut-ce dans une auberge, un voyageur à cheval, ils l'attaquaient, s'emparaient de son cheval ou de son mulet, puis s'éloignaient en hâte. Voilà comment, par la faute de ces fonctionnaires, mais surtout par celle de ses frères, ce basileus admirable finit par être détesté pour tant d'abus qui étaient uniquement de leur faute. Partout on maudissait son nom, partout on désirait ardemment la destruction de sa race, ce qui arriva bientôt après. Quand, en effet, il se fut endormi paisiblement dans la repentance, et que son neveu fut monté sur le trône à sa place, toute la ville de Constantinople, habitants et étrangers y séjournant, se soulevèrent contre ce dernier, prenant pour prétexte qu'il avait envoyé en exil sa mère adoptive, la basilissa Zoé. Lui et toute sa famille périrent » (2). Suivent diverses considérations sur la nécessité qu'il y a pour le prince de gouverner par lui-même.

Le témoignage de Psellos, également contemporain, est, je l'ai dit, fort différent. « Jean l'Orphanotrophe, dit-il, était un homme d'une activité extraordinaire, de ressources sans bornes. L'unique mobile de chacun de

(1) Le paragr. 250.

(2) En réalité, nous le verrons, Michel et les siens, ou plutôt son seul oncle Constantin avec lui, ne furent que mutilés et enfermés dans des monastères.

ses actes était d'assurer la continuité de la puissance impériale dans sa famille, c'est-à-dire de fonder une dynastie paphlagonienne, et, comme la santé de Michel IV était des plus précaires, il lui semblait d'une impérieuse nécessité de prendre des précautions alors qu'il en était temps encore. Aussi le verrons-nous bientôt à l'œuvre dans ce but. Entre temps, un plan fort extraordinaire et quelque peu fantastique d'ambition personnelle que l'eunuque, non content de sa situation déjà toute puissante, tenta d'exécuter dans le courant de l'été de l'an 1037, échoua complètement. » Il s'agissait tout simplement de l'élévation de l'Orphanotrophe au trône patriarcal, projet qui comportait naturellement comme prélude obligé la déposition du patriarche en fonctions, le vieil Alexis Stoudite (1) !

Pour amener ce premier résultat, en lui-même fort ardu, Jean, qui ne doutait plus de rien et se mourait d'envie de devenir le chef de l'Église, suscita très habilement une cabale de hauts dignitaires ecclésiastiques qui, gagnés par lui, en compagnie d'un certain nombre de sénateurs, conspirèrent avec son secret aveu pour faire déposer le vénérable prélat sous prétexte qu'il n'avait pas été élu canoniquement, c'est-à-dire par le suffrage des métropolitains, mais bien directement et uniquement par la volonté et le choix exclusifs du basileus Basile II mourant. Skylitzès donne les noms des chefs de cette cabale : avant tout Démétrius, évêque de Cyzique, celui-là même qui avait été nommé à ce poste par Romain Argyros tout au commencement de son règne, très propablement contre la volonté du patriarche (2), puis Antoine, dit Pachès ou l'Hébété, à cause de sa stupidité légendaire, évêque eunuque de Nicomédie, un parent de l'Orphanotrophe, lui aussi tout récemment promu par le Paphlagonien (3), deux frères enfin, tous deux évêques, l'un de Sidé, l'autre d'Ancyre, plus divers autres métropolitains. Mais le patriarche Alexis, appuyé par tout le reste du haut clergé, se montra à la hauteur de ce grand péril. Il se contenta de faire aussitôt remarquer par lettres encycliques que si on en venait à déclarer qu'il n'avait pas été élu canoniquement, et que, par conséquent, il y avait

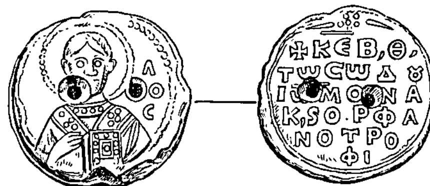
(1) Voy. sur ce curieux incident le chapitre IX du t. III des *Byzantin. Gesch.* de Gfrœrer.
(2) Voy. p. 67 du présent volume.
(3) Voy. p. 199 du présent volume.

eu abus, il s'en suivrait aussi logiquement que fatalement que toutes les innombrables nominations ecclésiastiques faites par lui durant son règne déjà long de onze années devraient être aussitôt annulées comme entachées de nullité et leurs titulaires déposés, qu'en outre les trois basileis couronnés par lui, et dont un était actuellement sur le trône, devraient être forcément décrétés d'anathème. « Agissez de la sorte, disait le prélat en terminant, et je descendrai aussitôt du trône patriarcal pour le céder à qui en voudra. » Cette communication fort habile décida incontinent la grande majorité des membres du haut clergé à prendre plus vivement que jamais parti pour leur chef actuel, par crainte des grands ennuis qui pourraient leur advenir, s'il venait à succomber dans cette lutte. Quant à ceux qui s'étaient ralliés à Démétrius de Cyzique et aux autres chefs de la cabale, ils furent infiniment déconcertés. Beaucoup parmi eux, en effet, avaient également été ordonnés par Alexis. Confus et tremblants, ils ne soufflèrent plus mot et se tinrent cois. Joannès dut, la mort dans l'âme, renoncer à sa chère ambition de devenir patriarche. « Mais, s'écrie Skylitzès, qui a raconté toute cette intrigue avec plus de détails que Psellos, l'avarice le dédommagea du peu de succès de ses rêves de gloire. Il continua à tourmenter ses peuples et à les accabler d'exactions. »

Si le plan de Démétrius et de ses affidés eut réussi, si le vieil Alexis se fut montré moins énergique ou s'il fut mort sous le règne de Michel IV, Joannès lui eût certainement succédé sur le trône patriarcal et se fut alors trouvé dans une situation si sûre et si élevée, si puissante surtout, qu'il eut très probablement réussi à préserver sa dynastie familiale si chère de la catastrophe finale dans laquelle elle fut entraînée par les crimes du Kalaphate ainsi qu'on le verra plus loin. Le patriarche Alexis ne fut probablement jamais que fort mal disposé pour les parvenus de Paphlagonie. Il sut, par contre, se montrer toujours un ferme et zélé partisan de la dynastie du grand Basile.

« Les accès de la maladie épileptique auxquels le basileus était sujet, dit Psellos, devinrent si fréquents, ils en arrivèrent à débuter avec une telle brusquerie, que le malheureux prince se vit réduit à mener encore

davantage la plus solitaire vie de reclus. Quand ses devoirs de souverain exigeaient qu'il tint une audience publique, des tentures de pourpre avec des domestiques chargés de les faire mouvoir étaient disposées de telle manière qu'au plus léger symptôme annonçant l'invasion d'un accès, alors que l'œil du basileus se voilait quelque peu ou qu'il commençait à agiter la tête, on pouvait instantanément le soustraire à la vue de l'assistance qu'on congédiait aussitôt. De même quand il cheminait à travers la cité, qu'il fût à pied ou à cheval, il était constamment environné d'une troupe de gardes qui formaient cercle autour de lui pour le cacher de suite aux yeux de la foule si un accès venait à le surprendre.



SCEAU de plomb du fameux eunuque Joannès l'Orphanotrophe, frère et premier ministre du basileus Michel IV le Paphlagonien. — Ma Collection. La légende signifie : Seigneur, prête secours à ton serviteur Jean, moine et orphanotrophe.

Ces accès étaient terribles, mais leur durée était courte. Le malade se remettait très vite et sa raison demeurait intacte. Il ne lui restait en apparence rien de cette crise affreuse. Ce qui était le plus horrible, c'était la soudaineté de l'invasion. Souvent il tombait presque subitement de cheval et il fallait le rapporter en hâte au Palais. Un jour qu'il traversait un petit ruisseau et que ses gardes étaient à quelque distance, saisi brusquement, il tomba à l'eau en se débattant. Les passants le contemplaient avec pitié, mais personne ne songeait à le secourir (1).

« Dans les intervalles des accès, quand le basileus retrouvait quelque santé, son activité redevenait souvent encore immense et sans cesse en mouvement, dit Psellos. Rien ne lui échappait de l'administration intérieure de l'État, ni de ce qui concernait la garde des frontières. Il disputait celles-ci, celles du Nord comme du Midi, par tous les moyens en

(1) Voy. une description saisissante, en apparence fort exacte, de ces terribles accès dans Manassès, éd. Bonn, p. 260. Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prud'homme, p. 43, dit que Michel avait voué son âme au démon et qu'il habitait presque constamment Salonique « auprès d'une magicienne » ! Beaucoup parmi les contemporains superstitieux du pauvre souverain furent de cet avis, estimant qu'un démon habitait en lui ; les uns disant que c'était en punition des crimes par lesquels il était parvenu à l'Empire ; les autres, parce qu'il s'était donné au prince de l'enfer pour y parvenir.

son pouvoir, à tous les ennemis de l'Empire, envoyant des ambassades avec des cadeaux aux souverains étrangers, renforçant les garnisons des forteresses limitrophes. » « Intimidées par une aussi constante vigilance, les puissances voisines se tenaient tranquilles, poursuit le narrateur témoin oculaire. Aucune d'elles ne bougeait, ni le Khalife d'Égypte, ni celui de Bagdad, ni le sultan des Turks Seldjoukides (1). Les uns entretenaient avec nous les relations les plus amicales. Les autres se maintenaient en paix par crainte de l'activité guerrière de notre prince (2). Il avait remis entièrement à son frère l'eunuque la direction et le soin des finances et la majeure partie de l'administration intérieure, mais il s'était réservé le soin exclusif des questions militaires et la direction de l'armée. A mesure que sa terrible maladie s'aggravait, il semblait veiller avec plus de sollicitude au salut de l'Empire comme s'il ne souffrait d'aucun mal. »

L'ennuque toutefois n'était pas sans s'apercevoir que les forces de son malheureux frère allaient déclinant chaque jour. Effrayé par le nombre

(1) Psellos nomme constamment celui-ci le « souverain des Perses ».

(2) Ibn el-Athîr (IX, p. 336) rapporte cependant à cette époque extrême de la fin du règne du malheureux Michel IV, à l'année de l'Hégire 432 (sept. 1040-août 1041), le fait de guerre suivant sur la frontière asiatique de l'Empire, qui n'est mentionné par aucun chroniqueur byzantin. « Cette année-là, dit-il, eut lieu un combat entre une armée égyptienne envoyée par Al-Douzbéri et les troupes grecques. Les Musulmans furent vainqueurs. Or voici quelle fut la cause de cette guerre : Le basileus grec avait conclu une trêve avec le Khalife Al Mostançer billâh, souverain d'Égypte, comme nous en avons fait mention. A un moment donné, le fils de Saleh Ibn Mirdâs se mit à correspondre avec lui et chercha à se le rendre favorable. Saleh, auparavant, avait déjà correspondu avec lui, cherchant à s'assurer son appui contre Al-Douzbéri, craignant que celui-ci ne lui enleva Rakkah. Al-Douzbéri l'ayant appris, menaça le fils de Saleh, qui nia tout et protesta de son dévouement.

« Sur ces entrefaites, un certain nombre de guerriers de la tribu de Kilâb pénétrèrent dans le gouvernement d'Apamée, qu'ils ravagèrent et où ils pillèrent plusieurs localités. Une troupe de soldats grecs vint les attaquer, les battit et les chassa de la région. Informé de ces faits, le gouverneur égyptien d'Alep fit sortir de cette ville les marchands francs, puis envoya au duc d'Antioche l'ordre de faire sortir de sa ville les marchands musulmans. Celui-ci s'emporta contre le messager, voulut le faire mettre à mort, puis le renvoya. Le gouverneur d'Alep fit alors informer Al-Douzbéri de ce qui se passait, et l'avertit que ses forces étaient prêtes à entrer en campagne. Al-Douzbéri équipa alors ses propres troupes et leur fit prendre les devants. Elles se heurtèrent à une armée grecque partie de la même manière, et les deux parties se rencontrèrent entre les villes de Hamah et d'Apamée. Le combat fut des plus acharnés. Finalement Allâh fit triompher les musulmans et humilia les infidèles, qui prirent la fuite. Beaucoup d'entre eux furent tués, et le neveu de l'empereur fait prisonnier. On donna, pour sa rançon, des sommes considérables et un grand nombre de prisonniers musulmans. A partir de ce moment, les Grecs se tinrent sur leurs gardes. » — J'ignore quel pouvait être ce « neveu » du basileus fait prisonnier par les troupes d'Égypte.

et l'importance des concurrents qui brigueraient sans doute cet impérial héritage, l'habile ministre préparait dans l'ombre tout un plan machiavélique pour assurer à sa famille la succession au trône après la disparition de l'infortuné Michel. Ce plan que l'Orphanotrophe estimait plein de sapience, mais qui allait être en réalité si funeste, ainsi qu'un très prochain avenir devait le démontrer, consistait à amener l'élévation d'un jeune neveu à lui et à Michel, d'en faire d'abord un césar, puis le propre fils adoptif du basileus son oncle et de la basilissa.

Outre les trois frères que l'on sait (1), Jean et le basileus, on l'a vu, avaient encore une sœur nommée Marie. Celle-ci avait été jadis, alors que cette intéressante famille végétait dans la plus parfaite obscurité, mariée à un simple ouvrier calfat du port de Constantinople, nommé Stéphanos, dont Psellos raille en termes aussi lourds que prolongés l'humble origine et le misérable métier. Ce métier, du reste, n'avait point empêché Stéphanos de recueillir sa part de l'incroyable fortune de cette étrange famille. Ses beaux-frères n'avaient pas hésité, malgré son absolue incapacité et le scandale d'une telle nomination, à lui confier d'abord le commandement de la flotte de Sicile, puis à le désigner pour succéder à l'illustre Georges Maniakès dans le commandement de cette expédition après la brusque disgrâce de ce dernier. Comme il était aisé de le prévoir, ce général grotesquement improvisé avait conduit les affaires militaires de l'Empire en ces lointains parages avec une si grossière incompétence, une si lamentable maladresse, que la Sicile, cette proie si riche, avait été très rapidement perdue à nouveau pour les Grecs. Il n'y avait eu d'exception que pour Messine qui avait été quelque temps conservée aux chrétiens par la bravoure de son gouverneur, le fameux Katakalon Kekauménos (2). Psellos raconte en termes sarcastiques qu'il vit Stéphanos après sa soudaine transformation d'ouvrier calfat en chef d'armée et s'amusa fort de la tête qu'il faisait. Il avait l'air fort dépaysé sur son cheval de guerre. Son brillant uniforme semblait une mascarade. « Il paraissait, s'écrie le chroniqueur, un pygmée singeant Hercule, mais un pygmée parfaitement

(1) Voy. p. 150. — Manassès (p. 260) fait de tous ces personnages, y compris l'Orphanotrophe, le plus noir tableau.
(2) Voy. p. 242.

incapable de se vêtir de la peau du lion et de manier des deux mains une massue plus lourde que lui-même ! » Ce couple bizarre avait un fils nommé Michel comme son impérial oncle et surnommé « le calfat », en grec « kalaphatès », du métier de son père. Ce personnage infime, qui va subitement passer au premier plan de cette dramatique histoire, n'avait point été oublié par ses oncles dans les faveurs inouïes dont ils avaient comblé leur famille. Il avait été tout simplement créé chef des gardes du basileus !

Le caractère de ce jeune homme, tel qu'il nous est dépeint par Psellos, différait fort de celui des autres membres de sa famille. « Il était, nous dit ce chroniqueur, très habile à cacher le feu sous la cendre, c'est-à-dire à dissimuler une âme méchante sous des apparences charmantes. Il avait le jugement faux, des ambitions extraordinaires, une parfaite ingratitude pour les bienfaits rendus. Il n'avait d'amitié ni de reconnaissance pour personne, mais il s'entendait aussi à merveille à dissimuler tous ces vilains sentiments. Nous reviendrons plus loin sur ce caractère aussi bas qu'abominable.

Ce fut ce triste personnage que le premier ministre Joannès, faute d'un candidat plus sortable, choisit cyniquement pour en faire à bref délai l'instrument du prolongement de la fortune incroyable de leur race, le successeur de son oncle, déjà presque moribond, en qualité de son plus proche parent éligible à l'Empire. En effet, des quatre frères du présent basileus, l'un, Nicétas, était mort, les trois autres, l'Orphanotrophe, Constantin et Georges, étaient eunuques, ce qui les disqualifiait d'emblée. Restait ce neveu pour seul héritier du pouvoir, plutôt pour le conserver aux siens. L'Orphanotrophe décida de le faire proclamer d'abord « césar » ! C'était une habile invention de restituer ce titre célèbre, depuis longtemps oublié, pour en affubler l'héritier désigné du trône, mais ceci n'en réclamait pas moins quelque habileté de la part de Joannès. Il fallait avant tout inculquer l'idée de cette combinaison au basileus et obtenir son consentement définitif sans l'effrayer, « car c'est toujours une chose délicate, s'écrie Psellos, même pour un frère, d'entretenir un souverain de la question de sa mort très prochaine. »

Psellos a la prétention de nous répéter presque mot pour mot la

conversation suprême qui s'engagea à ce sujet entre les deux frères. Certainement un tel entretien eut lieu, mais il fut secret, et les paroles mises par le chroniqueur dans la bouche des deux interlocuteurs sont de tous points imaginaires. Ce dialogue inventé n'en a pas moins une importance considérable, puisqu'il a été créé de toutes pièces par un contemporain infiniment renseigné, comme devant être l'image de la vérité, et, par cela seul, il réclame toute notre attention.

Joannès commence par rappeler au basileus en termes vraiment touchants l'inébranlable loyauté avec laquelle il l'a constamment servi, le tendre et respectueux attachement qu'il lui a toujours témoigné, à l'occasion duquel il prend à témoins : « le ciel, toute la terre, le basileus en personne ! » Puis, quand Michel, incontinent troublé, s'informe anxieusement du motif de ce préambule, son frère, tout en se refusant encore à lui causer trop de peine, poursuit en ces termes : « Vous n'imaginez point, ô mon frère, que l'immense majorité de vos sujets n'ait dès longtemps saisi et vu de ses yeux que vous souffrez à la fois de deux maladies, une dont vous cherchez à cacher les symptômes (1), une autre que vous avouez ouvertement (2). Aucun ne l'ignore. Certes, je suis parfaitement assuré que votre vie ne court aucun danger immédiat. Cependant, dans le public, on ne s'entretient que de la possibilité de votre mort, et ceci me fait craindre qu'à force de croire à votre fin prochaine, on n'en arrive à conspirer contre vous pour proclamer un nouveau basileus qui vous chasserait du Palais Sacré. « Mais comment prévenir une telle abomination ! » s'écrie le pauvre basileus tout adouci par l'accent affectueux de son frère. « Rien de plus facile ! » répond celui-ci. « Pour moi-même, pour notre famille, je suis moins inquiet que je ne le suis pour vous qui êtes un si bon et excellent monarque et qui serez malgré tout accusé d'avoir manqué de prévoyance. » Ce discours, assez banal en lui-même, mais plein d'une si minutieuse déférence, est intéressant parce qu'il nous montre sur quel



AMULETTE BYZANTIN inédit en stéatite de ma Collection représentant la Résurrection. — Très fin travail du Xme ou XIme Siècle.

(1) L'épilepsie.
(2) L'hydropisie.

ton de respectueuse tendresse Joannès s'adressait à ce frère qu'il avait de ses propres mains pris si bas pour l'élever si haut. L'eunuque exposa ensuite à Michel tout son plan dont leur neveu Michel était le pivot. Le pauvre basileus, voyant bien que son frère avait raison et que la mort approchait, accepta tout ce que celui-ci lui proposait pour conserver le pouvoir dans leur famille au moment critique du changement de règne.

Pour plus de sécurité il fut convenu que ce serait, non le basileus, mais bien la basilissa, laquelle, en sa qualité d'héritière du trône, représentait seule véritablement le principe de la légitimité et était infiniment populaire comme principale descendante de la vieille dynastie macédonienne, qui adopterait solennellement le neveu de son ancien amant comme son fils à elle ! « C'est encore Joannès, raconte Psellos, qui imagina cette suprême garantie de succès pour la nouvelle dynastie qu'il lui tenait tant à cœur de fonder. » « Tu sais, ô mon basileus, disait-il à son frère de sa voix la plus douce, que l'Empire appartient à la basilissa de par le droit de sa naissance et qu'elle est plus populaire que toi, à la fois parce qu'elle est femme et légitime héritière du pouvoir et aussi parce qu'elle s'est attirée l'amour du peuple par la constante générosité de ses largesses. Faisons donc d'elle la mère de notre neveu. Demandons-lui de bien vouloir l'adopter et de l'élever d'abord à la dignité et au titre de césar, ce qui fera de lui l'héritier naturel du trône. Elle cédera aisément à ton désir parce qu'elle est d'un caractère facile et ne sait jamais rien refuser. »

Il en advint exactement ce que désirait le rusé et prévoyant ministre si complètement obéi par son docile frère. La basilissa, habilement circonvenue, faible comme toujours, fut bien vite persuadée et se prêta avec sa chaleur accoutumée au succès d'un plan qui ne pouvait aboutir que par sa bonne volonté. Les fêtes qui devaient à bref délai accompagner cette extraordinaire élévation de ce nouveau favori de la fortune et cette adoption singulière, unique peut-être dans l'histoire, furent aussitôt solennellement annoncées. La curieuse cérémonie, sur laquelle nous n'avons malheureusement que fort peu de détails, fut célébrée dans le très saint temple si populaire à Byzance de la Vierge des Blachernes, palladium de la capitale

et de l'Empire. Zoé, complètement dominée par le maître qu'elle s'était si inconsciemment donné, consentit à tout.

En présence d'une foule immense, de tout le Palais assemblé, de tout un peuple de dignitaires se pressant dans le pieux édifice, la vieille basilissa assise sur le trône aux côtés de son jeune époux presque moribond, présenta à son peuple l'adolescent imberbe jusque-là inconnu de tous. Elle déclara solennellement, jurant sur les plus saintes reliques (1), qu'elle le choisissait pour son fils sur l'autel de la Panagia, et pour mieux affirmer le fait en public, pour frapper l'imagination populaire par un spectacle inoubliable, à la vue de tous elle l'assit de ses mains sur ses genoux. Puis le basileus, à son tour, aux acclamations d'un peuple immense, proclama césar le nouvel héritier du trône. Aux applaudissements frénétiques d'une foule idolâtre qui voyait dans cette pompe prodigieuse l'assurance d'un paisible lendemain, il lui rendit personnellement hommage comme au fils de la basilissa dont lui n'était que l'époux.

On procéda ensuite avec une non moins grande solennité à la consécration de ce titre de césar suivant des rites très anciens. L'Orphanotrophe, qui avait si habilement, si passionnément préparé et amené le triomphe en apparence définitif de sa famille, ne put, paraît-il, à ce moment solennel, réussir à dissimuler sa joie triomphante. Il se félicitait lui-même de cet événement qu'il avait si merveilleusement amené, et qui, hélas, contrairement à toutes ses prévisions, allait si rapidement devenir pour l'Empire, pour les siens, pour lui-même enfin, la source de maux abominables.

C'était, en effet, on ne s'en aperçut que trop vite, un exécrable personnage que ce neveu sur l'élévation duquel l'Orphanotrophe basait de si vives espérances. Psellos nous a fait le plus triste tableau de ses vices, de sa cruauté qui tenait de la fureur maniaque, de sa dissimulation inouïe surtout. Il portait à tous les siens, à ses oncles en particulier, une haine furieuse jusqu'ici très habilement cachée. Il la leur fit bien vite et cruellement sentir dès qu'il fut au pouvoir. Mais même lorsqu'il se conduisit à leur endroit d'une manière si indigne, il sut dissimuler encore et affecter

(1) Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 11.

pour eux la plus vive tendresse. Il dissimulait surtout à l'endroit de l'Orphanotrophe qui lui était plus particulièrement odieux et contre lequel il machina la plus infâme trahison tout en l'appelant « son maître bien aimé, son seigneur, l'espoir de sa vie et de son salut ».

Psellos prétend que le jeune césar Michel, par l'artifice de sa ruse profonde, sut tromper tout le monde et cacher à tous le secret de ses pensées, mais que seul l'Orphanotrophe le devina. « Joannès, dit-il, se montra encore plus fin observateur que son triste neveu n'était dissimulé et ainsi il ne fut point sa dupe. Il lut bien vite tout au fond de l'âme de ce terrible adolescent, mais ne pouvant plus rien changer à ce qui avait été fait, il se garda d'en rien laisser voir. De son côté le neveu vit clair et comprit que son oncle l'avait deviné. Ils vivaient donc en profonde défiance réciproque, machinant chacun de son côté de secrètes embûches contre l'autre, en apparence se faisant la meilleure figure. Chacun des deux s'imaginait qu'il trompait l'autre. Tous deux du moins ne se faisaient aucune illusion sur la nature de leurs sentiments. Ce fut Joannès le premier dont l'habileté fut prise au dépourvu. En remettant de jour en jour le moment de se défaire de ce neveu qu'il avait élevé de ses mains, il manqua l'occasion d'en finir avec lui et devint sa plus notable victime. »

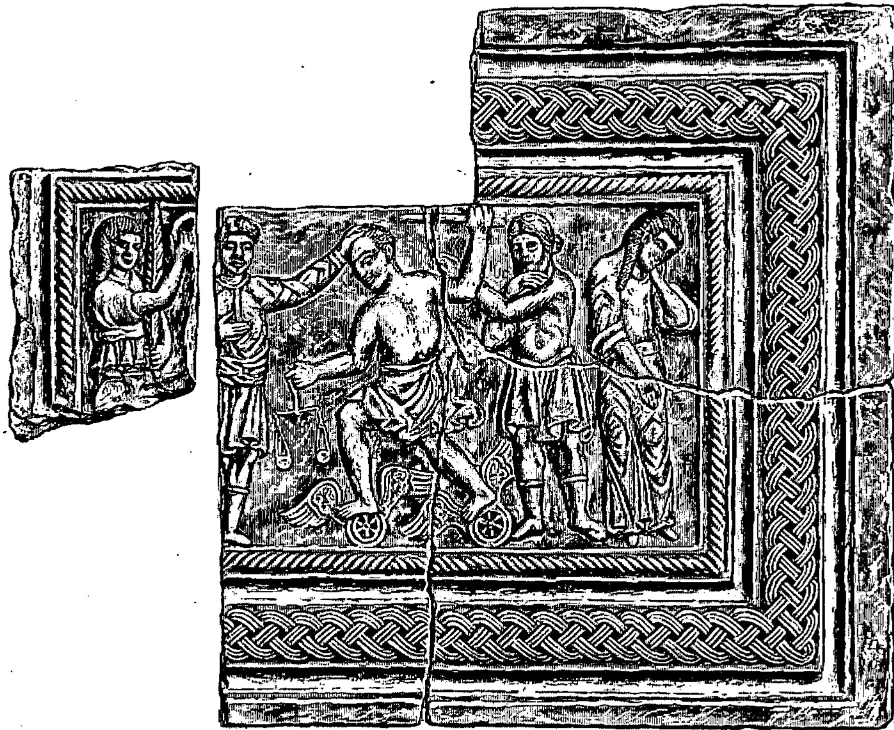


SCEAU DE PLOMB du couvent des Saints-Anargyres, les saints Cosme et Damien, à Constantinople — XIme Siècle. — Ma Collection.

« J'ai coutume, termine philosophiquement Psellos, d'attribuer tous les grands événements de ce monde à la Sagesse divine. Ce fut un effet de Celle-ci, je n'en doute point, que de donner la succession de l'Empire au fils du Calfat et non à un autre membre de cette famille. Dieu savait bien que ce jeune homme serait le plus sûr instrument de la destruction de tous les siens, plus sûr qu'aucun autre ! »

Psellos nous fait encore quelques autres révélations intéressantes. D'abord, une fois l'élévation du nouveau césar accomplie, ceux qui en avaient préparé l'issue, l'eunuque en tête, croyant avoir ainsi assuré en leur faveur la succession immédiate du pouvoir, semblèrent se soucier

bien moins de la prolongation des jours de l'infortuné basileus moribond. « Par contre, poursuit le chroniqueur, l'empereur Michel, je ne sais trop pourquoi, soit qu'il se repentit déjà de ce qui avait été fait, soit qu'il eût changé de dispositions à l'égard de son neveu, sembla ne tenir aucun compte du nouveau césar. Il ne l'eut jamais auprès de lui, ne lui faisant



BAS-RELIEF BYZANTIN de marbre du Dôme de Torcello. — Curieuse représentation du Temps (Kairos). — Xme ou XIme Siècle. — (R. v. Schneider.)

rendre aucun honneur, ne lui laissant en réalité que les insignes de sa dignité. Il ne le recevait même pas à sa table, mais uniquement lors des festins en public et seulement à sa place officielle de césar. Toute autre marque de sa dignité ne lui était donnée qu'à l'insu du basileus et cela par la connivence de ses autres oncles, qui, mettant au contraire tout leur espoir en lui, ne le quittaient point, se donnant beaucoup de mal pour l'entourer d'égards quasi-royaux. Il n'habitait même pas à Constantinople, mais avait été relégué dans la banlieue de la capitale par ordre impérial. Lui, encore naïf, croyait que cette résidence *extra-muros* était un hon-

neur de plus. En réalité, c'était l'exil, puisqu'il ne pouvait ni entrer en ville, ni en ressortir sans l'autorisation formelle du basileus dont il n'avait aucunement la faveur.

Cependant le pauvre Michel IV devenait chaque jour plus malade. Chaque jour l'hydropisie monstrueuse faisait des progrès. Infiniment désireux de guérir, il se livrait avec la passion du désespoir à la prière, à toutes sortes de pratiques et d'ablutions pieuses. Surtout il s'occupait en ce moment de réédifier superbement et d'augmenter dans des proportions considérables l'église des Saints-Anargyres, les saints médecins Cosme et Damien, petit édifice situé au levant de la capitale au-devant d'une des portes de la ville, dans le Kosmidion. Cette église était demeurée jusque-là fort humble et insignifiante. Dans le désir ardent de s'attirer de la sorte la protection de ces deux illustres miraculeux guérisseurs de maux, le Paphlagonien transforma merveilleusement ce temple modeste, l'embellit de revêtements et de dallages en marbres les plus précieux, de mosaïques à fond d'or et de fresques exquises. Bref, il en fit un bijou de l'art religieux byzantin à cette époque de renaissance charmante. Il y amena des eaux abondantes qui permirent d'y établir des bains admirables (1). En un mot, il s'efforça de réunir en ce lieu tout ce qui pouvait plaire et ravir. « Il faisait cela, ajoute Psellos, à la fois par piété pour honorer Dieu et aussi pour supplier les saints Anargyres de guérir son ventre si déplorablement enflé. Et cependant, malgré tant d'efforts pieux, tant d'invocations, il allait toujours plus mal! » La gangrène des extrémités s'était probablement mise de la partie. Littéralement le pauvre malade s'en allait en pourriture. « Aussi, dit le chroniqueur, ne songeait-il plus guère qu'à se préparer au prochain jugement de Dieu et à affranchir son âme de toute souillure! »

Ce fut dans ces temps tragiques où il avait tant de peine à soutenir sa misérable vie que le pauvre prince se vit tout à coup mis en face d'un péril national aussi inopiné que soudain, qui le contraignit à faire un

(1) Voy. sur les constructions faites par Michel IV : Samuel d'Ani, *op., cit.*, II, 445, et Sathas, *op. cit.*, VII, p. 160. — Voy. à la p. 284 le sceau des Saints-Anargyres.

appel désespéré à sa mourante énergie pour résister à un assaut formidable et sauver l'Empire de la pire catastrophe. Comme il se trouvait à Salonique, ainsi qu'il en avait pris, depuis que sa maladie s'était tant aggravée, l'habitude presque constante, et qu'il y passait presque toutes ses journées et ses nuits en prière auprès du tombeau du mégalomartyr Démétrius, comme on était vers le milieu de l'an 1040, un soulèvement aussi soudain que furieux éclata dans cette Bulgarie soumise avec tant de peine après quarante années de luttes par le grand Basile et qui depuis l'an 1018, c'est-à-dire depuis plus de vingt années, avait semblé supporter dans le plus morne silence le joug presque intolérable du brutal vainqueur (1).

Voici le récit de Skylitzès (2) complété par celui de Psellos : Les Bulgares, incapables de supporter davantage le poids si dur de l'administration de l'eunuque Joannès qui, infidèle aux pratiques imposées par Basile au royaume conquis, exigeait le payement de l'impôt non plus en nature mais en argent, résolurent de se soulever contre leurs oppresseurs. Probablement ils y furent fort encouragés par l'état de santé si précaire du basileus. Le chef du mouvement insurrectionnel fut un certain Pierre, surnommé Dolianos (3), fils d'un prisonnier de guerre, lui-même esclave fugitif d'un habitant de Constantinople. Psellos se montre naturellement fort sévère pour cet homme qu'il appelle « un monstre d'impudence indigne de mémoire ». Notre chroniqueur reconnaît toutefois qu'il était fort intelligent, merveilleusement habile dans l'art de séduire et d'entraîner ses compatriotes. Réfugié sur territoire bulgare après sa fuite de la capitale, il se trouvait, vers l'été de l'an 1040 aux environs de Morabos et de Belgrade, localités que Skylitzès qualifie de « châteaux de Pannonie situés au delà du Danube, voisins du crâl des Turks, c'est-à-dire des Hongrois ». Là, pour mieux leurrer ses compatriotes dont il

(1) L'archevêque Théophylacte d'Achrida, un Grec, dit que les fonctionnaires impériaux en Bulgarie étaient tous des voleurs. Les « stratigoi » ou gouverneurs byzantins, nommés constamment pour un temps très court, ne songeaient qu'à tirer le plus d'argent possible de leurs malheureux administrés.

(2) Cédrénus, pp. 527 sqq.

(3) Aussi Déléanos, Déléan, Delian, Deljan. — « Dolianos, dit Psellos, était-il son vrai nom ou simplement un surnom indiquant sa qualité maitresse, la ruse, δόλος? » — Dans le *Strategicón*, le nom de l'usurpateur est constamment écrit Δελιάνος.

allait exploiter les justes griefs, pour arriver à les soulever contre leurs oppresseurs, il leur déclara qu'il n'était autre que le descendant de leurs anciens rois, le fils de l'infortuné Gabriel Romain, fils lui-même du fameux tsar Samuel, mort de douleur après la grande défaite de ses armées aux temps du grand Basile en l'an 1014.

« L'esprit sagace de Dolianos, dit Skylitzès, avait bien compris que cette race si malheureuse, si fière, d'humeur si foncièrement indépendante, si brutalement écrasée aussi, n'attendait pour se soulever contre ses maîtres que de trouver pour la conduire à la victoire et à la liberté un chef issu de ses anciens rois. C'est ainsi qu'il réussit très facilement à appeler aux armes ces rudes et simples populations agricoles frémissantes, qui se souvenaient encore très bien du temps où elles n'étaient point esclaves et qui chérissaient le souvenir de leur antique liberté. Contraints depuis tant d'années de dissimuler leurs sentiments vrais, courbés sous un joug qu'ils haïssaient, les Bulgares crurent immédiatement en ce sauveur qui s'offrait à eux. Instantanément, ils se soulevèrent en masse comme un seul homme. Dolianos, présenté au peuple sur un bouclier, suivant l'antique coutume nationale, fut, parmi le plus immense enthousiasme populaire, solennellement proclamé tsar de Bulgarie. « Il était, nous répète Psellos, de l'intelligence la plus remarquable, du conseil le plus prudent, très entendu aussi dans les choses de la guerre. Il ne lui manquait vraiment que la noblesse des origines pour être digne du trône de sa nation, car les Bulgares, on le sait, ne donnent jamais la couronne qu'à un personnage noble de leur race. C'est pour cela que Dolianos chercha à se faire passer pour le descendant des grands monarques Samuel et Aaron qui avaient succombé glorieusement dans la lutte suprême pour la liberté de leur nation. Il n'eut même pas besoin d'affirmer que cette descendance était parfaitement régulière pour convaincre ses compatriotes qui ne demandaient qu'à le croire sur parole (1). » Les bandes bulgares révoltées, paysans ou habitants des bourgs et des petites cités, bandes incessamment augmentées sur leur route, acclamant leur sou-

(1) Skylitzès, on le voit, traite Dolianos d'imposteur, mais Racki fait très justement observer qu'il est difficile d'admettre que les Bulgares aient, en moins de quinze années, complètement perdu le souvenir de leur glorieuse dynastie nationale et qu'ils aient pu se laisser tromper aussi facilement.

verain d'aventure, par Naissos, la Nisch actuelle, et Skopia, antique métropole de leur race, résidence actuelle du gouverneur impérial suprême de toute la Bulgarie, l'escortèrent triomphalement à la rencontre des troupes grecques parmi les cris de joie et les chants d'allégresse. Il semblait que l'indépendance bulgare fût déjà un fait accompli tant l'enthousiasme était grand. Tous les Grecs rencontrés sur la route, soldats ou fonctionnaires, furent barbarement mis à mort. De tous côtés des incursions armées propagèrent le plus sanglant brigandage. Tout le pays était soulevé!

Ce qui avait, je le répète, singulièrement encouragé les espérances des chefs des révoltés, c'était l'état si grave de la santé du basileus. Ils estimaient impossible que l'infortuné souverain fût en état de les attaquer à la tête de l'armée, puisqu'il était si malade qu'à peine pouvait-il faire un mouvement. Or, à la stupéfaction générale, l'imminence du péril sembla comme galvaniser le pauvre et intrépide moribond dans sa pieuse retraite de Salonique. A la première nouvelle de ce dangereux soulèvement, racontent Psellos et aussi Zonaras, Michel déclara qu'à tout prix il marcherait à la tête des troupes et s'emparerait de la personne de Dolianos. « Il serait inique, répétait-il, que celui qui n'a apporté jusqu'ici aucun agrandissement à l'Empire vienne au contraire à en perdre une parcelle. » Le malheureux prince était si malade que tous, parents et conseillers, voyant qu'il préjugeait de ses forces, le supplièrent de renoncer à son projet. Ses frères l'empêchèrent presque de force de sortir de la ville. Lui, plein d'une pieuse ardeur, se désolait, s'estimant responsable devant Dieu de la grandeur du nom romain. Cette douloureuse agitation augmenta encore son mal. Il enfla prodigieusement. Il n'en repoussa pas moins toutes les prières des siens, et, remédiant à sa faiblesse physique



INTÉRIEUR DU RELIQUAIRE d'origine slavo-byzantine en métal doré du XIme ou XIIme Siècle, conservé au trésor de la cathédrale de Hildesheim et reproduit aux pages 124 et 125 du tome II de l'Épopée. Constantin et Hélène soutenant la Croix. Inscription en caractères slaves.

par son énergie morale, fit lui-même ses derniers préparatifs. A la tête de l'élite de ses troupes, commandées par une élite d'officiers, il quitta Salonique par un incroyable effort de volonté et marcha droit aux Bulgares.

Sur ces entrefaites, les hostilités avaient déjà commencé dans la région du nord. Nous ne savons presque aucun détail. Il semble bien que la rébellion ait eu son siège principal dans les régions occidentales de la péninsule des Balkans, probablement aux environs d'Achrida. En effet, Skylitzès dit que le premier chef impérial qui atteignit les insurgés fut Basile Synadénos, stratigos du thème de Dyrrachion sur l'Adriatique. Ce haut fonctionnaire, au premier bruit du soulèvement bulgare, avait conduit en hâte contre les rebelles toutes les forces, probablement peu nombreuses, dont il disposait. Il espérait ainsi éteindre l'incendie avant que celui-ci n'eût eu le temps de se propager. Mais un incident fâcheux vint réduire à rien ce beau zèle. Arrivé avec ses troupes à Debra (1), quelque peu au nord d'Achrida, le malheureux stratigos fut formellement accusé par un de ses lieutenants, Michel Dermokaïtès, avec lequel il avait eu un différend, d'aspirer à la pourpre. C'était l'éternelle accusation à l'aide de laquelle on perdait un homme en vue à cette époque à Byzance. Nous n'avons pas d'autres détails. Probablement que le stratigos de Dyrrachion fut soupçonné de n'avoir réuni ses troupes que pour se joindre avec elles aux révoltés bulgares et se faire proclamer par elles basileus, ce qui semblait facile dans l'état si grave de la santé de Michel IV. Toujours est-il que ce dernier, avisé de ces faits, ordonna de lui envoyer sous bonne garde à Salonique l'infortuné général, destitué de son commandement, et de le remplacer à la tête des forces impériales par son propre dénonciateur, Dermokaïtès. Ce fut un choix infiniment malheureux. Dermokaïtès, dont l'impéritie ne semble avoir eu d'égale que la sottise, eut tôt fait de tout mettre sens dessus dessous. Il eut surtout le tort grave de traiter avec une âpre injustice, une sordide avarice ses soldats, tant dalmates que proprement bulgares, demeurés jusque-là fidèles. Il leur retira leurs chevaux, leurs armes, leurs effets précieux,

(1) Ou Dibra.

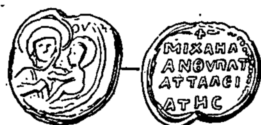
probablement pour les empêcher de passer à l'ennemi. Cela ne fit que précipiter le dénouement prévu. Tous ces divers contingents, exaspérés par ces procédés, se soulevèrent contre leur nouveau chef. Dermokaïtès courut les plus grands dangers dans la bagarre, et n'eut que le temps de se sauver de nuit.

Alors ces mêmes soldats bulgares, jusque-là demeurés fidèles, révoltés maintenant contre leur chef impérial, redoutant la juste colère du basileus, voyant probablement aussi le soulèvement primitif gagner du terrain, firent à leur tour défection et proclamèrent de leur côté un second tsar de Bulgarie, un des leurs, un simple soldat, nommé Tichomir, mais qui jouissait parmi ses compagnons d'une grande réputation de bravoure et d'intelligence. Il y eut donc à ce moment-là à la fois deux factions ou groupements de révoltés bulgares, l'une acclamant Dolianos, l'autre Tichomir. Dolianos fut le plus avisé. Il écrivit à son rival des lettres pleines d'une affectueuse confiance, par lesquelles il sollicitait son alliance et l'appelait auprès de lui. L'autre accepta sottement. On se jura d'agir en commun et les deux chefs réunirent leurs forces. Alors Dolianos, convoquant dans une assemblée solennelle tous les Bulgares révoltés des deux camps, chefs et soldats, leur tint le plus habile langage. « Êtes-vous bien entièrement persuadés, leur dit-il, que je sois le descendant de vos rois, celui du grand Samuel en particulier? S'il en est ainsi, si vous me voulez vraiment pour votre tsar, chassez Tichomir de parmi vous. Si, au contraire, vous croyez que je suis un imposteur, permettez que j'abdique, et je ne m'opposerai point à l'élévation de mon rival. De même qu'un même arbre ne peut nourrir en même temps deux rouges-gorges, de même la Bulgarie ne peut avoir deux tsars à la fois. » Sur cette comparaison poétique, le rusé partisan termina sa harangue. Un grand tumulte éclata dans la rude assemblée. Tous criaient à la fois qu'ils voulaient Dolianos pour leur unique souverain. « Vive Dolianos! » hurlaient-ils, « Dolianos est notre tsar! » L'infortuné Tichomir fut sur-le-champ lapidé comme un nouveau saint Étienne. Ainsi se termina sa courte royauté qui avait passé comme un rêve. La toute-puissance échut à Dolianos qui, concentrant à nouveau ses bandes ainsi considérablement augmentées, s'avança à marches forcées dans la direction

de Salonique contre les troupes impériales commandées par le basileus Michel.

Le récit de ces événements dans les chroniqueurs est, hélas, infiniment bref. Ceux-ci ne disent absolument rien des routes suivies, rien des localités parcourues. Nous en sommes réduits à des probabilités. Les forces bulgares révoltées, immense agglomération de bandes à peine organisées, mais formées de combattants excellents, descendirent vraisemblablement dans la direction de la mer et de Salonique par l'étroite et sauvage vallée du Strymon.

Arrivé avec ses troupes jusqu'à l'ancienne frontière bulgare, le basileus avait fait l'admiration de tous par son incroyable énergie. Après avoir établi le camp de l'armée dans la position la plus favorable, il avait tenu conseil. A l'étonnement de tous, soutenu par une sorte de surexcitation maladive, il continuait de commander en personne les opérations actives. La nuit, sur sa couche, il respirait à peine; on le croyait moribond. A l'aube, on le trouvait à cheval à la tête des troupes. Il demeurait ainsi tout le jour, donnant des ordres, veillant à tout, sujet d'admiration pour tous. Nous verrons que le fameux Harald, fils du roi de Norvège, faisait campagne avec sa « droujine » auprès du basileus dans cette expédition.



SCEAU DE PLOMB du célèbre chroniqueur Michel Attaleiates. Ce sceau très précieux fait partie de ma Collection.

Hélas, tant d'énergie ne devait servir de rien. Probablement les forces amenées par le basileus n'étaient pas en nombre suffisant pour résister à l'armée révolutionnaire de Dolianos, grossie des contingents du thème de Dyrrachion, qui avaient d'abord suivi la fortune de Tichomir. Michel Attaleiates (1) dit expressément qu'aux environs de Salonique, le basileus, lorsqu'il fut attaqué à l'improviste par les Bulgares, n'avait auprès de lui que sa garde. Bref, ce chroniqueur, et surtout Skylitzès, racontent en

(1) Éd. Bonn, p. 9, l. 20. C'est à peu près à cette date que commence à nous devenir vraiment utile l'excellente *Chronique* de cet écrivain qui raconte *de visu* les événements de l'an 1034 à l'an 1079. Michel Attaleiatès vint probablement de Pamphylie s'établir dans la capitale entre l'an 1030 et l'an 1040. Voy. Krumbacher, *Gesch. d. byzant. Litteratur*, 2e éd., p. 270. — Voy. le précieux sceau de Michel Attaleiates, qui fait partie de ma collection de bulles de plomb byzantines, gravé ci-dessus.

quelques mots qu'à la nouvelle de la marche en avant de Dolianos, probablement avec des forces bien supérieures à celles qu'on lui supposait, le malheureux basileus, harcelé par les bandes ennemies, se vit contraint d'opérer une retraite précipitée. L'armée impériale rétrograda en désordre dans la direction de la capitale, abandonnant le camp, les bagages même de Michel et tous ceux de l'armée. Tout fut pris par les Bulgares, même la garde-robe du prince, grâce à la trahison d'un officier d'origine bulgare, demeuré fidèle jusque-là. Il avait nom Manuel Ibatzès, un fils, peut-être, de celui qui si longtemps avait tenu campagne contre le grand Basile (1). Le basileus, dont il était un des familiers, lui avait confié la garde de l'immense convoi pendant la retraite. Le traître, qui avait accepté cette mission de confiance, passa immédiatement au parti de Dolianos, auquel il livra toute cette énorme quantité de bagages. Il fut suivi dans sa trahison, au dire de Skylitzès, par un autre haut officier de la maison du basileus, un « kitonite », ou chambellan, dont le chroniqueur a négligé de nous dire le nom, et qui, probablement, était, lui aussi, d'origine bulgare (2).



PLAQUE BYZANTINE de bronze doré. — Un des saints Théodore. — XIme Siècle. — British Museum. — (Dalton, Catal. of early christ. antiq.)

Dolianos, demeuré par la mort de Tichomir seul chef de la rébel-

(1) *Épopée*, II, pp. 390 sqq.

(2) N'oublions pas d'indiquer que Zonaras et Psellos ne parlent pas de cette retraite précipitée du basileus racontée par Skylitzès. Zonaras, après avoir dit l'énergie admirable de Michel malade à la tête de l'armée, ajoute expressément ceci : « le basileus se préparait au combat, mais avant que les deux armées n'en vinssent aux mains, quelqu'un intervint qui lui procura une prompte victoire sans aucune peine ». Il s'agit de l'affaire d'Alousianos.

lion, semble avoir eu à ce moment pour quelque temps tous les atouts dans son jeu. C'était un homme d'énergie, merveilleusement prompt à l'action. Profitant de la situation si exceptionnellement favorable que lui avaient successivement et si rapidement créée la catastrophe de Synadénos, la fuite de Dermokaïtès et la retraite précipitée du basileus, il résolut de faire envahir de plusieurs côtés à la fois par ses bandes les provinces impériales du sud de la péninsule des Balkans, surprises sans défense par cette prise d'armes tout à fait inattendue. Skylitzès, qui est seul à peu près à nous parler de ces faits, les a racontés, comme toujours, dans les termes les plus brefs. Un premier corps bulgare fut expédié contre Dyrrachion. Cette grande forteresse maritime des Byzantins sur l'Adriatique, entièrement dégarnie de troupes par le départ de Synadénos et de ses soldats qui avaient depuis fait défection, se rendit, semble-t-il, sans coup férir au lieutenant de Dolianos, le « voyévode » Kaukan, le « Kaukanos » des Grecs. C'était pour les armes impériales un sanglant autant que douloureux affront. C'était pour les révoltés un premier succès de toute importance, car l'action à revers des forces byzantines par la rive de l'Adriatique s'en trouvait du coup paralysée et les contingents bulgares envahissant le territoire de l'Empire dans la direction du sud, étaient ainsi protégés sur leur flanc droit contre toute diversion de ce côté. En même temps, en effet, Dolianos expédiait à marches forcées une seconde armée sous le commandement d'un autre de ses lieutenants, Anthimos, pour envahir les grands thèmes de la Thessalie, de la Hellade et du Péloponèse, tout le sud de la Péninsule enfin. Il semble qu'à chaque grand soulèvement de la nationalité bulgare contre l'empire de Roum tant détesté, cette tactique ait été obstinément renouvelée. Le fameux tsar Samuel avait par deux fois, aussitôt après avoir vaincu les armées byzantines, tenté de pénétrer ainsi dans la Grèce propre. Il est probable que les si nombreuses tribus slaves établies dans ces régions, surtout dans le Péloponèse, éprouvaient pour les Bulgares, leurs frères de race, les plus vives sympathies. Cette fois-ci, il s'y joignait une désaffection profonde, quasi-universelle pour le gouvernement impérial, amenée, je l'ai dit à mainte reprise, par l'administration si terriblement dure et rapace de l'eunuque Joannès.

Je laisse la parole à Skylitzès : « Anthimos et son armée, dit-il, ayant franchi les Thermopyles et pénétré en Béotie, rencontrèrent bientôt Allakasseos, général impérial (probablement le stratigos du thème de Hellade), qui accourait avec ses contingents réunis en hâte pour leur barrer la route. La bataille s'engagea sous les murs de la grande cité de Thèbes de Béotie. Allakasseos fut cruellement battu. Une foule de ses miliciens thébains mordirent la poussière. Les solides remparts de la Cadmée semblent avoir toutefois arrêté de ce côté l'effort du généralissime bulgare et il n'est aucunement question dans les sources de l'invasion par ses bandes de l'Attique toute voisine. Par contre, le thème de Nicopolis, c'est-à-dire toute la Grèce propre, sauf la place forte de Naupacte, probablement occupée par une trop nombreuse garnison, fit instantanément défection pour la raison que voici : Un certain fonctionnaire byzantin, Jean Koutzomitès, collecteur des taxes pour cette province, ayant traité les habitants avec la plus grande dureté, avait été, pour cause de son effroyable rapacité, massacré par ceux-ci qui étaient en majeure partie d'origine slave. Détestant le joug romain, redoutant le châtiment qui leur était réservé, ils brisèrent leurs chaînes et passèrent aux Bulgares, non tant par amour pour Dolianos que par haine de l'Orphanotrophe et de son insatiable avidité. »

J'ai dit du reste que ces révoltés du thème de Nicopolis étaient eux-mêmes en presque totalité de race bulgare et Skylitzès ajoute ici cette phrase significative bien précieuse pour l'histoire de la Bulgarie à cette époque, dont j'ai déjà tiré parti à un autre chapitre de ce long travail : (1) « le basileus Basile, lorsqu'il avait définitivement soumis la Bulgarie, n'avait rien voulu changer au gouvernement du pays, mais au contraire avait ordonné que l'ancien ordre de choses serait partout maintenu et que l'impôt continuerait à être perçu comme il l'était sous l'administration du tsar Samuel : c'est-à dire que tout Bulgare possédant un joug de bœufs serait tenu de payer au trésor pour l'impôt une mesure, un « *modios* » de blé, une mesure de millet et une cruche de vin. Mais l'Orphanotrophe avait changé tout cela et réclamé au lieu de cet impôt en nature le paie-

(1) *Épopée*, II. p. 428.

ment en argent monnayé. Ce que les Nicopolitains ayant supporté impatiemment, ils s'étaient soulevés, et Dolianos, leur en ayant fourni l'occasion en leur envoyant cette armée de secours, ils secouèrent le joug de l'Empire pour retourner à leurs vieilles coutumes. »

Outre l'histoire de ce dangereux soulèvement du thème de Nicopolis, un heureux hasard nous a fait récemment connaître un autre incident curieux de cette marche de l'armée bulgare d'Anthimos dans la direction des thèmes du sud. Le fameux traité anonyme intitulé « *le Strategicon* » dont j'ai parlé tant de fois déjà, traité retrouvé depuis peu à la Bibliothèque synodale de Moscou, contient un précieux paragraphe (1) dont je reproduis ici le texte curieux :

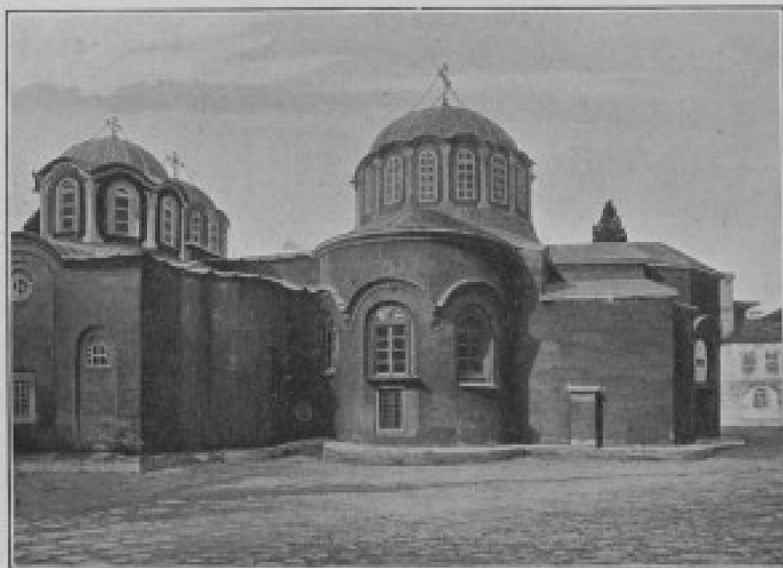
« Démétriade, — dit notre auteur anonyme qui fut, on se le rappelle, contemporain et souvent acteur dans ces événements, — Démétriade est une cité maritime du thème de Hellade (2), fort bien défendue d'un côté par les flots de la mer, de l'autre par de vastes marais. Dolianos, chef (3) bulgare, s'en était emparé. Il y envoya un de ses lieutenants, officier (4) déjà âgé et fort expérimenté, nommé Litoboès le Deabolite, parce qu'il était originaire de Deabolis (5), à la tête d'un détachement pour y tenir garnison. Le vieux chef, dès son arrivée, fit relever les murailles de la ville très délabrées et y installa ses machines d'attaque et de défense. Mais après qu'il eût ainsi fortifié la cité qu'il était chargé de garder, il se relâcha de sa surveillance croyant n'avoir plus à redouter aucune attaque du dehors, pas plus qu'aucune trahison intérieure, parce que les habitants étaient des gens simples, sans aucune pratique des choses de la guerre, et qu'en outre il leur avait fait prêter serment de fidélité à leur nouveau maître Dolianos. Mais l'insouciance, hélas, est une source constante de malheurs imprévus. Entièrement rassuré sur le sort de la place confiée à ses soins, Litoboès s'abandonnait aux plaisirs de la table et à toutes sortes de voluptés. Cependant les habitants, bien que si naïfs, instruits cependant par leurs malheurs antérieurs, firent savoir

(1) Paragr. 71, intitulé : « *Autre récit d'une ville prise par la ruse* ».
(2) Sur le golfe de Volo.
(3) Le terme exact employé par l'auteur anonyme est « toparque ».
(4) Le terme employé est « τζελνίκος », mot d'origine bulgare.
(5) Ou Divol.



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du monastère de Daphni, près d'Athènes. — Le Christ aux Limbes (Millet, Htes Études, B. 295.)

secrètement au duc impérial à Salonique qu'il eût à envoyer quelqu'un pour reprendre la ville. Ce haut fonctionnaire expédia aussitôt à Démétriade avec des vaisseaux et des troupes un certain « pantheotes » (?) Zepe qui débarqua ses hommes en un lieu caché non loin du port. Alors les habitants, secrètement avertis de la présence de cette troupe, se saisirent du



ÉGLISE du fameux couvent de la Lavra au Mont-Athos fondé par saint Athanase au Xme Siècle. — Façade sud. — (Millet, Hes-Études, B. 81.)

chef bulgare et de ses hommes, et les livrèrent pieds et poings liés au lieutenant de l'empereur. »

Ce fait de guerre, inconnu jusqu'ici, se rapporte certainement à l'expédition d'Anthimos dans les thèmes du sud.

Cependant les hostilités traînaient en longueur, lorsque, dans le courant du mois de septembre de cette même année 1040, survint un autre événement fort inattendu, l'apparition d'un nouveau prétendant bulgare. Il survivait encore à cette époque un fils de l'ancien tsar de Bulgarie, Aaron, un des fameux « Comitopoules », le frère aîné de Samuel, assassiné, on se le rappelle, soixante années auparavant, vers le commencement de

la grande guerre bulgare, vers l'an 980 (1). C'était le second des fils de ce prince (2), le meilleur des deux, au dire de Psellos. Il avait été, encore au berceau, sauvé du massacre que son oncle Samuel avait fait de toute sa famille et avait nom Alousianos. C'était un esprit brillant et charmant, du plus noble caractère. Il avait longtemps vécu à la cour à Constantinople, traité plutôt en otage toujours surveillé qu'en hôte royal. Il n'avait appris que tard le secret de sa naissance. Skylitzès ajoute qu'il était patrice et stratigos du lointain petit thème frontière de Théodosiopolis en Asie. Psellos se contente de dire qu'il avait été constamment tenu à l'écart par le basileus, avec défense formelle de sortir de son commandement ou de venir à Constantinople sans une autorisation formelle. Fort aigri par cette longue vie de disgràce et de réclusion constantes, il rêvait incessamment, malgré son àge déjà avancé, de reprendre la lutte nationale contre les Grecs, mais il n'en trouvait pas le moyen. Survint la révolte de Dolianos. Il y vit aussitôt une occasion à saisir! « Il espérait bien vaincre le basileus ! » s'écrie Psellos; « mais, en place de cela, par les voies admirables de Dieu, il devint la cause principale du triomphe de celui-ci. »

Lorsque cet Alousianos eût appris que ses compatriotes révoltés avaient choisi pour chef un simple bâtard, un aventurier impudent, oubliant femme et enfants, sans communiquer son projet à personne, il résolut soudain de faire, lui aussi, défection après avoir abandonné son poste lointain où l'avait appelé la confiance très limitée de son souverain. Suivi de quelques partisans dévoués confiants en son étoile, il se lança à travers l'Asie Mineure sous un déguisement. Skylitzès raconte qu'à ce moment précisément il était particulièrement exaspéré contre le basileus et son premier ministre pour un criant déni de justice. Comme il avait été calomnieusement accusé d'avoir commis quelque illégalité dans son lointain gouvernement, l'Orphanotrophe, sans même se donner la peine d'examiner son cas, avait exigé de lui un présent énorme de cinquante livres d'or, plus la cession d'une très belle terre qu'il possédait du chef de sa femme dans le lointain thème de Charsian en Asie. Vainement, pour se faire rendre justice, s'était-il à plusieurs reprises adressé au

(1) *Épopée*, I, p. 606.
(2) L'autre était Jean Vladistlav.

basileus en personne. Ses suppliques n'avaient jamais été écoutées. Ce fut le désespoir qu'il éprouva d'une telle iniquité qui le décida à tenter la grande aventure par laquelle il allait à jamais illustrer son nom.

Sous le costume d'un soldat mercenaire arménien, se disant au service de Basile Théodorokanos et chargé par celui-ci d'une mission auprès du basileus à Salonique, Alousianos sut déjouer toutes les poursuites dans sa course mystérieuse à travers l'Asie. Sa subite disparition en un moment si critique avait vivement inquiété les autorités impériales qui cherchèrent de toutes parts à le faire arrêter. Psellos nous dit qu'il connaissait fort bien Alousianos et que celui-ci avait pour lui une grande amitié. « Plus tard, dit-il, il me raconta s'être à ce moment approché par deux ou trois fois du basileus sans qu'on le reconnut. » Le chroniqueur place cet épisode à Constantinople où Michel IV était donc revenu entre sa rapide retraite et son retour à Salonique. « J'ignorais à ce moment comme tous ses amis la fuite d'Alousianos », ajoute-t-il; « il réussit même à égarer la vigilance (1) toujours en éveil de l'Orphanotrophe. »

Trompant ainsi tout le monde, Alousianos parvint, sous son déguisement, non seulement à traverser toute l'Asie, et, ce qui était peut-être plus difficile, à sortir de Constantinople, mais encore à atteindre les lointains districts en pleine révolte de sa terre natale. Ce fut à Ostrovo, la vieille cité royale de Bulgarie, qu'il rejoignit enfin son prétendu neveu Dolianos, qui s'y trouvait avec le gros de ses forces. Conservant provisoirement l'incognito, il commença par sonder le terrain avec une extrême prudence. Il parlait à la foule de son père le tsar Aaron comme si celui-ci ne lui avait point tenu par les liens du sang. Il s'informait également, au cas où un des fils de ce souverain si populaire viendrait à réapparaître, si on ne préférerait point cet héritier légitime de la couronne au faux prétendant actuel. Comme il n'obtenait à ce sujet de tous côtés que des réponses favorables, il se décida à se faire reconnaître secrètement d'un de ses compatriotes qu'il savait être un ardent partisan de sa race. Celui-ci, qui l'avait très bien connu jadis, le considéra fixe-

(1) Littéralement « vigilance à plusieurs yeux ».

ment après cette foudroyante révélation, puis, l'ayant subitement reconnu, tomba à ses genoux, baisant ses pieds. Pour lever ses derniers doutes, il le pria de lui laisser voir un signe velu qu'il devait, paraît-il, porter au coude droit, et comme ce signe était là bien visible, l'autre, étreignant follement le fils légitime de ses rois, le couvrit de mille baisers.

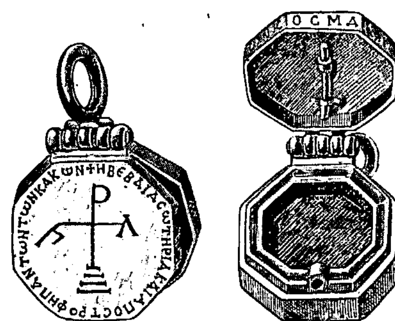
Les deux hommes s'étant rapidement concertés, s'ouvrirent de leur projet à un certain nombre d'autres fidèles qui, presque tous, se rallièrent avec transport à la cause d'Alousianos, le fils de leur roi. Il y eut donc à nouveau deux chefs à la tête de l'insurrection bulgare, deux chefs ayant chacun ses partisans nombreux autant que dévoués. Dolianos, lorsqu'il avait fait connaissance de son nouveau compétiteur, avait bien été forcé de lui faire le plus joyeux accueil. En secret il tremblait que les Bulgares ne lui préférassent ce rejeton régulier de leur race royale. Les deux rivaux, en apparence d'accord, se partagèrent le commandement. Ils semblaient vivre dans les meilleurs termes. En réalité, il n'y avait entre eux que haine et méfiance.



FRAGMENT d'une plaque de stéatite de ma Collection d'un très fin travail byzantin du XIme Siècle.

Ici se place l'incident militaire capital de cette formidable rébellion, le siège de Salonique par l'armée bulgare. Le fait même d'avoir osé s'attaquer à la seconde cité de l'Empire aux retranchements immenses, aux murailles inexpugnables, nous en dit plus long sur la puissance de la révolte bulgare, sur le nombre, la discipline et la force de ses armées que ne pourraient le faire bien des récits détaillés. Nous ne possédions jusqu'à il y a très peu de temps sur ce grand fait d'armes que quelques lignes bien courtes de Skylitzès. « Dolianos, nous dit-il, qui avait déjà envoyé Allakasseos en Illyrie et Anthimos vers le sud, donna encore quarante mille soldats à Alousianos (sur lequel il semble donc avoir conservé jusque-là une certaine suprématie) avec mission d'aller mettre le siège devant Salonique. C'était à la fin de ce même mois de septembre de l'an 1040 qui avait déjà vu tous ces grands événements. Alousianos, arrivé sous les murs de la métropole byzantine, la fit cerner par ses soldats du côté de terre par un immense fossé, puis il attaqua immédiatement le rempart avec la dernière énergie à l'aide de toutes ses machines de guerre et

de toutes ses hélépoles. L'assaut furieux dura six jours. Repoussé sur toute la ligne par la vaillance de la garnison commandée par un certain Constantin, parent du basileus, probablement son frère le grand domestique, et par celle des habitants, désespérant de prendre par la force une aussi grande cité, le prétendant bulgare se vit contraint d'établir un siège en règle. Celui-ci durait depuis quelque temps déjà, lorsque dans la journée du 26 octobre (1), jour de la fête de saint Démétrios, glorieux patron de la cité, la population tout entière accourue au tombeau du mégalomartyr, se mit en prières. Chacun usa avec dévotion du baume fameux, de la « myre », qui suait de son tombeau. Toute la nuit les oraisons passionnées en commun se succédèrent. Ce fut une « pannychide » auguste de supplications solennelles, un des spectacles les plus extraordinaires et les plus impressionnants de la vie religieuse médiévale orientale. Au matin, tous les hommes valides, réconfortés par ces pieux exercices, saisissant leurs armes, d'un bond coururent aux portes. Toutes celles-ci, à un signal, s'ouvrirent à la fois vomissant un flot de combattants qui se précipitèrent sur l'armée bulgare ! « Avec les milices urbaines, raconte Skylitzès, était également sortie la légion des Mégathymiens » (2), c'est-à-dire des « Grands cœurs ». M. Wassiliewsky a prouvé dans un mémoire presque fameux (3) que, par cette désignation quelque peu étrange, il fallait entendre la célèbre garde væring ou russe dont j'ai eu si souvent déjà à raconter les exploits. Elle avait jadis suivi le basileus à Salonique et s'y trouvait à ce moment, alors que lui s'attardait encore dans la capitale.



RELIQUAIRE D'OR BYZANTIN émaillé conservé au British Museum. — Œuvre charmante des Xme ou XIme Siècles.

L'attaque furieuse à l'improviste par tous ces combattants rendus redoutables par leur désespoir et leur zèle dévot, réussit au delà de toute

(1) Muralt, *op. cit.*, I, 619.
(2) Τὸ τάγμα τῶν Μεγαθύμων. Cédrénus, II, 532, 11.
(3) *La droujina væringo-russe*, etc.

espérance. Les soldats d'Alousianos, complètement surpris, furent culbutés avant d'avoir pu former leurs rangs. Incapables de résister à un si formidable effort, ils s'enfuirent en désordre. C'est qu'en tête des assaillants, raconte encore le pieux chroniqueur, galopait le glorieux mégalomartyr Démétrios en personne, guidant l'armée romaine, forçant tous les obstacles accumulés sur son chemin. Ce miracle fut certifié sous serment par de nombreux Bulgares faits prisonniers dans la déroute. Tous déclarèrent avoir vu bondir à la tête des légions romaines un jeune et superbe cavalier de la personne duquel se détachaient incessamment des globes de feu portant de toutes parts l'incendie dans les rangs bulgares. Ce n'est pas la première fois que j'ai eu dans cette histoire à mentionner ces récits miraculeux à peu près toujours identiques (1). Ont-ils constamment trouvé leur origine dans la simple dévotion populaire surexcitée par les événements de guerre, ou bien n'était-ce point là quelque pieuse supercherie imaginée par les chefs pour relever le moral des plus poltrons, aussi des plus crédules? C'est ce qu'il serait difficile de décider.

Plus de douze mille Bulgares périrent dans cette déroute. Un nombre égal tomba aux mains des vainqueurs qui les vendirent à l'encan (2). Le reste s'enfuit avec Alousianos et rejoignit Dolianos, demeuré en arrière avec le reste de l'armée rebelle.

Dans ce bref autant que précieux récit de Skylitzès aucune mention n'est faite de la présence du basileus Michel à Salonique durant ce siège de la cité qui lui était devenue si chère, pas même lorsqu'il est parlé de sa garde scandinave. Il semble donc probable que la version de Psellos soit la vraie et que le malheureux basileus si malade était à ce moment à Constantinople où il était accouru, nous dit Michel Attaleiates (3), aussitôt après sa retraite précipitée, pour y assembler de nouveaux renforts. Sa garde væring, au contraire, rentrée directement à Salonique, avait pris part à cette défense victorieuse, dont nous savons heureusement depuis peu quelque chose de plus.

Jusqu'à ces dernières années, en effet, je l'ai dit, nous ne connais-

(1) *Épopée*, I, p. 144.
(2) Ces chiffres fournis par Skylitzès sont probablement très exagérés.
(3) *Op. cit.*, p. 9, l. 22.

sions ce siège extraordinaire de la seconde ville de l'Empire par les bandes bulgares soulevées que par les quelques lignes de Skylitzès que je viens de citer. Ni Zonaras ni Psellos n'en soufflent mot. Maintenant nous sommes un peu mieux renseignés, grâce toujours à ce précieux traité anonyme du *Strategicon*, retrouvé depuis peu, qui est devenu presque familier aux lecteurs de l'*Épopée*. On y lit un paragraphe relatif à ce grand événement militaire du règne de Michel IV. Disons de suite que ce nouveau récit du siège de Salonique est sensiblement différent de celui de Skylitzès. D'après le *Strategicon*, le siège, ou plutôt l'attaque de la ville par les Bulgares, n'aurait duré en tout que vingt-quatre heures. Pour Skylitzès, ce siège aurait été beaucoup plus prolongé et les Bulgares aussi auraient témoigné de qualités militaires bien autrement sérieuses. Il y a entre les deux récits encore bien d'autres différences, mais moins importantes. Auquel des deux devons-nous plutôt ajouter foi? M. Wassiliewsky, qui a fait de cette question une étude approfondie, se déclare fort embarrassé pour répondre (1).

Quoi qu'il en soit, voici le texte de ce passage du *Strategicon* (2). L'auteur, qui n'était autre que le propre petit-fils du rédacteur de la première portion du manuscrit (3), nous raconte qu'il prit part personnellement à cette défense fameuse de cette grande cité grecque contre les forces bulgares soulevées. Je cite textuellement : « Si tu pars en guerre contre quelque nation, ville ou place forte, commence par établir ton camp et par y disposer ton armée, mais ne t'installe pas trop près de l'ennemi, pour qu'il ne puisse pas te faire surveiller par ses espions. » Suit comme toujours dans ce livre l'*exemple* destiné à illustrer le précepte militaire dont je viens de donner l'intitulé : « Écoute par quelles tribulations ont passé certains chefs qui n'ont point observé ces précautions. Il est une ville : Salonique, qu'Alousianos vint attaquer à la tête d'une foule de Bulgares. Mais il négligea de fortifier son camp (4), ni ne sut l'établir dans un lieu propice. Tel qu'il était accouru avec son armée,

(1) *Op. cit.*, 1re éd., 1er art., p. 258.
(2) Paragr. 63.
(3) Voy. *Épopée*, I, p. 627.
(4) Le détail est bien nettement en contradiction avec le récit probablement moins précis de Skylitzès.

tel il voulut attaquer de suite le rempart. Cependant ses guerriers étaient fatigués par des marches et des fatigues telles, qu'elles eussent exténué les plus vigoureux. Aussi, avant même d'avoir songé à dresser leur camp, s'étaient-ils de suite répandus de tous côtés, les uns pour étancher leur soif, les autres pour faire pâturer leurs montures, d'autres dans le désir de reposer leurs membres fatigués. Quand les défenseurs de la ville eurent constaté de leurs yeux cet immense désordre, opérant une brusque sortie, ils fondirent sur les Bulgares dispersés et les mirent honteusement en fuite. Les uns furent massacrés ou bien moururent de soif ou d'autres privations. Le reste, enfermés comme des brebis dans un parc, furent faits prisonniers. Alousianos lui-même, ce parfait guerrier, s'enfuit solitaire après avoir jeté sa cotte de mailles. Songe à ces choses et qu'elles soient pour toi un exemple! »

Ce n'est pas tout encore ! Ce même auteur anonyme du *Strategicon*, qui fait un si bel éloge des vertus militaires d'un adversaire, nous révèle encore ce détail bien intéressant, presque romanesque, que, parmi les guerriers aux côtés desquels il combattait pour le basileus sur le rempart de l'antique cité de saint Démétrios, figurait le célèbre héros Harald, le fils du roi de Norvège, dont le nom fameux est revenu dans ces pages à plusieurs reprises déjà (1). Voici ce passage très précieux. Au paragraphe 246 de son livre (2), parlant de ce Harald, l'écrivain anonyme, Nikolitza, le petit-fils de l'auteur principal du manuscrit, s'exprime, nous l'avons vu plus haut (3), à peu près en ces termes : « Après la conquête de la Sicile, Harald s'en retourna avec ses hommes auprès du basileus et celui-ci l'honora du rang de manglabite. Après cela il survint une insurrection de Délianos en Bulgarie (4), et Harald se mit en marche à la suite du basileus ayant avec lui son détachement (5), et il accomplit contre l'ennemi des hauts faits dignes de sa valeur et de la noblesse de ses origines. Moi-même, je combattais alors pour le basileus de toutes les forces de mon

(1) Voy. pp. 228 sqq. du présent volume.
(2) P. 97 de la 2e éd.
(3) Voy. p. 231.
(4) J'ai dit que dans le *Strategicon* le nom de l'agitateur bulgare se trouve constamment écrit Δελιάνος.
(5) C'est-à-dire sa « droujine ».

âme et j'étais présent à ses côtés quand nous arrivâmes à Mosynopolis (1). Le basileus, pour récompenser Harald des fatigues de cette dernière campagne, le nomma au rang des spatharocandidats. »

Certainement, Harald, dans cette guerre contre les révoltés bulgares, dans cette héroïque défense de Salonique, faisait partie de cette fameuse



PLAQUE D'IVOIRE BYZANTINE conservée au British Museum. — Fragment de coffret. Mise au Tombeau. — Xme-XIme Siècle. — (Dalton, Catal. of early christ. antiq.)

légion « des Grands cœurs » mentionnée par Skylitzès (2). Il était un des chefs, sinon le chef principal de cette fraction de la garde væring détachée à Salonique pour la garde du basileus qui séjournait presque constamment dans cette cité. Chose bien curieuse, nous possédons encore d'autres confirmations du rôle si considérable joué par notre héros lors de la révolte bulgare, et cela dans des sources d'origine toute différente !

Parlant de son héros Harald, le scalde Tiodolf parmi des titres divers lui donne celui de « dévastateur de la Bulgarie » ! Puis encore Adam de Brême, l'historien allemand, raconte qu'il gagna des batailles « sur mer contre les Sarrasins, sur terre contre les Scythes », qui sont certainement ici les Bulgares ! (3)

(1) « Ἐν Μεσινῷ πόλει. »
(2) Voy. p. 384.
(3) Voy. toutes ces questions si curieuses, si passionnantes, du siège de Salonique, de la légion des « Grands cœurs », τῶν Μεγαθύμων, de la présence de Harald parmi eux, de saint Démétrios, du chef aveugle, des aventures amoureuses du héros scandinave à Constantinople, traitées d'une manière infiniment intéressante par M. Wassiliewsky dans son mémoire inti-

Après ce grand désastre de Salonique, l'inimitié secrète ne fit que croître entre Dolianos et Alousianos, les deux chefs de la révolte. L'un était honteux de sa défaite, l'autre n'y voyait que trahison. Aussi ne cessaient-ils de se dresser des embûches réciproques, chacun cherchant avec passion l'occasion de se débarrasser de son rival. Ce fut, raconte Skylitzès, Alousianos qui prit les devants. De connivence avec quelques-uns de ses familiers, sous prétexte d'un festin, il attira Dolianos dans un guet-apens. Quand son malheureux rival se trouva accablé de débauche et de boisson, il le fit saisir et lui fit crever les yeux et couper le nez avec un couteau de table avant qu'aucun de ses partisans se doutât de la chose.

Les récits des chroniqueurs varient quelque peu sur la suite des événements. Skylitzès dit qu'aussitôt après son forfait, Alousianos s'enfuit de l'armée bulgare et courut faire sa soumission au basileus, qui séjournait pour lors avec les forces impériales dans cette ville de Mosynopolis, où l'auteur anonyme du *Strategicon* nous dit aussi qu'il se trouva à ce moment auprès de son souverain. Psellos, qui a été témoin oculaire, et qu'il faut donc croire de préférence, donne quelques détails de plus. « Alousianos, dit-il, devenu chef unique des Bulgares révoltés, refusa d'abord de faire sa soumission au basileus et marcha à nouveau contre lui. Il l'attaqua, mais fut battu (1) et dut s'enfuir. Alors, découragé, inquiet pour les siens, il fit tenir au basileus des propositions secrètes offrant de se soumettre lui et son peuple à condition qu'on lui assurât des biens, des terres et des honneurs. Fidèle à la politique traditionnelle de Byzance, le basileus, trop heureux d'être débarrassé à si bon compte de cette terrible sédition, accepta les avances du fils d'Aaron. Les deux adversaires eurent une entrevue secrète où fut réglée la scène théâtrale qui devait terminer cette

tulé : *La droujina væringo-russe*, etc., pp. 126 à 137. — Voy. sur le prétendu voyage de Harald et de ses compagnons au Pirée, Gregorovius, *Gesch. d. St. Athen*, I, 167. — Voy. à propos de la construction d'une église varègue, la Panagia Varangiotissa, à Constantinople à cette époque, par Harald et ses compagnons, malgré la résistance du basileus, *ibid.*, pp. 137 à 139. — Dans les Sagas, Harald, après son retour à Constantinople, va combattre une armée de païens sur les frontières de l'Empire. Il les bat avec le secours de saint Olaf qui lui apparaît monté sur un cheval blanc. Pour accomplir un vœu, il fonde au retour une église à Constantinople. Il y a là certainement une réminiscence de saint Démétrios apparaissant aux défenseurs de Constantinople.

(1) Michel Attaleiates insiste sur les résolutions si promptes du basileus Michel et sur les rapides et grands préparatifs faits par lui à Constantinople pour triompher de l'insurrection bulgare.

lutte sanglante. Alousianos, à la tête de ses troupes, s'avança comme pour livrer bataille aux impériaux. C'était au devant des remparts de Mosynopolis. Abandonnant subitement son armée stupéfaite, le traître alla tomber aux pieds du basileus et implora sa grâce! »

Pour prix de sa trahison, Alousianos fut créé magistros et comblé d'honneurs. Toutefois Michel IV semble s'être défié de lui puisqu'il l'envoya sous escorte de Mosynopolis à Constantinople à son frère l'Orphanotrophe qui eut probablement ordre de le tenir quelque temps encore sous une étroite surveillance.

Nous ignorons quelle impression fit sur les Bulgares la défection honteuse si inattendue de leur chef, issu de leurs tsars glorieux. Psellos dit seulement que, déjà très divisée, se trouvant sans chef, cette nation se trouva aussitôt vaincue et fit de toutes parts sa soumission au basileus. Skylitzès ajoute quelques détails. Suivant ce chroniqueur, Michel IV, après avoir expédié Alousianos à Constantinople, quittant les cantonnements de Mosynopolis à la tête de l'armée, se serait rendu d'abord à Salonique. De là, malgré son affreux état de souffrance, ce prince intrépide n'hésita pas à s'enfoncer en pleine Bulgarie pour y procéder en personne à la pacification nécessaire. Il y retrouva le malheureux mutilé Dolianos qu'il envoya à Salonique. Puis il parcourut courageusement l'intérieur de ces contrées sauvages. Manuel Ibatzès, réunissant probablement autour de lui les derniers combattants bulgares demeurés fidèles à la cause de l'indépendance nationale, avait élevé de puissants retranchements en bois au devant de la place forte de Prilapon. L'ardent partisan se flattait, dit le chroniqueur, d'arrêter là la marche en avant du basileus et de demeurer maître de l'intérieur de la Bulgarie. Mais Michel, à la tête de ses troupes, détruisit rapidement ces obstacles, bouscula en un clin d'œil le système défensif du partisan bulgare, s'empara de ce dernier chef de la révolte puis, ayant tout replacé en Bulgarie dans l'état d'autrefois, ayant aussi réintégré les « stratigoi » impériaux à la tête des divers thèmes, il s'en retourna à Constantinople pour y jouir des honneurs du triomphe. Michel Attaleiates (1) dit que dans cette poursuite de la rébel-

(1) Éd. Bonn, p. 10.

lion expirante, l'énergique souverain s'avança avec l'armée, à travers une contrée infiniment difficile jusqu'à Triaditza, l'ancienne Serdica, et jusqu'en Illyrie, c'est-à-dire probablement jusqu'à Dyrrachion, triomphant partout des dernières résistances. De son côté, l'écrivain anonyme du *Strategicon*, dans son chapitre 80 consacré à exposer le danger des sorties mal combinées dans une ville assiégée, cite l'exemple suivant qui se rapporte à cette brillante campagne en Bulgarie du basileus moribond. « Il existe, dit-il, une forteresse bulgare, nommée Boïana. Le basileus Michel, pénétrant en Bulgarie durant la guerre contre cette nation et se dirigeant sur Triaditza, qui est Sofia, parvint jusqu'à cette forteresse (1) défendue par une belliqueuse garnison de boliades bulgares commandés par un certain Botkos. S'enorgueillissant de leur bravoure, ces hommes, comme honteux de demeurer à l'abri de leurs murailles, sortirent pour combattre le basileus. Mais dès que le combat fut engagé, ces illustres Bulgares tournèrent les talons au plus fort de la lutte, et quand ils voulurent rentrer dans la ville, les Romains y entrèrent pêle-mêle avec eux et s'en emparèrent après avoir fait un grand massacre de ses défenseurs. » Ce précieux détail inédit que nous fournit le *Strategicon* concorde tout à fait avec le récit de Michel Attaleiates.

Nous ignorons ce que devinrent Allakasseos et Anthimos, ainsi que leurs armées. La Bulgarie était pacifiée, écrasée une fois de plus (2). Dans cette année 1041, nous ne savons à quelle date exactement, la foule constantinopolitaine, émue d'un si tragique spectacle, acclama dans la Ville gardée de Dieu l'entrée triomphale de ce victorieux basileus mourant qui voulait expirer debout (3). Michel le Paphlagonien ramenait derrière son blanc coursier une multitude de prisonniers bulgares, les plus illustres boliades, Ibatzès, le malheureux Dolianos enfin, si effroyablement mutilé ! Aucun historien ne nous a dit si Alousianos aussi suivit le cortège du vainqueur, mais c'est moins probable (4).

(1) Boïana est située au sud de Sofia, au pied du fameux mont Vitoch : Βοϊάνος, Βοϊανός, Βοϊών.

(2) Voy. dans Gelzer, *Der Patriarchat von Achrida*, p. 8, la liste des archevêques d'Achrida de cette époque, métropolitains de Bulgarie d'origine grecque, qui avaient succédé aux archevêques autocéphales de race bulgare. Voy. du même (Krumbacher, *op. cit.*, p. 1002) la triste situation faite à l'Église bulgare par le haut clergé grec triomphant.

(3) Michel Attaleiates dit que le basileus célébra un double triomphe à pied et à cheval.

(4) Mathieu d'Édesse a consacré le paragr. LII de son Livre 1er à l'historique de la rébellion bulgare de l'an 1040.



PLAQUE D'IVOIRE BYZANTINE servant de couverture à un manuscrit conservé à la Bibliothèque Royale de Munich. — Le Crucifiement. — XIme ou XIIme Siècles.

L'historien contemporain Psellos nous raconte qu'il vit de ses yeux cette entrée extraordinaire. La population entière de l'immense Ville était accourue à la rencontre du basileus et de ces milliers de soldats et de captifs. Psellos vit passer le malheureux prince sur son cheval. Il semblait un cadavre. Ses mains, démesurément enflées, avaient peine à tenir les

rênes. Ses traits étaient à tel point défigurés par l'œdème qu'ils en étaient méconnaissables. Après cette entrée, qui fut un spectacle splendide, Michel figura aussi à l'Hippodrome où il fit défiler la masse des captifs devant la foule urbaine assemblée. « Il montra ainsi aux Romains, s'écrie Psellos, que l'amour de la patrie peut ressusciter les morts et que le zèle pour les grandes actions peut triompher de la plus extrême débilité physique. » Après tant de fatigues vaillamment subies, on porta au Palais Sacré le pauvre souverain défaillant (1).

Les chroniqueurs placent à cette même année 1040, dont la seconde partie fut remplie toute entière par la sédition bulgare, quelques autres faits moins importants.

Skylitzès note brièvement une conspiration contre le basileus, dans laquelle furent compromis de nombreux hauts personnages de la capitale et dont les chefs principaux furent Michel Kéroularios, si célèbre depuis comme patriarche de Constantinople, et son beau-frère Jean Makrembolite. Les conjurés furent exilés et faits moines et leurs biens confisqués. Je reviendrai plus tard sur ces faits obscurs.

Le même chroniqueur parle encore d'un second complot qui fut, celui-ci, dirigé contre le grand domestique des Scholes d'Orient, Constantin, le frère du basileus, alors que ce personnage exerçait son commandement en Asie, en résidence à Mesanakta. Ce dut être quelque conspiration militaire d'un caractère très sérieux, car lorsqu'elle eut été découverte, on creva les yeux à Michel Gavras, à Théodose Mésanyctès (2) et à beaucoup d'autres officiers. Quant au patrice et exarque Grégoire Taronite, de la grande famille princière arménienne de ce nom, qu'on

(1) Probablement le fameux guerrier Harald défila aux côtés du basileus avec ses Værings dans ce triomphe. Nous le verrons encore prenant part au soulèvement contre Michel le Kalaphate. Quelques années après, le héros scandinave quitta Byzance après dix ans de guerres en Orient, et revint en 1046 en Scandinavie partager avec son neveu Magnus le Bon l'autorité royale. Il périt comme l'on sait, en 1066, à la bataille de Stanfordbridge, en Angleterre. Il avait régné vingt ans sur la Norvège, et fut beau-frère du roi Henri Ier de France. Le comte Riant, *op. cit.*, p. 123, est d'avis que sa visite aux Lieux Saints en 1034, affirmée par tous les Skaldes contemporains, ne peut être révoquée en doute. Les Sagas ne nous ont laissé les noms que de trois de ses compagnons. Voy. la suite dans Riant, *op. cit.*, p. 124, et dans Gregorovius, *Gesch. d. St. Athen*, p. 171.

(2) Ou Mésonyctès? Voy. *Epopée*, I, pp. 102 et 743.

accusait d'avoir été le véritable instigateur de ce mouvement, il fut expédié par Constantin à son frère l'Orphanotrophe à Constantinople cousu dans une peau de bœuf fraîchement tué. On n'avait laissé que d'étroites ouvertures pour la bouche et les yeux. La peau en se rétractant et se desséchant comprimait jusqu'à les briser les membres du malheureux ainsi broyé dans son effroyable prison. Grégoire Taronite dut arriver à l'Orphanotrophe dans un tel état que celui-ci n'eut probablement qu'à le laisser mourir sans avoir à l'envoyer au supplice.

Nous ne savons rien de plus sur ces conspirations qui nous ouvrent un dramatique aperçu sur l'insécurité extrême, la dureté de ces temps terribles (1).

Skylitzès raconte encore que le 6 août de cette même année 1040, à la suite d'une sécheresse intense qui avait tari fontaines et rivières, éclata dans l'arsenal de Constantinople (2) un incendie terrible qui détruisit tous les bâtiments de la flotte de guerre réunis en ce lieu avec leurs apparaux. Ce fut un grand désastre.

Un autre fait rapporté à cette même date à peu près par Skylitzès, se rattache peut-être aux événements contemporains de Bulgarie dont je viens de parler si longuement. Voici le récit du chroniqueur : « Tandis que le basileus résidait à Salonique, son frère l'Orphanotrophe lui envoya par bateau la somme très considérable de mille livres d'or, c'est-à-dire dix « kentinaria », — probablement pour les frais de la guerre contre le prétendant Dolianos. Le navire qui portait ce trésor, entraîné par des vents contraires, au lieu d'aborder à Salonique, s'en alla jusque dans l'Adriatique où il finit par périr sur la côte illyrienne. Là, Stéphanos Bogislaw ou Boïthslav (3), de la famille de saint Vladimir, prince ou archôn de la Serbie maritime, seigneur de Zenta, de Stamnos, de Dioclée ou Trébigne, marié à une petite-fille du grand tsar Samuel de Bulgarie, prédécesseur célèbre des princes actuels de Monténégro, s'empara de tout cet or. Ce personnage, que le gouvernement impérial avait longtemps

(1) Voy. cependant plus loin, au chap. VII à propos de Michel Kéroularios.

(2) Ἐν τῇ Ἐξαρτήσει.

(3) Ou « Dobroslav » ou encore « Vojslav ». Le Dobroslav du *Prêtre de Dioclée* et le Boïthslav de Skylitzès sont une seule et même personne. Voy. *Joannis Lucii de regno Dalm.* etc., *Presbyt. Diocleatis Regnum Slavorum*, p. 297, et aussi Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 164 sqq.

retenu à Constantinople pour l'empêcher de faire valoir ses droits de succession au trône de Serbie, avait réussi à se sauver récemment de sa prison et à regagner son pays d'origine. Après avoir d'abord feint de demeurer le vassal soumis de l'Empire, il s'était ensuite fait proclamer souverain indépendant par les nations serbe et dalmate réunies. Profitant des embarras de l'Empire, il avait alors occupé toute la contrée environnante et en avait expulsé Théophile Érotikos, stratigos impérial du thème de Dalmatie. Tous les Grecs tombés aux mains de l'usurpateur avaient été impitoyablement massacrés. C'est probablement grâce au trouble amené par la grande révolte bulgare que Stéphanos Boïthslav avait pu triompher si aisément du lieutenant du basileus en ces parages.

La Serbie, on le sait, jadis soumise à nouveau à l'Empire par Basile le Bulgaroctone (1), s'en était détachée à la mort de Romain Argyros. Mais depuis quelques années elle était rentrée sous la domination impériale (2), lorsque survint la rébellion de Stéphanos Boïthslav. Désireux de ne pas laisser le temps à ce dernier de s'affermir, le gouvernement de l'Orphanotrophe avait expédié en toute hâte pour le combattre une petite armée sous la conduite d'un certain Arménopoulos dont le nom même indique l'origine. Arménopoulos s'était avancé par la voie de terre jusqu'aux rives lointaines du lac de Zenta, dans les gorges de la Montagne Noire, mais là il s'était fait battre complètement par les contingents de l'usurpateur. Ce n'est qu'après cette victoire que Stéphanos Boïtshlav s'était saisi du navire chargé de l'or impérial. Le basileus lui écrivit en termes pressants, pour lui réclamer cette somme, le conjurant de ne pas faire de cette affaire un nouveau *casus belli*. Mais l'archôn des Serbes n'ayant tenu aucun compte de ses lettres, Michel se décida à envoyer contre lui un nouveau corps d'armée sous le commandement cette fois d'un de ses eunuques, Georgios Probatas, le même que nous avons vu employé peu auparavant en Sicile (3). Ce chef, fort inexpérimenté, semble-t-il, s'engagea imprudemment avec ses troupes dans ce terrible pays, un des plus accidentés, des plus impraticables du monde, où toute marche

(1) *Épopée*, II, p. 415.
(2) Voy. p. 203 du présent volume.
(3) Voy. p. 225 du présent volume.



MOSAÏQUES BYZANTINES de l'église du couvent de Daphni, près d'Athènes. — Coupole. Isaïe et Salomon. — XIme Siècle. — (Millet, IIme Études, B. 319.)

militaire était quasi impossible, où les embûches étaient si faciles à établir. « Il n'en ressortit qu'avec la plus extrême difficulté, se contente de nous dire Skylitzès, non sans y avoir laissé presque toute son armée. » Nous ne saurions rien de plus si un chapitre du *Strategicon* ne venait une

fois de plus nous révéler quelques curieux détails inédits et nous renseigner d'une manière effective sur les luttes de Stéphanos Boïthslav avec les Byzantins. Un des chapitres (1) de ce précieux traité, consacré à exposer le danger qu'il y a pour le gouvernement du basileus à contracter alliance avec les petits princes ou toparques voisins, raconte par quelles ruses le prince, qu'il nomme une fois « toparque de Zenta et de Stamnos », une autre fois « seigneur de Trébigne », et qui n'était autre que Stéphanos Boïthslav, réussit à s'emparer de la personne du stratigos byzantin de Raguse (2), Katakalon le Klyzoménite (3). C'était le stratigos qui avait commencé par accabler le prince serbe de témoignages d'une fausse amitié. Boïthslav avait feint d'être dupe de ces démonstrations et s'était donné comme le plus humble serviteur du basileus. Finalement, il avait consenti à ce que le stratigos fut sur sa demande parrain de son fils nouveau-né. On s'était donné rendez-vous au bord de la mer sur les limites des deux territoires pour célébrer les fêtes du baptême. Naturellement chacun des deux adversaires prépara une embûche pour l'autre. Boïthslav, plus ingénieux, eut le dessus. A un signal donné, des hommes embusqués se saisirent du stratigos, de son fils, de ses compagnons et les emmenèrent garrottés à Stamnos sur les « dromons » mêmes ou navires rapides que le perfide officier byzantin avait fait préparer pour enlever son adversaire. Ce curieux récit est certainement un épisode de la lutte de l'archôn de Serbie contre les lieutenants du basileus Michel IV. Il nous fournit ce renseignement précieux que Raguse à ce moment obéissait à un fonctionnaire impérial.

Avant de quitter la région de l'Adriatique, signalons encore un autre curieux passage de ce fameux traité anonyme du « *Strategicon* », qui nous a fourni déjà tant de renseignements inédits et qui nous éclaire sur la situation à cette époque des grandes cités de la côte dalmate à l'endroit du basileus. Le paragraphe 220 intitulé : « *Comme quoi il ne faut pas mentir au basileus* », est ainsi conçu : Si tu es un homme sage, ne mens pas devant le basileus et ne le trompe pas par des propos fallacieux

(1) Le chap. 74.
(2) En slave « Doubrovnik ».
(3) C'est-à-dire : originaire de Klyzoménès, peut-être Klazomène d'Asie.

pour obtenir de lui des cadeaux, car cela tournerait à ton détriment. Je vais te conter, en omettant bien d'autres aventures, ce qu'il advint à un gouverneur (1) de Zara et de Salone, villes de Dalmatie. Un certain Dobrônas (2) était archôn et toparque de ces cités, homme avisé et très capable. Un jour, ce personnage voulut aller rendre hommage au défunt basileus, notre seigneur Romain Argyros. Celui-ci lui fit le meilleur accueil, le combla de dons et d'honneurs, puis le congédia chargé de biens. Encouragé par ces bienfaits, Dobrônas revint une seconde fois et trouva encore auprès du basileus un accueil bienveillant, déjà pourtant moins généreux que la première fois, même déjà quelque peu mesquin. Puis il regagna son pays. Quand le basileus Romain mourut et qu'il eut été remplacé par le basileus Michel le Paphlagonien, le toparque revint une fois de plus dans la capitale. Devenant un hôte accoutumé, il fut reçu cette fois avec quelque négligence. Quand il voulut repartir, on lui en refusa l'autorisation, ce qui fit qu'il eut de l'affliction et se prit à murmurer. Les gens du Palais rapportèrent ses propos au basileus en conseillant à celui-ci de profiter de ce que le malheureux était entre ses mains pour s'emparer de son pays sans qu'il pût s'y opposer. Ce qui fut fait aussitôt. En effet, après l'avoir enfermé dans la prison du « Prætorion », ils s'emparèrent sans peine de son territoire. Puis ils amenèrent sa femme et son fils dans la prison où il se trouvait déjà. Les infortunés y restèrent tout le reste de leur vie. Sous le règne de Constantin Monomaque en effet, lui et sa femme moururent toujours dans cette même prison du « Prætorion ». Quant à leur fils, méprisé et délaissé de tous, il eut toutes les peines du monde à recouvrer sa liberté. »

La moralité de ce récit, dont le titre ne concorde même pas exactement avec les événements qui y sont racontés, est sans intérêt. Il n'en est pas de même des faits qui en font le fonds. Ils nous renseignent sur quelques points de cette histoire des côtes de Dalmatie, si profondément obscure à cette époque du moyen âge, surtout sur les conditions de ces contrées et sur leurs relations avec l'Empire byzantin. M. Wassiliewky a consacré à cette question plusieurs pages de son commentaire si précieux

(1) Littéralement « un toparque ».
(2) Ou Dabrônas; *Strategicon*, 2e éd., p. 13.

du « *Strategicon* », si brillamment édité par lui. « Le récit des aventures à Constantinople du toparque de Zara, dit le savant russe si regretté, répand une lumière nouvelle sur l'histoire si obscure au XIme siècle des cités dalmates, histoire si bien présentée pour le peu que nous en savons dans le bel ouvrage de l'érudit croate Racki (1). En l'année 1001, à la suite des événements que l'on sait (2), la Dalmatie, malgré la prépondérance de sa population romaine, malgré qu'elle fût demeurée jusque-là partie intégrante de l'Empire d'Orient sous la forme d'une stratégie particulière, fut remise par le basileus Basile au doge de Venise sous la suzeraineté quelque peu fantastique mais cependant bien avouée de l'Empire. Le nom des basileis continua à figurer en tête des prières de l'Église et de tous les actes publics. Le doge administra la Dalmatie en qualité de patrice et d' « anthypatos » impérial sous le nom de « duc de Dalmatie ». Il nomma dans chaque ville des gouverneurs secondaires pour remplacer les anciens fonctionnaires byzantins.

L'ennemi immémorial des communautés latines du rivage adriatique était le royaume voisin de Croatie, qui aspirait constamment à les soumettre à sa domination. Venise engagea à ce sujet une lutte opiniâtre contre le royaume slave. En 1118, Otton Orseolo avait soutenu contre le roi Crésimir II des combats acharnés dont l'issue semble avoir été moins heureuse pour la République que ne voudrait le faire croire le récit qu'en fait la *Chronique* de Dandolo. Tout au contraire, Racki estime qu'entre les années 1009 à 1017 Crésimir II réussit, par de constantes agressions contre Zara et d'autres villes encore, à affermir dans des proportions considérables sa puissance sur ces cités dalmates au préjudice de celle de Venise, sinon parfaitement détruite, du moins très ébranlée. Ainsi des documents slaves locaux nous apprennent qu'à ce moment Zara avait un gouverneur au nom croate comme l'était aussi celui de son père : Dobre, fils de Bolitza. De même nous voyons le roi Crésimir conférer à son parent Madie (3) et au fils de celui-ci, Dobrogne, un territoire aux environs

(1) *Borba Juznich Slovena za drzavnu neod vistnost n XI vieku*, Agram, 1875. — Voy. aussi J. N. Smirnoff, *Aperçu sur l'histoire du royaume croate avant sa soumission à la couronne hongroise* (en russe), Kazan, 1880.

(2) Voy. *Épopée*, II, pp. 316 sqq.

(3) « Maja », « Majus ».

de cette même cité. Tous ces noms croates sont bien éloquents et tendent à faire croire que le roi Crésimir avait fondé vers 1010 un pouvoir croate en Dalmatie. Les combats de 1018 n'eurent pas l'importance que leur attribue la *Chronique* de Dandolo, et M. Wassiliewsky estime que vers cette date le pouvoir vénitien, presque réduit à rien en Dalmatie, y avait été remplacé par celui du roi de Croatie. Cependant, à ce moment, la terrible lutte demi-séculaire entre la Bulgarie et Byzance touchait à sa fin dernière. L'indépendance bulgare expirait dans des torrents de sang et son sort menaçait de devenir celui de la Croatie. Aussi Crésimir et son frère se virent-ils à ce moment contraints de se soumettre à la suprématie byzantine (1).

Nous ignorons pourquoi et comment depuis lors la Croatie vassale avait réussi à provoquer le mécontentement de son puissant suzerain, mais on se rappelle qu'en 1024 déjà une expédition byzantine, partie d'Italie sous le commandement du fameux « catépano » Bojoannès, s'était emparée de la reine de Croatie, épouse de Crésimir, et de leur fils et les avait envoyés prisonniers à Constantinople (2). Il est probable qu'à la suite de cet incident, la Croatie devint encore plus immédiatement vassale de l'Empire, et que Crésimir, en Croatie tout comme en Dalmatie, ne fut plus en réalité que le représentant du basileus. Il gouverna vraisemblablement la Dalmatie dans les mêmes conditions qu'avait fait Venise; c'est-à-dire que dans ces cités lointaines il eut ses lieutenants choisis plutôt parmi les membres de sa famille, mais que ceux-ci administrèrent officiellement au nom du basileus avec les formules byzantines officielles. La preuve nous en est fournie par une série de documents latins locaux publiés par M. Racki (3) et cités par M. Wassiliewsky qui nous montrent qu'entre les années 1033 et 1036 la ville de Zara fut administrée par un certain Grégoire qui s'inti-



SCEAU DE PLOMB de l'eunuque Nicéphore, grand hétériarque du basileus Constantin VIII. — Ma Collection (voy. p. 7, note 1).

(1) Voy. Cédrénus, II, 476, et Zonaras, éd. Dindorf, IV, 124. — Voy. *Épopée*, II, p. 415.
(2) *Épopée*, II, p. 600.
(3) *Docum. histor. Croatiæ antiquæ*, éd. Racky.

tula successivement « anthypatos » ou proconsul et premier magistrat ou « protos » de la cité, puis protospathaire et stratigos de toute la Dalmatie, et qu'à cette date tous les actes judiciaires étaient promulgués aux noms des basileis Romain Argyros et Michel le Paphlagonien (1).

Ce même stratigos Grégoire est encore mentionné dans deux documents postérieurs de l'an 1067 qui nous indiquent ses origines et sa parenté. Il y est cité comme ayant été le fils de Madie ou Majus de Zara, et le neveu du frère de celui-ci, l'évêque Prestanceus, lesquels étaient eux-mêmes neveux de Majus de Columna, premier magistrat de cette cité. « Si je m'occupe si longuement de ce Grégoire, dit M. Wassiliewsky, c'est que ma conviction est qu'il ne fait qu'un seul et même personnage avec le toparque de Zara dont il est question dans le *Strategicon* (2). Les dates imposent cette identification. Dobrogne (3) a fait ses deux premiers voyages à Constantinople sous le règne de Romain Argyros, qui est nommé dans deux des documents cités plus haut des années 1033 et 1034. Il a fait le troisième sous le règne de Michel IV, lequel est également nommé dans le troisième et le quatrième de ces documents datés de l'an 1036. Il est de toute nécessité d'admettre que ce dernier voyage, si malheureux pour le pauvre stratigos, fut exécuté après cette année 1036. Les documents latins locaux le désignent sous son prénom de Grégoire, tandis que l'écrivain byzantin n'a connu que son surnom de Dobrogne. » Je n'entrerai pas dans le détail de cette discussion d'identité. L'argumentation de M. Wassiliewsky me paraît sans réplique. Je renvoie à son mémoire le lecteur désireux d'approfondir les faits. « En acceptant, dit-il encore, l'identité du stratigos Grégoire des documents publiés par M. Racki et du toparque Dobrogne du récit du *Strategicon*, nous arrivons aux conclusions suivantes sur la situation des cités dalmates après les années 1018 et 1027 : le pouvoir immédiat sur elles est aux mains du « protos » de Zara devenu ensuite chef ou stratigos de toute la Dalmatie ; ce vice-roi au nom slave, parent du roi croate Crésimir (4), n'appartient pas à la population latine locale; il n'est pas désigné par le basileus, mais

(1) Voy. *Joannis Lucii de regno Dalmatiæ*, etc., p. 82.
(2) Voy. p. 315 du présent volume.
(3) Δοϐρωνᾶς.
(4) Indication fournie par des documents cités par M. Wassiliewsky.

bien par le roi de Croatie; cependant il est quand même considéré comme le délégué du basileus et administre en son nom; par son titre, il est stratigos, mais de fait il est toparque, c'est-à-dire un gouverneur vassal bien qu'indépendant de Byzance. Probablement, Grégoire Dobronas ou Dobrogne voulut secouer le joug de son chef inférieur le roi de Croatie pour se rapprocher de son chef suprême le basileus et ce fut peut-être là le motif de ses nombreux voyages à Constantinople. Peut-être le changement de ses titres se rattache-t-il à ces séjours successifs dans la capitale et aussi à la mort du roi Crésimir arrivée en 1035? Il est clair que le gouvernement byzantin tendait de son côté à la restauration complète et non point seulement partielle de sa domination sur les villes de la côte adriatique. Vers l'an 1040, après la répression victorieuse de la grande insurrection bulgare par Michel IV le Paphlagonien, il atteignit enfin son but. Dobrogne mourut dans sa prison sous le règne de Monomaque, et sa cité de Zara, d'après le témoignage direct du *Strategicon*, retomba alors au pouvoir des Grecs. Elle ne leur fut reprise que vers l'an 1050 par les Vénitiens (1).

Le triomphe urbain à travers la cité en fête et jusque dans l'Hippodrome en cette année 1041 fut le dernier effort d'un prince moribond vainqueur de la grande sédition bulgare. « Il ne se pouvait pas, dit Psellos, que le basileus parvint à dominer constamment la nature et à vaincre perpétuellement un état de maladie plus fort que toute son énergie. A force de péricliter, il devait bien en arriver à la catastrophe finale! Ceux qui l'entouraient s'efforçaient de cacher son état au public et veillaient à ce que rien ne fut changé à l'expédition régulière des affaires. Mais il vint un moment où ceci même ne fut plus possible. Bientôt chacun dans la ville sut que les derniers moments du pauvre prince étaient proches. Alors ses parents et leurs partisans se préoccupèrent plus activement encore des moyens de conserver en leurs mains le pouvoir après sa mort. Quant à lui, entièrement consumé par ses atroces souffrances,

(1) Voy. Wassiliewsky, *Conseils et récits*, etc., 1re éd., 2d art., p. 167. — Le tome II des *Byzant. Gesch.* de Gfrœrer contient des chapitres fort intéressants sur l'histoire des souverainetés slaves de l'Adriatique à cette époque et leurs rapports avec l'Empire des basileis.

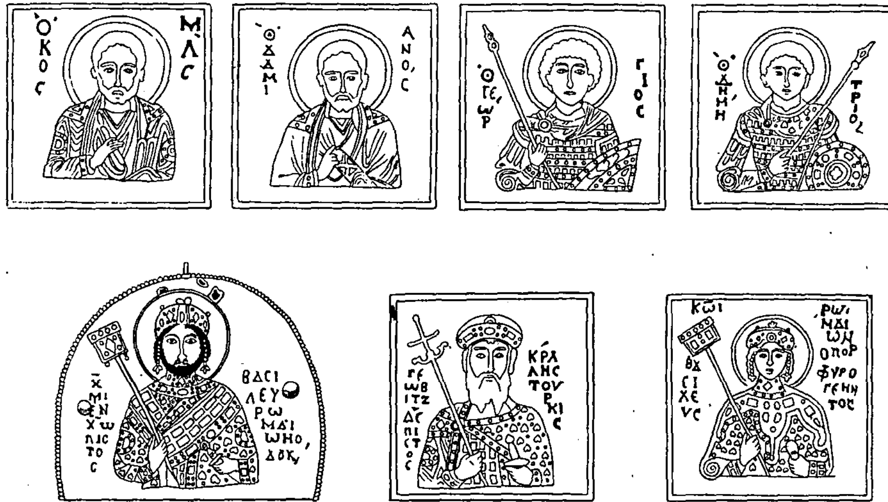
ayant perdu tout espoir de guérison malgré tant de dévotions et de supplications, sentant que sa dernière heure était venue, il ne songea plus qu'à son salut. Négligeant le pouvoir, il n'appartint plus qu'à Dieu ! »

Abandonnant ce jour même du 10 décembre 1041, qui devait être le dernier de sa vie, ses appartements du Palais Sacré, Michel se fit transporter à son cher monastère des Saints-Anargyres qu'il avait fondé (1). En arrivant dans l'église, il se jeta en prières, se prosternant jusqu'à terre, invoquant Dieu avec une ardeur inexprimable, tandis que les moines l'accueillaient par les chants et les litanies de circonstance. Il demanda, pour mieux mourir, à devenir comme l'un d'eux, ce qui lui fut aussitôt accordé. Dépouillant les vêtements royaux, détachant de son front le diadème, il les remplaça « par les vêtements sacrés du Christ, par le casque du salut et la croix sur la poitrine ». Ce fut le pieux moine Kosmas Tzintzoulouki, probablement un de ses confesseurs ordinaires, qui procéda à cette consécration suprême. Michel aimait fort ce saint personnage qui ne l'avait jamais quitté et qui l'initia ainsi à la vie monacale. Une fois qu'il eut ceint la robe de bure, le basileus, persuadé qu'il avait gagné son salut, ne cacha plus sa joie. Il semblait déjà détaché de cette terre, tandis que les siens, surtout son frère l'Orphanotrophe, plongés dans un abîme de douleur, ne pouvaient retenir leurs larmes. Psellos affirme que la bonne basilissa Zoé elle-même, faisant violence à ses sentiments, apprenant l'état de son ancien amant devenu son époux, dédaigneuse du scandale, courut à pied aux Saints-Anargyres pour le revoir une fois encore. Mais Michel, soit qu'il éprouvât quelque honte à la pensée de tout ce que la pauvre femme avait souffert par lui, soit qu'il désirât ne plus songer qu'à Dieu, la renvoya au Palais sans l'avoir reçue.

Un peu plus tard, comme il était temps pour le nouveau religieux d'aller prier et chanter à la chapelle du couvent avec les moines ses frères, le pauvre homme se leva doucement de sa couche, demandant à chausser les sandales grossières de son nouvel état, mais celles-ci n'étaient pas encore prêtes. Désolé de ce retard, plutôt que de remettre les rouges « campagia » ou bottines de pourpre, insignes de ce qu'il avait été sur

(1) Voy. p. 286 du présent volume.

terre, le néophyte voulut se rendre nu-pieds à l'église. Il avançait péniblement, soutenu des deux côtés sous les bras, respirant à peine, déjà presque



PORTRAITS ÉMAILLÉS figurant sur la fameuse couronne royale hongroise dite de Saint-Étienne. — (Voyez la vign. de la p. 660.)

agonisant. Ses forces lui ayant fait défaut, il dut en hâte regagner son lit, ayant perdu la voix et le souffle. Il demeura quelque temps inerte et silencieux, puis rendit l'âme. Il avait préalablement fait pénitence, pieusement confessé ses fautes, surtout amèrement pleuré à nouveau le meurtre de son prédécesseur. Il expira le 10 décembre, tout jeune encore, après avoir régné sept ans et huit mois (1). On l'ensevelit dans son cher monastère, où il venait de rendre le dernier soupir et où il avait lui-même préparé son tombeau. « Il n'y eut à reprocher à cet empereur, dit Skylitzès, que son seul crime contre le basileus Romain, et encore la plupart en accusèrent plutôt son frère l'Orphanotrophe. Pour tout le reste, ce fut un homme bon et excellent, de bonne et honnête vie. » Zonaras dit de même (2). Le témoignage de Psellos est encore plus favorable : « Michel,

(1) Ou sept ans et sept mois, d'après Michel Attaleiates. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 620. Cette même année 1041, le 1er juin, à la douzième heure, Skylitzès note un tremblement de terre. Voy. Cédrénus, II, p. 532.

(2) Éd. Bonn, III, p. 604.

dit-il, avait fait et médité de grandes choses durant son règne. Rarement il lui était arrivé d'échouer dans ses entreprises. En toute impartialité, force m'est de convenir que la somme de ses succès dépassa de beaucoup celle de ses insuccès, et j'estime que cet homme eut vraiment la fin d'un juste. Il mourut, m'est avis, juste à point pour sa réputation, après avoir régné sept années, le jour même où il avait revêtu l'habit religieux. On lui fit de très modestes funérailles. Il fut inhumé à la gauche et tout près de l'autel (1). »

(1) Sabatier, dans son histoire de la monnaie byzantine, attribue à Michel IV, sans aucune preuve bien sérieuse à l'appui, un sou d'or concave. Le basileus y figure avec toute sa barbe, vêtu de la robe de cérémonie à grands carreaux, portant le globe et le labarum. Au revers est gravé le buste du Christ. Voy. la vignette de la p. 159. — Voy. dans Zachariæ, *Jus græco-rom.*, III, p. 17, et *Gesch. d. gr.-rœm. Rechts*, p. 28, la mention de quelques actes et chrysobulles du basileus Michel IV. — Voy. dans Trinchera, *op. cit.*, pp. 32 sqq., cinq documents (nos XXVIII à XXXII) datant des années 1034, 1035, 1037 et 1040 du même règne, conservés aux archives du Mont-Cassin et à la Bibliothèque de Naples. Par le troisième de ces documents en date du mois de novembre de l'an 1034, le « catépano » d'Italie et patrice Constantin Opos, confirme diverses immunités octroyées par les « catépano » ses prédécesseurs au monastère de Sainte-Marie Μονυτεράτου (*Montis Arati*).



SCEAU DE PLOMB DE MICHEL, VESTARQUE ET ÉCONOME DE L'ÉGLISE DU TROPHÉOPHORE A CONSTANTINOPLE AU XIme SIÈCLE. — MA COLLECTION.

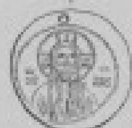


COFFRET D'IVOIRE BYZANTIN du Musée National de Florence. — Un des longs côtés. Le Christ, La Vierge. Les deux saints Jean. — XIme-XIIme Siècles. — Voy. les vign. des pp. 69, 73 et 77.

CHAPITRE IV

Avènement de Michel V, le Kalaphate. — Déplorable caractère de ce prince. — La faible Zoé lui livre l'Empire ainsi qu'à ses oncles. — Il est couronné. — Après avoir dissimulé quelque temps, excité par le nobilissime Constantin, il se débarrasse d'abord de son oncle, l'Orphanotrophe, en l'exilant. — Puis, trompé par l'accueil de la foule urbaine, il croit pouvoir se débarrasser aussi de la basilissa Zoé en la déportant à Prinkipo. — Violent soulèvement populaire. — Psellos. — Le Palais assiégé par la foule des révoltés. Rappel de Zoé. Théodora couronnée à Sainte-Sophie. — Après une résistance désespérée, le Palais est emporté d'assaut par les émeutiers. — Fuite et supplice du Kalaphate et du nobilissime, le 21 avril 1042. — Considérations sur la personnalité vraie de Michel V.





SOU D'OR de la basilissa Théodora, fille de Constantin VIII.

L'IRONIE perpétuelle de l'histoire, dit M. Bury, s'imposa vivement à l'esprit du philosophe qu'était Psellos, lorsqu'il se mit à nous conter dans son *Histoire* l'élévation au trône de Michel V, successeur de son oncle Michel le Paphlagonien. L'Orphanotrophe Joannès n'avait machiné toute cette intrigue que pour perpétuer sa puissance à lui et maintenir la situation des siens. Et, cependant, il advint que la destinée, ou, si l'on veut, la Providence, fit précisément servir cette même circonstance pour amener sa ruine définitive et celle de toute sa famille. L'homme propose et Dieu dispose. »

Michel V, ce jouvenceau si extraordinairement antipathique, nous est dépeint par tous les chroniqueurs sans exception comme un homme sans principes et sans conscience, infiniment dissimulé, cachant ses haines féroces sous le masque d'une grossière bonhomie, abominablement ingrat envers ceux qui lui avaient voulu du bien. « Dès

qu'il eut été créé césar, nous dit Psellos, — honneur auquel il n'avait certainement jamais songé dans ses rêves les plus insensés, — il imagina aussitôt de toutes pièces tout un plan d'action pour le moment bienheureux où son oncle Michel viendrait à disparaître. Le sentiment qui, chez lui, dominait tous les autres, était l'exécration des siens. Dès l'origine de son incroyable fortune, il n'eut d'autre pensée que de se débarrasser d'eux tous, surtout de son oncle Joannès, par la mort ou par l'exil, en un mot de les exterminer tous sans exception. » Plus sa haine était violente, plus son attitude envers eux était en apparence amicale, même affectueuse, mais la finesse de l'Orphanotrophe ne fut point dupe de l'affreuse dissimulation de ce neveu dénaturé, dont il soupçonnait fort exactement les sentiments vrais. Toutefois Psellos affirme que l'eunuque, imprudent pour la première fois, décida de ne prendre pour le moment à l'endroit de son déplorable neveu aucune mesure précipitée, mais, comme on dit vulgairement, de voir venir les événements. De son côté, Michel se rendit parfaitement compte de l'intensité des soupçons de Joannès. Bref, toute cette simulation de tendresse ne trompa ni l'un ni l'autre. Quant au pauvre basileus Michel IV, il n'avait jamais aimé son neveu. Tant qu'il vécut, il ne lui témoigna d'aucune considération, ni ne lui fit rendre aucun honneur, sauf dans les cérémonies officielles, où il figurait à son rang en qualité de césar. Il l'avait même tenu constamment hors ville, dans une sorte de demi-exil, ne le laissant venir à la cour que sur un ordre formel délivré par lui-même. Par contre, l'autre oncle du jeune homme, Constantin, qui était jaloux de son frère l'eunuque, avait de suite compris combien il pourrait lui être profitable de se mettre bien avec l'héritier présomptif du trône. Il s'était en conséquence mis à le flatter et à lui prêter de l'argent.

Les trois frères du malheureux Michel IV, persuadés dès longtemps que le pauvre homme était perdu sans espoir, préoccupés uniquement de conserver le pouvoir en leurs mains quand lui viendrait à expirer, avaient imaginé de faire publier, nous dit Psellos, une sorte d'édit impérial, soi-disant promulgué par Michel IV au moment de sa mort, et qui donnait à nouveau à leur neveu ses entrées au Palais Sacré. Aussi, lorsque Michel IV, comme je l'ai raconté, le jour même qui devait être celui de sa mort,

sortit de cette demeure auguste pour s'en aller expirer au monastère des Anargyres, à ce moment même son neveu y entra pour le remplacer.

Des trois frères du défunt basileus, — c'est toujours Psellos qui parle, — celui qui l'aimait le plus tendrement, le plus sincèrement, était l'Orphanotrophe. Cet homme, si dur en apparence, semble avoir éprouvé une véritable douleur de la mort du pauvre épileptique. Il demeura trois jours près de son cadavre, aux Saints-Anargyres. Les deux autres frères, plus pressés de régner, se firent les accompagnateurs de leur neveu lors de sa rentrée tant soit peu irrégulière au Palais. Ils voulaient à la fois veiller sur sa personne et se faire bien venir de lui. Mais Joannès était seul véritablement capable de tirer la famille d'affaire en ces circonstances si graves. Aussi se virent-ils forcés d'attendre qu'il eût fini de pleurer le défunt basileus et d'ensevelir pieusement ses restes dans la tombe solitaire des Anargyres. Alors seulement, craignant que son absence trop prolongée n'eût, pour ses projets ambitieux, des suites funestes, l'Orphanotrophe se décida à rentrer, lui aussi, au Palais.

Il s'agissait donc, pour ces trois intrigants personnages, parmi lesquels l'eunuque était seul un homme vraiment supérieur, de retenir en leurs mains avides le pouvoir si étrangement entré dans leur famille, de le perpétuer dans leur maison par cette substitution audacieuse de leur neveu à leur frère mort, sinon dans les faveurs de la basilissa, du moins comme associé au pouvoir à ses côtés. Cette entreprise, en apparence si difficile, n'était pas au-dessus du génie de l'Orphanotrophe, si fertile en intrigues.

« J'ai assisté *de visu* à tous ces événements si rapides », nous dit Psellos; « il s'agissait pour les trois frères d'opérer avec une prudence infinie. La nouvelle de la mort de ce basileus très populaire avait étrangement troublé la grande Ville, qui se trouvait maintenant pleine de rumeurs, toute prête en apparence pour le tumulte des rues. Lorsque, si peu de jours après, Joannès fit sa rentrée au Palais, ses frères, accourus à sa rencontre, lui firent accueil « comme s'il était Dieu en personne ». Exagérant leur tendresse apparente, ils le baisèrent à plusieurs reprises, tandis qu'en neveu bien stylé, le jeune Michel offrait, avec une dévotion feinte, l'appui de son bras à son oncle. Quand cette comédie si bien ima-

ginée eut assez duré, le trio fraternel entra en conférence. Très sagement, l'Orphanotrophe conseilla de ne rien faire sans s'être mis avant tout entièrement d'accord avec la basilissa. Il fallait que l'alliance avec celle-ci, qui représentait seule le principe tout-puissant de l'hérédité légitime, devînt la base unique et inébranlable de toute cette intrigue. Il fallait, en un mot, que rien ne se fît sans le consentement, du moins apparent, de la vieille princesse, et que l'élévation du jeune Michel parût uniquement son œuvre à elle. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le siège de cette âme féminine si faible, si facile à prendre, fut immédiatement entrepris. Psellos nous a fait de cette scène un récit très vivant. Ces habiles avocats, rappelant avec émotion à Zoé l'adoption qu'elle avait faite si récemment de leur neveu, placèrent éloquemment le jeune homme sous la protection à la fois de sa mère et de sa souveraine. Prosternés aux pieds de la basilissa, lui prodiguant les noms les plus tendres, les plus instantes prières, ils la convainquirent par les plus solennels serments, par les protestations les plus vives, que c'était pour elle le seul moyen de redevenir l'unique et véritable maîtresse de l'Empire. Ils lui jurèrent que le jeune Michel ne serait qu'une sorte de ministre à ses côtés pour exécuter ses volontés, qu'elle aurait à la fois sur lui l'autorité d'une mère et la toute-puissance d'une souveraine. Elle seule administrerait l'État, tandis que lui, son serviteur à gages, veillerait à l'exécution des affaires. Bref, après que les trois frères eurent juré toutes ces choses sur les reliques les plus sacrées, ils eurent presqu'incontinent cause gagnée. « Ils s'emparèrent de la basilissa toute entière et tout de suite », dit Psellos. Incontinent convaincue par ce quatuor d'habiles flatteurs dont chacun jouait savamment un rôle convenu d'avance, cette pauvre, bonne et faible vieille princesse sans défense se déclara aussitôt satisfaite. « Comment eût-il pu en être autrement, s'écrie Psellos, puisqu'elle n'avait personne pour la conseiller ou lui prêter secours ! Séduite par les paroles charmeuses de ces habiles aventuriers, plutôt honteusement trompée par leurs mensonges, elle se remit à eux pieds et poings liés. »

Zoé livra ainsi l'Empire à ces quatre louches personnages. Par son influence encore toute-puissante sur le peuple de la grande ville qui ado-

rait pieusement en elle l'héritière directe des grands basileis de sa race, par son attitude confiante à l'égard de Jean et de ses frères, elle calma si soudainement l'agitation populaire déjà menaçante, qu'à la joie infinie des Paphlagoniens on put procéder aussitôt à cette chose inouïe, stupéfiante, la consécration et le couronnement du nouveau basileus. L'élévation déjà si extraordinaire de Michel IV était cette fois de beaucoup dépassée. Aujourd'hui, en effet, il ne s'agissait plus d'un amant d'humble origine élevé au trône par l'ardent amour d'une vieille souveraine. Dans l'étrange histoire des cours orientales, pareil événement s'était vu à maintes reprises déjà. Non, cette fois il s'agissait d'une bien autre aventure, unique, je le crois, en son genre ; il s'agissait, après avoir fait adopter comme fils à cette même vieille souveraine légitime un inconnu tout jeune encore, un intrus de vile naissance dont la seule raison d'être était de se trouver le neveu de l'ancien amant défunt et aussi l'instrument aux mains d'un habile ministre pour prolonger sa puissance, il s'agissait, dis-je, de faire asseoir ce vil aventurier sur le trône éclatant des basileis ! Et ce projet inouï était maintenant un fait accompli !

Donc, bien peu de jours après la mort du pauvre basileus épileptique, la cérémonie de couronnement de son neveu eut lieu suivant les us accoutumés. La procession solennelle, l'entrée non moins solennelle du cortège dans le saint temple des Blachernes, la bénédiction du patriarche, toutes les phases du couronnement se succédèrent, nous dit Psellos, comme s'il se fut agi de l'avènement le plus régulier du descendant légitime de dix empereurs. Aux acclamations de la foule, le misérable neveu du perfide eunuque fut proclamé basileus et autocrator des Romains, isapostole, l'égal de Dieu sur la terre, Michel, cinquième du nom ! L'histoire et la voix populaire ne l'ont jamais désigné que sous le surnom du Kalaphate pour le distinguer de son oncle homonyme dit le Paphlagonien.

A l'heure même où Michel V revêtait le diadème des basileis dans ces circonstances extraordinaires, Skylitzès raconte que le jeune parvenu, comme frappé de vertige, perdit connaissance se trouvant subitement dans les ténèbres. Peu s'en fallut qu'il ne tombât. On ne le

rappela qu'à grand peine à la vie à force de senteurs et d'onguents ! (1)

Durant les premiers jours, l'attitude du nouveau basileus à la fois envers sa souveraine devenue sa mère d'adoption et envers son oncle Joannès fut tout à fait édifiante et correcte. Nullement abasourdi par le rêve étourdissant qu'il venait de réaliser, le jeune homme affichait une modestie pleine d'astuce. « A chaque moment, raconte Psellos, il disait



MONT ATHOS. Tour près d'un des débarcadères.

en parlant de Zoé : « Ma basilissa, ma souveraine. » A chaque moment il répétait ces mots : « Je suis l'esclave de ma souveraine, je ne suis que l'exécuteur de ses volontés. »

Il nommait également son oncle « son seigneur et son maître », s'empressant de le faire asseoir à ses côtés, attendant un signe de lui pour parler. Suivant l'expression pittoresque de Psellos, il semblait n'être qu'un archet aux mains de ce fin musicien. Cette attitude d'humilité reconnaissante trompa tout le monde, sauf, bien entendu, le vieil eunuque. On s'extasia sur les vertus de cet intéressant adolescent qui, suivant la

(1) « Tout le temps que dura ce règne de quatre mois, dit encore le superstitieux Skylitzès, la terre trembla! »



MOSAÏQUES BYZANTINES de l'église du couvent de Daphni près d'Athènes. — Coupole. Moïse et David. — (Millet, Hᵗᵉˢ-Études, B. 218).

coutume, en guise de joyeux avènement, distribuait des dignités aux sénateurs et des congiaires au peuple. « L'oncle a fait un bon choix », disait la foule. L'oncle silencieux avait de suite compris tout ce que, sous cette feinte douceur, cette modestie simulée se cachait de perfidie et d'ambition furieuse. Seulement, pris dans ses propres pièges, impuissant à faire

révoquer ce choix qu'il avait lui-même préparé et sollicité, enchaîné aussi par les liens du sang, le vieux lutteur courbait la tête, encore indécis sur la voie à suivre, toujours en éveil cependant, prêt à inaugurer énergiquement la résistance au moment où l'autre lèverait le masque. (1)

Ce moment ne fut point long à venir. Même, il survint si promptement que le malheureux oncle fut contre toute prévision surpris et presque aussitôt vaincu par son neveu dans cette lutte fratricide. « Très rapidement, nous dit Psellos, le jeune basileus modifia son attitude de déférence vis-à-vis de son vieil et illustre parent. Il ne le consultait plus, s'exprimant très injurieusement sur son compte dès qu'il avait le dos tourné, agissant en tout différemment de ce que Joannès lui conseillait. En même temps, l'autre oncle, le grand domestique Constantin, jaloux effroyablement de l'Orphanotrophe, furieux de devoir lui obéir comme à un maître, excitait son neveu à témoigner à celui-ci une froideur toujours croissante. Longtemps ce personnage avait dû cacher sa haine violente pour l'eunuque auquel leur frère commun, le basileus Michel IV, témoignait d'une affection si vive qu'elle le protégeait contre les colères des siens. Michel IV, en réalité, dit Psellos, n'avait jamais aimé que son seul frère Joannès pour l'âge et les talents duquel il témoignait d'un respect infini. Il haïssait maintenant les autres membres de sa famille qu'il avait tant chéris jadis et qui ne lui étaient plus d'aucun secours, mais qui, au contraire, par leurs vices, lui créaient des embarras incessants. Même

(1) Je raconte tout ce drame d'après le récit très détaillé de Psellos, qui, témoin oculaire de ces événements, est devenu notre source la plus importante pour cette période extraordinaire entre toutes, depuis que sa précieuse *Chronique*, si longtemps presque inconnue, a été rendue plus accessible aux recherches des érudits. Le récit de Skylitzès, assez différent, doit inspirer une confiance moindre. Voici ce qu'il dit simplement : « A la mort de Michel IV, la plénitude du pouvoir retourna tout naturellement à la basilissa de par son droit héréditaire. Aussi cette princesse se remit-elle au début avec plus d'activité à l'administration des affaires, associant à cette activité les eunuques paternels demeurés malgré tout ses favoris, dont nous avons parlé à différentes reprises. Malheureusement, elle ne s'en tint point là. S'estimant incapable de supporter à elle seule le poids du pouvoir, sentant en même temps quelle grave responsabilité il y aurait à laisser l'Empire sans basileus, alors que celui-ci avait tant besoin d'une intelligence et d'un bras virils pour le conduire, elle désigna pour ce poste le neveu du défunt basileus et son homonyme, fils de sa sœur Marie et du patrice Stéphanos qui avait reperdu la Sicile. Ce jeune homme, qui portait depuis peu le titre de césar, passait pour avoir de l'énergie et du sens pratique. Zoé lui fit jurer sur les plus solennelles reliques qu'il la considérerait toute sa vie comme sa mère et sa souveraine et qu'il lui obéirait en tout comme à son maître et seigneur. Cela fait, elle l'adopta solennellement pour son fils, le proclama basileus et le couronna du diadème impérial. »

lorsqu'il se trouvait par trop irrité contre ceux-là, c'était encore Jean qui intervenait pour calmer sa colère et le réconcilier avec eux. Eux, par contre, mortellement envieux de l'Orphanotrophe, le haïssaient de toute leur âme, Constantin surtout, mais ils ne pouvaient ni n'osaient rien tenter effectivement contre lui.

Maintenant que Michel IV n'était plus là pour protéger le vieil eunuque, Constantin prenait sa revanche en excitant contre lui ce triste neveu qui ne demandait qu'à rivaliser avec lui d'exécration pour le chef de la famille. Le fourbe avait bien préparé ses batteries. Du temps que son neveu Michel n'était encore que césar, alors que le basileus Michel IV vivait encore, il s'était montré plein de bonté pour ce jeune parent, flattant ses penchants, lui prêtant autant d'argent qu'il pouvait en désirer, acquérant de la sorte sur lui une influence sans cesse grandissante. L'oncle et le neveu se faisaient réciproquement des confidences, ne se dissimulant point l'un à l'autre leur haine commune pour Joannès, persuadés tous deux à tort que l'Orphanotrophe conspirait en vue de faire arriver quelque autre personnage au trône. Skylitzès même, après avoir narré à sa manière l'adoption définitive du Kalaphate par Zoé (1), nous raconte immédiatement après en termes quelque peu confus qu'à ce moment déjà l'Orphanotrophe fut, sur l'ordre de la basilissa, révoqué et relégué dans le monastère de Monobatæ, et que Constantin, après avoir dû préalablement renoncer à sa charge de domestique des Scholes, fut, toujours sur la demande de Zoé, exilé dans ses terres du thème de l'Opsikion en Asie, en même temps que le protovestiaire Georges l'était dans ses terres de Paphlagonie (2). Puis le césar étant devenu basileus, en avait profité aussitôt pour arracher à la bonne Zoé le rappel d'exil de Constantin et pour le faire créer « nobilissime », une des plus hautes parmi les dignités de l'État. Il lui accordait maintenant sa faveur la plus éclatante, le gardant constamment auprès de lui.

Psellos, que je continue à suivre pas à pas dans ce récit si précieux

(1) Voy. la note de la page précédente.

(2) Psellos ne dit rien de tout cela. Les choses n'ont pas dû se passer ainsi. La chute et l'exil de l'Orphanotrophe et de ses frères sont postérieurs et non antérieurs à l'élévation au trône du Kalaphate.

parce qu'il est celui d'un témoin oculaire constant, d'une rare intelligence, Psellos, dis-je, interrompt quelques moments sa narration pour nous donner de ce nouvel et étrange jeune basileus un portrait terriblement poussé au noir, qui doit être assez exact cependant. « Je trace ce portrait du nouvel empereur, dit Psellos, pour qu'on ne s'étonne point lorsque je raconterai ses actions de voir qu'aucun principe de morale ne les inspirait. C'était l'âme à la fois la plus dissimulée, la plus diverse et la plus fausse qui fut jamais. Sa parole et sa pensée étaient constamment deux. Il disait une chose et en pensait une autre. Alors que sa plus vive colère était déjà allumée, on le voyait parler avec une feinte tendresse à celui-là même qui l'avait irrité, protestant par serments de son amour pour lui. On le vit souvent partager le soir le pain et la coupe de ceux auxquels il méditait de faire subir le lendemain les pires tortures, les plus affreux supplices. Il se jouait de tous les sentiments, des liens du sang comme de ceux de l'amitié. Rien de tout cela ne comptait pour lui. Il eût vu tous ses parents se noyer sous ses yeux qu'il n'eût pas levé le doigt pour les sauver. Sa jalousie contre eux était universelle, portant sur les petites choses comme sur les grandes. Il avait en exécration toutes les natures supérieures. En somme il n'y avait en lui que haine et défiance contre tous et chacun. Par contre, dès que la situation venait à être périlleuse, subitement il jetait le masque et devenait d'un coup ou lâche ou furieux, commettant les actions les plus abominables. Incapable de se maîtriser, il entrait pour le moindre motif dans des colères terribles, prenant pour le motif le plus futile les gens en haine. Il exécrait spécialement, je le répète, tous les siens; cependant il n'osa pas les perdre de suite, parce qu'il redoutait encore son oncle Joannès, chef suprême de la famille. »

Reprenons notre récit : Constantin, une fois qu'il eut été créé nobilissime, perdit tout reste de crainte pour l'Orphanotrophe, toute déférence aussi. Il lui répondait avec insolence, lui désobéissant ouvertement. En même temps, il ne cessait d'agiter l'esprit de son neveu, lui reprochant d'être trop humblement soumis à cet oncle. Sous cette influence néfaste incessante, le Kalaphate modifiait petit à petit son attitude envers ce dernier, prenant vis-à-vis de lui des airs de plus en plus dédaigneux. Jean

commençait à s'en inquiéter fort, très attristé par la perspective de perdre la toute-puissance dont il jouissait depuis si longtemps. Cependant il ne disait trop rien, comprenant combien il lui serait maintenant diffi-



MOSAÏQUE BYZANTINE de la métropole de Sérès de Macédoine. — Grande Abside. Communion des Apôtres. Un Apôtre recevant le pain. — XIme Siècle. — (Millet, H^tes-Études, B. 361.)

cile de se défaire du nouveau basileus. Il paraît pourtant avoir un moment caressé un projet dont Psellos déclare bien avoir eu connaissance, mais qui demeura tout à fait ignoré et qui échoua du reste. Ce plan consistait à remplacer Michel V par un de ses cousins, neveu par conséquent, lui

aussi, de l'Orphanotrophe. Ce personnage, nommé Constantin, était magistros. Il y eut là toute une intrigue assez louche, très obscure, dont Psellos, qui est seul à en parler, fait un récit confus. Joannès, qui voulait avant tout se couvrir, lui et son nouveau candidat, contre les graves risques d'une pareille intrigue, eut l'adresse extraordinaire, dans un moment où le jeune empereur était inattentif, de lui faire signer une ordonnance rédigée d'avance dans laquelle une clause secrète portait que si un des parents du basileus cherchait à usurper le pouvoir, il ne passerait point pour cela en jugement et ne serait même point inquiété. Bref, l'eunuque, en général mieux inspiré, une fois en possession de ce papier, crut avoir fait merveille et s'être acquis une arme redoutable. Il se trompait étrangement. Avant même qu'il n'eût pu agir, le basileus, qui se défiait, l'avait prévenu et s'était débarrassé de lui définitivement ainsi que nous l'allons voir.

La situation entre tous ces louches personnages violemment aigris les uns contre les autres ne faisait que s'envenimer. La haine sourde que se portaient l'oncle et le neveu, Joannès et Michel, finit par éclater aux yeux des moins prévenus. Ce fut, paraît-il, dans un banquet au Palais à l'occasion d'une discussion entre eux, discussion dont le diabolique Constantin profita très habilement pour se ranger à haute voix à l'opinion du basileus, tandis qu'il donnait tort à son frère. Se montant peu à peu à un diapason extraordinaire d'excitation factice, il en vint à faire avec une véhémence voulue devant tous son procès à l'Orphanotrophe, lui reprochant avec violence son orgueil, son arrogance, sa fourberie coutumières. Joannès, incapable de supporter, surtout en public, d'aussi odieuses accusations, comprenant de suite que le basileus, qui n'avait fait qu'en rire, ne sévirait pas contre l'insolent, quitta immédiatement la table impériale. Au lieu de regagner sa demeure palatine, il se rendit dans une de ses maisons de campagne, accompagné dans cette hautaine retraite par toute sa maison et par une foule de personnages sénatoriaux et autres dignitaires, ses partisans ou ses amis. Le malheureux, songeant à tant de services rendus, se flattait encore que son neveu allait bien vite le supplier de revenir. De même pensaient les sénateurs serviles qui, convaincus de ce prompt retour de faveur, songeaient déjà que leur présente attitude

leur vaudrait un avancement nouveau. Les uns comme les autres avaient compté sans la basse scélératesse du souverain qu'ils venaient volontairement de se donner.

« Le Kalaphate, poursuit Psellos, n'éprouva pas le plus léger regret du départ de cet oncle détesté. Par contre, celui de la presque totalité des sénateurs l'alarma fort en lui faisant redouter quelque tentative sérieuse contre son autorité à peine établie. Il écrivit en conséquence à l'eunuque une lettre où, dans un langage perfide et cruel tout à la fois, il lui reprochait sa conduite, surtout son attitude orgueilleuse, mais lui donnait en même temps rendez-vous au Palais pour s'entretenir confidentiellement avec lui. Joannès, se croyant déjà le maître à nouveau, persuadé qu'il allait recevoir le chaud accueil d'autrefois, se hâta d'accourir. C'était jour de représentation solennelle au Cirque. Le basileus qui s'y trouvait, et qui n'avait pas compté sur un aussi prompt retour, rentra directement dans ses appartements du Palais sans envoyer aucun message à son oncle qui se morfondait à l'attendre. Celui-ci, très humilié, croyant à un fait exprès, regagna sa maison de campagne, le cœur profondément ulcéré. Ce fut la rupture définitive. Il n'y eut dès lors que haine atroce entre ces deux hommes. Déjà Joannès s'apprêtait à comploter contre son neveu, mais celui-ci avait maintenant la force pour lui. Il expédia un navire au lieu de retraite de l'Orphanotrophe, probablement sur le Bosphore, avec l'ordre brutal d'avoir à venir se justifier. Comme le bâtiment qui portait le grand suspect approchait du port, le jeune basileus, qui guettait son arrivée du haut des terrasses du Palais Sacré, fit faire un signal convenu. Aussitôt le navire, au lieu de mouiller devant la demeure impériale, fit demi-tour. Alors on vit un autre bâtiment s'approcher qui prit le malheureux Orphanotrophe à son bord et mettant toutes voiles dehors l'emmena incontinent dans un lointain exil, au monastère de Monobatæ. Nous ne savons rien d'autre absolument de ce drame poignant dans sa simplicité antique. Nous ne savons rien surtout de ce qui dut se passer dans l'âme altière de cet homme qui avait été si longtemps tout-puissant, lorsqu'il se vit ainsi, pauvre captif aux mains du misérable dont il avait fait la fortune, honteusement chassé par lui. De nos jours, d'autres grands ministres, dans des circonstances différentes, ont éprouvé

les mêmes colères impuissantes, les mêmes humiliations abominables.

La conduite de Michel envers cet oncle auquel il devait la couronne fut exécrable jusqu'au bout, sans ménagement aucun. Psellos nous dit que le lieu affreux de sa relégation eût convenu tout au plus aux pires bandits. Le malheureux, poursuit le chroniqueur, bien que le basileus eût légèrement atténué la dureté de cet exil lorsque sa colère fut un peu calmée, souffrit mille maux dans cet enfer.

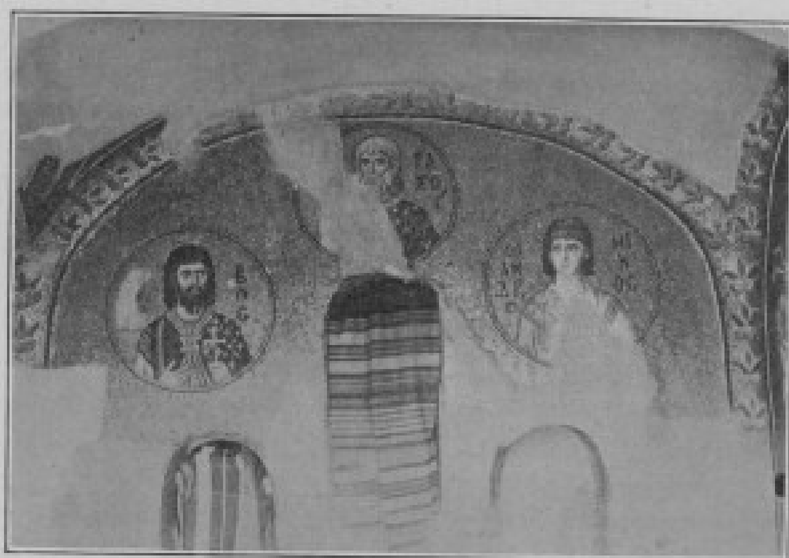
Ce sort tragique passa du reste presque inaperçu. Personne ne songea à protester contre le bannissement de l'impopulaire ministre tombé de si haut, du dur Orphanotrophe dont l'administration avare, cruelle, écrasante, l'ambition insatiable ne lui avaient guère créé que des ennemis.

Débarrassé du seul homme dont il redoutait l'énergie, ce terrible basileus, monté par un caprice inouï du sort sur ce trône où il ne devait que passer, poursuivit avec fureur son œuvre de haine, uniquement occupé, nous dit Psellos, à tout modifier, transformer et détruire. « Son audace criminelle semblait, nous dit-il, vouloir instinctivement hâter encore la catastrophe finale, tels ces misérables écuyers du Cirque, qui, montés sur leurs piteux coursiers, les font crever tant ils s'acharnent à les forcer. » « Ce fut, dit à son tour Skylitzès, au moment précis où il se croyait définitivement en sécurité par la chute de l'Orphanotrophe que ce pitoyable souverain tomba aussi soudainement qu'il s'était élevé. »

Je poursuis le récit poignant de Psellos en citant les traits affreux qu'il nous conte encore de cet empereur d'exception, misérable avorton moral qui ne sut même pas tomber avec dignité (1). « Jamais, nous dit-il, le Kalaphate ne jetait un regard favorable sur les dignitaires et les hauts personnages que leurs fonctions rapprochaient de lui. C'était sa politique constante de chercher à les terrifier, à les tyranniser dans une incessante disgrâce, à les déposer brusquement de leurs charges, à diminuer ou détruire leurs privilèges. Par contre, il ne parlait que d'accorder plus de licence à la populace pour pouvoir au moment opportun s'appuyer sur elle

(1) Voy. dans Manassès, éd. Bonn, pp. 261 et 262, un non moins sombre portrait de ce basileus.

contre l'aristocratie qu'il haïssait. Il avait coutume de répéter qu'il voulait que son pouvoir s'appuyât sur la masse et non sur une élite de quelques-uns. » « En disant cela, ajoute notre chroniqueur, il n'entendait parler que de la plus vile populace, non du vrai peuple qu'il ignorait absolument ! » Il avait substitué à sa garde du corps ordinaire, probablement à ses soldats værings, une troupe d'esclaves du Palais, sorte de « bravi »



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Daphni, près d'Athènes. — Les saints Probos, Tarachos et Andronic. — XIme Siècle. — (Millet, Hes-Études, B. 1352.)

« d'origine scythique », c'est-à-dire probablement des Bulgares ou d'autres Slaves, tous eunuques, qui le connaissaient bien et étaient prêts à lui rendre tous les services qu'il leur demanderait. Il avait tellement choyé et comblé ces bandits qu'il pouvait se considérer comme à peu près assuré de leur dévouement, assuré du moins d'être à la fois bien gardé et bien servi par eux dans ses vengeances.

Il commença donc aussitôt à combler de ses faveurs la lie de la populace urbaine, et cette foule immonde lui rendit d'abord en faciles démonstrations d'attachement tout ce qu'il faisait pour elle. Lorsqu'il passait à

cheval par les rues de la capitale, les petits boutiquiers eux-mêmes, les petits marchands qui profitaient largement des mesures édictées par lui, l'accueillaient avec faveur. On l'acclamait. On tendait sur la route du cortège impérial les plus belles tentures de pourpre. On plaçait sous ses pas les plus beaux tapis de soie. Ce fut alors que, complètement trompé, comme grisé par ces protestations si superficielles d'amour populaire qui n'avaient en réalité aucune base sérieuse, il crut vraiment pouvoir tout oser et commença à laisser paraître la secrète et intense pensée de son âme dont la disgrâce de l'Orphanotrophe n'avait été que le presque insignifiant prélude. Ce jouvenceau couronné, élevé de la rue au trône par la plus invraisemblable des intrigues, surtout par l'incroyable faiblesse de sa souveraine, ne songeait déjà plus, en effet, qu'à chasser du trône cette illustre et antique dynastie macédonienne en la personne sacrée de la vieille basilissa à laquelle il devait tout et à se faire proclamer maître unique de l'Empire en son lieu et place ! Ce fut sa folle confiance en l'amour populaire, qu'il s'imaginait avoir si violemment excité et si facilement conquis, qui lui fournit l'audace nécessaire pour un tel crime et qui finalement amena si promptement sa perte.

Maintenant qu'il s'était défait de son oncle l'Orphanotrophe, le jeune insensé n'avait plus qu'une haine au cœur qui surpassait toutes les autres. Il détestait de toutes les forces de son âme basse sa mère adoptive, la bonne basilissa Zoé, celle précisément qu'il eût dû chérir uniquement, mais qui était aussi plus difficile à renverser que l'eunuque. « Il l'avait toujours haïe, s'écrie Psellos, même quand elle lui avait donné l'Empire en l'adoptant ! Mais aujourd'hui qu'il se voyait forcé de la nommer sa souveraine en public, il en avait conçu une humiliation et une colère si furieuses qu'il eût voulu pouvoir de ses dents couper sa langue contrainte à proférer de telles paroles et la cracher de sa bouche ! »

Nous touchons au drame final. Il semble bien que cet étrange basileus, le plus étrange peut-être parmi tous ceux qui ont passé comme un rêve au Palais Sacré de Byzance, ait été quelque peu dément. Déjà sa haine tenace de maniaque contre tous les membres de sa famille à l'exception de son seul oncle Constantin, sa politique d'extermination à leur endroit demeure presque inexplicable dans son intensité, alors que lui-même, n'étant que

le plus vulgaire et le plus précaire des parvenus sur le trône, avait par cela même grand besoin d'être soutenu par tous les siens. Psellos raconte qu'après l'exil de l'Orphanotrophe, qui, lui, au contraire, avait constamment témoigné d'un si fidèle attachement à sa famille, ce bourreau couronné avait ordonné d'émasculer tous ceux ou presque qui lui tenaient par les liens du sang à un degré quelconque. « Beaucoup de ceux-ci étaient des hommes mariés, ayant barbe au menton, même déjà des pères de famille respectables. » C'est à de telles gens que ce monstre infligeait froidement ce supplice affreux ! Mais, je l'ai dit, cette haine contre sa famille n'était plus rien maintenant auprès de celle qu'il nourrissait pour la vieille basilissa qui avait fait son étonnante fortune, mais qui le gênait prodigieusement parce qu'il s'était aperçu trop tard qu'il dépendait entièrement de son bon plaisir. Cette haine, au dire de Psellos, devint maladive. Cet insensé ne pouvait plus se contenir quand il entendait dans les cérémonies publiques, si fréquentes à Byzance, au Palais comme à l'Église, proclamer le nom de Zoé avant le sien dans les acclamations populaires officielles. Vivant dès le début complètement séparé de la basilissa, non seulement il n'avait plus avec elle aucune communication, mais il lui refusait tout argent, alors que cependant le trésor impérial était son bien à elle. Finalement il l'interna presque de force au Gynécée du Palais où elle fut gardée comme une prisonnière par des serviteurs à lui, gens pleins de brutalité. Ses femmes furent éloignées et n'eurent plus permission de la servir. Même Michel faisait à tout instant fouiller le Gynécée sous prétexte de conspiration.

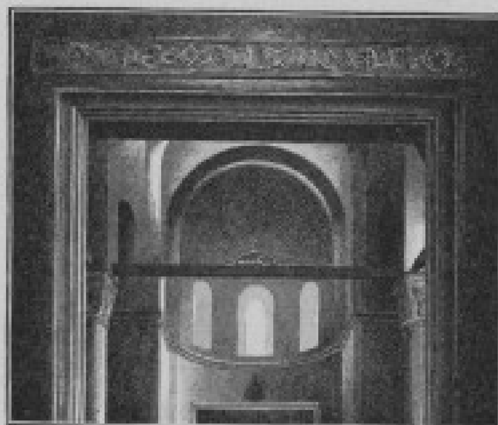
Skylitzès, aussi Glycas, nous fournissent ici quelques autres détails que Psellos, probablement de propos délibéré, a laissés dans l'ombre. Le jeune basileus, nous disent ces chroniqueurs, était constamment excité contre Zoé par son oncle Constantin qui lui-même l'était de loin par l'eunuque Joannès, tant que celui-ci vécut dans son lointain exil. Joannès était-il sincère et continuait-il, malgré l'indigne conduite de son neveu à son égard, à vouloir obstinément, même en sa misérable personne, la grandeur de leur famille, ou bien voyait-il simplement, dans ces tristes délations contre sa souveraine légitime, un moyen de rentrer en faveur auprès du nouveau basileus et d'être rappelé par lui de son cruel

éloignement? Je serais fort embarrassé pour répondre. Voici les termes mêmes dont se sert Glycas : « Constantin ne cessait de répéter au basileus ce que Joannès de son côté ne cessait de lui écrire, qu'il lui fallait à tout prix se défaire de Zoé pour éviter d'être empoisonné par elle comme l'avait été son oncle le Paphlagonien. » On voit qu'il n'avait pas suffi à cet infortuné Michel IV d'avoir été si terriblement malade toute sa vie pour être en droit de mourir de sa mort naturelle. On voulait à tout prix, dans cette agonie pourtant si naturelle, voir la main de la malheureuse impératrice. Combien il devient difficile pour l'histoire de se mouvoir avec quelque certitude parmi ces obscures intrigues de Palais et de Gynécée. Skylitzès poursuit ici son récit dans les mêmes termes que Glycas. « Le basileus, dit-il, était constamment sollicité par les lettres de l'Orphanotrophe exilé et par les conseils du tout-puissant nobilissime de se défier de la basilissa. » « Prends garde, lui répétaient à l'envi ces deux acolytes, de ne point subir le sort que Zoé a infligé non seulement à ton malheureux oncle, mais déjà à son prédécesseur, le non moins infortuné Romain Argyros, tous deux empoisonnés par elle. Saisis n'importe quel prétexte pour te débarrasser d'elle en la devançant dans ce rôle d'assassin. » Le Kalaphate, qui n'avait guère la tête solide, fut tôt affolé par ces incessantes insinuations. Il ne rêva plus que de se débarrasser de cette princesse gênante.

Bientôt, jetant entièrement le masque, ce précoce criminel résolut de profiter de la faiblesse de la vieille souveraine pour l'expulser du Palais Sacré et demeurer, en l'exilant, seul maître de l'Empire. J'ignore s'il conçut à lui seul ce plan audacieux autant qu'insensé qui allait causer sa perte, ou s'il y fut tout d'abord poussé par son oncle le nobilissime ou quelque autre de ses obscurs familiers. Tout est mystère dans ces existences de souverains d'Orient enfouis au fond de leur Palais d'où ils faisaient secrètement mouvoir les fils de leurs abominables et ténébreuses intrigues.

« Michel, dit le chroniqueur byzantin Skylitzès, décidé à commettre ce forfait vraiment parricide contre sa bienfaitrice, voulut auparavant tâter encore une fois le pouls à l'opinion publique, surtout s'assurer jusqu'à quel degré il pourrait compter sur les sympathies de la foule urbaine

dont la complicité, du moins l'abstention, lui était indispensable pour mener à bien le crime qu'il méditait. A la procession solennelle du jour de Pâques, qui tombait, cette année, le 11 avril, il fut fort bien accueilli par la populace lors de son passage solennel à travers la cité pour se rendre à Sainte-Sophie (1). Aussi, le dimanche suivant, 18 avril, dimanche de la Quasimodo, décida-t-il d'assister à l'autre grande procession, qui se rendait ce jour-là du Palais au temple illustre des Saints Apôtres, panthéon des basileis, aujourd'hui la magnifique Mosquée du Conquérant. Il s'y rendit en pompe, revêtu du costume impérial des grands jours, diadème en tête, escorté par la foule immense des sénateurs et des hauts dignitaires. Quel rêve pour cet infime parvenu, hier encore le dernier des inconnus perdu dans la foule anonyme! Toute l'infinie population de Constantinople, la Ville gardée de Dieu, l'acclamant, se pressait sur le passage de l'admirable cortège, à travers les rues merveilleusement parées. Seule, la basilissa Zoé était absente, ce qu'expliquait, du reste, suffisamment l'étiquette farouche du Gynécée impérial. Sur le parcours de la procession, les maisons étaient, comme de coutume en ces occasions solennelles, ornées des plus beaux objets d'orfèvrerie en métal précieux, tendues d'étoffes somptueuses brochées d'or et d'argent. Cette fois encore, le jeune basileus, à sa grande joie, fut accueilli tout le long de sa route par



PORTE DE LA MOSQUÉE de Kazandjilar, ancienne église byzantine à Salonique, construite par le turmaque et « catépano » d'Italie Christophoros sous le règne de Constantin VIII — Voy. la vign. de la p. 53 — (Phot. commun. par M. G. Millet.)

(1) Voy. Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 12.

des acclamations enthousiastes. Il semblait vraiment que l'âme de tout ce peuple fût allée à lui sans retour. Ce fut cela même qui le perdit. Le malheureux prit pour lui seul tous ces cris d'allégresse qui ne s'adressaient qu'au collègue couronné de l'héritière naturelle et bien-aimée de l'Empire. Complètement trompé, il rentra joyeux au Palais, décidé à agir incontinent.

« Michel, dit de son côté l'historien Psellos, avait résolu de chasser Zoé du Palais. Il fallait à cette bête fauve pour lui tout seul la demeure séculaire des basileis (1). Une fois cette idée logée dans son étroit cerveau, il ne songea plus qu'aux moyens d'exécution. Il communiqua d'abord son dessein aux plus audacieux parmi ses familiers. Puis, il interrogea de même ceux en qui il croyait pouvoir mettre quelque confiance ou qu'il estimait plus avisés. Les opinions furent très partagées. On alla jusqu'à le décourager parce que les astres interrogés demeuraient hostiles. Michel écoutait ces divers avis avec gravité. Surtout il consultait les astrologues. » Psellos poursuit en nous racontant que cette classe d'intrigants était encore fort nombreuse à cette époque à Byzance. Il dit en avoir connu personnellement plusieurs. « Ce n'étaient point des savants. Ils se souciaient fort peu de connaître les résultats de la science, qu'ils ignoraient du reste absolument. Ils prédisaient tout simplement l'avenir en dressant des horoscopes à cet effet. » « Si je parle d'eux aussi sévèrement, dit notre écrivain, c'est que j'ai moi-même étudié longuement leur prétendue science sans pouvoir jamais arriver à me persuader que les choses humaines étaient vraiment gouvernées par la marche des astres. » Les réponses de ces charlatans au sujet de l'opportunité de l'acte criminel que méditait Michel furent, paraît-il, si absurdes, si hésitantes, que celui-ci finit par éclater de rire. Se gaussant de leur fausse science : « Allez au diable, leur cria-t-il; moi, avec un peu d'audace, j'en ferai bien plus que vous avec tout votre piètre savoir. »

Aussitôt après le retour de cette procession aux Saints-Apôtres, durant laquelle il avait cru si bien tenir la faveur populaire, dans cette même journée du 18 avril, le basileus se mit à l'œuvre. Le misérable n'y

(1) « ἵν ἔχοι μόνος ὁ θὴρ ἐν τοῖς βασιλείοις αὐλίζεσθαι. »

alla point de main morte. Il accusa simplement la basilissa d'avoir voulu le faire empoisonner, le tout avec des détails inventés aussi invraisemblables qu'effrontés et ridicules. Zoé, qui, ne se doutant de rien, ignorait ces turpitudes, se vit subitement, par ordre de son abject collègue, arrachée de force cette même nuit de ce Palais Sacré où ses ancêtres régnaient depuis des siècles. Un simulacre de jugement rendu sur le témoignage infâme de quelques faux témoins là déclara convaincue du crime de lèse-majesté et la condamna à la déportation immédiate dans un monastère des Iles ! Avant qu'elle ne fût revenue de sa stupeur, on la jeta, en pleine nuit, sur un navire, avec une unique suivante. Alors, des gens désignés à cet effet, après avoir coupé sa chevelure grise, sur l'ordre exprès du basileus, la transportèrent dans un des monastères de Prinkipo, la plus grande des îles des Princes, où elle fut enfermée comme religieuse. Tout ceci n'avait pas pris plus de quelques heures. Pour s'assurer que leurs ordres avaient été bien exécutés, Michel et son principal conseiller, le nobilissime, avaient ordonné qu'on leur rapportât la chevelure impériale (1).

Ceci est le récit de Psellos. Skylitzès ajoute ce détail que, quelques heures auparavant, alors qu'il venait de rentrer au Palais, au retour de la procession des Saints-Apôtres, le basileus avait expédié au patriarche Alexis, dont il se défiait, probablement parce qu'il le savait favorable à la basilissa, l'ordre de se rendre dans son monastère du Stenon, sur le Bosphore, et d'y demeurer jusqu'au lendemain pour y attendre l'arrivée du basileus. En même temps, il lui envoyait la grosse somme de quatre livres d'or comme dédommagement et parce qu'il se disposait à lui choisir sous peu un successeur (2). Il semble que le vieux prélat n'ait opposé aucune résistance immédiate à ces volontés du basileus. Nous verrons cependant qu'il ne demeura pas inactif.

L'historien musulman Ibn el-Athîr nous fournit ici un renseignement inédit des plus importants qui va mieux nous expliquer l'attitude

(1) Psellos semble dire qu'on ne coupa les cheveux de la basilissa qu'un peu plus tard et que le basileus aurait bien voulu la faire tuer de suite, au lieu de la faire seulement raser. Manassès, Ephrem, Michel Attaleiates ajoutent que plusieurs membres de la famille de Zoé furent châtrés à cette occasion, que Théodora, elle aussi, fut envoyée aux îles des Princes.

(2) Ce dernier détail est de Glycas.

du patriarche. On sait qu'on ignore encore à quelle source cet auteur du XIIIme siècle a puisé les renseignements très précieux qu'il nous fournit sur quelques événements de l'histoire byzantine aux Xme et XIme siècles. Donc, Ibn el-Athîr, racontant le drame du mois d'avril 1042 à Constantinople, dit que Michel le Kalaphate, après avoir fait déporter Zoé à Prinkipo, voulut aussi se débarrasser du patriarche pour ne point être gêné par lui dans les projets qu'il méditait. Il lui demanda de lui offrir un festin dans un monastère de la banlieue de la capitale, promettant de s'y rendre. Le patriarche s'exécuta et se rendit en ce lieu pour les préparatifs du festin. Alors le basileus envoya dans ce monastère une foule de soldats des hétairies barbares, bulgares et russes, avec ordre de tuer secrètement le patriarche. Ces mercenaires partirent de nuit et attaquèrent le monastère, mais le patriarche leur ayant fait distribuer beaucoup d'argent, réussit à s'échapper furtivement et à rentrer en ville où il fit aussitôt sonner les cloches pour soulever le peuple contre le basileus. Ce très curieux récit confirme deux faits importants que nous ne pourrions que soupçonner si nous nous en tenions aux chroniqueurs byzantins : à savoir la participation capitale du patriarche à l'émeute contre Michel V et la sympathie profonde des mercenaires russes à l'endroit de la basilissa en même temps que leur attitude d'abord louche puis ouvertement hostile envers le prétendant (1).

Psellos raconte encore avoir entendu dire par quelques-uns des témoins de ce drame, dont la rapidité avait dépassé toutes les prévisions, que lorsque le navire qui emportait la pauvre Zoé vers l'île de Prinkipo, distante de quelques milles à peine, eût gagné le large, celle-ci, apercevant au loin, dans la brume matinale, les bâtiments du Grand Palais Sacré où s'était écoulée toute son existence déjà longue, se souvenant de son père Constantin VIII et de ses glorieux prédécesseurs, basileis des Romains depuis cinq générations, fondit en larmes. Songeant à son oncle, l'illustre empereur Basile, cet homme qui avait rendu de si grands services à l'Empire, qui avait brillé entre tous les basileis, elle lui tint ce touchant discours, entrecoupé de gémissements : « O toi, mon oncle et

(1) Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 2d art., p. 446.

mon souverain, quand je naquis tu m'enveloppas de tes mains dans les langes impériaux, puis tu m'aimas et me comblas de faveurs plus qu'aucune de mes sœurs parce que je te ressemblais d'une manière frappante, ainsi que je l'ai entendu dire cent fois par ceux qui t'avaient connu dans ta jeunesse. Que de fois en m'embrassant, tu m'as dit : « Mon enfant, vis de longues années pour la gloire de notre famille, sois-lui une semence



ÉGLISE BYZANTINE de Saint-Barnabé près Salamine dans l'île de Chypre. — Intérieur de l'église. — (Phot. commun. par M. C. Enlart.)

divine et une joie précieuse! » Tu m'élevais ainsi, rêvant des plus grands projets pour mon heureux avenir. Hélas! tes espoirs ont été déçus. Car me voici déshonorée et avec moi le nom de tous les miens. Me voici condamnée comme une vile criminelle pour un crime infâme que je n'ai point commis! Me voici chassée par la force du Palais de mes pères, ignorante du lieu où je vais être conduite, ne sachant si je ne vais point être livrée aux bêtes ou noyée dans ces flots qui m'environnent. Oh! mon oncle, du haut du ciel, veille sur moi, sauve les jours de ta misérable nièce! »

Quel drame inouï autant que soudain. Voici donc, à la suite de cette incroyable révolution de Palais, la Porphyrogénète Zoé, tout à l'heure basilissa d'un immense Empire, héritière de tant de souverains, maintenant misérable nonne tonsurée dans un de ces fameux couvents des Iles qu'on aperçoit de Constantinople au loin à l'entrée de Marmara et où tant de princes et de princesses, tant d'illustres victimes, la grande Irène entre autres, étaient venues avant elle gémir sur la fragilité des choses humaines. Au dire de Psellos, la vieille souveraine, qui semble vraiment avoir eu quelques beaux côtés de caractère, prit tout d'abord son dur exil en patience. « Elle avait eu, nous dit-il, durant cette courte et tragique traversée, si terriblement peur d'un pire destin, qu'elle fut comme soulagée de voir qu'on n'en voulait pas à ses jours. Elle parut même se résigner à son triste sort, décidée, du moins en apparence, à ne plus vivre désormais que pour Dieu. » « Elle ne pouvait guère faire autrement, ajoute philosophiquement le chroniqueur, car elle se trouvait bien pieds et poings liés aux mains de ce terrible Michel. Elle se mit immédiatement en prières, bénissant Dieu qui l'avait sauvée d'un péril mortel, devenue une humble religieuse, victime offerte, je ne sais si ce fut à Dieu, mais certainement à la fureur de ce basileus qui avait imaginé et ordonné ce honteux guet-apens. »

Le prochain acte de cette tragi-comédie suivit immédiatement le premier. Le basileus, toujours uniquement préoccupé de se conserver la faveur populaire, tenta de justifier sa conduite en lui donnant une consécration publique quasi-officielle. Dès les premières heures du jour, après cette nuit sinistre, le lundi 19, Michel V convoquait les sénateurs en séance solennelle et leur débitait le plus mensonger récit, affirmant que Zoé avait constamment tenté de le faire empoisonner, que lui, la soupçonnant dès longtemps, l'avait à maintes reprises surprise sur le fait, mais que, mû par un sentiment de pudeur, il avait hésité jusqu'ici à en informer le Sénat. Les sénateurs, troupeau docile, donnèrent tout naturellement un blanc-seing à ce misérable basileus, approuvant effrontément sa conduite à l'endroit de sa souveraine.

Ce fut ensuite le tour du peuple de la capitale, infiniment plus difficile à convaincre. Pour tenter de calmer la colère populaire à l'ouïe

de l'attentat commis contre cette souveraine tant aimée, un « pittakion », sorte de manifeste officiel, c'est Michel Attaleiates qui nous apprend ce détail, fut en hâte promulgué, motivant et justifiant la conduite du basileus, noircissant Zoé, mettant tout sur le compte de la pauvre femme. Le Préfet de la Ville en personne, entouré d'une nombreuse garde armée, en donna lecture à haute voix à la foule immense accourue dans le vaste Forum de Constantin.

Ce « pittakion » disait en substance, parlant par la bouche du basileus : « La basilissa Zoé, que j'ai surprise conspirant contre ma personne, a été déportée par mon ordre. J'ai également chassé de l'Église le patriarche Alexis qui était de connivence avec elle. Quant à vous, mon peuple, si vous persistez, comme je l'espère, dans vos bonnes intentions à mon endroit, vous recevrez de moi de grands bienfaits et de grands honneurs et vous vivrez d'une vie assurée et tranquille! »

Psellos, dit que, dans la foule, beaucoup de gens avaient été gagnés pour applaudir bruyamment à cette communication. On espérait enlever ainsi les suffrages de la masse. Michel était même si assuré du succès, si convaincu que le peuple accepterait tacitement, à l'exemple du Sénat, l'exil de l'impératrice, qu'il était allé se délasser de ce que notre chroniqueur appelle ironiquement ses « travaux héroïques », aux jeux du Cirque. Le jeune basileus se trompait lourdement, et le châtiment de son crime allait être aussi brusque que soudain, de plus infiniment dramatique.

« La terrible explosion de fureur populaire qui suivit immédiatement la communication maladroite du Kalaphate, a-t-on dit avec raison (1), fit sur les témoins oculaires l'impression la plus profonde, la plus extraordinaire. Psellos, qui fut de ceux-là, inaugure le récit qu'il en va faire par un préambule solennel, « comme il en faut, dit-il, pour les plus grandes scènes historiques, si grandes que l'exposé en dépasse les forces humaines ». Il parle, en somme, de ce soulèvement fameux en termes qui ne seraient pas déplacés pour le récit d'un événement tel que les débuts de la grande Révolution française (2). »

(1) Bury, *op. cit.*, 2d art., p. 254.
(2) « Τὸ μέγα ἐκεῖνο καὶ δημοσιώτατον ἀπετελέσθη μυστήριον. »

« Pour ce qui va suivre, poursuit-il en son langage ampoulé, tout discours humain demeure inférieur à la grandeur des faits et l'esprit de l'homme ne peut arriver à comprendre les décrets de la Providence. Je juge des autres par moi-même. Pas plus le poète inspiré divinement, que le rhéteur à l'éloquence entraînante, au langage plein d'art, ou le philosophe à la vaste érudition, expert à connaître les causes surnaturelles des événements et à savoir tout ce qu'ignorent les autres, ne saurait parler dignement, chacun avec les qualités ou brillantes ou grandioses et pénétrantes qui le distinguent, d'événements aussi extraordinaires. Aussi n'aurais-je jamais osé tenter de raconter ce drame, s'il ne s'agissait précisément là de l'événement le plus considérable de toute cette période historique que j'ai entrepris de narrer en détail. C'est ce qui m'a enhardi, moi, chétif navigateur, à naviguer sur cet océan redoutable. Je vais donc remémorer de mon mieux les événements qu'amena la vindicte divine aussitôt après l'exil de la basilissa. »

C'est, en effet, dans cette fameuse sédition populaire contre le Kalaphate et son oncle le nobilissime, que le chroniqueur précieux entre tous pour toute cette période, le fameux Michel Psellos, apparaît pour la première fois comme jouant lui-même un rôle dans les événements extraordinaires qui vont se pressant autour de lui, rôle d'abord insignifiant, mais que nous allons voir sans cesse grandir. Il est indispensable d'indiquer ici, en quelques mots, les origines de cet homme considérable. Je ne ferai pour cela que résumer le plus brièvement possible les débuts d'un article que lui a consacré M. Rambaud (1) à propos de la publication de ses œuvres par M. C. Sathas (2) et aussi un excellent mémoire de M. Br. Rhodius publié en 1892 sur le même personnage et sur sa correspondance (3).

« Il est, dit M. Rambaud, à l'époque plus déshéritée qui suivit la grande époque de Basile II le Bulgaroctone, un homme qui résume en lui-

(1) *Michel Psellos, philosophe et homme d'État byzantin du XIme siècle. Sa vie et ses œuvres d'après la récente publication de M. C. Sathas. Revue Historique*, t. III, pp. 241 sqq.

(2) Tomes IV et V de la *Bibliotheca græca medii ævi*, Paris, 1874 et 1876.

(3) Br. Rhodius, *Beitr. zur Lebensgesch. und zu den Briefen des Psellos*, Plauen i. V., 1892. — Voy. encore W. Fischer, *Beitræge z. hist. Kritik des Leon Diakonos und Michael Psellos*, Innsbruck, 1886.

même pour cette période les mérites comme les défauts de l'esprit grec: c'est Michel Psellos, homme d'État influent et fécond polygraphe. Son nom est depuis longtemps célèbre, mais son caractère et son rôle historique ne nous sont bien connus que grâce aux dernières publications faites de ses œuvres et de ses lettres. Les éruditsdu xviiime siècle, en voyant se multiplier les ouvrages attribués à Psellos, remarquant qu'ils portaient à la fois sur une foule de sujets et formaient comme une vaste encyclopédie, avaient admis l'existence de plusieurs Psellos. En réalité il y en eut deux; mais nous n'avons à nous occuper que du Psellos de Constantinople, qui fut le grand savant, le Photius du xime siècle. On a de lui des centaines d'opuscules sur les sujets les plus divers, une multitude de lettres, des discours, des poésies et enfin une *Histoire* qui affecte le caractère tout personnel de mémoires (1). Son prodigieux labeur littéraire, qui s'accommodait cependant d'une vie



ÉGLISE de la Nea Moni de Chio construite sous le règne de Constantin Monomaque. — Décoration de marbres incrustés de la coupole principale.— (Strzygowski, Byz. Zeitschr., V.)

(1) C'est cette *Histoire* à laquelle j'ai déjà fait, à laquelle je ferai surtout d'incessants et si précieux emprunts. Elle a plus que doublé nos connaissances sur cette époque à peine connue du moyen âge byzantin. Elle fut écrite par Psellos comme suite à celle de Léon Diacre, très probablement sur la demande formelle du basileus Constantin Dukas en personne. Voy. Fischer, *Beitræge*, etc., pp. 359 sqq., qui insiste (p. 368) sur le caractère nettement officiel de cet écrit, surtout pour la fin.

toute d'action, fait penser à Voltaire. Comme lui, il excellait à tourner des petits vers, comme à disserter sur la physique; comme lui, il a touché à tout; il a une verve caustique, une curiosité universelle; il fut pour son siècle un penseur hardi et un philosophe singulièrement novateur. Ministre ou confident de quatre empereurs et de trois impératrices, écrivain et orateur célèbre, en relation avec tous les hommes d'État et tous les hommes d'esprit de l'époque, ses brochures, ses discours, sa correspondance, son *Histoire* surtout, que j'appellerai ses « *Mémoires* pour servir à l'histoire de son temps » constituent la source d'informations la plus considérable sur tout le mouvement politique et intellectuel. Ces riches matériaux ont été longtemps presque ignorés. Une sorte de mauvais sort, depuis tant de siècles, retenait l'écrivain byzantin dans le sommeil du manuscrit. M. Sathas a enfin rompu le charme et consacré aux écrits historiques et politiques de Psellos deux volumes de sa Bibliothèque (1), à l'aide desquels il est devenu possible de reconstituer l'histoire non seulement de ce fécond polygraphe, mais aussi celle de son temps. »

« Constantin Psellos, car ce n'est qu'après son entrée en religion qu'il adopta le prénom de Michel, naquit en l'an 1018 dans cette Byzance même où il devait passer presque toute sa vie et qu'il a tant chérie (2). Sur sa famille, nous trouvons de précieux renseignements dans le tou-

(1) Le tome IV comprend, outre une précieuse préface de l'éditeur, l'*Histoire* ou les *Mémoires* de Psellos, *Histoire* publiée d'après un *unique* manuscrit infiniment incorrect, conservé à la Bibliothèque Nationale (manuscrit n° 1712), plus ses éloges funèbres de Michel Kéroularios, de Constantin Likhoudès et de Jean Xiphilin, tous trois amis et contemporains de Psellos, tous trois aussi devenus successivement patriarches de Constantinople. « Le style de Psellos est très obscur ; il abonde en réticences calculées. Psellos est à la fois maniéré comme un sophiste et boutonné comme un courtisan ; il veut qu'on l'entende à demi-mot, alors que nous avons perdu la clef de beaucoup de ses allusions. » — Le tome V (*Pselli Miscellanea*), outre un « prologue » fort important du savant éditeur, comprend l'éloge funèbre de la mère de Psellos et de quelques autres personnages, des panégyriques de Constantin Monomaque et du métropolitain Jean Mauropos d'Euchaïta, des écrits polémiques en vers et en prose, beaucoup de ses lettres inédites adressées à tous les hauts personnages de l'époque, basileis et autres, d'autres opuscules enfin. Voy. à ce sujet : Rhodius, *op., cit.*, pp. 12 sqq.

M. Sathas a donné une nouvelle édition très améliorée de l'*Histoire* de Psellos dans la collection des *Byzantine Texts*, éditée par M. J.-B. Bury : *The history of Psellus*, Londres, 1899. C'est de cette édition que je me suis constamment servi.

Voy. encore un chapitre fort intéressant sur Psellos dans Neumann, *op. cit.*, pp. 81 à 94.

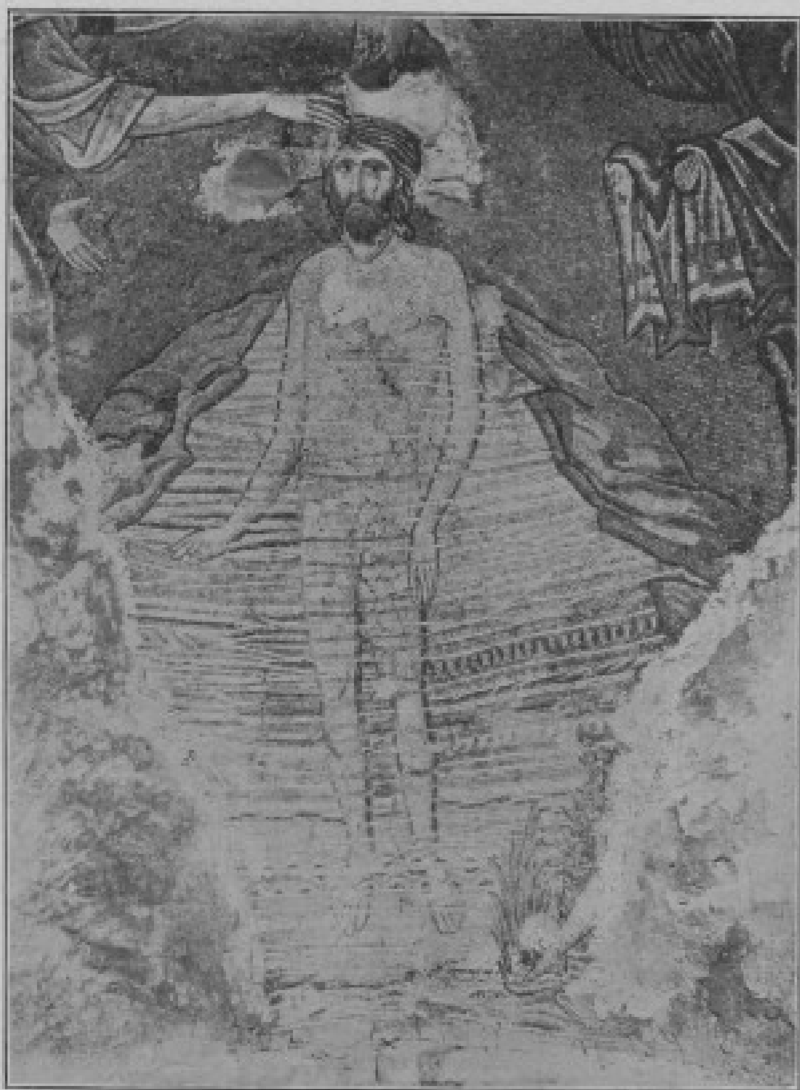
(2) Voy. cependant Rhodius, *op. cit.*, note 5 de la p. 1, et Krumbacher, *op. cit.*, 2de éd., p. 433. Il naquit probablement à Nicomédie.

chant éloge funèbre ou « enkomion » qu'il a consacré à sa mère. Il nous apprend que son père descendait d'une race qui avait compté des patrices et des consuls ; mais, comme c'était le cas de beaucoup de nobles byzantins, sa fortune ne répondait pas à sa naissance. Les nobles grecs n'avaient pas les préjugés de ceux d'Occident ; il chercha donc dans un petit commerce le pain de sa famille. Psellos nous a tracé en quelques lignes délicieuses le portrait paternel physique et moral, celui de la mère aussi, femme en tous points supérieure, et ces deux portraits nous en disent plus sur l'intérieur d'un ménage byzantin à cette époque que bien de longs récits. Les parents de Psellos s'étaient imposé les plus grandes privations pour lui permettre de continuer ses études. Ils furent dédommagés par les progrès de l'enfant. Il semble qu'on faisait d'assez fortes humanités dans les écoles secondaires de Constantinople, puisque Psellos savait toute l'*Iliade* par cœur et pouvait en expliquer la prosodie, les tropes et toutes les figures. Quand il rentrait à la maison, sa mère se chargeait du rôle de répétiteur. C'est en termes émus et charmants qu'il nous fait l'éloge de cette admirable femme dans ce rôle si doux pour un cœur maternel.

« D'écolier, Psellos allait devenir étudiant. Malheureusement, il eut la mauvaise chance de tomber justement sur cette période d'abaissement intellectuel qui s'étend jusqu'à Constantin Monomaque. Les grands établissements d'instruction fondés par Constantin Porphyrogénète étaient tombés au plus bas. Le gouvernement ne faisait plus rien pour les hautes études et les professeurs étaient bien obligés de vivre de leur enseignement. Ni les brillantes dispositions du jeune élève, ni les supplications de sa mère, ni les présages d'avenir qu'elle invoquait ne pouvaient leur tenir lieu d'honoraires. Ce fut un grand désespoir pour elle quand son fils fut obligé de suspendre ses études. Mais qu'y faire ? Le ménage était pauvre, et Michel avait une sœur aînée qu'il adorait et qu'il fallait doter. Il dut accepter une place de clerc auprès d'un haut personnage qui allait remplir dans une province d'Occident les fonctions de « kritis » ou juge. Il raconte qu'à cette occasion il vit pour la première fois les murailles et les tours fameuses de sa ville natale, la campagne enfin ! Il avait alors seize ans !

« Il venait à peine de quitter Constantinople quand ses parents perdirent leur fille. Dans cette cruelle épreuve, c'était leur seule consolation que de pouvoir rappeler leur fils auprès d'eux. Les raisons d'argent et de famille qui les avaient obligés à l'éloigner n'existaient plus. Il y avait place pour lui à leur foyer désolé. Psellos nous raconte en termes saisissants l'atroce douleur de son retour, les premières larmes dans les bras de ses parents éplorés faisant des lamentations sur la tombe de leur fille, son évanouissement à l'ouïe de l'affreuse nouvelle qu'on lui avait tenue cachée. Sa mère, dans son désespoir, s'était consacrée à Dieu et avait revêtu le manteau noir et le voile des religieuses. Elle s'établit en un ermitage auprès de sa morte bien-aimée, pleurant pour la défunte, suppliant la Théotokos de préserver le fils qui lui restait. Son mari, avec sa docilité habituelle, suivit son exemple. Rien n'était plus ordinaire à Constantinople que ces sortes de renoncements. Tout Byzantin était une manière de frère lai qui n'attendait qu'une occasion pour entrer en religion. Le couvent était la retraite ordinaire des fonctionnaires, des hommes de guerre; il était l'asile obligé des courtisans disgrâciés, des empereurs déchus, des impératrices veuves, des princesses impériales qui n'avaient pas trouvé de mari. On ne s'en faisait pas l'idée austère et effrayante qu'on s'en fait chez nous, — surtout depuis la Révolution. Il ne s'élevait pas une barrière entre la vie du monde et celle du cloître. On entrait au couvent, on en sortait.

« La mère de Psellos, devenue religieuse, n'abandonne pas son fils. Installé près du monastère, Michel continue ses études, suit les cours des professeurs en renom et revient le soir travailler auprès d'elle. Le manque d'argent l'obligea encore une fois de prendre un emploi. Il suivit un collecteur d'impôts qui se rendait dans sa perception du thème de Mésopotamie. Mais Constantinople exerçait sur lui une véritable attraction. Il était né Byzantin; la province était pour lui une espèce d'exil. Il sentait d'ailleurs que c'était seulement à Constantinople qu'il pourrait compléter ses études et que là seulement la fortune pourrait tenir les promesses d'avenir dont il avait pris acte. Il y revint après une courte absence. Estimé de ses professeurs, qui avaient noms Nikétas, Jean Mauropos, le futur métropolitain d'Euchaïta, admiré de ses camarades, il eut bientôt



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Daphni, près d'Athènes. — Le Baptême du Christ. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 1871.)

une certaine notoriété dans le quartier des écoles. Il se lia avec de nobles condisciples comme Constantin Dukas, dont la protection devait lui être utile un jour, surtout avec d'autres *escholiers* aussi pauvres que lui comme Jean Xiphilin de Trébizonde (1) ou Constantin Likhoudès (2), qui par leur travail allaient s'élever aux premières dignités de l'Église et de l'État.

« Psellos, ayant terminé ses études de philosophie, voulait apprendre le droit qui lui ouvrait l'accès de carrières plus lucratives. Ne pouvant payer les leçons des professeurs, il s'entendit avec son ami de cœur, l'étudiant Xiphilin qui avait appris le droit et qui désirait étudier la philosophie. Les deux amis organisèrent une sorte d'enseignement mutuel : Xiphilin, élève de Psellos pour la philosophie, et Psellos, élève de Xiphilin pour le droit, devaient également faire honneur à leur répétiteur. La philosophie servit à élever l'un jusqu'au trône de patriarche œcuménique ; le droit conduisit l'autre dans le Conseil des ministres de l'Empire. En attendant, Psellos put débuter au barreau où sa facilité de parole et son esprit ingénieux lui assurèrent aussitôt une grande renommée. Il allait passer bientôt au service de l'État. Michel V le Kalaphate, avait, dès son avènement, appelé au ministère d'État Constantin Likhoudès (3), et celui-ci fit la courte échelle à son ancien camarade Psellos. Il le fit d'abord nommer « kritis » ou juge à Philadelphie en Asie (4), puis le rappela dans sa chère Constantinople et l'attacha au Palais en qualité d' « hypogrammateus » ou d'attaché au secrétariat sous la direction du « protoasecretis » (5). C'est ici que nous le retrouvons dans cette journée terrible que je vais décrire et qui devait voir la restauration de Zoé et de sa sœur Théodora et la chute et le supplice du misérable Kalaphate. Ce

(1) Sur ce personnage célèbre, voy. Fischer, *Studien z. byz. Gesch. d. elften Jahrh.*, partie 1, pp. 1re à 49, *Joannes Xiphilinus, patriarch v. Cp.* Psellos a fait son éloge funèbre (Sathas, IV, pp. 421-462).

(2) Psellos a fait également son éloge funèbre (Sathas, IV, pp. 388-420).

(3) Voy. Sathas, IV, p. 398.

(4) Voy. Rhodius, *op. cit.*, note 2 de la p. 3.

(5) Psellos se maria, vers ce moment-là, avec une byzantine d'excellente naissance, de race impériale. Voy. Rhodius, *op. cit.*, p. 3. Voy. encore sur la biographie de Psellos : Miller, *Journal des Savants*, numéro de janvier 1875, pp. 13 sqq. Voy. surtout dans Krumbacher, *op. cit.*, 2de éd., les divers articles sur Psellos et ses écrits, en particulier celui de la p. 433. — M. P. Bezobrazov a publié à Moscou, en 1890, une biographie de Michel Psellos.

fut, nous l'allons voir, une grande journée pour le jeune sous-secrétaire d'Etat, alors âgé d'environ vingt-quatre ans. Dès le matin, il ne cessa de courir du palais de Zoé au couvent habité par Théodora, se poussant, intriguant, observant d'où venait le vent, se ménageant entre les partis, surtout rassemblant les éléments de ses mémoires célèbres devenus pour nous une source si nouvelle, si infiniment précieuse pour la connaissance de ces faits dramatiques.

Je passe au récit des événements (1) : Suivant Psellos, qu'il faut d'ordinaire préférer puisqu'il fut le témoin oculaire de cette révolution fameuse, il se serait écoulé au moins deux fois vingt-quatre heures entre la lecture du « pittakion » impérial au Forum de Constantin et la grande explosion de la fureur populaire. Toutefois, il semble qu'en ce point particulier Skylitzès ait davantage raison, qui raconte que les troubles de la rue éclatèrent presque aussitôt et faillirent coûter, sur cette place même du Forum, la vie au malheureux Préfet de la Ville. Je n'ai pas les éléments pour décider entre ces deux récits qui ne varient du reste guère que dans ces détails. Je les donne ici consécutivement :

Voici d'abord celui de Skylitzès : « Lorsque le Préfet eût achevé la lecture du « pittakion » devant la foule immense assemblée, on entendit soudain une voix tonnante s'écrier, sans qu'on sût d'où elle venait : « Nous ne voulons pas de l'impur (2) Kalaphate pour notre basileus. Nous voulons la légitime héritière du trône, notre mère Zoé ! » Et aussitôt, tout d'une voix, le peuple entier se mit à vociférer à grands cris : « Mort, mort au Kalaphate ! » et autres imprécations effroyables (3). En même temps, ces milliers d'hommes, saisissant qui un caillou, qui un bâton ou un escabeau, se ruent sur le Préfet. Peu s'en fallut que l'infortuné patrice ne fût assommé. Il avait nom Anastase et avait jadis été un des familiers du basileus Constantin, près de la basilissa. Heureusement qu'il put échapper aux émeutiers et s'enfuir en hâte. »

Le récit de Psellos, pour en arriver à cette même fin de l'attaque du

(1) Je me suis beaucoup aidé pour ce récit et la suite des événements de l'excellent mémoire de M. H. Mædler, intitulé : *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos, ein Stück byzantinischer Kaisergeschichte*, 1894.

(2) Littéralement « σταυρόπατης », contempteur de la Croix.

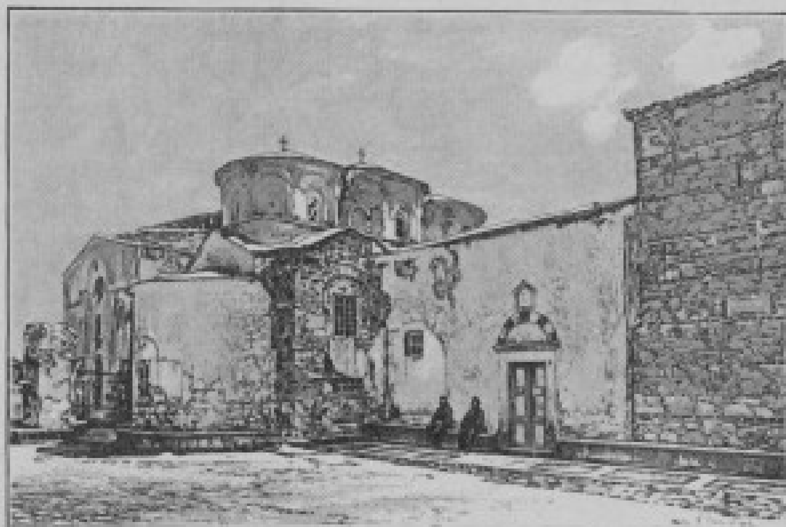
(3) Voy. Cédrénus, p, 878.

Palais par la foule constantinopolitaine, n'en est pas moins sensiblement différent pour les commencements de la sédition. Je reprends ici, dès le début, le texte précieux de ce témoin oculaire :

« Durant que Michel se laissait aller à la joie, se félicitant du succès du plan qui lui tenait tant à cœur, se prélassant aussi dans la satisfaction béate de sa vanité, l'orage s'en allait grondant et grossissant dans l'immense ville. L'infini mouvement des affaires, le va-et-vient des plaisirs avaient à la fois subitement et partout cessé. Partout la foule commençait à s'agiter furieusement. Tous les âges, les sexes, toutes les classes se groupaient, proférant des murmures de plus en plus violents. A chaque moment l'attitude de cette multitude devenait plus menaçante et qui d'abord avait parlé tout bas maintenant exprimait tout haut sa fureur. A mesure que l'on connaissait mieux l'infortune si subite de la basilissa et l'audace de son bourreau, un sombre voile de douleur et de colère semblait s'étendre plus lourdement sur la cité comme c'est le cas lors des grandes calamités publiques. Une morne tristesse accablait toutes les physionomies.

« C'était vers l'heure de midi du lundi 19 avril. Personne ne se contenait plus. Les murmures étaient devenus des vociférations. Les moins violents déclamaient sur les places publiques et avaient déjà composé sur l'événement des « tragoudia » ou chansons historiques populaires. Le désir d'abord vague de venger la basilissa exilée avait pris rapidement une forme aussi définie que violente. Toutes les classes rivalisaient de colère, prêtres, hauts fonctionnaires, jusqu'aux membres de la famille du basileus, les ouvriers aussi, toute la populace enfin. Chacun se préparait à une lutte sans merci. Fait infiniment plus grave, les troupes de la garde tauroscythe, les fameux mercenaires russes ou værings, celles d'autres nations barbares encore, ne contenaient plus leur colère. Bref, ces vaillants, comme chacun dans la cité, étaient prêts à donner leur vie pour la basilissa bien-aimée, victime d'une telle infamie. Quant aux femmes, elles étaient devenues des furies. Comment pourrais-je décrire leur attitude pour ceux qui n'ont pu *de visu* contempler un tel spectacle? J'en ai de mes yeux vu un grand nombre qui jamais une heure jusque-là dans toute leur vie n'avaient mis les pieds hors du gynécée et qui se

montraient maintenant audacieusement à la foule, poussant des cris aigus, éclatant en sanglots, en plaintes lamentables. Pareilles à des Ménades groupées en une masse hurlante, elles proféraient des imprécations terribles contre le scélérat qui les avait privées de leur mère adorée. « Elle seule, disaient-elles à haute voix, était aussi noble d'âme que belle de figure ! Elle seule était notre souveraine et notre mère, notre basilissa



ÉGLISE de la Nea Moni de Chio construite sous le règne de Constantin Monomaque.
(Strzygowski, Byz. Zeitschr., V.)

légitime, fille de nos basileis ! Comment ce misérable parvenu a-t-il osé mettre la main sur cette noble créature et la traiter avec cette indignité ? »

« Ainsi parlaient ces femmes distinguées, devenues de véritables mégères, en même temps qu'elles se précipitaient dans la direction du Palais pour tenter d'y mettre le feu. Cela avait commencé par des groupes isolés. Maintenant c'était toute la population qui accourait à la fois autour de la demeure impériale, poussée par un même élan de fureur, chacun ayant saisi l'arme qui lui était tombée sous la main. Les uns

brandissaient des haches, les autres de lourdes framées (1), des épées, des massues; qui maniait un arc, une lance, qui s'armait de cailloux. On avait ouvert les portes de toutes les prisons pour grossir le nombre des combattants (2).

« Bien vite toute cette foule en délire eut entouré hurlante l'immense enceinte palatine. Je me trouvais à ce moment dans une des antichambres du basileus. A cette époque je remplissais depuis assez longtemps auprès du souverain les fonctions de second « asecretis » impérial et j'étais occupé à dicter des dépêches officielles lorsque nous entendîmes soudain monter par les fenêtres une grande rumeur, un grand bruit qui nous bouleversa tous. Aussitôt on introduisit un messager haletant qui annonça que tout le peuple de la capitale se précipitait en masse sur le Palais pour attaquer le basileus. La plupart de ceux qui m'entouraient crièrent d'abord que c'était folie. Quant à moi, me remémorant les propos que j'avais entendu proférer par la foule dans les jours précédents, je me rendis de suite compte de l'extrême gravité de la situation. L'étincelle du début était devenue un immense incendie qu'aucune rivière ne saurait plus éteindre. Je me jetai précipitamment sur un cheval et m'élançai dans la direction du tumulte. Là, je fus témoin du spectacle extraordinaire que voici (3) :

« Toute cette foule, poursuit notre si précieux, mais très emphatique chroniqueur, semblait mue par une influence supérieure mystérieuse. Elle avait en un clin d'œil complètement changé d'aspect. Tous ces milliers d'êtres humains couraient comme des fous furieux, sentant leurs forces comme décuplées. Leurs yeux jetaient des flammes à la fois de colère et d'enthousiasme. »

Tandis qu'une partie de la populace forçait ainsi les prisons, délivrait et armait les prisonniers et les bandits de toute espèce, une autre portion se mit à attaquer les belles et riches habitations des parents du basileus.

(1) « Ῥομφαίαν βαρυσίδηρον. » Wassiliewsky voit dans ces mots une allusion à la participation à l'émeute des gardes værings révoltés contre l'usurpateur. Voy. *La droujina væringo-russe*, 2d art., p. 444.

(2) Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 15.

(3) Comme le fait très justement remarquer M. Bury (*op. cit.*, p. 255), il est aisé, en lisant entre les lignes, de se rendre compte que notre cher philosophe s'était déjà parfaitement fait d'avance à l'idée d'abandonner la cause du basileus dont il prévoyait le sort aussi affreux que mérité et pour lequel, il est juste de le dire, il n'éprouvait aucune sympathie.

Toutes, assaillies presque simultanément, furent aussitôt démolies de fond en comble. C'était un spectacle terrifiant. Hommes, femmes, enfants travaillaient avec fureur à cette œuvre de destruction.

Tout ce qu'on trouvait dans les maisons ainsi livrées à la pire colère populaire était immédiatement emporté dehors par les démolisseurs et vendu par eux à vil prix. Même les églises, les couvents fondés ou dotés par le Kalaphate et les membres de sa famille, ne trouvèrent pas grâce. Parmi les demeures les plus vivement attaquées était celle du nobilissime Constantin, l'âme damnée du basileus son neveu. Le nobilissime, qui, à ce moment, ne se trouvait pas au Palais, avait d'abord couru chez lui pour fuir l'émeute qui l'épouvantait; puis, assiégé par elle, voyant qu'il allait périr, il avait armé toute sa maison et s'était mis bravement, lui sans armes, à la tête de cette troupe improvisée. On avait fait une sortie désespérée et on s'était rué, avec la rapidité de l'éclair, l'épée haute, à travers les voies encombrées. On avait ainsi réussi à gagner le Palais, où on avait trouvé le basileus assis, muet, consterné d'épouvante. D'abord le malheureux s'était imaginé que ses gardes barbares, russes et autres, viendraient en quelques instants à bout de ce qu'il croyait être une simple échauffourée.

Puis, voyant avec terreur que cette émeute était celle de tout un peuple, que lesVærings et autres mercenaires commençaient à passer ouvertement à l'émeute, il avait de suite perdu la tête, mourant de peur, ne sachant plus que faire ni qu'ordonner, abandonné de tous, n'osant même plus se fier à ses gardes dont les uns hésitaient déjà à lui obéir, dont les autres désertaient délibérément pour se joindre au peuple. Il pouvait être environ la douzième heure du jour. Le pauvre insensé tomba dans les bras de son oncle avec des larmes de joie, le remerciant de venir mourir à ses côtés. Ces deux hommes qui avaient déjà la mort dans les yeux tinrent un rapide conseil. Ils se rendirent compte, Constantin surtout, que leur unique, leur dernière chance de salut était de rappeler immédiatement Zoé pour tacher de calmer la fureur du peuple. Durant qu'on courait chercher la vieille basilissa à Prinkipo, Constantin, demeuré beaucoup plus maître de lui que son neveu, organisait fiévreusement la défense de l'immense agglomération de bâtiments d'espèce

si diverse formant le Palais Sacré des empereurs que la foule des émeutiers attaquait maintenant de toutes ses forces avec une violence et une audace inouïes. Par son ordre, les archers et les frondeurs occupèrent les divers points stratégiques, offrant aux assaillants la plus énergique résistance. On tua ainsi de très nombreux émeutiers, mais à chaque fois que les groupes de combattants populaires étaient repoussés à grande perte, ils se reformaient aussitôt plus nombreux accourant au combat avec une rage nouvelle.

Enfin, on annonça le retour de l'impériale captive. La malheureuse Zoé, raconte Psellos, avait passé depuis la veille par des émotions si constantes et si terribles, que tout son courage s'en était allé.

. . Certes, elle était exaspérée contre son indigne fils adoptif, mais comme elle se sentait toujours encore entre ses mains terribles, elle redoutait à tel point quelque chose de pire, qu'elle n'osa faire au Kalaphate le moindre reproche. Bref, elle ne fut aucunement à la hauteur des circonstances, mais se prit à pleurer assez sottement sur la situation quasi-désespérée où se trouvait son bourreau. Était-ce compassion réelle ou feinte? Psellos ne le dit pas. En tout cas, la vieille princesse ne fit aucune difficulté pour se laisser montrer au peuple dont on espérait ainsi calmer la fureur. Pour l'y faire consentir, Michel lui avait fait les serments les plus solennels, lui jurant qu'elle allait reprendre aussitôt sa vie de basilissa toute-puissante, aussitôt du moins que la tempête populaire serait calmée, lui promettant qu'elle n'aurait que satisfaction de ce qui serait décidé pour elle. Elle, violemment émue, promit de son côté tout ce qu'on voulut. Rendant véritablement le bien pour le mal, elle jura de tout son cœur, semble-t-il, alliance avec son odieux fils adoptif, afin de ramener au plus vite la paix publique. Aussitôt ces rapides préliminaires conclus, on lui arracha sa robe de bure, on la revêtit en hâte de la robe de pourpre des basilissæ, et, le diadème en tête (1), dissimulant tant bien que mal l'absence de sa chevelure grise coupée ras, on l'exposa à la vue de la foule ameutée dans le grand Kathisma de l'Hippodrome, cette haute tribune impériale si fameuse, fortifiée comme une forteresse

(1) Psellos, au contraire, affirme qu'on montra au peuple Zoé encore vêtue de sa robe monacale. Voy. Mædler, *op. cit.*, p. 2.

et qui, dominant l'immense amphithéâtre des Jeux, communiquait par derrière avec les bâtiments du Palais proprement dits. Le basileus, le nobilissime et leurs rares partisans se flattaient d'arrêter court la colère de la foule en montrant aux émeutiers la fille de leurs basileis saine et sauve, redevenue libre et impératrice comme devant. Hélas, il était trop



MOSAÏQUE BYZANTINE du tympan de la Porte royale du Narthex de l'église de l'Assomption de la Vierge (Koimesis) à Nicée, édifiée par Nicéphore, patrice, préposite, « vestis » et grand hétériarque du basileus Constantin VIII. (Voy. la note 1 de la p. 7.) — La Panagia orante. — L'inscription dédicatoire donnant les nom et titres du fondateur qui est disposée en demi-cercle au-dessus de la Panagia, est à peine visible sur cette gravure. J'en donne le développement à la page 388. — (Phot. commun. par M. O. Wulff.)

tard. La bête populaire était lâchée et ce remède suprême n'eut pas l'effet désiré. Parmi les émeutiers, les uns ne reconnurent même pas la basilissa. Les autres persistèrent à vouloir châtier son cruel geôlier, qui dut se retirer précipitamment pour fuir l'avalanche de projectiles de toutes sortes.

Bref, la foule hurlante refusa net de s'en laisser imposer par cette comédie et le siège du Palais par ces milliers de démons déchaînés n'en continua qu'avec plus de violence.

A ce moment précis surgit un nouvel incident très grave. Les chefs véritables de l'émeute, appartenant presque tous à l'aristocratie aussi universellement que violemment hostile au Kalaphate (1), s'étaient pris à redouter que, malgré tout, l'alliance nouvelle si hâtivement conclue entre la vieille basilissa et son ancien fils adoptif ne finit par avoir raison de la colère populaire. Ils craignaient infiniment que la masse des rebelles ne se laissât toucher par les sollicitations de Zoé et ne vint à cesser une lutte devenue sans raison, ce qui eut fait avorter la révolution et assuré à nouveau le triomphe du basileus exécré. Pressés par les circonstances qui se modifiaient de minute en minute, ces hommes imaginèrent en hâte une combinaison nouvelle qui allait faire entrer en scène un acteur féminin assez inattendu.

On n'a pas oublié Théodora, cette seconde fille de Constantin VIII, qui, après avoir partagé durant quelque temps avec sa sœur Zoé, mais au second rang derrière celle-ci, les honneurs impériaux, le trône et l'existence du Palais Sacré, avait fini par tomber victime de la violente jalousie et des soupçons incessants de son aînée. Calomniée délibérément, accablée sous d'odieuses accusations, elle avait été, on se le rappelle, sous le règne de Romain Argyros, enveloppée à deux reprises dans de ténébreuses poursuites de conspirations plus ou moins imaginaires, exilée du Palais Sacré, tonsurée, enfermée enfin comme religieuse au couvent du Pétrion dans une sorte de demi-captivité dorée. La vieille Porphyrogénète vierge avait d'abord pris assez facilement son parti de cette cruelle disgrâce, d'autant plus que, dans le monastère qui lui servait de résidence, on continuait à lui rendre, par ordre de Romain, des honneurs quasi-royaux, tout en surveillant chacun de ses mouvements. Mais tout le long du règne de Michel IV, elle avait fort pâti de la haine que celui-ci portait à sa sœur Zoé. Sa disgrâce en était même devenue bien plus complète. Personne au Palais ou dans la Ville gardée de Dieu ne prononçait plus le nom de la vieille princesse qui végétait oubliée au fond de son monastère, si complètement oubliée même que Psellos a pu affirmer, avec quelque exagération, semble-t-il, que lorsque Michel V prit à son

(1) Voy. Gelzer, dans Krumbacher, *op. cit.*, p. 1002.

tour le pouvoir, cet inculte parvenu ignorait jusqu'à l'existence de cette sœur de sa mère adoptive. En tout cas, Théodora était demeurée depuis tant de temps si peu gênante que personne ne s'en préoccupait plus. Elle était en outre déjà fort âgée.

Or, cette princesse si totalement effacée n'en était pas moins, exactement au même titre que sa sœur, l'héritière légitime directe du glorieux sang des basileis de la glorieuse maison de Macédoine, la fille, elle aussi, de Constantin VIII, la nièce pareillement du grand Basile. Par cela même, toute vieille et chétive qu'elle pût paraître au fond de sa cellule du Pétrion, elle représentait une force immense, le principe de la légitimité à cette époque encore tout-puissant à Byzance. Depuis la mort déjà assez lointaine de Constantin VIII, un parti s'était plus ou moins secrètement formé autour d'elle qui avait toujours persisté depuis, constitué par ses fidèles et les anciens familiers de son père et de son oncle le grand Basile. Les déplorables gouvernements qui s'étaient succédé à Byzance, l'horreur des parvenus de Paphlagonie avaient très fort augmenté ce parti. On conçoit aisément comment la bureaucratie constantinopolitaine fidèle aux traditions du grand Basile, la noblesse de naissance aussi, même la noblesse territoriale, avaient dès longtemps pris tacitement position dans le camp de la plus jeune des descendantes de la dynastie macédonienne sans avoir eu jusqu'ici l'occasion de prendre ouvertement parti. Aujourd'hui il se présentait pour cette grande fraction de l'opinion publique quasi-sommeillante, une occasion merveilleuse telle qu'il n'y en avait jamais eu !

Quand les chefs de l'émeute qui emplissait la grande Ville de son tumulte, ces chefs mystérieux qui comptaient bien faire tourner au profit de leurs plans secrets les convulsions de la fureur populaire, eurent vu la basilissa Zoé faire cause commune, sinon par inclination naturelle, du moins par nécessité, avec son proscripteur, quand ils purent craindre qu'elle ne fut forcée de se retourner contre ceux mêmes qui, depuis la veille, risquaient leur vie pour la replacer sur le trône, il leur vint soudain à l'esprit, par une heureuse inspiration, d'aller quérir dans sa solitude du Pétrion la vieille Théodora, et de faire de son nom un nouveau cri de ralliement pour l'émeute en la proclamant basilissa

aux côtés de sa sœur. Ne pouvant plus se servir de l'unique nom de Zoé, habilement monopolisé par Michel, ils tentèrent de le remplacer ou du moins de le renforcer par celui de Théodora qui était comme elle de pur sang impérial.

Ce plan si soudainement conçu fut exécuté avec un ordre singulier, une suite tout à fait étonnante au milieu d'un trouble public aussi universel. Un des familiers du défunt basileus Constantin VIII, le patrice Constantin Kabasilas dont Psellos a, par prudence, négligé de nous dire le nom que nous connaissons d'autre part, mais dont il fait le curieux portrait que voici : « un des anciens serviteurs du basileus Constantin, un étranger, homme de haute naissance, de maintien superbe et majestueux », se mit à la tète de la manifestation nouvelle, avec les anciens eunuques de son maître, une grande partie du Sénat et un immense concours populaire. On courut dans le plus grand ordre au monastère du Pétrion, dont on eut tôt fait de forcer la clôture (1). »

C'était vers le milieu de l'après-midi. Préalablement, on s'était précipité à Sainte-Sophie où le patriarche Alexis, de retour dans la capitale, officiait. Nous devons ce détail à Skylitzès. Nous savons par le récit si précieux d'Ibn el-Athìr que ce prélat, qui haïssait le nouveau basileus et qui était par contre fort dévoué à la basilissa, avait désobéi à l'injonction de Michel et avait quitté son monastère du Bosphore pour rentrer à Constantinople (2). Du récit de Skylitzès, il semblerait presque que le vieux pontife ait suivi la foule des émeutiers jusqu'au Pétrion (3). Il ne pouvait du reste, dans la terrible situation où il se trouvait, faire autre chose que se rallier à la cause des adversaires de son ennemi mortel le Kalaphate. Il parut dans l'église au milieu de la foule tumultueuse et lui annonça solennellement son intention de soutenir le parti de Zoé et de favoriser également l'élévation de Théodora. Skylitzès cite, je l'ai dit, comme étant accourus de leur côté au couvent où

(1) « Ce n'était pas une émeute en masse, dit Psellos, c'était une armée commandée par son général en chef, qui allait chercher sa souveraine. »

(2) Psellos ne mentionne point la participation du patriarche au mouvement favorable à Théodora. Skylitzès, qui est seul avec Michel Attaleiates à nous parler de ce fait, a le tort, en tout cas, de placer toute l'histoire de cette tentative en faveur de Théodora avant le retour de Zoé au Palais, alors que véritablement elle n'eut lieu qu'après.

(3) Sur ce couvent fameux de Constantinople, voy. Millingen, *op. cit.*, p. 207.



MOSAÏQUE BYZANTINE de la voûte du Narthex de l'église de l'Assomption de la Vierge (Koimesis) à Nicée, édifiée par Nicéphore, patrice, préposite, « vestis » et grand hétériarque du basileus Constantin VIII. (Voy. la note 1 de la p. 7.) — Le Christ, saint Joachim, sainte Anne, saint Jean-Baptiste, les Évangélistes. — (Phot. commun. par M. O. Wulff.)

languissait Théodora tous les anciens eunuques de feu le basileus son père, puis encore le patrice Constantin Kabasilas et la presque unani-

mité des sénateurs. Tous ces personnages étaient unanimes à vouloir proclamer la vieille princesse, non en opposition, mais aux côtés de sa sœur prisonnière aux mains du Kalaphate. Ce n'était plus une simple émeute, c'était une révolution qui se préparait.

La première surprise de l'antique recluse, si subitement précipitée de l'infini silence du cloître au tumulte affreux de la rue en ce jour d'émeute, fut abominable. La pauvre femme épouvantée se refusa avec obstination à écouter les propositions des chefs du mouvement, de tous les vieux amis de son père et de sa dynastie. Sourde aux menaces comme aux prières, elle courut se réfugier dans le sanctuaire de la chapelle conventuelle, mais les chefs de la révolte l'y poursuivirent et la saisirent de force. Quelques-uns, rendus furieux par sa résistance, tirant leurs armes, voulaient l'en frapper. Bref, sacrilège inouï, on la tira avec violence hors du saint lieu. Une fois dans la rue on l'affubla du magnifique vêtement impérial et, ainsi costumée (1), on la jeta en hâte sur un cheval. Ce fut dans cet équipage moitié tragique, moitié grotesque que la vieille femme qui, le matin, avait dit ses prières dans la pauvre cellule où elle croyait bien finir ses jours, fit, encadrée par les rangs pressés d'une foule enthousiaste, une tumultueuse entrée sous le dôme splendide de Sainte-Sophie où elle fut immédiatement entourée par le patriarche et les principaux chefs des émeutiers. C'était dans ce temple auguste, métropole de la religion orthodoxe, que ceux-ci avaient décidé de conduire d'abord la nouvelle et étrange souveraine qu'ils s'étaient choisie, pour la couronner, la proclamer basilissa des Romains et lui donner ainsi la consécration et la protection officielles de l'Église. Tout ceci avait pris du temps. Il faisait déjà une obscurité profonde quand le cortège infini atteignit l'église (2), dans la soirée du lundi 19 au mardi 20 avril.

Ce fut dans ce temple splendide aux voûtes infinies un délire de joie dynastique. La foule entière, tout le peuple de Constantinople, grands et petits, toutes les classes confondues, semblant oublier qu'il y avait encore un basileus au Palais, acclamèrent Théodora et aussi sa sœur Zoé.

(1) C'est le récit de Psellos. Skylitzès dit que ce fut à Sainte-Sophie seulement qu'on habilla Théodora des vêtements impériaux. Cette version me paraît plus probable. Certainement le patriarche dut présider à ce couronnement improvisé.

(2) Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 16.

Longtemps, sous les plafonds courbes à fonds d'or, retentirent les cris incessamment poussés par cette multitude : « Longue vie à Théodora, notre Mère ». On procéda au couronnement solennel devant tous les hauts dignitaires assemblés On avait certainement placé la vieille Porphyrogénète ahurie sur l'ambon pour qu'enveloppée de la robe à grands carreaux, solennellement couronnée du diadème par le patriarche, elle fut visible de tous ces milliers d'êtres humains dans cet édifice géant. Elle reçut ainsi l'hommage de tous les dignitaires prosternés à ses pieds. Quel peintre pourrait reproduire ces spectacles inouïs, cette plèbe byzantine délirante, tous ces hommes armés, ces prêtres en grand costume encombrant de leur foule ces espàces étincelants de mille feux, cette vieille princesse en vêtements éclatants, effarée, point de mire de tous les yeux, ces acclamations pareilles au tonnerre qui la saluaient incessamment!

Le Kalaphate fut déclaré usurpateur et par conséquent déchu. Tous ses partisans furent révoqués de leurs charges, et le sort de l'infortuné fut ainsi décidé. Théodora et cette foule immense passèrent tout le reste de la nuit dans le temple de la Souveraine Sagesse (1).

Durant qu'une partie de la foule faisait ainsi cortège à Théodora, le reste des émeutiers continuait à donner furieusement assaut au Palais Sacré défendu avec la fureur du désespoir. Du haut du Kathisma, cette tribune fortifiée si élevée au-dessus du flot populaire encombrant l'immense Hippodrome, cette tribune d'où tant de fois ses prédécesseurs avaient donné le signal des jeux ou fièrement bravé l'émeute, en face de ces milliers de révoltés couvrant la vaste enceinte, assourdissant de leurs vociférations incessantes les oiseaux du ciel, le Kalaphate, escorté du nobilissime et de tous les siens, pâle, hagard, s'attendant à chaque instant à être massacré, poussant en avant la vieille Zoé docile, la désignait désespérément aux assaillants qui lui répondaient par des huées. Vainement s'efforçait-il de les haranguer. Vainement leur criait-il que la basilissa Zoé était déjà restaurée sur son trône et qu'il serait répondu favorablement à toutes les demandes populaires. Il ne parvenait pas à

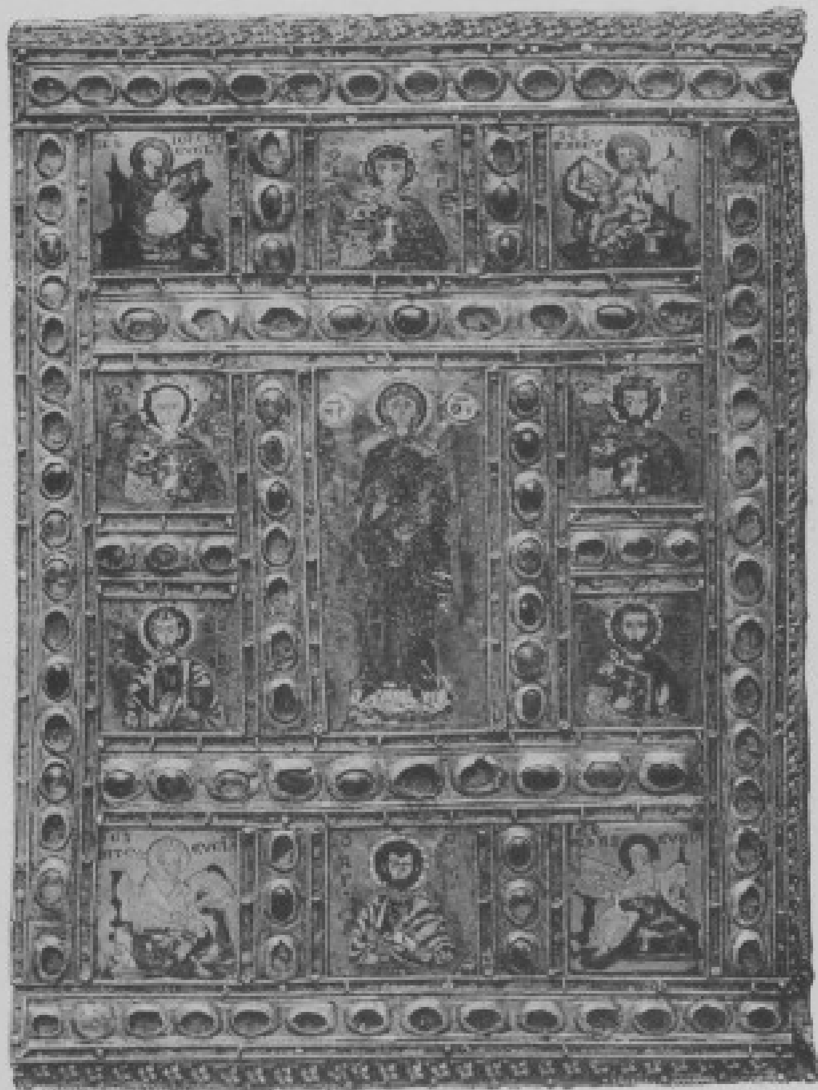
(1) Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 16.

obtenir une seconde de silence. Tous d'en bas lui hurlaient les pires injures, lui jetant une grêle de pierres, tirant sur lui à coups de flèches.

Encore une fois, il est trop tard. La foule, comme tombée en démence, coupant incessamment la voix désespérée du prince, se refuse à l'écouter et l'insulte outrageusement. Depuis longtemps la nuit était venue. A ce moment on vient précipitamment annoncer au Kalaphate le couronnement de Théodora et la marche sur le Palais d'une partie des émeutiers de Sainte-Sophie qui accourent chercher Zoé pour la placer sur le trône dans l'église à côté de sa sœur. Alors l'infortuné, comprenant enfin que tout est perdu, abandonné par ses fameux guerriers værings, ne songe plus qu'à sauver ses jours.

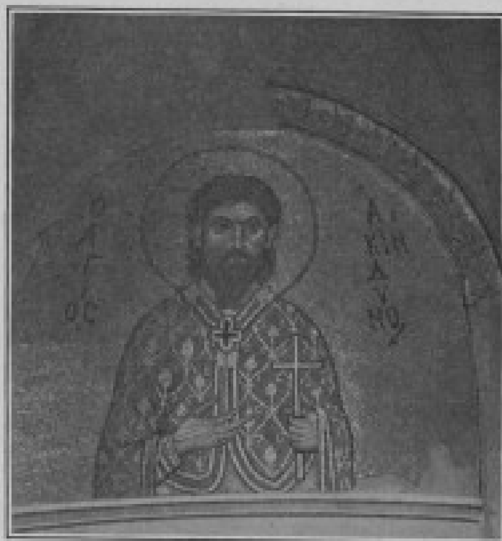
Il fait apprêter un navire de la flotte impériale pour gagner par la voie de la mer qui lui est encore ouverte le célèbre couvent de Stoudion dans l'angle sud-ouest de la Ville. Il veut y abdiquer, puis s'y faire moine, et compte échapper ainsi au sort qui le menace. Mais le nobilissime ne le permet point encore. « Il faut vaincre avec courage, s'écrie-t-il, ou périr glorieusement en basileus. » Cet avis ayant momentanément prévalu, tout ce qui se trouvait par le hasard de ces terribles circonstances enfermé dans le Palais assiégé, tout, jusqu'aux derniers valets, est armé, et le nobilissime, conservant tout son sang-froid, groupant autour de lui cette foule disparate, la dispose à nouveau aux points les plus menacés. Il s'apprête à résister jusqu'à la dernière extrémité. C'est vraiment l'effort suprême! A cet instant précis, coïncidence bizarre, on signale l'arrivée par mer au Palais du fameux stratigos Katakalon Kékauménos, le glorieux défenseur de Messine, apportant lui-même au basileus la nouvelle du grand succès qu'il a remporté l'an d'auparavant sous les murs de cette ville sur les Sarrasins de Sicile. Cette heureuse circonstance encourage quelque peu l'empereur défaillant.

La nuit se passa dans ces transes, dans ces luttes horribles. Cependant la fin de ce drame étrange approchait rapidement. L'aube du mardi 20 se leva sur ces milliers de combattants. Les émeutiers qui entourent le Palais sont à ce moment divisés en trois groupes principaux pour l'assaillir des trois seuls côtés où on pouvait l'aborder. Les uns font assaut du côté de l'Hippodrome. Les autres attaquent le Forum Augustéon où



COUVERTURE d'un Évangéliaire d'argent doré et émaillé, conservé à Saint-Marc de Venise. — Très bel ouvrage d'orfèvrerie byzantine des Xme ou XIme siècles. — Les quatre évangélistes sont de travail occidental.

se trouvaient la porte de la Chalcé et à sa suite le Triklinion ou caserne des Excubiteurs. Le troisième groupe d'émeutiers enfin, du côté de la vieille ville, assiège le « Tzykanisterion » ou Carrousel pour les exercices équestres des basileis établi par l'empereur Basile I au IXme siècle. Constantin oppose de même à ces agresseurs trois groupes principaux de défenseurs. Partout la lutte se rallume plus ardente, plus furieuse. Les partisans du basileus se défendent en désespérés. Le carnage est immense, surtout parmi les assaillants, car cette foule urbaine combat presque nue et sans armes, luttant à coups de pierres et d'autres matériaux de cette sorte contre des soldats couverts de maille et supérieurement équipés. On dit que dans ce seul jour, qui fut le mardi 20 (1), environ trois mille hommes de la foule constantinopolitaine périrent. Enfin, après des heures de massacre, après toute une journée et toute une nuit de lutte horrible, le succès vers la fin de la nuit du mardi au mercredi, demeura au plus grand nombre. Les émeutiers vinrent à bout les défenseurs du Palais.



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Daphni, près d'Athènes. — Saint Akindynos. — XIme Siècle. — (Millet, H^tes-Études, C. 1360.)

Nous n'avons, hélas, guère de détails sur cet effroyable envahissement de cette magnifique et séculaire demeure des basileis. Ce dut être le plus affreux pillage rendu plus dramatique encore par l'heure si matinale. On

(1) Troisième jour « de la semaine après celle de Pâques ».

se battait certainement torches en mains. Skylitzès dit seulement que, forçant les portes du Palais, la foule des assaillants se précipita dans le « Sekreton » (1), brisant et détruisant tous les objets précieux qui s'y trouvaient conservés, s'emparant en outre de sommes énormes en numéraire, détruisant de même tous les registres des impositions publiques. Toutes ces bêtes fauves n'avaient qu'une pensée, se saisir du basileus exécré pour le massacrer. Lui, lorsqu'il s'était senti perdu, avait eu encore le temps, après avoir changé de vêtements pour ne pas être reconnu, de courir au petit port du Palais sur la mer de Marmara. Là, il s'était, à l'aube naissante, jeté avec le nobilissime et quelques familiers dans le dromon ou galère impériale qui avait immédiatement pris le large.

Il laissait derrière lui Zoé, qui fut aussitôt retrouvée par la foule des émeutiers et portée en triomphe. Durant ce temps, le bâtiment qui portait le fugitif cinglait en hâte le long de la rive de l'immense cité jusqu'en face du monastère de Stoudion, ce plus fameux et immense couvent constantinopolitain dont l'emplacement est aujourd'hui encore marqué par la mosquée de l'Écuyer (2), dans le quartier de Psamatia. Mettant pied à terre précipitamment en ce point écarté de la Ville où l'émeute n'était pas encore maîtresse, l'oncle et le neveu coururent au couvent. Après s'être fait raser la chevelure, ils prirent aussitôt l'habit religieux. Puis ils attendirent avec une indicible angoisse la suite des événements. C'était le mercredi 21 avril de grand matin (3).

« Ainsi, dit Skylitzès, cette lutte terrible inaugurée à la deuxième heure du deuxième jour de la semaine qui suit celle de Pâques, le lundi 19 avril par conséquent, finit dans la nuit du troisième au quatrième », du mardi 20 au mercredi 21 par conséquent. L'Empire se trouvait maintenant avoir deux basilissæ, Zoé au Palais, Théodora à la Grande Église. Celle-ci était la véritable maîtresse de la situation, puisque son parti avait forcé le Kalaphate à fuir et réussi à délivrer Zoé. Celle-ci, aussitôt rede-

(1) Bureaux de la Trésorerie impériale. 'Εν τῷ Σεκρέτῳ et non Σέκτῳ, comme il est écrit, certainement par erreur, dans Cédrénus, II, 539, 7. Voy. Glycas, p. 592, « 'Εν Σεκρέτοις ». Dans Cédrénus, Σέκτον est certainement une abréviation pour Σέκρετον ou mieux Σήκρητον.

(2) Imrahor-Djami.

(3) « Quatrième jour de la semaine qui suit celle de Pâques » dit Skylitzès. Voy. Cédrénus, 11, 878.

venue impératrice, conservant son ancienne jalousie, voulait mettre de côté sa sœur si fâcheusement extraite de son couvent, mais elle se trompait étrangement en ne se rendant pas compte qu'elle n'était redevenue souveraine que par la grâce de sa sœur. La multitude, prise soudain de passion pour cette vieille fille si longtemps oubliée, ne permit point à la basilissa d'agir comme elle désirait et l'obligea à prendre vraiment Théodora pour collègue. On courut chercher celle-ci à Sainte-Sophie où elle était demeurée depuis son couronnement, gardée par une portion de la foule, et on l'amena en triomphe au Palais, probablement toujours sur son cheval. Le Sénat fut convoqué en hâte, ce Sénat imbécile, qui, si peu de jours auparavant, avait, sur l'ordre de Michel, décrété la déposition de Zoé. Celle-ci, redevenue maîtresse de l'Empire, harangua d'abord les sénateurs, puis escaladant une tribune élevée, probablement celle du Kathisma, elle harangua de même la foule infinie qui l'acclamait incessamment. Quel spectacle prodigieux, et comment se le figurer !

« La basilissa, s'écrie Skylitzès, remercia le peuple, comme il était juste, pour l'intérêt si affectueux que celui-ci lui avait porté ! » Comme nous allons voir qu'elle ne put sauver le Kalaphate et dut sur ce point céder à Théodora, elle n'en conçut qu'une haine double contre sa sœur et fit d'incroyables efforts pour la tenir loin du pouvoir. Mais l'attitude du Sénat, surtout celle du peuple, lui ouvrit les yeux ainsi qu'à ses très sages conseillers. Un règne de Théodora sans Zoé était à ce moment possible, mais pas l'inverse. Zoé fut donc forcée d'accepter la réconciliation, du moins apparente, avec sa sœur.

Revenons au déplorable Michel V et à son oncle le nobilissime. Vêtus de la robe de bure, la tête rasée, afin de bien affirmer leur intention de se faire moines pour le reste de leurs jours, les deux princes espéraient attendrir ainsi le lion populaire. Hélas, ils n'apprirent que trop vite que la foule, loin de vouloir les épargner, les poursuivait avec plus d'ardeur que jamais et que, le lieu de leur retraite ayant été tôt découvert, elle les y cherchait pour les tuer, n'ayant plus que cette idée en tête. Dans leur désespoir, terrifiés par la crainte d'une mort cruelle, ils se jetèrent alors dans la grande église du couvent qui était dédiée au Précurseur. Comme ils attendaient de minute en minute leurs bourreaux,

ils embrassèrent avec ferveur la balustrade de l'autel, lieu de refuge très saint, inviolable. Les malheureux, persuadés que la foule n'oserait commettre le sacrilège de les en arracher, se cramponnaient désespérément à ce dernier abri.

Dès que la nouvelle de la fuite du basileus, dit Psellos, se fût répandue dans la Ville, la foule immense qui encombrait les rues et qui tremblait encore de l'angoisse d'un revirement dans la lutte sanglante aux alentours du Palais, éclata en manifestations de joie délirante. La terreur fit place à l'enthousiasme. Les uns couraient dans les temples, dédiant des actions de grâces à Dieu qui venait de leur donner le salut; les autres acclamaient la nouvelle augusta Théodora; tous dansaient, chantant par les rues, improvisant des chants de circonstance. Mais la plupart, je l'ai dit, n'avaient pour le moment qu'une pensée, retrouver le misérable Michel et se repaître de son supplice.

Tous uniformément couraient dans la direction du lointain couvent de Stoudion ne parlant que d'égorger le basileus après mille outrages, de couper son corps en morceaux. L'empressement était tel, que ceux mêmes qui entouraient les impératrices firent comme les autres. On laissa toutefois aux princesses une garde nombreuse pour les protéger! Heureusement pour nous, car cette curiosité nous a valu le récit dramatique de ces scènes affreuses par un témoin oculaire, heureusement Psellos fut du nombre de ceux qui désirèrent à tout prix assister au drame qui allait se passer au Stoudion. Son récit est véritablement terrifiant. « Je m'attachai, dit-il, aux pas d'un de mes amis, officier très illustre de la garde impériale, auquel je m'étais associé depuis toutes ces péripéties pour l'aider de mes conseils. Nous courûmes au galop de nos chevaux jusqu'à l'église du Stoudion que nous trouvâmes entourée d'une foule immense d'émeutiers en armes qui assaillaient de toutes parts le saint édifice pour le démolir dans leur rage folle. Nous eûmes une peine infinie à nous frayer un chemin pour y pénétrer, car une foule plus nombreuse, plus enragée, d'aspect plus terrible encore, y était déjà assemblée. Tous ces gens, roulant des yeux furibonds, vomissaient dans un vacarme effroyable les injures et les menaces les plus abominables contre les malheureux réfugiés.

« Je n'avais pas pris parti jusque-là bien vivement. Cependant je n'étais pas insensible aux infortunes de la basilissa Zoé et j'étais assez violemment irrité contre le basileus à cause de sa conduite abominable envers sa bienfaitrice. Mais quand, après avoir, avec toute la peine imaginable, fendu cette foule compacte, j'arrivai à l'autel et que j'eus aperçu les deux malheureux, le basileus à genoux, tenant embrassée la Sainte Table de l'autel, le nobilissime debout, à sa gauche, tous deux mécon-



RUINES D'ANI, capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XI[me] Siècle. — Vue d'ensemble. On distingue la ligne des remparts et le ravin de l'Akhourian ou Arpa-Tchaï. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

naissables dans leurs vêtements sordides, tant la confusion et l'épouvante de la mort altéraient leurs traits, toute ma colère s'évanouit avec la rapidité de l'éclair. Comme frappé de la foudre, je demeurai stupide et muet devant une si complète et si soudaine catastrophe. Je me mis à maudire la vie qui peut nous faire commettre des actes aussi insensés. Un flot de larmes me monta aux yeux. Touché de compassion pour une si affreuse infortune, je me mis à sangloter et à gémir.

« Cependant la foule hurlante pressait de plus en plus les deux victimes, et toutes ces bêtes fauves menaçaient de les mettre en pièces. Et

moi, je me trouvais debout au côté droit de l'autel, versant des larmes. Alors les deux malheureux agonisants m'apercevant, me reconnurent. Voyant que je ne les injuriais pas comme les autres, mais que la pitié m'arrachait des pleurs, saisissant mon regard, ils se précipitèrent de mon côté comme pour se mettre sous ma protection. Une conversation haletante, étrange et dramatique, s'établit hâtivement entre nous. Je commençai par blâmer doucement le nobilissime de s'être joint au basileus pour maltraiter la basilissa. Puis, m'adressant à ce dernier, je lui demandai ce qu'il avait à reprocher à sa mère et sa souveraine pour avoir osé méditer contre elle un tel forfait. Tous deux tentèrent de s'excuser. Le nobilissime me jurait qu'il n'avait ni aidé, ni encouragé son neveu. Il affirmait même que s'il eût tenté de se mettre en travers des projets de celui-ci, il lui en aurait coûté les pires infortunes, « car, ajouta-t-il, en désignant du doigt le basileus, misérablement affaissé, celui-là est à tel point entêté dans ce qu'il veut faire, qu'il n'y a aucun moyen de l'en empêcher. Certes, je l'eusse tenté si c'eût été possible, et moi et les miens nous ne serions pas ainsi abîmés dans l'angoisse de la mort (1). Quant au basileus, baissant la tête, pleurant et gémissant, il ne dit que ces seules paroles : « Non, Dieu n'est pas injuste ! Je subis la juste peine de mes crimes. » En même temps, il embrassait plus étroitement la Table Sainte. Tous deux expiraient littéralement de terreur. Quant à moi, j'espérais encore que les choses en resteraient là, et je contemplais curieusement cette scène lugubre, philosophant en moi-même sur cette succession inouïe de catastrophes. Hélas, je n'en étais encore qu'au prélude de la tragédie ! »

Ce tumulte abominable durait depuis des heures, et la journée était presque écoulée. La foule en démence entourait toujours les deux fugitifs en les insultant et les foulant. Un respect superstitieux l'empêchait seul de les arracher à ce refuge très saint, infiniment vénéré. Mais elle montait la garde pour prévenir leur fuite et s'assurer qu'ils finiraient par périr. Comme le jour baissait, on vit enfin arriver un haut fonctionnaire dépêché par la basilissa Théodora avec ordre d'emmener les

(1) Ici Psellos fait une digression pour prouver à ses lecteurs la mauvaise foi du nobilissime.

fugitifs. Avec ce personnage accourait une foule nouvelle, mélange confus de soldats et d'hommes du peuple.

Skylitzès nous fournit quelques détails qu'on ne trouve point dans Psellos sur la scène qui s'était passée au Palais et qui avait motivé l'envoi de ce haut fonctionnaire dont il nous donne le nom. Psellos nous l'avait caché, gardant cette même prudente réserve pour tous les hommes en vue dont il raconte les actions.

La basilissa Zoé ayant achevé de remercier la foule, avait demandé ce qu'elle devait faire du basileus. Tous alors, d'une seule voix, avaient crié : « Mets à mort le scélérat, ô notre souveraine, fais-le tuer! Qu'on l'emporte! Qu'on le mette en croix! Qu'on lui crève les yeux! » La bonne Zoé, outre son horreur naturelle pour les supplices, avait encore le cœur plein de compassion pour le misérable qui l'avait si indignement traitée. Elle hésitait à obéir au peuple. Mais elle n'était plus seule à commander. Théodora, qui, sous la feinte douceur — probablement commandée par la prudence — avec laquelle elle avait semblé accepter sa longue et cruelle disgrâce, cachait une rancune concentrée, incapable de dissimuler davantage ses sentiments, ordonna au nouveau Préfet de la Ville, Kampanaros, qu'elle venait de nommer en place de l'incapable Anastase, de se rendre en hâte au couvent de Stoudion, d'en arracher par ruse les deux réfugiés, et de leur faire crever les yeux. C'était là le messager funèbre dont parle Psellos, qui était arrivé au Stoudion dès la tombée de la nuit (1). La restauration possible du Kalaphate par la longanimité de Zoé était pour Théodora et son parti un péril tel qu'il fallait à tout prix en finir avec le misérable. On sait combien, à Byzance, on avait de faible pour ce châtiment affreux de la perte de la vue par perforation, brûlaison ou arrachement. Il ne tuait pas, donc il ne mettait pas celui qui avait ordonné le crime en danger de perdre son âme, mais il arrivait à un but identique en paralysant du coup la victime qui devenait un corps sans âme et sans vie. Il n'y avait pas d'exemple dans la sanglante histoire de l'Empire d'Orient qu'un homme, même de premier ordre, diminué

(1) Il y a là un passage obscur de Psellos. Il désigne ce messager par ces mots qui demeurent pour moi inexpliqués, « un de ceux qui avaient choisi depuis peu pour eux les prières ». Éd. Bury, p. 89.

par un tel supplice, fût jamais parvenu à jouer de nouveau un rôle quelconque.

Kampanaros, se dirigeant vers l'autel à travers les rangs pressés des spectateurs, commanda violemment aux deux réfugiés de sortir. Voyant la foule plus acharnée que jamais, épouvantés aussi par le ton de menace du préfet, ils refusèrent de se lever, saisissant avec plus de force les colonnes qui soutenaient l'autel. Alors Kampanaros, modifiant son attitude, leur parla avec une feinte douceur, jurant par les plus saints serments qu'il ne leur serait fait aucun mal s'ils consentaient à obéir. Eux, comme frappés d'épouvante, demeuraient inertes, se répétant que s'il fallait subir la mort, il était préférable de périr au pied de l'autel que d'être massacrés dans la rue.

Kampanaros, désespérant de réussir même par la douceur, se résigna à violer le saint lieu. Sur son ordre, on empoigna Michel et le nobilissime qui poussaient des cris affreux. Cramponnés à l'autel, ils invoquaient douloureusement les saintes Icônes, les prenant à témoin de cette impiété. Le spectacle était si poignant que la plupart des assistants finirent par être émus. On se disputait violemment dans l'église. Beaucoup cherchaient à obtenir de Kampanaros la promesse qu'on ne tuerait point les malheureux. Ceux qui les entraînaient ayant promis tout ce qu'on voulait pourvu qu'on les laissât faire, eurent finalement gain de cause. On tira par les pieds jusque sur la place devant l'église le basileus et le nobilissime. Ils y furent accueillis par des vociférations infinies. On les tournait en dérision. On chantait des chants de circonstance, des « tragoudia », on dansait, on riait autour d'eux. Puis on les jeta chacun sur une misérable mule (1) et on les transporta en cet équipage à travers les lazzis de cette multitude, au-dessus du couvent de Périblepte, dans l'endroit appelé Sigma. C'était un portique du grand Palais Sacré (2). Sur la route, on rencontra le bourreau envoyé pour leur crever les yeux.

Il fallait se hâter. « Ceux, en effet, dit Psellos, qui étaient du parti de Théodora, connaissaient le caractère follement jaloux de Zoé. Ils

(1) Michel Attaleiates (*op. cit.*, p. 17), dit qu'on les mit sur une charrette !
(2) Voy. *De Cerim.*, II, 53.



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Michel V et son oncle le Nobilissime traînés à travers l'Agora et aveuglés. — (Millet, Htes-Études, C. 1258.)

savaient qu'elle préférerait partager le trône avec un valet d'écurie plutôt qu'avec sa sœur. » Bref, ils redoutaient, je l'ai dit, un retour imprévu, et que, par la volonté de la vieille basilissa, Michel ne parvînt à remonter sur le trône. A tout prix, il fallait en finir avec celui-ci. On décida de passer outre aux protestations d'une partie de la foule, mais comme fiche de consolation, on convint de s'en tenir aux ordres de Zoé, de ne point tuer les deux princes, seulement de leur crever les yeux.

Une fois les victimes amenées sur la place du Sigma, on fit aiguiser les fers. « Quand l'oncle et le neveu virent qu'il n'y avait plus d'espoir, dit Psellos, une partie du public étant contre eux, les autres laissant faire, ils pensèrent rendre l'âme de peur, demeurant sans voix. Un sénateur qui se trouvait parmi les spectateurs s'efforça par de bonnes paroles de leur rendre quelque courage. » Psellos, qui avait suivi le tumultueux cortège, assista à la fin du drame. Le basileus eut une attitude infiniment piteuse, gémissant, se lamentant, invoquant tous ceux qui l'approchaient, suppliant humblement Dieu de ses mains jointes, les étendant vers toutes les églises, vers tout ce qu'il apercevait. Skylitzès dit qu'il supplia lâchement qu'on aveuglât d'abord son oncle qui, suivant lui, était le seul vrai coupable. Le nobilissime, au contraire, après avoir, lui aussi, montré

quelque pusillanimité, quand il vit qu'il n'y avait plus de salut à espérer, se ressaisit tout à fait. Étant d'âme autrement virile que son neveu, il sembla prendre bravement son parti du sort qui l'attendait. A l'approche des bourreaux, il s'offrit de lui-même. Comme la foule, avide de contempler son supplice, l'étouffait presque, ne laissant aucun espace libre, il s'adressa d'une voix ferme à l'officier qui commandait : « Fais donc reculer tout ce monde, lui dit-il, et tu verras que je saurai subir mon sort avec courage. » Puis, comme on allait lui lier les mains, il s'y refusa, disant au bourreau : « Si je bouge, tu seras libre de m'attacher au poteau. » Puis il s'étendit de lui-même sur le sol, sans pâlir, sans un cri ou un gémissement, immobile comme un mort. On lui arracha les deux yeux, durant que Michel, haletant d'angoisse, battait l'air de ses mains, déchirant son visage, se lamentant à haute voix, emplissant l'air de ses cris.

Quand l'horrible mutilation fut achevée, le nobilissime, se levant de terre sans l'aide de personne, montrant à tous ses orbites vides ruisselants de sang, soutenu par quelques fidèles, s'entretint avec eux dans un calme si surprenant, un courage tellement surhumain, qu'il semblait indifférent. Puis ce fut le tour du basileus. Celui-ci montrait un tel désespoir, il adressait au ciel des prières si désespérées, que le bourreau, craignant qu'il ne se débattit, dut le lier fortement. Puis tout fut accompli (1).

(1) La Vie de saint Lazare de Galesion, mort le 7 novembre 1054, vie récemment publiée par M. Chr. Laparev d'après un manuscrit contemporain de ce saint conservé au mont Athos (*Viz. Vrem.*, 1887, pp. 337-401) fournit quelques détails historiques intéressants sur les événements et les personnages de cette époque (voy. *Byzant. Zeitschr.*, VII, p. 477). Ce saint, qui, de son nom terrestre, s'était appelé Léon, originaire d'une ville de Magnésie, probablement Magnésie de Carie sur le Méandre, né de parents fortunés, élevé au monastère d'Orobos, après avoir entrepris trois fois sans succès le voyage de Jérusalem, avait pris en religion le nom de Lazare et mené sept ans durant, à la fin du xme siècle, l'existence d'un ascète dans une grotte près d'Attalia de Pamphylie, en compagnie d'autres religieux qui l'élirent pour leur chef. Après cela il avait enfin réussi à gagner la Ville Sainte. Puis il était allé résider six ans au couvent fameux de Saint-Sabas. Nommé plus tard par le patriarche de Jérusalem protodiacre, plus tard encore prêtre, il avait abandonné définitivement le séjour de Saint-Sabas, à la suite de la dévastation de Jérusalem par le Khalife Azis, en l'an 1009. Il était retourné alors dans son pays d'origine et, après diverses vicissitudes, s'était fait stylite sur le mont Galesion. Du haut de sa colonne, il attirait pauvres et riches par le renom de sa sainteté. Vénéré par les métropolitains successifs d'Éphèse, Théodoros II et Euthymios, accomplissant de nombreux miracles, il connut à cette époque de sa vie une foule de hauts fonctionnaires et de prêtres dont les noms sont cités dans sa *Vie* manuscrite. Parmi eux, il nous faut citer ce Nicéphore Kampanaros, préfet de

Les Sagas parlent en termes prolixes en y ajoutant des détails fantastiques de la participation effective de Harald Hardrada à la grande sédition du mois d'avril 1042. Dans des pages d'un grand intérêt (1), M. Wassiliewsky a démontré que parmi beaucoup de faits d'ordre uniquement légendaire, on en pouvait démêler quelques-uns de vrais. Très probablement Harald, alors en disgrâce et enfermé pour quelque méfait, a fait partie des prisonniers délivrés par la populace. Presque certainement aussi, il a combattu aux côtés des émeutiers pour la cause de la basilissa Zoé, pénétré avec eux dans le Palais pris d'assaut, pillé avec eux les chambres du Trésor, assisté au supplice du malheureux Kalaphate, supplice auquel il a peut-être même pris une part effective. Cet aveuglement du basileus Michel a dû vivement frapper les imaginations de l'époque. Les deux rédacteurs successifs du recueil si précieux du *Strategicon*, tant de fois cité par moi, notent tous deux avec émotion qu'ils furent les spectateurs de ce drame qui plongea soudainement dans l'infortune ce prince jusque-là favorisé du sort (2).

C'est à ce moment que nous entendons pour la dernière fois parler du héros Harald à Constantinople, au service de l'Empire d'Orient. Les

la Ville, dont nous venons de voir le rôle actif dans le supplice du basileus Michel. Dans la *Vie*, son nom est écrit Kampanès, Καμπάνης. Le saint, en l'an 1042 qui vit ces terribles événements, lui adressa à Constantinople une lettre dans laquelle il est fait allusion à la chute de Zoé, puis à celle du Kalaphate immédiatement consécutive, circonstances à l'occasion desquelles Kampanaros, nommé par Théodora éparque ou préfet de la Ville, joua, on l'a vu, un rôle important.

Je saisis l'occasion de rappeler ici le nom d'un autre saint byzantin fameux, contemporain de ces événements tragiques, saint Christodoulos ou Christodule, réformateur des moines orientaux, fondateur, en 1079, du couvent de Saint-Jean, à Patmos, dont le métropolitain Jean de Rhodes écrivit la vie. Il était né vers 1020 aux environs de Nicée. Il se retira à vingt ans au mont Olympe de Bithynie. Il fit ensuite un voyage à Rome d'où il arriva à Jérusalem en 1045. Puis il entra dans un des couvents que les solitaires avaient fondés au désert du Jourdain. Ce n'est que plus tard qu'il alla au mont Latros où il fut supérieur général de cette sainte région, puis à Cos et de là à Patmos, enfin en Eubée. Voy. E. Le Barbier, *Saint Christodule et la réforme des couvents grecs au XIme siècle*, Paris, 1863. Voy. encore *Vita Christoduli*, éd. J. Sakkelion, Ἀκολουθία ἱερὰ τοῦ ὁσίου..... Χριστοδούλου, 3e éd., par les soins de K. Boïne, Athènes, 1884, et D. P. Renaudin, *Christodule, higoumène de Saint-Jean à Patmos*, *Rev. de l'Or. chr.*, V. pp. 215 à 246, etc., etc. Voy. encore Krumbacher, *Byz. Litteraturgesch*, 2de éd., pp. 196, 199, 315, 317 et 508 et Hopf, *op. cit.*, p. 146. — Saint Mélétios le jeune, né vers 1035 dans un bourg de Cappadoce, entra vers 1050 au couvent de Saint-Jean-Chrysostome à Constantinople. Il ne commença ses grands voyages qu'en 1070. Voy. *Byz. Zeitschr.*, II, pp. 310 sqq.

(1) *La droujina væringo-russe*, 2d art., pp. 139 à 153 et *Strategicon*, 1re éd., pp. 161 sqq.

(2) Voy. pour Kékauménos neveu le chap. 138, p. 59 de la 2de éd., et pour Nikolitza, *ibid.*, le chap. 252, p. 100.

Sagas nous racontent que, couvert de gloire, riche du butin conquis et des récompenses acquises, il quitta la Ville gardée de Dieu et se rendit d'abord auprès du grand duc Yaroslav dont il épousa enfin la fille aînée Ellisifr, sa chère fiancée de tant d'années. Nous savons en outre par l'écrivain anonyme du *Strategicon* que ce départ fut furtif (1). Harald retourna dans sa patrie vers l'an 1044 ou 1045. Il y devint roi de Norvège, d'abord de concert avec Magnus, puis seul à partir de 1047. Il fut ensuite prétendant à la couronne d'Angleterre et périt dans ce pays en 1066, à la bataille de Stanfordbrige, où il fut vaincu par le roi Harold. J'ai parlé déjà dans le tome second du présent ouvrage (2) des inscriptions runiques gravées sur le dos du plus grand des lions colossaux du Pirée, rapportés jadis à l'arsenal de Venise par Morosini. J'ai dit que ces inscriptions si curieuses pouvaient avoir été gravées par des soldats russes de Basile II. M. Wassiliewsky est d'un avis différent (3). Il voit dans ces étranges « *graffiti* » la main de Harald et de ses compagnons, venus dans cette lointaine Athènes à la suite de l'invasion bulgare jusqu'à Thèbes en 1040. Chose extraordinaire, en effet, ces inscriptions, qui parlent de la prise du Pirée par les Scandinaves à la suite d'une insurrection de la population grecque locale contre le basileus, portent, entre autres noms scandinaves, celui de Harald le Haut ou le Long. M. Wassiliewsky identifie ce personnage avec notre Harald qui, à la suite de l'invasion du sud de la péninsule des Balkans par l'armée du bulgare Anthimos, aurait été chargé par le basileus de reconquérir avec ses compagnons la ville d'Athènes soulevée contre son autorité. Après cela, le chef scandinave et ses soldats seraient passés immédiatement à Salonique, où ils auraient pris à la défense de cette place contre les quarante mille Bulgares d'Alousianos la part glorieuse que l'on sait. Les affirmations de M. Wassiliewsky, basées sur une fausse lecture faite en 1856 par Rafn

(1) Voy. dans le *Strategicon*, 1re éd., p. 343, les motifs par lesquels Wassiliewsky explique ce départ clandestin. — Le récit des Sagas est très différent. Zoé, amoureuse de Harald, le fait jeter en prison, etc., etc. Hopf., *op. cit.*, p. 147, avait déjà précédemment adopté la même opinion fondée sur la lecture de Rafn. Voy. encore Couret, *op. cit.*, pp. 120 à 121, et Constantinidès, *op. cit.*, pp. 238 sqq., puis encore Gust. Storm, *Harald Haardraade og Væringerne i de graeske Keiseres Tjeneste*, *Hist. Tidsskrift*, 2, række 4 (Christiania, 1884), pp. 354-386.

(2) *Épopée*, II, p. 408.

(3) *La droujina væringo-russe*, 3me art., p. 148.

des inscriptions runiques du fameux lion, n'ont en général pas été admises (1).

Le supplice du basileus Michel V marqua la fin de ce règne si court en même temps que celle de cette terrible sédition. Les émeutiers, calmés du coup par cette exécution, coururent rejoindre Théodora. Peut-être la vieille femme était-elle encore à Sainte-Sophie, comme l'affirme Psellos, durant que Zoé n'avait, elle, pas quitté le Palais depuis la fuite précipitée du Kalaphate. Pour en finir avec ce misérable supplicié, disons seulement que, suivant le récit de Skylitzès, lui et son oncle furent déportés chacun dans un monastère différent. Lui fut enfermé à celui d'Eleimôn (2). Le chroniqueur ne nous dit pas quel fut le lieu d'exil du nobilissime (3).

La chute de Michel V avait eu lieu dans la journée du 21 avril 1042. Son règne n'avait duré que quatre mois et onze jours (4). Je rappelle que son supplice fut une nécessité politique tant on put craindre un moment que Zoé, à cause de la haine violente qu'elle portait à sa sœur, consentît à restaurer à ses côtés ce prince déplorable. A ce moment le roi capétien Henri Ier régnait en France.

Voici quelques considérations empruntées au mémoire de M. Bury (5). « On s'accorde d'ordinaire, écrit l'éminent historien anglais, à voir en Michel V une sorte d'abomination morale, de monstre dépourvu de toute qualité. Psellos et Zonaras, qui copie textuellement celui-ci, le représentent comme tel et j'ai suivi à la lettre le récit du premier de ces auteurs. Mais, en ne considérant que les seuls actes de ce prince, sans nous préoccuper outre mesure du point de vue très spécial d'un historien qui, très probablement, n'était pas impartial puisque toutes ses sympathies étaient dans le camp opposé, il nous demeure impossible de passer

(1) Voy. Gregorovius, *Gesch. der St. Athen*, II, pp. 169 sqq., et Hopf, *op. cit.*, p. 147 et Lambros, Ἱστ. τῆς Ἑλλάδος, livr. 89-90, p. 281. Aucun historien grec ou autre ne fait allusion à ce prétendu soulèvement de la population de l'Attique.

(2) Nous devons ce renseignement à Joël. Skylitzès ajoute que les membres de la famille du Kalaphate se dispersèrent au loin.

(3) Voy. dans Arisdaguès de Lasdiverd, *op. cit.*, pp. 53-55, le curieux récit de la chute du Kalaphate.

(4) Et non quatorze mois et cinq jours comme Lebeau le dit par erreur.

(5) *Op. cit.*, 2e art., pp. 256 à 258.

sur ceux-ci condamnation pure et simple. Les deux plus importants de ces actes furent certainement le bannissement de l'Orphanotrophe et celui de la basilissa. Le premier semble avoir été pure folie au point de vue particulier des intérêts du basileus, mais ce ne fut nullement une mesure impopulaire puisque le fameux eunuque était universellement détesté. Durant sa longue administration omnipotente sous le basileus Michel IV, il s'était rendu insupportable par son intolérable dictature. Il se peut bien aussi qu'il se soit montré fort insolent envers le nouvel empereur à supposer que celui-ci ait nourri quelques velléités d'indépendance et désiré gouverner par lui-même. Quant à la déportation de Zoé, cette mesure violente est tout simplement une preuve que le Kalaphate n'avait pas su apprécier à sa valeur l'énergie des sentiments loyalistes qui prévalaient encore dans l'Empire et s'attachaient à la dynastie macédonienne comme à un point d'appui formidable. En dehors de cette considération, l'emprisonnement de la basilissa n'était pas par lui-même un acte beaucoup plus criminel que ne l'avait été l'exil du premier ministre. Très probablement Zoé n'était plus qu'une vieille femme irritante et importune, et tout naturellement nous ne sommes point tenus d'accepter pour vérité d'Évangile tout ce que Psellos nous dit de la haine terrible que Michel V, sans motif apparent, nourrissait contre elle.

« Quelques autres actes encore de ce basileus, actes accomplis en réparation de ceux perpétrés sous le règne précédent, méritent notre pleine approbation. Michel V, nous le verrons au chapitre suivant, avait fait sortir l'admirable général Georges Maniakès de la prison où l'avait fait enfermer la haine de Michel IV. Il l'avait en outre nommé magistros et « catépano » des thèmes d'Italie. C'est à Michel Attaleiates que nous devons cette information (1). De même, le Kalaphate, nous l'avons vu, avait fait mettre en liberté Constantin Dalasse̍nos qui avait été si cruellement persécuté par l'eunuque Joannès. De même encore, il avait fait son premier ministre de l'intime ami de Psellos, de ce Constantin Likhoudès qui, plus tard, devait devenir si célèbre comme homme d'État plein de talents et d'honnêteté. Ce dernier choix, très à l'honneur de Michel V,

(1) *Op. cit.*, p. 11.

nous est connu par l'oraison funèbre que fit de ce grand ministre son ami Psellos (1).

« Psellos n'est nullement un écrivain au-dessus du soupçon de partialité. Le récit qu'il nous a donné du règne de son pupille et favori Michel Parapinace en est une preuve suffisante. Dans le cas présent, il n'était pas de son intérêt d'écrire une seule ligne favorable au Kalaphate, comme plus tard ce ne le fut point non plus pour lui de dire du bien de Romain Diogène. Il avait de suite pactisé avec l'émeute, comme le fit probablement aussi son ami Likhoudès, et il fut aussi un ardent partisan du nouveau basileus Constantin Monomaque dont le pouvoir fut édifié sur la ruine du Kalaphate.

« De tout ceci, nous sommes en droit de conclure que l'infortuné Michel V ne fut point après tout le prince diabolique et déplorable qu'on nous a tant dépeint. Et cette opinion va encore se fortifiant par la lecture d'un passage de Michel Attaleiates beaucoup trop laissé de côté jusqu'ici (2). Il y est dit textuellement qu'avant son élévation au trône les conceptions politiques de ce basileus furent aussi blâmables que généralement blâmées, mais qu'à partir de son avènement il mérita les plus grands éloges pour sa conduite très louable envers le Sénat et généralement envers tous ses sujets, conduite supérieure à celle de tous ses prédécesseurs. « Il conféra, poursuit notre historien, des honneurs et des dignités à un grand nombre de bons citoyens et fit de même preuve d'un grand zèle pour le maintien de l'ordre et l'application inexorable de la justice. » Ce passage remarquable suffit amplement pour que nous hésitions à formuler au sujet de ce prince un jugement entièrement défavorable !

« Il me paraît, poursuit encore M. Bury, que ce basileus encore si mal connu conçut le plan audacieux d'un nouvel et vaste effort dans le sens d'une réforme générale de l'administration, mais que l'inertie des forces conservatrices fut plus forte que sa volonté. Il n'avait point échappé à son esprit d'observation que son prédécesseur avait été constamment gêné et paralysé dans ses aspirations les meilleures par l'action

(1) Sathas, *op. cit.*, t. IV, p. 398.
(2) *Op. cit.*, p. 117. Bury, *op. cit.*, p. 257, note 36.

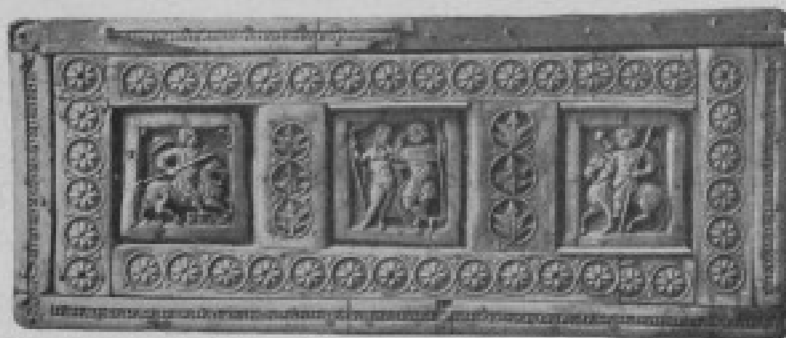
déplorable et toute-puissante de sa propre famille, et il en avait conclu philosophiquement que la première condition du succès était avant tout pour lui de faire table rase de tous ses parents. Jamais son oncle l'eunuque Joannès n'aurait consenti à se rallier à ses projets de réforme ; c'est pourquoi son autre oncle, le nobilissime Constantin, qui était un simple opportuniste, lui convenait bien davantage.

« De même, pour que les projets de notre basileus eussent quelque chance d'aboutir, l'exil immédiat de Zoé s'imposait absolument, car elle était la représentante incarnée de tout l'ancien ordre de choses. La constatation très superficielle de l'abominable ingratitude de Michel envers sa bienfaitrice, combinée avec le souvenir de sa cruauté envers les siens, a terriblement noirci devant la postérité la personne comme aussi les aspirations de ce prince et totalement faussé le jugement porté sur lui par les historiens. Nous n'avons aucun motif sérieux pour jeter le blâme sur ses tendances politiques. La bévue colossale qu'il commit en exilant la basilissa est sa véritable condamnation (1). »

(1) On ne connait aucune monnaie qu'on puisse attribuer avec certitude au court règne commun de Michel V Kalaphate et de Zoé.



SOU D'OR DE LA BASILISSA THÉODORA, FILLE DE CONSTANTIN VIII.



COUVERCLE d'un coffret de bois recouvert de sculptures d'os représentant Vénus et Mars entre deux cavaliers armés. — Travail byzantin d'origine italienne des XIme ou XIIme Siècles. — Museo civico à Bologne. — (Graeven, II, 5.)

CHAPITRE V

Court règne commun de Zoé et Théodora. — Zoé épouse Constantin Monomaque qui devient basileus à ses côtés sous le nom de Constantin IX. — Débuts du nouveau règne à trois. — Caractère du nouveau basileus. — Caractère des basilissæ Zoé et Théodora. — Skléréna, maîtresse de Monomaque. — Premières mesures prises par celui-ci. — Affaires d'Italie. — Révolte et mort de Georges Maniakès. — Affaires de Serbie. Michel Kéroularios élu patriarche. — Révolte d'Érotikos en Chypre. — Terrible agression des Russes de Vladimir. — Autres conspirations. — Fin du royaume d'Arménie. — Kakig II détrôné. — Guerre avec Abou'l Séwar de Tovin. — Révolte fameuse de Léon Tornikios.



SOU D'OR du basileus Constantin Monomaque.

Une fois de plus il n'y avait plus en présence sur le trône que les deux vieilles sœurs, filles de Constantin VIII, dernières héritières légitimes de la dynastie de Macédoine !

L'embarras des membres du Sénat, auxquels il incombait, en fin de compte, de mettre un terme à cette crise terrible, alors que celui qui l'avait si imprudemment provoquée venait de disparaître dans l'horreur d'une affreuse mutilation et dans la solitude d'un monastère, ne laissait pas que d'être extrême. Tous ces hauts dignitaires professaient un respect essentiellement dynastique pour celle des deux basilissæ qui, depuis son retour précipité de Prinkipo,

était demeurée au Palais, et qui, étant l'aînée, représentait plus exactement les droits imprescriptibles de la tradition. Mais c'était la proclamation émanée de la sœur cadette Théodora, toujours encore retranchée dans Sainte-Sophie avec ses partisans, qui avait vraiment mis un terme à l'entreprise audacieuse de Michel V et qui avait en somme sauvé l'Empire! Faire régner conjointement les deux sœurs était fort malaisé. Nul n'ignorait combien peu elles s'aimaient, combien surtout depuis des années Zoé avait accablé sa sœur plus jeune de sa haine jalouse, de ses dédains altiers. Que de fiévreuses allées et venues il dut y avoir entre Sainte-Sophie et les appartements du Gynécée au Grand Palais; que de colloques animés autant que mystérieux! Enfin, très subitement, la crise se trouva très promptement et très heureusement dénouée par les avances pleines d'affabilité faites contre toute attente par la basilissa Zoé à sa sœur plus jeune. Pour la première fois, la hautaine basilissa, cédant probablement à la nécessité, ou bien assurée de continuer à occuper le premier rang, daigna se montrer avenante pour sa sœur cadette. Elle manda au Palais la vieille fille et l'invita, « bien contre son gré », affirme Skylitzès, à partager les gloires et le fardeau du pouvoir.

Théodora, quittant enfin l'asile grandiose où elle attendait que son sort fut réglé, entourée par des milliers d'amis inconnus, accourut à cet appel. Un immense cortège populaire la suivait acclamant frénétiquement les deux sœurs. Zoé, ouvrant ses bras à son ancienne victime, la serra sur son cœur avec une apparente sincérité, puis ce nouveau et bizarre gouvernement de deux vieilles femmes règnant sur le plus vaste empire du monde à cette époque commença (1).

Théodora, fidèle à ses goûts de retraite, s'effaça de suite devant sa sœur aînée. Constamment elle lui témoigna d'une déférence voulue. Tout en acceptant de partager le pouvoir, elle accepta que Zoé eût en toute circonstance la suprématie, se considérant elle-même comme la première de ses sujettes. Hélas, nous voudrions tant savoir quels furent dans cette tragique soirée du 21 avril de l'an 1042, dans les profondeurs silencieuses

(1) La troisième fille que Constantin VIII avait eue de son mariage avec la basilissa Hélène, l'aînée de toutes, Eudoxie, qui s'était faite religieuse, était morte, je l'ai dit, avant cette année 1042 qui vit le règne simultané de Zoé et de Théodora.

du Gynécée impérial, les entretiens des deux antiques sœurs, derniers rejetons de l'illustre descendance macédonienne, ainsi remontées l'une à côté de l'autre sur le trône de cet immense Empire, au dernier déclin de leurs ans, réunies au Palais Sacré après tant d'années de haineuse défiance par la plus étrange et la plus subite des révolutions. Quelles pensées n'échangèrent-elles point sur le passé terrible, sur le présent si incertain, sur l'avenir gros de menaces? Eurent-elles une parole de pitié pour la bête fauve aux coups de laquelle elles avaient failli succomber, maintenant abattue à leurs pieds sanglante et mutilée? On a vu que Théodora, probablement obsédée par la crainte d'un revirement qui lui serait fatal, fit échouer les velléités de commisération de sa sœur plus humaine.

« Donc, l'Empire, s'écrie emphatiquement Psellos, tomba aux mains de ces deux illustres sœurs. Alors, pour la première fois, notre époque vit la salle du Gynécée impérial transformée en conseil suprême de l'Empire! Les deux gouvernements, le civil et le militaire, obéirent plus docilement à ces deux souveraines qu'ils ne l'eussent fait à un basileus (1). J'ignore si jamais la Providence aima aucune autre famille impériale d'un aussi grand amour que celle de ces deux femmes, mais alors qu'il est avéré que la fortune de cette race fut jadis édifiée sur des bases aussi irrégulières que criminelles, j'admire qu'elle ait pu néanmoins produire des rameaux et des fleurs d'une aussi rare vigueur. Chacun des membres de cette famille était d'une taille et d'une beauté incomparables! »

« Les deux souveraines, poursuit notre écrivain, ne procédèrent point, comme il en est coutume en pareille occurence, par soudaines et totales transformations dans les cadres de l'administration. Elles se contentèrent d'en expulser tous les membres de la famille du Kalaphate ainsi que ses plus chauds partisans, conservant à leur service tous les autres fonctionnaires militaires ou civils qui étaient demeurés en charge sous le court règne de ce prince, assurées qu'elles étaient de leur attachement et de leur fidélité dynastique. Pour témoigner de leur gratitude, tous ceux-ci s'appliquèrent avec tout le zèle imaginable à remplir au mieux leurs

(1) Τὸ τε πολιτικὸν πλῆθος καὶ τὸ στρατιωτικὸν συμφωνοῦντας ὑπὸ δεσπότισι.

fonctions. Les affaires de l'État continuèrent donc à être gérées, les audiences quotidiennes à être tenues exactement comme il en avait été de tout temps. » Psellos affirme que le gouvernement de ces deux vieilles princesses fut accueilli par de plus grandes démonstrations de loyalisme qu'il n'y en avait eu pour aucun des basileis leurs prédécesseurs.

Ce même Psellos, en sa langue prétentieuse, nous a décrit un de ces étranges conseils de l'Empire auxquels il assistait en vertu de sa charge, conseils présidés solennellement par les deux sœurs assises côte à côte sur le trône, Théodora se trouvant placée un peu au-dessous de sa sœur. A leurs côtés se tenaient les « licteurs », c'est-à-dire les manglabites armés du lourd bâton ferré, les spathaires et les gardes russes ou scandinaves, les fameuxVærings, portant la terrible hache sur l'épaule droite. Derrière ce premier groupe étaient placés les principaux personnages de la cour et les conseillers ordinaires des souveraines. Tout alentour, environnant ceux-ci, se tenait un second cercle de gardes. Toute cette foule de personnages conservait le maintien le plus respectueux, tous immobiles, les yeux fixés à terre. Derrière ceux-ci encore on apercevait les membres du Sénat et les dignitaires des trois ordres, tous disposés par rangs à quelque distance les uns des autres.

C'est en présence de cette haute et imposante assemblée qu'on procédait à l'expédition et à l'enregistrement de toutes les plus importantes affaires publiques, questions de taxes et d'impôts, réceptions d'ambassadeurs, litiges à juger ou conventions à conclure, toutes les questions enfin qui constituent le gouvernement d'un grand Empire. Les divers chefs de ministères décidaient d'ordinaire directement de la presque totalité des menues questions journalières. Parfois cependant, quand la nécessité s'en faisait sentir, les souveraines exprimaient « avec une impériale gravité » leur avis ou dictaient une réponse.

+ΚΕΒΟΗΘΗ ΤΩ ΣΩ ΔΟΥΛΩ ΝΙΚΗΦΟΡΩ ΠΑΤΡΙΚΙΩ ΠΡΑΙΠΟΣΙΤΩ ΒΕΣΤΗ ΚΑΙ ΜΕΓΑΛΩ ΕΤΑΙΡΙΑΡΧΗ

INSCRIPTION de l'église de la Koimesis de Nicée. — (Voy. la gravure de la p. 361.)

« Les deux impératrices, dit de son côté Skylitzès, comblèrent d'honneurs, de dignités, de munificences de toutes sortes les membres du Sénat, faisant faire en même temps d'immenses largesses à la multitude. » C'était toujours encore dans ce milieu du XIme siècle l'antique coutume des congiaires romains. Les deux sœurs, poursuit le chroniqueur, mettaient tous leurs soins, tout leur souci, tout leur zèle à la chose publique. Des missives impériales, des Novelles, furent expédiées aux extrémités de l'Empire prohibant sous des peines sévères de vendre des charges judiciaires et autres, comme cela avait été, paraît-il, le cas jusque-là, ordonnant de rapporter absolument toute mesure inique, d'extirper tout abus pouvant être la cause de quelque injustice. D'excellentes améliorations furent décrétées tant au civil qu'au militaire (1). Les commandements les plus importants furent confiés à des capitaines d'une fidélité éprouvée. En remplacement du malheureux nobilissime Constantin, on nomma à nouveau au poste si important de domestique ou généralissime des Scholes d'Orient le proèdre Nikolaos dont il a été souvent question déjà (2), jadis un des principaux eunuques du père des deux



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Daphni, près d'Athènes. — Saint Bacchus. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 1367.).

(1) Ce fut en cette année 1042 qu'eut lieu l'établissement de la première colonie de commerçants amalfitains à Constantinople. C'était l'époque de la grande puissance commerciale d'Amalfi dans les mers du Levant. Voy. Hopf, *op. cit.*, p. 149.

(2) Voy. p. 7. Il avait déjà occupé cette haute fonction sous le basileus Constantin VIII.

impératrices (1). Celui de domestique ou duc des forces d'Occident, c'est-à-dire de généralissime des troupes d'Europe, fut confié au patrice Constantin Kabasilas, celui-là même auquel Théodora devait en grande partie son élévation au trône (2). Enfin, mesure excellente entre toutes, qui semble témoigner d'une véritable intelligence politique, les deux princesses envoyèrent aussitôt en qualité de généralissime des forces impériales en Italie avec pouvoirs illimités le patrice Georges Maniakès, que déjà Michel V, le destinant à ce haut poste, avait fait mettre en liberté après l'inique captivité à laquelle il avait été condamné sous le règne précédent, captivité qui durait depuis au moins trois ans. A cette occasion, je l'ai dit déjà, ce chef si éprouvé fut, en compensation d'une aussi inique infortune, élevé au rang de magistros (3), dignité suprême de la noblesse impériale. Il reçut certainement des mains de la basilissa Zoé la tunique blanche brochée d'or, l' « épomide » d'or et l'écharpe de pourpre ornée de pierres précieuses.

En somme, par une sorte de miracle, jamais l'Empire ne se trouva plus heureux, plus fort et plus tranquille que durant ce règne de quelques semaines des deux vieilles princesses. On ne révoqua, je l'ai dit, que les seuls fonctionnaires par trop compromis par leur attachement connu au Kalaphate. L'oncle de ce dernier, le fameux nobilissime Constantin, extrait de la cellule conventuelle où il expiait ses crimes, fut soumis à un interrogatoire judiciaire et sommé de justifier sa gestion des fonds publics sous le court règne de son neveu. L'infortuné mutilé, terrifié par la menace de nouveaux châtiments, indiqua dans sa demeure, sise auprès de la basilique des Saints-Apôtres, une cachette au fond d'une citerne où l'on retrouva la somme énorme de cinq mille trois cents livres d'or, enfouie lors de l'émeute du 19 avril. C'était le fruit de longs détournements aux dépens du trésor. Cette somme fut remise à la basilissa Zoé. Constantin, trop heureux d'échapper au dernier supplice, fut renvoyé dans son douloureux exil.

Psellos, bien moins favorable que Skylitzès aux deux filles de Cons-

(1) Je possède dans ma collection de bulles de plomb byzantines le sceau très précieux de ce personnage. Voy. *Sigill. de l'Orient latin*, p. 334. Voy. la vignette de la p. 5.
(2) Voy. p. 364.
(3) Voy. Muralt, *op. cit.*, I, note de la p. 623, par. 4.

tantin VIII, nous a tracé le curieux portrait moral de ces deux étranges souveraines à l'époque de leur court règne commun, portrait infiniment précieux puisque notre auteur eut l'occasion d'approcher si souvent de ces deux augustes sœurs. « Zoé, l'aînée, nous dit-il, était vive et emportée, mais sa parole était moins facile. Théodora ne découvrait que plus lentement sa pensée, mais une fois lancée, elle parlait avec une experte célérité. Zoé, impatiente de voir ses désirs satisfaits, passait avec une égale promptitude de la joie à la tristesse, semblable au navire qui tour à tour couronne la crête des vagues, puis plonge jusqu'au fond des abîmes. Théodora, tout au contraire, était essentiellement calme et ordonnée. Zoé affectait une prodigalité insensée qui eut épuisé un océan d'or (1). Théodora, modérée en tout, comptait avec soin l'argent qu'elle donnait, sachant bien que la source n'en était point inépuisable. »

« Pour parler franc, poursuit Psellos, et ne rien céler, ni l'une ni l'autre des deux sœurs n'avait été créée pour régner et gouverner, ni n'entendait quoi que ce soit aux finances ou à la politique. Aucune des deux n'avait l'âme forte, ni l'esprit de suite, ni la volonté ferme qui incombe à la toute-puissance. L'une comme l'autre ne savait que mêler aux affaires les plus sérieuses, les plus futiles distractions du Gynécée. Même, la sœur aînée, qu'il était de mode parmi ceux qui profitaient de ses largesses de louer pour sa générosité et pour le temps qu'elle consacrait à s'occuper de la chose publique, n'était en réalité qu'une prodigue dépourvue de jugement. Au fond, les affaires étaient ou totalement négligées ou conduites d'une manière fâcheuse autant que ruineuse. Les extravagantes dépenses des deux sœurs, leur cour entretenue sur un pied splendide épuisaient le trésor. Le Palais était bondé de courtisans experts dans l'art de la flatterie auxquels Zoé distribuait sans compter, ainsi qu'à la garde particulière des deux basilissæ, les fonds destinés à l'entretien de l'armée, comme si le grand Basile n'avait eu d'autre but en remplissant les coffres du trésor que de satisfaire à ces caprices. Seuls, les hommes sages se préoccupaient de ces folies très menaçantes pour l'avenir mais qui trompaient le populaire en l'éblouissant. »

(1) C'était déjà le Gynécée, comme plus tard le Harem à Stamboul, qui était la ruine de l'Empire!

Psellos, on le voit, se montre très sévère, probablement même très injustement sévère, pour ce gouvernement des deux sœurs qu'il accuse d'avoir préparé de loin par de folles prodigalités tous les malheurs du règne de Monomaque et des successeurs de celui-ci.

Le portrait physique des deux impératrices, tracé par notre chroniqueur, n'est pas moins intéressant. Jusqu'à la publication de son *Histoire*, nous n'avions pas le moindre indice à ce sujet. « Très différentes au moral, les deux sœurs l'étaient, dit-il, bien davantage encore au physique. Zoé était plus forte, mais de taille peu élevée. L'œil était grand sous un sourcil épais et sévère, le nez légèrement aquilin. Elle avait de beaux cheveux blonds, le teint d'une blancheur éblouissante. » « A ne considérer que la parfaite harmonie de toute sa personne, continue l'indiscret courtisan, celui qui n'aurait pas connu son âge véritable aurait presque pu la prendre pour une jeune fille. Ses chairs avaient conservé toute leur fermeté; tout était bien plein et poli chez elle; on n'apercevait ni une ride ni un contour altéré. Théodora, de taille plus élevée, plus maigre de corps comme de visage, aux traits irréguliers, plus rapide de mouvements comme de parole, avait l'œil doux, l'abord rieur, plein d'une grâce avenante. Constamment elle était prête à une conversation vive autant qu'animée. Zoé n'était point recherchée dans sa parure. Elle ne portait ni robe brodée d'or, ni diadème, ni colliers, ni pesants pendants d'oreilles. D'une étoffe légère elle enveloppait son beau corps (1). » « C'était cette blonde sultane, aux grands yeux, aux sourcils menaçants, dit fort bien M. Rambaud, qui disposait de l'Empire! »

« Il fallut cependant reconnaître presque de suite que les choses ne pourraient continuer longtemps sur ce pied et que la défense de cet Empire réclamait un pouvoir unique, surtout un bras viril, un cerveau plus expert aux affaires, plus prévoyant des périls de l'avenir. » Psellos qui s'exprime en ces termes s'abuse volontairement pour mieux expliquer l'arrivée de son cher Monomaque au pouvoir. Les deux sœurs étaient parfaitement capables de gouverner à elles deux l'Empire. Le contraste si grand entre leurs deux caractères fit leur faiblesse. En réalité, la lutte, bien

(1) Psellos est revenu plusieurs fois sur le portrait de Zoé et de sa sœur; voy. pp. 106, 127, 179 de son *Histoire*, éd. Bury.

que sourde, était ardente, opiniâtre, entre leurs partisans respectifs (1), chaque parti s'efforçant de faire triompher les mobiles qui, suivant lui, militaient en faveur de celle des deux qu'il désirait voir au premier rang. Heureusement pour l'Empire que la jalousie insurmontable de Zoé pour sa sœur plus jeune la décida à se chercher la première l'époux si nécessaire au salut commun. Redoutant peut-être à tort d'être finalement supplantée par Théodora, elle préféra, malgré ses soixante-deux ans sonnés, se donner un troisième mari (2). Même il est probable que la vieille femme, toujours ardente et sensuelle, ne dût pas hésiter longtemps à prendre ce parti. D'autre part Théodora, qu'un certain nombre de ses partisans persistaient à vouloir pousser au premier rang, rejetait obstinément toute idée matrimoniale. On s'occupa donc avec passion au Palais de trouver pour Zoé l'oiseau rare, le phénix, auquel allait véritablement incomber le pouvoir. Bientôt il ne fut plus question d'autre chose à la cour. Qu'on choisit ce mari tant désiré dans les rangs de l'armée ou dans ceux du Sénat, il était de toute nécessité dans l'un comme dans l'autre cas qu'il fût de très haute naissance, de



ÉGLISE BYZANTINE de Mesembria, cité de Bulgarie sur la Mer Noire. — (Phot. commun. par M. Degrand.)

(1) Mædler, op. cit., p. 23.
(2) Le troisième en quatorze années!

la plus brillante fortune. On en avait assez des basileis de rencontre, sortis de l'écume du peuple, choisis parmi les aventuriers du plus bas étage. Quelques-uns, je l'ai dit, eussent préféré que ce fût Théodora qui prît un mari ; mais le parti de Zoé fut de suite bien plus nombreux, malgré que cette princesse eût été mariée déjà deux fois et qu'il s'agît, par conséquent, de troisièmes noces, toujours très mal vues de l'Église orthodoxe.

Le choix de Zoé sembla se fixer d'abord sur un homme dont il a été souvent question dans ce livre et dont nous ne savons que peu de chose sauf que sa situation était infiniment considérable dans l'Empire, je veux parler de Constantin Dalasséhos, d'une illustre famille de la plus vieille aristocratie byzantine, né à Thalassa, d'une parfaite beauté physique. « La nature, dit Psellos, semblait l'avoir d'elle-même façonné pour les plus hautes destinées. Il n'avait pas encore atteint sa dixième année que déjà la rumeur publique lui prédisait le trône, prophétie funeste qui lui avait valu les pires infortunes et avait excité contre lui les défiances jalouses de tous les gouvernants. Constantin VIII, on se le rappelle, avait un moment songé à lui pour le marier à sa fille Zoé (1). Les divers membres de la famille d'aventuriers paphlagoniens qui étaient ensuite arrivés au pouvoir s'étaient montrés infiniment inquiets de sa haute naissance, de sa situation très en vue, de sa constante popularité, de ses belles et brillantes qualités qui excitaient l'enthousiasme populaire. Michel IV, on s'en souvient aussi, l'avait fait par deux fois emprisonner dans les plus affreuses geôles, une première fois sur le triste rocher de Plati, parce que sa popularité l'effrayait et qu'il redoutait que Constantinople ne se soulevât en sa faveur d'un élan unanime (2). Le Kalaphate l'avait, il est vrai, fait remettre en liberté, mais nullement par amitié pour lui, tout au contraire pour l'envoyer dans un monastère et faire de lui un « habillé de noir », suivant l'expression de l'époque, et cela, dit le chroniqueur, non dans le désir pieux de le consacrer de force à Dieu, mais bien par haine, pour l'éloigner à jamais du but auquel il semblait viser avec opiniâtreté malgré tant d'épreuves (3).

(1) Voy. p. 55 — Voy. Mædler, *op. cit.*, p. 2.
(2) Voy. pp. 166, 187, 202 et 209.
(3) Voy. p. 209

Cette fois les amis de Dalassénos crurent bien qu'il touchait au port. Zoé se le fit amener au Palais où il se présenta en habits civils. Malheureusement pour lui, ses réponses furent si hautaines, si rudes, si méprisantes qu'il parut à tous de caractère infiniment trop indépendant. Il désappointa la basilissa accoutumée à des formes plus douces, moins altières. Elle le congédia.

Après cela, Zoé sembla incliner un moment vers un certain Constantin, surnommé Artoklinès, à cause de sa fonction honorifique au Palais (1), actuellement « catépano ». Ce personnage était d'origine et de situation plutôt médiocres, mais sa parfaite beauté, sa prestance superbe, ses attraits physiques en un mot, le rendaient un époux fort sortable pour cette basilissa si sensible aux qualités extérieures (2). Il avait autrefois exercé les fonctions modestes d' « asecretis » auprès du défunt basileus Romain Argyros et avait été à cette époque déjà si fort remarqué par la nouvelle basilissa qu'on avait été jusqu'à l'accuser assez sérieusement d'entretenir avec elle une liaison amoureuse. Mais Romain, de naturel fort peu jaloux, avait refusé d'attacher de l'importance à ces rumeurs. Plus tard cependant, Michel IV, sous prétexte de confier à Constantin Artoklinès un poste plus important, l'avait éloigné de la capitale. Lui aussi fut mandé par Zoé. Ils n'eurent pas de peine à tomber d'accord. Tout le monde désirait le succès de cette candidature, mais la fatalité voulut qu'à ce moment un mal soudain emporta l'heureux prétendant ! Psellos se borne à mentionner le fait sans commentaire. Zonaras et Skylitzès disent qu'on soupçonna sa femme de l'avoir fait empoisonner, non qu'elle l'eût pris en haine, dit ce dernier, mais parce qu'elle voulait renoncer à lui encore de son vivant à elle ! (3) »

Cette mort imprévue fit le bonheur d'un troisième candidat. Zoé, frustrée dans ses précédents espoirs, rappela d'un lointain exil un troisième Constantin, celui-là appelé Monomaque, fils de Théodosios, dernier rejeton de cette illustre et très riche maison de la plus haute aristocratie byzantine.

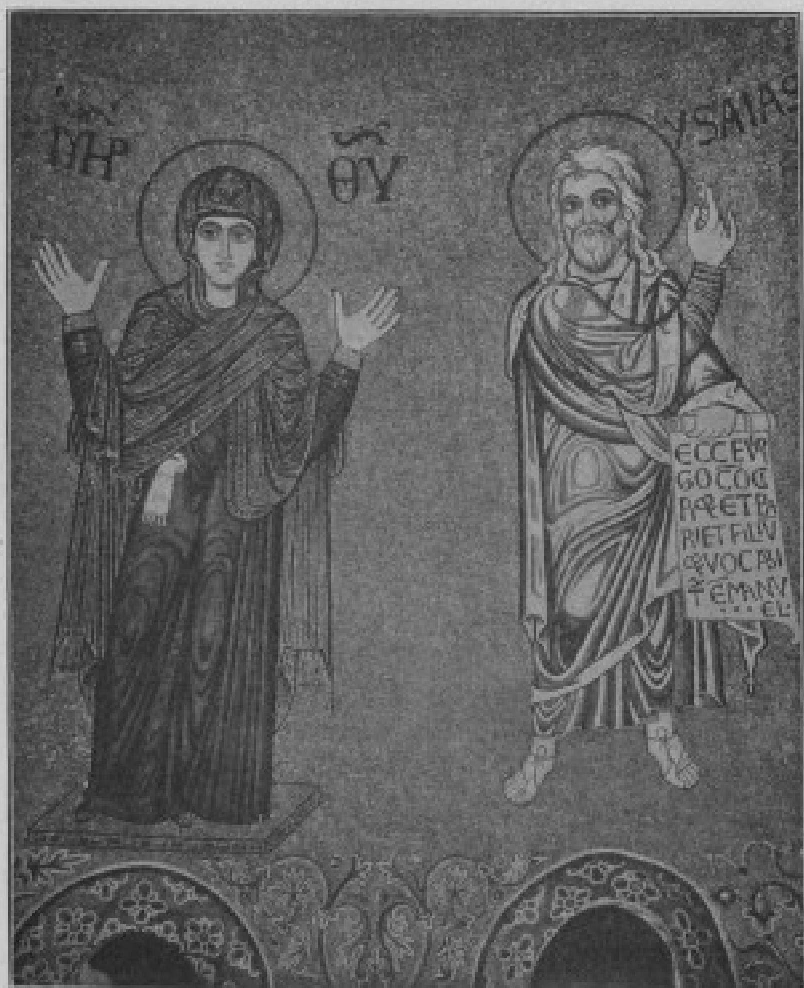
(1) Ἀρτοκλίνης, « grand panetier ».
(2) Voy. Bury, *op. cit.*, note 40 de la p. 259.
(3) Elle se rappelait le sort lamentable de la première épouse de Romain Argyros.

Psellos, qui a vécu de longues années dans l'intimité de Monomaque, avant de raconter l'élévation de ce personnage au trône par la volonté de la basilissa Zoé, s'exprime ainsi à son sujet : « Celui qui finalement obtint le sceptre avec la main de Zoé fut le fils de Théodosios, nommé Constantin, dernier rejeton de l'antique race des Monomaques, personnage dont j'aurai à entretenir longuement mes lecteurs lorsque je me lancerai en leur compagnie sur l'océan de son règne qui a été plus long que tous ceux de son temps, à l'exception de celui du grand Basile, plus rempli aussi d'actions les unes louables, les autres, il faut l'avouer, franchement mauvaises. Pourquoi en effet taire la vérité? Comme j'ai longuement servi sous ce prince dans un poste élevé de haute confiance et cela dès son avènement, je n'ai pu ignorer aucun de ses actes ni publics, ni secrets. Aussi parlerai-je de son règne avec plus de détails que d'aucun de ceux de ses prédécesseurs. »

Après cet emphatique préambule, Psellos passe au récit de cette romanesque élévation au trône. Monomaque, je l'ai dit, était de fort vieille et illustre race (1). Il était avec cela très beau, très riche, très élégant, amoureux du luxe, digne en un mot des plus hautes destinées, des plus augustes unions. Toute sa vie il avait été par excellence un séducteur. Les femmes raffolaient de lui. Lui-même, veuf une première fois, avait contracté un second mariage fort brillant avec la fille unique de la princesse Pulchérie, sœur de Romain Argyros, alors que ce dernier n'était point encore monté sur le trône impérial. Pulchérie avait, on le sait, épousé Basile Skléros lequel plus tard avait été privé de la vue par ordre de Constantin VIII (2). Romain Argyros qui adorait Monomaque pour ses agréments physiques, pour l'illustration de sa naissance, l'avait uni avec joie à cette fleur de grâce et de jeunesse qu'était sa nièce. Mais cette splendide alliance n'avait pas profité au nouvel époux qui n'en avait retiré aucun avantage. « Tout l'ancien entourage du grand basileus Basile le détestait, nous dit Psellos, parce que jadis son père Théodosios, de qui

(1) Voy. Bury, *op. cit.*, note 41 de la p. 259. Voy. l'éloge de Monomaque par Psellos dans le discours funèbre en l'honneur de Likhoudès. — Arisdaguès de Lasdiverd, *op. cit.*, p. 55, dit, s'appuyant sur une source que j'ignore, que le père de Monomaque qui se nommait Théodosios avait été au Palais « chef de la justice ».

(2) Voy. p. 17.



MOSAÏQUE BYZANTINE de la coupole du chœur de Saint-Marc, à Venise. — La Vierge et le Prophète Isaïe.

il tenait, paraît-il, son surnom de Monomaque, avait trempé dans une conspiration contre ce basileus et avait été, lui aussi, condamné pour « tyrannie » (1). On estimait généralement que le père avait dû léguer sa

(1) C'est-à-dire pour avoir tenté d'usurper l'Empire.

haine à son fils et il en était toujours demeuré sur celui-ci comme un soupçon de défiance. Aussi Basile, puis Constantin VIII, tout en ne le maltraitant point, l'avaient constamment tenu à l'écart sans lui conférer la moindre dignité. Même quand Romain Argyros fut plus tard arrivé au trône, il n'avait rien fait pour son ancien favori. Il l'avait pris cependant auprès de lui au Grand Palais où ses liens de parenté avec le souverain lui avaient fait une situation brillante bien que nullement officielle. De physionomie délicieuse, d'apparence jeune et charmante, il s'exprimait à ravir sur toute chose avec une grâce suprême, une verve caustique, une parfaite élégance, comme nul autre au monde. La basilissa Zoé avait eu constamment de l'attrait pour lui. Elle aimait à s'entretenir familièrement avec lui. Bientôt elle ne put se passer de sa conversation. Lui, de son côté, s'efforçait de mériter sa royale faveur. Elle le comblait de présents. Mais tout ceci faisait jaser et la calomnie maligne n'avait point épargné cette étrange intimité. Aussi tous à la cour, à commencer par le favori Michel, étaient persuadés que Monomaque deviendrait basileus à la mort d'Argyros. C'est pourquoi, quand ce fut au contraire Michel qui le devint, le Paphlagonien n'oublia point ses soupçons et sa jalousie. Ce fut la cause de la catastrophe qui vint subitement interrompre cette vie calme et unie. Avec sa duplicité accoutumée, Michel commença par faire bon visage à Monomaque, puis, lors de la réaction inévitable qui frappa en masse tous les fidèles du basileus défunt, il le fit envelopper habilement comme tant d'autres dans une de ces éternelles et si commodes accusations de complot contre la sûreté de l'État, accusation, celle-ci, probablement quelque peu justifiée (1). Il suborna de faux témoins et le fit exiler de Constantinople par l'Orphanotrophe et interner à Mételin, dans l'île de Lesbos, sur la côte d'Asie, où l'infortuné passa sept années, tout le temps du règne de son heureux rival. Puis le Kalaphate, qui avait hérité contre lui de la haine de son oncle, le maintint dans ce dur éloignement. Monomaque avait d'ailleurs raison d'avoir confiance en sa destinée, car, aussi brusque avait été sa disgrâce, aussi soudain fut le relève-

(1) C'est du moins l'opinion de la plupart des historiens qui estiment que Constantin Monomaque avait cru le moment venu de s'engager dans quelque complot. Ces auteurs attribuent, du reste, aussi en partie la disgrâce de ce personnage à la jalousie excitée chez Michel IV par l'affection que lui témoignait la basilissa.

ment de sa fortune. Ce qui avait pu si longtemps sembler une chimère devint soudain une réalité. « Lorsque Zoé, raconte Skylitzès, fut redevenue avec sa sœur maîtresse de l'Empire et qu'elle songeait encore à donner sa main à Constantin Artoklinès, elle avait déjà désigné Monomaque pour le poste élevé de « dicaste » ou juge (1) du thème de Hellade. Mais quand Constantin Artoklinès eut péri par le poison, la basilissa, désespérée de tant de recherches malheureuses, fit tout à coup cette découverte que Monomaque avait eu constamment à son endroit l'attitude la plus humble, la plus soumise et que tout le monde s'accordait à désirer qu'elle l'épousât. Elle fixa en conséquence sur ce troisième candidat son choix définitif et fit solennellement part au Sénat de sa décision (2). Les sénateurs, serviles comme toujours, déclarèrent qu'ils reconnaissaient dans tout ceci le doigt de Dieu. Constantin Monomaque, rappelé d'exil par une ambassade solennelle, fut d'abord ramené dans l'église dédiée à l'Archange Michel à Damokrania, près d'Athyros, sur la mer de Marmara, à peu de distance de la capitale. Il y fut rejoint par un des chambellans eunuques de la basilissa, Stéphanos de Pergamon, qui lui apportait non moins solennellement de la part de sa souveraine les attributs impériaux. Cet envoyé le conduisit sur la galère ou dromon impérial qui l'amena triomphalement dans la Ville gardée de Dieu. Quel retour imprévu pour le malheureux exilé que cette entrée à Constantinople dans cette pompe splendide !

« Comme Monomaque arrivait dans la capitale, raconte Psellos, on lui aménagea au Palais des appartements magnifiques, on lui constitua une maison brillante, une garde du corps vraiment impériale. Puis un cortège infini de dignitaires et de populaire accourut à sa rencontre, foule de tout âge, de tout rang, de toute fortune se pressant, se foulant pour le contempler, l'accueillir et l'acclamer. Quel changement de fortune subit après cet affreux exil ! L'immense Ville était en fête. Le peuple encombrait les portes, les places, les grandes voies. Quand tout fut prêt,

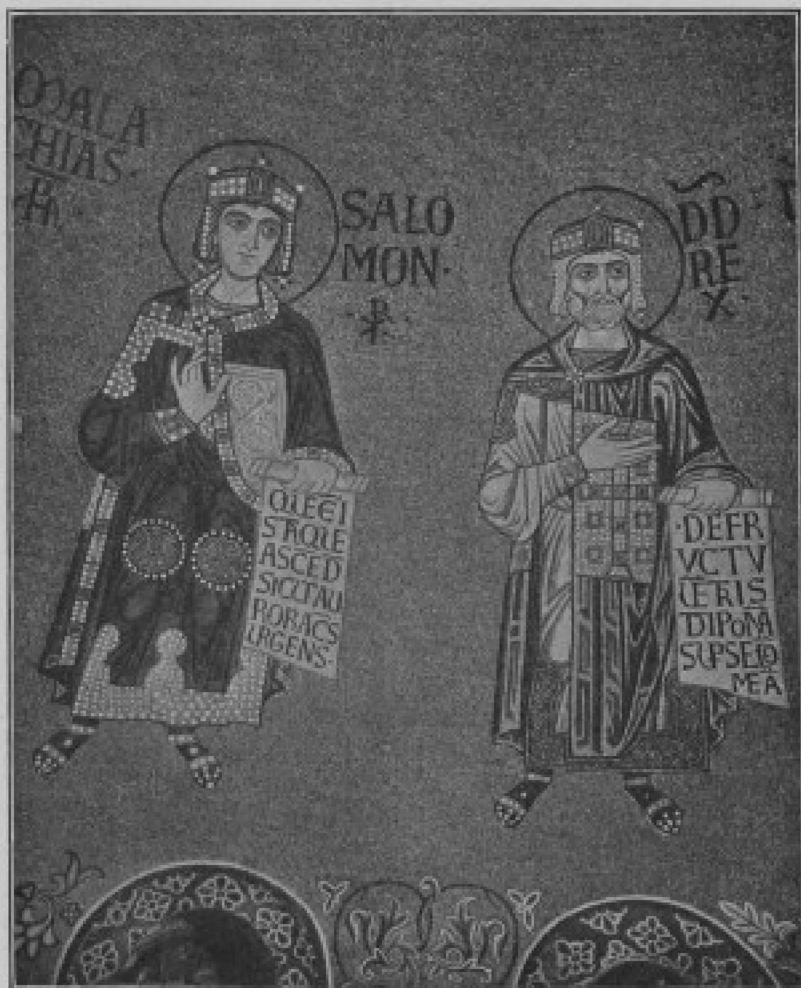
(1) Δικαστής. Voy. Cédrénus, *op. cit.*, II, p. 542.

(2) Skylitzès raconte assez sottement qu'elle le choisit parce qu'il se nommait Constantin comme Artoklinès. — Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 18, ligne 5, dit formellement que les deux basilissæ ensemble rappelèrent Monomaque. Psellos est beaucoup trop disposé à ne parler que de Zoé et à reléguer dans l'ombre le rôle de sa sœur.

à un signal, le nouveau basileus fit, environné d'une pompe éblouissante, son entrée dans la Ville d'abord, dans le Palais ensuite, escorté par des myriades qui chantaient des panégyries d'allégresse en son honneur. »

On était au mois de juin de l'an 1042. Le capétien Henri Ier régnait en France. Benoît IX, pontife infâme, était pape à Rome. Le onze de ce mois, presque immédiatement après l'entrée triomphale, cinquante-et-un jours après la chute du misérable Kalaphate, Constantin Monomaque, neuvième du nom, fut solennellement uni à Zoé dans la chapelle du Palais, la Néa, par le « protos » de cette église, chapelain impérial, nommé Stypès, un simple prêtre, le patriarche ayant fait quelques difficultés à cause des troisièmes noces pour chacun des deux époux.

Le lendemain, 12 juin, le troisième époux de la fille du grand Basile fut solennellement couronné, cette fois de la main même du patriarche Alexis, qui, entre temps, avait très politiquement accepté le fait accompli. Les canons ecclésiastiques comme la sévérité apparente des mœurs byzantines interdisaient formellement les troisièmes noces, et Zoé, comme Monomaque, je l'ai dit, convolaient ici chacun pour la troisième fois, mais les nécessités d'État ont de tout temps eu des accommodements avec le ciel. « Le patriarche Alexis, dit Psellos avec ironie, respecta les saints canons et dit à Dieu ce qu'il devait lui dire, seulement il s'abstint d'imposer personnellement les mains aux nouveaux époux et se borna à les baiser au visage une fois le mariage accompli. C'est-à-dire que le mariage fut célébré par un simple prêtre de Constantinople et que ce fut seulement après cela que le vieux patriarche reçut les nouveaux époux et les couronna. — « Je ne saurais dire, poursuit notre chroniqueur, si cette attitude fut en tous points digne de la Sainte Église ou si ce ne fut point plutôt un acte de courtisanerie et de flatterie opportuniste à l'endroit du pouvoir! » — Ainsi se termina après moins de deux mois de durée, le règne commun des deux filles de Constantin VIII, les deux basilissæ Zoé et Théodora, pour devenir celui de ces mêmes princesses et d'un troisième personnage, le basileus Constantin IX. Ce nouveau règne devait durer un peu moins de treize années, jusqu'à la mort de Monomaque survenue en janvier 1055, alors que déjà quelque



MOSAÏQUE BYZANTINE de la coupole du chœur de Saint-Marc, à Venise. — Les Prophètes Salomon et David.

temps auparavant sa pieuse épouse la basilissa Zoé était allée rejoindre ses pères (1).

(1) Voy. sur ce règne de Constantin Monomaque, aussi sur les règnes précédents, les deux très intéressants articles de M. S. Rœckl, intitulés: *Studien zu byzantin. Geschichtsschreibern*

Psellos qui a vécu dans l'intimité de Monomaque, qui fut à la fois un de ses maîtres et un de ses conseillers préférés, nous a fait dans son *Histoire* un récit très détaillé de ce règne qui, après les règnes précédents si courts, sembla très long parce qu'il avait duré environ treize années. C'est sous le gouvernement de ce prince que notre fécond écrivain entra vraiment dans la vie publique. Jusqu'alors simple sous-secrétaire d'État, il avait dû suppléer à l'insuffisance de ses appointements en continuant à fréquenter le barreau. C'est à Monomaque qu'il dut ses premiers honneurs et sa grande fortune subséquente. Dans un très long préambule diffus autant que prétentieux, il nous confie que, malgré les sollicitations générales, au moment de se lancer « sur l'océan de ce règne », il a fort hésité à rédiger cette portion de ses « Annales » pour cette raison qu'il avait de nombreux et très graves reproches à adresser à Monomaque et craignait d'être taxé d'ingratitude envers un souverain auquel il devait tant, qui l'avait comblé d'honneurs et de dignités, et qu'il n'eût voulu, lui, combler que d'éloges. « Le souci de la vérité, dit-il, m'a obligé, à la suite des bonnes actions de ce souverain tant aimé, de raconter aussi les mauvaises. Avant d'aborder la rédaction de cette Histoire, j'ai prononcé sur Constantin Monomaque de nombreuses harangues où chacun a pu lire les éloges que je lui décernais justement, mais alors je devais et pouvais me borner à louer ce qui était digne d'éloges, n'étant point tenu de dire toute la vérité, le bon comme le mauvais dont toute vie d'homme est faite, aussi bien celle du prince que celle du simple particulier. » Suit un long morceau sur l'infinie diversité de toute vie humaine, sur les taches qui obscurcissent fatalement l'existence si en vue même du meilleur des rois. L'Athos serait plus facile à dissimuler aux yeux du public que la vie d'un souverain (1).

« J'eusse fort désiré, répète une fois de plus ce tant timoré chro-

(*Bl. f. d. Bayer. Gymnasial-Schulwesen*, XX et XXI, années 1884 et 1885). Ce consciencieux travail abonde en recherches minutieuses sur les *Chroniques* de Psellos, de Zonaras, de Skylitzès, de Michel Attaleiates.

(1) Dans un fort intéressant article des *Mittheil. des Instit. f. œsterr. Gesch.-Forschung*, VII, 1886, intitulé : *Beitræge z. hist. Kritik des Leon Diakonos und Michel Psellos*, M. W. Fischer expose avec une grande force d'argumentation cette théorie que l'*Histoire* de Psellos fut une sorte de *Chronique* officielle destinée à faire suite à celle non moins officielle de Léon Diacre. Elle fut inaugurée très probablement sur le désir formel du basileus Constantin Dukas.

niqueur, n'avoir que du bien à dire de mon basileus bien-aimé, mais nos désirs ne commandent point aux faits. Je te supplie donc, ô âme très divine, de me pardonner si je dis toute la vérité sans ménagement. De même que je mettrai tout mon soin à exposer tes bonnes actions, de même, je ne cèlerai aucune de tes fautes. A peine sur le trône, tu m'as pris pour ministre, tu m'as élevé à une haute situation, tu ne m'as rien laissé ignorer ni de ce que tu faisais en public, ni de ce que tu méditais en secret. Voilà pourquoi je parlerai de toi plus longuement que des princes précédents. »

« Assurément, dit M. Rambaud (1), Psellos est un historien bien informé, mais sera-t-il impartial et indépendant? Il a cette prétention et peut-être, à travers mille réticences, a-t-il donné la vraie physionomie du règne. On voit que ce qui le gêne surtout, quand il se croit obligé d'adresser dans son *Histoire* quelque juste reproche à son empereur, c'est le souvenir des panégyriques où il a poussé l'adulation envers lui jusqu'à ses dernières limites, le comparant au soleil. Ses adversaires n'ont pas manqué de tourner ce lyrisme en ridicule. C'est sans doute pour ne point paraître se démentir que Psellos continue dans ses mémoires à comparer Monomaque défunt au roi des astres; seulement ce n'est plus un soleil qui, « à l'apogée de sa course inonde la terre de ses rayons », c'est un « soleil qui, enveloppé de nuages, ne laisse plus tomber qu'une lumière obscure sur les spectateurs » (2).

« De Romain III à Michel VI, dit à son tour M. Bury (3), la dynastie fondée par le premier Basile s'est, en somme, maintenue sans lacune, puisque parmi les cinq basileis qui se sont succédés durant cette période, trois furent successivement les époux de Zoé, un son fils adoptif et que le dernier fut élevé au trône par la volonté de Théodora mourante. Ainsi l'existence si prolongée de ces deux femmes valut une sorte de continuité à l'histoire de l'Empire à partir de la mort de Constantin VIII jusqu'à l'avènement d'Isaac Comnène. Toutefois, dans une première

(1) *Op. cit.*, p. 258.
(2) M. W. Fischer, dans le si intéressant article cité à la page précédente, note 1, a prouvé de son côté que Psellos ayant été, malgré toutes ses réticences, un écrivain officiel dans toute la force du mot, ses affirmations ne devaient être acceptées que sous bénéfice d'inventaire.
(3) *Op. cit.*, 2d art., p. 260.

phase de cette longue période, le gouvernement effectif tomba aux mains d'une famille de parvenus paphlagoniens et, dans la seconde, Constantin Monomaque gouverna en opposition avec cette même famille, opposition qui avait été inaugurée déjà par Michel V, le dernier de ces Paphlagoniens. Le contraste entre ces deux tendances est nettement indiqué par le choix même que Constantin IX fit de ses ministres à son avènement. Son conseiller principal fut tout d'abord, nous le verrons, Michel Kéroularios, qui s'était gravement compromis dans un complot contre Michel IV, et quand, peu de temps après, dès les débuts du règne, ce prélat fameux fut monté, le 31 mars 1043, jour de l'Annonciation, sur le trône patriarcal de Constantinople vacant par la mort d'Alexis le Stoudite (1), il fut, à son tour, remplacé auprès du prince par Constantin Likhoudès qui avait tenu déjà ce poste de « prothypourgos » ou premier ministre sous Michel V. Ainsi les ministres de Monomaque furent des hommes aussi instruits que capables (2).

Une des plus notables circonstances de ce nouveau règne fut, nous le verrons aussi, une véritable renaissance littéraire. Depuis la mort déjà lointaine de Constantin VII, les lettres avaient été en pleine décadence à Byzance, constamment fort négligées. Sous l'influence de Constantin Likhoudès et de son ami Psellos, qui fut une sorte de savant universel, Constantin IX tint à être le protecteur et le restaurateur de l'érudition et, en cela, il fut le véritable précurseur des Comnènes. Au moment de son avènement, Psellos lui adressa un panégyrique dans lequel, distribuant l'éloge et le blâme suivant les circonstances, il racontait, entre autres choses, ce qui s'était passé depuis le grand Basile le Bulgaroctone, jusqu'à ce jour. « Cette pièce, dit M. Miller (3), à propos de laquelle, suivant Trimarion, Psellos est devenu, dans les enfers, la risée des sophistes, avait pour but, selon toute probabilité, dans l'idée de notre écrivain, de montrer à ses compatriotes combien étaient regrettables les lacunes qui se remarquent dans l'historiographie byzantine. C'est pour

(1) Mort le 20 février précédent.

(2) Tous deux, Michel Kéroularios et Constantin Likhoudès, devaient devenir plus tard patriarches de l'Église orthodoxe. Tous deux furent loués après leur mort par Psellos dans des *Enkomia* solennels.

(3) *Journal des Savants*, n° de janvier 1875.

remplir ce vide que, déjà dans les bonnes grâces de Monomaque, il entreprit son Histoire ou plutôt ses mémoires historiques au moment où Léon Diacre s'était arrêté, c'est-à-dire à la mort de Jean Tzimiscès en 976. Il se contente de jeter un coup d'œil rapide sur les événements jusqu'au règne de Romain Argyros, à cause du manque de renseignements, et surtout parce qu'il était trop jeune pour avoir vu les choses par lui-même, puis il se hâte jusqu'au règne de Michel Kalaphate où il commence véritablement ses mémoires historiques, comme témoin oculaire de tout ce qu'il raconte.



BAS-RELIEF BYZANTIN d'ivoire d'après l'Antique. — Hercule et le Lion de Némée. — Xme-XIme Siècles. — Musée du Louvre.

« Cet ouvrage de Psellos, poursuit M. Miller, se distingue par l'élégance du style, les portraits agréablement tracés des personnages, la recherche critique des causes qui ont amené les événements racontés. L'auteur est souvent forcé de faire le sacrifice de ses sympathies personnelles. Avec un cœur brisé, il demande pardon à l'ombre irritée des empereurs qui l'avaient comblé de leurs bienfaits. »

Psellos cherche constamment à justifier son ingratitude dans un langage embarrassé qui prouve à quel point il se sentait coupable. « Mes amis, dit-il encore, insistaient vivement pour que j'entreprisse ce travail. J'hésitais à y consentir, non par paresse, mais parce que je craignais de tomber dans l'un de ces deux dangers : ou je pouvais soit exagérer, soit dénaturer le caractère de certaines actions, et alors passer, non pas pour un historien, mais pour un comédien inventant sur la scène tout ce qui lui passe par la tête; ou bien, si je voulais être trop véridique, je m'exposais aux traits de la médisance. J'ai donc évité de m'étendre trop longuement sur les événements contemporains, surtout parce que je me trouvais dans l'obligation de dire du mal de l'empereur Constantin

Monomaque. J'étais honteux de ne pouvoir lui prodiguer toute espèce d'éloges. J'aurais manqué aux devoirs de la reconnaissance si, en récompense des bontés et des bienfaits dont il m'avait comblé, je n'avais pas dit du bien de lui. Bien que le rôle d'un philosophe soit de mépriser tout ce qui est vain sur la terre, en se bornant au strict nécessaire et en considérant tout le reste comme un accessoire inutile à la vie humaine, ce n'était pas une raison pour que je devinsse ingrat envers le basileus, qui m'avait tant honoré et élevé au-dessus des autres. D'ailleurs, à quoi sert de taire la vérité? Dès le commencement de son règne, sortant de l'état obscur où je végétais auparavant et passant par tous les degrés hiérarchiques, je parvins à une brillante position. Constantin Monomaque m'honora d'une pleine confiance, de telle sorte que je n'ignore rien de ce qu'il a fait soit en public, soit en particulier. Aussi est-il juste que je parle plus longuement de lui que des autres empereurs. » C'est ainsi que Psellos cherche à se justifier de son ingratitude (1).

« Quand Constantin IX fut devenu basileus par son mariage avec Zoé, poursuit notre historien, il ne prit pas de suite vivement la direction des affaires publiques. Comme ébloui par ce brusque changement de fortune, il ne pensa d'abord qu'à s'amuser. Sa nature vraie était éminemment frivole. Durant son long exil il avait enduré de grandes souffrances. Une fois sur le trône, sa première pensée fut de se dédommager des peines passées par la plus grande somme de jouissances possible. Le Palais Sacré pour lors lui représentait uniquement les rives heureuses, les ports tranquilles et doux de la royauté où il venait d'aborder et de trouver un repos délicieux après avoir été si longtemps ballotté par tant de tempêtes. Soucieux avant tout de n'être point rejeté en pleine mer, il ne songea qu'à festoyer, à s'entourer de visages aimables, à récompenser ceux qui le flattaient et le faisaient rire. Le trésor public fut aussitôt dissipé par lui en toutes sortes de prodigalités. Absolument inconscient des obligations si sérieuses qui incombent à un souverain, ne voyant dans l'obtention du pouvoir suprême que la fin de toute peine,

(1) M. Miller (*Journal des Savants*, n° de janvier 1875, pp. 20 sqq.) donne à la suite la traduction d'un long et très intéressant morceau où Psellos entre dans des détails très curieux sur son éducation. C'est une espèce d'autobiographie littéraire en même temps qu'une naïve glorification personnelle dans le goût de l'époque.

il abandonna à d'autres le soin de l'administration de l'État, consacrant à peine quelques instants chaque jour à l'expédition des affaires, tout entier à cette existence de plaisirs qui avait été la constante aspiration de sa vie et que la toute-puissance venait de lui rendre si facile. Comme la frivole Zoé partageait les mêmes goûts, elle se montra de suite enchantée de ces dispositions de son nouvel époux qui ne fit pas le plus léger effort pour devenir un souverain sage et politique. Son indifférence absolue pour les affaires de l'État eut sur celles-ci un contre-coup désastreux bien qu'il ait eu le rare bonheur d'avoir eu à son service des ministres aussi capables que parfaitement honnêtes. »

« Toutes ces métaphores, dit, de son côté, M. Rambaud, dont Psellos use pour nous décrire l'impression que fit sur Monomaque son arrivée au pouvoir, nous édifient sur le pauvre caractère de ce basileus. Jadis brave et actif dans les positions subalternes, il considéra l'Empire comme une retraite et le pouvoir comme le moyen de se donner du bon temps. Il voulait être heureux et rendre heureux au moins ceux qui l'entouraient. Il laissa les deux impératrices piller le trésor pour satisfaire à leurs manies. Il ne savait rien refuser à personne. A lui-même surtout il ne refusait rien, se laissant aller, nous le verrons, à son penchant pour le sexe. Après le gouvernement de femmes, on eut un gouvernement de viveur qui, joyeusement, conduisait l'Empire à sa perte. »

Ce basileus, en somme fort médiocre, malgré certaines qualités, avait une passion vulgaire et enfantine pour les bouffonneries les plus triviales, — c'est toujours Psellos qui nous renseigne. — Tout homme qui savait le flatter, surtout le faire rire, pouvait considérer sa fortune comme assurée. Ici nous touchons à un des plus vilains côtés du règne, à une des pires pauvretés de ce pauvre caractère. Il existait pour les promotions aux divers grades de dignitaires et aux divers rangs de fonctionnaires d'antiques coutumes, des règles fixes et immuables, strictement définies. Constantin, refusant de se conformer à ces traditions, comblait en une fois de titres et de places les favoris d'une heure. Peu s'en fallut qu'il ne remplît ainsi le Sénat de gens de rien qui n'avaient pas le moindre droit à faire partie de cette haute assemblée. Du moins cette profusion de dignités accordées de droite comme de gauche n'était point ruineuse

en elle-même et puis elle devint une occasion incesssante de réjouissances et de festivités qui firent que la multitude peu clairvoyante pût croire à une ère de prospérité sans borne. Malheureusement, Monomaque montrait pour le moins la même prodigalité dans le gaspillage irréfléchi des deniers publics, suivant en cela l'exemple inauguré par la prodigue Zoé, même par Théodora dans leur règne si court avant son accession au trône. Cette prodigalité qui lui a peut-être été comptée à qualité par certains historiens, était en réalité un défaut haïssable.

« L'État, continue Psellos, était encore dans la meilleure situation financière à l'avènement de ce prince. On ne s'aperçut donc pas de suite que les affaires publiques dépérissaient, mais les principes déréglés affichés par Monomaque qui ne considérait que les privilèges et non les devoirs de sa position de souverain leur inoculèrent promptement à partir de ce moment des germes de maladie grave. »

Monomaque n'était cependant pas sans qualités. Ses mœurs étaient simples, sans prétention. Il excellait à gagner de suite les gens par sa franche et active bonté. Il était d'esprit vif, naturellement éloquent, exprimant sa pensée avec grâce. Jamais fier ni hautain, nullement vindicatif, toujours de bonne humeur, même dans les circonstances difficiles, il avait en somme ce qu'on appelle un très bon caractère. Il oubliait facilement le mal qu'on lui avait fait. Il se montra constamment plein de mansuétude pour ses ennemis vaincus Pour lui faire accepter les choses les plus sérieuses, il suffisait d'une entrée en matière sur le mode frivole. Psellos, qui s'efforce de s'exprimer impartialement sur le compte de ce souverain auquel il devait tant, et qui ne se gêne pas, on l'a vu, pour le critiquer sévèrement, le comparant prétentieusement à Alexandre, à César, et à d'autres grands hommes de l'antiquité, déclare qu'inférieur à ceux-là en énergie virile, il les dépassa de beaucoup en autres belles qualités. Il cite cet exemple que chaque fois qu'il devait prononcer une condamnation à la prison ou au bannissement, il était comme désespéré de devoir se montrer si sévère. Il se défiait à tel point de sa clémence naturelle qu'il avait pris coutume de s'engager par serment vis-à-vis de lui-même à ne point commuer une sentence qu'il s'était vu dans la nécessité de rendre. Dans toutes les circonstances où il ne dépendait que



FRESQUES BYZANTINES de l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — Scènes de chasse, etc. — XIme siècle.

de lui, il se montrait aussi bon que compatissant. Psellos cite encore ce trait touchant : un homme riche avait été convaincu de péculat dans la gestion de certains fonds affectés au service de l'armée. Condamné à une amende supérieure à toute sa fortune personnelle, il n'avait plus pour perspective qu'une vie misérable sous le poids d'une dette éternelle qui passerait à ses enfants. Comme c'était le Trésor public qui devait percevoir l'amende, il devenait bien inutile d'adresser une supplique à une institution forcément inexorable par son essence même. Le coupable avait obtenu du basileus une audience à laquelle Psellos fut présent en sa qualité d' « asecretis ». L'infortuné se déclara prêt à faire abandon de tout ce qu'il possédait, pourvu que le surplus de sa dette ne fut pas maintenu à sa descendance. Pour bien démontrer qu'il entendait se dépouiller de tout son avoir, il se mit à ôter jusqu'à ses vêtements en présence du basileus. Celui-ci, ému aux larmes, prit à son compte toute la dette du pauvre diable.

Certainement Monomaque n'avait point par lui-même d'intentions mauvaises. Ce fut sa destinée et non sa faute s'il ne fut point un monarque plein de sagesse et de sérieux. Ce fut un piètre souverain, mais un prince infiniment séduisant, et l'on comprend fort bien l'indulgence à son endroit d'un historien comme Psellos. Le jugement très favorable de Michel Attaleiates ne nous surprendra pas davantage, qui affirme qu'il se conduisit en bon souverain jusque vers la fin de son règne et qu'alors seulement il se transforma du tout au tout (1). « Constantin donnait largement, dit cet historien. Sa générosité était véritablement impériale. Il se montrait plein de sollicitude pour l'armée, mais en même temps, il était adonné à la luxure et à la bonne chère. » La phrase louangeuse sur la générosité naturelle de Monomaque nous remet en mémoire l'observation de Psellos, que cette prodigalité du prince tant blâmée par lui pourrait bien avoir été tenue à qualité par d'autres écrivains. Michel Attaleiates note également l'amour immodéré de Monomaque pour le plaisir et pour toutes les distractions d'ordre inférieur. Il en donne cet exemple curieux que Monomaque fit venir pour le divertissement du

(1) Voy. Bury, *op. cit.*, art. 2, p. 262, note 44.

peuple de la capitale un éléphant et une girafe, animaux pour lors extraordinaires, qu'il nous décrit en détail! Ce n'était là rien de bien coupable. « Constantin, dit-il encore, avait des goûts infiniment fastueux. Suivant la mode de ses prédécesseurs, il fit édifier à Constantinople un beau monastère et une magnifique église. Il les dédia à saint Georges et les entoura de pelouses charmantes (1). Il construisit également un hospice. » Vraiment il n'y a là rien de très blâmable.

Psellos insiste ensuite très longuement sur le grand amour que Monomaque portait aux lettres. Il profite du reste de cette circonstance pour nous entretenir surtout de lui-même. « Constantin IX, nous dit-il, n'était versé ni dans les lettres ni dans la philosophie, mais il les goûtait fort. Il s'ingénia à réunir de toutes parts autour de lui au Palais Sacré tout ce que l'Empire contenait d'hommes les plus lettrés et les plus savants qui presque tous étaient d'un âge déjà avancé. Pour moi, j'avais alors environ vingt-cinq ans et j'étudiais avec ardeur la rhétorique et la philosophie, surtout la seconde de ces sciences. Je touchais aussi quelque peu aux sciences physiques ». Notre verbeux auteur entame ainsi, vraiment bien hors de propos, son propre éloge sans modestie aucune. Il raconte en termes prolixes son voyage à travers la science et les grands noms de l'antiquité. Il nous dit son enthousiasme « pour l'admirable Proclus, auprès duquel il a tant appris ». « J'ai touché, s'écrie-t-il, à toutes les sciences, à tous les arts, à toutes les connaissances sans exception ». Il estime à l'opposé de beaucoup d'autres qu'on ne doit point mépriser la rhétorique par amour pour la philosophie, ou la philosophie par amour pour la rhétorique. Il faut au contraire chercher à associer ces deux sciences en une combinaison pleine d'élégance. « C'est ce que, dit-il, j'ai pour ma part constamment tenté de réaliser ». Il bavarde ainsi durant de longues pages (2).

« Dès ma plus tendre enfance, on pouvait deviner ce que je serais un jour, nous dit-il encore, parlant comme toujours de lui-même sans modestie. » Avec quelle infatuation naïve ne nous raconte-t-il point sa

(1) Je reviendrai plus loin sur la construction de ce fameux monastère de Saint-Georges de Manganes.

(2) Voy. la note 1 de la p. 350.

première entrevue avec Constantin Monomaque : « Le basileus, à ce moment, ne me connaissait point encore. Il n'en était point de même de son entourage qui l'entretenait constamment de moi, de mes dons si variés, de la grâce de mon éloquence, car il est connu que mes discours sont fleuris, même quand je disserte des choses les plus simples. Sans effort, j'ai dans ma façon de m'exprimer des douceurs naturelles que j'ignorerais si beaucoup de mes interlocuteurs ne m'en faisaient constamment compliment, charmés qu'ils sont de m'écouter parler. Ce sont ces dons qui me recommandèrent à la bienveillance de Monomaque et la pure grâce de mon langage devint ainsi l'artisan en même temps que la récompense de mes plus intimes succès. Lorsque je fus présenté à Constantin, je ne lui adressai point de discours fleuris, je ne cherchai point à faire le beau parleur. Je lui dis simplement mes origines et quelles études j'avais faites. Lui, nature enthousiaste, fut de suite charmé par mes récits. Peu s'en fallut qu'il ne m'embrassât sur l'heure, tant ma parole s'était emparée de son esprit. Lui, d'ordinaire très fermé, s'ouvrit de suite à moi me découvrant son cœur. Personne ne pouvait pénétrer chez lui sans permission. Mais moi, je possédais la clef des portes de son âme, et peu à peu j'ai connu tous ses secrets. » Et le naïf et vaniteux écrivain termine sur cette apostrophe au lecteur : « Excusez, je vous prie, cette digression, je ne m'y suis point laissé entraîner par orgueil, mais bien pour vous fournir la preuve que tout ce que je vais raconter sur ce règne sera la stricte vérité » !

« Une des causes, poursuit Psellos, qui développa le plus chez Monomaque l'amour immodéré d'une vie de plaisir, ce furent les habitudes si frivoles des deux basilissæ, leur goût passionné pour toutes sortes de petites distractions joyeuses ou futiles. Le basileus, s'imaginant que c'était déférence de leur part envers ses préférences à lui, désireux de ne les contrarier en rien, s'efforçait de faire aux deux vieilles princesses la vie la plus douce. A la suite de certains incidents aussi scandaleux qu'étranges, sur lesquels je reviendrai tout à l'heure, il faillit se brouiller avec elles, mais Zoé n'y voulut jamais consentir, soit qu'elle fût de force à dissimuler sa jalousie, soit que l'âge eût amorti ce défaut chez elle. Les deux époux continuèrent donc à demeurer très unis jusqu'au moment de la



NARTHEX de l'église de la « Koimesis » à Nicée, fondée par l'eunuque Nicéphore, préposite, « vestis » et grand hétériarque du basileus Constantin VIII. — Dans le fond, fresque moderne très certainement calquée sur une plus ancienne représentant le basileus et le fondateur en costume guerrier agenouillés aux pieds de la Vierge. — Voy. la note 1 de la p. 7. — (Phot. commun. par M. O. Wulff.)

mort de la basilissa survenue, on le verra, en 1050 seulement. Quant à Théodora, rentrée de suite au second plan, elle retomba presque aussitôt dans son ancienne existence retirée. Elle vécut dès lors dans une retraite

silencieuse avec sa petite cour dans une aile du Grand Palais, conservant du reste ses titres de basilissa et d'augusta et une certaine action dans le gouvernement commun. Son principal plaisir ici-bas demeura d'amasser de l'argent. Le peuple qui l'aimait veillait à ce qu'elle ne fût point lésée dans les privilèges et les honneurs auxquels elle avait droit. Dans certaines circonstances solennelles, elle continuait à se montrer en public aux côtés de son beau-frère et de sa sœur.

Ni Théodora ni Zoé même, c'est toujours Psellos qui parle, n'attachaient d'importance au luxe en lui-même. Elles ne tenaient aucunement à avoir une maison montée sur un pied de haute élégance et de raffinement, pas plus qu'à posséder des parcs de plaisance ou de beaux jardins. Elles avaient horreur de la nature des champs, n'ayant nul besoin de l'air pur de la campagne ni des félicités rustiques. Leurs goûts étaient tout à fait citadins et sédentaires. J'ai dit ceux de Théodora ; ceux de sa sœur Zoé étaient tout à fait particuliers. Elle avait une sorte de passion maladive pour toutes sortes de parfums provenant de l'Inde ou d'autres pays lointains, surtout les bois de senteur. En pénétrant dans sa chambre à coucher, on se croyait plutôt dans un laboratoire. Il y régnait une température extraordinairement étouffante, supportable en hiver, mais qui, en été, devenait un supplice. La cause en était un feu énorme sans cesse allumé au centre de la pièce, autour duquel s'agitaient une foule de femmes de service, perpétuellement occupées à broyer, piler ou mélanger des onguents, des baumes et des parfums de toute espèce. L'une s'occupait à peser ces ingrédients, l'autre à les mêler, à les pétrir, l'autre à les distiller ou à les faire bouillir. Elle-même, comme insensible à cette effroyable chaleur, même durant la pire canicule, dirigeait ce docile troupeau. Qui désirait gagner ses bonnes grâces n'avait qu'à lui envoyer quelque épice rare ou quelque parfum de prix. Tout ce qu'elle fabriquait de la sorte, toutes ses recettes les plus précieuses étaient du reste uniquement consacrées aux besoins du service religieux dans les églises, car elle était infiniment dévote. Comme elle ne s'occupait pas d'autre chose que de cette fabrication pieuse, le basileus avait tout loisir pour poursuivre de son côté ses amourettes. La religion de la basilissa était profonde; Psellos nous en fait un tableau ému. Elle avait toujours

le nom de Dieu à la bouche. « Elle a surpassé, nous dit-il, dans son amour pour Dieu, toutes les femmes et tous les hommes de son temps, Dien l'en a récompensée en la faisant atteindre jusqu'aux régions les plus sublimes de la lumière spirituelle la plus pure ». Sa dévotion aux Icônes était infinie. Psellos a ici (1) un long récit de cette piété de la vieille princesse pour une de ces Images qu'elle entourait d'une dévotion puérile et bruyante, allant jusqu'à l'idolâtrie la plus écœurante, jusqu'à la crédulité la plus prodigieuse

« Je l'ai vue souvent, dit-il, dans des circonstances difficiles, embrasser la divine Image, s'entretenir avec elle comme avec une personne vivante, l'invoquer sous les plus beaux noms, quelquefois étendue sur le plancher, arrosant la terre de ses larmes, se frappant la poitrine à grands coups de poing. »

« Depuis que la couronne était tombée en quenouille, dit fort bien M. Rambaud (2), l'Empire byzantin était une véritable gynécocratie. Les princes-époux gouvernaient, mais c'était la « Porphyrogénète » qui régnait. Dans l'appartement des hommes était la force, dans l'appartement des femmes étaient le droit et la légitimité. C'était le Gynécée qui faisait et défaisait les empereurs. Zoé, obligée par les mœurs publiques à la réclusion, comme l'avaient été les matrones athéniennes de l'antiquité, comme le seront les boïarines et les tsarines moscovites du XVI[e] siècle, y vivait entourée d'eunuques, de moines et de bouffons. Les mystères de ce Harem chrétien, qui annonce déjà le Harem des Sultans, nous étaient mal connus avant la publication des mémoires de Psellos. Initié comme ministre à toutes ces intrigues, il nous les dévoile avec une complaisance qui n'est pas exempte de malice. Parfois, la liberté de son langage et la crudité de ses aperçus physiologiques sont une preuve que la naïveté hardie de l'âge antique se conciliait encore avec la pruderie et le raffinement byzantins. »

On sait que Monomaque, avant d'épouser Zoé, avait été déjà marié deux fois. Quand sa seconde femme, qui était de l'illustre famille des Skléri, avait expiré, n'osant contracter une de ces troisièmes noces que

(1) Éd. Bury, pp. 119 sqq.
(2) *Op. cit.*, p. 254.

l'Église orthodoxe réprouvait si fort, il avait fait bien pis. Au moment même où il semblait en coquetterie réglée avec la basilissa Zoé, il vivait déjà en concubinage avec une jeune veuve nommée Skléréna, propre nièce (1) de sa seconde femme décédée, donc issue elle-même de la plus haute aristocratie byzantine. Elle était fort belle et avait été fort sage jusque-là. Elle était sœur de Romain Skléros, petite-fille par conséquent du fameux prétendant Bardas Skléros qui avait disputé l'Empire au grand Basile. Monomaque l'avait séduite, nous dit Psellos, en la comblant de cadeaux, en la fascinant par la violence de ses déclarations amoureuses ou par d'autres moyens encore. Ils s'adoraient littéralement et ne pouvaient supporter l'idée de vivre séparés.

Éprise pour son séduisant amant de la plus violente passion, Skléréna avait pour lui tout sacrifié, honneurs, fortune, avantages d'une grande alliance et l'avait suivi résolûment dans son long et dur exil, l'entourant de ses soins, lui prodiguant les consolations et les encouragements, disposant en sa faveur de tout ce qu'elle possédait, en un mot s'efforçant de lui adoucir par tous les moyens sa triste existence de banni. Toutefois Constantin n'avait osé à ce moment contracter avec elle un troisième mariage, qui aurait pu l'exposer, lui simple particulier, à la rigueur des censures ecclésiastiques. Quand il eut été rappelé à Constantinople dans les circonstances extraordinaires que l'on sait, elle, qui était demeurée seule à Mételin et qui l'avait vivement poussé à accepter ce retour triomphal, espéra un moment qu'il allait l'épouser, mais quand elle eut appris que, passant cette fois, à cause de cette alliance si brillante avec Zoé, sur l'obstacle canonique des troisièmes noces, il devenait le mari de la vieille basilissa, elle crut bien que tout était fini pour elle et trembla d'attirer sur sa tête la jalousie de sa nouvelle toute-puissante rivale!

Constantin, de son côté, dans son élévation si prodigieusement inattendue, n'avait eu garde d'oublier l'amie fidèle et tendre des jours malheureux! « Quand il contemplait Zoé, dit Psellos, avec les regards des sens, il voyait sa maîtresse Skléréna avec les yeux de l'âme. Il

(1) Zonaras dit « cousine germaine ».

serrait l'une dans ses bras, mais l'autre habitait dans son être même comme une relique très chère. » Ce qui devait arriver fatalement arriva. Constantin Monomaque, presque aussitôt après son avènement, sourd aux conseils de la raison comme à ceux de ses amis, sans aucune considération pour la jalousie possible de la vieille et ardente basilissa, insensible même aux instances de sa très sage sœur Euprepia qui le suppliait de ne point en venir à une telle extrémité, dès la première entrevue qu'il eut avec Zoé, ne craignit pas de l'entretenir de sa bien-aimée Skléréna. Naturellement il ne lui parla point d'elle comme ayant été ou étant encore sa maîtresse, mais comme d'une amie qui aurait eu beaucoup à souffrir pour sa propre famille, puis pour lui-même. Il lui exprima son désir ardent de la voir rappelée d'exil et munie d'un établissement convenable.

La bonne basilissa Zoé qui n'était plus aussi jalouse, dit Psellos, parce qu'elle avait beaucoup souffert et parce qu'elle n'était peut-être plus d'âge à éprouver ce sentiment avec quelque violence, se rendit immédiatement au désir si chaleureusement exprimé par son nouvel époux. Skléréna, qui croyait que les plus terribles malheurs allaient fondre sur elle dans son île lointaine, vit soudain avec ravissement apparaître les messagers impériaux chargés de la ramener à Constantinople avec une escorte d'honneur. Ceux-ci lui apportaient des lettres du nouveau basileus, une même de la basilissa, l'assurant de leur bienveillance, l'engageant vivement à regagner de suite la capitale. Ainsi fut fait. Skléréna reçut d'abord un accueil assez médiocre et n'eut qu'une maison très modeste avec un personnel peu nombreux. Mais bientôt le basileus, demeuré fort amoureux, transforma le pavillon très simple qui l'abritait en une habitation infiniment plus spacieuse. Ce fut surtout une excuse pour aller fréquemment retrouver la favorite. Sous prétexte de lui créer une demeure digne de la meilleure amie d'un souverain tel que lui, il la dota d'un véritable palais. Sous prétexte aussi de surveiller par lui-même les travaux, il se rendait sur les chantiers plusieurs fois par mois. En réalité, c'était uniquement pour rencontrer sa chère Skléréna. Il se rendait chez elle en compagnie d'une suite à laquelle il faisait servir une collation, tandis que lui courtisait à loisir son amie. Bientôt ce fut un jeu

pour ceux qui désiraient obtenir quelque faveur de proposer au souverain une de ces visites qui faisaient sa joie, mais qu'il n'osait toujours décider de lui-même. Le prétexte était aussitôt accepté que trouvé. Le basileus ravi donnait incontinent son acquiescement à une requête qui le comblait d'aise et l'habile courtisan qui avait discrètement amené ce résultat voyait pleuvoir sur sa tête les témoignages de la faveur impériale.

Tout ce récit est de Psellos. Zonaras, de son côté (1), affirme que Monomaque commença pour les mêmes raisons la construction du célèbre monastère de Saint-Georges de Manganes qui fut une des gloires artistiques de son règne, c'est-à-dire pour avoir un motif d'aller voir son amie tant aimée qui pour lors habitait près de là la maison dite du « Kynégion ». C'était là précisément le pavillon que Constantin avait fait transformer en palais pour Skléréna (2). Skylitzès, nous le verrons, affirme que Monomaque épuisa littéralement le trésor pour l'édification de son cher couvent.

Bientôt le basileus qui, au début, avait soigneusement dissimulé sa passion et semblait en éprouver quelque honte, cessa de se cacher et fréquenta ouvertement et constamment Skléréna. Au scandale de tous, il ne la traitait plus en simple concubine, mais comme si elle eut été sa véritable épouse. Il mettait le trésor au pillage à son intention et lui accordait aussitôt tout ce qu'elle demandait. C'est ainsi qu'un jour, ne sachant comment lui être agréable, ayant trouvé au Palais un coffre de métal précieux orné de peintures et de bas-reliefs, probablement quelque coffret émaillé, véritable merveille artistique, il le lui envoya plein d'or et de joyaux. Sans cesse il lui faisait des cadeaux aussi somptueux. Rapidement donc ces amours impériales devinrent tout à fait publiques, et, chose inouïe, Monomaque, enhardi par cette impunité même, obtint facilement de la bonne et faible Zoé que sa maîtresse vint vivre officiellement auprès d'elle et de lui au Grand Palais. On installa pour Skléréna au Gynécée un appartement princier. Chose plus incroyable encore, une sorte de contrat, de traité d'alliance, qu'on appela au Palais « le contrat

(1) Éd. Bonn, III, 646. Voy. encore Cédrénus, II, 608, 13.
(2) Monomaque, toujours au dire de Zonaras, fit construire également divers hospices et établissements de charité dans la capitale.

d'amitié » (1), fut rédigé par écrit sous l'inspiration du basileus amoureux et signé par les deux femmes, la vieille épouse et la jeune concubine. On alla jusqu'à entourer la cérémonie de la signature de ce prodigieux document d'un certain apparat. Une salle du Palais fut disposée et ornée à cet effet et, scandale sans précédent, le basileus y vint siéger entre Zoé et Skléréna durant que les sénateurs, convoqués officiellement pour donner par leur présence un semblant de régularité à cette extraordinaire convention, la ratifiaient officiellement en rougissant de honte, la plupart même en proférant à voix basse des paroles de colère. « Cela n'empêcha point, dit Psellos, que, fidèles à leur servilité, à leur frivolité accoutumées, ils ne fissent en public l'éloge enthousiaste de cet infâme traité comme s'il était vraiment tombé du ciel, affectant de le considérer comme le plus aimable et le plus innocent des contrats.

Comme conséquence immédiate de cet arrangement inouï, Skléréna reçut le titre officiel de « Sébaste » (2), ou d' « Augusta » par lequel on la désigna dorénavant et s'installa définitivement au Palais en qualité de seconde ou plutôt de troisième impératrice. Et le plus étonnant c'est qu'alors que tous ou presque tous à la cour souffraient pour Zoé de cette humiliation suprême, seule la vieille basilissa ne parut en éprouver aucun chagrin. On la vit sourire à la favorite d'un visage joyeux, souvent l'embrasser avec tendresse. Toutes deux avaient coutume de conférer ensemble des affaires publiques avec Monomaque. Lui écoutait successivement l'avis de chacune et parfois suivait celui de Skléréna. On vit paraître celle-ci dans toutes les cérémonies officielles à côté du basileus entre Zoé et Théodora. C'est toujours à Psellos que nous devons la plupart de ces curieux détails. Lui qui aimait à être bien avec tout le monde, alla faire sa cour à la Sébaste et fut bien reçu d'elle. Elle sut le prendre par sa vanité de sophiste : elle l'écouta. Il nous a laissé d'elle un portrait séduisant :

Sans être belle au vrai sens du monde, la jeune femme prêtait peu à la critique tant toute sa personne était harmonieuse, avenante, pleine de grâce. Quant aux qualités de son cœur plein de douceur, elles parais-

(1) Συγγραφὴ φιλίας.
(2) Ἡ Σεβαστή.

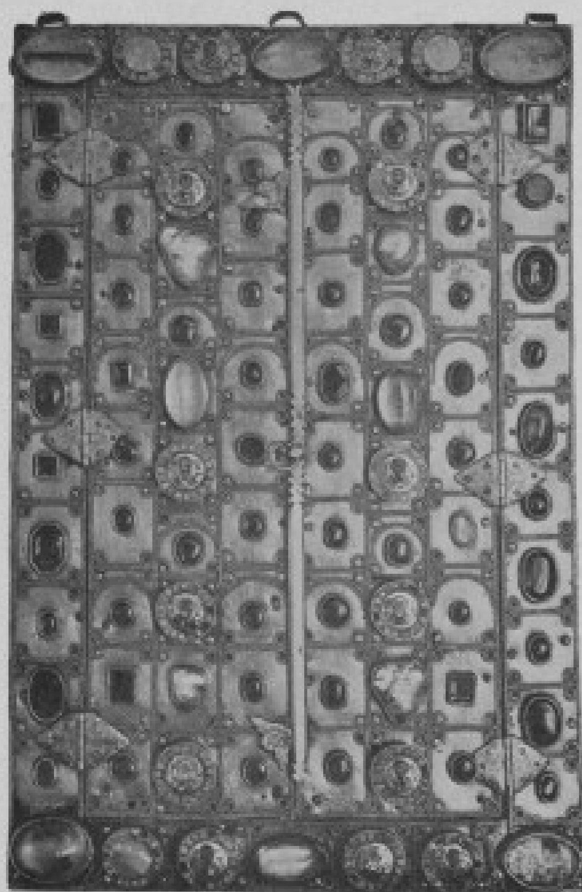
sent lui avoir entièrement gagné l'amitié de tous, de Psellos en particulier, car il nous en fait le plus enthousiaste éloge. « Elle eut fasciné des rochers, dit-il, par sa grâce, par la noblesse de ses sentiments. Elle



RELIQUAIRE BYZANTIN émaillé de la Vraie Croix donné à saint Athanase par Nicéphore Phocas, aujourd'hui encore conservé au fameux couvent de la Lavra du Mont-Athos. — Intérieur du Reliquaire. — (Coll. des Hᵗᵉˢ-Études.)

avait les plus généreuses aspirations. Elle s'exprimait dans une forme délicieuse, entièrement personnelle. Ses discours étaient fleuris, raffinés, harmonieux. Elle avait une voix incomparable, une diction aussi exquise que le timbre en était suave. Tout ce qu'elle disait prenait un charme

naturel infini, et, quand elle parlait, des grâces inexprimables l'accompagnaient. Elle aimait à me séduire en m'interrogeant de sa douce voix



RELIQUAIRE BYZANTIN émaillé de la Vraie Croix donné à saint Athanase par Nicéphore Phocas, aujourd'hui encore conservé au fameux couvent de la Lavra du Mont-Athos. — Extérieur du Reliquaire. — (Coll. des Htes-Études.)

sur les mythes helléniques, mêlant à sa conversation ce qu'elle avait appris d'autres hommes de science. Elle possédait à un degré que nulle femme n'a jamais atteint le don de savoir écouter. Elle était très fine

d'oreille, non pas naturellement, mais comme elle n'ignorait point qu'on médisait constamment d'elle presque sous ses yeux, sitôt qu'elle voyait quelqu'un parler à voix plus basse, elle savait qu'il était question d'elle et en était ainsi arrivée à saisir les moindres sons. Ces souvenirs de Psellos sont curieux. On aimerait à pouvoir se représenter ce jeune philosophe de vingt-cinq ans, érudit autant que prétentieux, entretenant son exquise interlocutrice, cette Pompadour du XIme siècle byzantin, des plus aimables récits sur l'histoire et la mythologie helléniques, les entremêlant de jeux de mots précieux, de compliments adroits, d'adulations élégantes autant que subtilement dissimulées.

Psellos raconte l'anecdote suivante qui se rapporte aux débuts du règne de Constantin Monomaque : « Une fois que nous autres les « asecretis » impériaux, c'est-à-dire les secrétaires du basileus, nous étions réunis, nous assistâmes au spectacle grandiose d'une procession solennelle de toute la cour se rendant à une fonction. En tête du cortège imposant marchaient les deux basilissæ Zoé et Théodora. Après celles-ci venait l'Augusta Skléréna, car tel était son titre officiel (1). Comme la procession se dirigeait vers le lieu de la fête, la foule urbaine contemplait pour la première fois ce spectacle extraordinaire de la maîtresse du basileus paraissant en public avec les deux princesses. La stupéfaction de tous, pour ne pas dire plus, fut extrême! Soudain on entendit un courtisan, certainement un homme expert dans l'art de flatter, répéter à haute voix les deux premiers mots de deux vers de l'Iliade (2). Il cria seulement οὐ νέμεσιν sans aller plus loin. La phrase complète était celle-ci :

« οὐ νέμεσιν Τρῶας καὶ ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς
τοιῆδ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν »

Or, dit M. Bury, en ces temps si reculés qui nous semblent si barbares, Homère était peut-être aussi familier parmi les personnes cultivées de la société byzantine que Schakespeare l'est de nos jours parmi les membres de la société anglaise la plus raffinée. Skléréna

(1) C'était, paraît-il, sur le désir formel du basileus que les basilissæ avaient déféré ce titre inouï à sa concubine!
(2) Chant III, vers 156.

entendit fort bien l'allusion. Elle ne dit rien pour l'heure, mais, le spectacle terminé, elle courut retrouver le personnage en question pour lui demander l'explication de ces deux paroles qu'elle redit très correctement. Lorsqu'elle eut compris le sens de la citation, elle s'en montra très fière et récompensa l'habile flatteur avec sa générosité accoutumée. Le basileus, pour lui attirer à la fois l'amitié des basilissæ et celle de toute la cour, mettait constamment à sa disposition des sommes très considérables.

« Elle se conciliait, nous dit encore Psellos, la bonne grâce des deux impératrices en les comblant chacune de ce qu'elles affectionnaient le plus, en donnant à Zoé beaucoup d'argent non pour le thésauriser, mais pour le distribuer à d'autres, puis encore toutes sortes de drogues et d'épices des Indes, surtout des bois de senteur, des baumes naturels de toutes espèces, des olives très petites, des baies de laurier très blanches, tous les ingrédients en un mot nécessaires au goût passionné de la vieille femme pour la confection des parfums, à Théodora, par contre, des pièces de monnaie anciennes (1), dont elle avait un grand nombre et pour lesquelles elle avait fait faire tout exprès des coffres en métal, médaillers précieux du onzième siècle à Byzance !

Ces petits cadeaux remis avec une grâce parfaite étaient cause, poursuit le chroniqueur, que les deux basilissæ adoraient littéralement la charmante Skléréna. Zoé, calmée par les ans, n'éprouvait plus aucune souffrance de jalousie à son égard. Quant à Théodora, qui avait tout ce qu'elle pouvait désirer, elle se souciait bien moins encore d'en vouloir à la séduisante jeune femme.

Rien ne peut donner une idée des prodigalités de la favorite. Tout ce que le grand Basile, dit Psellos probablement avec beaucoup d'exagération, avait accumulé dans le trésor durant tant d'années à la sueur de son front, était maintenant pour Skléréna qui n'en faisait que quelques bouchées. Toutes ces sommes énormes s'en allaient vite et gaiement en

(1) Je pense du moins qu'il faut expliquer ainsi l'expression de « dariques » dont se sert Psellos. Théodora n'était pas la première et ne devait pas être la dernière des personnes souveraines passionnées pour ce goût si attrayant des collections numismatiques.

largesses de toutes sortes. « Bientôt, conclut philosophiquement notre chroniqueur, il n'en resta plus rien, mais je n'en suis pas encore là de mon récit. »

Cette réunion prodigieuse de ces quatre personnages si disparates se partagea fort aimablement les appartements du Grand Palais (1). Le basileus occupa ceux du milieu. A sa gauche et à sa droite demeuraient les deux impératrices. L'Augusta habita la portion de la résidence impériale plus spécialement connue sous le nom de Palais Sacré. Ces trois femmes si incroyablement associées dans une vie commune usaient les unes envers les autres de procédés d'une délicatesse tout-à-fait extraordinaire. Jamais l'impératrice Zoë n'allait trouver son époux dans ses appartements sans s'être préalablement informée si Skléréna ne s'y trouvait point. Dans le cas affirmatif elle restait chez elle. La foule disait que, par une sorte d'accord secret, ces deux femmes étaient convenues de posséder le prince en commun et comme par indivis.

Tout ceci ne laissait pas que de scandaliser fort le grand public. Un jour même le peuple s'impatienta et faillit prendre très mal ce mépris de l'opinion. J'ignore pour quel motif Psellos a passé sous silence la sédition populaire dont parle Skylitzès survenue le neuvième jour du mois de mars de l'an 1044, sous le coup de l'indignation contre la toute-puissante favorite qui semblait considérer les deux impératrices légitimes, tant chéries de la foule urbaine, comme des quantités négligeables. L'éclat indécent dont elle brillait éclipsant même la basilissa révoltait les esprits. Déjà on se répétait tout bas que cette ambitieuse maîtresse, pour régner seule, pourrait bien songer à se défaire à la fois de Zoé et de Théodora. Une procession devait avoir lieu ce jour-là en l'honneur des Saints Martyrs dont c'était la fête très populaire à Byzance. Le basileus était sorti du Palais entouré de la garde scandinave armée de longues lances. Il avait d'abord suivi à pied parmi les champs sacrés et les euphémies la fonction qui s'en allait d'abord au très saint temple palatin de Notre Sauveur de la Chalcé. Puis, étant monté à cheval, il avait voulu se rendre toujours en procession à la non moins sainte église des Quarante Martyrs

(1) Voy. à ce sujet la note très importante de M. Bury, *op. cit.*, note 47 de la p. 264.



MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIme Siècle de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Zoé et Théodora calment la foule. — (Millet, Hles-Études, C. 1270.)

élevée par les empereurs Tibère-Constantin et Maurice Tibère sur la Mesa, non loin de la Colonne de Phocas. C'est alors que parmi la foule immense des spectateurs assemblés sur la grande place devant le Palais des murmures se font entendre, un cri unanime retentit soudain par toutes les rues de la grande Ville : « Nous ne voulons point de Skléréna pour notre basilissa. Nous ne voulons pas qu'à cause d'elle nos Mères les Porphyrogénètes Zoé et Théodora soient en danger de périr ! » Le peuple désignait ainsi les deux basilissæ et pour ce mot de « Mères » il usait du terme familier et touchant de « Μάμμαι ». Et subitement éclata, comme par enchantement, un tumulte effroyable. Le peuple entier se précipita avec fureur sur le basileus cherchant à le tuer. Ce fut la toujours bonne et généreuse Zoé qui s'entremit personnellement pour faire cesser les troubles. Il fallut qu'avec la promptitude de l'éclair les deux basilissæ se montrassent aux fenêtres du Palais d'où elles haranguèrent la foule. Finalement elles réussirent à la calmer. Sans cette heureuse intervention, dit Skylitzès, il y aurait eu des morts en grand nombre. Le basileus eut peut-être bien péri lui aussi. Lorsque tout fut rentré dans le calme, Monomaque, renonçant à poursuivre cette procession si périlleuse, rentra au Palais. Les chroniqueurs musulmans, Ibn

el-Athîr (1) et Aboulfaradj (2), ajoutent ce trait curieux que les « étrangers musulmans, juifs, arméniens et autres », très nombreux dans la capitale, qui, dans un but suspect, faisaient courir le bruit mensonger que le basileus avait fait périr les deux basilissæ, et qui avaient même voulu envahir le Palais à cette occasion, furent expulsés en masse de la capitale, après que Monomaque eut fait voir au peuple pour le calmer ses deux souveraines bien vivantes. Ordre fut donné à tout étranger fixé depuis moins de trente années à Constantinople de déguerpir dans le délai de trois jours sous peine d'avoir les yeux crevés. Plus de cent mille personnes auraient ainsi quitté la ville. On ne fit guère exception que pour douze étrangers qui inspirèrent confiance au gouvernement du basileus. Une variante du récit de Cédrénus (3), insiste encore sur l'exaspération générale qu'excitait aussi bien dans les rangs du Sénat et de l'aristocratie que parmi le menu peuple la situation si irrégulière et si en vue de la fille des Skléri. Le fameux religieux Stéthatos, dont il sera question plus loin lorsque je dirai l'histoire du Schisme, très célèbre et populaire à cette époque à Byzance pour ses extraordinaires vertus ascétiques, qui était demeuré quarante jours sans prendre aucune nourriture, et qui, pour cette cause, jouissait d'une immense faveur populaire, poussé par l'indignation de toutes les classes, depuis la rue jusqu'au Palais, tenta vainement de mettre un terme à ce scandale. Il ne craignit pas de reprocher publiquement au basileus sa conduite. Mais ce fut en vain. Monomaque, complètement asservi par la belle créature, ne prêta aucune attention à ces exhortations. C'était bien le véritable « homme à femmes » qui ne vivait que pour elles, et ensorcelait aussi bien la jeune maîtresse que la vieille épouse! Stéthatos, dit le chroniqueur, échoua devant l'amour insensé du basileus que la triomphante jeunesse de la charmante créature affolait positivement.

On rendait donc à ces deux femmes : l'épouse légitime et la belle et jeune maîtresse, les mêmes honneurs, mais souvent la populace injuriait Skléréna. Elles accompagnaient presque toujours le basileus

(1) *Op. cit.*, IX, p. 352.
(2) *Op. cit.*, P. 245.
(3) *Op. cit.*, II, p. 556, note à la ligne 14.

lorsqu'il paraissait en public, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche.

Jamais Zoé ne vaquait à des travaux féminins. Jamais elle ne filait ni ne tissait. Elle se négligeait affreusement à mesure qu'elle prenait des ans. « Je ne sais, dit Psellos, s'il en avait été ainsi dès sa jeunesse, mais une fois vieille, elle perdit tout désir de plaire ». Notre chroniqueur raconte à cette occasion diverses anecdotes d'un intérêt secondaire.

« Le basileus, poursuit notre écrivain, méditait certainement d'élever Skléréna au rang de basilissa véritable. J'ignore comment il s'y serait pris, mais c'était incontestablement son unique pensée. Hélas, cette unique pensée comme les espoirs triomphants de son amante furent en un moment anéantis par une maladie soudaine qui emporta la jeune femme malgré tous les soins des médecins et la tendresse de son amant. Prise de douleurs de poitrine et de difficulté extrême de respirer, succombant à une pneumonie ou à quelque affection pleurétique, la pauvre créature ne fut bientôt plus qu'un cadavre. Ainsi furent emportés tant de rêves de grandeur. Nous ne savons à quelle date exactement le pauvre basileus amoureux fut accablé par cette affreuse douleur. Ce fut, je crois, dans les premières années du règne. Psellos se refuse à raconter dans son *Histoire* les regrets puérils, les pleurs et les lamentations de son cher basileus. Comme un enfant au berceau, le pauvre homme se montra incapable de contenir sa passion. « Ce ne sont point là des racontars pour des historiens, conclut philosophiquement notre écrivain, mais bien de simples bavardages. » Skléréna fut ensevelie au beau couvent de Manganes à côté de la sépulture que son impérial amant s'était réservée pour lui-même.

« Assez parlé de Skléréna, retournons à Monomaque », poursuit Psellos. « Pour le basileus, comme je l'ai dit déjà, le trône représentait surtout le port calme et tranquille après les longues et multiples tempêtes. Avant tout Monomaque désirait avec ardeur ne plus naviguer sur des mers en fureur. » En deux mots et pour en finir avec toutes ces comparaisons poétiques de notre écrivain compliqué, Monomaque n'avait qu'une pensée : vivre en paix et jouir tout à son aise des avantages du pouvoir. Hélas, il n'eut pas ce bonheur parmi tous les troubles intérieurs, toutes les attaques des nations voisines, toutes les calamités enfin

qui ont rendu son règne tristement célèbre : convulsions religieuses qui aboutirent définitivement de son temps au grand Schisme de l'Église d'Orient, luttes incessantes et souvent malheureuses aux frontières contre les Turks Seldjoukides, contre les Arméniens, les Géorgiens, les terribles Russes de Vladimir, les non moins redoutables Petchenègues, les Normands aussi d'Italie, sanglantes révoltes enfin de Georges Maniakès et surtout de Léon Tornikios. Malheureusement le principal historien de ce règne, Psellos, sous prétexte d'être court, a passé volontairement sous silence beaucoup de ces événements et nous demeurons encore à l'heure qu'il est réduits pour ceux-ci aux renseignements si brefs ou si confus des autres chroniqueurs grecs, des Skylitzès, des Michel Attaleiates et des Zonaras en particulier. Reprenons pour un temps le récit chronologique de ces événements depuis les débuts du règne :

Constantin Monomaque avait choisi presque dès son avènement (1) pour premier ministre (2) Constantin Likhoudès dont il a été question déjà (3), dont il sera souvent question dans la suite. Déjà une première fois au pouvoir sous le court règne du Kalaphate, Likhoudès fut un des hommes d'État les plus honorables, les plus vertueux, les plus dignes de respect, les plus universels, les plus cultivés (4), qui aient à cette époque gouverné l'Empire byzantin.

Les premières mesures prises par le nouveau basileus, probablement sous l'influence de cet homme remarquable, furent à peu près celles qui signalaient chaque nouvel avènement à Byzance. Chaque sénateur fut élevé d'un degré. Il fut fait aux dignitaires et au peuple des distributions de dons, de titres et de largesses. Des lettres impériales furent expédiées à tous les gouverneurs des thèmes annonçant l'élévation du nouveau basileus, proclamant que son règne serait consacré à tout ce qui était bien et honnête, à détruire le mal partout (5). Puis Monomaque, pour des

(1) Aussitôt après que Michel Kéroularios eut été élu patriarche.

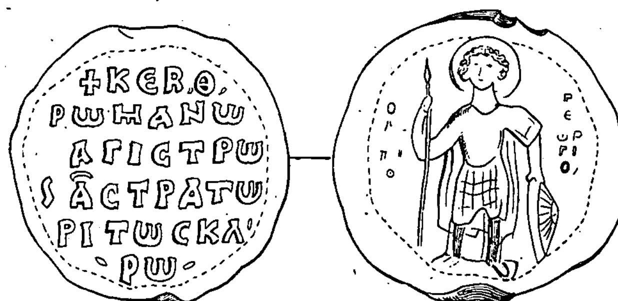
(2) Le titre officiel était ὁ παραδυναστεύων τῷ βασιλεῖ ou encore ὁ μεσάζων.

(3) Voy. pp. 382 et 404. Voy. sur ce personnage : W. Fischer, *Beitr.*, etc., p. 359.

(4) Il était un légiste distingué, « un manuel de rhétorique », et avait eu pour maître Jean Xiphilin. Il était né à Constantinople d'une famille honorable. Voy. Bury, *op. cit.*, p. 266; Skylitzès (Cédr., II, p. 644) fait de lui le plus grand éloge.

(5) Voy. Sathas, *op. cit.*, IV, pp. XL à LIV.

raisons d'ordre politique qui nous échappent, probablement par mesure de précaution, changea les lieux de déportation où achevaient de mourir les grandes victimes des récents événements et les exila beaucoup plus loin. Le malheureux Orphanotrophe qui vivait toujours dans son affreuse solitude du couvent de Monobatæ, fut expédié dans cette île même de Mételin, cette antique Lesbos d'où, par un véritable chassé-croisé plein d'ironie, venait de partir son ancienne victime, le basileus Monomaque en personne, pour monter précisément sur ce trône qui avait été si longtemps la propriété de l'eunuque redouté. Quant aux deux mutilés du 21 avril 1042, l'un, le Kalaphate, fut envoyé du monastère d'Eleimôn dans l'île de Chio, l'autre, le nobilissime Constantin, dans celle de Samos. L'histoire demeure muette à partir de ce moment sur ces deux derniers grands coupables. Ils vieillirent peut-être oubliés et méprisés dans cette existence affreuse dont la perte de la vue devait décupler l'horreur. Quant à l'Orphanotrophe, victime plus intéressante, nous savons seulement qu'il continua à vivre dans ce morne exil jusqu'à ce que la main du bourreau eût fait aussi pour lui son œuvre. L'illustre eunuque, frère et oncle d'empereur, si longtemps maître absolu de cet immense empire, périt, on le verra, de mort violente, aussi terrible qu'inopinée.



SCEAU DE PLOMB du Magistros et Protostrator Romain Skléros. — (Coll. A. Mordtmann à Constantinople.)

Une autre mesure prise par le basileus dès les premiers jours de son règne sous le coup de sa passion insensée pour Skléréna eut des suites infiniment graves qui mirent en péril extrême le nouveau règne dès son début. J'ai parlé déjà d'un frère de la favorite nommé Romain Skléros, fils du grand Bardas (1). Pour faire plaisir à sa maîtresse, le basileus éleva ce

(1) Voy. *Épopée*, II, chapitres I, II, VI et VII. — Voy. p. 416 du présent volume.

personnage médiocre aux très hautes dignités de magistros et de protostrator ou grand écuyer. Romain, au dire de Skylitzès (1), profita immédiatement de la haute influence qu'il venait d'acquérir pour se venger de son ennemi mortel le fameux Georges Maniakès qu'il haïssait, nous l'avons vu, pour de vieilles et très violentes querelles à propos de questions de propriétés (2). Maniakès, on le sait, avait été, depuis peu, replacé à la tête des forces impériales dans l'Italie méridionale (3). Skylitzès et Zonaras sont malheureusement très sobres de détails sur cette hostilité entre ces deux hauts personnages qui eut de si funestes conséquences. Ils disent seulement que Romain Skléros, non content de faire dévaster les terres de Maniakès, situées auprès des siennes dans le thème des Anatoliques, non content de lui avoir pris, assurait-on, sa propre femme, réussit à le faire une fois encore destituer de son haut commandement par le nouvel empereur à peine sur le trône. Ce fut le signal des plus graves catastrophes qui se déroulèrent avec une extrême violence.

Pour la clarté de notre récit, il nous faut repasser pour quelque temps en Italie et reprendre, dans cette contrée, l'historique des événements au point où nous les avons laissés à la fin du règne de Michel IV (4).

Nous apprenons par Guillaume de Pouille, qui est du reste le seul à nous donner ce renseignement, que déjà sous le règne si court du basileus Michel V, dans le courant de l'hiver de 1041 à 1042, un nouveau « catépano » byzantin était arrivé en Italie pour remplacer l'infortuné Exaugustos Bojoannès, le vaincu de Montepeloso. Ce « catépano » qui avait nom Synodianos avait débarqué à Otrante, ville demeurée jusqu'ici fidèle à l'Empire, alors que Bari était déjà tombée aux mains des révoltés. Le chroniqueur normand ajoute que ce haut fonctionnaire, ayant sommé les cités d'Apulie alliées aux Normands de le recevoir et de reconnaître

(1) N'oublions pas que Skylitzès, qui se dit quelque part contemporain de Psellos, a dû vivre dans son enfance ou sa jeunesse sous le règne de Monomaque. C'était un très haut fonctionnaire. Il a probablement rédigé sa précieuse chronique vers la fin du XI[me] siècle. Voy. Hirsch, *Byz. Studien*, p. 357.

(2) Voy. à la page précédente le sceau de Romain Skléros.

(3) Voy. p. 390.

(4) Voy. p. 269.

à nouveau l'autorité impériale, reçut de celles-ci un refus formel. Il chercha vainement alors à reconstituer une armée pour les y contraindre par la force, mais les forces byzantines avaient péri ou étaient dispersées. Après d'inutiles efforts, après s'être obstiné à séjourner derrière les remparts d'Otrante, il dut, sur un ordre impérial, retourner à Constantinople. Sa mission avait complètement échoué.

L'alliance avec Argyros, le fils du fameux patriote Mélès, alliance que j'ai racontée dans un chapitre précédent (1), présentait, dit l'abbé Delarc, pour les Normands de Sicile de sérieux avantages dont nous allons voir les fruits. Le fils de Mélès était le représentant autorisé de ce parti de patriotes de la Pouille, de ces « conterati » qui n'acceptaient plus la domination grecque et luttaient depuis de longues années pour l'indépendance de la patrie En mettant Argyros à leur tête, les Normands pouvaient donc compter sur le concours de ce qu'il y avait de plus hardi parmi les indigènes. Guillaume de Pouille raconte, d'une façon un peu légendaire peut-être, comment avait été élu le nouveau chef des Normands en février de l'an 1042.

« Argyros, dit-il, pauvre mais plein d'audace et de générosité, refusait d'être le chef d'un si grand peuple, parce qu'il ne pouvait leur donner ni or ni argent. Les Normands répondirent que ce n'était pas de l'or, mais lui qu'ils désiraient, lui dont le père leur avait constamment témoigné de l'intérêt. Cette réponse le décida à se rendre aux prières qui lui étaient faites. Il introduisit de nuit les chefs normands dans Bari, les conduisit à l'église de Saint-Apollinaire et là leur parla en ces termes : « Je n'ai pas de largesses à faire à un peuple puissant, aussi suis-je surpris que vous me demandiez pour chef. Je sais que vous manquez de diverses choses, et ce me sera un chagrin de ne pouvoir vous les donner. » Les Normands répondirent : « Si tu es à notre tête, il n'y aura plus parmi nous de pauvres ni d'indigents. La fortune nous accordera ses faveurs, si tu es notre capitaine. Tu nous conseilleras comme ton père avait coutume de nous conseiller. » Après avoir ainsi parlé, les Normands élevèrent Argyros sur le pavois, et il fut à l'unanimité acclamé prince ! »

(1) Voy. p. 268.

« Dans la cathédrale de Bamberg où elles reposaient, poursuit l'abbé Delarc, les cendres de Mélès durent tressaillir d'allégresse, car la domination des Grecs de la Pouille semblait toucher à sa fin, et c'était le fils même de Mélès qui devenait le chef de l'armée libératrice ! »

L'accord avec Argyros était à peine conclu que les Normands n'eurent pas trop de toutes leurs forces pour lutter contre un nouvel adversaire infiniment redoutable qui venait d'arriver de Constantinople. Irrité de l'insuccès de la mission confiée à Synodianos, le nouveau basileus Michel Kalaphate avait résolu, peu avant sa chute, d'envoyer en Italie un chef autrement distingué. Dans ce but, il avait rendu la liberté au fameux Georges Maniakès détenu dans une dure captivité, depuis sa disgrâce, à la suite de l'expédition de Sicile (1). Mais, sur ces entrefaites, Michel Kalaphate étant presque aussitôt tombé du pouvoir le 21 avril de cette même année 1042, la basilissa Zoé, restaurée sur le trône de ses ancêtres avec sa sœur Théodora, reprit plus énergiquement dans le court espace que dura ce double règne féminin les projets de guerre en Italie. Prenant pour elle le projet de Michel V, elle avait confirmé, nous l'avons vu, Maniakès comme « catépano » des thèmes italiens avec les pleins pouvoirs de généralissime et une armée considérable pour reconquérir la Pouille perdue par l'incurie de ses prédécesseurs.

Georges Maniakès et son armée débarquèrent déjà à la fin d'avril 1042 à Tarente (2), quelques jours seulement après la chute du Kalaphate, ce qui, par parenthèse, semblerait indiquer que le mérite d'avoir envoyé en Italie ce chef et cette armée, serait bien tout entier attribuable au seul Michel V et non pas à Zoé qui eut simplement à laisser faire (3).

« Rien en Maniakès, dit Guillaume de Pouille, qui lui est naturellement fort hostile, n'était digne d'éloge, rien si ce n'est la beauté corporelle : il était rempli d'orgueil et d'une féroce cruauté. » Les chroniqueurs byzantins s'expriment naturellement sur ce fameux capitaine en termes très différents. Hélas, les affaires des Grecs en Italie, durant la longue absence de ce héros, s'étaient bien complètement et bien

(1) Voy. cependant Heinemann, *op. cit.*, note 3 de la p. 89.
(2) A Otrante, suivant Guillaume de Pouille. I, vers 446 sqq.
(3) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 241 et 243.



PORTES DE BRONZE du sanctuaire ou basilique de Saint-Michel à Montesantangelo. — Ces magnifiques portes incrustées d'argent ont été exécutées en 1076 à Constantinople aux frais d'un Pantaléone.

malheureusement transformées. Loin de songer à de nouvelles conquêtes, il avait maintenant pour mission principale de défendre contre des adversaires devenus presque subitement formidables, les dernières provinces que l'Empire possédait encore dans la Péninsule. Trois ans avaient suffi à révéler la merveilleuse puissance des aventuriers normands que Maniakès n'avait pu conserver au service du basileus. Entrés par trahison dans Aversa et dans Melfi, maîtres désormais de deux places fortes inexpugnables, ils pouvaient descendre chaque année, au moment des récoltes, dans les grasses plaines de la Pouille. Les princes longobards étaient devenus leurs alliés de gré ou de force. Leur influence gagnait de plus en plus au sud vers les possessions byzantines et ils avaient déjà battu deux « catépano » d'Italie dans trois batailles rangées (1).

« Après avoir renvoyé sa flotte de Tarente, le nouveau « catépano », agissant avec sa vigueur habituelle, réunit dans cette ville tout ce qu'il put se procurer de troupes fidèles à l'Empire et vint établir son camp puissamment fortifié sur les bords de la Tara qui se jette dans le golfe de Tarente. Le danger parut si grand à Argyros qu'il envoya à Aversa et à Melfi des lettres pressantes, appelant tous les Normands au combat contre l'ennemi commun. Ceux-ci, ainsi que les patriotes apuliens, les « conterati », répondirent à l'appel d'Argyros qui se trouva bientôt à la forteresse de Mottola, sise au nord-ouest de Tarente, à la tête d'une petite armée de sept mille guerriers. Alors Maniakès, ne se sentant pas en forces, abandonnant en hâte durant la nuit son camp retranché de Tara, courut se réfugier derrière les murs de Tarente. Les Normands l'y suivirent avec leurs alliés, mais la forte situation de la ville, protégée de tous côtés par la mer et par de hautes falaises, ne communiquant avec la terre que par un pont facile à défendre, ne permettait pas de la prendre d'assaut. C'était en mai de l'an 1042. Les Normands, surtout l'intrépide Guillaume Bras de fer qui les commandait conjointement avec Rainulfe, le comte d'Aversa et Rodolphe Trincanocte, puis aussi Argyros, firent

(1) « Skylitzès, dit M. Chalandon, *op. cit.*, f. 106, énumère comme appartenant encore à ce moment aux Byzantins les villes de Brindisi, d'Otrante, de Tarente, de Trani et d'Oria. Sauf Trani à qui sa situation au bord de la mer permettait de résister quoique isolée, on voit que les Byzantins avaient perdu tout le pays au nord d'une ligne allant de Tarente à Brindisi en passant par Oria. »

tous leurs efforts pour attirer hors des remparts Maniakès et ses guerriers. Leurs provocations restèrent sans effet. « C'est ainsi, dit Guillaume de Pouille, qu'un charmeur emploie toutes les ruses de son art pour faire sortir le serpent des entrailles de la terre, où il est en sûreté. Mais, afin de ne pas céder à ces sollicitations, et afin de ne rien entendre, le reptile appuie contre terre une de ses oreilles et bouche l'autre avec sa queue. De même les fils de Danaüs feignent de ne pas entendre les cris des Gaulois les appelant au combat et s'obstinent à rester dans Tarente. » Lorsque les Normands furent convaincus que les Grecs ne se battraient pas et qu'il était impossible de prendre Tarente, ils se contentèrent de ravager tout le territoire de cette cité avec celui d'Oria, puis retournèrent dans le nord de la Pouille.

« Ils étaient à peine partis qu'au mois de juin de cette même année 1042, dans ce mois même qui vit l'élévation et le couronnement de Constantin Monomaque, Maniakès sortait de Tarente dans l'intention de châtier les villes d'Apulie qui avaient fait défection pour s'allier aux ennemis de l'Empire. De cruelles exécutions signalèrent partout son passage. Il commença par Monopolis, sur la côte de l'Adriatique. Beaucoup d'habitants furent les uns pendus, les autres décapités. Les enfants ne furent pas épargnés. On alla jusqu'à enterrer vives quelques-unes des victimes, la tête seule émergeant de terre. De Monopolis, qu'il ne put du reste prendre, le généralissime marcha sur Matera, dans l'intérieur des terres, et campa, dit Guillaume de Pouille, sur l'emplacement même occupé jadis par Annibal, lorsqu'il soumettait l'Italie à ses lois. Là encore, sous les murs de la ville, le terrible justicier fit pendre deux cents paysans. Personne ne fut épargné, pas plus les enfants que les vieillards, pas plus les prêtres que les moines. Tout fut dévasté, pillé. L'armée emmena une foule de captifs. Mais ni Monopolis, ni Matera n'ouvrirent cependant leurs portes aux Grecs (1). »

Que faisaient Argyros et les Normands tandis que ces atrocités ensanglantaient la Pouille? Une Chronique prétend que près de Matera

(1) Voy. sur les atrocités commises par Maniakès dans cette courte campagne, la longue description en plus de cent vers qu'en fait Guillaume de Pouille (Delarc, *op. cit.*, note 2 de la p. 121). Voy. aussi Heinemann, *op. cit.*, note 2 de la p. 90.

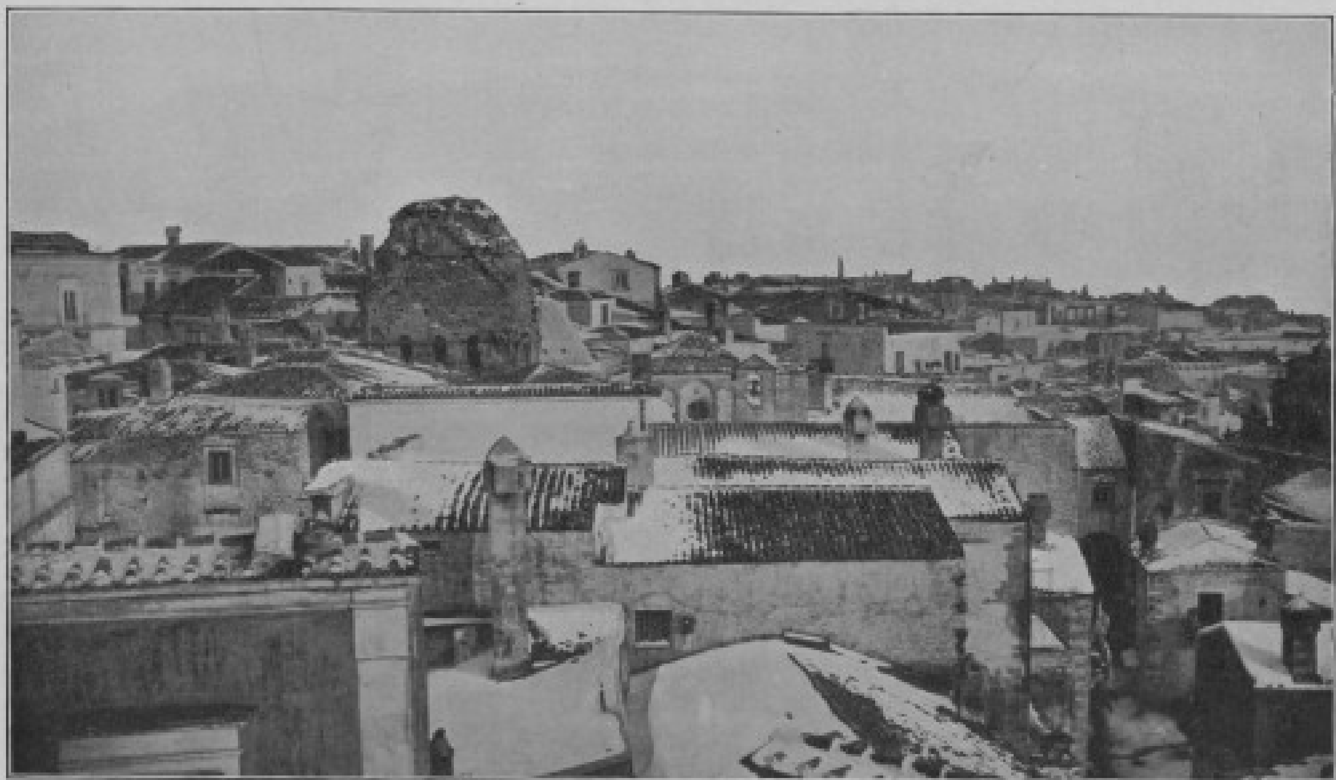
une bataille très meurtrière et demeurée indécisive eut lieu entre eux et les troupes de Maniakès. Mais il est malaisé d'admettre cette donnée qui ne se retrouve ni dans les « Annales » de Bari, ni dans Guillaume de Pouille.

« En revanche, les mêmes « Annales de Bari » racontent que la ville de Giovinazzo (1), sur l'Adriatique, ayant abandonné l'amitié des Normands pour revenir aux Grecs encore maîtres de Trani, Argyros vint l'assiéger avec une armée de Normands et d'habitants de Bari et qu'il la prit par suite de trahison le 3 juillet 1042, après trois jours de siège. La ville fut épouvantablement ravagée et pillée. Les Grecs qui s'y trouvaient périrent massacrés, et ce fut à grand'peine qu'Argyros empêcha les Normands de traiter de même tous les habitants.

« La dernière semaine de juillet, les vainqueurs marchèrent contre Trani, qui ne cessait ses incursions contre Bari et qui était peut-être la seule ville demeurée à ce moment aux Byzantins dans la Pouille. Mais Trani ne devait pas succomber comme Giovinazzo. Le siège dura trente-six jours pendant lesquels on se battit presque continuellement sur terre et sur mer. Pour avoir raison de cette résistance, Argyros fit construire une foule de machines parmi lesquelles un *chat* gigantesque, une tour en bois si haute et si grande qu'au dire des « Annales de Bari », on n'en avait jamais vu de semblable en ce siècle. Les gens de Trani commençaient à plier. Ils étaient sur le point de se rendre lorsque la subite élévation de Constantin IX à l'Empire vint soudain donner une physionomie nouvelle à la lutte qui agitait la Pouille. Maniakès fut brusquement disgrâcié ! »

Le choix que la basilissa Zoé avait fait de Monomaque pour devenir son nouvel et troisième époux amena en effet les changements les plus inattendus. Devenu basileus, Constantin IX, qui avait fait jadis partie des membres de la noblesse, ayant vu avec déplaisir la rapide fortune de Maniakès, eut, on l'a vu, pour favori Romain Skléros, dont la sœur, la célèbre Augusta Skléréna, était, du consentement de Zoé, demeurée sa maîtresse. Romain, qui jadis avait eu avec Maniakès les plus violentes

(1) « Juvenatia ».



PANORAMA de Montesantangelo où les premiers pèlerins normands rencontrèrent le patriote longobard Mélès et où s'élève actuellement le sanctuaire vénéré de Saint-Michel.

contestations pour la délimitation de leurs terres, qui, à cette occasion, avait même, paraît-il, failli être assassiné par lui, et qui avait su dissimuler pendant onze ans sa profonde rancune, usa de toute son influence pour le perdre dans l'esprit de Monomaque. Il obtint presque de suite qu'il fût rappelé, et, non content de cette vengeance, profitant de l'absence de Maniakès, il assaillit sa maison, ravagea ses propriétés, et les mit littéralement à sac. Finalement, insulte suprême, il fit violence à l'épouse que le brillant capitaine avait laissée là jusqu'à son retour (1).

Maniakès avait reçu ses lettres de rappel en même temps que ces affreuses nouvelles. Sa colère fut terrible. Le plan de la cour de Constantinople était alors de gagner Argyros, et par lui les Normands, afin de recouvrer par la ruse et l'intrigue, les thèmes italiens presque entièrement perdus par le sort des armes. Très probablement on redoutait déjà à bon droit à Constantinople de voir Maniakès, dans la fureur de son injuste disgrâce, s'unir aux ennemis de l'Empire dans l'Italie méridionale et ce fut pour parer à ce danger qu'on s'efforça par de brillantes promesses de détacher le chef du soulèvement hostile aux Grecs, à la fois du parti national en Pouille et des envahisseurs normands. Pour ce qui était de Maniakès, on eut bientôt à Byzance la preuve effrayante qu'on ne s'était pas trompé dans les projets qu'on lui prêtait pour se venger du traitement qui lui avait été infligé sur l'initiative de son plus mortel adversaire. Il savait qu'il n'avait plus aucune justice à attendre d'un basileus qui s'était ligué contre lui avec ses ennemis. Poussé à bout, il se déclara « apostat », résolu à ne plus avoir aucun rapport avec l'empereur.

Lorsque l'ambassade envoyée par Monomaque dans le but secret de s'entendre avec Argyros et les Normands, ambassade composée du protospathaire Tubaki, de Pardos, également protospathaire et patrice, de l'archevêque Nicolas de Bari (2), enfin de deux autres personnages nommés Chrysoboulos et Sympathios (3), lorsque cette ambassade, dis-je,

(1) Voy. Delarc, *op. cit.*, note 1 de la page 124.

(2) Ce prélat s'était réfugié à Constantinople, probablement lorsqu'Argyros et les Normands étaient entrés dans sa cité épiscopale.

(3) Les « Annales de Bari » écrivent « *cum Chrysubulo et Simpatia* »! — Voy. à ce sujet Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 249, note 6. S'agirait-il peut-être seulement du « chrysobulle » dont les ambassadeurs étaient porteurs?

chargée d'or et de présents pour Argyros, fut débarquée à Otrante au mois de septembre 1042, Maniakès, secrètement tenu au courant des instructions qu'elle avait reçues, vint au-devant de ces envoyés sous des dehors bienveillants et pacifiques.

La suite du récit nous est fournie par Psellos. Le choix du chef de l'ambassade, Pardos, désigné pour succéder à Maniakès dans son commandement et qui n'était ni un fonctionnaire politique distingué, ni un chef militaire capable, qui n'avait d'autre mérite que d'être un familier du Palais comme de l'empereur, et « qui semblait avoir été ramassé dans les carrefours », les instructions qu'il apportait, tout était impolitique. Pardos augmenta encore les difficultés présentes par son insigne maladresse. Il imagina de cacher son arrivée, et un jour il se présenta brusquement à cheval devant Maniakès à la tête de toute son armée. Puis, sans plus de cérémonie, il commença à l'accabler d'injures et de terribles menaces. Peut-être voulait-il l'exaspérer par cette provocation et trouver l'occasion de lui porter un coup mortel. Maniakès en jugea ainsi et leva les mains pour se défendre. Aussi Pardos s'écria qu'il le prenait en flagrant délit de « tyrannie » et qu'il allait le faire arrêter. Mais, en entendant ces paroles, les soldats de Maniakès ne purent plus se contenir. Sur l'ordre de leur chef, persuadé qu'il n'y avait plus d'espoir pour lui et que l'empereur ne lui pardonnerait jamais, ils enlevèrent Pardos en un moment. L'infortuné fut aussitôt mis à mort. Tubaki, jeté d'abord en prison, éprouva le même sort en octobre. D'après Guillaume de Pouille, un de ces malheureux, Pardos probablement, par un raffinement tout oriental, fut étouffé dans une écurie sous des ordures de cheval qu'on accumula sur lui. Ces horreurs n'empêchèrent pas que le message confié à l'ambassade ne parvînt à Argyros qui, à ce moment, assiégeait encore avec les Normands la ville de Trani (1).

« Les lettres impériales contenaient pour celui-ci les promesses les plus séduisantes s'il voulait servir la cause des Grecs. Monomaque lui conférait de suite les titres et les honneurs de « catépano » d'Italie, de patrice et de « vestis ». Le fils de Mélès, oubliant ce que son père avait

(1) Voy. p. 436.

souffert pour l'indépendance de la Pouille, toutes les traditions de sa famille, ce que lui-même avait déjà fait, son alliance avec les Normands et avec les patriotes « conterati » de l'Apulie, ses promesses et ses serments, prêta l'oreille à ces séductions trompeuses. Son premier acte fut de faire brûler la fameuse tour de bois qui faisait l'admiration de tous et devait amener la reddition de Trani. Pierre de Gauthier, l'un des douze chefs élus à Aversa, soupçonnant dès lors la trahison d'Argyros, s'emporta contre lui. Il l'aurait même massacré, si ses compagnons ne l'avaient retenu. Cet incident n'empêcha pas Argyros de poursuivre la voie funeste dans laquelle il venait de s'engager. Il fit définitivement lever aux Normands et à leurs alliés le siège de Trani et, les laissant en plan, regagna Bari avec les Bariotes de son parti. Il y fit proclamer l'avènement de Monomaque et y restitua l'autorité impériale, assumant pour lui les titres qui venaient de lui être octroyés de patrice et de « vestis » impérial. »

Je remets à plus tard de raconter l'histoire de la conquête des thèmes byzantins d'Italie par les Normands. Je dirai seulement ici ce qu'il advint du rebelle Maniakès maintenant que, par le traîtreux assassinat de la mission impériale, il s'était mis ouvertement en lutte avec son souverain. La volte-face d'Argyros en faveur de Constantinople le confirma dans ses idées de révolte contre le pouvoir des basileis. Au mois d'octobre, toujours dans cette année 1042, peu de jours après avoir fait massacrer les ambassadeurs à Otrante, maître incontesté de tout ce qui restait de l'Italie byzantine, il se fit proclamer par ses troupes fidèles et prit officiellement et solennellement le titre et les ornements de basileus d'Orient. Résolu à détrôner Monomaque, il défendit à ses troupes d'obéir à un autre qu'à lui. Il y réussit d'autant plus facilement, dit Skylitzès, que ses soldats, fatigués de guerroyer en pays étranger, n'avaient qu'un désir : regagner leur patrie. Il s'avança d'abord jusque sous les murs de Bari avec une forte armée.

« Sa réputation de héros d'une bravoure infinie était telle, dit Psellos, qu'une foule de gens de tout âge et de toute condition vinrent demander à servir sous ses étendards. Après les avoir soumis à un examen rigoureux, persuadé qu'à la guerre la valeur primait le nombre, il garda les plus valides et les mieux instruits dans le métier militaire, surtout



UN DES FEUILLETS du diptyque byzantin d'argent, aujourd'hui perdu, ayant appartenu à l'église de San Giovanni de Florence. — (Phot. comman. par le professeur H. Graeven, d'après le plâtre conservé au Vatican.)

ses vieux compagnons de guerre. Son plan était de s'entendre avec Argyros, de faire de lui son collègue sur le trône, pour rétablir l'état de paix en Italie et marcher ensuite contre Constantinople avec leurs légions



*MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit du XI*me *Siècle (Cosmas Indicopleustès), conservé à la Bibliothèque du couvent du Sinaï. — Ravissement d'Élie. — (Millet, H*tes*-Études, (Kondakow), B. 158.)*

réunies. Mais Argyros, demeuré fidèle à la cause de Monomaque, refusa d'entrer en négociations avec le rebelle et lui ferma les portes de Bari. Maniakès, très probablement alors, s'efforça de nouer aussi entente avec les Normands dont la neutralité du moins eut été pour lui très avantageuse. Guillaume de Pouille le dit expressément. Mais le souvenir demeuré très vivant du traitement brutal qu'il avait jadis infligé en Sicile aux

guerriers du Nord empêcha ici aussi qu'il ne pût réussir. La trahison d'Argyros ne décida pas les Normands à faire alliance avec son ennemi devenu aussi l'ennemi de l'Empire. Instruits par de récentes expériences, ils préférèrent, avec raison, ne compter que sur leurs propres forces pour atteindre leur but en Apulie et se constituer en pouvoir indépendant cette fois sous la suzeraineté du puissant Guaimar de Salerne. Maniakès put seulement en enrôler un petit nombre dans son armée (1).

« Après ce double échec, plutôt moral que matériel, Georges Maniakès, battant en retraite devant les forces d'Argyros, se retira dans la région sud-est de l'Italie, où les deux fortes places de Tarente et d'Otrante reconnaissaient son autorité, et mit en sûreté dans ces deux villes le butin de ses expéditions. La possession de ces ports lui permettait aussi de s'embarquer quand il le voudrait pour Constantinople. Il était persuadé qu'on ne pourrait le déloger de ces retraites, qu'Otrante notamment était une position inexpugnable. Mais, au mois de février de l'année suivante 1043, arriva de Constantinople à Bari un armement nombreux sous le commandement du nouveau « catépano » nommé en place du rebelle, le magistros Basile Théodorokanos, le même chef, qui, jadis, avait pris part avec Maniakès à la victorieuse campagne de Sicile et partagé à cette époque sa première injuste disgrâce et sa captivité. Nous ne possédons presque aucun détail; nous savons seulement que le prétendant, assiégé dans Otrante du côté de terre par Argyros accouru de Bari avec toutes ses forces, du côté de la mer par la flotte du nouveau « catépano », en fut réduit, après diverses vicissitudes, après avoir commencé par se retirer dans une forteresse des montagnes en s'évadant d'Otrante, en fut réduit, dis-je, à abandonner définitivement l'Italie (2) pour gagner, sur la rive opposée de l'Adriatique avec les troupes du reste nombreuses qui lui étaient demeurées fidèles, le port de Durazzo, l'antique Dyrrachion, capitale des possessions byzantines en ces parages. Il s'agissait pour lui de marcher de ce point sur Constantinople, le long de

(1) Voy. Heinemann, *op. cit.*, note 1 de la p. 33.

(2) Guillaume de Pouille fait de la dernière lutte entre Maniakès, d'une part, Argyros et le magistros Théodorokanos de l'autre, un long et assez insignifiant récit. Voy. Delarc, *op. cit.*, note 1 de la p. 135.

la vieille voie « Egnatia » à la tête de ses troupes et des populations soulevées, d'y renverser le pouvoir de Monomaque et de Zoé et de se faire proclamer basileus à leur place. C'était une entreprise infiniment périlleuse, très possible cependant, étant donné le peu de racines qu'avait poussées jusqu'ici la puissance de Monomaque.

Pour atteindre ce résultat, Maniakès comptait sur ses talents guerriers si remarquables, sur l'immense réputation militaire qu'il s'était acquise, sur la fascination qu'il exerçait sur l'armée, sur ses vieilles troupes en particulier qui l'adoraient, sur le sentiment d'indignation aussi qu'excitait la cruelle injustice dont on avait payé ses grands services. Il comptait encore sur la désaffection croissante pour la dynastie macédonienne amenée surtout par les hontes et les scandales des derniers règnes. Enfin et avant tout, il était poussé par une nécessité inéluctable qui ne lui laissait pas le choix. Il fallait qu'il fût vainqueur ou qu'il périt de la mort des rebelles. Nous n'avons, je le répète, que bien peu de détails, mais le peu que nous savons de cet homme par les sources, nous le dépeint aussi bien au physique qu'au moral comme le type le plus parfait du guerrier oriental du moyen âge, du prétendant au trône impérial d'un caractère tout à fait prodigieux. Le souvenir très vivant que l'histoire et la légende ont conservé de ses exploits en est un témoignage frappant. En parlant de lui, Zonaras s'écrie : « ce Georges Maniakès, cet homme d'un courage, d'une énergie extraordinaires, à l'âme de fer, guerrier admirable, chef militaire de premier ordre ». De son côté Psellos qui nous parle de lui à l'occasion de cette marche sur Constantinople dont les débuts furent si brillants, s'exprime en termes non moins curieux : « J'ai vu de près cet homme révoqué de son commandement d'une manière si infâme et je l'ai admiré. La nature lui avait prodigué tous les dons nécessaires à un chef militaire. Il était haut de dix pieds. Il fallait lever les yeux d'en bas pour le contempler tant il était de taille élevée. Il avait l'expression terrible, le regard effrayant. Quand il parlait, il semblait que la foudre éclatât. Ses mains étaient faites pour jeter à bas des murailles. Il avait l'impétuosité du lion. Tout le reste était à l'avenant. Sa réputation dépassait encore la réalité. Il n'y avait pas un barbare qui ne tremblât au nom de cet homme, les uns pour

l'avoir vu, les autres pour en avoir entendu parler (1). C'est Michel le Kalaphate qui l'avait envoyé pour reprendre la Sicile. Tous étaient convaincus qu'il réussirait à chasser les Arabes et serait comme un rempart contre tous leurs retours offensifs. Mais quand Constantin Monomaque, dont j'écris ici l'histoire, eut succédé à Michel détrôné, au lieu de lui envoyer de suite l'expression de sa reconnaissance et mille couronnes avec, au lieu de le traiter du mieux qu'il lui était possible, il négligea tout cela, ce qui commença par indisposer très fort le héros. Et puis, quand il se souvint enfin de lui, Maniakès, violemment irrité et qui se sentait dans une situation mauvaise, aspirait déjà ouvertement à la tyrannie. Alors Monomaque, au lieu de le traiter avec adresse et de feindre ignorer ses mauvais desseins, éclata aussitôt contre lui comme contre un homme qui aurait déjà usurpé le pouvoir. Aussi au lieu de lui envoyer des messages de paix, il lui envoya des hommes chargés de le tuer ou tout au moins de lui reprocher ses actes, de le faire fouetter, enchaîner, et déporter ». Suit le récit de l'ambassade de Pardos et des événements violents qui suivirent.

Donc, trompant la vigilance de la flotte impériale demeurée fidèle à Monomaque, en février 1043 (2), le prétendant, embarquant sa belle armée sur ses navires, emportant aussi de grandes sommes en numéraire, réussit à franchir l'Adriatique et à aborder à Dyrrachion. Ce fut par tout l'Empire un immense émoi. Cette tentative audacieuse du plus célèbre chef militaire impérial à ce moment était pour le gouvernement naissant de Monomaque le plus redoutable des dangers. « Tout le monde, raconte Psellos, fuyait devant Maniakès sans oser lui faire face. » Tout le monde le croyait déjà basileus! Maniakès, aussitôt débarqué, se dirigea résolûment vers l'intérieur. Il comptait suivre l'antique et célèbre voie romaine, la « Via Egnatia », qui, alors encore, menait de Dyrrachion à Salonique à travers les plus vieilles provinces européennes de l'Empire. Outre ses troupes fidèles, il espérait entraîner aussi à la conquête de la

(1) Voyez encore Manassès, vers 6284 : ἀνὴρ γιγαντοπάλαμος ὀξύχειρ ἀνδροφόντης, etc.

(2) Le 6 octobre 1042, une comète avait paru en Orient, marchant dans la direction du couchant. Elle brilla tout ce mois. Skylitzès dit que cet astre annonçait les calamités qui allaient éclater, c'est-à-dire la révolte de Maniakès, la guerre avec les Serbes, etc. (Cédrénus, II, 543, 7). — Tremblement de terre à Tauris, grêle à Bagdad.



MOSAÏQUES BYZANTINES de l'abside de la métropole de Sérès de Macédoine. — Communion des Apôtres. — XIme Siècle. — (Millet, Hte-Études [Perdrizet-Chesnay], A. 26.)

Ville gardée de Dieu, les sauvages guerriers de Stéphanos Boïthslav dont Constantinople terrifiée venait d'apprendre la nouvelle révolte et la complète victoire sur les forces impériales envoyées contre lui.

Une parenthèse est ici nécessaire pour raconter les exploits de ce remuant personnage. Ce fameux Stéphanos Boïthslav, en effet, cet archôn ou prince des Serbes du sud, Serbes d'Herzégovine et du Monténégro, dont j'ai parlé longuement au règne de Michel IV (1), ayant réussi, comme il a été dit, à s'évader de Constantinople, et à regagner sa principauté lointaine, avait de suite solidement occupé tous les défilés de ses âpres montagnes. « De là, nous dit Skylitzès, par d'incessantes incursions de ses bandes rapides, il portait le pillage et l'incendie dans toutes les régions de l'Illyrie soumises à l'Empire et jusque dans la lointaine Macédoine. » Pour remédier à cet état de choses intolérable, le gouvernement de Monomaque, dans l'automne de l'an 1042, avait ordonné au stratigos impérial en résidence à Dyrrachion (2), le patrice Michel, fils du logothète Anastase (3), d'aller attaquer le rebelle dans ses repaires des montagnes à la tête de toutes les forces disponibles de la région, plus de soixante mille hommes, au dire de Skylitzès. Mais ce chef déplorable, amolli par une longue inaction, amena par sa lamentable tactique une catastrophe affreuse. A la tête de soixante mille hommes, il envahit par sa frontière méridionale la contrée ennemie que Skylitzès nomme encore le pays des Triballes et qui n'était autre que le pays de Dioclée, le Monténégro d'aujourd'hui. Il y pénétra à travers les redoutables défilés de cette région âpre et montagneuse entre toutes, située au nord du lac de Scodra ou Skutari. L'armée byzantine cheminait par des sentiers abominables où deux cavaliers ne pouvaient marcher de front. Les guerriers de Boïthslav reculaient à dessein comme s'ils fuyaient devant les Impériaux. Michel, totalement incapable, ne se préoccupait même pas d'assurer sa retraite en laissant des arrière-gardes pour occuper les défilés à mesure qu'il les avait parcourus. Il se contentait de faire ravager toute la contrée par ses troupes, faisant partout le vide derrière lui.

(1) Voy. pp. 311 sqq.
(2) Skylitzès le qualifie d' « archôn de Dyrrachion ». (Cédrénus, II, 543, 11.)
(3) Voy. sur ce personnage : Cédrénus, II, pp. 583 et 634.

Lorsqu'il estima qu'on avait assez brûlé et pillé, fait assez de prisonniers, il voulut se retirer en suivant le chemin par lequel il était venu. Il arriva ce qui devait arriver. Dans un profond ravin, sur la route du retour, l'armée byzantine fut attaquée par les bandes serbes qui, d'en haut, firent pleuvoir sur elle une pluie de flèches, une grêle de pierres, des rochers énormes. Ce fut l'éternelle histoire de ces surprises d'armées régulières mal gardées, détruites par des embuscades barbares. Les légionnaires byzantins, sans avoir pu même faire usage de leurs armes, tourbillonnant sous l'orage de projectiles, périrent par milliers, écrasés sous des roches, précipités dans des abîmes, transpercés par les flèches ennemies. Les sentiers du défilé furent à tel point encombrés de leurs cadavres qu'ils ne livraient plus passage aux fuyards éperdus. Bref, ce fut un massacre sans nom. Skylitzès (1), auquel nous devons ces détails, donne le chiffre effroyable, confirmé, on va le voir, par une source différente, de quarante mille morts du côté des Impériaux dont sept généraux ou « stratigoi ». Les malheureux débris de cette armée, par les chemins des montagnes, par les sombres sentiers des forêts, fractionnés en mille groupes, ne marchant que la nuit, parvinrent à rentrer enfin sur territoire grec. Le stratigos Michel fut parmi ceux qui sauvèrent leur vie.

Un des chapitres de ce fameux traité du *Strategicon* qui m'a fourni déjà tant de traits curieux, tant de détails inédits, est consacré aux surprises dans les défilés des montagnes (2). Par un hasard heureux l'exemple choisi par l'écrivain anonyme contemporain est précisément la catastrophe dans laquelle périt l'armée du stratigos de Dyrrachion. Voici ce texte qui fournit d'utiles renseignements à l'appui du récit de Skylitzès. L'auteur, s'adressant à un chef d'armée, s'exprime en ces termes : « Quand tu auras pénétré en pays ennemi par d'étroits défilés (3), garde-toi de revenir par le même chemin, de peur que l'ennemi, n'ayant occupé ces passes dans l'intervalle, ne te fasse subir de grandes pertes au retour. C'est précisément ce que fit le Serbe de Trébigne (4) au

(1) Cédrénus, II, 543, 11. — Voyez aussi : Zonaras, XVII, 21 et Glycas, 594, 3.
(2) *Op. cit.*, 2de éd., p. 25, paragr. 71.
(3) Des « clisures ».
(4) « Τριβούνιος ὁ Σέρβος ». Nous ignorons pourquoi Stéphanos Boïthslav est ici ainsi

« catépano » Michel de Dyrrachion, le fils du logothète, dans le pays de Dioclée, lorsqu'il lui tua plus de quarante mille de ses soldats. Ce Michel, ayant pénétré dans ce pays de Dioclée, l'avait affreusement ravagé. Au retour, il trouva les défilés par lesquels il avait passé occupés par l'ennemi qui le fit prisonnier. Et cependant il avait le choix d'un autre chemin pour opérer sa retraite dans des conditions de sécurité absolue. Malheureusement pour lui il était aussi irréfléchi qu'incapable, ce qui fit sa perte. »

Ce récit contemporain confirme absolument celui de Skylitzès, même pour le chiffre si considérable des pertes de l'armée byzantine. Il confirme de même que cette grande déroute des impériaux eut pour théâtre un de ces fameux défilés qui conduisent de la côte d'Illyrie au Monténégro par ses frontières méridionales, enfin il nous apprend que le « catépano » Michel fut fait prisonnier par les Serbes. La chronique du Prêtre de Dioclée (1), qui parle également de ce désastre des armes impériales en l'an 1042 fournit encore un certain nombre d'indications précieuses. Avant tout, elle nous renseigne sur le lieu précis de la défaite des Grecs. Le stratigos de Dyrrachion, dit-elle, stratigos qui est ici nommé on ne sait pourquoi « Cursilius », avait soulevé contre Stéphanos Boïthslav tous les dynastes slaves de la région, le joupan de Helm Lutovid, le ban de Bosnie et le joupan de Rascie. Une double attaque fut combinée entre les alliés. Les dynastes slaves devaient envahir le pays de Dioclée du côté du nord tandis que le « catépano » y pénétrerait par le sud. Pour prévenir la jonction des alliés, surtout pour éviter d'être entièrement cerné, l'archôn des Serbes, durant que le joupan de Helm occupait la ville de Trébigné, se jeta sur l'immense armée grecque qui venait dans sa retraite vers Dyrrachion de dépasser Antivari et se trouvait entre la mer et le lac de Skutari.

Trois des fils de Stéphanos Boïthslav, qui est ici qualifié de prince de Zenta, c'est-à-dire du Monténégro proprement dit, occupèrent d'avance les cols de la montagne tandis que lui-même avec le reste de ses forces

désigné alors que dans un autre passage du même livre (paragr. 74) il est nommé Boïthslav le Diocléen ou de Dioclée. Certainement le district de Trébigne, qui appartient aujourd'hui à l'Herzégovine, en faisait alors déjà partie.

(1) Voy. *Joannes Lucii de regno Dalm. et Sclav.*, p. 297.



*MOSAÏQUE BYZANTINE portative représentant la Transfiguration. — XI*me *Siècle. — Musée du Louvre. — La conservation de ce précieux monument est si défectueuse que j'ai dû me contenter de faire reproduire l'image qu'en a donné Labarte.*

attaquait au plus épais de la nuit le camp des Grecs. Les avant-postes impériaux surpris furent égorgés ce qui amena une confusion extrême. Durant que les soldats grecs tourbillonnaient sur place, les trompettes de Boïthslav sonnèrent l'attaque. A ces sonneries répondirent celles de tous les hauts sommets du voisinage occupés par les fils de l'archôn. Le chroniqueur slave affirme que chacun de ceux-ci n'avait avec lui que dix guerriers! L'armée impériale ne s'en crut pas moins cernée et prit aussitôt follement la fuite. Les soldats de Boïthslav poursuivirent en les massacrant les légionnaires de Roum jusqu'aux rives du Drin lointain (1).

La grande défaite des troupes impériales aux environs du lac de Skutari avait eu lieu dans le courant de l'automne de l'an 1042. Certainement il dut y avoir un rapport étroit entre cet événement considérable et le débarquement quelques mois plus tard à Dyrrachion de Maniakès et de son armée. L'habile prétendant devait naturellement fonder les plus grandes espérances sur l'alliance et la coopération de ce puissant archôn de Serbie qui venait de détruire une nombreuse armée grecque. Malheureusement nous n'avons presqu'aucun détail. Les sources disent seulement, nous l'avons vu, que Maniakès espérait entraîner vers Constantinople les Serbes vainqueurs des armes byzantines. Le fougueux prétendant semble s'être avancé dans cette direction à la tête de toutes ses forces presque aussitôt après son débarquement, ne voulant pas laisser le temps au gouvernement de Monomaque surpris d'organiser la résistance. Sa route était toute tracée en ligne droite le long de la « Via Egnatia » à travers la Macédoine jusqu'à Salonique, puis de cette ville le long de la mer jusqu'à la capitale. De très nombreux partisans, mécontents du nouveau gouvernement de Monomaque, accouraient sous sa bannière. Certainement l'archôn des Serbes, le victorieux Boïthslav, lui envoya ses contingents.

Monomaque et les deux basilissæ apprirent coup sur coup la mort

(1) Voy. Racky, *Borba Yuznih Slovena*, pp. 124 à 126. — En 1052, raconte Skylitzès (Cédrénus, 607, 3), Stéphanos Boïthslav étant mort, son fils Michaïlas (Μιχαηλᾶς) lui succéda en qualité de prince (ἀρχηγός) des Triballes et des Serbes. Ce personnage s'étant réconcilié avec le basileus, fut honoré du titre de protospathaire et admis au nombre des amis et alliés des Romains.

tragique de leur ambassadeur Pardos, le départ du prétendant et de son armée pour Dyrrachion, son débarquement, sa marche enfin dans la direction de la Ville gardée de Dieu, à la tête de forces considérables. Infiniment troublé par ces graves nouvelles si périlleuses pour son gouvernement à peine installé, comprenant enfin la gravité du mouvement qu'il avait soulevé avec tant d'imprudence, Monomaque tenta d'abord de négocier. Des lettres impériales furent, nous dit Skylitzès (1), expédiées à Maniakès avec des paroles de paix et les offres les plus séduisantes, promettant pour tous, chef et soldats, l'impunité complète et, comme d'habitude en pareil cas, l'octroi de toutes sortes de récompenses et de largesses. Il était trop tard. Le prétendant, méprisant ses avances de la dernière heure, sans même donner de réponse à la lettre impériale, n'en persista qu'avec plus d'opiniâtreté dans ses projets, continuant sa marche en avant. Il fallut se résigner à le combattre ou à périr. « Le basileus Monomaque, dit Psellos, plein de défiance pour tous les grands chefs militaires, craignant qu'ils n'imitassent en masse l'exemple de Maniakès même après avoir triomphé de celui-ci, ne put se décider à confier à aucun d'eux le commandement des forces très considérables destinées à arrêter le prétendant dans sa marche foudroyante sur Constantinople Il préféra, à tous ses généraux presque illustres, un de ses plus fidèles eunuques, un homme sans ambition personnelle et qui n'était point du métier, le sébastophore Stéphanos (2), le même qui, quelques mois auparavant, lui avait apporté à Damokrania la triomphante nouvelle de son élévation à l'Empire. Il le nomma généralissime avec pleins pouvoirs et le fit partir incontinent avec toutes ses forces à la rencontre du rebelle. Ce général improvisé semblait aller à un échec certain, mais la fortune à laquelle Constantin IX dut beaucoup durant son règne devait le favoriser cette fois encore.

Nous ignorons tout, hélas, des péripéties de cette marche extraordinaire de l'armée du prétendant à travers les hautes montagnes et les abrupts défilés de la sauvage Macédoine. Par les rives du grand lac d'Achrida, par Moliskos, Soskos et Pélagonia, le long de cette vieille

(1) Cédrénus, II, 548.
(2) Aboulfaradj le nomme par erreur « l'eunuque Christophe ».

Voie Égnatienne qui depuis tant de siècles déjà voyait défiler les armées impériales, les enthousiastes légionnaires de Maniakès : vétérans des grandes guerres d'Italie, contingents illyriens, macédoniens ou serbes, s'avançaient rapidement dans la direction de l'est. Ils voyaient déjà dans leurs rêves de gloire leur chef bien-aimé assis sur le trône des successeurs de Constantin. Hélas, Maniakès ne devait guère tarder à expier son audacieuse entreprise. Après avoir un moment inspiré les craintes les plus vives au Palais Sacré, il allait terminer misérablement son aventureuse carrière jusqu'ici si brillante. L'armée rebelle rencontra près d'Ostrovo (1) les forces loyalistes. Cette cité de la haute Macédoine est située à l'extrémité septentrionale du lac du même nom. De là une route charmante mène à Vodhéna, l'antique Édesse de Macédoine, par la fraîche vallée de la Vistritza. Nous n'avons que peu de détails. Le choc de l'armée rebelle paraît avoir été formidable. Voici le précieux récit de Psellos. « Maniakès, dit-il, apprenant que les Impériaux allaient l'attaquer, calme et sans effroi, se croyant déjà basileus, se jette précipitamment à leur rencontre dans l'espoir de les surprendre encore en pleine formation de leur ligne de bataille. Il fond inopinément sur eux avec ses troupes légères. La terreur que son seul nom inspirait était telle que l'armée impériale semblait vaincue d'avance. Il attaque avec la violence de la foudre, galopant au-devant de ses troupes, semant partout sur son passage la stupeur et l'effroi. Partout où il se précipitait nos rangs fondaient et s'écroulaient. Mais Dieu veillait au salut de l'Empire. Soudain le terrible prétendant reçoit au plus fort de la mêlée au côté droit une profonde blessure. Le sang coule avec abondance. Lui d'abord semble ne s'être aperçu de rien. Cependant, comme il porte la main à son côté, il comprend aussitôt que sa plaie est infiniment dangereuse, peut-être mortelle. Se sentant faiblir, il veut retourner en arrière pour se rapprocher des siens. Mais subitement il ne peut plus diriger sa monture. Sa tête flotte ; il pousse un faible soupir, lâche les brides et glissant lourdement de sa selle tombe à terre où il expire aussitôt (2). Les Impériaux, le voyant étendu sur le

(1) « Κατὰ τὸν λεγόμενον Ὀστροβὸν ἐν τῷ Μαρμαρίῳ ». Cédrénus, 548, 24.

(2) Michel Attaleiates dit qu'il tomba de cheval « dans l'obscurité du soir ».

sol, croyant à une feinte, hésitent encore à reprendre courage et confiance. Mais son cheval, qu'aucun écuyer ne retient, effrayé par le tumulte, galope follement de droite et de gauche entre les deux



MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit du Livre de Job du XIme Siècle conservé à la Bibliothèque du couvent du Sinaï. — Enlèvement d'un troupeau de chameaux. — (Millet, H^tes-Études [Kondakow], B. 157.

armées. Alors tous, comprenant enfin que le héros est bien mort, courent à lui. On admire sa taille géante. On lui coupe la tête qu'on porte à Stéphanos. Plus tard, il se trouva une foule de gens qui se vantaient de l'avoir tué. Il se créa à ce sujet mille légendes. On parla de cavaliers mystérieux qui s'étaient rués sur lui. Ce ne sont là que stupides racontars. On constata seulement qu'il avait été transpercé de part en part d'un formidable coup de lance, mais au moment où je rédige cette histoire le nom de celui qui porta ce coup fatal et décisif demeure encore inconnu! »

Skylitzès fournit quelques autres détails. Selon lui les forces

rebelles commandées par Maniakès qui marchait en tête de tous, furent d'abord complètement victorieuses. Les troupes du sébastophore avaient été dispersées. Déjà les soldats du prétendant, enthousiasmés par sa folle audace, le saluaient de leurs cris, le proclamant « imperator » sur le champ de bataille. A ce moment même se place le drame raconté par Psellos, la mort du chef vainqueur tué par un inconnu alors qu'il poursuivait l'ennemi en déroute. Ses troupes, en proie à la plus vive panique après une fuite désordonnée, se rendirent à merci. « L'Empire, battu par le chef rebelle, était sauvé par l'auteur anonyme de cette providentielle blessure. Sans cette flèche fatidique, Maniakès eût probablement devancé Isaac Comnène. Il périt comme Bardas Phocas d'une mort mystérieuse au sein de la victoire. Comme César Borgia une flèche coupa soudain court à sa triomphante carrière. »

« Ainsi finit le héros Maniakès, poursuit Psellos. Une partie de ses forces se dispersa. L'autre, bien plus nombreuse, passa au service de Monomaque. » Un messager porta en hâte au basileus la tête de celui qui avait été l'effroi de l'Empire après en avoir été si longtemps le glorieux soutien. Monomaque apprit par ce hideux trophée la victoire qui le sauvait. Reprenant espoir après tant d'angoisses, il remercia Dieu et fit clouer la tête exsangue du chef abattu sur la plus haute terrasse de l'Hippodrome afin qu'elle fût vue de tous et de partout.

Peu après, dans le courant de l'an 1043 certainement, l'armée victorieuse vint camper sous les murs de la Ville gardée de Dieu. Le basileus reconnaissant lui décerna les honneurs du triomphe. Psellos qui assista à cette pompe superbe, nous en a fait le curieux récit dans son style ampoulé. « Monomaque, dit-il, était un grand metteur en scène, un grand organisateur, un orateur éloquent. Voici comment il régla ce cortège triomphal. En tête caracolait en désordre la cavalerie légère armée d'arcs et de boucliers. Puis venaient les cavaliers cataphractaires d'aspect belliqueux et terrible, marchant dans l'ordre le plus parfait. On voyait ensuite une troupe bizarre et grotesque : c'étaient les guerriers de Maniakès, officiers et soldats, cheminant en désordre, chevauchant à rebours sur des ânes, la tête rasée, la corde au cou. Quelle joie pour la

foule impitoyable! (1) On portait après en triomphe, élevée sur une pique, la tête livide du prétendant avec les attributs impériaux de son règne éphémère puis le reste du butin. Suivaient les spathaires, les manglabites, puis les Værings scandinaves, la lourde hache sur l'épaule droite, puis le généralissime victorieux, le sébastophore eunuque, le basileus enfin en personne, à cheval sur un blanc coursier, grave, solennel, suivi de tous les corps de la garde. »

« Monomaque, dit Psellos, toujours hautain sous son éclatant costume impérial, après avoir défilé avec l'immense cortège tout du long de la Mesa, le quitta pour aller s'asseoir entre les deux basilissæ sur l'estrade royale dressée jadis par les soins de Jean Tzimiscès au-devant de la porte du vestibule de l'Église du Sauveur de la Chalcé. Il assista de là, assis sur un trône d'or avec les deux princesses et certainement aussi la sébaste Skléréna, à la fin de la cérémonie sur le Forum de l'Augustéon, puis il rentra dans le Palais, salué par les acclamations frénétiques de la foule. Comme il était essentiellement modéré, il n'abusa pas davantage de sa victoire. Maniakès eût été le vrai basileus pour ces temps troublés, lui l'idole de ses soldats. Monomaque, au contraire, était tout l'opposé d'un empereur guerrier!

« Cette première partie de la vie de notre basileus est superbe, conclut notre écrivain. Elle mérite les plus grands éloges, car Monomaque ne témoignait alors encore d'aucun orgueil Il jouissait avec modération de ses succès. Hélas, il revint vite à ses errements accoutumés. Étant de nature indolente par amour extrême du repos, après toutes ces agitations salutaires, il retomba vite dans son inertie accoutumée, ce qui fut cause d'une catastrophe après l'autre.

La déroute dans laquelle périt Maniakès sauva l'Empire d'un péril inouï. « Barbare de naissance, humble de condition, dit fort bien M. Bréhier, cet homme extraordinaire s'était donné tout entier à cet Empire romain dont la puissance exerçait tant d'attrait sur les nomades incultes du désert. Il avait connu tous les degrés de la hiérarchie sociale,

(1) Aboulfaradj (*op. cit.*, p. 241) donne de curieux détails sur ce triomphe. Des hérauts d'armes précédaient les prisonniers et les dépouilles des ennemis morts, criant à chaque carrefour : « C'est ici le juste châtiment de ceux qui se sont révoltés contre leur basileus légitime. »

et dans sa reconnaissance il avait dépensé sans compter son énergie pour étendre les limites du christianisme et de l'hellénisme. Ses exploits exercèrent une telle impression sur le peuple qu'il devint un héros de légendes et que pendant longtemps à Syracuse comme à Édesse on montra la tour et le château de Maniakès (1). Mais cette société byzantine qui accueillait toutes les bonnes volontés usait pour ainsi dire les hommes. Une intrigue de cour fit de ce soldat discipliné un rebelle, et le javelot d'un guerrier obscur coupa dans sa racine un règne qui aurait compté peut-être parmi les plus glorieux de l'histoire byzantine et assuré à l'hellénisme encore de longs siècles d'existence (2). »

Durant que le sort de Maniakès se décidait dans les champs de

(1) Ces légendes se retrouvent dans les Chroniques italiennes du XIIIme et du XIVme siècle. Une pièce en cent vers hexamètres composée par un inconnu contemporain en l'honneur du héros et de son dernier combat (Εἰς τὸν Μανιάκην περὶ τοῦ μούλτου ἡρωϊκά) a été retrouvée à la fois dans les bibliothèques de Vienne et du Vatican et publiée par M. Sp. Lambros (Ἱστορικὰ Μελετήματα, Athènes, 1881, p. 153). Voy. Krumbacher, *Byz. Litteraturgesch.*, 2de éd., p. 741. — A cette pièce de vers fait suite, dans le manuscrit de Vienne comme dans celui du Vatican, une *Épitaphe* ou plutôt un *Épigramme* (n° LXV) en six hexamètres pour la tombe du héros. Ces deux pièces de vers ont été définitivement attribuées par MM. L. Sternbach et V. Lundstrœm au patrice Christophoros Mitylenaios, anthypatos et juge des thèmes de Paphlagonie et des Arméniaques, un des meilleurs poètes byzantins, qui vécut surtout à Constantinople entre les années 1000 et 1050 environ et dont nous avons entre autres un *Menologion* en vers et des pièces également en vers en l'honneur des empereurs: Romain Argyros, pour lequel il a des paroles de compassion; Michel IV, dont il parle ainsi que de tous les siens avec un enthousiasme servile; Michel V (pour le soutenir dans son infortune après sa chute, mais auquel il reproche sa conduite indigne envers sa bienfaitrice); et Constantin Monomaque qu'il traite fort mal; en l'honneur aussi du patriarche Michel Kéroularios (épigramme LXI envoyé au lendemain de sa consécration comme patriarche); de Katakalon Kekauménos, etc., etc. (*Versi di Cristoforo patrizio editi da un codice della monum. badia di Grottaferrata*, éd. A. Rocchi, Rome, 1887). Peut-être ce patrice Christophoros est-il un seul et même personnage avec le patrice Christophoros Pirro qui, le 31 août 1057, passa au parti d'Isaac Comnène. Voy. Krumbacher, *Byz. Litteraturgesch.*, 2de éd., pp. 737 à 740 et *Byz. Zeitschr.*, IX, p. 690. — Voy. aussi dans l'*Archivio stor. messinese* de 1900 le curieux article de M. Ferd. Gabotto intitulé *La leggenda di Maniace*. L'auteur explique comment le récit consacré à Maniakès par Aimé dans l'*Ystoire de li Normant* a fini par créer, de transformation en transformation, la légende d'un faux Maniakès qui aurait livré la Sicile aux Sarrasins au début du IXme siècle. — Voy. dans Arisdaguès de Lasdiverd, *op. cit.*, p. 56, le récit déformé de la révolte de Maniakès qui aurait commencé par vaincre les troupes impériales dans plusieurs combats. — Voy. encore Mathieu d'Édesse, *op. cit.*, éd. Dulaurier, pp. 75 à 76. Cet auteur cite les contingents arméniens parmi ceux que Monomaque envoya contre le prétendant. — Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 3e art., pp. 88 et 101, dit ceci : Maniakès, au dire de Skylitzès, fut suivi de beaucoup de Normands d'Italie qui, s'étant ensuite engagés au service du basileus, formèrent sous le nom de « Maniakatès » un détachement spécial dans l'armée byzantine. — Voyez encore le récent livre d'E. Kurtz sur Chistophoros Mitylenaios.

(2) Je possède dans ma collection le précieux sceau de plomb de Georges Maniakès. — Voy. la vignette de la page suivante.

Macédoine, avait expiré le 20 février 1043 le vieux patriarche Alexis qui gouvernait l'Église orthodoxe depuis les temps déjà lointains où le grand Basile mourant l'avait, aux derniers jours de sa longue existence, en décembre 1025, nommé de sa propre autorité à ce poste suprême en remplacement d'Eustathios (1). Le nom de ce prélat est revenu à bien des pages de cette histoire. J'ai dit ses démêlés avec l'Orphanotrophe qui voulait, profitant de l'irrégularité de sa nomination, se faire élire à sa place, la part active aussi qu'il prit plus tard à la chute du Kalaphate. Skylitzès raconte que le basileus Constantin Monomaque, aussitôt après que le vieux pontife eût expiré, fit pratiquer dans le couvent qui portait son nom des perquisitions minutieuses pour y découvrir cachée la somme énorme de deux mille cinq cents *litræ* d'or, soit vingt-cinq « kentinaria » dont le trésor s'empara. Cette grosse fortune avait, entre autres, permis au patriarche défunt d'élever à ses frais ce beau monastère qui fut dans la suite constamment connu sous ce nom du « Monastère du seigneur Alexis » (2). On connaît de lui divers actes (3). Un grand conseil de l'Église fut tenu en janvier 1028 sous sa présidence (4). Cette grosse fortune ainsi retrouvée après sa mort semble un indice peu édifiant.



SCEAU DE PLOMB inédit du fameux guerrier et prétendant au trône Georges Maniakès. — Ce très précieux petit monument fait partie de ma Collection de bulles de plomb byzantines.

Un peu plus d'un mois après, le 25 mars, jour de l'Annonciation, Michel Kéroularios fut élu et sacré patriarche en remplacement d'Alexis le Stoudite. C'est ce prélat fameux qui, quelques années plus tard, encore du temps du basileus Constantin Monomaque, devait se rendre si célèbre en amenant par son attitude intransigeante le grand Schisme qui

(1) *Épopée*, II, p. 620. Alexis était à ce moment, on se le rappelle, abbé ou « kathigoumène » du grand couvent de Stoudion.

(2) « Ἡ Μονὴ τοῦ κυροῦ Ἀλεξίου ».

(3) Gédéon, Πατρ. πίν., pp. 318 sqq.

(4) *Ibid.*, p. 319.

aujourd'hui encore sépare les deux Églises de Rome et de Constantinople et a eu pour l'histoire de la chrétienté des conséquences incalculables. Je parlerai en son temps de ce grand fait historique. Pour le moment, les relations entre Rome et Byzance étaient parfaites encore. Le nouveau patriarche qui devait régner sur l'Église de Constantinople jusqu'à la mort de Monomaque et l'avènement d'Isaac Comnène était un homme de grand talent, d'une énergie à toute épreuve, de science profonde, de nature impérieuse et dominatrice. Il était né à Byzance, il y avait reçu une forte éducation. Alors qu'il était encore un laïque sous le règne de Michel le Paphlagonien, en l'an 1040, il avait, on se le rappelle, été enveloppé dans une accusation de conspiration avec divers autres notables, condamné sur l'ordre de l'Orphanotrophe à la déportation et forcé de prendre le vêtement religieux (1). Il n'avait plus quitté cet habit et c'est ainsi qu'il passa du rang de simple moine à la plus haute situation de l'Église orientale.

J'ai dit que Michel Kéroularios était un homme d'une haute valeur morale. Un de ses premiers actes après qu'il fut arrivé au pouvoir semble toutefois révéler une âme si violente qu'elle se laissait aller aux pires ressentiments. Le malheureux Orphanotrophe, jadis tout-puissant, végétait depuis quelques mois dans un douloureux exil à Marykatès (2), dans l'île de Mételin. C'est là que, sur des ordres venus de Constantinople, on lui arracha les yeux dans la journée du 2 mai. Onze jours après, il expirait, soit qu'il n'eût pu supporter cette atroce mutilation, soit qu'on l'eut achevé dans sa prison. Skylitzès et Zonaras qui nous racontent en ces termes saisissants par leur brièveté la fin affreuse de cet homme d'État jadis tout-puissant, ajoutent ces mots sinistres : « Quelques-uns crurent que l'eunuque avait été aveuglé à l'insu du basileus par ordre de la basilissa Théodora, mais presque tous furent d'avis que ce fut à l'instigation du nouveau patriarche qui ne pouvait pardonner à Joannès de l'avoir fait faire moine de force. » Théodora est propablement tout à fait innocente de ce crime. Pour ce qui regarde Michel Kéroularios, bien que la noblesse connue de son caractère semble en contradiction avec

(1) Voy, p. 310.
(2) « Ἐν τῷ λεγομένῳ χωρίῳ τῶν Μαρυκάτου ».

une pareille indignité, nous ne pouvons que suspendre notre jugement à son endroit. Le véritable auteur responsable du supplice de l'Orphanotrophe fut certainement Monomaque qui ne pouvait, lui aussi, pardonner à l'ennuque de l'avoir jadis envoyé en exil (1).

Ce règne de Monomaque eut des débuts bien agités comme il devait le demeurer constamment du reste. A peu près au même moment où l'agression audacieuse de Maniakès mettait l'Empire à deux doigts de sa perte, une autre révolte en des parages beaucoup plus lointains venait encore troubler, bien que beaucoup moins gravement, le basileus et ses conseillers ordinaires dans leur quiétude tant désirée. Sur celle-ci nous ne possédons tout juste que quelques lignes de Skylitzès et de Zonaras (2). Psellos ne nous en a soufflé mot, je ne sais pour quel motif, probablement parce qu'elle n'avait jamais eu qu'une importance secondaire. Je reproduis à peu près textuellement le récit de Skylitzès : Il y eut dans ce temps même une autre révolte dans l'île de Chypre qui eut pour chef Théophile Érotikos, stratigos de ce thème, celui-là même, qui, en 1040, alors qu'il était stratigos du thème de Dalmatie, avait été si honteusement chassé des régions du Montenegro par Stéphanos Boïthslav révolté contre le basileus son suzerain (3). » Ce Théophile Érotikos était ambitieux, d'esprit remuant. A la nouvelle de la chute du Kalaphate et des troubles qui avaient accompagné cet événement, il crut le moment propice pour s'emparer à son profit de l'île si belle et si riche confiée à son gouvernement. Il est probable qu'il voulait s'y installer en qualité de souverain indépendant à la faveur des embarras du gouvernement central. Il souleva donc toute la population contre l'administration du basileus, l'incitant à faire périr le « dikastès » et receveur des impôts de l'île (4), le protospathaire Théophylacte, sous prétexte que ce fonctionnaire prélevait les taxes avec trop de rigueur. » Constantin Monomaque n'eut pas grand mal, poursuit notre chroniqueur, à triompher de ce rebelle. Le patrice Constantin Chagé, drongaire de la flotte de la mer Égée, envoyé

(1) Voy. Mædler, *op. cit.*, pp. 4 et 24.
(2) De Glycas aussi; p. 594, 20.
(3) Voy. p. 312.
(4) « Τὸν δικαστὴν καὶ πράκτορα τῶν δημοσίων φόρων, etc. »

pour le combattre, pacifia l'île en très peu de temps et amena Théophile Érotikos prisonnier au basileus à Constantinople. Constantin, par dérision pour ce piteux adversaire, ordonna qu'on l'habillât en femme, et qu'on le promenât ainsi déguisé dans le Cirque sous les yeux de la foule urbaine rassemblée pour les courses de chevaux. L'infortuné stratigos fut ensuite exilé après qu'on eut confisqué ses biens (1).

Ce n'était pas la dernière fois que, par sa situation excentrique si lointaine, la riche et riante île de Chypre devait tenter l'ambition d'un de ses gouverneurs nommés par le basileus de Constantinople. Au siècle de la Croisade un de ceux-ci, Isaac Comnène, plus heureux que Théophile Érotikos, également révolté contre son souverain, devait ceindre un moment la couronne impériale de Chypre jusqu'à ce que le roi Richard Cœur de Lion eût fait de lui un triste captif chargé de chaînes d'or.



PLAQUE DE MARBRE byzantine du Xme ou XIme Siècles encastrée dans le mur extérieur de l'église principale du couvent de Chiliandari au Mont-Athos.

Georges Maniakès n'était pas plutôt mort et Théophile Érotikos envoyé en exil qu'un danger bien autrement redoutable, bien autrement imprévu, vint fondre sur le basileus et sa florissante capitale. La terrible nation des Russes qui, depuis les grandes défaites de Jean Tzimiscès, il y avait plus de soixante-dix ans, et l'expédition de piraterie du chef Chrysochir en l'an 1024 (2), n'avait plus guère fait parler d'elle que pour demander des missionnaires à Byzance et lui envoyer en échange la foule de ses marchands et de ses guerriers mercenaires, jeta soudain comme par enchantement dans le Bosphore et jusque sous les murs de Constantinople terrifiée une flotte immense, por-

(1) Il faut placer la fin de cette révolte vers les premiers mois de l'an 1043.

(2) *Épopée*, II, pp. 613 à 615.



LE COUVENT DE SAINT-LUC de Phocide. — Vue d'ensemble, prise du nord-ouest. — XIme Siècle. — (Phot. commun. par M. O. Wulff.)

tant plus de cent mille combattants. Le récit de cette agression extraordinaire, un des événements les plus dramatiques de l'histoire de Byzance, ne nous a été longtemps connu que par les *Chroniques* de Skylitzès et de Zonaras d'une part, de l'autre, par quelques lignes de la *Chronique* dite *de Nestor*. Maintenant nous sommes mieux renseignés grâce au témoignage si vivant de Psellos qui fut le témoin oculaire de ces luttes affreuses. Je vais suivre surtout le récit si animé de cet historien en y joignant quelques détails empruntés aux autres chroniqueurs byzantins.

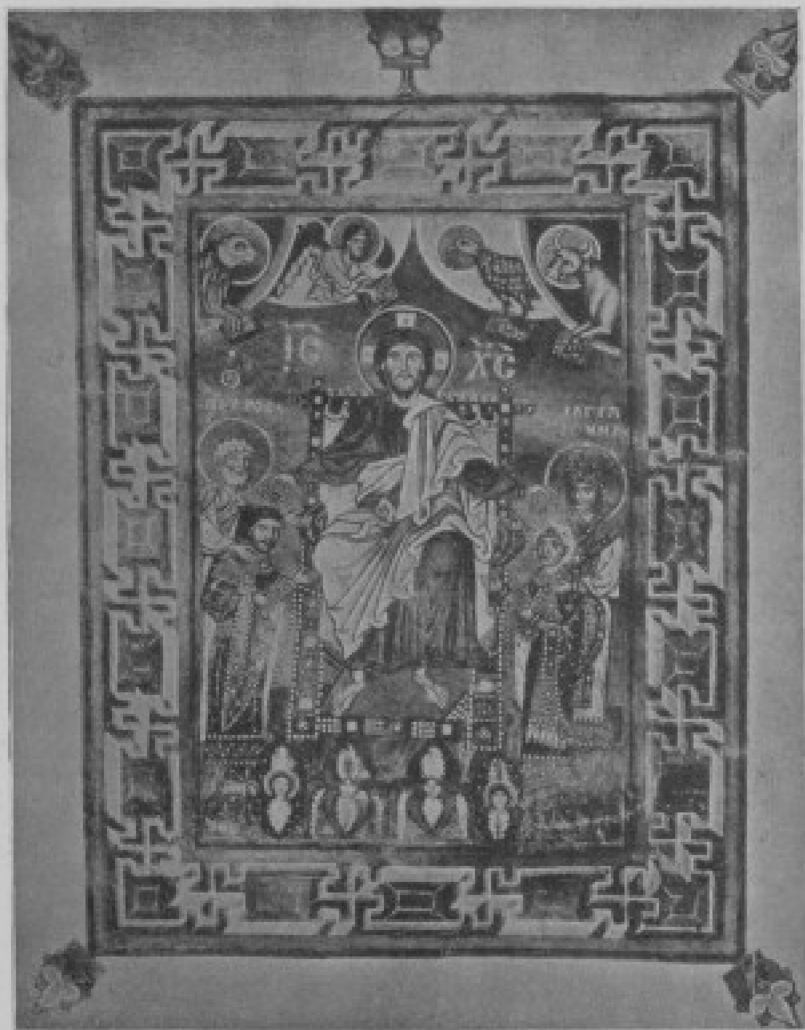
Depuis de longues années le peuple russe, en proie aux discordes civiles, disputé en ce moment entre les fils et les neveux de saint Vladimir, vivait sinon en amitié du moins en paix avec le peuple grec. Il n'avait point cherché à tirer vengeance du massacre de Chrysochir et de ses compagnons. Ses fils commerçaient librement avec ceux de Byzance. Les marchands russes venaient en très grand nombre à Constantinople. On sait qu'ils y possédaient auprès de Saint-Mamas, en dehors de cet ultime faubourg de la grande capitale, des comptoirs richement approvisionnés, sans cesse achalandés par la foule constantinopolitaine. De son côté, la Russie était devenue également par sa situation intermédiaire entre l'Empire et la Scandinavie, l'entrepôt général et le grand marché

où les contrées du Nord venaient s'approvisionner des marchandises de l'Orient. Kiev et Novgorod, magnifiquement rebâties, offraient comme un abrégé des merveilles de Byzance et étalaient dans leurs bazars, à côté des produits asiatiques venus par la Caspienne et le Volga, l'or, la pourpre, les brocarts, l'orfèvrerie et les joyaux de Constantinople (1). Vers l'an 1038, Théopemptos ordonné métropolite de Russie par le patriarche Alexios, avait solennellement consacré la nouvelle cathédrale de Sainte-Sophie à Kiev, tout récemment bâtie par Vladimir (2).

En 1043 une rixe très violente éclata fortuitement dans le bazar de Saint-Mamas qui devait subitement transformer ce long commerce pacifique des deux nations en une guerre effroyable, heureusement de courte durée. Marchands russes et byzantins en vinrent aux mains sous quelque futile prétexte. Un des premiers marchands russes de Novgorod fut tué dans la bagarre. Aussitôt, cette république de commerçants s'émut et, comme jadis la vieille Rome, demanda compte du meurtre de son citoyen. En son nom, le grand duc régnant de Russie, Yaroslav le Grand, simulant une fureur extrême (3), somma le basileus Constantin de racheter à prix d'or le meurtre du sujet russe, mais peu soucieux de voir le débat se terminer à l'amiable, il fixa à un chiffre invraisemblable le taux de l'indemnité. Constantin refusa et Novgorod indignée arma contre Byzance, sans lui laisser le temps de se préparer à résister, une foudroyante expédition vengeresse.

« L'état politique de cette grande cité, dit M. Couret (4), lui permettait, en effet, de prendre à ses risques et d'organiser à ses frais cette colossale opération. Formée de cinq villes reliées entre elles par l'abri collectif d'une enceinte immense, mais ayant chacune sa nationalité distincte, ses remparts, son organisation communale et judiciaire, sa milice et ses coutumes, Novgorod, au XIme siècle, était bien moins une cité qu'une vaste agglomération, une confédération de villes, rappelant dans des proportions grandioses l'Athènes primitive, surtout la Rome des

(1) Couret, *op. cit.*, p. 121.
(2) *Chronique* dite *de Nestor*, éd. Leger, p. 130.
(3) Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 614.
(4) *Op. cit.*, p. 122.



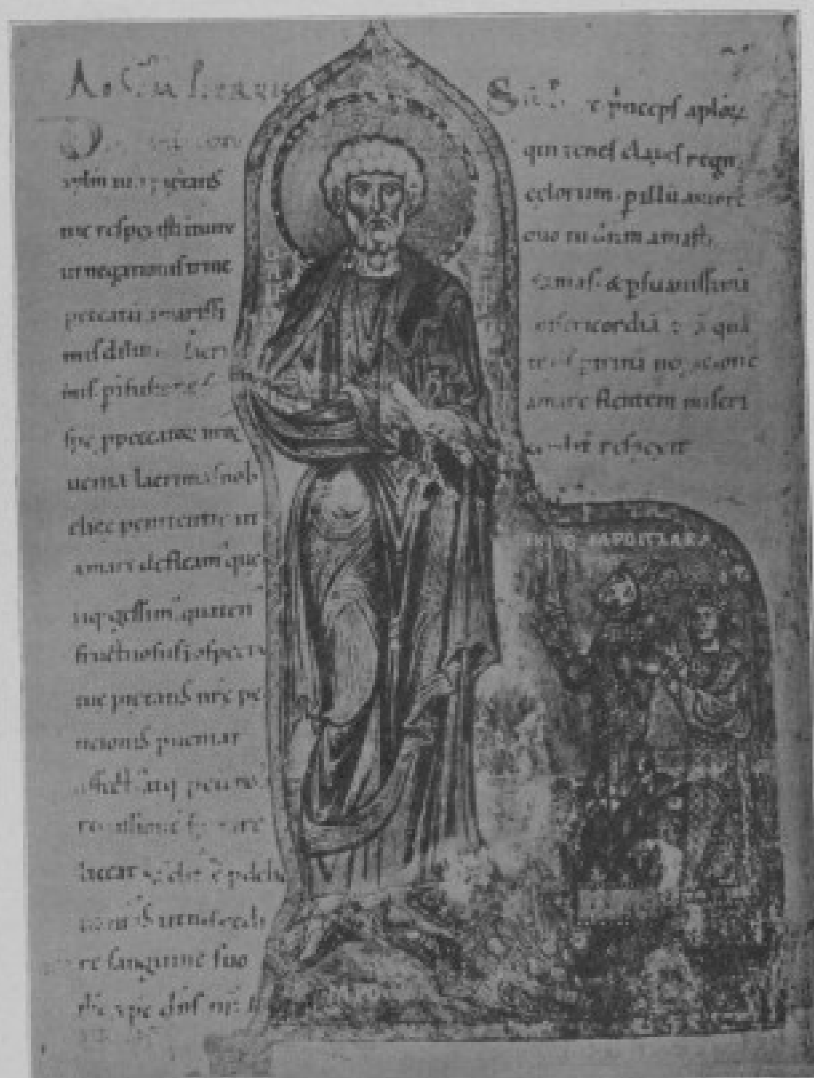
MINIATURE BYZANTINE du psautier d'Egbert, archevêque de Trèves, conservé à Cividale. — Portraits du prince russe Iaropolk, fils d'Iziaslav, petit-fils d'Yaroslav, et de la princesse sa mère, assistés de saint Pierre et de sainte Hélène, aux pieds du Christ assis sur un trône. — XIme Siècle.

anciens jours, alors que Latins, Sabins et Étrusques, campés chacun sur une colline, s'observaient d'un œil jaloux. »

« Soumise de nom aux grands ducs de Kiev, et leur payant à peine un léger tribut, Novgorod, un instant opprimée par Rourik, avait recouvré son autonomie, du jour où Oleg avait transféré à Kiev le séjour des princes russes. Investie de tous les privilèges de la souveraineté, elle formait dans la Russie comme un État spécial, plus riche et plus prospère que tout le reste de l'Empire, et décidait elle-même, par le vote absolu de l'assemblée du peuple, toutes les questions intéressant son commerce, sa domination sur les peuples tributaires, ses relations avec les pays voisins, ainsi que le jugement ou l'élection des magistrats municipaux et l'adoption des lois civiles et pénales. A peine daignait-elle choisir, en signe d'union et non point de dépendance, l'un des cadets de la maison régnante qui, moyennant de hauts appointements, se fixait à Novgorod pour faire observer les lois municipales, maintenir l'ordre entre les factions, surveiller les magistrats populaires, surtout commander les expéditions militaires de la puissante république. Novgorod avait, en effet, son armée personnelle, formée de Scandinaves, de Værings enrôlés à prix d'or dans toutes les régions de la Mer Glaciale ; et, à la seule charge d'envoyer, en cas de guerre nationale, son contingent sous les drapeaux du prince de Kiev, elle guerroyait sans contrôle contre tous les peuples voisins, étendant sans cesse ses conquêtes. »

Psellos n'est pas tout à fait d'accord avec Skylitzès sur la longue paix amicale qui aurait, suivant ce dernier, régné si longtemps entre l'Empire et les Russes et dont l'unique motif était du reste les exigences du commerce. Notre auteur semble dire au contraire qu'entre les deux nations il n'existait au fond que haine et méfiance (1). Voici ce passage qui nous montre à quel point l'Empire, même aux yeux de courtisans comme l'était Psellos, avait dégénéré depuis la mort du grand Basile. « Le soulèvement des Russes, dit Psellos, suivit immédiatement la destruction de la rébellion de Maniakès. D'innombrables barques russes ayant trompé la vigilance de ceux qui étaient chargés de les empêcher de passer

(1) Voy. Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 3e art., pp. 92 sqq.



MINIATURE BYZANTINE du psautier d'Egbert, archevêque de Trèves, conservé à Cividale. — Portraits du prince russe Iaropolk, fils d'Iziaslav, petit-fils d'Yaroslav, et de la princesse sa mère, aux pieds de saint Pierre.

ou ayant triomphé de leur résistance, occupèrent subitement la Propontide, semblables à une épaisse nuée qui se serait soudain étendue sur la mer. Voici les motifs pour lesquels les Russes, bien que le basileus ne leur eût jamais témoigné d'aucune hostilité, assemblèrent toutes leurs forces navales pour nous faire cette guerre. Cette nation barbare est perpétuellement en fureur contre notre hégémonie et cherche constamment les prétextes les plus extraordinaires pour nous faire la guerre. Le grand Basile, qui était leur terreur, étant mort, et tout pouvoir fort ayant cessé avec le décès de son frère Constantin, ils furent alors repris de leurs anciennes haines contre nous, mais comme ils croyaient par erreur l'Empire bien plus fort qu'il ne l'était en réalité, ils patientèrent de longues années après ce trépas, durant tout le règne de Romain, pour mieux se préparer à nous assaillir. Enfin, ayant construit avec le bois de leurs forêts une foule de navires grands et petits, ils décidèrent dès le règne de Michel IV de nous attaquer avec cette flotte immense. Mais, durant qu'ils se préparaient, Michel IV mourut. Puis vint Michel V, puis Constantin Monomaque contre lequel ils n'avaient aucun grief. Ce qui n'empêcha point que, désireux de n'avoir pas inutilement accompli cet immense effort, ils ne l'attaquassent à son tour (1).

« L'un des fils d'Yaroslav le Grand, Vladimir, « homme violent et batailleur » au dire de Skylitzès, remplissait alors auprès des républicains de Novgorod ce rôle de chef suprême ou suffète, dont j'ai parlé plus haut (2). Il prit le commandement de l'entreprise et fit publier dans toutes les contrées de la mer Polaire, jusqu'en Islande et au Groënland, jusqu'aux Hébrides et aux Orcades, que Novgorod demandait des soldats contre Byzance. De tous côtés, les aventuriers accoururent; tous les petits chefs, les Yarls issus des anciens rois, les Lendirmen irrités des progrès de l'autorité royale et trop faibles cependant pour la combattre avec succès, les pirates des îles norvégiennes, de l'Océan Glacial comme de l'Océan Atlantique, auxquels les côtes de France et d'Angleterre n'offraient plus assez de chances de butin, les grands sei-

(1) M. Bury, *op. cit.*, 2d art., p. 272, note 67, estime justement que ce raisonnement de Psellos n'est point du tout concluant puisqu'il ne nous explique point pourquoi les préparatifs des Russes prirent un temps aussi long.

(2) Couret, *op. cit.*, p. 129.

gneurs suédois vaincus par les rois d'Upland, les petits tenanciers mécontents de l'exiguïté de leur tenure, de la lourdeur des impôts, et de l'établissement oppressif du régime féodal, quittant leurs forteresses délabrées et les syrtes brumeuses de l'Océan Glacial, vinrent avec tous leurs clans offrir leur épée à Novgorod. Celle-ci les enrôlait sans compter et leur prodiguait cette belle monnaie d'or, au titre si pur, frappée par les Arabes en Asie et que de nos jours encore on a retrouvé en si grande quantité en Scandinavie et en Russie. Yaroslaf ajouta à cette immense armée un corps d'infanterie commandé par le voïévode Vychata, et bientôt la flottille russe, « en quantités presque innombrables », dit Psellos, grandes barques monoxyles surtout, autres barques aussi plus petites, montées par cent mille guerriers, cingla sans déclaration de guerre contre l'éblouissante Tsarigrad, but constant de tant de convoitises. C'était vraiment le pôle nord, lassé de ses frimas éternels, se précipitant, comme une avalanche, sur les tièdes et riantes contrées du midi. Le meurtre du marchand russe de Saint-Sabas n'était que le prétexte pour une expédition dès longtemps préparée. Chacun, parmi ces milliers de barbares, descendant sur sa barque le cours languissant de l'immense Volga, revoyait en son imagination sauvage les splendeurs inouïes des palais et des églises de la Ville gardée de Dieu. Chacun se promettait de rapporter sa part de butin dans son île glacée. C'était au mois de juin de cet an 1043 qui avait déjà vu tant de bouleversements ! »

Il semble bien que l'Empire ait été totalement surpris. L'ouragan russe cinglait à travers la mer Noire sans rencontrer presque de résistance. Cependant Katakalon Kékauménos, nommé depuis peu gouverneur des places fortes du bas Danube, réussit à surprendre une de ces bandes du Nord qui, descendue de ses navires, exerçait de grands ravages sur la côte. Rassemblant ses forces dispersées, il avait cruellement battu ces barbares et les avait forcés à se réembarquer précipitamment.

Du reste Vladimir montrait, semble-t-il, quelque irrésolution. Au lieu de s'engager dans le Bosphore, de le franchir d'un seul élan et de pénétrer comme Oskold ou comme Oleg, comme aussi les amiraux sarrasins de jadis, jusque dans le port même de Byzance, pour donner l'assaut aux remparts, il jeta l'ancre fort loin de là, à l'entrée du détroit dans la

mer Noire, dans ce lieu poétique et sauvage plein d'une sinistre grandeur, dominé par la vieille forteresse du Hiérion, qui, aujourd'hui encore, semble aux touristes étonnés venus de Constantinople comme la gardienne des portes du pays de Barbarie s'ouvrant sur les solitudes mugissantes du Pont Euxin. Le chef barbare y débarqua ses forces, les installa dans un vaste camp retranché et demeura d'abord inactif. On s'imagine l'épouvante effroyable de la grande Ville qui depuis tant d'années n'avait pas vu l'ennemi à ses portes, et quel ennemi !

Profitant de ce court répit, Monomaque tout en poursuivant fièvreusement ses préparatifs de défense inaugurés si tardivement, essaya de négocier. La terreur régnait dans Constantinople où on était si peu préparé à cette horrible surprise. Les envoyés du basileus promirent en son nom au chef russe de donner s'il y avait lieu toutes les réparations possibles pour le meurtre du marchand, prétexte de l'agression de Vladimir. Constantin conjurait celui-ci en termes pressants de ne pas rompre pour un si mince prétexte l'état de paix déjà si ancien entre les deux nations. Mais Vladimir fit chasser ignominieusement les ambassadeurs sans même vouloir prendre connaissance des lettres impériales. Alors Monomaque, désespérant d'éviter cette lutte terrible, prit courageusement ses dispositions suprêmes L'effroyable gravité de la situation lui dicta les mesures les plus arbitraires. Tous les marchands russes très nombreux en ce moment à Byzance, et chose bien plus extraordinaire, tous les mercenaires russes ou scandinaves aussi qui se trouvaient par milliers dans la capitale, suspects de sympathies pour leurs compatriotes, furent appréhendés à la fois afin d'empêcher qu'ils ne fissent cause commune avec les guerriers de Vladimir. On les expédia en hâte sous bonne garde en Asie au delà du Bosphore divisés en groupes qu'on dispersa dans les divers thèmes.

Aussitôt après, le basileus qui, toujours intrépide dans les circonstances graves, voulait à tout prix payer de sa personne, prit le commandement de la flotte improvisée qui devait cingler à l'attaque de l'ennemi. C'était un dimanche au dire de Michel Attaleiates. « Notre flotte, dit de son côté Psellos, était à ce moment bien peu en état de combattre. Les navires pyrrophores, c'est-à-dire munis d'appareils destinés à projeter le fameux feu grégeois, étaient dispersés parmi toutes les stations maritimes

accoutumées tout le long des côtes de l'immense Empire. Aussi le basileus, pris au dépourvu, avait dû se contenter de faire assembler et armer quelques vieux bâtiments échappés au désastre de l'ancienne flotte détruite peu années auparavant dans un incendie, plus un certain nombre de



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Monomaque marche contre Vladimir. Nouvelles négociations. — (Millet, Hᵗᵉˢ-Études, C. 1268.)

lourdes galères affectées au service particulier du Palais, plus encore quelques autres navires réunis de droite et de gauche. En grande hâte on garnit de troupes tous ces bâtiments disparates. On les chargea de beaucoup de feu liquide (1) et on les envoya se ranger en bataille en face de la baie occupée par les innombrables navires ennemis sur la côte d'Asie à l'entrée du Bosphore (2).

Le basileus commandait en personne cette flotte improvisée, monté

(1) Ou « feu grégeois ».

(2) Skylitzès dit qu'on réunit toutes les trirèmes impériales et tout ce qu'on put assembler de navires légers et qu'on y fit monter tout ce qu'il y avait de troupes disponibles à Constantinople. Probablement une grande partie de ce qui restait de la flotte était en ce moment monopolisée sur les côtes de Calabre et de Sicile.

Zonaras dit de même expressément que la plupart des navires grecs étaient dispersés au

sur le dromon ou galère impériale peinte de couleur pourpre. L'élite du Sénat et du haut clergé de la capitale avait tenu à honneur de lui faire cortège. Ainsi accompagné, il avait remonté à la tête de toute l'escadre le Bosphore durant qu'une forte cavalerie suivait ses mouvements sur la rive d'Europe (1).

Les deux flottes étaient maintenant en présence à l'entrée du Bosphore dans la Mer Noire, à la station navale, dite du « Phare » (2), le « Roumili Fanaraki » actuel. Les navires impériaux étaient mouillés le long de la côte d'Europe; les navires russes occupaient la côte d'Asie (3). D'abord les deux adversaires demeurèrent en présence sans qu'aucun semblât vouloir inaugurer la lutte. « Les Russes, dit Skylitzès, qui désigne constamment ceux-ci sous le nom de « Scythes », restaient tranquillement dans le port sur la côte d'Asie. Le basileus, de son côté, attendait qu'ils engageassent le combat. Comme le soir était venu, Constantin fit parvenir à Vladimir de nouvelles propositions de paix. Mais le chef russe renvoya cette fois encore insolemment les apokrisiaires grecs. « Je ne déposerai les armes, mandait-il à Monomaque, que lorsque tu auras fait donner trois livres d'or à chacun de mes guerriers. » Le témoignage de Psellos est identique. « Vladimir, dit-il, demanda pour signer la paix la somme de mille sous d'or pour chacune de ses barques. C'est là pour les Russes, poursuit le chroniqueur, l'unique manière de compter. Une demande aussi folle provenait ou de ce qu'ils nous croyaient vraiment riches à millions, ou de ce qu'ils ne désiraient pas sérieusement la paix et ne cherchaient qu'un prétexte pour justifier leur inique agression. Aussi comme on ne fit aucune réponse à leur demande insultante, ils se préparèrent au combat. Confiants en leur grand nombre, ils ne doutaient pas un instant qu'ils n'allaient emporter d'assaut la Ville gardée de Dieu avec tout ce qu'elle contenait! »

loin pour la garde des côtes et que fort peu d'entre eux se trouvaient réunis dans la capitale lorsqu'on annonça l'arrivée des Russes.

L'expression « galères impériales « βασιλικαὶ τριήρεις » est en opposition directe avec celle de « galères des thèmes » θεματικαὶ τριήρεις.

(1) Une grande partie de l'armée était en ce moment sur la frontière d'Arménie (voy. p. 479).

(2) « Κατὰ τὸ τοῦ Πόντου στόμα ἐν τῷ λεγομένῳ ναυλοχοῦσι Φάρῳ. » Cédrénus, II, 552, 7.

(3) Michel Attaleiates dit que ceux-ci étaient au nombre d'environ quatre cents.

La réponse insensée des Russes, dit à son tour Skylitzès, détermina le basileus à donner sans plus de retard le signal des hostilités. La nuit se passa fiévreuse. Ce fut une tragique veillée des armes. De très grand matin, la bataille annoncée avec une éclatante solennité, s'engagea aussitôt. Quel spectacle inouï! « Les Russes, dit Psellos, remontés en foule de leurs camps retranchés sur leurs navires, avaient pris le large. Leurs vaisseaux étaient rangés sur une seule ligne allant d'un promontoire de la baie à l'autre, ligne aussi bien disposée pour l'attaque que pour la défense. »

« Il n'y eut personne dans cette immense assistance, poursuit Psellos, qui ne fût troublé jusqu'au fond de l'âme par ce spectacle terrifiant de ces deux armées navales en présence, de ces milliers de combattants prêts à s'entretuer. Je me trouvais auprès du basileus assis à ses côtés sur le sommet d'une colline s'abaissant en pente douce vers la mer. Nous assistions de là à ces tragiques et formidables événements. » Quelque temps encore les deux flottes demeurèrent obstinément immobiles comme si chacune hésitait à engager cette action décisive. Comme la journée était déjà fort avancée, le basileus se décida enfin à donner le dernier signal. Sur son ordre le magistros Basile Théodorokanos, des vertus militaires duquel Michel Attaleiates fait le plus brillant éloge, celui-là même qui un peu auparavant commandait en Italie, avec trois galères rapides portant le feu liquide, fut commandé pour aller escarmoucher contre la longue ligne des bâtiments russes et les inciter au combat (1). Mais lui, dédaigneux de ces préliminaires, fondit avec impétuosité sur les navires ennemis. Ceux-ci en firent autant de leur côté. La mêlée furieuse s'engagea aussitôt!

« Les navires byzantins, raconte Psellos, s'avancent rapidement à force de rames dans un ordre parfait. Les projectiles de toutes sortes, le terrible feu grégeois surtout, pleuvent de toutes parts parmi les clameurs des combattants. Les navires russes beaucoup plus nombreux se précipitent en rangs serrés sur les nôtres et s'acharnent à plusieurs à en envelopper un seul. Leurs guerriers s'efforçent d'en percer la coque à

(1) Psellos fait donner le signal par « deux grands navires. »

coups de longs pieux au ras de l'eau. Les nôtres du haut de leurs navires les repoussent à coups de pierres et d'avirons et les couvrent d'une horrible pluie de feu liquide. L'épouvante que leur inspire cet engin meurtrier est telle que les uns se précipitent dans l'eau pour tâcher de gagner à la nage des navires moins exposés, tandis que les autres s'agitent en désespérés ne sachant comment éviter ce jet brûlant. » Le vaillant Basile Théodorokanos incendie de la sorte sept bâtiments russes; il en coule trois qui sombrent avec leurs équipages; il s'empare d'un onzième que ses marins prennent à l'abordage. Les Grecs massacrent une partie des défenseurs tandis que les autres fuient éperdus. L'ardent magistros combat en tête des siens, abattant à ses pieds les Russes éperdus ou les forçant à se jeter à la mer.

Sur un autre signal du basileus, de nouveaux bâtiments impériaux entrent en ligne et assaillent avec une vigueur sans cesse accrue les Russes, de plus en plus démoralisés. Puisqu'ils n'ont pu résister aux trois grands bâtiments de Théodorokanos, comment repousseront-ils toute cette flotte? Au moment où un nouveau corps à corps va s'engager entre toutes ces masses flottantes, le désordre se met parmi eux; leur ligne de combat se disloque soudain. Tandis que quelques-uns de leurs navires veulent lutter encore, la plus grande partie fuient à toutes rames. A ce moment, un violent orage arrivant rapidement de l'est avec des tourbillons d'un vent impétueux, soulève sur cette côte peu abritée une telle tempête que des vagues formidables couvrent les barques russes déjà repoussées par la force de l'ouragan. Elles les rejettent au large ou bien les fracassent en foule sur les abrupts rochers des îles Cyanées et sur les falaises du rivage (1). Les nôtres les poursuivent furieusement. Ils en coulent beaucoup à fond avec leurs équipages. Ils forcent la plupart des autres à s'échouer sur la rive où leurs guerriers, à peine débarqués, sont immédiatement égorgés par les troupes de pied massées tout le long de la côte. C'est une immense tuerie. La mer est rouge de sang. La grande majorité des barques russes furent ainsi prises ou détruites.

(1) *La Chronique* dite *de Nestor* semble dire que l'unique cause du désastre des Russes fut cette terrible tempête qui dispersa et fracassa leurs barques. Pure question de vanité patriotique.

L'ouragan brisa celle de Vladimir. Il fut recueilli sur le vaisseau du voïévode d'Yaroslav, Ivan, fils de Tvorimir. « On recueillit sur la plage plus de quinze mille cadavres scandinaves » affirme Skylitzès. On fit aussi sur cette rive tragique d'innombrables prisonniers auxquels on coupait le poing droit. Ce sont Ibn el-Athîr et Aboulfaradj qui nous donnent ce détail affreux. Ces milliers de mains humaines furent ensuite exposées sur le rempart de la Ville gardée de Dieu, chapelet effroyable autant qu'immonde.

Après quarante-huit heures encore passées aux bouches du Bos-



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Exploits de Théodorokanos contre les Russes. — (Beylié,* l'Habit. byz.*)*

phore dans ces circonstances dramatiques, dans ces affres du désespoir ainsi peu à peu transformées en transports d'allégresse, Monomaque rentra le troisième jour vainqueur au Grand Palais. Quel retour triomphant après un si affreux péril! Le parakimomène Nikolaos demeura aux bouches de la Mer Noire avec deux légions et toutes les hétairies barbares, tandis que le magistros Basile Théodorokanos, avec le gros de la flotte demeurée au Phare, eut ordre de suivre minutieusement tous ces rivages, de fouiller chaque baie, d'explorer chaque crique pour y donner la chasse aux barques ennemies fugitives et leur couper la retraite. A chaque pas on recueillait des cadavres ennemis rejetés par les flots avec toutes sortes de dépouilles qui formèrent un immense butin.

Il y eut un dernier combat, celui-ci désastreux pour les Grecs, raconté par le seul Skylitzès. Vingt-quatre galères byzantines, détachées

du reste de la flotte, dans leur poursuite acharnée des fuyards, surprirent dans une anse de l'interminable côte de Thrace, peut-être dans le golfe d'Iniada ou dans celui de Bourgas, une foule de barques russes qui y avaient cherché refuge. Les barbares, beaucoup plus nombreux, voyant que les Byzantins ne pouvaient recevoir aucun renfort, dissimulèrent leurs bateaux dans les anfractuosités de la rive, et quand les bâtiments impériaux eurent pénétré dans l'anse où ils s'étaient réfugiés, ils tentèrent de les cerner en leur barrant le chemin de la sortie. Démasquant tout à coup leurs barques couvertes de monde, ils les disposèrent sur une seule ligne barrant la sortie d'un promontoire à l'autre. A force de rames, ils rabattaient déjà vers le centre les deux ailes de cet ordre de bataille pour écraser la flotille grecque en l'enveloppant de toutes parts. Les Impériaux, se voyant pris comme dans une souricière par un ennemi très supérieur en nombre, tentèrent de forcer la passe, mais toute route de sortie leur était déjà coupée. La lutte corps à corps s'engagea, avec la dernière violence. Le patrice Constantin Kaballourios (1), stratigos du thème des Cibyrrhéotes, drongaire de ce détachement de la flotte, qui attaquait vigoureusement l'ennemi à la tête des onze bâtiments formant son commandement particulier, fut tué après la plus courageuse défense. Cinq de ses navires furent pris par les Russes, entre autres sa propre galère amirale. Les barbares massacrèrent tous ceux qu'ils trouvèrent à bord. Le reste des bâtiments impériaux périt sur les rochers de la rive. Tous leurs équipages furent noyés, massacrés ou emmenés en captivité par les Russes. Quelques rares survivants échappés affreusement meurtris, entièrement nus, rejoignirent le reste de la flotte après des infortunes sans nom.

Psellos est muet sur ce sanglant désastre au sein même de la victoire, sur cette catastrophe partielle qui suivit de si près la grande délivrance. Par contre, la *Chronique* dite *de Nestor*, fait une brève allusion à cet ultime combat et parle de quatorze navires grecs envoyés par Monomaque à la poursuite des fuyards et repoussés par un retour offensif de Vladimir (2). La flotte des barbares du nord n'en était pas moins réduite à l'impuis-

(1) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 281.
(2) *Op. cit.*, éd. Leger, p. 131.

sance, et, malgré ce succès inespéré, les débris de ce colossal armement reprirent tristement la route de Scythie. Beaucoup parmi les guerriers russes durent suivre la voie de terre si longue, si périlleuse. Il ne restait pas assez de barques pour toute cette multitude, tant était grand le nombre de celles qui avaient péri ou étaient tombées aux mains des Grecs. On devine ce que dut être ce retour pédestre. Sur la rive, près de Varna, ces fugitifs au nombre de plusieurs milliers, tombèrent soudain sur les troupes excellentes du fameux « vestis » Katakalon Kékauménos, l'illustre vainqueur de Messine, qui avait été désigné, on le sait, pour commander la défense de la région du Danube et qui avait déjà battu un parti d'envahisseurs lors du premier passage de ces hordes. Katakalon, cette fois encore, attaqua les Russes désemparés avec sa furie coutumière. Il les battit cruellement, en tua un grand nombre et fit huit cents prisonniers qu'il expédia enchaînés au basileus. Le reste s'enfuit éperdûment. Skylitzès est seul parmi les Byzantins à noter ce dernier incident de la retraite. Par contre la *Chronique* dite *de Nestor*, raconte que ces survivants du désastre de la flotte russe qui se décidèrent à rentrer en Russie par la voie de terre étaient au nombre de six mille. « Ils voulurent, dit le chroniqueur, retourner en Russie, et personne de la « droujina » du prince n'alla avec eux. Le voïévode Vychata, père de Jean, dit : « j'irai avec eux. » Et il les rejoignit sur la terre ferme disant : « Si je survis, ce sera avec eux, si je meurs, ce sera avec la « droujina ». « Et ils partirent dans la direction de la Russie. Mais Vychata et beaucoup d'autres parmi ceux qui avaient été jetés sur le rivage, furent pris et emmenés à Constantinople; beaucoup de Russes eurent les yeux crevés (1). C'est certainement là le même événement que raconte Skylitzès. Vychata et ses guerriers faits prisonniers sont les mêmes que les huit cents captifs envoyés à Monomaque par Katakalon Kékauménos.

Nous ne possédons pas d'autre détail sur le retour dans leur patrie des infortunés débris de cet immense effort de la nation russe. « Trois ans après, dit seulement la *Chronique* dite *de Nestor*, quand la paix fut

(1) Probablement devant le peuple assemblé pour les jeux du Cirque. On leur coupa aussi le poignet droit.

conclue entre nous et les Grecs, on renvoya Vychata et les autres prisonniers survivants en Russie auprès d'Yaroslav. » Cette paix dont nous ne savons presque rien, mit pour longtemps (1) un terme aux tentatives acharnées des Russes contre Byzance. L'affaiblissement dans lequel tomba la Russie kiévienne, après la mort d'Yaroslaw arrivée en 1054, contribua à prolonger l'état de paix entre elle et l'Empire. Sous le règne glorieux de ce prince, la Russie et sa belle capitale avec sa merveilleuse église de Sainte-Sophie subirent de plus en plus l'influence grecque, à la fois religieuse, sociale et artistique.

Il y eut encore en cette année 1043, au moment même du grand péril russe (2), une autre conspiration contre le pouvoir naissant de Monomaque. C'était la troisième en dix-huit mois, dont une terrible, celle de Georges Maniakès, sans compter la formidable agression des Russes. Cette troisième conspiration ne nous est également connue que par quelques lignes de Skylitzès et de Michel Attaleiates Voici le récit du premier, saisissant par sa brièveté (3) : « En juillet de cette même année, le sébastophore et patrice Stéphanos, le même qui, bien qu'il eut été en réalité vaincu par Georges Maniakès, avait triomphé l'an d'auparavant dans le Cirque de la mort du héros, fut, au plus brillant de sa fortune, dénoncé à Monomaque comme voulant faire proclamer basileus à sa place Léon, fils de Lampros, stratigos du lointain petit thème de Malatya sur la frontière sarrasine. Stéphanos fut déporté dans un monastère après avoir été contraint de se faire moine. Ses biens furent confisqués (4). Quant à l'infortuné Lampros, on lui creva les yeux après l'avoir cruellement torturé. Puis on le promena en triomphe dans le Cirque,

(1) Cette paix, dit la *Chronique* dite *de Nestor*, fut scellée par le mariage de Vsévolod, fils d'Yaroslav, avec une princesse grecque, laquelle, en 1053, donna à son époux un fils nommé Vladimir. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, pp. 630 et 639. On dit généralement que cette princesse était fille de Monomaque. Je ne vois rien de pareil dans la *Chronique*, sauf que la princesse y est appelée « tsaritsa ».

(2) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 288, sur la date de l'expédition des Russes de Vladimir contre Constantinople.

(3) Cédrénus, II, 550, 18.

(4) G. Genovesi, sous ce titre : *Illustrazione di un greco diploma che si conserva nell' Archivio generale del Regno*, a publié en 1813, à Naples, un diplôme encore muni de son sceau de plomb qu'il attribue à ce personnage. Ce document n'appartiendrait-il pas plutôt à Stéphanos, le beau-frère de Michel IV, un des chefs de l'expédition de Sicile de l'an 1038.

dans une parade ignominieuse. Le malheureux mourut peu après, bien certainement des suites de ces abominables blessures (1).

Le gouvernement du nouveau basileus avait décidément le vent en poupe ! « La plupart, raconte Psellos, s'en allaient disant, fort sottement à mon avis, que toutes sortes de malheurs auraient dû fondre sur Mono-



RUINES D'ANI, capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — Église de Saint-Pierre ; Sourb Arrakial. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

maque tant de l'intérieur de l'Empire que de l'extérieur, mais que maintenant tout allait être pour le mieux puisque la fortune lui souriait à nouveau. Lui-même était fort intéressant à écouter quand il dissertait avec passion sur les oracles et les prédictions, racontant ses songes et en expliquant la signification. Lorsqu'en présence de quelque péril imminent, tous autour de lui, plongés dans la consternation, tremblaient de

(1) Il y a peut-être là une confusion dans le texte de Skylitzès. Le chroniqueur semble attribuer à Lampros toutes les infortunes qui accablèrent probablement son malheureux fils, le prétendant inventé par Stéphanos, à moins que ce fils n'ait réussi à se dérober aux poursuites et qu'il ne soit vraiment là question que de son père. Mais le texte de Michel Attaleiates rend cette hypothèse peu vraisemblable.

tous leurs membres de la crainte de ce qui allait arriver, lui seul se montrait plein de confiance dans une heureuse issue, rassurant chacun, s'exprimant comme s'il n'y avait absolument rien à redouter. Je ne crois pas un instant qu'il eût les moyens de prédire l'avenir. M'est avis qu'il était tout simplement ainsi, parce que sa nature foncièrement insouciante et nonchalante était cause qu'il ne prenait jamais souci de l'avenir, se contentant de jouir du présent. Pour qu'on le laissât tranquille, il inventait force présages destinés à rassurer les trembleurs, et se garait ainsi de leurs terreurs aussi chimériques qu'assommantes. En somme, il ne craignait rien parce qu'il ne prévoyait jamais quoique ce fût. Il méprisait les événements à venir parce qu'il ne s'en souciait jamais. Le public crédule se figurait alors que quelque puissance supérieure lui communiquait cette tranquillité apparente en lui faisant connaître secrètement que l'issue de ces événements tant redoutés serait heureuse ». « Je raconte ceci, conclut philosophiquement notre écrivain, pour bien faire comprendre que le basileus n'était aucunement un devin, mais que c'est à Dieu seul qu'il nous faut reporter la bonne fin finale des événements de ce monde. »

Les derniers mois de cette terrible année, l'hiver aussi, après tant d'émotions, se passèrent sans que les chroniqueurs aient eu à noter autre chose qu'un ouragan formidable en septembre qui fit grand mal aux vignobles (1).

La nouvelle année 1044, qui avait assez mal débuté par l'émeute populaire du neuf mars suscitée par la scandaleuse élévation de la maîtresse du basileus, Skléréna, fut surtout marquée sur l'extrême frontière orientale de l'Empire en Asie, par de graves événements, par une guerre difficile qui devait mettre fin bien rapidement à l'antique royaume chrétien de Grande Arménie et marquer le commencement de la lente agonie de cette nation infortunée entre toutes (2). J'ai dit au chapitre du règne du basileus Michel IV le Paphlagonien le début de ces événe-

(1) Cédr., II, 555, 15.
(2) Voy. sur cette ultime période du malheureux royaume d'Arménie : Gfrœrer. *op. cit.*, III, chapitres XIV, XV, XVII, XVIII et XIX.

ments si considérables, la mort à très peu de distance du roi Jean Sempad d'Arménie et de son frère Aschod IV, le roi de Tachir comme on l'appelait communément, les longues intrigues pour le choix d'un successeur au premier de ces princes mort sans enfants; les tentatives impies du « vestis » Sarkis pour se faire nommer roi; l'arrivée sous les murs d'Ani d'une grande armée byzantine chargée d'appuyer la demande du basileus Michel en exécution de la fameuse lettre du roi défunt Jean Sempad faisant don de son royaume à l'Empire au moment de sa mort; la grande défaite de cette armée sous les coups des soldats du vieux général Vakhram le Paklavide; puis toutes ces opérations militaires suspendues par la mort du Paphlagonien; les entreprises aussi de Davith Anhogh'in ou Sans-Terre, le roi Pagratide d'Agh'ouanie, l'ennemi impitoyable de l'Arménie; sa défaite également par le même Vakhram; les nouvelles intrigues de Sarkis qui, au moment de l'arrivée de l'armée de Michel IV sous les murs d'Ani, avait joué un rôle fort louche et s'était rendu secrètement au camp des Grecs, et qui, après le départ lamentable de ceux-ci, avait trouvé moyen de rentrer dans la capitale de l'Arménie; le couronnement enfin en 1042 dans la cathédrale d'Ani, après tant de péripéties et ce long interrègne, du jeune roi Kakig II, neveu de Jean Sempad, fils de son frère Aschod, par les soins de Vahkram et de ses alliés, surtout de l'illustre neveu de ce dernier Grégoire Magistros (1).

Kakig II, qui devait être le dernier souverain d'Arménie de la race glorieuse des Pagratides, fut un prince d'une réelle valeur; mais ce n'était pas un guerrier; c'était tout au contraire un homme tendre et impressionnable, profondément religieux, un véritable savant. Plongé dans ses livres il oubliait tout au monde, joies, douleurs, même les affaires de l'État. Grâce à ses grandes qualités, il était cependant parvenu à se rendre populaire. Il avait su aussi, grâce à l'appui du catholicos Bédros et des puissants Pakhlavides, mettre à la raison le « vestis » Sarkis qu'il avait fait prisonnier de ses propres mains et dépouillé de tous ses biens, reprendre toutes les places envahies par les Grecs dans les guerres précédentes, battre enfin à plusieurs reprises les Turks envahisseurs (2). Ceci s'était

(1) Voy. pp. 212 sqq.
(2) Voy. sur tous ces événements Tchantchian, *op. cit.*, II, pp. 126 sqq.

passé vers l'an 1042, l'année même de l'avènement de Constantin Monomaque. Dès que ce basileus fut sorti des terribles difficultés de la révolte de Maniakès et de l'agression des Russes de Vladimir, il songea à reprendre vis-à-vis de l'Arménie lointaine la politique traditionnelle de ses prédécesseurs. De plus en plus préoccupé par l'orage sans cesse grossissant des Turks Seldjoukides sur son extrême frontière orientale en Asie, le gouvernement des basileis ne cessait de convoiter chaque jour plus avidement le royaume d'Arménie dont la libre possession pouvait seule lui permettre de mettre un obstacle aussi définitif qu'infranchissable aux agressions à chaque moment plus audacieuses des terribles cavaliers de la Steppe (1).

On se rappelle que lors de la rébellion du fameux roi Kéôrki d'Aphkhasie et d'Ibérie en 1022 contre le grand Basile, Jean Sempad, roi des rois d'Arménie, ou encore « roi d'Ani », comme on le désignait d'ordinaire du nom de sa capitale, qui avait eu la maladresse de faire cause commune avec celui-ci, n'avait eu, une fois son allié vaincu, d'autre moyen pour désarmer la colère du vainqueur, que de remettre entre ses mains sa personne et ses États. Basile avait laissé au pauvre souverain l'usufruit de son petit royaume pour sa vie durant avec les titres de magistros et d' « archôn » à vie du territoire d'Ani et de Grande Arménie, à condition toutefois qu'après sa mort le dit royaume d'Ani reviendrait à l'Empire auquel il serait réuni définitivement. Une lettre royale avait été remise à Basile stipulant officiellement cet accord. Puis, Jean Sempad étant mort bien des années après, on a vu que Michel IV déjà avait, au nom de cette lettre royale, réclamé vainement l'exécution de la conven-

(1) Il n'entre pas dans mon plan de raconter en détail les prodiges de valeur que firent à cette époque certains princes du Vaspouraçan, vassaux du basileus, lors de la deuxième grande invasion des Turks Seldjoukides dans leur pays même et dans les districts environnants. Voici cependant un fait qui se rattache à l'histoire de l'Empire grec : Hassan et Djendjlouk, deux fils du prince Khatchic ou plutôt Kakig, qui gouvernait une portion du Vaspouraçan au nom du basileus, étaient venus à Constantinople pour lui rendre leurs hommages. Ayant appris la mort de leur père et de leur autre frère Ichkhanic, ils obtinrent la permission de retourner chez eux, et, avec un corps auxiliaire de cinq mille Grecs et Arméniens, ils allèrent camper en face des Turks, dans le district de Her. Là, ils provoquèrent à un combat singulier les meurtriers de leur père et de leur frère, les tuèrent, pénétrèrent dans le camp ennemi et revinrent chargés de butin, après avoir fait un grand carnage. Plus tard mourut Hassan, et le basileus donna à son fils Apelgharip la principauté de Tarse en Cilicie avec ses dépendances. Voy. Tchamtchian, *op. cit.*, II, pp. 127 sqq., et Mathieu d'Édesse, *op. cit.*, éd. Dulaurier, p. 73.



RUINES D'ANI, capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle.
(Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

tion de l'an 1022, Monomaque, débarrassé de l'agression formidable de Maniakès, et du non moins formidable péril russe, retrouvant dans les Archives du Palais Sacré la donation fameuse, n'eut rien de plus pressé en l'an 1044, que de profiter des embarras de l'Arménie pour réclamer, en qualité d'héritier de Basile, à son nouveau souverain Kakig II et à son plus puissant défenseur le magistros Krikorikos ou Grégoire, cette cession d'Ani et de tout le royaume de Grande Arménie jadis consentie par son oncle et prédécesseur Jean Sempad. Le malheureux Kakig qui se débattait à ce moment entre les prétentions rivales du « vestis » Sarkis et des Pakhlavides représentés surtout par le magistros Grégoire, qui avait de plus à repousser une attaque de l'émir Abou'l Séwar de Tovin, ne se refusait pas à se reconnaître comme tous ses ancêtres le fidèle vassal du puissant basileus de Roum. Il ne demandait qu'à continuer à vivre en paix avec celui-ci, mais il prétendait conserver l'héritage de ses pères, refusant de se conformer au document jadis arraché par la force à son

oncle (1) par le grand Basile. Ce procès ne pouvait être vidé que par les armes. Ce fut là la fameuse guerre d'Ani qui devait se terminer si tragiquement pour la dynastie et la nation arméniennes.

Une armée byzantine sous les ordres du « vestis » Michel Iasitas (2), désigné pour être gouverneur ou « archôn » d'Ibérie, alla, dans le courant de l'an 1044 (3), attaquer le roi Kakig dans sa lointaine capitale aux monuments splendides (4). Kakig, malgré sa douceur, était vaillant. Il s'apprêta à opposer aux envahisseurs de sa patrie la plus énergique résistance, ne pouvant admettre qu'on le traitât en ennemi alors qu'il ne nourrissait pour l'Empire que des sentiments d'amitié

Nous ne savons rien de ces premiers événements. Skylitzès (5) dit uniquement que les choses allèrent fort mal pour le « vestis » impérial et son armée. Probablement Michel Iasitas rencontra dans ces régions si âpres une résistance inattendue. On lui fit une guerre de guérillas. Il fallut envoyer presque aussitôt à son secours, pour tenter d'écraser le pauvre roi d'Arménie sous le nombre, une nouvelle armée plus forte encore sous le commandement cette fois du propre généralissime d'Asie, le domestique des Scholes d'Orient et proèdre Nikolaos, un très gros personnage dont il a été question souvent déjà dans ce livre (6), qui avait été le parakimomène eunuque du défunt basileus Constantin. Mais celui-ci ne fut pas plus heureux que son prédécesseur car il fut mis en déroute par les troupes d'Arménie sous les murs d'Ani. En même temps le basileus n'avait pas rougi d'expédier des lettres pressantes au cruel émir musulman de Tovin, le terrible Abou'l Séwar, l'Aplespharés des Byzantins (7), l'invitant à envahir de son côté le royaume de l'infortuné

(1) Et non son « père », comme le dit constamment par erreur Skylitzès.

(2) Voy. sur l'origine peut-être ibérienne des Iasitas : Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 445.

(3) Peut-être déjà en 1043. C'est la date fournie par les sources arméniennes. Voy. sur cette date de la guerre d'Asie et de la cession du royaume d'Arménie aux Byzantins : Dulaurier, *Rech. sur la Chronol. armén.*, p. 285.

(4) *Épopée*, II, note 5 de la p. 182.

(5) Cédr., II, pp. 557 sqq.

(6) Voy. entre autres pp. 5, 6 et 473. Brosset (voy. Lebeau, *op. cit.*, XIV, 525) dit que c'était Nikolaos Kabasilas!

(7) « Πρὸς Ἀπλησφάρὴν τὸν ἄρχοντα τοῦ Τιβίου καὶ τῆς περὶ τὸν Ἀράξην ποταμὸν Περσαρμενίας. » Ce dynaste appartenait à la famille des Beni-Sheddad qui se rattachait à la tribu kurde des Réivadis. Il régnait sur Tovin et cette portion de la Persarménie située sur le cours du fleuve Araxe.

Kakig et à lui faire le plus de mal qu'il pourrait. Le domestique Nikolaos appuya cette impériale missive par la promesse de dons et de dignités considérables. Abou'l Séwar fit répondre aussitôt qu'il agirait ainsi qu'il lui était demandé pourvu toutefois que le basileus lui assurât la possession de tous les territoires qu'il réussirait à conquérir sur le roi d'Ani.

Monomaque confirma cet arrangement par un chrysobulle scellé de la grande bulle d'or impériale réservée aux chefs d'État alliés.

Abou'l Séwar, ayant reçu ce document solennel, rassemblant ses hordes cruelles, entra aussitôt en campagne. Ses innombrables cavaliers envahirent le territoire d'Arménie. Une foule de villes et de châteaux du malheureux Kakig tombèrent presque aussitôt entre leurs mains. Partout, sous peine de mort, ces cruels infidèles forçaient les habitants à embrasser l'islamisme. En même temps l'armée du parakimomène s'avançait de nouveau en Arménie. Pris entre ces deux formidables adversaires, le malheureux souverain, désespérant de leur résister, s'efforçait de négocier avec Abou'l Séwar pour le détacher de l'alliance byzantine. Il ressort des récits très confus des auteurs grecs qu'il réussit jusqu'à un certain point à neutraliser celui-ci, mais il ne s'en trouva pas moins dans une position désespérée, environné de toutes parts d'intrigues et de trahisons.

Avant tout, le malheureux roi cherchait à se débarrasser du perfide « vestis » Sarkis, qu'il soupçonnait avec raison d'être l'instigateur secret de ses ennemis. Un autre personnage ayant à ce moment à Ani une action toute différente était le célèbre magistros Grégoire ou Krikorikos pour se servir de la forme arménienne de ce nom. J'ai déjà eu l'occasion de parler de ce haut baron d'Arménie, seigneur très considérable, très connu dans l'histoire de son pays, à cause du titre élevé qu'il tenait de la cour de Byzance, sous le nom de Grégoire Magistros (1). C'est certainement la personnalité la plus marquante des annales arméniennes à cette époque. Aussi célèbre par le rôle politique qu'il joua dans son pays dans cette période si malheureuse de son histoire, que par sa vaste érudition, ses aptitudes si variées, presque encyclopédiques, ses nombreuses

(1) Voy. V. Langlois : *Mémoire sur la vie et les écrits du prince Grégoire Magistros, duc de la Mésopotamie, auteur arménien du XIme siècle* (Journal Asiatique, n° de janvier 1869).

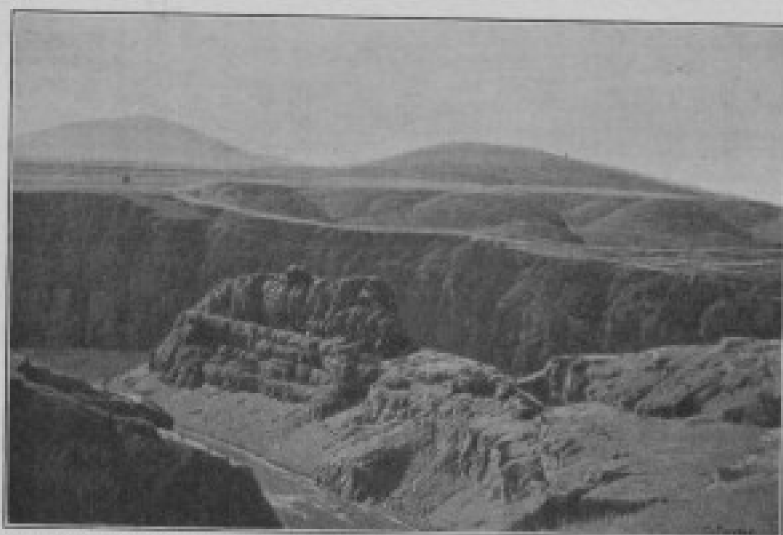
traductions d'auteurs anciens, ses poèmes en vers, la grammaire arménienne commentée qu'il composa, et son immense et profuse correspondance dont une faible portion nous a été conservée (1), il était issu de souche illustre, de la race royale des Arsacides de Perse, dite Souren Pakhlav. Il était né aux environs de l'an 1000. Destiné par sa naissance au métier des armes, il avait succédé à son père, l'illustre généralissime Vaçag, dit « le Martyr », seigneur de Pèdschni, fort château du canton de Nik dans la province d'Ararad. En sa qualité de grand feudataire de la couronne des Pagratides, il avait été, on l'a vu, en compagnie de son oncle, également généralissime, Vakhram, un des « satrapes » ou hauts barons qui avaient le plus puisamment contribué à l'élection de Kakig comme successeur de son oncle Jean Sempad au trône d'Arménie. Mais les intrigues du « vestis » Sarkis, prince de Siounik', « l'infâme Sarkis » (2), qui le haïssait parce qu'il l'avait empèché d'usurper le trône d'Ani, le firent à ce moment tomber en disgrâce auprès du jeune roi sous l'accusation d'avoir contribué à attirer sur l'Arménie l'invasion d'Abou'lSéwar. C'était une affreuse calomnie. Krikorikos n'en fut pas moins destitué de ses charges et forcé d'abord de se retirer dans ses vastes domaines du Darôn où il chercha à se consoler en se livrant à l'étude et même à l'enseignement des lettres, puis dans le courant de l'an 1044, de se réfugier à Constantinople où il avait fait ses études dans sa jeunesse et où sa réputation dès longtemps établie d'homme de guerre, de négociateur, de savant et de philosophe, lui valut le plus flatteur accueil du basileus Monomaque, de la cour et de tout ce qu'il y avait d'illustre dans cette ville. Il profita de son inaction forcée pour traduire en arménien beaucoup d'ouvrages grecs et disserta publiquement avec une éloquence entraînante et persuasive dans la chaire de Sainte-Sophie avec les philosophes grecs qui l'honorèrent de leur admiration (3). Il fit aussi à Constantinople la connaissance de deux émirs, ou « omras » arabes, fort

(1) Voy. sur cette correspondance si curieuse et si variée, à la foi dogmatique, philosophique et familière, qui a assuré jusqu'à nos jours à son auteur une réputation hors pair parmi ses compatriotes, la seconde partie du mémoire de V. Langlois, cité plus haut, pp. 20 sqq.

(2) C'est ainsi que le nomme presque constamment Mathieu d'Édesse.

(3) Tous ces détails nous sont fournis par les lettres mêmes du magistros.

lettrés, Manoutché et Ibrahim, qui avaient fixé leur résidence dans cette ville, il se lia d'amitié avec eux et chercha à les convertir à la foi chrétienne (1). Monomaque le combla de ses faveurs. C'est à ce moment qu'il fut élevé par lui à la haute dignité de magistros. Peut-être avait-il pris avec ce monarque des engagements secrets pour la cession tant désirée de l'Arménie à l'Empire. Quoi qu'il en soit, Kakig, apprenant la faveur



VALLÉE DE L'AKHOURIAN ou Arpa-Tchaï formant une partie de l'enceinte de la Ville d'Ani, capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — Ruines d'un monastère. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

dont Krikorikos jouissait à la cour de Byzance, conçut des craintes sérieuses sur la fidélité de son ancien général et n'hésita pas à lui adresser une lettre pleine d'amers reproches. Krikorikos répondit en protestant de son innocence, et chercha à prouver à son jeune et inexpérimenté souverain que si l'on devait accuser quelqu'un de trahison, c'était non lui, mais bien le « vestis » Sarkis. Sur ces entrefaites, les armées impé-

(1) Comme le poète arabe Manoutché lui reprochait la simplicité des Évangiles : « La poésie du style est l'ouvrage des hommes, répondit-il ; la simplicité convient à la Majesté divine. » Et il s'engagea à écrire en trois jours une histoire en mille distiques de l'Ancien et du Nouveau Testament depuis Adam jusqu'au deuxième avènement de Jésus-Christ. Il tint parole et le Musulman se convertit.

riales, on l'a vu, avaient envahi une fois de plus le territoire d'Ani. Il y eut alors toute une longue, subtile et ténébreuse intrigue dans ce malheureux pays ravagé par les factions féodales, intrigue nouée entre les mandataires du basileus d'une part, de l'autre le « vestis » Sarkis et sa faction, appuyés par le catholicos d'Arménie, Bédros, pour s'efforcer d'amener le pauvre roi Kakig qui se sentait incapable de résister plus longtemps à d'aussi formidables attaques, à se rendre lui aussi à Constantinople auprès du basileus et à lui faire à cette occasion cession définitive de son royaume.

Kakig, sourd aux conseils du généralissime Vakhram et des autres nobles qui l'avaient fait roi, confiant, au contraire, dans les serments extraordinaires du basileus, serments accompagnés de l'envoi solennel du Bois de la Vraie Croix et d'autres reliques d'une valeur inestimable, prêtant surtout l'oreille aux suggestions perfides de Sarkis, se décida enfin, sur les instances de tous ces traîtres, à quitter sa capitale et à se rendre dans la Ville gardée de Dieu. Hélas! il ne devait jamais revenir dans sa patrie : « semblable au poisson accroché à l'hameçon ou à l'oiseau pris dans le piège ! ». Il retrouva à Constantinople son fidèle magistros Grégoire. Il avait au préalable, par une convention entourée des engagements les plus solennels, confié les clefs de sa chère cité d'Ani au patriarche Bédros avec le soin de l'administration générale et remis le gouvernement effectif de la ville à son conseiller favori Apirat avec le commandement suprême de toutes les forces militaires arméniennes. Le palais royal était laissé à la garde suspecte de Sarkis. Suivant Mathieu d'Édesse, cette convention entre le roi Kakig et ses grands fut signée « avec une plume trempée dans le mystère sacré du corps et du sang du Fils de Dieu ». Tous ces traîtres à leur roi, Sarkis en tête, le patriarche aussi, apposèrent à ce document leur signature impie.

« Constantin Monomaque, en voyant arriver ainsi l'infortuné roi Kakig, dit Arisdaguès de Lasdiverd, oublia ses serments solennels et ne se ressouvint plus de la Très Sainte Croix, de l'intervention de laquelle il s'était servi. » Il reçut en grande pompe le malheureux souverain, toute la Ville s'étant transportée à sa rencontre, mais il le retint auprès de lui dans une captivité dorée, lui disant : « Donne-moi Ani, je te donnerai en

échange la ville de Malatya, avec les districts environnants. » Kakig refusa énergiquement de se prêter à cette dépossession. Alors Monomaque, traître à la parole donnée, n'hésita pas à envoyer le pauvre prince en exil, « dans une île », probablement dans un des monastères de Prinkipo.

Monomaque, raconte encore Arisdaguès de Lasdiverd, prolongeant ses instances, le magistros Krikorikos, fils du brave Vaçag, alla lui aussi trouver le basileus. Comprenant vite que les Grecs ne renverraient point Kakig dans son pays, il se présenta devant Constantin à qui il remit les clefs de sa forterese de Pèdschni.

« Cependant, poursuit notre chroniqueur, les notables d'Ani voyant que le roi Kakig ne revenait point à Ani, mais qu'il était prisonnier chez les Grecs, conçurent le projet de donner leur ville soit à Davith (1), soit à l'émir Abou'l Séwar de Tovin, qui avait épousé la sœur de ce dernier (2), soit à Pakarat, le roi des Aphkhases (3). Le remuant catholicos Bédros, de son côté, instruit de ce dessein et se rendant bien compte que, n'importe à qui Ani appartiendrait désormais, c'en était fait de cette glorieuse cité, expédia au gouverneur byzantin des marches orientales en résidence à ce moment à Samosate (4), une lettre conçue en ces termes : « informe le basileus que s'il consent à nous donner quelque chose en retour, je lui livrerai Ani avec les autres forteresses du royaume. » Le basileus accueillit favorablement ces propositions et récompensa de suite le catholicos par de fortes sommes d'argent et la confirmation du gouvernement de la ville d'Ani et de son territoire. « C'est de la sorte, s'écrie le chroniqueur national, que les Grecs devinrent maîtres d'Ani et de tout le district de Chirag! »

D'autres historiens racontent simplement que les hauts barons

(1) Davith, roi de l'Agh'ouanie arménienne, était fils de Gourguen, troisième fils d'Aschod III, souverain d'Ani, et appartenait par conséquent à la famille des Pagratides. Ce prince commença par agrandir les possessions paternelles, puis perdit si bien toutes ses récentes conquêtes qu'il ne lui resta même plus rien de son patrimoine, ce qui lui valut le surnom d'Anhogh'ïn, « sans terre », sous lequel il est connu dans l'histoire. »

(2) Et non la sœur de Kakig II, comme le dit à tort Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 2de p., p. 36.

(3) C'était le Pakarat IV, roi de Karthli et de Géorgie, successeur en 1027 de son père Kéôrki Ier, dont il a été souvent déjà question dans cette histoire. — Voy. *Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, 1re partie, note 2 de la p. 319.

(4) Il y a là quelque erreur. Bédros dut s'adresser au parakimomène Nikolaos qui ne devait pas être à Samosate en ce moment, mais bien sur quelque point du territoire d'Ani.

du royaume et les chefs de la cité d'Ani, divisés en factions rivales, se livrèrent à merci au basileus. Au nombre de quarante, ils lui envoyèrent, à l'instigation surtout de Sarkis, les clefs de leur ville en signe de soumission. « La ville d'Ani, mandaient-ils à Monomaque, est désormais tienne avec tout le territoire qui s'étend à l'orient. »

Nous ne possédons de ces événements que des récits, hélas, aussi brefs que confus, souvent contradictoires. Cependant toutes les sources sont d'accord pour affirmer que ceux qui eurent la plus grande part à la conclusion de l'accord définitif entre le basileus et le roi dépossédé, furent le magistros Krikorikos, figure sympathique et honorable entre toutes, le « vestis » Sarkis, constamment traître à son pays, enfin le catholicos d'Arménie Bédros. Ce furent eux qui signèrent le traité avec le parakimomène Nikolaos, lequel avait pris ses quartiers d'hiver à Oucktick'. Ce fut la fin dernière de l'antique et glorieuse dynastie des Pagratides d'Ani (1).

(1) Un certain nombre d'inscriptions en langue arménienne encore aujourd'hui conservées et publiées par M. Brosset ou par d'autres érudits, nous révèlent des détails intéressants sur cette période si douloureuse de l'histoire de l'Arménie agonisante. Une d'elles, gravée sur une des églises d'Ani (Brosset, *Les ruines d'Ani*, p. 19), rappelle qu'en l'an 1034 le « marzpan » Apelgharip, étant allé à Constantinople, suivant rescrit du roi Jean Sempad, shahinshah, pour visiter le basileus des Grecs, en rapporta une parcelle de la Vraie Croix, obtenue avec beaucoup d'efforts et de grandes dépenses. — Une autre inscription, gravée sur le mur de l'église ronde de la même ville (*ibid.*, p. 21) porte qu'en l'an 1041, sous le pontificat de Ter Bedros, catholicos d'Arménie, celui-là même dont il vient d'être si souvent question, et, *sous le règne de Kakig shahinshah*, un certain « Christaphor », serviteur de Dieu, a donné son patrimoine à cet établissement religieux. — Une troisième, sans date, gravée sur la face occidentale de la cathédrale d'Ani (*ibid.*, p. 28), porte qu'Aaron, magistros, envoyé à Ani par le basileus, à la fleur de sa jeunesse, a élevé diverses constructions et amené l'eau pour l'usage de la garnison de la citadelle et que, par une bulle d'or de la basilissa (Zoé), divers impôts ont été supprimés. Il s'agit certainement là d'Aaron le Bulgare. — Une quatrième, non datée, gravée sur les parois de la belle église de Sourb Grigor à Ani (*ibid.*, p. 36, voy. la vign. de la p. 213), dit que le prince des princes Vakhram, — précisément l'illustre adversaire du traître Sarkis, — fait une donation pieuse pour le rachat de l'âme de son fils. — Une cinquième, provenant du même édifice (*ibid.*, p. 37), datée de l'an 1040, concerne encore Apelgharip, « marzpan » d'Arménie. — Une sixième et une septième (*ibid.*, pp. 64 et 65), gravées sur la façade de l'église du monastère de Marmaraschen, aujourd'hui Khaulidja, à six ou sept verstes d'Alexandropol, portent, la première, que cet édifice a été construit entre les années 988 et 1029, sous le roi Jean Sempad, par le prince des princes Vakhram Pakhlavide « anthypatos » et patrice ; la seconde, que la reine des Aphkhases et d'*Arménie*, fille de l'ex-roi Sénékhérim du Vaspouraçan, fait une donation pieuse. Voy. au sujet de cette dernière inscription les remarques de M. Brosset (*ibid.*, p. 65). — Voy. encore des inscriptions concernant le roi Pakarat dans *Explic. de div. inscr. géorg., armén. et gr.*, par Brosset, pp. 411 à 415. — Voy. encore dans Mekhithar d'Aïrivank (XIIIme siècle) (*Mém. de l'Ac. imp. des Sc. de St-Pét.*, t. XIII, 1869, n° 5) quelques détails sur la prise d'Ani. — Un manuscrit de la bibliothèque du couvent patriarcal d'Edchmiadzin, contenant la traduction arménienne d'un choix de discours

Le petit royaume d'Arménie, entre les États du curopalate Davith et le Vaspouraçan transformés déjà en provinces impériales, était dès longtemps un fruit mûr prêt à tomber aux mains du basileus. Le seul territoire demeuré indépendant dans l'ancienne Arménie, fut celui de Kars gouverné héréditairement par un fils d'Aba.

C'était pour l'Empire, en ces temps si prodigieusement troublés, sur cette frontière marquée par la constante menace de l'invasion turque, une acquisition magnifique, de toute importance, que celle de cette cité d'Ani parfaitement fortifiée et de son vaste territoire couvert de châteaux.



PLAQUE EN BRONZE damasquinée du revêtement de la porte de la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs de Rome, incendiée en 1823. — Cette porte admirable a été fabriquée à Constantinople en 1070. — (Voy. les vign. des pp. 225 et 697.)

Le malheureux souverain dépossédé, dernier prince régnant d'une dynastie qui avait eu ses heures de gloire, remis en liberté par Monomaque après une résistance qui avait duré l'espace d'un mois, ne put que donner son acquiescement au traité qui le dépouillait. Il prit ensuite la route douloureuse de l'exil définitif. Avant cela, il était allé se prosterner au Palais Sacré de Constantinople devant son vainqueur qui, par une amère dérision, lui donna à lui aussi en dédommagement de tant de pertes, le titre de magistros, un des plus beaux du « sacré catalogue ». Il lui assigna en outre « le palais splendide de Galané », à Constantinople, une pension sur le trésor impérial, de vastes domaines enfin dans les thèmes lointains de Cappadoce, du Charsian et de Lykandos, les deux villes de Galoubegh'ad et de Bizou entre autres, villes dont la situation sur les confins de la Cappadoce ne nous est pas exactement connue.

de saint Jean Chrysostôme, porte la mention manuscrite que voici. « Ce livre des oracles divins a été transcrit l'année 495 de l'ère arménienne, XIIIme indiction grecque, sous le règne de l'empereur Monomaque, en 743 depuis notre conversion au christianisme et 1045 de la naissance du Fils de la Vierge Marie. » (Voy. Dulaurier, *Rech. sur la Chronol. armén.*, p. 289.)

Il vécut désormais dans la retraite dans cette ville de Bizou, menant une existence paisible et douce. Il s'y construisit un monastère où il se retirait souvent pour pleurer en secret les infortunes de sa patrie. Avant de quitter la Ville gardée de Dieu il y avait épousé, du consentement ou plutôt sur l'ordre du basileus, la fille de Davith, l'ancien roi ardzrounien du Vaspouraçan devenu prince de Sébaste, dont il eut deux fils, Jean ou Joannès et Davith. Il mourut de mort violente en 1079 après avoir vécu parmi les Grecs ses vainqueurs environ trente-cinq années. Ayant tenté à ce moment de rentrer en Arménie, il fut assassiné sur la route par les trois fils de Pantaléon ou Mantalé, dynaste grec de Kybistra, près de Césarée de Cappadoce (1).

Ani et son territoire, cette cité et ce pays si fameux, longtemps indépendants sous le sceptre des belliqueux Pagratides, étaient maintenant un simple gouvernement frontière byzantin. Une garnison grecque sous un « gouverneur impérial d'Ani » vint s'installer dans cette ancienne capitale pour la défendre contre les insultes des coureurs turks. Nous ne savons presque rien de cette prise de possession du petit royaume arménien par les forces impériales (2).

Les récits des chroniqueurs nationaux ne sont qu'une longue suite de plaintes déchirantes sans aucun détail précis sur cette fin tragique d'un glorieux passé. Le catholicos Bédros, d'abord comblé d'honneurs par les Grecs et par Michel Iasitas, investi par ce dernier de la haute administration du pays, puis devenu suspect, fut bientôt après, par ordre de

(1) « Markos, métropolitain grec de Césarée, racontent les historiens arméniens (voy. Brosset, *Les ruines d'Ani*, p. 121), ayant poussé la haine des Arméniens au point d'appeler son chien Armen, l'ex-roi Kakig, révolté d'un tel affront, alla à Césarée avec ses serviteurs et invita chez lui le métropolitain à qui il fit bonne mine. Au milieu de la joie d'un banquet, il se fit amener le chien et le fit enfermer, par ses gens, avec Markos dans un sac. Le métropolitain fut déchiré par l'animal. A cette nouvelle, les Grecs furieux établirent en divers lieux des guets-apens pour faire périr Kakig. Malgré les précautions dont il s'entourait, celui-ci finit par tomber dans une embuscade dressée par les fils du seigneur de Kybistra (Kazistra, Kizisthra, Kendroscav). On l'amena dans le fort où on le fit périr dans d'affreux supplices malgré tous les efforts de ses compatriotes pour le délivrer. Son cadavre, d'abord suspendu à la muraille, puis enseveli hors de la place, fut dérobé par un Arménien d'Ani qui le rapporta à Bizou. Telle fut la triste fin du dernier des Pagratides d'Ani. Il était âgé de cinquante-cinq ans et n'en avait régné que trois.

(2) Voy. Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, pp. 57 sqq. Cette année 1045 fut marquée en Arménie par d'effroyables tremblements de terre. Voy. Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, p. 79.

Katakalon Kékauménos, nommé gouverneur impérial à Ani en place d'Iasitas, exilé d'abord à Ardzen, puis arrêté le jour de la fête de l'Épiphanie, après la Bénédiction des eaux, et enfermé dans la forteresse de Khagh'do' Ar'idj. En même temps son neveu, fils de sa sœur, Khatchig ou Kakig, qu'il avait désigné officiellement pour le remplacer, fut emprisonné dans la forteresse de Siav-K'ar ou « de la Pierre Noire ». « Tous deux restèrent ainsi enfermés, dit Arisdaguès de Lasdiverd, jusqu'à l'approche de Pâques de l'année 493 d'Arménie (1). Ils furent alors tirés de prison et transportés à Constantinople pour comparaître eux aussi devant le basileus. « Un eunuque, associé à l'Empire », — ce devait être le parakimomène Nikolaos, — avait déjà auparavant emmené avec lui Anania le prêtre, frère de Kakig. Monomaque assigna au chef vénérable de l'église d'Arménie un état convenable dans la capitale. On ne permit jamais au remuant Bédros qu'on avait décoré du titre tout byzantin de syncelle, de retourner en Arménie, tant le gouvernement du basileus tenait à étouffer dans sa nouvelle conquête tout mouvement national (2). « Le basileus craignait, dit Arisdaguès de Lasdiverd, que le patriarche n'allât opérer un soulèvement à Ani. » Kakig cependant, par ordre du basileus, fut réintégré et devint plus tard catholicos à la place de son oncle (3).

Mathieu d'Édesse décrit en termes touchants cet exil doré du patriarche arménien à Constantinople : « Cette même année, dit-il, Monomaque écrivit au catholicos Bédros pour lui mander de se rendre auprès de lui à Constantinople. Celui-ci s'empressa d'obéir à cet ordre. Mais réfléchissant que les Romains ne le laisseraient peut-être plus jamais retourner en Orient, il désigna comme son successeur un homme digne de tout éloge, le seigneur Kakig. Il eut la même prévision à l'égard du « myron », huile bénite servant à la consécration, dans le rite arménien. Il l'ensevelit dans le fleuve Akhourian, en la renfermant dans des vases :

(1) 10 mars 1044 - 9 mars 1045. — Mathieu d'Édesse ne place cet événement qu'en l'année d'Arménie 498 (9 mars 1049-8 mars 1050).

(2) L'attitude brutale du clergé grec, qui s'installa en conquérant en Arménie, fut une cause de haine violente entre les deux nationalités. Voy. Gelzer, dans Krumbacher, *op. cit.*, p. 1004.

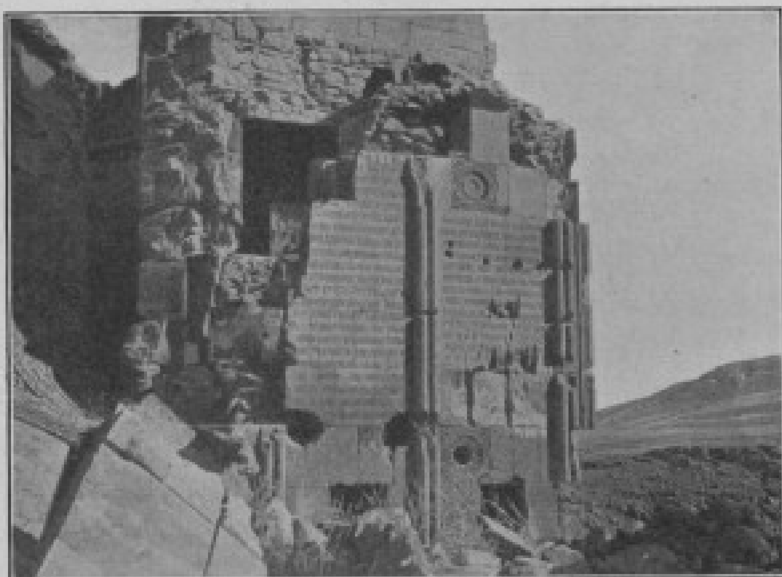
(3) Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, p. 88. Kakig aussi fut plus tard amené à nouveau à Constantinople devant Constantin Dukas.

il y en avait quatre cent livres pesant. Il voulait éviter que ce précieux dépôt ne tombât entre les mains des Romains; et il est resté là jusqu'à ce jour. Il l'y cacha pendant la nuit dans un endroit voisin de la porte d'Ani. Puis il partit escorté des nobles attachés à sa maison, tous gens d'une haute distinction, au nombre de trois cents en armes, de docteurs, d'évêques, de moines, de prêtres, au nombre de cent dix, montés sur des



RUINES D'ANI, capitale des Rois des Rois Pogratides d'Arménie au XIme Siècle. — Église.
(Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

mulets, et de deux cents domestiques à pied. A la suite de Bédros venaient le premier et le plus illustre de tous, le « vartabed » Poulkhar; l'éminent Khatchadour, chancelier; Thaddée, homme sans pareil comme littérateur; Georges et Jean Karnéghétsi; Mathieu, du couvent de Hagh'pad; Mékhithar de Knaïr; Diranoun Gabanetsi, le philosophe; Mékhitharig; Vartan, du couvent de Sanahîn; Basile Paschkhadetsi; l'éminent et vénérable Élisée; Basile, son frère; Georges, surnommé Tchoulahagtzak; les seigneurs Ephrem, Anania et Kakig. Tous ces docteurs, philosophes et savants, versés dans la connaissance de l'ancien et du nouveau Testament, ainsi que l'illustre seigneur Bédros, qu'ils accompa-



RUINES D'ANI, capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — Inscriptions lapidaires. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

gnaient, firent le voyage de Constantinople. En apprenant leur arrivée, les habitants, avec les grands de l'Empire, accoururent en foule au-devant de Bédros et le conduisirent en pompe à Sainte-Sophie. Là, l'empereur et le patriarche étant venus le rejoindre, l'amenèrent à un magnifique palais. Monomaque ordonna de pourvoir à toutes ses dépenses, et le premier jour on lui remit un présent de cent livres d'or. Le lendemain, Bédros alla au Palais faire sa visite à l'empereur. Ce prince, instruit de son arrivée, s'avança au-devant de lui, et commanda de le faire asseoir sur un siège d'or, dont le seigneur Élisée se saisit lorsque le patriarche se retira. Comme les gens de service s'efforçaient de le lui arracher, Élisée le retenait avec force. Monomaque ayant demandé le motif de cette résistance, Élisée lui répondit : « O prince, ce siège est devenu un trône patriarcal, et nul n'est digne maintenant de s'y asseoir, si ce n'est le seigneur Bédros. » Monomaque goûta beaucoup cette raison, et dit : « Laissez-lui ce trône patriarcal ». Puis s'adressant à Élisée. « Ce

siège, lui dit-il, vaut mille tahégans (1); conserve-le pour ton seigneur le patriarche, afin que nul autre que lui ne s'y place. » Bédros vécut quatre ans à Constantinople au milieu des Romains, traité avec les plus grands égards, et chaque jour il voyait augmenter sa considération et ses honneurs. Lorsqu'il se rendait chez l'empereur, on portait devant lui la crosse patriarcale, et dès que ce prince l'apercevait, il se prosternait à ses pieds. Il intima aux grands de sa cour l'ordre de ne jamais manquer d'aller au-devant du seigneur Bédros. Au bout de ce temps, le basileus et le patriarche de Constantinople (2) lui donnèrent de riches présents, des robes de brocart, beaucoup d'or et d'argent. Monomaque accorda aussi divers insignes et des dignités aux nobles de sa maison et il éleva au rang de syncelle, le neveu de Bédros, autre fils de sa sœur, le seigneur Anania; puis ayant fait cadeau au patriarche de vêtements précieux de toutes sortes, il le congédia avec bienveillance, chargé des marques de sa munificence. Bédros, ne pouvant plus retourner à Ani, fixa ensuite, avec la permission du basileus, sa résistence à Sébaste, auprès de Sénékhérim, l'ex-roi du Vaspouraçan, et il y vécut entouré de respect. »

« Ce fut, dit Tcharntchian, l'Ardzrounien Adam, le fils de Sénékhérim et son second successeur qui conduisit lui-même à Sébaste le vieux prélat, après s'être engagé par serment envers le basileus, à ne point le laisser s'évader sur la route (3). Bédros demeura dans cette ville trois ans sous la garde d'Adam qui lui permit ensuite de se retirer dans le monastère de Sainte-Croix de cette même cité, construit par Sénékhérim pour y déposer le célèbre fragment de la sainte Croix de Varak et magnifiquement décoré par le patriarche (4). Il y vécut cinq ans encore (5). Monomaque lui avait fait don de trois villages situés probablement aux environs de Sébaste. Il mourut en l'année 505 d'Arménie (6), au dire de Mathieu d'Édesse.

Disons également ce que devint le fameux magistros Krikorikos, fils

(1) Monnaie d'or d'Arménie.
(2) Michel Kéroularios.
(3) Le roi exilé Kakig s'était également offert en caution pour lui.
(4) *Épopée*, II, p. 507.
(5) Sur la date de la mort du patriarche Bédros, voy. Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, note 3 de la p. 87.
(6) 7 mars 1068 - 5 mars 1069. Voy. encore Ter-Mikelian, *op. cit.*, p. 82.

du généralissimise Vaçag, après la paix désastreuse qui ruinait définitivement sa patrie. Accouru à Ani au moment de ces graves événements, il était ensuite retourné précipitamment à Constantinople, afin de plaider la cause de son jeune roi Kakig qui s'y trouvait prisonnier. Il avait échoué complètement dans cette entreprise. Convaincu de l'impossibilité de relever le trône d'Ani, comprenant que les Grecs ne renverraient jamais Kakig dans son royaume, il avait alors, lui aussi, nous l'avons vu, abandonné aux vainqueurs ses châteaux paternels de Pèdschni (1), de Gaïan et de Gaïdzon, avec tous ses biens patrimoniaux, en échange desquels il reçut des villes et des villages dans le thème frontière de Mésopotamie, où il fixa dès lors sa résidence. Sa correspondance nous apprend qu'en cédant aux Grecs ses anciens domaines du Darôn, il n'avait pas cessé d'en avoir l'administration, car il confia celle-ci à son ami Tornig, le Mamigonien, après que le basileus l'eût investi, avec l'octroi de l'anneau d'or, du gouvernement général héréditaire du Vaspouraçan, du Saçoun et du Darôn avec le titre de duc de Mésopotamie, titre sous lequel il est généralement connu (2). Nous retrouverons ce personnage distingué à d'autres pages de cette histoire (3).

A peine les Grecs s'étaient-ils emparés d'Ani et de son territoire qu'il leur avait fallu combattre dans ces mêmes régions contre un ennemi redoutable, et cela par la faute de leur politique déloyale. On se rappelle leur alliance impie avec l'émir sarrasin de Tovin, le sanguinaire Abou'l Séwar, pour mieux écraser Kakig. Aussitôt après la victoire, les généraux byzantins, sur l'ordre du basileus constamment traître à la foi jurée, avaient réclamé à l'émir les conquêtes qu'un chrysobulle impérial lui avait assurées. Abou'l Séwar qui, sur ces entrefaites, avait cherché à traiter séparément avec Kakig, s'en tenant au texte de ce document, refusa de restituer les châteaux enlevés aux Arméniens par ses guerriers. Alors le parakimomème Nikolaos avait envoyé contre lui toutes ses forces grossies

(1) Localité très ancienne de la province d'Ararad.
(2) Δούξ Μεσοποταμίας.
(3) Il mourut en 1058, laissant quatre fils : Vakhram, qui devint plus tard catholicos d'Arménie sous le nom de Grégoire II, surnommé Vgaïacêr ; Vaçag qui fut fait duc d'Antioche ; Basile et Ph'illibê ou Philippe et plusieurs filles.

des contingents vassaux d'Ibérie et de grande Arménie, ceux-là sous le commandement direct de Kakig, roi découronné, transformé en simple général impérial (1). Le fameux Liparit marchait à la tête des contingents géorgiens vassaux (2). Cette puissante armée que le domestique avait placée sous les ordres directs du vestarque Michel Iasitas (3) et d'un des familliers de celui-ci, le magistros Constantin l'Alain (4), marcha droit sur Tovin (5).

Abou'l Séwar, dit Skylitzès, était profondément versé dans l'art de la guerre orientale, rompu à toutes les ruses d'un métier qu'il chérissait. Convaincu qu'il ne pourrait résister en rase campagne à une aussi puissante armée régulière, il s'enferma avec ses contingents derrière les murs de sa capitale bâtie sur une hauteur, après avoir détourné le cours de la rivière de manière à inonder toute la campagne environnante, puis il attendit patiemment l'arrivée de l'ennemi. A ce moment, dans les vignobles qui touchaient à la ville, il dissimula ses archers, habiles entre tous, avec ordre de se tenir cachés jusqu'au signal qui leur serait donné par des trompettes. Les chefs impériaux, complètement abusés sur les forces de l'ennemi, croyant entrer presque sans résistance dans Tovin, s'avancèrent en désordre. Cavaliers et fantassins marchaient pêle-mêle. Comme l'armée venait de s'engager dans les sentiers des vignobles au pied de la ville, soudain retentissent les trompettes de l'émir. Sortant brusquement de leurs cachettes, les archers d'Abou'l Séwar criblent de flèches les soldats de Roum, empêtrés parmi les ceps, incapables de se défendre. La déroute est aussitôt affreuse. Une foule d'Impériaux périssent. Leurs chevaux effarés, ne pouvant fuir, s'enlisent dans la boue, ou tombent dans des trous. Les deux chefs impériaux Iasitas et Constantin l'Alain, échappés à grand'peine, apportèrent eux-mêmes la nouvelle de ce désastre au parakimomène demeuré à Ani. Une foule de leurs soldats furent vendus comme esclaves par le vainqueur.

(1) Skylitzès (Cédr., 559, 14) l'appelle « l'Aniote », ὁ Ἀνιώτης.

(2) Voy. *Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, 1re partie, p. 323 et note.

(3) Voy. dans Rhodius, *op. cit.*, p. 25, la mention d'une lettre adressée à ce personnage par Psellos.

(4) « καὶ τὸν ἑαυτοῦ δοῦλον Κωνσταντῖνον μάγιστρον τὸν Ἀλανὸν », Cédrénus, 559, 17.

(5) Voy. sur cette place forte : Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, note 1 de la p. 70. — Tovin ou Tevin, la Tibion du Porphyrogénète, en Arabe Dewin ou Debyl, ville du district d'Osdan, province d'Ararad, au nord d'Ardaschad, sur la rivière Medzamor.

Iasitas et le parakimomène destitués par le basileus furent remplacés, le premier comme duc d'Ibérie, par le valeureux Katakalon Kékauménos que nous trouvons à cette époque partout où il y avait gloire et danger (1), le second en qualité de généralissime par le grand hétériarque eunuque Constantin, d'origine sarrasine. Ce personnage, dit Skylitzès, très dévoué à Monomaque, lui avait rendu les plus signalés services lors de son avènement à l'Empire. Ce fut Katakalon qui, en qualité de gouverneur



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Abou'l Sewar bat les Byzantins sous les murs de Tovin — (Beylié,* l'Habit byz.*)*

d'Ani, bannit vers cette époque le catholicos Bédros par mesure de sûreté publique.

Ces nouveaux chefs, aussitôt après avoir rejoint leur poste, cherchèrent à réparer le désastre de Tovin. Préférant ne pas s'attaquer tout d'abord à cette puissante forteresse, capitale de l'émirat, ils commencèrent par investir les divers châteaux du territoire d'Ani qu'Abou'l Séwar venait de conquérir et qu'il se refusait à rendre. Ils s'emparèrent ainsi des forteresses de Sainte-Marie, d'Ampier et de Saint-Grégoire, véritables nids d'aigles en apparence imprenables, perchés au plus haut des monts parmi des précipices infinis. L'énergique émir tenta à maintes reprises,

(1) Sur les Katakalon, clan arménien originaire de Colonée, voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 448 et 449.

durant ces sièges extraordinaires, de porter secours à ses guerriers. Il fut chaque fois repoussé. L'eunuque Constantin se retourna ensuite contre le « kastron » de Chelidonion, sur un abrupt promontoire à une petite distance de Tovin. Il en établit le siège en règle avec fossés et retranchements. Son attaque avait été si subite que les assiégés n'avaient pas eu le temps de s'approvisionner. Ils manquèrent bientôt du nécessaire. « Certainement, poursuit Skylitzès, ils eussent tôt succombé, si la terrible révolte du patrice Léon Tornikios n'eût subitement éclaté à ce moment même en Occident. Monomaque se vit contraint de rappeler en hâte toutes ses forces disponibles et l'eunuque Constantin dut partir à marches forcées avec son armée dans la direction de Constantinople après avoir signé la paix avec l'émir Abou'l Séwar, laissant Katakalon en Ibérie ». Le soulèvement célèbre du prétendant Tornikios est du mois de septembre 1047. La guerre contre l'infatigable émir de Tovin avait donc duré deux ans déjà (1).

Abou'l Séwar, avant de faire sa paix avec le basileus, avait poussé avec ses guerriers une pointe jusqu'aux portes d'Ani, exerçant sur sa route d'horribles ravages. Le héros octogénaire arménien Vakhram le Pakhlavide, « anthypatos » et généralissime, qui avait tant contribué avec son neveu le magistros Grégoire à placer Kakig sur le trône, dernier et glorieux rejeton des Arsacides, périt en combattant contre lui aux côtés des Byzantins. Lui seul, parmi ses compatriotes désespérés des malheurs de leur patrie, songeait encore à la défendre. Il eut d'abord quelques succès, mais ayant vu mourir à ses côtés son fils Krikorikos, il se jeta en désespéré sur l'ennemi, fut pris et torturé jusqu'à la mort (2). Sa mort causa en Arménie un deuil profond. Son corps, transporté au monastère de Marmaraschen fondé par lui près d'Ani, y fut inhumé à côté de celui de sa femme Sophie.

On était en automne de l'an 1047, au mois de septembre. La plus dan-

(1) Mathieu d'Édesse note également ces deux expéditions successives des forces impériales contre Tovin. — Il y eut un terrible tremblement de terre en l'année 494 de l'ère arménienne (10 mars 1045 — 9 mars 1046). Le district d'Égéghéats, l'Acilisène de Strabon, fut bouleversé (*ibid.*, p. 79).

(2) Arisdaguès de Lasdiverd et Mathieu d'Édesse disent formellement que Vakhram périt avec son fils au désastre sous les murs de Tovin, lors de la première campagne des Grecs.

gereuse de toutes les révoltes qui ensanglantèrent les premières années du règne de Constantin Monomaque, celle de Léon Tornikios, éclata subitement à cet instant précis. De tous les historiens de cette extraordinaire aventure, Psellos est pour nous le plus important de beaucoup. Bien qu'il n'ait jamais été qu'un écrivain de cour et qu'il soit par ce fait quelque peu sujet à caution, il fut parmi tous ceux qui nous en ont parlé le plus important témoin oculaire des pires moments de ce siège de Constantinople à la fois si court et si dramatique. Il fut dans ces heures d'agonie le plus intime conseiller, l'ami dévoué du basileus Monomaque. Michel Attaleiates, qui vint se fixer au plus tard à Constantinople en 1034, fut aussi, très probablement, témoin oculaire de ces événements, ce qui rend très précieux le récit qu'il en fait, mais il n'a certainement pas été à même de voir les choses d'aussi près que Psellos qui ne quitta pas un moment le basileus durant ces longs jours d'angoisse abominable (1). Enfin, nous trouvons encore des renseignements fort précieux dans un curieux document que nous devons à un des prélats les plus distingués de cette époque à Byzance. Le 29 décembre de cette même année 1047, alors que le prétendant Tornikios était à peine vaincu, le célèbre Jean Mauropos (2), métropolitain d'Euchaïta en Asie (3), un des principaux amis de Psellos, prononça à Constantinople, peut-être devant le basileus, une remarquable harangue écrite en une langue aussi élégante qu'énergique, qui n'est autre qu'un discours d'actions de grâce à Dieu pour l'heureuse issue de cette terrible aventure dans laquelle avait failli sombrer le trône de Monomaque. Cette harangue, publiée depuis peu d'années (4), nous fournit sur la révolte de Tornikios maints détails historiques inédits (5).

(1) Les autres historiens principaux de cette révolte sont Skylitzès, et d'après lui, Cédrénus, puis Zonaras, Glycas aussi. — Sur Michel Attaleiates, voy. encore Krumbacher, *op. cit.*, p. 269.

(2) Ἰωάννης ὁ Μαυρόπους.

(3) Τὰ Εὐχάϊτα, ville située à une journée de marche d'Amasia, entre les fleuves Iris et Halys.

(4) Dans l'édition d'une partie des œuvres si nombreuses de Jean Mauropos, publiée en 1882 par J. Bollig et P. de Lagarde. La harangue en question y figure sous le n° 186, pp. 178-195, sous le titre : Ἰωάννου τοῦ ἁγιωτάτου μητροπολίτου Εὐχαΐτων χαριστήριος λόγος, ἐπὶ τῇ καθαιρέσει τῆς τυραννίδος ἐλέχθη δὲ μετὰ πέμπτην τῶν Χριστοῦ γεννῶν ἡμέραν.

(5) Voyez sur la vie et les écrits de Jean Mauropos : R. Schütte, mém. cité plus bas, p. 5, et Krumbacher, *op. cit.*, pp. 171 et 740. — Voy. surtout : un copieux article de Dræseke dans *Byz. Z.*, II, p. 466.

Les origines de ce mouvement qui, bien que de si courte durée, a laissé dans l'histoire de Byzance un souvenir si cruel à cause des circonstances si tragiques qui l'accompagnèrent, ont été exposées d'une façon remarquable dans le mémoire excellent que M. R. Schütte a consacré à cet événement et que je vais suivre pas à pas presque textuellement dans mon récit (1). Le caractère à la fois faible et frivole de Monomaque, les scandales de son règne, celui de sa liaison avec Skléréna en particulier, les dilapidations prodigieuses du trésor qui indisposaient constamment contre le souverain l'opinion des masses, constituaient pour les prétendants de toute espèce et de toute qualité un excitant perpétuel à briguer ce trône si médiocrement occupé, parfois si faiblement défendu.



DÉTAIL D'ARCHITECTURE du couvent d'Iviron au Mont-Athos. — XIme siècle. (Phot. commun. par M. G. Millet.)

Je reprends le récit de M. Schütte puisé en majeure partie dans le récit de Psellos avec quelques détails empruntés aux autres sources :

« Le règne de Constantin Monomaque, dit en substance l'érudit allemand, ne fut, pendant toute sa durée, en partie par la faute de ce prince, en partie sans qu'il y fût personnellement pour quelque chose, qu'une

(1) *Der Aufstand des Leon Tornikios im Iahre 1047. Eine Studie zur byzantinischen Gesch. des 11 Iahrhunderts*, Plauen i. V, 1896. — Les pages 1 à 19 sont consacrées à l'exposé et à la discussion des sources, les pages 19 à 32 au récit même des événements.

longue série de périls et d'infortunes pour l'Empire. Sans parler du grand Schisme qui commença à cette époque avec toutes ses redoutables et séculaires conséquences, ce fut sous ce même basileus qu'un autre fait aux suites encore plus terribles et plus considérables qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, commença à prendre de l'importance. Ce règne si agité, en effet, marqua les premiers débuts de la lutte acharnée entre l'Empire et les Turks Seldjoukides, qui devait se continuer dans la suite avec les Turks Osmanlis pour se terminer quatre siècles plus tard par la prise de Constantinople et la destruction de l'Empire grec par Mohammed le Conquérant! Jusqu'à ce moment qui marque un point tournant de l'histoire de Byzance, l'Arménie vassale (1) avait été le principal boulevard de l'Empire pour sa défense contre les agressions des premières bandes seldjoukides accourues des profondeurs de l'Asie centrale en escadrons de jour en jour plus nombreux. Ses innombrables barons féodaux avec leurs milices nombreuses avaient jusque-là réussi à maintenir ces terribles adversaires à distance des frontières impériales. Or, précisément, ce fut Monomaque qui modifia cette séculaire institution jadis inaugurée par l'esprit prévoyant de Basile le Macédonien. Que ce fut parce qu'on redoutait à Byzance la turbulente aristocratie arménienne toujours prête à quelque usurpation, du moins à quelque rébellion, ou parce que le déficit



FRESQUE BYZANTINE de l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — XIme Siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

(1) Couverte de fortifications par Basile II; voy. Neumann, *op. cit.*, p. 107.

financier amené par les dilapidations incessantes de ce basileus jouisseur et viveur était devenu plus béant, toujours est-il que Monomaque, nous le verrons, avait été assez imprudent pour abolir l'ancienne organisation des milices guerrières de paysans arméniens aguerris qui avait jusque-là assuré le salut de cette frontière et pour introduire en place dans ces contrées les usages établis dans le reste des provinces de l'Empire en remplaçant l'impôt du sang par les taxes accoutumées. Ainsi d'un seul coup fut anéantie la force de résistance guerrière si importante qu'opposait aux ennemis de Byzance cette vaste région vassale d'Arménie. Il fallut recourir aux armées mercenaires pour défendre cette terre frontière contre l'éternelle menace de l'invasion turque. Ces mercenaires naturellement, qui ne se battaient pas pour leur patrie, pour leurs femmes et leurs enfants, comme jusqu'ici l'avaient fait les milices de paysans arméniens, offraient une force de résistance moindre. Aussi les Seldjoukides commencèrent-ils à ce moment à prendre graduellement pied en ces contrées.

« Ces mesures si dangereuses décrétées par Monomaque eurent, disons-le de suite, les rapports les plus étroits avec la rébellion dont il va être ici question. En effet, avant même que les Seldjoukides ne fussent arrivés à quelque résultat sérieux du côté de l'Arménie, ce soulèvement éclata en Europe dans un bien proche et dangereux voisinage de la capitale et sa cause la plus prochaine ne fut autre qu'un sentiment aussi universel qu'intense de mésestime envers le basileus, à la fois pour son esprit si peu militaire, pour son attitude si constamment malveillante à l'endroit de l'armée et de ses chefs, très certainement aussi pour ces mesures si impopulaires à l'endroit de l'Arménie. Tous les esprits sérieux, à Constantinople, avaient dès longtemps reconnu le péril immense qui lentement s'amoncelait sur la frontière orientale de l'Empire. Toutes les sources sont unanimes à nous dire qu'un très sérieux mécontentement s'était fait jour, dès les débuts de cette année 1047, dans le sein de l'armée d'Occident ou armée d'Europe qui avait son quartier général à Andrinople et qui était destinée à la fois à contenir les Bulgares toujours prêts à se soulever depuis qu'ils avaient été si complètement vaincus par le grand Basile et à surveiller les nations barbares d'au delà du Danube, les redou-

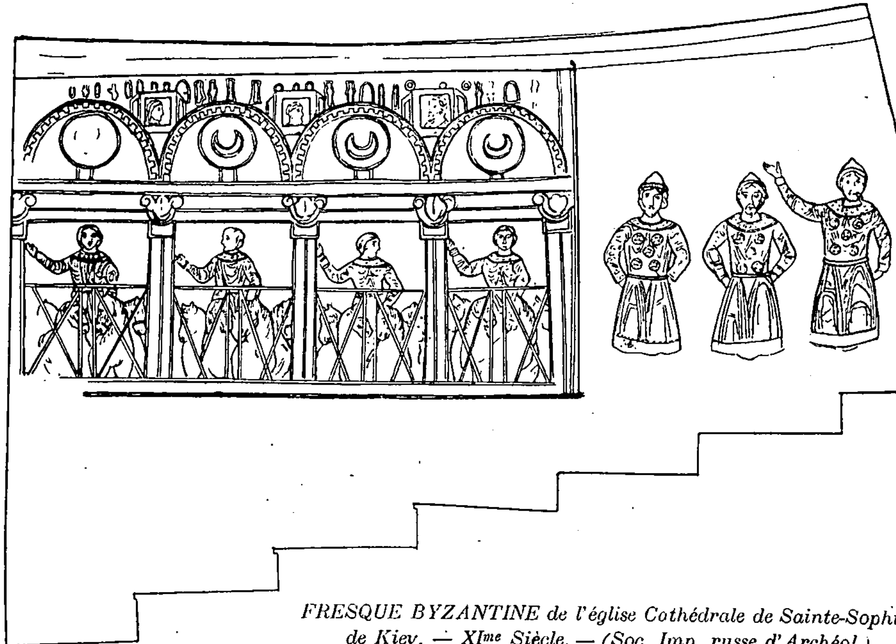
tables Petchenègues en particulier, constamment disposés à franchir ce grand fleuve pour razzier le territoire de l'Empire. Dès longtemps, dans les milieux agissants de cette grande agglomération militaire, on était singulièrement mécontent de ce souverain affable mais efféminé auquel sa santé déplorable ne permettait jamais de sortir de Constantinople et qui ne perdait pas une occasion de témoigner de son peu de penchant pour tous ces vaillants guerriers et leurs non moins valeureux chefs dont il ne cessait de redouter l'union si dangereuse pour son trône encore bien vacillant. Ajoutez à ceci que cette grande cité provinciale d'Andrinople se trouvait être précisément à ce moment la résidence d'une foule de chefs militaires en disponibilité ou même en disgrâce, exaspérés d'avoir été mis de côté par Monomaque et remplacés par d'incapables courtisans ou par des eunuques, lamentables favoris de ce souverain de Harem. Tous ces désœuvrés par force n'avaient qu'une pensée : attiser parmi ces masses militaires la flamme toujours prête à s'allumer du mécontentement et de l'esprit de révolte. Nous ne voyons pas très clair dans les aspirations de tous ces personnages, mais nous ne nous tromperons guère en leur assignant un rôle important dans le mécontentement général sans cesse grandissant parmi l'élément militaire. Cependant, il semble bien que le basileus ait cette fois encore réussi à calmer pour un temps ces esprits chagrins. Il avait fait tomber sur tous, petits et grands, chefs et soldats, une véritable manne de grâces, de cadeaux, de promotions et de dignités, si bien que pour l'instant, c'est-à-dire dans le courant du printemps de l'an 1047, le soulèvement de l'armée de Macédoine avait semblé conjuré. Mais ce n'avait été qu'une passagère apparence. En réalité, rien de ce qui avait tant excité le mécontentement de l'armée, n'avait été modifié sérieusement. L'esprit de révolte n'attendait qu'une occasion favorable, un chef surtout assez populaire pour entraîner les masses. Ce chef ne fut pas long à se révéler.

« Précisément à Andrinople de Macédoine, sa ville natale, résidait à cette époque un personnage fort considérable, Léon Tornikios ou Tornikis, ou encore Tornice, issu de l'antique autant qu'illustre race de dynastes arméniens des Pagratides. Les Tornikios était un rameau plus jeune de la puissante maison des princes de Darôn ou Tarôn. L'intrigante bureau-

cratie byzantine avait dès longtemps réussi à incorporer à l'Empire la plus grande partie des territoires appartenant à cette famille fort ancienne et ayant en Arménie une situation considérable. Aussi Léon Tornikios ne nourrissait-il guère que de mauvais sentiments à l'endroit des spoliateurs de sa race. Ses ascendants, immigrés d'Arménie en Europe depuis environ un siècle, avaient eu beau jouir à Byzance d'une situation privilégiée au premier rang des dignitaires palatins, le vaniteux descendant des rois d'Arménie n'en dissimulait pas moins au fond du cœur une haine violente contre les Grecs détestés. C'était un homme superbe, d'aspect imposant, plein de séduction, du reste sans caractère comme sans énergie, avant tout beau parleur. Mais précisément en raison de cette apparence extérieure et de cette descendance illustre, une rumeur prophétique s'était dès longtemps répandue parmi la population d'Andrinople, fort bien disposée pour lui, que le sort destinait cet homme à une très haute place dans l'État, peut-être la plus élevée.

« Cette rumeur d'origine obscure, finalement parvenue à la connaissance de Tornikios, éveilla en lui des aspirations auxquelles il n'avait probablement jusque-là jamais songé, il est permis du moins de le conjecturer d'après son manque presque absolu de courage et son caractère si faible. Bien que par sa mère il se trouvât le cousin au second degré du basileus Constantin Monomaque, il ne possédait point la faveur de celui-ci qui n'avait toutefois pas hésité à lui conférer toutes les dignités compatibles avec son rang, celles de patrice et de « vestiarios » en particulier. Il lui avait en outre confié à plusieurs reprises diverses missions civiles ou militaires. Cela n'empêchait qu'au fond de son cœur le basileus ne se méfiât de lui, soit que sa personne lui fût antipathique, soit que la légende populaire sur les destinées futures de cet homme sonnât mal à ses oreilles. Il se mêlait encore à tout ceci une pénible circonstance particulière. Constantin Monomaque n'avait que deux sœurs. L'une, Hélène, d'intelligence bornée, menait auprès de lui au Palais Sacré une existence retirée. La plus jeune, Euprepia, femme intelligente et de volonté, témoignait par contre de fort peu de goût pour l'indolence et les autres défauts de son impérial frère. Elle n'en parlait qu'avec humeur, presque avec mépris, fuyant ostensiblement sa société. Lorsqu'elle ne pouvait

éviter de se rencontrer avec lui, elle ne lui épargnait point les plus pénibles vérités, insoucieuse de ses fureurs, semblant plutôt s'en divertir. Constantin, qui redoutait fort les sarcasmes de cette personne indépendante, n'avait pas su lui cacher l'aversion que lui inspirait Léon Tornikios. Euprepia, en vraie femme, aussitôt qu'elle s'en était aperçue, n'avait eu de cesse, dans le seul but d'exaspérer son frère, de témoigner à ce parent beaucoup plus jeune qu'elle le plus vif intérêt, la plus éclatante



FRESQUE BYZANTINE de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — XIme Siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

faveur. Ceci ne fit qu'exaspérer la colère de l'empereur. Dissimulant encore, il se borna à éloigner Tornikios pour le séparer de sa sœur. C'est dans ce but qu'il l'avait nommé stratigos dans la lointaine Géorgie (1), comptant sur l'éloignement pour paralyser toute intrigue possible. De ce que le futur prétendant fit en ces régions barbares, nous ne savons rien sauf que la légende des hautes destinées auxquelles il semblait destiné le suivit là-bas. Il en revint des rumeurs jusqu'au Palais Sacré. De là à prêter à Tornikios des projets de complot et d'usurpation que peut-être

(1) Et non à Malatya, comme le dit Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 22.

cet homme si faible ne nourrissait pas encore, il n'y avait qu'un pas. Peut-être même le basileus n'eut-il tenu aucun compte de ces bruits tendancieux si Euprepia ne l'eut exaspéré en s'obstinant à défendre Tornikios à tort et à travers. Son bien-aimé, affirmait-elle, était protégé par Dieu d'une façon si éclatante que toute la haine de Monomaque n'y ferait rien. Ces insanités eurent à la fin raison de l'esprit faible du basileus. Il s'inquiéta sérieusement. Euprepia, en voulant trop protéger son héros, n'avait fait que précipiter sa perte. Des « basilikoi » impériaux furent expédiés en Ibérie avec ordre d'en ramener aussitôt Tornikios après l'avoir fait raser et ordonné moine. Ainsi fut fait. C'était l'habituel procédé à Byzance pour se débarrasser d'un personnage gênant. Seulement le basileus, persuadé que par le fait d'avoir endossé la robe de bure, Tornikios avait cessé d'être dangereux, eut le tort grave de l'autoriser à circuler librement dans la capitale. Lui, gardant toujours l'espoir de se réconcilier avec Monomaque, mit tout en œuvre pour l'approcher et implorer sa pitié, le suppliant de ne le point condamner ainsi sur de simples bruits. Le basileus, inflexible, n'eut pour l'infortuné que froideur et moquerie et le chassa en ricanant de sa présence. Ce traitement injuste fit d'un homme jusque-là innocent un coupable. Seule, Euprepia s'opiniâtra en efforts généreux pour défendre l'infortuné auprès de son frère.

« Dans le même temps que Tornikios subissait cet injuste traitement, une foule d'intrigants dans Constantinople s'apprêtaient à exploiter le ressentiment d'un personnage aussi en vue. Plusieurs parmi ceux-ci, ayant vécu jadis à ses côtés à Andrinople, savaient à quel point le peuple de cette grande cité lui était demeuré attaché. Il y avait là des parents à lui, de nombreux fonctionnaires révoqués, des officiers supérieurs en disgrâce, beaucoup de mécontents enfin que la si facile et prompte répression d'un récent soulèvement des contingents macédoniens (1) avait d'autant plus violemment irrités que presque tous y avaient trempé la main. Tous guettaient impatiemment une occasion nouvelle de se débarrasser d'un souverain détesté. Entre tous ces éléments si divers,

(1) C'est surtout Jean Mauropos qui, dans sa harangue, fait allusion à ces événements antérieurs sur lesquels nous n'avons aucun autre renseignement.

il se noua fort aisément une conspiration dont l'âme semble avoir été, comme le démontre la marche des événements, un autre haut personnage de l'aristocratie byzantine, Jean Vatatzès, lui aussi apparenté à Tornikios.

« La famille des Vatatzès était originaire de cette ville même d'Andrinople. Quant à Jean, c'était un homme de valeur, énergique, audacieux et brave, chef militaire expérimenté. L'occasion pour tous ces mécontents était propice de pouvoir mettre à leur tête un personnage aussi marquant, aussi populaire que l'était Tornikios à Andrinople, de race presque royale, ceint d'une sorte d'auréole mystérieuse, exaspéré par les injustices dont il était victime. Bref, les circonstances créèrent l'homme et de ce personnage sans énergie elles firent un prétendant au trône des basileis

« Aussitôt que les conjurés, à force d'exciter le faible et mobile Tornikios, eurent définitivement enlevé son assentiment, ils le pressèrent de quitter la capitale où les circonstances étaient moins favorables et de gagner Andrinople où le terrain avait été soigneusement préparé par eux. Le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, quatorzième jour du mois de septembre de l'an 1047, tous les chefs de la conspiration avec Tornikios, montés sur des chevaux amenés d'avance dans des endroits convenus, quittèrent secrètement Constantinople, sans que la police urbaine s'en fût aperçue. Telle fut leur fuite infiniment rapide qu'ils franchirent en un peu plus de vingt-quatre heures les deux cent quarante kilomètres entre la capitale et Andrinople. Toutes les sources s'accordent sur ce point. Il s'agissait de faire vite pour ne pas se laisser devancer. Donc, dès le 15 septembre, les conjurés se trouvaient réunis à Andrinople. Sans perdre un instant, ils s'efforcèrent d'attirer dans leur parti les nombreux contingents macédoniens mécontents qui y tenaient garnison ainsi que les généraux en disgrâce ou en disponibilité et de les exciter à de nouveaux désordres. Le nerf de la guerre, l'argent, leur faisait d'ailleurs absolument défaut. Il fallut procéder par d'autres moyens. Dans les deux ou trois jours qui suivirent leur retour à Andrinople, les chefs du complot dépêchèrent de tous côtés aux troupes des émissaires clandestins chargés en place de subsides de débiter aux soldats une foule de

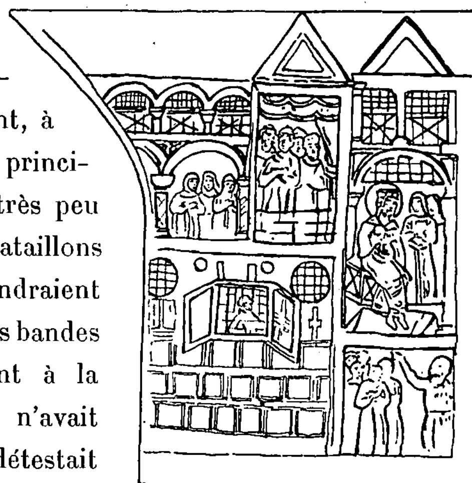
mensonges utiles. On fit croire à ces esprits simples que le basileus était mort, que la basilissa Théodora était maintenant seule à la tête de l'Empire et qu'elle venait d'appeler auprès d'elle comme co-régent « le prudent, l'énergique et sage Léon le Macédonien » dont l'origine était si illustre. Cette fausse nouvelle de la mort du souverain fut d'autant plus facilement accueillie qu'on savait Monomaque depuis longtemps fort malade. De Zoé, chose étrange, on ne semble pas s'être préoccupé. Aucune source ne la nomme. Il est possible qu'elle fut peu populaire à Andrinople. Les deux grands mobiles du soulèvement des contingents macédoniens furent la haine que toute cette jeunesse guerrière portait à cet empereur si peu martial et la crainte qu'il ne profitât de la première occasion pour punir ces légions de leur récent soulèvement à peine oublié.



FRESQUE BYZANTINE de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — XIme Siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

« L'orage fameux éclata donc qui allait mettre le trône du basileus Constantin Monomaque à deux doigts de sa perte. L'ensemble des troupes de l'armée de Macédoine, officiers et soldats, passèrent au parti des conjurés. Ce fut l'œuvre de très peu de jours. Au milieu d'un immense enthousiasme on proclama Léon basileus des Romains suivant les rites consacrés. On le revêtit solennellement des insignes impériaux. On le chaussa des rouges « campagia ». Il échangea, gai et insouciant, la robe de bure du caloyer pour le manteau éclatant des basileis. Il entra avec grâce, aisance et dignité dans son rôle nouveau, forma sa cour de ses partisans les plus en vue, distribua généreusement dignités et commandements aux chefs des troupes qui l'avaient proclamé. Pour faire oublier

à ses avides adhérents la complète pénurie d'argent, il excita leurs espoirs par la perspective du plus riche butin à conquérir sur les partisans de Monomaque, par la promesse aussi de grands dégrèvements d'impôts. Bref, il se comporta en tout comme s'il se trouvait déjà le maître incontesté de l'Empire. Une semaine n'était pas écoulée depuis sa fuite de Constantinople qu'il se trouva en état de marcher sur cette ville à la tête d'une forte armée composée de troupes aguerries. Constantinople était l'enjeu suprême que, sous peine de catastrophe, il devait s'efforcer de conquérir sur-le-champ. Il savait qu'en ce moment, à cause de la guerre en Arménie principalement, il ne s'y trouvait que très peu de troupes, seulement quelques bataillons étrangers de la garde qui ne tiendraient pas, on l'espérait, contre les vieilles bandes macédoniennes éprouvées. Quant à la bourgeoisie de la capitale, qui n'avait jamais aimé Monomaque, qui le détestait presque déjà, jamais elle ne consentirait à verser son sang pour un souverain aussi peu populaire. Aussi Tornikios et ses adhérents croyaient-ils fermement qu'ils n'auraient qu'à paraître sous les remparts de la Ville gardée de Dieu pour être accueillis avec transport par la population de l'immense cité. Mais pour cela, il était urgent de ne pas perdre une heure. Tornikios n'ignorait point que des lointains thèmes-frontières d'Arménie les légions récemment victorieuses de la guerre d'Ani, demeurées jusqu'ici dévouées au basileus légitime, rappelées en hâte par celui-ci, allaient accourir à l'envi, décidées à ne point tolérer le succès d'un prétendant qu'elles-mêmes n'avaient point mis sur le pavois. A tant de motifs de division, en effet, s'ajoutait l'éternelle rivalité entre les deux armées d'Europe et d'Asie, d'Occident et d'Orient. De toute nécessité, sous peine de périr avant que d'avoir débuté, il fallait que Tornikios se rendît maître de la capitale



FRESQUE BYZANTINE de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — XIme Siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

avant que Monomaque n'eût eu le temps d'y recevoir ses troupes fidèles revenant de si loin.

« Donc, l'armée de Macédoine soulevée s'avança d'une marche précipitée sur Constantinople à travers les vastes étendues du thème de Thrace, presque partout bien accueillie, grossie sur sa route par de nombreux renforts. Nulle part, dans ces plaines sans fin, on ne rencontra de résistance. Le gouvernement de Monomaque était surpris sans défense. Partout les soldats du prétendant, devenus de suite fort indisciplinés, insuffisamment commandés surtout, se livrèrent à un pillage abominable des villes et des villages épars sur la route, ne respectant même pas les églises et les monastères, détruisant toute propriété, violentant les femmes, enrôlant de force les jeunes gens Il se peut que les sources témoignent ici de quelque exagération. Il n'en est pas moins vrai que, suivant l'expression énergique d'une d'entre elles, « la Thrace souffrit autant du passage des bandes indisciplinées de Tornikios que si ç'eût été une invasion de bandits Scythes ou de Celtes pillards ».

« Tandis que les événements se précipitaient, à Constantinople l'avenir immédiat semblait des plus sombres et le basileus se trouvait vraiment dans la pire situation Par surcroît d'infortune, il souffrait d'une atroce attaque de goutte, pouvant à peine se mouvoir. Un ulcère rongeant, de nature mal définie, le torturait aussi abominablement. Le peuple qui ne l'avait pas vu sortir depuis longtemps, ajoutant foi aux plus absurdes rumeurs, se figurait qu'il était mort depuis bien des jours et qu'on lui cachait la chose. Tout ceci n'encourageait guère la population à la résistance. Déjà, dans divers quartiers de la grande Ville, des conciliabules secrets agitaient mystérieusement la question de savoir s'il ne serait pas préférable de se rallier de suite au nouveau prétendant de l'Empire, qui, lui, du moins, serait un soldat, un véritable chef capable de s'opposer aux progrès menaçants de toutes les nations barbares. Le premier souci du gouvernement fut de fournir *de visu* à la multitude la preuve que le basileus était bien encore vivant. Monomaque, comme tous les faibles, savait montrer de l'énergie dans des cas en apparence désespérés. Décidé à résister à outrance, il se résigna, malgré ses souffrances, à se montrer en public. Le vieux souverain déploya vraiment en ces tragiques journées

une volonté rare. On ne disposait pour la défense de l'immense cité, outre la garde sarrasine du Palais, que de la nombreuse domesticité de la cour et du Sénat. On arma tout ce monde, auquel s'adjoignirent un certain nombre de volontaires de la bourgeoisie. Tout cela, hélas, n'arrivait pas, affirment les sources, au chiffre incroyablement faible d'un millier d'hommes. En même temps, bien qu'il fût déjà très tard, des messagers impériaux furent dépêchés à Trébizonde sur un bateau rapide de la flotte impériale avec des lettres du basileus enjoignant à l'eunuque Constantin et aux autres chefs de l'armée d'Arménie de conclure là-bas la paix immédiate à tout prix et de prendre à marches forcées la route de la capitale avec toutes les troupes disponibles sans perdre une heure. Jusqu'à l'arrivée de ces secours encore si éloignés, force était de se défendre avec les faibles éléments que je viens d'énumérer dans la colossale cité heureusement si bien protégée par la merveilleuse muraille qui si souvent déjà l'avait préservée des pires destins et qu'une force infime pouvait disputer à toute une armée. Avec une hâte fébrile, on répara tant bien que mal ce rempart célèbre. On y installa toutes les machines de jet qu'on put utiliser, catapultes et autres, avec leur matériel. On disposa les rares défenseurs aux points stratégiques importants. On munit de gardiens les tours et les portes. Monomaque, persuadé probablement à tort qu'Euprepia qui voulait tant de bien à Tornikios, était secrètement de connivence avec lui, fit enfermer cette personne agitée.

« Chaque jour les nouvelles de l'approche des légions de Macédoine devenaient plus graves, plus angoissantes, semant davantage la terreur dans la cité bouleversée. Même la décision prise par le basileus de résister à outrance faisait redouter les pires représailles des assaillants, car de la victoire définitive de ceux-ci personne ou presque ne semblait douter. Toutes les églises, Sainte-Sophie surtout, étaient incessamment remplies d'un peuple de suppliants prosternés aux pieds de la Toute Sainte, protectrice de la Cité. Une infinie procession conduite par le patriarche Michel Kéroularios, formée de tous les prêtres et les religieux actuellement en séjour à Constantinople, suivie d'un peuple immense, longea la grande muraille sur cet espace de plusieurs kilomètres qui va d'une mer

à l'autre, de Chrysokéras à la Propontide, invoquant le secours divin avec des lamentations extraordinaires. Dans toutes les rues, sur les places publiques, des milliers de suppliants adressaient au ciel des prières et des gémissements pieux.

« Le péril se rapprochait à chaque heure. Une reconnaissance de cavalerie envoyée par le basileus ne put dépasser Selymbria sur la Propontide, à environ cinquante kilomètres de la capitale. Elle s'y heurta à des avant-gardes ennemies et dut rebrousser chemin en hâte suivie d'une multitude de campagnards qui fuyaient devant l'invasion du Nord. Tous ces villageois affolés, poussant devant eux leurs troupeaux, succombant sous le poids de leurs biens qu'ils emportaient, ne firent qu'augmenter, en pénétrant dans la capitale, le trouble et l'effroi qui y régnaient. Leurs groupes lamentables encombrèrent les rues et les places.

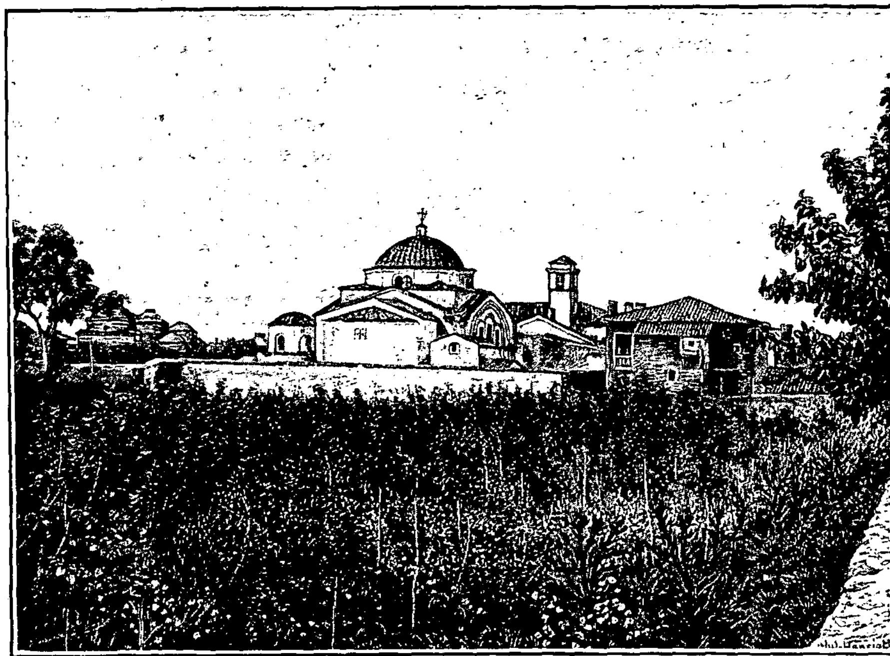
« Enfin Léon Tornikios et l'armée rebelle de Macédoine apparurent en vue de ce magnifique et haut rempart de Constantinople qui avait vu tant d'assauts depuis des siècles. Les sources sont unanimes à célébrer la marche extraordinairement rapide du prétendant à travers la Thrace. En admettant que son armée ait fait cinquante kilomètres par jour au départ d'Andrinople le lundi 21 septembre, on peut estimer que ses têtes de colonne apparurent déjà le vendredi suivant 25 septembre en vue de la capitale. Aussitôt il fit établir son camp sur une hauteur à quelque distance en face du vieux quartier des Blachernes et du Palais du même nom, tout auprès du monastère suburbain des Saints-Anargyres. Cet édifice, dans le courant de ces terribles journées, fut entièrement saccagé (1). C'est dans ce camp que Tornikios passa sa première nuit devant Constantinople, donnant personnellement toutes les consignes. Le lendemain matin, il conduisit son armée plus en avant, presqu'au pied du rempart. Contre son attente naïve, les portes de la cité demeurèrent hermétiquement closes. Au lieu d'être reçu à bras ouverts, ainsi qu'il s'y attendait, il trouva la gigantesque muraille garnie de machines, gardée par des hommes en armes. Il fallait emporter d'assaut ce formidable rempart long de six mille mètres!

(1) Voy. Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, p. 82. — Cet auteur dit encore que les rebelles jetèrent à la mer toutes les richesses de l'église des Quarante-Martyrs.



UN DES FEUILLETS du diptyque byzantin d'argent, aujourd'hui perdu, ayant appartenu à l'église de San Giovanni de Florence. — (Phot. commun. par le professeur H. Graeven, d'après le plâtre conservé au Vatican.)

« Force fut aux assaillants de faire seulement observer par des corps détachés la majeure partie de cette immense enceinte et de concentrer la masse de leurs forces sur le point qu'ils projetaient plus particulièrement d'attaquer dans la région des Blachernes. Toutes les troupes du prétendant se présentèrent à la fois en ce lieu en ligne de bataille. « On avait modifié l'ordre d'attaque habituel, dit Psellos. On ne marchait plus sur



ÉGLISE de la « Koimesis » à Nicée construite par le grand hétériarque Nicéphore, sous le règne de Constantin VIII. — Vue générale. — Voy. la note 1 de la p. 7 et les vign. des pp. 361, 365 et 413. — (Phot. commun. par M. O. Wulff.)

une profondeur de seize rangs comme c'était la coutume, mais bien sur une profondeur moindre. Les hommes, au lieu de marcher en rangs serrés, s'avançaient à quelque distance les uns des autres, certainement pour offrir moins de prise aux projectiles. Tornikios, monté sur un cheval blanc, commandait le centre formé de l'élite des gens de pied et de cheval. Chacune des ailes était sous les ordres d'un chef éprouvé. »

« Les défenseurs de la ville virent avec épouvante ces belles troupes s'avancer au pied de la muraille. L'éclat des armes au brillant soleil du matin les éblouit. A cette heure de grand péril le basileus malade, sourd

aux supplications des siens, s'était fait solennellement transporter au Palais des Blachernes. Toute la cour, les deux basilissæ, sa sœur Hélène l'accompagnaient. Il prit place dans un haut pavillon qui du Palais communiquait avec le faîte de la muraille. Par la large baie ouverte sur la campagne, on apercevait au pied du rempart le vaste fossé, puis l'armée ennemie, puis tout cet espace inégal et rocailleux qui fait face de ce côté à la Ville. Constantin prit place dans le pavillon sur le trône impérial, revêtu du costume de cérémonie des basileis, entouré de ses familiers parmi lesquels se trouvaient l'historien Psellos dont je ne fais guère ici que reproduire le précieux récit, le premier ministre Constantin Likhoudès, très en faveur en ce moment et très écouté, le fameux « catépano » d'Italie enfin, Argyros, le fils de Mele, que l'empereur venait de rappeler auprès de lui. Argyros avait été parmi ceux qui avaient le plus supplié le basileus de se ménager et de ne pas s'offrir aux coups, mais l'avis opposé de Likhoudès avait prévalu.

« Monomaque avait choisi ce pavillon élevé visible de toutes parts pour que tous, dans les deux camps pussent s'assurer, en le voyant bien vivant, que le bruit de sa mort n'était qu'une fable. Devant lui, à ses pieds, en ce cadre grandiose, il voyait se déployer toute l'armée ennemie, spectacle imposant autant que redoutable Tremblant pour son trône, pour sa vie peut-être, le malheureux empereur, le cœur plein d'angoisse, souffrait en outre de tels maux physiques que la douleur lui arrachait des cris. Il gémissait, pleurait, respirait à peine. Les assaillants toutefois se tenaient à quelque distance de la muraille pour éviter d'être atteints par les projectiles. Quelques-unes parmi les machines de jet lançaient des quartiers de roc à une distance de douze cents pieds!

« Cependant Tornikios, toujours plus stupéfait de cette réception si différente de celle sur laquelle il avait très sottement compté, fait avancer des hérauts d'armes qui, interpellant les personnages groupés sur le faîte du rempart, les somment de se rendre. Ils déploient vainement leur éloquence, remémorant aux bourgeois apeurés de Constantinople tout ce qu'ils ont souffert de la part de Monomaque. « Vous n'aurez plus à pâtir de lui dorénavant, leur crient-ils, si, sans plus tarder, vous vous emparez de sa personne et le faites prisonnier. Sinon vous souffrirez de lui bien

davantage encore. Ouvrez vos portes, nous vous en conjurons, au nouveau basileus, à l'autokrator brillant, valeureux et philanthrope qui accroîtra à jamais la gloire des étendards romains par ses victoires sur les nations barbares. » Tous ces séduisants discours, malgré l'angoisse secrète qui étreignait les défenseurs de la Ville, n'eurent sur eux aucune prise, « car, dit le chroniqueur, ils ne se fiaient point aux protestations pacifiques de ces masses armées! »

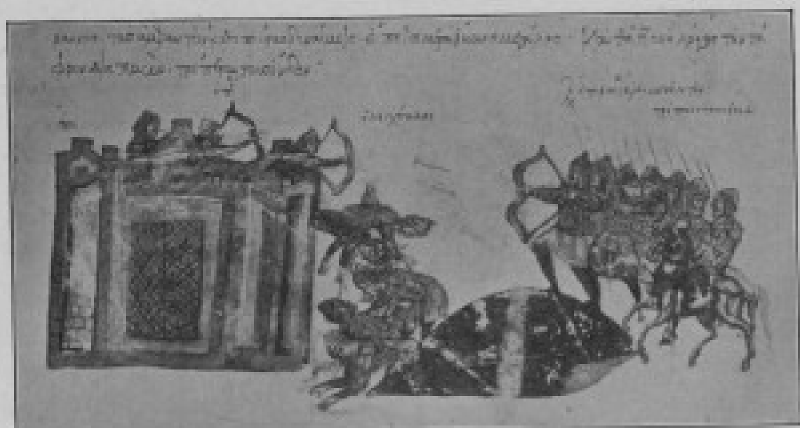
« Malgré tout Tornikios, s'obstinant dans son rêve insensé, demeurait persuadé qu'il finirait par monter sur le trône sans qu'il y eût de sang versé. Mais quand les défenseurs de Constantinople eurent constaté qu'on continuait à ne point les attaquer et qu'on se bornait à les faire haranguer, leur audace s'en accrut d'autant. Ils répondirent par des lazzis, tenant les portes obstinément fermées. De leur côté, les soldats du prétendant, auxquels on n'avait cessé de répéter que ces portes s'ouvriraient d'elles-mêmes et qu'ils seraient reçus à bras ouverts, commencèrent à comprendre qu'on les avait trompés. Au lieu de tenter plus longuement de séduire les défenseurs de la Ville, ils se mirent à les injurier violemment, surtout le basileus qu'on apercevait fort bien sur sa tribune si élevée. Les Macédoniens exaspérés tournaient en dérision ses souffrances physiques, son âme si faible. Ils n'avaient pas honte de l'accabler des plus outrageantes épithètes : « Malédiction de l'Empire », lui criaient-ils, « Fléau de la Ville gardée de Dieu! » Tous ces grossiers combattants ne rougissaient pas, en face de toute la cité assemblée, de descendre de cheval pour mimer sous les yeux du souverain des pas grotesques ou obscènes, exprimant ainsi leur dérision, le peu de cas qu'ils faisaient de ce pauvre empereur. Lui, voyant et entendant toutes ces abominations, souffrait d'une douleur inexprimable. Alors quelques-uns parmi ceux qui défendaient le rempart, émus d'indignation, résolurent d'assaillir cette masse de cavalerie pour la chasser des abords des Blachernes. Protégés par les machines de jet et par les archers et frondeurs groupés sur le faîte de la muraille, ils tentèrent une sortie. Aussitôt les cavaliers macédoniens simulèrent la fuite pour entraîner leurs adversaires au delà de l'espace commandé par les machines. Cette ruse enfantine réussit tout à fait. Les autres les poursuivirent follement. A un signal, les Macédoniens,

se retournant brusquement les exterminèrent à peu près tous Dans ce grand tumulte, un des cavaliers de Tornikios parvint sans être aperçu à se glisser jusqu'au rempart Il décocha de là au basileus une flèche qui pénétra à travers la grande baie du pavillon où Constantin se tenait avec sa suite. Monomaque ne fut pas touché, mais un page à ses côtés fut blessé à la tête. Cet incident effraya horriblement le basileus, les princesses et toute la cour. On emporta en hâte loin de la grande fenêtre l'empereur goutteux.

« Le tumulte au pied du rempart dura sans plus de combat jusqu'au soir. Alors les assaillants rentrèrent dans leur camp où ils s'occupèrent de mettre en état les diverses machines d'attaque dont ils avaient si bien cru ne pas devoir se servir. Ils les installèrent en face du rempart des Blachernes, et tinrent ainsi la grande cité bloquée de ce côté. Telle fut la première journée de ce siège étrange et mémorable.

« Cependant aux Blachernes, depuis que le basileus avait été si grossièrement insulté, que sa vie avait été en danger, la consternation régnait. Pour éviter le retour d'incidents pareils, pour tenir l'ennemi à distance du rempart et du Palais, le premier ministre, Constantin Likhoudès, qui était constamment pour l'offensive, proposa de faire occuper la nuit suivante en dehors de la Ville, si possible à l'insu des assiégeants, une éminence faisant face aux Blachernes qu'on se hâterait de munir d'un fossé et d'un rempart improvisés. C'était une entreprise folle, étant donné le chiffre si faible de la garnison dont on ne pouvait sans péril distraire aucune portion. Aussi le « catépano » d'Italie, Argyros, chef militaire éprouvé, s'y opposa énergiquement, soutenant qu'on ne devait à aucun prix quitter l'abri précieux du rempart, seul capable de mettre obstacle à l'audace des contingents macédoniens. Très malheureusement le basileus opina en faveur de la proposition de Likhoudès, et, dès la nuit suivante, le monticule en dehors de la ville fut secrètement occupé. Un fossé profond y fut creusé en hâte sur le côté qui faisait face à l'armée ennemie. Il est surprenant que ce travail ait pu être exécuté sans que l'ennemi en eut connaissance. Le camp de Tornikios était probablement assez éloigné ou bien le prétendant n'avait-il aucune notion du service des reconnaissances et estimait-il totalement inutile d'avoir des éclai-

reurs. En réalité, il n'y avait pas de siège proprement dit, mais seulement un vaste camp ennemi disposé en face d'une portion de l'enceinte de cette immense ville. Le basileus, pour augmenter le nombre des défen-



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque de Madrid. — Les Défenseurs de Constantinople font une sortie contre les assiégeants rebelles commandés par le prétendant Tornikios et sont battus. — (Millet, Htes-Études, C. 1274.)

seurs, fit ouvrir les portes des prisons, ressource suprême très à la mode à Byzance à cette époque. On arma jusqu'aux forçats. De nouveaux groupes de bourgeois s'enrôlèrent comme volontaires.

« Dès le matin du second jour, le basileus, bien que toujours souffrant, avait repris son poste d'observation au pavillon des Blachernes. C'était le dimanche 27 septembre (1). Lorsque les bataillons de Tornikios se furent avancés de nouveau dans la direction du rempart, ils se heurtèrent soudain aux défenses élevées durant la nuit qu'ils ne soupçonnaient point. D'abord ils eurent grand peur que le corps d'armée d'Arménie ne fût arrivé dans la capitale et que ce fût lui l'auteur de ces travaux, mais bientôt ils se convainquirent avec joie que les forces très peu nombreuses qui défendaient ces ouvrages improvisés étaient composées des éléments les plus disparates et nullement de troupes régulières. Après un court

(1) Le lundi 28, d'après Jean Mauropos.

échange de projectiles, les Macédoniens poussant des cris affreux, coururent à l'assaut de l'éminence fortifiée. Cette fois on se battit sérieusement. Les assaillants, « pareils à un essaim de frelons », tombèrent en masse sur la misérable défense élevée dans le cours de la nuit précédente. En un clin d'œil, fossé et retranchement furent enlevés. Les Impériaux s'enfuirent vers la Ville. On les massacra à coups de lances et d'épées. Un bien petit nombre parvinrent à gagner les portes.

« A cette vue, une panique affreuse s'empare de tous sur le rempart. Gardiens des portes et de la muraille, mercenaires sarrasins et bourgeois de Constantinople abandonnent leurs postes et fuient éperdus par la Ville. Circonstance prodigieuse, dans cet affolement général, les portes demeurent grandes ouvertes, sans que personne songe à les refermer ou à les défendre. Il n'y a plus un soldat sur le rempart. L'instant psychologique semble être arrivé pour Tornikios (1). S'il eut en ce moment sans perdre une minute pénétré dans la Ville avec tout son monde à la suite des fuyards, en un clin d'œil il se fût trouvé maître de la capitale! C'en eut été fini de l'Empire et de l'empereur! Or, chose inouïe, ceci n'arriva point! Et pour quelle cause? Les chroniqueurs contemporains ou même plus récents, dans leurs récits, se posent à l'envi cette question à laquelle ils ne donnent que la plus vague réponse. Les uns y reconnaissent un miracle divin, les autres, et Psellos est du nombre, une simple fatalité. Tornikios, disent ces derniers, estima la partie si bien gagnée, il se crut si certain de la victoire, qu'il jugea inutile de poursuivre plus loin son succès et attendit naïvement que la population constantinopolitaine l'invitât à faire son entrée pacifique dans sa bonne Ville! Il obéit peut-être aussi à un sentiment d'humanité, ne voulant pas que le sang coulât davantage, désirant épargner à la capitale le pillage qu'il n'eut pu empêcher si ses troupes y eussent pénétré sur les pas des fuyards. Ce scrupule honorable, qui fut probablement le motif principal de ses hésitations, allait causer la ruine de ses espérances.

« Revenons aux fuyards rentrés éperdûment dans la Ville. La panique avait été effroyable. On attendait de seconde en seconde l'entrée de

(1) Voy. A. Van Millingen, *Byzantine Constantinople*, p. 171.

l'ennemi. Les gens affolés couraient sans but par les rues dans un désordre infini. Les femmes surtout pleuraient et hurlaient comme des possédées. Chacun cherchait à fuir vers le Port avec les siens. La capitale semblait déjà une ville prise. Au Palais des Blachernes, c'était pis encore. Chacun se sauvait abandonnant le basileus. Les vieilles impératrices, prosternées au pied de la Croix, imploraient tumultueusement le secours d'en haut. La sœur du basileus, Hélène, plus terrifiée qu'aucune, lui criait de se réfugier dans un cloître ou de monter sur une galère pour passer sur la rive d'Asie. Mais cet homme d'ordinaire si faible fit preuve cette fois de ce grand courage fataliste, de cette résignation passive qui sont à de certains moments l'apanage de semblables caractères. Avant tout il commanda qu'on emmenât sa sœur pour ne pas être troublé par ses lamentations et se montra à Psellos toujours plein d'espoir, alors que tous autour de lui avaient perdu courage. Cette énergie quasi-miraculeuse devait lui porter bonheur.

« Tandis que la panique règne ainsi dans l'immense cité, Tornikios, comme frappé de folie, ramène tranquillement ses troupes en arrière jusqu'au fameux fossé si facilement conquis dans la matinée. Il s'arrête là, se faisant acclamer frénétiquement par ses troupes, ordonnant de dresser ses tentes pour la nuit. Il interdit sévèrement toute nouvelle effusion de sang. Il croit fermement encore tenir la victoire et attend d'un instant à l'autre qu'on l'invite à faire son entrée triomphale dans la capitale.

« Cette inaction incompréhensible de Tornikios en ce moment décisif fut, je l'ai dit, sa perte et le salut de Monomaque. Le prétendant s'était complètement trompé sur les dispositions de la population constantinopolitaine dont la grande majorité, bien qu'hostile au basileus régnant, n'en était cependant point encore à désirer sa chute. Puis ces bourgeois quelque peu efféminés redoutaient infiniment les scènes violentes qui accompagnaient forcément tout changement brusque d'état à Byzance. Bref, la fameuse ambassade citoyenne tant attendue par Tornikios qui devait venir l'inviter à prendre place pacifiquement sur le trône vacant, ne parut point ni ce jour, ni la nuit suivante, que Tornikios et son armée passèrent au bivouac du nouveau fossé!

« Durant ce temps, Monomaque, bien au contraire du prétendant, n'était point demeuré inactif. Quand, après tant d'épouvante, il eut enfin constaté que l'ennemi n'avait pas profité de la panique pour pénétrer dans la Ville, il fit aussitôt rallier les gardes du rempart qui avaient un moment si complètement perdu la tête. Puis il fit lever en hâte le pont-levis, refermer les portes et réoccuper tous les points stratégiques. La Ville était de nouveau sauve ; le moment si critique était passé ! Tornikios avait stupidement, incroyablement, perdu une occasion unique de ceindre le diadème des basileis.

« Puis Monomaque, profitant de ce merveilleux répit si inespéré, lança une proclamation à la population terrifiée. Dans ce document improvisé, il rend grâces à la bourgeoisie constantinopolitaine pour son attitude si résolument dynastique, promettant les plus riches récompenses à ceux qui persisteraient dans leur résistance au prétendant, cherchant ainsi à gagner et calmer chacun. Mais bien que le plus grand péril fut passé, cette multitude n'arrivait pas à reprendre son calme. Beaucoup demeuraient enfermés chez eux tremblants de peur. D'autres redoutaient une trahison, d'autres une attaque de nuit par escalade des remparts. Certains affirmaient tout haut que l'ennemi n'avait qu'à faire brèche et qu'il ne rencontrerait aucune résistance. Pas un être humain cette nuit-là ne ferma l'œil dans la grande Ville. Dans tous les quartiers les lumières brillèrent aux fenêtres jusqu'au matin. Au moindre bruit dans le lointain, chacun tremblait d'effroi. Les moins éperdus ne songeaient qu'à s'assurer si le rempart était bien gardé. Il le fut en effet.

« Dès le lendemain matin (1), Tornikios, fatigué d'attendre une députation qui persistait à ne point se montrer, fait une fois de plus avancer ses troupes sous le rempart, exactement vis-à-vis du Palais des Blachernes. Il s'étonne douloureusement de trouver les portes de nouveau fermées et la muraille gardée. Pour encourager dans ses bonnes dispositions la population qu'il s'imagine toujours infiniment disposée à capituler, pour lui inspirer surtout une terreur salutaire, il ordonne d'amener enchaînés jusqu'au pied de la muraille les prisonniers capturés la veille auxquels il a

(1) Le surlendemain seulement, au dire de Jean Mauropos.



MOSAÏQUE PORTATIVE BYZANTINE, don de Jean Tzimiscès au couvent de la Lavra du Mont-Athos. — La Mosaïque représentant saint Jean l'Évangéliste est devenue presque invisible. Les beaux médaillons sont ceux de divers saints du nom de Jean.

fait d'avance dicter ce qu'ils doivent dire. Eux cherchent à exciter par de longs gémissements la pitié de leurs amis qu'ils aperçoivent sur le rempart. Ils les supplient de ne pas vouloir leur mort, de ne pas hésiter à reconnaître le nouveau maître qui, jusqu'ici, les a épargnés, eux misérables captifs. Cette comédie n'obtient aucun succès. Tout au contraire, les

défenseurs du rempart reprenant courage commencent à lancer des projectiles sur les troupes de Tornikios. Même le prétendant faillit être assommé par une énorme pierre jetée à toute volée par une baliste. Il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne fût broyé.

« Fort effrayé, Tornikios recule avec son état-major. Tous les spectateurs de cette scène étrange peuvent se rendre compte de la surprise extrême qu'il éprouve à l'accueil si brutal que lui fait sa capitale tant désirée. Ce fut vraiment là le moment tournant de sa fatale entreprise. A partir de cet instant tout alla pour lui de mal en pis. Quelques jours encore il demeura campé auprès de la Ville sans faire de progrès, constatant au contraire des symptômes sans cesse croissants de mécontentement parmi ses soldats qui, après avoir tant espéré un merveilleux butin, avaient fini par voir leur chef arrêté court devant une porte ouverte, attendant qu'on la refermât. Leur fureur était grande de cette riche proie évanouie avant même que d'être apparue. Ajoutez à cela que depuis cette inaction forcée, on voyait de mystérieux personnages se glisser dans le camp de Tornikios parmi les ombres du soir, les mains pleines d'or. Ils distribuaient libéralement ces trésors à tous, en promettant bien davantage avec le pardon le plus complet à ceux qui abandonneraient la folle cause du prétendant pour celle du basileus si bon, si bienfaisant. C'étaient là les émissaires de Monomaque. Toute cette séduction réussit d'abord auprès de quelques-uns, puis auprès d'un plus grand nombre.

« L'un après l'autre, les soldats de Tornikios, « pareils aux rats qui abandonnent le navire prêt à sombrer », saisissaient l'instant propice pour s'évader du camp et passer à l'armée du basileus. Tous comprenaient que c'en était fait de Tornikios et qu'il avait perdu la partie en ne se jetant pas dans la Ville à la suite des fuyards. Et puis chaque jour perdu, en rapprochant l'armée d'Orient en marche sur la capitale, avançait d'autant le salut du basileus!

« Au reçu des ordres si urgents de Monomaque, les chefs des forces d'Arménie qui assiégeaient précisément Chelidonion près de Tovin (1),

(1) Voy. p. 498.

avaient abandonné le blocus de cette forteresse bien qu'elle fût sur le point de succomber et avaient fait paix et alliance avec Abou'l Séwar. L'émir de Tovin, heureux de ce salut inespéré, s'était engagé par les plus redoutables serments à ne plus rien tenter contre le basileus. Puis l'eunuque Constantin avec toutes ses forces avait pris à marches forcées la route de Constantinople où on attendait maintenant d'un jour à l'autre son approche redoutée. Aussi la plupart des rebelles, oublieux de leurs serments, ne songeait plus qu'à sauver leur vie, à tirer leur épingle du jeu. Tornikios, qui n'avait pas été long à s'apercevoir de ces défections, pour ne pas voir fondre toute son armée, se résolut, la mort dans l'âme, à abandonner ces cantonnements si funestes aux environs mêmes de la capitale. Vraisemblablement vers le 2 ou 3 octobre, il repartit précipitamment dans la direction de l'ouest d'où il était venu et transporta son quartier général dans la ville d'Arkadiopolis, la Lulé Bourgas d'aujourd'hui, sur la grande route d'Andrinople.

« Son départ si hâtif, si clandestin, stupéfia les habitants de Constantinople. Beaucoup, refusant d'y croire, craignaient encore quelque ruse de guerre. Bientôt cependant il fallut se rendre à l'heureuse réalité. Les bourgeois de Byzance, accourus en foule hors de la ville, trouvèrent le camp des assaillants désert, mais regorgeant des provisions qu'il avait fallu abandonner dans cette retraite précipitée faute de bêtes de somme pour emmener tout le riche butin recueilli en Thrace et dans la banlieue de la capitale. Cet abandon forcé n'avait pas peu contribué à irriter très fort les soldats du prétendant.

« Alors l'extraordinaire panique qui depuis trois jours bouleversait les habitants de la capitale se changea comme par enchantement en une joie folle. Seul le basileus refusa de s'associer à cette allégresse universelle parce qu'il redoutait constamment quelque surprise. Il renonça même à faire poursuivre l'armée du prétendant, bien qu'on lui rapportât que cette retraite s'était vite transformée en une fuite désordonnée et que les derniers soldats de Tornikios, exaspérés contre leur chef, ne demandaient qu'à passer à son parti. Fidèle avec ses conseillers à la volonté arrêtée d'éviter toute nouvelle effusion de sang, il préféra s'en remettre à l'action lente, mais sûre, du vil métal. Chaque jour amenait un résultat

nouveau. D'abord les simples soldats avaient cédé à l'influence de l'or. Maintenant c'était le tour des grands chefs.

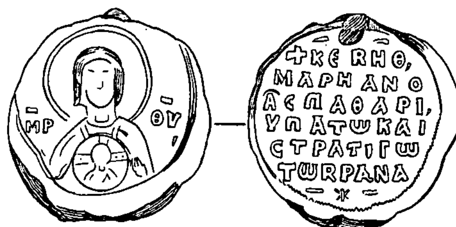
« Le basileus maintint donc à Constantinople sa petite armée, se contentant de combler les vides par des détachements amenés de la côte voisine d'Asie. En même temps, il accélérait par les plus instants messages l'arrivée tant désirée de l'armée d'Orient et adressait aux hauts fonctionnaires de Bulgarie des missives pour leur enjoindre d'accourir à sa rescousse avec tous leurs contingents du nord comme de l'ouest contre les troupes du prétendant en fuite. Ces contingents bulgares, qui, depuis la soumission de leur nation au grand Basile, il y avait un quart de siècle, ne s'étaient soulevés qu'une fois sous le règne de Michel IV, obéirent docilement aux ordres de Monomaque. Le vaste filet tendu autour des derniers soldats de Tornikios fut ainsi complété. D'autre part la désertion poursuivait son œuvre lente mais sûre.

« Tornikios passa de la sorte les premières semaines d'octobre à Arkadiopolis, imaginant mille combinaisons pour restaurer sa fortune expirante. Même, il ne rougit pas d'implorer l'aide des Petchenègues. Mais bien avant que ses ambassadeurs n'eussent rejoint ces barbares dans leurs cantonnements d'au delà du Danube lointain, le sort de l'infortuné était fixé. De même, dans son désir d'occuper ses soldats désœuvrés et mécontents, il expédia la plus grande partie de ce qui lui restait de troupes à l'assaut de la petite ville de Rhædestos sur la mer de Marmara, l'antique Bisanthe. C'était, paraît-il, la seule de toutes les cités du vaste thème de Thrace qui se fut refusée à reconnaître son autorité et cela par la faute de son évèque demeuré obstinément fidèle au basileus légitime, aussi par la résistance énergique d'un grand propriétaire terrien de cette région nommé Vatatzès. Celui-ci, à l'opposé du Jean Vatatzès, cité plus haut (1), était aussi le parent, mais non le partisan de Tornikios. Il importait fort au prétendant de briser la résistance de cette ville et d'en faire un exemple alors qu'il n'avait pu en faire autant à la capitale, Tornikios y envoya toute son armée. C'est même à cette occasion que nous apprenons les noms de quelques-uns parmi ses lieutenants, officiers

(1) Voy. p. 507.

rebelles préposés au commandement des fameux contingents macédoniens. Voici comment s'appelaient ceux qui conduisirent les troupes de Tornikios à l'attaque de Rhædestos : Théodore Strabomytès (1), Polys, Marianos Branas, parent ou allié de Tornikios.

« Le prétendant resta d'abord à Arkadiopolis avec Jean Vatatzès durant que son armée assiégeait vainement Rhædestos pendant plusieurs semaines. Fut-ce l'énergie de la défense qui fut cause de cet échec ou n'y eut-il pas plutôt quelque mollesse dans l'attaque? Tornikios parut alors sur le lieu de la lutte avec ce qui lui restait de troupes. Il amenait encore un formidable parc de machines de siège de toute catégorie. Il donna l'assaut aussitôt, mais cette fois encore sans aucun succès. On avait perdu deux mois, un temps précieux. Il fallut lever le siège de cette petite cité perdue et regagner une fois de plus à travers l'infinie plaine de Thrace les cantonnements d'Arkadiopolis. Tornikios et ses soldats y reprirent leur existence inactive et découragée, voyant venir la catastrophe finale sans pouvoir la conjurer.



SCEAU DE PLOMB de Marianos Branas, protospathaire, « hypatos » et stratigos, lieutenant du prétendant Tornikios. — (Coll. A. Mordtmann.)

Durant que cette tragédie se passait en Europe, les différents échelons de l'armée d'Orient, s'avançant à marches forcées, avaient successivement gagné la rive d'Asie qu'ils bordaient maintenant sur une immense étendue tout le long du Bosphore et aussi de l'Hellespont. Sur l'ordre du basileus une portion de ces troupes franchit le détroit à Chrysopolis en face de la capitale, l'autre beaucoup plus à l'ouest, à Abydos en face de Gallipoli. On apprit en même temps que les contingents bulgares s'avançaient du nord comme de l'occident. Les mailles de cet immense filet se resserraient chaque jour davantage sur l'armée si réduite de Tornikios. Constantin Monomaque confia le commandement suprême des opérations à Michel Iasitas. Le zèle dynastique des officiers et des soldats avait été

(1) « Au nez tors ».

excité par d'abondantes distributions d'argent, de titres et de dignités. Aussi ce fut avec une ardeur singulière que l'armée d'Arménie marcha à l'attaque des forces du prétendant. En vain le valeureux Jean Vatatzès tenta de briser ce cercle chaque jour plus étroit en conduisant les derniers soldats de Tornikios à la rencontre des troupes bulgares qu'il battit complètement aux environs de Kypsela sur le bas cours de l'Hèbre. Quand il rentra à Arkadiopolis avec ses troupes victorieuses l'aventure lamentable du prétendant était sur le point de se terminer.

« Michel Iasitas avait usé de la plus sage politique pour en finir sans nouvelle effusion de sang. Sans perdre une heure, incessamment, il s'était mis à travailler les esprits déjà si vacillants des Macédoniens, promettant à tous, officiers et soldats, amnistie entière s'ils retournaient de suite au basileus, répandant l'or à pleines mains, traitant admirablement les prisonniers capturés dans de petites rencontres, veillant à ce qu'on épargnât avec soin les biens de quelques-uns des chefs rebelles les plus importants, empêchant en même temps par tous les moyens Tornikios de se ravitailler. Tant de manœuvres habiles ne demeurèrent pas sans résultat. La menace de la famine, le froid très dur — on était déjà en décembre — firent également leur œuvre. Plus que jamais les désertions se multipliaient. Les uns après les autres les plus notables partisans de Tornikios, tous ceux que j'ai cités plus haut : Marianos Branas, Polys, Théodore Strabomytès, le clan entier des Glavas, beaucoup d'autres personnages considérables, abandonnant le parti du prétendant, retournaient à l'obéissance du basileus et faisaient leur soumission publique à Michel Iasitas.

« Les choses en étaient là quand Jean Vatatzès, le second dans l'armée rebelle, rentra à Arkadiopolis, vainqueur des Bulgares. Ses troupes, imitant leurs camarades, firent aussitôt adhésion au basileus. Tornikios et lui demeurèrent à peu près seuls n'ayant plus auprès d'eux que quelques partisans isolés, adversaires acharnés de Monomaque. La situation de ces infortunés était affreuse. Ils ne pouvaient songer à fuir. Toute l'armée de Iasitas les entourait. Bientôt ils n'eurent d'autre alternative que d'aller chercher asile en suppliants dans une des églises de Bulgarophygon, petite cité quelque peu à l'ouest d'Arkadiopolis, la Kulelië

d'aujourd'hui. En vain ils embrassèrent la balustrade de l'autel. On les en arracha pour les charger de chaînes. L'attitude de Tornikios fut lamentable, sans dignité aucune. Il implora sa grâce en gémissant. Vatatzès demeura fier dans cette complète infortune. Tout fait deviner que cet homme intrépide avait été l'âme, l'instigateur vrai, le chef suprême de tout ce mouvement. Tornikios, lui, n'était qu'un homme de paille, un brillant figurant que cet audacieux, dont la famille n'appartint que plus tard aux premières de l'Empire, mettait en avant pour atteindre son but. Probablement il l'eut mis de côté plus tard pour s'installer à sa place au pouvoir.

« On expédia les deux prisonniers enchaînés à Constantinople. Avant qu'ils n'y fussent arrivés, les valets du bourreau envoyés à leur rencontre se saisirent d'eux. En face du rempart de la Ville gardée de Dieu, dans le lieu même d'où quelques mois auparavant leurs soldats avaient craché tant d'injures à la face du basileus, où ils avaient tant cru tenir le triomphe, le soir de la fête de Noël, on leur creva les yeux à tous deux. Ici encore Tornikios fit preuve de la pire lâcheté. « Vatatzès, au contraire, dit le chroniqueur, ne versa de pleurs que sur l'Empire des Romains qui perdait en ce jour un si brave soldat. » Il supporta avec courage cet horrible supplice.

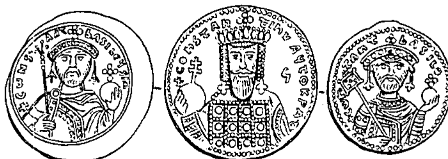
« Que devinrent ces deux malheureux? Succombèrent-ils à cette abominable mutilation ou vécurent-ils misérables au fond de quelque monastère? C'est ce qu'aucune source n'a pris la peine de nous conter.

« Constantin Monomaque s'était montré cette fois encore inconséquent, de plus traître à son serment. Dans les pires moments de cette crise terrible il avait pris Dieu à témoin qu'en cas de victoire il ne ferait expier ses actes à aucun des rebelles. Mais quand on lui eut annoncé l'arrivée des deux chefs enchaînés, sa colère reprit le dessus, qui le rendit parjure. Pour la masse des officiers et des soldats il fit preuve de plus de clémence. Ceux qui avaient obéi à temps à sa dernière proclamation furent renvoyés dans leurs foyers sans autre châtiment. Ceux qui, par contre, avaient persisté jusqu'à la fin dans leur rébellion furent punis de la déportation et de la perte de leurs biens. Auparavant ils durent suivre chargés de chaînes le triomphe du basileus dans la capitale. Ils y furent accueillis comme

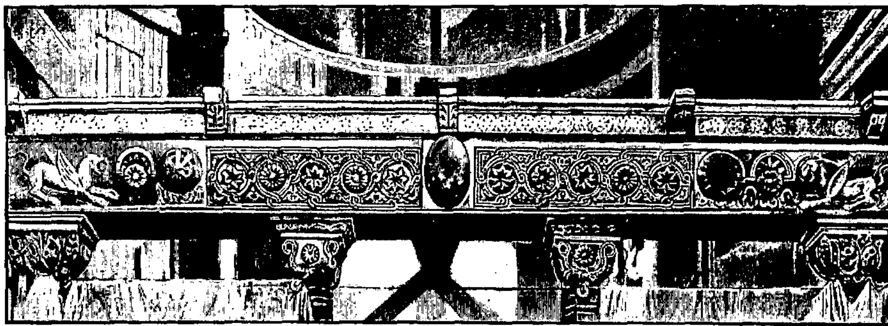
toujours par les huées de la population redevenue entièrement favorable à Monomaque. En somme, la répression fut très douce, puisque l'unique supplice fut l'aveuglement de Tornikios et de Vatatzès dans la journée du 24 décembre de cette terrible année 1047. Ce fut la dernière rébellion sous le règne de Monomaque Ce basileus avait eu dans cette crise un bonheur vraiment extraordinaire ou, pour parler comme le pieux métropolitain d'Euchaïta, Jean Mauropos, « la grâce de Dieu l'avait véritablement conduit par la main, lui, l'oint du Seigneur, à la victoire sur ses ennemis! »

Le 29 de même mois de décembre, ce Jean Mauropos prononça la fameuse harangue dont j'ai parlé plus haut (1).

(1) Voy. Schütte, *op. cit.*, pp. 5 à 7. — Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, pp. 82 et 83), dans le court récit qu'il fait de la révolte de Tornikios, se montre naturellement partial en faveur de celui-ci qui était de sa race, par contre très hostile à Monomaque et à ses conseillers. « Le patriarche, les prêtres et les grands, dit-il, violèrent la foi jurée à « Tornig », suivant l'habitude des Romains qui est de faire périr les grands en les abusant par de faux serments. »



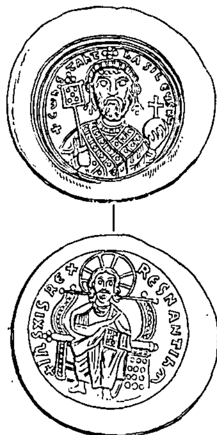
TROIS SOUS D'OR DE CONSTANTIN MONOMAQUE.



COUVENT DE SAINT-LUC de Phocide. — Partie supérieure du Templon. — XIme Siècle.
(Phot. commun. par M. O. Wulff.)

CHAPITRE VI

Activité littéraire à Constantinople sous Monomaque. — L'Académie de Byzance fleurit à nouveau sous l'influence de Psellos, de Xiphilin, de Jean Mauropos. — Restauration de l'Université et de l'enseignement du droit. — Cercle de lettrés autour de Monomaque. — Terrible guerre contre les Turks Seldjoukides. — Prise et sac d'Arzen. — Bataille de Gaboudrou. — Interminable guerre contre les Petchenègues. — Nouvelles opérations contre les Turks qui assiègent vainement Manaskerd. — Relations avec le Khalife d'Égypte. — Affaires d'Italie. Progrès incessants des Normands. Partage de Melfi. — Robert Guiscard. — Lutte du pape Léon IX contre les Normands.



SOU D'OR du basileus Constantin Monomaque.

« C'en était fait de la rébellion de Léon Tornikios », s'écrie Psellos en achevant ce récit dramatique, passons maintenant au récit des maux causés par l'invasion turque. Avant de suivre notre chroniqueur sur le théâtre de ces nouveaux événements parlons quelque peu de ces si fameux cercles savants et littéraires de Constantinople qui ont fait au règne de Monomaque une célébrité toute particulière. Ce que je vais en dire gravitera constamment autour de la personne de Psellos qui fut comme le centre et le pivot de ces cénacles (1).

Michel Psellos, dès qu'il fut entré au service du nouveau basileus Constantin Monomaque, fit, comme

(1) Je suivrai avant tout dans cette digression l'excellent mémoire de M. Rhodius auquel j'ai déjà fait de nombreux emprunts, puis les travaux de M. Sathas, l'article de M. Rambaud

il nous l'apprend lui-même, la plus rapide carrière. Il devint presqu'immédiatement le favori du prince qui se prit pour lui et pour ses qualités d'orateur et d'écrivain d'une partialité presque puérile. Il débuta à la cour à l'âge de vingt-cinq ans en qualité d' « asecretis » impérial. Il sut si vite, nous dit-il, s'y faire aimer, qu'il fut bientôt en toute circonstance l'indispensable conseiller du monarque. Aussitôt qu'il eût pris pied au Palais, il s'efforça de faire participer son ami Jean Xiphilin à sa naissante fortune. Comme Constantin Likhoudès, après la chute du Kalaphate, était, contre toute attente, demeuré le premier ministre du nouveau basileus, les trois amis intimes se trouvèrent ainsi réunis au Palais dans la plus haute situation. A ce moment même, Michel Kéroularios venait de succéder sur le trône patriarcal de Constantinople à Alexis le Stoudite, et lui aussi se voyait souvent appelé par le basileus à donner son avis dans les circonstances graves. Ce fut à cette époque que commença à refleurir, sous l'influence surtout de Psellos et de Xiphilin, l'Académie de Byzance demeurée longtemps en profonde décadence. Nous avons vu combien le haut enseignement était tombé bas depuis Basile II. Ces deux ministres de Monomaque surent persuader à ce prince de rouvrir l'Université de Constantinople. A ces deux hommes il faut en joindre un troisième, Jean Mauropos, dont j'ai parlé déjà (1), un parent de Constantin Likhoudès, qui professa la rhétorique à Constantinople et fut plus tard métropolitain d'Euchaïta en Asie-Mineure.

Disons quelques mots de ces divers hommes d'État. « Jean Xiphilin, futur patriarche de Constantinople, dit M. W. Fischer (2), ne fut pas un homme de génie — il n'y en eut point à Constantinople à cette époque — ; ce n'en fut pas moins un personnage très considérable, un des plus importants du XI[me] siècle byzantin. Il était né vers l'an 1010, plutôt un peu après, à Trébizonde, qui fut à cette époque une cité reine, une ville de grande industrie, célèbre par ses magnifiques tissus de laine et surtout de

dans la *Revue des Deux-Mondes*, ceux enfin de M. W. Fischer sur la critique historique des *Chroniques* de Léon Diacre et de Psellos et sur le patriarche de Constantinople Jean Xiphilin.

(1) Voy. p. 499.

(2) *Studien zur byzantin. Gesch. des elften Iahrhunderts*, Plauen, i, V., 1883, I, *Joannes Xiphilinus, patriarch von Constantinopel.* — Voy. encore Krumbacher, *op. cit.*, p. 170; Bury, *op. cit.*, 2[d] art., p. 268, et dans Sathas, Μεσ. βιβλ., IV (1874), pp. 421-462, l'éloge funèbre par Psellos de Xiphilin, mort patriarche de Constantinople le 2 août 1075.

soie recherchés dans le monde entier, bien plus encore par son immense commerce qui échangeait les infinies productions de l'Occident et de l'Orient, par ses nombreuses foires annuelles auxquelles on accourait de partout. C'était en ce XI[me] siècle une ville vraiment internationale, aux alentours superbes, riches en fruits admirables de toute espèce croissant dans les plus beaux jardins merveilleusement arrosés, étagés en terrasses jusqu'au pied des montagnes. La famille de Xiphilin était pauvre. Sa grande piété lui était venue de sa mère qui lui avait donné une éducation parfaite, profondément religieuse. Trébizonde, ville de commerce, n'était pas un centre intellectuel raffiné. La mère qui voulait pour son fils adoré les maîtres les plus célèbres l'envoya à Constantinople demeurée l'Athènes médiévale où affluait encore la jeunesse studieuse bien que les temps éclatants de Photius fussent, hélas, depuis bien longtemps oubliés. Xiphilin, après avoir étudié les rudiments dans sa cité natale, alla donc habiter la Ville gardée de Dieu vers le règne de Romain Argyros, basileus ami des lettres et des sciences, issu des rangs de la plus vieille aristocratie byzantine. Il y passa toutes ses années d'études, se consacrant surtout à la jurisprudence qui était alors la meilleure voie pour parvenir, car tous les hauts fonctionnaires civils étaient choisis parmi les juristes. Il se lia vite d'amitié avec Michel Psellos, de quelques années plus jeune que lui, et, sous son influence, étudia aussi la rhétorique. Cette poursuite savante fut cause que le cercle de ses relations s'agrandit fort. Il connut encore à cette occasion divers autres lettrés, avant tout Constantin Likhoudès, qui devait plus tard faire une carrière politique si rapide, qui fut premier ministre et mourut lui aussi patriarche de Constantinople, Jean Mauropos aussi dont j'ai parlé plus haut (1), Nicétas Byzantios enfin, plus tard professeur d'orthographie et de grammaire à l'Académie de Constantinople.

Malgré leurs natures si différentes, Psellos et Xiphilin devinrent bientôt intimes. Ils s'instruisaient réciproquement. Xiphilin, une fois ses études terminées, embrassa la carrière du professorat. Bientôt, par suite

(1) Voy. au sujet d'une lettre de celui-ci : *Byz. Zeitschrift*, II, pp. 461 sqq. et sur lui encore Sp. Lambros, Ἱστορικὰ Μελετήματα, p. 160, Krumbacher, *op. cit.*, 2[de] éd., pp. 171 et 740, et Schütte, *op. cit.*, p. 5.



MINIATURES BYZANTINES d'un manuscrit de l'Epitome historiarum de Zonaras de la Bibliothèque de Modène. — Portraits des basileis Michel V le Kalaphate et Romain Argyros. — (Phot. commun. par la Soc. Historique d'Athènes sur la demande de M. Sp. Lambros.)

de son amitié pour Psellos, il eut, je l'ait dit, le douteux avantage d'entrer dans le cercle le plus intime du basileus Constantin Monomaque qui exerça la plus grande influence sur son avenir. Tous deux, Xiphilin et Psellos, en vrais parvenus, ne durent nullement leur carrière à leur naissance, mais, après la protection très efficace de Likhoudès, à leur savoir. Psellos, plus adroit, plus insinuant, parvint le premier à cette chose alors capitale, être bien en cour. Xiphilin fut d'abord juge au Tribunal impérial dit « de l'Hippodrome », la plus haute juridiction dans Constantinople Il était en outre « exaktor », c'est-à-dire une sorte de juge pour tutelles. Ces deux dignités lui fournirent l'occasion de se faire remarquer à la cour et le basileus l'admit parmi ses plus dévoués conseillers. Ce fut un





MINIATURES BYZANTINES d'un manuscrit de l'Epitome historiarum de Zonaras de la Bibliothèque de Modène. — Portraits des basileis Michel IV le Paphlagonien et Michel VI Stratiotique. — (Phot. commun. par la Soc. Historique d'Athènes sur la demande de M. Sp. Lambros.)

chapitre nouveau et décisif dans sa vie. Dans sa courte carrière judiciaire il fut l'idéal du juge byzantin. Grâce à sa prodigieuse mémoire, il était une sorte de code vivant. Il était en outre né orateur.

Après deux ans de Tribunal, Xiphilin se distingua à tel point qu'il fut par le basileus élevé à la haute situation de chef ou recteur de l'École de droit nouvellement fondée à Byzance. C'était en l'an 1045. Depuis les temps glorieux encore si récents des Basile I et des Léon VI, l'enseignement public du droit était tombé dans une telle déchéance à Constantinople qu'au temps de Monomaque il n'en existait plus un seul professeur officiel. Aucun édifice n'était mis par l'État à la disposition des étudiants de cette catégorie pour suivre des cours ou étudier en commun. Des pro-

fesseurs particuliers, quelques médiocres écoles libres avaient pris la place de l'enseignement officiel, si déplorablement tombé. Alors que si peu auparavant, les plus hauts postes de l'administration étaient encore aux mains de personnages qui avaient embrassé la carrière juridique, il n'y en avait maintenant presque aucun qui fut dans ce cas, et cela, à l'infini dommage de l'État. Sous l'influence si opposée du long règne de Basile, règne si exclusivement guerrier, la portion la plus distinguée de la jeunesse, de la jeune noblesse surtout, qui jusqu'alors s'était vouée avec prédilection à l'étude du droit, s'était détournée d'une poursuite qui semblait maintenant plutôt un obstacle qu'un avantage pour l'avancement dans la carrière. Pour une administration aussi bureaucratique, aussi méticuleuse que l'était celle de Byzance, cette décadence du droit était la pire des catastrophes. Constantin Monomaque, à son avènement, ne trouva là que ruine complète, et par suite désordre et décadence dans l'administration de l'État. Le grand mérite de ce souverain, celui surtout de son entourage intime si cultivé, si remarquablement instruit, fut d'avoir su reconnaître ce déplorable état de choses, d'avoir su aussi y remédier et en amener le relèvement dès que la fin du péril russe en 1044 leur en eut laissé le loisir et que la paix générale intérieure et extérieure leur eut permis de respirer et de s'occuper enfin quelque peu de politique intérieure.

Le premier soin de Constantin Monomaque et de ses conseillers fut de restituer ainsi à l'enseignement juridique la situation prépondérante qu'il devait avoir dans l'État. Ce dut être dans le courant de l'année 1045 que cette fameuse École de droit fut restaurée ou plutôt fondée. Le basileus eut le concours ardent de Jean Mauropos (1), qui fut pour cette œuvre son

(1) Voyez sur la vie et le *cursus honorum* de ce personnage dont j'ai parlé déjà à la p. 499, un des plus remarquables érudits byzantins du XIme siècle, un des coryphées de la science byzantine à cette époque, W. Fischer, *Studien zur byz. Gesch.*, etc., note 1 de la p. 13, et du même *Beitræge*, etc., pp. 365 sqq., puis encore Krumbacher, *op. cit.*, p. 740. Jean Mauropos, Ἰωάννης ὁ Μαυρόπους, professa la philosophie et la rhétorique à Constantinople. Il y fut le maître et l'ami de cœur de Psellos et de Xiphilin. Il était parent de Likhoudès. Il fut par l'amitié de Psellos nommé professeur (μαΐστωρ) dans l'Académie nouvellement fondée à Constantinople et fut admis, lui aussi, dans l'intimité de Monomaque auprès duquel il joua un rôle très important. Il fut un des plus grands savants de son temps et aussi un poète de valeur. Ensuite, au plus tard en 1046 (puisque le fameux discours sur la révolte de Tornikios fut prononcé à la fin de l'an 1047, voy. p. 528), lors de la chute de Likhoudès, il dut abandonner le service du basileus et fut nommé métropolitain d'Euchania ou Euchaïta en Asie, avec mission de relever ce siège déchu. Ce poste lointain fut certainement pour lui une sorte de disgrâce, disgrâce peut-être amenée par un récit historique qu'il avait rédigé. Il joua alors

collaborateur principal, puis aussi du premier ministre Constantin Likhoudès qui, dans sa jeunesse, alors qu'il étudiait ses humanités, avait été à même de se rendre compte personnellement de l'état misérable de l'enseignement de la jurisprudence, de Psellos et de Xiphilin enfin. Ces hommes éminents travaillèrent ensemble courageusement à relever cet enseignement si complètement tombé sous les règnes précédents. Si même il n'avait pas complètement disparu, il fallait en rendre grâce à l'aristocratie byzantine qui, à Constantinople, à travers tant de vicissitudes, s'était obstinée à tenir le plus haut qu'elle pouvait le flambeau des sciences et des lettres. Déjà, paraît-il, le basileus Romain Argyros qui appartenait à cette classe, s'était aperçu de la faute commise, mais ses projets en faveur d'une restauration du haut enseignement avaient été brusquement interrompus par sa mort prématurée. Ils furent définitivement repris par Monomaque et l'École supérieure de Constantinople put enfin fêter sa restauration en l'an 1045 (1). C'était fortifier le parti des lettrés que de relever ainsi le niveau des études. Les ministres du basileus ne dédaignèrent pas de monter eux-mêmes en chaire. L'enseignement fut ici presque le gouvernement.

Tous les cercles de la capitale furent divisés en deux camps au sujet de ce qu'on enseignerait dans cette Université nouvelle tant aimée. La lutte fut ardente et belle comme s'il se fût agi d'une question vitale pour l'Etat. Psellos était à la tête d'un parti; Xiphilin inspirait l'autre. Le conciliant Monomaque ramena la paix entre les deux amis en décrétant qu'on enseignerait toutes les sciences. Psellos fut placé à la tête de la Faculté de philosophie avec les titres sonores d' « hypertimos » et d' « hypatos » ou « consul » des philosophes. Le conseiller intime Nicétas Byzantios et Jean Mauropos enseignèrent surtout la grammaire, la rhétorique, l'orthographie. Les professeurs furent nommés « maîtres » (2). La Faculté de

un grand rôle dans les affaires de l'Église. Ses homélies furent sans rivales à son époque. Il mourut vers 1150. Psellos lui a consacré, alors qu'il vivait encore, un enthousiaste « enkomiastikon » (Sathas, *op. cit.*, V, pp. 142-163). Voy. à ce sujet Miller, *op. cit.*, p. 29. — Paul de Lagarde a publié une partie de ses œuvres dans le t. XXVIII de la *Göttinger Kön. Gesellsch. der Wissensch.*, 1882 (voy. p. 499). Il est connu sous le surnom d'Euchaïtes, à cause de sa cité épiscopale (τὰ 'Ευχάϊτα) située à une journée de marche d'Amasia, entre les fleuves Iris et Halys.

(1) La Novelle Περὶ τοῦ Νομοφύλακος qui créa cette institution a été retrouvée dans les ouvrages de Jean d'Euchaïta.

(2) « Μαΐστορες ».

philosophie où l'on étudia et commenta les classiques de la théologie et de la littérature des anciens eut son siège dans l'église de Saint-Pierre. Même elle prit ce nom : « École de Saint-Pierre » (1). La Faculté de droit fut logée dans le monastère nouvellement fondé de Saint-Georges de Manganes et s'appela officiellement « didaskalion tôn nomôn », « École des lois ». Le ministre de la justice, Xiphilin, en fut le chef ou recteur avec le titre sonore de « nomophylax ». Il y professa le droit. Cette école paraît avoir été ouverte un peu après la précédente. Xiphilin eut sous ses ordres un bibliothécaire ou « bibliophylax » pour diriger la bibliothèque d'œuvres juridiques qu'on y annexa. En sa qualité de « nomophylax » il fit également de droit partie du Sénat et il eut plus que jamais ses entrées journalières auprès du basileus pour l'assister de ses conseils dans les cas juridiques extraordinaires ou difficiles. Son traitement annuel était de quatre « litræ » d'or, plus un vêtement de soie, un « βαῖον », et tous frais payés. Il était nommé à vie, révocable cependant en cas de faute grave. Ses fonctions de professeur étaient très astreignantes, très lourdes (2).

De nombreux autres juristes de talent professèrent encore à cette école ou y étudièrent. Parmi eux M. Fischer cite particulièrement Garidas, le contemporain de Xiphilin, qui fut le maître du rédacteur des « paratitla aux Basiliques » connu sous le nom de Tipucitus, puis encore Kalocyrus Sextus et Patzus, le célèbre historien Michel Attaleiates aussi, né en 1034, à la *Chronique* duquel j'ai eu déjà si souvent recours. Ce fut un dernier rayonnement de la science byzantine qui se prolongea jusqu'à la fin du XIIme siècle. Après, ce fut l'agonie, puis la mort!

Xiphilin, dont peu d'œuvres sont parvenues jusqu'à nous, occupa neuf années ce poste considérable. Dans la dernière de ces années éclata le Schisme célèbre qui eut dans l'histoire de l'Église un si grand retentissement. Je renvoie à ce chapitre de mon histoire pour dire le rôle joué à cette occasion par Xiphilin et son ami Psellos

(1) « Σχολὴ τοῦ ἁγίου Πέτρου ».

(2) Voy. dans W. Fischer, *Studien*, etc., p. 15, un tableau intéressant de ce qu'était en réalité cette École juridique dirigée par le savant Xiphilin. La précieuse Novelle que le basileus lui adressa à l'occasion de cette création manque dans le recueil de Zachariæ, dit M. Neumann (*op. cit.*, note de la p. 67). Elle a récemment revu le jour, je l'ai dit, dans les œuvres de Jean Mauropos d'Euchaïta (nº 187).

« Psellos, qui nous a raconté avec un tel défaut de modestie ses premiers débuts dans l'intimité de Monomaque (1), eût dû ajouter à ce récit, dit fort bien M. Rambaud, que Likhoudès contribua plus que tout autre à son élévation en parlant de lui au basileus, et lui fraya le chemin des honneurs en réorganisant à son intention l'administration. Jusqu'alors, dans la distribution des emplois, on s'était enquis avant tout de la noblesse



MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit des Petits Prophètes conservé à la Bibliothèque de l'Université de Turin. — Jonas et Michée. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 344.)

des origines des candidats. Mais, à partir d'alors, le parti des réformes dont Likhoudès était le chef et Psellos comme le tribun, demanda à nouveau que les emplois fussent accordés au seul mérite, non à la naissance, et que des examens sévères en ouvrissent l'accès à tous. C'était le système du mandarinat chinois qui s'implantait à Byzance, substitué aux privilèges de l'aristocratie. C'était aussi le triomphe définitif des lettrés et des gens de bureau.

« Psellos fut un des premiers à profiter de la réforme qu'il avait préconisée. Non content d'être « vestarchis » et « proto-asecretis », il

(1) Voy. p. 442.

eut à la nouvelle université le haut poste que nous avons vu. Son condisciple Xiphilin était chargé de l'enseignement, de l'administration et de l'application de la justice. Likhoudès était premier ministre et Jean Byzantios, leur ami et leur ancien professeur, devint conseiller intime du basileus. De longtemps on n'avait vu réunis autour d'un basileus autant d'hommes distingués (1).

« Ce triomphe des lettrés ne plaisait naturellement guère à ceux qui avait compté pour arriver sur leur esprit d'intrigue plutôt que sur des titres universitaires. Entre le parti des philosophes et celui des courtisans s'engagea à coups de pamphlets et de mauvais propos une lutte acharnée. On harcelait de calomnies les ministres réformateurs. On tournait en ridicule leurs défauts corporels. On n'appelait Byzantios que « Mavropous » « l'Homme aux pieds noirs ». Likhoudès était *Lycoudias* le « Fils de la louve » ; on se moquait du nez de vautour de Psellos. Celui-ci, comme étant le plus jeune et le mieux armé des quatre puissants amis, se chargea de répondre. Un certain Othrys avait attaqué Xiphilin. Psellos le traita de « petit vieux sans jugement et de polisson sans importance ». Avec ses adversaires il ne voulut pas être en reste, même de grossièreté. Qu'on en juge par cette épigramme : « Les grenouilles coassent, mais dans le marais; — les chiens aboient, mais de loin, — les escarbots s'ébattent, mais dans les fientes; — n'est-il pas étonnant que des pierres parlent — et que des bûches donnent la réplique aux grenouilles? » Toutefois cette polémique de halles faisait scandale, et l'empereur, après en avoir ri, commençait à s'en inquiéter. Dans un de ses discours apologétiques, Psellos fait retraite en bon ordre, et fièrement propose la paix à ses ennemis.

(1) Citons encore parmi les lettrés de cette époque à Byzance : le moine Euthymios Zigabénos, théologien distingué, grand défenseur de l'orthodoxie au XIme siècle, né vers l'an 1010 en Phrygie (Krumbacher, *op. cit.*, p. 82 et F. Cumont, *Byz. Zeitschr.*, t. XII, p. 582) ; le fameux théologien Syméon, surnommé le « jeune » ou « νέος θεολόγος », peut-être le plus grand mystique de l'Église grecque, higoumène et restaurateur du couvent de Saint-Mamas, né en 1025 en Paphlagonie (Krumbacher, *op. cit.*, p. 152); le non moins fameux moine polémiste Nicétas Stéthatos, un des plus zélés disciples du précédent, le Nicétas Pectoratus des Latins dont il sera tant question au chapitre du Schisme des deux Églises (*ibid.*, p. 154) ; Marc, higoumène de Saint-Sabbas en Palestine, auteur d'un Commentaire du *Typikon* de Saint-Sabbas (*ibid.*, p. 154); Jean Doxopatres, surnommé le Sicilien, professeur de rhétorique (*ibid.*, p. 461); le moine Jacob, « homéliste » (*ibid.*, p. 172).

« Cette paix que Psellos voulait imposer de haute lutte à ceux-ci, il fallut l'acheter par des concessions. Dans un autre discours il annonce sa démission de « proto-asecretis », mais il n'oublie pas de vanter les services qu'il avait rendus à la chose publique dans ce poste intéressant les relations extérieures. Il gardait sa place de « vestarchis » et son titre d'« hypertimos ». Quels étaient donc les services que Psellos avait rendus comme préposé aux affaires étrangères ? Parmi les reproches qu'il adresse à son maître se rencontre celui d'avoir mal soutenu vis-à-vis des barbares la dignité de l'Empire et de leur avoir écrit sur un ton parfois plus arrogant et parfois plus humble qu'il ne convenait. Le Khalife d'Égypte notamment en avait pris occasion pour se montrer plus insolent. Or, lorsque Psellos était chargé de rédiger les dépêches adressées à ce prince musulman, sans doute il lui témoignait les égards extérieurs dus à son rang, mais il l'embarrassait de sa dialectique et l'écrasait de sa supériorité intellectuelle. La forme restait courtoise et le fond en était d'autant plus humiliant : ce qui a été de tout temps le triomphe de la diplomatie. « Il agissait, dit-il, avec les infirmités morales de son maître comme on dit qu'Hippocrate de Cos agissait avec les maladies physiques. »

« Psellos prit donc dans la nouvelle Université le titre officiel d' « hypatos » ou consul des philosophes (1) qui correspondait à peu près à celui de recteur ou de doyen dans les universités modernes. Il commentait en chaire Démosthènes et Lysias, Aristophane et Ménandre, parlait non seulement de la Grèce, mais de l'ancienne Égypte et de la Chaldée, d'après des historiens aujourd'hui perdus. M. Sathas a publié une étude sur les commentaires de Psellos à propos de l'Iliade et donné le texte de quatre de ses *Allégories homériques* (2). La plus singulière fantaisie préside à ces interprétations. »

L'enseignement de Psellos eut un grand retentissement. On retrouve dans les historiens contemporains ou postérieurs comme l'écho des applaudissements universitaires qui le saluaient. Les Arabes, qui avaient un moment repris la supériorité scientifique sur les Byzantins, et qui disaient qu'à Constantinople il y avait « non pas des mulets, mais de vrais

(1) « Ὕπατος τῶν φιλοσόφων ».
(2) *Annuaire de l'Association pour l'encourag. des ét.-gr.*, etc., année 1875.

ânes », vinrent s'asseoir sur les bancs de l'école. Anne Comnène nomme encore Jean l'Italien, qui fut l'élève et l'envieux de Psellos. « Les Celtes





MINIATURES BYZANTINES d'un manuscrit de l'Epitome historiarum *de Zonaras de la Bibliothèque de Modène. — Portraits des basileis Isaac Comnène et Constantin Monomaque. — (Phot. commun. par la Soc. Historique d'Athènes sur la demande de M. Sp. Lambros.)*

et les Arabes, écrivait celui-ci au patriarche Kéroularios, sont maintenant nos captifs. De l'Occident et de l'Orient on accourt au bruit de ma réputation. Le Nil arrose les terres des Égyptiens, mais c'est mon éloquence qui est leur âme Interroge les Perses et les Éthiopiens, ils te répondront qu'ils me connaissent, m'admirent et me recherchent. Récemment encore il est venu un habitant de Babylone, que poussait un insurmontable désir de s'abreuver aux sources de mon éloquence. »

Ce fut ainsi qu'à cette époque, sous l'influence de ces hommes si distingués, se mit à briller d'un nouveau lustre l'Académie de Byzance

depuis si longtemps plongée dans un déplorable oubli. Chacun de ses directeurs eut, nous l'avons vu, des attributions absolument distinctes,



MINIATURES BYZANTINES d'un manuscrit de l'Epitome historiarum de Zonaras de la Bibliothèque de Modène. — Portraits des basilisses Zoé et Théodora. — (Phot. commun. par la Soc. Historique d'Athènes sur la demande de M. Sp. Lambros.)

tant le faible et bon Monomaque s'efforçait par tous les moyens de parer à l'émulation fébrile, de plus en plus aigre aussi, qui s'était de suite établie entre tous ces maîtres et leurs disciples réciproques. Les écrits de Psellos nous démontrent clairement à chaque page avec quel zèle souvent étroit, avec quel amour passionné cet homme éminent s'occupa à remplir ses nouvelles fonctions, avec quelle passion infatigable il se mit à enseigner, à éduquer ses élèves. Cet esprit large ne craignait pas d'aborder avec eux les problèmes de la plus vieille philosophie hellénique. Platon

fut son idéal auquel il resta toujours fidèle. Il eut à se défendre auprès du prince dans un long mémoire contre les accusations du patriarche Kéroularios en personne, qui ne craignit pas de le taxer d'hérésie. Xiphilin qui succéda à ce dernier dans le gouvernement de l'Église orthodoxe lui adressa les mêmes graves reproches. De tout le monde d'alors, nous l'avons vu, les auditeurs affluaient à ses leçons de philosophie et de rhétorique. Monomaque l'idolâtrait à tel point qu'il allait jusqu'à le faire asseoir sur le trône tandis que lui-même accroupi à ses pieds écrivait sous sa dictée.

Reprenons après cette trop longue digression le récit des événements de ce règne. Immédiatement après la fin de la révolte de Tornikios, commença cette terrible guerre entre les Byzantins et les Turks Seldjoukides qui s'était bornée jusqu'ici à quelques rencontres sans grande importance, à quelques incursions de pillage et qui ne devait se terminer maintenant que quatre siècles plus tard, en 1453, par la prise d'assaut de Constantinople par les guerriers de Mohammed II (1). Nous possédons sur les faits de guerre qui eurent pour théâtre dans le cours des années 1048 et 1049 la frontière de l'Empire du côté de l'Arménie trois sortes d'informations, les unes de source grecque, les autres de source arménienne (2), et une troisième arabe, la *Chronique* de l'excellent historien Ibn el-Athìr. Quant à Skylitzès, cet écrivain est tellement défectueux dans son récit de ces événements survenus à une si grande distance de la capitale, qu'il est de toute nécessité de contrôler constamment ses affirmations par celles des autres sources et qu'on ne peut guère admettre que celles sur lesquelles ces trois autres ordres de sources sont à peu près d'accord.

A peine les armées de Constantin Monomaque avaient-elles mis fin à la puissance séculaire des rois des rois d'Arménie qu'elles eurent en ces mêmes régions lointaines autant que sauvages à lutter contre un ennemi infiniment plus puissant et redoutable. Probablement attirées en ces con-

(1) Sur les origines des Turks, voy. Edw. Harper Parker, *The origin of the Turks*, dans *The English historical Review*, II, 1896, pp. 431-445.
(2) Saint-Martin, *op. cit.*, II, pp. 208 sqq.

trées par l'état d'anarchie qui avait succédé immédiatement à la première occupation byzantine, des bandes seldjoukides de plus en plus nombreuses commandées par Ibrahim (1) et Kethelmousch, l'un neveu, l'autre cousin germain (2) du sultan régnant Toghroul-beg, qui venait de conquérir presque toute la Perse, pénétrèrent dans un but de pillage sur les territoires nouvellement acquis par les Byzantins en Arménie, particulièrement dans le Vaspouraçan qu'elles ravagèrent affreusement (3). Elles y furent fort mal reçues par les quelques troupes grecques laissées pour la défense de la frontière On se rappelle que la masse des contingents impériaux avait précipitamment repris la route de la capitale pour porter secours au basileus contre le prétendant Tornikios.

Les cavaliers seldjoukides, après ce premier contact avec les Byzantins, s'étaient vus contraints de repasser la frontière sans avoir réussi à faire tout le butin espéré. Ibn el-Athìr, Skylitzès et les sources arméniennes racontent ces événements à peu près de la même façon. Ce dut être dans le courant de l'année 1048. Les progrès incessants des Seldjoukides qui jouaient dès maintenant un rôle prépondérant dans toute l'Asie orientale, qui répandaient ainsi l'alarme jusque sur les rives de l'Euphrate, commençaient néanmoins à donner de plus en plus d'inquiétude au basileus. Il envoya proposer à leur sultan, le fameux Toghroul-beg, le « Tanggrolipix » de Skylitzès, propre petit-fils de Seldjouk, déjà maître de la plus grande partie des provinces de la Perse, enlevées par lui aux Gaznévides, un traité de paix et d'alliance qui fut d'ailleurs presque aussitôt violé (4). Un incident nouveau mit le feu aux poudres. Kethelmousch (5), ce cousin germain ou neveu (6) de Toghroul-beg dont j'ai parlé déjà (7), avait été guerroyer au nom du sultan avec des forces considérables contre Koreïsch Ibn Bedran, le puissant dynaste arabe de

(1) Weil, *op. cit.*, III, p. 85, confond cet Ibrahim avec Ibrahim Inal, le frère utérin de Toghroul dont il va être parlé plus bas.
(2) Peut-être également « neveu ».
(3) Tchamtchian, *op. cit.*, II, ch. 24.
(4) Sur l'historique des débuts de la puissance des Seldjoukides, voy. encore Weil, *op. cit.*, III, pp. 81 sqq.
(5) Ou Koutoulmisch, Κουτλουμοῦς.
(6) 'Ανεψιός.
(7) Même page.

Mossoul (1). Après quelques succès, il avait été complètement défait dans une grande bataille dans le Diàr-Bekir, près de Sindjar, et avait dû s'enfuir honteusement. Il voulut, pour regagner l'Aderbaïdjan, traverser la province du Vaspouraçan tout récemment, on le sait, annexée à l'Empire. Le « catépano » impérial qui y gouvernait pour lors était le patrice Stéphanos Likhoudès, propre fils du premier ministre Constantin Likhoudès. Kethelmousch fit demander à ce haut fonctionnaire le libre passage pour ses guerriers à travers son commandement, s'engageant par les plus solennels serments à s'abstenir de toute agression. Stéphanos, plein de jactance, estimant à tort que les propositions du chef musulman lui étaient dictées par la peur, réunit tous ses contingents disponibles et prit vis-à-vis des Turks une attitude délibérément hostile. Kethelmousch en fut fort troublé, car ses guerriers qui venaient de subir cette cruelle défaite étaient presque tous démontés. Beaucoup même étaient sans armes. Il n'en fut pas moins réduit à accepter le combat. C'était aux portes de la ville d'Ardjisch, dans le Douroupéran, sur la rive nord du lac Van. Contre toute attente, les Turks furent vainqueurs. Les Grecs furent mis en déroute. Leur chef Stéphanos fut fait prisonnier avec beaucoup de ses soldats.

Sur la route du retour, à Tavrezion, qui est la Tauris actuelle, Kethelmousch vendit son prisonnier au dynaste de ce lieu, puis il courut trouver Toghroul-beg pour s'excuser de s'être laissé battre par Koreïsch, affirmant qu'il saurait prendre sur ce dernier une facile revanche pourvu que le sultan lui fournit des troupes en nombre suffisant. Skylitzès, duquel nous tenons ces curieux détails, dit que le chef vaincu fit à son oncle et seigneur une description enthousiaste des richesses du Vaspouraçan, tout en insistant sur la faiblesse de ses défenseurs, de véritables femmes selon lui. Kethelmousch voulait que son maître déclarât la guerre non-seulement à Koreïsch mais aussi au basileus. Il ne réussit pas, semble-t-il, à convaincre le sultan qui, toujours irrité par sa défaite, ne songeait qu'à le faire périr. Malgré les encouragements de son subordonné, Toghroul-beg hésitait à prendre les armes contre les Grecs.

(1) Cédrénus (570, 15) le nomme Καρβέσιος. Voy. aussi Zonaras, XVII, 25.

« Il tremblait, dit le chroniqueur, aux seuls noms des trois derniers basileis, Nicéphore, Jean Tzimiscès et Basile, persuadé que les vertus guerrières de ces héros étaient encore celles des Romains de maintenant ! »

Mathieu d'Édesse place à tort déjà à l'année arménienne 494 (1) ces mêmes événements sur lesquels il semble du reste moins bien renseigné que Skylitzès. Au lieu d'un seul chef turk Kethelmousch, il en cite trois : « Baugh'i, Bough'i et Anazougli ». C'est par lui que nous savons que la



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Stéphanos, fils de Constantin Likhoudès, vaincu par les Turks Seldjoukides. — (Millet, H^{tes}-Études, C. 1277.)*

rencontre avec les troupes de Stéphanos Likhoudès eut lieu près de la ville d'Ardjisch. Enfin, il raconte que les vainqueurs emmenèrent le « catépano » dans la ville de Her, où ils le firent périr dans d'affreux tourments. Après avoir écorché vif le malheureux fils du premier ministre de Monomaque, ils remplirent sa peau de foin et la suspendirent au rempart. Son père, instruit de cette catastrophe, racheta cette dépouille lamentable pour la somme énorme de dix mille pièces d'or.

Sur ces entrefaites, Kethelmousch, effrayé à juste titre par le ressentiment de son maître, craignant pour sa vie, prit la décision de fuir et s'en alla occuper avec ses contingents la très forte place de Pasar, dans le

(1) Mars 1045–mars 1046.

pays des Chorasmiens, d'où il envoya déclarer la guerre au sultan. Celui-ci ne fit d'abord aucune attention à lui et alla en personne châtier le prince de Mossoul à la tête de toutes ses forces. Mais il fut à son tour complètement battu par celui-ci. Ce fut seulement au retour de cette déroute, que, pour passer sa colère, il alla assiéger Kethelmousch dans Pasar. Celui-ci résista héroïquement derrière les imprenables murailles de sa nouvelle cité, opérant de fréquentes et meurtrières sorties. Durant que ce siège traînait ainsi en longueur, Toghroul pour venger l'affront subi par son infidèle lieutenant lorsque celui-ci avait voulu traverser le Vaspouraçan, envoya contre les contingents impériaux de cette province une armée de vingt mille combattants sous le commandement d'un autre de ses parents, son neveu, fils de son frère, Azan dit « le Sourd » (1), avec ordre d'occuper promptement toute cette vaste région. C'était toujours encore dans le cours de l'année 1048. Cet Azan pourrait bien être le même qu'Arslan, oncle de Toghroul, un des premiers princes seldjoukides venus en Occident.

Sur ces entrefaites, de graves événements s'étaient passés dans le petit royaume voisin de Géorgie. Pakarat IV, roi de ce pays, était mortellement brouillé avec un de ses plus importants vassaux dont il a été question déjà dans cette histoire (2), Liparit III, fils de Liparit, « éristhaw » des « éristhaws », qui possédait de grands fiefs sur la rive méridionale du Kour. Ce très puissant personnage de l'illustre clan des Orpélians émigrés jadis de Chine en Arménie, était le fils de R'ad Liparit, célèbre héros géorgien qui avait péri dans les luttes de l'an 1022 entre le vieux Basile et le roi Kéôrki (3), le petit-fils d'un autre R'ad Liparit qui avait été tué, lui aussi, l'année d'auparavant, en 1021, dans un combat contre les Grecs. Il était le plus grand personnage d'Ibérie après le roi Pakarat, maître de presque une moitié de la Géorgie et pouvait mettre sur pied à ses frais une armée considérable (4). Déjà, on se le

(1) « Κωφός »
(2) Voy. pp. 210 sqq.
(3) *Épopée*, II, p. 484. Skylitzès grécise le nom arménien de « R'ad » en celui d' « Horatios ». Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 466. — Voy. surtout Saint-Martin, *op. cit.*, II, p. 222.
(4) Mathieu d'Édesse l'appelle « Liparit, frère de R'ad le brave et de Zwiad (ou Zevad) ».

rappelle, sous les règnes précédents, il avait tenté d'opposer à son souverain, le jeune frère de celui-ci, Démétré, réfugié chez les Grecs et qui était revenu deux fois de Constantinople à son appel avec des troupes byzantines (1). Puis Démétré était mort et Liparit, devenu de plus en plus puissant, toujours brouillé avec son roi, toujours allié aux Grecs, était allé guerroyer avec eux contre l'émir de Tovin (2). Tous ces renseignements nous sont fournis par l'*Histoire de la Géorgie* (3). Cette source se tait par contre sur la suite de ces événements qui nous sont racontés par Skylitzès et qu'il faut, je crois, placer à peu près à cette année. Voici le récit du chroniqueur byzantin : « Le roi Pakarat, au cours de ces luttes, avait commis le pire des attentats contre la femme de Liparit. Celui-ci, outré de colère par l'énormité de ce forfait, s'était, une fois de plus, soulevé contre son souverain félon. Toujours à l'aide de contingents grecs à lui complaisamment prêtés par le basileus, il l'avait battu, chassé, et l'avait forcé à se réfugier dans la haute Géorgie sur les flancs du Caucase. Il avait pénétré ensuite dans le palais royal et avait odieusement vengé l'affront fait à son honneur en faisant à son tour violence à la reine-mère Mariam, sa souveraine. »

Liparit, devenu ainsi maître incontesté de tout le royaume, s'était hâté d'envoyer à Monomaque des lettres officielles lui notifiant ses succès et demandant à être admis au nombre des amis et des alliés de l'Empire. Monomaque avait fait à ses ouvertures un accueil favorable et conclu avec lui une alliance offensive et défensive. Mais le roi Pakarat de son côté, sortant de son refuge, avait franchi le Phase et, par la Souanétie et l'antique Colchide, avait réussi à gagner Trébizonde d'où il avait, lui aussi, expédié des messagers au basileus pour demander à aller le trouver à Constantinople. Il avait de suite obtenu cette autorisation et avait couru dans la capitale où il n'avait pas eu grand'peine à expliquer à Monomaque l'erreur dans laquelle il était tombé en soutenant contre son souverain légitime un vassal révolté. Monomaque avait réconcilié les deux adversaires. Pakarat était remonté sur le trône de ses pères et Liparit avait

(1) Voy. pp. 210 sqq.
(2) Voy. p. 496.
(3) Éd. Brosset, 1re partie, pp. 318 sqq, et *Additions*, pp. 218 sqq.

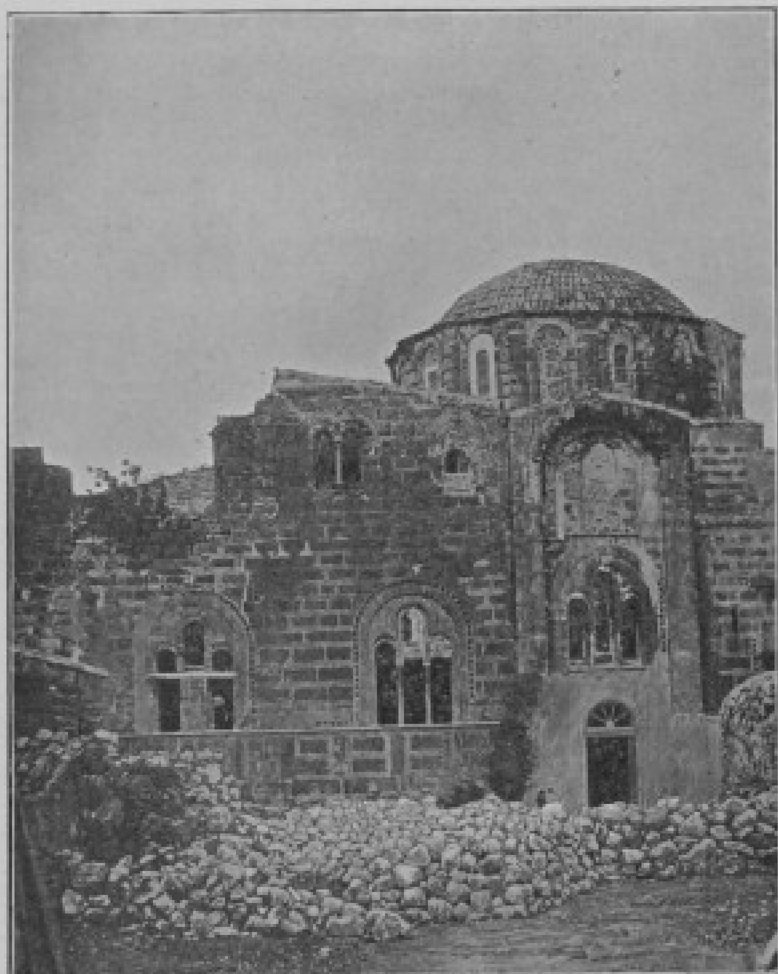
obtenu pour sa vie durant la seigneurie d'une grande partie de la Meschie sous la suzeraineté de son souverain (1). Ainsi s'était terminé ce différend un moment si violent. Ainsi l'habile politique byzantine ici comme en Arménie opposait prince contre vassal dans ces petits royaumes limitrophes des frontières de l'Empire. Au moment du soulèvement de Tornikios, nous avons vu que Liparit, en compagnie des autres chefs byzantins en ces parages, guerroyait au service du basileus contre l'émir de Tovin (2).

Revenons aux contingents turks envoyés contre les Impériaux du Vaspouraçan par Toghroul-beg. Leur chef Azan le sourd, dépassant Tavrezion et Tiflis, avait pénétré avec ses hordes infinies à travers cette province jusqu'en pleine Arménie, mettant comme toujours tout à feu et à sang sur son passage, massacrant tout être humain, n'épargnant même pas les enfants. Arisdaguès de Lasdiverd (3) dit que les Turks s'avancèrent d'abord dans le pays de Pasen jusqu'au bourg de Vagharschavan au confluent du Mourts et de l'Araxe. Ils y saccagèrent vingt-quatre districts durant que tous les habitants de ces malheureuses contrées se réfugièrent dans la Haute Arménie, dans le canton de Mananaghi, sur le mont de Sempadapert et dans la forteresse du même nom. Le « vestis » Aaron qui commandait pour lors

(1) Saint-Martin, *op. cit.*, II, 223. L'*Histoire de la Géorgie* (1re partie, p. 323) raconte les mêmes faits, seulement elle place la venue de Pakarat et de la reine sa mère à Constantinople à une époque postérieure, c'est-à-dire après le retour de Liparit de captivité. Puis elle affirme que le séjour du roi de Géorgie à Constantinople fut un véritable exil, puisque Monomaque le retint trois années dans cette prison dorée pour être agréable à Liparit et en reconnaissance de ce qu'il avait été fait captif pour le service des Grecs. Liparit profita de cette absence de son roi pour faire couronner le fils mineur de celui-ci, Kéôrki, sous sa tutelle à lui et sous la garde de la reine Gourandoukht, sœur de Pakarat. Voy. au même paragraphe de l'*Histoire de la Géorgie* le curieux épisode entre le saint athonite géorgien Kéôrki Mthatsmidel venu à Constantinople pour voir le basileus et ses propres souverains et les sorciers samaritains, sectateurs de Georges le Magicien. Il est difficile de dire qui, des Byzantins ou de la *Chronique* nationale, est dans le vrai pour l'époque du séjour forcé du roi Pakarat à Constantinople. — L'*Histoire de la Géorgie* (*ibid.*, p. 329) signale un nouveau séjour de la reine Mariam à Constantinople sous le court règne solitaire de Théodora. Cette basilissa ayant demandé au roi Pakarat sa fille Martha pour l'élever comme sa propre fille, celle-ci vint à Constantinople où se trouvaient en séjour sa grand'mère Mariam et le saint géorgien Kéôrki Mthatsmidel, mais elle trouva la basilissa déjà morte et retourna dans son pays non pas cependant avant que Mthatsmidel n'eut prophétisé qu'elle deviendrait un jour basilissa des Romains, ce qui arriva plus tard par son mariage sous le nom de Marie avec Michel Dukas. Voy. *ibid.*, pp. 337 sqq, les circonstances de la vie de ce saint né vers 1014. Il fut, vers 1051, abbé du couvent ibérien de l'Athos. Monomaque fut son protecteur et sur la demande de la reine Mariam, accorda à son couvent une rente annuelle et perpétuelle d'une livre d'or.

(2) *Histoire de la Géorgie*, 1re partie, p. 322.

(3) Ed. Prudhomme, p. 72.



ÉGLISE DU COUVENT de Daphni, près d'Athènes. — (Phot. de la façade sud, antérieure aux restaurations, commun. par M. G. Millet.)

en cette région au nom du basileus en qualité de gouverneur d'Ibérie était d'origine royale bulgare. Il était le fils du dernier souverain de ce pays Jean Vladistlav (1) et le frère de ce Prusianos dont il a été question déjà

(1) *Épopée*, II, pp. 386 et 390.

dans cette histoire (1). Épouvanté, par cette formidable invasion, incapable de résister à ces masses immenses de cavaliers ennemis qui se dirigeaient maintenant sur la ville de Garin (2), il réclama en hâte l'aide de Katakalon Kékauménos (3) qui commandait à Ani depuis la conquête de cette grande ville par les byzantins. A cet appel désespéré, le valeureux « vestis », sans perdre une heure, accourt au secours de son collègue avec toutes les forces qu'il a sous la main, électrisant ses soldats par ses discours enflammés. Les sources arméniennes, Mathieu d'Édesse en particulier, désignent comme troisième chef des contingents impériaux le fameux magistros Grégoire, fils de Vaçag, qui depuis plusieurs années, nous l'avons vu, était duc impérial du petit thème voisin de Mésopotamie. Certainement ce capitaine commandait à des troupes de nationalité arménienne.

Les chefs chrétiens tinrent un fiévreux conseil. Sur l'avis constamment audacieux de Katakalon les Impériaux feignirent de fuir en évacuant leur camp où ils abandonnèrent volontairement chevaux et bagages. Puis ils allèrent se mettre en embuscade un peu plus loin. Asan tomba facilement dans le piège. Au matin suivant il quitta ses cantonnements, longeant la rive du fleuve Stragna (4). Ne voyant paraître aucune troupe ennemie, croyant les Impériaux en fuite et s'estimant déjà maître de leur camp, il fit envahir celui-ci sur plusieurs points à la fois et ordonna le pillage. Mais, vers le soir, l'armée grecque, sortant de sa retraite, se rua subitement sur les Turks dispersés et du premier choc les mit en déroute. Azan, combattant au premier rang, tomba avec la fleur de ses guerriers. Quelques survivants, jetant leurs armes, s'enfuirent à travers les monts jusque dans les solitudes de la Perse. C'est du seul Skylitzès que nous tenons presque tous ces détails.

Une précieuse inscription lapidaire encore aujourd'hui existante sur la muraille de la magnifique cathédrale d'Ani raconte en termes pompeux

(1) *Épopée*, II, pp. 387 et 390 et p. 14 du présent volume.
(2) Arisdaguès de Ladisverd, éd. Prudhomme, p. 73.
(3) Voy. Math. d'Édesse, *op. cit.*, éd. Dulaurier, p. 81, qui raconte que ce fameux guerrier était, lui aussi, eunuque! Les sources arméniennes l'appellent « Gaménas », altération de son surnom grec de κεκαυμένος, *ambustus*, « le brûlé ». Il était également « vestis ».
(4) Je n'ai pu identifier exactement ce cours d'eau.

que le magistros Aaron, envoyé dans ces contrées « par la basilissa Zoé », releva les remparts de cette cité, obtint pour celle-ci de sa souveraine un chrysobulle de franchises et, à la demande des hauts barons, supprima la somme considérable de dix « litræ » d'impôts (1). Cet Aaron est le même personnage que le vainqueur du Turk Azan. Ceci se passait dans le cours des années 1047 ou 1048.

Toghroul-beg, informé par les fuyards du grand désastre de ses troupes, dévoré de chagrin, brûlait de venger une telle honte. Réunissant des forces nouvelles, toute l'élite de ses guerriers: « Turks, Sabéens et Deilémites au nombre de cent mille environ », dit Skylitzès (2), il les plaça sous le commandement de son frère utérin Ibrahim Inal (3) et les envoya droit à l'ennemi. C'était dans le courant de l'an 1048, année 497 de l'ère arménienne, « la deuxième de notre servitude », suivant l'expression d'Arisdaguès de Lasdiverd. Ce chroniqueur nous fait une peinture dramatique de cette formidable invasion (4) :

« Dans cette même année, dit-il, les portes de la colère céleste furent ouvertes sur notre pays. Des troupes sortirent en grand nombre du Turkestan, montées sur des chevaux rapides comme l'aigle, aux sabots comme la pierre; leurs arcs étaient tendus et leurs flèches acérées. Les soldats portaient autour des reins de fortes ceintures et aux pieds des chaussures dont il est impossible de délier les cordons Arrivés sur le territoire du Vaspouraçan, ils fondirent sur les chrétiens comme des loups affamés. »

Devant cet immense péril, en face de ces forces infiniment supérieures, les chefs impériaux tinrent conseil à nouveau. Comme toujours, Katakalon qui avait pris le commandement, était d'avis de marcher immédiatement avec toutes les troupes disponibles à la rencontre de l'ennemi sur son propre territoire et d'engager de suite le combat. Les

(1) Brosset, *Troisième Rapport sur un Voyage archéol. dans la Géorgie et l'Arménie*, etc., p. 93.

(2) « Ἔκ τε Τούρκων καὶ Καβείρων καί Λιμνιτῶν περὶ τάς ρ' χιλιάδας. Cédr., II, 575, 9.

(3) Skylitzès et Cédrénus le nomment: Ἀβράμ Ἀλείμ. Ibn el-Athir, qui raconte les mêmes faits à la même date (IX, p. 372) le nomme Ibrahim Yamâl. Cet auteur dit que les envahisseurs s'avancèrent jusqu'à Trébizonde dont ils traversèrent la région. Skylitzès dit qu'Ibrahim était « le neveu » du sultan. Mathieu d'Édesse (*op. cit.*, éd. Dulaurier, p. 83) dit que Kethelmousch était son lieutenant dans cette expédition.

4) Éd. Prudhomme, p. 72.

soldats impériaux, affirmait-il, surexcités par leurs récents succès, ne demandaient qu'à combattre ; les Turks, au contraire, se trouvaient dans un état d'infériorité parce qu'une grande partie de leurs cavaliers étaient démontés. Même ceux qui avaient conservé leurs montures ne pouvaient s'en servir à cause de l'extrême fatigue de ces pauvres animaux. « Les chevaux des Turks, affirme Skylitzès, n'étant point ferrés, ne pouvaient supporter de très longues marches ». Le bulgare Aaron, au contraire, conseillait de s'enfermer dans les forteresses et les châteaux si nombreux de la région, d'éviter, en un mot, toute bataille rangée contre une aussi formidable cavalerie avant d'en avoir informé le basileus. Cet avis très prudent l'emporta. L'armée impériale, passant en Géorgie, installa son vaste camp fortifié dans l'immense plaine d'Osourtrou, dans le pays de Vanant. Elle s'y retrancha soigneusement après avoir concentré dans les villes fortes voisines toutes les bouches inutiles, les femmes et les enfants. Des courriers expédiés en hâte au basileus revinrent avec la consigne de se tenir cois jusqu'à l'arrivée de Liparit qui, sur l'ordre instant du prince, accourait au secours des chefs impériaux à la tête de tous les contingents disponibles de l'Ibérie.



PLAQUE DE MARBRE de l'église du couvent de Vatopédi au Mont-Athos. — Parapet de la fenêtre méridionale. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 167.)

Ce pays, en effet, à l'exemple de tous ces petits royaumes vassaux des marches d'Asie, devait, on le sait, le service militaire à l'Empire

en cas de guerre ou d'invasion étrangère. Skylitzès (1) et Glycas (2) en fournissent une preuve curieuse. Racontant les événements de l'an 1044, ils disent que Monomaque se fit donner de l'argent par les Ibères en remplacement des cinquante mille soldats qu'ils étaient astreints à tenir constamment prêts pour la défense de la frontière et qui étaient pour lors sous le commandement de Léon Servlias. Ils ajoutent qu'après avoir licencié ces forces, ce dévot basileus se servit de ces grosses sommes d'argent pour doter plus richement Ste-Sophie et d'autres églises de la capitale durant que les Turks s'emparaient à loisir d'une foule de territoires en ces parages.



PLAQUE DE MARBRE de l'église du couvent de Vatopédi au Mont-Athos. — Parapet de la fenêtre méridionale. — XIme Siècle. — (Millet, Hts-Études, C. 167.)

Dans le précieux traité du *Stratégicon* si souvent cité dans cet ouvrage, je trouve une allusion curieuse à ces mêmes faits qu'elle confirme absolument (3). Parlant des abus de pouvoir dont l'excès a entraîné à la ruine ou à la défection divers peuples vassaux de l'Empire, l'auteur anonyme cite l'exemple de la Géorgie et du thème de Mésopotamie « qui, aux jours du très pieux basileus Monomaque, furent tellement accablés d'impôts inouïs par Léon Servlias désigné par celui-ci à cet effet, que les habitants préférèrent émigrer en foule par familles entières auprès du sultan des Turks! »

(1) Cédrénus, II, p. 468, 20.

(2) P. 598, 3. — Michel Attaleiates (p. 44, 15) raconte de même que l'Ibérie, dépourvue de ses milices par l'avarice du basileus, fut ravagée de fond en comble par les Turks.

(3) Paragr. 50, 2de éd., p. 18.

« Servlias réussit dans sa mission, poursuit notre écrivain, parce qu'il était fort habile fonctionnaire, mais les malheureux Géorgiens pour se venger attirèrent le sultan des Turks avec toutes ses forces contre l'Empire de Roum, ce qui fut le signal de calamités sans nombre. » Certainement la disparition de ces cinquante mille excellents miliciens qui défendaient avec un enthousiasme patriotique les frontières de leur patrie fut une des causes les plus immédiates des progrès si rapides de l'invasion turque en ces parages.

Durant ces péripéties, l'ennemi n'était pas demeuré inactif. Ibrahim Inal qui avait envahi non seulement le Vaspouraçan, mais encore toute la vaste plaine de Pasen jusqu'à Garin (1), apprenant la retraite des forces impériales jusqu'en territoire géorgien, en avait naturellement conclu que les chefs byzantins fuyaient devant lui. Après avoir affreusement ravagé ce dernier district, il s'était jeté à leur poursuite dans l'espoir de les battre avant l'arrivée de Liparit. Katakalon et le « vestis » Aaron de leur côté, craignant d'être forcés d'accepter avec leurs forces trop peu nombreuses la bataille avant cette venue du généralissime ibère, s'étaient retirés dans des régions escarpées d'accès infiniment difficile, environnées de toutes parts de profonds précipices, pour laisser à l'armée de secours géorgienne le temps d'arriver. Leurs courriers ne cessaient de supplier Liparit de se hâter.

C'est alors qu'Ibrahim, abandonnant pour un temps la poursuite impossible de l'armée impériale, se précipita avec toutes ses forces sur la grande et riche cité commerçante d'Arzen, l'Erzeroum de nos jours, métropole de la Haute Arménie, dont il se rendit maître aussitôt. « Arzen, dit Skylitzès, était une vaste et très populeuse cité, fort riche, habitée par une foule de marchands non seulement nés en ce lieu, mais encore originaires des autres provinces de l'Arménie, de la Syrie et de beaucoup d'autres régions (2). Tous ces riches commerçants, raconte

(1) L'invasion turque s'avança dans la direction de l'ouest jusqu'au district de Khagh'dik, dit Arisdaguès de Lasdiverd, au nord jusqu'à Sber, aux forteresses du Daik'h et de l'Arscharounik', au sud jusqu'au Darôn, au district d'Haschdéan et à la forêt de Khordsen. Arisdaguès place le point culminant de cette invasion turque au 20 septembre. Il trace un tableau déchirant des maux affreux subis à cette occasion par la malheureuse Arménie. Les fugitifs réfugiés à Sempadapert furent tous massacrés, leurs femmes et leurs enfants emmenés en captivité. (éd. Prudhomme, pp. 74 à 78).

(2) Arisdaguès de Lasdiverd (éd. Prudhomme, pp. 79 à 81) fait une description enchanteresse de la florissante et riche Arzen avant la fameuse attaque des Turks et aussi un tableau

ce chroniqueur, confiants dans leur nombre, avaient refusé de céder aux instances de Katakalon qui les avait suppliés par écrit de se réfugier derrière les imprenables murailles de la puissante place forte toute voisine de Théodosiopolis.

Mathieu d'Édesse, de son côté, raconte que l'on disait la messe à Arzen dans huit cents églises ou chapelles. « Les chefs turks, poursuit-il, n'ignoraient point que cette ville était dégarnie de remparts et qu'elle renfermait une multitude d'hommes et de femmes, ainsi que des trésors immenses d'or et d'argent. »

A la première apparition de ces hordes redoutables, de ces féroces cavaliers dont la cruauté légendaire égalait la folle intrépidité, les milices bourgeoises d'Arzen, courant aux portes de la ville, s'efforcèrent de lutter vaillamment. Hélas, après un court autant que violent combat, cette première défense si fragile fut forcée par un ennemi trop supérieur en nombre. Alors s'engagea une affreuse bataille de rues. Chaque maison à toit plat de cette grande cité orientale devint une forteresse. Montés sur les terrasses, les habitants accablaient les assaillants de toutes sortes de projectiles, pierres, flèches, bûches de bois. Cette lutte désespérée, infernale, se poursuivit six jours durant sans une minute de répit avec les alternatives les plus diverses.

Cependant les chefs des contingents impériaux avaient été presque de suite informés de l'attaque d'Arzen. Katakalon, toujours bouillant, honteux de tant attendre l'armée de secours que devait amener Liparit, aurait voulu courir à tout prix au secours des infortunés assiégés. Force lui avait été cette fois encore de céder aux répugnances du plus timide Aaron qui se refusait à faire un pas de plus, avant d'avoir reçu les nouvelles instructions du basileus. Les habitants d'Arzen avaient été abandonnés à leur malheureux sor . Lorsqu'Ibrahim se fût convaincu que, malgré sa supériorité numérique, il n'arriverait pas à triompher de leur résistance opiniâtre dans cette abominable lutte de maison à maison, insouciant du butin à conquérir, il ordonna de mettre le feu à l'immense cité. De toutes parts, ses soldats à la chevelure flottante, véritables

effrayant des péchés de ses habitants, qui, suivant lui, avaient attiré sur ceux-ci la colère du ciel sous la forme de cette invasion terrifiante.

démons de la steppe, jetèrent dans les maisons des torches avec d'autres matières combustibles enflammées. Bientôt toute la ville brûla. Cet immense incendie illumina l'horizon de ses lueurs tragiques. Alors les habitants d'Arzen, incapables de résister à ce nouveau fléau, tentèrent de fuir. Hélas, ce dernier moyen de salut fut leur perte. Les cavaliers turks lancés à leur poursuite les sabrèrent par milliers. Ce fut une hideuse boucherie.

Beaucoup d'habitants se jetaient dans les flammes avec leurs femmes et leurs enfants pour éviter une mort pire. Skylitzès dit que cent quarante mille d'entre eux périrent par le fer et le feu. Mathieu d'Édesse parle également de cent cinquante mille morts. Ces chiffres sont certainement exagérés. Ce n'en fut pas moins une catastrophe effroyable. Quel peintre pourrait retracer ce spectacle d'une horreur sans nom, si fréquent à cette époque terrible, cette riche cité jusque-là paisible et prospère périssant avec tous les siens dans cet embrasement affreux sous le sabre de ces cent mille Turks. « Après avoir massacré plus de cent cinquante prêtres dans les églises, dit Arisdaguès, tous chefs de diocèse ou d'église, ils leurs placèrent de gros pourceaux entre les bras, en signe de mépris pour nous et pour exciter les risées des témoins de ces scènes. »

Les ravages de l'incendie, activés par un vent violent, n'empêchèrent pas les vainqueurs de ramasser dans la ville maintenant sans défense un butin innombrable. Skylitzès dit qu'Ibrahim conquit de l'or en quantité, aussi des armes, une foule d'objets de métal que le feu n'avait pas consumés, une foule de chevaux aussi et d'autres bêtes de somme. Ibn el-Athîr raconte que les Vrais Croyants ramassèrent tant à Arzen que dans d'autres localités d'Arménie plus de cent mille captifs, outre une masse incalculable de chevaux, de mulets, de marchandises précieuses. Il fallut plus de dix mille charrettes pour emporter tant de richesses.

Voici encore le récit de Mathieu d'Édesse : « Il serait impossible de mentionner l'or, l'argent, les étoffes de brocart d'or dont ces brigands s'emparèrent ; la plume est impuissante à en retracer la quantité. J'ai entendu raconter souvent et par beaucoup de gens, au sujet du chorévêque Tavthoug (1), dont Ibrahim enleva les trésors, qu'il fallut

(1) Diminutif arménien du nom de « Tavith », David.

quarante chameaux pour les emporter, et que huit cents sixains de bœufs sortirent de ses étables. Ce fut par ce cruel désastre et après un affreux carnage que tomba cette belle et noble cité. Comment raconter ici d'une voix étouffée par les larmes le trépas des nobles et des prêtres, dont les corps, laissés sans sépulture, devinrent la proie des animaux carnassiers, le sort des hautes dames conduites avec leurs enfants comme esclaves en Perse et condamnées à une éternelle servitude. Ce fut le vrai commencement des malheurs de l'Arménie! Prêtez donc une oreille attentive à ce récit douloureux. L'extermination de la Nation Orientale (1) s'opéra



COFFRET D'IVOIRE byzantin du Musée d'Arezzo. — Un des longs côtés. Xme ou XIme Siècle. — *(Voy. p. 700.)*

successivement d'année en année, et Arzen est la première ville qui fut prise et disparut dans cette ruine. »

Les habitants qui échappèrent à ces cruautés se retirèrent à Théodosiopolis, dont ils accrurent considérablement la population. Ils donnèrent à cette ville le nom d'Arzen en souvenir de leur patrie réduite en cendres. Ce fut là l'Erzeroum (2) moderne.

Après avoir achevé le pillage, Ibrahim, à la tête de toutes ses forces reposées et réorganisées, courut à la rencontre de l'armée impériale. Celle-ci, enfin renforcée par l'arrivée de Liparit et des contingents géorgiens « du haut Karthli », — vingt-six mille soldats arméniens et géorgiens, dit l'*Histoire des Orpélians*, et sept cents nobles, ses vassaux, — était sur ces entrefaites descendue de ses hauteurs inaccessibles dans la grande plaine voisine de Pasen. Elle y attendait l'ennemi campée au pied du haut château

(1) C'est le nom par lequel les historiens d'Arménie désignent d'ordinaire leur nation.
(2) Arzen-erroum.

de Gabudru ou Gaboudrou, que les chroniqueurs byzantins nomment Kapetron (1), construit sur une hauteur, dans le district d'Ardjischagovid, de la province d'Ararad, « dans le pays de Vanant », dit Arisdaguès, « au-dessous d'Ordro et d'Oucoum », dit l'*Histoire de la Géorgie* (2). Le samedi 17 ou 18 septembre 1048 (3) une grande bataille se livra sur ce point. Toutes les sources s'accordent à dire que ce fut une lutte acharnée. Des deux côtés on se battit avec le plus brillant courage, l'opiniâtreté la plus rare.

Voici le récit de Skylitzès : « L'armée turque, dit-il, arrivait en grand désordre par bandes isolées. Aussi Katakalon, toujours ardent, opina cette fois encore pour qu'on attaquât de suite l'ennemi avant qu'il n'eût eu le temps de se reformer. Mais le superstitieux Liparit, qui avait confié la garde nocturne de son camp au brave héros Tchortovanel, fils de sa sœur, refusait de combattre ce jour-là parce que le Samedi n'était pas un jour favorable. Ibrahim, mis au courant de ces hésitations par ses éclaireurs, reformant rapidement son armée, poussa droit à l'ennemi, qui fut bien forcé d'accepter la lutte malgré ses répugnances. Katakalon commandait l'aile droite des Impériaux, Aaron, l'aile gauche, Liparit, le centre. La journée presque entière s'était écoulée dans ces marches et contre-marches. Le soir tombait lorsque la bataille s'engagea. Ibrahim Inal commandait les troupes opposées à celles de Katakalon. Un autre chef que Skylitzès nomme Chorosanitès et que nous ne connaissons pas par ailleurs (4) faisait face au bulgare Aaron. Liparit enfin (5) avait devant lui un frère d'un autre lit d'Ibrahim dont le nom grécisé était « Aspam Selarios » (6).

La mêlée devint presque aussitôt furieuse (6). Katakalon et le

(1) Καπετροῦ φρούριον.

(2) Voy. encore Saint-Martin, *op. cit.*, II, p. 69.

(3) Voy. Muralt, *op. cit.*, I, p. 634. — Gfrœrer dit 1049, *op. cit.*, III, p. 484. — Saint-Martin aussi, *op. cit.*, II, p. 206.

(4) « Χωροσανίτης » : c'est-à-dire « originaire du Chorasan », et non Asan, comme le dit Brosset (*Histoire de la Géorgie*, Add., p. 222).

(5) Suivant Zonaras, Liparit attaqua sur le soir près d'un lieu appelé « Boulytos », « περὶ Βουλυτόν ».

(6) Ἄσπαμ Σελάριος. Ce personnage, dit Saint-Martin, est peut-être Kethelmousch qui, suivant les sources arméniennes, secondait Ibrahim dans cette expédition. Il avait peut-être la dignité d'*aspah-salar* ou « connétable ». Arisdaguès de Lasdiverd dit que la seule cavalerie grecque comptait plus de soixante mille hommes.

« vestis » bulgare culbutèrent chacun l'aile qui lui était opposée et poursuivirent fort loin les fuyards « jusqu'au matin » (1). Liparit, par contre, dans sa douleur d'avoir vu périr son neveu, le preux Tchortovanel, tué d'une flèche dans la bouche, ayant foncé avec plus de rage encore sur l'ennemi, eut son cheval tué sous lui, tomba, et fut fait prisonnier !

« Bientôt, poursuit Skylitzès, les vainqueurs dès deux ailes revinrent de leur poursuite. Descendus de cheval, ils rendaient grâces à la Providence, criant d'une seule voix : » Qui est plus grand que notre Dieu ! » Comme ils attendaient le retour de Liparit qu'ils croyaient, lui aussi, victorieux et pourchassant l'ennemi, l'inquiétude les saisit de ne le point voir revenir. Enfin un soldat géorgien survint qui leur raconta la prise de Liparit et comment Ibrahim et son frère « Aspam Selarios », après que la bataille eut cessé, avaient galopé en hâte avec le reste de leurs troupes et leurs captifs, jusqu'au château de Kastrokomion. Le troisième chef turk, Chorasanitès, avait été tué dans le combat. Katakalon et Aaron, consternés par cette nouvelle, après une nuit sans sommeil et un rapide conseil à l'aube, décidèrent de ne pas poursuivre l'ennemi vaincu et de regagner leurs cantonnements. » Aaron alla installer ses troupes à Van (2), la capitale de l'Aspracanie sur le lac de ce nom, et Katakalon à Ani. Quant à Ibrahim, satisfait de la capture du fameux Liparit qui le comblait de joie, il semblait ne pas se soucier d'autre chose. Dans l'espace de cinq jours, à grandes chevauchées, il regagna la ville de Rey. De là, il partit encore plus loin, après avoir expédié au sultan des bulletins triomphants avec la nouvelle de la prise du chef ibère. Ce devait être un bien redoutable capitaine pour que sa captivité fît tant de bruit Skylitzès achève ce curieux récit en racontant que le sultan feignit une grande joie, mais qu'au fond du cœur, il n'avait encore cette fois qu'envie et haine pour son frère. Furieux de ses succès qui le rendaient mortellement jaloux, il ne souhaitait secrètement que sa perte. En somme, la grande bataille de Gaboudrou fut une lutte indécise. Elle arrêta toutefois pour un temps l'effort de l'invasion seldjoukide.

Disons de suite ce qu'il advint de Liparit qui avait été envoyé en

(1) « Μέχρι φωνῆς ἀλεκτρυόνων », dit Skylitzès probablement avec une forte exagération.
(2) Que Skylitzès et Cédrénus nomment Ἴβαν.

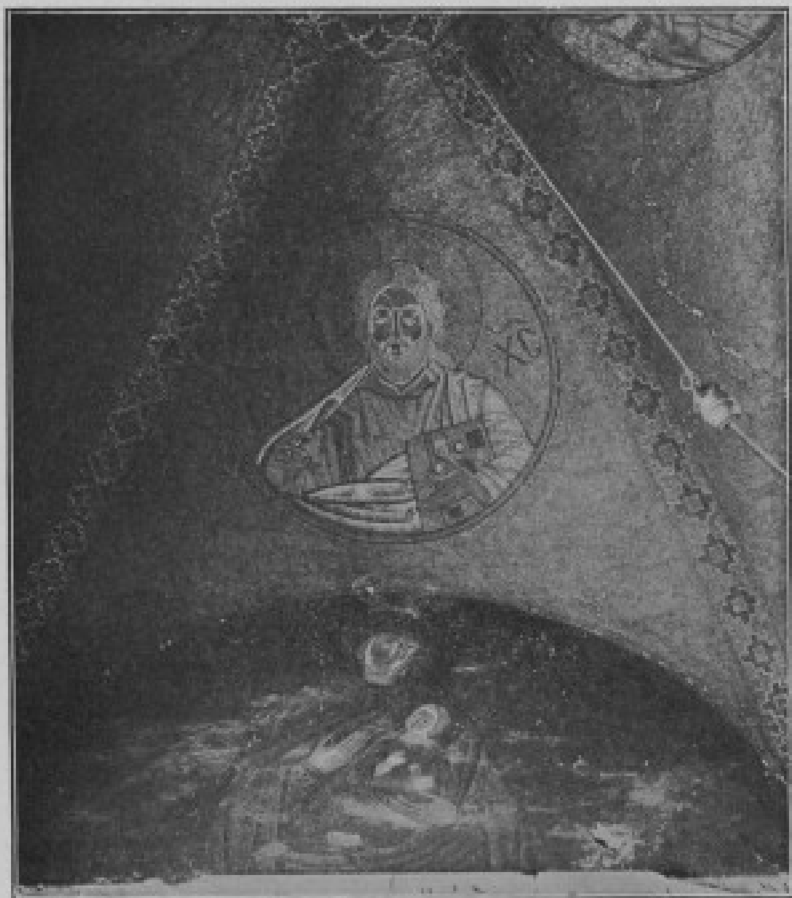
présent au sultan. Monomaque, inconsolable de sa perte, envoya à ce dernier par l'intermédiaire de Georges Drosos, « hypogrammateus » ou secrétaire d'Aaron, des présents splendides avec des sommes considérables pour le racheter. Drosos était en outre chargé de négocier la paix. Toghroul-beg, se piquant de générosité, « préférant, dit Skylitzès, être un grand souverain qu'un misérable trafiquant », renvoya Liparit en cadeau au basileus. Puis il fit remettre au chef géorgien tout l'argent envoyé pour sa rançon : « Soyons amis, dorénavant, lui dit-il en le congédiant, et cesse de faire la guerre aux Turks. » Ceci signifie tout simplement, il me semble, qu'il le renvoyait sous la condition expresse de ne plus reprendre les armes contre lui. Skylitzès raconte encore que l'ambassadeur du sultan chargé d'aller terminer les négociations de paix à Constantinople fut le chef même de la Religion, le sheik-ul-islam de la nation turque. Ce personnage (1), solennellement admis à l'audience du basileus, se montra, paraît-il, plein de jactance. Il demanda insolemment que le basileus s'engageât à payer tribut au sultan. Devant des prétentions aussi humiliantes, on ne parvint naturellement pas à s'entendre. Monomaque se défendait énergiquement d'en passer par de telles exigences. L'étrange personnage, sur l'ambassade duquel nous voudrions tant avoir quelques détails de plus, finit par s'en retourner auprès de son maître sans avoir rien conclu. L'état de guerre si dangereux persistait donc sur la frontière orientale d'Asie. Pour l'heure, le basileus, tout en redoutant sans cesse une nouvelle agression de ces hordes, dut se borner à faire fortifier avec soin les principaux points stratégiques. On se prépara à une très prochaine reprise des hostilités (2).

Le récit de la bataille de Gaboudrou dans Mathieu d'Édesse est assez différent. Naturellement, il y est question surtout du fameux héros national Liparit. Je ne résiste pas au plaisir de reproduire textuellement ces phrases épiques. « Les troupes grecques, dit le vieux chroniqueur arménien, étaient parvenues auprès du fort de Gaboudrou, dans le district

(1) Le chroniqueur grec le désigne sous le nom de « chérif », « ὁ σέριφος ».

(2) Vers ce temps-là, c'est-à-dire vers la seconde moitié de l'an 1048, le capétien Henri Ier, roi des Francs, envoyait en Russie l'évêque Roger de Châlons pour demander pour lui la main de la princesse Anne, troisième fille du grand-duc Yaroslav.

d'Ardjischagovid dont les troupes turques venaient de s'emparer. Les Turks, avertis de l'approche de l'ennemi, s'arrêtèrent, tandis que les



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — Le Christ. La Panagia. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, B. 272.)

Romains étaient campés en ce lieu. Les Infidèles, commandés par les deux chefs Ibrahim et Kethelmousch, s'étant avancés du côté de Liparit, celui-ci fit venir son neveu, fils de sa sœur, le drongaire des vigiles Tchortovanel, qui était un guerrier intrépide. Les Turks commencèrent

l'attaque pendant la nuit, et le bruit de la mêlée retentit aux oreilles de Liparit. « Accours, lui criait-on, les Infidèles nous ont cernés ». Il répondit : « C'est aujourd'hui Samedi, et ce n'est pas ce jour-là le tour des Géorgiens de combattre ».

« Cependant Tchortovanel, semblable à un lion, frappait dans les ténèbres les ennemis et les poussait vivement lorsqu'une flèche vint l'atteindre à la bouche et lui sortit par la nuque; il expira du coup.. Liparit, apprenant sa mort, s'élança furieux et mit les Turks en déroute sur toute l'étendue de la plaine qu'il changea en un marais de sang. Témoins de ses prouesses, les Romains le trahirent l'abandonnant au milieu des Infidèles et prirent la fuite, afin de lui ôter l'occasion de se couvrir de gloire. A cette vue les Turks revinrent à la charge contre les Géorgiens. Au plus fort de la mêlée, Liparit, pareil à un lion, faisait entendre sa voix, lorsqu'un Géorgien, qui se tenait derrière lui, coupa du tranchant de son épée les jarrets du cheval de Liparit, et ce héros, tombant à terre, se trouva assis sur son bouclier. « C'est moi qui suis Liparit », s'écriait-il. Aussitôt les Infidèles massacrèrent un grand nombre de Géorgiens et mirent le reste en fuite. Ils firent Liparit prisonnier et l'emmenèrent auprès de Toghroul-beg (1). Sa renommée était dès longtemps parvenue jusqu'à ce prince qui connaissait sa bravoure à toute épreuve. Il demeura à sa cour deux ans et se distingua par plusieurs traits de courage.

« Là se trouvait un noir, homme fort et courageux que l'on mit aux prises avec lui en présence du sultan. Liparit vainquit son adversaire et le tua. En récompense Toghroul lui rendit la liberté et le renvoya comblé de présents dans le pays des Romains. Le prince géorgien s'en vint à Constantinople auprès de Monomaque qui fut enchanté de le revoir et qui, après lui avoir donné des preuves de sa haute munificence, lui permit de retourner chez lui rejoindre sa femme et ses enfants (2).

(1) Suivant Étienne Orpélian, métropolitain de Siounik', qui écrivit au XIIIme siècle l'histoire de sa famille, ce furent les grands ou « didébouls » de Géorgie qui, jaloux de Liparit, coupèrent à l'improviste les jarrets de son cheval, et, après qu'il fût tombé à terre, le tuèrent sur le lieu même. Ce dernier détail est manifestement erroné. — Toghroul-beg se trouvait à ce moment dans le Khoraçan.

(2) Pour Arisdaguès de Lasdiverd, je l'ai dit, la bataille de Gaboudrou fut une grande défaite des Chrétiens. Quant à l'*Histoire des Orpélians*, son auteur, Étienne Orpélian, archevêque de Siounik', a, dans son récit de cette même bataille, cherché à relever la gloire de sa famille, en attribuant à Liparit tout le succès du combat. Il dissimule même sa captivité sous

Ibn el-Athîr, le seul des chroniqueurs musulmans qui, à ma connaissance, parle avec quelque détail de cette bataille de Gaboudrou, mentionne également, nous l'avons vu, la prise de Liparit par les Turks (1). Un peu plus loin, le même auteur, après avoir dit qu'Ibrahim Inal demeura finalement maître du champ de bataille, fait comprendre aussi que le généralissime turk, après avoir commis en territoire impérial des ravages affreux, reprit presque aussitôt la route du retour dans son pays (2). Lui aussi, et pas

le faux récit de sa mort lamentable (voy. Saint-Martin. *op. cit.*, II, pp. 67 sqq.). — Il faut lire tout ce curieux récit des exploits de Liparit dans ce combat épique. On dirait un héros d'Homère. Le sultan ayant demandé à Liparit, prisonnier, d'embrasser sa religion : « Lorsque je serai en ta présence, lui répondit-il, je ferai selon tes désirs. » Arrivé devant le sultan, il dit : « Maintenant que j'ai été digne de paraître devant toi, je n'exécuterai point tes volontés et ne redoute point la mort. — Que veux-tu? lui dit le sultan. — Si tu es marchand, vends-moi ; si tu es bourreau, tue-moi ; si tu es roi, renvoie-moi avec des présents. » Le sultan répondit : « Je ne suis point marchand, je ne veux point être bourreau de ton sang, mais je suis roi, va où il te plaira » (Vartan, *Hist. univers.*, pp. 133-134). Suivant Ibn el-Athîr, Aboulféda et aussi Aboulfaradj, ce fut grâce à l'intervention d'Abou Nasser Ahmed Nasser Eddaulèh, fils de Merwân, dit « le Merwânide », qui régnait à Amida sur la Mésopotamie septentrionale et la portion voisine de l'Arménie méridionale, intervention sollicitée par Monomaque, que Liparit dut de recouvrer la liberté (1). On lui remit en même temps des sommes considérables en argent et des présents que, suivant le témoignage de Zonaras, le basileus avait envoyés au sultan pour sa rançon. Nous retrouverons encore Liparit au moment de la révolte d'Isaac Comnène. Il prit d'abord parti à ce moment pour le Stratiotique. Après de fréquents et tristes démêlés avec le roi Pakarat IV, contraint finalement, malgré la faveur constante de Monomaque, de quitter la Géorgie, il se fit moine sous le nom d'Antoine et mourut à Constantinople entre les années 1062 et 1064. Ses fils Joané et Niania se réfugièrent également auprès des Grecs chez lesquels ils prirent du service (*Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, 1re partie, p. 326 et Add., XI, p. 125 et XIX, p. 350.) — Une inscription non datée, encore aujourd'hui existante, gravée sur une des portes de l'église de Katzkh est ainsi conçue : *Sainte Trinité, exalte celui qui a été affermi par toi, Pakarat, roi des Aphkhases et des Karthles, des Raniens et des Cakhes, et grand curopalate de tout l'Orient.*

Quant au magistros Grégoire, après avoir regagné son gouvernement de Mésopotamie, il eut à recommencer une campagne d'un autre genre contre les fameux et dangereux sectaires dits « Thonthraciens » du lieu de leur origine (voy. Langlois, *op. cit.*, pp. 25 sqq.). Il n'abandonna point pour cela ses études littéraires. Il mourut en 1058 dans un âge avancé. Son fils aîné, Vakhram, devint catholicos d'Arménie sous le nom de Grégoire II. « Malgré le vague soupçon de trahison qui plane sur sa mémoire, dit M. Langlois (*op. cit.*, p. 18), il a toujours été de la part de ses compatriotes l'objet d'une grande et profonde admiration. Tous ceux d'entre eux qui ont parlé de lui en font le plus brillant éloge et le considèrent comme un des savants les plus illustres qu'ait produits l'Arménie. Il était un travailleur acharné. »

(1) Il l'appelle « le roi des Aphkhases ».

(2) Ibn el-Athîr dit qu'il s'était avancé jusqu'à quinze journées de marche de Constantinople et qu'il revint avec un incroyable butin chargé sur dix mille chameaux, entre autres quatre-vingt-dix mille cottes de mailles, plus cent mille captifs et un nombre infini de bêtes de somme.

(1) Ibn el-Athîr (IX, p. 373) dit expressément que Nasser chargea de ces négociations auprès du sultan le même sheik-ul-islam qui plus tard devait aller à Constantinople traiter de la paix avec le basileus. Il le nomme Aboù Abdallah Ibn Merwân. Aboulfaradj, qui attribue aussi aux Turks la victoire finale, semble dire que le Merwânide ne remit Liparit à Toghroul-beg qu'après avoir refusé de le vendre au basileus qui lui offrait trente mille dinars pour sa rançon et qui finit par envoyer au sultan ces trente mille dinars, plus cent mille dinars de présents. — Voyez encore Saint-Martin, *op. cit.*, II, pp. 216 sqq.

seulement l'armée grecque, avait donc éprouvé des pertes très graves. La vérité, encore une fois, est que cette lutte épique resta certainement indécise (1), mais l'avantage demeura aux mains des Turks. Au dire de toutes les sources tant chrétiennes qu'arabes, ce fut le basileus qui fit des ouvertures de paix, et si celles-ci ne purent aboutir, ce fut à cause des prétentions extraordinaires émises par le sultan. Monomaque, dans son désir d'obtenir la paix, alla, nous l'avons vu, jusqu'à réclamer la médiation du Merwânide, à ce moment souverain indépendant de la Mésopotamie septentrionale et des districts voisins du sud de l'Arménie.

Parmi ces prétentions hautaines du sultan sur lesquelles les chroniqueurs grecs ont naturellement fait le silence, il en est une fort curieuse qui nous est révélée à la fois par Ibn el-Athìr, Aboulféda et Aboulfaradj. Le prince seldjoukide fit tenir au basileus par l'entremise de son envoyé le message que voici : « Si tu veux que je te concède la paix, construis dans ta capitale une mosquée pour mes coreligionnaires dans laquelle on dira la prière officielle — ou « khotba » — en mon nom »! Il paraît que Monomaque accepta cette condition humiliante. Il ne faisait que suivre en cela l'exemple de ses prédécesseurs, mais ce n'en est pas moins un exemple curieux d'un certain détachement des passions religieuses cinquante ans avant les Croisades. Une mosquée jadis construite pour les musulmans de passage à Constantinople par Michel le Bègue au IXme siècle, fut par ordre du basileus relevée de ses ruines et affectée de nouveau au culte infidèle. Le basileus paya même sur sa cassette le traitement des prêtres musulmans ou « imams » attachés à ce temple ainsi que toutes les lampes et autres objets du culte (2). De plus en plus les princes seldjoukides se substituaient aux lamentables descendants des Abbassides dans la première dignité du monde musulman et comme ses représentants officiels (3).

(1) Les récits des chroniqueurs sur cette célèbre victoire de Gaboudrou diffèrent surtout, je le répète, suivant la nationalité de chacun. Les chroniqueurs arméniens et géorgiens sont naturellement en admiration devant les hauts faits de Liparit. Certains même, nous l'avons vu, accusent les Grecs de l'avoir trahi dans le combat.

(2) Voyez dans Aboulfaradj (*op. cit.*, p. 249) l'énumération des cadeaux que le basilleus aurait envoyés à cette occasion au sultan : mille vêtements de soie, cinq cents autres vêtements, cinq cents chevaux, trois cents ânes d'Égypte, mille chèvres blanches de très haute taille aux cornes et aux yeux noirs!

(3) Voyez Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 472-473.

Ce règne de Monomaque fut un des plus troublés de l'histoire de l'Empire byzantin. Tandis que l'invasion étrangère, effroyable comme elle l'était toujours en Orient à cette époque, sévissait, dans cette terrible année 1048, sur toute une portion de cette immense frontière d'Asie, elle sévissait de même tout aussi durement à l'autre extrémité de l'Empire en Europe. Durant que les cavaliers turks, les célèbres « Huns- Nephtalites » des chroniqueurs chrétiens de l'époque, accablaient de leur redoutable présence les districts frontières d'Arménie, une autre nation de cavaliers non moins barbares et cruels, les Petchenègues fameux, habitant les infinies solitudes d'au-delà du Danube jusqu'au Borysthène, se jetaient sur les campagnes bulgares. C'est à Skylitzès, à Zonaras surtout, aussi à Michel Attaleiates que nous devons les récits assez détaillés, venus jusqu'à nous, de ces luttes sanglantes sur la frontière de l'Empire en Occident. Aucun autre ordre de sources ne les mentionne. Je suivrai presque pas à pas la narration de Skylitzès (1).



PLAQUE D'IVOIRE byzantine conservée au trésor de la cathédrale de Trèves. — Œuvre de la plus belle époque. — XIme ou XIIme Siècle. — L'Annonciation. — (Phot. commun. par M. Graeven.)

(1) Skylitzès raconte la guerre contre Toghroul-beg en 1048 et la première invasion des Petchenègues comme deux événements successifs, alors que bien probablement ils furent presque contemporains. Du reste l'auteur byzantin fait de grandes confusions de dates dans son récit de ces guerres sur le Danube et contre les Turks. Gfrœrer, dans le chapitre XXI du t. III de ses *Byzantinische Geschichten*, a remis les choses au point dans une discussion approfondie. Je renvoie une fois pour toutes le lecteur à ce chapitre, considérant comme acquis les résultats qui s'y trouvent exposés de main de maître.

Ibn el-Athir (*op. cit.*, IX, p. 369) et Aboulfaradj (*op. cit.*, p. 247) mentionnent à l'année 439

La nation des Petchenègues ou Patzinaces dont le nom a dès longtemps disparu de l'histoire et qui couvrait d'un peuple innombrable campant éternellement sous la tente et se déplaçant dans d'innombrables charriots, les vastes plaines situées entre les embouchures du Dniéper et celles du Danube, avait déjà quelques années auparavant, on se le rappelle, ravagé à plusieurs reprises la Bulgarie et le vaste thème de Thrace (1). Sous l'appellation générale de Petchenègues, ces peuples, d'origine également asiatique, étaient, nous dit Skylitzès, divisés en treize tribus désignées chacune d'après le nom d'un ancêtre. Ils constituaient à ce moment encore une des plus nombreuses et des plus puissantes nations barbares de Scythie. On avait conclu à cette première époque avec leurs chefs un traité de paix et l'Empire vivait depuis lors en bonne intelligence avec ces barbares, lorsqu'une division survenue entre quelques-unes de leurs tribus errantes engagea le basileus dans une guerre contre eux presque immédiatement après l'accalmie qui avait suivi en Asie la bataille indécise de Gaboudrou. C'était encore dans le courant de cette année 1048 si féconde déjà en cruels faits de guerre (2).

Le chef suprême — roi ou khan — de la nation petchenègue, poursuit Skylitzès, était pour lors Tyrack ou Tyrach, fils de Kilter (3). Ce chef de race très illustre, avait des goûts pacifiques. Avant tout amoureux du

de l'Hégire (juin 1047-juin 1048) le soulèvement à Resaina d'un mahdi nommé Al Asfar Al Taghlibi qui entraina à deux reprises une foule de fanatiques sur territoire grec d'où il ramena à chaque fois un si grand butin « qu'une belle esclave se vendait à vil prix ». Le basileus fit sommer le Merwânide Nasser Eddaulèh Ibn Merwân de faire respecter les trêves en le débarrassant de cet adversaire si gênant. Le Merwânide, fort mécontent, après avoir essayé inutilement d'amener cet aventurier à résipiscence, le fit saisir traîtreusement par quelques cavaliers de la tribu des Numérites ou Beni-Nomaïr. Il le garda en prison et parvint ainsi à demeurer en bons termes avec les Grecs.

« Cette même année, poursuit Ibn el-Athir, fut renouvelée la trêve entre le Khalife d'Égypte et les Grecs. Chacun des deux princes envoya à l'autre des présents magnifiques. Cette même année encore Al-Mou'izz Ibn Bâdis envoya une flotte jusqu'aux iles avoisinant Constantinople (les Iles des Princes). Elle fut victorieuse et revint avec du butin. » J'ignore à quelle expédition de corsaires ce dernier renseignement de l'écrivain musulman fait allusion.

(1) Voy. pp. 18 et 201 du présent volume.

(2) Voy. dans l'article de feu Wassiliewsky intitulé *Byzance et les Petchenègues* dans le *Journal du Min. de l'I. P. russe* (t. CLXII, nov. 1872, pp. 116-122) les considérations très intéressantes sur le rôle si important joué par les Petchenègues comme État tampon entre l'Empire grec d'une part, les nations russe et hongroise de l'autre, sur le coup fatal que porta à cet état de choses si favorable à la paix de l'Empire la conquête de la Bulgarie par le grand Basile, sur la simultanéité de l'effort contre Byzance des deux nations sœurs d'Europe et d'Asie, petchenègue et turque, etc., etc.

(3) « Τυρὰχ, ὁ τοῦ Κιλτὲρ υἱός ».

repos, il laissait d'ordinaire la conduite de ses bandes à Kégénis, fils de Baltzar (1), autre chef d'extraction fort humble, célèbre déjà parmi ses compatriotes par sa bravoure, son extraordinaire activité, ses talents militaires. Les Ouzes, descendants des Huns, ennemis éternels des Petchenègues, et qui, ligués avec les Khazars, les avaient, sur la fin du xme siècle, chassés de leurs antiques demeures d'entre le Volga et le Don, ne cessaient de leur faire la guerre. Kégénis avait remporté sur eux plusieurs succès, alors que Tyrach, n'osant les affronter, préférait se tenir caché dans les vastes marais avoisinant le Danube. Aussi les Petchenègues qui révéraient le premier de ces chefs pour ses nobles origines, chérissaient infiniment le second pour ses rares vertus guerrières. Tyrach, mortellement jaloux de ce rival redouté, cherchait à s'en défaire. Après avoir inutilement tenté de le faire tomber dans un piège, il envoya une troupe de guerriers pour le tuer. Kégénis averti, se réfugia dans les marais du Dniéper. Du fond de cette retraite, il réussit par des messages secrets à soulever deux des treize tribus de sa nation, la sienne propre que Skylitzès nomme Belemarnis et une seconde appelée Pagoumanis (2). Il eut ensuite l'audace de venir à leur tête livrer bataille à Tyrach que suivaient les onze autres. Vaincu dans un violent combat, il dut céder au nombre et fuir. Après avoir longtemps erré dans ces interminables marécages du bas Danube, il n'eut d'autre alternative que de franchir le fleuve pour se réfugier en territoire grec. Pour plus de sûreté il s'enferma avec ses vingt mille guerriers dans une petite île en face de Dorostolon, la Silistrie aujourd'hui. De là il fit connaître au commandant impérial en ces parages, Michel, fils d'Anastase, qui il était, les circonstances qui l'avaient forcé à franchir le Danube, enfin le désir ardent qu'il avait d'entrer au service du basileus. Michel avertit Monomaque qui lui envoya l'ordre immédiat d'accueillir au mieux ce peuple fugitif, de lui fournir le nécessaire et d'expédier avec une escorte convenable Kégénis à Constantinople.

Le chef barbare, accueilli « splendidement » par Monomaque, réclama avant tout le saint baptême pour lui et ses compagnons. Cette cérémonie étrange fut aussitôt célébrée par le pieux moine Euthymios.

(1) « Κεγένης, υἱός τοῦ Βαλτζάρ ».
(2) « Βελεμαρνίς » et « Παγουμανίς ». Ce sont évidemment là des noms altérés.

Ce dut être une belle et curieuse fête, rendez-vous de toute la haute société byzantine, infiniment friande de tels spectacles. Le nouveau catéchumène fut, suivant la coutume séculaire de la diplomatie byzantine, créé patrice On le combla d'honneurs et de biens. Il fut solennellement admis au nombre des amis et alliés de l'Empire. Le basileus lui assigna trois places fortes sur le Danube avec un vaste territoire pour y installer cette nouvelle colonie guerrière dont on voulait faire la gardienne de ces régions. Le moine Euthymios, qui avait suivi Kégénis, baptisa et bénit en une fois sur la rive du grand fleuve ces vingt mille barbares suivant la promesse que leur chef avait faite à Monomaque au Palais-Sacré. C'était toujours la même admirable politique byzantine : diviser l'ennemi sur la frontière et se débarrasser de lui en l'affaiblissant par des luttes intestines. Il n'en fut pourtant pas ainsi cette fois.

Kégénis ne se vit pas plutôt en sûreté sur la rive méridionale du Danube qu'il voulut se venger de Tyrach. Toujours en course, à la tête tantôt de mille, tantôt de deux mille cavaliers, il franchissait sans cesse le fleuve, ne laissant à ses anciens compatriotes ni trêve, ni repos, tombant subitement sur eux, leur causant un mal affreux, massacrant tous ceux de leurs guerriers qu'il pouvait atteindre, enlevant femmes et enfants qu'il vendait comme esclaves aux Grecs. Tyrach, désespéré de ces attaques fratricides, envoya des ambassadeurs au basileus pour lui reprocher d'avoir, lui grand souverain, allié de la nation petchenègue, donné asile sur son territoire à des rebelles. « Que s'il voulait leur donner asile, qu'il leur interdît du moins de franchir le Danube pour troubler par leurs brigandages un peuple ami de l'Empire. » Au cas où le basileus se refuserait à accorder ces justes réparations, Tyrach le menaçait d'une guerre sans merci. Monomaque, outré de tant d'insolence, fit aux envoyés du chef barbare le plus outrageant accueil. Il trouvait fort étrange que Tyrach se permît de le provoquer parce qu'il avait jugé bon de recevoir honorablement un homme qui s'était confié en sa foi et jeté dans ses bras. Puis il congédia les envoyés sans leur donner même de réponse et manda incontinent à Michel, fils d'Anastase, qui commandait la rive du Danube, ainsi qu'à Kégénis en personne, d'avoir à surveiller encore avec plus de soin les abords du fleuve. Si les Petchenègues se présentaient en nombre

pour tenter de franchir celui-ci, il demandait à en être avisé sans délai pour qu'il pût expédier de suite à ses lieutenants des troupes de secours de l'armée d'Asie. En même temps, il envoyait par la mer Noire une puissante flotte de cent navires pour surveiller exactement le cours du Danube et empêcher tout passage.

Tyrach, enfin sorti de son indolence, furieux de l'accueil insultant fait à ses ambassadeurs, attendit impatiemment la venue de l'hiver. Lorsque



FRAGMENT d'un très beau bas-relief de stéatite de la plus belle époque de l'art byzantin retrouvé par M. P. Jamot dans les ruines d'une église sur l'emplacement de l'ancienne Thespies. — Portion inférieure de la figure d'un saint militaire. — XIme-XIIme Siècles. — (Phot. commun. par M. P. Jamot.)

la terrible bise du nord, soufflant avec violence, couvrant le Danube d'une glace épaisse de plus de vingt pieds, eut rendu impossible la défense du fleuve, le chef des Petchenègues franchit celui-ci à la tête de tout son peuple. Skylitzès ne craint pas de dire que les envahisseurs étaient au nombre de huit cent mille guerriers. Malgré l'énorme exagération, il est certain que ce dût être un formidable exode que celui qui, au cours de cet hiver affreusement rigoureux, jeta soudain comme un torrent dévas-

tateur sur la Bulgarie ces milliers de guerriers sauvages, massacrant et brûlant tout sur leur passage. Ce devait être dans les derniers mois de l'an 1048.

L'Empire trembla une fois de plus. Le basileus, informé en hâte de l'immensité du péril, déploya la plus louable activité. Immédiatement il fit partir le duc d'Andrinople, le magistros Constantin Arianites, avec toutes les troupes des thèmes de Thrace et de Macédoine, et Basile dit le Moine (1), gouverneur de la Bulgarie, avec toutes celles de cette région. Ces deux grands chefs avaient ordre de faire en toute hâte leur jonction avec les contingents de Michel, fils d'Anastase, et ceux de Kégénis. Dès que la concentration de ces forces considérables fut chose faite, Kégénis, prenant la direction des opérations, marcha à l'ennemi. D'abord il se contenta de le harceler vigoureusement chaque jour sans risquer d'action générale. Il connaissait bien ses compatriotes, dit Skylitzès, et attendait tout de leur intempérance. Aussitôt que ces barbares furent parvenus de l'autre côté du fleuve dans une contrée riche en troupeaux et en toutes sortes de denrées qu'ils avaient ignorées jusque-là, ils en usèrent avec excès. Se gorgeant de vin et d'une boisson fermentée du pays faite avec du miel, ils furent vite atteints d'une dysenterie maligne qui les faisait périr journellement par centaines. Ceux qui survivaient pouvaient à peine porter leurs armes. Tels les dragons de Brunswick aux campagnes de Champagne, dans l'automne de l'année 1792. Kégénis, instruit par les transfuges de cette situation lamentable, résolut d'achever par les armes ce que la maladie et les intempéries avaient si bien commencé. Il eut grand'peine à entraîner les chefs impériaux, effrayés par le nombre des adversaires.

Les forces byzantines combinées assaillirent donc la grande armée de Tyrach déjà fort réduite par la dysenterie. Terrifiés par la violence et la rapidité de l'attaque, les Petchenègues démoralisés jetèrent leurs armes avant que d'avoir combattu, et se rendirent, chefs et soldats, Tyrach en tête. Skylitzès ne donne pas d'autres détails. Il ajoute seulement que Kégénis supplia les généraux impériaux d'ordonner le massacre universel

(1) « ὁ Μόναχος ». C'était un ancien religieux qui avait jeté le froc pour l'épée.

des vaincus ! « Tuez le serpent durant l'hiver alors qu'il est engourdi, criait-il, de peur qu'il ne se réveille au printemps plus furieux et plus fort ». Ce barbare avait raison dans sa froide cruauté. Mais les chefs byzantins estimèrent, dit le chroniqueur, ce procédé indigne du grand nom Romain. Leur avis fut de disperser ces infortunés en des cantonnements improvisés dans des districts déserts de la Bulgarie, en les soumettant à un tribut. On gagnerait ainsi de nouveaux sujets à l'Empire, de nouvelles terres mises en valeur aussi, surtout d'excellents soldats pour combattre plus tard les Turks et les autres barbares. Après beaucoup de discours, cet avis funeste prévalut. Kégénis, forcé de renoncer à ses projets sanguinaires, mais opiniâtre dans sa haine, fit tuer ou vendre tous ceux des Petchenègues dont ses guerriers s'étaient personnellement emparés. Puis il regagna sa lointaine patrie transdanubienne. Les autres débris de cette multitude, après qu'on les eût soigneusement désarmés, furent dispersés par milliers par les soins de Basile le Moine dans les campagnes de Sardica, de Naïssos qui est Nisch, et d'Eutzapélon (1) devenues désertes par suite de cet état de guerre incessant. Seuls, Tyrach et cent quarante des principaux chefs furent expédiés à Constantinople au basileus, qui leur fit le meilleur accueil. On les baptisa. On les combla d'honneurs. Ils menèrent dans la capitale cette existence douce et facile qui était presque constamment celle des otages politiques à la cour impériale.

Le péril petchenègue semblait conjuré pour quelque temps. Le péril turk existait pire que jamais. C'était le moment même où les cavaliers d'Ibrahim Inal parcouraient encore victorieusement le Vaspouraçan. Aussitôt on songea à utiliser contre ceux-ci les Petchenègues immigrés. Sur l'ordre arrivé de Constantinople, on en arma quinze mille des meilleurs auxquels on donna pour chefs quatre des otages retenus dans la capitale. Skylitzès nous a conservé les noms plus ou moins grécisés de ces barbares lieutenants improvisés de Monomaque : Soultzous, Selté, Karaman et Katalim (2). On fournit à chacun d'eux des armes de prix, des chevaux magnifiques, puis le basileus fit passer le Bosphore à toute

(1) Je n'ai pu identifier cette localité.
(2) « Τὸν Σουλτζοῦν, τὸν Σελτέ, τὸν Καραμᾶν καὶ τὸν Καταλείμ ». Cédr., II, 588.

cette troupe encombrante. De Chrysopolis où ils furent d'abord cantonnés, on confia au patrice Constantin Hadrobalanos le soin de les conduire à travers les thèmes d'Asie jusque sur le théâtre des hostilités dans le Vaspouraçan. Ce passage dangereux de ces rudes et étranges guerriers par la banlieue de la Ville gardée de Dieu et les riches campagnes du Bosphore semble avoir vivement frappé les imaginations byzantines. Ce fut une courte mais étrange odyssée. Dès que ces milliers de cavaliers petchenègues en route pour la lointaine frontière d'Arménie se furent retrouvés tous ensemble dans ces campagnes de Bithynie, leur férocité naturelle reprit le dessus. Surtout le regret de leur ancienne indépendance s'empara de leurs âmes primitives. A peine arrivés à la villa impériale de Damatrys (1), à quelques milles du Bosphore, ils tinrent un tumultueux conseil, ce que dans leur langue barbare ils appelaient un « komenton », nous dit Skylitzès. Les uns estimaient que, perdus comme ils l'étaient au loin au milieu des États du basileus, ne possédant aucune place forte pour s'y enfermer en cas de défaite, il était préférable d'exécuter les ordres du maître puisqu'on n'avait pas le choix. Les autres, plus impatients ou plus téméraires, voulaient se jeter parmi les monts de Bithynie, s'y cantonner et s'y défendre jusqu'à la mort, plutôt que de courir à leur perte au bout du monde dans les sauvages



MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit du Cosmas Indicopleustès du XIme Siècle, conservé au couvent du Sinaï. — Moïse frappant le rocher. — (Millet, Htes-Études, B. 142.)

(1) « Τῷ λεγομένῳ Δαματρύς. » Cédr., II, p. 588.

régions d'Ibérie où ils auraient à lutter non seulement contre les Grecs, mais encore contre les Turks redoutés.

Le seul Katalim fut d'avis de s'en retourner tout simplement et d'aller au galop, durant qu'il en était temps encore, rejoindre la masse de leurs compatriotes demeurés en Bulgarie. A ceux qui lui demandaient comment on franchirait le Bosphore maintenant que les fugitifs n'avaient plus à leur disposition ni barques, ni bateaux d'aucune sorte, il répondit ces seuls mots : « C'est moi qui vous montrerai le chemin. » La hardiesse de cet homme, son audace, impressionnèrent ces barbares. On chercha partout le chef byzantin Hadrobalanos pour le tuer. Il réussit à échapper en se cachant dans le grenier d'une villa des environs de Damatrys (2). Puis cette multitude tournant bride soudain, suivit aveuglément Katalim dans la direction du Bosphore, sans se douter comment ils passeraient sur le bord opposé. On galopa d'une traite jusqu'à la rive. Alors Katalim, se retournant vers ceux qui le suivaient, cria : « A moi tous ceux qui veulent se sauver ! » Puis, éperonnant son cheval, il bondit dans les flots. Chacun en fit autant à sa suite, les plus hardis d'abord, les autres après. Ce fut un spectacle sans précédent qui dut frapper d'effroi les bourgeois de Constantinople en promenade sur la rive familière. Parmi les Petchenègues, les uns avaient conservé



MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit de Cosmas Indicopleustes du XIme Siècle, conservé au couvent du Sinaï. — Récolte de la manne. — (Millet, Htes-Études, B. 142.)

(2) « Ἔν τινι τρουφήμῳ ὑπερῴῳ τῶν ἐν τῇ Δαματρὺ παλατίων ». Cédr., II, 589.

leurs armes, les autres s'en étaient débarrassé pour mieux nager. Il me paraît que ce passage du bras de mer fameux par ces quinze mille cavaliers barbares ne manque pas de saveur! Ils abordèrent à Saint-Tarasios sur la côte d'Europe. Skylitzès ne nous dit pas combien furent entraînés par le courant et se noyèrent Les survivants de cette prouesse épique ne perdirent pas un moment. Aussitôt à terre, ils repartirent de leur galop furieux avant même qu'on n'eût été instruit de leur passage dans la Ville ou au Palais.

A grandes chevauchées, par monts et vaux, ils parcoururent les immenses espaces de la plaine de Thrace. Ils franchirent le Balkan par les sentiers accoutumés et ne s'arrêtèrent qu'à Triaditza, la Sofia d'aujourd'hui, auprès de ceux des leurs qui avaient été cantonnés en ce lieu. Personne n'avait même eu le temps de songer à arrêter ce torrent en marche. Leur course folle les sauva. Réunis aux Petchenègues de Triaditza, ils convoquèrent en hâte tous ceux des leurs que le gouvernement impérial avait dispersés dans d'autres localités de Bulgarie. Comme la plupart de ceux-ci avaient été désarmés, ils se fabriquèrent des armes nouvelles avec les instruments agricoles, les faux et les haches enlevés aux paysans bulgares. Puis, tous ensemble, décrivant d'abord, j'ignore pour quel motif (1), un immense détour par Philippopolis, franchissant ensuite une fois de plus le Balkan, ils allèrent, galopant en droite ligne vers le nord, gagner la rivière Osmos, l'ancien Eskamos, l'Osme ou Osmæ d'aujourd'hui, un des affluents du Danube. Là ils installèrent leur camp dans la plaine à l'embouchure de ce cours d'eau dans le grand fleuve, au point où s'élève aujourd'hui Nikopolis (2). C'était en l'an 1049 (3). Seul parmi les chefs Petchenègues, Selté était demeuré avec les siens à Lobitzos. Il faillit y être pris par Constantin Arianitès qui s'était jeté à la poursuite des fuyards avec les contingents du thème de Macédoine. Il réussit finalement à échapper, mais en laissant tout son camp aux mains du chef byzantin qui s'en retourna sans pousser plus loin sa poursuite (4).

(1) Probablement parce que la route la plus courte entre Triaditza et le Danube leur était fermée, peut-être par Kégénis et ses contingents dissidents.

(2) Gfrœrer, *op. cit.*, III, 481.

(3) Voy. sur cette date: *Ibid.*, pp. 483 à 488.

(4) Mathieu d'Édesse a consacré son paragraphe LXXV (éd. Dulaurier, p. 89) à raconter à

Achevons de dire ce qu'il advint des Petchenègues campés ainsi sur la rive méridionale du Danube. Voici la fin du curieux récit de Skylitzès : Voyant que cette vaste plaine de la Bulgarie transbalkanique qui s'étendait jusqu'à la mer entre la pente nord du Balkan et le fleuve était une contrée infiniment riche et fertile, ils résolurent de s'y établir du droit de conquête. Leur choix se fixa sur un district merveilleusement arrosé et boisé connu sous le nom des « Cent Collines » (1). De là ils faisaient des incursions continuelles sur le territoire de l'Empire, faisant aux Grecs un mal prodigieux. Le basileus, désireux de mettre un terme à cet état de choses intolérable, manda Kégénis à Constantinople pour avoir son avis. C'était au début de l'an 1049. Le chef barbare ne craignit pas d'accourir à cet appel avec toutes ses bandes jusqu'aux portes de la capitale et les habitants de Constantinople virent avec effroi ces sauvages guerriers camper dans la banlieue de Byzance, en une localité que Skylitzès désigne sous le nom de Maïtas (2). La première nuit, avant même que Kégénis n'eût été reçu par le basileus, avant qu'il n'eût su pour quelle cause on l'avait mandé, trois Petchenègues pénétrèrent dans sa tente et lui portèrent plusieurs coups d'épée. Aucun ne le blessa mortellement. Les assassins furent aussitôt surpris par les gardes. Comme ils cherchaient à échapper, ils furent saisis par une foule de Petchenègues accourant au bruit avec le fils de la victime, Baltzar. Au matin, celui-ci plaça son père grièvement blessé sur son char de guerre à quatre roues, traîné par deux chevaux. Derrière le char, enchaînés aux roues marchaient les meurtriers auxquels personne n'osait toucher avant que le basileus n'eût décidé de leur sort. Après eux enfin s'avançaient à pied les deux fils de Kégénis, Baltzar et Goulinos, que suivait toute l'armée petchenègue à cheval. Cet extraordinaire et effrayant cortège, pénétrant résolument dans l'immense cité, la traversa toute entière pour ne s'arrêter qu'à l'Hippodrome où se trouvait le basileus assistant aux Jeux. Averti par la rumeur publique, Monomaque donna incontinent audience à Baltzar. Comme il lui deman-

sa façon cette guerre des Petchenègues contre l'Empire. Dans son paragr. 67, l'auteur anonyme du *Strategicon*, 2de éd., p. 17, fait également allusion aux maux affreux dont il fut le témoin, amenés par l'invasion petchenègue.

(1) « Ἑκατὸν Βουνοί. » Je n'ai pu identifier ce nom.

(2) « Μαΐτας ».

dait pourquoi il n'avait pas fait de suite massacrer les meurtriers de son père, le jeune prince répondit que ceux-ci en ayant appelé à l'empereur, le respect qu'il portait à ce nom auguste avait suspendu sa vengeance. Baltzar n'avait pas plutôt achevé son discours que Monomaque, plein de défiance, se faisant amener les assassins enchaînés, leur demanda pour quelle raison ils avaient voulu tuer le patrice leur prince. Les fourbes répondirent que seul leur zèle pour le basileus avait armé leur bras. Ils n'hésitèrent pas à accuser Kégénis d'avoir formé le dessein criminel d'entrer au point du jour avec tout son monde dans la Ville gardée de Dieu, pour y égorger le basileus et tous ses habitants, piller l'immense cité, et courir ensuite rejoindre les autres Petchenègues révoltés campés sur le Danube. Monomaque, sans même examiner la vraisemblance d'une aussi fantastique accusation, ajouta foi à ces indignes mensonges et fit emprisonner le malheureux Kégénis au Palais dans la Chambre d'Ivoire dite « Chambre Éléphantine », sous prétexte de le confier aux soins des médecins. Ses deux fils furent enfermés chacun dans un endroit différent. Quant à la foule des cavaliers petchenègues qui avaient regagné leur campement *extra-muros*, le basileus, simulant pour eux la plus vive bienveillance, leur fit envoyer des mets et des boissons en quantité. C'était en réalité pour tenter de les enivrer et les faire prisonniers après les avoir désarmés quand ils seraient endormis sans défense. En même temps, il faisait mettre les trois assassins en liberté. « Le basileus, poursuit Skylitzès, comptait bien en finir ainsi avec ces barbares. Il n'y réussit point. Bien au contraire, toute sa conduite fort compréhensible, malgré ce qu'en peut dire Skylitzès (1), envers leur prince et ses fils et aussi les trois meurtriers, rendit la foule des Petchenègues défiants. Feignant d'accueillir avec reconnaissance le festin qu'il leur envoyait, ils gagnèrent du temps jusqu'au soir. La nuit venue, à l'insu des Grecs, tous ces fils de la steppe, coutumiers de ces chevauchées à la belle étoile, décampèrent en hâte. Toute la nuit ils galopèrent droit vers le Nord comme leurs compatriotes de l'an précédent. Le troisième jour, ils franchirent les défilés de l'Hæmus. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent rejoint

(1) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 490.

le reste de leurs compatriotes dans leurs campements du Danube.

Alors toute la masse petchenègue ainsi renforcée, brûlant de venger ses princes captifs, reprit une fois encore le chemin du sud à travers la plaine bulgare. Une fois encore, le Balkan tant de fois parcouru fut franchi par cette multitude à travers les âpres chemins de la montagne. L'armée petchenègue vint établir son camp fortifié, son « aoul » (1), au pied des monts (2), à une faible distance de la grande cité d'Andrinople.

Ainsi le sol sacré de l'Empire était maintenant à tout instant violé par ces hordes féroces! Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès, Basile II, dans leurs grands tombeaux de la capitale, devaient frémir d'indignation à de semblables nouvelles! De leur camp retranché les cavaliers petchenègues portèrent de nouveau partout le fer, le feu et la désolation.



MÉDAILLON BYZANTIN émaillé du Christ. — XIme siècle. — (Kondakow, Coll. A. W. de Zwénigorodskoï.)

La situation était de plus en plus intolérable. Le magistros Constantin Arianitès, eunuque, ancien ecclésiastique lui aussi, ayant exercé les fonctions de recteur, présentement domestique des Scholes d'Occident, marcha d'Andrinople avec toutes ses forces contre les envahisseurs. Il remporta d'abord quelques avantages sur des partis de fourrageurs errants, mais plus tard, ayant attaqué le gros de l'armée ennemie près du « kastron » de Dampolis, aujourd'hui Yambol, il fut complètement battu et perdit une foule de ses soldats des thèmes

(1) « Αὐλή ».
(2) « Κατὰ τὰς ὑπωρείας [ὀρῶν] ».

de Thrace et de Macédoine. Parmi les morts de marque du côté des Grecs on compta Théodore Strabomytès et un certain Polys de très noble naissance, très connu pour avoir fait défection à la cause du prétendant Tornikios (1).

J'ai dit plus haut (2) que le manuscrit fameux auquel j'ai fait de si fréquents emprunts connu sous le nom de *Strategicon* ou *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin*, contient une allusion à la guerre petchenègue. Tout un paragraphe de ce traité précieux (3) est encore consacré à l'expédition de l'an 1049 et à la défaite de Constantin Arianitès qu'il confirme du reste absolument. Voici le texte entier de ce récit : « Lorsque, par la volonté de Dieu, dit l'écrivain anonyme, les Petchenègues eurent envahi le territoire de l'Empire romain, le très pieux basileus Constantin Monomaque envoya contre eux le recteur Constantin avec une puissante armée pour leur faire la guerre. Ayant marché hardiment contre leurs hordes innombrables, ce général ne procéda pas à l'installation de son camp, ne fit pas dresser ses tentes, ne donna aucun repos à ses troupes fatiguées, mais se précipita aussitôt sur l'ennemi. Les Petchenègues, qui eux avaient pris leur repos, s'avancèrent hardiment de leur côté et se rangèrent fièrement en bataille, car le ventre plein et les membres reposés donnent d'ordinaire de l'audace même aux plus timides. Les Romains et leurs chevaux, découragés par la fatigue de la marche et l'épuisement de la soif, incapables de résister au moindre choc, prirent la fuite aussitôt. Il s'en suivit un terrible massacre. Là tombèrent par dizaines de mille les plus forts et les plus courageux parmi les Romains. Presque toute la terre romaine s'emplit de larmes (4). »

Le magistros battu dut rentrer en hâte à Andrinople d'où il fit prévenir le basileus de son désastre. Il demandait une nouvelle armée, se disant incapable de tenir tête avec ses troupes démoralisées à un ennemi aussi nombreux. Quand ses messagers arrivèrent au Palais, le basileus,

(1) Voy. p. 526.
(2) Voy. p. 574, note 4.
(3) Le paragraphe 64.
(4) Voy. *Op. cit.*, 1re éd., 1er art., p. 461. Skylitzès semble avoir fait quelque confusion entre ce recteur Constantin et le chef de l'expédition suivante Nicéphore dont il fait aussi un recteur alors que Michel Attaleiates et l'écrivain anonyme des « *Conseils et récits* » attribuent ce titre à Constantin Arianitès seul.

déjà au courant de sa défaite, avait mandé auprès de lui Tyrach et les autres Petchenègues de marque internés dans la capitale. Après les avoir comblés de présents et leur avoir fait prêter serment de fidélité, il leur ordonna d'aller trouver leurs compatriotes pour les ramener à l'obéissance. En même temps, il rappelait par missives impériales tous les contingents de l'armée d'Asie rendus disponibles par la trêve conclue avec Toghroul-beg Ces forces de secours franchirent en hâte les détroits, les unes à Chrysopolis, les autres à Abydos. Le basileus, dit Skylitzès, les plaça sous les ordres du « recteur » ou généralissime (1) Nicéphore, encore un ancien prêtre eunuque qui avait embrassé l'état militaire et qui venait de remporter des succès sur la frontière d'Arménie (2). Il lui adjoignit comme lieutenants le célèbre Katakalon Kékauménos qu'il venait de nommer stratilate ou généralissime de toutes les forces orientales et un héros non moins fameux dont nous voyons paraître ici le nom pour la première fois dans les sources byzantines, Hervé, dit « le Francopoule » ou « le fils de Franc », chef des auxiliaires northmanns. C'était un de ces guerriers francs venus non plus de Russie ou de Scandinavie, mais bien déjà de Normandie, plus ordinairement même des Pouilles, pour s'enrôler sous la bannière des basileis à la tête d'une bande de leurs compatriotes, mercenaires si prisés à Byzance. De ces Normands-là quelques-uns avaient déjà combattu en Sicile et dans les Pouilles pour les Grecs, en particulier sous Maniakès, mais ce n'est qu'après la défaite de ce dernier en Macédoine qu'on en avait vu pour la première fois à Constantinople (3), où jusque-là il n'y avait eu en fait de Northmanns que des Tauroscythes, c'est-à-dire des Russes d'origine scandinave. Hervé devait surtout faire parler de lui sous les Comnènes. Il avait, paraît-il, d'abord servi sous Maniakès dans son expédition de Sicile, où il avait donné maintes preuves de courage. Il était venu ensuite avec beaucoup de ses compatriotes français prendre du service à Constantinople. Les Grecs le désignaient d'ordinaire sous le nom du « Francopoule ». Il fut le premier de toute une série de héros qui se

(1) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III. p. 492.

(2) Il avait rendu de nombreux et signalés services à Monomaque avant son élévation au trône.

(3) Voy. p. 456, fin de la note 1.

distinguèrent par leurs actions d'éclat, leur incomparable énergie, leur esprit d'entreprise à la tête de la droujine franco-normande au service de l'Empire et qui eurent noms Robert Crespin, Oursel de Bailleul, Pierre d'Aulps, etc. (1).

Il fallait que Monomaque fît grand cas de ce nouveau favori, le recteur Nicéphore, pour lui subordonner d'aussi parfaits capitaines blanchis sous le harnois des grandes guerres. Il leur recommanda de lui obéir en tout. Eux, soldats disciplinés, lui demeurèrent aveuglément soumis. C'était du reste un triste chef qui n'entendait pas mieux la guerre que le basileus son maître.



SCEAU DE PLOMB du fameux guerrier northmann Hervé « le Francopoule », comme stratilate ou généralissime des forces d'Asie. — (Ce sceau, un des plus précieux de toute la série byzantine, fait partie de ma Collection.)

Les Petchenègues, après leur victoire sur le magistros Constantin, avaient une fois de plus repassé le Balkan. Une fois de plus ils s'étaient cantonnés dans leur établissement des « Cent Collines ». Nicéphore, traversant à son tour la montagne par le défilé des Portes de Fer avec toute son armée, les y suivit au printemps de l'an 1050 (2). Il vint installer son camp dans la localité de Diakéné (3), à une faible distance des « Cent Collines » et le fit entourer d'un fossé profond. Dans sa funeste présomption il méditait dès le lendemain, après avoir laissé au camp les bagages et les *impedimenta*, de marcher droit à l'ennemi avec toutes ses troupes équipées à la légère. Sottement, dit Skylitzès, il se figurait que les barbares céderaient au premier choc, à tel point que son unique préoccupation était de n'en laisser échapper aucun. Il avait, paraît-il, si bien fait partager sa confiance à ses soldats que ceux-ci avaient fait ample provision de cordes et de courroies pour lier les prisonniers. Les Petchenègues, surpris par cette marche si prompte, étaient divisés en plusieurs

(1) Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc. 2d art., pp. 101 sqq.
(2) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 491.
(3) « Ἐν τῷ λεγομένῳ Διακενέ ».

corps détachés à grande distance les uns des autres. Katakalon, avec sa fougue accoutumée, suppliait qu'on les attaquât de suite, sans leur laisser le temps de se concentrer. Toute l'armée était de cet avis. Mais le présomptueux recteur imposa silence à son lieutenant. « Est-ce bien à toi, lui dit-il brutalement, de contrecarrer mes ordres à moi qui suis ton chef! Je n'aurai garde pour ma part d'attaquer les Petchenègues durant qu'ils sont séparés les uns des autres. Les premiers n'auraient pas plutôt été battus que les autres se sauveraient par monts et bois et nous échapperaient. Me fourniras-tu les chiens de chasse nécessaires pour les relancer dans leurs repaires? » Il fallut bien se taire.



MÉDAILLON en émail cloisonné de la Collection Zwénigorodskoï. — Saint Démétrius. — Œuvre byzantine de la plus belle époque (1re moitié du XIme Siècle) provenant d'un monastère de Géorgie. — (Kondakow, Coll. A. W. de Zw.)

On campait à peu de distance de l'ennemi. Les éclaireurs petchenègues se rapprochèrent en silence et vinrent eux aussi bivouaquer tout près des Grecs, envoyant dire à ceux qui les suivaient d'approcher au plus vite. Toute la nuit leurs corps détachés se concentrèrent. Au petit jour leur masse compacte était prête au combat, et quand, au matin, le recteur Nicéphore mena ses contingents à la bataille, il trouva devant lui toute l'armée petchenègue qui s'avançait à sa rencontre dans un ordre parfait. En tête paradaient Tyrach et les autres chefs relâchés par Monomaque qui, bien oublieux déjà de leurs récents serments, avaient repris le commandement de leurs anciens guerriers.

Les Impériaux prennent leur ordre de bataille. Nicéphore garde pour lui le commandement du centre. Il donne celui de l'aile droite à Kata-

kalon, celui de l'aile gauche à Hervé « le Francopoule ». Dès le premier choc, au seul bruit du galop des chevaux petchenègues, toute l'armée grecque, prise de panique, prend la fuite à toute bride, Nicéphore et les autres chefs en tête. C'est un désastre sans nom, une honteuse déroute. Seul, le glorieux Katakalon avec une poignée de braves, ses gardes et ses proches, se fait hacher héroïquement sans céder un pouce de terrain. Il tombe enfin percé de coups avec tous ceux qui l'entourent! Les Petchenègues, stupéfaits d'une si facile victoire, redoutant quelque embûche, n'osent poursuivre les Impériaux. Ceux-ci ne perdirent que ce petit nombre de guerriers qui avaient préféré le trépas à une fuite honteuse. Les vainqueurs, après avoir dépouillé les morts, ramassé des armes en quantité, pillé les bagages, passèrent la nuit dans le camp des vaincus, sous la protection de leur fameux fossé. Un Petchenègue, dont Skylitzès nous a conservé le nom, Galinos, qui avait connu Katakalon alors que celui-ci était gouverneur des places fortes du Danube et que les deux nations se fréquentaient en paix, le trouva gisant parmi les cadavres. Comme il retournait le héros pour le dépouiller, il le reconnut. Le malheureux respirait encore. Galinos le chargea sur son cheval et le conduisit au camp sous sa tente. Il était évanoui et sans voix. Il avait reçu deux blessures affreuses, l'une à la tête — il avait le crâne fendu du sommet jusqu'au sourcil, son casque étant tombé —, l'autre à la gorge qu'il avait tranchée de la bouche jusqu'à la base de la langue. Son généreux sauveur s'acharna à le soigner tant et si bien qu'il finit par le guérir.

« Les Petchenègues, après cette victoire, pillèrent et ravagèrent à loisir toute la terre romaine sans rencontrer de résistance », dit le chroniqueur. Constantin Monomaque, désespéré de tant d'insuccès, passa le reste du printemps à assembler des troupes nouvelles, à réorganiser celles qui avaient fui. Il ne songeait qu'à reprendre la campagne pour laver tant de honte.

Cet affreuse guerre, cette humiliation de voir les plus vieilles provinces de l'Empire impunément occupées et parcourues par ces terribles pillards n'en finissaient pas! Heureusement que sur la frontière opposée d'Asie, on avait quelque répit parce que le sultan Toghroul et ses innom-

brables cavaliers étaient présentement occupés à d'autres conquêtes. Ceci permit à Monomaque de réunir une fois de plus contre les barbares du Nord toutes les meilleures troupes disponibles des armées d'Occident et d'Orient. Les unes avaient hiverné en Thrace, les autres avaient franchi en temps voulu le Bosphore. Dès le mois de mai de l'an 1050, le basileus envoya toutes ces forces à l'ennemi sous les ordres cette fois du grand hétériarque et magistros Constantin Arianitès, redevenu son favori et nommé en place de Nicéphore tombé en disgrâce. Celui-là aussi était, on se le rappelle, eunuque, ancien chambellan du Palais ou préposite et recteur. C'étaient toujours de nouvelles intrigues de Palais qui amenaient au pouvoir ces généraux d'un jour. Constantin Arianitès (1), qui avait fait trois ans auparavant la guerre avec succès à l'autre extrémité de l'Empire contre l'émir de Tovin (2), mena lentement son armée jusqu'à Andrinople qu'il avait mission de défendre contre une surprise possible de l'ennemi. Plus lentement encore, assisté du vestarque Michel Dokeianos, il l'y installa dans un vaste camp fortement retranché. Chef prudent et circonspect, il perdit un temps précieux à discuter avec ses lieutenants le plan de la future campagne. Soudain, le 8 juin, on annonça l'arrivée de toute l'armée petchenègue sous les murs même d'Andrinople. Les Barbares en nombre infini avaient une fois de plus franchi en secret presque au galop le Balkan dont les sentiers solitaires leur étaient si familiers. Le grand hétériarque, averti au matin par ses éclaireurs de cette foudroyante nouvelle, assembla dans sa tente un rapide conseil. Durant qu'on y discutait tumultueusement et que Constantin Arianitès opinait énergiquement pour la défensive, un de ses lieutenants, Samuel Bourtzès, petit-fils du fameux héros de jadis Michel Bourtzès (3), jeune officier brave jusqu'à la témérité, qui commandait les troupes de pied et auquel avait été confiée la garde du fossé, oublieux de toute discipline, sans attendre l'ordre de ses chefs, entraîna ses troupes

(1) Michel Attaleiates (p. 33, ligne 22) dit qu'il était un des eunuques préposites, autrement dit un des chambellans du basileus.

(2) Voy. p. 497.

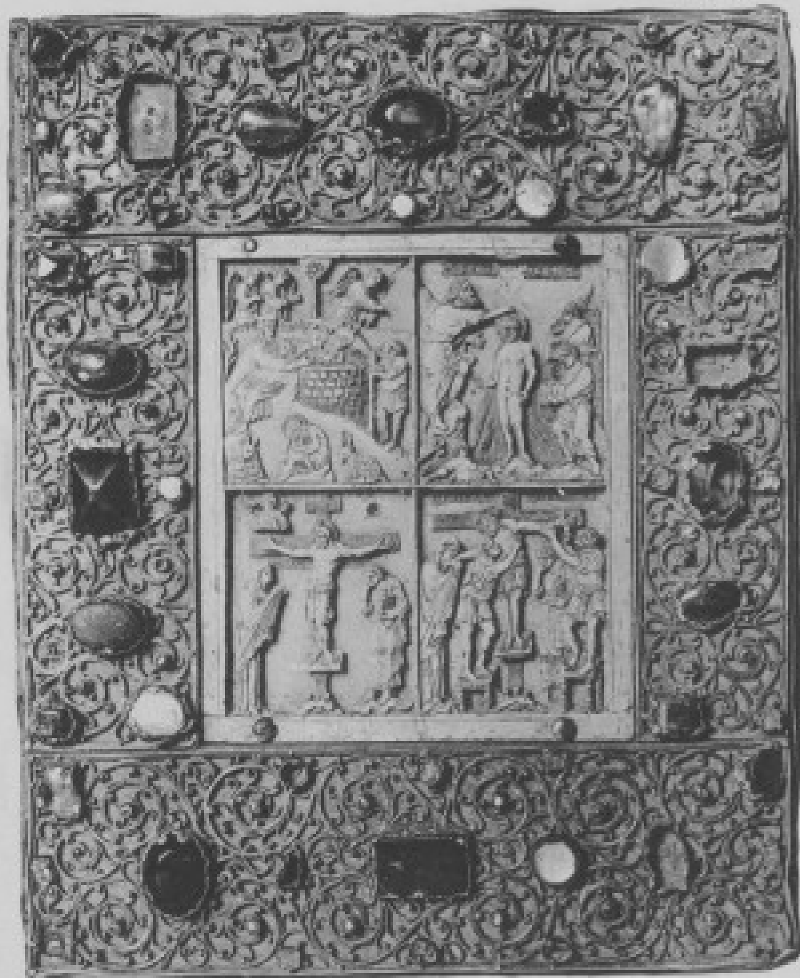
(3) Voy. p. 102 du présent volume, ce même Samuel Bourtzès impliqué dans une conspiration contre Romain Argyros. Voy. dans Rhodius, *op. cit.*, p. 25, la mention d'une lettre écrite à ce personnage par Psellos.

en dehors du camp. Courant à l'ennemi, il engagea un furieux combat avec les avant-gardes petchenègues qu'il chargea avec une extrême impétuosité. A cette vive attaque, les Barbares qui avaient l'avantage du nombre répondirent avec non moins de vigueur. Bientôt les fantassins de Samuel Bourtzès commencèrent à fléchir durant que leur chef expédiait courrier sur courrier au grand hétériarque pour demander du secours. Constantin, ainsi contraint de livrer bataille contre son gré, fit avancer toute l'armée dans ces vastes plaines plantées de vignes et d'autres cultures qui faisaient partie du domaine impérial (1). Une lutte générale s'engagea aussitôt. Le désordre déjà grand parmi les troupes de pied, la soudaineté de l'attaque, la confusion mise de ce fait dans les rangs de l'armée impériale, l'audace croissante des Petchenègues encouragés par tant de succès, amenèrent promptement une nouvelle déroute des Impériaux. Cependant leurs pertes furent cette fois encore peu considérables, parce que les fuyards purent presque aussitôt se réfugier dans le camp retranché jusqu'aux portes duquel ils furent poursuivis à grands coups de sabre par les Petchenègues. On compta toutefois parmi les morts deux chefs illustres, le patrice Michel Dokeianos, vestarque, qui avait si mal servi l'Empire sous le règne du Paphlagonien, et le magistros Constantin Arianitès en personne qui, gravement



MÉDAILLON en émail cloisonné de la Collection Zwénigorodskoï. — La Vierge. — Œuvre byzantine de la plus belle époque (première moitié du XIme Siècle) provenant de Géorgie. — Kondakow, Coll. A. W. de Zw.)

(1) « Κατὰ τὴν λεγομένην βασιλικὴν λιβάδα ».



COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE de l'abbaye de Quedlinburg. — Ivoire byzantin des Xme ou XIme siècles, enchâssé dans une très belle monture en orfèvrerie d'époque postérieure. — L'adoration des Bergers. — Le Baptême. — La Crucifixion. — La Descente de Croix.

blessé d'un coup de javelot, n'expira que trois jours après. Michel Attaleiates donne quelque détails sur la mort héroïque de Michel Dokeianos. Saisi vivant et amené prisonnier devant le chef des Petchenègues — le chroniqueur ne nous dit pas si c'était Tyrach ou bien quelque autre — il réussit à s'emparer d'une épée. Bondissant sur son interlocuteur, il le blessa gravement à la gorge. D'un autre coup, il lui abattit la main Il criait entre temps que son ennemi ne lui faisait pas



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Théodora enfermée au monastère de Pétrion (voy. p. 165). — (Millet, Htes-Études, C. 1224.)

peur, et qu'il ne regrettait point ce qu'il venait de faire. Les assistants exaspérés le massacrèrent sur place. Dans leur fureur, ils mutilèrent ses restes. On lui fendit le ventre, on en arracha les intestins qu'on remplaça par ses pieds et ses mains coupés. Il tomba aussi de simples soldats mais en petit nombre.

L'armée impériale réfugiée dans le camp retranché sous Andrinople y fut aussitôt assiégée par les vainqueurs. Follement ceux-ci s'acharnaient à combler le fossé au moyen de pierres et de branchages. Ils allaient y réussir et prendre ainsi le camp d'assaut. C'en était fini de l'armée byzantine lorsqu'un des plus grands chefs petchenègues, Soult-

zous, tomba atteint d'un gros javelot qui, lancé par une catapulte, transperça à la fois l'homme et le cheval. Un coup si terrible glaça d'effroi les assaillants. En ce même moment accourait d'Andrinople avec tout son monde le protospathaire Nicétas Glavas, commandant ou « topotérète » du fameux corps des Scholaires de la garde. Les Petchenègues, prenant cette petite troupe pour l'armée du syncelle Basile, encore un prêtre défroqué, qu'on attendait d'un instant à l'autre à la tête des contingents de Bulgarie, prirent peur et se dispersèrent aussitôt. Leur fuite fut aussi rapide qu'avait été leur marche en avant. Ils disparurent dans les profondeurs du Balkan.

Ce ne fut pas pour longtemps. Grisés par tant de victoires faciles, ces terribles ennemis reparurent presque aussitôt dans la vaste plaine de Thrace demeurée sans défense par la retraite de l'armée désorganisée du grand hétériarque. Ce fut dans toute cette seconde moitié de l'année 1050 et durant l'hiver qui suivit une période effroyable pour ces malheureuses provinces. Les bandes petchenègues, dédaigneuses des troupes impériales, parcouraient incessamment les thèmes de Thrace et de Macédoine, comme toujours brûlant, pillant, massacrant sans pitié jusqu'aux enfants à la mamelle. Seules les villes murées échappaient à leur férocité. Skylitzès raconte qu'un de leurs partis fut assez follement hardi, pour s'aventurer jusqu'à la localité dite des « Katasyrtes » (1), en vue même des murailles de la capitale! Ceux-là du moins n'échappèrent point à un sort mérité! Indignés d'un tel outrage, les plus déterminés parmi les bourgeois de la Ville gardée de Dieu, sur la demande du basileus, se joignirent à quelques pelotons de la garde impériale pour courir sus à ces bandits. Le patrice Jean, surnommé le Philosophe, un des eunuques de la chambre de la défunte basilissa (2), se mit à la tête de ces audacieux. Cet homme aussi avisé qu'entreprenant tomba de nuit sur les Petchenègues qu'il trouva endormis dans l'ivresse d'un festin. On les égorgea jusqu'au dernier. Leurs têtes, jetées dans des tombereaux, furent amenées au Palais et présentées au basileus.

En attendant d'avoir réuni une nouvelle armée, il fallut cette fois se

(1) « Ἄχρι τῶν Κατασύρτων. »
(2) Zoé était morte à ce moment déjà.

contenter de se maintenir dans les villes murées. Des sorties heureuses firent beaucoup de mal à ces bandes pillardes. Plusieurs furent ainsi surprises et détruites

Il était urgent d'en finir avec une situation aussi intolérable qu'humiliante. Monomaque, désespéré par tant de revers dus à l'impéritie ou à la lâcheté de ses généraux, accablé par ses souffrances goutteuses de plus en plus intolérables, incapable de faire un pas, ne pouvait songer à conduire en personne ses troupes à l'ennemi. Mais, de son lit de douleur, il s'efforçait incessamment de remédier à tant de maux. Par ses ordres, une nouvelle armée fut cette fois encore constituée à grand'peine avec les meilleures forces de l'Empire. On eut recours aux suprêmes ressources. Tous les contingents mercenaires étrangers furent rappelés de toutes parts : les guerriers francs venus d'Italie, les Værings, vingt mille archers à cheval, « venus de Télouch (1), de la Montagne Noire (2) et de Karkaron » (3), c'est-à-dire de la région du Taurus. C'étaient là les troupes de cavalerie qui gardaient la lointaine frontière syrienne. Par ce fait seul on juge de l'immensité du danger, de la grandeur de l'effort.

Chacun de ces corps était dirigé par son chef national du rang le plus illustre. Le commandement suprême de toutes ces forces fut attribué au patrice Nicéphore Bryennios (4), un nom fameux qui paraît ici pour la première fois dans l'histoire byzantine. L'empereur conféra à ce chef le titre exceptionnel d'ethnarque ou généralissime. Il lui donna pour associé et pour second le patrice Michel l'Acolyte qu'il nomma également généralissime avec pleins pouvoirs. C'était le commandant de la garde væring (5). Ces deux généraux eurent l'ordre, tout en évitant une bataille rangée, de s'efforcer par tous les moyens de mettre un terme aux ravages des Petchenègues.

(1) Voy. p. 88 du présent volume. C'était l'antique Doliché.

(2) Portion de la chaine du Taurus qui sépare la Cilicie de la Syrie.

(3) Forteresse de la rive occidentale de l'Euphrate sur un mont très élevé. Elle dépend aujourd'hui du gouvernement de Malatya.

(4) Sur ce personnage et les origines de sa famille, voy. Seger (J.), *Byzant. Historiker d. zehnten u. elften Iahrh.*, I, *Nycephoros Bryennios*, pp. 1 à 4, et Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 497.

(5) C'est certainement ce chef d'origine étrangère, un Northmann d'Italie probablement, que Michel Attaleiates (IX, p. 35) désigne comme suit : « τινα Λατῖνον, ἄνδρα γενναῖον ἐς τὰ μάλιστα κατὰ χεῖρα, καὶ νοῆσαι τὸ δέον οὐδενὸς ἧττονα.

En même temps le basileus, instruit par l'expérience et ne croyant plus guère au succès des armes impériales, malgré l'insuccès récent de la mission de Tyrach, avait recours une fois de plus aux négociations. Kégénis, guéri de ses blessures, fut tiré de la demi-captivité où on le gardait depuis sa triste aventure. Sur sa promesse d'engager ses compatriotes à accepter la paix, il fut envoyé pour traiter avec eux. Ce devait être au premier printemps de l'an 1051. Kégénis, se fiant peu à l'accueil que lui ferait son mortel ennemi Tyrach, fit demander aux Petchenègues un sauf-conduit. Eux s'engagèrent par serment à le recevoir avec amitié. Il ne fut pas plutôt parmi eux qu'ils le massacrèrent. Son corps fut hâché en morceaux.



PLAQUE DE MARBRE byzantine sculptée du fameux couvent d'Iviron fondé par saint Athanase au Xme Siècle au Mont-Athos. — Parapet dans le mur du Réfectoire. — Xme-XIme Siècles. — (Millet, Htes-Études, C. 155.)

Nicéphore Bryennios et Michel l'Acolyte, après avoir fait leur jonction à Andrinople, étaient demeurés fidèles à l'ordre du basileus d'éviter toute bataille rangée. Se tenant sur la plus stricte défensive, sans rien hasarder, ils observaient les mouvements des Petchenègues, et tombaient à propos sur les partis ennemis qu'ils taillaient en pièces. Il en fut ainsi de deux détachements que l'excellent généralissime Michel rencontra un peu par hasard, l'un à

Goloé (1), l'autre à Toplitzon, place forte sur l'Hèbre, et qui furent totalement détruits. Cette prudente tactique ferma peu à peu aux Petchenègues les défilés du Balkan. N'osant plus porter leurs ravages dans la plaine de Thrace, ils se jetèrent sur la Macédoine moins facile à parcourir. Ils y concentrèrent graduellement le gros de leurs forces et y recommencèrent aussitôt leurs ravages accoutumés, se gardant avec plus de soin que jamais contre toute attaque à l'improviste des Impériaux. Mais ceux-ci ne leur laissèrent là non plus ni trêve ni repos.



MINIATURE d'un rouleau d'Exultet provenant du Mont Cassin, conservé au British Museum. — L'Initiale V. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 1535.)

Bryennios et l'Acolyte, avisés que le gros de l'ennemi était campé près de Chariopolis (2), sur les confins de la Thrace et de la Macédoine, par une extraordinaire marche de nuit, réussirent à gagner secrètement cette place forte. Ils s'y enfermèrent pour y attendre une occasion favorable. Dès le lendemain matin, les Petchenègues, tout à fait ignorants de l'arrivée des Impériaux, coururent comme à l'ordinaire faire butin dans la campagne, brûlant les villages épars dans la plaine. Vers le soir, ils établirent leur camp aux portes de la ville qu'ils croyaient vide de défenseurs. Sans

(1) Sur un affluent du Tarsus qui se jette dans l'Hèbre (la Maritza actuelle). Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, p. 500.

(2) Au sujet de l'emplacement précis de cette ville, voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 500.

aucune défiance, ils commencèrent à boire et à se divertir au son des flûtes et des cymbales. La nuit étant venue, toute l'armée grecque se précipita hors des murs sur le camp ennemi. Ce fut un hideux massacre en pleine orgie. La leçon fut telle que, durant tout le reste de cette année 1051 et toute la suivante, les bandes petchenègues ne procédèrent plus qu'avec une extrême prudence à leurs razzias accoutumées (1).

Achevons de raconter cette interminable invasion petchenègue qui, depuis tant d'années maintenant, désolait les provinces européennes de l'Empire et transformait ces riches régions en un perpétuel champ de bataille. Monomaque, à défaut de clairvoyance dans le choix de ses généraux, mettait du moins la plus admirable énergie, la plus rare ténacité, à reprendre chaque fois à nouveau cette lutte lamentable. L'inactivité relative des bandes petchenègues durant la fin de l'année 1051 et l'année suivante, aussi la cessation momentanée des hostilités sur la frontière d'Arménie, lui permirent de procéder avec plus de calme à de nouveaux préparatifs. Au printemps de l'année 1053 enfin, après qu'il eut conclu la paix avec le prince des Serbes (2) et assuré de cette façon la liberté de ses mouvements dans la péninsule, il fut en état de procéder à un nouvel effort qui ne devait pas être plus décisif, hélas, que les précédents. Je laisse de nouveau la parole à Skylitzès.

« Le basileus, dit celui-ci, voulant en finir avec les Petchenègues, réunit une fois de plus toutes les forces disponibles d'Orient et d'Occident sous les ordres de Michel l'Acolyte qui avait vaincu ces barbares quelque temps auparavant. Il leur adjoignit le syncelle eunuque Basile, ce religieux défroqué dont il a été question déjà, à la tête de tous les contingents de Bulgarie. L'armée impériale, prenant cette fois aussitôt l'offensive, après avoir franchi le Balkan, marcha droit à l'ennemi. A son approche, les Petchenègues qui semblent s'être à ce moment retirés dans

(1) Ceci est toujours encore le récit de Skylitzès. Celui de Michel Attaleiates est beaucoup plus confus. Cependant ce chroniqueur nous parle aussi de Chariopolis. Il dit que « les troupes d'Occident confiées à un général de cour établirent leur camp en dehors de la forteresse de Chariopolis, chassèrent les Scythes innombrables, autrement dit les Petchenègues, qui dévastaient la contrée de Chalkis et d'Arkadiopolis, et les poussèrent devant eux, en les exterminant, jusqu'à la montagne de Rentakios. Seule, la profondeur des bois permit à quelques-uns de ces envahisseurs d'échapper à la mort. »

(2) Stéphanos Boïthslav.

la vieille Bulgarie entre le Balkan et le Danube, se concentrèrent dans la grande Pereiaslavetz, cette fameuse antique capitale bulgare où jadis sous Jean Tzimiscès, Russes de Vladimir et soldats byzantins avaient échangé de si beaux coups d'épée (1). Toujours encore commandés par Tyrach, ils établirent là un camp retranché derrière une haute palissade et un fossé profond. A l'arrivée des Grecs, ils s'enfermèrent dans cette forteresse improvisée, résolus à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Nous n'avons aucun détail sur ce siège presque sans précédent d'une armée barbare se défendant dans un camp retranché contre une armée régulière. Les Impériaux étaient cette fois encore fort mal commandés. On perdit beaucoup de temps en efforts inutiles. Bref, le moment arriva où les assiégeants manquèrent de vivres dans ce pays depuis tant d'années effroyablement dévasté. Les chefs dans un conseil décidèrent de lever le siège et de battre en retraite. A la faveur d'une nuit obscure et d'un temps affreux l'armée byzantine décampa secrètement, elle le croyait du moins Mais ses préparatifs de départ n'avaient point échappé à la vigilance de Tyrach. Instruit par un transfuge des desseins des chefs impériaux, il avait envoyé d'avance le plus de troupes possible se saisir des passages ou « clisures » de la montagne sur la route de la retraite. Lui-même, après avoir suivi en silence l'armée chrétienne, l'attaqua brusquement au moment convenu, alors qu'elle venait de pénétrer dans les défilés. Ceux qui occupaient ces points stratégiques se jetèrent à leur tour sur les Byzantins effarés. Ce fut une de ces surprises comme la monotone histoire des luttes orientales de ce temps en compte un si grand nombre. Attaqués en tête et en queue, les miliciens de Roum, perdant la tête, tourbillonnent sur place. On les égorge de toutes parts. Ce fut une affreuse déroute. Une foule d'Impériaux périrent, chefs et soldats. Le syncelle Basile dont Michel Attaleiates nous raconte en termes confus la louche attitude, fut massacré au moment où, fuyant sur un cheval rapide, il se croyait déjà certain du salut. Tombé au passage d'un fossé, il fut hâché à coups d'épée par les Petchenègues qui le poursuivaient. Le reste de l'armée rallié par l'Acolyte Michel arriva

(1) Voy. *Épopée*, I, pp. 96 sqq.

dans un horrible désordre à Andrinople où elle fut enfin en sûreté. Michel Attaleiates a consacré plusieurs pages de son récit obscur, ampoulé et confus à nous raconter dans cette déroute l'admirable retraite d'un détachement commandé par Nicéphore Botaneiates tout jeune encore et si célèbre dans la suite, le futur basileus dont le nom est ici prononcé pour la première fois. Cette retraite, que notre chroniqueur ne craint point de placer auprès des plus fameuses de l'histoire, dura onze jours pleins sans une minute de repos. Ce fut un combat incessant sans répit, ni jour, ni nuit. Les Grecs, à chaque instant ralliés et soutenus par l'énergie de leur chef, marchaient dans le plus grand ordre, environnés d'une nuée d'ennemis qui, pareils à un essaim, les couvraient incessamment de traits, cherchant constamment à les cerner durant qu'eux paraient les coups avec leurs boucliers. Longtemps ils se maintinrent sur la rive d'un fleuve, l'Hèbre probablement, qui les séparait de l'ennemi. Celui-ci, qui visait de loin les chevaux, finit par les démonter tous successivement. Ils continuèrent à pied cette marche terrible ayant dépouillé leurs cottes de mailles pour mieux marcher, leur chef toujours en tête, rendant à l'ennemi coup pour coup, faisant de grands vides dans ses rangs. A un moment, les Grecs ayant réussi à s'emparer de trois chevaux, supplièrent leur admirable chef qui soutenait si merveilleusement leur courage, d'en monter un. Lui, plutôt que d'y consentir, voulant demeurer à pied comme ses soldats, trancha de sa main les jarrets de la monture qu'on tentait de lui imposer. « Avec un tel capitaine, s'écrie le chroniqueur, ces hommes électrisés eussent accompli n'importe quel prodige, subi n'importe quelle souffrance! » Ce fut parmi leurs acclamations enthousiastes qu'il les ramena enfin sains et saufs dans Andrinople après qu'ils eurent vu à quelque distance de cette ville leurs persécuteurs, qui n'avaient pas cessé une heure durant ces longs jours de les envelopper de leurs diaboliques escadrons, renoncer à la lutte, tourner bride et disparaître au galop dans la direction du Nord. Ceci se passait dans le cours de l'an 1053.

Tout un paragraphe (1) a encore été consacré par l'auteur anonyme

(1) Le paragraphe 67, intitulé : « *Un récit à propos des Petchenègues.* »

des *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin* à cette dernière campagne contre les Petchenègues. Ce précieux passage est une confirmation éclatante de la véracité des chroniqueurs officiels qui nous ont narré ces luttes sanglantes. Voici textuellement le récit de l'écrivain anonyme :



CAMÉE OU JASPE byzantin très précieux du trésor de l'Heiligenkreutz, près de Vienne, actuellement conservé au Schatz-Kammer à Vienne, portant l'effigie de la Panagia et une légende en l'honneur du basileus Nicéphore III Botaniatès (voy. p. 592).

« Le moine Basile, « pronoitis » ou gouverneur de la Bulgarie, avait été envoyé par feu le basileus Monomaque pour combattre les Petchenègues. Il marcha contre ces barbares ayant pour lieutenant l'Acolyte Michel. Tous deux commandaient à des troupes nombreuses. Après s'être rapprochés de l'ennemi, ils n'osèrent pas, par inexpérience, engager la

bataille qu'ils remirent de jour en jour. Cependant le manque de vivres et de fourrage commençait à se faire sentir parmi eux et les Petchenègues qui, tout au contraire, festoyaient somptueusement chaque jour, accouraient constamment aux alentours du camp impérial insulter à grands cris à nos soldats, après quoi ils s'éloignaient au galop. Les Romains, mal nourris, intimidés par ces démonstrations quotidiennes de l'ennemi, tournèrent le dos avant même que d'avoir combattu. Mais cette fuite nocturne ne leur fit pas pour cela éviter les Petchenègues. Lorsque les soldats souffrent de la fatigue et de la faim, leurs âmes demeurent troublées au moment où le combat s'engage et ils prennent aussitôt la fuite. Chef, évite les distractions, de peur de te faire prendre comme les oiseaux dans un filet. »

Cette dernière si honteuse défaite devait pourtant marquer la fin de tant de maux pour ces malheureuses provinces d'Europe. Monomaque, inconsolable de cette nouvelle honte, jura qu'il n'y survivrait point s'il ne parvenait à se venger. Avec une admirable ténacité, il recommença une fois encore, malgré qu'il fût déjà presque moribond, malgré que mille autres soucis l'assaillissent à ce moment, à reformer une autre armée, à rallier ses troupes désorganisées, à appeler à Constantinople de nouvelles forces d'alliés mercenaires, surtout des Russes et d'autres Northmanns. Nous sommes si insuffisamment renseignés par les rares chroniqueurs qui sont seuls à nous faire connaître ces luttes affreuses autant qu'obscures que nous ne pouvons guère que deviner les faits. Les Petchenègues étaient certainement eux aussi très fatigués par cette vie d'alertes continuelles, de luttes incessantes. Probablement ils avaient fait dans tant de rencontres sanglantes, des pertes énormes. Bref, Skylitzès rapporte que lorsque leurs chefs eurent connu par des déserteurs les vastes préparatifs que faisait le basileus pour les attaquer une fois de plus, ils prirent peur et envoyèrent demander la paix à Monomaque qui, lui-même à bout de forces, leur accorda volontiers une trêve de trente années en suite de laquelle ils cessèrent enfin de ravager ces malheureuses provinces de Thrace, de Macédoine et de Bulgarie tant désolées par eux. Cette paix entre l'Empire et les chefs petchenègues fut très probablement signée à Constantinople vers la fin de

l'an 1053 (1) quelques mois seulement avant la mort de Monomaque (2). Il est plus que probable, bien que Skylitzès n'en dise mot, que les Petchenègues ne repassèrent point le Danube, mais que le basileus leur permit de demeurer paisiblement dans leurs cantonnements de vieille Bulgarie après qu'ils eurent donné des garanties de leur tranquillité pour l'avenir (3).

Passons en Asie sur la frontière opposée où les péripéties non moins affreuses de la guerre contre les Turks se déroulaient parallèlement à celles de la guerre en Europe contre les Petchenègues (4).

Le récit de Skylitzès est ici tout à fait confus. Ce chroniqueur a brouillé les faits et les dates. Gfrœrer s'est efforcé de remettre quelque ordre dans ce chaos (5). Il semble qu'après la première grande invasion seldjoukide de l'an 1048, invasion marquée surtout par la bataille de Gaboudrou, le sac d'Arzen, et la fuite des quinze mille auxiliaires petchenègues, il y ait eu durant un temps assez long dans ces régions de la frontière arménienne une accalmie à la suite du retour de l'ambassade envoyée par Toghroul-beg à Constantinople. Bien que brûlant du désir de se venger des dédains de Monomaque, le sultan avait par ailleurs de trop grosses affaires sur les bras pour pouvoir revenir aussitôt à la charge contre les Byzantins. Nous le voyons à ce moment lutter à la fois contre son frère Ibrahim Inal révolté contre lui et contre d'autres rebelles, achever la conquête du Farz et du Chouzistan, se rapprocher enfin toujours plus de Bagdad, but constant de ses efforts. Il y eut en somme durant les années 1049 et 1050 une tranquillité relative en ces régions lointaines. C'est ce qui permit précisément à Monomaque de rappeler à plusieurs reprises, nous l'avons vu, les contingents asiatiques

(1) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 506. — M. Gelzer (Krumbacher, *op. cit.*, p. 1004) donne la date de 1051.

(2) Michel Attaleiates (p. 43, 11) explique la fin de la guerre avec les Petchenègues par des motifs moins honorables pour Monomaque. « Désespérant de vaincre les Petchenègues par les armes, dit-il, le basileus chercha à les gagner par de vastes distributions de subsides et d'honneurs. » — Voy. aussi le mémoire de Wassiliewsky intitulé : *Byzance et les Petchenègues*, 1043-1094, extr. du *Journal du Ministère de l'I. P. russe*, n° de nov. 1872, puis encore Hopf, *op. cit.*, p. 140, et Jirecek, *Gesch. d. Bulgaren*, p. 206.

(3) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 503 à 507.

(4) Pour les débuts de Toghroul, sultan des Turks Seldjoukides, vainqueurs des Gaznévides, voy. Gibbon, *op. cit.*, éd. Bury, t. VI, ch. LVII, pp. 224 sqq.

(5) *Op. cit.*, III, pp. 483 sqq.

de leurs cantonnements accoutumés pour les diriger sur le théâtre de l'interminable lutte petchenègue. Pour ces mêmes années, nous n'avons donc à relever que de très rares faits de guerre sur la frontière arméno-géorgienne de l'Empire. On pourrait peut-être cependant placer à peu près à la fin de 1049 (1) une courte campagne dirigée par les troupes du basileus, peut-être aussi contre les Turks, mais surtout contre l'émir de Tovin, Abou'l Séwar qui, une fois de plus, s'était révolté, violant le traité conclu en 1047. Skylitzès est seul à nous parler de cette lutte obscure que Cédrénus a redit après lui (2), mais cette partie de son récit est si embrouillée qu'on a toute la peine du monde à placer les faits dans leur ordre chronologique vrai. Donc Skylitzès, après avoir rappelé les inquiétudes que continuait à inspirer à Monomaque l'attitude des Turks, dit que, comme le basileus voulait en même temps châtier la défection de l'émir de Tovin, il réunit toutes les forces disponibles de l'armée d'Orient et les plaça sous le commandement d'un ancien prêtre ou recteur renégat, Nicéphore, qui était maintenant un de ses eunuques favoris. Le basileus conféra à ce singulier chef improvisé le titre considérable de stratopédarque qui lui conférait les pouvoirs dictatoriaux d'un généralissime. C'est le même personnage que nous avons vu commander en chef contre les Petchenègues (3). Le basileus l'envoya sur le Danube après ses succès d'Asie que je vais raconter d'après le peu que nous en dit Skylitzès : « Monomaque, poursuit ce chroniqueur, avait placé le recteur et stratopédarque Nicéphore à la tête de ses troupes, non point pour ses talents militaires, mais parce que cet homme lui était très dévoué. Le nouveau général marcha droit à l'ennemi, pénétrant sur le territoire de Tovin jusqu'au Pont de fer et jusqu'à Kantzakion (4)



JETON D'ARGENT du basileus « très pieux » Constantin Monomaque.

(1) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 508.
(2) T. II, pp. 593, 6 à 594, 3.
(3) Voy. p. 579.
(4) Ou Kantzag ou encore Gandjah. C'était la capitale de la province arménienne d'Artsakh, sise non loin du Kour. Il y avait beau temps qu'aucune troupe impériale ne s'était

sans parvenir à prendre contact avec les Turks. » Ceux-ci qui campaient dans les vastes plaines du Vaspouraçan sous le commandement d'Abimélek, frère de Kethelmousch, apprenant quelle puissante armée allait les attaquer, n'osèrent l'attendre et décampèrent au plus vite dans la direction de l'est. Quant à l'émir de Tovin, on eut tôt fait de le réduire à merci. On ravagea de fond en comble son territoire et on le contraignit à se renfermer une fois de plus derrière les hautes murailles de sa sauvage capitale. Bref, il se vit acculé à une complète soumission. Il dut accepter le renouvellement des anciens traités et livrer en ôtage de sa parole donnée son neveu Artasyros, fils de son frère Phatloum, émir de Kantzakion. Nicéphore rentra à Constantinople en compagnie de ce jeune prince.



FRAGMENT d'une magnifique étoffe orientale de soie conservée au trésor de la cathédrale de Brixen. — Travail arabe ou plus probablement byzantin ou encore méridional italien du XIme ou du XIIme Siècle. — Cette étoffe servait à envelopper des reliques dans une châsse.

Il est très probable que notre chroniqueur est dans l'erreur lorsqu'il dit que cette expédition de Nicéphore fut dirigée également contre les Turks. Elle le fut en réalité contre le seul émir de Tovin. Bien que les négociations pour une paix définitive entre le sultan et le basileus après la bataille de Gaboudrou eussent échoué, certainement il avait dû y avoir quelque trêve signée entre eux vers cette époque de l'an 1049, trêve à

aventurée aussi loin de ce côté. Il existait toutefois dans ces mêmes régions une autre Kantzag, celle de l'Aderbaïdjan. Il est difficile de décider de laquelle de ces deux cités, également lointaines, Skylitzès veut parler.

laquelle le sultan demeura assez longtemps fidèle. Toghroul était du reste, je l'ai dit, fort occupé ailleurs à combattre son frère Ibrahim (1), son cousin-germain Kethelmousch aussi avec lesquels il s'était brouillé. Nous avons vu qu'il avait cherché à faire périr Ibrahim. Voici à ce sujet le récit de Skylitzès (2) : Ibrahim, prévenu des embûches de son frère, s'était sauvé auprès de Kethelmousch, vers l'an 1052 (3). Toghroul en personne les avait attaqués tous deux à Pasar (4) et les avait cruellement battus. Ibrahim fait prisonnier, fut traité avec honneur par son frère. Kethelmousch qui avait réussi à s'échapper avec quelques milliers d'hommes avait aussitôt dépêché Mélech, le fils d'Ibrahim, à Constantinople auprès du basileus pour réclamer l'appui de celui-ci et obtenir le titre tant prisé et si utile d'ami et allié des Romains. Puis il avait été, en attendant la réponse impériale, assiéger la forte ville de Kars. Toghroul, qui lui faisait une poursuite acharnée, avait déjà, après avoir traversé victorieusement l'Aderbaïdjan, pénétré sur le territoire de Géorgie, ce qu'apprenant, Kethelmousch se retira précipitamment (5).

Toghroul, une fois en Géorgie, sur territoire vassal de l'Empire, rompant délibérément les trêves, mit tout le pays à feu et à sang. C'était la guerre turque qui recommençait avec son cortège accoutumé de pillages et de massacres. En toute hâte, Monomaque envoya contre les envahisseurs toutes les forces disponibles. Michel l'Acolyte (6), c'est-à-dire le chef de la « droujine » ou garde scandinave du Palais, propre garde du corps du basileus, fut expédié de Constantinople avec ordre de rallier tous les corps de mercenaires russes et francs dispersés en Ibérie et dans le thème voisin de Chaldée et de mettre fin à tout prix aux ravages de l'armée turque. Toghroul n'attendit pas l'arrivée de ces forces redoutables. Décampant en hâte, il se retira avec tout son monde vers Tauris. Il alla

(1) Weil, *op. cit.*, III, 90.
(2) Cédrénus, II, 606.
(3) Ou 1053. Voy. Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 3me partie, p. 103.
(4) « Κατὰ τὸ λεγόμενον Πάσαρ »; l'antique Persépolis.
(5) Skylitzès raconte qu'il se sauva jusqu'à Saba dans l'Arabie Heureuse. C'est une fable ou une erreur par confusion de nom. Voy. Weil, *op. cit.*, III, pp. 91, note 3, et 97, note 3.
(6) Le même qui figura dans la guerre petchenègue (voy. pp. 587 sqq. du présent volume). Voy. Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 3me art., p. 102.

de là attaquer Ispahan qui s'était révoltée. Il reprit cette ville et en fit dès lors sa résidence en place de Rei.

Dès l'an suivant, en 1053, Toghroul revint avec une immense armée. Je suis toujours le récit de Skylitzès, cherchant sur les traces de Gfrœrer à mettre quelque ordre dans la chronologie si embrouillée de ce chroniqueur. A la tête de toutes ses forces, le sultan, nous dit-il, s'avança jusqu'à Komion. C'est une localité d'Ibérie que je ne suis pas parvenu à identifier. Cette fois, paraît-il, Toghroul ne put faire ni butin, ni prisonniers, parce que les habitants s'étaient réfugiés avec tous leurs biens dans les forteresses si nombreuses et si puissantes à cette époque dans cette contrée de Géorgie. Alors, informé que les Impériaux étaient concentrés en grand nombre à Césarée de Cappadoce, et craignant pour cette raison de s'avancer plus avant dans la direction de l'ouest, il se vit contraint une fois encore de retourner sur ses pas, fort en colère, brûlant du désir de relever l'honneur de ses armes par quelque haut fait. Arrivé dans le Vaspouraçan, dont les habitants avaient pris la même précaution que les Géorgiens de se renfermer derrière les remparts de leurs places fortes, il dut se résigner à entreprendre divers sièges.

Ici je laisse la parole à Mathieu d'Édesse, qui raconte à sa manière la suite des opérations: « En l'année 503 d'Arménie (1) un vent au souffle empoisonné et mortel souffla sur notre pays. Le roi des Perses, la nation chevelue et abominable des Turks, Toghroul Sultan, descendant de son trône, vint avec une armée aussi nombreuse que le sable de la mer fondre sur l'Arménie. Étant arrivé à Pergri, il prit cette ville d'assaut, et ayant chargé de chaînes les principaux habitants, les traîna en esclavage. Il s'empara d'autres places, le fer à la main, et en extermina les populations. Pareil à un nuage noir d'où l'éclair jaillit, il lançait dans sa course une grêle meurtrière. Ayant mis le siège devant Ardjisch et ayant continué son attaque pendant huit jours, les habitants, accablés par cette multitude d'ennemis, s'empressèrent de venir, en suppliants, faire leur soumission. A force de prières, et grâce aux présents qu'ils lui offrirent en quantité, or, argent, chevaux et mulets, ils obtinrent de conclure des préliminaires

(1) 8 mars 1054-7 mars 1055. Il y a une erreur d'une année.

de paix : « Sultan, seigneur du monde, dirent-ils à Toghroul, va prendre la ville de Manazkerd et alors nous et toute l'Arménie nous t'appartiendrons » Cette proposition causa un vif plaisir à Toghroul, et, étant parti avec son armée, il arriva devant Manaskerd comme un serpent rempli de malice consommée. »

Cette ville de Manaskerd ou Mandzguerd (1), qui devait plus tard devenir si fameuse dans les luttes entre ces mêmes Seldjoukides et l'infortuné basileus Romain IV, était une place très forte, une des plus anciennes de l'Arménie, près des rives de l'Araxe, à douze ou treize lieues au sud de Kars, dans le district d'Apahounik' ou de Hark'h, dans le Douroupéran. C'est aujourd'hui Melazguerd, dans le pachalik d'Erzeroum. Elle était défendue par une triple muraille. Les habitants l'avaient bien pourvue de vivres. Elle renfermait dans sa vaste enceinte des sources nombreuses autant qu'abondantes.

Toghroul, à cause de la situation de cette ville dans une vaste plaine, avait pensé qu'elle serait facile à prendre. Il se contenta de l'investir et de faire creuser tout auprès un fossé d'approche. Puis, ayant établi ses quartiers dans un lieu nommé K'arakloukh, ce qui signifie : « Tête de pierre », il inaugura immédiatement le siège avec toutes ses machines de jet, après avoir, dès l'aurore, ordonné de sonner les trompettes auxquelles répondirent les clameurs de l'armée entière. On se battit sans répit, avec acharnement.

Toutes les attaques des Turks furent énergiquement repoussées par la garnison grecque commandée par l'héroïque patrice Basile Apokapis (2), fils d'une mère géorgienne, descendant d'une illustre famille arménienne du Daik'h. Cet intrépide capitaine sut communiquer sa pieuse ardeur à toute la population assiégée.

Toghroul, voyant que cette ville était beaucoup plus forte qu'il ne l'avait cru et que toutes ses troupes ne pourraient subsister aux environs, envoya trois divisions de son armée faire du butin de divers côtés. De sa personne, il alla ravager le riche pays de Basian ou Pasen. Aussitôt

(1) Ou encore Manavazaguerd ou Manazguerd.

(2) Autrement dit « Aboukab ». Voy. la mention du père de ce noble géorgien entré au service de Roum à la p. 83, note 1, du présent volume. Voy. encore *Hist. de la Géorgie*, éd. Brosset, Additions, p. 219.



LE SAINT-SÉPULCRE. État actuel. — (Phot. commun. par la Soc. imp. orthod. palestinienne.)

après sa retraite, les habitants de Manaskerd se hâtèrent de s'approvisionner à nouveau, car on était au temps de la moisson. « Si le sultan, dit Arisdaguès de Lasdiverd, eut conservé à ce moment seulement dix jours ses positions, il se serait emparé de Manaskerd, mais Dieu fit naître en lui cette idée insensée de s'en aller dans le Pasen. »

« Au bout de trois jours donc, il partit avec toute son armée et descendit dans le district de Dovaradzadap'h de la province du Doupéran, limitrophe de celui de Pasen. De là, gagnant la vaste plaine de ce nom, il se présenta devant la forteresse redoutable d'Onig, où il aperçut assemblés tout ce qu'il y avait d'hommes et d'animaux dans la contrée, mais il n'osa pas l'attaquer, car, rien qu'à la voir, il comprit qu'elle était imprenable. Passant outre, il parvint aux confins du Pasen, près d'un petit village nommé Tou. Ayant là gravi incognito, en compagnie de quelques hommes seulement, une éminence escarpée qui commande Garin, cette ville s'offrit subitement à sa vue, pourvue de tous les moyens de défense. Après l'avoir longuement examinée, il retourna sur ses pas. »

Cependant les trois autres divisions de l'armée turque avaient envahi et dévasté l'Hantzitène, le thème frontière de Chaldée, le pays de Daïk'h, les plus belles provinces de Géorgie en un mot. « Elles avaient pénétré au nord, dit Arisdaguès de Lasdiverd, jusqu'aux forteresses des Aphkhases, à la montagne de Barkhar (1) et au pied du Caucase, à l'ouest jusqu'à la forêt de Djaneth (2), au sud jusqu'au mont Sim (3). Elles s'étaient avancées enfin jusqu'au grand fleuve Djorokh, où, près de ses sources, elles s'étaient emparées de la fameuse place forte de Païpert (4). Là, elles avaient rencontré un corps de troupes franques, c'est-à-dire des Normands au service du basileus, qui les avaient mises en déroute, tuant leur chef, reprenant tout le butin et faisant de nombreux prisonniers. Mais les vain-

(1) Le mont Barkhar, le *Paryadres* des anciens, s'étend du nord-ouest de la province de Daïk'h jusqu'à la petite Arménie, sur les confins de la Colchide.

(2) Le Djaneth, portion du district de Khagh'dik, correspondait probablement au pays montagneux appelé aujourd'hui par les Turks Djanig.

(3) Les monts Sim s'étendent depuis le lac Van jusqu'au Tigre dans la province d'Agh'dsnik' et séparent l'Arménie des plaines de la Mésopotamie. Ils sont appelés encore « Sasoun » ou « Sanasoun » par les historiens arméniens.

(4) Aujourd'hui Baïbourth.

queurs n'avaient osé poursuivre les fuyards de peur de se heurter à une armée trop considérable. Ceux-ci s'étaient alors dirigés sur les provinces d'Ararad et de Vanant qui avaient été aussi horriblement ravagées par ces démons furieux. Kakig, fils d'Apas, roi Pagratide de Kars, capitale du Vanant, seul leur opposa une vive résistance. Bien que son opulente capitale, depuis si longtemps paisible et florissante, eût été enlevée par surprise dans la nuit de la grande fête de l'Épiphanie, il réussit à se maintenir dans la citadelle dominant la cité, durant que l'ennemi massacrait toute cette population en habits de fête. Mais, après quelques succès, son brave généralissime Thatboul fut, lui aussi, battu, pris après s'être vaillamment défendu et conduit au sultan. Le fils d'Arsouran, favori de Toghroul, avait été grièvement blessé. « S'il guérit, dit le sultan à Thatboul, tu vivras. S'il meurt, c'en est fait de toi. » « Si c'est moi qui l'ai frappé, il mourra », répondit l'Arménien, « on ne survit point à mes coups. » Le jeune guerrier succomba. Thatboul fut massacré et son bras droit porté à Arsouran en signe que son fils avait péri de la main d'un brave. »

Arisdaguès fait une description émouvante en sa naïve prolixité des horreurs que subit la malheureuse Arménie, principalement dans les districts de Khordséan, d'Hantzit, de Terdchan, d'Égéghéats et de Khagh'dik', lors du passage de ces multitudes sanguinaires. « Quelle plume pourrait retracer une telle épouvante ! », s'écrie-t-il.

Cependant le sultan avait recommencé le siège de Manaskerd qui se poursuivait des deux côtés avec fureur. Un assaut général fut repoussé L'effet des catapultes des Turks fut annulé par l'habileté de deux ingénieurs de la défense, dont l'un était arménien, l'autre, chose curieuse, de race franque, quelque Normand sans doute ! Hélas, le nom de cet étranger ne nous a pas été conservé. Les mines que les Turks voulaient conduire jusqu'à la place furent éventées par un déserteur qui, pour se venger de quelques mauvais traitements, instruisit les assiégés. « Le patrice Basile Apokapis, dit Mathieu d'Édesse, soutenait tous les courages. Il avait enrôlé tous les habitants qui avaient du cœur, hommes et femmes. Il promettait à chacun au nom du basileus des honneurs et des dignités. Nuit et jour, il ne cessait de les encourager et de les animer. Aux mines des assiégeants, les assiégés opposaient les contre-mines. Grâce à une de

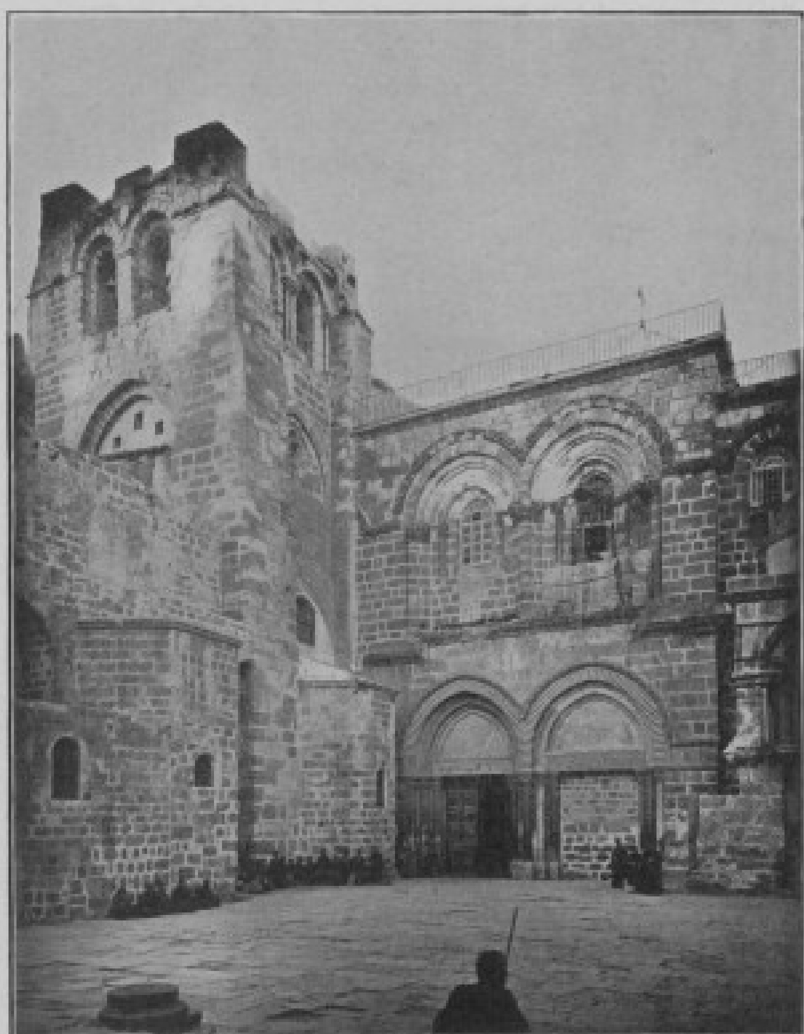
ces opérations, on se saisit, parmi les mineurs ennemis, du propre beau-père du sultan nommé Ozguedzam (1). On le massacra sur le rempart avec tous ses compagnons. Nuit et jour, le vaillant Basile Apokapis exhortait les prêtres de Manaskerd à la prière et au chant des psaumes. Ceux-ci passaient le jour et la nuit à prier Dieu en de perpétuelles invocations, la croix à la main ainsi que le *jamahar* ou crécelle en bois destinée à appeler les fidèles à l'église. Constamment sur les remparts, ils suppliaient à haute voix le Seigneur de les secourir dans ce danger. Fatigué de tant de bruit, le tyran demanda ce que signifiaient ces cris ininterrompus et apprit des savants que c'étaient des invocations des assiégés à Dieu.

« Pendant un mois qu'il tint Manazkerd assiégée, il donna chaque jour deux assauts à la ville ; le premier au lever du jour, le second vers le soir. Mais toi, admire ici la sagesse de Dieu ! Tandis que la ville était ainsi en péril, il inspira une bonne pensée au cœur d'un prince perse (2) qui était très avant parmi les familiers du sultan. Tous les projets que formait celui-ci, il les révélait aux habitants, soit de vive voix, soit par écrit. Souvent, il attachait la lettre écrite par lui à la pointe d'une flèche, et, s'approchant des remparts comme pour combattre, il lançait la flèche dans la ville. De cette façon il communiquait à la garnison tous les plans du siège.. ..

« Quelque part que les Turks dirigeassent leurs attaques soit de nuit, soit de jour, les assiégés étaient là armés et prêts à les recevoir. Alors les Perses dressèrent des machines à l'aide desquelles ils combattirent. Parmi les nôtres était un prêtre fort avancé en âge, et très habile dans les arts mécaniques. Il construisit aussi une baliste. Or, quand les ennemis posant une pierre dans la fronde de leur machine, la lançaient contre la ville, le prêtre en lançait une autre droit en face de la leur, afin que la sienne, rencontrant celle des infidèles, la renvoyât sur eux. Sept fois les Perses renouvelèrent leurs tentatives, mais sans succès, parce que la pierre lancée par le prêtre avait plus de force que la leur. »

Toghroul, navré et découragé, fit venir de Paghesch ou Bitlis avec

(1) Voy. Mathieu d'Édesse, *op. cit.*, éd. Dulaurier, note de la p. 405.
(2) C'est-à-dire « turk ».



LE SAINT-SÉPULCRE. État actuel. — (Phot. commun. par la Soc. imp. orthod. palestinienne.)

des peines énormes une baliste colossale construite jadis, paraît-il, par les soins du grand Basile pour battre les murs de Her et qui était tombée aux mains des Turks. « C'était, raconte Mathieu d'Édesse, une machine

étonnante et terrible. » Quatre cents hommes, disait-on, la faisaient manœuvrer. Ils la tendaient à l'aide de grosses cordes et plaçaient dans les frondes des pierres pesant soixante livres. En avant, ils avaient élevé un rempart de balles de coton et d'autres matières analogues pour empêcher que la pierre du prêtre la touchât. Lorsqu'elle eût été dressée, la ville fut épouvantée. Les premiers qu'elle atteignit furent trois sentinelles ; du même coup, elle rejeta dans l'intérieur un homme qui occupait un poste avancé. La pierre énorme, ayant frappé le mur, y ouvrit une brèche énorme aussi. Les assiégés, saisis de terreur, poussaient des cris affreux, tandis que du côté des infidèles se manifestait une vive allégresse. Le lendemain matin, le chef turk Ordilmèz (1) voulut donner l'assaut à la brèche faite la veille. S'étant trop approché, il fut atteint par un projectile et tué sur le coup. Aussitôt, ceux qui étaient sur le rempart, jetant un crampon de fer, l'accrochèrent et, le retirant à eux, l'amenèrent en dedans du mur. Dans la ville éclata une joie immense. La terrible machine n'en continua pas moins son effroyable besogne.

Alors, Basile Apokapis fit proclamer par des hérauts dans les différents quartiers de la ville les plus magnifiques récompenses à qui saurait incendier ce diabolique engin, à sa famille aussi, s'il venait à mourir. L'ingénieur franc se présenta, annonçant qu'il se dévouait pour la défense de la religion chrétienne, « car, dit-il, je suis seul, je n'ai ni femme ni enfant pour pleurer ma perte. » Ayant préparé trois fioles d'une poudre éminemment inflammable, probablement une poudre de salpêtre, « du feu, dit Arisdaguès de Lasdiverd, fabriqué à l'aide de naphte et de soude », « trois pots de verre remplis de naphte », dit Mathieu d'Édesse, ayant ensuite revêtu une cuirasse à l'épreuve de toute flamme, recouverte d'un mauvais vêtement propre à le déguiser, cet obscur et admirable héros, une lettre à la main, s'avança hardiment monté sur un vigoureux et rapide coursier, droit vers les lignes ennemies, à l'heure de midi, durant que les assiégeants, fatigués par l'extrême chaleur, prenaient quelque repos. Les trois fioles étaient cachées dans son sein. Les premières vigies le laissèrent passer, le prenant pour quelque porteur de message, un « man-

(1) M. Prudhomme croit que cet Ordilmèz ou Ortelmits est le même que le « Koutloumoûs » de Cédrénus, le Kethelmousch de Mathieu d'Édesse.

dator », ainsi qu'il l'affirmait. On ne s'étonnait point de le voir contemplant d'un œil stupéfait l'énorme machine semblable à quelque monstre formidable. Pour lui, prenant son temps, ayant saisi un des pots de naphte, il y met le feu, le lance contre la baliste, puis, en faisant le tour avec la rapidité de l'aigle, il jette un second pot, enfin, tournant une troisième fois, il lance le dernier. Puis il galope à toute bride vers la ville, vainement poursuivi par les assiégeants. L'incendie, instantanément allumé avec une flamme violette, fut extraordinaire et la fameuse baliste réduite en cendres. Ravis, les assiégés comblèrent de présents le Franc audacieux rentré sans la moindre blessure (1). Le sultan, par contre, en proie à la colère, fit massacrer les gardes trop confiants. Quant à Basile, il recommanda à la populace de monter sur les murs, et, par des invectives prolongées, d'outrager et d'injurier Toghroul. Désespérant de réussir, celui-ci voulait lever le siège et s'en aller. Mais Al Khan ou Aghcan, un de ses généraux, commandant des troupes chorasmiennes (2), le supplia de tarder un jour encore et de lui laisser livrer un dernier assaut. A l'aube Aghcan, plaçant sur une éminence en face de la porte orientale le sultan et ses principaux officiers pour qu'ils pussent de là assister au combat, mit en mouvement toutes ses machines de guerre contre cette porte. Il avait choisi ce point parce que le rempart y paraissait à la fois moins haut et plus faible et que l'attaque se faisait d'un point élevé d'où l'on couvrait aisément les assiégés de traits et de flèches.

Durant qu'une partie de ses troupes jetait ainsi incessamment une nuée de grosses pierres sur les défenseurs de la ville, Aghcan, armant l'autre portion d'échelles, les envoyait sous la protection de mantelets à roulettes recouverts de cuir (3), jusqu'au pied même du rempart pour saper la base de la muraille à l'aide de divers instruments acérés. Basile Apokapis, qui les aperçoit, ordonne à ses guerriers de se dissimuler soigneusement derrière les créneaux, après avoir fait provision de toutes sortes de projectiles. En bas, les assaillants turks, ne voyant plus

(1) Michel Attaleiates (IX, p. 46) fait le même récit.
(2) « 'Αλκὰν ὁ τῶν Χωρασμίων ἡγεμών ».
(3) Skylitzès donne à cette sorte de chariot protecteur le nom de « λέσσα ».

personne sur le rempart, croyant que cette pluie incessante de traits a chassé tous les défenseurs, s'avancent sous les yeux d'Aghcan jusqu'au pied même de la muraille, complètement abrités par les fameux mantelets à quatre roues qui forment au-dessus de leurs têtes des toits protecteurs. Mais à ce moment même Basile donne le signal convenu en criant : « Que Christ soit avec nous ! » Alors tous les défenseurs du rempart se lèvent comme un seul homme. Les uns, armés de longs



MINIATURE BYZANTINE d'un évangéliaire liturgique de la fin du XIme Siècle, conservé au couvent du Prodrôme à Sérès de Macédoine. — Tête de chapitre. — (Millet, Htes-Études, D. 31.)

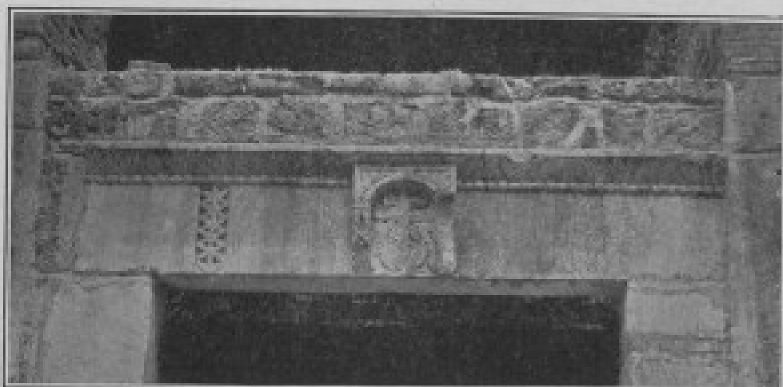


MINIATURE BYZANTINE d'un évangéliaire liturgique de la fin du XIme Siècle, conservé au couvent du Prodrôme à Sérès de Macédoine. — Le Christ bénissant. — (Millet, Htes-Études, D. 31.)

poteaux aiguisés à la pointe, en frappent les mantelets qu'ils bousculent et renversent. Les autres, au moyen de crampons de fer, enlèvent des Turks qui sont aussitôt massacrés. Les autres enfin font pleuvoir sur les assaillants ainsi subitement découverts une telle masse de quartiers de rocs, de javelots, de traits, de flèches qu'ils périssent jusqu'au dernier. Il en fut ainsi surtout du mantelet sous lequel Aghcan en personne s'était caché pour conduire ses hommes à l'assaut. Le malheureux, reconnu à la richesse de ses armes et saisi par les cheveux par deux jeunes guerriers grecs, fut entraîné dans la ville. Basile, lui coupant

aussitôt la tête de sa main, fit jeter celle-ci par une catapulte au milieu des Turks. Toghroul, désespéré de ce grave insuccès, s'en alla de Manaskerd sous prétexte d'aller chercher un nouveau parc de siège. En partant, il menaça les assiégeants de revenir les attaquer au printemps prochain avec une armée encore plus nombreuse (1).

« Pour le braver, eux prirent un porc, et le plaçant dans une baliste, le lancèrent dans le camp ennemi en criant tous à la fois : « O Sultan, prends ce porc pour femme et nous te donnerons Manaskerd en dot. »



FRAGMENT d'architecture byzantine du couvent de Daphni près d'Athènes. — XIme Siècle. (Millet, Htes-Études, C. 1333.)

En entendant ces paroles, furieux, il fit couper la tête à ceux qui lui apportèrent le porc et étaler leurs cadavres devant Manaskerd.

« Honteux de sa défaite, il alla encore attaquer la ville d'Ardzgé (2) et son inexpugnable forteresse sur les bords du lac Van ou lac de Peznouni. Il la prit par surprise ou trahison, y fit un grand massacre, et, quelque peu consolé par cet exploit, rentra de là dans ses États ramenant un grand butin et de nombreux captifs. « Malgré tout, dit Arisdaguès, il conservait dans le cœur un poignant dépit de n'avoir pu prendre

(1) « L'ingénieur franc, dit Mathieu d'Édesse, mandé par Monomaque, reçut de lui des dignités. Le sultan lui-même témoigna à Basile Apokapès le désir de le voir et de le récompenser. Mais le Franc déclina cet honneur au grand regret de Toghroul.

(2) Ou Ardzgué.

Manaskerd. » Par Aboulfaradj (1), nous savons que, dès l'an suivant 1054, il envahit à nouveau l'Aderbaïdjan, mais nous n'avons aucun détail sur cette expédition. Le basileus témoigna noblement sa reconnaissance aux intrépides habitants de Manaskerd. Basile Apokapis qui avait si bien défendu la ville confiée à ses soins, fut nommé gouverneur ou duc d'Édesse (2).

Autant la frontière asiatique septentrionale de l'Empire avait vu sous ce règne d'invasions meurtrières, autant, durant ce temps, la paix paraît s'être maintenue le long de la même frontière qui, plus au Sud, faisait face à la Syrie et à la Mésopotamie. Cette paix relative avait eu pour cause l'extrême affaiblissement du Khalifat de Bagdad et du pouvoir des émirs bouiides sous les attaques de plus en plus furieuses des Seldjoukides (3)

(1) Muralt, *op. cit.*, I, 640, 9. An 446 de l'Hégire ; 12 avril 1054-2 avril 1055.

(2) En décembre 1055 déjà Toghroul-beg faisait son entrée victorieuse à Bagdad.

(3) Les historiens arméniens, Mathieu d'Édesse en tête (éd. Dulaurier, pp. 89 à 92), racontent encore avec de longs détails les faits suivants qui se rapportent à cette même époque (1050 pour Mathieu d'Édesse ; plutôt 1053 pour Muralt, *op. cit.*, I, p. 639, 7) : Durant tous ces événements, durant que les troupes du sultan ravageaient la Géorgie et assiégeaient Kars, la province de Bag'hin, dans la quatrième Arménie, entre le fleuve Euphrate et la ville d'Amida sur le Tigre, jouissait d'une paix profonde sous la domination de quatre frères, fils d'Habel (ou Hapel) : Harpic (ou Harbig), Davith, Léon (ou Levon) et Constantin. Leur résidence était à Arghni ou Arghany, l'Arghina d'aujourd'hui, capitale de la province, place importante à la fois par sa position entre Mélitène, Amida et Samosate, et par la force de ses remparts. Elle était située dans le voisinage du district de Thelgouran. De venimeux calomniateurs insinuèrent au basileus Monomaque, ennemi acharné de la nationalité arménienne, que ces dynastes cherchaient à se révolter contre l'Empire. Il envoya aussitôt contre eux une forte armée sous le commandement du « catépano » Péros ou Bédros, c'est-à-dire Pierre, « homme abominable, véritable général de Satan », qui, les ayant pris au dépourvu, ravagea leur territoire avec la plus barbare férocité. Puis il somma tous les seigneurs de la région de venir le trouver à un jour donné. Ceux-ci, voyant bien que ce serait leur perte, après s'être concertés, se retirèrent chacun en son château-fort après s'être fait le serment réciproque de ne pas paraître au rendez-vous. Mais ils furent trahis par un des leurs, nommé Thoroçag, seigneur de Thelbagh'd, forteresse de ce district de Bagh'in, qui informa le « catépano » de leurs projets. Alors, par peur d'un pire sort, ils se présentèrent tous au jour fixé, comme s'ils n'eussent jamais formé de dessein contraire. Seuls Harpic, seigneur d'Arzen, et ses frères, retirés dans leur grande citadelle d'Arghni, persistèrent à refuser toute communication avec le chef impérial. Péros, qui avait reçu les autres chefs avec une cordialité apparente, marcha aussitôt contre ces derniers et les assiégea dans Arghni avec des forces considérables. Profondément surpris par l'aspect imposant de cette place, il n'osa d'abord l'attaquer, tant elle paraissait élevée et imprenable; mais, concevant aussitôt la plus odieuse pensée, il cria en arrivant à ceux qu'il voyait sur les remparts qu'il promettait de la part du basileus de grandes richesses et de grands honneurs à qui lui livrerait la tête de Harpic. Dans sa frayeur d'être trahi, le malheureux prince passa trois nuits sans sommeil, se méfiant de chacun. Puis, avec ses plus intimes, il se retira dans la partie la plus imprenable du château. Là, durant qu'à la prière de ses amis d'enfance, il prenait quelque repos, un de ces fourbes lui coupa la tête que Péros fit ficher sur une perche à la vue du fort. Les frères de Harpic, saisis de douleur, rendirent leur château à

et le morcellement non moindre des États musulmans limitrophes qui en fut la conséquence. Les chroniqueurs ne signalent que de bien rares faits de guerre entre les deux races tout du long de cette immense frontière. Ils sont de même presque muets sur les relations diplomatiques ou commerciales entre les Grecs et les Arabes sous ce règne. Voici le peu que nous savons : Mathieu d'Édesse (1) raconte longuement à l'année 502 de l'ère d'Arménie qui correspond environ à l'année 1053 de notre ère (2) les tremblements de terre effrayants et autres signes célestes à Antioche, les ravages de la foudre aussi qui, suivant l'opinion générale à cette époque, furent le châtiment divin des désordres violents survenus entre les deux communautés ennemies syrienne et romaine, autrement dit catholique, de cette grande cité. Les livres sacrés des Syriens avaient été brûlés publiquement par ordre du patriarche catholique. A cette occasion Mathieu d'Édesse nous parle de la richesse de cette grande capitale. « Les Syriens y étaient nombreux, nous dit-il. Ils y possédaient de grands biens et vivaient dans l'opulence et le faste. Leurs jeunes garçons lorsqu'ils se rendaient à l'église qui appartenait à leur nation, y allaient au nombre de cinq cents, montés sur des mules. Les Romains, très jaloux des Syriens, leur avaient voué une haine implacable. »

Nous avons vu que Psellos reproche à Monomaque de s'être abaissé dans ses lettres au Khalife fatimite Mostançer d'Égypte (3). J'ignore si

Péros, versant tant de larmes sur le sort du malheureux que le dur « catépano » lui-même en fut ému. Arghni reçut garnison impériale et Péros rentra à Constantinople, ramenant les trois frères survivants avec plusieurs autres dynastes arméniens. A leur arrivée, poursuit Mathieu d'Édesse, le basileus et tous les Grecs ne pouvaient assez s'étonner de l'aspect redoutable de ces jeunes princes. Rien de plus majestueux que leur stature qui dépassait de toute l'épaule la taille ordinaire des Grecs. Monomaque, qui voulait à tout prix détruire cette turbulente féodalité et qui ne voyait pas qu'en agissant ainsi il ouvrait la frontière de l'Empire aux Turks, poussé également par l'aristocratie byzantine qui convoitait les baronnies arméniennes, sans même avoir donné audience à tous ces infortunés otages, les fit déporter dans une île, probablement à Proconèse. Toutefois, la beauté de leur apparence, dit le chroniqueur, leur épargna tout mauvais traitement. Ils demeurèrent dans cet exil jusqu'à la mort du basileus. Théodora les renvoya alors dans leur pays et confia le gouvernement du district de Bagh'in à Mélousianos (ou Mélisséno), fonctionnaire juste et bon, originaire probablement de la ville voisine de Mélitène. C'est à Tchamtchian que nous devons ce dernier renseignement. Tel fut le sort de Davith, Levon et Constantin, tous trois également braves, et des plus nobles entre les grands d'Arménie.

(1) *Op. cit.*, éd. Dulaurier, chap. LXXVII.

(2) 8 mars 1053-7 mars 1054.

(3) Voici le résumé de ce passage de Psellos : « Lorsque le basileus envoyait des ambassadeurs aux souverains étrangers, nous dit-il, au lieu de parler haut à ceux-ci, sous prétexte

cette appréciation du chroniqueur byzantin était justifiée. Nous savons seulement qu'une convention fut conclue entre les deux souverains. Pour remédier à la grande famine qui régna en Syrie et en Arabie vers la fin du règne de Monomaque, celui-ci signa un contrat avec le Khalife autorisant l'envoi en pays musulman de quatre cent mille « irdabb » de grains. En retour, le Khalife fit don au basileus d'un éléphant et d'une girafe ou « camélopardalis ». L'arrivée de ces deux animaux surexcita très vivement la curiosité des badauds byzantins. Tous les chroniqueurs grecs, Skylitzès, Glycas, Michel Attaleiates, y font allusion. Le dernier consacre deux longs et curieux paragraphes à la description minutieuse de ces bêtes prodigieuses qui eurent à Constantinople un succès fou.



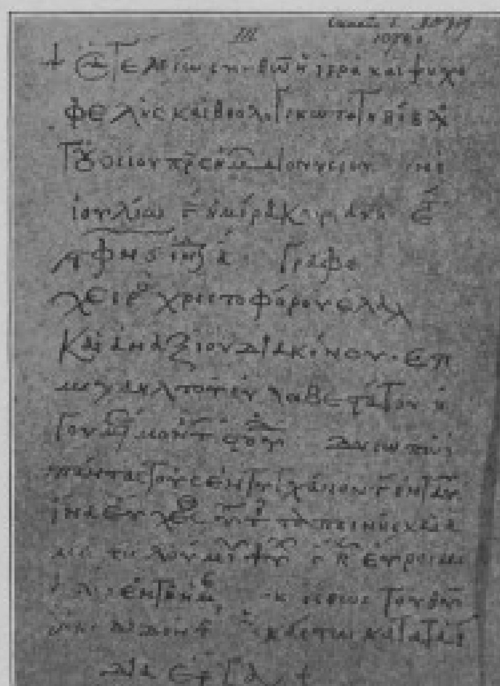
CHAPITEAU de Kazandjilar-Djami, très ancienne église byzantine de Salonique (voy. p. 52). — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 701.)

Aboulfaradj raconte encore qu'un chrysobulle de Constantin Mo-

d'amitié, il leur écrivait très humblement. C'est ainsi qu'il faisait de grands honneurs au Khalife d'Égypte, lequel s'en moquait tout simplement. Comme Monomaque connaissait mon patriotisme ardent, il me mettait dans la confidence de ses secrets avec Mostançor et m'ordonnait d'écrire à celui-ci. Il croyait donc que je suivrais ses recommandations d'écrire humblement; mais moi je faisais en secret tout le contraire, laissant croire au basileus ce qu'il désirait, et écrivant au Khalife des choses très dures. Plus tard, Monomaque eut de la défiance et écrivit lui-même ses missives au Khalife. »

Je ne puis passer ici sous silence la fameuse relation de voyage du Persan Nassiri Khosrau, connue sous le nom de *Sefer Nameh*, publiée en 1881 par mon bien cher maître et confrère Ch. Schefer. Rien de plus curieux que la description que nous fait cet écrivain de cette immense ville du Kaire et du somptueux gouvernement de Mostançor, merveilleusement pacifique et prospère vers les années 1046 à 1049.

nomaque au Khalife de Bagdad, Abou Djafar Alkaïm, écrit dans les deux langues grecque et arabe, en caractères d'or, sur parchemin couleur de pourpre, et apporté par un ambassadeur, ne parvint à sa destination qu'en l'année 449 de l'Hégire, qui correspond à peu près à l'an 1057 de J.-C. (1) ! Or, Monomaque était mort en janvier 1055. Il y a probablement là quelque erreur de l'écrivain syrien. A cette époque, du reste, le véritable maître à Bagdad était, depuis la fin de décembre de l'an 1055, Toghroul-beg qui avait fait à ce moment dans cette ville son entrée solennelle, bien probablement appelé par le malheureux Khalife en personne, désireux de se mettre sous la protection d'un aussi puissant patron dans sa capitale plus que jamais livrée à la plus sanglante, à la plus constante anarchie.



SUSCRIPTION d'un manuscrit byzantin du pseudo-Denys l'Aréopagite, daté de l'an 1058, conservé au couvent du Mont Sinaï. — (Millet, Htes-Études, B. 100.)

Le tout-puissant sultan des Turks avait pour la forme prêté serment d'allégeance au faible descendant des Abbassides qui, en échange, lui avait donné l'investiture de toute l'immense étendue de territoire conquis par ses guerriers, avec des vêtements, une couronne et des sabres d'honneur, et le titre de « roi de l'Occident et de l'Orient. »

(1) Voy. Weil, *op. cit.*, III, pp. 94 sqq.

Achevons l'histoire des luttes soutenues sous ce règne contre tous les voisins de l'Empire sans cesse acharnés à sa ruine. D'Asie et de Syrie, passons à l'autre extrémité des possessions byzantines en Europe et reprenons, à partir du départ d'Italie de Maniakès pour sa folle marche sur Constantinople, l'histoire des thèmes byzantins de la Pouille et de la Calabre jusqu'à la mort de Monomaque!

Cette histoire se résume dans la lutte acharnée, presque incessante des Byzantins contre les Normands dans les thèmes de l'Italie méridionale tout le long de ce règne. « Le départ de Georges Maniakès, dit l'abbé Delarc, réduisait à deux les partis qui se disputaient la Pouille : d'un côté, les Grecs ayant toujours encore Bari pour capitale et Argyros pour chef, possédant encore une partie considérable du territoire, de l'autre, les Normands, sous les ordres de Guillaume Bras de fer, fortement établis à Melfi et occupant plusieurs autres places au nord et au centre. Ils pouvaient en outre compter sur l'appui de leurs frères d'Aversa et sur celui du puissant prince longobard de Salerne. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis que, conduits par Ardouin, au nombre de trois cent douze seulement, ils avaient pénétré nuitamment dans Melfi (1), et dans ces deux ans, ils avaient vaillamment, à la pointe de leurs glaives massifs, grâce aussi à leur finesse politique, conquis cette grande situation. Trahis peut-être par Aténulfe, certainement par Argyros, ils n'avaient jamais désespéré. Au lieu de les abattre, ces deux échecs leur avaient enseigné à compter surtout sur eux-mêmes et à se constituer fortement pour faire face à l'ennemi! « Ils retornèrent à lor cuer, dit Aimé, et ordenèrent entre eaux ensemble de fari sur eaux un conte. Et ensi fu, quar il firent lor conte Guillerme, fil de Tancrède, home vaillantissime en armes et aorné de toutes bonnes costumes, et beauz et gentil et jovène. » Ce fut au mois de septembre 1042, six mois seulement après l'élection d'Argyros, que Guillaume Bras de fer, l'aîné des fils de Tancrède de Hauteville, fut ainsi acclamé à Matera, chef des Normands de la Pouille dans la lutte contre les Grecs. Ses hauts faits devant Syracuse, et récemment à la décisive bataille de Montepeloso,

(1) Voy. p. 255.

lui valurent cet honneur suprême dont il se montra digne par la suite (1). »

« C'est seulement alors, dit fort bien M. Chalandon, qu'en face de l'insurrection longobarde désorganisée par la trahison d'Argyros, les Normands commencèrent à jouer un rôle vraiment prépondérant dans l'Italie méridionale. »

Vers la fin de cette même année 1042, comme le système de féodalité qui, déjà au XIme siècle, réglait les relations politiques des divers États de l'Europe occidentale, ne permettait pas la fondation d'un comté souverain et absolument indépendant, les Normands avec leur nouveau chef élu à leur tête, se rendirent auprès du puissant prince Guaimar de Salerne, sous la suzeraineté duquel ils avaient décidé de placer leurs conquêtes présentes et futures. Guaimar était prince de Salerne, de Capoue, d'Amalfi, de Sorrente, et déjà suzerain des Normands d'Aversa. A partir du mois de janvier 1043, il prit dans ses actes le titre de duc de Pouille et de Calabre.

« Li Normants, dit Aimé, s'en alèrent à la cort Guaymarie, prince de Salerne, et le prince les rechut autresi coment filz, et lor donna grandissimes domps, et à ce qu'ils fussent plus honorés de toz, dona à moillier à Guillerme, novel conte, la fille de son frère, laquelle se clamoit Guide. Li Normant orent grant joie de li domps qui lor furent fait, et autresi orent grant joie de lor conte qui avait noble parentece. Dont de celle hore en avant Guaymère lo clama pour prince et Guaymère se clamoit pour rector, et l'envita à partir (2) la terre tant de celle acquestée quant de celle qu'il devoient acquester. » — La princesse que Guaimar avait donnée pour femme au fils aîné de Tancrède de Hauteville était la fille de son frère, le duc Gui de Sorrente.

« Après avoir encore, par reconnaissance pour les services par lui rendus, reconnu aussi le comte Rainulfe d'Aversa pour co-suzerain de la Pouille, les Normands avec le dit Rainulfe et le prince de Salerne regagnèrent Melfi. L'autorité de ces deux hauts personnages n'était pas de trop pour mener à bonne fin dans cette ville la délicate opération du partage entre les vainqueurs du terrain conquis et à conquérir sur les Grecs.

(1) Voy. sur le premier comte normand de Pouille: Delarc, *op. cit.*, note de la p. 127.
(2) « Partager ».

Ce partage eut donc lieu à Melfi au commencement de l'an 1043 entre les douze chefs qui avaient présidé au départ historique des *trois cents* d'Aversa. Après qu'on eût attribué à Rainulfe d'Aversa, en guise de présent honorifique, la ville de Siponto avec le promontoire de Gargano et le célèbre sanctuaire dédié à Saint-Michel (1), ces douze hauts barons se partagèrent ensuite les villes conquises ou plutôt à conquérir ; car, à ce moment, ils ne possédaient certes pas encore toutes les cités énumérées dans ce partage, par exemple Siponto, Civitate, Monopoli, Trani surtout dont ils venaient d'être obligés de lever le siège.

« Guillaume Bras de fer, outre le commandement suprême, eut pour sa part la ville d'Ascoli; son frère Drogon, Venosa, la patrie d'Horace; Arnolin, Lavello; Hugues Tutabovi, Monopoli; Rodolphe, Cannes: Gauthier, Civitate; Pierre, Trani: Rodolphe, fils de Bébéna, Sant'Archangelo; Tristan, Montepeloso ; Hervé, Frigento ; Asclitine, Acerenza ; Rainfroy, Minervino (2). Enfin Aimé et aussi Leo de Marsi affirment qu'Ardouin eut, selon la promesse faite à Aversa, la moitié du territoire, mais leur témoignage semble ici assez suspect (3). Melfi, capitale du nouveau comté de Pouille, sur l'avis de Guaimar de Salerne et par son ordre, ne fut adjugée à personne et resta la propriété indivise des douze chefs. Guillaume de Pouille dit que chacun d'eux y possédait une rue et un palais (4).

« Le partage terminé, le prince Guaimar, en janvier 1043, assisté de Guillaume et de Rainulfe, conduisit les Normands contre Argyros qui, depuis sa trahison, se trouvait à Bari, redevenue la résidence du « catépano » et la capitale des possessions grecques en Italie. Le siège

(1) Siponto et le Mont Gargano appartenaient à ce moment au prince de Bénévent avec lequel on sait que les Normands venaient de rompre.—Voy. les gravures des pp. 433 et 437.

(2) Voy. Delarc, *op. cit.*, note de la page 129.

(3) Voy. Delarc, *op. cit.*, p. 131. Voy. sur la véritable physionomie de ce partage des conquêtes entre les douze chefs : Heinemann, *op. cit.*, pp. 94-95. Les Normands se partagèrent surtout les premières places conquises dans les vallées des fleuves Ofanto et Bradano qui étaient les voies naturelles pour s'avancer de Melfi vers l'est et vers le sud à la conquête des territoires grecs.

(4) « Humfroy, frère de Guillaume Bras de Fer, ne figure pas encore à ce moment parmi les chefs normands. Il est plus que probable qu'il n'était pas encore arrivé à cette date en Italie ». (Chalandon, *op. cit.*, f. 109.)



MINIATURE BYZANTINE d'un psautier du Xme ou XIme Siècle conservé à la Bibliothèque Ambrosienne à Milan. — David en berger, inspiré par une Allégorie. — (Millet, Htes-Études, C. 362.)

de cette ville dura cinq jours. Puis, comme elle était trop forte pour être prise d'assaut, et qu'Argyros, se tenant sur la défensive, évitant toute sortie, refusait de se rendre et d'abandonner le parti des Grecs, il fallut bien que, après avoir dévasté la campagne environnante, Guaimar s'en

retournât à Melfi avec ses alliés. » Peut-être, pour se retirer ainsi, les confédérés avaient-ils déjà eu vent de la prochaine arrivée de la flotte grecque envoyée de Constantinople sous le commandement de Théodorokanos et qu'on a vu débarquer en février à Bari pour combattre Maniakès.

Ici je passe sous silence les guerres moins heureuses auxquelles les Normands prirent part à propos des possessions de l'abbaye du Mont-Cassin. Les Byzantins n'étaient point directement intéressés à ces différends qui se passaient très au nord et qui avaient repris de l'acuité en suite du retour du fameux Pandolfe IV, revenu de son exil de Constantinople vers la fin de l'an 1041 (1). Michel V l'avait remis en liberté pour punir Guaimar de l'appui prêté par lui aux Normands. L'arrivée de cet adversaire acharné du prince de Salerne et des religieux du Mont-Cassin avait mis tout ce pays en émoi. Après bien des vicissitudes, bien des combats, les choses finirent par tourner à l'avantage de l'abbaye (2). Tout ceci coûta beaucoup de monde aux Normands. De même, je passerai à peu près sous silence les longues luttes de ceux-ci contre les princes longobards, luttes dans lesquelles les Grecs n'eurent rien à faire (3).

« Dès l'année 1043, les Normands, dit l'abbé Delarc, débordaient donc sur tous les points dans l'Italie méridionale; sur les bords du Garigliano, ils disputaient à l'abbé du Mont-Cassin les châteaux dépendant du monastère; dans la Pouille, ils étaient maîtres d'une partie notable du pays, menaçaient Bari qu'ils avaient possédé un moment et se montraient jusque sous les murs de Tarente; dans la terre de Labour, ils tenaient Aversa et Gaète et infestaient les environs de Naples. Quelques grandes que fussent leur bravoure et leur hardiesse, elles ne suffisent pas à expliquer une diffusion aussi rapide et un éparpillement de forces aussi étendu; il faut admettre aussi que l'émigration fut, vers cette époque, très nombreuse et qu'il y eut un véritable exode des hommes d'armes du nord-ouest de la France vers les lointaines régions du sud-est et du sud-ouest de l'Italie.

(1) Voy. sur cette date précise Chalandon, *op. cit.*, note 6 du feuillet 110 a.
(2) Voy. sur ces luttes Heinemann, *op. cit.*, pp. 96 à 99, et Delarc, *op. cit.*, pp. 137 à 146.
(3) Voy. Heinemann, *op. cit.*, pp. 99 à 104, et Delarc, *op. cit.*, pp. 146 à 153.

« Nous sommes très mal renseignés sur les événements dont la Pouille fut le théâtre pendant les années qui suivirent le partage de Melfi. En juin 1044 (1) mourut très âgé, vivement regretté de ses Normands « en bonne villesce et prospérité de fortune et en mémoire de paiz » le comte Rainulfe d'Aversa et de Gaète. Avec lui disparaissait le Normand qui le premier en Italie avait fondé un établissement durable. Les Normands, d'accord avec Guaimar, élurent pour lui succéder à Aversa (2) son neveu Asclitine, fils de son frère Asclitine d'Acerenza. Mais au bout de quelques mois le jeune prince, auquel Guaimar de Salerne avait donné un gonfanon d'or à titre d'investiture, mourut. »

Je passe encore sous silence de nouvelles tentatives de l'inlassable Pandolfe IV, le Loup des Abruzzes, contre les dépendances du Mont-Cassin, les luttes de Guaimar V de Salerne contre les Normands d'Aversa pour leur imposer un successeur à Asclitine, l'alliance contre Guaimar de Pandolfe IV et de Rainulfe dit « Trincanocte », neveu du vieux comte Rainulfe, proclamé, malgré le prince de Salerne, comte d'Aversa. Guaimar, menacé d'être assiégé par ceux-ci dans Salerne, dut appeler en hâte à son aide au printemps de 1046 les Normands de la Pouille et son fidèle vassal, leur nouveau comte de Pouille, Drogon (3), qui avait succédé à son frère le premier comte d'Apulie, le sage Guillaume Bras de fer, mort vers la fin de 1045 et enterré à Venosa. Cette alliance renversa du coup les plans du nouveau comte d'Aversa et de son nouvel allié, Pandolfe de Capoue (4), qui se brouillèrent. Rainulfe « Trincanocte » regagna Aversa, mais, grâce à l'entremise de Drogon, il fut reconnu comme prince légitime par Guaimar, dont il devint le vassal fidèle. Pandolfe de Capoue, privé de l'appui des Normands, se vit dans l'impossibilité de poursuivre la lutte contre son ancien rival exécré Guaimar.

« Pendant que se passaient autour du Mont-Cassin et de Salerne, et aussi à Aversa, les événements que nous venons de raconter, la lutte continuait dans la Pouille comme en Calabre entre les Normands et les

(1) Voy. Heinemann, *op. cit.*, note 1 de la p. 100.

(2) Guaimar profita des troubles qui suivirent la mort de Rainulfe pour placer sous sa suzeraineté la principauté de Gaète.

(3) A cette occasion, Guaimar donna sa fille en mariage à Drogon.

(4) Voy. sur ce personnage si intéressant : Heinemann, *op. cit.*, p. 102.

Grecs, lutte constamment heureuse pour les premiers devant lesquels les troupes byzantines reculaient pas à pas, mais c'est à peine si les chroniqueurs contemporains ont mentionné les dates principales de ces faits de guerre. Comme toujours, quelques lignes dans la *Chronique* de Lupus, dans l'*Anonyme de Bari* et dans la *Chronique* abrégée *des Normands*, et c'est tout. Les auteurs classiques, Guillaume de Malaterra, Aimé, Leo de Marsi et Guillaume de Pouille sont muets sur cette période, importante cependant, qui va du commencement de l'an 1043 à la fin de l'an 1046, c'est-à-dire du siège de Bari par Guaimar de Salerne et le nouveau comte Guillaume Bras de fer jusqu'à la mort de ce dernier (1).



MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit de Cosmas Indicopleustes du XIme Siècle conservé au couvent du Mont Sinaï. — Palmiers, perroquets, gazelle. — (Millet, H^tes-Études, B. 152.)

« Une phrase des *Annales* de Bari rapporte qu'en l'an 1044 Argyros livra, probablement contre les Normands, une bataille navale à Asta, et qu' « Alefantus », fils de « Nacler », périt dans cette journée. Le texte n'indique pas où est Asta et néglige de dire si Argyros fut vainqueur ou vaincu. En cette même année; d'après la *Chronique* du protospathaire

(1) Delarc, op. cit., pp. 153 sqq.

Lupus, Guillaume Bras de fer et Guaimar de Salerne, réunissant leurs forces ainsi qu'ils l'avaient fait une première fois au début de l'an 1043, descendirent en Calabre et, après une marche hardie en plein territoire grec, construisirent, pour avoir, dans le pays, une position inexpugnable, le château fort de Stridula au-dessus de la ville de Squillace sur le sommet de la hauteur (1). La position de Squillace à une si grande distance de Salerne et des villes possédées à cette époque par les Normands en Pouille a fait supposer à Di Meo, que la campagne de Guaimar et de Guillaume Bras de fer fut dirigée contre les Sarrasins, devenus les alliés des Grecs contre les Normands, mais aucun document n'autorise cette supposition.



BAS-RELIEF BYZANTIN de l'église Saint-André d'Amalfi, aujourd'hui conservé au British Museum. — La Résurrection de Lazare. — XIme Siècle.

« Tout en étant fort laconique, la *Chronique abrégée des Normands* est plus précise pour ce qui concerne les événements de l'an 1045. Elle raconte que, dans le courant de cette année, une bataille s'engagea à Tarente entre les Normands et le « catépano » impérial Argyros « duc des Grecs » et se termina par la défaite des guerriers francs. C'était probablement une nouvelle tentative de ces derniers, aussi infructueuse que les précédentes, pour s'emparer

(1) Voy. Heinemann, *op. cit.*; note 3 de la p. 95, et Muralt, *op. cit.*, I, 620, 6.

de l'imprenable Tarente. Mais les Normands eurent, peu de temps après, leur revanche à Trani où Argyros fut complètement battu par Guillaume Bras de fer. Ce fut vraisemblablement cette défaite qui causa la disgrâce et le rappel d'Argyros à Constantinople en 1046, (1) retour qui marqua les plus mauvais jours des Grecs. Il eut pour successeur le « catépano » Eustathios Palatinos qui, dit la *Chronique* de Lupus, rappela à Bari tous ceux qui en avaient été exilés. Il s'agit sans doute là des habitants de la Pouille révoltés contre Constantinople, des *conterati* devenu les ennemis d'Argyros depuis qu'il avait abandonné la cause de l'indépendance nationale pour devenir le représentant de la domination étrangère.

« Le nouveau « catépano » essaya de pacifier ces éléments rebelles afin de lutter contre les Normands avec plus d'avantage, mais ces calculs et ces ménagements politiques ne l'empêchèrent pas d'être vaincu par ces derniers, le 8 mai 1046, dans une grande bataille livrée de nouveau sous les murs de Tarente, suivant l'*Anonyme de Bari*, sous ceux de Trani, suivante une variante de la *Chronique* de Lupus. On ne dit pas si la reddition aux Normands de l'une ou l'autre de ces deux villes fut le prix de la victoire (2).

« Quelque temps avant cette défaite du « catépano » Eustathios Palatinos, dans les premiers mois de l'an 1046, était mort d'une mort prématurée le héros de Syracuse et de Montepeloso, Guillaume Bras de fer, premier comte des Normands de la Pouille. Il laissa parmi ses compatriotes, après trois ans de règne seulement, les plus profonds regrets. Une tradition rapporte qu'il fût enterré dans l'église de la Trinité, de Venosa. Son frère Drogon, élu à sa place, après quelques troubles vite étouffés, se montra digne de sa succession et demeura fidèle à Guaimar de Salerne contre tous ses ennemis. Ce fut lui qui remporta sur le « catépano » Palatinos la brillante victoire du 8 mai. »

Le résultat de ce grand succès fut décisif. Autant que le permettent la pauvreté et la confusion des sources, il est visible que la puissance des Normands en fut très notablement accrue par toute la Pouille. Bari

(1) Voy. p. 514.
(2) Delarc, *op. cit.*, note 2 de la p. 155.

même, le point capital de la puissance byzantine en Italie, accepta la suprématie normande et conclut une alliance avec Humfroy, le troisième fils de Tancrède de Hauteville, arrivé depuis peu dans la Péninsule, et créé seigneur de Lavello par son frère Drogon. En même temps, les habitants si longtemps fidèles à l'Empire, faisaient prisonnier le « catépano » Eustathios Palatinos qui s'était réfugié derrière leurs murailles avec le reste de ses troupes décimées (1).

Palatinos eut pour successeur, déjà vers la fin de l'été de l'an 1046, un nouveau « catépano », Jean Raphaël, qui arriva en Italie avec des contingents væerings et russes, mais celui-ci aussi n'obtint aucun résultat durable. En 1047, il réussit bien à forcer l'entrée du palais des « catépano » à Bari, mais dès le lendemain il se voyait contraint à se retirer. Même, pour obtenir la libération d'Eustathios Palatinos, il dut consentir par traité signé avec les Bariotes à reconnaître formellement l'état de choses actuel, c'est-à-dire l'indépendance de Bari de toute vassalité byzantine et l'alliance de cette cité avec les Normands.

Il y eut à cette époque des dissensions entre les vainqueurs. Les fils de Tancrède eurent à lutter contre un parti de Normands qui avait pris pour chef un certain Pierre, fils d'Amicus, auquel le partage de Melfi avait donné la seigneurie de Trani. Ils furent les plus forts et leur dynastie partout victorieuse commença à jeter en Apulie les plus vigoureuses et durables racines. A côté d'eux se dressait au premier rang la puissance du prince Guaimar de Salerne, à laquelle l'alliance avec les Normands avait rapporté les plus beaux fruits. La principauté de Salerne apparaît à cette époque comme la seigneurie la plus en vue dans l'Italie méridionale, et la fin de l'année 1046 marque vraiment l'apogée de la puissance de Guaimar (2).

« Le comté d'Aversa et la Pouille reconnaissaient sa suprématie et dans la longue liste des titres dont il se parait avec fierté, un des principaux était, nous l'avons vu, celui de duc d'Apulie et de Calabre. Gaète et Sorrente étaient liées à Salerne par des liens encore plus étroits. Tout l'héritage de Pandolfe de Capoue était maintenant incorporé à cette

(1) Voy. sur la date précise de cet événement : Heinemann, *op. cit.*, note 4 de la p. 104.
(2) Chalandon, *op. cit.*, f. 113.

principauté et presque toute l'Italie méridionale obéissait de nouveau à une seule main. Seules dans le nord et à l'ouest, Naples et Bénévent conservaient une certaine indépendance, tandis que dans le sud, les Grecs se maintenaient péniblement sur quelques points de leur ancien territoire. Déjà cependant la puissance si rapidement accrue de Guaimar montrait les signes certains d'une décadence non moins rapide et l'on pouvait prévoir le brusque et très prochain développement de la grandeur normande qui allait secouer bien vite la suprématie de Guaimar acceptée uniquement pour l'intérêt du moment. »

Telle était la situation politique des divers partis dans l'Italie méridionale, lorsque le cours des événements en ces parages fut soudain précipité et singulièrement modifié par la descente en Italie, en octobre 1046, du fils de l'empereur Conrad mort en 1039, l'empereur Henri III dit le Noir ou le Grand, appelé à Rome par les épouvantables désordres qui affligeaient le Saint-Siège et l'Italie depuis tant d'années déjà. Benoit IX, monté sur le trône pontifical à l'âge de douze ans, le pape le plus indigne de ces temps les plus terribles du moyen âge, et ses antagonistes, Sylvestre III et Grégoire IV, qui se disputaient la papauté, ayant été tous trois déposés pour crime de simonie par le concile de Sutri et le synode tenu à Saint-Pierre le 23 décembre 1046, Henri, arrivé peu auparavant dans la Ville Éternelle, fit, le 24, veille de Noël, élire pape l'évêque allemand Luidger de Bamberg, sous le nom de Clément II. Le lendemain, jour de Noël, il se fit lui-même sacrer solennellement avec l'impératrice Agnès par le nouveau pontife. Ce furent des fêtes splendides qui inaugurèrent une ère nouvelle pour Rome comme pour l'Église après cette période d'affreuse anarchie matérielle et morale (1).

Aussitôt après ces événements qui allaient enfin devenir pour la papauté comme pour l'Italie le signal de temps meilleurs, l'empereur et le nouveau souverain pontife, dont l'avènement marque le début de cette époque de relèvement et de réforme de l'Église qui devait atteindre son point culminant avec le grand pape Hildebrand ou Grégoire VII, prirent dès la fin de janvier 1047 le chemin de l'Italie du sud. Par le Mont-

(1) Voy. la description de ces fêtes, précisément à propos de ce couronnement, dans Gregorovius, *Gesch. der St. Rom*, etc., t. IV, pp. 56 sqq.



FRAGMENT d'une fresque byzantine du XIme Siècle dans la grotte San Lorenzo, près Fasano (It. mérid.). — Le Christ entre la Vierge et le Précurseur. — (*E. Bertaux*, l'Art dans l'It. mérid.)

Cassin, que Henri combla de bienfaits et de privilèges, les deux hauts personnages, à la tête d'une petite armée, arrivèrent à Capoue où ils se trouvaient à la date du 3 février. Henri III y convoqua les princes du midi de l'Italie, longobards et normands. Pandolfe IV et son fils obtinrent, grâce à d'importantes sommes données à l'empereur, d'être réintégrés dans la seigneurie de Capoue, au grand chagrin du prince Guaimar qui y régnait depuis neuf ans et que l'empereur trouvait trop puissant. De même Drogon de la Pouille et Rainulfe « Trincanocte » d'Aversa, ayant fait à l'empereur Henri de magnifiques présents, furent, le premier, déclaré feudataire immédiat de l'Empire, à l'exclusion de la suzeraineté de Guaimar qui, à partir de ce moment, n'eût plus le droit de porter le titre de duc de Pouille et de Calabre, le second, reconnu par l'empereur comte d'Aversa, également sous sa suzeraineté directe. De ce fait l'indépendance de la puissance normande en Italie méridionale se trouva fondée (1). En somme, le résultat le plus clair du voyage de Henri III fut la reconstitution de la principauté de Capoue.

Par Salerne les deux souverains poussèrent jusqu'à Bénévent qui, retombée sous l'influence grecque, refusa d'ouvrir ses portes à l'empereur. Pour lui faire affront, les habitants coupèrent les étriers de sa monture.

« Henri, qui avait déjà licencié une partie de son armée et avait hâte de regagner la Germanie où l'appelaient des affaires urgentes, ne voulut pas entreprendre le siège d'une ville aussi considérable. Après avoir brûlé les faubourgs et fait excommunier les rebelles par le docile Clément II, il confia aux Normands le soin de le venger et leur donna la ville et le pays de Bénévent. »

Puis l'empereur allemand, dès le premier printemps, regagna avec son armée l'Italie du nord à marches forcées. Par Rimini et Ravenne où il se trouvait le 9 avril, il rentra en Allemagne, emmenant avec lui comme prisonnier d'État, le pape déposé Grégoire VI, qu'accompagnait dans son exil à Cologne son chapelain le fameux Hildebrand.

(1) Voy. cependant Chalandon, *op cit.*, f. 116. Rainulfe et Drogon n'en cessèrent point pour cela d'être les vassaux de Guaimar. Henri III se borna à légitimer le fait accompli. Les Normands devinrent les arrière-vassaux de l'Empire.

« En 1047, après trente ans de guerres, de persévérance indomptable dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, après trente ans d'une politique souvent inspirée par la ruse et la déloyauté, les Normands avaient donc fondé en Italie le comté d'Aversa et celui de Pouille, celui-ci renfermant de nombreuses villes et plusieurs territoires; ils avaient, pendant quelques temps, possédé le duché de Gaète; tous les seigneurs de l'Italie étaient obligés de compter avec leur puissance et de la respecter, et l'empereur venait de les reconnaître comme vassaux immédiats du Saint Empire romain. »

Vers cette époque, ou plus exactement dans le cours de l'an 1046, était arrivé à son tour dans l'Italie méridionale un jeune Normand qui devait en bien peu de temps laisser loin derrière lui dans l'ombre la gloire de ses compatriotes d'Apulie. C'était lui dont une princesse byzantine, l'érudite Anne Comnène, devait tracer plus tard le portrait suivant : « Il est nécessaire, écrivait-elle, de reprendre les choses de plus haut, de parler de ce Robert, de son origine, des péripéties de son existence, de dire à quel degré de puissance les circonstances lui ont permis d'arriver, ou, pour employer une expression plus religieuse, de faire voir jusqu'où l'a laissé parvenir la divine Providence, indulgente à ses ruses perfides et à ses audacieuses entreprises! »

« Ce Robert, Normand d'origine et d'une famille obscure, joignait à une grande ambition une finesse extrême : sa force musculaire était remarquable. Tout son désir était d'atteindre à la haute situation des hommes puissants. Quand il avait formé un dessein, rien ne pouvait l'en détourner et nul mieux que lui ne sut organiser toutes choses pour atteindre ce but.

« Sa haute stature dépassait celle des plus grands guerriers; son teint était coloré, sa chevelure blonde, ses épaules larges; ses yeux lançaient des éclairs. Ainsi que je l'ai souvent entendu dire, l'harmonieuse proportion de toutes les parties de son corps en faisait de la tête aux pieds un modèle de beauté. Homère dit d'Achille que lorsqu'on entendait sa voix, on croyait entendre le bruit d'une multitude entière, mais on raconte de Robert que ses clameurs suffirent pour mettre en fuite une armée de soixante mille hommes. On devine qu'étant aussi

merveilleusement doué du côté du corps et de l'esprit, il ne voulut pas rester dans son humble condition. Tout lien de dépendance lui était insupportable. Ainsi, dit-on, sont ceux dont la grande âme et les aspirations dépassent le cercle trop étroit dans lequel ils sont nés.

« Avec cette nature et cette impossibilité d'obéir, Robert quitta la Normandie sa patrie et, accompagné seulement de cinq cavaliers et de trente fantassins, vint habiter en Longobardie le sommet des montagnes et d'inaccessible cavernes ; là, à la façon des brigands, il pillait les voyageurs et se procurait ainsi pour lui et les siens des armes et des chevaux, débutant dans la vie par le meurtre et l'assassinat.



FRESQUE du XIme Siècle dans l'église de Sant-Angelo in Formis près de Capoue. — Un Archange. — École bénédictine du Mont-Cassin. — (E. Bertaux, l'Art dans l'It. mérid.)

« Le nouvel émigrant qui semblait vraiment réunir en lui à l'état le plus aigu tous les caractères les plus saillants de sa race, avait donc nom Robert de Hauteville, devenu plus tard l'immortel Robert Guiscard. Fils aîné du second mariage de Tancrède de Hauteville avec Frédesinde, Robert s'était hâté, dès que l'âge le lui permit, d'accourir de Normandie en Italie, où ses aînés avaient déjà acquis gloire, fortune et puissance; mais les débuts de sa carrière, qui devait être si brillante, furent singulièrement pénibles. Il s'était rendu d'abord en Pouille où ses frères

Drogon et Humfroy le reçurent assez mal et, au dire d'Aimé, ne lui donnèrent ni des terres, ni même des conseils. Il parcourut seul et tristement le pays et fut quelque temps même au service de petits seigneurs normands.



MINIATURE d'un manuscrit composé au Mont-Cassin vers 1070, actuellement conservé à la Bibliothèque vaticane. — L'abbé Desiderius offrant à saint Benoît ses constructions et ses livres. — (*E. Bertaux, l'Art dans l'It. mérid.*)

« Une occasion se présenta enfin qui lui permit de faire ses pre-

mières armes. Il combattit sous la bannière de Pandolfe IV de Capoue contre Guaimar de Salerne, mais il se brouilla ensuite avec le vieux Loup des Abruzzes, parce que celui-ci ne tint pas les promesses qu'il lui avait faites. Puis, revenu en Pouille, après avoir encore beaucoup souffert de son frère Humfroy, il fut envoyé par son autre frère Drogon en Calabre dans la haute vallée du Crati pour y combattre des populations hostiles. Après des phases diverses, il s'établit finalement à Scribla, puis sur la roche de San Marco, dans cette vallée du Crati à l'extrême limite sud de la principauté de Salerne, tout près de la frontière grecque (1), et y mena littéralement la vie pillarde d'un vrai bandit. A la tête de partisans sortis des couches les plus misérables de la population, il se procurait des ressources par de continuelles expéditions contre les Calabrais, par le pillage et l'argent que lui donnaient pour se racheter ceux qu'il avait faits prisonniers (2). La situation de sa forteresse, plutôt de son repaire, semblait faite tout exprès pour ouvrir de là la campagne contre les Grecs en Calabre et détruire définitivement la puissance impériale dans cette presqu'île occidentale de l'Italie.

« Une aventure très connue des chroniqueurs contemporains, mais fort peu chevaleresque, pour ne pas dire plus, de cette époque de la jeunesse de Robert, fut la manière dont il se comporta vis-à-vis du seigneur de Bisignano, Pierre, fils de Tyrus, avec lequel il était lié par les liens de la plus étroite amitié (3). Un jour qu'ils s'étaient donné rendez-vous, Robert commanda à ses gens de le laisser seul. Pierre, imitant cet exemple, s'avança sans escorte. Les deux seigneurs étaient à cheval. Comme Pierre se penchait pour embrasser Robert, celui-ci profitant de ce mouvement, enlaça de ses bras le cou de celui qu'il appelait son père, le fit tomber et tomba sur lui. Une lutte s'engagea, et les Calabrais n'osant secourir leur seigneur, Robert et ses Normands le conduisirent prisonnier à la roche San Marco où il fut étroitement gardé.

(1) Cette frontière, à cette époque, allait encore, semble-t-il, d'Amantea sur la côte occidentale de Calabre, en décrivant un grand arc vers le sud autour de Cosenza, jusqu'à Rossano sur la côte orientale.

(2) Voy. pour plus de détails sur cette vie de ruses et d'aventures fort peu chevaleresques: Delarc, *op. cit.*, pp. 173 sqq.

(3) F. Lenormant, *La Grande Grèce*, I, pp. 233 sqq.

Après cet odieux guet-apens, Robert fit visite à son prisonnier, s'agenouilla devant lui, étendit les bras, requit miséricorde et confessa « qu'il avoit fait péchié, mès la richesce de Pierre et la poureté soe lui avoit fait contraindre à ce faire! » « Mès tu ès père, poursuivit-il en s'adressant à sa victime, mès que tu me ès père covient que aide à lo fils poure. Cesti commanda la loi de lo roy, ceste cose, que lo père qui est riche en toutes chozes aidier à la poureté de son fils. » Bref, Pierre dut payer la somme énorme de vingt mille sous d'or pour sortir de prison. »

Aimé, Malaterra, d'autres chroniques orientales font le même récit avec de légères variantes. Longtemps toutefois ce triste haut fait du jeune guerrier avait passé pour quelque peu légendaire, et voici qu'il reçoit soudain une singulière confirmation d'une découverte récente qui nous fait voir combien rapidement se répandit par tout l'Orient l'écho de cette peu glorieuse aventure de Robert Guiscard et du seigneur de Bisignano. Dans le célèbre manuscrit de Moscou des *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin du* XIme *siècle*, manuscrit auquel j'ai fait de si fréquents emprunts (1), se trouve rapporté le trait historique que voici : « Je te raconterai encore une autre histoire, touchant ce qui est arrivé à Tira le Calabrais (2) lorsqu'il était gardien de la ville de Bisignano. C'était un homme très riche et de noble origine, le premier de son pays. Le Franc Robert, d'après la permission de Dieu, devenu tyran, voulut s'emparer de lui. Alors qu'entreprend-il? Il vient en ami vers la ville et l'invite à sortir hors de la porte comme si c'était pour quelque affaire indispensable et secrète. Tira sort hors des portes de la ville, mais reste en deçà du fossé. Le Franc fit semblant de craindre les hommes venus avec Tira, aussi Tira leur ordonna de s'éloigner et quand il resta seul tous deux entrèrent en conversation. Mais le Franc avait tout près trois hommes de choix montés sur des chevaux de prix. Ayant donné de l'éperon à leurs chevaux, ils sautèrent par-dessus le fossé, saisirent rapidement Tira, s'en retournèrent immédiatement en arrière et s'emparèrent de cet original comme d'un esclave quelconque. Quel tourment

(1) Voy. p. 131 du présent volume.
(2) Il s'agirait donc du père et non du fils.

il eut à subir, je ne prétends pas le raconter. Ainsi mets-toi en garde contre ton rival et ne lui donne pas ta confiance (1). »

« La pénurie dont Robert essayait de sortir par de tels moyens durant que ses frères Drogon et Humfroy se consacraient à la conquête définitive de la Pouille, cessa à la suite de son mariage vers 1050 (2) avec sa parente Albérade, également parente d'un seigneur normand, Girard di Buon Albergo ou de Bonne-Herberge, près de Bénévent, qui se mit à son service avec deux cents chevaliers. Grâce à ce secours inespéré, Robert, auquel ce même Girard venait le premier de donner le surnom de Guiscard, c'est-à-dire de « Rusé », d' « Avisé », commença à acquérir villes et châteaux, et à « dévorer la terre », suivant l'énergique expression d'Aimé. Malgré de si pénibles débuts, malgré mille souffrances, il s'acharna à la conquête de la Calabre et finit par y réussir. « Ce mariage fut le commencement de l'accroissement de toute puissance et de toute fortune aux mains de Robert Guiscard », dit l'historien normand du Mont-Cassin.

« Presque en même temps que Robert Guiscard, était apparu également dans l'Italie méridionale un autre jeune chef normand qui, plus tard, sans atteindre aux hautes destinées de Robert, sut néanmoins se tailler dans les possessions longobardes une principauté indépendante, et y établir pour de longues années sa dynastie. Ce jeune homme, fondateur de la future maison princière normande de Capoue, nommé Richard, né déjà en Apulie, frère d'Asclitine « le jeune », le tant regretté *comte jovène* d'Aversa, après diverses péripéties, était devenu d'abord seigneur de la ville et du territoire de Genzano en Pouille. Plus tard, peu après la mort de Rodolphe « Trincanocte », survenue vers la fin de l'an 1047, il avait été le successeur de celui-ci dans l'important comté d'Aversa (3).

« Pandolfe de Capoue, vers le même temps, était mort. Ce terrible

(1) Un autre écrivain byzantin, Anne Comnène, a aussi connu l'aventure de Bisignano, mais son récit pèche par une grande inexactitude. Voy. Delarc, *op. cit.*, note 1 de la p. 179.

(2) Voy. sur ce premier mariage de Robert : Delarc, *op. cit.*, note 1 de la p. 179.

(3) Voy. la suite des comtes normands d'Aversa dans Delarc, *op. cit.*, note 1 de la p. 184. — Voy. aussi Heinemann, *op. cit.*, pp. 115 sqq. et F. Lenormant, *A travers l'Apulie et la Lucanie*, I, p. 235.

ennemi des prêtres au XIme siècle avait terminé le 19 février 1049 à l'âge de 64 ans, sa longue aventureuse et orageuse carrière qui l'avait vu prisonnier en Allemagne, puis réfugié à Constantinople. Cet adversaire intraitable des gens d'église et des moines eut l'étrange fortune, après tant de vicissitudes, de mourir en paisible possession de ses États et de les laisser à son fils également nommé Pandolfe. Il demeure peut-être la



FRAGMENT DE FRESQUE du XIme Siècle de l'église de Sant-Elia près Nepi en Italie. Saintes et Archange. — (E. Bertaux, l'Art dans l'It. mérid.)

figure la plus en vue parmi les princes longobards de l'Italie méridionale à cette époque.

« Vers le moment où disparaissaient ainsi l'un après l'autre les hommes ayant joué un rôle lors de la fondation des premiers établissements des Normands en Italie, lorsqu'une nouvelle génération d'émigrés commençait à se signaler, un redoutable orage, venant cette fois de la papauté, faillit anéantir pour jamais la naissante puissance des envahisseurs du nord

« Les succès des Normands en Italie, autant que nous pouvons le deviner à travers la brièveté et la confusion des sources, n'avaient fait que croître. Humfroy, auquel ses frères d'armes devaient l'alliance avec Bari, signalait de toutes parts son activité. En même temps qu'il confiait à son frère Robert Guiscard le soin d'ouvrir la lutte contre les Byzantins

en Calabre, il battait en personne dans le courant de l'an 1048 les troupes impériales à Tricarico, à l'ouest de Potenza, et s'emparait de la si importante forteresse de Troja Ainsi la puissance normande s'étendait de toutes parts en Italie, fortement secondée par la crise violente qui menaçait si gravement à ce moment, dans l'automne de 1047, le pouvoir central à Byzance ; je veux parler de cette rébellion de Léon Tornikios qui ne put être conjurée que par l'habile résistance d'Argyros à la tête des troupes mercenaires (1). Cette commotion terrible du pouvoir central avait eu naturellement la plus funeste influence sur l'état de choses dans les provinces plus lointaines de l'Empire. La résistance des Grecs en Italie n'en devint que plus molle contre cet assaut universel d'un ennemi de plus en plus audacieux et le sentiment national se souleva plus violent que jamais parmi les populations des cités encore dépendantes de Byzance. Tandis que la pénétration normande en Pouille et en Calabre ne rencontrait presque aucune résistance effective de la part des Impériaux, le parti national dans les villes, avant tout à Bari, incapable de lutter seul contre les Grecs, s'alliait à ces mêmes Normands qui alors lui apparaissaient comme des sauveurs, et qui, si peu après, devaient lui sembler les pires des oppresseurs et des tyrans.

« Car lourdement pesa presque aussitôt la main des Normands, partout où ils avaient pris racine. Les historiens nationaux nous tracent un récit lamentable des souffrances endurées par ces malheureuses populations longobardes sous le talon de ces envahisseurs impitoyables (2). »

Comme aux jours du pape Jean X, les regards du peuple de l'Italie méridionale cherchant la délivrance se tournèrent du côté de Rome. Le nouveau souverain pontife Léon IX, quatrième pape d'origine allemande, un noble alsacien d'Eguisheim du nom de Brunon, de la famille des comtes de Nordgau, ancien évêque de Toul, intronisé le 12 février 1049 par la volonté de son proche parent l'empereur Henri III, après la mort successive de Clément II, le 9 octobre 1047 (3) et de Damase II, le 8 ou 9 août 1048, allait devenir une des gloires du Saint-Siège et ouvrir la

(1) Voy. pp. 512 sqq.
(2) Voy. Heinemann, *op. cit.*, p. 120.
(3) L'infâme Benoît IX réussit à ce moment à remonter pour quelques mois seulement sur le trône pontifical.

fière série des papes réformateurs de la grande époque de la querelle des investitures. Il avait, dès le carême de l'an 1049, presque aussitôt après son couronnement, fait un premier voyage à Capoue, à Salerne, au Mont Cassin et au Mont Gargano où il vint en pèlerinage. Dans son unique ambition de relever en ces parages la puissance à la fois spirituelle et temporelle de l'Église, il en était revenu assez mal disposé à l'égard des Normands qui, dans la Pouille, se signalaient par leurs exactions et ne payaient plus les deniers aux églises. Préoccupé également d'imposer au clergé infiniment corrompu de ces régions de la Péninsule les réformes qui lui étaient chères, adversaire acharné de la simonie, il y retourna presque aussitôt durant le carême de 1050 (1), séjourna à nouveau à Capoue, veuve depuis un an du fameux Pandolfe IV, à Salerne aussi où il tint un concile, et chercha vainement à faire triompher sa faction à Bénévent, qu'il revendiquait comme relevant du pouvoir temporel du Saint-Siège.

« Cette poursuite de Bénévent par le pape irrita fort les Normands dont il arrêtait ainsi de ce côté les conquêtes (2). Par Melfi où il prêcha la douceur à ces rudes batailleurs et obtint d'eux diverses promesses, puis par Siponto et le Mont Gargano, Léon IX regagna Rome. Durant l'été de 1051 il fit un nouveau voyage, mécontent de ce que les Normands n'avaient pas tenu toutes leurs promesses et de ce que les malheureuses populations de l'Italie méridionale gémissaient encore davantage, toujours aussi attiré par cette question de Bénévent. Cette fois cette ville après avoir chassé ses princes élus se donna à lui sous la suzeraineté de l'empereur, et il y fit son entrée le 5 juillet (3). Il leva l'excommunication qui pesait sur elle et la plaça sous la domination effective de la curie romaine en même temps que sous la protection du comte Drogon, successeur de Guillaume dans le comté de Pouille, et aussi de Guaimar de Salerne. Mais les Normands n'en assaillirent pas moins Bénévent

(1) Voy. dans Heinemann, *op. cit.*, pp. 122 sqq., l'exposé des motifs qui décidèrent Léon IX à intervenir si violemment contre les Normands dans le midi de la Péninsule. — Voy. aussi Giesebrecht, *op. cit.*, 2de éd., II, pp. 452 sqq. et 491 sqq.

(2) Voy. dans Chalandon, *op. cit.*, ff. 127 et 128, l'exposé des prétentions du pape sur l'État bénéventin.

(3) Depuis ce jour Bénévent est demeuré à la papauté jusqu'à la chute du pouvoir temporel.

presque aussitôt après, et comme le pape, alors à Salerne, s'en plaignait à Drogon en termes très irrités, il reçut la terrible nouvelle du meurtre de celui-ci dans l'église de son château sur le Monte Ilaro (1) près de Bovino.

« Depuis dix ans que les Normands étaient dans la Pouille, ils avaient de bien des façons mécontenté les populations. Celles-ci, je l'ai dit, les avaient, au début, accueillis comme des libérateurs qui les



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église Saint-Juste à Trieste — Vierge et Archanges. XIme ou XIIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 653.)

débarrassaient de la tyrannie des Grecs et des incursions des Sarrasins, mais elles s'aperçurent promptement qu'elles avaient simplement échangé la perfidie et l'astuce des Byzantins contre la rapacité et la brutalité terribles des hommes du Nord ; de là, de sourdes colères et des désirs de vengeance. Autant que les documents permettent de le conjecturer, trois partis se formèrent graduellement parmi les mécontents : Le premier était celui qui regrettait la domination byzantine et tendait à la restaurer, et ce parti qui s'appuyait sur le clergé grec, ennemi des Normands, parce que ceux-ci appartenaient à l'Église latine, sur les

(1) Le Montoglio actuel.

populations grecques de la Péninsule et sur les débris de la puissance byzantine, venait de recevoir un renfort considérable par la trahison d'Argyros qui, en qualité de « vestis » et de « catépano » ou duc d'Italie, avait débarqué à Bari dans le mois de mars de cette même année 1051 pour tenter de relever la fortune des armes impériales (1). Venaient ensuite les successeurs des *conterati* qui aspiraient à débar-



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — Saint Basile. XIme Siècle. — (Millet, Hts-Études, C. 1292.)

rasser la Pouille de toute domination étrangère et, dans les personnes des chefs Adralistos, Romuald et Pierre, frère de ce dernier, devaient, nous le verrons, vainement s'opposer à Argyros lorsque celui-ci réussit plus tard à rentrer à Bari (2). Enfin un troisième parti, encore timide

(1) L'Empire, fort occupé à ce moment par les guerres en Orient, chercha à se débarrasser des Normands en les engageant comme mercenaires. Ce renseignement de Guillaume de Pouille nous est confirmé par l'*Anonyme* de Bari qui nous dit qu'Argyros apporta avec lui beaucoup d'argent. Le « catépano » échoua complètement dans ces négociations. (Chalandon, *op. cit.*, I. 123).

(2) Voy. p. 640.

et peu accusé, né des récents efforts de la papauté pour améliorer le sort des habitants de la Pouille, et s'inspirant de l'exemple des Béséventins, demandait déjà que la Pouille prît le pape pour souverain (1).

« Quel fut celui de ces trois partis qui arma le bras de l'assassin de Drogon? Ce fut certainement le parti national. Guillaume de Jumièges raconte que Drogon tomba victime d'un comte napolitain, nommé Waso, ce qui semblerait indiquer que le coup vint du côté d'Argyros et des Grecs et les procédés des Byzantins rendent cette supposition plausible. Malaterra dit au contraire que le meurtrier était « un Longobard ». Si l'assertion est fondée, ce qui paraît probable, il faudrait, dans ce cas, songer au parti de l'indépendance absolue, aux indigènes que le temps avait identifiés avec les Longobards (2).

« Quoi qu'il en soit, durant l'été de 1051, une vaste conspiration du parti national s'ourdit dans la Pouille contre la domination normande devenue si promptement insupportable. Elle ne visait à rien moins qu'à surprendre, à un jour fixé, le 9 août, les Normands sans défense et à les massacrer tous sans miséricorde. Drogon périt avec plusieurs de ses compagnons. Dans divers lieux de la Pouille, des Normands tombèrent pareillement, victimes de la conjuration. Néanmoins celle-ci n'atteignit pas son but. Humfroy, devenu le chef principal des Normands de Pouille, et Robert Guiscard, frères de la victime, ainsi qu'un très grand nombre de leurs compagnons d'armes, échappèrent au massacre. Ils jurèrent de venger terriblement leurs frères si traîtreusement assassinés et écrasèrent la conjuration avec la plus sauvage et la plus impitoyable énergie. »

« Dans l'automne de l'an 1051, le pape Léon IX était remonté dans l'Italie centrale, mais en s'éloignant des Normands, il ne perdit pas de vue son projet bien arrêté de défendre contre leurs invasions la ville et le territoire de Bénévent et de châtier leur insolence. La mort de Drogon, en faisant disparaître celui des Normands qui à ce moment était le plus apte à faire la paix avec le Saint-Siège, confirma le pape dans ses résolutions et le décida à faire définitivement appel à la force contre eux et

(1) G. Malaterra fournit sur ce point un renseignement précieux. Voy. Delarc, *op. cit.*, p. 197, note 3.

(2) M. Chalandon, *op. cit.*, f. 132, estime au contraire que l'assassinat de Drogon doit être très vraisemblablement imputé à Argyros.

contre leur chef son successeur. Durant l'hiver de 1051 à 1052, persuadé que telle était la seule issue possible du conflit et qu'il fallait chasser d'Italie les Normands, les armes à la main, poussé aussi par le chancelier Frédéric de Lorraine, mortel ennemi de ceux-ci, il chercha partout des alliés dont les troupes lui permissent de réaliser son dessein. Il s'adressa vainement dans ce but à l'empereur Henri III et au roi de France Henri Ier. Il fut plus heureux, semble-t-il, du côté des Grecs, avec lesquels il noua peut-être des intelligences dès cette époque, et qui furent pour lui des alliés empressés mais non désintéressés. La cour byzantine si longtemps empêchée par des crises intérieures de s'occuper attentivement des affaires de la Péninsule, avait, depuis le printemps de l'an 1051, résolu de chercher à relever là-bas sa situation si fortement ébranlée. Argyros, je l'ai dit, avait été renvoyé par Monomaque en Italie dans ce but en qualité de « catépano » et toute la politique byzantine dans ce pays, était à ce moment dirigée par lui. Au mois de mars 1051, il débarqua à Otrante. Il avait été créé magistros, « vestis », duc d'Italie, de Sicile et de Calabre avec pleins pouvoirs, et apportait de grandes richesses destinées à gagner les chefs normands, à leur persuader de quitter de bon gré la Péninsule pour prendre du service dans les armées impériales contre les Sarrasins.

« Guillaume de Pouille a raconté ces tentatives de corruption qui ne pouvaient guère réussir après les grands succès que les Normands avaient remportés en Italie, alors surtout qu'ils avaient déjà acquis dans le pays une si brillante situation : « Le basileus Constantin Monomaque, dit ce chroniqueur, ayant interrogé Argyros sur les moyens de chasser les Gaulois — c'est-à-dire les Normands — d'Italie, et s'étant convaincu qu'il n'était pas possible de les mettre en fuite par la force, songea à tromper par de fausses promesses ceux que les armes ne pouvaient vaincre. Ayant appris que les Normands étaient âpres au gain, enclins à l'avarice, et qu'ils préféraient toujours ceux qui leur donnaient davantage, il confia à Argyros de grandes sommes d'argent, des vêtements précieux, de l'or et de l'argent non monnayés pour séduire les Normands et les décider à abandonner l'Hespérie, à traverser la mer et à venir gagner de grandes récompenses en servant l'Empire. L'empereur ajouta que, si les

Normands refusaient de s'en aller, l'argent et les présents qui leur étaient destinés devaient être distribués à ceux qui avaient le plus souffert de l'invasion gauloise.

« Argyros obéit au basileus, vint dans la Pouille et réunit, ainsi que Constantin le lui avait prescrit, les comtes francs (1). Il leur promit de magnifiques récompenses, s'ils acceptaient de quitter le Latium — c'est-à-dire l'Italie — et de passer chez les Grecs qui à ce moment étaient impliqués dans une redoutable guerre contre les Perses (2). Le basileus, ajoutait-il, leur ferait un accueil très bienveillant et les comblerait de richesses. Toutes ces belles paroles des Grecs ne purent fasciner la finesse des Normands qui visaient, avant tout, à dominer le Latium. Ils déclarèrent qu'ils ne quitteraient pas la Pouille, et poursuivraient leurs conquêtes, à moins qu'ils ne fussent expulsés par des troupes supérieures aux leurs. »

Argyros obtint cependant un succès. Un premier effort organisé par lui pour rentrer dans Bari avait échoué devant la résistance du parti allié aux Normands qui y dominait alors sous la direction de trois chefs nationaux, Adralistos, Romuald et Pierre, frère de ce dernier (3), mais, peu de semaines plus tard, l'or byzantin eut accompli son œuvre. Dès le mois d'avril un soulèvement de la faction contraire mit la ville aux mains d'Argyros, qui se vengea cruellement par le fer et le feu des adhérents des Normands. Adralistos réussit à se sauver auprès d'Humfroy, mais sa femme et son fils avec Romuald et Pierre furent expédiés enchaînés à Constantinople.

« De même que Léon IX, Argyros avait donc dû se résigner à essayer la fortune des armes contre ces intraitables Normands. Ce premier succès contre eux qui précéda de si peu la mort de Drogon est bien pour nous faire croire que la main de celui-ci dût tremper aussi dans ce

(1) « On est en droit de croire, dit M. Chalandon, *op. cit.*, f. 133, que pendant son séjour à Constantinople, Argyros avait défendu auprès du basileus cette politique de pacification vis-à-vis des Latins, politique déjà appliquée précédemment par Bojoannès et qu'il avait cherché à maintenir la paix entre Rome et Constantinople, malgré les efforts contraires du patriarche Kéroularios. Ce dernier, écrivant un peu plus tard au patriarche d'Antioche, parle des discussions qu'il a eues avec Argyros et dit qu'il l'a privé quatre fois de la communion ! »

(2) C'est-à-dire « les Turks ».

(3) Tous trois frères, d'après Heinemann, *op. cit.*, p. 130.



MINIATURE BYZANTINE d'un évangéliaire du Xme ou du XIme Siècle conservé au couvent du Mont Sinaï. — Saint Pierre ascète. — (Millet, Hte-Études, B. 137.)

crime. Comme le but qu'il poursuivait était identique à celui du pape, il fit tout naturellement alliance avec lui (1). Malgré l'isolement où le laissaient les souverains de l'Europe, Léon IX s'était décidé au printemps

(1) Voy. Delarc, op. cit. note 2 de la p. 204. Il se peut qu'Argyros et Léon IX aient eu une entrevue en 1052, car l'un et l'autre firent dans cette année de nombreux voyages dans le Sud, mais les chroniqueurs normands n'affirment rien à cet égard.

de 1052 à entrer en campagne contre les Normands et il n'est pas improbable que déjà à la fin de 1051 ou dans le courant de l'an 1052, le chef impérial ait fait effort pour contracter alliance avec lui contre l'ennemi commun (1).

« Le pape, excité surtout à la guerre par le fameux chancelier Frédéric de Lorraine, se proposait d'attaquer les Normands du côté de Bénévent, tandis qu'Argyros et les Grecs les combattraient du côté de Bari, de Tarente et de Cosenza. Il recruta assez facilement des troupes dans divers pays de l'Italie centrale. S'avançant le 20 mai jusqu'à San Germano au pied du Mont Cassin, il chercha avant tout à s'assurer l'alliance et le concours de Guaimar, le puissant prince de Salerne. Mais celui-ci, qui craignait peut-être avec raison les résultats d'une victoire décisive des Grecs, refusa catégoriquement de s'unir au pape. Cette attitude de Guaimar ruina les espérances de Léon IX. Abandonné par ses troupes terrifiées au seul nom de ces Normands dont les envoyés de Guaimar faisaient une description saisissante, il dut se réfugier à Capoue, puis en juin, à Naples, ville alors toute dévouée au basileus de Constantinople.

« Tous ces incidents se passaient au printemps de l'an 1052, dans les mois d'avril ou de mai très probablement. Le 2 ou le 3 du mois de juin l'illustre prince de Salerne, Guaimar V, le dernier grand prince longobard de l'Italie méridionale, périssait assassiné sur le *lido* même de sa ville capitale par les frères de sa femme au plus fort d'une mêlée avec les Amalfitains révoltés contre sa suzeraineté. Les Amalfitains, en effet, excités par les subsides de leur ancien prince Jean II, depuis longtemps réfugié à Byzance auprès du basileus qui le protégeait, avaient chassé le frère et successeur de celui-ci, vassal de Guaimar. C'est en voulant les contraindre à le reprendre pour seigneur que Guaimar périt victime d'une conspiration suscitée dans Salerne par ce même Jean II au moyen de l'or byzantin (2). Ce meurtre infâme fut cruellement vengé par les Normands, fidèles alliés de Guaimar qui, accourus aussitôt sous les murs de

(1) M. Chalandon (*op. cit.*, f. 133), est également d'avis qu'on doit faire remonter jusqu'à l'an 1051 l'entente entre Léon IX et Argyros.

(2) « Il est curieux, dit M. Chalandon, *op. cit.*, f. 134, de voir qu'en moins d'une année les deux chefs du parti hostile aux Byzantins périrent assassinés. »

Salerne à la voix de son frère Gui, massacrèrent les meurtriers et rétablirent sur son trône le prince Gisulfe, fils et héritier de la victime. La mort de Guaimar plaçait encore plus qu'auparavant la terre et le peuple de Salerne sous la main des Normands détestés qui allaient les absorber dans peu d'années. Quant à Amalfi, elle profita de ces troubles pour reprendre définitivement sa liberté, et dès la fin de 1052, nous voyons Jean II de nouveau seigneur de cette cité sous la suzeraineté byzantine (1). »

La mort de Guaimar, le plus fort soutien des Normands, rendit l'espoir au pape contre ces redoutables ennemis qui allaient ainsi chaque jour se renforçant. Comprenant qu'il ne pourrait vaincre sans appui étranger de tels adversaires, le courageux pontife se rendit jusqu'en Hongrie d'abord, en Allemagne ensuite, où il passa l'automne et l'hiver auprès de l'empereur Henri III. Celui-ci lui céda définitivement le jour de Noël 1052 à Worms, à lui et à ses successeurs, Bénévent ainsi que presque toutes les autres possessions du Saint-Empire en Italie. Par contre, après lui avoir accordé des troupes de secours pour marcher contre les Normands, il finit par les lui retirer. Le pape rentra alors en Italie en février 1053 à la tête d'une assez forte armée allemande, souabe surtout, péniblement et souvent mal recrutée à ses frais. De retour à Rome à la fin de mars, il se décida au printemps de cette même année à commencer définitivement la campagne contre les Normands, à inaugurer, en un mot, la politique que devaient suivre ses successeurs jusqu'à ce qu'elle triomphât complètement avec Nicolas II et Grégoire VII. La plupart des dynastes italiens lui prêtèrent assistance. Enfin il renoua les plus intimes relations avec le généralissime et « catépano » Argyros, en vue d'une action commune contre les envahisseurs, bien que précisément, comme nous le verrons plus loin, un conflit aigu eût à ce moment même éclaté entre les Églises romaine et grecque, rendant cette action commune de la curie romaine et de l'Empire fort difficile. Heureusement que les Normands avaient peu à peu soulevé contre eux par leurs incessantes agressions l'opinion publique dans toute la péninsule (2).

(1) Sorrente de même se détacha à ce moment de la principauté de Salerne et fut donnée à Gui, le frère de Guaimar, de par la volonté des Normands.

(2) Voy. les très curieuses preuves de cette exaspération dans Delarc, *op. cit.*, pp. 220 sqq.

Dans le courant de juin, le pape et son armée qui avaient séjourné à la fin de mai au Mont Cassin, par les défilés des Abruzzes, gagnèrent le versant de l'Adriatique au milieu du soulèvement général des populations italiennes en leur faveur, Salerne seule exceptée, qui garda sa neutralité.

« Une foule de seigneurs italiens, tous ceux de l'Italie méridionale, le duc Aténulfe de Gaète, le comte Lando d'Aquino, le comte Landolfe de Tenao, Oderico, fils de Borel, bien d'autres encore, avec leurs hommes liges, avec les contingents de la Pouille, de la Campanie, du



BOUCLES D'OREILLES d'or émaillé trouvées à Kiev. — Travail russo-byzantin des XIme ou XIIme Siècles. — (Kondakow, Coll. A. W. de Zwénigorodskoï.)

pays des Marses, d'Ancône, de Spolète, de la Sabine et de Fermo, accouraient se ranger sous les bannières du Saint-Siège, avides de prendre part à la curée, « d'effacer, dit Guillaume de Pouille, jusqu'au nom de la nation franque ». Pierre, archevêque d'Amalfi, accompagnait le pape. Les auxiliaires allemands étaient commandés par Thrasemond, Atto, Garnier et Albert.

« D'Isernia, de Bojano et de la vallée du Biferno où il campa le 10 juin à Sale, Léon IX dirigea ses nombreuses troupes italo-teutonnes vers la vallée du Fortore, et manœuvra de façon à chercher à éviter toute rencontre avec les Normands jusqu'à ce qu'il fût parvenu à opérer sa jonction sur quelque point de l'Apulie du nord avec Argyros et les forces grecques qui attendaient les événements dans le nord de la Capitanate, à Siponto, à l'est du Mont Gargano. Il calculait que, la jonction opérée, il serait possible d'écraser par la peur seule du nombre et avant tout combat toute résistance de

l'ennemi (1). » « Le chemin qu'il suivit, dit M. Chalandon (2), était le seul possible, car la route directe de Bénévent passait par le col commandé par les deux places de Bovino et de Troia, toutes deux aux mains des Normands. »

Dans cette situation critique, les Francs ne prirent conseil que de leur bravoure et se confièrent à leur esprit de discipline. Robert Guiscard accourut avec tout son monde du fond de la Calabre. Richard d'Aversa vint de même avec ses hommes d'armes et les deux jeunes héros se joignirent à Humfroy qui commandait les Normands de la Pouille.



MINIATURE BYZANTINE d'un octateuque du XIme Siècle conservé à la Biblioth. Laurentienne à Florence. — Création de l'homme. — (Millet, Htes-Études, C. 267.)

« L'an précédent les Normands avaient, heureusement pour leur cause, battu à diverses reprises le « catépano » Argyros dont ils avaient si fièrement repoussé les avances (3), d'abord non loin de Tarente, où les Impériaux avaient été mis en fuite, puis, dans une autre bataille près de Siponto, où Argyros, qui avait débarqué avec sa flotte venue de Bari (4), cruellement battu, griève-

(1) Dans sa lettre au basileus Constantin Monomaque, écrite quelques mois après la bataille de Civitate, Léon IX dit qu'il a rencontré l'armée des Normands lorsqu'il cherchait à rejoindre Argyros. Voyez plus loin un fragment de cette lettre.

(2) *Op. cit.*, f. 138.

(3) Nous connaissons ces faits, comme toujours, par les plus brèves mentions des *Chroniques*. Voy. Delarc, *op. cit.*, p. 224, note 2.

(4) « Preuve, dit M. Chalandon, *op. cit.*, f. 136, que tout le pays de Bari à Siponto était aux mains des Normands.

ment blessé, à demi-mort, avait à grand'peine échappé en fuyant à Vieste au Mont Gargano à la poursuite des chefs normands Humfroy et Pierre, fils d'Amicus, accourus pour le combattre. De son côté, Robert Guiscard, continuant la série de ses succès en Calabre, avait infligé près de Cortone, une défaite au protospathaire Sico qui l'attaquait à la tête des forces impériales.

« Ces revers avaient encore affaibli les Grecs et augmenté de beaucoup en Calabre et en Pouille l'éclat et la puissance des Normands comme aussi la terreur de leur nom. Toutefois ce qui restait des forces byzantines pouvait encore former un appoint très considérable en se réunissant à l'armée pontificale. Ce fut pour empêcher cette jonction redoutée et pour tenter de lutter successivement contre chacun des deux adversaires que les Normands, tous réconciliés par le péril commun, réunis en un seul corps d'armée sous la haute direction de Humfroy de Pouille, de Richard d'Aversa, aussi de Robert alors encore si jeune, s'avancèrent en hâte vers les régions septentrionales de la Pouille, dans la vallée du Biferno, cherchant à barrer le passage au pape qui, lui, descendait celle du Fortore, surtout à l'empêcher d'atteindre Siponto. »

Le 17 juin de l'an 1053, avant que Léon IX eût pu joindre Argyros, les deux armées pontificale et normande, celle-ci comptant trois mille hommes rien qu'en cavalerie, se trouvèrent en présence sur les rives du Fortore, non loin de Civitate (1), sur la frontière de la Capitanate et de la province de Molise. Les Normands firent des propositions très pacifiques qui furent repoussées par le pape parce qu'ils demandaient en échange de leurs concessions la dénonciation de l'alliance de Léon IX avec les Grecs.

« La bataille fameuse, la plus fameuse peut-être des annales militaires du Saint-Siège, qui s'engagea brusquement le lendemain, vendredi 18 juin, dans la plaine entre le Fortore et la Staina, et dont Guillaume de Pouille nous a donné un long et curieux récit, fut une éclatante victoire du courage normand. L'armée franque était commandée au

(1) F. Lenormant, *A travers l'Apulie et la Lucanie*, t. I, p. 8, dit que c'est à tort que beoucoup d'historiens modernes ont appelé cette ville Civitella ou Civitate. En réalité elle s'appelait Cività. Cività, disparue dans les guerres du xvme siècle, a laissé son nom à un gué du fleuve, le Passo di Cività. — F. Lenormant fait à cette occasion une pittoresque description de cette bataille célèbre.

centre par Humfroy et sur les deux ailes par Richard d'Aversa et Robert Guiscard qui se couvrit de gloire. Les troupes italiennes du pape formées d'éléments hétérogènes fuirent honteusement tandis que leurs alliés teutons se battaient comme des lions et se faisaient hacher presque jusqu'au dernier. Le noble pape Léon IX, d'abord réfugié avec ses cardinaux derrière les murs de Civitate, d'où il avait assisté à la lutte, puis dépouillé et chassé par le soulèvement de la population, se rendit aux Normands qui, après s'être jetés à genoux devant lui, lui demandant sa bénédiction apostolique et la levée de l'excommunication qui pesait sur eux, le laissèrent se retirer plus ou moins librement à Bénévent et lui firent même respectueusement escorte jusqu'à cette cité. Il y fit son entrée le 23 juin 1053 et y demeura près d'un an, en apparence libre, mais cependant prisonnier des Normands (1), livré aux exercices de la plus austère piété, songeant toujours à reprendre la lutte contre eux tant qu'il lui resterait des forces, comptant surtout pour le faire sur le concours des deux empereurs Henri III et Constantin Monomaque et leur écrivant dans ce but. Cet espoir n'était, hélas, qu'une double illusion!

« Il est probable que les Normands profitèrent de ce temps de demi-captivité du pape à Bénévent pour chercher de nouveau à lui imposer la renonciation à toute alliance avec les Grecs qui, surtout depuis le retour du remuant Argyros, demeuraient leurs pires ennemis en Italie (2). La rupture de l'alliance entre les deux puissances qui enserraient les envahisseurs francs par le nord et par le midi était pour ceux-ci une question de vie ou de mort, mais il ne semble pas que le pape ait souscrit à leurs vœux. Bien au contraire, pendant ce long séjour à Bénévent, Léon IX, plus que jamais résolu à ne pas rompre avec les Byzantins se mit, malgré ses cinquante ans, à apprendre le grec. « Le pape, dit Wibert, son biographe, voulait parvenir à lire le texte grec des Saintes Écritures. » Certainement le souverain pontife poursuivait encore un autre but. Il sentait le besoin d'entrer en relations plus directes avec le « catépano »

(1) Voy. Chalandon, *op. cit.*, ff. 140 à 146, où sont fort bien exposées les preuves de la captivité réelle du pape à Bénévent. Nous ne savons pas exactement quelles concessions furent faites par Léon IX aux Normands pour racheter sa liberté. Toutefois Bénévent lui resta.

(2) Nous savons certainement qu'à ce moment les troupes d'Argyros tenaient encore dans Bari, Otrante, Monopoli, Trani, Siponto, etc.

Argyros et les populations grecques encore subsistantes dans l'Italie méridionale. Par dessus tout aussi, il désirait se rendre compte par lui-même d'une discussion qui venait de s'élever entre l'Église de Constantinople et l'Église romaine (1) et qui menaçait de lui retirer cette puissante amitié du basileus si nécessaire à ses ambitieux projets sur l'Italie méridionale! »

Le patriarche Michel Cérulaire ou plus exactement Kéroularios, s'appliquant à suivre l'exemple donné deux siècles auparavant par son célèbre prédécesseur Photius, venait, en effet, pour soulever de nouvelles accusations contre l'Église romaine, de déterminer un de ses suffragants, Léon, archevêque d'Achrida ou de Bulgarie, à écrire vers cette année 1053 à un évêque de l'Italie méridionale, probablement à l'archevêque Jean de Trani, alors grand ami du « catépano » Argyros, une lettre fameuse qui avait amené un débat animé et qui, finalement, devait aboutir au schisme définitif des deux Églises (1).

(1) Voyez le curieux incident mentionné par l'abbé Delarc à l'année 1024, *op. cit.*, p. 243. — Voyez aussi Migne, *Patrol. lat.*, t. 142, col. 670.

(1) A partir de la captivité de Léon IX à Bénévent (juin 1053 à 12 mars 1054) et de sa mort arrivée à Rome dès le 19 avril suivant, jusqu'à l'avènement d'Isaac Comnène, le 1er septembre 1057, les sources ne signalent que peu d'événements de guerre dans le sud de la Péninsule italienne. Durant les derniers mois du règne de Monomaque et les règnes si courts de Théodora et du Stratiotique, les Normands, délivrés d'un redoutable ennemi par la disparition de ce pontife énergique, profitèrent des terribles embarras du gouvernement impérial pour avancer vivement et de tous côtés leurs conquêtes. Humfroy, tout en ayant rudement châtié les habitants de la Pouille qui avaient pris part à la fameuse conjuration de 1051, et pourvu aux besoins d'une nouvelle émigration commandée par trois autres fils de Tancrède de Hauteville, Geffroy, Mauger et Guillaume, en installant les deux premiers en Capitanate et le troisième dans la principauté de Salerne aux dépens du prince Gisulfe, successeur de Guaimar, participé enfin aux conquêtes dont je parlerai plus bas, Humfroy, dis-je, n'avait pu cependant empêcher la dynastie longobarde de rentrer à Bénévent au mois de janvier 1055. Durant ces dernières années de son gouvernement, le peu de troupes grecques, dispersées dans le pays, ne rencontraient les Normands que pour se faire battre par eux et presque toute la Calabre reconnaissait déjà ceux-ci pour maitres. La défaite du pape Léon et de ses troupes avait porté les plus rudes coups aux espérances du « catépano » Argyros qui, à partir de cet été de l'an 1053, après avoir échoué dans ses négociations avec l'empereur Henri III, erra de l'une à l'autre des villes du littoral encore soumises à Constantinople, et assista à peu près impuissant aux incessants progrès des Normands. Seule la nature si tourmentée du sol de la Pouille et des Calabres explique, après tant de victoires de ces redoutables envahisseurs, la persistance d'une lutte dont l'issue, à partir de 1053, était facile à prévoir.

Aussitôt après Civitate, Argyros, déjà mal en cour, envoya, nous le verrons, à Constantinople l'archevêque Jean de Trani pour atténuer l'effet de ces nouvelles désastreuses; mais au lieu de servir les intérêts du « catépano », l'archevêque fit, nous le verrons encore, cause commune avec ses ennemis et se prêta aux insidieuses machinations du patriarche Michel Kéroularios. La chute d'Argyros était imminente et il allait expier l'abandon de la cause patriotique si vaillamment défendue par son père, lorsque la mort de Constantin Monomaque,

Avant de parler de cet événement d'une si immense portée qui a marqué dans l'histoire d'un sceau ineffaçable la dernière année du règne de Constantin Monomaque, revenons une fois encore aux informations si précieuses que nous a données sur ce prince son favori Psellos. J'ai dû trop longtemps laisser de côté ces documents de premier ordre, pour



PORTE DU NARTHEX de l'église du couvent de Vatopédi au Mont-Athos. XIme Siècle.
(Millet, Htes-Études, C. 171.)

m'occuper uniquement des luttes sanglantes qui se livraient sous ce règne sur les diverses frontières de l'immense Empire. Je vais achever ici de raconter d'après le grand écrivain du XIme siècle ce qui se faisait et se disait à la cour de ce basileus durant que ses lieutenants combat-

survenue en janvier 1055, lui valut quelques années de répit. Dans le courant de cette année 1055, nous le verrons encore, accompagné de l'archevêque Nicolas de Bari, se rendre de sa personne à Constantinople pour faire connaître à l'impératrice Théodora la situation critique des derniers territoires grecs d'Italie et pour implorer son secours. Sa voix demeura sans écho au milieu des intrigues de cour de ce règne et du suivant.

Les Normands ne manquèrent pas de profiter de la faiblesse des Grecs pour étendre leurs conquêtes. En 1054 déjà ils s'étaient emparés de Conversano, dans la province de Bari. En 1055, ou peut-être 1056, ils organisèrent une expédition considérable vers l'extrême sud-est de l'Italie. Elle comprenait trois corps de troupes commandés par Humfroy, Geffroy et le fameux héros Robert Guiscard. Humfroy battit les Grecs près d'Oria, à l'est de Brindisi. Geffroy, descendant plus avant, prit Nardo et Lecce. Quant à Robert, toujours à l'avant-garde, il parvint jusqu'à Gallipoli où les Grecs ne purent tenir devant lui et se rendit maître une

taient à toutes les extrémités de l'Empire contre les Turks, les Arabes, les Petchenègues, les Longobards et les Normands.

Psellos nous a fait le plus séduisant portrait physique de Monomaque

première fois d'Otrante, aussi de Castro, de Minervino et de Catanzaro. Voy. Lenormant, *La Grande Grèce,* II, p. 276 et III, pp. 11, 39 et 243.

Les conquérants, on le voit, débordaient de tous les côtés et arrivaient aux rivages de l'Adriatique comme à ceux du golfe de Tarente et de la mer Tyrrhénienne. Les Grecs ne possédaient plus que quelques villes de la côte.

Par un hasard heureux, le paragraphe 78 du traité du *Strategicon,* tant de fois cité par moi, contient sur cette prise d'Otrante les précieuses informations que voici. Parlant de la nécessité qu'il y a de surveiller les abords des remparts d'une ville assiégée, l'écrivain anonyme s'exprime en ces termes : « Je te citerai un exemple. En Italie, il est sur la mer une ville nommée Otrante. Elle était défendue par un de ses concitoyens nommé Malapezzi (Malopezzi, Malapezza, Meli Pezzi) à la tête d'une garnison composée de soldats russes et værings, fantassins et marins. Ce Malapezzi (Μαλαπέτζης) avait une nièce qui possédait une maison toute proche du rempart. Comme cette maison était ancienne et importante et appartenait à sa nièce, l'oncle décida de l'épargner et ne la fit point démolir, d'autant qu'il était sans défiance. Les Francs (c'est-à-dire les Normands), malgré leurs efforts acharnés, n'ayant pu réussir à s'emparer de vive force de la ville, leur chef ou duc imagina la ruse que voici : « Si tu m'aides à pénétrer par le rempart dans la ville, fit-il dire à la nièce de Malapezzi, je te prendrai pour femme. » Il lui jura la chose par serment et lui fit de riches présents. Entrainée par son désir, elle fit ce qu'on lui demandait. La nuit, à l'aide de cordes, elle hissa chez elle plusieurs Francs parmi les plus intelligents et les plus habiles, et ceux-là, dans l'ombre de la nuit, démolirent le mur et firent entrer ainsi un grand nombre des leurs. Avant le lever du soleil, ils fondirent à grands cris sur les défenseurs d'Otrante qui, voyant la ville pleine d'ennemis, prirent éperdument la fuite. Ce fut un désastre aussi subit qu'affreux. Malapezzi réussit presque seul à se sauver sur un navire et s'enfuit honteusement, laissant sa femme et ses enfants aux mains des Francs. »

Otrante était une des dernières villes byzantines d'Italie qui tombait ainsi au pouvoir des Normands. Elle retourna encore une fois aux mains des Grecs mais pour peu de temps, car ils la reperdirent en 1068. Voy. *Strategicon,* 1re éd., pp. 279 sqq, la très intéressante discussion de Wassiliewsky sur ces deux sièges consécutifs.

La *Chronique* de Lupus, à l'an 1054, je l'ai dit, note la mort d'un protospathaire du nom de Sikon et à l'an 1056 celle de l'archevêque Pierre de Cosenza.

Après cette campagne si brillamment couronnée par la prise d'Otrante, Robert, un moment brouillé avec Humfroy, regagna en Calabre son château de San Marco, où il redevint le fléau des populations d'alentour. Sa renommée, sa bravoure incomparable avaient attiré auprès de lui une foule de guerriers normands à l'aide desquels il put encore attaquer victorieusement les principales cités du sud de la Calabre — Bisignano entre autres — qui jusque-là avait appartenu aux Grecs et résisté à tous ses efforts, puis Cosenza et plus au sud Martorano. Il domina dès lors dans toute la vallée du Crati. C'est à San Marco qu'il apprit, dans les premiers mois de l'an 1057, la maladie mortelle de son frère Humfroy. Il se rendit à son chevet et reçut de lui la mission de veiller comme tuteur tout-puissant sur la jeunesse de ses fils et héritiers Abaillard et Hermann. Humfroy fut pleuré de toute la Pouille qui perdait en lui un grand prince. Robert, dépouillant ses neveux, devint comte de Pouille en son lieu et place et fut élu chef des Normands dans le courant d'août. Dans ce même mois, Isaac Comnène fondait à Constantinople la dynastie qui porte son nom dans l'histoire. — A Victor II, ancien évêque allemand, élu le 13 avril 1055, en remplacement de Léon IX, après un interrègne de près d'un an, et mort lui-même à Arezzo le 28 juillet 1057, avait succédé dans ce même mois d'août suivant qui vit tant de changements, un pape également allemand du nom d'Étienne IX qui n'était autre que l'ancien ambassadeur de Léon IX à Byzance, le cardinal Frédéric de Lorraine. Le 5 octobre de l'an précédent était mort également à Bodfeld, dans le Harz, l'empereur Henri III auquel succéda son fils Henri IV âgé de cinq ans.

avant que la souffrance constante de sa maladie goutteuse n'eût définitivement altéré l'élégance de ses traits. « Constantin, dit-il probablement avec quelque exagération, était au moment de son avènement au trône beau d'une beauté harmonieuse, parfaite et sans rivale, beau comme Achille et Nérée. Son visage brûlé par le soleil était coloré. Le reste de son corps était d'une entière et éclatante blancheur. Sa splendide chevelure le faisait comparer par ses flatteurs à un soleil rayonnant. Il s'exprimait avec charme d'une voix virile. Son sourire était plein de grâce. Sa vigueur en même temps était sans égale, sans qu'il fût pour cela d'une taille exceptionnelle, tant la nature avait fait de lui un modèle achevé, tant il y avait de proportion dans ses membres et d'harmonie dans son visage. Et cependant il n'existait pas d'homme si fort et si vigoureux qu'il ne pût étouffer de son étreinte. S'il lui prenait fantaisie de disloquer un bras, le patient pouvait attendre bien des jours sa guérison. » Enfin, ce qui montre qu'ici encore les usages antiques se perpétuaient au milieu de la vie byzantine, Psellos loue son prince non seulement d'avoir été cavalier accompli, mais aussi d'avoir excellé dans la course à pied et dans les jeux du *pentathle*.

« Un an n'était pas écoulé depuis que Monomaque était devenu l'époux de Zoé, poursuit notre historien, que toute cette fleur de beauté et cette vigueur avaient presque disparu. Un mal lent, implacable, — certainement un rhumatisme goutteux, — débutant par les extrémités inférieures, déformait et ankylosait successivement toutes les articulations des membres et de la colonne vertébrale. Bientôt le pauvre basileus dut demeurer couché ou se faire aider pour marcher.

La maladie procédait par crises. Après les pieds, les mains furent envahies, puis les épaules, puis tout le corps. « J'ai vu, dit Psellos, ses doigts si effilés se déformer, se replier, se couvrir de nodosités à tel point qu'il ne pouvait plus s'en servir, ses pieds déjetés l'un sur l'autre, ses genoux enflés au point de ne pouvoir le supporter. Il ne pouvait presque plus quitter sa couche. Quand il lui fallait paraître en public ou se rendre au conseil, il se faisait porter. Avant tout il tenait avec une opiniâtre énergie à remplir ses fonctions officielles multiples, malgré les souffrances qu'il en éprouvait. Comme il avait été excellent cavalier, il

parvenait encore à se maintenir en selle dans les cérémonies publiques, mais c'était au prix de douleurs telles qu'il en perdait le souffle. Comme ses mains enflées ne pouvaient tenir la bride, de solides écuyers de haute taille le soutenaient de chaque côté, le portant à l'arrivée comme au départ. Malgré tant de maux son caractère demeurait plein d'aménité. Parfois, au spectacle ou aux jeux, pour que le public ne vînt pas à se douter de ses souffrances et n'attribuât point son attitude au laisser-aller, il se levait seul et s'efforçait de marcher sans l'aide de personne. Dans les processions solennelles où il devait figurer, on avait soin de veiller au bon état des rues pour que son cheval qu'il était incapable de soutenir ne vînt point à trébucher. Dans l'intérieur du Palais, il se faisait constamment porter en litière. Durant ces crises qui se suivaient à intervalles très rapprochés, il éprouvait des tortures abominables, ne parvenant pas à trouver dans son lit une position qui lui fût moins pénible. Ses gens, à force de coussins et autres menus arrangements, s'efforçaient de lui procurer quelque soulagement. Il ne pouvait supporter qu'on le remuât. Parler, même tourner les yeux lui était une exaspération de douleur, aussi gardait-il une immobilité parfaite, pareil à un mort. » « Et cependant, poursuit le chroniqueur, je jure Dieu que jamais dans les pires moments



COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE en bronze doré. — Travail byzantin du Xme ou du XIme Siècle. — L'Annonciation. — (Coll. Martin Le Roy.)



MOSAÏQUE BYZANTINE PORTATIVE à fonds d'or conservée au couvent de l'Esphigmenou au Mont-Athos. — Le Christ bénissant. — Très fin travail du XIme Siècle. — L'encadrement d'argent est d'époque postérieure. — (Millet, Htes-Études, C. 195.)

il ne lui échappa un murmure contre la volonté céleste. Voulait-on le plaindre, il vous imposait silence avec sévérité. « Dieu, disait-il, me dispense cette épreuve pour dompter mes passions qui, rebelles à la

raison, céderont à la souffrance. » « Vraiment ce pauvre basileus philosophant parmi de telles tortures physiques semblait avoir une résignation quasi-divine. »

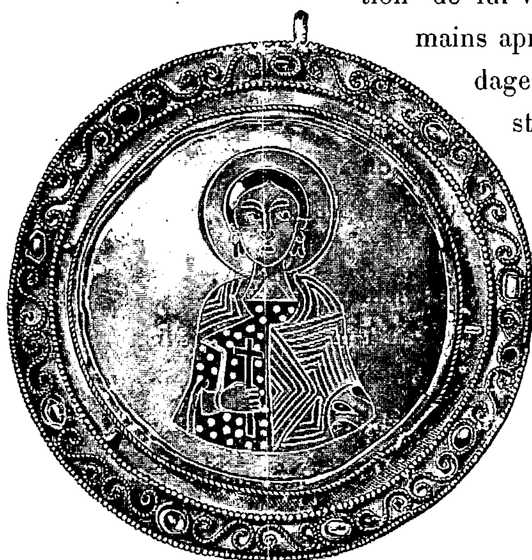
« Constantin Monomaque, — c'est toujours Psellos qui parle — avait encore une grande qualité qui eut pu lui coûter cher. Il était infiniment confiant. Jamais il ne prenait la moindre précaution pour se garder. Durant son sommeil aucune porte de ses appartements n'était surveillée, aucun soldat n'était de faction. Souvent tous ses gens s'en allaient à la fois le laissant seul. N'importe qui à ce moment eût pu l'approcher sans trouver personne auprès de lui. Lui reprochait-on son imprudence, il vous traitait doucement d'impie : « Je suis basileus, disait-il, par la grâce de Dieu, et c'est Dieu qui me protège. Je n'ai besoin d'aucune autre défense et méprise souverainement toute garde humaine. » Cette attitude très courageuse était en elle-même fort blâmable, conclut philosophiquement Psellos. Jamais les souverains les plus méritants, parce qu'ils se faisaient garder, n'ont estimé qu'ils manquaient de confiance envers Dieu et cette témérité de Monomaque fut cause pour lui de grands périls et de grands maux ». Ici notre chroniqueur raconte en termes aussi prolixes que confus une tentative d'assassinat dirigée contre le basileus et qui faillit réussir. C'était à l'époque où Psellos était fonctionnaire au Palais. L'auteur de cet attentat fut un scélérat d'origine étrangère, « un barbare de haute lignée », mais de vie dépravée et de mœurs ignobles. Fidèle à ses habitudes de haute prudence, Psellos ne nous a point dévoilé le nom de ce personnage. Celui-ci, dans son cynisme, osait, paraît-il, se vanter d'avoir frappé de sa main quelques-uns des basileis prédécesseurs de Monomaque avant leur avènement, probablement un des deux Michel. Il faisait avec insolence étalage de cette main criminelle. « Peu s'en est fallu plus d'une fois que je ne l'étranglasse, s'écrie Psellos, dans la rage folle où j'étais de l'entendre insulter ainsi nos princes! O honte! cet homme, ancien esclave acheté pour le service du Palais, avait fini, grâce à la faveur du basileus, par passer au premier rang des dignitaires, par faire même partie du Sénat! » Naturellement ce misérable fut assez fou lui aussi pour rêver la pourpre. Profitant de ce que Monomaque

ne se gardait jamais, il médita de l'assassiner, ne confiant son projet à personne. Comme le basileus rentrait un jour processionnellement de l'Hippodrome, le coquin, se mêlant à ses gardes, pénétra avec ceux-ci, dans le Palais et se dissimula aux environs des cuisines. Ceux qui l'y aperçurent crurent qu'il s'y trouvait par ordre du basileus et passèrent leur chemin. Finalement on se saisit de lui. Il portait sous ses vêtements une épée. Il avoua qu'il avait projeté de tuer le basileus durant son sommeil, mais qu'au dernier moment il avait hésité. Au moment où il s'en allait, on l'avait arrêté. Le basileus, réveillé par ses gens, témoigna d'une vive contrariété et fit enfermer l'assassin. Le lendemain, comme le misérable se refusait à dire s'il avait eu des complices, et persistait dans ses affirmations mensongères, on le soumit aux plus horribles tortures. On le pendit par les pieds ; on le fit presque périr sous le fouet. Enfin, vaincu par la souffrance, il dénonça quelques autres dignitaires parfaitement innocents. Le basileus, nullement dupe de ces accusations odieuses, se contenta d'enlever à ceux-ci leurs grades. On aimerait à en savoir davantage sur ce personnage mystérieux, quelque captif étranger — bulgare peut-être — dont Psellos nous a caché le nom si soigneusement, personnage assez important cependant pour qu'il ait pu songer un instant à assassiner Monomaque et à se faire proclamer basileus à sa place. Dans l'absence absolue de renseignements aucune conjecture n'est possible.

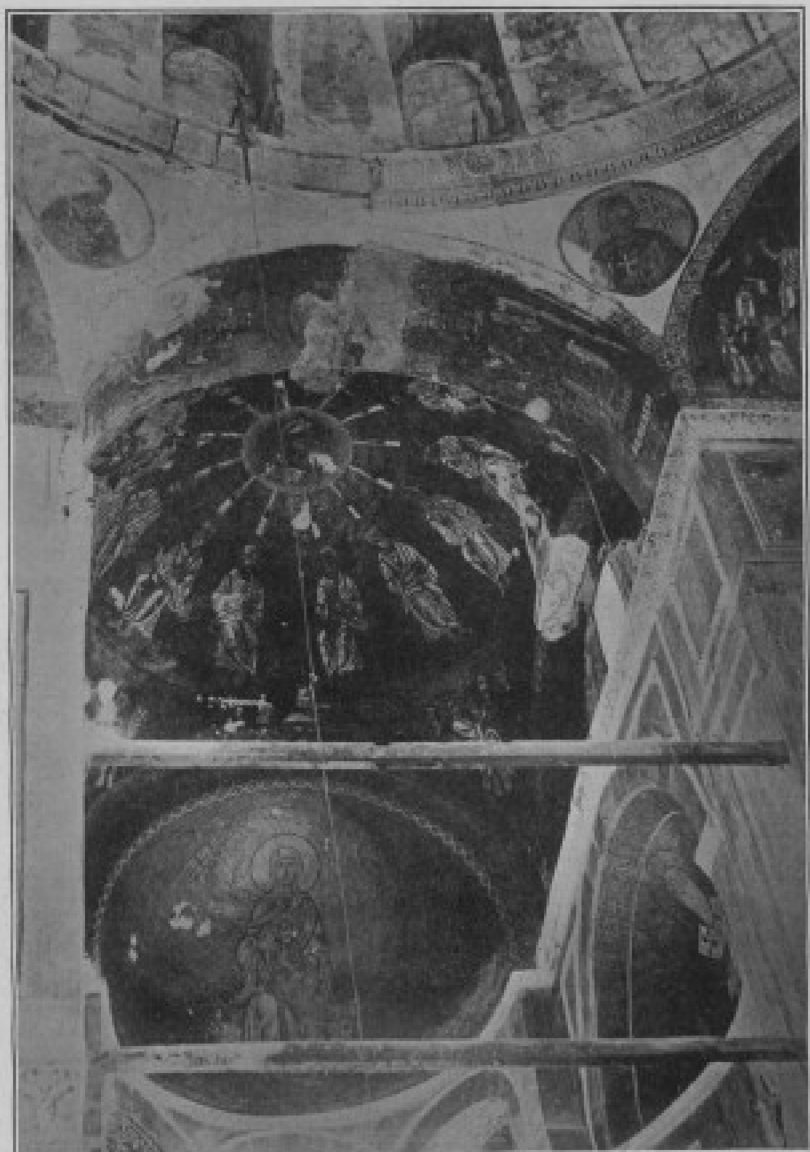
Après cette alerte, le basileus consentit à prendre quelques précautions, puis, au bout de très peu de semaines, il en revint à sa négligence coutumière. Peu s'en fallut, poursuit Psellos, qu'il n'en résultât la pire catastrophe dont il fut miraculeusement préservé. Ici, nouvelle histoire aussi étrange, aussi étonnante, aussi diffuse que la précédente, mais mieux connue, parce que Skylitzès (1) et Zonaras, même Glycas, nous en ont aussi parlé. « Le basileus, dit Psellos, qui aimait à se distraire constamment, ne prenait plus aucun plaisir ni à la musique, ni au chant, ni à la danse, ni aux jeux des mimes, ni à rien. Son unique joie était maintenant d'écouter les élucubrations d'un bouffon ou les bredouil-

(1) Cédrénus, II, 605.

lages d'un bègue disant tous deux tout ce qui leur passait par la tête. Il prenait à ces pitoyables futilités un plaisir extrême. Il y avait alors au Palais Sacré un de ces drôles, nommé Romain Boïlas, infiniment bègue, qui, pour faire rire, ajoutait encore à son infirmité en parlant exprès si bas qu'à peine on l'entendait. Ce défaut bizarre de parole lui avait peu à peu valu la faveur de ce puérile basileus. Longtemps Monomaque n'avait fait aucune attention à cet homme qui avait pour unique fonction de lui verser parfois de l'eau sur les mains après le repas, puis ce sot bavardage qui flattait infiniment le goût stupide de ce prince pour ces enfantillages lui plut à tel point que peu à peu il ne put plus se passer de ce pitoyable amuseur. Il se faisait suivre de lui partout où il allait, même au conseil et dans les grandes fonctions publiques. Sa mimique bouffonne le ravissait. De la rue où il l'avait pris, il l'éleva au plus haut degré des dignités palatines. Il lui donna ses entrées au Palais partout et à toute heure et finit, hélas, par faire de lui le chef de ses gardes. C'était comme le fou du roi avec tous les privilèges de cette situation. Monomaque permettait à cet homme de l'aborder où et quand il le voulait en le baisant à la poitrine et au visage, de lui adresser la parole quand il en avait envie, de se coucher à ses côtés dans son lit en riant aux éclats. Il se laissait presser par lui ses pauvres mains malades, ce qui le faisait crier de douleur et rire tout à la fois. » « Moi, poursuit Psellos, je ne savais qu'admirer plus de l'audace de ce bouffon ou de la faiblesse du basileus qui avait fini par être la chose et le jouet de cet homme, lui laissant faire tout ce qu'il voulait; et toujours le drôle trouvait une nou-



GRAND MÉDAILLON d'or émaillé de travail byzantin trouvé à Kiev en Russie. — XIme Siècle. — (Kondakow, Coll. A. W. de Zwénigorodskoï.)



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — Grande Abside. Pentecôte et Panagia. — XIème Siècle. — (Millet, Htes-Études, B. 282.)

velle farce pour le distraire. Au fond, ce n'était qu'une franche canaille. Comme il aimait sa liberté, cela l'ennuyait fort de ne pouvoir jamais quitter la présence du basileus. Il s'en vengeait en lui jouant des tours abominables, allant jusqu'à se permettre de le réveiller dans son triste sommeil au beau milieu de la nuit et de le faire rire en lui racontant ses rêves burlesques — car, chose inouïe, il dormait à ses côtés. »

Psellos raconte longuement un de ces ridicules récits de rêves, où il est question d'un cheval volé à Boïlas par un vieil eunuque du Palais. C'est une histoire simplement idiote dont l'unique intérêt est de nous faire voir la stupeur d'un courtisan tel que Psellos devant le sans-gêne prodigieux de ce gueux réveillant le basileus pour lui conter de pareilles sornettes. Cette fois la scène se termina par une permission de vingt-quatre heures accordée au coquin et par l'envoi d'un cheval et de cadeaux magnifiques à l'eunuque compère de Boïlas. C'était pour arriver à cette fin que le rusé personnage avait inventé toute cette histoire. « Le plus triste, ajoute Psellos, c'est qu'aucun de nous n'était la dupe de ces comédies. N'osant les dénoncer, nous en étions constamment réduits à en rire, alors qu'il eut mieux valu en pleurer. »

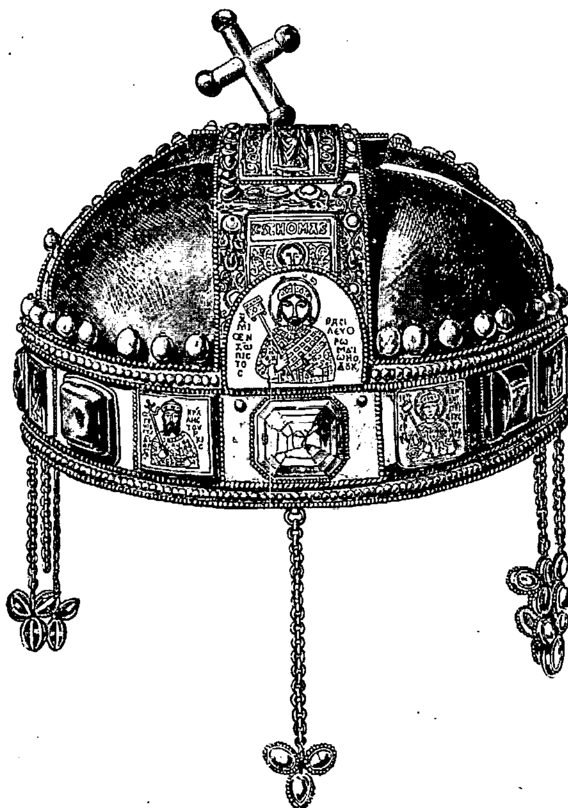
Ce Boïlas avait tant d'audace qu'il avait réussi à se faufiler jusque dans les recoins les plus inaccessibles du Gynécée. Il avait imaginé un récit aussi burlesque qu'inconvenant, une bouffonnerie du plus mauvais goût qui faisait la joie du basileus. Il racontait à tout propos qu'il était le fils de la vieille basilissa Théodora et décrivait avec force détails grivois sa naissance, imitant avec une verve impudente, tantôt les gémissements de la chaste accouchée, tantôt les vagissements du nouveau-né, et Théodora riait comme les autres en l'écoutant. Je laisse de côté ces récits indécents et stupides qui nous ouvrent d'étranges aperçus sur cette misérable vie de harem des princesses byzantines, bien peu différente en réalité de celle si lamentable que mènent encore de nos jours certaines grandes dames turques ou arabes. Boïlas avait, paraît-il, gagné par ces audacieuses inventions dont le grotesque récit venait parfois égayer ces mornes existences, le cœur des deux impératrices qu'il faisait à son gré rire ou pleurer. Son effronterie redoutable était telle que ces deux vieilles femmes n'avaient plus de secret pour lui. Il avait

accès partout chez elles, jusque dans leurs appartements les plus retirés. On le craignait à tel point que c'était à qui parmi cet immense personnel de favorites, de servantes et d'eunuques lui ferait le meilleur accueil et lui donnerait les plus beaux cadeaux. Tout ce passage de Psellos est curieux par ces détails intimes si grossiers sur la vie de la famille impériale. Jamais tant de trivialité et tant d'ignorance ne furent alliées à un luxe aussi éblouissant, en apparence aussi raffiné.

Quelque temps durant les choses se bornèrent à ces comédies ridicules. Mais quand la basilissa Zoé fut morte, ainsi que je vais le raconter, ce déplorable Boïlas devint la cause de grands malheurs. Comme il n'était pas encore satisfait de sa fortune extraordinaire, il osa, chose presque inouïe, convoiter, lui aussi, l'Empire. Si Psellos et Zonaras n'étaient là pour nous affirmer la chose, on se refuserait à admettre une aventure aussi invraisemblable. Mais le témoignage de ces deux chroniqueurs est formel. Zonaras ne nous dit pas comment un tel projet put germer dans la cervelle de cet homme, mais Psellos nous expose en détail les mobiles de cette incroyable intrigue. Après la mort de la pauvre et dévouée Skléréna, Monomaque, amoureux incorrigible, s'était presque aussitôt féru d'amour pour une concubine d'origine barbare, dont nous parlent du reste tous les chroniqueurs du règne. C'était une jeune princesse alaine de sang royal. Née aux pentes sauvages du lointain Caucase, elle avait été amenée à Constantinople en qualité d'otage à la suite d'un traité conclu entre l'Empire et sa nation, mais en raison de ses illustres origines, elle jouissait à la cour d'une situation privilégiée. On lui rendait les plus grands honneurs (1). Après la mort de la basilissa Zoé, Monomaque qui adorait la jeune captive, ne l'épousa cependant point lors de son veuvage, d'abord parce qu'il avait déjà été marié trois fois et que l'Église orthodoxe condamnait formellement les quatrièmes noces, aussi, paraît-il, par un sentiment de déférence envers sa vénérable belle-sœur Théodora. Or l'histrion Boïlas, devenu par la faveur impériale vraiment insensée un si haut et puissant personnage, s'était mis lui aussi à aimer cette belle créature d'une passion démente.

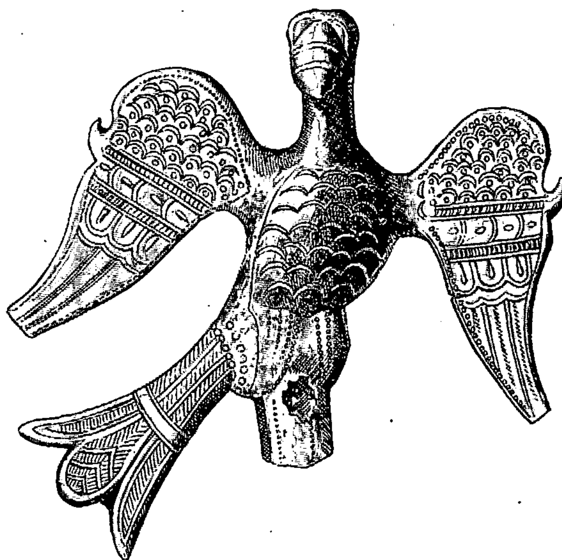
(1) Voy. au sujet de cette jeune femme la note de Brosset dans son édition de l'*Histoire de la Géorgie*, 1re partie, p. 330, note 2.

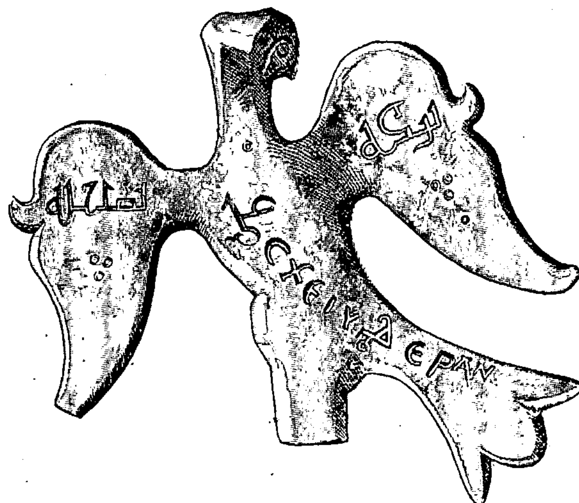
« J'ignore, dit Psellos, si elle fut sa maîtresse ou si au contraire elle lui résista, ce qui serait fort possible, mais je crois bien qu'elle l'aima aussi de toute son âme. En tout cas, l'amour de Boïlas s'accrut à tel point qu'il ne put se maîtriser davantage. Il contemplait sa belle avec des yeux de flamme, ne se lassant point de l'aborder et de lui parler. Impuissant à la fois à dominer sa passion et à la satisfaire du vivant du basileus, poussé par sa frénésie amoureuse, peut-être aussi par de perfides conseils, il conçut le projet criminel, presque incroyable à force de folie, de tuer Monomaque et de se faire proclamer basileus à sa place par une intrigue de Gynécée. Il lui était facile du reste de se débarrasser par un crime de ce souverain qui se fiait à chacun et ne consentait jamais à se faire garder. Comme chef des gardes étrangers, il avait les clefs de toutes les portes. Son erreur fut de croire qu'il avait des partisans, alors qu'il n'avait que des flatteurs et quelques fidèles seulement parmi lesquels le chef en second des gardes, quelque mercenaire d'origine russe sans doute ou peut-être sarrasine. Longtemps il ne s'était ouvert de



*LA COURONNE ROYALE hongroise dite de Saint-Étienne. — Cette couronne fameuse d'or émaillé d'origine purement byzantine, qu'on ne peut voir sans une autorisation spéciale des Chambres hongroises, fut donnée au roi Geysa (Géobitz) par le basileus Michel Dukas (1071-1078) dont le portrait en émail figure avec plusieurs autres sur ce magnifique monument de l'orfévrerie byzantine au XIme Siècle. — (Voy. à la p. 657 d'*Un Empereur byzantin au Xme Siècle *une image de la face opposée de cette même couronne.)*

son projet à personne, puis, poussé par sa passion qui le pressait d'agir, il parla sottement à tort et à travers. Quelques minutes avant le moment qu'il avait fixé pour surprendre le basileus dans son sommeil et le tuer, un de ceux auxquels il avait confié son secret accourut haletant, demandant à parler au prince. « Ton bien-aimé Boïlas va t'assassiner, lui cria-t-il, tu n'as que le temps d'éviter une mort imminente ! » Le basileus, stupéfait, se refusait à admettre une telle infamie, mais sur ces entrefaites, Boïlas, avisé que son crime était découvert, avait jeté son arme et couru dans la chapelle du Palais se jeter aux pieds de la Sainte Table qu'il tenait étroitement embrassée, avouant tout. Tel était l'aveuglement inouï de Monomaque, que son premier mouvement, au lieu de remercier la Providence, fut d'exhaler sa colère contre le dénonciateur qui l'avait sauvé en perdant Boïlas. Déjà





AIGLE DE BRONZE avec inscriptions arabe et byzantine. — Peut-être un couronnement de sceptre? — Travail siculo-arabe des XIme ou XIIme Siècles. — (Ma Collection.)

même il cherchait à excuser ce dernier. Comme il était heureusement trop tard pour étouffer ce scandale qui fut aussitôt connu de tous, il fallut bien faire procéder à l'arrestation de ce coquin. Le lendemain, le basileus ayant fait convoquer le tribunal, se fit amener le prisonnier. Quand le pauvre souverain, si triste et penaud qu'il semblait être plutôt l'accusé, vit devant lui son ancien favori enchaîné, il ordonna les larmes aux yeux qu'on lui enlevât ses liens et qu'on le traitât avec ménagement. Ce fut de sa voix la plus douce qu'il l'interrogea, l'excusant d'avance, s'efforçant d'atténuer sa faute, lui faisant mille promesses, exigeant seulement qu'il dénonçât ses complices.

« Quand le basileus eut terminé son larmoyant discours, dit Psellos, Boïlas refusa d'abord de répondre, mais Monomaque l'ayant encore une fois supplié de parler librement et de lui faire part de ses plus secrets désirs, cela lui fut une occasion de jouer une comédie d'une audace prodigieuse qui fut son salut. Couvrant de baisers les mains du basileus, laissant tomber sa tête sur les genoux de ce maître vraiment débonnaire, « Mets-moi seulement sur le trône, s'écriait-il, faisant le jocrisse; couronne-moi d'un diadème de perles ; fais-moi don aussi de ce collier que tu portes. En un mot, fais-moi participer à ta grandeur. Je n'ai jamais désiré autre chose. »

Le basileus ravi accueillit avec la plus vive joie cette déclaration impudente qui transformait en une farce inconvenante la plus criminelle des tentatives, uniquement préoccupé de blanchir l'indigne favori pour lequel il professait une si grande tendresse. « Je te donnerai tout ce que tu désires, lui dit-il, je vais te faire habiller en basileus des pieds à la tête. Seulement quitte cet air de tristesse et montre-moi à nouveau ton cher visage accoutumé. » Les juges, comprenant qu'on se moquait d'eux, s'en allèrent. Monomaque, lui, remerciait Dieu. Pour mieux récompenser son cher Boïlas, il lui offrit en témoignage de réconciliation un banquet somptueux qu'il présida assis en face du drôle (1).

(1) Skylitzès raconte que Boïlas eut vraiment des complices parmi les personnages sénatoriaux en disgrâce dont il avait, dans sa soif ardente du pouvoir, habilement excité et cultivé les ressentiments. Eux seuls furent cruellement châtiés, dépouillés de leurs biens et envoyés en exil. Lui, Boïlas, après une très courte disgrâce, redevint plus en faveur que jamais.

Cependant Théodora, d'une part, Euprepia, sœur du basileus, de l'autre, exaspérées de son indigne conduite lui firent de tels reproches de sa faiblesse que, pris de honte, il se résigna à envoyer Boïlas passer quelques jours dans un exil doré aux Iles des Princes à deux pas de la capitale, l'autorisant à prendre des bains de mer et à s'y divertir à son aise. Dix jours n'étaient pas écoulés qu'il le rappelait solennellement de cette feinte disgrâce et lui prodiguait des honneurs nouveaux avec liberté entière de dire et de faire tout ce qui lui conviendrait. Psellos, à qui nous devons tous ces récits singulièrement puérils, mais intéressants par le jour extraordinaire qu'ils ouvrent sur la vie du Palais à Byzance, affirme avoir omis à dessein beaucoup de détails ridicules ou humiliants sur ces tristes circonstances. Nous verrons que l'attachement passionné de Boïlas pour la princesse alaine n'en fut pas éteint pour cela.

Psellos entre ici dans de longs détails sur les amours de Monomaque pour cette beauté barbare. La basilissa Zoé, dit-il dans son langage très cru, étant maintenant trop âgée pour avoir commerce charnel avec un homme, et Skléréna étant morte, Monomaque, encore plein de désirs, incapable de maîtriser ses sens, après avoir cherché à les assouvir par des passades à chaque instant renouvelées dans les milieux les plus médiocres, avait définitivement fixé son choix sur cette charmante jeune femme, fille du souverain de la lointaine Alanie, vivant à Constantinople en qualité d'otage garante de la fidélité paternelle. « Certes, c'était la fille d'un bien petit roi, dit notre chroniqueur sur un ton méprisant, mais fille de roi tout de même. » Elle n'était ni vraiment belle, ni distinguée, mais très blanche de peau avec des yeux splendides. Monomaque, dès qu'il se fut épris d'elle, quitta pour elle toutes ses autres maîtresses. Bientôt il conçut pour cette créature fascinatrice la plus violente passion. Toutefois, tant que Zoé vécut, il cacha soigneusement cette flamme. Dès que la basilissa eût expiré, il ne se gêna plus. On s'aperçut du reste de suite à mille indices qu'il ne dissimulait plus ses sentiments. Immédiatement il se mit à la parer de bijoux comme une châsse, lui donnant à profusion diadèmes, colliers, bracelets en forme de serpents, lourdes pendeloques en perles fixées aux oreilles, chaînes d'or et de perles pour la ceinture. Vraie Protée, la jeune femme se montrait chaque

jour avec une parure nouvelle plus étincelante à faire damner d'envie un collectionneur d'aujourd'hui. Monomaque eût tout donné pour pouvoir en l'épousant la faire couronner, mais, outre l'obstacle si grave des quatrièmes noces, il y avait, je l'ai dit, la douleur de Théodora à respecter. « Jamais, dit Psellos, la vieille princesse n'eût accepté d'être à la fois la basilissa et la première sujette d'une parvenue! »

Mais si Monomaque dut renoncer à faire de sa maîtresse une impératrice, il sut lui donner un titre presque équivalent en la créant elle aussi Sébaste ou « Augusta », comme jadis Skléréna. En même temps, il lui attribua une garde royale comme à la basilissa. Satisfaisant à tous ses caprices, il finit par lui donner, dit Psellos, « une rivière d'or et de félicités ». Des navires voguaient incessamment vers la lointaine contrée des Alains, y transportant pour le compte de la toute-puissante favorite des sommes immenses, « les plus beaux et anciens trésors d'art qui illustraient depuis des siècles le nom romain! Enfin c'était une folie. » « J'en pleurais de rage, s'écrie Psellos, car je suis passionnément romain et je me sentais honteux pour mon maître et mon souverain. » Deux ou trois fois l'an, l'Augusta recevait la visite des ambassadeurs du roitelet son père. Le basileus la leur exhibait sur une estrade la déclarant sa femme, et lui en donnant le nom. En même temps il les gorgeait de cadeaux somptueux et leur en faisait distribuer encore par sa chère maîtresse. Quelques jours avant sa mort, il trouvait moyen, nous le verrons, de satisfaire une des fantaisies enfantines les plus ruineuses de la jeune femme, en faisant creuser dans une pelouse une immense piscine pour qu'elle put s'y baigner tout à l'aise. Ce fut sa dernière dépense amoureuse.

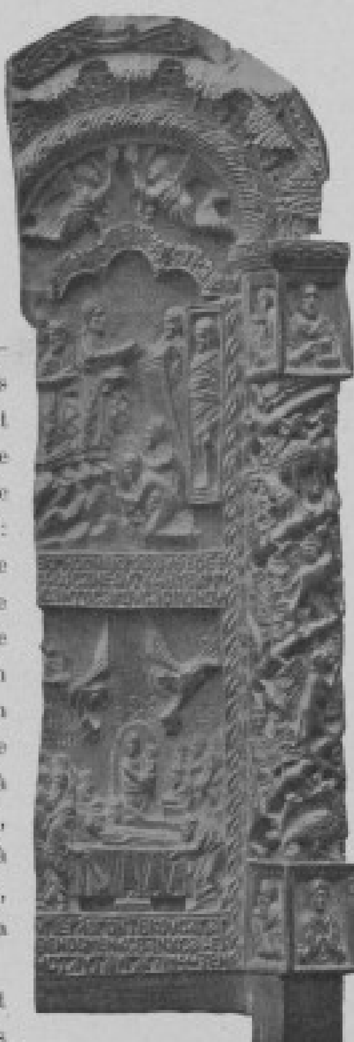
Boïlas (1) qui, par amour pour cette femme dont il n'avait jamais rien obtenu, avait imaginé le complot que je viens de raconter, au retour de son court exil, continua à adorer plus passionnément que jamais la belle Alaine. « Je m'étais bien aperçu de cette intrigue persistante, raconte Psellos, mais j'aimais encore à me persuader que Monomaque

(1) J'ai négligé de dire que c'était seulement par Skylitzès et les autres Byzantins déjà nommés que nous connaissions le nom de ce triste personnage, car Psellos, fidèle à ses habitudes, se garde de nous le dire, n'appelant jamais cet homme autrement que « le comédien » ou « un certain bouffon ».



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — Fragment de la "Communion des Apôtres". Le Christ donnant le vin. (Soc. imp. russe d'Archéol.)

n'en était point informé. Comme je l'accompagnais un jour, alors qu'il se faisait porter chez elle, Boïlas se trouvant être aussi du cortège, elle l'attendait dans un appartement du Palais debout derrière le grillage du Gynécée. Le basileus s'étant arrêté un moment sur la route absorbé dans ses pensées, l'autre en profita de suite pour jeter à la bien-aimée les regards les plus enflammés, avec les sourires et les gestes les moins équivoques. Son visage en était tellement transformé par l'émotion que Monomaque lui-même s'en aperçut. Me touchant doucement l'épaule, il me dit : « Vois ce pauvre diable ! Il l'aime encore malgré tout ce qui lui en est arrivé de fâcheux. » Je me mis à rougir, mais le basileus poursuivit tranquillement son chemin tandis que l'autre continuait son amoureux manège avec une effronterie encore plus éhontée. Cela dura jusqu'à la mort de Monomaque et bien au delà, car la jeune femme étant retombée à ce moment au rang de simple otage, Boïlas continua à l'aimer vraiment à la folie. »



FRAGMENT DE SCULPTURE byzantine sur bois des XIme ou XIIme Siècles. — La Résurrection de Lazare. La Mort de la Vierge. — Mont-Athos. — (Kondakow, pl. XLVII.)

Après nous avoir ainsi longuement entretenus de la jeune favorite, Psellos retourne à la vieille basilissa Zoé dont il retrace une dernière fois le portrait en nous racontant sa mort survenue dans le courant de l'année 1050. « De la première jeunesse de l'impératrice, nous dit-il, je ne sais que peu

de chose et seulement par ouï-dire, et ce peu de chose je l'ai narré déjà. Je parlerai maintenant d'elle dans sa vieillesse alors que je l'ai bien connue. Ce n'était point un caractère. Je ne veux point dire pour cela qu'elle fut tout à fait déséquilibrée, mais elle était complètement inapte au maniement des affaires publiques, et avec cela d'une nonchalance vraiment incurable. Elle avait pu au début de sa vie posséder certaines qualités naturelles, mais il n'en restait guère trace maintenant. J'en excepte toutefois sa profonde piété vraiment extraordinaire. Son âme était comme suspendue à Dieu auquel elle reportait tout ce qui lui arrivait. Elle avait en Lui une foi, une confiance infinies. Mais j'ai parlé déjà de tout cela. Elle était d'humeur très inégale, par moment tout à fait douce et clémente, passant ensuite par des périodes d'extrême dureté. On la gagnait très facilement par la flatterie. Feignait-on le coup de foudre à sa vue, elle vous accablait de ses bienfaits. Voulait-on la remercier, elle vous envoyait au cachot. Si le basileus n'y eut mis bon ordre, elle eut infligé sans motif ce traitement à une foule de gens.

« Comme elle était la plus orgueilleuse et la plus vaniteuse des créatures, son action était funeste, parce qu'elle était sans mesure dans ses libéralités, comptant uniquement sur l'argent pour se faire bien venir de tous. Pour peu qu'on lui vantât les hauts faits des basileis de sa race, de son oncle le grand Basile surtout, elle rayonnait de joie et de fierté. Bien qu'elle eût dépassé les soixante-dix ans, son front n'avait pas une ride, son teint était demeuré celui de sa belle jeunesse. Elle s'était pourtant voûtée et ses mains tremblaient. Pour sa toilette, elle en était arrivée à se négliger fort, ne portant plus jamais ni riches vêtements, ni rubans, ni joyaux, toujours vêtue d'étoffes simples et légères. Elle n'assistait aucunement le basileus dans l'administration des affaires, tenant au-dessus de tout à conserver la liberté absolue de ses journées, non point pour les consacrer à ce qui intéresse d'ordinaire les femmes, à filer ou à tisser, mais au seul service de Dieu, l'unique chose qui occupât ses pensées, et non point dans cet ordre d'idées pour prier, chanter à vêpres ou aller à confesse, mais chose étrange, pour confectionner des encens à l'aide de drogues provenant des Indes ou de l'Égypte. »

Je ne fais que reproduire textuellement le récit de Psellos et son admiration naïve pour cette forme si grossière de piété qui nous ferait sourire de pitié : « Lorsque Zoé fut près de sa fin, poursuit notre chroniqueur, il se fit en elle un grand changement physique. Elle perdit l'appétit et toutes ses forces et fut prise d'une fièvre violente. Tout annonçait sa mort très prochaine. Elle s'y prépara pieusement en faisant briser les chaînes de beaucoup de prisonniers, en faisant remettre aux débiteurs leurs dettes, en faisant faire en même temps d'immenses distributions charitables qui, par leur exagération, constituèrent de véritables dilapidations. Après quelques jours de vives souffrances, elle expira à l'âge de plus de soixante-dix ans, dans le courant de l'an 1050. Elle avait occupé le trône, seule ou conjointement avec sa sœur, ses trois époux successifs et son fils adoptif le Kalaphate vingt-deux ans durant, depuis la mort de son père Constantin arrivée le 11 novembre 1028. Elle fut ensevelie par les soins de son époux dans l'église fondée par elle dédiée au Christ « Antiphonitis » (1).

Psellos, après avoir dit un dernier adieu à cette pauvre basilissa, comme s'il ne pouvait se lasser de son sujet favori, en revient à nous parler longuement encore de son cher Monomaque. Il s'excuse une fois de plus en termes infiniment prolixes de devoir par scrupule d'historien dire toute la vérité, le mal comme le bien, sur le compte d'un basileus pour lequel il ne devrait nourrir que les sentiments de la plus vive gratitude. « Si l'historien, s'écrie-t-il, avait le droit de faire grâce à celui qui toujours lui fut favorable, et de cacher ses actions mauvaises, qui pourrait mieux que moi louer uniquement ce prince lequel, ne m'ayant pas connu avant son avènement au trône, une fois qu'il m'eut entendu parler, fut tellement séduit par mes discours qu'il semblait comme suspendu à mes lèvres ! Mais y eut-il jamais un empereur parfait? Quand on voit les plus grands de tous si durement traités par ceux qui ont écrit leur histoire, comment s'étonner que Monomaque ait eu aussi ses défauts ! Quand je compare mon basileus à ces souverains qui s'appelaient Alexandre le Macédonien, les deux César, Pyrrhus d'Épire, Épami-

(1) « Ἐν τῷ παρ' αὐτῆς ἀνεγερθέντι ναῷ τοῦ Ἀντιφωνητοῦ ». Σύνοψις Χρονική dans Sathas, *Biblioth. gr. m. ævi*, t. VII, p. 163.

nondas le Thébain, Agésilas de Sparte pour ne parler que de ceux-là, je trouve qu'il fut inférieur à ceux-ci en courage physique, mais supérieur en vivacité naturelle, en finesse d'esprit, supérieur encore par sa mémoire puissante, par la faculté qu'il avait de demeurer constamment maître de lui, de contenir sa colère à tel point qu'il semblait toujours le plus doux des hommes. Moi, je m'apercevais de suite quand il faisait ainsi violence à ses sentiments — tel un cavalier qui retient son coursier — parce-qu'alors le sang lui montait subitement au visage, tout son corps tremblait comme s'il ne pouvait plus le porter, son esprit même paraissait se troubler. Si parfois, poussé à bout, il se laissait aller à élever une voix menaçante ou semblait prêt à s'emporter, il en rougissait aussitôt. Quand il avait à juger d'un différend, il dissimulait rigoureusement ses préférences pour l'une ou l'autre partie. Ce n'était qu'après le jugement rendu qu'il témoignait publiquement de son approbation à celui des deux auquel il venait de donner gain de cause.



PLAQUE DE STÉATITE byzantine. — La Panagia orante. — XIme Siècle. — (British Museum, Catal. Dalton.)

« Beaucoup ont conspiré contre lui, beaucoup même ont comploté de le faire assassiner. Mais lui, totalement dédaigneux de leurs criminelles intentions, leur faisait l'accueil le plus simple, de la plus ouverte franchise, s'entretenant avec eux comme s'il ignorait tout ou comme s'il avait déjà tout oublié. Ceux qui avaient le droit d'exprimer devant lui leur avis, s'efforçaient de le mettre en garde et de lui persuader qu'il finirait par être tué s'il ne prenait des mesures contre ces audacieux mais lui, au lieu d'envoyer ces gens au supplice, leur donnait des juges, instruisait lui-même leur procès avec son éloquence accoutumée et, après les avoir épouvantés par cette comédie, les renvoyait indemnes sans châtiment aucun.

« Je laisserai à d'autres, dit encore Psellos, le soin d'écrire la vie publique de ce prince. Sa principale vertu, je le répète, fut son âme si clémente, si humaine, sans aucun ressentiment contre ses pires ennemis.

Il ne se montrait impitoyable que pour ceux qui avaient péché contre la religion. Ceux-là, il les condamnait à la déportation ou à la prison perpétuelle et se jurait de ne leur faire jamais grâce. Comme je lui disais un jour qu'il ne saurait tenir un tel serment, il s'efforça de me persuader que c'était là pour lui l'unique moyen de prévenir le retour de tels méfaits, mais en réalité, dès que sa colère était tombée, si tôt qu'on rappelait devant lui quelque acte de clémence d'un de ses prédécesseurs, tout de suite ce souvenir lui faisait monter les larmes aux yeux et il se demandait uniquement quelle issue heureuse il pourrait bien donner à l'affaire qui le préoccupait. J'étais alors son plus intime conseiller. Constamment je le voyais incliner vers la clémence, s'efforçant d'apaiser d'autre manière le juste ressentiment de Dieu. Je n'ai jamais entendu personne s'exprimer avec plus de sensibilité vraie, plus de générosité souveraine sur les infortunes d'autrui. Quand il avait prodigué à ses sujets les preuves de son amour et de sa magnanimité, il ne se souciait aucunement de leur gratitude. »



PLAQUE DE STÉATITE byzantine de la plus belle époque. — La Vierge et l'Enfant Jésus. — XIme Siècle. — (British Museum, Catal. Dalton.)

Psellos passe ensuite une fois de plus à l'examen impartial des défauts de son basileus de prédilection. « Avant tout, répète-t-il, Monomaque consacrait beaucoup trop de temps, il attachait une importance exagérée à tout ce qui était amusements et distractions de toute espèce. Songeait-il à créer une villa impériale ou à l'entourer de murailles, ou encore à agrandir un hippodrome, au lieu de procéder par ordre, il entreprenait simultanément tous les travaux à la fois, déracinant, plantant, construisant, transformant soudain d'arides étendues en pelouses fertiles. Il

fallait que tout fût fait d'un coup et, ce basileus, grand constructeur de villas et de jardins, eût été désolé qu'il n'y eut pas aussitôt des cigales dans tous les arbres, des rossignols pour chanter dans tous les bosquets. Il entendait que tout marchât très vite. Il voulait jouir immédiatement des plans qu'il avait dressés. D'autres s'efforceront de prouver que Monomaque savait allier le plaisant au sévère. Pour moi, qui ai horreur de ces artifices de langage, je le blâme ici de toute mon âme. »

« Constantin Monomaque, dit encore notre chroniqueur, faisait tout avec passion. Il aimait, il haïssait sans mesure. Il chargeait de tous les défauts, voire de tous les crimes, ceux qu'il exécrait. Il adorait par contre avec la plus partiale frénésie tous ceux qu'il aimait. » Quand la basilissa Zoé mourut, il pleura amèrement comme une sainte cette épouse en somme fort ordinaire. Il fit dire pour le repos de son âme d'innombrables prières et voulut qu'on rendît à sa mémoire des honneurs quasi-divins. Une des colonnettes lamées d'argent qui supportait son tombeau s'étant fendue sous l'action de l'humidité, il s'y développa un petit champignon. A cette nouvelle, ce basileus à la dévotion vraiment imbécile remplit le palais de ses exclamations pieuses et cria au miracle. Il voyait dans ce fait insignifiant la preuve irrécusable que l'âme de Zoé reposait maintenant au ciel parmi les anges! Personne n'était dupe de telles insanités, mais la peur ou l'intérêt fermaient toutes les bouches.

A la mort de sa sœur, la vieille Théodora redevint basilissa unique, mais de même qu'elle avait été effacée du temps que vivait Zoé, ainsi elle demeura après le trépas de celle-ci. Il ne semble pas que sa situation ait éprouvé de cet événement le moindre changement. Son beau-frère la tenait constamment éloignée des affaires, ce dont elle ne semble du reste s'être nullement plainte, absorbée qu'elle était par la vie de profonde retraite où elle se complaisait. Tout au plus, par déférence pour elle qui représentait le dernier rejeton de la glorieuse dynastie macédonienne, Constantin avait-il renoncé à remplacer Zoé par la petite favorite alaine. Psellos ne nous dit rien des relations qui pouvaient exister entre ces deux vieillards, l'antique basilissa légitime et ce sénile beau-frère qui n'était en somme qu'un basileus « consort » comme on dit en Angleterre,

mais qui cependant gouvernait de fait l'Empire. Théodora, déjà fort âgée, ne semble avoir jamais réclamé une part quelconque du pouvoir. Tant que Constantin Likhoudès fut premier ministre, bien qu'elle demeurât éloignée des affaires publiques, elle fut cependant toujours informée par celui-ci de ce qui se faisait et se décidait dans le Conseil, mais ceci même semble avoir pris fin lorsque tomba cet excellent ministre.

Monomaque qui avait tant pleuré Zoé se montra tout autre pour la mémoire de sa sœur Hélène qui mourut également peu après. Cet événement, au dire de Psellos, sembla passer pour lui presque inaperçu. Quand on lui parlait de cette princesse, il gardait un silence glacial. La seconde de ses sœurs, dont il a été question plus haut (1), lui survécut. Certainement il en eut été sans cela de même pour elle.

« Un des plus grands défauts de Monomaque, dit encore Psellos, le second trait dominant de son caractère dont le premier était ce penchant si grand à la frivolité, fut une extrême prodigalité. Avant son avènement, il avait déjà la réputation d'un élégant et d'un fastueux. A peine monté sur le trône, il ne vit dans le pouvoir qu'un moyen de satisfaire ses coûteuses fantaisies, et lui qui se trouva plusieurs fois à la veille d'être renversé faute d'avoir une armée pour défendre sa couronne, n'hésita pas à dilapider le trésor amassé par ses prédécesseurs. D'ailleurs les objets de ces dépenses excessives étaient toujours les mêmes; tout l'argent dont il disposait passait aux bâtisseurs d'églises et de monastères ou à ses nombreux favoris et à ses non moins nombreuses favorites. Sa manie de constructions pieuses autant que coûteuses était extraordinaire. La fameuse église de Saint-Georges de Manganes qui fut une des grandes affaires de son règne fut surtout la plus ruineuse des folies. Les débuts de ce superbe édifice, situé non loin du Grand Palais, près du palais de Manganes, construit par Michel Rhangabé et Basile Ier, avaient été fort modestes, au dire de Psellos, mais bientôt Monomaque se mit dans la tête de dépasser tout ce qui avait été fait jusque-là dans ce genre. Tout ce qui avait été déjà construit fut par son ordre rasé jusqu'aux fondements. On réédifia l'ensemble dans des proportions infi-

(1) Voy. pp. 504 sqq.

niment plus considérables. Ce devait devenir un des plus beaux, des plus somptueux monuments religieux de Constantinople dont Psellos nous fait une description enthousiaste, notant à la fois les colonnes splendides, les voûtes à fonds d'or étincelant des feux des mosaïques, les pavés de marbres polychromes, toutes les séductions enfin de l'art religieux byzantin à son apogée. Tout n'était pas terminé qu'on jeta une fois de plus l'édifice à bas pour le recommencer parce que le basileus ne le trouvait pas suffisamment incomparable. On reconstruisit donc une troisième église plus éclatante, plus admirable, encore plus peinte et ornée. Les voûtes dorées semblaient le ciel étoilé. Monomaque confia la surintendance de ce monastère d'hommes à son premier ministre, le proèdre et protovestiaire Constantin Likhoudès, puis après la chute de celui-ci, au patriarche Michel Kéroularios. Il lui octroya un « typikon » ou charte de fondation. Un parc superbe, vaste enceinte réservée nommée le Philopation qui entourait à la fois le palais, l'église et le monastère de Manganes, parc aux pelouses fleuries, aux jardins suspendus, aux arbres groupés le long des bassins et des fontaines, complétait ce superbe ensemble. Ce que coûta cette merveille fut, paraît-il, presque fabuleux. L'or, nous dit Psellos, coulait à flots. Cependant il finit par manquer et ce temple fameux demeura longtemps encore inachevé (1). Aucun basileus plus que Monomaque n'eut le goût de ces constructions coûteuses, surtout dans l'ordre religieux. Nous avons vu déjà qu'il avait employé l'argent destiné à solder les milices nationales, gardiennes de la frontière de Géorgie et d'Arménie, pour réparer et doter plus largement Sainte-Sophie et d'autres églises de la capitale (2). Ces folles et presque criminelles prodigalités eurent au moins ce bon résultat, dit le dévot Skylitzès, que l'office divin put dès lors être célébré chaque

(1) Skylitzès (Cédrénus, II, pp. 608-609) qui nous donne ce détail, s'étend longuement aussi sur les prodigieuses dépenses occasionnées par la construction de ce monastère favori de Manganes. Le trésor fut mis à sec. Ce fut la cause de beaucoup d'exactions et de taxes iniques qui irritèrent violemment l'opinion publique. Skylitzès se montre à cette occasion très sévère pour Monomaque.

(2) Voy. p. 553. Voy. aussi Muralt, *op. cit.*, I, p. 629, 4 (note). Le manuscrit de la Bibliothèque d'Athènes, n° 1040, contient, entre diverses pièces de vers, un poème en trente et un trimètres qu'on peut attribuer à Jean Mauropos ou à quelqu'un de son entourage et qui célèbre les beautés de l'église de Saint-Georges de Manganes. Ce poème est suivi immédiatement d'une pièce de vers sur Monomaque. Voy. Krumbacher, *op. cit.*, p. 741.

jour dans la Grande Église et non plus seulement à certains jours de l'année comme cela avait été le cas jusqu'ici par mesure d'économie. Le trésor de Sainte-Sophie fut en outre, par les soins de ce basileus si ami de la Religion, enrichi de vases liturgiques d'un art admirable et d'une foule d'autres objets précieux. Monomaque fit encore construire de nom-



ABBAYE BYZANTINE de Stavro-Vouni, le Mont Sainte-Croix des Lusignans. — Côté sud. — (Phot. comman. par M. C. Enlart.)

breux hospices pour les vieillards, pour les mendiants, pour toutes les catégories de malheureux.

Le long règne agité de ce prince fut un des plus féconds en conspirations. L'élévation extraordinaire de tant de souverains successifs devenus basileis, bien que nés si loin du trône, avait extraordinairement surexcité toutes les ambitions. Beaucoup s'imaginaient qu'avec un peu de bonheur et quelque énergie ils parviendraient à se substituer à un prince qu'aucun lien de légitimité n'attachait fortement au trône. J'ai, au cours de ce récit, parlé de quelques-unes de ces conspirations, de la plus dangereuse de toutes, celle de Georges Maniakès, qui fut plutôt une

véritable guerre civile (1), de celle de Théophile Érotikos de Chypre aussi (2), de plusieurs autres enfin (3). En 1051 encore, tout au déclin du règne, Skylitzès en note brièvement une de plus : « En ce temps, dit-il, plusieurs personnages notables (4) dont les principaux étaient Nicéphore et Michel, les fils d'Euthymios, avec quelques-uns de leurs parents, furent enveloppés dans une accusation de complot contre le basileus. Celui-ci leur fit grâce à tous, sauf à Nicéphore dont la culpabilité était par trop certaine. Le malheureux fut condamné à la déportation avec confiscation de tous ses biens. Nous ne saurions rien de plus sur ces faits obscurs si un document manuscrit contemporain publié récemment n'y faisait une brève et curieuse allusion. Je veux parler de la *Vie* manuscrite de saint Lazare du Galesion écrite par un contemporain. Il nous y est dit que ce saint du XI[e] siècle fut « un des partisans du rebelle Nicéphore ». Pas un mot de plus sur ce sujet. Il nous y est dit encore que le saint avait eu auparavant affaire à un autre conspirateur contre Monomaque, un certain Constantin Barys dont le nom ne figure à ma connaissance que dans ce seul passage de cet unique document. Constantin Barys avait adressé au saint une lettre avec une somme d'argent. Il lui annonçait qu'il était prétendant au trône, mais Lazare lui renvoya lettre et argent. Barys eut bientôt son châtiment. Par ordre de Monomaque, il fut lui aussi déporté après avoir eu la langue coupée. Nous ne savons rien de plus sur cet énigmatique personnage (5).

Tant de convulsions intérieures, tant de guerres terribles sur les frontières, tant de changements et de troubles graves en si peu d'années, la santé aussi du basileus si profondément atteinte, avaient infiniment attristé ce règne dont les débuts avaient été brillants. Même dans le radieux domaine des lettres et des sciences, la situation s'était bien assombrie.

Nous le savons surtout par le précieux récit de Psellos. Ici je laisse

(1) Pp. 439 sqq.
(2) P. 459.
(3) Pp. 476, 660, 668.
(4) « Ἄρχοντες ».
(5) Voy. *Byzant. Zeitschr.*, VII, p. 479.

la parole une fois de plus à celui qui a su parler si bien de ce plus grand des écrivains du XIme siècle dont la vie est comme un corollaire de celle du basileus son ami et son disciple (1). On se rappelle les brillants débuts de l'Académie restaurée de Constantinople, l'éclat des leçons de Psellos en particulier, leçons suivies par des élèves accourus de toutes les extrémités du monde civilisé d'alors (2). Ces débuts, hélas, eurent bientôt de moins beaux lendemains. « Le patriarche Kéroularios, homme autoritaire et emporté, avait approuvé d'abord les hardiesses de Psellos, et ne se scandalisait pas trop de l'alliance entre l'Iliade et l'Évangile : mais le fameux professeur avait les défauts de ses qualités : sa facilité d'élocution le rendait querelleur ; rompu à l'escrime de l'école, c'était une sorte de duelliste philosophique, friand de disputes, amoureux du cliquetis des discussions. Nous le trouvons presque aussitôt en polémique avec son ami Xiphilin, plus tard avec le patriarche lui-même, qu'il accusait de verser dans les superstitions chaldéennes. Xiphilin mêlait à la philosophie grecque et aux dogmes chrétiens l'astrologie et la magie orientales; Psellos, bien que versé lui-même dans « les lettres chaldéennes », commença la lutte au nom de Platon contre l'école néo-platonicienne ou pseudo-platonicienne. C'était un Athénien qui jetait le défi à un Alexandrin. Cette guerre philosophique coïncidait avec la guerre de pamphlets qu'il soutenait contre le parti des courtisans. On trouva sans doute que, pour un grand-chambellan de l'empereur, Psellos faisait bien du bruit dans la ville. La considération du ministère en fut peut-être atteinte et l'empereur se refroidit à l'égard de ses conseillers. Monomaque ferma de nouveau l'Université.

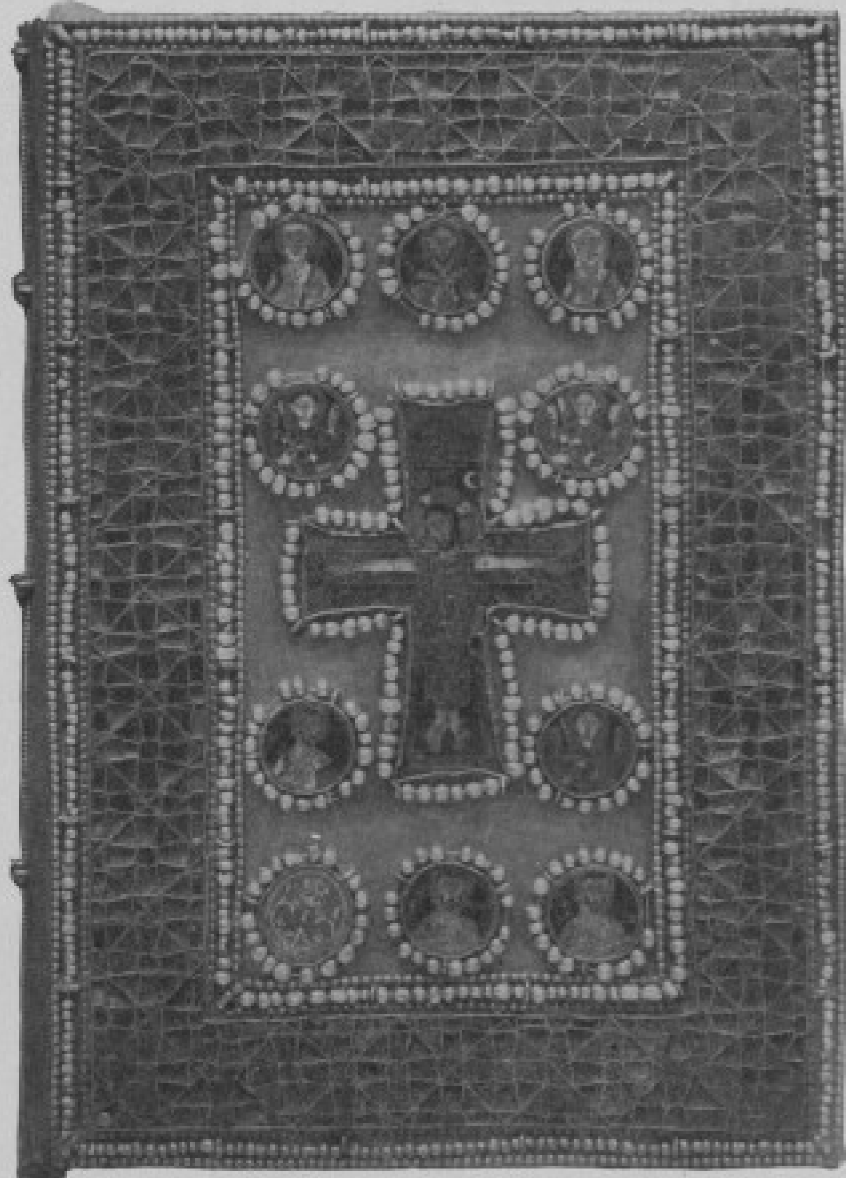
« Les ministres, rappelés de l'école dans le palais, s'aperçurent bientôt que la situation était changée. Le prince obéissait à d'autres influences: ses flatteurs l'encourageaient à ce gaspillage du trésor public qui affligeait les réformateurs. La franchise et l'austérité du futur patriarche Likhoudès pesaient surtout à Constantin : vainement Psellos et Xiphilin lui-même l'engageaient à modérer la rudesse de son langage, qui pouvait compromettre la cause même des réformes : « Tant que je

(1) Rambaud, *Michel Psellos, philosophe et homme d'État byzantin au XIme siècle.*
(2) Voy. le commencement du chap. VI.

serai ministre, répondait Likhoudès, jamais je ne donnerai mon consentement à des actes qui déshonorent la couronne : mon successeur sera libre de les permettre. » Il fut obligé de quitter le Palais et Constantin le remplaça par un homme que Psellos ne nomme pas, mais qu'il traite d'esclave et d'illettré. »

Psellos a raconté en détail ce changement de ministère qui n'eut lieu qu'après la mort de Zoé. Fidèle à ses habitudes de discrète prudence, notre historien ne désigne nominativement ni Likhoudès, ni son indigne successeur. Il trace un beau portrait du premier, de cet homme intègre, d'une probité supérieure à toute corruption. « Le basileus, nous dit-il, qui n'avait accepté le pouvoir que comme un repos, en avait confié l'exercice à un homme très noble, très lettré, d'une éloquence pleine de charme, administrateur expert, politique et légiste éminent, d'une haute intelligence, écrivain du plus grand mérite, à la fois éloquent dans ses discours et limpide dans la rédaction des actes publics. Cet homme avait la taille haute et majestueuse. Sa voix était forte, même retentissante, surtout lorsqu'il parlait à la tribune. Durant que celui-là gouvernait, le basileus se reposait dans les délices. Peu à peu cet homme s'éleva aux plus hauts sommets. Alors le basileus devint jaloux de lui. Toutefois il n'osa d'abord le congédier, mais il souffrait de voir que c'était celui-là qui était le vrai souverain. Quand j'eus reconnu à divers symptômes les premiers débuts de cette impériale jalousie, je crus devoir en prévenir celui qui en était l'objet. Mais cet homme d'une âme si élevée, au lieu de songer à abaisser sa fierté, me répondit en véritable philosophe qu'il était fermement résolu à laisser aller les choses, que si le basileus venait à lui enlever le pouvoir, il se retirerait aussitôt sans en concevoir la moindre amertune. Un jour arriva enfin où Monomaque dans un moment de colère le destitua. C'était en l'an 1050. Ce fut tout profit pour lui. Bientôt après ce fut le tour de Jean Mauropos, le second confident et l'ancien maître du basileus. On éloigna celui-ci à toujours en l'élevant à la dignité d'archevêque d'Euchaïta dans un lointain thème d'Asie.

« Le basileus, c'est toujours Psellos qui nous renseigne, remplaça donc Likhoudès dans sa charge de premier ministre par le plus vil et le



COUVERTURE D'UN EVANGELIAIRE *conservé à Saint-Marc de Venise. — Émaux cloisonnés sur argent doré. — Très bel ouvrage d'orfèvrerie byzantine du XIme ou XIIme Siècle.*

plus incapable des hommes. Le prudent chroniqueur, je l'ai dit, se garde de prononcer cette fois encore le nom de ce nouveau favori sur le cas duquel il s'étend avec sa prolixité accoutumée. « Monomaque, nous raconte-t-il, s'était épris à tel point de ce coquin, jeune homme imbécile qui de sa vie n'avait tenu une plume, qu'il lui avait confié de suite un des postes les plus élevés de l'administration. Il faillit même plus tard, chose inouïe, l'associer à l'Empire. Il l'appelait, lui aussi, des plus doux noms, le nommant son fils. Il le mit au premier rang des membres du Sénat alors qu'il était un parfait incapable. Il tenait pour divin tout ce que l'autre disait ou faisait. » Psellos qui semble bien avoir accumulé contre ce mignon de vrais trésors de haine raconte longuement les débuts de cette fortune suprême, comment aussi elle finit. C'est l'histoire de tous les favoris, histoire sans grand intérêt. Je n'y insisterai pas davantage. Je dirai seulement que grâce à d'autres sources, nous savons le nom et la condition du triste successeur de Likhoudès. « Excédé, disent celles-ci, du serviteur si fidèle qu'était Likhoudès, le considérant comme un censeur incommode autant qu'insupportable, le basileus s'en défit pour donner sa confiance à un misérable eunuque nommé Jean, né dans la bassesse, d'âme aussi basse que sa naissance, vil flatteur, absolument ignorant de la conduite des affaires, sans autre talent qu'une pédantesque affectation de purisme ce qui ne l'empêchait pas de parler aussi mal qu'il écrivait. Le basileus le combla d'honneurs. Se reposant sur lui de toute la charge du gouvernement, il le créa protoproèdre et grand logothète!

« Ce fut un *tolle* parmi les lettrés en disgrâce : « On nous gouverne avec des misérables que nous avons rachetés de la servitude; les grandes charges sont confiées non à des Périclès et à des Thémistocle, mais aux plus vils Spartacus. » Jean Mauropos, comme je l'ai dit déjà, puis Xiphilin, excédés par les intrigues du parti contraire (1) suivirent Likhoudès dans sa retraite et embrassèrent l'état monacal. L'empereur montra en cette occasion sa facilité et sa bonté d'âme habituelles; il

(1) Fischer, *Studien*, etc., pp. 19 sqq. Voy. les curieux détails de l'intrigue d'Ophrydas, qui ne fut que l'instrument d'un parti résolu à amener la disgrâce de Xiphilin et de son groupe.

essaya avec des larmes et des prières de les retenir à son service. Il appelait Xiphilin « sa main droite ». Il était trop endurci dans sa faiblesse larmoyante pour qu'on pût espérer qu'il s'amendât et ils persistèrent dans leur résolution. Ainsi se trouva dispersée la pléïade des ministres philosophes. » Psellos, obéissant aux instances du basileus, qui ne pouvait se passer de cet homme si habile à dissiper les ennuis de cette âme capricieuse par ses discours si variés, resta quelque temps encore dans le palais et consentit même à succéder à Xiphilin dans cette situation de « nomophylax » et cette administration de la justice où ce dernier avait conquis tant de gloire (1). Le basileus redoublait de flatterie à son égard, se dépouillant pour lui de la majesté impériale, le faisant monter sur son trône, tandis qu'assis à ses pieds comme le plus docile des étudiants, il prenait des notes sous sa dictée. « Psellos cependant se sentait dépaysé au milieu de ces ignorants Spartacus, ses nouveaux collègues. Des saintes retraites du mont Olympe, Xiphilin, de son monastère des « Kellia » (2), lui adressait lettre sur lettre pour l'engager à venir le rejoindre. Psellos, foncièrement homme de cour, hésita longtemps. Une dangereuse maladie qui survint lui fit faire de sérieuses réflexions. Le vain et frivole basileus lui témoigna durant cette épreuve le plus vif intérêt, s'informant à chaque instant de ses nouvelles par lettres autographes si tendres que leur seul souvenir lui mettait plus tard les larmes aux yeux, le conjurant de laisser là ses livres et ses études qui achevaient de l'épuiser, plongé enfin dans la plus profonde douleur. Psellos guérit, et malgré les prières de sa famille, malgré les supplications, puis les menaces du basileus, malgré ses lettres « écrites, non avec de l'encre, mais avec des larmes » il s'arracha au monde et s'enferma dans un couvent de Constantinople. » A la mort de Monomaque, il partit lui aussi

(1) Voy. dans Fischer, *Studien*, etc., p. 19, le curieux récit de toutes les intrigues qui coûtèrent leurs situations à tous ces hommes distingués. — Voy. dans Rhodius, *op. cit.*, p. 54, les observations sur le *Tractatus de peculiis* très probablement écrit, du moins inspiré par Xiphilin vers l'an 1040, et, dans ce dernier cas, peut-être écrit par Psellos. De même pour le *Tractatus de privilegiis creditorum* (écrit entre les années 1045 et 1055).

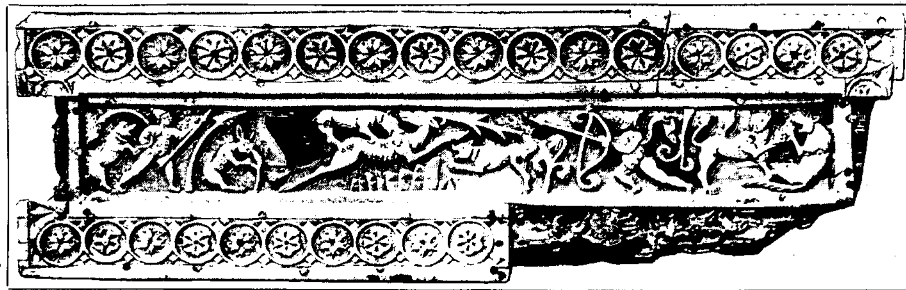
(2) Voy. *ibid.*, pp. 22, 23, la curieuse description de la vie menée par Xiphilin dans le monastère où cet homme si remarquable demeura neuf années. Le 2 janvier 1064 il devait, après un interrègne de près de cinq mois, succéder sur le trône patriarcal à son ami Constantin Likhoudès, patriarche lui-même depuis quatre ans et six mois.

enfin pour le mont Olympe où il rejoignit Xiphilin (1). Il devait, nous le verrons, y demeurer peu de temps. Xiphilin, déjà devenu l'ascète qu'il devait rester plus tard sur le trône des patriarches, épouvanta par son austérité le courtisan Psellos.

(1) Voy. dans Fischer, *Studien*, etc., note 3 de la p. 23, le motif véritable de la retraite momentanée de Psellos. — Voy. encore à ce propos Zachariæ v. Lingenthal, *Beitræge*, etc., p. 22 et Rhodius, *op. cit.*, pp. 6 et 7.



MONNAIE D'ARGENT DU BASILEUS CONSTANTIN MONOMAQUE. AU REVERS, L'EFFIGIE DE LA CÉLÈBRE VIERGE DES BLACHERNES, PALLADIUM DE LA VILLE GARDÉE DE DIEU.



FRAGMENT d'un des côtés d'un coffret byzantin en os conservé au British Museum. Scènes de Chasse. — Xme Siècle. — (Catal. Dalton.)

CHAPITRE VII

Le Schisme. — Les rapports entre les Églises grecque et romaine jusqu'au milieu du xime siècle. — État de Constantinople et de Rome en 1054. Le patriarche Michel Kéroularios. — Le conflit entre les deux Églises. Origines du conflit. Le revirement. Le voyage des légats. L'excommunication. Les représailles. Extension de l'autorité patriarcale en Orient. Patriarcat de Constantinople. Les patriarcats étrangers. Les Églises dissidentes. — Mort de Constantin Monomaque le 11 janvier 1055. Le « protevôn » Nicéphore vainement opposé à Théodora.



SAPHIR GRAVÉ BYZANTIN du XIme ou XIIme Siècle. (British Museum.)

AVANT de raconter les derniers jours de Constantin Monomaque, il me faut parler ici d'un événement suprême, le plus fameux de ceux qui ont valu au règne de ce prince sa renommée dans les siècles, je veux parler d'un des faits les plus considérables de l'histoire, le grand Schisme entre les Églises d'Occident et d'Orient dont le début éclata aussi violemment que brusquement quelques mois avant la mort du basileus par la faute du patriarche Michel Kéroularios. Pour narrer en détail cette grande révolution religieuse dont les immenses conséquences politiques dominent encore l'histoire, il faudrait des volumes et des volumes. Ce n'est point ici le lieu de traiter à fond l'historique de cette question très spéciale. Je me bornerai à dire brièvement le premier acte de ce drame, la rupture entre les deux Églises qui en fut le prologue dans la dernière année de la vie de Monomaque. Je ne pouvais, racontant

ce règne, passer sous silence ces incidents si considérables. Pour la suite de l'histoire du Schisme, je renvoie aux innombrables ouvrages spéciaux. Pour en exposer les débuts, il me suffira de résumer le plus courtement possible le livre excellent et tout récent de mon ami M. L. Bréhier (1). Toute la portion de ce chapitre VII consacrée à ce grand événement lui est à peu près textuellement empruntée ainsi qu'il m'en a très généreusement accordé l'autorisation.

Commençons par une déclaration fort importante. La rupture entre le patriarche et le pape en 1054, rupture qui se termina par la victoire de ce dernier appuyé par le basileus, ne fut point à ce moment considérée comme un schisme. « Les Orientaux, à cause de leur dédain, dit M. Bréhier, les Occidentaux par suite de leurs illusions ne virent pas la portée de ces événements. Les uns les croyaient trop peu importants pour même les mentionner, les autres les voyaient tourner à leur avantage. Il fallut que les siècles missent entre ces événements et leurs narrateurs la distance nécessaire pour leur faire apercevoir en perspective ce qui leur semblait jusqu'ici placé sur le même plan. Ils ne découvrirent l'importance du Schisme de 1054 qu'après en avoir subi les lointaines conséquences! »

Bien que divers indices très positifs, le si curieux récit de la légation de Luitprand en particulier, nous autorisent à croire que, durant le cours du xme et le début du xime siècle, la vieille haine entre Rome et Byzance du temps de Photius s'était perpétuée d'une façon cachée, mais certaine (2), il est non moins certain qu'à la veille même du Schisme, cette espèce de tension qui avait existé sous Nicéphore Phocas et Basile II, dans les rapports entre l'Occident et l'Orient, avait complètement disparu. Le prédécesseur immédiat de Michel Kéroularios, le patriarche Alexis Stoudite, paraît n'avoir jamais eu le moindre conflit avec Rome. Sous son pontificat, Occidentaux et Orientaux semblèrent même entrer alors dans une période de rapprochement. D'excellents rapports existaient entre les deux Empires. Ainsi nous voyons le chroniqueur Adam de Brême se féliciter de l'ambassade envoyée en 1049 à son

(1) L. Bréhier, *Le Schisme oriental du XIme siècle*, Paris, 1899.
(2) *Ibid.*, pp. 1-16.

maître l'empereur Henri III par le « puissant » empereur Constantin Monomaque, pour le féliciter des succès obtenus par lui, sur les conseils d'Adalbert, archevêque de Brême. Dans sa réponse, Henri, qui se montrait plein de zèle pour les Grecs, se vante de descendre des Césars byzantins. Successeur du fils de l'impératrice Théophano il déclare que son ardeur est telle qu'il entend désormais adopter les modes et les mœurs grecques et « il le fit comme il le dit », ajoute le chroniqueur (1).

« Enfin, poursuit M. Bréhier, un témoignage de la plus haute importance montre que la communion entre les deux Églises était à ce moment pleine et entière. C'est la lettre, par laquelle Pierre, patriarche élu d'Antioche, annonça son élection au pape Léon IX, et lui envoya sa profession de foi, deux ans seulement avant le début du Schisme, c'est-à-dire en 1052 (2). Il confia cette lettre à l'un des pèlerins qui visitaient alors Jérusalem; elle devait parvenir au pape par l'intermédiaire du « catépano » d'Italie, le fameux Argyros et de Dominique, archevêque de Grado. Dans la lettre qu'il écrivait à ce prélat, vers le mois de juin 1054, le patriarche d'Antioche se plaignait de n'avoir pas encore entendu parler de cette missive et de n'avoir reçu aucune réponse. Il est probable que ce retard fut dû à la rareté des relations qui existaient alors entre Antioche et l'Occident, car la réponse de Léon IX à la lettre du patriarche syrien existe réellement et elle jette un jour curieux sur les rapports entre les deux Églises si peu de temps avant le Schisme.

« Cette réponse est datée d'avril 1053; elle a donc été envoyée quelques mois seulement avant le début de la grande querelle (3) et, malgré des insinuations très claires sur l'ambition des patriarches de Constantinople (4), le ton n'a rien d'acrimonieux et ne sent pas encore

(1) *Magni Adami Gesta Hammab. Eccl.*, III, 31 (Pertz, VII, p. 347). Nous ne savons malheureusement pas un mot de plus sur cette ambassade et sur ces deux documents si intéressants. Henri III mourut le 5 octobre 1056 à Bodfeld dans le Hartz.

(2) *Lettre de Pierre d'Antioche au patriarche de Venise* (*ou plutôt archevêque de Grado*). (Ch. Will, *Acta et scripta*, etc., XXVI, pp. 227-228). La lettre au patriarche de Grado est écrite en 1054. Voy. encore dans le journal *Bratskoje Slovo* (*la Parole fraternelle*), 1894, n° 20, pp. 627-659, l'article intitulé : *Un ancien exemple édifiant de patience à l'égard de dérogations au cérémonial ecclésiastique. La lettre de Pierre, patriarche d'Antioche, à Michel Kéroularios, patriarche de Constantinople* (en russe).

(3) Jaffé, *Reg. Pontif. Roman.*, I, p. 545.

(4) Will, *ibid.*, p. 169 *a* (36-38): « *Quosdam conari minuere antiquam dignitatem Antiochenæ Ecclesiæ audivimus.* »

la polémique. Le pape se montre, au contraire, plein de joie de ce que le patriarche Pierre ait fait « refleurir le zèle de l'Église d'Antioche » et adopté la véritable doctrine. Il semble que cette correspondance ait renoué des rapports depuis longtemps interrompus et cette circonstance montre qu'on se croyait plutôt à la veille d'une détente que d'une nouvelle querelle. Pierre avait, en effet, dans sa lettre, rendu un véritable hommage à la primauté de Rome (1). Après l'avoir félicité et lui avoir rappelé quels titres l'Église romaine a à cette vénération, le pape lui promet l'appui de cette Église dans le cas où les privilèges du patriarche d'Antioche seraient menacés, et s'il perdait la troisième place qu'il doit occuper dans la chrétienté. La lettre se termine par l'approbation de l'élection et de la profession de foi de Pierre d'Antioche. Le pape en loue l'orthodoxie et lui retourne lui-même la sienne. Il est à remarquer que Léon IX y confesse la double procession du Saint-Esprit et il est pourtant bien peu vraisemblable que le patriarche d'Antioche qui, malgré sa modération, a affirmé plus tard solennellement l'horreur que lui inspirait ce dogme, en ait fait autant dans sa lettre à Léon IX (2).

« Cette correspondance nous prouve donc que quelques mois avant la querelle il y avait « communion », dans le sens le plus étendu, entre l'Église latine et l'Église grecque. Si quelques expressions du pape font pressentir qu'il éprouvait peut-être des inquiétudes du côté de Constantinople, il n'en est pas moins vrai qu'officiellement il « communie » avec les prélats de l'Église grecque, approuve leur profession de foi et que ceux-ci, d'autre part, éprouvent le besoin de notifier leur intronisation au siège de Saint-Pierre et d'abriter sous cette haute autorité leur propre prestige. »

« Ce n'était pas seulement par leurs puissances : papes, empereurs, et patriarches, continue M. Bréhier, que les deux Églises étaient en contact. Sur les frontières des deux mondes, il se faisait un mélange forcé entre les fidèles de chaque culte. Existait-il dans la masse des fidèles une tendance au schisme? Tous les témoignages montrent le

(1) *Ibid.*, p. 169 *a* (2-5) : « *Quod tandem per te, carissime frater, videtur refloruisse sanctæ Antiochenæ Ecclesiæ studium et sentire quod est sentiendum.* »
(2) Voir sa lettre à Michel Kéroularios.

contraire. Autant les déclarations des puissances portent la marque de la raideur et de l'intransigeance, autant les rapports entre les fidèles sont remplis d'une douceur, disons le mot, d'une tolérance et d'une charité vraiment chrétiennes. » Parmi les exemples fournis par M. Bréhier il en est qui rentrent si complètement dans mon sujet de l'histoire de ces règnes, que je n'hésite pas, malgré leur longueur, à reproduire ces passages si intéressants.

« Et d'abord, dit notre auteur, en parcourant les textes de l'époque, on est frappé du respect que chacune des deux Églises témoignait pour le culte de l'autre. Raoul Glaber, blâmant la coutume qu'avaient les fidèles de cracher dans les églises, vantait à ses compatriotes la conduite toute opposée des Grecs et leur respect pour les règles ecclésiastiques (1). Des églises latines et des monastères latins existaient dans l'empire d'Orient : les empereurs les prenaient sous leur sauvegarde. L'un des monastères du Mont-Athos était peuplé par des habitants d'Amalfi ; les moines latins n'ignoraient pas sa réputation et l'on vit un moine du Mont Cassin, qui fut plus tard abbé de son monastère sous le nom de Jean III, s'exiler volontairement pour fuir le gouvernement d'un abbé simoniaque et, après avoir passé six ans dans un couvent du Sinaï, venir se réfugier au milieu de la communauté de la Sainte-Montagne. Son biographe raconte qu'il avait résolu d'y finir ses jours, quand une vision l'engagea à revenir dans son pays (2). Et dans le « typikon » de Constantin Monomaque, rédigé en 1045 pour le Mont Athos, il était question du navire que les religieux de ce monastère devaient toujours tenir prêt pour leurs voyages à Byzance (3).



CAMÉE BYZANTIN (Héliotrope) *de la belle époque. — Le Christ bénissant. — XIme ou XIIme Siècle. — (British Museum, Catal. Dalton.)*

« Dans la Ville Impériale aussi, il existait, depuis fort longtemps, des

(1) Raoul Glaber, V, 1, 7 : « *apud Græcos ubi semper tenor ecclesiasticus cautissime viguit.* »

(2) Mabillon, *Acta Ord. S. Ben.*, VI sæc., p. 1, p. 98.

(3) Meyer, *Die Haupturkunden der Gesch. des Athos*, p. 157, lignes 22-27.

églises latines, dans lesquelles le rite latin était exercé avec la plus entière liberté. Certains monastères avaient même, autrefois, appartenu aux papes en toute propriété, car dans une lettre adressée par le pape Jean VIII à l'empereur Basile Ier à la fin du IXme siècle, ce pape félicitait et remerciait l'empereur d'avoir restitué à l'Église romaine une de ses plus anciennes possessions, le monastère Saint-Serge (1). On ne sait si les papes avaient gardé cette possession jusqu'au XIme siècle, mais il est certain qu'à cette époque les églises de rite latin étaient devenues assez importantes. On peut conjecturer, d'après des documents d'une époque postérieure (2), que les Amalfitains joignaient à la possession de leur monastère du Mont Athos, au moins celle d'une église urbaine, l'église de Sainte-Marie des Amalfitains. Au commencement du XIme siècle, le roi saint Étienne de Hongrie avait fondé à Byzance, avec l'autorisation de Basile II, une église qu'il plaça sous le vocable du saint son patron (3). Cette église était destinée à la « nation hongroise »; les offices y étaient célébrés d'après le rite latin et son clergé était entretenu aux frais du roi de Hongrie (4). Enfin, la garde impériale des Værings, composée d'Anglo-Saxons ou de Northmans très attachés à l'Église romaine, avait aussi son église nationale tout près même de Sainte-Sophie, la Panagia Varangiotissa (5). Les cérémonies latines se célébraient donc, pour ainsi dire, chaque jour, sous les yeux des Byzantins. Loin de mettre obstacle à leur exercice, les empereurs accordaient à leurs adeptes la plus complète protection, et la persécution que Michel Kéroularios exerça contre ces églises fut regardée par tous comme une grande nouveauté.

« Bien plus, il y avait un monastère latin situé hors de l'Empire, le monastère du Mont-Cassin, que les empereurs grecs se plaisaient à protéger et à combler de leurs libéralités. Les schismes eux-mêmes ne détruisirent pas cette tradition et nous la trouvons vivante au début du XIme siècle, au moment même où le prétendu schisme de Sergius aurait

(1) Banduri, *Imperium Orientale*, I, p. 503.
(2) Du Cange, *Constantinopolis christiana*, II, 1 ; — Belin, *Hist. de la latinité de Constantinople*, p. 18 (d'après un chrysobulle d'Alexis Comnène).
(3) Bollandistes, 2 septembre, p. 532 D.
(4) Bollandistes, 2 septembre, p. 534, *A. B.*
(5) Belin, *op. cit.*, p. 20.

séparé Rome de Constantinople. Il existe, en effet, une charte de Bojoannès, « catépano » d'Italie, datée de 1028 et inspirée par l'empereur Constantin VIII. Elle défend aux fonctionnaires d'enlever les biens des monastères et surtout ceux de Saint-Benoît (1). Il s'agissait pourtant de la source même où l'Église romaine puisait toujours de nouveaux défenseurs.

« Mais, à côté des causes accidentelles qui mettaient ainsi en relation les fidèles des deux Églises, il y eut bientôt entre eux un motif permanent de contact : ce fut l'affluence des Occidentaux aux Lieux Saints vers le milieu du xime siècle. A cette époque, d'après Raoul Glaber, toutes les classes de la société furent entraînées par la même impulsion vers le Saint-Sépulcre. « D'abord le bas peuple, puis la classe moyenne, ensuite les grands, les rois et les comtes, les marquis et les évêques, et enfin, ce qui ne s'était jamais vu, les femmes les plus nobles ainsi que les plus pauvres s'y dirigèrent (2). » Or, tous ces pèlerins suivaient surtout la voie terrestre, c'est-à-dire la vallée du Danube, et c'était à Constantinople qu'ils allaient s'embarquer pour la Terre Sainte, à moins que le passage à travers l'Asie-Mineure ne les effrayât pas. Ils traversaient donc l'empire d'Orient et si, à ce moment, il avait existé des sujets de haine religieuse entre eux et les Orientaux, des conflits n'auraient pas manqué de se produire, semblables à ceux qui naquirent plus tard à l'époque des Croisades.

« Que voyons-nous, au contraire? Tous ces évêques occidentaux ne témoignent jamais la moindre défiance envers leurs confrères d'Orient : ceux-ci, loin de les mépriser, les accueillent avec honneur. De part et d'autre, il y a une confiance réciproque, un respect mutuel et une véritable communion au sens où l'entend l'Église. Les Occidentaux éprouvaient une grande admiration pour la terre d'Orient, si féconde en églises et en reliques célèbres. Leur ambition était de visiter tous ces lieux saints et de rapporter dans leurs églises quelques-unes de ces reliques. Ce furent les motifs qui déterminèrent Richard, abbé de Sainte-Vanne en Lorraine, à s'arrêter plusieurs jours à Constantinople et à

(1) Trinchera, *op. cit.*, p. 18.
(2) Raoul Glaber, IV, vi, 18.

Antioche, vers 1026 (1). Le patriarche de Byzance, qui était alors Alexis, lui donna deux morceaux de la Vraie Croix, qu'il fit enfermer dans une châsse d'or, porta à son cou pendant tout son voyage, puis donna à l'église de Sainte-Vanne. De même, en 1028, Odolric, évêque d'Orléans, chargé par le roi de France Robert de remettre à l'empereur Constantin VIII une magnifique épée dont la garde et le fourreau étaient d'or, ornés de pierres précieuses, lui rapporta en échange un morceau important de la même relique et un grand nombre de vêtements de soie (2). Le même évêque, ayant assisté, dans l'église du Saint-Sépulcre, au miracle des lampes, acheta un de ces instruments merveilleux au patriarche de Jérusalem.

« D'autre part, aucune bienveillance n'était plus grande que celle des Orientaux à l'égard de leurs hôtes de passage. Les réceptions qu'ils faisaient aux pieux voyageurs d'Occident vers le milieu du XIme siècle ne ressemblaient guère à celle qui avait tant irrité l'évêque de Crémone. (Il avait dû, d'ailleurs, une partie des déboires qu'il eut à supporter à sa qualité d'ambassadeur). C'était un moine occidental, saint Bononius, qui, établi en Égypte, délivrait par son crédit auprès du sultan de « Babylone » un évêque de Verceil, Pierre, fait prisonnier avec tous ses compagnons au cours d'un pèlerinage (3). Après un séjour à Jérusalem, le saint et ses compagnons arrivèrent à Constantinople par mer. A la vue de ces étrangers qui débarquaient, les gardes du port soupçonnèrent quelque embûche que les habitudes du temps rendaient vraisemblable; aussi ils les enchaînèrent et, après avoir obtenu un ordre du Palais impérial, les firent conduire en prison. Mais le saint ne demeura pas inactif; il expliqua à des Grecs charitables l'objet de son voyage; l'empereur fut prévenu de l'erreur de ses agents et non seulement tous les prisonniers furent délivrés, mais le trésor impérial subvint aux frais de leur route et ordre fut donné de leur fournir tout ce qui était nécessaire à leur retour en Occident.

« Richard, abbé de Sainte-Vanne en 1026, et Odolric, évêque d'Or-

(1) Mabillon, *Acta Ord. S. Ben.*, Sæc. VI, p. I. *Vie anon. de Richard*, pp. 528 (17-18)-529 (19); — *Id.*, par Hugue de Flavigny, p. 552.

(2) Raoul Glaber, IV, VI, 19.

(3) Mabillon, *Ibid.*, Sæc. VI. *Vie de saint Bononius*, VI-VIII, p. 268.



BAS-RELIEF BYZANTIN de marbre de la Panagia, *du XIme siècle, conservé dans une des chapelles de Saint-Marc de Venise. — L'inscription désigne un basileus du nom de « Michel ».* — (Corpus inscr. græc., *t. IV, n° 8706*).

léans en 1033, furent reçus avec plus de magnificence encore. Dès que le premier fut arrivé à Byzance, l'empereur et le patriarche l'invitèrent à venir les voir et prirent un grand plaisir à sa conversation (1). Après avoir été comblé de présents, il partit, accompagné de la bénédiction du patriarche Alexis (2). Il est certain que si l'un des deux avait paru hérétique à l'autre, cet adieu aurait eu un caractère tout différent.

« Les séjours prolongés que faisaient les moines occidentaux dans les monastères basiliens d'Orient sont encore un témoignage irrécusable de cette mutuelle confiance. Sur la colline de Sion ou au pied du mont Sinaï existaient des ermitages et des couvents si vénérés, que d'y habiter quelque temps était, pour un moine occidental, une œuvre méritoire et un sujet de consolation. L'Italien saint Bononius resta ainsi plusieurs années au monastère de Sinaï, et ce qui montre bien qu'aux yeux de ses frères d'Occident il n'était pour cela suspect d'aucune hérésie, c'est que l'évêque de Verceil le rappela en Italie et le chargea de rétablir la règle de saint Benoît dans un des monastères de son évêché (3). Les princes occidentaux regardaient même comme une bonne œuvre de soutenir de leurs deniers ces saints monastères. Richard II, duc de Normandie, si charitable aux pèlerins et qui prenait à ses frais le voyage de Richard de Sainte-Vanne, avait donné à l'un des monastères du Sinaï une rente annuelle que les moines orientaux venaient chercher à Rouen (4), et à l'Église du Saint-Sépulcre une rente pareille de cent livres d'or (5).

« Aucune haine n'écartait donc les uns des autres Grecs et Latins : lorsque les Orientaux s'égaraient dans leur pays, les Occidentaux savaient leur rendre l'accueil qu'ils avaient reçu en Orient. Si, en effet, les Latins étaient de grands voyageurs, de nombreux témoignages nous prouvent que les Grecs aimaient aussi à sortir de leur pays et qu'une sorte de

(1) Mabillon, *ibid.*, *Vie anon. de Richard* : « *cumque ad invicem familiariter sermocinerentur, prædulcem affluentemque viri Dei mirati facundiæ sapientiam, ætatis ac morum venerati sunt elegantiam.* »

(2) *Ibid.* : « *cum benedictione Patriarchæ* ». Sur Odolric, voir Raoul Glaber, IV, VI, 19.

(3) *Ibid.*, p. 269.

(4) Raoul Glaber, I, IV, 21 : « *Ab Oriente scilicet monte... Sina, per singulos annos monachi Rotomagum venientes qui a predictis principibus plurima redeuntes auri et argenti suis deferrent exenia.* » — Mabillon, *ibid.*, *Vie de saint Simon*, p. 374.

(5) Raoul Glaber, I, IV, 21.

contre-courant s'était formé, au XIme siècle, d'Orient en Occident. Il est plusieurs fois question dans les vies des saints des voyageurs grecs qui erraient alors à travers le monde et de l'hospitalité qui leur était offerte par des évêques. Ce fut ainsi que saint Godehard, évêque d'Hildesheim, établit dans son diocèse des sortes d'asiles pour les étrangers (1). Il y recevait, d'après son biographe, des gens qui portaient le costume des Grecs et les appelait en plaisantant les Péripatéticiens (2) ; il ne les aimait guère, mais en mémoire du Christ, il ne les renvoyait qu'après leur avoir donné tout ce qui était nécessaire pour continuer leur route. Plus cordiale était la réception que faisait à ces malheureux Grecs saint Gérard, évêque de Toul, dont le diocèse était à la même époque rempli d'Écossais. Il prenait à ses frais l'entretien des uns et des autres et il leur avait fait construire un oratoire avec des autels particuliers où ils pouvaient prier Dieu à la mode de leur pays (3). Une tradition voudrait même que ces Grecs eussent appris leur langue à l'un de leurs futurs adversaires, redoutable champion des droits de Rome, au cardinal Humbert, qui faisait à ce moment ses études à Toul (4).

« L'Italie était surtout, par sa position entre les deux empires, l'endroit où ce contact entre Grecs et Latins était pour ainsi dire journalier et où les causes de conflit pouvaient être les plus fréquentes. C'est là pourtant que nous trouvons, de la part des Occidentaux pour les Grecs, les sympathies les plus vives. Dans l'Italie grecque vivaient alors saint Nil et son disciple, saint Barthélemy, qui fut à peu près le contemporain de Michel Kéroularios (5). On trouve dans leur histoire une grande part de légendes; mais ce qui nous intéresse avant tout, c'est la tendance de sympathie que les rédacteurs grecs de leurs vies manifestent pour l'Église latine. Cette tendance éclate dans les actes et les discours qu'ils prêtent à leurs héros. » Ici M. Bréhier parle longuement du fameux

(1) Mabillon, *A. O. S. B.*, VI sæc., p. 1 : *Vie de saint Godehard*, XXV-XXVI, p. 411. — Voy. encore *Épopée*, II, 261.

(2) Mabillon, *ibid.*

(3) *Vie de saint Gérard*, par Widric (*Acta Sanctor.*, Bollandistes, 23 avril, p. 210 c.) : « *Cœtum quoque Græcorum ac Scotorum agglomerans non modicum... divisis altariis in oratorio, ubi Deo supplices laudes persolverent more patrio.* ».

(4) *Histoire littéraire de la France*, VII, p. 527.

(5) Il mourut en 1085.

saint Nil, de ses rapports avec les papes et les empereurs, du grand monastère basilien aussi fondé par lui à Grotta-Ferrata. Dans le tome I[er] du présent ouvrage, j'ai longuement insisté sur cette vie admirable de ce plus grand saint grec d'Italie. Je n'y reviendrai pas aujourd'hui. Le monastère de Grotta-Ferrata qui existe toujours encore a conservé son rite basilien à travers les âges. Non seulement il ne porta jamais aucun ombrage aux papes, mais il fut placé sous leur protection et, plus tard, Léon IX put, dans sa lettre à Michel Kéroularios, opposer ses égards pour les églises grecques de Rome aux persécutions subies par les églises latines de Constantinople.

« Parmi les liens qui unissaient alors les fidèles des deux cultes — c'est toujours M. Bréhier qui parle — il faut citer aussi la dévotion que les Grecs témoignaient pour le pèlerinage à Rome au tombeau des Apôtres. Ce pèlerinage auquel les Occidentaux attachaient une très grande importance depuis plusieurs siècles, était regardé par les Orientaux eux-mêmes comme une bonne œuvre. Ce n'étaient pas seulement des moines, comme ce saint Christodule qui partit à vingt-trois ans d'Asie-Mineure pour aller visiter les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul (1), mais encore des laïques et même des fonctionnaires byzantins. L'auteur de la vie de saint Barthélemy raconte l'histoire d'un scolastique, Jean, qui vint voir le saint au cours du voyage qu'il fit à Rome pour aller se prosterner devant le tombeau des apôtres (2). Or, ces pèlerinages avaient lieu quelques années avant le Schisme, celui de saint Christodule en 1043, celui du scolastique Jean en 1045. Ils prouvent d'une manière certaine que pour beaucoup d'Orientaux Rome était restée la tête de la chrétienté et que la pensée du schisme était étrangère à leur esprit.

« C'est encore en Italie que nous trouvons le souvenir d'un célèbre ermite d'origine arménienne, de saint Siméon; il y laissa une trace si profonde de son passage, que les papes Benoît VIII et Léon IX lui-même n'hésitèrent pas à le canoniser : il prit place dans le calendrier de l'Église latine. Tout jeune, il abandonna sa famille et se fit ermite; puis, tourmenté du besoin de voir les lieux saints du christianisme, il partit pour

(1) Martinow, *Annales græco-slavicæ*, dans les Bollandistes, octobre, X', p. 298.
(2) Migne, *Pat. gr.*, CXXVII, pp. 488-489.

Jérusalem d'abord et ensuite pour Rome (1). Dans cette ville, son aspect étranger et sa façon de prier, qui ne ressemblait pas à celle des Italiens, lui firent courir un grand danger. Au moment où il était prosterné dans l'oratoire de Saint-Jean de Latran, un prêtre le remarqua et voulut ameuter la foule contre lui et il ne dut son salut qu'à l'intervention d'un évêque arménien, membre du synode qui se tenait à cet instant même dans la basilique sous la présidence du pape (2). Ce prélat le fit venir, lui parla dans sa langue et le saint édifia toute l'assemblée et le pape par l'orthodoxie de ses déclarations. Les dispositions du peuple changèrent subitement à son égard. Dès lors, il parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, suivi sur sa route par des foules entières qui venaient implorer de lui les miracles et la guérison des malades. Il alla jusqu'au sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle en Galice et passa même en Angleterre. Il revint par la France, s'arrêta en passant au monastère de Saint-Martin de Tours et, après avoir ainsi parcouru tous les lieux saints d'Occident, il revint se fixer dans un monastère de Mantoue où il termina sa vie sous la protection du duc Boniface, entouré de la vénération de tous les Italiens. Il mourut en 1016.



JASPE BYZANTIN de la belle époque. — La Panagia dans l'attitude de l'oraison. — XIme ou XIIme Siècle. — (British Museum, Catal. Dalton.)

« L'histoire de ce saint est celle de beaucoup d'autres Grecs qui sont venus s'établir encore plus loin de leur pays natal, tout au fond de l'Occident. Ce fut ainsi qu'un autre saint Siméon, né en Sicile celui-là, vint finir ses jours dans un ermitage de la ville de Trèves (3). Il était le fils d'un Grec et d'une Italienne, et naquit à Syracuse à la fin du xme siècle. A sept ans, il fut conduit à Constantinople et reçut la même éducation que tous les jeunes Byzantins de son temps. Des pèlerins d'Occident qui

(1) Mabillon, *ibid.*, p. 153.

(2) *Ibid.*: « *Aderat tunc ibi quidam religiosus et reverendus episcopus qui ab Armeniæ finibus peregre Romam petens...* »

(3) Mabillon, *ibid.*, pp. 372 sqq.

passaient par Constantinople, lui inspirèrent l'envie d'habiter les Lieux-Saints et il se mit comme guide au service des pèlerins qui arrivaient en Terre-Sainte (1). Mais il brûlait du désir d'être ermite, et pour suivre en tout l'exemple de ses illustres prédécesseurs, il résolut de se soumettre d'abord comme eux à la règle d'un monastère. Il se retira à Bethléem, puis au mont Sinaï. Chargé par les moines d'aller recueillir en Occident l'aumône annuelle dont le duc Richard II de Normandie les gratifiait, il rencontra à Antioche une bande de pèlerins conduite par Richard, abbé de Sainte-Vanne. Il éprouva tout de suite pour eux une telle affection qu'il résolut de ne plus les quitter et de se mettre à leur suite. Arrêté près de Belgrade, il fut séparé de ses compagnons et ce fut tout seul qu'il arriva vers 1027 à Rouen; le duc Richard II était mort et il n'était plus question d'aumônes pour les monastères de Terre-Sainte. Siméon se rendit alors au monastère de Sainte-Vanne où il retrouva ses compagnons de route, et en particulier le moine Edwin, qui nous a laissé sa vie (2). « Pendant le temps qu'il passa près de nous, dit ce biographe, il vécut toujours d'une manière irréprochable. » Ces paroles sont bien un brevet d'orthodoxie. Ainsi pensait à son égard Poppo, évêque de Trèves, qui le choisit pour lui servir de guide et de compagnon pendant le voyage qu'il fit à Jérusalem. De retour en Occident, Poppo combla enfin les vœux de Siméon en lui permettant de choisir l'endroit qui lui plaisait pour y vivre en ermite. Siméon s'établit dans une loge de la « Porta Nigra » qui rappelle le séjour des Romains à Trèves. Il y fut muré solennellement par l'évêque, en présence du clergé et du peuple en 1028 (3), et il y vécut jusqu'à sa mort, bravant les tentations des démons qui l'assiégeaient et parfois les émeutes du peuple qui, il faut le dire, l'accusait, en sa qualité d'étranger, d'être la cause de tous les fléaux et surtout des inondations. Mais la protection de l'évêque ne lui fit jamais défaut et, après la mort du saint, Poppo obtint du pape l'envoi de légats qui vinrent procéder à sa canonisation et à l'élévation de son corps. Ses nombreux miracles firent vivre sa mémoire parmi le peuple de Trèves.

(1) *Ibid.*: « *Per VII annos ductor peregrinorum fuit.* »
(2) Mabillon, *ibid.*, p. 376 (X).
(3) « *In turri quæ antea Porta Nigra vocabatur, parvulum tugurium expetiit.* »

« De même, un monastère flamand, celui de Saint-Amand de Gand, vit arriver un jour, vers l'année 1011, un évêque grec fugitif, Macaire (1), évêque d'Antioche de Pisidie. Malgré son aspect étranger, *incogniti moris, peregrinæque institutionis* (2), il fut accueilli avec la plus grande cordialité et réjouit le monastère par la sainteté de sa conversation. Il fit si bien la conquête de ces Flamands en les charmant sans doute par la description des choses d'Orient, qu'ils ne voulurent plus le laisser partir. Désireux de revoir sa patrie, il fit violence à ses hôtes et les quitta. Mais il était trop tard : la maladie le saisit en chemin et il revint mourir au monastère. On pourrait croire qu'à la suite des divergences qui troublaient les rapports des Églises d'Orient et d'Occident les moines se montrèrent moins fervents pour sa mémoire. Il n'en fut rien : après sa mort, il fit miracles sur miracles, à tel point qu'on le regarda comme un saint et qu'il fut canonisé treize ans après le Schisme, en 1067. On possède de lui deux biographies : la première, écrite peu de temps après sa mort, sur l'ordre de l'abbé Erembold qui exerça ses fonctions de 998 à 1017, est assez brève et même un peu sèche ; par des scrupules trop rares à son époque, l'auteur nous avertit qu'il préfère la vérité à l'incertitude de la renommée. Aussi il ne raconte guère que ce qu'il a pu voir, c'est-à-dire le séjour de saint Macaire au monastère de Gand. Au contraire, une deuxième vie du même saint, écrite par l'ordre de l'abbé Folbert (3) au moment de sa canonisation, est beaucoup plus prodigue de détails. L'auteur s'y montre informé de toutes les circonstances de la vie de saint Macaire, depuis sa merveilleuse éducation à Antioche, jusqu'à son dessein de parcourir le monde et aux miracles de toute sorte qu'il accomplit sur son chemin, de Jérusalem en Germanie. Presque tous ces détails sont trop visiblement arrangés pour être authentiques; mais, ce qui nous importe le plus, c'est qu'ils témoignent que le culte de saint Macaire, loin de s'être affaibli durant le XIme siècle, s'était, au contraire, développé et que des moines latins, fidèles à l'Église romaine, voyaient en lui non un schismatique, mais un saint.

(1) « Makarios. »
(2) Bollandistes, 10 avril, p. 875.
(3) 1037-1066.

« Enfin, parmi les nombreux pèlerins d'Occident qui s'en allaient, dès cette époque, à Jérusalem, et par conséquent avaient des rapports forcés avec le clergé grec de cette ville, en trouvons-nous un seul qui ait refusé de communier avec ce clergé, sous prétexte qu'il était hérétique ? Loin de là : dans les archives du midi de la France, il existe une charte par laquelle un seigneur du comté de Rodez, nommé Odile, fonde un monastère en l'honneur du Saint-Sépulcre, à Mauriac. La promesse de cette fondation, il l'a faite, dit la charte, pendant son voyage à Jérusalem, et celui qui a reçu cette promesse n'est autre que le patriarche de Jérusalem, Sophronius, qui, du fond de l'Orient, envoie sa bénédiction à ses futurs frères d'Occident (1). Cette charte est datée de l'année 1053, c'est-à-dire de l'année même où commença le Schisme, un peu avant l'époque où ce même patriarche allait être sollicité par Michel Kéroularios de rompre toute relation avec les Latins.

CAMÉE BYZANTIN du XIme ou XIIme Siècle. — Le Christ entre la Vierge et saint Jean. — (Cabinet des Médailles de France. — Catal. Babelon.)

« Les faits qui prouvent la bonne intelligence entre les Grecs et les Latins ne sont donc pas isolés à cette époque ; ils se produisent sur tous les points du monde chrétien à la fois. Nous avons donc la certitude que si parmi les hauts dignitaires des deux Églises quelques-uns avaient conservé les sentiments acrimonieux de l'époque de Photius, la masse des fidèles n'était nullement disposée à voir s'accomplir le Schisme définitif qui devait faire deux mondes séparés des pays d'Orient et d'Occident. Il n'y avait entre ces deux parties de la chrétienté aucune haine profonde, aucune incompatibilité qui leur défendît d'entretenir ensemble des rapports évangéliques. Au moment où Michel Kéroularios monta sur le trône patriarcal de Constantinople, en 1043, la paix entre les deux Églises

(1) *Hist. du Languedoc* de dom Bouquet. Édition de 1733, in-fol., II, p. 224 : « *Ego Sophronius patriarcha Hierosolymitanus oro atque benedico omnes qui in hoc monasterio supradicto serviunt.* »



PORTION DE LA PORTE DE BRONZE de la basilique de Saint-Paul hors-les-murs de Rome, détruite par l'incendie de l'an 1823. — Cette porte, niellée d'argent, avait été fabriquée à Constantinople en 1070. — (Voy. les vign. des pp. 225 et 489.)

semblait devoir être éternelle : huit ans plus tard, elle était troublée. Comment ce revirement se produisit-il? Quels furent ceux qui peuvent en partager devant l'histoire la responsabilité? »

Je ne reparlerai pas ici du basileus Constantin Monomaque dont je viens d'écrire l'histoire. Résumons en quelques lignes toujours empruntées à M. Bréhier ce que l'on sait de l'acteur principal du drame, le patriarche Michel Kéroularios :

« Avant d'obtenir l'honneur le plus haut que pût décerner l'Église grecque, Michel Kéroularios avait traversé comme son basileus Monomaque une période très critique, et, s'il différait de lui par son caractère, dans son passé, il avait vu comme lui de près l'exil et même la mort. Lui aussi avait cru à son étoile et le même coup de fortune qui fit Constantin basileus l'éleva au rang de patriarche de Constantinople.

« Comme l'empereur, il appartenait à une famille sénatoriale de Byzance. Ses parents l'élevèrent lui et son frère aîné au milieu des vertus chrétiennes les plus austères. Ce fut sans doute de ces habitudes d'enfance qu'il garda cette sorte de réserve un peu hautaine qu'il manifesta dans ses rapports avec ses contemporains. Jamais il ne se départit de cette froideur mêlée de défiance et d'orgueil; et dans l'ermite de Sainte-Sophie, élevé au-dessus des misérables partis qui se disputaient Byzance, reparaissait l'enfant qui regardait à plusieurs fois avant de se lier avec de nouveaux camarades. Ses études eurent, comme son éducation morale, une grande influence sur le reste de sa vie. Il s'attacha avec amour à la philosophie et principalement à la dialectique, mais déjà il se sentait attiré vers une autre vocation, la théologie. Il avait, dès cette époque, le tempérament d'un ascète et pourtant, avant d'en arriver à cette phase dernière, il avait traversé, comme bien d'autres, sa période mondaine. Il paraît certain qu'il ne s'était pas d'abord destiné à l'Église. Grâce à la situation de sa famille, il alla d'abord à la cour, ainsi que son frère, et y exerça peut-être un emploi. Mais sa fortune ne fut pas de longue durée, car à peine débutait-il dans la vie politique qu'il se révéla comme un dangereux conspirateur. »

Il s'agit ici du complot de l'an 1040 contre Michel le Paphlagonien et son frère le terrible Orphanotrophe. J'ai parlé à son temps de cet

incident dramatique (1). Psellos, qui dans son *Oraison funèbre* de Michel Kéroularios, cherche à établir l'innocence de son ami et déclare qu'il fut compris à tort dans la conspiration, tient un langage tout différent dans le réquisitoire qu'il prononça contre le même ami devant le synode d'évêques assemblé par Isaac Comnène en 1057. Ses allusions très claires, confirmées du reste par Skylitzès, prouvent sans l'ombre d'un doute que Kéroularios fut réellement un des chefs du complot avec un certain Jean Makrembolite, son beau-frère; il « affectait la tyrannie » suivant l'expression de l'époque, c'est-à-dire qu'il voulait se faire empereur tout comme cela réussit plus tard si bien à Monomaque. Tous les parents et les amis du futur patriarche étaient compris dans le complot. Tous partagèrent son sort quand, trahis par un ami, ils furent cernés en masse dans leurs maisons, Kéroularios et son frère dans celle de leur père, et condamnés à être déportés. Pour rendre leur supplice plus cruel encore, le basileus Michel ordonna de les séparer. Leur captivité fut atroce, mais courte. Elle eut sur la carrière de Michel Kéroularios une influence décisive. Afin de lui ôter tout espoir dans l'avenir, l'empereur avait décidé qu'il prendrait l'habit monastique. Kéroularios refusa énergiquement d'obéir et opposa une résistance passive. Ce ne fut que brisé de douleur par la mort tragique de son frère qu'il se fit moine de lui-même, et sembla alors pour toujours renoncer au monde. Gràcié, mais tenu à l'écart comme suspect par le Kalaphate, il fut présenté à Monomaque presque aussitôt après l'avènement de celui-ci et devint son ami. Très en faveur à la nouvelle cour de Constantin IX, il fut d'abord un des conseillers les plus écoutés de ce prince. Cette partie de sa vie est mal connue. Les renseignements les plus certains nous sont donnés dans l'*Oraison funèbre* que Psellos prononça lors de sa mort. D'après ce panégyrique, il occupa à ce moment la plus haute situation auprès du basileus, fut en un mot « son familier et son commensal ». Il acquit sur lui la plus grande autorité. Son pouvoir se confondit à tel point avec celui de Monomaque qu'il fut à ses côtés comme une sorte de vice-empereur dont la compétence s'exerçait aussi bien en matière ecclésias-

(1) Voy. p. 310.

tique qu'en matière civile. Ce passage au pouvoir durant lequel Michel Kéroularios n'abandonna pas un instant sa robe de moine ne se prolongea que quelques mois durant lesquels il fut entouré de la plus grande popularité. Il est à peu près certain que son titre véritable fut à ce moment celui de « syncelle ». Ce fut sous ce titre qu'il gouverna l'Église de Constantinople durant la fin de la vie du vieux patriarche Alexis. Telle était la fonction qu'il occupait encore lorsque celui-ci mourut le 22 février 1042. »

Trente et un jours après, le 25 mars, Michel Kéroularios fut nommé



COFFRET D'IVOIRE byzantin du Musée d'Arezzo. — Couvercle. — Xme-XIme Siècles.
(Voy. p. 587.)

patriarche à sa place. Il accepta ce poste, que le basileus ne voulait confier à nul autre, après de nobles hésitations dont Psellos nous parle longuement aussi dans son *Oraison funèbre* (1).

Aussitôt que la décision de l'empereur, attendue avec une vive agitation par les diverses coteries constantinopolitaines, eût été connue, l'intronisation du nouveau pontife eut lieu. Je ne résiste pas au plaisir de citer ici une nouvelle page de M. Bréhier, tirée dans ses grandes lignes du récit de l'*Oraison funèbre* :

« Le 25 mars 1043, jour de l'Annonciation (2), une immense procession se déroula entre le palais de la Magnaure (3) et l'église Sainte-Sophie.

(1) Voy. dans Rhodius, *op. cit*, pp. 50 sqq., les circonstances particulières assez irrégulières de cette nomination.

(2) Psellos, I, *Orais. fun.*, pp. 328-329.

(3) Ce palais, situé entre le Grand Palais et l'église Sainte-Sophie, formait une sorte de vestibule que l'empereur traversait pour se rendre dans la Grande Église (voir Labarte et Du Cange).

Le nouveau patriarche en occupait le centre ; les hauts dignitaires de l'État et de l'Église lui servaient de suite et il s'avançait parmi eux, « brillant comme le soleil au milieu du cortège des astres (1) ». Les éclairs de joie que lançaient ses regards semblaient être « des rayonnements de l'esprit ». Arrivé dans la basilique le cortège se divisa : les uns se rangèrent dans le chœur autour de l'autel; les autres firent la haie dans le vestibule. Ces préparatifs achevés, Michel Kéroularios s'approcha de la



FRAGMENT DU MANTEAU de couronnement de saint Étienne, roi de Hongrie, mort en 1038. — Trésor de la basilique de Notre-Dame, à Székes-Fehérvár (Albe-Royale), ancienne capitale de la Hongrie.

Sainte Table et s'agenouilla devant elle profondément. Solennel et ineffable fut sans doute l'entretien qu'il eut avec Dieu, car en se relevant, il parut à tous animé d'un nouvel éclat dont les causes ne pouvaient être que miraculeuses. Il donna sa bénédiction au peuple et, après avoir accompli tous les rites, il sembla « jeter pour toujours les fondements de la vertu ». Le lendemain, un des hauts fonctionnaires qui avait assisté à cette pompe, Christophoros, plus tard juge à Mitylène, consacrait dans quelques vers le souvenir de cet événement. « Hier, dit-il, l'Annonciation a rempli la Vierge d'allégresse; hier aussi la maison du Seigneur a

(1) Psellos, I. *Orais. fun.*, p. 328.

été comblée de joie par celui qui, élevé sur son trône au milieu de nous, est venu apporter la paix à tous les chrétiens (1).

« Tel est dans ses grandes lignes le récit de l'*Oraison funèbre:* Michel Kéroularios aurait été choisi par la volonté toute-puissante de l'empereur qui songeait à le créer patriarche depuis le jour où il l'avait rencontré pour la première fois (2). La seule difficulté à vaincre n'aurait été que la résistance du nouveau dignitaire; mais les formalités nécessaires à son élévation n'auraient pas été plus compliquées que celles employées par Basile II pour installer sur le trône le dernier patriarche, Alexis. Il le choisit simplement à son lit de mort, comme jadis son prédécesseur Jean Tzimiscès avait choisi le moine Basile à la mort de Polyeucte. De synode d'évêques, d'élection populaire pas la moindre trace. Mais il est bon de le rappeler : une oraison funèbre n'est pas un récit d'histoire. Il est donc bon d'en appeler de l'*Oraison funèbre* au *Réquisitoire* et de compléter l'une par l'autre.

« En deux endroits de ce pamphlet, Psellos fait allusion aux conditions singulières dans lesquelles Michel Kéroularios aurait été nommé patriarche et, quoiqu'il en parle par prétérition, son opinion n'en est pas moins très claire et il affirme que cette nomination n'a eu lieu qu'à la suite de marchandages et d'intrigues...

« Malheureusement nous avons plus de raisons de tenir compte de ces allusions, quelque malveillantes qu'elles soient, que de la scène théâtrale de l'*Oraison funèbre*. Nous l'avons vu, plus d'un mois se passa entre la mort d'Alexis et l'avènement de Michel Kéroularios. Dans cet intervalle un fait grave eut lieu : Constantin IX fit enlever le trésor amassé par le patriarche Alexis dans le monastère qu'il avait fondé (3) et en priva ainsi l'Église de Constantinople pour en grossir les caisses de l'État. Michel Kéroularios dut-il prêter les mains à cette spoliation ? Est-ce la compromission à laquelle il dut se soumettre pour devenir patriarche (4)?

(1) Christophoros de Mitylène, pièce LX, p. 37.

(2) Psellos, I, *Orais. fun.*, p. 524.

(3) D'après Du Cange ce monastère touchait aux murs de Sainte-Sophie et était situé en face même du Palais sur le Forum Augustéon. (Du Cange, *Constantinopolis christiana*, IV, p. 152).

(4) Telle est l'opinion de Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 627.

Il est impossible d'en avoir la preuve et il est clair que puisque cette confiscation eut lieu avant sa nomination, son assentiment n'était pas nécessaire. Il est donc probable que le patriarcat ne lui fut proposé qu'une fois le fait accompli et que force lui fut bien de se résigner à un amoindrissement que son caractère ne le portait guère à subir, s'il eut été déjà patriarche.

« Une chose demeure certaine, c'est que quelle qu'ait été la forme de cette élection, la volonté de l'empereur fut prépondérante. Michel Kéroularios devint patriarche avec l'agrément de Constantin IX (1). Établi dans cette haute fonction, il put satisfaire son amour de la puissance et il sut dès le début s'y retrancher « comme dans une forteresse ». Il prit bientôt dans l'État une place à laquelle n'avaient jamais aspiré ses prédécesseurs. « Il vint habiter à Sainte-Sophie, où était le Patriarcheion ou palais patriarcal avec ses « triklinia », dont l'un, le Thomaïtés, renfermait la bibliothèque des patriarches en face du Palais impérial, avec ses deux tribunaux aussi. Il s'y installa avec toute sa famille, ses neveux, fils de son malheureux frère, sa nièce également, Eudoxie, fille de ce Jean Makrembolite, son ancien compagnon de conspiration, et qui devait devenir un jour la femme du basileus Constantin Dukas. Cette alliance donnait au nouveau patriarche un point d'appui solide dans la haute société de Constantinople. Au milieu de cet entourage, Michel Kéroularios menait une vie à la fois religieuse et mondaine dont Psellos nous a fait un tableau volontairement chargé, mais infiniment curieux. Par beaucoup de points cette vie prouve que Michel Kéroularios sut continuer à allier à ces occupations profanes une véritable existence d'ascète. De là sans doute vint la haute autorité qu'il acquit immédiatement sur les habitants de Constantinople. Une grande partie de ses contemporains le vénéra comme un saint. Les lettres que lui adressait Psellos nous montrent avec quelle déférence les plus hauts personnages de l'Empire le traitaient. Pour faire de cette haute situation une réalité, il avait du reste à sa disposition une énergie que ni la bonne ni la mauvaise fortune ne purent jamais faire plier. Il avait résisté à l'exil et aux

(1) Voy. encore Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 267 à 277.

menaces de Jean l'Orphanotrophe; il sut, chose plus difficile encore, résister à l'amitié et aux flatteries de Constantin Monomaque et plus tard il supporta avec une fermeté stoïcienne son dernier exil et la trahison de son ancien allié, le basileus Isaac Comnène. Nul, malgré les calomnies de Psellos, ne fut moins souple et moins accommodant que lui. Rempli d'ardeur pour soutenir ses convictions, il était capable de briser sans pitié tous les obstacles devant lui et combattait même ses amis avec une extrême âpreté. C'est ainsi que nous le verrons faire sentir le poids de sa haine au fameux patrice d'Italie le longobard Argyros, qui venait à Constantinople réveiller le zèle de Constantin IX pour ses possessions d'outre-mer. L'empereur même qui l'avait fait patriarche éprouva ce que valait son inimitié. Psellos, dont le patriarche n'appréciait pas davantage le caractère mobile et inconsistant qu'il n'admirait son éloquence de rhéteur, fut vite en froid avec lui et s'en vengea par les mordantes satires de son *Réquisitoire* bientôt suivies des plats éloges de l'*Oraison funèbre*.

« Il est certain qu'il y avait en cet homme un orgueil immense et une volonté impitoyable. L'éclat qu'il donna à son sacerdoce lui gagna les cœurs du clergé et du peuple, et la réserve qu'il porta dans ses relations avec les hommes fit bientôt de lui une puissance indépendante. Il prit en face de Constantin IX une attitude qui n'était guère habituelle aux patriarches de Byzance. Il se mit, en quelque sorte, au-dessus de tous les partis, de toutes les querelles qui agitaient ses compatriotes. Des hauteurs d'où il planait au-dessus de ce monde de mesquines rivalités, il apparut comme un être surhumain, comme un arbitre entre l'empereur et ses ennemis. Il prit l'habitude de traiter avec tous les pouvoirs d'égal à égal; un simple fait le montrera :

« Au moment de la révolte de Léon Tornikios, en 1047, lorsque Constantin IX, sans argent et sans troupes, était abandonné de tous et tenait conseil pour savoir si la fuite n'était pas le meilleur parti, Michel Kéroularios fut de ceux qui lui restèrent fidèles. Il alla le réconforter de ses conseils, obtint la préférence sur les autres conseillers et releva le courage et la fortune de Constantin Monomaque (1). Mais lorsque la

(1) Psellos, I, *Orais. fun.*, pp. 346-347.

chance eut tourné et que les révoltés furent exposés au massacre et aux représailles des vainqueurs, le patriarche changea de dispositions pour eux. Au lieu de les accabler, il ne s'occupa plus que de les sauver de la colère de l'empereur et parvint à en arracher un grand nombre au



MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit du Livre de Job du XIme Siècle, conservé au monastère du Mont Sinaï. — Trois rois se présentent devant Job assis sur son fumier. — (Millet, Hes-Études, B. 158.)

supplice (1). Bien plus, les corps de Tornikios et de son principal complice avaient été attachés à une croix. Michel Kéroularios accourut aussitôt et, de sa propre autorité, les fit détacher avec éclat (2).

« Michel Kéroularios était né pour le commandement. C'est l'opinion que Psellos développe tout le long de son *Oraison funèbre*. Nous voyons, dès à présent, combien ce jugement est exact. Un tel homme ne se contentera pas de présider aux offices religieux de Sainte-Sophie assis sur son trône pontifical. Il voudra commander à Constantinople, il cherchera à se rendre maître de l'État en arrivant à la domination suprême de l'Église grecque. Tel était le prélat que la cour de Rome eut à combattre.

« Mais au moment même où un patriarche de Constantinople était ainsi porté par son caractère et son amour de la domination à rompre avec la politique de ses prédécesseurs, le siège de Rome était à son tour

(1) Psellos, *Orais. fun.*, p. 347.

(2) *Ibid.* « Οὐδὲ κεκρυμμένως καὶ ἀφορητί, ἀλλ' ἤδη που καὶ τεθαρρηκότως σκεῦός τε τοῦ ξύλου καθῃρῆσθαι μετέωρον ἤδη γεγονότα, καὶ τὸν αὐτοκράτορα ἔτι μᾶλλον τῷ θυμῷ ἐπαρθέντα κατέσχηκεν. »

occupé par un pape disposé à la résistance. Le caractère résolu et autoritaire de Michel Kéroularios se retrouvait dans Léon IX, illustre réformateur du clergé latin, et ce fut la rencontre de ces deux forces impétueuses qui donna au conflit son caractère de violence.

« La lutte entre les deux Églises éclata en 1053. Cette fois l'attaque vint de Byzance avec un caractère si agressif dès le début qu'il laissait difficilement place à un accommodement. La lutte était préparée de longue main par le patriarche. Celui-ci avait eu déjà des discussions violentes au sujet du culte des azymes avec le patrice Argyros qui avait, on le sait, fait un séjour de cinq ans à Constantinople, de 1046 à 1051 (1), et qui avait, nous l'avons vu, comme duc ou « catépano » d'Italie, une grande situation auprès du basileus, puisqu'en une circonstance critique, au moment de la révolte de Léon Tornikios, Monomaque l'avait appelé aussitôt à faire partie de son conseil (2). Ce Longobard, dévoué à l'Église latine, avait deviné les coups que Michel Kéroularios méditait de lui porter et avait usé de tout son pouvoir pour les arrêter (3). Ce fut au moment où le pape avait perdu tout espoir de domination en Italie, probablement immédiatement après la bataille de Civitate du 17 juin 1053, alors que les Normands le tenaient à Bénévent sinon captif, du moins soumis à leur rude surveillance (4), que le premier coup fut porté à Léon IX, sous la forme bénigne d'une lettre d'un évêque grec à un évêque romain (5).

« Cette lettre fut adressée par Léon, ancien clerc de l'Église de Constantinople, c'est-à-dire chartophylax de la grande Église et archevêque d'Achrida en Bulgarie (6) à l'évêque de Trani, Jean. Elle était en

(1) Voy. p. 514.

(2) *Ibid.*

(3) Voy. pp. 640, note 1, 648, note 2, et 704. Voy. aussi Heinemann, *op. cit.*, pp. 144, 146, 150 et 151.

(4) Voy. pp. 647 sqq.

(5) Pour cette histoire si dramatique du Schisme j'adopte l'opinion de M. Bréhier dont je transcris littéralement les pages les plus intéressantes. Pour cet historien, le patriarche de Constantinople fut le provocateur. Pour d'autres écrivains, la provocation vint de Rome au contraire et Kéroularios ne fit que son strict devoir en cherchant à s'opposer par tous les moyens aux tentatives de mainmise du pape de Rome sur les évêchés grecs de l'Italie méridionale, ce qui fut en somme l'origine véritable du conflit entre les deux Églises. Voy. Gelzer, dans Krumbacher, *op. cit.*, 2de éd., p. 1003.

(6) Léon fut remplacé en 1056 par le moine Théodoulos, originaire d'Ikonion, higoumène du couvent de Saint-Mokios à Constantinople, personnage d'une haute vertu. Sur ces deux

réalité destinée « à tous les évêques Francs et au très honorable pape ». C'était un véritable acte d'accusation contre tous les usages de l'Église latine. Deux coutumes romaines étaient surtout visées et qualifiées d'usages entièrement juifs : l'emploi des pains azymes dans le sacrement de l'Eucharistie et le jeûne du sabbat. La lettre se terminait par une invitation à revenir aux véritables usages de l'Église. Jean, évêque de Trani, la remit aussitôt au cardinal Humbert, bourguignon, un des hommes les plus savants de son époque, conseiller intime de Léon IX, qui la traduisit en latin et la remit au pape sous cette forme.

« Au même moment, par les soins de Michel Kéroularios, on répandait dans toute l'Église grecque un traité écrit en latin d'un moine du monastère de Stoudion, Nicétas Stétathos ou « Pectoratus », un des plus précieux auxiliaires du patriarche, dans lequel les mêmes attaques contre les Latins étaient présentées sous une forme infiniment plus violente et plus injurieuse que dans la lettre de l'archevêque de Bulgarie. Non seulement les azymes et le jeûne du Sabbat y étaient dénoncés comme des hérésies, mais aussi l'interdiction du mariage des prêtres, reproche infiniment sensible à Léon IX qui avait passé toutes les années de son pontificat à rétablir avec le plus noble courage la décence dans les mœurs de son clergé. Qu'on ajoute à ces plaintes le ton d'injure violent dont elles étaient formulées et l'on aura une idée de la colère que ce pamphlet dut susciter dans l'Église latine !

« Enfin, pour couper court à toute tentative de conciliation et manifester d'une manière bien nette son désir de séparation, Michel Kéroularios en vint aux actes et prit, probablement sans l'assentiment du basileus, une mesure grave qui fut entre Grecs et Latins un sujet de haine éternelle; il fit fermer les églises latines qui existaient à Constantinople et fit mettre en demeure tous leurs prêtres, abbés et moines, de suivre désormais les coutumes grecques, puis, sur leur refus, il les accabla de ses anathèmes en les appelant « azymites ». Son chancelier, Nicéphore, ne craignit pas de fouler aux pieds des hosties consacrées sous prétexte que leur matière n'était pas du pain fermenté. Une sorte

archevêques d'Achrida de Bulgarie d'origine purement byzantine, voy. Zachariæ v. Lingenthal, *Beitr. z. Gesch. d. bulg. K.*, pp. 22-23.



MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit du Livre de Job du XIme Siècle, conservé au monastère du Mont Sinaï. — Trois rois se présentent devant Job assis sur son fumier. — (Millet, Htes-Études, B. 158. — Voy. p. 705.)

de terreur plana un moment sur tous les étrangers de rite latin qui habitaient Constantinople.

« Tel fut le triple assaut que Michel Kéroularios dirigea volontairement contre l'Église romaine, brûlant ses vaisseaux dès le début pour rendre impossible toute réconciliation. Mais ses adversaires faillirent d'abord faire échouer son œuvre!

« La cause du revirement qui déjoua dès leur naissance les desseins de Michel Kéroularios fut la très adroite réponse adressée à lui et à Léon d'Achrida par le pape Léon IX. Malgré sa violence, c'était une riposte aussi habile que l'avait été l'agression. L'idée qui inspirait toute la lettre pontificale et en formait comme le motif perpétuel, était celle de la paix et de la concorde qui doivent régner dans l'Église. L'argumentation se réduisait à invoquer l'autorité de saint Pierre et la vanité de ceux qui veulent lutter contre elle. La conclusion était que l'Église de Constantinople, coupable d'avoir troublé en mainte occasion la paix de l'Église par des hérésies et des schismes, et qui, malgré ces méfaits, n'avait jamais eu qu'à se louer de l'Église romaine, devait non seulement s'abstenir de toute attaque contre cette Église, mais la révérer en quelque sorte comme une mère. La lettre se terminait par une déclaration très nette de regarder comme ennemi de la chrétienté quiconque voudrait essayer d'enlever

au siège apostolique ses privilèges. Elle était adressée non pas à Léon d'Achrida tout seul, mais au patriarche de Constantinople, l'adversaire véritable. Enfin Léon IX plaçait la lutte sur son véritable terrain, la primauté du siège de Rome.



MINIATURE d'un rouleau d'Exultet du monastère de Saint-Pierre de Bénévent, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque vaticane. — Milieu du XIme Siècle. — Chœur des Anges. Christ vainqueur des démons. — (Millet, Htes-Études, C. 1818.)

Là, en effet, résidait la cause profonde du conflit. Se refusant à discuter pour le moment les questions soulevées par Léon d'Achrida, il exigeait avant tout la soumission préalable de Michel Kéroularios.

« Or, quoique les documents qui pourraient à l'heure actuelle nous éclairer sur ce point aient disparu, il semble bien que le pape obtint cette soumission dans une certaine mesure et que sa lettre eut pour effet de faire reculer le patriarche. Il est en effet certain que cette missive reçut une réponse que nous ne possédons plus, mais que nous pouvons reconstituer en partie d'après les détails que nous donnent eux-mêmes et le pape, dans ses lettres suivantes adressées au patriarche et à l'empereur, et Michel Kéroularios en personne dans la première lettre qu'il écrivit à son collègue d'Antioche.

« Cette lettre du patriarche était une lettre de paix et de concorde. Léon IX le déclare dans sa lettre à Constantin VIII, Michel Kéroularios le confirme dans celle à Pierre d'Antioche. Le patriarche y proposait au pape une véritable alliance contre les « Francs », c'est-à-dire les Normands, et ce fait nous donne le secret de la nouvelle attitude du patriarche qui se montrait maintenant d'autant plus conciliant qu'il était naguère plus hautain.

« La question des possessions byzantines d'Italie eut, en effet, une grande influence sur les querelles religieuses du XIme siècle. Les empereurs d'Orient, héritiers de Rome, n'admettaient pas un moment même à cette époque qu'ils ne fussent pas les maîtres légitimes de l'Italie. C'est avec un soin jaloux, nous l'avons vu tout du long de cet ouvrage, qu'ils entretenaient les dernières relations conservées avec ce pays. Ces relations avaient, d'ailleurs, une base solide puisque, grâce à leur politique religieuse, une partie de l'Italie méridionale était redevenue grecque.

« Parmi les Italiens, les empereurs grecs rencontraient de riches dévouements et des auxiliaires tout prêts à travailler au maintien de leur domination dans la péninsule. Lorsque le grand orage normand se fût abattu sur les possessions byzantines en Italie, le principal défenseur du parti grec y fut surtout un Italien, cet Argyros que nous avons déjà trouvé au nombre des ennemis de Michel Kéroularios. Il avait, nous le savons, conçu le projet d'exploiter, au profit de Byzance, la haine du pape Léon IX contre les Normands, et, avant la bataille de Civitate, avait conclu avec lui une alliance qui aurait porté ses fruits sans les fautes militaires de son allié (1). Les attaques de Michel Kéroularios contre l'Église romaine désolèrent Argyros et tous les Italiens persuadés comme lui que le maintien de la domination byzantine en Italie dépendait d'une alliance entre Rome et Monomaque. Il s'interposa auprès du basileus qui, à son instigation, fit cette fois preuve d'une grande énergie. La lettre adressée par Michel Kéroularios à Léon IX fut écrite par son ordre et celle du pape à Monomaque en janvier 1054 en fait foi. Michel Kérou-

(1) Voy. p. 643.

larios garda de tout cela au patrice d'Italie une rancune haineuse qu'il fit éclater au moment du schisme.

« Les apparences respectueuses de la lettre du patriarche de Constantinople ne trompèrent pas Léon IX. La prétention que le patriarche affichait malgré tout de traiter avec lui sur un pied d'égalité lui montra qu'aucun accommodement durable n'était possible. L'empereur ayant imposé silence au patriarche, ce fut à lui que Léon IX résolut de s'adresser pour obtenir la soumission pleine et entière du rebelle qu'il commença maintenant à traiter très rudement. Il lui demanda clairement non un traité d'alliance qu'il semblait espérer, mais un acte de soumission. Telles furent les instructions dont il chargea les trois légats ou « apocrisiarii » du Saint-Siège qu'il envoya à Constantinople avec ordre de remettre ses lettres au basileus et au patriarche, puis de terminer toutes les difficultés. C'étaient tous trois ses hommes de confiance; le fameux cardinal Humbert, un des hommes les plus érudits de son temps, le chancelier de l'Église, Frédéric, également cardinal, frère du duc Gottfried de Basse-Lorraine, et l'archevêque Pierre d'Amalfi. Ils étaient accrédités auprès du basileus seul et non auprès du patriarche.

« Les lettres de Léon IX sont datées du mois de janvier 1054. Ce fut probablement à cette époque même que les légats partirent de Bénévent où se trouvait encore le pape. Ils étaient déjà arrivés à Constantinople au moment de la mort de ce dernier qui survint, on le sait, le 19 avril. L'empereur leur fit une réception volontairement magnifique, et, après les avoir retenus plusieurs jours au Palais Sacré, les logea au fameux palais suburbain de « Pigi » ou « de la Source », là où est le couvent de Balouklu d'aujourd'hui.

« Les premiers rapports que Michel Kéroularios eut avec les légats permirent d'ailleurs de voir que l'on était bien éloigné de cette concorde tant vantée par la phraséologie officielle. Dans sa première lettre à Pierre d'Antioche, le patriarche affirme qu'il assista à la première entrevue entre l'empereur et les légats. Il fut frappé d'abord de leur violence et de leur arrogance (1). Puis ils lui firent visite à lui-même, « mais là, dit-il,

(1) Will, *ibid.*, p. 177 (XI) « Μετὰ σοβαροῦ καὶ γαύρου σχήματος ».

ils ne le cédèrent à rien en forfanterie et en présomption ». « Ils ne daignèrent même pas me saluer et encore moins incliner leur tête ou m'aborder avec le prosternement de rigueur. Dans la conférence secrète qu'ils eurent avec moi, ils refusèrent absolument de s'asseoir derrière les métropolitains, comme le veut l'usage le plus ancien; mais ils virent dans cette invitation une injure personnelle. » Enfin, ce qui scandalisa le plus le patriarche, ce fut de les voir, sans respect pour la dignité impériale, paraître au palais avec la croix et le sceptre (1).

« Nous pouvons, d'après l'incertitude de ces plaintes, nous représenter la première attitude des légats à Constantinople. Dès le début, ils montrèrent au patriarche qu'ils venaient moins en négociateurs qu'en arbitres et en juges. Sans hésitation, ils s'affranchirent du cérémonial compliqué de la cour patriarcale et refusèrent d'être traités autrement que comme des envoyés extraordinaires du pape, supérieurs à toute la hiérarchie byzantine et au patriarche lui-même. Leur conduite n'était que le commentaire fidèle des lettres qu'ils remirent à Constantin IX et à Michel Kéroularios.

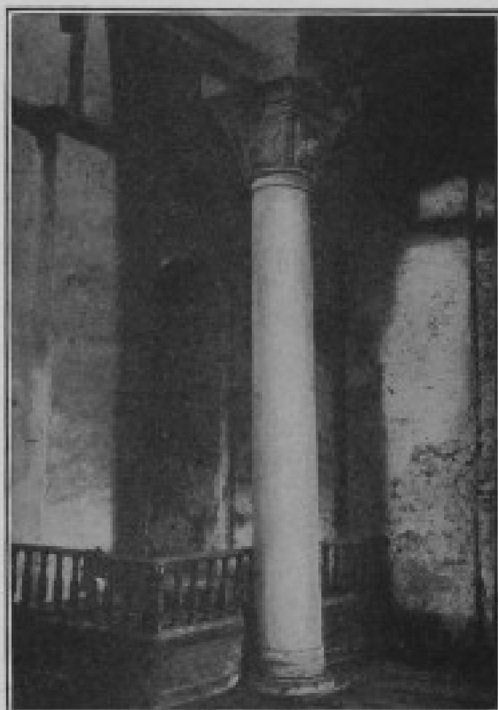


CAMÉE BYZANTIN. — La Vierge et l'Enfant Jésus. — Musée Royal de Munich. — (Furtwængler, Antike Gemmen.)

Ces deux écrits différaient totalement par leur ton : l'un était une lettre de menace, l'autre, de déférence. Après avoir félicité le patriarche des sentiments de concorde et de fraternité qu'il lui avait témoignés, Léon IX déclarait qu'il avait comblé son plus grand désir. Il serait, ajoutait-il, pour lui un utile auxiliaire, « tant qu'il ne franchirait pas les limites établies par nos pères ». Mais à ce préambule presque affectueux succédaient bientôt des insinuations de plus en plus malveillantes. Léon IX attaquait l'existence même de Michel Kéroularios sur le trône patriarcal et l'accusait d'être un néophyte, puisqu'il n'avait pas suivi tous les degrés de la hiérarchie pour arriver jusqu'à l'épiscopat. Il lui reprochait ensuite d'attenter aux droits des patriarches d'Alexandrie et

(1) Will, *ibid.*, p. 177 : « Τὰ ὑπὲρ αὐτοὺς φανταζόμενοι, μετὰ σταυροῦ καὶ σκήπτρων ἐντός τῶν βασιλειῶν εἰσέρχονται. »

d'Antioche en voulant s'emparer de leurs privilèges. Enfin, il le blâmait en termes sévères d'avoir calomnié l'Église latine et jeté l'anathème sur tous ceux qui participaient au sacrement de l'Eucharistie par le moyen des azymes. Chacun de ces reproches était accompagné de réflexions peu obligeantes ; puis, après s'être élevé avec force contre l'audace de Michel Kéroularios et sa tentative de traiter avec le siège de Rome d'égal à égal, le pape terminait en l'exhortant à fuir le Schisme et en protestant des sentiments de charité qu'il éprouvait à son égard.



CHAPITEAU de la mosquée de Kazandjiler, très ancienne église byzantine de Salonique. — Voy. pp. 51-53. — (Millet, Htes-Études, C. 703.)

« Toute autre était la lettre qui fut remise à Constantin IX. Le pape ne trouvait pas d'expression digne d'exalter assez la piété de l'empereur et les efforts qu'il avait faits pour relever « l'état de la sainte Église catholique et améliorer la chose publique de l'empire terrestre ». Tous les termes de cette lettre étaient bien choisis pour flatter un empereur byzantin, puisque le pape affectait de le regarder comme l'arbitre de la chrétienté. Après ce préambule magnifique, Léon IX arrivait au cœur même de la question, à l'alliance contre les Normands et, immédiatement après, à l'attitude de Michel Kéroularios. Ce n'était pas au hasard qu'il avait rapproché ces deux

questions, car en posant la première, il croyait bien résoudre la seconde : la paix religieuse n'était-elle pas la condition essentielle de toute alliance politique entre ces deux puissances? Aussi le pape ne ménageait-il pas le patriarche et, après avoir énuméré contre lui ses principaux griefs, terminait-il par la menace de rompre totalement avec lui, s'il se montrait trop obstiné. Il achevait sa lettre en recommandant ses légats à l'empereur et en le suppliant de les aider à accomplir leur tâche, la pacification de l'Église grecque.

« Ces deux lettres ne produisirent qu'une partie de l'effet que le pape en attendait : elles achevèrent de détacher Constantin IX de la cause du Schisme, mais elles exaspérèrent le patriarche qui se crut joué et dès lors refusa toute concession. Plusieurs jours et plusieurs semaines peut-être se passèrent sans qu'on pût arriver à une solution du débat. Ce fut sans doute dans cet intervalle que les légats dressèrent leur plan de bataille. Ils résolurent d'abord de réfuter les attaques des Grecs, puis, avec l'aide de l'empereur, de convaincre par la force ceux que n'auraient pas gagnés leurs arguments. Déjà Léon IX avait réfuté dans sa lettre à Michel Kéroularios et à Léon d'Achrida la polémique des Grecs contre les azymes et le sabbat. Les légats eux-mêmes se mirent à l'ouvrage et s'en prirent au traité du moine Nicétas Pectoratus. Humbert et Frédéric composèrent contre ce traité des réponses mordantes (1) où, cessant de placer la discussion sur le terrain juridique de la primauté de Rome, ils étudiaient le fond de la question et cherchaient à démontrer aux Grecs leurs erreurs.

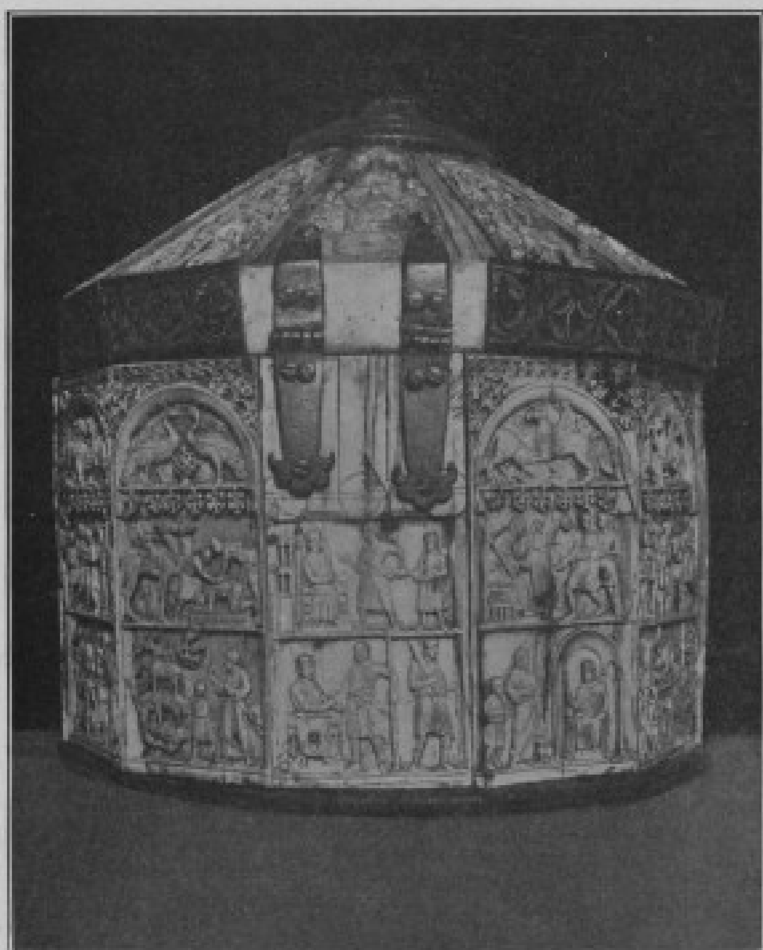
« De ces traités, il ne nous reste que ceux du cardinal Humbert. Le premier a la forme d'un dialogue entre un Latin et un Grec (2). Le ton en est plutôt modéré; l'habitant de Constantinople expose successivement les griefs qu'il a contre le culte des azymes et le Romain n'a pas de peine à les réfuter. De son côté, il ne demeure pas en reste avec l'Église grecque et cherche à montrer que tous les reproches adressés par elle à l'Église de Rome témoignent d'un manque total de respect pour l'Évangile et la loi du Christ.

(1) *Commemoratio brevis*, p. 151 (III), dans Will.
(2) Baronius, XI, Appendice, p. 733; —Will, p. 92.

« Le langage de ce premier traité était encore relativement modéré : au contraire, celui adressé directement à Nicétas est écrit d'un bout à l'autre sur le ton de la plus grande violence. Humbert foudroie son adversaire plus qu'il ne discute avec lui et sous sa plume se pressent, sans scrupule, les invectives les plus dures et parfois les plus grossières. Il commence par lui refuser le droit de se mêler des questions théologiques et l'invite, au nom des canons du concile de Chalcédoine, à rentrer dans son monastère afin de s'y livrer aux jeûnes et aux macérations qui conviennent à un moine (1). Il s'est conduit comme un Sarabaïte, c'est-à-dire comme un moine sans règle, en poussant ses aboiements « contre la Sainte Église romaine et les conciles des saints pères, en cherchant à briser le front du lion et le mur d'acier ». Puis l'auteur s'échauffant peu à peu, ces injures ne lui suffisent plus. Nicétas n'est pas un moine, mais un véritable Épicure. Ce n'est pas dans un monastère qu'il vit, mais dans un cirque ou un mauvais lieu. Il est bien nommé Pectoratus, car, comme le serpent antique, il rampe sur la poitrine. Sa rage égale celle de ces autres chiens, Julien et Porphyre. Une fois lancé, Humbert ne s'arrête plus; l'invective accompagne chaque argument, sans doute pour l'enfoncer mieux dans la tête de l'adversaire et les épithètes de pervers, chien, abominable cynique, etc..., assaisonnent cette discussion théologique.

« Il paraît que cette argumentation ou plutôt cette correction produisit sur l'esprit du moine Nicétas un effet merveilleux; car, de son plein gré, ou par contrainte, il se prêta à l'éclatante manifestation sur laquelle les légats comptaient pour intimider Michel Kéroularios. Le 24 juin 1054, jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, l'empereur, accompagné des légats et de toute sa cour, se transporta au monastère de Stoudion (2). On lut devant tout ce monde l'ouvrage de Nicétas préalablement traduit en grec. Une discussion s'engagea à la suite de laquelle le moine se déclara convaincu de ses erreurs. Lui-même jeta l'anathème sur son livre et sur tous les ennemis de l'Église romaine; puis, à la demande des légats, l'empereur donna l'ordre de livrer cet écrit aux

(1) Will, pp. 136-137 *a* (2). Voy. Izvêstija i Zamitki, 1898, n°s 9 et 10, pp. 287-290.
(2) Will, p. 150 *a* (*Commemoratio brevis*).



COFFRET D'IVOIRE du Xme ou XIme Siècle conservé dans le trésor de la cathédrale de Sens. — C'est un des plus curieux monuments de l'art byzantin de cette époque. La longue série de bas-reliefs qui le composent représente des scènes de l'histoire de David et de Joseph. — (J'ai donné la gravure d'une autre face de ce coffret à la p. 637 de mon volume sur Nicéphore Phocas.)

flammes (1). Le lendemain, 25 juin, Nicétas se rendit au palais de Pigi; les légats le reçurent amicalement et aplanirent ses derniers doutes en

(1) *Ibid.* : « Post haec statim in conspectu omnium, ad suggestionem eorumdem legatorum, jussit idem orthodoxus imperator praefatum incendi librum. »



COFFRET D'IVOIRE du Xme ou XIme Siècle conservé dans le trésor de la cathédrale de Sens. — C'est un des plus curieux monuments de l'art byzantin de cette époque. La longue série de bas-reliefs qui le composent représente des scènes de l'histoire de David et de Joseph. — (J'ai donné la gravure d'une autre face de ce coffret à la p. 627 de mon volume sur Nicéphore Phocas.)

répondant à toutes ses questions. Il renouvela encore ses anathèmes contre les ennemis des Romains, puis les légats déclarèrent qu'ils le recevaient dans leur communion et « il devint désormais leur ami ».

« Cette abjuration était un immense échec pour les desseins de Michel Kéroularios. Ce n'était pas seulement le pauvre moine de Stoudion qui avait confessé son erreur devant Constantin IX et toute sa cour, c'était le tout-puissant patriarche que l'on avait voulu humilier par cette cérémonie. Et pourtant, loin d'en avoir raison, les légats s'aperçurent bientôt qu'il se dérobait autant à la violence qu'à la douceur; le dénouement parut donc nécessaire.

« En face de cette attaque ouverte, Michel Kéroularios adopta la tactique qui convenait le mieux à son caractère, celle de l'abstention. A toutes les ouvertures et les avances des légats, il répondit par des fins de non-recevoir. Il se renferma dans le silence et affecta de croire que les envoyés du Saint-Siège n'avaient pas de pouvoirs nécessaires pour traiter avec lui. Le pape Léon IX était mort depuis le 19 avril. La nouvelle de cette mort était connue à Constantinople, comme le prouve la première lettre de Michel Kéroularios à Pierre d'Antioche (1). Or, le Saint-Siège resta vacant pendant un an, puisque Victor II ne fut élu pape qu'en avril 1055 (2). Les légats n'en continuèrent pas moins à agir contre le patriarche; mais il est évident que leur situation était bien moins favorable qu'auparavant et que les motifs allégués par Michel Kéroularios pour refuser de s'entretenir avec eux pouvaient paraître plausibles à l'Église grecque. Il n'était pas, en effet, indifférent au patriarche de Constantinople de mettre de son côté les autres évêques d'Orient. Suivant l'exemple de Photius, il songea à chercher en eux des alliés contre la cour de Rome; mais il avait été devancé dans cette voie et il en acquit bientôt la certitude après que le duc d'Antioche, Romain Skléros, lui eût remis entre les mains la copie d'une lettre que le patriarche Pierre adressait au patriarche de Grado.

« Léon IX, en effet, avait voulu prendre les devants. Enchanté des témoignages de concorde que lui avait envoyés le patriarche d'Antioche à son avènement (3), il résolut de le gagner à sa cause. Probablement à

(1) Première lettre à Pierre d'Antioche, Will, p. 174 *a* (16). Michel y parle de la science du pape défunt : « τοῦ νῦν τελευτήσαντος πάπα. »

(2) Baronius, *Annales*, 1054-1055. Voir les sources dans Jaffé, I, 549. Victor mourut déjà le 28 juillet 1057. Le 2 août de cette année, il eut pour successeur Étienne X.

(3) Voy. p. 683.

son instigation, Dominique, patriarche de Grado, envoya à ce prélat une lettre des plus flatteuses où, après avoir témoigné de son respect pour l'Église d'Antioche (1), il lui racontait l'attaque de Léon d'Achrida contre le Saint-Siège. Dans un langage plein de réserve et de modération, il s'attachait à montrer que si l'Église romaine préférait se servir d'azymes, elle ne faisait aucune difficulté de tolérer le pain fermenté des Orientaux. Il sollicitait l'intervention de Pierre pour ramener vers la bonne voie ceux qui voulaient ainsi renverser les fondements de l'Église.

« Mais déjà le patriarche d'Antioche était informé, par quels soins, on ne le sait, de la polémique qui s'était élevée au sujet des azymes. Sa réponse ne fut donc pas telle que pouvait l'attendre le patriarche de Grado. Il essayait d'y justifier Michel Kéroularios et de convaincre son correspondant de la supériorité du pain fermenté sur le pain azyme. Ce langage impartial et modéré n'était pas, d'ailleurs, conforme au plan de Michel Kéroularios. Pierre d'Antioche montrait une horreur très sincère pour le Schisme et demandait à l'évêque de Grado d'user de son influence auprès du pape pour amener une conciliation aussi vite que possible. Bien plus, il ajoutait qu'il attendait beaucoup de l'ambassade envoyée par Léon IX à Constantinople.

« Il est donc presque certain que, dès le début du Schisme, Michel Kéroularios s'était mis en rapports avec le patriarche d'Antioche. Mais il s'agissait de ne pas laisser à ce bon prélat l'espoir d'une entente devenue impossible. Il fallait frapper un grand coup, et, pour y arriver, le patriarche de Constantinople n'hésita pas à altérer les faits et à présenter à son collègue le voyage des légats comme une supercherie dont il était la victime.

« Ce petit roman témoigne à la fois d'une vive imagination et d'une grande habileté; car il s'y mêle çà et là quelques détails exacts qui le rendent vraisemblable. Après avoir écrit au pape une lettre pleine de déférence, Michel Kéroularios, d'après son récit, la remit en même temps que des lettres impériales au Vestiaire. Celui-ci s'en laissa dépouiller par le duc d'Italie, Argyros, sur la fourberie duquel le patriarche insiste à

(1) Will, p. 205 (1). Il rappelle que l'Église d'Antioche est la sœur de l'Église romaine.

plaisir. Les lettres furent interceptées et un complot fut ourdi par l'artificieux Longobard. Il appela à lui quelques prêtres discrédités par leur conduite : un archevêque d'Amalfi « expulsé de son église pour de justes raisons » ; un soi-disant archevêque sans archevêché (1) ; un prétendu chancelier. Il déguisa ces hommes en légats pontificaux, et poussa l'audace jusqu'à les envoyer à Constantinople, où ils scandalisèrent tout le monde par leur insolence et leur mépris des usages. Ces faux ambassadeurs remirent à Michel une lettre aussi menteuse que leur mission et qui portait la marque d'Argyros. Afin que Pierre d'Antioche puisse en juger lui-même, Michel Kéroularios lui envoie et la lettre qu'il a écrite au pape, et la fausse réponse qu'on lui a remise. Il ajoute que la fraude a été découverte par l'évêque de Trani et par le Syncelle, qui en ont fait part à l'empereur.



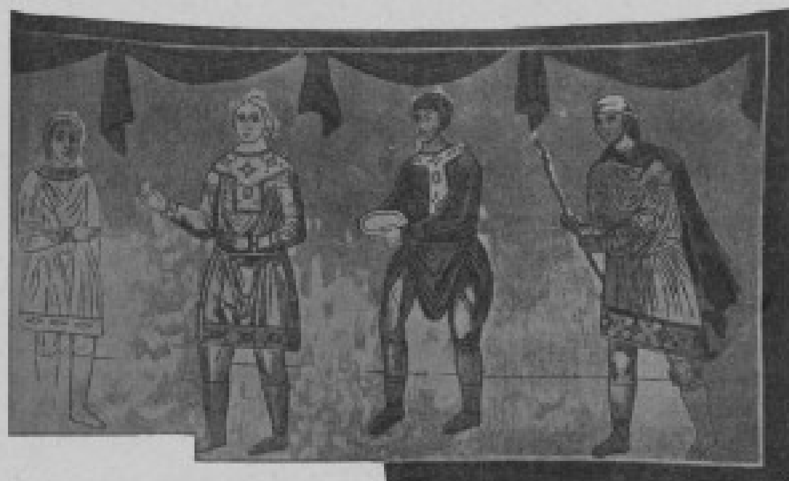
CAMÉE BYZANTIN du XIme ou XIIme Siècle. — David et les Lions. — Musée Royal de Munich. — (Furtwængler, Antike Gemmen.)

« Telle est cette ingénieuse fiction, qui ne peut tenir debout un seul instant, et qui prouve chez son auteur une absence totale de scrupules, que les mœurs du moyen âge en matière de critique peuvent seules expliquer. Elle devait lui servir à s'emparer de l'esprit du patriarche d'Antioche et à le pousser aux mesures qu'il réclame impérieusement à la fin de sa lettre. Il lui enjoint, plus qu'il ne lui conseille, de rayer des diptyques le nom du pape, et il s'étonne qu'à Antioche, à Alexandrie et à Jérusalem, on tienne encore le pontife romain pour un membre de l'Église catholique. Il manifeste aussi son indignation d'avoir entendu dire que l'usage des azymes régnait à Alexandrie comme à Jérusalem ; il prie Pierre de faire une enquête à ce sujet. Enfin, il termine par la conclusion que toute sa lettre a contribué à préparer : « Ceux qui mènent la même vie que les Latins, qui sont élevés dans leurs mœurs, et qui se livrent à des pratiques illégales, interdites et abominables, doivent-ils rester dans les rangs des esprits justes et orthodoxes ? Je ne le pense pas. Que ceux qui leur donnent raison se mettent à leur suite. Je n'en-

(1) Will : « Ὁ δὲ ὄνομα μόνον ἔχει ἀρχιεπισκόπου, πράγματος παντάπασιν ἔρημον. » Il s'agit d'Humbert.

vierai jamais cette communauté de pensées et de sentiments, à moins d'être insensé et d'avoir perdu l'esprit. » C'était bien mettre le patriarche d'Antioche en demeure de rompre avec l'Église romaine.

« Refuser d'avoir le moindre colloque avec les envoyés du Saint-Siège, et faire traîner les choses en longueur, afin de préparer peut-être sous main une imposante manifestation des évêques d'Orient, tel fut donc le nouveau plan de Michel Kéroularios. Mais les légats ne lui lais-



FRESQUES BYZANTINES de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. XIme siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

sèrent pas le temps de l'exécuter, et, après avoir attendu près d'un mois, du 25 juin au 15 juillet (1), ils résolurent d'accomplir le grand acte que les circonstances leur imposaient : ils se décidèrent à la rupture. Cette rupture eut la forme d'une manifestation qui, pour être courageuse, n'en était pas moins toute platonique, celle d'une excommunication. Il se peut que, dans l'intervalle qui sépara l'abjuration de Nicétas de la scène de Sainte-Sophie, on ait agité autour de l'empereur et des légats l'idée de réunir un concile ou tout au moins un synode métropolitain,

(1) Dans le cours de cet été, la peste et la grêle affligèrent de nouveau Constantinople et l'Empire. Beaucoup d'hommes et d'animaux périrent ; les vivants ne suffisaient pas à enterrer les morts. Cédr., 609, 22 ; Glycas, 598, 16.

afin de déposer Michel Kéroularios. C'était là une procédure conforme à la tradition; elle avait déjà réussi avec Photius. Il est difficile de savoir si l'on songea à l'employer; mais, dans ce cas, il est aisé de comprendre pourquoi ni l'empereur ni les légats n'osèrent aller si loin. Ils n'étaient sûrs ni des évêques d'Orient, ni du peuple de Constantinople, et la suite devait bientôt justifier leur prudence.

Les légats se contentèrent donc de se rendre à Sainte-Sophie, le samedi 15 juillet 1054, à la troisième heure (1). Tous les jours, un service solennel était célébré dans cette église, depuis que la munificence de Constantin IX y avait pourvu (2). Tout le peuple était donc assemblé sous les voûtes de la Grande Église, et le clergé en habits sacerdotaux se rendait au chœur, pour y célébrer la messe. A ce moment, les prélats fendirent la foule et arrivèrent jusqu'au grand autel. Là, ils se mirent à haranguer le peuple, et se plaignirent de l'obstination de Michel Kéroularios; puis ils déposèrent sur la Sainte Table une bulle d'excommunication, qui atteignait le patriarche et tous ses adhérents; enfin, en sortant, ils secouèrent la poussière de leurs pieds, et s'écrièrent suivant la parole de l'Évangile : « *Videat Deus et judicet.* » Tout le monde resta d'abord interdit, puis les sous-diacres se précipitèrent sur l'autel et en arrachèrent la bulle. Le patriarche, à qui elle fut portée, refusa d'abord de la recevoir; puis, dit-il, pour empêcher qu'elle ne fût divulguée, il la garda et se la fit traduire en grec.

« Michel Kéroularios nous a conservé lui-même la traduction de cette bulle, qu'il a insérée dans son Édit synodal. Les légats commençaient par rappeler qu'ils avaient reçu de l'Église romaine une mission de paix et de concorde. Ils ajoutaient qu'ils s'étaient réjouis de trouver à Constantinople, aussi bien chez l'empereur que dans le clergé et le peuple, une orthodoxie parfaite (3). « La ville est donc chrétienne et orthodoxe. Au contraire, pour ce qui est de Michel Kéroularios, à qui l'on donne abusivement le titre de patriarche, les légats voient en lui plusieurs tendances à l'hérésie, qu'ils cataloguent au nombre de dix ».

(1) *Commemoratio brevis*, Will, pp. 151-152. — Muralt, I, 640, 4, dit « le 16 ».
(2) Jean Mauropos d'Euchaita; Migne, *Pat. gr.*, CXX, p. 1157.
(3) Édit synodal, Will, p. 161 (1-27).

En conséquence, et au nom des pouvoirs qui leur ont été confiés, ils lancent l'anathème sur lui, sur Léon d'Achrida, sur son chancelier Nicéphore et sur tous leurs adhérents, qu'ils mettent au rang des pires hérétiques. « A ces causes, nous légats, jugeant intolérables la violence inouïe et l'injure faite au saint et suprême siège apostolique ; désireux de protéger par tous les moyens la foi catholique; au nom de la Sainte et indivisible Trinité, de ce Trône apostolique, dont nous avons reçu les pouvoirs et de tous les Pères orthodoxes des Sept Synodes ; suivant la menace d'anathème et d'expulsion de l'Église catholique, faite par le très vénérable pape à Michel et à ses adhérents, s'ils refusent de se laisser persuader, nous déclarons ce qui suit :

« Que Michel, qui n'est patriarche que par abus, car il est néophyte, « et n'a accepté l'habit monastique que par la crainte des hommes; avec « lui que Léon, appelé d'Achrida; que le sacellaire dudit Michel, Nicé- « phore, coupable d'avoir foulé aux pieds et profané l'hostie des Latins; « que tous ceux qui les suivent dans leurs erreurs avouées et montrent « la même audace, soient anathèmes Maranatha (1), ainsi que les « Simoniaques, les Valésiens, les Ariens, les Donatistes, les Nicolaïtes, « les Sévérianiens, les Manichéens et les autres, dont ils soutiennent les « dogmes, en disant que la matière fermentée a une âme. Qu'ils soient « confondus avec les hérétiques, bien plus, avec le diable et avec ses « anges, s'ils ne veulent pas se laisser persuader. Amen, amen, amen (2) ! »

« Le dénouement prévu avait donc eu lieu, mais ce n'était pas une victoire pour les Latins. Ils n'avaient obtenu ni la réconciliation de Michel Kéroularios avec le Saint-Siège, ni sa déposition. Ils s'arrêtèrent à un moyen terme, et tentèrent de détacher de lui l'opinion des Byzantins en affectant de croire que lui seul était l'auteur du mal. Ils ne firent ainsi que donner de nouvelles armes à leur redoutable adversaire. Cette excommunication qui devait le foudroyer fut la cause de son triomphe, et lui permit enfin d'accomplir à son tour le grand acte dont la pensée le préoccupait depuis longtemps.

(1) *Maranatha* est un mot syriaque qui signifie « perditio in adventu Domini ». I Corinth., XVI, 222 (note de Will, p. 154, note 5).

(2) Will, pp. 164 (17-36) et 165 (1-10).

« Après la cérémonie de l'excommunication, les légats passèrent encore un jour à Constantinople, et, pour rendre leur triomphe plus complet, consacrèrent avant leur départ de nouvelles églises de rite latin (1). Il est certain, bien que les documents n'en parlent pas, qu'ils firent rouvrir au culte celles qui avaient été fermées par ordre de Michel Kéroularios. Pourtant, ils ne jouirent pas longtemps de cette victoire, et ils mirent à quitter Constantinople une hâte qui donnait à leur départ un air de fuite. Ce fut, en effet, le 17 juillet qu'ils se mirent en route. Le basileus leur fit bon accueil jusqu'au bout, et, en les quittant, il les combla de splendides présents pour eux et pour Saint-Pierre (2). Fidèle à la tradition de ses prédécesseurs, il n'oublia pas le monastère cher aux légats, le Mont-Cassin, et lui céda une rente annuelle de deux livres d'or. La réputation de ces dons fut très grande au XIme siècle, et les différentes histoires que l'on raconta à leur sujet, sont une preuve de leur importance. Ils excitèrent de nombreuses cupidités, et d'abord celle du comte de Teano, qui attaqua les légats à leur passage sur ses terres, et saisit une notable partie des présents impériaux. Le chancelier Frédéric porta ce qu'il avait sauvé à Rome, mais ces présents devaient lui être funestes. Ils furent la cause de la jalousie de l'empereur Henri III contre lui et de sa retraite au Mont-Cassin (3). Plus tard, devenu pape sous le nom d'Étienne IX, il se vit privé de ce fameux trésor par les



FRESQUES BYZANTINES de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — XIme Siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

(1) Léon d'Ostie, II, 89 (Muratori, IV, p. 404 *b*).

(2) *Commemoratio brevis*, Will, p. 152 *a* (9-15) : « *hinc ordinatis ecclesiis Latinorum intra ipsum Constantinopolim...* »

(3) Léon d'Ostie, *Chronique du Mont-Cassin*, II, 88 (Muratori, IV, p. 403).

Romains (1). Enfin, pour lui voler une pierre précieuse qui en faisait partie, un de ses familiers l'empoisonna dans le calice (2). D'après une autre tradition, une magnifique agate, qui figurait au Cabinet du roi avant la Révolution, et qui provenait d'un monastère de Toul, aurait figuré dans la part du cardinal Humbert (3). L'empereur Constantin IX resta donc fidèle aux légats, et mérita ainsi l'inimitié de Michel Kéroularios; il ne tarda guère à en éprouver les effets.

« A peine Humbert et ses compagnons étaient-ils partis, que, soit de



FRESQUES BYZANTINES de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. XIme Siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

son propre mouvement, soit qu'il y eût été sollicité par son souverain, Michel Kéroularios déclara qu'il consentait à avoir une entrevue avec eux (4). Il fallut donc les faire revenir, et l'empereur leur écrivit pour les rappeler. Ils étaient déjà à Selymvria (5), lorsque la lettre leur parvint, le 19 juillet. Ils rebroussèrent chemin en toute hâte, et revinrent jusqu'à leur ancienne résidence, le palais de Pigi (6). Là, ils attendirent les ordres du basileus. Certains symptômes avaient fait sans doute deviner à

(1) *Annales Romaines*, Duchesne, *Liber Pontificalis*, II, p. 334.

(2) Jean de Bayon (dans Jean de Belhom, p. 238-cv) : « pro cupidine Equinæstellæ auro mirifice cultæ quam illi Constantinop. Imperator cognomento Monomachus tribuerat... »

(3) *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, partie I, t. I, p. 276.

(4) Will, p. 152 *a* (16 et suiv.).

(5) Selymvria était environ à soixante-dix kilomètres de Byzance sur la Propontide.

(6) Will, p. 152 *a* (16-24).

Constantin IX que l'entrevue proposée aux légats par Michel Kéroularios n'était qu'un guet-apens, qu'il leur tendait. Du moins le récit d'Humbert l'en accuse, et il est impossible de ne pas le tenir pour vraisemblable. Le colloque devait avoir lieu à Sainte-Sophie. Michel aurait montré au peuple une fausse bulle, qu'il avait fabriquée, et l'aurait excité à massacrer les légats. Mais le basileus mit pour condition à cette entrevue qu'il y serait présent (1). Il comptait probablement réunir dans l'église des forces telles que les légats eussent été à couvert. Michel Kéroularios refusa, et justifia par ce refus les terribles soupçons qui pesaient sur lui. L'empereur fit enfin envoyer aux légats l'ordre de reprendre leur voyage (2).

« Ce coup de vengeance était donc manqué, mais le patriarche ne se tint pas pour battu. Ne pouvant satisfaire sa haine contre les Romains, ce fut à l'empereur qu'il fit sentir le poids de sa colère. A son instigation, une grande émeute bouleversa les rues de Byzance, et la couronne de Constantin IX, ses jours mêmes furent en danger.

« Le souvenir de cette émeute nous a été conservé par le récit d'Humbert (3). Le caractère de Michel Kéroularios, qui eut encore une fois avant sa mort l'occasion d'exciter les colères du peuple contre son souverain, la rend vraisemblable. Mais ce qui achève de nous en rendre certain, c'est le témoignage de l'Édit synodal, à la fin duquel se trouve comme clouée à un pilori honteux, la lettre humiliée que Constantin Monomaque fut forcé d'écrire à son patriarche, pour l'apaiser (4). C'est avec raison que, dans son mépris, Michel Kéroularios qualifie cette lettre de « suppliante (5) ».

« Afin de calmer la sédition qui menaçait d'emporter son trône, Constantin IX envoya au patriarche une véritable ambassade, composée des principaux personnages de la cour et de l'Église : le magistros, le référendaire, le chartophylax, l'hypomnematographe. Ils étaient chargés de lui représenter que le basileus ne pouvait faire aucune violence aux légats,

(1) *Ibid.* : « nisi ipse adesset præsens. »

(2) Will (*Commemoratio brevis*). Voy. Muralt, I, 640, 4.

(3) *Commemoratio brevis*, p. 152 *b* (8-15) : « porro vesanus Michael dolens suas non procedere insidias, concitavit imperatori seditionem vulgi maximam. »

(4) Édit synodal, Will, pp. 165 (30-35)-166-167.

(5) *Ibid.* : « τίμιον καὶ προσκυνητὸν γράμμα. »

à cause du caractère d'ambassadeurs qui mettait autour d'eux comme une sauvegarde. C'était donc de la vie même des légats qu'il s'agissait, et les émeutiers allaient jusqu'à réclamer leurs têtes. Cette réponse ne dut certes pas satisfaire Michel Kéroularios; car, bientôt après, une seconde ambassade, plus nombreuse encore, revint le trouver avec la fameuse lettre. Un moine, nommé Stéphanos, l'économe de la Grande Église, le magistros Jean, le référendaire, le vestarque Constantin et le consul des philosophes, Psellos, étaient chargés de la lui remettre au nom de l'empereur. Cette lettre est un modèle de platitude et d'abaissement. Constantin cherche à s'excuser de ce qui est arrivé en rejetant toute la faute sur la fourberie d'Argyros (1), qui était destiné, dans cette affaire, à supporter les conséquences des colères de l'un et de l'autre parti. Deux citoyens, qui, d'après le récit d'Humbert, s'appelaient Paul et Smaragdos (2), coupables d'avoir traduit en grec et répandu la bulle d'excommunication des légats, lui étaient livrés en victimes expiatoires, après avoir été fouettés. L'empereur assurait qu'il avait donné l'ordre de brûler la charte malencontreuse, que des représailles allaient être exercées contre Argyros et sa famille, et qu'il avait déjà fait mettre en prison son gendre, le vestarque, et son fils, le vestis.

« Michel Kéroularios trouva donc moyen de se venger à la fois des légats, du basileus et d'Argyros. Les uns étaient en fuite; l'autre venait de se jeter à ses pieds, et la disgrâce allait bientôt peser sur le dernier. Constantin IX retira, en effet, toute sa faveur à Argyros, et le texte de l'Édit synodal est confirmé par le témoignage de Guillaume d'Apulie Argyros, venu à Constantinople, fut même envoyé en exil. Ce fut à ces conditions humiliantes que Constantin IX obtint la paix, et conserva probablement sa couronne. Il avait été impuissant à imposer sa volonté à Michel Kéroularios; il n'eut même pas assez de pouvoir pour se venger de lui. Il put priver de leurs charges quelques-uns de ses parents et de ses amis (3); mais il dut se contenter de retenir contre lui sa colère.

(1) *Ibid.*, pp. 166-167. : « Εὗρε τὴν ῥίζαν τοῦ κακοῦ γενομένην ἀπὸ τῶν ἑρμηνευτῶν καὶ τοῦ μέρους τοῦ Ἀργύρου. »

(2) *Commemoratio brevis*, Will, p. 132 *b* (8-15).

(3) *Commemoratio brevis :* « Amicos et affines ipsius honoribus privatos a palatio eliminavit. » Will, 152 *b*.

« Michel Kéroularios triomphait donc, à force de volonté, mais aussi de mauvaise foi et de ruse. Il lui restait à couronner son triomphe en accomplissant l'acte solennel qui devait marquer la séparation entre Rome et Constantinople. Avec l'autorisation du basileus, qu'il avait obtenue de force, il assembla un synode composé des membres de toutes les parties de l'Église grecque (1). Douze métropolitains et deux archevêques en signèrent les actes (2). Le début de l'Édit synodal, qui fut publié à la suite de cette assemblée, est la reproduction littérale de l'Encyclique de Photius aux évêques d'Orient, et ce fait seul indique dans quel esprit il est conçu. Après donc s'être élevé, comme son prédécesseur, contre la malice des hommes qui sont sortis des ténèbres de l'Occident (3), Michel Kéroularios énumère tous ses griefs contre l'Église romaine. Il se plaint vivement de la profanation de l'autel de Sainte-Sophie par les légats, et fait le récit de leur séjour à Constantinople, en répétant contre eux et contre Argyros les accusations imaginaires dont il avait déjà rempli la lettre adressée au patriarche d'Antioche. Puis, après avoir reproduit la bulle d'excommunication, il en reprend un à un tous les griefs et les reproche aux Latins comme des erreurs. Il jette ensuite sur eux l'anathème, et, pour rendre plus complète l'humiliation du basileus, il publie à la fin de l'édit sa lettre piteuse. Enfin, une double cérémonie servit de sanction aux actes du synode. Le 20 juillet (4), dans le tribunal du patriarche, appelé Μέγας Σεκρέτος (5), en présence de sept archevêques ou évêques et des envoyés du basileus, un arrêt fut rendu, non seulement « contre la charte impie, mais aussi contre tous ceux qui avaient contribué à sa rédaction, soit de leurs conseils, soit même de leurs vœux ». Cinq jours après, le même anathème fut renouvelé solennellement, devant tout le peuple, et tous les exemplaires de la bulle furent brûlés à l'excep-

(1) Ce synode fut tenu « ἐν τοῖς δεξιοῖς μέρεσι τῶν κατηχουμένων », c'est-à-dire dans les galeries de Sainte-Sophie, réservées d'ordinaire aux femmes, mais qui étaient assez vastes pour contenir de grandes assemblées. Ce fut là également, d'après la vie d'Ignace, que fut tenu le huitième concile œcuménique où fut condamné Photius en 869. (Du Cange, *Constantinopolis Christiana*, III, pp. 33-34.)

(2) Will, pp. 155-156, 168 (5-16).

(3) *Ibid.*, p. 157 : « Ἄνδρες ἐκ σκότους ἀναδύντες (τῆς γὰρ Ἑσπερίου μοίρας ὑπῆρχον γεννήματα). »

(4) Will, p. 167 (19-28).

(5) Sur ce tribunal, voy. Du Cange, *Constantinopolis Christiana*, II, XIV, p. 161.

tion d'un seul, qui prit place dans les Archives du Chartophylakion.

« Désormais, aux yeux de Michel Kéroularios, la séparation était accomplie. Après avoir bravé le pape, les légats et le basileus jusque dans son



COFFRET D'IVOIRE BYZANTIN du trésor de la cathédrale de Sens. — C'est un des plus curieux monuments de l'art byzantin de cette époque. La longue série de bas-reliefs qui le composent représente des scènes de l'histoire de David et de Joseph. — Couvercle. — (Voy. pp. 716 et 727).

Palais, il apparaissait aux Byzantins comme l'arbitre suprême de l'Eglise et de l'État. Devenu indépendant, il ne lui restait plus qu'à acquérir la domination universelle (1).

(1) Dans les cinq chapitres suivants formant la seconde partie de son beau livre (pp. 127 à 215) M. Bréhier étudie successivement les causes du Schisme : les querelles théologiques, la Procession du Saint-Esprit, — les querelles liturgiques, les azymes, — les questions de disci-

« La victoire remportée sur Rome devait avoir pour conséquence naturelle de rehausser le prestige du patriarche de Constantinople aux yeux de tous les évêques orientaux. Michel Kéroularios exerça son action despotique à la fois sur les Églises du patriarcat de Constantinople et sur celles des patriarcats étrangers; il essaya même d'atteindre les Églises dissidentes.

« Un premier fait est d'abord incontestable : dans sa lutte avec Rome, Michel Kéroularios marcha d'accord avec tous les évêques du patriarcat de Constantinople. Aucun d'eux ne songea à élever la voix pour se ranger du côté de Rome. L'abjuration de Nicétas Pectoratus est la seule défection que l'on puisse citer et encore ne fut-elle due qu'à la force. On ne peut trouver non plus dans le parti des philosophes : Psellos, Likhoudès, Xiphilin qui, d'ailleurs, était à ce moment en disgrâce, un foyer d'opposition contre les actes de Michel Kéroularios. Tous lui ont au contraire donné des gages de leur amitié (1) et Psellos lui-même, dans le réquisitoire où il accumula plus tard sur lui les accusations les plus terribles, se garde bien de lui faire un grief de sa conduite à l'égard de Rome. A part l'opposition du basileus, Michel Kéroularios ne trouva donc dans son patriarcat aucun obstacle à ses desseins. Bien au contraire, de tous les diocèses qui lui étaient soumis, il tira de précieux auxiliaires. La lutte avec Rome fut engagée par Léon d'Achrida, métropolitain de Bulgarie, c'est-à-dire par le chef d'une Église, sinon indépendante du patriarche, du moins plus libre que les autres Églises en face de son pouvoir. Lorsqu'il s'agit d'accomplir l'acte solennel de la séparation, si Michel Kéroularios ne rassembla pas un concile de tous les évêques du patriarcat, du moins il fit venir à Byzance des délégués des principales provinces qui tous lui prêtèrent leur concours empressé. Il en fut de même pour l'Église russe. Tous les faits qu'on peut recueillir nous montrent que, sous l'influence de son clergé, cette nation suivit docilement Michel dans la voie du Schisme (2). Ce patriarche peut être considéré comme

pline : la simonie, le mariage des prêtres, etc., — la hiérarchie : les diverses théories romaine, des Orientaux, de Kéroularios, sur les rapports entre le pape et le patriarche, — les causes politiques enfin.

(1) Cependant voy. W. Fischer, *Studien zür byz. Gesch.*, etc., p. 18.

(2) Voy. Bréhier, *op. cit.*, pp. 222 à 228. A l'époque du Schisme, le métropolite de Kiev

un des principaux auteurs de la séparation qui a toujours depuis éloigné les Russes de l'Église romaine (1).

« Ce fut d'ailleurs vers d'autres régions que se tourna l'attention de Michel Kéroularios. Une fois le Schisme accompli, il voulut devenir le maître de ces anciens patriarcats d'Orient qui n'étaient plus que des débris glorieux du passé, mais dont les chefs devaient former dans sa pensée, autour de lui, un cortège destiné à rehausser l'éclat de la nouvelle puissance qu'il voulait fonder.

« Une tradition persistante dans l'Église grecque veut que Michel Kéroularios ne se soit pas contenté d'exercer sur les autres patriarches une action individuelle, mais que, comme autrefois Photius, il les ait réunis en concile œcuménique. Malheureusement, aucun texte du XIme siècle ne nous autorise à admettre ces affirmations. Il n'y eut, en 1054, d'autre acte solennel que l'Édit synodal, signé par les représentants des diverses parties du patriarcat de Constantinople, mais il est

était pour la première fois un Russe. Nestor raconte qu'après la mort du métropolite Théopemptos en 1047, Yaroslav laissa sa dignité vacante pendant quatre ans. En 1051, les évêques se réunirent pour lui donner un successeur et leur choix tomba sur un moine d'origine russe : Hilarion (a). Ce serait conclure trop vite que de voir dans cette élection une première tentative de l'Église russe pour se rendre indépendante de Byzance. Les successeurs d'Hilarion furent, en effet, des Grecs, et quels qu'aient été les rapports politiques entre les princes russes et les basileis byzantins, l'Église russe vécut longtemps encore en bonne harmonie avec les patriarches de Constantinople. Sous le pontificat même d'Hilarion la règle monastique de saint Basile s'introduisit en Russie. Elle y fut apportée en 1051 par un Russe nommé Antoine, qui était allé en pèlerinage au mont Athos. L'higoumène lui enseigna toutes les règles de la vie monastique, mais ne l'engagea pas à rester sur la Sainte Montagne. « Retourne en Russie, lui dit-il ; avec toi sera la bénédiction de la Sainte Montagne ; de toi sortira une foule de religieux. » Ces paroles nous montrent de quel esprit de propagande était alors animé le clergé grec. Antoine revint, en effet, à Kiev et, après avoir habité longtemps un ermitage, fonda un monastère qui servit de modèle à tous les autres. La relation laissée par les légats nous apprend qu'au moment du Schisme, l'empereur Constantin IX reçut « de la cité des Russes un exemplaire authentique de l'excommunication » lancée contre Michel Kéroularios. Ce fait prouve seulement que les légats avaient répandu dans tout l'Orient la charte qu'ils avaient déposée sur l'autel de Sainte-Sophie. Voy. encore Muralt, *op. cit.*, I, 638.

(1) Dans la péninsule du Balkan, par contre, la fondation d'un nouvel État de Serbie par Dobroslav ou Boïthslav, autour du plateau de Dioclée, eut pour résultat un recul de l'influence grecque (voy. pp. 311 sqq.). Le nouveau prince se mit en rapports avec le pape et obtint en 1045 que son État, soumis jusque-là à l'archevêque de Spalato, eut un archevêque spécial qui résiderait à Antivari et dont la juridiction s'étendrait sur toute la Serbie et la Bosnie. Plus tard, les historiens byzantins nous parlent de bons rapports entre le basileus Monomaque et le roi des Serbes qui reçut le titre de protospathaire (Zonaras, XVII, 21), mais il est évident qu'au point de vue religieux ces régions échappèrent pour longtemps à l'influence grecque.

(a) Voy. Gédéon, Πατρ. πίν., pp. 326-327.

certain qu'une fois ce grand acte accompli, Michel Kéroularios fit tous ses efforts pour le faire accepter à l'Orient tout entier.



STAUROTHÈQUE (RELIQUAIRE) BYZANTINE en argent repoussé et doré conservé dans l'église collégiale d'Alba Fucense dans les Abruzzes. — Intérieur. — (E. Bertaux, l'Art dans l'It. mérid.)

« Ce fut d'abord au seul des trois patriarches orientaux qui fit encore partie de l'Empire, au patriarche d'Antioche, qu'il s'adressa. Nous avons vu qu'il n'avait pas attendu la rupture officielle avec Rome pour

faire appel à sa fidélité et qu'il lui avait raconté à sa manière et le voyage des légats et leur conduite à Constantinople. Cette lettre ne lui parut



STAUROTHÈQUE (RELIQUAIRE) BYZANTINE en argent repoussé et doré conservé dans l'église collégiale d'Alba Fucense dans les Abruzzes. — Face extérieure. — (E. Bertaux, l'Art dans l'It. mérid.)

pas suffisante et après la déposition de la bulle sur l'autel de Sainte-Sophie, il lui en adressa une seconde pour lui raconter toujours à sa manière les événements qui s'étaient accomplis et lui donner en même

temps ses instructions. Son récit de l'ambassade pontificale est plein d'une mauvaise foi qui consiste non dans le travestissement mais dans l'omission des faits. Il ne raconte au patriarche d'Antioche ni ses efforts pour attirer les légats dans un piège, ni l'émeute qu'il excita contre le basileus. Il affirme même qu'il n'a agi que par ordre de Monomaque, et, s'il ment avec cette hardiesse, c'est qu'il possède un document suffisant pour appuyer son dire, la lettre d'humilité et d'approbation qu'il a arrachée à la faiblesse du basileus. En même temps, c'est un mot d'ordre que Michel Kéroularios envoie à son collègue d'Antioche. Il lui dicte la réponse qu'il aura à faire aux communications qui lui viendront de Rome car il se pose en face des prétentions latines comme le défenseur de la vraie foi des Orientaux et des droits de tous les patriarches.

« La réponse que Pierre fit à cette lettre et à la précédente ne fut peut-être pas de nature à contenter Michel Kéroularios. D'abord le patriarche d'Antioche lui montra qu'il se considérait comme son égal et non son subordonné. Puis, tout en acceptant sans contrôle toute l'histoire que lui contait Michel Kéroularios, et ne ménageant pas son indignation à cet Argyros, ce laïque assez osé pour se mêler des affaires de l'Église, il ne croit pas qu'un schisme soit nécessaire, il examine à sa manière toutes les difficultés qui existent entre les deux Églises (1), et fait tous ses efforts pour qu'un accommodement devienne possible, suppliant Kéroularios avec des prières déchirantes d'éviter une rupture désolante : « Si les deux reines de la terre sont dans le trouble, partout règneront les larmes, hélas en abondance, partout les famines, les pestes, dans les campagnes et dans les villes; nulle part nos armées ne seront plus jamais victorieuses. »

« Tel fut le cri déchirant que l'idée même d'un schisme arrachait à Pierre d'Antioche. Il ne vit pas dans son aveuglement que ce mal qu'il

(1) Avant tout Pierre se défend en son nom et en celui des patriarches de mentionner le pape dans ses diptyques, mais, à ce sujet, il se donne le malin plaisir de convaincre Michel Kéroularios d'inexactitude. Entre le sixième synode et l'année 1054, en effet, il est clair que le nom du pape a été rétabli dans les diptyques des Églises d'Orient. Quand a-t-il été rayé depuis, Pierre d'Antioche ne le sait, mais il se souvient de l'avoir vu, quarante ans auparavant, mentionné dans les diptyques de l'Église de Constantinople sous le patriarche Sergios. Et avec une complaisance ironique, il rejette la faute sur le chartophylax ou secrétaire de Michel Kéroularios.

redoutait était déjà consommé. Bien plus, il ne sembla pas se douter qu'il s'était mis de fait à la suite de Michel Kéroularios et que la position qu'il avait prise sur les trois principales questions en litige : l'addition au symbole, la matière de l'Eucharistie et le mariage des prêtres, le rangeait bon gré mal gré du côté des ennemis de Rome. Michel Kéroularios n'en demandait pas davantage. Satisfait de sa victoire, il ne songea plus à obtenir de Pierre d'autre concession.

« L'adhésion même mitigée du patriarche d'Antioche à la cause du Schisme entraînait celle de tous les métropolitains et évêques qui lui étaient subordonnés. Des deux autres patriarches d'Orient au contraire, il ne pouvait attendre les mêmes secours, puisque les titulaires d'Alexandrie et de Jérusalem étaient toujours en terre musulmane et n'avaient conservé que des vestiges de leur grandeur passée. Ces deux prélats vivaient sous la domination des Khalifes fatimites depuis la fin du x[me] siècle. Le représentant de la dynastie était alors Mostançer, dont le règne dura soixante ans et qui, l'année même du Schisme, en 1054, essayait de renverser le Khalife de Bagdad et de rétablir l'unité de l'Islam. Il eut avec Constantin IX des rapports de courtoisie qui nous sont attestés par les chroniqueurs du temps (1) et qui s'expliquent par le danger commun qui menaçait les deux souverains, celui du Turk Seldjoukide Toghroul-beg. D'après Psellos, ces rapports n'auraient pas été à l'honneur de Constantin IX et, d'ailleurs, on ne voit pas que Michel Kéroularios ait songé à s'en servir pour agir sur les patriarches de Jérusalem et d'Alexandrie. Ce fut le patriarche d'Antioche, dont les relations avec eux devaient être fréquentes, qu'il chargea de leur communiquer ses volontés. Il lui importait beaucoup, en effet, d'obtenir l'adhésion de ces deux patriarches, car elle devait dans sa pensée achever de décider tout l'Orient en sa faveur. De plus, il craignait de se voir devancer par les Latins. Enfin, les dispositions de ces deux patriarches lui étaient suspectes : il avait entendu dire qu'ils mentionnaient le pape dans les diptyques de leurs églises. Le patriarche de Jérusalem (c'est Humbert lui-même qui nous l'apprend) avait conservé les usages des azymes

(1) Psellos, I, pp. 193-194 (éd. Sathas); — Cédrénus, II, p. 607; — Michel Attaleiates, p. 49 (17 et suiv.). — Voy. encore pp. 611, 612 du présent volume.

et le mouvement incessant des pèlerins occidentaux qui se rendaient en Terre-Sainte pouvait le faire pencher du côté de Rome. Il fallait donc se hâter de le gagner, lui et son collègue d'Alexandrie à la cause du Schisme. Aussi, lorsque, après la scène de l'excommunication, Michel Kéroularios écrivit pour la seconde fois à Pierre d'Antioche, il joignit à sa lettre deux missives exactement pareilles avec mission de les faire parvenir à leurs destinataires ses collègues d'Égypte et de Palestine. Nous savons par Pierre d'Antioche que ces lettres arrivèrent à leur destination, mais nous ignorons quelles réponses leur furent faites. En l'absence de documents, il est seulement permis de constater que les trois patriarcats restèrent attachés à l'orthodoxie et s'unirent plus étroitement au siège de Constantinople. Désormais tous les membres de l'Église grecque furent solidaires vis-à-vis de l'Église latine, et le patriarche de Byzance put parler au pape en leur nom.



MÉDAILLON BYZANTIN d'or émaillé trouvé en Russie. — XIme-XIIme siècle. — (Kondakow, Coll. A. W. de Zwénig.)

« Mais il ne suffisait pas à Kéroularios de gagner l'opinion des Grecs orthodoxes. Il conçut peut-être, même avant le Schisme, le projet plus audacieux encore de reculer les limites de l'Église grecque et de faire rentrer dans son giron quelques-unes des Églises hérétiques qui s'en étaient séparées à l'époque des conciles œcuméniques. Il s'attaqua à l'une des plus puissantes, à l'Église arménienne.

Depuis l'époque du concile de Chalcédoine, en 451, l'Église arménienne s'était séparée de l'Église grecque, non par sympathie pour la doctrine d'Eutychès, mais par haine du nestorianisme, qu'elle accusait le concile de restaurer. Elle avait gardé la tradition de Grégoire l'Illuminateur et des trois premiers conciles œcuméniques ; elle avait donc vécu de sa vie propre, au hasard des invasions et des conquêtes, et ses coutumes différaient en plusieurs points de celles de l'Église grecque. L'usage des pains azymes, notamment, était universel en Arménie, et Michel Kéroularios devait aborder, dans cette circonstance, un terrain de



MOSAÏQUES BYZANTINES de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — Saint Come. Crucifixion. — XIme Siècle. — (Millet, H^tes-Études, C. 1288.)

combat tout préparé. De plus, il se trouvait que, de ce côté, loin d'être en opposition avec la politique impériale, ses desseins étaient d'accord avec ceux de Constantin IX. Ce prince, nous l'avons vu en effet, avait

résolu d'exécuter le traité conclu entre l'empereur Basile II et le roi d'Arménie, d'après lequel, à la mort du roi, le pays devait revenir à l'Empire romain (1). Or, nous l'avons vu encore, le dernier des Pagratides, Kakig II, avait succédé à son père en 1042, au mépris de ce traité. Constantin IX avait réclamé, en 1045, le territoire de la ville d'Ani et toute la Grande Arménie (2). Le roi Kakig avait été détrôné et avait fait sa soumission; il avait reçu en échange de sa couronne de grands biens en Cappadoce dans lesquels il devait terminer sa vie (3). L'Arménie avait été donc annexée à l'Empire. Il est vrai que cette réunion fut bien éphémère; les généraux de l'empereur eurent à lutter contre la mauvaise foi des chefs locaux qu'ils étaient obligés de prendre comme auxiliaires, et surtout contre un adversaire plus terrible, contre le sultan sèldjoukide Toghroul dont les attaques avaient depuis peu commencé. Néanmoins, avec des alternatives de succès et de revers, la cause de l'hellénisme devait triompher encore quelque temps en Arménie et aux succès politiques s'étaient jointes des victoires religieuses auquel Michel Kéroularios ne fut pas étranger.

« Il est probable que ses efforts pour amener à lui l'Église arménienne furent antérieurs au Schisme et il est possible que dans cette œuvre il ait eu pour lui l'appui de Constantin IX dont la politique était pour une fois d'accord avec la sienne. Mais, dans sa pensée, rattacher l'Église arménienne à Constantinople, c'était faire triompher la cause du Schisme. Dans la deuxième lettre que l'archevêque d'Achrida adressa au clergé romain, il fit allusion à l'attachement des Arméniens pour les azymes et rapprocha leur erreur de celle des Juifs. L'attaque devint bientôt plus pressante et Nicétas Pectoratus, l'adversaire des Latins, composa sans nul doute sur l'ordre de Michel Kéroularios un traité contre les erreurs arméniennes. Quatre de ces traités sont inédits, et si l'on juge par le début du premier, ils doivent porter sur les controverses théologiques qui séparaient les Arméniens des Grecs. Il y est question des deux natures du Christ et de la doctrine monophysite. Le cinquième de ces

(1) Voy. pp. 480 sqq.
(2) Voy. pp. 488 sqq.
(3) Psellos, I (éd. Sathas), p. 193 : « οὐ βραχύ τι μέρος τῆς Ἀρμενίων οἰκειωσάμενος γῆς. »

traités est adressé à la fois aux Latins et aux Arméniens, mais la répétition des arguments, déjà développés dans le premier traité, et des allusions aux usages des Arméniens prouve que ce sont eux surtout qui sont visés. Nicétas leur reproche non seulement de se servir d'azymes, mais encore de mettre dans le calice du vin pur et froid au lieu d'y mélanger, suivant l'usage de l'Église grecque, l'eau chaude, symbole de la chaleur que l'esprit du Christ doit répandre dans nos âmes (1). L'exhortation qui termine ce traité convient surtout aux Arméniens. Nicétas les conjure d'abandonner l'hérésie des azymes et toutes les autres dont il a fait mention dans les traités précédents.

« D'autre part, des négociations devaient se poursuivre directement à Constantinople même avec le clergé arménien. Les historiens de l'Arménie nous signalent les voyages fréquents, à cette époque, des « catholicoi » d'Arménie dans la ville impériale. Ce fut d'abord le patriarche Pierre ou Bédros qui, appelé à Byzance, craignit d'avoir le sort du roi Kakig et consacra avant son départ un nouveau catholicos (2), Kakig II, qui régna jusqu'en 1061. Il est impossible de savoir quels succès Michel Kéroularios avait obtenus avant sa mort, mais il est certain qu'après lui son œuvre fut continuée avec zèle par les empereurs. En 1060, Constantin Dukas convoqua une assemblée d'évêques grecs qui essaya en vain de faire aboutir l'union des Églises. Aussi, après la mort de Kakig, grâce à la politique impériale, aucun successeur ne lui fut donné. Le siège patriarcal resta vacant pendant quatre ans. Au bout de ce terme le basileus fit élire un patriarche favorable à l'union. Ce patriarche nommé Grégoire II vint à Constantinople en 1077; mais, à cette époque, les préoccupations des Byzantins s'étaient portées ailleurs : le rapprochement avec l'Arménie fut abandonné et Grégoire II se mit en rapports avec Grégoire VII. L'œuvre de Michel Kéroularios fut donc abandonnée de ce côté et l'Église latine recueillit plus tard les fruits de cette négligence.

« Dans l'entreprise gigantesque qu'il avait assumée, Michel Kéroularios manqua, en effet, du principal allié de tous les grands réforma-

(1) Hergenrœther, *Monum. ad Photium pertinentia*, pp. 139-143.
(2) Voy. pp. 490 sqq.

teurs, du temps. Ses efforts pour gagner l'Orient à sa cause durent être rapides et souvent hâtifs ; aussi les succès furent-ils inégaux. Il vit l'Italie échapper à l'Église grecque et ne put lui donner l'Arménie : du moins il commença à constituer un faisceau d'Églises, indépendantes dans leur hiérarchie, mais toutes réunies dans une même pensée d'orthodoxie et de haine contre Rome. Désormais le même mot d'ordre était donné par Byzance à Kiev, à Antioche, à Alexandrie, à Jérusalem, et cette solidarité, établie au XIe siècle entre tous les sièges épiscopaux de l'Orient, allait faire échouer plus tard toute tentative d'union avec Rome. Mais cette domination spirituelle devait paraître incomplète à Michel Kéroularios, si elle ne pouvait disposer pour son service de toutes les forces politiques et sociales de Byzance. Après s'être emparé du pouvoir suprême dans l'Église, il chercha à subordonner l'État à l'Église et à devenir le maître universel (1). »



MINIATURE BYZANTINE d'un rouleau d'Exultet conservé à la Bibliothèque Barberini à Rome. — L'Église sous la figure d'une basilissa sous le porche d'un édifice symbolique. — (Römische Quartalschr., t. XIII.)

(1) Voy. encore sur le Schisme : Cédrénus, éd. Bonn, II, pp. 555, variante à la ligne 17 : l'higoumène Michel Mermentoulos de Stoudion.

L'émeute excitée contre Constantin IX par Michel Kéroularios avait montré que l'autorité impériale était forcée de s'incliner et même de s'humilier devant celle du patriarche. Aussi le basileus se garda-t-il bien de faire jamais la moindre tentative pour tirer vengeance de son adver-



MÉDAILLON-PENDELOQUE dit « barme de Riazan », découvert à Riazan en 1822, aujourd'hui au Palais des Armes à Moscou. — Travail russe sous l'influence byzantine. XIme-XIIme siècle. — (Kondakow. Coll. A. W. de Zwén.).

saire. La goutte qui le faisait souffrir depuis tant d'années, le torturait toujours plus effroyablement, surtout aux pieds et aux mains. Il était déjà presque moribond et tenait à demeurer du moins en paisible possession de sa couronne jusqu'à l'heure de sa mort. Cet événement arriva d'ailleurs bien peu de temps après les grands événements du Schisme. Monomaque s'était fait depuis longtemps déjà transporter dans ce

monastère de Saint-Georges de Manganes qu'il venait de faire si somptueusement édifier avec tant d'amour. Il y passait ses tristes journées de malade, surtout dans le petit pavillon qu'il avait fait construire près de la pièce d'eau. Il y prit une pleurésie à la suite d'un bain trop prolongé dans cette piscine ou étang admirable à ciel ouvert qu'il s'y était fait construire dans le parc annexé au couvent (1). Ce mal d'abord léger, ajouté à celui qui le minait déjà, grandit rapidement et acheva de le terrasser. Presque tout de suite il fut très mal. C'était dans les premiers jours de l'an 1055. Bientôt il fut clair pour tous qu'il allait mourir et il mourait sans successeur désigné ! Comme de juste, les factions et les coteries s'agitèrent vivement autour du mourant.

L'unique héritière légitime était la très vieille basilissa Théodora, antique et sainte vierge plus que jamais retombée dans l'obscurité depuis la mort de sa sœur Zoé, tenue par son beau-frère dans une telle retraite que cela ressemblait à une sorte de captivité. D'autre part Monomaque était si malade que sa volonté ou ses préférences ne comptaient presque plus. Cependant Psellos nous dit qu'il ne songeait en aucune manière à Théodora pour lui succéder, qu'il cachait sa pensée à la pauvre femme et cherchait en secret qui serait roi après lui. Un conseil suprême fut tenu chez le vieux souverain pour fixer définitivement la succession au trône, conseil formé par les dignitaires les plus puissants au Palais à ce moment : le logothète eunuque Jean, ce vil et illettré parvenu (2) qui avait succédé au vénérable Constantin Likhoudès en qualité de premier ministre parce qu'il ne contredisait jamais le basileus comme le faisait souvent ce dernier, le protonotaire de la Course publique, Constantin, Basile, le préposé au Kanikleion ou « encrier impérial » et quelques autres. Le logothète Jean qui haïssait Théodora avait réussi à brouiller définitivement le vieux basileus avec elle. A l'unanimité on fut d'avis de porter au trône le « protevôn » Nicéphore, très haut fonctionnaire, pour lors administrateur en chef de la Bulgarie, personnage du reste obscur — du

(1) Une des joies de ce basileus à l'esprit enfantin était, nous raconte Psellos, de se dissimuler dans les bosquets pour épier les gens qui, en cherchant à cueillir les fruits dont le parc était rempli, mettaient sans s'en apercevoir les pieds dans cette piscine pleine d'eau jusqu'au ras du sol.

(2) Voy. Zonaras, III, p. 649. — Voy. encore p. 677 du présent volume.

moins il n'est question de lui dans les sources que dans cette unique circonstance. Le temps pressait. Des messagers furent expédiés en hâte pour amener aussitôt ce personnage dans la capitale et le présenter au basileus moribond qui, nous dit Michel Attaleiates (1), était consentant. Mais Théodora, malgré son grand âge et la profonde retraite dans laquelle elle vivait, était demeurée très populaire à Constantinople, par la pourpre qui avait entouré son berceau, par ses vertus, par ses malheurs aussi. Elle avait également ses partisans très nombreux qui veillaient en ces circonstances solennelles. Ceux-ci étaient Nicétas Xylinitès, Théodore, Manuel, bien d'autres encore. A la nouvelle de la prochaine arrivée du « protevôn » au Palais, ils comprirent qu'il fallait incontinent vaincre ou périr.

Ultime rejeton de l'antique et séculaire dynastie macédonienne, le nom de la vieille princesse devait entraîner tous les suffrages. Avec une détermination qui fait honneur à leur énergie et à leur décision, alors que Nicéphore était encore en route, ces conjurés coururent chercher Théodora dans le monastère où elle vivait recluse, peut-être bien celui de Petrion d'où l'émeute l'avait tirée une fois déjà pour la proclamer basilissa à côté de sa sœur lors de la révolte contre le Kalaphate, peut-être bien aussi quelque couvent des Iles ou de la rive d'Asie, puisque Psellos dit formellement qu'au su des mauvaises dispositions témoignées à son endroit par le basileus moribond, Théodora monta avec ses partisans sur un navire qui la conduisit triomphalement avec les chefs des conjurés au Grand Palais, alors que Monomaque respirait encore. Le Grand Palais était vide, puisque le basileus était à Manganes. Les conjurés y proclamèrent aussitôt Théodora basilissa une fois de plus. Tous les différents corps de la garde impériale se rallièrent aussitôt à elle. En réalité, elle n'avait jamais cessé de régner. Elle avait pour lors entre soixante-dix et soixante-quinze ans. Nous n'avons que peu de détails. Monomaque était à ce moment encore conscient. Psellos nous dit qu'il accueillit cette nouvelle avec une profonde tristesse. Trop malade pour pouvoir dicter ses volontés, il ferma les yeux et parut un moment presque inerte, puis

(1) *Op. cit.*, IX, p. 51, ligne 13.

il reprit ses sens et agonisa dans la douleur. Nous ignorons d'autre part tout à fait ce que firent ou ce que tentèrent le premier ministre Jean et les autres partisans du « protevôn » qui s'étaient laissés si pitoyablement jouer et devancer par ceux de Théodora. Nous ne savons en réalité qu'une chose, c'est qu'aussitôt après Constantin Monomaque expira dans la journée du 11 janvier 1055 (1), après douze ans et quelques mois de règne. On lui fit de splendides funérailles dans son cher et magnifique monastère de Manganes où il venait de rendre l'âme et où il avait passé les derniers temps de sa vie. On l'ensevelit dans le sarcophage somptueux qu'il s'y était lui-même préparé auprès de celui de sa chère Sklérène (2). Sans perdre une heure, les partisans de la vieille impératrice avaient expédié des ordres pour qu'on arrêtât le « protevôn » Nicéphore en route pour Constantinople On se saisit de lui à Salonique. Il fut immédiatement déporté au fond de l'Asie, au monastère de Kouzinos dans le thème des Thracésiens.

Les historiens en général ont été durs pour la mémoire de Monomaque, non pas seulement les Arméniens comme Arisdaguès de Lasdiverd (3) et Mathieu d'Édesse (4), ce qui est naturel, mais aussi les Byzantins. Michel Attaleiates est le plus sévère de tous ceux-ci. « Deux ans environ avant sa mort, dit-il en substance (5), il se fit un grand changement chez le basileus. Il ne songea plus qu'à extorquer de l'argent aux églises comme aux particuliers et à les accabler d'exactions et d'impôts inouïs qui remplirent l'Empire de cris de douleur et de sanglots. Les récalcitrants étaient affreusement malmenés et incarcérés. Sa mort fut considérée comme une immense délivrance ». — Témoignage également important, l'écrivain anonyme qui a écrit la seconde partie du

(1) Voy. Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, note 1 de la p. 406.

(2) Voy. sur ce monastère, un des plus beaux et des plus importants de Byzance, situé sur le rivage, en face de Chrysopolis, un peu au sud de la Pointe du Sérail actuelle : A. van Milingen, *op. cit.*, p. 251.

(3) Voy. *op. cit.*, édit. Prudhomme, chap. XVII. Cet écrivain accuse Monomaque de tous les crimes : au lieu de consacrer les revenus de l'État à augmenter la cavalerie, à l'exemple du bienheureux Basile, pour protéger les frontières, le basileus ne songe qu'à les dissiper avec des prostituées; insoucieux de la ruine de l'Empire, il en fait venir des provinces les plus éloignées et passe avec elles toutes ses journées; uniquement occupé de manger et de boire, il n'augmentait que la somme des excréments!

(4) Éd. Dulaurier, paragr. LXV.

(5) *Op. cit.*, p. 50, l. 12.



MOSAÏQUES BYZANTINES de la coupole de l'église de Sainte-Sophie de Salonique. L'Ascension. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Etudes, C. 693.)

traité du *Stratégicon* auquel j'ai fait de si fréquents emprunts, parlant du Kalaphate, s'exprime en ces termes : « il eut pour successeur Monomaque, qui ruina et perdit l'Empire romain (1) ». Ce fut bien là, je le crois, le véritable jugement des contemporains (2).

Sur toutes les espèces frappées à son nom, Constantin Monomaque est représenté avec une barbe plus ou moins forte. Comme le dit M. Bréhier, les monnaies viennent confirmer les détails donnés par Psellos et semblent refléter les altérations que la maladie et la vieillesse avaient apportées aux traits du basileus. C'est d'abord un sou d'or qui date probablement du début de son règne et sur lequel Monomaque est représenté sous les traits d'un homme jeune à la figure fine. La longue barbe et les cheveux longs sous la couronne à pendeloques lui donnent un air d'élégance que rehaussent le diadème crucigère et le riche vêtement à grands carreaux brodés. Sur les autres sous d'or, au contraire, la face est large, les traits beaucoup plus accentués; ce n'est plus un homme jeune; c'est presque un vieillard, et il est permis de supposer que l'explication de ce changement doit se trouver dans la terrible maladie qui bouleversa sa constitution (3). Les mêmes traits, la même magnificence de costume se retrouvent dans le portrait du basileus qui figure avec ceux des basilissæ Zoé et Théodora sur la célèbre et splendide couronne, dite de Constantin Monomaque, conservée au Musée National de Pesth. Les neuf plaques d'or émaillé qui la constituent ont été découvertes en 1860 en Hongrie. J'en ai donné un essai de restitution dans mon volume sur *Nicéphore Phocas* (4). Elle a dû être envoyée en présent

(1) Paragr. 250, 2[de] éd., p. 99, l. 22.

(2) Voy. dans W. Fischer, *Stud. zur. byz. Gesch. d. elften Iahrhunderts*, p. 7, un résumé impartial de ce triste règne. — Voy. encore Gfrœrer, *op. cit.*, III, 232.

(3) Deux magnifiques pièces d'argent fort rares méritent une mention particulière. Sur l'une qui semble plutôt un jeton, Monomaque, constamment représenté en buste sur ses sous et demi-sous d'or, est figuré en pied avec le manteau impérial, portant l'épée crucigère d'une main, le fourreau de l'autre. Au revers, la Vierge orante est représentée debout de face. La légende signifie : *Reine* (*Despina*) *protège le pieux Monomaque*. La seconde de ces monnaies, plus curieuse encore, porte au revers le buste de la fameuse Vierge des Blachernes avec la légende : MP ΘΕΟΥ Η ΒΛΑΚΕΡΝΙΤΙCΑ (*sic*), et au droit la légende accoutumée : *Théotokos, prête secours au despote Constantin Monomaque*. (Voy. les vignettes des pp. 596 et 679 du présent volume.)

(4) *Un Empereur byz. au X[me] siècle*, p. 517. Voy. encore aux pages 521, 523, 525, 527 et 529.

par Constantin IX à André, roi de Hongrie, souverain contemporain des années 1042 à 1050, seule époque à laquelle on puisse, en raison de la présence simultanée des effigies des deux impératrices, fixer la date de fabrication de ce magnifique monument dont l'émail brille encore des plus vives couleurs. Nous ne possédons pas d'autre portrait de Constantin IX (1).

(1) Voy. dans Meyer, *Die Haupturkunden der Gesch. des Athos*, pp. 36 à 38, et 151, 162, le très curieux *typikon* délivré en 1045 par Constantin Monomaque pour le Mont Athos. — Voy. encore Gass, *Athos*, pp. 11 et 12 (1046). — Voy. Sathas, Μεσ. βιβλ., I, pp. 1-69, la *Diataxis* de Michel Attaleiates. — Voy. dans la *Byzant. Zeitschr.*, V, p. 371, le *typikon* délivré au monastère de l'Évergétès, fondé en l'an 1048 sous ce même basileus. — Voy. sur les couvents du Latron à cette époque : Krumbacher, *op. cit.*, p. 198, C. — Voy. dans Zachariæ v. Lingenthal, *Gesch. d. gr.-r. Rechts*, pp. 29 sqq., et du même *Jus. gr. rom.*, III, p. 321, aussi dans Mortreuil, *op. cit.*, III, p. 133, la mention de deux Novelles perdues du basileus Constantin Monomaque, l'une fixant les droits des évêques sur la célébration des mariages dans leurs diocèses (Novelle citée dans une autre d'Alexis Comnène), l'autre au sujet des fonctions τοῦ ἐπὶ τῶν κρίσεων et τοῦ νομοφύλακος. Cette dernière Novelle est à comparer avec un passage de Michel Attaleiates, éd. Bonn, p. 21, 15.

Voy. encore cinq chrysobulles de Constantin Monomaque concernant les monastères de l'Athos dans Zachariæ v. Lingenthal, *Novv.*, p. XVII. Voy. la mention de plusieurs autres chrysobulles et actes toujours du même, dans Zachariæ v. Lingenthal, *Gesch.*, etc., p. 29, et dans Gédéon, *op. cit.*, p. 326 (sur les mariages prohibés).

Dans Miklosich et Müller, *Acta et diplomata*, tome IV (I *des Acta et diplom. gr. med. ævi sacra et prof.*), p. 215, voy. un acte en date du mois d'août 1049 de Constantin « koubouklisios » et prêtre de la Grande Église. Voy. dans la même collection, t. V (II), pp. 1 sqq., cinq actes en date de février et juin 1045, mai 1046, juin 1048, décembre 1051, portant donations faites par le basileus Constantin Monomaque au couvent de Sainte-Marie « *dicti Neamone* » (Νέα Μονή), fondé sous son règne et achevé sous celui de Théodora, dans l'île de Chio. Au sujet de ces derniers chrysobulles, voy. Gédéon, Πατρ. πίν., note 373 de la p. 326. Voy. la description et l'histoire curieuse de la fondation de ce monastère par J. Strzygowski dans *Byz. Zeitschr.*, t. V, pp. 140 sqq. Voy. encore L. Bréhier, *Un discours inédit de Psellos*, tir. à p., pp. 381 et 386, notes 1 et 2 (la voyante Dosithée et les moines de Chio, ses acolytes, l'émeute de Constantinople où l'on voyait les moines en armes mêlés à la foule, la description de la vie de Kéroularios dans son palais, ses rapports avec les aventuriers et les marchands d'orviétan, ses études d'alchimie, etc.). Les fondateurs du monastère de Chio furent trois ermites qui avaient connu Monomaque lors de son exil dans cette île! — Voy. encore les vignettes des pp. 349 et 357 du présent volume.

Dans Trinchera, *Syllabus græc. membran.*, voy. aux pages 40 et suiv. dix actes (actes XXXIII à XLII) en date des années 1042 à 1054 du règne de Constantin Monomaque, conservés presque tous aux Archives du Mont-Cassin. Par le dernier de ces actes (acte XLII) en date du mois de mai 1054, acte conservé aux Archives de Naples, « Argyros, fils de Mélès, magistros, « vestis » et duc d'Italie, de Calabre, de Sicile et de Paphlagonie », confirme une donation en faveur du monastère de Saint-Nicolas de Monopoli. Il signe : Ἀργυρὸς προνοίᾳ Θεοῦ μάγιστρος, βέστης καὶ δοὺξ Ἰταλίας, Καλαβρίας, Σικελίας καὶ Παφλαγονίας ὁ Μέλης.

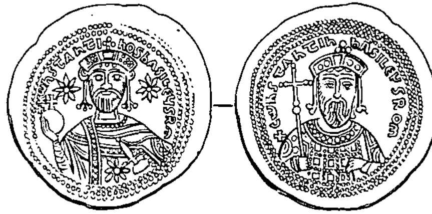
Dans Capasso, *Monum. ad neapol. ducatus hist. pertin.*, t. II, pars. pr., Naples, 1885, voy. les actes 478 à 488, datés des années du règne de Constantin Monomaque. — Ce fut cet empereur qui, le premier, conféra à l'ensemble des communautés religieuses de l'Athos le nom depuis fameux de « Sainte Montagne », Ἅγιον Ὄρος. (voy. Gédéon, Πατρ. πίν., p. 325.) Le moine Cosmas Tzintzilouki rédigea en 1046 un nouveau *typikon* pour cette agglomération monacale (*Ibid.*, p. 326).

Dans Beltrani, *op. cit.*, pp. 21 sqq. voyez les documents XV et XVI, datés des années 1053 et 1054 du règne de Monomaque, conservés aux Archives de la ville de Trani.

Dans le *Codex Barensis*, voy. les doc. 21 à 24. — Voy. encore Aar, *op. cit.*, p. 135. — Dans

le *C. I. gr.*, IV, p. 330, voy. les deux inscriptions n°s 8.707 et 8.708 de Constantin Monomaque et Zoé en Lycie, de l'an 1043.

Voy. dans T. D. Neroutsès, Χριστιανικαὶ Ἀθῆναι, Athènes, 1889, p. 38, les noms des évêques d'Athènes entre les années 1025 et 1057. De même dans G. Constantinidès, Ἱστορία τῶν Ἀθηνῶν, p. 234. — Voy. dans Hopf, *op. cit.*, p. 146, la fondation vers 1054 de l'église de Saint-Elie de Salonique, celles de divers monastères de l'Athos, Esphigmenou en 1034, Dochiarion en 1037, Philotheou en 1046, les *typika* de la Sainte Montagne promulgués en 1046 par Monomaque, la fondation de l'église de Saint Nikodème à Athènes en 1045, etc., etc.



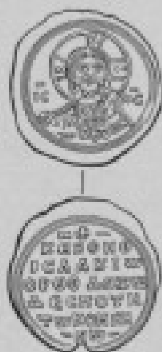
SOU D'OR DU BASILEUS CONSTANTIN MONOMAQUE.



PLAQUE D'IVOIRE BYZANTINE des Xme ou XIme Siècles. — Fragment de coffret. — (Musée du South Kensington à Londres.)

CHAPITRE VIII

Théodora basilissa unique. — Son gouvernement antimilitariste. — Sédition avortée de Nicéphore Bryennios. — Disgrâce d'Isaac Comnène. — Le premier ministre Léon Paraspondylès. — Brouille de la basilissa avec le patriarche. — Sa mort, le 31 août 1056. — Proclamation de Michel Stratiotikos sous le nom de Michel VI. — Sédition avortée du proèdre Théodosios. — Caractère du nouveau basileus. — Lui et Paraspondylès se brouillent avec les grands chefs militaires qui, après diverses alternatives, proclament secrètement dans Sainte-Sophie Isaac Comnène basileus puis passent en Asie. — Assemblée solennelle de Gounaria. — Marche de l'armée rebelle sur Constantinople. — Bataille en avant de Nicée. — Négociations. — Sédition à Constantinople. — Abdication du Stratiotique. — Entrée d'Isaac Comnène dans la capitale. — Il est proclamé basileus dans Sainte-Sophie le 1er sept. 1057.



MONNAIE D'ARGENT du basileus Isaac Comnène avec la légende curieuse : Seigneur prête secours à Isaac Comnène despote orthodoxe.

Théodora, dernier et énergique rejeton de la maison macédonienne, la vieille Porphyrogénète, était donc une fois de plus basilissa unique et incontestée des Romains. Jusqu'ici elle avait été impératrice dans une situation effacée, toujours au second rang, reléguée à l'arrière plan derrière sa sœur Zoé, puis derrière le mari de celle-ci, Constantin Monomaque. Maintenant arrivée à l'extrême limite de la vie, elle régnait seule et sans partage. L'Empire romain, suivant l'expression de Psellos, était de nouveau « féminisé ». Elle seule, cette vieille fille courbée sous le poids des ans, cette vierge septuagénaire, représentait maintenant la « légitimité », tout ce qui subsistait de cette glorieuse maison de Macédoine qui depuis tantôt deux siècles présidait aux destinées de l'Empire d'Orient. Et tel était dans la

foule le prestige infini du principe d'hérédité que jamais règne ne fut plus acclamé de tous, plus populaire. Il devait être infiniment court, hélas!

« Il n'est pas indifférent, dit M. Bréhier, de noter que Théodora avait d'excellents rapports avec le patriarche Michel Kéroularios : c'est Psellos qui l'affirme dans son histoire. « Avant l'époque de son arrivée au pouvoir, dit-il, elle lui témoignait beaucoup de familiarité et de vénération ». Bien qu'aucun texte ne témoigne de la part que prit le patriarche à son avènement, nous pouvons certainement croire que tous ses vœux étaient pour elle et qu'il fut au moins moralement l'allié des conseillers qui la firent proclamer impératrice avant même que l'empereur moribond eût rendu le dernier soupir.

« En cette circonstance, d'ailleurs, la conduite de Michel Kéroularios fut très politique et chez un peuple ami des manifestations extérieures elle ne dut pas peu contribuer à augmenter le prestige qui s'attachait à son nom. « Bien qu'il eut beaucoup de raisons de garder rancune à l'empereur défunt », dit Psellos, « il se rendit auprès de son cadavre sans même en avoir été prié. Il s'avança vers lui avec respect, comme s'il eût été assis sur son trône, lui prit les mains, les porta à ses lèvres et répandit d'abondantes larmes en faisant presque son éloge dans la mesure du possible. » Il lui fit ensuite de magnifiques funérailles et donna ainsi une leçon aux flatteurs de la nouvelle basilissa qui, dans l'espoir de lui être agréables, avaient pour ainsi dire déserté le cadavre du malheureux Constantin IX, sans se soucier de ce qu'il deviendrait. Cet acte était bien conforme au passé tout entier de Michel Kéroularios. Il montrait ainsi qu'il n'était pas le serviteur, mais le protecteur du nouveau pouvoir et, comme naguère en d'autres circonstances, il affectait de prendre la défense des vaincus.

« Le règne de Théodora ne dura que dix-huit mois. Tout semblait favoriser l'accomplissement des desseins de Michel Kéroularios, puisque le pouvoir appartenait à une femme sur l'esprit de laquelle il avait su prendre un certain empire. Il fit donc une première tentative pour diriger son gouvernement, mais elle ne réussit pas et il trouva des adversaires plus forts que lui. Ce n'était pas, en effet, des conseils que Michel

Kéroularios entendait porter à sa souveraine, mais bien plutôt des ordres. Il voulut, dit Psellos, lui faire la loi (1). Théodora sembla d'abord accueillir avec respect toutes ses observations; mais bientôt elle lui opposa de la résistance, puis finit par l'éloigner d'elle (2). Une phrase de Psellos nous renseigne sur la cause de ce brusque changement. Michel Kéroularios était d'avis que Théodora ne devait pas garder le pouvoir pour elle seule, mais, comme sa sœur Zoé, choisir un époux à qui elle aurait confié la couronne impériale. Que devait être ce futur empereur? Sans doute une créature du patriarche et c'est ce qui explique la répugnance que montra la basilissa pour ce projet. Très active malgré son âge, elle supportait sans se plaindre toutes les charges du pouvoir, s'occupait d'ambassades, de justice, de lois, et prenait elle-même toutes les décisions importantes. De plus l'avènement d'un nouveau basileus était contraire à l'intérêt de l'entourage des eunuques qui l'avaient portée au pouvoir. Il leur était facile de gouverner sous son nom, tandis qu'un prince-époux aurait renvoyé Théodora et ses conseillers dans le Gynécée, comme Constantin IX l'avait fait naguère lorsqu'il avait épousé l'impératrice Zoé.

« La direction du gouvernement échappa donc à Michel Kéroularios et Théodora put sans contrainte distribuer à ses eunuques et à ses favoris les grandes charges et les grands commandements militaires de l'Empire. D'excellents généraux comme les Bryenne et les Comnène furent, nous l'allons voir, envoyés en disgrâce et remplacés par les Manuel et les Nicétas. Non seulement les eunuques se maintinrent au pouvoir, mais ils tentèrent même de se venger de Michel Kéroularios qui avait eu un instant l'idée de les supplanter. Son influence occulte qui régnait toujours à côté de la leur les effrayait. Elle rendait le gouvernement difficile et compliqué, car aucune pensée commune n'y présidait. Les conseillers de Théodora essayèrent donc de porter remède à ce désordre en se débarrassant du patriarche qui les gênait. Psellos affirme dans son histoire que si l'impératrice avait eu l'espoir de vivre plus longtemps, elle aurait cherché à déposer Michel Kéroularios. Cette

(1) « Νομοθέτης τῇ Βασίλιδι κατήρχετο. »
(2) Psellos, I, *Orais. fun.*, pp. 357-358; — Théodora, p. 207.

idée dut venir à ses conseillers, et ce n'est pas là une simple hypothèse, car elle reçut un commencement d'exécution Si on ne put attaquer en face le puissant patriarche, on essaya du moins de le flétrir indirectement.

« Michel Kéroularios avait toujours eu un goût prononcé pour les rêveries mystiques et les sciences occultes. Il avait de fréquents entretiens avec des thaumaturges de toute sorte et il accueillit notamment dans son palais patriarcal deux moines de Chios, Jean et Nicétas, qui lui amenèrent une voyante (1). Dosithée était son nom ; sous l'influence de l'inspiration elle était en proie à de véritables attaques d'hystérie. Comme jadis la sibylle de Delphes elle prononçait des mots entrecoupés que les moines recueillaient précieusement comme des oracles. En présence du patriarche et de tout son entourage, elle donna une sorte de séance qui convainquit tous ses auditeurs de la vérité de sa mission. Dès lors la protection de Michel Kéroularios fut assurée à ces trois personnes. Les ennemis du patriarche exploitèrent aussitôt contre lui cette bizarre attitude. Ils n'osèrent s'en prendre à lui mais bien à ses acolytes qui furent jugés et condamnés à l'exil. Du même coup un soupçon d'hérésie fut jeté sur l'orthodoxie si jalouse de Kéroularios, blessure légère pour le moment, mais dont ses adversaires devaient profiter plus tard ! »

Quand le pouvoir, à la mort de Constantin Monomaque, revint une fois de plus à la fille des basileis, presque tous avec le patriarche s'étaient crus assurés qu'elle allait, malgré son grand âge, donner à l'Empire un bras viril pour le gouverner, en un mot qu'elle allait prendre époux. Mais trop d'exemples, les infortunes de sa sœur en particulier, avaient démontré à la vieille princesse quel était, dans de pareils cas, l'abîme de l'ingratitude humaine. Elle assuma donc hardiment la plénitude du pouvoir sans partage, et ses conseillers depuis longtemps rompus à l'administration de ce grand empire l'encouragèrent fortement dans ce sens. « On vit, poursuit Psellos, cette princesse si âgée rendant d'une voix grave du haut du trône des arrêts et des sentences, envoyant des

(1) Voy. p. 747.

ambassadeurs aux souverains étrangers, exerçant en un mot toutes les fonctions du pouvoir suprême » (1).

Le premier soin de la basilissa en ressaisissant le pouvoir qui venait d'échapper aux mains défaillantes de Constantin Monomaque mourant, avait été, cela va de soi, de punir les auteurs du complot qui avait failli la remplacer sur le trône par le « protevôn » Nicéphore. J'ai dit déjà quel avait été le sort de celui-ci. Le logothète Jean, le protonotaire Constantin, le porteur de l'encrier impérial Basile et tous leurs complices plus obscurs furent envoyés dans un lointain exil. Leurs biens furent confisqués au profit de la couronne. En même temps Théodora récompensait par une foule de marques de sa munificence le zèle de tous ceux de ses partisans qui lui étaient demeurés attachés au moment où son étoile pâlissait. Fidèle à de séculaires coutumes de Gynécée, elle donna à ses eunuques favoris qui l'avaient portée au pouvoir tous les grands commandements de l'Empire. Sur la lointaine frontière orientale grossissait un péril menaçant. Monomaque avait transporté en Asie tous les contingents dits macédoniens, autrement dits européens, c'est-à-dire tous les régiments tirés des thèmes de Macédoine et de Thrace, presque toutes les troupes d'Europe en un mot, et leur avait laissé leurs chefs également macédoniens. On se racontait parmi la foule qu'il





FRESQUES BYZANTINES de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — XIme Siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

(1) Voy. encore Zonaras, III, p. 652.

avait agi de telle manière parcequ'une prophétie disait que les Turks Seldjoukides si redoutés, devenus dès maintenant l'unique effroi de l'Empire, seraient un jour anéantis par un chef originaire de Macédoine comme jadis les Perses l'avaient été par Alexandre! Les véritables mobiles de cette mesure étaient naturellement tout autres et on peut facilement les deviner.

Un de ces grands chefs originaires de « Macédoine », c'est-à-dire d'Europe, était Nicéphore Bryennios que nous appelons en français « Bryenne ». Celui-ci n'eut pas plus tôt appris au fond de sa province la mort de Monomaque que, réunissant tout son corps d'armée et quittant précipitamment ses cantonnements d'Asie, il marcha sur la capitale. On ne nous dit pas dans quel thème d'Anatolie il avait son commandement. M. Mædler (1) pense avec quelque raison que ce devait être dans le grand thème des Optimates dont les frontières étaient formées au nord par la mer Noire, au nord-ouest par le Bosphore et la mer de Marmara, ou bien encore dans le non moins grand thème des Anatoliques situé au sud du premier. Quoi qu'il en soit, Nicéphore Bryennios se mit en marche sur l'heure. Il était impatient de jeter son glaive dans la balance pour la lutte qui se préparait pour le pouvoir suprême. Il tenait du reste fort à tort pour quantité négligeable la vieille impératrice Théodora. Malheureusement pour lui il s'était montré trop pressé et ses calculs ambitieux furent promptement déjoués. Comme il venait de parvenir avec ses troupes jusqu'à Chrysopolis en face de la capitale sur la rive sud du Bosphore, d'où si souvent depuis des siècles d'autres prétendants d'Asie avaient contemplé l'admirable panorama de la cité reine, il apprit là avec stupeur que Théodora avait déjà pris d'une main ferme le pouvoir, et qu'il était trop tard pour s'emparer du trône. Nous ignorons les détails. Probablement ses troupes demeurées encore fidèles au sentiment dynastique refusèrent de le soutenir. Bref, comme il était venu si loin de son propos délibéré sans avoir demandé l'autorisation de la basilissa, il fut considéré comme rebelle. Par les ordres de la basilissa, il fut saisi, dépouillé de toutes ses charges et jeté

(1) *Théod., Mich. Strat., etc.*, p. 2. J'emprunte presque constamment à cet excellent travail le récit de la suite de tous ces événements jusqu'à la proclamation d'Isaac Comnène.

en prison. Tous ses biens furent confisqués. Un peu plus tard on le tira du cachot pour l'exiler plus loin encore, nous ne savons où. Ses troupes reçurent l'ordre de regagner leurs cantonnements accoutumés.

Tout cela est, hélas, bien obscur. Nous avons si peu de détails! Nous ne saurions même affirmer précisément si Bryennios était accouru en partisan ou en adversaire de la vieille souveraine. Le châtiment si sévère qu'il reçut d'elle militerait en faveur de la seconde hypothèse. Par contre, le fait que Michel Stratiotikos lui rendit plus tard son commandement serait en faveur de la première. Certainement dès ce moment il avait tenté, par la pression qu'il avait espéré exercer sur les événements, de restituer à l'armée dans l'organisme de l'État la situation prépondérante dont elle se trouvait exclue depuis tant d'années déjà mais pour laquelle elle se croyait des droits imprescriptibles.

L'esprit antimilitariste, l'esprit bureaucratique avaient pris sur les basileis précédents, la plupart d'âme pacifique, mesquine, parfois lâche, une influence néfaste pour laquelle tous dans l'armée depuis le plus haut officier jusqu'au dernier soldat n'avaient que mépris et colère. On ne mettait plus de grandes armées en campagne que dans les circonstances critiques d'absolue nécessité. Surtout sous le règne de Monomaque, c'était devenu, nous le savons si bien par Psellos, un principe trop constant de combattre les agressions des nations barbares ennemies non plus par les armes, mais par des négociations déshonorantes, par de louches subsides, parfois même par de honteux tributs en argent. De même, il n'entrait nullement dans les intérêts des gouvernants de fournir aux généraux, dont l'ambition ardente pouvait leur devenir si périlleuse, un champ d'activité trop considérable. Et la prudence jointe à la défiance et aussi à la peur exerçaient une action si puissante sur les gens au pouvoir que bien des officiers de nom illustre ayant rendu des services signalés, par le seul fait qu'ils avaient conquis de la sorte une position trop en vue, se voyaient exposés à mille injustices, à mille avanies, dépouillés de leurs titres et de leurs dignités, de leurs biens aussi, parfois livrés au supplice de l'aveuglement, même mis à mort.

Sous le court règne de Théodora, il n'y eut aucune modification à cet état de choses. Bien plus la basilissa mit toute son énergie à défendre



MINIATURE BYZANTINE d'un rouleau d'Exultet enluminé à Bénévent sous le règne des princes longobards Pandolfe et Landolfe (1038-1059). — Le prêtre Jean, chapelain de Saint-Pierre-de-Bénévent, à genoux devant le saint patron du monastère. — (Bertaux, l'Art dans l'It. mérid.)

son indépendance contre les empiètements possibles du parti militaire et se montra sans pitié pour tous ceux qui cherchèrent à opposer leur volonté à la sienne. Le premier exemple avait été fourni par Nicéphore Bryennios. Ce fut ensuite le tour du magistros Isaac Comnène, cet autre



MINIATURE BYZANTINE d'un rouleau d'Exultet enluminé à Bénévent sous le règne des princes longobards Pandolfe et Landolfe (1038-1059). — Le diacre, debout sur l'Ambon, tient le cierge pascal tandis que le prêtre l'allume. — (Bertaux, l'Art dans l'It. mérid.)

plus illustre chef de l'armée d'Asie. Celui-ci fut, par ordre de l'impératrice, dépossédé de son commandement suprême de domestique des Scholes d'Anatolie, c'est-à-dire de toutes les forces orientales en Asie. Il fut, ô honte, remplacé dans ce poste alors si important à cause de la

lutte presque constante contre les Turks, par l'eunuque Théodore, un de ces plus anciens serviteurs de la nouvelle basilissa qui avaient tant contribué à lui donner le pouvoir. L'armée entière subit vivement le contrecoup de l'injure qui était ainsi faite à ces deux chefs de premier ordre. Un complot fut certainement ourdi dès ce moment entre les principaux chefs militaires pour tenter à la première occasion favorable de remplacer sur le trône la vieille impératrice par un d'entre eux, mais l'exécution de ce plan fut provisoirement remise à plus tard, ou bien parce que les forces du parti adverse semblaient encore trop considérables et que tous les hauts commandements avaient été confiés par Théodora à des hommes auxquels elle pouvait se fier en toute sécurité, ou bien plutôt parce qu'on pouvait dès maintenant escompter comme très prochaine la mort de cette très vieille souveraine en la personne de laquelle le peuple honorait encore passionnément l'ultime rejeton d'un si glorieux passé, mais dont la disparition ferait fatalement éclater aussitôt le conflit désespéré pour la succession à l'Empire.

Dans de telles circonstances, on ne peut s'étonner que Théodora se soit vue contrainte à préférer un état de paix assez honteux à n'importe quelle opération militaire heureuse. Elle ne put durant son court règne que prolonger le système peu honorable inauguré par son prédécesseur Monomaque et s'efforcer de protéger à force d'or et de belles promesses et non plus par les armes les frontières de l'Empire contre les agressions des nations voisines. Elle fut en ceci fort aidée par cette chance qu'elle eut de n'être attaquée durant son règne si court par aucun prince barbare puissant ou audacieux, comme ceux qui si souvent, sous les règnes précédents, avaient fait trembler d'effroi ses prédécesseurs dans le Palais Sacré. Nous savons seulement qu'elle acheta au prix d'un tribut la paix avec le sultan de Bagdad (1). C'était déjà assez honteux comme cela (2).

(1) L. de Mas-Latrie, *Trésor de Chronol.*, p. 1806.

(2) Les sources occidentales racontent qu'à la suite de la mort du pape Léon IX, l'empereur allemand Henri III chercha à négocier avec les Grecs. En mai 1054, il avait reçu à Quedlinbourg les ambassadeurs du patrice Argyros et, aussitôt après son arrivée en Italie, avait envoyé l'évêque Othon de Novare à Constantinople pour négocier un traité d'alliance entre les deux empires. L'évêque trouva en arrivant Constantin Monomaque mort et Théodora régnant à sa place. La vieille impératrice se montra, paraît-il, très favorable à cette

Théodora, la vieille fille dont toute la vie s'était passée dans la retraite, posa donc le diadème sur sa tête avec la résolution bien arrêtée de persister dans le célibat, de ne se donner aucun maître par le mariage, de réduire avant tout au silence l'élément militaire, de gouverner seule par elle-même son immense empire. C'était certainement un caractère bien trempé que celui de cette vieille princesse, héritière de grands empereurs, héritière surtout, semble-t-il, de toute la vigueur de son oncle le grand Basile, un caractère qu'il serait intéressant de pouvoir connaître et étudier quelque peu davantage. Dans sa longue existence, elle avait eu l'occasion de bien connaître la nature humaine. Par ses infortunes et celles de sa sœur Zoé, elle avait été confirmée dans cette certitude que les plus grands bienfaits sont précisément ceux qui sont payés de la plus noire ingratitude. Son entourage particulier l'encourageait dans sa résolution, mais la grande majorité de ses sujets eut préféré le contraire.

Trop sage et trop modeste à la fois pour se confier uniquement en ses propres aptitudes, trop fine également pour ne pas mesurer quel tort son incapacité administrative pourrait causer aux choses de l'État, elle s'adressa, pour qu'ils la suppléassent, à des hommes sur les talents et l'honnêteté desquels elle savait pouvoir compter. Elle fit de ses vieux serviteurs de tant d'années les principaux fonctionnaires de son administration. Nicétas fut logothète de la Course. Manuel fut drongaire de la Veille. Les capacités administratives du protosyncelle Léon Paraspondylos (1), l'ancien ministre du basileus Michel IV, valurent à ce personnage d'ordre ecclésiastique le poste de premier ministre, on dirait aujourd'hui de président du conseil. Théodora avait longuement hésité pour ce poste si important. Pour bien des raisons, elle répugnait à y nommer quelqu'un de son entourage immédiat. Elle avait vainement cherché à faire un choix parmi les personnages sénatoriaux. Elle avait songé d'abord à Constantin Likhoudès qui avait servi Constantin Mono-

alliance et, dès l'an 1054, l'évêque de Novare retourna auprès de son maître accompagné par une ambassade byzantine. Certainement un traité fut signé à cette occasion. Voy. Giesebrecht, *op. cit.*, II, p. 518, et Heinemann, *op. cit.*, pp. 151 et 155.

(1) Et non « Strabospondylos » ! comme le nomment Skylitzès et Cédrénus. Voy. Rhodius, *op. cit.*, p. 19.

maque avec tant de dévouement et tant de succès, mais elle échoua dans ses démarches auprès de lui. Quant à Michel Psellos, notre précieux chroniqueur, si la pensée de la vieille basilissa s'arrêta un moment sur lui, ainsi qu'il le raconte avec complaisance, ce ne dut être que bien en passant (1). Léon Paraspondylos, sur lequel son choix se fixa définitivement, avait eu toute la confiance du Paphlagonien, mais il avait été tenu dans l'éloignement par Monomaque. Il n'avait pas pardonné à ce basileus cette disgrâce ni durant sa vie, ni même après sa mort. Sous beaucoup de rapports, ce fut un choix fort heureux. Léon Paraspondylos avait la compréhension rapide, une grande fermeté de caractère alliée à un sentiment inébranlable de ce qui était juste et droit et à une insoupçonnable intégrité. Il conduisait les affaires avec calme, sang-froid, habileté, et ne souffrait que personne se permît d'intervenir. Il exigeait de ses subordonnés l'obéissance absolue, l'ordre et la modération. C'était un homme d'action et nullement un discoureur. Il était modeste et savait écouter. Ignorant de toute préoccupation avaritieuse, il savait être magnifique à l'occasion. Tant d'avantages se trouvaient bien rarement réunis en une seule personne à Byzance à cette époque. Le nouveau premier ministre faisait preuve d'autre part de qualités qui, aux yeux d'un Psellos, devaient le faire considérer comme totalement impropre à être un homme d'État ou même un simple politicien. Si, chez lui, en société, comme à table, il savait être causeur charmant, affable et gai, tout autre il se montrait dans l'exercice officiel de ses fonctions. Comme alors il ne parlait que peu ou par phrases abruptes et très courtes, il exigeait aussi de ceux qui avaient affaire à lui qu'ils s'exprimassent avec brièveté et précision. Tout ce qui était convention lui faisait horreur. Sa dureté et sa rudesse, sa gravité ennuyeuse et sa parcimonie éloignaient de lui et le faisaient mal juger. Il était vraiment un bureaucrate dans l'expression la plus sévère et la plus rigide du mot (2). Ce manque de

(1) Voy. ces pages curieuses de Psellos : éd. Bury, pp. 184 sqq. Théodora se plaignit amèrement à notre historien de ce qu'elle avait eu à souffrir de la part de son défunt beau-frère.

(2) Psellos, jaloux de s'être vu préférer Léon Paraspondylos par la basilissa Théodora, a été dur pour lui tout en louant ses qualités incontestables. Michel Attaleiates (p. 52) nous donne de cet homme remarquable un portrait bien plus sincère. — Voy. encore Bury, *op. cit.*, p. 275. Les gouvernements de Théodora et de Michel VI présentent tout le caractère d'une

souplesse, cette rudesse voulue le rendirent vite impopulaire malgré ses grandes qualités.

Assistée par cet excellent conseiller, la vieille impératrice remplit ses devoirs de souveraine avec décision et une énergie toute virile. Elle eut une grave et redoutable détermination à prendre dès le début de son règne. Comme jadis à Rome, il était depuis des temps immémoriaux la coutume à Byzance à chaque aurore de règne, que le nouveau souverain, comme don de joyeux avènement, et pour s'attirer la faveur populaire, procédât au Palais et dans l'armée à d'abondantes distributions de titres et de dignités et flattât en même temps le lion populaire par toutes sortes de largesses et de congiaires. Théodora refusa sagement d'imiter ces errements, arguant qu'il ne s'agissait point là d'un règne véritablement nouveau, mais bien d'un simple renouvellement de pouvoirs de l'héritière légitime. On ne pouvait à cette occasion exige d'elle les largesses qui pouvaient avoir une raison d'être lors par exemple de la transmission du pouvoir d'un prince ou d'une dynastie à une autre. Cette théorie de la vieille souveraine étonna quelque peu, mais généralement on lui donna raison, même parmi ceux qui



MÉDAILLON-PENDELOQUE, découvert à Riazan en 1822. — Travail russe sous l'influence byzantine, XIme-XIIme siècle. — (Kondakow, Trésors russes.)

réaction contre celui de Monomaque, exactement comme celui de ce basileus avait été une réaction contre celui du Paphlagonien, comme aussi celui d'Isaac Comnène devait en être une contre celui des derniers représentants de la dynastie macédonienne.

avaient médit d'elle au début et les choses se calmèrent petit à petit.

Très hostile à toute innovation à grand tapage, comme cela était naturel à son âge si avancé, Théodora avait résolu de suivre les voies de son prédécesseur, bien que dans l'intimité elle se répandit en plaintes amères sur les mauvais traitements qu'elle avait eu à subir de lui. Peu à peu cependant, elle se vit contrainte, surtout par l'influence de son premier ministre Léon de suivre d'autres errements. Grâce à l'humeur si changeante des masses populaires, à l'indiscipline et à l'avidité de l'aristocratie, à la cupidité et à la soif de pouvoir du clergé, ce n'était point une chose facile de gouverner les descendants plus ou moins dégénérés des Romains. Douceur ou faiblesse eussent été ici totalement hors de saison. Théodora ne fut pas longue à le reconnaître; aussi fit-elle violence à sa nature, s'efforçant de paraître dure et sans pitié. Alors qu'auparavant elle avait attiré à sa cour des personnages dont elle prisait les services et l'intelligence et réclamé leurs conseils et leur appui, plus tard il fut beaucoup plus malaisé de pénétrer jusqu'à elle. Petit à petit, l'isolement se fit complet autour d'elle.

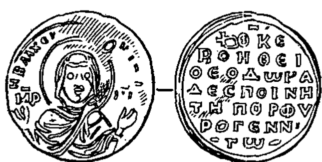
La faute en fut surtout au patriarche Michel Kéroularios. Cet impérieux prince de l'Église avait, nous l'avons vu, joué un grand rôle à la mort de Monomaque et s'était à ce moment déclaré pour Théodora. Il attendait d'elle en échange son aide toute-puissante pour l'exécution de ses projets ambitieux. Délivré à partir de l'année 1054 des chaînes de la papauté, il s'était donné pour premier but d'abord de rendre l'Église entièrement indépendante de l'État et puis de placer l'État sous le joug de l'Église. En sa qualité de croyante fervente et de fidèle servante de cette même Église, la vieille souveraine entoura de suite le patriarche d'un pieux respect et d'une déférence presque craintive, obéissant à ses instructions avec sa bonne volonté intelligente et docile. Mais quand Michel Kéroularios, levant le masque, voulut, méprisant d'instinct toute autorité féminine, cesser d'être son conseiller pour devenir uniquement son maître, elle se défendit énergiquement. L'État, ayant été appelé à administrer en place du patriarche les biens très riches et très importants de Sainte-Sophie, avait à cet effet obtenu le droit de désigner le curateur desdits biens et le gardien des vases saints.

Très probablement c'est Michel Kéroularios lui-même qui avait dû souscrire à ces exigences pour pouvoir obtenir de monter sur le trône patriarcal. Il n'est pas possible de douter qu'il voulut obtenir ensuite d'être remis par l'État en possession de ce privilège. Sa demande ayant été repoussée, il refusa d'accepter cet échec, se rapprocha délibérément des chefs militaires déjà tout disposés à se soulever, chercha à amener par tous les moyens la chute de Théodora et déclara à maintes reprises que le bien de l'État réclamait à la tête de celui-ci non le faible bras d'une femme, mais une direction vraiment virile. Ainsi fut consommée la complète rupture entre le patriarche et la basilissa. Alors Théodora, elle aussi, mit de côté toute espèce de ménagement. Elle nomma de son chef aux offices ecclésiastiques et la lutte eut éclaté violente entre elle et le fougueux prélat si sa mort à elle ne fut à cet instant brusquement survenue.

Au moment où elle avait commencé à régner seule, elle était encore malgré son grand âge pleine d'une robuste vigueur. Sa taille, bien que si élevée, était demeurée droite. Son esprit avait conservé toute sa vivacité, sa conversation tout son entrain, toute sa précision juvéniles. On s'accordait à lui prédire de longues années encore, ce qui la flattait doucement, car la mort lui faisait horreur. La secte fallacieuse, remuante et vaticinante des Nazaréens ou Palamites, en particulier, lui avait prophétisé une vieillesse bien au delà des bornes ordinaires de la vie humaine. Aussi ne pouvait-elle se décider à se préoccuper de l'avenir. Tout naturellement aussi ses conseillers évitaient d'attirer son attention de ce côté. Sur ces entrefaites, elle tomba subitement fort malade d'une obstruction intestinale que les chroniqueurs désignent sous le nom d'« ileus » ou de « miserere » et qui pourrait bien n'avoir été qu'une forme de l'appendicite devenue si commune de nos jours. Presque aussitôt elle sembla perdue, à la veille d'expirer. Naturellement ses fidèles eunuques et ses ministres, le syncelle Léon en tête, ne songèrent qu'à maintenir le pouvoir en leurs mains. Aussi ne voulurent-ils point laisser au hasard le soin de lui désigner un successeur, car elle n'avait, pauvre vieille fille, dernier rameau de cette dynastie si longtemps florissante, aucun héritier naturel. Après un rapide conseil,

auquel Psellos assistait et où il lui sembla qu'on jouait l'Empire à coups de dés, ils résolurent d'offrir au choix de la mourante pour lui succéder sur le trône le patrice Michel Stratiotikos, vieillard déjà très cassé, soldat de mœurs simples qui ne connaissait rien absolument en dehors de l'armée, et qui semblait devoir être de caractère faible et facile à mener.

Les progrès du mal avaient été si rapides, les souffrances de la vieille impératrice étaient telles que lorsque cette proposition lui fut faite, elle avait déjà perdu l'usage de la parole. L'autorité du patriarche était encore si grande que ce successeur désigné ne crut pas pouvoir se dispenser d'y faire appel à ce moment où la vieille souveraine allait mourir. Il s'adressa donc à Kéroularios pour qu'il le couronnât de sa main et lui donnât de la sorte la consécration officielle.



MONNAIE D'ARGENT unique du Cabinet des Médailles de Paris à l'effigie de la basilissa Théodora avec les titres de « despina » et de « porphyrogénète ».

« Les eunuques de l'impératrice lui avaient fait jurer par des serments terribles qu'il ne ferait rien sans les consulter et ils pensaient ainsi perpétuer leur pouvoir sous son nom. A ce prix Théodora l'adopta pour fils et successeur, mais lorsque vint le moment de sa mort, il fallut bien entrer en pourparlers avec le patriarche qui seul avait qualité pour donner à l'empereur l'onction sans laquelle aucun pouvoir n'était légitime.

« Psellos a retracé, dans l'*Oraison funèbre* de Michel Kéroularios, la scène saisissante qui se passa ce jour-là au Palais. Théodora n'était pas morte encore; Michel Kéroularios se rendit à son chevet et, comme elle était déjà incapable de prononcer une parole, il l'adjura de témoigner par un signe si Michel Stratiotikos était bien celui qu'elle avait choisi pour lui succéder. La moribonde ne put indiquer son adhésion que par un signe de tête. On espérait que le patriarche irait trouver le nouvel empereur pour le couronner. Mais Kéroularios se montra hésitant et demanda à savoir si c'était l'impératrice qui avait eu d'elle-même l'idée de ce choix, s'il avait été pour elle l'objet de mûres réflexions, si même il était bien certain qu'elle l'eût nettement formulé. Il se

transporta ensuite au Palais Sacré. Il y trouva Théodora en pleine agonie. Elle ne put cette fois faire aucune réponse verbale à la demande qu'il lui fit pour savoir si elle avait d'elle-même désigné le nouveau basileus. Un léger mouvement de tête prouva seulement qu'elle vivait encore. Cette indication parut cependant suffisante au patriarche, qui



MÉDAILLON-PENDELOQUE, dit « barme de Riazan ». — C'est l'autre face de celui qui est gravé sur la page 721.

alla alors trouver Michel Stratiokos et le couronna du diadème conformément aux lois et à la tradition. Puis, dans une harangue, il lui traça ses devoirs et le quitta « en ne lui laissant d'autres gardes que ses conseils ».

C'était vers midi, le 31 août (1), que les conseillers de Théodora étaient ainsi tombés d'accord pour lui désigner un successeur. Le même soir, une heure avant le 1er septembre, qui marquait à Byzance le com-

(1) « Le trente », au dire de Muralt, de Bury et de Gelzer (Krumbacher, *op. cit.*, p. 1005).

mencement de l'année, la vieille souveraine expira. Elle était la dernière basilissa de cette illustre dynastie macédonienne qui durant cent quatre-vingt-neuf années avait présidé aux destinées de l'immense Empire. Son règne qui mettait un terme à cette longue suite de temps avait été une période de paix, d'ordre et de justice. Aucune guerre ne désolait à ce moment les frontières de l'Empire (1). L'abondance et la fertilité dominaient

(1) Arisdaguès de Lasdiverd (éd. Prudhomme, p. 102) racontant le règne de Théodora, s'exprime en ces termes : « Le sultan des Dadjigs (ou Turks) Toghroul lui envoya un ambassadeur avec une lettre contenant ce qui suit : « Rends-moi les villes et districts que tes « ancêtres ont enlevés aux Dadjigs, ou paie-moi un tribut de mille tahégans par jour. » Pour l'apaiser, Théodora lui envoya des chevaux et des mulets blancs, des sommes considérables en argent avec des vêtements de pourpre. Celui-ci accueillit favorablement l'ambassadeur chargé de lui remettre ces présents, le retint auprès de sa personne et l'emmena avec lui dans la province de Babylone (c'est-à-dire en Perse). Ceci se passait dans l'année 504 de notre ère (8 mars 1055-7 mars 1056). »

Dans ce même chapitre (pp. 103 sqq.) et pour cette même année, Arisdaguès mentionne encore : 1° une agression des Perses (c'est-à-dire des Turks), d'autres disent d'Abou'l Sevar, émir de Tovin et Kantzag (l'Elisabethpol d'aujourd'hui), gendre du roi Aschod d'Arménie, jusqu'aux portes d'Ani ; 2° Des combats entre le « vestis » Aaron, gouverneur impérial du Daron (appelé Avan par les Turks) et les Turks auquel ce haut fonctionnaire avait refusé de livrer un groupe nombreux de dissidents qui étaient venus prendre du service auprès de lui ; 3° diverses autres incursions des Turks en Arménie, simples expéditions de meurtre et de pillage. En réalité, les Turks et leur sultan, très victorieusement occupés du côté de l'Aderbaïdjan et du Diâr-Bekir et jusqu'à Bagdad, laissèrent à peu près en paix durant ce court règne la malheureuse Arménie et les frontières de l'Empire dans cette extrême région de l'Asie. Toutefois Ibn el-Athîr (IX, p. 410) place à l'année 446 de l'Hégire (avril 1055-avril 1056), durant la campagne de l'Aderbaïdjan, deux nouvelles agressions en territoire grec du sultan jusqu'à Manaskerd et jusqu'à Erzeroum.

A Jérusalem cependant, le joug sous lequel gémissaient les chrétiens s'appesantissait de plus en plus. Le Khalife Mostançer, maitre alors de la Syrie, fit fermer à nouveau l'église du Saint-Sépulcre en 1055 et défendit d'y donner entrée aux pèlerins, ce qui affligea toute la catholicité. Trois cents chrétiens établis à Jérusalem durent en sortir pour aller chercher asile en Occident ; et les peintures qu'ils répandirent de la barbarie musulmane échauffèrent les esprits et préparèrent les premiers germes des guerres saintes. Les pèlerins ne devaient plus à partir de ce moment jusqu'aux Croisades trouver la moindre sécurité en Palestine.

Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, p. 102) dit que Théodora était une sainte femme, vivant dans la virginité et d'une vie exemplaire. Il rappelle son gouvernement juste, charitable et bon. Elle délivra de leurs fers les princes arméniens, fils d'Habel (voy. p. 610), les renvoya chez eux, leur restitua leur ville d'Arghni et remplaça leur vainqueur Péros par un nouveau gouverneur Mélissène (Mélisséños), homme de bien, bienfaiteur des populations.

Aboulfaradj (*op. cit.*, p. 250) raconte encore qu'après la mort de Constantin, Théodora envoya une ambassade à Bagdad pour confirmer le tribut promis par le basileus défunt. Ce prétendu tribut n'était, du reste, pas autre chose que l'envoi régulier de grains auquel Constantin IX avait consenti pour venir en aide aux populations musulmanes de Syrie et de Mésopotamie décimées par la famine (voy. p. 612). — *L'Histoire des Khalifes Fatimites* (éd. Wüstenfeld, p. 250) confirme ce fait en nous apprenant qu'à la mort de Monomaque, Théodora voulut transformer cette convention commerciale en un véritable traité d'alliance offensive et défensive avec le Khalife d'Égypte Mostançer. Celui-ci répondit à ces avances par un refus formel. Aussi le gouvernement grec mit-il un terme à ses envois de grains et, de son côté, le Khalife se prépara-t-il à rouvrir les hostilités contre les Byzantins en Asie. En même temps, il faisait saisir le trésor accumulé par la piété des fidèles dans l'église de la Résur-

partout. La postérité n'a point refusé à cette vieille princesse le renom d'une bonne souveraine. (1)

Jusqu'à ces dernières années on ne connaissait de Théodora que de très rares et très beaux sous d'or sur lesquels elle figure tantôt en pied aux côtés de la Vierge Toute Sainte, tantôt seule en buste en grand costume d'apparat avec la légende grecque « *Théodora Augousta* ». Tout dernièrement (2), j'ai publié une monnaie d'argent entièrement inédite acquise par le Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale sur laquelle Théodora est désignée sous le titre curieux et tout à fait exceptionnel de « *despina* » (3) et aussi sous celui de *Porphyrogénète* qu'avaient porté son père Constantin VIII, son grand-père Romain II et son arrière grand-père Constantin VII (4).

Donc, dans la nuit du 31 août de l'an 1056, le jour même de la mort de Théodora, le vieux patrice Michel Stratiotikos fut proclamé et couronné basileus et autokrator des Romains (5), mais seulement après avoir par un serment solennel juré de ne jamais rien faire contre la volonté et le désir des premiers ministres et des autres conseillers et eunuques de la souveraine agonisante. Son âge avancé qui l'invitait au repos lui avait rendu cette concession facile. Ceux qui l'avaient créé ne lui avaient donné que l'ombre de la puissance. Eux gouvernaient en réalité ayant en mains le pouvoir effectif.

Dès le lendemain matin, 1er septembre, une violente sédition éclata. C'était dans l'ordre. Le proèdre Théodosios, neveu (6) ou cousin-germain du défunt basileus Constantin Monomaque, était dès longtemps résolu, à

rection à Jérusalem (Saint-Sépulcre) qui venait, on le sait, d'être reconstruite. Il voulait surtout, en agissant de la sorte, se venger de ce que le gouvernement byzantin, s'étant convaincu que les Seldjoukides étaient maintenant plus à craindre que les armées d'Égypte, venait, sur la demande de Toghroul Beg, de faire rétablir en place du sien le nom du sultan dans la prière publique proclamée à la mosquée de Constantinople (voy. p. 564).

(1) Théodora fut enterrée dans un monastère fondé par elle « ὅ καλεῖται Οἰκοπροάστεια », dit la Σύνοψις Χρονική (Sathas, *Biblioth. gr. m. ævi*, t. VII, p. 163).

(2) *Revue de Numismatique*, 1895. Voy. la vignette de la p. 764 du présent volume.

(3) Δέσποινα.

(4) Voy. encore sur cette basilissa, Mædler, *op. cit.*, pp., 1 à 5 (résumé de toutes les sources dans lesquelles le nom de Théodora se trouve cité).

(5) Il était né à Byzance même. Les historiens le désignent parfois sous le nom de Michel l'Ancien.

(6) « Ἐξάδελφος ». Zonaras, III, 655.

la mort de la vieille impératrice, à faire valoir ses droits à la succession de l'Empire. Mais, à l'exemple de son oncle, ce personnage était plutôt fataliste, aussi, au lieu de préparer le terrain, il semblait attendre que la couronne comme un fruit mûr lui tombât dans les mains. La maladie quasi foudroyante de la basilissa le prit au dépourvu sans qu'il eut pris la moindre disposition pour lui succéder. La déception qu'il éprouva en apprenant en même temps et la mort presque subite de Théodora et la proclamation de Michel Stratiotikos le mit en fureur. N'obéissant qu'aux excitations de la passion froissée, sourd à toute prudence en face d'une entreprise aussi hasardeuse, il assembla soudain ses serviteurs et ses



FRAGMENT d'un des côtés d'un coffret byzantin en os conservé au British Museum. — Scènes de chasse. — XIme Siècle. — (Catal. Dalton. — Voy. p. 681.).

esclaves, ses familiers aussi, et entrainant à sa suite les plus déterminés et les plus ardents parmi ses clients et ses voisins, il sortit tumultueusement de sa demeure sise auprès du « Leomakellion (1) ». Se jetant dans les rues de la capitale à la tête de ce groupe armé, il se dirigea en hâte par la Platea vers le Palais Sacré dont il espérait s'emparer sans coup férir. Toute la ville fut remplie de cette rumeur et des cris de colère de ses partisans, demandant vengeance. Ils proclamaient à voix haute l'injustice abominable faite à leur chef, leur refus de reconnaître le nouveau basileus. Une foule parmi les gens de la rue se joignirent à cette troupe bigarrée. Comme on passait devant la prison d'État, on prit cet édifice d'assaut, on en força les portes et on en fit sortir les prisonniers qui tout naturellement firent cause commune avec l'émeute dont ils

(1) Voy. Du Cange, *Constantinop. Christ.*, éd. Venise, p. 710.

vinrent grossir les rangs. Il en fut de même pour une seconde prison, celle de la Chalcé. Théodosios, dit Skylitzès, comptait faire « grand » grâce au secours de ces alliés improvisés.

Lorsqu'on eut été informé au Palais de l'approche de ces bandes furibondes, l'agitation fut grande, mais ce gouvernement d'eunuques ne perdit point la tête et toutes les mesures de résistance furent très promptement arrêtées. Personne ne savait, en effet, si on avait affaire à un mouvement organisé dès longtemps et si la sédition ne prendrait pas de développements beaucoup plus grands. L'alarme fut donnée à la garde



FRESQUES BYZANTINES de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

palatine composée de mercenaires scandinaves et aussi de corps purement grecs. En même temps, on faisait venir avec leurs chefs tous les marins de la flotte impériale amarrée dans le port. C'était un corps d'élite. Ordre fut donné, aussitôt qu'un nombre suffisant de défenseurs aurait été assemblé, de marcher en colonne à la rencontre des émeutiers. Mais cela même devint inutile!... Dès que Théodosios eût été informé qu'il lui serait maintenant impossible de s'emparer du Palais par surprise, toute sa belle ardeur s'évanouit en un moment. Il renonça de suite à attaquer avec son groupe d'hommes mal armés les troupes régulières excellentes qu'on lui opposait et mit toutes ses dernières espérances dans le patriarche et le haut clergé de la capitale qu'il pensait devoir lui être favorables. « D'instinct il s'adressait à celui qui une fois déjà s'était

montré le protecteur de l'émeute. Mais ici aussi il fut entièrement déçu. Michel Kéroularios n'était pas homme à se jeter à l'aveuglette dans une pareille aventure. S'il ne dédaignait pas de se servir de l'émeute, il n'avait aucun intérêt à protéger le premier ambitieux venu. Il y aurait eu de sa part une inconséquence trop grave à renverser le soir même l'empereur qu'il avait sacré dans la journée. Il n'eut pas un instant d'hésitation et fit fermer Sainte-Sophie. »

Comme Théodosios accourait à la Grande Église dans l'espoir d'y voir la foule citadine se réunir pour l'y acclamer, les portes du saint édifice furent closes précipitamment devant lui par ordre du patriarche. Personne de ceux qu'on était accoutumé de voir apparaître en ces circonstances parmi les familiers de l'émeute urbaine ne se montra. D'autre part, le groupe confus de ceux qui suivaient encore le malheureux Théodosios se désagrégea aussitôt, fuyant dans toutes les directions devant la troupe régulière qui approchait. Il ne resta bientôt plus qu'un malheureux suppliant abandonné de tous, agenouillé avec son jeune fils devant les portes de Sainte-Sophie, attendant son sort avec angoisse. Ce sort fut finalement bien moins dur que Théodosios n'eut osé l'espérer étant donnée la dureté des mœurs de l'époque. On se contenta, après l'avoir arraché des alentours du saint édifice, de l'exiler à Pergamon en Asie en compagnie de ses principaux adhérents. Son infortune n'excita du reste aucune commisération. Il n'y eut que rires et moqueries pour sa folle conduite (1) et la situation du vieux basileus que l'Empire venait de se donner en parut d'autant mieux affermie. Son pouvoir sembla même un moment ne devoir plus rencontrer aucune résistance.

Michel Stratiotikos descendait de la famille très considérée des Bringas (2). Il avait fait sa carrière dans l'armée. Ses cheveux blancs ne le sauvèrent point de la folie d'aspirer à la pourpre pour laquelle il était tout à fait insuffisant. La toute-puissance flattait sa médiocrité. Dans la liste des basileis byzantins, il figure sous le nom de Michel VI. Quand au surnom de Stratiotikos par lequel il est désigné dans l'histoire, nous ne

(1) La foule chantait cette cantilène à son sujet : « ὁ μωρὸς ὁ Μονομάχος, εἴ τι ἐφρόνει, ἐποίησε ». Zonaras, III, 656.

(2) On se rappelle qu'un Joseph Bringas avait été premier ministre sous Romain II et Théophano. Voy. *Un Empereur byzantin au Xme siècle*, chap. I.

savons s'il le dut à sa science de tacticien ou à des hauts faits personnels, ou encore à des succès guerriers dont le souvenir n'est point parvenu jusqu'à nous. L'unique acte militaire que nous lui connaissions consiste à avoir donné des ordres pour qu'on appropriât le bâtiment connu à Constantinople sous le nom de « Strategion » — caserne ou prison militaire, nous ne savons — dont l'état de saleté était extrême. Ce petit événement excita la verve railleuse des bourgeois de Constantinople. On se racontait plaisamment que Michel Stratiotikos n'avait ordonné ce nettoyage que pour retrouver son jeu d'osselets perdu par lui en ce lieu.

Léon Paraspondylos en proposant le Stratiotique pour le trône avait cru faire preuve d'une réelle habileté. Lui et ses collègues ne pouvaient ignorer l'irritation qui régnait parmi les chefs militaires. En choisissant un d'entre ceux-ci pour être basileus, ils crurent avoir enlevé aux mécontents leur argument principal. Michel VI ne pouvait leur être d'aucun danger, du moins tant qu'il demeurerait fidèle à son serment, puisqu'il n'avait point à commander, mais seulement à faire ce qu'on lui commanderait. Et il semble bien douteux que ce vieillard ait jamais eu l'ambition de se rendre tout à fait indépendant ou même le sentiment de l'indignité du rôle qu'on lui faisait jouer. Il était déjà à un âge où l'énergie faiblit, où il n'y a plus guère place pour l'action, où les résolutions longuement mûries font place aux hésitations et aux caprices. Ses adversaires politiques le désignaient sous le sobriquet du « Vieux », « Gérôn », aujourd'hui on dirait du « Gâteux ». Il était peut-être un bon soldat, mais il ne savait pas le premier mot de politique ou d'administration. Ses honnêtes qualités ne pouvaient suppléer à tant de lacunes graves. Bref, de l'aveu unanime des sources contemporaines qui semble très véridique, Michel semble n'avoir jamais été qu'un instrument docile aux mains de ses ministres sans aucune velléité d'indépendance. « Le comparer à d'autres souverains serait plutôt au détriment de ceux-ci qu'au sien propre », a dit un de ses historiens. Il ne faut pas oublier qu'il devint basileus à un moment où, par suite de l'extinction de la glorieuse dynastie macédonienne, le trône était devenu le point de mire de toutes les puissantes familles de l'aristocratie byzantine. Chacune s'efforçait de se pousser en avant au détriment de ses rivales.

Plus le vieux basileus se sentait mal désigné pour le trône par ses origines ou par les services rendus, plus il s'efforçait de gagner du moins la faveur de tous. Il combla tous les membres du Sénat de marques de sa munificence. Chaque dignitaire fut promu à un rang supérieur. Une foule d'autres mesures furent prises par le souverain que ne commandaient ni l'intérêt de l'État, ni la qualité de ceux qui en bénéficiaient. Le bas peuple obtint pour sa part des distributions d'argent et d'autres libéralités.

Ce pauvre basileus n'était pas du tout de son temps qu'il ne cessait du reste de comparer avec amertune à celui de sa jeunesse. Certainement, depuis les brillantes années du règne du grand Basile, beaucoup de choses avaient dégénéré. Aussi Michel VI s'efforçait-il un peu puérilement de restituer une foule de vieilles coutumes et de vieux usages dont il entendait imposer la pratique, espérant par ces petits moyens guérir le mal dans sa racine. Ainsi il introduisit quelques changements dans le haut commandement militaire. Ainsi il imagina de décréter que les procurateurs du fisc seraient recrutés non plus parmi les personnages sénatoriaux, mais parmi les scribes attachés aux diverses Archives publiques, et aussi que les hommes porteraient à nouveau le genre de « couvre-chef rouge » à la mode il y avait un demi-siècle (1). Le peuple haussa les épaules et obéit en murmurant, mais ce n'était pas avec de telles futilités qu'on réformait un grand Empire. Toutes ces ordonnances ridicules ne furent que des coups d'épée dans l'eau et la sénile activité du basileus, uniquement préoccupé de ces riens, demeura sans but comme sans résultat.



SOU D'OR du basileus Michel VI Stratiotikos.

Il fallait que ce triste souverain complètement isolé dans l'Empire fît front de deux côtés à la fois et se défendît contre l'influence hostile de l'aristocratie aussi bien dans les fonctions civiles que dans les emplois militaires. Pour parer au premier de ces périls, on imagina cette nouveauté que les personnages sénatoriaux se virent de plus en plus écartés

(1) Voy. sur ce passage obscur de Skylitzès, Cédrénus, éd. Bonn, note de la p. 881.

des hauts emplois dans les finances, emplois qui donnaient à leurs titulaires une grande influence. On réserva dorénavant ces situations pour les fonctionnaires partis d'en bas, ayant suivi la filière, ne devant rien qu'à leurs capacités et à leur zèle.

Les principaux chefs militaires de l'Empire, dont plusieurs avaient encore fait leurs premières armes à l'école de la grande guerre bulgare



FRESQUES BYZANTINES de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — XIme Siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

sous Basile II, avaient été successivement dépossédés des plus hauts commandements de l'Empire d'abord par Monomaque, puis davantage encore sous le court règne de Théodora. Cependant le plus distingué, le plus illustre, le plus populaire de tous à cette époque, le fameux héros Katakalon Kékauménos, qui ne devait sa haute situation ni à sa naissance, ni à ses alliances, mais uniquement à ses hauts faits, avait été jusqu'ici personnellement épargné.

Dès avant le règne de Théodora, sans que nous puissions fixer exactement une date, ce capitaine couvert de gloire avait même été élevé au poste si important de duc d'Antioche, c'est-à-dire de généralissime

des marches du Sud. Le Stratiotique le révoqua de ce haut commandement pour l'y remplacer par son propre cousin, le magistros Michel Ouranos, descendant probablement du célèbre général de ce nom, Nicéphore Ouranos, vainqueur du tsar Samuel de Bulgarie en l'an 996 dans le val du Sperchios (1).

Nous avons vu plus haut comment le nouveau basileus avait à son avènement répandu les rayons de sa munificence sur le peuple et sur les fonctionnaires. Seule l'armée n'obtint pas la moindre parcelle de cette manne impériale Le Stratiotique persista dans la suite dans son attitude hostile à tout ce qui était militaire. Les demandes les plus légitimes se voyaient repoussées par lui en bloc, aussi l'exaspération des troupes et de leurs chefs prenait-elles des proportions de plus en plus redoutables.

Parmi les grands « condottieri » d'origine étrangère à la solde de l'Empire à cette époque, se trouvait encore le célèbre chef franc ou plutôt northmann Hervé ou Hervæus « le Francopoule », l'« Herbébios » des chroniqueurs byzantins. A propos du très précieux sceau de ce personnage que j'ai eu le bonheur d'acquérir il y a bien des années à Constantinople (2), j'ai raconté d'après les sources grecques l'extraordinaire odyssée de ce soldat fameux, né aux brumes de la Manche et devenu un des principaux officiers des armées impériales à Byzance (3). Déjà sous Georges Maniakès en Sicile (4), puis en Bulgarie contre les Petchenègues (5), il s'était brillamment distingué au service du basileus. Partout sa vaillante épée avait accompli des hauts faits signalés. Estimant dès lors qu'il avait depuis longtemps les titres nécessaires pour être élevé au rang de magistros, il s'adressa au basileus à cet effet. Non seulement la demande du brillant soldat fut accueillie par un refus, mais il fut traité si indignement, avec un tel mépris, qu'il sortit du Palais presque fou de colère. Incapable de supporter cette honte et de dissimuler son ressentiment (6), il pria qu'on le laissât se retirer à Dabarama, dans le thème

(1) *Épopée*, II, pp. 137 sqq.
(2) Voy. la gravure de la p. 580.
(3) *Deux chefs normands des armées byzantines au XIe siècle.* — *Rev. historique*, 1881.
(4) Voy. p. 579. — Voy. p. 5 de mon mémoire.
(5) Voy. pp. 579 sqq.
(6) « Οἷα βάρβαρος καὶ τὴν ὀργὴν ἀκατάσχετος », dit Skylitzès (Cédr., II, 617).

des Arméniaques, où il possédait depuis de longues années un important domaine, un grand fief militaire. De ce qui se passait et se tramait en ce même temps entre les chefs militaires d'origine purement grecque, il ne savait absolument rien parce que ceux-ci considéraient tous ces aventuriers étrangers qui vendaient leurs services comme des intrus et ne leur eussent ménagé en cas de rencontre ni leur mépris, ni leur haine, ni leur défiance. La faute commise par le nouveau basileus en fut d'autant plus grande d'indisposer définitivement pour des motifs aussi misérables un aussi vaillant guerrier qui eut pu lui être d'un secours immense dans sa lutte contre l'armée soulevée. Dès que Hervé fut de retour en Arménie, il entama des négociations avec beaucoup de ses compatriotes qui avaient leurs cantonnements d'hiver dans cette région. Il parvint à en débaucher trois cents du service de l'Empire à la tête desquels, abandonnant le service du basileus, il passa sur les terres des Infidèles. Il se dirigea d'abord sur l'antique Médie, où il fit cause commune avec le chef turc Samouch qui occupait pour lors ces parages avec ses bandes. A eux deux, ils résolurent d'envahir en commun le territoire de l'Empire. La suite des aventures de Hervé sort des limites de cet ouvrage (1).

La terreur turque existait, on le sait, pour l'Empire byzantin depuis l'an 1048 que Tóghroul-beg, devenu le gendre et le généralissime du Khalife de Bagdad, avait ouvert la campagne contre les Grecs. A la suite d'une seconde invasion dévastatrice, Toghroul avait laissé derrière lui sur la frontière d'Arménie, son vaillant lieutenant Samouch avec trois mille guerriers et celui-ci n'avait cessé depuis par des razzias audacieuses de piller et de dévaster affreusement le territoire limitrophe de l'Empire. C'est lui auprès duquel Hervé s'était retiré avec ses Normands. On se décida enfin au Palais Sacré à envoyer contre lui dans ces régions une forte armée. Comme on avait composé celle-ci des meilleures troupes de l'Empire, c'est-à-dire des fameux contingents macédoniens, et que la guerre contre des ennemis aussi redoutables que les Turks réclamait la présence d'un chef de premier ordre, Michel Stratiotikos rappela

(1) Voy. le mémoire de moi signalé plus haut. — Hervé, brouillé avec Samouch, tomba par surprise aux mains de l'émir de Chliath, sur le lac Van, qui le fit mettre aux fers.

d'exil Nicéphore Bryennios pour le mettre à la tête de ces forces excellentes. Le nouveau généralissime eut pleins pouvoirs avec le titre de stratigos du thème de Cappadoce. Ce qui arriva ensuite demeure inexplicable. Nicéphore Bryennios demanda qu'on lui restituât auparavant ses biens confisqués par Théodora. Le basileus fit d'abord à cette réclamation une réponse dilatoire, et, comme le vaillant chef insistait, il ne sut que lui répéter le dicton populaire : « montre d'abord ce que tu sais faire, nous nous occuperons ensuite de ton salaire ». Ainsi ce basileus imbécile, au lieu de se concilier un si important allié, n'avait réussi qu'à se créer un puissant ennemi de plus !



PLAQUE D'IVOIRE représentant l'histoire des rois Mages. — Travail byzantin du XIme Siècle de l'Italie méridionale. — (Coll. Martin Le Roy. — Voy. la grav. de la p. 233.)

De tout temps à Byzance les solennités de Pâques avaient été célébrées comme celles de la première des fêtes de l'Église. Le basileus, à cette occasion, avait coutume de dispenser aussi bien au peuple qu'aux fonctionnaires et à l'armée les témoignages les plus divers de sa munificence et de sa gratitude, des dons de toute espèce. Ainsi s'assemblèrent au Palais Sacré le jour de Pâques de l'an 1057 tous ceux qui n'avaient



MINIATURE BYZANTINE d'un évangéliaire du XIème Siècle, conservé au couvent d'Iviron, au Mont-Athos. — Nativité du Christ. — (Millet, Hles-Études, B. 60.)

aucune raison de craindre d'approcher le nouveau souverain. Parmi cette foule de hauts personnages, on distinguait de nombreux grands chefs militaires accourus des thèmes les plus lointains d'Asie où se trouvaient situés leurs vastes domaines que leurs familles jadis, eux-mêmes plus tard, en des jours meilleurs, avaient reçus en fief des basileis qui leur voulaient du bien, tant pour les récompenser de services rendus que pour les encourager à défendre à la tête de leurs contingents ces frontières reculées de l'Empire.

« Ces généraux avaient échoué dans toutes leurs tentatives individuelles pour se faire rendre justice par le basileus. Ils estimèrent qu'ils ne réussiraient à triompher de l'hostilité traditionnelle des bureaux à leur endroit que par une démarche collective. Pourquoi fallait-il que ceux qui, pour le salut de l'Empire, passaient, comme eux, leurs nuits à veiller, leurs jours à combattre, ne parvinssent pas à obtenir ce que d'autres qui n'avaient jamais vu l'ennemi en face et menaient en sécurité une existence tranquille, recevaient avec usure. Telles étaient les pensées de l'armée aigrie autant qu'exaspérée. A la tête de ces chefs mécontents, tous originaires à peu près des mêmes régions d'Asie et dont plusieurs s'enorgueillissaient de leurs noms retentissants tels que le vestarque Michel Bourtzès ou les frères Constantin et Jean Dukas, se trouvaient le magistros Isaac Comnène (1) et le glorieux capitaine Katakalon Kékauménos de Colonée, tous deux illustres entre tous. Le basileus accorda à tous ces vaillants une audience à laquelle ils se présentèrent

(1) Sur l'illustration et l'origine d'abord macédonienne, puis paphlagonienne des Comnènes, sur les origines et les jeunes années d'Isaac en particulier, voy. la *Chronique* de Nicéphore Bryenne, éd. Bonn, p. 19; voy. surtout Mædler, *op. cit.*, pp. 12-13 et 41-42. Je rappelle qu'Isaac était fils de Manuel Érotikos Comnène dont il a été question souvent dans cette histoire (voy. *Épopée*, I, pp. 390 à 394, et II, pp. 15, 17 et 506) et d'une mère probablement alliée à la maison macédonienne. Il avait un frère, Jean Comnène, et une sœur mariée au protospathaire impérial Michel Dokeianos. Né vers 1005, il perdit son père vers 1015. Lui et son frère furent élevés par les soins du basileus Basile et reçurent une éducation essentiellement militaire. Basile II le maria à une des filles de l'ancien dernier souverain de Bulgarie, Jean Vladistlav, nommée Catherine (*Épopée*, I, 394). Probablement sous Constantin VIII, il partagea la disgrâce de son parent Nicéphore Comnène (voy. p. 10 du présent volume). Ce fut vraisemblablement Constantin Monomaque qui lui donna le commandement des troupes d'Anatolie, commandement que Théodora lui fit enlever dès qu'elle fut revenue au pouvoir par la mort de son beau-frère. Profondément ulcéré par cette disgrâce imméritée, il s'était retiré dans ses terres de Kastamon d'où il ne devait sortir que pour devenir basileus d'Orient. Il était âgé d'environ cinquante ans à l'époque dont j'écris l'histoire et qui vit son avènement.

dans l'attitude la plus respectueuse. Son accueil fut gracieux, nous dit Psellos, qui assistait à cette séance mémorable. Il leur prodigua les épithètes les plus louangeuses, vanta leur bravoure, leurs loyaux services. Le plus loué de tous fut Katakalon Kékauménos.

« Tout cela en demeura à ces quelques bonnes paroles. Quand Comnène et Katakalon demandèrent au basileus de les élever au rang de proèdres, ils n'obtinrent qu'un refus très sec. Pas un de leurs *desiderata* ne fut exaucé. Puis le basileus, dépouillant soudain son masque de bienveillance, n'eut plus pour eux que des paroles irritées, témoignant pour l'armée des sentiments les plus hostiles. Tous, chefs et soldats, eurent leur part dans ce blâme universel. Plus le rang était élevé, plus fort tombaient les coups. Comnène lui-même ne fut point épargné. Ce fut Katakalon cependant qui eut à subir les plus violents reproches. « Par sa faute Antioche avait failli être perdue pour l'Empire. Il avait affaibli le sentiment militaire dans l'armée. Il n'avait su se conduire ni en héros, ni en homme de cœur. Une seule poursuite l'avait occupé : s'enrichir. Son haut commandement ne lui avait nullement servi à augmenter sa gloire militaire, seulement à assouvir sa soif de gain. » Les camarades du malheureux chef, muet d'indignation, tentèrent de le défendre. Tout fut en vain. On s'efforça aussi inutilement de calmer le vieux souverain. Il imposa silence à tous et continua à déraisonner et à insulter chacun. L'émotion de l'illustre assistance fut portée à son comble. Les chefs militaires bouleversés se regardaient avec stupeur. Tremblants de rage devant ces affronts inouïs, n'ayant plus soif que de vengeance, ils quittèrent le Palais en désordre après cette scène extraordinaire qui devait avoir des conséquences si graves.

« Le vieil empereur avait été bien mal conseillé. Ses ministres, cruellement illusionnés sur leur puissance vraie, fermaient les yeux à l'excessive gravité de la situation. La déception des chefs militaires avait été extrême. Il eut été d'une sage politique de s'appliquer à panser leurs blessures d'autant qu'une occasion favorable se présentait pour cela, une seconde audience du basileus ayant été sollicitée. Malheureusement la porte du Palais demeura obstinément fermée.

« Lorsque la colère des grands chefs se fut quelque peu calmée et qu'ils

eurent considéré froidement leur situation, l'avis général prévalut qu'avant de recourir à la force il fallait essayer de tout autre moyen pour obtenir justice. Les généraux réclamèrent en conséquence l'intervention du premier ministre, le protosyncelle Léon Paraspondylos, et lui exposèrent leurs *desiderata* et les motifs qui les dictaient (1). Mais comme le ministre dominait entièrement le vieux basileus qui n'avait en somme fait que répéter ce que l'autre lui dictait, cette nouvelle démarche était condamnée d'avance au plus complet insuccès. Le seul fait qu'elle fut néanmoins entreprise témoigne de la sagesse des postulants. Ils étaient ainsi arrivés à mettre complètement dans son tort le gouvernement qui se refusait même à prendre connaissance de leurs réclamations si modérées et si équitables. En même temps ils avaient tous acquis cette conviction, de même que bien d'autres qui peut-être au début ne partageaient pas leur manière de voir, qu'il n'y avait plus absolument rien de bon à attendre de ce vieux basileus jouet de ministres obstinément hostiles. Bien au contraire, le pis était à redouter et cette conclusion s'imposait que l'unique chose à faire était de renverser à tout prix l'ordre de choses existant, de remplacer ce vieil empereur impossible par le plus distingué des chefs militaires qui saurait restituer à l'armée dans l'Empire la place qu'elle n'eut jamais dû perdre.



CAMÉE BYZANTIN des XIme ou XIIme Siècles avec monture d'orfèvrerie occidentale portant une formule magique. — Cabinet des Médailles de France. (Catal. Babelon.)

« Donc un vaste et redoutable complot se forma qui pouvait compter avec certitude sur la connivence secrète du patriarche Michel Kéroularios. Cette fois, en effet, ce n'était plus d'une aventure qu'il s'agissait, mais d'une résolution solide et définitive appuyée sur des forces réelles, sur

(1) Zonaras, III, 656.

l'armée impériale tout entière; aussi le patriarche qui avait si dédaigneusement repoussé les ouvertures de l'infortuné Théodosios ouvrit-il cette fois aux conjurés les portes de Sainte-Sophie pour leur permettre de comploter à leur aise. Ce n'était pas du reste, on le sait, la première fois que l'orgueilleux prélat figurait sous l'habit d'un conspirateur.

« La réunion solennelle où le pacte tragique devait être conclu fut donc tenue sous les voûtes splendides de la Grande Église. Les conjurés s'engagèrent par les plus terribles serments à garder le secret jusqu'à ce qu'ils eussent vengé l'affront qui leur avait été fait. La question capitale de savoir qui serait le chef suprême du mouvement en même temps que le prétendant au trône opposé au vieux basileus condamné à disparaître, suscita un débat aussi violent que prolongé en cette séance mémorable où sous les voûtes antiques de cette Sainte-Sophie qui avait déjà tant vu de spectacles augustes, se débattaient les futures destinées d'une moitié du monde connu. Tous étaient d'avis que Katakalon devait être choisi de préférence à cause de son âge, de son énergie, de son expérience. Et cependant il refusa net d'assumer un tel fardeau. En quelques brèves paroles, il affirma que l'assistance devait faire un autre choix. Puis, se levant soudain, il proclama solennellement aux applaudissements de tous basileus des Romains, le stratigos Isaac Comnène. Le faible gouvernement du Stratiotique qui, par courte vue ou par sentiment erroné de sa puissance, avait tant froissé les généraux, ne se douta même pas de ce qui venait de se passer, et lorsque les conjurés lui demandèrent l'autori-



MÉDAILLON-PENDELOQUE émaillé, trouvé à Riazan. — Orfèvrerie russe du XIme Siècle. — (Kondakow, Trésors russes).

sation de regagner leurs domaines respectifs d'Asie, il la leur accorda aussitôt, sans se douter qu'il signait ainsi sa perte. »

Michel Kéroularios, assez habile pour ne pas compromettre sa dignité trop vite, ne parut pas dans les assemblées des généraux. Mais sa participation au complot dès cette époque ne fit de doute pour aucun de ses contemporains. Michel Attaleiates affirme qu'il était mis au courant de tous les desseins d'Isaac Comnène par Constantin Dukas qui avait épousé sa nièce et faisait partie du complot. Il assista donc en simple spectateur à tous les événements qui s'écoulèrent entre ce mois d'avril et la grande tragédie finale du mois d'août.

« Les conjurés avaient déjà, avant de quitter la capitale, renoué des relations avec Nicéphore Bryennios qui avait, on le sait, été mis à la tête des contingents macédoniens dans les régions de la Cappadoce. Son adhésion à leur mouvement et sa jonction avec eux constituaient pour leur cause un formidable appoint en plus. Katakalon, qui avait émis l'avis d'associer au mouvement les troupes de Macédoine et leur chef, ne fut point déçu dans son attente. Bryennios accepta avec enthousiasme cette occasion de prendre sa revanche sur le nouveau basileus. Et cependant, ce fut lui précisément qui, par son impatience et son indiscipline, faillit amener la ruine complète de toute cette entreprise.

« Bryennios avait quitté Constantinople après les fêtes de Pâques pour gagner son poste lointain. Il emmenait en qualité de payeur général de l'armée le patrice Jean Opsaras. Lorsque tous deux furent arrivés dans les vastes plaines du thème des Anatoliques à l'occident de celui de Cappadoce, Bryennios fit distribuer la solde à ses troupes et ordonna de leur verser une paye supplémentaire. Mais Jean Opsaras refusa d'obéir sans en avoir reçu l'ordre formel du basileus. Il persista dans sa résistance malgré les objugations impératives de Bryennios. Alors le chef exaspéré, bondissant de son siège, se jeta sur son lieutenant désobéissant, l'accablant de sa fureur. Finalement il lui arracha la barbe et les cheveux, puis, le jetant à terre, il le fit charger de chaînes et garder à vue dans sa propre tente, durant qu'il prenait possession du trésor de l'armée et distribuait de son propre chef aux soldats la solde supplémentaire. Le châtiment d'un acte aussi criminel ne fut pas long à venir. Tout

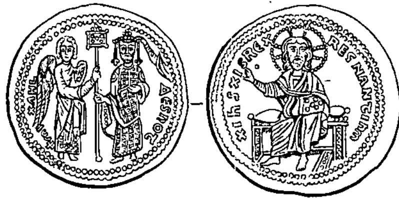
près de Bryennios se trouvaient les cantonnements du patrice Lykanthès qui, en sa qualité de stratigos de ce thème des Anatoliques, commandait aux contingents des antiques provinces de Pisidie et de Lykaonie. Ce personnage était demeuré jusqu'ici fidèle au nouveau basileus. Aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de cette arrestation illégale d'un haut fonctionnaire impérial, il partit à la tête de deux bataillons de son thème. Bryennios fut surpris par cette troupe aux cris de « longue vie au basileus Michel ». Jeté à son tour dans les fers, il fut livré à Jean Opsaras délivré qui lui fit crever les yeux et l'expédia dans ce piteux état, chargé de fers, à Constantinople.

« La faute impardonnable de Bryennios avait été d'infliger au représentant du basileus un traitement aussi scandaleux sans s'être préalablement assuré des sentiments des autres chefs militaires cantonnés dans son voisinage. Lykanthès ne savait absolument rien encore des intentions des conjurés. Telle était à ce moment la rivalité des divers généraux entre eux que Bryennios n'eut jamais dû oublier combien aisément, du moment qu'il se poserait ouvertement en rebelle, il trouverait un collègue pour le combattre qui se créerait ainsi des titres à la reconnaissance et aux libéralités du basileus.

« Katakalon, de son côté, n'eut pas plus tôt quitté la capitale et mis le pied sur la terre d'Asie qu'il fit preuve, lui aussi, d'une non moins grande et non moins incroyable imprévoyance qui eut pu également avoir des conséquences incalculables. A Nicomédie, il avait fait la rencontre d'un basilikos ou messager impérial auquel il remit pour le logothète de la Course, Nicétas Xylinités, le message que voici d'une brièveté toute militaire. « Sachez que votre basileus n'a pour Isaac Comnène et pour moi que dédain. Il se refuse à écouter nos doléances et nous renvoie avec mépris dans nos demeures respectives. Soit, nous nous en allons. Mais si cependant ton maître et toi ne tombez pas d'accord sur les motifs de notre disgrâce et notre éloignement, envoyez une armée pour nous faire prendre et nous ramener prisonniers. » Après cela il poursuivit sa fuite précipitée.

« De tout ceci, du ton si insolent de ces missives, on peut conclure à quel point les conjurés se croyaient sûrs de réussir. Ils semblent cepen-

dant n'avoir été guère pressés d'aboutir. Du moins on peut le conjecturer par la suite des événements. On avait tenu des conseils dans la capitale; on était convenu des mesures les plus importantes, mais il semble douteux que le rôle de chacun ait été exactement indiqué, ou qu'on ait décidé à quel moment précis chacun devait se soulever avec ses contingents. Bien plus, on éprouve presque l'impression que les conjurés furent réveillés bien contre leur gré de leur torpeur et qu'ils furent véritablement forcés à une action énergique par la volonté déterminée d'un petit nombre d'entre eux. Vraiment Isaac Comnène ne dut son salut final et ses prodigieux succès qu'à sa fortune extraordinaire et à l'insigne faiblesse du gouvernement du Stratiotique. Ce chef s'était pour lors réfugié dans sa maison paternelle de Kastamon en Paphlagonie, la Kastamouni actuelle, sur l'Amnios, affluent occidental de l'Halys, le Gœk Irmak des Turks. Il s'y tenait tout à fait tranquille, alors qu'il eut été au contraire de son intérêt de profiter de suite des circonstances actuelles si favorables.



SOU D'OR du basileus Michel VI Stratiotikos.

« Lorsque Katakalon fut de son côté arrivé dans son pays d'origine, au lointain thème de Colonée sur la frontière d'Arménie, l'attitude mystérieuse d'Isaac Comnène devint aussitôt pour lui une cause d'extrême souci. Il craignit que lui et les autres conjurés n'eussent peut-être changé d'avis. Dans ce cas lui, qui était peut-être le moins compromis, allait être seul à supporter tout le péril! Il chercha de tous côtés quelque sûreté, une planche de salut. Il n'avait à sa disposition aucune force militaire considérable pour engager la lutte. Puis il était si complètement dans l'ignorance de l'accueil que les troupes cantonnées dans les régions voisines de celle qu'il occupait, feraient à ses propositions, qu'il hésitait à les sonder à cette intention. Il prit donc le parti de se tenir coi, lui aussi, faisant à dessein courir le bruit qu'il était demeuré le dévoué partisan du basileus et qu'il n'hésiterait pas à entrer en lutte avec les ennemis de celui-ci. Il réussit ainsi à atteindre son but. Le gouvernement lui témoigna de l'indulgence et les troupes

auxiliaires cantonnées dans le petit thème de Colonée, à savoir deux régiments d'auxiliaires normands et un de Værings ou Russes, ne lui firent aucun mal. Ainsi il se trouva que la conspiration des généraux avait bien une tête, mais pas encore de bras dont elle avait précisément à ce moment si grand besoin!

« La capture de Bryennios avait mis le feu aux poudres. On pouvait craindre que pour sauver sa vie le malheureux mutilé ne livrât les noms des conjurés dès son arrivée dans la capitale, ou bien encore qu'on ne les lui arrachât par la torture. Pour conjurer ce péril, les principaux parmi les chefs rebelles, qui se trouvaient à ce moment réunis dans le thème



PARAPETS de la tribune du transept de l'église Saint-Marc de Venise. — Art byzantin de la fin du XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 767.)

des Anatoliques où Bryennios avait été saisi, le proèdre Romain Skléros, Nicéphore Botaneiates le futur empereur, les fils de Basile Argyros, d'autres encore qui jusqu'ici, dans la crainte que le soulèvement n'éclatât ailleurs, s'étaient prudemment dissimulés, convoquèrent en hâte leurs contingents et s'avancèrent à leur tête jusqu'en Paphlagonie pour y retrouver Isaac qu'ils contraignirent presque par la violence à se déclarer enfin ouvertement. C'était le favori de l'armée. Psellos vante la belle stature de ce chef, son maintien majestueux, son âme noble et ferme. Dans la vaste plaine de Gounaria, dans cette lointaine Paphlagonie, un camp immense fut dressé qui devint comme le centre de ralliement pour tous ceux qui désireraient soutenir de leur épée le soulèvement de tous ces vaillants. Le 8 juin 1057, journée infiniment mémorable, Isaac Comnène

fut solennellement proclamé par ses partisans basileus des Romains! Ceci pouvait être la fin du bon accord. Tout dépendait maintenant de ce qu'allait décider Katakalon. Toutes les nouvelles étaient défavorables et le signalaient comme devant trahir ses anciens alliés au profit du Stratiotique. Impossible de songer à une marche sur la capitale tant qu'on aurait sur ses derrières ce chef si populaire, si habile et si redoutable. Jusqu'à ce qu'il eût parlé, le nouveau prétendant n'eut d'autre alternative que de se tenir enfermé dans son camp soigneusement fortifié. Le mouvement insurrectionnel semblait déjà presque étouffé dans l'œuf. A ce moment même arriva un messager de Katakalon qui chassa les noirs soucis. L'illustre capitaine mandait à Comnène que tout marchait à souhait et qu'il accourait le rejoindre à la tête de forces imposantes!

« Katakalon avait adopté la devise célèbre : la fin justifie les moyens. Dès qu'il se fut convaincu que le gouvernement du basileus avait pleine confiance en sa fidélité, il commença à mettre à exécution ses plans avec une extraordinaire activité. Il embaucha et arma ses serviteurs, ses alliés, ses clients et forma ainsi un premier groupe d'un millier d'hommes. Ensuite il s'occupa de ceux en qui il se fiait moins, personnages en vue et chefs militaires de sa province. Il réussit à les mettre presque tous de son parti. Pour ce qui était du menu peuple, il eut encore plus beau jeu. Puis, ces heureux débuts lui semblant quand même insuffisants, il s'efforça d'y ajouter la sécession des troupes demeurées fidèles au basileus dans ces régions. Il ne craignit pas, à cet effet, de produire un faux ordre du Stratiotique qui lui confiait le soin de marcher contre le Turk Samouch à la tête des trois bataillons d'auxiliaires étrangers, deux de Francs ou Normands, un de Værings russes, cantonnés en ces parages, plus les contingents des deux petits thèmes-frontières de Colonée et de Chaldée. Obéi aussitôt, il concentra ces forces importantes, cinq bataillons en tout, dans la plaine de Nikopolis, aujourd'hui Kara-Hissar, dans le thème de Colonée. Là, il manda auprès de lui chacun des chefs de corps et leur donna audience successivement. Il les recevait à cheval en tenue de combat. Il leur révéla à chacun le secret de la conspiration, leur donnant le choix entre une adhésion immédiate ou la mort. Naturellement tous opinèrent pour le premier parti. Leurs soldats d'origine purement

byzantine, c'est-à-dire les contingents des thèmes de Colonée et de Chaldée, les suivirent aisément. Il fut plus difficile de décider les Franks et les Russes. Cependant, à force de promesses et de menaces, on vint à bout de leurs scrupules et Katakalon réussit à les embaucher tous au service de sa grande entreprise. Tout péril avait ainsi disparu pour lui. Aussitôt qu'il eut de plus gagné à sa cause les garnisons des grandes cités de la région, Mélitène, Sébaste, Téphrique, auxquelles se joignirent encore de nombreux petits dynastes arméniens de ces parages avec leurs contingents, il leva le camp et partit à marches forcées. Il fit dès le milieu de juillet sa jonction avec les troupes de Comnène campées à Gounaria. Tout le long de sa route, de gré ou de force, il avait entraîné à sa suite les contingents impériaux disséminés dans ces lointaines régions d'Arménie avec tous les feudataires ou barons locaux et leurs vassaux (1). Son arrivée remplit de joie Comnène et les autres chefs et dissipa leurs dernières inquiétudes.

« Une assemblée solennelle décida de prendre immédiatement l'offensive contre le basileus. Isaac confia sa femme la princesse Catherine avec tout ce qu'il avait de précieux à son frère Jean Comnène pour qu'il conduisit celle-ci au « kastron » de Pimolissa, forteresse bâtie sur un rocher, sur le fleuve Halys, où elle devait demeurer renfermée jusqu'à la victoire finale. Puis l'armée rebelle, prenant la grande route militaire du nord par Gangra et Bithynion, marcha droit sur Nicomédie. En arrivant au fleuve Sangarios, on trouva le pont coupé par les Impériaux qui se trouvaient en force aux environs. Leurs avant-postes occupaient les hauteurs de la rive gauche. Force fut d'incliner à gauche jusqu'à ce qu'on eut atteint l'autre route militaire plus méridionale qui conduit à Nicée.

(1) Mathieu d'Édesse, écrivain arménien, raconte avec les idées de sa nation la révolte et le triomphe de Comnène. Je trouve au chap. LXXIX (éd. Dulaurier, p. 104) une phrase curieuse. Après avoir raconté que les désordres en Asie durèrent encore quelque temps après le triomphe du prétendant et que celui-ci, une fois maître du pouvoir suprême, combla d'honneurs ceux qui étaient demeurés fidèles jusqu'au bout au Stratiotique, bien plus que ses propres partisans, ajoute ceci : « Avant que la cause de Comnène ne triomphât, plusieurs grands d'Arménie étaient accourus au secours de Michel, entre autres Bizônid (ou Bizschônid) et Liparit (le fameux Liparit tant de fois déjà cité dans ce volume). Mais lorsque ceux-ci furent arrivés à Djerdjéri (peut-être Gergis de Troade ?, dit M. Dulaurier), ils se sauvèrent pendant la nuit en se disant les uns aux autres : « L'erreur retourne de Djerdjéri » (ce passage est obscur). Au bout de quelques jours, ils vinrent se présenter au nouvel empereur qui les traita avec les plus grands honneurs. »

On franchit le fleuve près de l'antique localité de Tattaion. On marchait lentement parmi les acclamations enthousiastes des populations accourant de toutes parts. La grande cité de Nicée avec ses magnifiques remparts debout encore aujourd'hui n'opposa pas de résistance et ouvrit de suite ses portes. Elle allait devenir pour les rebelles le pivot de leurs futures opérations. Les troupes qui y tenaient garnison eurent le loisir de se retirer si elles préféraient demeurer fidèles au basileus. A la première



REMPARTS BYZANTINS de Nicée. — Une des portes. — (Phot. commun. par M. R. Kœchlin.)

nouvelle de l'approche des forces rebelles elles s'étaient du reste en grande partie dispersées, chacun courant protéger les siens. Leurs chefs, Lykanthes, l'énergique stratigos du thème des Anatoliques, Théophylacte Maniakès et l'Ibère Pnyemios, stratigos du thème de Charsian, bien d'autres encore, s'enfuirent jusqu'à Constantinople où ils annoncèrent au basileus et à ses conseillers épouvantés la venue imminente du prétendant.

« Toute une moitié orientale de l'Empire, toute l'Asie qui avait déjà reconnu Comnène était désormais perdue pour le Stratiotique. Il n'y eut pas d'interrègne. On continua à percevoir au nom du nouveau basileus

les impôts pour subvenir aux frais de la guerre. Isaac Comnène considérait déjà tous ces thèmes d'Asie comme lui appartenant, mais il était avant tout prudent; surtout il avait besoin de beaucoup d'argent. Il évita donc avec soin à ses nouveaux sujets les exactions violentes et fit simplement lever les impôts réguliers et les taxes accoutumées par ses fonctionnaires éprouvés d'après les registres anciens ou d'après les nouvelles listes officielles régulièrement établies. Ceci lui permit de ne pas mettre



REMPARTS BYZANTINS de Nicée. — Côté sud-est. — (Phot. commun. par M. R. Kœchlin.)

trop durement en réquisition les biens de quelques-uns de ses principaux partisans, comme par exemple Constantin Dukas, qui étaient prêts à sacrifier tout ce qu'ils avaient pour le succès de son entreprise. Toute communication fut interrompue entre la capitale et les provinces d'Asie. Toutes les routes furent par ordre de Comnène strictement fermées. Personne ne put sans une autorisation signée de sa main dépasser la ligne des avant-postes de l'armée rebelle.

« La grande réputation de Comnène, immensément grossie par cette marche quasi-triomphale, les qualités de décision dont il venait de donner des preuves si brillantes, ses plans si bien conçus qui lui gagnaient la con-

fiance universelle, lui valaient chaque jour des adhésions plus nombreuses. Chaque jour elles amenaient dans son camp des partisans nouveaux. Ce n'était pas une tâche aisée de contenir et d'organiser ces masses confuses. Une discipline infiniment sévère fut établie. Du reste Isaac Comnène était bien l'homme qui par sa seule présence imposait l'obéissance et le respect. Jamais, disent les chroniqueurs, il n'eut à tirer son épée contre un de ses soldats. Bien rarement il avait recours à un châtiment sévère. Un regard, une contraction des sourcils lui suffisaient pour faire rentrer de suite chacun dans le rang. Les nouveaux venus ne furent point immédiatement enrégimentés. Il leur fallut faire un stage d'instruction. Le prétendant ne tenait aucun compte du nombre des combattants, mais bien de leur valeur propre. On établit la liste des dispensés de toutes catégories, infirmes ou de mauvaise constitution, soldats peureux aussi ou indisciplinés et on les classa dans les services auxiliaires où ils pouvaient encore rendre des services. De tous ceux au contraire que l'on reconnut posséder les qualités voulues de discipline, « obéissants au doigt et à l'œil », on forma compagnies et régiments. Chaque corps eut dans le camp sa place désignée, dans le silence, sans tumulte. Il n'y eut pas un homme dans l'armée qui ne connût exactement son poste de marche et de combat. On choisit les officiers parmi les plus éprouvés. L'élite de l'armée était formée par les troupes de Katakalon et les contingents des autres grands feudataires d'Asie, troupes excellentes, combattants aguerris et déterminés. Isaac Comnène se choisit personnellement parmi ses compatriotes et ses proches de Paphlagonie une garde d'élite. Le paiement de la solde, les dépenses de l'entretien des troupes abondamment pourvues de tout se firent avec une régularité absolue. La cause principale de mécontentement ou de souci en fut supprimée du coup. Isaac Comnène, ne dormant jamais, toujours au premier rang, excitait par son maintien splendide, par son attitude assurée, l'admiration de tous.

« De si excellentes mesures semblaient assurer le succès de cette vaste rébellion militaire. Aussi Isaac Comnène, laissant le trésor de guerre et les bagages dans Nicée, alla établir son camp à deux milles plus au nord de cette ville, dans un emplacement infiniment avantageux,

appuyé qu'il était sur ses derrières aux remparts célèbres de cette cité, protégé sur sa gauche par le grand lac du même nom ou lac Askania, sur sa droite par le cours du fleuve Sangarios. Le service des éclaireurs, parfaitement organisé, renseignait exactement à chaque moment le prétendant sur les mouvements de l'armée loyaliste campée à environ quatre milles plus au nord.

« Lorsqu'on eut appris au Palais Sacré la proclamation d'Isaac Comnène dans la plaine de Gounaria, on se rendit compte alors seulement de la faute inouïe qu'on avait commise en indisposant si gravement tous ces hommes de guerre. Après cette longue et déplorable inaction, on s'efforça trop tard de sauver ce qui pouvait l'être encore. Psellos affirme qu'il fut lui aussi mandé à ce moment au Palais et que le Stratiotique le reçut avec une grâce humiliée. Il ne paraissait point qu'il convînt à la dignité du basileus et de ses conseillers d'entrer en arrangement avec des rebelles et de tenter une réconciliation avant qu'on en eût appelé au sort des armes. Ordre fut donné à tous les contingents disponibles des provinces européennes de l'Empire d'accourir se concentrer dans la capitale. Des chefs expérimentés furent placés à leur tête. La plupart appartenaient à l'aristocratie du thème de Macédoine, personnages peu sûrs auxquels la dure nécessité des temps forçait d'avoir recours à nouveau. Le Stratiotique mettait tout en œuvre pour se concilier, par d'abondantes distributions de subsides, de titres et d'honneurs, l'attachement des chefs aussi bien que des soldats. Ses générosités sans bornes allaient surtout à ceux des contingents des thèmes asiatiques des Anatoliques et du Charsian qui, demeurés fidèles, étaient allés le rejoindre, on l'a vu, sous le commandement des Lykanthes, des Théophylacte Maniakès, des Pnyemios, etc. Il réussit ainsi à constituer une armée supérieure en nombre à celle des rebelles, mais certainement très inférieure comme valeur, comme discipline surtout. Le commandement suprême en fut confié à Théodoros, domestique des Scholes d'Orient, un des anciens eunuques de la basilissa Théodora qui en avait fait un proèdre. On lui donna comme lieutenant et conseiller le magistros et duc Aaron, cet officier d'origine bulgare princière, frère de la femme d'Isaac Comnène, connu déjà, on se le rappelle, par de nom-

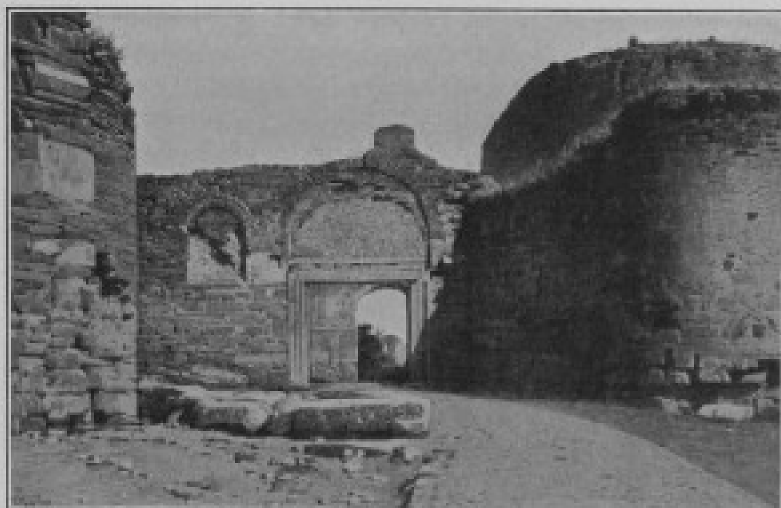
breux succès militaires (1). Ces nominations sont une preuve de l'extrême difficulté que le gouvernement du Stratiotique éprouvait à trouver dans la capitale des chefs qualifiés pour diriger l'armée loyaliste. Théodoros ne devait sa haute situation actuelle qu'à sa parfaite insignifiance qui le rendait nullement dangereux. Quant au bulgare Aaron, il ne combattait certes que bien à regret pour son basileus, puisque la défaite de son beau-frère Isaac ne pouvait qu'amener le malheur de sa propre sœur à lui, épouse du prétendant.

« Le Stratiotique, trop vieux pour reprendre la vie des camps, était demeuré dans la Ville gardée de Dieu. L'armée loyaliste qui avait franchi le Bosphore au commencement d'août, avait marché sur Nicomédie. Elle avait fait détruire par de fortes reconnaissances le pont sur le Sangarios avant qu'Isaac et ses troupes n'eussent pu atteindre ce point. Lorsque Théodoros avait été informé qu'à la suite de cet événement les forces rebelles avaient obliqué sur la gauche dans la direction du sud, il avait occupé avec son armée la chaîne des montagnes de Sophon qui s'élève entre le lac de ce nom et le golfe Astacenus. Il commit à ce moment une faute capitale qui eût pour la cause du Stratiotique des suites funestes. Au lieu de ne laisser dans cette région que les forces indispensables et de filer aussitôt, lui aussi, directement vers le sud avec tout le reste de l'armée pour occuper avant tout Nicée et empêcher que cette place si importante ne tombât aux mains de l'ennemi, il s'éternisa dans la position qu'il avait choisie, abandonnant sans coup férir cette place de guerre de premier ordre à l'ennemi qui, pénétré de l'importance de cette forteresse, s'avançait à marches forcées dans cette direction. Si Nicée fut comme Nicomédie demeurée aux mains des Impériaux, Isaac Comnène eût attendu certainement bien longtemps l'occasion favorable pour marcher sur Constantinople. En effet, n'ayant pas de flotte, il ne pouvait s'y rendre que par la route de terre, par Chrysopolis, et cette route se trouvait commandée entièrement par les fortifications de Nicée.

« La position de l'armée de Théodoros en avant de Nicée était très

(1) Voy. entre autres pp. 548 sqq. du présent volume.

forte. Isaac Comnène, admirablement informé par ses éclaireurs de tout ce qui se passait chez les Impériaux, n'eut garde de les attaquer directement. Les adversaires demeurèrent longtemps à peu près inactifs à très peu de distance l'un de l'autre. Les chefs des deux partis se montraient enchantés lorsque leurs soldats, occupés à faire du fourrage, de l'eau ou du bois, venaient en contact par le hasard des rencontres. De part et d'autre, ils comptaient sur ces occasions pour faire des



REMPARTS BYZANTINS de Nicée. — Une des portes. — (Phot. commun. par M. R. Kœchlin.)

recrues. C'était une vraie guerre civile qui avait séparé violemment les uns des autres en les brouillant à mort des gens de même clan, des parents, des amis. Se rencontraient-ils, chacun cherchait à inculquer à l'autre sa conviction politique. Les Impériaux suppliaient leurs adversaires d'abandonner le rebelle, le renégat. « Ne vous mettez pas volontairement en si grand péril, leur disaient-ils, pour l'ambition d'un seul homme! On vous chassera de l'armée. On vous dépouillera de tout ce que vous possédez. Finalement on vous crèvera les yeux! » Les partisans d'Isaac n'étaient pas embarrassés pour répondre à ces menaces. « Que voulez-vous faire avec un basileus qui ne l'est vraiment que de nom, que ses eunuques gouvernent? A quoi voulez-vous en arriver avec ce

vieux bavard, paresseux et inutile? Venez à nous. Venez au courageux, au brillant, au superbe héros Comnène, force et bouclier des Romains! » Ainsi allait la causerie d'un parti à l'autre. Cependant Théodoros ne recrutait pas un partisan et Isaac seulement un bien petit nombre. Quand celui-ci se fut convaincu qu'il ne gagnerait rien à ce jeu, il supprima cette mode de fraterniser avec l'ennemi et ordonna de ne plus aller aux provisions que dans le voisinage même du camp. Malheureusement cette sorte de reculade fut considérée par l'ennemi comme un indice de découragement et les soldats macédoniens très échauffés demandèrent à grands cris la bataille. Les chefs hésitaient encore quand l'ordre du basileus arriva ordonnant formellement d'attaquer. L'armée impériale alla prendre position à Petroé à trois milles seulement du camp de Comnène. Très peu de jours après, dans la journée du 20 août, la lutte décisive s'engagea sur deux points principaux dont les noms mêmes semblaient prophétiques : Hadès et Polémon!

« Contrairement, paraît-il, à la mode d'alors qui consistait, j'ignore pourquoi, à disposer à l'aile droite l'élite de l'armée, Isaac plaça ses meilleures troupes à gauche et en confia la direction au plus distingué de ses lieutenants l'intrépide Katakalon Kékauménos. Romain Skléros commandait l'aile droite; Isaac s'était réservé le centre. Théodoros confia son aile droite à Basile Trachaniotes, l'ancien domestique des Scholes d'Occident, issu d'une des plus illustres familles de Macédoine, en tous points digne de cette noble origine. Le prince bulgare Aaron eut le commandement de l'aile gauche de l'armée loyaliste avec Lycanthes, Pnyemios et le patrice franc Randolphe pour lieutenants. Les chefs rebelles laissèrent approcher les forces impériales tout près d'eux avant de donner le signal du combat. On en vint aux mains avec une fureur, une exaspération suprêmes. Les liens du sang comme ceux de l'amitié n'existaient plus. On s'entr'égorgeait de frère à frère, de fils à père, d'ami à ami. Ce fut une épouvantable tuerie. Longtemps la mêlée demeura indécise. Puis soudain on vit reculer l'aile droite de Comnène tandis que son centre ébranlé flottait et que Romain Skléros en personne tombait prisonnier aux mains des Impériaux! Aaron, étonné lui-même par cette victoire trop facilement acquise, poursuivit les rebelles en pleine retraite, mais

il le fit avec mollesse. Bientôt même, redoutant quelque embûche, il s'arrêta. S'il eut poussé plus avant avec quelque énergie, le camp de Comnène serait tombé entre ses mains. Au lieu de cela il hésita et devint ainsi le principal auteur du désastre final. Durant ce temps, en effet, à l'autre extrémité du champ de bataille, Katakalon avait culbuté l'aile droite des Impériaux. Puis il avait poussé furieusement droit devant lui jusqu'à leur camp établi sur une hauteur qu'il avait pris et pillé. Ce coup de main hardi avait été vu de tous les combattants épars dans la vaste plaine. Le centre de l'armée d'Isaac en fut vivement réconforté. Son aile gauche même en fut encouragée au point de vouloir reprendre le combat. Par contre, l'aile gauche ennemie, jusqu'ici victorieuse, voyant le camp pris, considéra la bataille comme perdue et prit éperdument la fuite. Ce fut la fin de la lutte. Comnène était décidément vainqueur après une première défaite. Des deux côtés les pertes étaient considérables. Du côté de Comnène, Léon Antiochos, chef excellent, avait été tué. Les troupes macédoniennes avaient horriblement souffert. Leurs généraux Maurokatakalon, Pnyemios et Katzamountes demeurèrent parmi les morts. Une foule extraordinaire de prisonniers tomba aux mains du vainqueur. Il y eut de nombreuses actions d'éclat. Alors que les Impériaux fuyaient déjà, le Franc Randolphe se précipita entre les fuyards et ceux qui les poursuivaient, cherchant un antagoniste de marque pour le provoquer en combat singulier. Enfin il rencontre Nicéphore Botaneiates déjà célèbre par maint exploit et qui devait le devenir bien davantage par la suite. De loin déjà il lui crie de s'arrêter, se nommant à lui. Le chef byzantin, retenant son cheval, accepte aussitôt le défi et le duel s'engage. Botaneiates fend de son épée le bouclier du guerrier normand, tandis que celui-là lui assène sur le casque un coup terrible. Mais l'épée glisse sans faire de blessure. Alors d'autres arrivants se mêlent au combat. Ils désarçonnent Randolphe, le font prisonnier et le conduisent à Comnène. Isaac, lui aussi, avait vaillamment combattu de sa personne. Même son ardeur lui avait fait courir le plus grand péril. Il s'était à un moment fort éloigné de sa suite, ce que voyant, quatre mercenaires tauroscythes, c'est-à-dire des Værings russes, se précipitèrent sur lui, cherchant à le transpercer de leurs

lances. Mais ils ne parvinrent ni à trouer sa cotte de mailles, ni même à l'ébranler sur sa selle. Quant à lui, considérant comme de bon augure ce fait qu'attaqué des deux côtés à la fois, il était démeuré inébranlable, ferme comme un roc, il se précipita avec plus d'ardeur encore au plus fort de la mêlée. Enfin le combat cessa. Le rôle des armes était terminé. Celui de la diplomatie allait commencer (1).

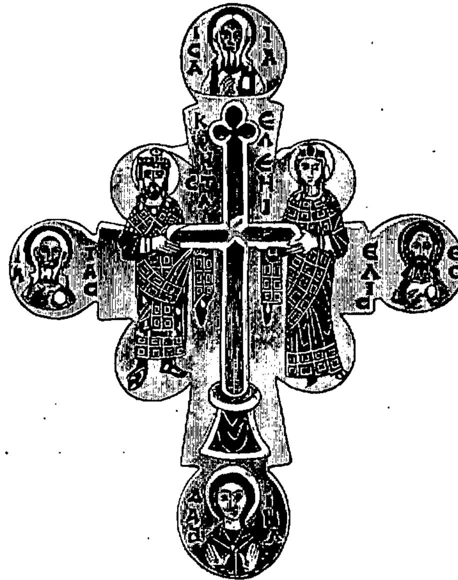
« Il ne pouvait être question pour l'armée impériale vaincue d'une retraite en bon ordre. Ses bandes rompues fuyaient vers le Bosphore dans la plus affreuse confusion. Bientôt cette soldatesque découragée encombra les rues et les carrefours de la Ville gardée de Dieu dans une telle cohue que toute prolongation de la lutte parut de suite impossible. Le domestique Théodoros et le « vestis » Aaron allèrent au Palais remettre leur démission entre les mains du vieux basileus. Une fausse rumeur, rapportée comme vraie par Psellos, affirmait que l'eunuque avait perdu l'honneur avec la victoire, qu'il avait trahi le Stratiotique et volontairement amené la déroute de son armée. Le gouvernement était véritablement affolé. Il semble que les ministres du vieux basileus n'eussent pas un seul moment envisagé la possibilité d'une défaite. Michel VI, dont la cause était si subitement désespérée, ne parlait que d'abdiquer immédiatement et de chercher son salut dans la fuite. Mais ses conseillers qui ne tenaient pas à l'imiter se refusèrent à s'associer à une telle honte. Du reste tout n'était peut-être pas irrévocablement perdu. A supposer que le peuple et le Sénat demeurassent fidèles, on pouvait en tout cas attendre que l'ennemi se décidât à assiéger la capitale et tout le temps que durerait ce siège si difficile, on pourrait tenter de tous les moyens pour lever des troupes et en former une nouvelle armée autour de Constantinople. Le malheureux basileus se flattait encore que par des largesses, des promesses, des distinctions et d'autres libéralités, il parviendrait à décider la bourgeoisie de la capitale à unir son



PIERRE GRAVÉE byzantine (Héliotrope). — La Vierge et l'Enfant Jésus. — XIme Siècle. (British Mus., Catal. Dalton.)

(1) Voy. sur cette bataille fameuse aux conséquences décisives, Mædler, *op. cit.*, p. 8 (résumé des sources).

sort au sien. Quant au Sénat, ce grand corps se trouvait bien dans la pire situation. Ses membres se voyaient menacés d'un côté comme de l'autre. Bien qu'ils eussent donné jusqu'ici des preuves de fidélité et conservé une attitude nettement loyaliste, le Stratiotique n'ignorait pas combien peu on pouvait compter sur leur reconnaissance, sur leur fidélité ou leur énergie. Pour les lier plus étroitement à sa cause, il leur demanda ou plutôt il voulut exiger d'eux une déclaration par laquelle le Sénat s'engagerait sous les plus terribles serments à ne jamais reconnaître Comnène pour son basileus et son maître, à ne jamais lui rendre les honneurs impériaux. Comme Isaac était encore loin, les sénateurs consentirent plus ou moins volontiers à donner leur signature à ce document, beaucoup dans l'espoir qu'une seconde bataille pourrait encore amener un revirement, tous avec la conviction qu'ils ne se trouveraient nullement liés par un serment ainsi arraché par la force. Les mêmes engagements solennels furent imposés à la population de la capitale.



CROIX D'OR émaillée de travail byzantin du Xme ou XIme Siècles placée sur une Icone egalement émaillée de la Sainte Vierge de Khakhouli du monastère de Khopi, en Mingrélie. — Les saints Constantin et Hélène. Bustes de saints. — (Kondakow, Hist. des émaux byz.)

« Le basileus par contre ne suivit pas l'avis très sage qui lui avait été donné en particulier par Psellos de se réconcilier avec le patriarche. Comme Michel VI s'était dès le début obstinément refusé à écouter les conseils, à exaucer les prières ou les exigences de Kéroularios, la froideur du début entre le prince temporel et le prince spirituel avait rapidement fait place à une hostilité non dissimulée. Le patriarche complotait de son côté la perte du basileus. Sa puissance était très grande. Son influence sur le populaire était extrême. Sa résolution d'en finir ne reculait devant

aucun moyen. L'infortuné Michel n'avait pas ainsi à se défendre seulement contre les rebelles qui menaçaient sa capitale. La trahison le guettait encore à l'intérieur même de ses murailles. Tous ces dissidents urbains considéraient le patriarche comme leur chef. Lui et Isaac Comnène se donnèrent alors la main de loin. Il est assez difficile de s'expliquer pourquoi le Stratiotique ne fit aucune tentative pour se concilier le hautain prélat. Estimait-il trop bas l'influence de son opposition? Considéra-t-il que les sacrifices exigés par le patriarche pour lui vendre son appui étaient trop considérables? Ou bien encore la mésintelligence entre ces deux hommes était-elle déjà telle que le basileus avait de suite compris qu'il n'avait aucun espoir de ramener à lui son adversaire acharné?

« Le gouvernement du Stratiotique prenait les mesures les plus contradictoires. A peine avait-il fait prêter aux sénateurs le serment que l'on sait, qu'il décida d'envoyer une députation à Isaac Comnène pour entendre ses propositions et tenter par des concessions habiles de le décider peut-être encore à poser les armes. Une fois qu'il aurait licencié son armée, nul n'aurait la puissance de forcer le basileus à tenir des promesses arrachées par nécessité, infiniment difficiles à tenir. Le rusé Comnène n'eût pas de peine à démêler cette intrigue, mais appliquant la devise bien connue « s'il faut duper, soyons fripons », il feignit de se prêter aux négociations avec la plus parfaite bonne foi apparente. Le Stratiotique crut avoir découvert en la personne de notre chroniqueur tant de fois cité, Michel Psellos, que Skylitzès désigne à cette occasion par son titre officiel d' « hypatos » ou « prince » des philosophes, un homme parfaitement apte à mener à bien cette difficile campagne diplomatique. Psellos, en effet, était un maître du langage comme pas un à cette époque. Par le don de la parole il entendait transformer au mieux les pires situations. Ce n'en fut pas moins le plus déplorable des choix, parce que notre philosophe était un ardent partisan de Comnène et faisait secrètement cause commune avec le patriarche. Après sa retraite volontaire au monastère de l'Olympe de Bithynie (1) auprès de son ami

(1) Voy. sur ce séjour monastique idyllique, Rambaud, *op. cit.*, p. 267.

Xiphilin dans les derniers temps du règne de Monomaque, il avait dans les premiers mois de celui de la basilissa Théodora jeté le froc aux orties, ce qui lui avait valu les grossières moqueries de ses anciens compagnons de cloître. Il avait appartenu alors au cercle des intimes de la vieille princesse qui l'avait rappelé de cette sorte d'exil (1). Théodora avait convoqué plusieurs fois l'ancien ministre pour profiter de ses conseils, mais les eunuques qui gouvernaient sous elle se hâtèrent d'écarter du Palais un rival trop dangereux pour leur influence. Puis, lorsqu'après la mort de la vieille femme, Michel VI était monté sur le trône, notre écrivain n'avait pas trouvé auprès de ce dernier les égards et la considération sur lesquels il se croyait en droit de compter de la part du chef de l'État. Toujours préoccupé de sa sophistique, notre écrivain reprochait au Stratiotique une vaine affectation de science : « il philosophait dans les choses non philosophiques ; il n'était pas un philosophe, mais le singe des philosophes ». Follement vaniteux, ambitieux tout autant, Psellos avait passé mystérieusement au camp ennemi et y avait déployé une immense et secrète activité. Appelé une première fois au Palais, le conseil qu'il avait donné au vieil empereur fut bien caractéristique. « Sachant, dit-il, que le basileus s'était mis en opposition avec le puissant patriarche et que celui-ci en était demeuré fort irrité, je lui donnai pour premier avis de quitter tout ressentiment contre le prélat vindicatif et de suivre docilement toutes ses vues et toutes ses pensées, car Michel Kéroularios pouvait beaucoup dans les circonstances présentes et passerait certainement aux révoltés si on ne cherchait pas à se le rendre favorable. » La suite allait prouver combien ce conseil était judicieux, mais il ne fut pas suivi, probablement par timidité. Psellos conseilla encore deux choses au basileus : d'abord d'envoyer une ambassade à Comnène auquel on promettrait tout ce qu'il ne serait pas dangereux d'accorder ; on tâcherait en même temps par quelque stratagème de dissiper son armée ; ensuite de réunir sous le plus éprouvé des chefs toutes les forces de l'Empire dispersées en Occident, de réclamer l'alliance des barbares pour augmenter l'effectif des forces mercenaires et se mettre en mesure de

(1) Voy. Fischer, *op. cit.*, page 18, note 5.

combattre les rebelles. Ces avis très prudents avaient été acceptés, mais non suivis. Appelé maintenant une seconde fois à la cour, après avoir été mis au courant des intentions du basileus à son endroit, Psellos se montra un vrai courtisan souple et sans scrupule. Absolument dépourvu de caractère et encore plus de sens moral, il se décida instantanément, dans l'unique pensée de sa sécurité personnelle, à se conduire comme un véritable Judas. Il déclina purement et simplement la proposition du Stratiotique par ces mots : « Je me refuse entièrement à me prêter à la demande du basileus qui n'est que fort périlleuse et ne peut avoir aucun succès. Comment espérer un instant que le vainqueur, dont les exigences auront été démesurément accrues par son succès, consente à tirer de sa victoire un profit moindre que celui qui lui est assuré ? »



FRAGMENT d'un bas-relief de stéatite byzantin des Xme ou XIme siècles. — Christ et un soldat. (Brit. Mus., Catal. Dalton.)

A cette brutale réplique, Michel VI, secouant la tête d'un air triste et résigné, répondit à Psellos : « Certes, vous avez appris l'art de convaincre par la parole, mais vous n'avez jamais réfléchi au devoir que vous avez de secourir un ami dans le malheur, fût-ce votre basileus. Et cependant, moi, je n'ai en rien changé ma manière d'être envers vous, même après avoir reçu le pouvoir souverain. Au contraire, je vous ai constamment traité avec la même bienveillance. Je tiens à vous, je vous aime comme auparavant et goûte chaque jour avec plus d'admiration au miel que distille votre bouche éloquente. J'avais droit de compter sur un traitement pareil de votre part. Au lieu de cela, vous n'avez pour moi que mépris et dédain et vous ne m'accordez même pas ce qu'un galant homme ne pourrait refuser à son pire ennemi en danger. Je suivrai la destinée que le sort m'impose. Mais vous, assurément, vous ne récolterez que reproches et injures pour avoir manqué à la foi jurée envers votre ami et votre souverain. » Psellos, interdit et stupéfait, protesta avec indignation, affirmant qu'il était bien loin de sa pensée de se refuser à obliger un ami dans le malheur, mais que son honneur le contraignait à dénier au basileus son assistance. « Car, poursuivit-il, l'homme auprès duquel je dois me rendre de votre part est victorieux. Il est en droit



MINIATURE du célèbre rouleau d'Exultet du XIème Siècle conservé au trésor de la Cathédrale de Bari. — Effigies des basileis Basile II et Constantin VIII. Au-dessous un évêque entre un diacre et un sous-diacre.

de se nourrir des plus belles espérances. Il me recevra mal et me chassera honteusement sans même consentir à m'écouter. Il me traitera avec dédain, se jouera de ma situation d'ambassadeur et me renverra sans avoir rien conclu. Alors la foule m'accusera de vous avoir trahi et d'avoir au contraire encouragé l'autre dans ses espérances et ses désirs. On ira jusqu'à prétendre que je lui aurai conseillé de ne prêter l'oreille à aucune de vos propositions, de ne recevoir aucun de vos ambassadeurs, puisqu'il n'a qu'à prendre immédiatement en mains les rênes du pouvoir. »

« Toutefois, pour ne pas trop irriter le basileus par son refus, et ne pas ainsi éveiller sa défiance, Psellos finit par se déclarer prêt à remplir la mission dont on voulait le charger à la seule condition qu'on lui adjoindrait un membre du Sénat, haut dignitaire de l'Empire, qui témoignerait de son honorabilité, et que toutes les négociations avec Comnène se feraient publiquement. Le basileus, transporté de joie, lui abandonna le choix de son collègue d'ambassade. Psellos se décida pour le très prudent et très sage proèdre Théodore Alopos, qu'il savait plein de courageuse énergie. Alopos accepta aussitôt cette dangereuse mission. Comme troisième associé, ils choisirent le vertueux proèdre Constantin Likhoudès, l'ancien premier ministre de Monomaque, qui, à l'exemple d'Alopos et de tant d'autres, était entré dans le complot. C'était un choix excellent que celui de ce parfait patriote. Ainsi le malheureux Stratiotikos s'était, sans s'en douter, remis pieds et poings liés aux mains de ses pires adversaires.

« Le 24 août les trois envoyés, porteurs d'une lettre du basileus, combinée en commun et dans laquelle l'offre était faite à Comnène du titre de césar avec son adoption par Michel et la promesse solennelle de succéder à ce dernier, quittèrent Byzance; en même temps, tous les autres révoltés auraient promesse de grâce avec oubli de toute injure. Le même soir, ils envoyaient au camp des rebelles un message pour annoncer leur arrivée. Ils prévenaient aussi Comnène qu'ils ne se présenteraient dans son camp qu'après avoir reçu de lui le serment solennel qu'ils ne seraient point retenus et qu'il ne leur serait fait aucun mal, mais qu'on les traiterait avec les honneurs dus à leur rang et qu'on les autoriserait à

retourner chez eux quand bon leur semblerait. Naturellement ils reçurent une réponse favorable. Ils se dirigèrent aussitôt vers le camp ennemi pour offrir à Isaac l'association à l'Empire (1).

« Isaac et ses troupes avaient quitté le 21 août leurs cantonnements de Nicée. Le 23 au soir ils avaient atteint Nicomédie. La journée du 24 fut consacrée au repos de l'armée. Le 25 encore, on demeura en ce lieu après que les envoyés impériaux se furent annoncés. Ceux-ci firent leur apparition ce même jour. On leur fit dans l'armée rebelle l'accueil le plus chaleureux. Chefs illustres et simples soldats en vêtements de fête se portèrent en foule à leur rencontre les saluant de leurs acclamations comme les gages certains de la fin de cette lutte fratricide. On leur prodiguait les noms les plus doux. On embrassait leurs visages et leurs mains. Ces rudes soldats pleuraient des larmes de joie. Toute cette multitude leur fit la conduite jusqu'au pavillon de Comnène placé au centre du camp. Là ils descendirent de cheval attendant l'ordre de se présenter devant le grand chef des rebelles. La permission ne leur fut délivrée qu'au coucher du soleil. Les trois seuls envoyés impériaux furent admis en présence du général victorieux qui les reçut assis sur un siège élevé, entouré d'une garde peu nombreuse. Son costume était celui d'un chef militaire plutôt que d'un basileus. Comme les envoyés s'avançaient, Isaac se souleva légèrement pour les saluer, leur fit signe de s'asseoir puis leur adressa quelques vagues questions sur leur voyage, quelques brèves paroles aussi qui avaient trait aux événements de guerre actuels, mais qui n'avaient aucun rapport avec le but de leur venue. Il leur fit ensuite servir à boire, but avec eux et les renvoya dans leurs quartiers qui avaient été disposés tout auprès de lui. Comnène savait qu'il avait affaire à une ambassade de trahison. Mais il fallait que personne ne s'en doutât. Il avait été convenu que les envoyés dans leurs discours comme dans

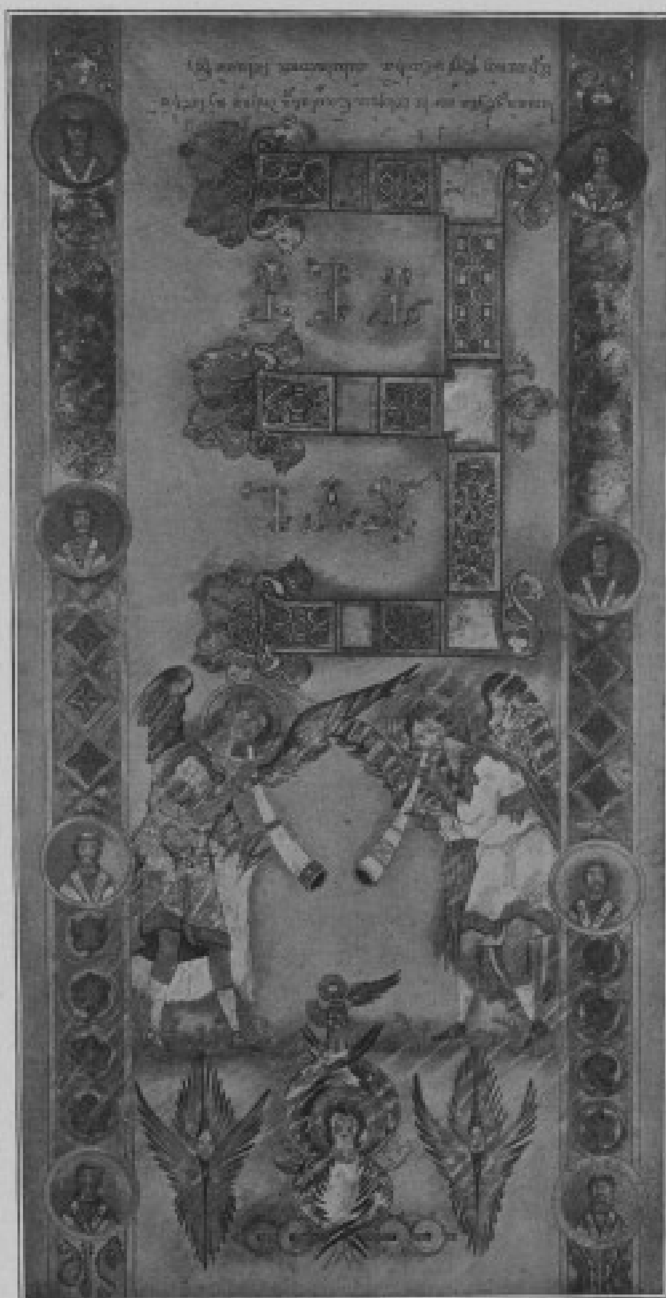
(1) Psellos a fait allusion, dans plusieurs de ses œuvres, à la négociation qu'il fut chargé de conduire en personne. Le récit le plus détaillé et le plus vif qu'il en ait laissé se trouve dans ses *Histoires ;* il concorde parfaitement d'ailleurs avec ceux que l'on trouve dans ses oraisons funèbres de Michel Kéroularios et de Constantin Likhoudès, ainsi que dans l'acte d'accusation dressé par lui contre Kéroularios en 1059. C'est ce récit que je vais suivre de point en point.

toute leur attitude en public se comporteraient comme s'ils étaient toujours les fidèles sujets du basileus. Une fois dans leur tente les ambassadeurs, fort impressionnés par l'attitude réservée de Comnène, admirèrent son sang-froid, puis ils se séparèrent pour se livrer au repos.



PLAQUE DE STÉATITE dorée de travail byzantin avec cadre de bois formant un reliquaire de la Vraie Croix, conservée au trésor de la Cathédrale de Lentini en Sicile. — Saint Constantin et sainte Hélène. — XIme ou XIIme Siècle. — (Salinas, l'Arte, t. VI.)

« L'audience officielle avait été fixée au lendemain. Les négociateurs, dans un conciliabule tenu à l'aube, avaient décidé qu'il n'y aurait point de porte-parole unique, mais que chacun répondrait aux questions qui lui seraient posées. Vers midi, les membres les plus importants de l'état-major de l'armée rebelle et les sénateurs ralliés à Comnène, vinrent les prendre pour les amener devant le prétendant. Celui-ci les reçut cette fois dans un appareil solennel sous une tente « immense qui eût pu contenir une armée ». Une foule très nombreuse de soldats en armes l'entourait, rangés en cercle dans un ordre parfait très près les uns des autres. Le premier rang portait le sabre ; le second tenait la lourde hache à double tranchant suspendue sur l'épaule droite ; ceux-ci étaient les Russes ou Værings ; le troisième maniait la lance. On n'entendait aucun bruit. Tous ces guerriers silencieux semblaient pétrifiés de respect.



MINIATURE initiale du célèbre rouleau d'Exultet du XIme siècle conservé au trésor de la Cathédrale de Bari. — Anges sonnant de la trompette. Initiale du mot Exultet.

Ils se tenaient au port d'armes, les jambes raides, le regard constamment fixé sur un personnage debout à la porte de la tente. Celui-ci était le duc Jean, chef de la garde du corps de Comnène, « soldat rude autant qu'énergique, silencieux, éloquent, un sage qui avait hérité de la vigueur, de l'intelligence, de la loyale fidélité de ses aïeux ». Comme Psellos et ses collègues l'avaient abordé, il leur commanda de l'attendre, pénétra de sa personne dans la tente et en revint presque aussitôt. Sans proférer une parole, il ouvrit soudain la porte. Ce fut comme un coup de théâtre et les trois envoyés frissonnèrent de terreur à l'effrayant spectacle inattendu qui frappa leurs regards. Un appareil guerrier imposant d'une somptuosité inouïe se déployait sous leurs yeux. Au même moment éclatèrent des acclamations assourdissantes. Les guerriers de Comnène saluaient en masse leur empereur. Par une innovation curieuse les vivats n'éclataient point simultanément, mais par rangs successifs, avec des intonations différentes. Quand la dernière acclamation réglementaire fut terminée, tous ensemble, élevant encore une fois la voix, d'un commun accord firent trembler l'air de leurs cris. A ce bruit épouvantable, une peur atroce saisit les infortunés ambassadeurs, spectateurs de cette scène auguste. Ils étaient demeurés à l'entrée de l'immense tente muets d'effroi. On leur fit signe d'avancer. »

Dans l'intérieur de la tente, le nouveau basileus, le prétendant, était assis sur un trône très élevé entièrement doré, orné de deux mufles de lions. Un tabouret supportait ses pieds. Son costume était éblouissant. Il portait la tête haute et fière, le corps légèrement penché en avant. L'émotion avait coloré son visage. Son regard fixe, baissé, profond et méditatif, témoignait de la gravité de ses pensées. Soudain il leva les yeux et ce fut comme un éclair, « comme le regard du navigateur qui, de la mer en courroux, s'est réfugié dans le port calme et sûr. »

Ici encore les plus vaillants guerriers rebelles entouraient leur chef sur plusieurs rangs immenses et concentriques, « depuis le chef d'illustre naissance, au port majestueux, fier de ses brillants exploits, jusqu'aux jeunes débutants qui venaient à peine de recevoir le baptême du combat ». En tête se tenaient les chefs de corps, puis leurs lieutenants, derrière ceux-ci les soldats pesamment armés, puis ceux de l'infanterie armée à

la légère, puis encore les guerriers fédérés et les auxiliaires barbares aux yeux bleus lançant des éclairs. Les statures colossales des soldats normands ou tauroscythes, c'est-à-dire russes, portant la longue lance et la hache à deux tranchants, attiraient les regards par l'étrangeté de leur armement et de leur accoutrement. Psellos, observateur fin et intelligent, fait de ces deux types de guerriers du nord le tableau le plus curieux, attribuant avec une vérité extraordinaire les traits distinctifs du caractère moral et de la personnalité physique particuliers à chacune de ces deux races de Northmanns (1).

Isaac Comnène inclina la tête et de la main fit signe d'entrer aux envoyés du Stratiotique. Ils franchirent le premier, puis le second cercle de guerriers et se trouvèrent enfin tout près à la gauche de Comnène qui, d'abord, leur posa les mêmes questions que le jour précédent. Puis, élevant soudain la voix, il commanda qu'un d'entre eux lui tendît la lettre que leur avait confiée celui qui les envoyait et lui répétât les paroles qu'il leur avait transmises à son adresse. Chacun d'eux, tremblant de peur, voulut alors laisser parler les autres. La discussion entre ces poltrons ne prit fin que lorsque Psellos, sur la promesse que ses collègues l'assisteraient en cas de besoin, eut en sa qualité d'orateur attitré consenti à être le porte-parole pour eux trois. Son cœur bondissait dans sa poitrine. Il fit un pas en avant dans une attitude respectueuse, tendit à Comnène la lettre du Stratiotique, rassembla tout son courage, et, après permission de celui-ci, prit la parole. Il était fort épouvanté et ne nous a pas dissimulé la terreur qu'il éprouva lorsqu'il se vit en présence de tous ces grands chefs, ébloui par le resplendissement de toutes ces armes, assourdi par les clameurs et le cri menaçant d'une armée entière. Comme Cicéron, le jour du plaidoyer pour Milon, il avait oublié la harangue qu'il avait préparée. « Le trouble où j'étais me permit cependant de me rappeler le canevas et les divisions de mon discours. Si ma mémoire ne me trompe point, mon exorde fut magnifique. Il fut accueilli avec faveur... Les uns prétendaient que mon éloquence était irrésistible, les autres vantaient l'énergie de mes paroles, d'autres la puissance de

(1) Voy. le très intéressant commentaire de ce magnifique et étrange spectacle militaire dans Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 2e art., pp. 108 sqq.

mon argumentation. » Bref, il débita, nous dit-il, une habile et pénétrante harangue dans le mode simple et fluent habituel. Le développement en fut précautionnel. Il évita de formuler aucune espèce de grief. Il en vint ensuite au nœud de la question, au titre même de basileus et insista sur les nombreuses distinctions déjà obtenues par Isaac. « Il paraît, dit M. Miller (1), que la mémoire fit défaut à notre orateur par suite de l'émotion qu'il éprouvait. C'est du moins ce qu'il raconte dans des termes tels que je ne résiste pas au désir de les reproduire, comme type de la vanité byzantine. Il oublie complètement l'objet de son ambassade, le talent et la gloire de l'orateur lui paraissent la seule chose importante:

« Si, dit-il, le bruit que j'entendais ne m'avait pas troublé l'esprit, je n'aurais point oublié une partie de ma harangue qui était très longue. Je me serais rappelé toutes les beautés oratoires que j'y avais semées. J'aurais parlé en périodes harmonieuses et j'aurais donné de la grâce à mon discours par des saillies spirituelles : car je possède le langage vulgaire tout aussi bien que celui des savants. A l'exemple de Lysias, j'aurais imité la simplicité des expressions naïves du peuple, en ayant soin de les orner d'idées élevées et artistement arrangées. Mais le trouble où j'étais ne me permit de me rappeler que le canevas et les divisions de mon discours. Toutefois, si ma mémoire ne me trompe, mon exorde fut magnifique. On l'accueillit avec faveur. Bien loin de blâmer le César, je lui décernais des louanges publiques. Je parlai ensuite du basileus, des honneurs et des dignités qu'il leur réservait. Ceux qui étaient mes plus proches auditeurs gardaient un profond silence et semblaient satisfaits. Ceux qui étaient placés en arrière, par contre, faisaient beaucoup de bruit ; ils criaient qu'ils ne voulaient pas voir leur chef autrement que revêtu des insignes de l'Empire. En même temps, ils bousculaient ceux qui étaient encore tranquilles et les obligeaient à faire chorus. Comnène, pour complaire à la multitude, formulait le même désir.

« Cependant je restais impassible. Je m'étais fortifié par des pensées

(1) *Ambassades de Michel Psellos auprès de l'usurpateur Isaac Comnène* (Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et B.-L., n. s. t. III, 1867, pp. 193-199.

solides. Sachant par expérience que dans les discussions mon sang-froid ne m'abandonne jamais, je pris le parti de me taire et d'attendre que tout fut rentré dans l'ordre. Bientôt les cris cessèrent et le silence se rétablit. Je repris alors la parole et continuai mon discours, en lui



LA PALA D'ORO de Saint-Marc de Venise. — Portion centrale de la partie supérieure. Merveilleuse œuvre d'émaillerie byzantine du XI[me] Siècle.

donnant un tour élégant et pathétique, mais aussi plus âpre, plus agressif, dépouillé de superfluités. Attentif à ne pas irriter mes auditeurs par des propos imprudents, je glissai sur la conduite du César. J'introduisis seulement la comparaison d'une échelle ; je désapprouvais l'ambitieux qui veut monter cette échelle en sautant des échelons ; je fis

le procès de l'esprit d'indiscipline et de rébellion et je louai celui qui cherche à s'approcher de la royauté par degrés : d'abord césar, puis basileus, comme cela avait été le cas pour tous les meilleurs basileis.

« Plusieurs me répondirent : « Cette manière de procéder est bonne pour le peuple, en temps de paix, tandis que notre chef est déjà empereur par le droit de la guerre. » « Mais il ne règne pas encore, repris-je ; et, si vous me permettez une observation, je vous dirai que le nom dont on qualifie votre système est peu honorable. »

« Je m'exprimais ainsi, parce que je craignais de prononcer le mot *usurpation*. J'annonçai ensuite le projet de l'empereur d'adopter le César et de le nommer son fils.

« Mais comment le fils du basileus pourra-t-il être privé du pouvoir? »

« Il en a été toujours ainsi. C'est ainsi que les meilleurs souverains en ont agi avec leurs vrais fils. » J'ai cité alors l'exemple du divin Constantin et de quelques autres qui ont conféré à leurs fils la dignité de César, et les ont ensuite nommés empereurs. Il s'agissait de leurs propres enfants, tandis que le prince qui est devant nos yeux n'est qu'un fils adoptif. Puis je m'arrêtai après avoir prononcé le mot *adoptif*.

« Les auditeurs, comprenant bien mon intention, énoncèrent plusieurs des causes qui avaient amené la rébellion. « Je sais tout cela, leur dis-je, et j'en ai eu le cœur déchiré plus d'une fois. Sans doute vous avez beaucoup souffert, mais rien ne peut justifier votre révolte. » Puis, après les avoir ainsi apaisés, m'adressant à Isaac : « Pour vous, prince, vous n'avez pas été attaqué dans votre honneur. La seule chose dont vous puissiez vous plaindre, c'est de ne pas avoir obtenu ce que vous désiriez. Quant aux griefs dont vous vous prétendez victime, ce n'est pas notre basileus qui en est cause, ce sont d'autres personnes. Renoncez donc à vos projets et revenez à un parti plus sage. Honorez en l'empereur votre véritable père afin que vous héritiez du sceptre suivant les lois de l'Empire. Si vous étiez sur le trône et qu'un rebelle voulût vous en chasser, vous ne vous conduiriez pas vis-à-vis de lui autrement qu'il ne se conduit actuellement vis-à-vis de vous. »

« Je parvins enfin à le convaincre en ajoutant quelques arguments nouveaux. Un éclatant tumulte éclata derechef que je n'ai pas encore

réussi à chasser de mes oreilles. Plusieurs voix confuses s'élevèrent derrière moi. Les uns prétendaient que mon éloquence était irrésistible; d'autres vantaient l'énergie de mes paroles, d'autres la puissance de mon argumentation. Bref, l'impression de ma harangue fut prodigieuse.

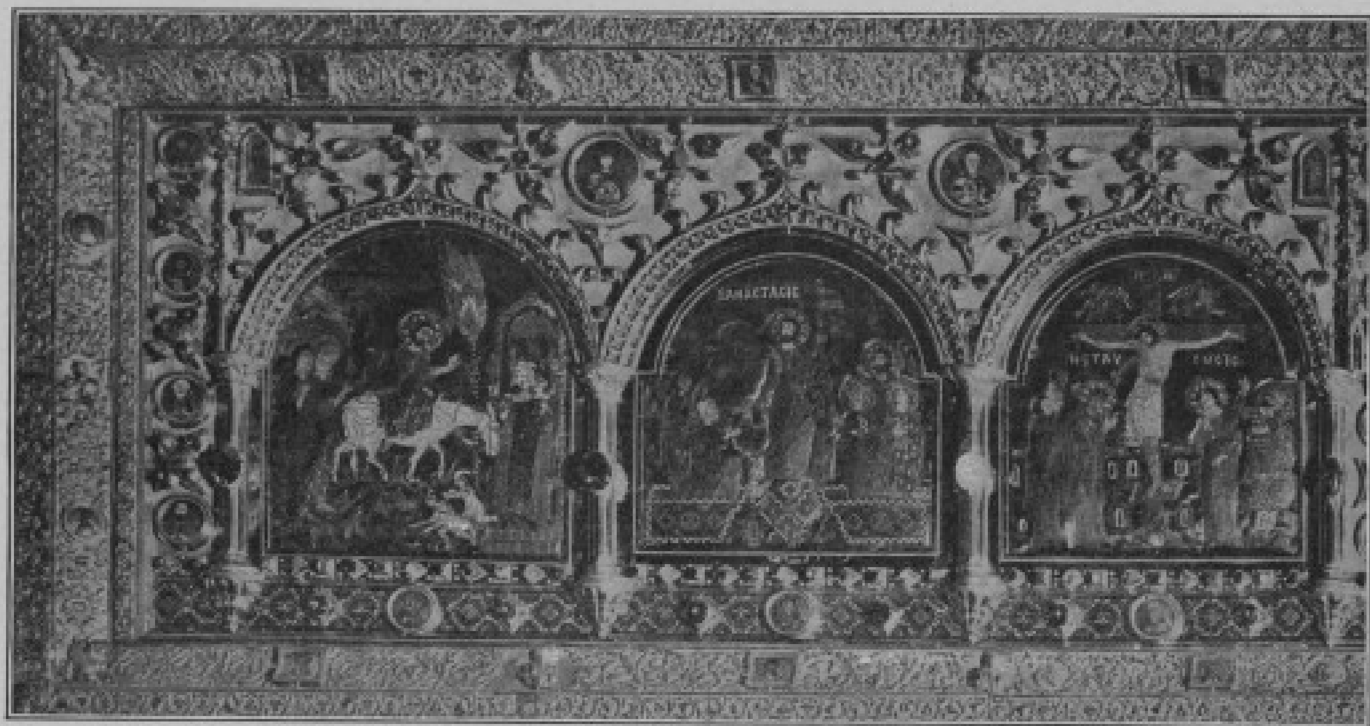
« Comnène alors, commandant le silence : « L'orateur a parlé avec une grande indépendance, dit-il; il a suivi la marche naturelle des événements et les a racontés de la manière la plus simple et la plus habile. Il ne faut donc pas troubler l'assemblée et interrompre notre entretien. »

« A ces mots, quelques-uns de ses amis s'écrièrent, sans doute pour m'intimider : « Mais, ô notre souverain, sauvez la vie de l'orateur, car elle est vraiment en danger! Plusieurs ont déjà l'épée hors du fourreau; ils le mettront en pièces au moment où il sortira d'ici »!

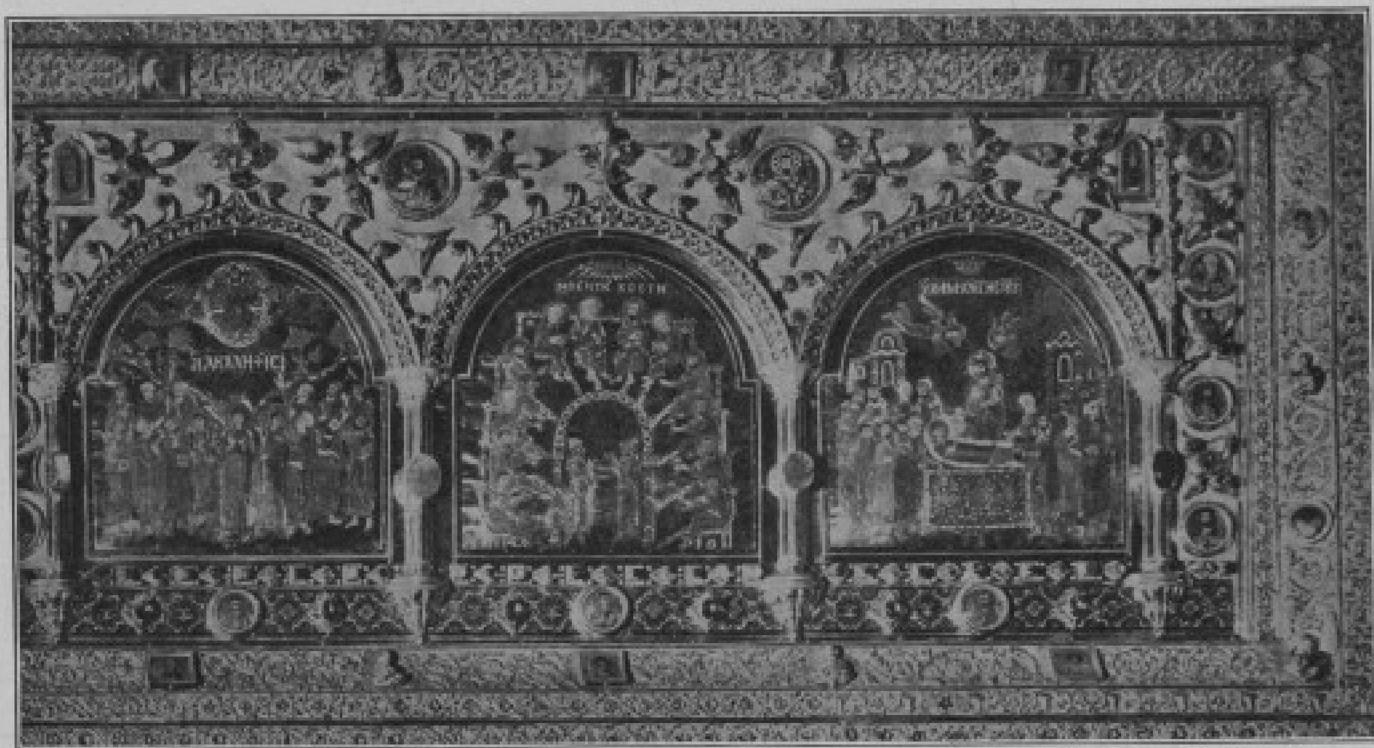
« Mais moi, me contentant de sourire : « Si, en récompense des honneurs et des avantages que je vous apporte, vous voulez attenter à mes jours, n'est-il pas vrai que vous êtes des tyrans et que vous vous accusez vous-mêmes? Vous voulez m'imposer silence et me faire changer d'opinion! Vos efforts seront vains; je resterai inébranlable; ma langue et mon cœur ne varieront point! »

« Sur ces paroles, Comnène se levant de son trône, mit un terme à la conférence, après avoir comblé d'éloges notre peu modeste orateur. Il ordonna ensuite la marche en avant de l'armée et invita les envoyés à entrer avec lui en conversation secrète.

« Dans cette nouvelle entrevue moins dramatique que la première, Isaac, qui joua auprès des ambassadeurs le rôle d'un prétendant contraint et forcé par ses propres partisans d'aller de l'avant, fut mis au courant de l'état des affaires dans la capitale et apprit que ses adhérents n'y avaient pas encore pris les mesures nécessaires pour y inaugurer un mouvement en sa faveur avec des chances assurées de succès. Afin de leur fournir le temps dont ils avaient besoin pour amener ce résultat, il sembla accepter en principe les propositions du Stratiotique, se contentant de présenter quelques contre-propositions que lui-même ne prenait pas au sérieux. Mais comme il eut été imprudent à lui de divulguer son secret à ses troupes, il remit le jour suivant deux lettres signées de lui aux envoyés impériaux. La première était un exposé des *desiderata* de



LA PALA D'ORO de Saint-Marc de Venise — Portion de gauche de la partie supérieure. — Merveilleuse œuvre d'émaillerie byzantine du XIème Siècle.



LA PALA D'ORO de Saint-Marc de Venise. — Portion de droite de la partie supérieure. — Merveilleuse œuvre d'émaillerie byzantine du XIme Siècle.

l'armée rebelle. Le contenu de celle-ci fut rendu public. Dans la seconde missive, celle-là tout à fait secrète et destinée au seul basileus Michel, Isaac assurait celui-ci qu'il était au fond disposé à traiter sur les bases proposées. Il déclarait vouloir se contenter du titre de césar aux uniques conditions suivantes: personne autre que lui ne serait appelé à la succession au trône; il aurait pleins pouvoirs, surtout pour ce qui concernait la faculté de conférer honneurs et dignités; tous ses partisans, sans exception, seraient confirmés dans les rangs et dignités qu'il leur avait conférés; enfin le premier ministre Léon Paraspondylos serait renvoyé. — La dernière de ces conditions qui était une satisfaction donnée aux rebelles, avait seule une importance pratique. Michel Stratiotique, en consentant à retirer son emploi à son conseiller fidèle, n'en allait que plus sûrement à sa perte, puisqu'il se privait du seul secours qui pouvait peut-être encore lui donner le salut. »

Le poltron Psellos nous avoue qu'il craignait d'en avoir trop dit. La dernière nuit qu'il passa dans le camp fut surtout affreuse. Pendant que ses collègues dormaient, il attendait à chaque instant l'arrivée du bourreau; au moindre bruit il était frappé d'épouvante et croyait sa dernière heure venue. Vers le matin, il reprit un peu de calme. Il lui semblait que son malheur serait moins horrible s'il était mis à mort pendant le jour. Toutefois il était plus disposé à s'excuser auprès de l'usurpateur qu'à insister sur l'objet de sa mission.

« Le 27 août les envoyés impériaux, la joie dans le cœur, reprirent en hâte le chemin de la capitale. Le lendemain matin déjà, après une calme traversée du Bosphore, ils étaient de retour au Palais Sacré où le basileus les reçut immédiatement. Ils lui remirent les deux lettres du prétendant. Le Stratiotique ne fit pas la moindre objection aux demandes de Comnène et accepta de suite toutes les conditions imposées par lui. Il accorda même davantage qu'il n'était exigé. Il déclara en un mot qu'il ne serait fait obstacle à aucun des désirs de Comnène lequel recevrait ainsi à la fois et les apparences et la réalité du pouvoir. Lui Michel l'élèverait plus haut encore que tout ce qu'il pouvait espérer. Seule la couronne impériale ne pouvait encore lui revenir. Il serait co-régent et participerait au gouvernement de l'État. Il aurait le droit

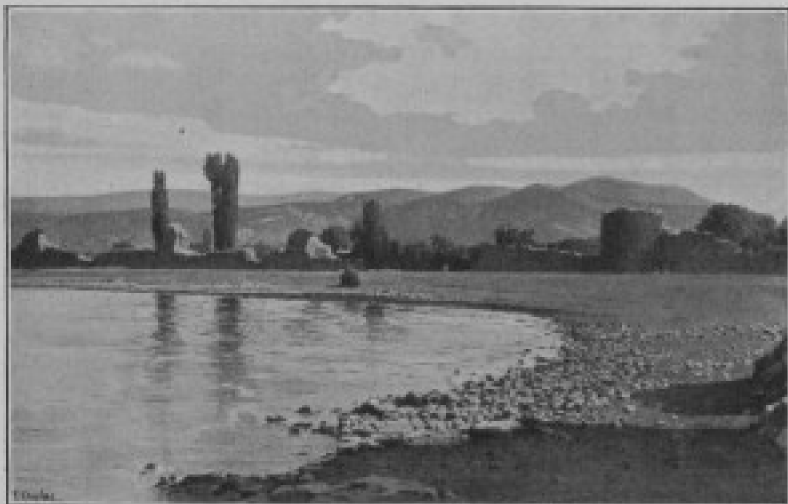
de nommer des fonctionnaires. Il aurait une maison impériale particulière et le plus brillant entourage. Tous ses partisans seraient confirmés dans leurs plus récents avantages. Léon, le premier ministre, serait révoqué (1). Tout cela était juré sur les serments les plus formidables. Seulement il semblait de toute nécessité de remettre de quelques jours la proclamation d'Isaac en qualité de co-régent parce que le basileus avait auparavant à gagner à cette mesure le peuple de la capitale ainsi que le Sénat, à légitimer en un mot, à expliquer aux yeux de tous cette nomination sensationnelle.

« Le lendemain 29 août, Psellos et ses compagnons demeurèrent encore à Constantinople, peut-être à l'insu du Stratiotique, fort occupés à prendre les dernières mesures de trahison, d'accord avec les autres conjurés groupés dans la capitale (2). Dans la nuit du 29 au 30, ils quittèrent une fois encore la Ville gardée de Dieu pour porter au prétendant les nouvelles concessions du Stratiotique. Quelques heures après l'insurrection formidable éclatait dans la grande cité.

« Revenons à Isaac. Dans cette même journée du 27 août, qui avait vu le départ pour Constantinople des envoyés de Michel VI, le prétendant avait entraîné son armée plus en avant vers le nord. Il avait passé la nuit du 29 au 30 à Almeai, petite localité sise à mi-chemin entre Nicomédie et Chrysopolis. Son projet était d'atteindre encore dans cette même journée du 30 la villa impériale de Damatrys aux portes de cette dernière ville, la Scutari actuelle, sur la rive même du Bosphore. Entre Almeai et cette localité en un lieu nommé Rheai, il se rencontra dans le courant de l'après-midi avec les envoyés de Michel VI. Son extérieur comme son entourage étaient bien moins imposants que lors de leur première entrevue. La lettre du basileus que Psellos et ses compagnons apportaient fut lue en présence de toute l'armée qui sembla satisfaite. La question de savoir si leur chef porterait la « stéphané » des basileis ou simplement le « stemma » des césars importait peu à ces rudes soldats du moment que leur Comnène bien-aimé aurait entre ses mains tous les attributs réels du pouvoir effectif. De ce qui se passait et se tramait dans le sein du Sénat, parmi les membres du haut clergé ou dans la bour-

(1) Voy. à ce sujet Mædler, *op. cit.*, p. 10.
(2) Voy. sur la cause du retard du départ des ambassadeurs : *ibid.*, p. 10.

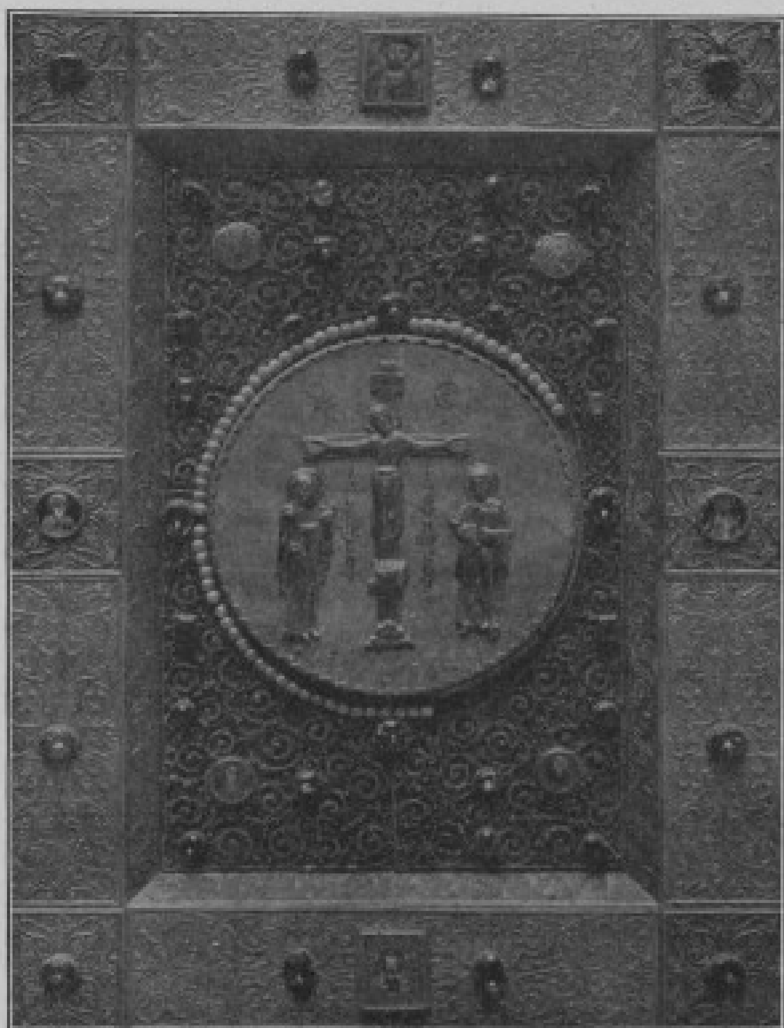
geoisie de la capitale, très peu parmi les rebelles victorieux paraissent avoir eu quelque notion, même parmi des chefs tels que Katakalon qui répétait incessamment qu'il était absolument contraire à tous les serments jurés, à tous les arrangements pris, à toute espèce de prudence, de maintenir le Stratiotique sur le trône. Dans l'audience particulière qui fut accordée à cette intention par Isaac aux envoyés, Psellos confia secrètement à celui-ci tout ce que le basileus leur avait dit non moins



NICÉE. — Vue du lac du côté sud. — (Phot. commun. par M. R. Kœchlin.)

secrètement pour expliquer pourquoi on ne pouvait procéder immédiatement à la nomination du prétendant comme co-régent. Les nouvelles que les envoyés apportaient de la conspiration qui avait éclaté dans la capitale étaient autrement importantes. Elles remplirent de joie et de confiance l'âme de Comnène (1). Si les choses marchaient comme il l'espérait bien, il allait pouvoir presque aussitôt licencier sa coûteuse armée et s'installer dans le Grand Palais veuf de son vieux basileus. Durant

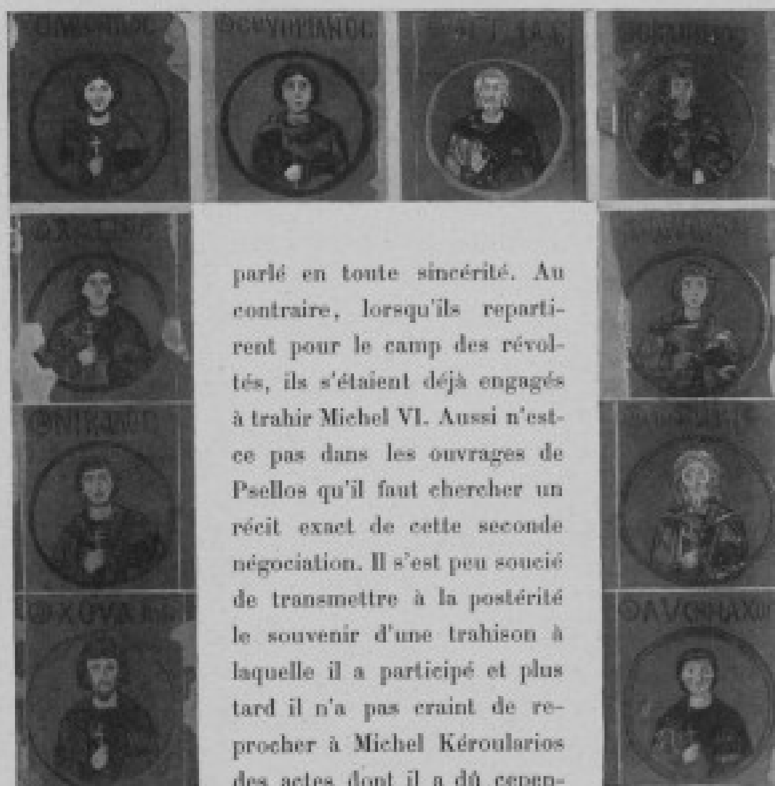
(1) Voy. Mædler, *op. cit.*, p. 11. Cette joie et cette confiance de Comnène avaient pour cause non la réponse que lui avaient apportée les ambassadeurs de la part du Stratiotique, mais bien les informations que ces mêmes ambassadeurs lui avaient transmises en leur nom propre au sujet de la révolution sur le point d'éclater en sa faveur dans la capitale.



COUVERTURE D'UN ÉVANGELIAIRE avec émaux byzantins du Xme ou XIme Siècles conservé à Saint-Marc de Venise

qu'il conférait encore avec les envoyés impériaux, le sort du pauvre empereur se trouva définitivement réglé !

« Cette seconde ambassade n'eût pas du tout le caractère de la précédente (1). La première fois, Psellos et ses compagnons avaient



parlé en toute sincérité. Au contraire, lorsqu'ils repartirent pour le camp des révoltés, ils s'étaient déjà engagés à trahir Michel VI. Aussi n'est-ce pas dans les ouvrages de Psellos qu'il faut chercher un récit exact de cette seconde négociation. Il s'est peu soucié de transmettre à la postérité le souvenir d'une trahison à laquelle il a participé et plus tard il n'a pas craint de reprocher à Michel Kéroularios des actes dont il a dû cepen-

FRESQUES BYZANTINES de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev, Bustes de saints. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

dant être le complice. Nous savons déjà, en effet, que le patriarche était d'accord avec les conjurés (2). Il n'était pas le seul à Byzance qui fit des vœux pour leur succès et un grand nombre de hauts personnages pensaient comme lui. Ce furent eux probablement qui s'entendirent avec

(1) Bréhier, *op. cit.*, pp. 257 sqq.
(2) Voy. p. 797.

les ambassadeurs pendant la journée du 29 août (1) que ceux-ci passèrent tout entière dans la ville, et il est probable que ces nobles conspirateurs arrêtèrent les détails de la révolution qui éclata le lendemain. L'ambassade se rendit donc auprès de Comnène qui feignit d'accepter avec joie toutes les propositions de Michel VI; mais elle était chargée de lui dire secrètement que tout Byzance se donnerait à lui, s'il paraissait seulement sous ses murs. En outre, nous le verrons, une circonstance singulière marqua ce second séjour des ambassadeurs au camp des révoltés. Un seul général, Katakalon Kékauménos, se montra mécontent des propositions de Michel VI qu'il ne trouvait pas encore assez avantageuses. Or, cette opposition était toute factice et les ambassadeurs eux-mêmes en étaient secrètement les promoteurs. Il est donc prouvé que pendant la journée du 30 août il y eut connivence entre les révoltés de Constantinople et ceux de Nicomédie. Ce furent les envoyés de Michel VI eux-mêmes qui se chargèrent de réunir les fils de la double conspiration qui aboutit à la déchéance du malheureux empereur.

« A peine, en effet, les ambassadeurs étaient-ils partis que l'émeute éclata à Constantinople. La nuit entière dut se passer probablement en préparatifs, car, au point du jour, tout était prêt. Comme le radieux soleil d'été se levait à peine au matin du 30 août qui allait être une des grandes journées historiques de Byzance, l'aube d'une ère nouvelle, les chefs du complot dans la capitale, le magistros Michel, fils d'Anastase, le patrice Christophoros, Pyrrhos, tous trois présidents des puissantes associations politiques connues sous le nom de « hétairies », beaucoup d'autres hauts personnages encore dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, se réunirent en hâte. Ce rassemblement était composé, non comme Psellos l'a dit plus tard dans son réquisitoire, de gens de bas étage, mais des premiers parmi les personnages sénatoriaux, parmi lesquels Michel Attaleiates, Skylitzès et Zonaras donnent les quelques noms cités plus haut qui ne laissent aucun doute à cet égard. Alors fut

(1) Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 56 (10-14) : « βουλὴ παρὰ τινῶν τῶν ἐν τέλει κατὰ τοῦ βασιλευόντος ἐν Κωνσταντινουπόλει ἠρτύετο. εἴτε δὲ καὶ ὁ τῆς ἀρχιερωσύνης ἔξαρχος καὶ πατριάρχης ὁ Κηρουλάριος κεκοινώνηκε τούτοις τῆς σκέψεως, εἴτε καὶ μή, ἄδηλον καὶ προφανὲς οὐδέν. ῞ομως δ' ἐκ προλήψεων καὶ τῶν μετὰ ταῦτα συνενεχθέντων τὰ τῆς ὑπονοίας εἰς ἀληθείας ἀμυδρὰν προκεχωρήκατι ἔμφασιν. »

jouée une indigne comédie dans laquelle l'intrigant patriarche Michel Kéroularios s'était réservé le rôle de l'innocent. Les conjurés coururent à Sainte-Sophie auprès de laquelle s'élevait la demeure patriarcale et environnèrent en masse le saint lieu. Ainsi qu'il en avait été secrètement convenu, leurs adhérents arrivèrent en foule énorme de tous côtés.

« La curiosité, l'amour du bruit attiraient la multitude qui couvrit bientôt l'immense place devant le temple auguste. On entendait de partout retentir des cris sauvages réclamant la présence du patriarche, le sommant de descendre de ses appartements pour qu'on pût se concerter avec lui, profiter de ses avis, surtout lui poser une question de la plus haute importance. Lui cependant, préférant ne pas se rendre de suite à ces instances, persistait à ne pas se montrer. De bonne foi ou autrement, il fit fermer les portes qui conduisaient aux étages supérieurs de l'Église pour empêcher la foule de pénétrer jusqu'à lui. Toutefois, comme cela avait été convenu, il fit descendre ses deux neveux, Nicéphore et Constantin, qui se mêlèrent aux manifestants, parlementant avec eux, s'informant de leurs griefs pour les rapporter à leur oncle. Instantanément, ces deux jeunes gens se virent entourés par les meneurs du mouvement qui menacèrent de les faire écorcher vifs ou de les étrangler si le patriarche ne venait sur-le-champ les rejoindre. Tous les auteurs habituels de révolutions, mais aussi des hommes de sens rassis en quantité, des sénateurs même étaient là. L'entrée de la Grande Église fut forcée et on vit enfin paraître « volontairement ou non » le patriarche en personne, tout de blanc habillé, revêtu de ses ornements pontificaux. Il se présenta, ayant l'air de céder à la violence, comme s'il ne venait que contraint et forcé dans le seul désir d'arracher ses neveux au massacre, ce qui, comme le fait remarquer Skylitzès, était une comédie arrangée d'avance. Immédiatement la foule l'environna de toutes parts. Il s'assit sur un trône qu'on apporta et qu'on plaça au côté droit de l'autel dans le chœur. Il écouta là les demandes des meneurs. Les sénateurs présents le sommèrent d'être juge entre eux et le basileus traître à ses serments. Continuant à jouer leur rôle jusqu'au dénouement, ils demandèrent au patriarche d'aller lui-même en ambassade auprès du « Vieux » comme on appelait communément l'empereur et de réclamer de lui les serments par écrit signés de





*MINIATURES BYZANTINES d'un très précieux manuscrit de l'*Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — 1. Zoé sort de Sainte-Sophie et entre dans le Grand Palais pour remercier le peuple. — 2. Michel le Kalaphate parlemente avec le peuple. — (Beylié,* l'Habit. byz.).

tous les sénateurs, puisqu'il avait traité avec Comnène et l'avait reconnu comme empereur. Ils se trouvaient, en effet, dans l'alternative d'être des parjures s'ils acclamaient le nouveau souverain ou des rebelles s'ils ne l'acclamaient pas. Le patriarche se déclara prêt à accéder à cette demande, mais ce n'était pas leur compte et après avoir perdu du temps volontai-





*MINIATURES BYZANTINES d'un très précieux manuscrit de l'*Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — 1. Romain Argyros noyé dans les bains du Palais. — 2. Michel le Kalaphate défend le Grand Palais. — (Beylié,* l'Habit. byz.).

rement, ils se mirent tout à coup à acclamer Comnène. Ce fut le signal des mesures les plus révolutionnaires.

« La restitution du fameux document n'était, en effet, qu'un prétexte. Ce qu'on voulait véritablement allait aussitôt se montrer clairement. Le protopapas ou « devtérévon » Stéphanos, sorte de premier aumônier ou

de premier chapelain du Palais, le prélat le plus influent après le patriarche, et Théodore, patriarche d'Antioche, se mêlèrent à la foule et lui conseillèrent de proclamer Comnène basileus et Stratiotikos déchu du trône. Malheur à ceux qui ne se rallièrent pas à ce programme. Ils se virent aussitôt proclamés « apostats », ennemis des Romains et rebelles. On déclara qu'il fallait détruire leurs maisons, piller et voler tout ce qu'ils possédaient. Sans doute, ce ne fut pas le patriarche qui invita les conjurés à prendre ces mesures violentes, mais sa complicité morale n'en est pas moins parfaitement certaine (1), puisqu'elle fut adoptée tout aussitôt sous la pression d'un homme qui était véritablement son bras droit : Stéphanos. »

Pour éviter qu'on en vînt à la bataille des rues, comme il disait, Kéroularios déclara alors comme spontanément qu'il ne voulait point s'opposer à la volonté populaire mais que bien au contraire il approuvait la proclamation de Comnène comme basileus et conseillait aux conjurés de la rendre publique. A partir de ce moment il prit ouvertement en mains la direction de la Révolution, appela à lui les sénateurs et autres

(1) « La complicité du patriarche est certaine, dit fort bien M. Bréhier : tous les historiens sont d'accord là-dessus. Dans ses *Histoires*, Psellos parle des incendies et, dans son acte d'accusation, il fait un tableau saisissant de cette sanglante journée. « Chacun, dit-il, se réfugiait dans sa maison en adressant à Dieu des supplications. Le vénérable maître, au contraire, ne songeait qu'à tendre des embûches dignes d'un brigand. Il choisit des gens capables de tenir des épées et de lancer des pierres ; deux même (quelle hardiesse et quelle audace) portaient l'habit monastique. Non seulement c'est lui qui leur confie des épées, mais il les excite à faire venir auprès de lui les gens considérables. Puis il rassemble une grande foule de peuple, contre son gré sans doute, mais qui obéit parce qu'elle tient à la vie. Les uns voient leur maison changée en ruines et les tas de poussière que l'on en forme ; les fondements mêmes n'étaient pas épargnés. D'ailleurs, quelle mesure de terreur ne prit-il pas, quel dessein pervers n'accomplit-il pas alors ? Les maisons étaient abattues, la garde assiégée. Les uns essayaient de résister à ses efforts ; d'autres se rendaient volontairement. Tout était rempli de trouble et de tumulte ; la ville était soulevée comme par un cataclysme.... Il fut l'auteur d'une infinité de meurtres, bien qu'il n'en ait commis aucun de ses propres mains, « car celui qui dirige le meurtre est meurtrier lui-même ».... Et plus loin, Psellos charge sa description de traits encore plus noirs : « Les uns percent les maisons et les soulèvent avec un levier, malgré les efforts et la résistance de leurs gardiens ; ceux-ci sont abattus à coups de cognée, transpercés par les épées, blessés mortellement par les haches. Ils gisent en tas ; l'un a la tête tranchée, un autre la poitrine percée d'outre en outre, un autre les jambes brisées, un autre est blessé de côté et d'autre. »

Tout en faisant la part du système d'exagération qui entraîne ici Psellos, il est permis de penser que ce tableau effrayant est vrai dans son ensemble.

Sur la complicité du patriarche dès le début de la révolution, voy. encore Mædler, *op. cit.*, pp. 9 et 11 et l' « Enkomion » de Psellos en l'honneur du défunt Kéroularios (éd. Sathas, V, pp. 361-366).

hauts dignitaires et constitua à l'aide de ses partisans un gouvernement provisoire. Il fut vraiment alors pour quelques heures le maître unique de Constantinople et sous sa direction les mesures révolutionnaires se succédèrent aussi tranquillement que rapidement. « Avant tout, un certain nombre d'archevêques ou métropolitains de son parti se transportèrent au Palais et « suivant la volonté du peuple » (1), apportèrent « au Vieux » qu'ils trouvèrent complètement isolé, l'ordre très brutal, s'il tenait à sauver sa vie, de prendre le froc, de livrer sa chevelure aux ciseaux de l'exécuteur, et de quitter incontinent ces lieux où il n'avait plus que faire. C'est qu'il s'agissait, avant tout, d'en finir avec lui. Le malheureux souverain, si odieusement trahi, avait encore auprès de lui sa garde personnelle qui lui était demeurée très fidèle ainsi que de nombreux partisans tout prêts à se précipiter sur la tourbe des émeutiers. Mais devait-il risquer la bataille? Non certes, puisque s'il échouait alors, c'en était fait de lui, tandis que maintenant il pouvait au moins compter sur la vie sauve. On agit de cette manière sur lui par intimidation. Il déclara qu'il ne voulait pas que le sang des citoyens coulât davantage à cause de lui. Sans opposer de résistance, jetant un douloureux regard sur ses bottines de pourpre, les rouges « campagia », insignes de l'empire : « Ce n'est point pour vous, s'écria-t-il, que je perdrai mon salut ! » et il les jeta loin de lui. Puis il se dépouilla du reste du vêtement impérial. Et comme il demandait aux évêques ce que le patriarche lui donnerait en échange de l'Empire, il reçut cette dure réponse : « le royaume des cieux. » Puis il tendit la tête aux ciseaux et s'enveloppa du froc monacal. Il y avait un an moins un jour qu'il était monté sur le trône. Comme il n'y avait plus de sécurité pour lui dans le Palais livré à l'émeute, il alla à Sainte-Sophie se placer sous la protection de son mortel ennemi. Le patriarche se porta souriant à sa rencontre, et lui fit le plus gracieux, le plus compatissant accueil, lui tendant la main et le serrant dans ses bras pour l'embrasser. Mais Michel VI s'éloigna aussitôt de lui, disant simplement : « Dieu te traite, ô archevêque, avec la même douceur », et il se retira de suite dans la cellule solitaire que Kéroularios venait de lui

(1) « Τοῦ πλήθους τοῦτο κελεύοντος ».

assigner pour demeure dans le haut de la Ville. C'est là qu'il mourut peu après (1). Il pouvait se féliciter de ne pas avoir perdu aussitôt avec le trône la vie ou au moins la vue.

Un grand résultat était ainsi obtenu. « La situation politique devenait plus claire. Le clergé, avec l'aide du Sénat et du peuple, venait de culbuter le vieux basileus et son gouvernement presque sans effusion de sang. Midi avait dès longtemps sonné lorsque le patriarche adressa à Comnène un message l'invitant à faire son entrée dans la capitale et lui rappelant le salaire promis ! L'armée du prétendant venait de quitter Rheai pour aller prendre ses cantonnements aux portes de Chrysopolis en face de la capitale.



FRESQUE BYZANTINE de l'église Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — XIme Siècle.

Psellos, qui se trouvait toujours encore au camp de Comnène et qui se demandait avec anxiété quelle attitude il devait prendre vis-à-vis du soleil levant, nous a retracé l'émotion causée par ce message (2). Dès l'après-midi, le bruit s'était répandu, encore confus il est vrai, que de grands événements venaient de se dérouler dans la Ville gardée de Dieu. « On refusa d'abord d'y ajouter foi », dit très sérieusement notre chroniqueur. Bientôt cependant on vit se succéder messager après messager, chacun apportant un détail de plus sur ce qui s'était passé tant au Palais que dans les rues de l'immense capitale. Les soldats du prétendant, transportés d'allégresse, poussaient des acclamations. Seul Isaac Comnène demeurait calme, conservant son sang-froid. C'est à ce moment, alors que le soleil n'était pas encore couché, qu'on vit arriver enfin, presque mort de fatigue et d'émotion, le délégué du patriarche auprès du nouveau basileus. Il dit l'abdication du Stratiotique. Il n'y avait plus à douter de la vérité de ce qu'il annonçait. Les heureuses nouvelles se succédaient de

(1) Voy. Mædler, *op. cit.*, p. 11. — Voy. un chrysobulle du Stratiotique en faveur de la Laure de l'Athos dans Zachariæ de Lingenthal, *Gesch. d. Gr.-R. Rechts*, p. 19. — Voy. dans Sabatier, *Descr. génér. des monnaies byzantines*, II, p. 166, pl. XLIX, nos 15 et 16, deux monnaies attribuées à ce basileus. — Sur Michel VI, voy. encore Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 590 à 620 et Bury, *op. cit.*, 2d art., pp. 273 sqq.

(2) Psellos avait été jadis, on se le rappelle, fort en froid avec le patriarche. Voy. Rhodius, *op. cit.*, p. 18, notes 2, 4, 5.



MAGNIFIQUE ICONE BYZANTINE de stéatite représentant l'archange Gabriel, conservée dans l'église de San Anzano près Florence. La merveilleuse Icône des XIme ou XIIme Siècles, contenue dans un cadre en bois, est dorée en partie, ce qui contribue à en faire un monument délicieux vraiment hors ligne. — (Communiqué par M. H. Graeven.)

minute en minute. Les ambassadeurs du Stratiotique se trouvèrent alors dans une perplexité encore plus grande. Psellos était désespéré. La vie lui était à charge. Il sentait qu'il lui en fallait faire le sacrifice. Il croyait que tout le monde était contre lui. Sa seule ressource était de s'abandonner à son malheureux sort. Il redoutait surtout le nouveau basileus. Il l'avait sottement engagé à redevenir presque un simple citoyen, ce qui lui faisait craindre un châtiment sévère. Pendant que ses collègues dormaient il attendait à tout instant, cette fois encore, l'arrivée des bourreaux. Au moindre bruit, il tressaillait se croyant sur le point d'être égorgé. C'est en proie à de pareilles frayeurs qu'il passa une partie de la nuit. Vers le matin, il fut mieux. Il lui semblait de nouveau que son malheur serait moins horrible, s'il était mis à mort pendant le jour. Ayant fait quelques pas en dehors de sa tente, il aperçut de tous les côtés des feux et des torches autour de la tente de Comnène; la confusion paraissait régner partout. La nuit entière s'était passée dans le camp d'Isaac aux préparatifs de l'entrée solennelle du lendemain. Katakalon avait reçu l'ordre d'occuper Constantinople dès l'aube prochaine. Au matin du 31 août, le vétéran des guerres d'Asie, honoré par Comnène de la dignité de curopalate, accompagné de quelques autres chefs et d'un faible détachement, s'embarqua sur la rive prochaine. Immédiatement après avoir traversé le Bosphore, il prit possession du Grand Palais sans rencontrer nulle part de résistance.

« Bientôt l'ordre du départ est donné et on se dirige vers la ville. Le soleil n'était pas levé lorsque le nouvel empereur monta à cheval et se mit en route. Tous le suivaient. Psellos, tristement préoccupé de son sort, réfléchissait aux moyens de se justifier et d'expliquer à Comnène pourquoi il l'avait engagé à accepter les propositions du souverain déchu. Sur ces entrefaites celui-ci le fit appeler, et, oubliant tout ce qui s'était passé entre eux, il commença à lui parler des affaires secrètes de l'État. Il le consulta et lui demanda comment il devait s'y prendre pour mériter d'être rangé parmi les meilleurs souverains. Psellos reprenant courage répondit à tout et chercha à mériter son approbation. Après s'être entretenu avec lui, l'empereur fit venir les deux autres ambassadeurs et leur communiqua ses idées, tout en les priant de lui prêter leur assistance. »

Cette journée d'allégresse devait être la première de la nouvelle dynastie. Elle fut consacrée au triomphe des vainqueurs qui étaient Isaac Comnène et plus encore Michel Kéroularios!

Dès la veille au soir, une foule d'habitants avaient quitté la capitale pour se porter en hâte à la rencontre du vainqueur. Toute la nuit cet exode avait continué et le Bosphore était demeuré brillant d'innombrables lumières, flambeaux, lampions et lanternes de toute espèce. Dès le lever du soleil, la véritable foule urbaine sortit de la ville se répandant à travers le détroit en flots infinis pour gagner la rive d'Asie. De tous les points de l'horizon des milliers d'êtres humains accouraient. Psellos qui nous dit avoir assisté à tant de pompes impériales affirme n'avoir jamais vu rien de pareil. « L'ouvrier abandonnait l'atelier, le marchand sa boutique, le paysan son champ, le moine sa cellule, l'ermite sa solitude pour voir, s'étonner et se griser en commun de joie et de tumulte. Renonçant à leurs contemplations célestes, ces saints religieux descendaient dans les places publiques, dans les Hippodromes, assiégeant l'entrée des Palais impériaux. L'air était embaumé de mille parfums. Partout l'encens brûlait. Chacun s'efforçait de témoigner au nouveau maître de l'Empire sa dévotion, sa sollicitude. On dansait devant lui. Son entrée ressemblait à celle d'un Dieu. L'homme du commun luttait d'enthousiasme avec le noble et le sénateur pour saluer de ses hourras Isaac Comnène, isapostole, nouveau basileus des Romains. Au milieu de l'allégresse universelle de cette multitude qui l'enveloppait incessamment, Isaac seul n'osait pas encore se laisser aller tout entier au bonheur. Ce n'était toujours qu'un commencement! Que serait la fin? Le nouveau souverain craignait la rancune des Dieux, l'instabilité de la fortune. Il fit part de ses pensées mélancoliques à son confident Psellos. Peut-être songeait-il amèrement que son triomphe allait être aussi celui de son allié Michel Kéroularios. C'était à celui-là en somme, qu'il devait sa couronne. Il réfléchissait sans doute à la déférence qu'il lui faudrait témoigner en échange à l'orgueilleux prélat.

« Le nouveau basileus, doué d'un esprit supérieur, ne se laissait point aller au sentiment de l'orgueil. Connaissant les changements et les revers de la fortune, il n'était point ébloui et conservait le plus grand calme. Se

retournant vers Psellos : « Sage philosophe, dit-il, je crois que cette félicité est pleine de dangers, et j'ignore si tout ceci finira heureusement. » — « Vous soulevez là un problème de haute philosophie, répondit notre rhéteur. J'ai lu des traités très savants, ainsi que des livres remplis de prières ferventes ayant pour but de rendre le destin favorable. Il résulte de mes lectures que celui qui passe d'une vie malheureuse à une vie heureuse fait changer en même temps et pour toujours sa destinée. En parlant ainsi, je me conforme à la doctrine des anciens Grecs. Quant à notre dogme chrétien, il ne comporte pour nous rien de prédestiné. Nous ne sommes soumis à aucune nécessité absolue, et la fin a toujours de l'analogie avec les actions antérieures. Si donc, négligeant les conseils suggérés par une sage philosophie, vous vous laissez éblouir par l'éclat de votre situation actuelle, la justice divine vous arrêtera dans vos succès. Dans le cas contraire, tout vous réussira; ainsi ayez bon espoir. Dieu n'est pas jaloux des biens qu'il nous envoie : souvent il continue à protéger ceux qu'il a comblés d'honneurs et de félicités. Commencez sur moi-même la pratique de la vertu. Ne me haïssez pas de ce qu'étant venu auprès de vous en qualité d'ambassadeur, je me suis permis de vous parler avec liberté. J'avais mission de le faire, et je n'ai pas voulu trahir la confiance que l'empereur avait mise en moi. Non pas que je fusse animé de mauvais sentiments à votre égard, mais mon attachement pour lui m'en faisait un devoir. »

« Pendant que Psellos parlait, les yeux de Comnène s'étaient remplis de larmes. Il répondit : « J'aime mieux la langue sévère qui alors me disait de dures vérités, que la langue dorée qui aujourd'hui me comble de louanges et de flatteries. Ainsi que vous me le recommandez, je vais commencer sur vous l'exercice de la vertu. Je fais de vous le meilleur de mes amis et je vous nomme président du Sénat » (1).

Durant que ces deux personnages ainsi devisaient quelque peu mélancoliquement, la journée s'avançait. Vers midi seulement, le cortège brillant atteignit le Bosphore. En face s'étalait splendidement sous ce grand soleil d'été la cité prestigieuse qui s'apprêtait à fêter son nouveau maître.

(1) Miller, *op. cit.*, p. 200.



PLAQUE D'IVOIRE BYZANTINE de la plus belle époque conservée au trésor de l'église de San Anzano, près de Florence. — Un Saint. — Xme ou XIme Siècle. — (Phot. commun. par M. H. Grævan.)

Le vaisseau impérial apparut. Le peuple jetait des fleurs devant le basileus, poussant des acclamations de joie. Isaac y monta de suite et l'orgueilleux navire, environné et précédé d'une multitude de barques, de caïques, d'esquifs de toute espèce brillamment décorés, prit le large. L'ouragan d'acclamations grossissait de minute en minute à mesure que cette flottille improvisée approchait de la rive d'Europe.

Tard dans la soirée de ce dernier jour du mois d'août de l'an 1057, Isaac, premier basileus de la glorieuse dynastie des Comnènes qui devait gouverner l'Empire jusqu'à l'extrême fin du siècle suivant, fit son entrée dans la Ville gardée de Dieu, reine des villes. Un thriambe solennel l'accompagna jusqu'au Palais. Le lendemain, 1er septembre (1), jour de l'an à Byzance, il fut solennellement couronné par le patriarche au-devant de l'ambon dans Sainte-

(1) Le 2 septembre, pour Gelzer (Krumbacher, *op. cit.*, 2e éd., p. 1085).

Sophie, la Grande Église. Il reçut le diadème et fut proclamé basileus et autokrator des Romains. La couronne impériale passait de la portion européenne à la portion asiatique de l'Empire. C'était le triomphe de l'élément militaire sur l'aristocratie sénatoriale et la bureaucratie civile !

La glorieuse dynastie macédonienne vieille de presque deux siècles faisait place à celle des Comnènes puis des Anges (1) que les Croisés francs devaient renverser un jour !

(1) Voyez sur l'origine des Comnènes, Mædler, *op. cit.*, p. 41, et Lebeau, *op. cit.*, XIV, p. 421. Voy. aussi *Épopée*, I, p. 390.

Sur la fin de la vie de Psellos, sur le rôle considérable joué par lui durant plusieurs règnes jusqu'à la chute de son élève le basileus Michel VII Parapinace, sur sa si curieuse et si précieuse correspondance (avec Monomaque, Michel Kéroularios, Likhoudès, Xiphilin, J. Mauropos et tant d'autres) publiée dans le t. V de la *Bibliotheca medii ævi* de Sathas, voy. entre autres : Rambaud, *op. cit.*, pp. 279 sqq., Miller, *Journal des Savants* de 1875, p. 192, Rhodius, *op. cit.*, pp. 8 sqq. Il mourut peu après la chute de son élève, en mars de l'an 1078. Voy. sur son caractère : Rhodius, *op. cit.*, pp. 11, 12. — Voy. encore Gregorovius, *Gesch. d. St. Athen*, I, pp. 174-188. — Voy. sur sa vie, sur son immense activité littéraire surtout, l'article si excellent, si complet de K. Krumbacher dans la *Byzant. Litteraturgesch.*, 2de éd., pp. 433-444.



FRESQUE BYZANTINE DE LA CATHÉDRALE DE SAINTE-SOPHIE DE KIEV.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

TABLE DES GRAVURES



GRAVURES HORS TEXTE



PARIS, IMP., P. MOUILLOT.

ERRATA

Page 72, note 1, ligne 4; *après les mots* présent volume, *ajouter ceux-ci :* pp. 143 et 147.

Page 148, ligne 9; *au lieu de* l'année précédente, *lire* cette année 1032.

Page 207, note 2; *au lieu de* Bombay, *lire* Calcutta.

Page 227, ligne 12; *au lieu de* émir, *lire* Khalife.

Page 294, ligne 15; *au sujet de ce* Kaukanos, *voy.* Epopée, II, p. 358.

Page 296, note 1; *au lieu de* Paragr. 71, *lire* Paragr. 75.

Page 341, ligne 2 de la légende; *au lieu de* turmaque, *lire* turmarque.

Page 368; *supprimer les lignes 23 et suivantes.* La date de ce succès de Katakalon (voyez p. 242) est trop tardive pour que ce capitaine ait pu se trouver à Constantinople déjà le 19 avril.

Page 377, ligne 6; *au lieu de* Zoé, *lire* Théodora.

Page 461, ligne 15; le révérend père Pargoire, dans un précieux mémoire sur les Saint-Mamas de Constantinople qui vient de paraître après que j'ai eu achevé d'imprimer ce volume, a définitivement fixé, contre l'opinion jusqu'ici généralement admise, l'emplacement du Saint-Mamas des marchands russes non plus au fond de la Corne d'Or, mais bien sur la rive européenne du bas Bosphore, là où se trouve aujourd'hui la localité bien connue de Béchik-Tach.

Page 527; j'ai fait erreur au sujet du supplice de Léon Tornikios et de son lieutenant. Jean Mauropos, dans son fameux discours du 29 décembre, dit que les deux rebelles furent finalement mis à mort.

Page 575; la pagination est faussement indiquée 557.

Page 710, ligne 2; *au lieu de* Constantin VIII, *lire* Constantin IX.

Page 719, ligne 16; *au lieu de* à l'évêque, *lire* au patriarche.

Page 765, ligne 1 de la légende; *au lieu de* 721, *lire* 741.



